Library of The Theological Seminary

PRINCETON · NEW JERSEY

BS635
.G14
v.1

R. Zelinpfund. 1887.

2Bde 44-

Zur Erinnerung!

Josef Rheinberger

A mon tout cher ami

Souvenir de mon voyage
de Reims

4 Mai 1872

Prosper Lambert

# LA BIBLE SANS LA BIBLE

TOME PREMIER

TOUS DROITS RÉSERVÉS

# LA BIBLE

## SANS LA BIBLE

OU

## HISTOIRE DE L'ANCIEN & DU NOUVEAU TESTAMENT

PAR LES SEULS TÉMOIGNAGES PROFANES


PAR M. GAINET

CURÉ DE CORMONTREUIL, CHANOINE HONORAIRE ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE REIMS


DEUXIÈME ÉDITION


LIBRARY OF PRINCETON
OCT 13 1972
THEOLOGICAL SEMINARY


TOME PREMIER


BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE DE LA ROCHELLE, 49, 51

1871

# APPROBATIONS

PIUS PP. IX.

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem. Tuas perlibenter accepimus Litteras intimo erga Nos pietatis, et obsequii sensu exaratas, quibus offerre Nobis voluisti opus gallice a Te plures per annos elucubratum, typisque Parisiensibus anno 1866 in lucem editum, et inscriptum : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.* Etsi vero, dilecte Fili, gravissimae, quibus assidue distinemur, curae et occupationes obstiterint, quominus aliquid de hujus modi tuo opere degustare potuerimus, tamen debitas pro dono agimus grates, meritisque laudibus prosequimur tuum propositum, quandoquidem in eodem opere conficiendo Tibi in animo fuit refellere perniciosos errores, quibus miserrima haec aetas affligitur. Te autem vehementer hortamur, ut in Parochi munere obeundo velis omni alacritate et studio majorem Dei gloriam, animarumque salutem quotidie magis procurare luctuosissimis hisce praesertim temporibus denique caelestium omnium donorum auspicem ac paternae nostrae in Te charitatis pignus Apostolicam Benedictionem toto cordis affectu Tibi, dilecte Fili, peramanter impertimur.

Datum Romae apud S. Petrum, die 8 martii, anno 1869, Pontificatus nostri anno vicesimo tertio.

PIUS PP. IX.

Rome, 2 février 1869.

Monsieur l'Abbé,

C'est trop tard vous remercier, vous féliciter et vous adresser mes excuses. J'ai été longtemps sans avoir de nouvelles de l'envoi que m'annonçait votre lettre du mois de novembre. J'ai fini par apprendre que votre savant ouvrage avait trouvé ici le plus sûr, mais le plus inabordable abri : l'Archive secrète du Vatican. Le R. P. Theiner en avait reçu le dépôt, et le gardait si fidèlement qu'à peine depuis quelque jours Saint-Callixte possède ce trésor d'érudition.

Ce n'est pas un livre dont vous m'avez gratifié, mais une bibliothèque universelle. Vous pourriez presque lui donner le titre que la Vulgate porte en quelques manuscrits : *Bibliotheca divina.*

Veuillez agréer tous mes remerciements, et soyez assuré de mon persévérant et respectueux dévouement.

† J.-B., *cardinal* PITRA.

Archevêché de Rouen, 21 janvier 1869.

Monsieur le Curé,

J'ai reçu les deux volumes que vous avez bien voulu m'annoncer par votre lettre du 31 décembre, et je vous prie d'agréer mes remerciements. La pensée et le plan de cet ouvrage me semblent de nature à inspirer un vif intérêt. Démontrer par les auteurs profanes la vérité des faits bibliques est assurément une entreprise qui peut être de la plus grande utilité. Je vous félicite de la tenter, et je fais des vœux bien sincères pour que Dieu vous donne les lumières, la santé et le temps nécessaires pour la conduire à bonne fin.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma considération très-distinguée et de mes sentiments affectueux.

† HENRY, *cardinal de Rouen.*

Herimencourt (en tournée), le 26 juillet 1868.

Monsieur et très-cher Curé,

Soyez mille fois remercié du don précieux que vous m'avez fait, dans votre ouvrage sur la Bible. C'est un arsenal universel, et des plus utiles. Je vous loue de savoir ainsi employer vos loisirs.

Recevez l'assurance de mon sincère et affectueux attachement.

† CÉSAIRE, *cardinal-archeveque de Besançon.*

*fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan., XII, 3.) Noi ve l' auguria mo fratello dilettissimo, di tutta la forza del nostro amore!

Benedite e proteggete, o Dio ognipotente, la cristianissima Francia, l' Occhio, la colonna, la figlia primogenita della chiesa! la quale madre sempre feconda di generosi figli coi suoi valorosi scrittori corona, e consola felicemente la sante chiesa! Viva la cristianissima Francia nostra secolare e tradizionale Proteggitrice in questi paesi scismatici! Viva il generoso, il valorose e ben ispirato signor abbate Gainet!

Dolcissimo confratello, l'estrema mia poverta (la quale mi obbliga altre volte di vendere la mia biancoria ed il mio capello per comprar libri di prima necessita) non mi consente di comprare questa vostra monumentale opera; siate voi tutto generoso e cortese da voler consolare la mia fede ed esilarare la mia poverta gratificandomi di un esemplare di essa. Ve ne saro eternamente obbligato, e preghero indeffessamente l'Altissimo per la vostra incolumita, conservazione e felicita. In attenzione vi abbraccio carissimamente, vi benedico affettuosamente e sono,

Votre dévoué ami et confrère,

Nicolas-Adolphe MARINELLI, *évêque de Solie.*

Reims, le 29 octobre 1867.

Mon cher Monsieur le Curé,

J'ai reçu le deuxième volume de l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer; vous dire que je vous remercie, c'est trop peu. Nous sommes vraiment heureux de voir un livre d'une telle valeur sortir de la plume d'un prêtre du diocèse de Reims.

Puisse Notre-Seigneur vous rendre au centuple ce que vous avez fait pour sa gloire et pour la gloire de la sainte Eglise.

Il est bon que de savants ouvrages catholiques, qui témoignent d'immenses recherches et d'un profond savoir, viennent faire contre-poids à ces œuvres de critique contemporaine qui ne se font guère remarquer que par l'audace de leurs négations et de leurs mensonges.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur le Curé, avec l'expression de ma sincère reconnaissance, l'assurance de mes meilleurs et plus affectueux sentiments.

P. JUILLET, *vicaire général.*

La Rochelle, le 11 février 1867.

Monsieur le Curé,

Monseigneur de La Rochelle, nommé à l'archevêché de Reims, m'a fait l'honneur de me confier votre livre, sur lequel j'ai eu à lui faire un rapport. Voici le résumé des observations soumises à Sa Grandeur, et qui sont aussi, dans ce qu'elle a pu lire, l'expression de son propre jugement.

L'ouvrage est solide et plein d'intérêt. L'idée en est heureuse. On lit facilement: on sait où l'on est et où l'on va. Il y a sans doute de nombreux et continuels emprunts, mais tout est bien choisi, et lié par des observations et des réflexions qui appartiennent à l'auteur, et sont fort judicieuses. Le plan est fidèlement suivi, et ce n'est que par des monuments étrangers à la Bible, et, pour ainsi dire, au moyen d'une mosaïque païenne, qu'il construit l'histoire du peuple de Dieu. J'ai été très-particulièrement frappé de l'introduction et de l'étude préliminaire, qui résument avec clarté et sobriété beaucoup de choses savantes, et donnent de solides réponses aux objections en s'appuyant sur les meilleures autorités. Cet ouvrage peut être utile à tous: *Indocti discant, et ament meminisse periti.*

Telles sont, Monsieur, les impressions qui me sont restées de la lecture du premier volume de votre *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament d'après les seuls témoignages profanes.* Permettez-moi d'y ajouter, avec les remerciements de notre éminent évêque, devenu bientôt le vôtre, l'assurance de mon profond et respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

PETIT, *vicaire général.*

Rome, Samedi saint, 1869.

Monsieur,

Je ne pourrais pas faire mes Pâques, faute d'absolution, si je ne remplissais un devoir que j'ai depuis quelque temps vis-à-vis de vous. Vous avez été sans doute étonné de ma négligence à vous remercier de votre cadeau de votre *Bible sans la Bible.* Cependant, ma faute est moins grave qu'elle n'en a l'apparence. Ce beau présent s'est fait attendre très-longtemps; et je ne l'ai reçu que peu avant le Carême. C'est la saison des étrangers, qui me prennent la moitié du temps; la saison aussi de mes travaux souterrains: tout cela suffit, je l'espère, pour vous prouver que mon silence n'a pas été motivé par le peu d'importance que j'ai attaché à votre généreuse offrande, mais par le désir de vous remercier après avoir goûté le bel ouvrage.

Veuillez donc, avec mes excuses, agréer tous mes remerciements et mes compliments les plus affectueux. L'idée de l'ouvrage est excellente et d'un à-propos souverain; l'exécution est brillante de clarté et de richesses historiques et archéologiques. Quant aux antiquités chrétiennes, je regrette seulement que vous ayez puisé plus au dictionnaire de M. Martigny, qu'aux ouvrages originaux.

Le Dictionnaire, de sa nature, est un abrégé; et vous pourrez, dans une seconde édition, enrichir encore plus vos beaux volumes, en mettant largement à contribution les ouvrages originaux.

Je vais écrire à M. Martigny de vous adresser en mon nom sa traduction française de mon *Bulletin d'archéologie :* elle ne commence qu'à l'année 1867. Je vous prie de l'agréer comme un faible témoignage de ma gratitude et de mon estime pour vous, Monsieur. Nous travaillons au même but, quoique sous des formes différentes.

Je sais par le libraire Durand que vous avez pris chez lui le tome premier de ma *Roma sotteranea*. J'espère que vous prendrez le second, qui a paru en avril 1868; et je regrette de ne pouvoir pas vous en faire l'offrande. Je ne suis pas le propriétaire de cet ouvrage très-coûteux, et sa vente doit fournir les moyens de le continuer.

J'espère, Monsieur, faire votre connaissance personnelle pendant le Concile; je me mets à votre disposition pour la *Rome souterraine et sur terre*, et pour vous faciliter tout ce que vous pourrez désirer.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

De Rossi.

Munich, le 9 mars 1867.

Monsieur le Curé,

J'ai reçu votre lettre amicale et les premiers trois volumes de votre excellent ouvrage. Permettez que je vous en témoigne ma vive reconnaissance. Votre ouvrage sera le résultat de l'étude dans l'espace de toute une vie scientifique, et on en possède à peine de tel en Allemagne par les théologues du premier rang.

Agréez, Monsieur le Curé, l'expression des sentiments respectueux et reconnaissants avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-dévoué,

Dr Sepp.

Genève, 28 mai 1867.

Monsieur,

J'ai lu avec un très-vif intérêt les trois premiers volumes du grand ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Ce vaste travail dépasse de beaucoup, et dans plusieurs directions, le cercle de mes études spéciales, et je me sentirais incapable d'en porter sur bien des points des jugements motivés. Que je ne sois pas toujours d'accord avec vous, sans prétendre avoir toujours la vérité de mon côté, c'est une conséquence nécessaire de la différence de nos positions respectives, vis-à-vis de ces grands problèmes de l'histoire de l'humanité; mais je me plais du moins à reconnaître et à rendre pleine justice à l'étendue consciencieuse de vos recherches, et votre bel ouvrage restera pour moi un recueil précieux et très-riche de matériaux réunis avec autant de soin que d'érudition.

Je dois vous remercier tout particulièrement de la manière, parfois trop flatteuse à mon avis, dont vous avez bien voulu faire mention de mes *Aryas primitifs*; et je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Adolphe Pictet.

Grenoble, 9 mars 1867.

Monsieur le Curé,

Depuis quelques jours je parcours avec le plus vif intérêt vos trois premiers volumes. Que n'ont-ils paru deux ans plutôt! ils m'auraient épargné bien des travaux, et m'auraient fourni bien des renseignements qu'il ne m'a pas été possible de me procurer; le premier volume de mon *Cours élémentaire d'Ecriture sainte*, imprimé l'année dernière, en serait bien plus complet. Votre ouvrage est un grand service rendu aux classes d'Ecriture sainte. Il mettra fin aux objections contre la véracité de la Bible; et à ce titre il mérite d'être considéré comme un événement et un bienfait pour la religion. Permettez-moi, Monsieur le Curé, de vous remercier d'avoir entrepris et mené à bonne fin un si beau et si consciencieux travail, dont j'espère profiter autant et plus que personne, et dont j'avais désiré la réalisation avant même de savoir que vous l'aviez projeté.

J'y ai remarqué bien des détails que je ne connaissais pas. Il m'a semblé aussi apercevoir quelques lacunes. Vous pourrez en juger par le résumé des mêmes travaux que contient mon premier volume, à l'article *Véracité :* je prends la liberté de vous en adresser un exemplaire. Votre ouvrage et le mien s'ouvrent mutuellement la voie. Si le vôtre se répand, il préparera les esprits à accepter les modifications que je propose d'introduire dans l'enseignement de l'Ecriture sainte. Si le mien est accepté dans quelques séminaires, il fera sentir la nécessité du vôtre, dont il paraîtra un résumé insuffisant.

Serait-ce une témérité, Monsieur le Curé, de vous proposer un échange de notes et d'observations sur nos travaux? Je vous ferais part des points qui, dans votre livre, me paraîtraient contestables ou incomplets, et vous en feriez autant pour le mien. Je crois vous avoir exprimé ou insinué dans une autre lettre la pensée qu'il faudrait travailler à faire obtenir à l'Ecriture sainte une plus large place dans l'enseignement. Rien ne peut concourir plus efficacement à ce but, que la publication d'ouvrages solides sur cette partie de la science ecclésiastique, la plus importante de toutes, et cependant un peu

négligée. C'est par le côté historique que cet enseignement doit recevoir sa première extension. Les hommes les plus compétents en sont convaincus. « J'ai reconnu, en lisant votre livre », m'écrivait M. Gilly, professeur d'Ecriture sainte de Nîmes, « la pensée de M. Le Hir, de Saint-Sulpice. Des faits, des faits, prouvons par des faits, me disait le savant Sulpicien, lors d'une visite que je lui fis il y a quelques années ». Eh bien, Monsieur le Curé, vous en fournissez des faits ; et jamais personne n'en avait encore autant réuni autour des miracles bibliques.

Pardon, Monsieur le Curé, de cette trop longue lettre.

Veuillez agréer l'hommage de mon très-humble respect.

SAMUEL, *prof. d'Ecriture sainte.*

Pibrac, 25 novembre 1867.

Monsieur le Curé,

Mes nombreux voyages de missionnaire, qui m'ont procuré le bonheur de faire votre connaissance à Reims, m'avaient privé de celui de vous lire. Mes premiers loisirs ont été et sont pour votre ouvrage ; je viens de terminer la lecture de votre premier volume et de commencer celle du second, et je me hâte de venir vous dire que vous m'instruisez en même temps que vous me charmez. *Instruit et charmé !* c'est bien le mot de ma reconnaissance, sans ombre de flatterie. Votre science est claire, profonde, vaste et bien digérée ; votre érudition montre d'immenses et patientes recherches ; et la Bible, ce livre des livres, ce cher livre divin, trouve par vous le commentaire qui répond, me semble-t-il, le mieux aux besoins comme aux goûts et à l'édification de notre siècle.

Merci donc encore, et que Dieu, pour qui vous travaillez, vous assiste dans la continuation et l'achèvement de votre ouvrage !

Ai-je trouvé quelques défauts dans ce premier volume ? Point ou bien peu : une ou deux incorrections de style, une certaine gêne d'allures à un ou deux endroits de votre si utile *Introduction*, et une citation où vous attribuez, page 46, au Père Félix, ce qui appartient, si je ne me trompe, au Père Lacordaire : c'est tout.

Agréez, Monsieur le Curé, l'hommage profond des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué et reconnaissant serviteur.

VERT.

Lyon, 8, place de Fourvières, le 23 avril 1866.

Monsieur le Curé,

Je vous remercie et je vous serre la main. Votre œuvre est sérieuse et de grande portée. Je ne suis pas le seul ici à la juger ainsi. Les hommes ne récompenseront pas dignement ce rare travail. Dieu seul tient dans sa main le salaire. Vous enrichissez le peuple de Dieu, la nation sainte, des dépouilles de l'Egypte. Vous rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, auteur de tout don parfait. *E sempre bene !*

Notre Père bibliothécaire, qui joint ses félicitations aux miennes, serait heureux de compter au nombre de vos premiers souscripteurs. Pour le moment, ce bon Père n'a pas le moyen. Mais il vient de m'offrir de faire accepter des dépôts de votre ouvrage chez deux ou trois des principaux libraires de Lyon, qui l'honorent de leur confiance. Pour cela, écrire à M. l'abbé Bonnay, 8, place de Fourvières, à Lyon. Ce bon Père estime que c'est une bonne action de concourir à la diffusion de votre excellent ouvrage.

Vous avez été trop bon pour un de vos anciens professeurs ; mais vous ne vous êtes pas trompé, Monsieur le Curé, en croyant que par votre travail vous acquerriez un nouveau titre aux sentiments constants du respectueux et affectueux dévouement de votre serviteur et ami en Jésus-Christ.

F.-M.-J. DUCREUX, *S. J.*

# INTRODUCTION

La Bible est le livre par excellence. Non-seulement elle contient la plus parfaite doctrine, la vraie sagesse ; mais elle est aussi la plus complète histoire du genre humain, la seule qui raconte les faits avec simplicité et naturel, sans exagération, sans passion. En lisant la Genèse on sent que l'unique préoccupation de l'historien est de dire la vérité. Cependant, l'un des étranges phénomènes de notre époque est l'acharnement qu'on a mis à décrier la Bible comme manquant d'authenticité et de vérité. Tous les siècles précédents avaient entouré d'un respect unanime les saintes Ecritures. On ne se permettait d'objections que sur des faits particuliers : la hardiesse la plus téméraire n'osait aller au delà, tant l'authenticité de la Bible paraissait inattaquable.

Quelle est la cause de cette récente évolution de l'incrédulité ?

L'opinion publique s'émeut quand on s'en prend directement à la doctrine de la Bible, au dogme et à la morale chrétienne. Mais, diriger ses coups au nom de la saine critique contre les monuments mêmes qui contiennent les titres primitifs de l'Eglise, c'était placer la lutte au-dessus du point où se dirige l'attention de la foule. Démolir la Bible à petit bruit, pièce à pièce, au nom de la critique, c'était établir un champ clos seulement pour les savants qui devaient y être admis comme spectateurs ou comme combattants, jusqu'au jour où l'on croirait avoir suffisamment préparé le public à lui dire : Cette œuvre pèche par la base ; nous avons touché l'édifice au nom de la science et nous ne trouvons que des ruines informes. Voilà le plan ; voilà le but qu'on poursuit depuis Voltaire et avec plus d'habileté en Allemagne ; — mais non dans toute l'Allemagne : ce noble pays ne mérite pas cette injure.

La défense s'est portée là où s'est concentrée l'attaque. On doit même dire, à la confusion des assaillants, qu'ils sont battus à l'avance par les travaux sérieux et profonds de Huet, de Dom Calmet, de de Vence, d'Abbadie, de Duvoisin, et d'une multitude de savants distingués de tous les pays ; de sorte qu'on ne peut expliquer que par l'aveuglement et l'entraînement de la passion l'obstination de nos adversaires. Sans doute la faiblesse de leurs raisons est déguisée très-habilement sous l'appareil de la science et d'une patiente érudition. Si l'on n'avait été que rigoureusement sévère envers les monuments bibliques, nous n'aurions pas eu à nous en plaindre. Nous appelons au contraire une étude approfondie de nos titres. Mais ce que nous repoussons, c'est la partialité et la mauvaise foi. C'est au nom de la science qu'on a deux poids et deux mesures. C'est au nom de la science qu'on tait sciemment des ordres de faits tout entiers, quand ils sont gênants. C'est au nom de la science qu'on invente des règles de critique que le bon sens repousse, et qui renverseraient tous les historiens de l'antiquité avant d'atteindre Moïse, si on les appliquait avec rigueur et impartialité. Mais la vraie science n'est pour rien dans ces manœuvres tortueuses, employées pour séduire les demi-savants et les gnorants.

On a calculé avec une perfide prudence quelle était la somme d'erreurs, de sophismes, que le public pouvait porter sans sentir trop fortement l'odeur du poison qu'on lui distribuait.

Sans doute, aux yeux de la bonne foi et du vrai savoir, les adversaires de la Bible sont parfaitement convaincus d'impuissance. Mais, pour saisir cette faiblesse de l'attaque et le triomphe de la défense, il faut une étude assez laborieuse, de longues et ennuyeuses lectures. Il nous a paru qu'il y avait un moyen plus clair, plus expéditif, plus péremptoire de trancher la question : c'est celui que nous présentons aujourd'hui.

Dieu, dans sa sagesse providentielle, a réservé à chaque époque des ressources nouvelles pour déjouer les nouvelles attaques de l'impiété, et personne ne peut dire ce que, dans le même but, il tient en réserve pour les âges suivants. N'a-t-on pas vu de notre temps les ruines des villes primitives nous donner le *duplicata* de plusieurs faits de l'Ancien Testament. Quels témoins inattendus sont sortis de la terre pour prendre part au grand procès et donner droit à la vérité! Ici, comme au Jugement dernier, on peut dire : *Lapides de pariete clamabunt.*

C'est vraiment la Providence elle-même qui met sous la main de l'historien les matériaux nécessaires pour la contexture de cette histoire de la Bible d'un nouveau genre, que nous offrons au public.

Tout le monde sait que l'antiquité païenne, que l'Orient, que toutes les parties du monde renferment des débris précieux de pièces concordant avec le récit biblique. Eusèbe de Césarée, Josèphe, saint Cyrille d'Alexandrie, nous en ont conservé un grand nombre ; et il y en a partout, jusque sous le voile fantastique de la fable, où certains faits sont sans doute complétement défigurés, mais où quelques autres restent parfaitement reconnaissables.

Mais ce que personne ne savait, et ce dont nous fournissons aujourd'hui la démonstration, c'est que ces lambeaux d'histoire, ces pièces de conviction, sont assez nombreux, assez variés, pour reproduire la Bible tout entière. Supposons que la Bible soit aujourd'hui perdue, nous sommes en mesure d'en reproduire la *suite historique* sans interruption, depuis Adam jusqu'à la Pentecôte, jusqu'après l'établissement du Christianisme.

Le lecteur sera bien étonné de voir quelle masse imposante de témoignages arrivent des quatre coins de l'univers, sortent des bibliothèques oubliées de l'ancien monde, descendent du ciel par les noms astronomiques, et jaillissent de la terre remuée par les archéologues. Oui, toutes ces pièces existent, et nous ne les inventons pas. Leur antiquité fait leur force ; et la réunion de ces divers débris, disséminés partout, leur donne tout à coup une physionomie vénérable, pleine de puissance, d'énergie et de majesté.

On nous permettra de dire en deux mots comment nous avons été amené à entreprendre cet ouvrage.

Résolu de donner la meilleure partie de nos loisirs, dans un presbytère de campagne, à une étude approfondie de la Bible, nous avions réuni autour du texte sacré les commentaires les plus autorisés dans le monde catholique : Corneille de la Pierre, Dom Calmet, de Vence, Drach, etc. ; et les commentateurs historiques, saint Jérôme, Josèphe, Eusèbe, le Syncelle, la Chronique d'Alexandrie, etc.

Nous fûmes frappé du parti que la plupart de ces grands hommes tiraient des témoignages profanes, pour corroborer le récit de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais, à mesure que nos études avançaient, nous nous aperçûmes aisément que chacun d'eux était loin de mettre en œuvre tous les matériaux existant.

Sur ces entrefaites nous relûmes un ouvrage qui nous avait frappé autrefois, celui du savant Bullet, ayant pour titre : *Histoire de l'Etablissement du Christianisme par les seuls auteurs juifs et païens.* Cet auteur s'était servi du travail du Père Colonia, jésuite, sur le même sujet. Dès lors nous eûmes l'idée de notre plan. Nous songeâmes à faire pour tous les temps de la Bible ce que Bullet avait exécuté pour une époque restreinte. Mais, avant d'aller plus loin, il fallait savoir si ce plan n'avait pas été réalisé quelque part. Or, c'était évidemment cette pensée qui avait inspiré le savant évêque de Césarée dans sa *Préparation Evangélique.* Cette pensée tenait aussi une large place dans la *Démonstration Evangélique* du célèbre Huet. Nous la retrouvâmes dans un ouvrage du P. Colonia, dont Bullet s'était servi, et dans l'ouvrage allemand.

Le travail d'Eusèbe est beaucoup plus précieux qu'on ne le pense généralement ; et, sans sa *Préparation Evangélique,* il eût été difficile, peut-être impossible, de faire l'histoire que nous publions, car il y eût eu des lacunes trop considérables. Mais il est évident que cet ouvrage ne remplissait pas le but que nous nous proposions. Sa plus grande partie avait surtout une valeur de circonstance à l'égard des païens, des disciples de Zénon et de Platon.

Huet ne fait que l'énumération des auteurs qui ont parlé de Moïse et des événements consignés dans la Bible. Il indique beaucoup de sources, mais il ne cite rien textuellement, et son énumération même est incomplète. Le seul point auquel il ait donné un grand développement est l'histoire de Moïse, qu'il croit retrouver dans la fable, dans une multitude de divinités païennes et de faits mythologiques : plusieurs savants ont déjà critiqué la facilité trop grande avec laquelle il a accueilli les rapprochements entre la mythologie et l'Ecriture sainte. Nous sommes de leur avis, et nous nous sommes montré très-réservé dans ce que nous avons pris aux fables païennes. Nous avions une assez grande somme de faits certains et clairs dans leurs significations, pour ne pas affaiblir notre travail par des choses suspectes et peu vraisemblables. Aussi nous n'avons puisé à cette source qu'un tout petit nombre de faits, où l'évidence de la signification est telle, que le plus simple bon sens peut les appliquer à la Bible.

Le Traité de la *Vérité de la religion chrétienne* de Grotius a été écrit avec la pensée qui nous a fait agir. Plus intéressant que Huet, à un point de vue, parce qu'il cite souvent les auteurs, il n'est pas moins incomplet, et il ne pouvait que l'être dans le cadre restreint qu'il s'était tracé. Tornielli, Salien, l'*Histoire de l'Eglise* de Noël Alexandre, renferment quelque chose de notre plan pour les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne ; cette méthode a été imitée par Rohrbacher et M. l'abbé Darras, dans ces derniers temps : — on peut dire qu'une grande partie du charme qui s'attache à leurs œuvres résulte des emprunts déjà plus larges et plus variés qu'ils ont faits à l'antiquité profane. Ils ont pu mettre à profit une bonne partie des découvertes de l'archéologie moderne.

Pendant que ces derniers travaux s'exécutaient, nous étions déjà occupé de notre sujet. Si ces histoires avaient à peu près rempli notre but, nous aurions renoncé à aller plus loin. Mais il y avait encore loin de là à faire l'historique de l'Ancien Testament sans la Bible, ce que nous croyons avoir complétement exécuté. Ces savants ont surtout puisé à une source très-riche en ces sortes de matériaux, ce sont les *Annales de philosophie chrétienne* de M. Bonnetty, que nous regardons comme un immense arsenal où les défenseurs de la religion chrétienne auront toujours bien des choses utiles à prendre. Il y a dans cette collection, si savante et si bien appropriée aux besoins de la polémique actuelle, une masse de documents se rapportant à notre dessein, et nous avons dû nous demander si elle ne rendait pas notre travail inutile. Deux considérations nous ont fait encore

pousser en avant : la première, c'est que les documents et les faits fournis par les *Annales* sont émiettés dans le cours d'une publication qui a déjà soixante-dix volumes; — et les amis de la religion doivent désirer de n'en pas voir si tôt la clôture. Quoique des tables bien faites relient ces matériaux dispersés, cependant ils perdent de leur force par leur dispersion même.

La seconde considération, c'est que cet ouvrage, malgré ses trésors déjà si variés sur ce point, est loin, comme on le verra, de réunir tout ce qui concerne cette immense entreprise. Nous saisissons cette occasion de déclarer combien ce beau travail nous a été utile pour enrichir, éclairer et diriger le nôtre. Dans les *Annales* on trouve du vrai savoir, une rigoureuse exactitude dans les citations des auteurs, une sévère et juste appréciation des faits, des discussions profondes et judicieuses sur les points sujets à contestation. Nous ne sommes pas moins redevable au directeur des *Annales* lui-même, qui nous a encouragé dans notre projet et aidé de ses conseils.

Lorsque, il y a quelques années, parut le premier volume du *Monde païen*, de M. le vicomte d'Anselme, nous eûmes encore à voir si ces recherches n'étaient pas la réalisation d'une idée presque identique. Nous acquîmes bientôt la conviction que M. d'Anselme n'avait pris pour sa part qu'une faible portion de notre plan, et sa méthode d'exécution est complétement différente. Tous nous travaillions à la même œuvre d'après une même pensée, mais par des voies et des vues spéciales ne se ressemblant nullement.

M. d'Anselme a fait un ouvrage très-utile. Il a, dans d'immenses recherches, démêlé avec sagacité les rapports entre la religion, le culte païen, et la vérité de l'histoire biblique. Aucun ouvrage jusqu'ici n'avait présenté sur le monde païen des vues aussi profondes ni aussi intéressantes; mais le savant auteur nous permettra de lui dire que nous n'avons pu admettre un grand nombre de ses conclusions, parce qu'elles reposent sur des observations trop facilement contestables. Son livre n'en est pas moins un ouvrage très-utile pour ceux qui veulent aller au fond des choses dans l'étude de l'antiquité païenne, et nous sommes heureux d'avouer ici que nous avons largement usé de ses savantes recherches.

Plusieurs ecclésiastiques nous ont témoigné que nous avions dû nous servir avec grand fruit de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, le travail de M. Guérin du Rocher étant une des œuvres les plus brillantes qui aient traité de ces matières.

Nous convenons que nous avons été séduit par ce système présenté avec tout l'appareil d'un savoir profond, d'une imagination brillante, d'une sagacité incomparable peut-être. Mais, à mesure que nous avons mieux confronté tous ces rapprochements si ingénieux avec la réalité des faits, nous avons compris qu'il fallait renoncer à ces chères espérances qu'on avait conçues de voir l'Egypte n'être qu'une copie fidèle de l'histoire d'Israël. Ce système était enchanteur, mais il est faux. Déclarons-le : l'auteur était de bonne foi, et comme il avait un grand et beau talent, il a séduit bien du monde en se séduisant lui-même. Ses conclusions reposent sur des données inexactes : l'erreur est le plus souvent palpable, et les récentes découvertes l'ont rendue plus sensible. Ce n'est pas à dire qu'on ne trouve rien à prendre dans l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, et qu'elle soit complétement inutile; il ne faudrait pas lire ce livre lorsqu'on commence une étude sur l'antiquité, mais lorsqu'on la connaît assez pour saisir froidement les erreurs de ce curieux et intéressant tour de force. Quel dommage que ce brillant esprit ne se soit pas exercé sur un fond plus juste et plus solide.

Les essais dont nous venons d'analyser la pensée principale montrent que l'opinion publique sentait le besoin d'un ouvrage complet, clair et bien ordonné, sur les autorités profanes qui corroborent la Bible.

Nous croyons être en mesure de le présenter. Voici notre première déclaration : Nous ne voulons à aucun prix être ou paraître systématique. Nous suivons avec prudence, et avec les plus grandes précautions, le terrain solide de l'histoire directe des faits ; nous donnons pour certain ce qui est certain, pour probable ce qui, d'après une saine critique, doit sembler tel avec une véritable impartialité ; nous donnons pour douteux ce qui est douteux, et pour faux ce qui l'est réellement.

Nous défendons une cause trop noble, et une vérité trop puissante et trop bien établie d'ailleurs, pour vouloir la soutenir par des moyens faibles et de mauvais aloi.

Est-ce à dire pour cela qu'il faille abandonner des preuves sérieuses, uniquement parce qu'elles ont été mises en suspicion par les adversaires de la religion, sur des motifs qui, selon les règles d'une bonne critique, ne nous paraissent pas recevables ? Non, nous ne le devons pas.

Mais si nous prenons, dans un petit nombre de circonstances, un parti contraire à celui de savants estimés, c'est que nous pensons avoir établi notre sentiment d'une manière solide ; et le lecteur pourra apprécier. L'ordre dans lequel nous disposons les matériaux nous était commandé par notre sujet. Une histoire ne peut que se conformer à l'ordre chronologique. Nous suivons donc la succession des temps jusqu'à Jésus-Christ pour l'Ancien Testament, et depuis Jésus-Christ jusqu'après l'établissement du christianisme.

Comme dans notre siècle, même les personnes d'ailleurs savantes ne sont pas familiarisées avec la Bible, parce que aujourd'hui on lit beaucoup de futilités littéraires, et que le plus beau et le plus précieux des livres est abandonné, nous avions cru devoir mettre au-dessous des textes profanes le texte sacré lui-même, afin qu'on pût plus facilement juger de la correspondance des témoignages et de l'harmonie qui règne entre les deux sources parallèles, et cependant différentes de l'histoire. Mais, pour réduire le prix de l'ouvrage, nous supprimons le texte sacré dans cette édition. Tous les lecteurs peuvent facilement suppléer à cette omission des livres historiques de la Bible.

Sans doute on verra, et on sent à l'avance qu'il est impossible que les faits correspondent page à page et chapitre à chapitre avec la Bible. Rien n'est précis, simple et net, comme la narration biblique : si les faits correspondants que nous produisons ont bien quelquefois ce caractère de netteté et de clarté, cependant le plus souvent, tout en retraçant avec vérité et très-substantiellement une époque, ils sont loin de présenter un récit suivi ; néanmoins, si l'on compare période à période, on trouvera la vraie physionomie des temps et tous les principaux événements dans les seuls témoignages profanes.

Toutefois on remarquera que, pour trois grands faits, les matériaux sont si abondants qu'ils auraient dépassé la mesure d'une histoire régulière, si nous avions admis tous les témoignages dans une série unique. Il s'agit du témoignage des peuples sur la création, la chute primitive qui implique le souvenir de l'âge d'or et le déluge. Sur ces trois événements si capitaux, et qui font pour ainsi dire tout le fond de l'histoire de la Genèse, nous avons recueilli des matériaux immenses : nous n'avons laissé dans l'histoire directe que quelques traits choisis ; et, à la fin de chaque époque, dans des chapitres spéciaux, on retrouvera tous ces précieux documents rangés intégralement par ordre de nations. Tous les peuples de la haute antiquité et les peuples sauvages encore, nos contemporains ont conservé un souvenir plus ou moins défiguré de ces faits si étonnants. En comparant entre eux ces récits, on reste convaincu de la vérité du fond historique.

On reconnaîtra avec étonnement, et avec une nouvelle admiration pour la véracité des saintes Ecritures, que les événements sur lesquels nous avons trouvé

les témoignages les plus unanimes et les plus variés sont ceux qui se rapportent à l'humanité avant sa dispersion, c'est-à-dire depuis Adam jusqu'à la tour de Babel. Naturellement les faits les plus rapprochés de nous devaient offrir un souvenir et des traditions plus explicites. Il n'en est rien cependant. Ce sont au contraire les premiers qui sont demeurés les plus vivants dans l'esprit des nations. On ne peut nier que ce ne soit parce que Moïse est un historien véridique lorsqu'il nous montre le genre humain se divisant en corps de nations particulières, et se dispersant par toute la terre quelques siècles après le déluge. Ces nations n'ont pu emporter avec elles que la mémoire des événements accomplis au milieu du genre humain réuni encore en une seule famille. Aussi, depuis le déluge, l'histoire d'Abraham et les autres faits de l'histoire hébraïque ne se rencontrent que chez les nations païennes de l'Asie occidentale. Le reste du genre humain ignore ce qui se passe en Egypte et en Judée. Moïse ne pouvait évidemment prévoir, on ne pouvait même prévoir longtemps après lui, que l'étude plus approfondie de l'histoire universelle rendrait ainsi hommage à sa sincérité et à sa véracité. Et, chose tout aussi étonnante, tandis que le récit profane est donné avec d'assez longs développements, Moïse, dans son exposé de ces faits si merveilleux et si extraordinaires, s'est renfermé dans les bornes strictes d'une narration rapide et très-simple. A notre avis, cette comparaison fait une vive impression sur l'esprit.

La narration d'après les auteurs profanes n'est pas également riche et complète sur tous les points. L'époque de Josué et des Juges, de Saül, par exemple, ne nous fournit qu'un petit nombre de faits, et nous avions d'abord la crainte de subir une lacune à cette époque, et de voir notre chaîne interrompue. Mais la géographie, l'archéologie, sont venues à notre secours, et nous avons aussi trouvé la succession des souverains Pontifes, qui a été conservée par les Israélites, et le *duplicata* des généalogies consignées dans les Paralipomènes, qui établissent un fond très-solide de contextures historiques. Sous les Rois nous devenons très-riches, grâce aux découvertes archéologiques récentes, qui jettent les plus vives lumières sur cette époque jusqu'après la captivité de Babylone.

Sous les Machabées notre histoire prend un caractère de clarté plus particulière; ce n'est pas que les historiens profanes se soient beaucoup occupés des Juifs sous ces règnes, mais ils n'ont pu se dispenser d'en parler en passant, lorsque les événements accomplis chez les grandes nations voisines y avaient du rapport; ces traits épars, complétés par Josèphe, nous font une histoire qui reproduit suffisamment la Bible.

Ainsi nous avons pu établir cette longue histoire parallèle à celle de la Bible par les seuls témoignages profanes. Nous n'avons rien pris dans les livres saints que quelques généalogies tirées des Paralipomènes; et nous croyons y être autorisé parce que les Paralipomènes sont un abrégé de la Bible : c'est un monument inappréciable au point de vue de la certitude historique; c'est une seconde Bible, faite sur quelques monuments nationaux évidemment différents de ceux qu'avait à sa disposition le rédacteur du *Livre des Rois,* puisqu'il y a des variantes, des additions. Enfin, s'il y a des choses identiques, il y en a aussi de très-diverses, sans être contradictoires. Toutefois notre emprunt est peu considérable, et nous espérons qu'on nous saura gré de l'avoir fait.

Donc, après la lecture de cette histoire, on aura dans une seule vue, parfaitement enchaînée, et cela pour la première fois, tous les monuments aujourd'hui connus qui s'expriment comme la Bible. Quel spectacle! Quelle multitude de témoins viennent se ranger autour de Moïse sans le connaître, et donner à sa parole le poids de l'autorité de tous les siècles et de toutes les nations!

Dans la deuxième partie de notre travail nous offrirons la vie de Jésus-Christ, celle des Apôtres, et les principaux faits de l'établissement du Christianisme. Ici nous aurons un puissant auxiliaire, l'ouvrage de Bullet, dont nous avons parlé. Mais il sera complété de deux manières : d'abord par les quelques témoignages qui lui ont échappé malgré ses diligentes recherches, et surtout par les trésors très-abondants que nous ont fournis, depuis, l'archéologie et les découvertes variées de la science historique de notre siècle. Nous avons la confiance que notre ouvrage sera désormais le seul commentaire complet de la Bible dans ses rapports avec l'histoire du genre humain.

Avant d'aborder l'histoire de l'Ancien Testament nous exposerons, dans une étude préliminaire, la force d'authenticité et l'exceptionnelle garantie de vérité que donnent à la Bible l'application et l'exercice ininterrompu de la législation de Moïse. La Bible apparaît comme une histoire nationale, comme un code religieux et civil, et enfin comme un cadastre qui fixe les limites des tribus et donne une empreinte ineffaçable à la géographie de la Palestine. On montre toutes ces choses vivantes, toujours en vigueur dans les fêtes nationales, dans le culte, dans le temple, dans les villes de refuge, dans les jugements et les peines, dans les ruines des cités, dans les habillements, dans les mœurs de la nation; de sorte que, selon l'heureuse expression de Pascal, on ne peut pas plus imaginer le peuple juif sans la Bible que la Bible sans le peuple juif. Nous croyons qu'on trouvera de la force à ces considérations. Ces vues avaient été indiquées seulement par les controversistes religieux; mais aucun, comme on le constatera, n'en avait fait sentir toute la puissance. Quel dommage que notre grand Pascal n'ait pu continuer l'ouvrage dont quelques morceaux détachés sont déjà si saisissants! Ce grand homme aurait élevé à la gloire de la religion un chef-d'œuvre incomparable.

Enfin nous terminerons la seconde partie par différentes dissertations sur l'origine du polythéisme, sur la chronologie générale, sur l'histoire des langues, sur l'harmonie qui existe entre les mœurs dépeintes par Moise, et celles que nous font connaître les plus anciens auteurs et les vieux monuments, et sur plusieurs autres sujets qui mettent en lumière le côté historique de la Bible, pour que notre travail soit, autant qu'il aura dépendu de notre faiblesse, aussi complet qu'il pouvait l'être.

Il est une question que nous avons traitée avec un soin tout particulier, à savoir que : plus on s'éloigne de l'époque du déluge, plus la couche d'erreurs et de superstitions s'étend et s'épaissit ; et au contraire, que plus on remonte vers les origines, plus la vérité se simplifie en se dégageant des fables païennes, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la simplicité de la religion patriarcale. Sans doute la démonstration n'est point parfaite chez tous les peuples. Les monuments viennent souvent à manquer. Il n'y a guère que chez les Chinois et les Egyptiens où nous ayons des preuves assez décisives de cette pureté primitive de la religion et du culte. Partout ailleurs néanmoins on voit la proportion se manifester, le nombre des dieux, des oracles, des cérémonies superstitieuses, diminuer régulièrement en remontant les siècles. Et il en est ainsi, non pas parce que les monuments disparaissent: non ; car nous ferons remarquer les époques de l'apothéose et de l'introduction des dieux nouveaux, de l'établissement des oracles : on arrive à un moment où il n'y a de temples nulle part, où le polythéisme n'existe pas, et on touche à l'âge patriarcal de la Bible. C'est un grand démenti donné à des thèses trop retentissantes de notre temps, qui veulent soutenir tout le contraire. Heureusement nous avons les faits. Ce sont eux qui doivent décider, et non des romans qu'on donne pour de l'histoire.

Nous avertirons que les monuments profanes nous ont complétement fait défaut sur quatre récits de la Bible : Ruth, Tobie, et il y a peu de chose sur Esther et Judith ; mais ce n'est pas une lacune, puisque ce ne sont là que des épisodes en dehors de la chaîne historique. Il s'agit seulement des faits privés de quatre familles, proposées comme des modèles de vertu et d'édification.

Le lecteur connaît maintenant le but et le cadre que nous nous sommes tracé. Est-il convenablement rempli ? Il ne nous appartient pas de prononcer. Nous ne pouvons qu'affirmer que nous n'avons rien négligé pour être en règle devant le public, qui a bien le droit d'être sévère dans l'appréciation d'un ouvrage de cette importance. Nous avons compris les difficultés de notre tâche, et nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour arriver à faire un livre sérieux et exact.

On le comprendra par ce que nous allons dire des moyens employés pour l'exécution. Qu'on veuille bien nous pardonner ces détails : on nous a fait comprendre qu'ils n'étaient pas déplacés ici.

Pour un travail de cette nature, on ne devait pas se contenter d'une érudition de seconde main. Il fallait absolument interroger toutes les sources, ce qui exigeait de longues années d'étude et d'immenses labeurs. Nous avons dû lire les saints Pères des quatre premiers siècles de l'Eglise, particulièrement leurs écrits renfermant des controverses avec les païens ; nous avons lu intégralement tout ce que le temps a épargné de la littérature grecque ancienne et de la littérature latine. Les écrivains de la république romaine étaient d'une date trop récente pour fournir beaucoup de traits correspondant à l'histoire biblique. Mais leur histoire se prolonge un peu en arrière par les monuments étrusques qui font revivre les ancêtres des Romains.

Justin a des pages très-précieuses.

La Grèce est plus riche, car elle touche de plus près à la haute antiquité. Quoiqu'elle ne soit elle-même devenue lettrée et savante qu'un peu tard ; quoique son imagination la rendît plus propre à la poésie qu'à l'histoire, néanmoins elle a conservé bien des souvenirs importants relativement aux premiers temps. On trouve également dans ses poëtes, ses philosophes et ses historiens, des traces de l'histoire primitive d'une grande valeur. Et qui sait ce que nous auraient appris ses historiens, dont nous n'avons que quelques fragments, ou dont nous n'avons conservé que le nom, si le temps les eût épargnés ! si nous possédions les ouvrages complets de Ctésias, de Persée, de Polémon, de Posidonius, d'Hellanicus, d'Agatarchide, du généalogiste Philoxène de Cythère !

La première époque de l'histoire grecque avant les Olympiades serait moins fabuleuse, et nous verrions plus clairement comment cette branche de la famille humaine, les enfants de Javan, se rattache au tronc primitif.

Quelle perte plus douloureuse encore que celle des écrivains dont nous parle Josèphe et quelques anciens : Nicolas de Damas et Ménandre ; les historiographes de l'Egypte, Chérémon d'Alexandrie et Manéthon, dont nous n'avons que de faibles fragments !

La perte la plus sensible que nous ayons faite est sans contredit celle de l'histoire de Bérose. La gravité et les lumières de l'auteur, qui avait vécu du temps d'Alexandre le Grand, les monuments précieux qu'il a eus à sa disposition dans les archives de Babylone et de Ninive, son origine babylonienne qui le rendait plus apte à connaître et à comprendre les choses de son pays que Ctésias, dont l'autorité est beaucoup moindre en sa qualité d'étranger et de grec, tout cela faisait de Bérose le premier historien du monde après Moïse. Heureusement que Josèphe, Eusèbe, saint Cyrille, le Syncelle, nous en ont conservé des fragments inappréciables. On

peut dire cependant en un sens que l'histoire de Bérose n'est pas tout à fait perdue, même pour ce que nous ne possédons plus, puisque Josèphe, qui l'avait lue et relue, assure positivement, et à plusieurs reprises, que pour le fond elle était conforme à Moïse. C'est une déclaration de la plus haute importance. Josèphe est lui-même un grave historien ; et, comme il s'adressait à des païens connaissant Bérose aussi bien que lui, il n'y a pas lieu de suspecter son témoignage.

Il faut convenir également que nous avons pour l'histoire universelle ancienne de précieuses ressources dans un grand nombre d'histoires générales, de chronographies, respectées par le temps : la Chronique d'Alexandrie, le Syncelle, Eusèbe, Cedrénus, Paul Orose, Moïse de Khorène.

Plusieurs historiens byzantins, pour arriver à l'histoire de leur temps, ont commencé leurs travaux par un précis de l'histoire universelle. Quoiqu'ils se copient souvent l'un l'autre ; quoique plusieurs de ces auteurs soient imparfaits, toutefois ils sont d'un prix infini pour celui qui cherche la vérité. Chacun de ces écrivains avait une somme d'érudition puisée, au moins en partie, dans des ouvrages aujourd'hui perdus ; et l'explorateur doit être attentif à découvrir la source des affirmations. C'est pour cette raison que Suidas et Etienne de Byzance offrent de riches trésors, malgré leur laconisme.

Mais les Grecs, les Romains, les Juifs, et les parcelles d'écrits babyloniens et égyptiens, ne sont pas les seules sources qu'il fallait connaître et consulter. L'Inde et la Chine avaient aussi quelque chose à nous dire. Nous avons lu consciencieusement les interminables compositions indiennes, du moins toutes celles qui sont traduites en langues européennes. Assurément il y a là quelques chapitres admirables, quelque traits infiniment précieux pour nous. Mais, en vérité, nous ne comprenons pas certains savants français, doués naturellement de bon sens et de franchise, d'avoir osé prétendre que l'Evangile n'était qu'un plagiat des livres sacrés des Indiens. L'Evangile ressemble à ces œuvres informes comme le jour à la nuit. L'histoire singulière et grotesque de Khrichna présente sans doute quelques affinités avec les circonstances de la vie de Jésus-Christ ; mais, outre que ce ne sont là que des ressemblances superficielles, on doit dire qu'il n'est pas permis aujourd'hui de donner une haute antiquité à ce morceau, du moins dans sa rédaction actuelle. C'est visiblement un souvenir corrompu de l'introduction de l'Evangile dans l'Inde aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Cependant cette littérature au verbiage intarissable nous a conservé une curieuse version de l'histoire du déluge, malgré des circonstances très-fantastiques. Quoique la doctrine panthéiste ait prévalu de bonne heure dans cette région, on y trouve la croyance à la création de l'univers et à la souveraine puissance d'un Dieu.

M. Pictet a fait sur les Aryas des recherches profondes dont nous avons profité. N'oublions pas ici ce que nous devons à l'érudit et infatigable M. Oppert, pour juger cette race. Dans un des discours d'ouverture de son cours à la Bibliothèque impériale, il a tracé d'une main sûre et en vrai savant le cercle dans lequelle devait se restreindre l'influence excessive accordée trop libéralement, par les Indianistes, aux peuples ariens, depuis le commencement de ce siècle.

M. le docteur Reush a publié un ouvrage solidement travaillé, intitulé : *La Bible et la Nature* ; nous y avons puisé largement pour l'unité de l'espèce humaine, la géologie et pour d'autres questions.

La littérature chinoise est bien autrement supérieure : son histoire a de la chronologie, elle est grave, morale, de bonne foi, et beaucoup plus critique et savante que celle des Grecs pour les époques correspondantes. Séma-Thsian, qui est leur Tite-Live, traitait l'histoire avec dignité et savoir, longtemps avant l'ère chrétienne.

Les Pères jésuites et Fréret, qui ont examiné avec soin les titres de leur histoire, en font un grand éloge. Par leurs Annales on peut remonter avec sécurité jusqu'au temps de Moïse. Leurs livres sacrés, et en particulier le *Chou-King*, renferment des souvenirs bibliques. Confucius a une morale admirable, et la Chine est assurément le pays de l'univers, en dehors du peuple hébreu, où la vie patriarcale s'est conservée le plus longtemps sans mélange d'idolâtrie. Quelque lueur de l'ancienne doctrine des peuples du Nord apparaît dans l'Edda et dans les chants d'Ossian. Les savantes recherches du P. Pezron, de Pelloutier, de Mallet, nous ont fourni beaucoup de lumières sur l'état intellectuel et moral des vieux Celtes, le peuple le plus anciennement connu en Europe.

Pourquoi les Arabes n'ont-ils pas eu une littérature plus sérieuse? Ils ne s'étaient jamais éloignés des lieux témoins des événements les plus importants des premiers âges, et par Ismaël ils étaient les frères des Hébreux: ils auraient pu nous révéler bien des choses.

Cependant leur histoire n'est pas tout à fait stérile pour nous. Leurs mœurs, leur géographie, leurs généalogies nous viennent en aide. Une vieille chronique arabe, Herbelot, Niébuhr, Sylvestre de Sacy, Quatremère, Abulfarage, Pokoke, la grande Histoire universelle anglaise, M. Bonnetty, Forster, plusieurs voyageurs, nous ont aidé à découvrir ce que l'Arabie renfermait de favorable à l'histoire biblique.

Les travaux de MM. Champollion, de Rougé, Mariette, Flandin, Jules Oppert, Botta, Rawlinson, Brughs, Robiou, E. Desjardins, Ménant, et de plusieurs autres savants, ont mis le public d'Europe à même de voir ce que l'archéologie ajoute à l'autorité de la Bible, relativement aux rois de Juda, à la captivité de Babylone, à Nabuchodonosor, etc. Mais ces pièces de conviction font un plus grand effet dans notre histoire, où elles ont pour cadre des milliers d'autres documents de provenances diverses, qui se soutiennent et s'éclairent mutuellement.

Pour l'archéologie judaïque personne n'a égalé M. de Saulcy. Qui, mieux que lui, a cherché, découvert, décrit et interprété les ruines de l'ancien royaume de Juda? Son travail, rapproché de ceux de saint Jérôme et d'Eusèbe, sur la géographie de la Palestine, jette les plus vives lumières sur l'histoire de cette contrée fameuse. Nous lui avons beaucoup emprunté, et ses ouvrages demeureront comme un intéressant complément des commentaires de l'Ecriture sainte. Le monde savant lui doit encore des discussions lumineuses sur l'accord de la chronologie des rois de Babylone et de Ninive avec celle des rois de Judée.

Il a fallu aussi, à la suite des conquérants du Nouveau Monde, des missionnaires qui ont été en rapport avec les Sauvages, des voyageurs qui les ont visités au nom de la science, nous enquérir de la pensée des peuples encore idolâtres, et les interroger sur ce qu'ils avaient à nous apprendre, à l'égard de leur histoire, sur l'origine du monde, sur les souvenirs qui leur restaient des premiers temps. La première collection que nous ayons consultée est celle des *Lettres édifiantes*, continuée par les *Annales de la Propagation de la foi*; puis les *Mémoires sur les Chinois*. Le grand ouvrage des *Cérémonies de tous les peuples du monde*, quoique fait avec un esprit frondeur, ne nous en a pas moins fourni plusieurs pages très-utiles sur la doctrine et l'histoire des Sauvages. Malte-Brun, Pokoke, Chardin, Dumont d'Urville, M. Huc, les *Mémoires* de l'Académie de Calcutta, l'*Histoire des Huns*, par de Guignes, les *Voyages* de son fils, l'abbé Brasseur de Bourbourg, Domenech, Pauthier, Burnouf, Jacquet, l'auteur du *Cosmos* et des *Vues des Cordillières*, sont les écrivains et les ouvrages où nous avons cherché à découvrir ce que les peuples des nouveaux continents et des îles ont pensé des premiers âges et de leur origine. Le livre sacré *Popol-wu* est un ouvrage à part, du plus haut intérêt.

Les recherches de M. le chevalier de Paravey demandaient une attention toute particulière ; son *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples* est un ouvrage qu'il faut étudier et méditer. Il y a des rapprochements, des aperçus, qui étonnent et qui saisissent. Sans doute la conviction hésite sur quelques points; mais le savant chevalier possède si bien plusieurs secrets de l'antiquité, qu'il faut se garder de le contredire avant d'être sûr qu'il est tombé dans une méprise. Il est hors de doute que sur certains points assez importants, particulièrement sur l'origine commune de l'écriture et du zodiaque, il ajoute quelque chose à l'évidence que nous avons d'un centre unique de civilisation dans les premiers temps.

Nous placerons à la fin de cette Introduction la liste des principaux ouvrages que nous avons consultés avant de rédiger une seule ligne de ce travail. Nous espérons qu'on nous rendra cette justice de convenir que notre préparation éloignée n'a pas été négligée. Les nombreux ouvrages indispensables, nous avons voulu les avoir dans notre bibliothèque, car s'il avait fallu les aller consulter dans les établissements publics, une vie d'homme n'aurait pas suffi au travail que nous nous sommes imposé. Il y a une perte de temps considérable à étudier un livre dans une bibliothèque publique au lieu de le posséder sous sa main, et de s'en servir autant de fois qu'il est nécessaire.

Dans la rédaction, nous nous sommes préoccupé surtout de la clarté et de l'enchaînement naturel des faits. Si cette disposition laisse quelquefois à désirer, on trouvera peut-être que la difficulté de la matière nous sert d'excuse ; car il faut de temps en temps intercaler dans le récit quelques réflexions critiques, qui ne peuvent avoir leur effet que placées à côté des faits eux-mêmes. C'est un défaut que nous n'aurions évité qu'au détriment de la solidité.

Qu'on ne s'étonne donc pas s'il y a parfois une sorte de décousu et quelque chose de mal lié dans notre narration faite avec les témoignages profanes : c'est que nous ne mettons jamais notre propre pensée dans cet ouvrage. Il se compose d'un assemblage d'attestations et de textes puisés dans des auteurs de trempe, de littérature et d'esprit très-différents. Le lecteur doit en connaître et en peser la valeur par lui-même, sans intermédiaire. Nous nous effaçons en présence de nos autorités, et nous les joignons bout à bout, selon que la suite de l'histoire le réclame, sans autre préoccupation que de maintenir la clarté et la suite chronologique du récit. Les vrais savants nous sauront gré de ce respect pour les textes que nous citons intégralement avec leurs erreurs et leurs bévues. Il nous suffit que la vérité ressorte, incontestable, de l'ensemble : c'est la seule manière d'avoir une histoire sincère, et c'est la première fois qu'elle se présente, qu'on nous permette de le dire, avec cette respectable simplicité, relativement aux faits bibliques.

Il y a quelques années, lorsque ces recherches touchaient à leur terme, avant de les mettre en ordre il y eut un temps d'arrêt : nous dûmes nous recueillir, soumettre notre plan à un nouvel examen, et surtout consulter des hommes compétents, pour nous assurer que notre travail était bien conçu, et savoir s'il n'y avait pas quelque écueil caché dans l'entreprise.

Nous nous adressâmes d'abord à un savant éminent, que Dieu vient d'appeler à lui après une vie bien utile à la science historique : c'est M. Charles Weiss, Conservateur de la Bibliothèque de Besançon. Jamais la science ne parut plus aimable ni plus intéressante que sur les lèvres de ce vénérable vieillard. Collaborateur peut-être le plus actif et le plus exact de la *Biographie universelle*, il était devenu depuis longtemps, pour tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, une histoire universelle vivante.

Son biographe aura à dire de combien d'hommes de lettres il a encouragé et dirigé les talents naissants. Il y a cinq mois à peine il nous donnait ses derniers conseils, et son amitié nous écrivait des lignes trop flatteuses.

Nous avons eu aussi la bonne fortune de recevoir les précieux avis d'un prélat dont le clergé français connaît l'esprit élevé, le coup d'œil sûr pour juger toutes les grandes questions qui intéressent les polémiques religieuses : c'est Mgr Mabile, évêque de Versailles. Nous lui avions soumis l'ensemble de notre projet, dessiné les principales parties, et indiqué les résultats généraux auxquels nous avions abouti. En 1861, Monseigneur nous faisait l'honneur de nous répondre *que notre plan était bon, que l'ouvrage avait un grand à-propos, que l'objet de notre travail c'était l'étude des études*. Et il a eu l'extrême obligeance d'ajouter des conseils spéciaux auxquels nous avons attaché toute l'importance qu'ils méritent.

Nous ne pouvons nommer ici toutes les personnes éclairées, et dont les lumières et le jugement nous inspiraient de la confiance, à qui nous avons demandé de nous juger et de nous critiquer ; nous en citerons seulement deux : l'auteur de l'Introduction à l'étude de la Bible, l'ancien doyen de la faculté de théologie de la Sorbonne, le savant M. Glaire, et M. l'abbé Brézard, une des lumières du diocèse de Besançon.

On ne trouvera pas déplacée ici une étude sommaire sur les principaux auteurs qui nous ont fourni les matériaux les plus abondants et les plus sérieux dans le cours de cette histoire. Elle fera mieux comprendre les réflexions rapides que nous avons dû insérer dans le texte à leur occasion. On peut dire que le nerf du présent ouvrage c'est une solide critique. On a beau entasser des citations, si on peut les suspecter le but est manqué, et l'histoire que vous comptiez faire s'évanouit dans le vague domaine des conjectures. Si nous avions voulu accepter facilement tout ce qui s'est présenté sur notre chemin, nous aurions eu des in-folios. On aurait réussi de la sorte à jeter du charme sur le récit, car ce ne sont pas d'ordinaire les choses les plus vraies en histoire qui intéressent davantage les esprits superficiels, mais il est dans leur destinée d'être les plus utiles. On a tenu à composer une œuvre sérieuse, et si elle n'est pas parfaite, on peut du moins espérer que ce qui est fait n'a pas besoin de réforme essentielle.

Commençons par Bérose, un des premiers en date, celui à qui nous devons le plus peut-être, si ce n'est pour l'étendue des emprunts, du moins pour l'importance des faits auxquels il apporte le concours de son autorité, et pour la haute valeur de son témoignage.

Bérose, le fameux historien de Babylone, disent les auteurs anglais de la grande histoire universelle (t. VI, p. 291, in-4°), vivait au commencement du règne d'Antiochus le Dieu, auquel il dédia son histoire. C'est Tatien qui nous l'apprend (*Oratione adv. Græc.*) : *Bérose le Babylonien, qui était un des prêtres de Bélus et qui vivait du temps d'Alexandre, dédia à Antiochus, le troisième depuis Alexandre, son histoire des Chaldéens et de leurs rois, partagée en trois livres*. Voilà les paroles de Tatien. Or, le troisième depuis Alexandre ne peut avoir été qu'Antiochus le Dieu. Mais comme Bérose fut, suivant Tatien, contemporain d'Alexandre, qui mourut soixante-quatre ans avant que cet Antiochus ne parvînt à la couronne, il faut supposer que l'histoire en question lui fut dédiée la première année de son règne, car à cette époque Bérose devait avoir quatre-vingt-quatre ans, en supposant même qu'il n'eût que vingt ans à la mort d'Alexandre. Pline assure que cette histoire contenait des observations astronomiques de 480 ans. Quand les Macédoniens furent maîtres de Babylone, Bérose apprit d'eux la langue grecque, et passa premièrement à Cos, célèbre par la naissance d'Hippocrate, et y établit une école où il enseignait l'astronomie et l'astrologie. De Cos il se rendit ensuite à Athènes, où il acquit

tant de réputation par ses prédictions astrologiques, que les habitants de la ville lui élevèrent dans le Gymnase une statue avec une langue d'or. (Pline, liv. VII, c. XXXVI et XXXVII. — Vitruve, IX). Josèphe et Eusèbe, ajoutent les mêmes auteurs, nous ont transmis d'excellents morceaux de son histoire, qui servent à éclaircir plusieurs endroits de l'Ancien Testament, et sans lesquels il serait impossible d'avoir une suite exacte des rois de Babylone. Tatien, qui avait lu Bérose comme Josèphe, s'accorde avec ce dernier pour affirmer que, en beaucoup de choses, son histoire était conforme à celle de Moïse. Mais Josèphe est le plus explicite, et c'est lui qui la devait aussi connaître le mieux, car il a dû en peser toutes les paroles à l'occasion de son livre des *Antiquités*. Tatien y a remarqué l'accomplissement de plusieurs prophéties de Jérémie et de Daniel.

Abydène et Alexandre Polyhistor, qui étaient eux-mêmes des historiens estimés, s'appuyaient principalement sur Bérose pour les choses d'une haute antiquité. Il en est ainsi du célèbre Massinissa, roi de Numidie. D'après Tacite, il avait composé une histoire ancienne, et il avoue à un grand personnage de Rome, avec qui il conférait de son ouvrage, qu'il avait pour les premiers temps beaucoup emprunté à Bérose. Eusèbe, saint Cyrille, le Syncelle, sont unanimes pour rendre hommage à Bérose, et ils le citent avec une confiance entière. Il a conservé cette autorité, parmi les modernes, et nous renonçons à nommer tous les auteurs : ils sont trop nombreux. Nous n'en mentionnerons que quelques-uns. Personne n'a usé d'une critique plus éclairée, plus savante, que Fabricius, Jean-Gérard Vossius, Scaliger et Fréret; hé bien ! ils rangent Bérose parmi les historiens les plus accrédités. Et nos contemporains, surtout ceux qui s'occupent de déchiffrer par les monuments archéologiques les antiquités de Babylone et de Ninive, comprennent que leurs meilleurs guides sont l'Ecriture sainte et Bérose, quand on peut avoir son témoignage. Il va sans dire que nous ne nous occupons pas du faux Bérose inventé par Annius de Viterbe.

Quand il s'agira de chronologie, le savant Fréret nous dira qu'il est étonné qu'on n'ait pas encore remarqué une manière d'entendre les *sares* de Bérose, dont la longueur, en apparence excessive, peut être ramenée à une mesure à peu près correspondante à celle de la Bible depuis Adam jusqu'à Noé, c'est-à-dire depuis Alorus jusqu'à Xisuthrus. Quelques auteurs ont pensé que Bérose l'astronome était différent de l'historien : cette opinion manque de preuves. Donc, en suivant Bérose, en le citant avec confiance, nous nous plaçons sur un terrain solide.

Alexandre Polyhistor nous a aussi fourni quelques témoignages. Nous citons la Biographie universelle qui semble avoir copié Jean-Gérard Vossius. Mais, peu importe : ce qu'elle dit est entièrement tiré des anciens.

Alexandre, surnommé Polyhistor à cause de sa vaste érudition, et Cornélius parce qu'il était affranchi de Cornélius Lentulus, fut disciple de Cratès, et à la fois philosophe, géographe et historien. Selon Suidas, il était originaire de Milet; mais, selon Etienne de Byzance, il était né à Coup, ville de Phrygie. Il fut fait prisonnier dans les guerres de Mithridate, et acheté par Cornélius Lentulus, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il avait fixé son séjour à Rome. Le feu ayant pris à sa maison de Laurente, il périt malheureusement au milieu de l'incendie; sa femme Hélène ne voulut point lui survivre et s'étrangla. Peu d'hommes, selon le témoignage d'Eusèbe, ont réuni autant d'érudition et de talent qu'Alexandre Polyhistor. Il avait écrit quarante-deux ouvrages sur divers sujets, particulièrement sur l'histoire des peuples de l'Orient, dont il ne nous reste que des fragments. Etienne de Byzance cite ses traités sur la Bithynie, la Carie, la Paphlagonie, la Libye, le Pont-Euxin et l'Europe. Athénée fait mention également d'une descrip-

tion de l'île de Crète, et Plutarque d'une histoire des musiciens de Phrygie du même auteur. Diogène Laërce lui attribue deux autres ouvrages, l'un intitulé : *De l'ordre dans lequel les philosophes se succèdent les uns aux autres*, et le second : *Des commentaires de Pythagore.* Clément d'Alexandrie cite ce dernier ouvrage sous le titre de : *Symbole de Pythagore,* et fait mention en outre d'un *Traité sur les Juifs,* par le même auteur, dont on trouve des fragments dans le Syncelle, et qu'Eusèbe a inséré presque en entier dans sa *Préparation évangélique.* Pline cite souvent Polyhistor ; et saint Cyrille, dans son livre contre Julien, rapporte son opinion sur le déluge et sur la tour de Babel. Enfin Suidas lui attribue cinq livres sur la ville de Rome. Aucun de ces écrits n'est parvenu jusqu'à nous.

Un historien qui a tant écrit, particulièrement sur les peuples orientaux, et qui a été si souvent cité, est assurément une bonne autorité ; et comme il s'est fréquemment servi de Bérose, c'est un titre de plus en faveur de ce dernier.

Nous devons quelques citations à Abydène. Les anciens lui attribuent une histoire d'Assyrie et de Babylone. Josèphe, Eusèbe, le Syncelle, saint Cyrille, en ont rapporté des fragments. Scaliger en a recueilli avec soin dans son *Emendatio temporum.* Au XVIe siècle, un italien du nom de Scipio Tittius, cité dans la *Bibliotheca nova Patrum* (p. 167), assure que l'ouvrage entier d'Abydène existait encore en manuscrit dans une bibliothèque. C'est dommage qu'il soit difficile de croire à cela au XIXe siècle : le possesseur d'un trésor si précieux aurait eu trop d'intérêt à le publier. Quoi qu'il en soit, on ne sait au juste quand vivait Abydène, mais sûrement c'était avant l'ère chrétienne. Comme dans les citations que nous avons de lui il confirme les assertions de Bérose, c'est encore un renfort qui nous arrive et qui augmente l'autorité de l'historien de Babylone. (Voyez Fabricius, Vossius et la Biographie universelle.)

Dans la préface de l'Histoire universelle anglaise nous trouvons les paroles suivantes qui font connaître Dius et Ménandre : « Ils ont composé une histoire de Phénicie », est-il dit, « et sont loués l'un et l'autre par Josèphe à cause de leur exactitude, ayant tiré leurs matériaux des archives qu'on gardait dans les Temples. Dius était Phénicien d'origine. Pour Ménandre, il était Ephésien. Leurs histoires s'accordent parfaitement, comme Josèphe le dit plus d'une fois, avec l'Ecriture. Outre l'histoire de Phénicie, Ménandre écrivit la vie d'Ithobal, roi de Tyr, dans laquelle il fait mention de la sécheresse qui eut lieu sous le règne d'Achab. Philostrate composa aussi une histoire de Tyr, laquelle, au rapport de l'historien des Juifs, renfermait une description exacte du siége de Tyr ».

On peut voir, dans la treizième note de M. de Saint-Brisson sur Hécatée, au neuvième livre d'Eusèbe, qu'on fait des difficultés sur la valeur de cet auteur. Comme nous ne le citons qu'une fois, et pour un fait purement descriptif, le jugement qu'on émet sur lui importe médiocrement.

Nous avons aussi une précaution à prendre relativement à Cléarque, Artapan et Démétrius, que Walkenaer a fort maltraités à propos d'Aristobule. Il assure formellement qu'Eupolème, Artapan, Démétrius, sont des auteurs juifs. Nous démontrerons en son lieu que cette proposition est inadmissible, excepté pour Démétrius. La narration de ces auteurs prouve avec évidence que ce sont des étrangers. Il faudrait donc, si on voulait les suspecter, dire que le juif Aristobule a évoqué des personnages imaginaires pour le besoin de sa cause. Or, à qui fera-t-on croire qu'Eusèbe, Josèphe, Clément d'Alexandrie et tant d'autres personnages très-éclairés de l'antiquité, aient pu être trompés sur un fait de cette nature ? Il faudrait pour cela que Walkenaer eût des preuves matérielles et directes de falsification, et il n'a que des soupçons qui ne tiennent pas contre les vraisemblances contraires. Les savants des siècles qui ont suivi l'époque où vivaient ces hommes, avaient

mieux que nous les moyens nécessaires pour découvrir les fourberies d'un faussaire semblable à Annius de Viterbe. Il y avait plus de lumière dans les premiers siècles de l'ère chrétienne qu'au moyen âge, et dès lors il était plus difficile de tromper : et cependant Annius a été promptement démasqué.

Voici un passage remarquable de Josèphe sur les historiens qui se sont occupés des Juifs : « Bien des écrivains ont parlé longuement de notre nation. Plusieurs n'ont pas connu la vérité à notre sujet, car ils ont été privés de la lecture de nos Livres sacrés, et cependant ils ont rendu témoignage à l'antiquité de notre peuple. Quant à Démétrius de Phalère, à Philon l'Ancien et à Eupolème, ils ne se sont pas beaucoup écartés de la vérité. Ils sont dignes d'indulgence : *Quibus dare veniam dignum est* ». Josèphe savait à qui il s'adressait, et à ces trois derniers auteurs il pardonne leurs inexactitudes comme à des étrangers.

Quoi qu'il en soit, nous aurions pu sans affaiblir notre histoire supprimer seulement trois ou quatre pages qui viennent de ces auteurs. Mais nous avons cru à bon droit pouvoir les conserver : le lecteur jugera. Nous les signalerons en passant. Nous ne voulons point de surprise.

Il n'y a que deux passages dans tout ce long ouvrage où nous soyons en opposition de sentiment avec des savants renommés. Dans toutes les autres circonstances, nous prenons les témoignages tels qu'ils sont estimés au jugement des hommes spéciaux et capables de les apprécier, et nous les présentons de manière que le lecteur puisse toujours se rendre compte de leur valeur, non-seulement parce que nous indiquons exactement les sources, mais aussi parce que nous signalons toujours en passant les motifs d'appréciation des monuments. L'un des faits contestés est celui des rois pasteurs, placés dans les dynasties égyptiennes. Josèphe et quelques anciens ont pensé que les pasteurs sont les Hébreux en captivité. M. Lenormant et quelques modernes partagent cet avis. Nous avons ajouté de nouvelles preuves aux leurs, et nous croyons avoir le droit de soutenir ce sentiment.

L'historien Josèphe nous a si souvent prêté le concours de sa vaste érudition, nous lui devons tant de renseignements non-seulement dans ses *Antiquités*, mais surtout dans son inappréciable livre contre Appion, que nous lui accorderons une mention toute spéciale. Il a toujours été notre compagnon fidèle, il nous a éclairé dans notre marche, et nous avons confronté chacune de ses phrases soit avec l'Ecriture sainte, soit avec les témoignages extérieurs, et lui-même nous en a beaucoup fourni, soit dans le cours de son histoire, soit dans sa docte et lucide discussion contre Appion. On lui a souvent reproché de s'être éloigné du texte de l'Ecriture, et nous ne lui ménagerons pas notre critique sur ce point. Quant à nous, c'est précisément parce qu'il nous a procuré des renseignements puisés à bonne source et en dehors de la Bible qu'il nous est devenu particulièrement précieux.

Josèphe naquit à Jérusalem, la première année de Caligula, environ deux ans après la mort de Notre-Seigneur. Il était de la race sacerdotale, fils de Matthias, et descendait par sa mère de la famille royale de Jonathas Machabée, le premier grand-pontife de la maison des Asmonéens. Dès son enfance il fut élevé dans l'étude des lettres avec un de ses frères, qui portait comme son père le nom de Matthias. Ses parents étaient des juifs non convertis au Christianisme. Dieu lui ayant donné beaucoup de mémoire avec un excellent jugement, il fit de si grands progrès dans les sciences, que, à l'âge de quatorze ans, les pontifes le consultaient au sujet de la loi. Il s'appliqua à connaître les diverses opinions des trois sectes qui partageaient les Juifs, c'est-à-dire des Pharisiens, des Saducéens et des Esséniens, afin que, initié à toutes, il pût s'attacher à celle qui lui paraîtrait la meilleure. Pour se perfectionner

dans ce genre d'étude, il se retira dans le désert et s'y livra à des exercices très-laborieux. Là il eut pour maître un nommé Bane, vivant si austèrement qu'il n'avait pour vêtement que des écorces d'arbre, pour nourriture que ce que la terre produit d'elle-même, et qui, pour se conserver chaste, se baignait plusieurs fois le jour et la nuit dans l'eau froide. En le quittant au bout de trois ans, Josèphe résolut de l'imiter. Il se fixa à Jérusalem, où il s'attacha à la secte des Pharisiens, qui avait quelque ressemblance avec celle des Stoïciens.

L'an 63 de Jésus-Christ, ayant à peu près vingt ans, il alla à Rome pour assister des prêtres de la loi de Moïse persécutés par Félix, gouverneur de la Judée, et tenus dans les chaînes. De retour à Jérusalem, il trouva les esprits agités ; on commençait à sentir les premiers mouvements d'une révolte contre les Romains. Il comprit tout d'abord le danger d'une entreprise qui ne pouvait avoir que des suites lamentables, et il employa tous les moyens qu'une prudence prévoyante peut imaginer pour épargner les derniers malheurs à ses compatriotes. Vespasien fut envoyé pour comprimer le soulèvement, et la défense des deux Galilée fut confiée à Josèphe. Sa mission était périlleuse et avait peu de chance de succès. Aussi, malgré les précautions dictées par une sagesse et une habileté dignes d'un meilleur sort, il fut fait prisonnier au siége de Jotapate, après une brillante résistance. Il mérita, même dans sa défaite, l'admiration non-seulement de ses concitoyens, mais encore de ses vainqueurs. Il devint l'ami de Vespasien et de Titus. Celui-ci, avant le siége de Jérusalem, l'envoya aux habitants de cette ville infortunée pour les faire renoncer à une lutte qui devait leur être fatale, ou du moins pour sauvegarder la cité et le Temple. On le sait, tous les moyens humains ne purent empêcher les désastres prédits par une voix divine, quarante ans auparavant.

Après la prise de Jérusalem Titus offrit à Josèphe de choisir ce qu'il voudrait parmi les ruines de sa patrie : mais rien n'était capable de le consoler d'une telle désolation ; il se contenta de demander les Livres sacrés et la liberté de son frère et de plusieurs amis captifs, qu'il obtint sans peine. Revenu à Rome avec Titus, il fut fait citoyen romain, logé dans la maison même que Vespasien occupait avant d'être empereur, et doté d'une pension. Nous donnons cette notice biographique afin qu'on apprécie plus facilement le caractère moral de l'écrivain.

En prenant part à la lutte contre les Romains, Josèphe avait fait un journal et des mémoires, et il rédigea ensuite son histoire de la dernière guerre de son pays. La Providence a sans doute inspiré ce travail à ce juif non converti, et nous l'a conservée comme un monument inattaquable de l'accomplissement de la prophétie de Jésus-Christ sur la coupable Jérusalem. Ce monument d'ailleurs est un chef-d'œuvre.

Puis Josèphe composa un ouvrage considérable, les *Antiquités judaïques*, dont nous allons nous occuper spécialement. Nous n'ajouterons rien sur ses deux livres contre Appion, remplis des plus précieux documents sur les anciennes traditions judaïques, au sujet desquelles on ne peut être renseigné que là ; ces livres, appréciés de tout le monde, n'ont été attaqués par personne.

Il n'en est point de même des *Antiquités*. Il les termina la treizième année de l'empire de Domitien. Pour se justifier de son usage de la langue grecque en dévoilant aux infidèles les choses contenues dans les saintes Ecritures, il apporte l'exemple du grand-prêtre Eléazar qui, à la prière de Ptolémée Philadelphe, fit traduire en grec ces mêmes Ecritures.

Josèphe fait profession de raconter toutes choses, sans rien ajouter ni retrancher de ce qui est dans la Bible. Ici nous laisserons parler Dom Cellier, qui, sans déguisement et d'un ton modéré, résume clairement tous les reproches qu'on a

faits à Josèphe. — « Il ne s'est pas acquitté», dit-il » de sa promesse d'exactitude aussi religieusement qu'il l'avait promis. Il passe sous silence un grand nombre de faits que l'Esprit-Saint ou ceux qui avaient été ses organes avaient cru devoir rendre publics, comme l'inceste de Thamar, l'homicide commis par Moïse en la personne d'un égyptien, la tromperie dont les fils de Jacob usèrent envers les enfants de Sichem. Il n'a pas remarqué non plus que la circoncision avait été établie avant la loi de Moïse, ni que ce législateur était monté sur la montagne du Sinaï pour y recevoir la loi, ni l'idolâtrie des Israélites dans l'adoration du veau d'or, ni le miracle de la colonne de feu et de la nuée, ni quantité d'autres circonstances qu'il aurait été important d'insérer dans son histoire. Il en a au contraire ajouté un grand nombre d'autres que nous ne lisons point dans l'Ecriture, et qui paraissent même contraires à ce que Moïse et les autres écrivains sacrés nous disent. Il assure, par exemple, que Moïse fut adopté par Pharaon pour être l'héritier de sa couronne, qu'il eut le commandement de ses armées, et qu'il remporta plusieurs victoires sur les ennemis de ce prince ; que le père de Samson, informé de l'apparition d'un ange à sa femme, conçut contre elle de la jalousie ; que David porta à Saül six cents têtes de Philistins pour avoir sa fille Michol en mariage ; que, dans les plaies d'Egypte, Dieu fit tomber du ciel des pluies extraordinaires, gronder des tonnerres très-aigus entremêlés d'éclairs, et ressentir aux Egyptiens tous les effets de sa colère ; que Tharbi, fille du roi d'Egypte, avait eu dessein d'épouser Moïse. Ce que le même auteur dit des pierres attachées au Rational du grand-prêtre, des livres d'exorcismes et d'enchantements composés par Salomon, ne se trouve pas non plus dans l'Ecriture et ne mérite aucune croyance.

« Mais ce qui a attiré à Josèphe le blâme de tous ceux qui aiment la vérité, c'est que souvent, après avoir rapporté des événements miraculeux, il en affaiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra ; quelquefois même il les raconte d'une manière qui laisse douter au lecteur si ces événements ont eu d'autres causes que les naturelles. On en voit une preuve dans ce qu'il dit du passage miraculeux de la mer Rouge ; car, après avoir rapporté ce que nous en lisons dans l'Exode, il ajoute : Personne ne doit considérer comme une chose impossible que des hommes qui vivaient dans l'innocence et la simplicité aient trouvé dans la mer un passage pour se sauver, soit qu'elle se soit ouverte d'elle-même, soit que cela soit arrivé par la volonté de Dieu ; puisque la même chose est arrivée depuis aux Macédoniens, quand ils passèrent la mer de Pamphylie, sous Alexandre; je laisse néanmoins chacun juger comme il voudra.

« Mais, outre que cet historien a rendu douteux et incertain un miracle reconnu pour vrai et incontestable dans tous les siècles, il a encore déguisé, soit de dessein prémédité ou par ignorance, ce qu'il rapporte en cet endroit du passage des Macédoniens au travers de la mer de Pamphylie ; car Strabon et Arrien, qui étaient plus au fait que lui de l'histoire d'Alexandre, ne disent point que ce prince ait passé à pied sec avec toute son armée au milieu de la mer de Pamphylie partagée en deux, comme il arriva aux Israélites ; mais seulement que ce prince, s'étant trouvé sur les côtes de Pamphylie pendant un mauvais temps, et ne pouvant qu'avec beaucoup de peine pénétrer par les défilés des montagnes, n'y fit passer q'une partie de son armée par un chemin qui était le plus court, mais le plus incommode, et se hasarda de passer avec le reste de ses troupes le long de la côte avant que la mer fût remontée; en sorte que cette partie de son armée marcha tout le jour dans l'eau jusqu'à la ceinture ».

Ensuite Dom Cellier relève les différences chronologiques qui existent entre les chiffres de Josèphe et ceux de l'hébreu, avec lequel il est en désaccord de 938 ans. Il signale même des différences dans les propres calculs de l'écrivain

juif. Nous avouerons que cet exposé des libertés que s'est permises Josèphe est fidèle, et qu'il a commis une faute considérable en rapportant certains miracles de la Bible, avec des explications qui en affaiblissent singulièrement la realité. Néanmoins, nous soutenons que les conclusions sévères qu'on a tirées contre lui sont outrées sur ce point, et injustes sur presque tous les autres. Voici nos raisons :

Josèphe n'avait pas en vue, ne pouvait pas avoir en vue de donner aux Grecs et aux Romains une traduction littérale de la Bible. Est-ce que la version des Septante n'existait pas ? et du temps de Josèphe elle avait reçu tous ses compléments : juifs et chrétiens s'en servaient. Ce n'est donc pas là ce qu'a voulu Josèphe ni ce qu'on demandait de lui. Il désirait sans doute raconter tous les faits de la Bible avec la largeur convenant à l'histoire générale d'une nation. Aussi n'a-t-il pas reproduit les livres sapientiaux, ni la législation intégrale de Moïse. Peut-on raisonnablement l'accuser d'infidélité pour cela ? Assurément ce serait aller trop loin. Il aurait fatigué ses lecteurs grecs et romains, qui n'avaient que du mépris pour la loi des Juifs. Il lui suffisait d'exposer les principales prescriptions légales, de donner l'esprit et la raison du régime judaïque, et il le fait admirablement. Il a atteint son but, qui était de rendre le peuple juif et son histoire au plus haut point intéressants. C'est par le même motif qu'il a prudemment caché le meurtre de Moïse, le crime de Thamar, la fourberie des fils de Jacob, pour ne pas attirer le mépris des étrangers sur ses compatriotes, contre lesquels la haine publique, on peut le voir dans Appion, dans Tacite et les autres écrivains, était déjà à son comble. Les circonstances critiques au milieu desquelles Josèphe fait l'histoire d'un peuple vaincu, malheureux et décrié, lui imposaient le rigoureux devoir de taire certains faits. Voilà ce que personne jusqu'ici n'a bien compris.

Relativement aux miracles, il faut dire qu'il y croyait sincèrement, puisqu'il en a rapporté sans hésiter plusieurs des plus considérables ; il n'a fléchi que sur quelques-uns, qu'il jugeait de nature à provoquer les sarcasmes des païens contre son histoire. D'ailleurs, les concessions qu'il fait ne sont pas pour lui. Quand il dit : « Chacun en pensera ce qu'il voudra », il entend qu'il comprend très-bien que sa conviction n'entrera pas dans l'esprit d'un Grec hostile, mais que, pour lui, il lui est permis de conserver sa croyance, et que le refus d'admettre, de croire tel fait particulier, n'implique pas le discrédit de l'ensemble de son ouvrage.

Mais il a ajouté beaucoup de choses à la Bible, soit des circonstances aux faits, soit des événements d'ailleurs inconnus. Mais c'est pour cela même qu'il a entrepris son histoire : ce sont ses additions qui lui donnent un charme indicible pour les étrangers, et même pour nous, chrétiens. Nous n'acceptons pas cette expression de Dom Cellier, à savoir : que ces additions sont contraires à la Bible. Nous en avons trouvé plusieurs confirmées par l'histoire profane ; elles sont *præter Bibliam*, et non *contra Bibliam*, pour nous servir d'un mot de saint Thomas. Pourquoi ne lui fait-on pas aussi un crime d'un grand nombre de réflexions philosophiques et morales qui devaient exercer une impression si heureuse sur les païens ? Pourquoi ne lui reproche-t-on pas le soin qu'il a pris de justifier, par des rapprochements habilement présentés, et par des citations profanes, les points les plus difficiles à admettre pour les Grecs, nous voulons dire la longévité des premiers patriarches, le déluge, les immenses travaux de Salomon et tant d'autres faits qui devaient étonner les païens ?

Quant aux divergences chronologiques, on peut en attribuer une bonne part aux copistes ; et d'ailleurs, il ne s'éloigne pas considérablement de la chronologie des Septante.

Ah ! si Josèphe n'avait écrit son livre qu'en hébreu et pour l'usage exclusif de sa nation ; si ce n'était qu'un texte historique savamment commenté par les siens, la critique aurait tout autrement de valeur. Mais il n'en était pas ainsi. Quant à nous, après avoir étudié à fond les œuvres de ce grand homme, nous admirons avec quel soin il remplit une tâche des plus délicates, et nous ne sommes plus étonné que les anciens, qui l'appelaient le Tite-Live grec, lui aient élevé des statues, et que Vespasien l'ait reçu dans son palais. Nous ne rapporterons pas ici, du reste, tous les éloges qu'il a mérités comme excellent écrivain, comme bon juge et juste appréciateur en matière d'histoire. Son vaste savoir excitait l'admiration de saint Jérôme, ce juge si compétent : *Josephus antiquitatem approbans populi judaici, duos libros scripsit contra Appionem alexandrinum grammaticum. Et tanta profert sæcularium testimonia, ut mihi miraculum subeat quomodo vir hebræus et ab infantia sacris litteris eruditus, cunctam Græcorum bibliothecam evolverit.* (*Epist. ad magnum orat.*)

On peut donc à bon droit l'appeler, avec un ancien, *veritatis diligentissimus investigator*. Et nous sommes bien en règle quand nous l'avons pour nous éclairer, lui qui a eu à consulter dans sa nation, dans le temple, tant de monuments aujourd'hui perdus. Et cependant, nous ne nous sommes servi de Josèphe qu'en un petit nombre de circonstances, lorsque les monuments extérieurs nous faisaient défaut. En tant que juif, nous lui avons toujours préféré les écrivains non juifs ; et nous ne l'avons invoqué lui-même de temps en temps que pour lui emprunter des détails manquant dans les autres auteurs, et que nous pouvons supposer légitimement puisés à de bonnes sources.

Au reste, s'il existe quelques incorrections de moindre importance dans la narration de cet illustre historien, elles peuvent avoir diverses causes. Dans son dernier ouvrage sur la Terre-Sainte, M. de Saulcy en a relevé quelques-unes. Nous-même nous avons remarqué une contradiction de dates dans la vie d'Hérode. Josèphe écrivait à Rome, à 700 lieues de Jérusalem, dans un temps où son pays était ravagé, les bibliothèques dispersées. On ne doit pas s'étonner que, dans l'énumération des détails, dans certaines dates qui ne lui semblaient pas importantes, il ait manqué d'exactitude : et qui sait dans quelle mesure les copistes ont pu être ses complices ? Les erreurs de détail sont si difficiles à éviter, même dans l'histoire des événements contemporains !

Nous n'avons donc rien à modifier dans l'appréciation que nous avons faite de cet écrivain que nous regardons, avec Eusèbe de Césarée, comme un homme suscité par la Providence pour éclairer la Bible par le côté extérieur.

Nous ne nous arrêterons pas à parler du mérite d'Eusèbe : on ne peut le critiquer qu'en un seul point, c'est qu'il est suspect d'arianisme. Mais, comme savant et comme historien, il a rendu des services immenses à l'Eglise. Il a eu la gloire de fournir à Bossuet des pensées magnifiques pour son *Discours sur l'histoire universelle*. Ce n'était pas seulement un beau génie, c'était un historien prodigieusement savant et exact : son témoignage a la plus haute valeur.

Les Pères des premiers siècles de l'ère chrétienne qui nous ont fourni des matériaux n'ont pas besoin de nos éloges.

La littérature arabe nous a été de bien peu d'utilité. Elle a de la valeur pour les temps postérieurs à Mahomet ; mais, pour ceux qui précèdent, on peut dire qu'elle manque d'autorité. Le Coran connaît la Bible, il en reproduit plusieurs traits, et il est possible que quelques-uns de ces faits soient puisés dans les traditions plutôt que dans le texte même du livre sacré. Quoi qu'il en soit, les erreurs de chronologie, les méprises les plus grossières dans la relation des événements déshonorent ces citations.

Abulfarage et la Chronique orientale sont les représentants les plus respectables de la littérature arabe pour la partie de l'histoire ancienne. Quand on lit la Bibliothèque orientale d'Herbelot, on est étonné des extravagances que les Arabes ont mêlées à la vérité. Ils sont plus croyables lorsqu'ils nous montrent aujourd'hui les lieux illustrés autrefois par les patriarches et les prophètes, car alors ils sont d'accord avec plusieurs autres peuples : l'état des lieux, les monuments spéciaux, les ruines, fixant définitivement la croyance publique, l'erreur devient plus difficile.

Un autre monument célèbre s'offre aux recherches de l'historien de l'antiquité judaïque : c'est le Talmud. Ici encore une grande réserve devient nécessaire. Nous ne nous sommes servi de cette collection que pour la vie de Jésus-Christ. Saint Jérôme connaissait bien la tradition juive ; nous l'avons suivi de préférence avec Josèphe. Cependant il ne faudrait pas faire passer sous le même niveau de discrédit toutes les parties de cet immense commentaire des Livres saints selon l'esprit judaïque. Ceux qui veulent savoir ce qu'on doit penser au juste de ses différentes parties, peuvent consulter l'ouvrage de M. Drach, *Harmonie de l'Eglise et de la Synagogue* (t. Ier, p. 125).

Il y a deux parties dans le Talmud, *la Mischna* et *la Gemare.*

La Mischna est le commentaire de la Bible ou la loi non écrite, dont il paraît que le premier anneau remonte jusqu'à Moïse. Cette loi non écrite, ou loi orale, ou tradition, était connue du peuple du temps de Notre-Seigneur, puisqu'il y fait plus d'une allusion en parlant aux Pharisiens. M. Drach ajoute que plusieurs des paraboles de Jésus-Christ existaient dans la tradition.

Cette loi orale, qui se transmettait de bouche en bouche, fut enfin fixée par l'Ecriture. Ce fut Rabbi Juda, un des chefs de la tradition, qui se détermina à l'écrire malgré la défense bien connue d'en agir ainsi. L'état déplorable où étaient tombés les Juifs depuis la guerre avec les Romains, leur dispersion dans le monde, la diminution du nombre et de la valeur des docteurs, voilà ce qui le décida à cette entreprise. La Mischna fut rédigée vers l'an 190 de l'ère chrétienne.

La Gemare est la deuxième partie du Talmud : c'est l'explication écrite de la Mischna, ou le commentaire du commentaire. Il fut fait vers l'an 279 de notre ère, par R. Johanan, pour la première partie qui porte le nom de Gemare, ou Targum, ou Talmud de Jérusalem. La Gemare de Babylone fut rédigée avec plus de soin par R. Asschi, aidé par R. Abina. Elle fut terminée au commencement du cinquième siècle.

« Saint Hilaire, si savant dans les choses hébraïques », dit M. Drach, « reconnaît, aussi bien que les rabbins, que Moïse est la tête et le premier anneau de cette chaîne de la tradition orale, et que cette tradition, parvenue au temps où le Verbe incarné conversait parmi les hommes, reçut le cachet de l'autorité la plus imposante par ces paroles divines : *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisæi* ». Le même auteur ajoute qu' « un certain esprit de critique a présidé au choix des traditions qui composent la Mischna, tandis que dans la seconde partie on a tout entassé pêle-mêle, sans discernement, sous le prétexte que tout ce qui sort de la bouche d'un docteur a une vertu intrinsèque ».

M. Drach fait cependant une exception pour une portion de ce commentaire appelé le Zohar, qu'il dit être indubitablement un des monuments les plus précieux de l'antiquité judaïque. Il contient les traditions de la Synagogue appartenant aux temps les plus reculés, et annonçant déjà alors, sous des termes mystiques, plusieurs vérités fondamentales du christianisme, — oserons-nous le dire ? — les mystères les plus redoutables de notre sainte foi ; et les Juifs l'appellent le saint Zohar.

Saint Jérôme s'est souvent servi des traditions hébraïques : il a un traité spécial sur cette matière. Il connaissait la valeur de ces documents, dont il obtenait l'intelligence par l'inspection des lieux et par ses rapports avec les Juifs de son temps. Nous ne paraîtrons donc pas teméraire si, parfois seulement, nous prenons quelques développements des faits dans les traditions judaïques. Mais nous avons donné la préférence à celles qui ont pour elles l'autorité de saint Jérôme.

Quand nous ferons la vie de Jésus-Christ par les seuls témoignages profanes, nous aurons aussi à puiser toute une série de renseignements dans la tradition rabbinique de la Gemare ; mais alors on pourra marcher sans hésitation, par une raison bien puissante : c'est que lès aveux de la Gemare sont donnés sous la forme de l'accusation haineuse. Il n'y a rien de plus authentique que les trente années de la vie de Jésus-Christ, qu'on retrouve sous la couche d'interprétations calomnieuses des anciens Pharisiens. Par exemple, lorsque le Talmud, écrit dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, vient nous dire que Jésus a en effet accompli des prodiges qui séduisaient la foule, mais qu'il faut attribuer à la magie, la science du XIX$^{e}$ siècle sait que penser de la puissance de la magie. Dans cette calomnie une chose reste acquise, c'est la certitude des œuvres surnaturelles du Sauveur Jésus. Si les Juifs du Talmud, qui sont les mêmes que les Pharisiens de l'Evangile, avaient pu nier les faits eux-mêmes, ils n'eussent pas manqué de le faire : l'expédient eût été plus commode et plus facile. Aussi faut-il conclure que ces faits étaient si notoires qu'il était absolument impossible de les révoquer en doute. Disons hardiment que la Providence tenait en réserve les faux témoins qui disent la vérité malgré eux, ou plutôt sans le savoir, afin d'éclairer notre siècle.

Le plus savant des Juifs de notre temps, depuis la conversion de M. Drach, M. Cohen, a fait un ouvrage vraiment remarquable sur cette question : *Les Juifs sont-ils déicides?* Nous avons admiré l'adresse avec laquelle il a écarté les vieilles accusations de ses pères du Talmud ; il en a compris la force apologétique en notre faveur. Plus sincère que les ennemis de Jésus-Christ des communions chrétiennes, il conteste à peine la divinité de Jésus-Christ ; mais, par une suprême habileté, il montre une multitude de Juifs absents alors de Jérusalem, et partant hors de cause. Pour ceux de Jérusalem, il leur accorde le bénéfice de la sublime parole de Jésus-Christ sur la croix : *Nesciunt quid faciunt.* Il soutient cette thèse avec une convenance qui surprend dans un israélite conservant ses préjugés.

Sous ce rapport, nous recommandons le beau travail de M. Cohen aux libres penseurs de nos jours.

Il ressort manifestement de ce fait que les témoignages que nous puiserons, avec l'illustre Bullet, dans la Gemare, ont bien le caractère d'authenticité que nous leur attribuons.

Quelque sévère qu'on soit envers les Arabes qui ont mutilé la Bible, envers les Juifs qui, en conservant religieusement son texte, jettent sur lui l'obscure poussière de leurs commentaires, il n'en reste pas moins établi que tous les peuples civilisés du monde tiennent la Bible comme un livre sacré au point de vue religieux, et respectable au point de vue historique.

Au premier rang apparaissent les Juifs, qui ne sont plus que les premiers gardiens de l'Ecriture, dont ils sont le produit, comme dit Pascal. Viennent ensuite les Samaritains, qui semblent ne durer encore que pour fournir une démonstration nouvelle à la certitude historique du Pentateuque. Ce sont ensuite les Mahométans, qui acceptent le fond historique de la Bible, et que Dieu a établis en sentinelles aux lieux saintement historiques de la Palestine, depuis que les Grecs dégénérés se sont rendus indignes de cette noble mission. Ce sont enfin les Chrétiens de toutes les communions, qui rendent témoignage aux Livres sacrés.

Au milieu de ce concert unanime de majestueuses affirmations qui a subi l'épreuve du temps, les réclamations tardives et de mauvaise foi notoire des soi-disant critiques de nos jours tiennent une petite place. Leur voix est couverte par celle des générations, des savants de tous les siècles, de mille et mille auteurs qui ont écrit comme témoins ou comme contemporains, dans un âge où ils avaient sous la main et sous les yeux des bibliothèques et des monuments aujourd'hui détruits. Quel est maintenant le savant d'Europe doué de plus de génie que saint Jérôme pour juger de la vérité des saintes Ecritures et de leur authenticité, ou de plus de bonne foi pour énoncer sa pensée ? Quel est celui qui a les mêmes ressources à sa disposition ? Le peuple juif et le peuple samaritain étaient encore là debout, sur la terre de leurs pères. Jérôme conférait avec les savants de Tibériade : il avait appris leur langue, il visitait les lieux, la tradition était vivante, complète ; la lumière lui arrivait de tous les points. Mais il n'était pas seul : une foule de savants de premier ordre, Josèphe, Philon, Jules Africain, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Justin, saint Epiphane, les deux Cyrille, saint Augustin, l'avaient précédé.

Ainsi, poser la question préjudicielle à l'étude critique de la Bible, c'est presque accabler déjà les agresseurs malavisés de l'authenticité de ce grand livre. Ils sont battus avant d'avoir pris les armes. Quand on se demande quel motif peut mouvoir à cette lutte, on découvre tout autre chose que le zèle de la vérité.

Nous ne discuterons pas davantage la valeur des sources où nous avons puisé. Un mot ajouté à chaque citation, en son lieu, indiquera au lecteur ce qu'il doit penser et comment il peut contrôler nos assertions. Mais nous devions établir la discussion qui précède, afin d'expliquer nos opinions sur les questions les plus délicates, et de faire recevoir sans hésitation les documents que nous fournirons sur plusieurs points.

On regardera, nous le croyons, le présent travail comme une utile préparation à une histoire universelle : en rendant un juste hommage à la vérité historique de la religion, on jette un jour nouveau sur les origines des nations ; et on comprendra une fois de plus que, en blessant la vérité religieuse, on compromet toutes les autres.

Nous avons été frappé, en lisant tant d'ouvrages anciens et modernes, de la supériorité des travaux historiques des savants du seizième et du dix-septième siècle sur ceux de nos contemporains. Sans doute il existe encore des hommes sincères et courageux, qui se dévouent pour la vérité. Les Sylvestre de Sacy, les Quatremère et tant d'autres en sont la preuve. Mais si nous comparons notre âge aux précédents, nous devons avouer que nous avons dégénéré du courage et de l'honnêteté littéraire de nos pères. Quelle conscience délicate de savant dans Scaliger, Baronius, Tornielli, Salien, Gronovius, Grævius, et leurs doctes auxiliaires, Montfaucon, Fabricius, Huet, Desvignolles, Ussérius, Simpson, Bochart, Pelloutier, les deux Vossius et autres écrivains de cette époque !

La plupart ont littéralement sacrifié leur vie pour la vérité. Placés souvent dans des camps opposés, sur le terrain de l'histoire les dissidences disparaissaient : ils traitaient la vérité historique avec le respect qu'elle exige, ne se hasardant à porter de jugement que lorsqu'ils avaient acquis par de longues veilles le droit de prononcer ; et cela avec beaucoup plus de modestie et de réserve que les savants quelquefois improvisés de notre temps. Notre siècle est si léger et si peu soucieux de la vérité, qu'il lit ceux-ci et ne connaît pas même le nom des premiers. De nos jours les sciences exactes et l'industrie seules sont en progrès. Les autres sciences, qui paraissent moins utiles, mais qui en réalité sont plus importantes, on les délaisse. Nos encyclopédies annoncées avec tant de fracas, ne sont habituellement

que les véhicules des erreurs les plus capitales et les plus menaçantes pour l'avenir de notre civilisation. Mais il y aura une réaction contre la falsification systématique de l'histoire. Les sources existent, on ne peut les anéantir. Déjà elles sont mieux connues. Quand elles le seront comme elles doivent l'être, il y aura un jour du jugement où bien des œuvres frauduleuses seront rejetées à gauche avec une flétrissure méritée.

S'il nous était échappé à nous-même quelques propositions contraires aux décisions de l'Eglise, nous les désapprouvons à l'avance. Soumission et amour à cette Maîtresse de la vérité !

Amour au Pontife auguste qui, dans ses douloureuses épreuves, reste avec une admirable sérénité au pied de la croix sur le sommet du Calvaire. Puisse-t-il, pour lui et pour nous, ne quitter cette terre d'exil qu'après avoir passé par le Thabor !

Eglise, ma Mère ! heureux celui qui combat pour toi avec ton esprit ! Cet esprit est paix, charité et tolérance, mais avec l'unité dans la foi.

# BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALEMENT PRÉPARÉE

POUR LA COMPOSITION DE CET OUVRAGE

### ÉCRITURE SAINTE.

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Bible Vulgate, Gauthier, 1837, in-4° | 1 |
| Bible polyglotte de Lejay, in-fol. | 10 |
| Vulgate latine, Cologne 1666, in-12 | 8 |
| Bible hébraïque, Bâle, in-8° | 2 |
| Bible hébraïque, avec latin de Sanctès Pagnin, Genève 1619, in-fol. | 1 |
| Bible grecque, selon l'exemplaire du Vatican, Amsterdam 1628, in-12 | 2 |
| Bible arabe de Leyde, 1616, in-4° | 3 |
| Bible de Venise, 1609. Quatre traductions en regard : 1° Vulgate ; 2° De Sanctès Pagnin; 3° Des Septante ; 4° De la paraphrase chaldaïque, in-fol. | 2 |

### COMMENTAIRES.

| | |
|---|---|
| Cornélius à Lapide, Paris 1632, in-fol. | 11 |
| Dom Calmet, Commentaires, 1772, in-fol. | 9 |
| Dictionnaire de la Bible, par le même, in-fol | 4 |
| Dissertations, Paris 1720, in-4°, le même. | 4 |
| Histoire de l'Ancien Testament, par le même, in-4° | 4 |
| De Vence, Toulouse 1779, in-4° | 17 |
| Rupert, Commentaires, Cologne 1602, in-fol. | 2 |
| Theophilactus in Evangelia, Basle, Roigny, 1534, in-folio | 1 |
| Menochis, Venise 1780, in-fol | 3 |
| Apparatus in Bibliam, Paris 1699, in-fol., par le P. Lamy | 1 |
| Critici sacri, Amsterdam 1698, in-fol. | 9 |
| Barradius in Evangelia, Anvers 1629, in-fol. | 1 |
| Maldonat. in Evangelia, Paris 1621, in-fol. | 1 |
| Jansenius in Evang. et in Epistol., Lyon 1684, in-fol. | 2 |
| L'abbé Glaire, 1858, in-12 | 8 |
| Vatable, 1770, in-fol | 2 |
| Richard Simon, 1687, 1890 | 3 |

### SAINTS PÈRES.

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Pères apostoliques, Migne | 2 |
| St Denys l'Aréopagite, Paris 1615, in-fol. | 1 |
| St Ignace et St Polycarpe, Migne | 1 |
| St Justin, id | 1 |
| Clément d'Alexandrie, id | 1 |
| St Grégoire le Thaumaturge, id | 1 |
| Origène, id | 9 |
| St Irénée, Paris 1605, in-fol | 1 |
| St Méthode, Migne | 1 |
| Eusèbe, Préparation, Paris 1688, in-fol. | 1 |
| Id. Chronicon, latin, Henry Etienne, 1518, in-4° | 1 |
| Eusèbe, Chronicon, du cardinal Maï, Migne | 2 |
| Eusebii, Socratis, Zozom., Theod., historiæ, Paris 1677, in-fol. | |
| Préparation d'Eusèbe, Saint-Brisson, Paris 1740, in-8° | 2 |
| St Cyrille de Jérusalem, Paris 1640, in-fol. Gr.-lat | 1 |
| St Grégoire de Nazianze, Migne | 4 |
| Didyme, Migne | 1 |
| Œuvres des Pères du désert, Migne | 3 |
| St Epiphane, Migne | 3 |
| St Grégoire de Nysse, Migne | 3 |
| St Chrysostome, latin, Paris 1687, in-fol. | 6 |
| Proclus et Pallade, Migne | 1 |
| Synesius, Paris 1640, in-fol. | 1 |
| St Cyrille d'Alexandrie, latin, Paris 1672, in-fol | 1 |
| Isidore de Péluse, Migne | 1 |
| Théodoret, Migne | 6 |
| Nicéphore Calliste. Anvers 1500, in-fol. | 1 |
| Procope de Gaza, Migne | 1 |
| Æstius, Paris 1679, in-fol | 2 |
| Rosenmuller le père, Schola, Lipsiæ 1800, in-12 | 18 |
| Tertullien, Paris 1677, in-fol | 1 |
| St Cyprien, Amsterdam 1770, in-fol | 1 |
| Arnobe, Migne | 2 |
| Lactance, Migne | 2 |
| St Hilaire, 1537, in-fol | 1 |
| St Zénon et St Optat, Migne | 1 |
| Eusèbe de Verceil, id | 1 |
| St Damase, id | 1 |
| St Ambroise, in-fol | 1 |
| St Grégoire le Grand, Rome 1588, imprimerie du Vatican, gr. in-fol | 5 |
| Rufin, Migne | 1 |
| St Augustin, Lyon 1664, in-fol | 10 |
| St Jérôme, Paris 1643, in-fol | 9 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| St Léon | 1 |
| Pierre Chrysologue, Lyon 1672 | 1 |
| Fulgence | 1 |
| Valérien | 1 |
| Astérius | 1 |
| Paul Orose, Paris 1506, in-4° | 1 |
| St Bernard, édit. des Bénédictins, in-fol | 2 |
| Cassien, Migne | 2 |
| St Prosper, Migne | 1 |
| Boèce, Migne | 2 |
| St Fulgence, Migne | 1 |
| Denys le Petit, Migne | 1 |
| Cassiodore, Migne | 2 |
| Alcuin, Cologne 1576, in-fol | 2 |

LITTÉRATURE GRECQUE ET LATINE.

| | |
|---|---|
| Diogène Laërce, Charpentier 1847 | 2 |
| Ocellus Lucanus, grec-latin, Utrecht 1762. | 1 |
| Apollodore, Rome 1555 | 1 |
| Plotin, Hecdelborg 1814, in-fol | 1 |
| Callimaque, grec-latin, Londres 1741, in-4° | 1 |
| Hippocrate, traduction française | 4 |
| Hésiode, Lyon 1612, in-12 | 1 |
| Theognis et Phocylide, Lyon 1612 | 1 |
| Homère, traduction française, Bitaubé, in-18. | 4 |
| Théâtre grec de Blumoy et Raoul Rochette, Paris 1821, in-8° | 16 |
| Musée, Florence 1664, in-4° | 1 |
| Orphique, hymne de Musée, Leipsick | 1 |
| Moralistes grecs, Collemagne 1820, in-12 | 1 |
| Hérodote, traduct. de Larcher, Charpentier | 2 |
| Xénophon, Charpentier | 2 |
| Polybe, traduction française, Charpentier | 2 |
| Thucydide, id | 2 |
| Platon, Cousin, in-8° | 10 |
| Platon, grec-latin, Leipsick 1829 | 11 |
| Aristote, imprimerie royale, in-fol | 2 |
| Dictys Cretensis, Amsterdam 1702, in-4° | 1 |
| Pausanias, de Gedouyn, Paris 1731, in-4° | 2 |
| Denys d'Halicarnasse, de Bellanger, Chaumont l'an VIII | 6 |
| Dion Cassius, Hambourg 1750, in-fol | 2 |
| Elien, in-4° | 1 |
| Lucien, édition de Gronovius, Amsterdam, in-4° | 1 |
| Plutarque, d'Amyot, Paris 1784, in-12 | 22 |
| Porphyre, grec-latin, Lyon 1620, in-4° | 1 |
| Voyage de Néarque pendant l'expédition d'Alexandrie, imprimerie de la république, in-fol | 1 |
| Tetzès, grec, Leipsick 1829, in-18 | 1 |
| Strabon, latin, 1539, in-fol | 1 |
| Athénée, de Casambon, Jérôme Comelin, 1597, in-fol | 2 |
| Etienne de Byzance, Amsterdam 1578, in-fol. | 1 |
| Hesychius, Lexicon, Venise 1514, in-fol | 1 |
| Suidas, Cantabrigiæ 1703, in-fol | 3 |
| Réunion des auteurs latins de la collection Panckoucke | 178 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Edition spéciale de Cicéron, édition Bipont. | 16 |
| Sénèque français, Paris 1604, in-fol | 1 |
| Virgile, avec les commentaires de Servius et plusieurs autres, édition d'Abraham Comelin, 1640, in-4° | 1 |
| Epictète, Laon 1854 | 1 |
| Pétrone, Amsterdam 1737, in-4° | 1 |
| Justin, d'Isaac Vossius, Elzévir, Amsterdam 1656 | 1 |
| Josèphe, Flavius, français, d'Arnaud 1667, in-fol | 2 |
| Philon, grec-latin, Cologne 1512, in-fol | 1 |
| Pymander, Mercure égyptien, Cologne 1630, in-fol | 2 |
| Abulfarage, Oxoniæ 1663, in-4° | 1 |
| Pokoke, ses notes, id | 1 |
| Bibliothèque orientale, Mastricht 1776 | 1 |
| Chronique orientale (arabe), imprimerie royale, 1688, in-fol | 1 |

HISTOIRE.

| | |
|---|---|
| Acta Sanctorum, in-fol | 40 |
| Histoire de l'Eglise, de Rohrbacher, 2e édition | 28 |
| Histoire du monde, Riancey | 5 |
| Histoire ecclésiastique de Fleury, in-4° | 37 |
| Histoire du peuple de Dieu | 10 |
| Histoire de Rollin et ses continuateurs, 1re édition | 50 |
| Histoire générale des Huns, de Guignes, in-4° | 5 |
| Cérémonies religieuses et coutumes de tous les peuples du monde, Amsterdam 1723, in-fol | 7 |
| Histoire universelle, par une société de gens de lettres anglais, Amsterdam 1764, in-8° | 128 |
| et in-4° | 46 |
| Chronique d'Alexandrie, imprimerie royale, 1688, in-fol | 1 |
| Cedrénus, imprimerie royale, 1637, in-fol. | 2 |
| Le Syncelle, imprimerie royale, 1652, in-fol. | 1 |
| Annales de l'Ancien Testament, de Salien, Cologne 1624, in-fol | 6 |
| Histoire générale de Cantu, in-8° | 18 |
| Annales de Baronius, Cologne 1624, in-fol. | 12 |
| Pagi, Anvers 1727, in-fol | 4 |
| Sponde, Paris 1660, in-fol | 4 |
| Photius, bibliothèque, édit. de Saint-Etienne, 1712, in-fol | 1 |
| Antiquités grecques et romaines, par Gronovius et Grævius, Venise, in-fol | 40 |
| Montfaucon, Paris 1719, in-fol | 15 |
| Dictionnaire des antiquités romaines, Pitiscus bagæ Comi 1737, in-fol. | 3 |
| Id, in-4° | 1 |
| Adams, id | 2 |
| Collection de Lettres édifiantes, in-18; la Propagation de la Foi, in-12 | 100 |
| Histoire de la Chine, du P. Mailla, Paris 1777, in-4° | 13 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Mémoires sur les Chinois, des PP. Jésuites, Paris 1770, in-4° | 15 |
| Atlas sur la Chine, in-fol | 1 |
| Du Halde, Chine, Paris 1735, in-fol | 4 |
| De Guignes, Voyage en Chine, in-8° | 3 |
| China illustrata, Kircher, Amsterdam 1667, in-4° | 1 |
| Livres religieux des Chinois, J. Molh, in-12. | 4 |
| Œuvres historiques de Voltaire, 1768, in-12. | 12 |
| Les livres religieux des anciens peuples, Migne, in-4° | 2 |
| Histoire des anciens peuples, par M. Desroches, Migne, in-4° | 1 |

POLYGRAPHIE.

| | |
|---|---|
| Klaproth, Polyglotte, Paris 1823, in-fol | 2 |
| Balbi, Atlas ethnographique, Paris 1824, in-fol | 1 |
| Grammaire sanscrite, Paris 1847, in-4° | 2 |
| Grammaire générale, Auch, in-12 | 1 |
| Bullet, Dictionnaire celtique, Besançon 1754, in-fol | 3 |
| Eléments des langues, Bergier, in-12 | 1 |
| Lexicon hebraïco-chaldaïcon, Avignon 1707, in-fol | 2 |
| Vocabulaire océanien, Paris 1843, in-12 | 1 |
| Le livre des mille mots chinois, Paris, in-8° | |
| Thesaurus Linguæ sanctæ, Sanctès Pagnin, Henry Etienne, in-4° | 1 |
| Mallet, Histoire du Danemark, 1758, in-4° | 3 |
| Monuments de la mythologie et fables égyptiennes, in-8° | 2 |
| Moïse de Khoren, Histoire d'Arménie | 2 |
| Elisée Vartabied, Histoire d'Arménie | 1 |
| Inscriptions Sinaïtiques, Lenormant, brochure in-8° | 1 |
| Les opuscules de M. de Paravey | 20 |
| Histoire des Juifs, Prideaux, Paris 1726, in-12 | 10 |
| Histoire des Celtes, Pelloutier, Paris 1771, in-12 | 10 |
| Histoire d'Angleterre, par Lingard, Paris 1843, in-4° | 5 |
| Méthode pour étudier l'Histoire, Lenglet-Dufresnoy, Paris, in-4° | 4 |
| L'art céramique, abbé Cochet | 1 |
| Revue des sciences ecclésiastiques, n^os^ | 46 |
| Histoire naturelle, Buffon et ses continuateurs, Sonnini, Lacépède | 128 |
| Blainville et Maupied, Périsse, Lyon 1802. | 3 |
| Bacon, Francfort 1605, in-fol | 1 |
| Pline le naturaliste, Genève 1631, in-fol | 1 |
| Considérations sur les corps organiques, Charles Bonnet, Amsterdam 1768 | 2 |
| Champollion (le jeune), imprimerie royale, 1828, in-8° | 4 |
| Revue archéologique | 6 |
| Philosophie, Charles Bonnet | 1 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Louis Figuier, la Terre avant le déluge, 1re édition | 1 |
| L'abbé Soriguet, Géologie, 1854, in-8° | 1 |
| Discours sur les Révolutions du globe, Cuvier, Firmin-Didot, 1861, in-18 | 1 |
| Deluc, Lettres sur la géologie, 1806 | 5 |
| Chobard, Géologie, Paris 1838 | 1 |
| Dictionnaire de Géologie, in-4° | 1 |
| Dictionnaire de Paléontologie, Migne | 1 |
| Harris, Grammaire universelle, Paris an VI, in-8° | 1 |
| In historiam creationis mosaïcæ, 1850, in-8°. | 1 |
| Les roches du Jura, J. Marcou, Brochure | 2 |
| Pachon, Origine des Continents, Paris 1850. | |
| Histoire de la géologie; d'Archiac | 3 |
| Conformité des coutumes des peuples, Bruxelles 1703 | 1 |
| Etudes sur le Christianisme, Nicolas, in-8°. | 4 |
| Mœurs des juifs et des chrétiens, Fleury, Paris 1822 | 1 |
| Eclaircissements sur Mycérinus, Lenormant, brochure | 1 |
| Inscription de Rosette, le même, brochure. | 1 |
| Calendrier luni-solaire, Henry Martin, brochure | 1 |
| Table d'Abydos, brochure | 1 |
| Obélisque de Louqsor, brochure | 1 |
| Notice sur un manuscrit égyptien et discours, par M. de Rougé, brochure | 1 |
| Astronomie élémentaire égyptienne, Villiers du Terrage, brochure | 1 |
| Hymne à Osiris, brochure | 1 |
| Les monuments phéniciens, par M. Barthélemy, brochure | 1 |
| Boulanger, 1780, in-12 | 3 |
| Démonstrations évangéliques de Migne, in-4° | 20 |
| Histoire des auteurs ecclésiastiques, Dom Cellier, Paris 1747, in-8° | 25 |
| Histoire des nations civilisées du Mexique, par Brasseur du Bourbourg, Paris 1857, in-fol | 3 |
| Popol-wu, 1861, par le même, in-4° | 1 |
| Domenech, Les peuples d'Amérique, 1862, in-4° | 1 |
| Histoire de l'Amérique, Robertson, in-12. | 4 |
| Historiæ apostolicæ Abdiæ episcop. Babylonis, Bâle 1751, in-fol | 1 |
| Oriens Christianus, par Lequien, in-fol | 3 |
| Assemani, Bibliothèque orientale, in-4° | 4 |
| Les Encyclopédies de Migne, in-4° | 150 |
| Mémoires de Trévoux, in-18 | 208 |
| Annales de philosophie, Bonnetty | 70 |
| Le catholique, du baron d'Echstein | 17 |
| Les écritures cunéiformes, de Joachim Ménant, in-4° | 1 |
| Expédition en Mésopotamie, par Oppert, imprimerie royale, in-4° | 1 |
| Atlas, in-fol | 1 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Korsabad, Mésopotamie, Botta et Flandin, imprimerie royale, in-fol. | 6 |
| Brusch, Histoire d'Egypte, in-4° | 1 |
| Les origines indo-européennes, Pictet, Cherbuliez, Paris, in-4° | 3 |
| Histoire des religions de la Grèce antique, Alfred Maury, Paris 1859 | 4 |
| Niebuhr, Arabie, Paris 1779, in-4° | 1 |
| Volney, Voyage en Egypte, 1800, in-8° | 3 |
| Biographie universelle de Michaud, 1823, in-8° | 52 |
| Moréri, Paris 1759, in-fol. | 10 |
| Dictionnaire de Trévoux, in-fol. | 7 |
| Encyclopédie catholique, in-4°. | 18 |
| L'Inde française, par Burnouf, in-fol. | 4 |
| Le peuple primitif, de Rougemont, édition in-12 | 3 |
| Histoire de l'art judaïque, Saulcy, in-8° | 1 |
| Voyage en Terre-Sainte, id. | 2 |
| Voyage en Tartarie, Huc, in-8° | 4 |
| Le christianisme en Chine, par Huc | 4 |
| Voyage autour du monde, Dumont d'Urville, in-4° | 2 |
| Fabricius, Bibliotheca græca, Hambourg 1728, in-4° | 14 |
| Fabricius, Bibliotheca latina, in-8° | 3 |
| Jean-Gérard Vossius, Amsterdam 1701, in-fol. | 6 |
| Petau, De Doctrina temporum, Anvers 1705, in-fol | 3 |
| Petau, Rationarium, Paris 1775, in-12 | 2 |
| Usserius, Genève 1722, in-fol. | 1 |
| Simpson, Lugduni Batav. 1729, in-fol. | 1 |
| Desvignolles, Berlin 1738, in-4° | 2 |
| Mémoires de l'Académie des Inscriptions, imprimerie royale, 1729, in-4° | 70 |
| Volney, Ruines, in-18 | 1 |
| Dictionnaire de Géographie, Lamartinière, Paris 1768, in-fol. | 10 |
| Malte-Brun, Géographie, Lenormant, Paris 1837 | 12 |
| Atlas, Paris 1837, in-fol. | 1 |
| Humboldt, Vues des Cordillières, etc., in-8°. | 6 |
| Voyages de Chardin, Paris 1811, in-8° | 10 |
| Atlas, in-fol. | 1 |
| Rome souterraine, avec atlas, par le chevalier de Rossi, et Bulletin archéologique par le même, in-fol. | 2 |
| Perret, ses Catacombes, in-fol. | 3 |
| Adrichomius, Terre-Sainte, Cologne 1613, in-fol | 1 |
| Quaresmius, Terre-Sainte, Anvers 1639, in-fol. | 2 |
| Mgr Mislin, Terre-Sainte, in-8° | 3 |
| Lalane, Terre-Sainte, in-8° | 1 |
| Dictionnaire d'archéologie biblique, Saulcy, Migne, in-4° | 1 |
| L'origine des lois, par Goguet, Paris 1778, in-12 | 6 |
| Voyage d'Anacharsis, avec atlas, Paris 1810, in-18 | 8 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Bossuet, Guérin | 12 |
| Fénelon, 1822 | 12 |
| De Bonald, Migne | 3 |
| De Maistre, Migne | 1 |
| De Lamennais, 1828, in-8° | 6 |
| Lacordaire, Bruxelles, in-8° | 2 |
| Le P. Félix, in-12 | 6 |
| Guizot, Histoires, in-12 | 7 |
| Chateaubriant, Pourrat, in-8° | 30 |
| L'antiquité des temps, Pezron, in-4° | 1 |
| Défense, in-4°, du même | 1 |
| Antiquité des Gaulois, Pezron, in-12 | 1 |
| Ossian | 1 |
| Les livres religieux de la Chine, des Indes, des Perses et des Scandinaves, Migne, in-4° | 2 |
| Discipline ecclésiastique, de Thomassin, Paris 1622, in-fol. | 3 |
| Histoire ecclésiastique, de Fleury, Paris 1701, in-4° | 37 |
| Recherches de la vraie religion, par un anonyme, in-8° | 7 |
| Histoire de l'Eglise de Reims, Flodord, Reims 1845, in-8° | |
| Histoire de Reims, Marlot 1847, in-4° | 4 |
| Dissertation de M. Arbellot, sur l'apostolat de saint Mortéal | |
| Apostolat de sainte Madeleine et de saint Lazare, Migne | 2 |
| Bergier, in-12 | 30 |
| Feller, Dictionnaire, Besançon 1832 | 12 |
| Histoire de l'univers, par Pufendorf, in-12. | 9 |
| De la vérité de la religion, Grotius, Londres 1755 | 1 |
| Livres saints vengés, par M. Glaire, in-8°. | 2 |
| Valroger, Nouveau Testament, 1866 | 2 |
| Ventura, Paris 1855 | 6 |
| L'université catholique | 18 |
| L'Egypte sous les Pharaons, de Bovet, Avignon 1825 | 5 |
| L'abbé Guénée, in-18 | 5 |
| Montesquieu, Didot, 1820, in-8° | 10 |
| Défense du christianisme, historique, par Chassay | 3 |
| Les ouvrages de critique biblique, par Duvoisin, Paris 1778, in-12 | 4 |
| Histoire des Druides, par David de Saint-Georges | 1 |
| Mythologie comparée, Tresson, in-12 | 2 |
| Jupiter, Emeric David, imprimerie royale, Paris 1833, in-18 | 2 |
| Vulcain, par le même | 1 |
| Neptune, par le même | 1 |
| Recherches sur les mystères du paganisme, par de Sainte-Croix et Sylvestre de Sacy, in-8° | 2 |
| Neptune | 1 |
| Archéologie égyptienne, par Goulianof, Leipsick 1839 | 3 |
| Explication des fables, par Banier, in-12 | 3 |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Les fables égyptiennes, par Permilly, Paris 1786 | |
| Les peuples anciens, dans l'Univers pittoresque | 16 |
| Bochart, Géographie sacrée, etc., Cadomi 1651, in-fol | 2 |
| Huet, Démonstration évangélique, 1690, in-fol | 4 |
| Petit Radel | |
| Les antiquités du Bosphore, Raoul Rochette, 1835, in-8° | 1 |
| Ducange, in-4° | 5 |
| Journal des Savants | 32 |
| Jérusalem et la Terre-Sainte, par Mgr Darboy, archevêque de Paris, etc., etc | |
| Histoire du Monde, Riancey | 4 |
| Egyptian chroniales, By W. Palmer, London 1861, in-8° | 2 |
| Abbadie, Démonstration évangélique, Dijon 1826, in-12 | 3 |
| Histoire du peuple primitif, de F. Robiou, Paris 1862, in-18 | |

| | Nombre de volumes. |
|---|---|
| Collection de l'Univers pittoresque, Palestine, Phénicie, Egypte, Grèce. Raine, Avaleci. | |
| Perpétuité de la Foi, Arnaud, Migne | 4 |
| Collection des anciens auteurs, par Sauvigny, Paris 1785 | |
| Aventures en Australie, par Perron, Paris, in-12 | 1 |
| Origine de l'église de Saint-Seurin, par M. Cirot, Bordeaux, in-4° | 1 |
| Monde païen, D'Anselme, Avignon, in-12 | 3 |
| Jouffroy, Droit naturel, in-8° | 2 |
| Cousin, Histoire de la philosophie, cours de 1828 | |
| Lexicon antiquitatum Pitiscus hagæ comitum, 1737, in-fol | 1 |
| Encyclopédie moderne, in-8° | 42 |
| Huxley, De la place de l'homme dans la nature | |
| Arnobe, Leipsick 1819, in-8° | |
| Edda, 1787, in-18, Genève | |
| Petit Radel, Monuments cyclopéens, imprimerie royale, Paris 1841, in-8° | |

# PRÉFACE

Puisque le public a fait à cette histoire un si bon accueil, je lui dois de ne lui offrir cette seconde édition que soigneusement revue, de faire disparaître les négligences et quelques fautes qui m'ont été justement reprochées. Je dois aussi une réponse à ceux qui ont vu des défauts là où je n'ai pu en voir, même après avoir consulté des hommes qui sont de vrais juges.

Je suis le premier à comprendre qu'on a loué mon ouvrage bien au-delà de son mérite. Je n'en suis pas moins reconnaissant envers les personnes qui m'ont adressé des paroles encourageantes, et que je voudrais être tout à fait libre de dérober au public. Je n'en saisis qu'avec plus d'empressement l'occasion d'adresser mes remerciements à M. L.-F. G..., pour la critique courageuse et même assez verte qu'il a faite de *La Bible sans la Bible.* Je reconnais qu'il m'a adressé plusieurs remarques fort judicieuses dont je fais mon profit.

Pour les autres, je vais les discuter devant les lecteurs, et j'espère qu'ils me pardonneront de ne les prendre au sérieux que dans une certaine mesure.

Dans la nomenclature des livres consultés j'ai commis, je l'avoue, un grave oubli, celui de ne pas indiquer l'édition des ouvrages. L'indication des sources dans le texte lui-même a été aussi trop souvent en défaut, soit par la faute de mon précédent éditeur, soit par la mienne ; car cette publication a été laborieuse

et précipitée. Sous ce rapport, je le crois, cette nouvelle édition aura du moins le mérite de l'exactitude.

Mais est-il vrai, comme le croit M. L.-F. G.....*, et avec lui l'auteur de la *Revue théologique et littéraire de Bonn* (17 août 1867), que je n'ai pas le droit de donner à mon Histoire sainte par les témoignages profanes le titre de *Bible sans la Bible*, à cause des nombreuses lacunes qui s'y trouvent et qui doivent nécessairement s'y trouver par la nature même du travail ?

D'abord, je ne vois pas pourquoi nos deux illustres écrivains attachent cette importance à une dénomination qui n'est qu'un *simple titre*, et qui, même dans le cas où elle ne serait pas rigoureusement exacte, a ce mérite de dire tout de suite au lecteur de quoi il s'agit.

Non-seulement je n'éprouve aucun scrupule de ce titre : *La Bible sans la Bible*, mais il me paraît suffisamment justifié par la chaîne historique sur laquelle il s'appuie. Le cardinal Gousset, de docte mémoire, parcourut mon ouvrage ; et, après l'avoir fait examiner par le chanoine Theurel, me dit que ce titre était justifié par les choses qu'il annonçait. Bien d'autres savants m'ont fait les mêmes réflexions et ont ajouté que ce titre était heureusement trouvé.

Est-ce que pour cela je suis obligé de fournir le duplicata de chaque fait particulier qui est dans la Bible ? Cette charge, que M. R.... et M. L.-F. G..... voudraient m'imposer, n'est qu'une prétention irréfléchie. Voyez donc à combien de collections différentes on donne le nom d'Histoire universelle ou d'Histoire de France, sans parler des maigres abrégés. Nous appelons Histoire universelle les neuf volumes de Pufendorf, les dix-huit de Cantu et les cent vingt-huit des Anglois. Il y a bien des lacunes dans les deux premières, et cependant on a à peu près la vraie histoire, et les collecteurs n'usurpent pas leur titre. Il en est ainsi de l'histoire de France par Anquetil, comparée à celle de Daniel et à celle de Sismondi.

* *Revue des Questions historiques*, Janvier 1868.

Dans plusieurs de ces ouvrages il y a des ordres de faits fort importants à peu près totalement omis, et néanmoins on croit légitimement avoir une Histoire de France, imparfaite sans doute, car il n'en existe pas encore une seule qui soit parfaite. Ces observations me justifient ; mais voyons les choses de plus près.

Mon honorable critique convient avec moi que mon histoire profane reproduit suffisamment les faits de l'histoire sainte dans les époques principales et pour les faits les plus saillants ; il avoue même que, pour les besoins de la polémique religieuse et pour prouver l'authenticité et la véracité des livres sacrés, les matériaux que je fournis sont bien suffisants. Avec de tels aveux on ne devrait plus être difficile pour le reste. Mais nous ne devons pas nous en tenir là, et je prie le lecteur impartial d'examiner les époques où mes témoignages profanes sont moins nombreux et moins riches, comme à l'époque de Josué et des Juges, à l'époque des rois depuis Roboam jusqu'à Sédécias, et il verra que j'ai trouvé de quoi soutenir du moins la trame historique, et de quoi prouver avec la même méthode que, s'il y a quelque chose de vrai dans le monde, c'est l'histoire religieuse ; et, grâce à Dieu, la preuve que j'en fournis se soutient dans toute la suite de cette admirable histoire.

Prenons, si vous le voulez, l'époque de Josué et des Juges, sur laquelle s'appuie spécialement M. L.-F. G..... Il est vrai que je ne peux, par les témoignages extra-bibliques, détailler chaque guerre, décrire les siéges des villes et dénombrer les rois vaincus ; mais est-ce une si grande perte si on peut, comme je l'ai fait, reproduire tous ces faits d'une manière indirecte par les résultats qu'ils ont produits dans le monde.

Le critique n'a donc accordé aucune attention à ces établissements phéniciens si nombreux qui correspondent à l'époque de Josué. Depuis le fond de la mer Noire jusqu'à Cadix, on a vu des établissements formés par des navigateurs qui arrivèrent de la Phénicie. Avec Bochard et plusieurs savants, qui ont consigné leurs travaux dans les mémoires de l'académie, j'ai établi le synchronisme de ces pérégrinations, du moins des plus nom-

breuses, avec la guerre de Josué. Ce guerrier toujours vainqueur et toujours terrible ne laissait aucun espoir aux survivants : il fallait prendre son parti ; et comme la marine de ces peuples était alors la plus belle et la plus riche du monde, on a la raison de ces colonies qui se multiplient à la même époque sur toutes les côtes de la Méditerranée.

Le critique n'a pas fait attention à ce beau discours de saint Augustin, adressé précisément sur la terre d'Afrique aux descendants des vaincus de Josué, qui leur donnait l'abrégé de toute cette histoire, confirmée d'ailleurs sous leurs yeux par un monument qui leur rappelait dans leur exil prolongé les douloureux événements qui les avaient chassés de leur patrie.

Est-ce que M. L.-F. G....., n'a pas remarqué cette étonnante tradition sur le soleil arrêté dans ces temps reculés, événement consacré dans le souvenir de tant de peuples.

N'est-ce rien, pour établir le fond de l'histoire de Josué et des Juges, que d'avoir relevé avec assez d'exactitude le cadastre du territoire de chaque tribu par la géographie comparée ? d'avoir signalé les ruines des villes détruites, qui portaient encore, il y a deux mille ans et même aujourd'hui, les noms qu'elles avaient du temps de Josué et qui rappelaient aux populations juives et arabes les événements de ce temps. M. de Saulcy nous a ressuscité plusieurs des plus importantes de ces cités. Cette archéologie n'est autre chose que des fragments importants de l'histoire de Josué et des Juges.

Mais sommes-nous sans texte proprement dit pour cette époque ? Nous avons le *Jaschar*, dont nous aurions pu nous passer, mais qui vient relier tous les faits ; nous avons la liste des autorités du pays : des juges, des souverains Pontifes, des chefs de la synagogue, des généalogies des principales familles ; et ces chaînons historiques, nous les avons le plus souvent par un quadruple texte, outre le texte juif, je veux dire le Samaritain, le Jaschar, Josèphe pour la tradition juive, et les Paralipomènes, que je me permets dans deux circonstances seulement de prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un duplicata de la Bible ; à cela ajoutez le tombeau des principaux personnages

qui ont été conservés jusqu'à nos jours, ou du moins jusqu'à une époque assez avancée.

Il n'y a pas jusqu'au fameux texte de Sanchoniathon qui ne se rattache à l'histoire de Gédéon; et nous avons montré premièrement que ces hommes étaient contemporains et, en second lieu, que Sanchoniathon s'était mis en rapport avec le chef des Hébreux.

Voilà l'époque la moins riche en témoignages profanes. Le lecteur peut maintenant voir ce que valent les sévérités de M. L.-F. G..... dans sa guerre contre moi pour un titre que je lui abandonnerais volontiers, si le public n'en avait compris l'à-propos, comme on peut le voir par les approbations qui m'ont été adressées. On me permettra bien de dire ici ce que tant de savants ont bien voulu dire avec moi, c'est que s'il y a une chose surprenante dans la composition de cet ouvrage qui pouvait à bon droit passer pour une témérité, c'est l'abondance des matériaux profanes correspondant au récit biblique, et cette abondance est toujours proportionnelle à l'importance de l'intérêt polémique qui s'y rattache. J'ai été vraiment émerveillé la première fois que cette espèce de loi providentielle s'est révélée à la suite du classement de mes matériaux. L'ouvrage est maintenant sous les yeux de bien des juges. On peut voir si cette remarque ne repose pas sur une consolante vérité.

Je crois donc en avoir bien fini avec cette superficielle accusation contre mon *titre*.

En voici une qui pourrait paraître plus grave. Je n'ai pas lu tous les ouvrages qui auraient pu m'éclairer, particulièrement sur l'interprétation des fables du paganisme : voilà encore un des griefs qui paraît très-sérieux au critique, à qui je continue cependant à offrir mes remerciements, car le blâme sincère et loyal comme celui de mon critique est plus profitable que les éloges qui endorment un auteur. Cela ne veut pas dire que je sois tout à fait de l'avis de mon contradicteur : je vais lui faire mes réserves et mes observations avec la même liberté courtoise dont il a usé envers moi.

Je dis 1° que la liste des ouvrages consultés que je place

après mon Introduction n'est pas du tout la liste complète des ouvrages que j'ai lus dans l'intérêt de cette histoire, mais seulement les ouvrages de ma bibliothèque personnelle, que j'ai dû me procurer comme les plus importants et d'un usage continuel ; car, comme je l'ai remarqué déjà, s'il avait fallu aller consulter ces volumes, la plupart in-folio, dans les grandes bibliothèques, ni moi ni ma fortune n'y auraient suffi. Mais, que M. L.-F. G..... se rassure, j'ai consulté et lu bien d'autres ouvrages, dont quelques-uns sont cités. Combien de fois j'ai fait descendre des rayons de la bibliothèque de Sainte-Geneviève des volumes que j'étais obligé de rendre sans avoir rien découvert, à mon grand désappointement ; et parmi ceux-ci le critique me permettra-t-il de dire qu'il y en a eu deux qu'il me recommandait avec le plus de confiance ; peut-être aurait-il été plus habile que moi, je suis loin de le nier : on ne se rencontre pas toujours dans les détails de la critique, ni même dans les appréciations du bon sens.

Je dis en second lieu que cette lecture universelle que me recommande M. L.-F. G..... n'est pas indispensable, et n'est pas même possible. Je vois bien que mon contradicteur ne soupçonne pas tous les ouvrages qui, dans les quatre parties du monde, ont été écrits sur la mythologie depuis l'ère chrétienne, et quelle énorme bibliothèque spéciale on en formerait ! Quand un homme ne ferait que cela, je ne sais s'il lirait tout dans sa vie, surtout lorsqu'il s'agit d'une catégorie d'ouvrages les plus repoussants, les plus contradictoires qu'il y ait au monde. Mon honorable critique me fait sentir qu'il n'est pas familiarisé avec ces matières, lorsqu'il met sur le même pied Pluche et Banier, et accorde au premier la même importance, sinon supérieure. Assurément Pluche, comme écrivain, est fort attrayant ; mais son système, qui à son époque a fait justement honneur à son esprit, n'est qu'une brillante erreur qu'il faut se hâter de mettre de côté.

M. L.-F. G..... ne sait guère ce qu'il m'en a coûté pour suivre jusqu'au bout la fameuse querelle des Symbolistes et des Evhéméristes ! et cela pour rester à peu près dans la même obscurité.

Le fruit de mes recherches sur le polythéisme se trouve surtout dans ma dissertation sur l'origine et les progrès de l'idolâtrie.

Voici quelques-unes de mes idées :

Observons que toutes les tentatives qu'on a faites pour expliquer le polythéisme par un système exclusif, tombent à faux et n'expliquent rien.

Il est faux le système qui explique toutes les fables uniquement par l'histoire, comme Evhémère.

Il est faux celui qui veut interpréter toutes les théogonies par le symbolisme.

Il est faux et monstrueux le système qui fait débuter le genre humain par le polythéisme, et le fait aller en progressant au sabéisme et au monothéisme.

Il y a de tout cela ensemble dans les théogonies, mais pêle-mêle selon le caprice des nations, selon les circonstances et les passions des hommes. Il ne faut pas chercher de l'ordre dans une œuvre de ténèbres, de désordre ; dans une œuvre qui s'est établie contre Dieu, contre la dignité humaine et contre la conscience.

J'ai lu un énorme volume in-folio d'un des plus grands savants qu'ait produits l'Allemagne sur l'origine de l'idolâtrie et sur la théologie des païens, je parle de Jean-Gérard Vossius : c'est un des ouvrages qui m'a le plus satisfait sur cette matière. Il m'a été fort utile pour la dissertation sur les causes du polythéisme, mais j'ai à peine pu y prendre deux lignes pour mon histoire ; si j'avais voulu me contenter de rapprochements tout faits entre la mythologie et la Bible, je pouvais puiser à pleines mains dans la démonstration évangélique de Huet, dans Guérin du Rocher , dans Banier et dans mille autres ; mais presque toujours ces rapprochements m'ont paru plus invraisemblables que faux, plus séduisants que concluants. S'il arrive qu'un jour des lumières nouvelles, ce que je n'espère guère, se répandent sur cette matière, eh bien ! on aura quelques pages à ajouter à mon livre, si on le juge à propos. Quant à moi, j'ai voulu être sobre et réservé sur ce point, et je ne l'ai pas

encore été assez, car je vais retrancher quelques faits de la mythologie, et, je crois, aussi les similitudes du décalogue ; car ici je suis de l'avis de M. L.-F. G..... : la correspondance est trop vague.

Je vais dire quel a été mon procédé vis-à-vis de la mythologie païenne. J'ai lu parmi les modernes ceux qui passent pour les meilleurs appréciateurs de la théologie païenne ; mais ce n'a été qu'un acheminement à quelque chose de plus sérieux. J'ai lu et médité les sources elles-mêmes ; et je crois pouvoir le dire, toutes les sources mythologiques : chez les Grecs et les Romains, depuis Hésiode, Apollodore, jusqu'à Virgile, Ovide, Plutarque, y compris les poëtes et les philosophes. J'ai consulté les livres sacrés de tous les peuples et leurs principaux commentaires, chez les Perses, les Indiens, les Chinois, les Scandinaves, le Pymander pour les Egyptiens, et chez les Mexicains dans le livre Popol-wu, et les débris de traditions chez les autres peuples. Je crois n'avoir rien oublié de vraiment important. Or, voilà la mythologie en elle-même. En lisant ces œuvres avec son bon sens, surtout si on possède bien l'histoire primitive, on peut se permettre de porter soi-même un jugement, quand même on n'aurait pas lu absolument toutes les gloses des modernes sur ces interminables erreurs.

Au lieu de me citer inutilement les ouvrages qu'on pense m'être inconnus, je serais plus reconnaissant si on me disait quel fait de la mythologie est assez sensiblement la reproduction d'un fait biblique pour être reçu favorablement par le public.

Enfin, un dernier grief contre l'histoire de la Bible par les témoignages profanes a été, de la part du critique, le défaut de bonne organisation dans la distribution des matières. Ici je dois être bien modeste ; car, si dans toute œuvre littéraire la bonne disposition des matières est une chose difficile, elle l'est particulièrement dans celle-ci.

Il me semble que l'ordre que j'ai suivi m'était imposé par le sujet même : suivre l'ordre chronologique des temps et la division par des époques déjà consacrées. Mais tout ce qui jette des lumières sur les temps primitifs ne peut pas se résumer en des faits qui correspondent à telle ou telle époque, et ne peut être

bien apprécié que dans des études spéciales, où l'on voit de près telle question importante sous toutes ses faces, comme la géologie, la chronologie, la linguistique, les points de conformité des faux cultes avec le vrai, l'état de la civilisation chez les anciens. Qui pourrait réussir à donner à ces questions des conclusions claires et historiquement sensibles, s'il ne les présente dans une synthèse qui fournisse immédiatement les motifs d'un jugement. Or, toutes ces questions se rattachent si intimement à l'histoire et à la véracité de la Bible, que je ne pouvais les supprimer. Seulement, ces morceaux qui paraissent détachés seront réunis avant l'histoire évangélique.

Si M. L.-F. G..... croit qu'il aurait rendu la narration historique plus claire en jetant dans son cours çà et là des fragments de discussions sur mille sujets plus ou moins spéculatifs ou détachés de la trame directe de l'histoire, il a des secrets, je le déclare humblement, qui me sont tout à fait inconnus.

Je tiens donc à l'ordre que j'ai suivi, au moins pour les dispositions générales, mais je me garde bien de dire qu'il n'est pas perfectible dans les détails ; il faut cependant avouer que quelque défaut d'arrangement ne nuit pas essentiellement à l'effet de ma thèse générale. Je demande pardon à mes lecteurs de mon insuffisance, et je réclame l'indulgence du public.

Mais je ne puis en douter, on a compris les difficultés de l'exécution, et les efforts consciencieux et prolongés pour réunir, par l'histoire, tout ce qui rend gloire au livre qui est la colonne lumineuse qui conduit le genre humain sur la terre de son exil.

Comme les observations qui précèdent répondent à la *Revue de Bonn* comme à M. L.-F. G....., j'aurai peu à ajouter. Cette *Revue* s'est montrée bien autrement sévère que le rédacteur de la *Revue des questions historiques ;* mais cette sévérité est tellement outrée qu'elle m'accuse de crédulité en produisant des faits qui sont tenus pour sérieux par les meilleurs critiques de France et par plusieurs saints Pères.

Je me retranche derrière Dom Calmet, Huet, la Bible de Vence, M. d'Anselme, M. Bonnetty et d'autres autorités qui ont une valeur incontestée.

Je ne veux nullement dire que plusieurs des observations de cette feuille allemande ne sont pas fondées, et je leur rends hommage en me corrigeant. Mais les plus sérieuses sont résolues dans les réflexions précédentes.

Donnons un spécimen de cette critique sur un point particulier. Elle me signale comme ridiculement crédule, parce que avec Paul Orose, le moine Egyptien Cosme, Grégoire de Tours, Dom Calmet, je crois devoir relater avec beaucoup de réserve et de timidité le fait suivant : c'est que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne on voyait encore sous les eaux, dans les marées basses, quelques débris des armes et des chariots de Pharaon.

Quand on donne un pareil fait pour ce qu'il est, et uniquement parce que d'aussi graves autorités y ont ajouté foi, je ne crois pas qu'on manque aux lois de la critique ; mais me voici bien mieux justifié, ou du moins protégé contre le sarcasme de la feuille allemande.

Plusieurs journaux, entre autres un numéro du *Français* du mois de septembre dernier, attribuait à l'illustre M. de Lesseps, qui a une connaissance si approfondie de la géographie et de l'archéologie de ces parages, la persuasion que les lacs amers qui avoisinent le canal de Suez étaient autrefois la mer Rouge et précisément le lieu où Moïse la traversait en fuyant l'armée de Pharaon, et il ne désespère pas, dit-il, qu'un jour on ne trouve les débris des armes et des chariots du roi vaincu.

Me voilà encore une fois en bonne compagnie pour n'être pas trop ému du persifflage allemand.

Mais, le trait venant de ce côté qui m'a le plus blessé est celui-ci : c'est que les témoignages que je fournis pour les premières époques de la Bible me viennent d'écrivains relativement modernes, qui ont dû puiser aux traditions purement juives.

Si cela était vrai, toute la plus grande et la meilleure partie de mon ouvrage s'écroulerait ; heureusement il n'en est rien :

1° Parce que sur ces points, les plus essentiels de l'histoire biblique, surtout pour ce qui correspond au Pentateuque, c'est

dans la tradition générale que je trouve de très-bons et de nombreux documents.

2° J'en ai trouvé dans Bérose, qui dit lui-même n'avoir puisé que dans les archives de Babylone; Josèphe, qui était un bon juge, et Eusèbe, l'ont admis comme tout le monde sans discussion.

Or, relativement à Bérose, ses témoignages sont si complets, si nets, si nombreux, qu'avec lui seul on pourrait reconstituer la moitié de la Bible dans ses traits principaux. Il nous est d'une ressource immense.

3° Pour la vie de Moïse et de Joseph nous avons trouvé une source féconde et purement égyptienne dans les livres de Josèphe l'historien contre Appion, par trois auteurs différents et sous deux formes différentes. Je défie la feuille allemande de décliner ces autorités. Ce n'est qu'en troisième lieu que j'ai recours aux auteurs grecs et latins dont il fait si bon marché. Quant aux auteurs juifs de l'école d'Alexandrie, je peux m'en passer, et je ne les ai cités que comme des compléments. Mais ces témoignages, qui ne laissent pas d'avoir une certaine valeur, je ne pouvais nullement les passer sous silence : c'est ce que m'ont dit d'ailleurs des hommes que je dois écouter. Je peux donc me croire bien en règle dans l'ordre, le choix et la valeur de mes témoignages. J'avais répondu d'avance à la feuille de Bonn, dans l'Introduction, page XIX, 1re addition.

Je dois, du reste, me trouver heureux de n'avoir rencontré qu'un si petit nombre de contradicteurs parmi tant de témoignages qui sont venus m'encourager dans ma tâche.

Pour cette nouvelle édition je supprime le texte sacré, qui peut être facilement suppléé par la plupart des lecteurs, et mettra l'ouvrage à un prix très-accessible.

J'ai continué mes recherches, qui m'ont encore fourni quelques bons résultats, et j'ai supprimé ce qui, d'après les critiques raisonnables, me paraît ou trop faible ou inutile.

Quelques-uns de mes bienveillants critiques ont hésité à accepter avec une entière confiance les faits qui se rapportent à l'archéologie de la Terre-Sainte et aux reliques de la Passion. Ils

peuvent se rassurer, d'abord parce que nous avions suivi les meilleurs auteurs, et qu'il n'y a de divergence que sur les plus minces circonstances ; et aussi parce qu'il nous est arrivé des auxiliaires de la plus grande valeur : ils nous ont apporté des lumières jusque sur les moindres détails, je veux parler du magnifique *Mémoire de M. Rohault de Fleury sur les instruments de la Passion*, ainsi que du substantiel et lumineux écrit de Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denys, sur les lieux saints : ils n'ont fait que confirmer, mais en l'éclairant admirablement, tout ce que nous avions déjà fourni sur cette partie de notre travail.

Au reste, nous avions pris pour guides les auteurs les plus dignes de confiance et les mieux informés : Eusèbe, saint Jérôme, les évêques de Jérusalem, le voyageur de Bordeaux, le vénérable Bède, Quaresmius, Adrichomius, M. Lalane de l'école des Chartes, Mgr Mislin, le docteur Sepp et bien d'autres, auxquels sont venus se joindre avec de nouvelles richesses les illustres savants dont nous saluons l'heureuse arrivée. Chaque jour, du reste, nous apporte une pierre nouvelle pour consolider et agrandir cet édifice profane, qui est le péristyle de la Bible, ou, si vous le voulez, une ligne de fortification extérieure.

Il y a quelques jours seulement, M. de Vogué apportait à l'Institut émerveillé la copie d'une stèle moabite remontant au règne d'Ochosias, roi d'Israël. Ayons confiance, Dieu sait dans quelle mesure nous devons connaître la vérité ; prenons seulement garde de manquer nous-mêmes de zèle pour elle.

Lorsque *La Bible sans la Bible* apparut, il y a deux ans, nous n'avions pas encore connaissance de l'incomparable ouvrage de M. le chevalier de Rossi, *Roma Sotterranea*, qui a acquis à son auteur une gloire si pure et si méritée. Nous nous empresserons d'y puiser tout ce qui va à notre sujet.

Je n'ai travaillé que pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa sainte parole : puisse son esprit vivificateur pénétrer de plus en plus dans l'âme de ceux qui voudront bien lire ces pages, dont le mérite, s'il y en a un peu, vient de la véracité de la Bible elle-même.

# LA BIBLE SANS LA BIBLE

OU

# HISTOIRE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

### PAR LES SEULS TÉMOIGNAGES PROFANES

---

## ÉTUDE PRÉLIMINAIRE

### SUR LA BIBLE ET SUR LE PEUPLE JUIF

I. Considérations générales sur le peuple juif. — II. La Bible comme livre historique. — Ce qu'en pensait Pascal. — III. Triple fait démontrant l'authenticité de la Bible. — IV. Autres faits corroborant les précédents. — V. Précautions prises par Moïse et par les Juifs pour l'inviolabilité du Pentateuque. — VI. Quels sont les peuples qui vénèrent la Bible. — VII. L'architecture et la sculpture confirment la Bible. — VIII. Examen des objections que l'exégèse allemande oppose à la Bible. — IX. Accusations spéciales dirigées contre la Bible par les Allemands. — X. La critique nouvelle a-t-elle un caractère scientifique?

On a vanté si fort l'exégèse allemande, on a fait tant de bruit des conséquences à tirer contre la Bible des patientes recherches des savants d'Outre-Rhin, que nous croyons nécessaire, avant d'aborder notre travail, de démontrer l'inanité des moyens employés pour ruiner l'autorité du livre sacré. Pour cela, il nous suffira d'étudier intrinsèquement la Bible et le peuple juif qui en est le produit et le gardien.

#### I. — Considérations générales sur le peuple juif.

Le christianisme est un fait autant qu'il est une doctrine. Il remplit les siècles comme il tend à remplir l'espace. Son enseignement est inséparable de son histoire. La vérité catholique repose sur une triple révélation. Dieu nous a parlé dans la personne d'Adam, de Moïse, et avec une lumière plus abondante par le Verbe fait homme: trois grands faits qui dominent l'histoire du genre humain, et sans lesquels celle-ci serait une énigme indéchiffrable, comme il est facile de le voir par les annales des païens. L'anarchie qui règne dans les pensées de leurs philosophes se reproduit dans la confusion de leurs écrits: quelques parcelles de vérité cependant sont mêlées à ces fables, mais on ne les distingue qu'en les confrontant avec la vérité pure qui nous est providentiellement arrivée par un autre canal. Ce sont comme des fragments déchirés d'un livre antique, dont on ne peut reconnaître l'authenticité qu'en les rapprochant de leur souche; et nous jugeons dans cet ouvrage que ces fragments eux-mêmes, quoique mutilés

et incomplets, sont une source de lumière nouvelle pour l'histoire véritable. La Bible peut néanmoins se passer de cet appui, car elle se soutient par son propre poids et par sa suite ininterrompue.

La vérité chrétienne a d'abord un fondement inébranlable dans les faits évangéliques. La vie merveilleuse de Jésus-Christ, ses discours aussi surhumains que ses actions, l'immense révolution qu'il a produite dans le monde, révolution inexplicable par les considérations humaines, révolution aussi miraculeuse dans sa durée qu'étonnante dans son principe, tout cela donne au christianisme un cachet divin et empêche de le confondre avec aucune institution créée de main d'homme. Néanmoins, le christianisme a d'autres titres encore et un nouvel ordre de preuves tout aussi puissantes et irréfutables. Le peuple chrétien est l'héritier d'un autre peuple qui, non-seulement l'a précédé, mais encore préparé, prophétisé et figuré de mille manières, c'est le peuple juif. Cette nation extraordinaire a une existence qui ne ressemble à celle d'aucune autre ; et elle porte aussi dans sa formation, dans son histoire et sa durée, des caractères divins dont la lumière abondante, se projetant sur le peuple chrétien, donne à sa religion une base aussi large que profonde. Mais considérons le peuple juif d'abord comme nation, ensuite comme gardien du livre qui est le LIVRE par excellence, celui qui contient les origines et les annales du genre humain.

A ne considérer les enfants d'Israël que comme une nation de l'antiquité, il n'y a pas à discuter sur leur origine et sur les principaux faits de leur histoire. Leurs mœurs, leur physionomie, leur singularité, leurs lois, sont connues de l'univers.

« Je vois d'abord », dit Pascal, « que c'est un peuple tout composé de frères ; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme ; et étant ainsi tous une même chair et membres les uns des autres, ils composent un puissant Etat d'une seule famille. *Cela est unique.*

« Cette famille ou ce peuple est le plus ancien qui soit à la connaissance des hommes, ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, principalement dans la recherche que nous faisons ; puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut avoir recours pour en savoir la tradition.

« Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier dans sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant. Car, au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après, ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours ; et malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long temps d'années. Ils ont toujours été conservés néanmoins, et cette conservation a été prédite, et, s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire renferme dans sa durée celle de toutes nos histoires. La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite et la seule qui ait toujours été gardée sans

interruption dans un Etat. C'est ce que Josèphe démontre admirablement contre Appion et Philon le juif, en divers lieux, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des anciens que plus de mille ans après : en sorte que Homère qui a traité l'histoire de tant d'Etats ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de sa perfection à la simple lecture, où l'on voit qu'on pourvoit à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité et tant de jugement.... » (*Pascal*, éd. Feugère, t. II, p. 187.)

Nous n'examinons pas encore à fond et en détail les preuves d'authenticité de la loi mosaïque. Remarquons seulement que, par un privilége unique, le peuple juif a eu une législation qui possède deux caractères que n'ont jamais pu obtenir les législations les plus parfaites des autres peuples : l'universalité et l'immutabilité. Dans la législation de Moïse, le Décalogue et les Tables du Sinaï, qui en sont le prologue et la page fondamentale, dit le P. Lacordaire, subsistent encore aujourd'hui comme la plus mémorable expression de tous les grands devoirs.

Nulle part on n'a réussi à résumer d'une manière plus précise, plus juste, plus claire, les principes du droit et de la religion naturelle. Réunissez ce qu'il y a de plus sensé et de plus raisonnable dans les œuvres si vantées des meilleurs philosophes de l'antiquité, vous ne réussirez pas à en extraire un résumé qui atteigne cette perfection. La législation du peuple romain du temps des empereurs, pourrait seule être mise en concurrence. Mais notre réponse est facile; et même nous trouvons là une preuve nouvelle pour notre thèse. Car on reconnaîtra aisément que cette magnifique législation civile qui a fini par s'appuyer si solidement sur le droit naturel, n'est arrivée à sa plus haute perfection qu'aux siècles où le christianisme s'établissait dans l'empire, où les sentiments et les principes évangéliques se répandaient dans toutes les classes de la société, où l'atmosphère se purifiait pour ainsi dire par la seule présence de cette sainte religion. Nous croyons qu'il n'y a plus rien à ajouter à la démonstration de ce fait, depuis la publication du bel ouvrage de M. Troplong, intitulé : *Des origines chrétiennes du code civil*. Il nous montre le droit romain s'inspirant du christianisme qui le pénètre et le corrige graduellement. Il pense avec plusieurs savants que si Sénèque tient un langage imprégné quelquefois de la bienveillance évangélique, ce qu'on remarque aussi dans Marc-Aurèle et plusieurs autres, c'est qu'en effet l'Evangile était un foyer déjà allumé au cœur de l'empire romain, répandant en tous sens ses bienfaisants rayons. Et en réalité le code civil romain n'a atteint sa perfection que par la sanction d'un empereur devenu chrétien.

Où trouver sur la terre le principe de la sagesse et de la profonde pénétration qui donne à la législation de Moïse une perfection telle qu'elle se confond avec la loi naturelle, et qu'on n'a pu jusqu'ici en obtenir une plus heureuse expression? Cela est si vrai que l'Eglise catholique elle-même, après la promulgation de l'Evangile, n'a rien substitué au Décalogue. Les dix décrets sont la base de la morale chrétienne, comme ils étaient la base de la morale et des lois hébraïques.

Lorsque nous voyons Solon, Dracon, Lycurgue, Zaleucus, etc., établir des lois dans leur patrie, elles ne convenaient qu'à des peuplades habitant

certains pays ; elles exploitaient certaines aptitudes naturelles de la nation, certains avantages locaux. Quelques-unes même de ces législations reposent dans leur ensemble sur un principe contradictoire au droit naturel. Ainsi, le but principal de Lycurgue a été de former des soldats. Toutes ses lois sont dirigées vers ce but ; on peut dire même que plusieurs éléments, les plus essentiels à la civilisation, sont sacrifiés pour obtenir ce résultat. C'était blesser fondamentalement le droit naturel et la fin de la société humaine. La guerre sans doute doit être prévue dans l'organisation sociale, mais comme un accident déplorable. L'union, la richesse, le bonheur des citoyens, la jouissance de la paix par l'accomplissement des devoirs, que saint Augustin appelle la tranquillité de l'ordre, voilà vraiment le but le plus élevé de toute civilisation.

Or, qu'on étudie toutes les législations antiques, celles de Platon et d'Aristote comme celles qui ont été mises en pratique, et on constatera qu'aucune n'a su embrasser tous les principes constitutifs de la vraie civilisation. Elles ont offensé le droit de nature en quelques points essentiels ; elles veulent former un certain peuple habitant un certain pays, sans s'inquiéter des besoins et des tendances universelles de l'humanité. Ce sont donc des lois imparfaites et transitoires ; elles portent en elles-mêmes des germes de dissolution et de mort. C'est ce qui est arrivé, et bien plus promptement qu'on n'aurait pu le présumer, d'après l'éclat qu'avaient jeté dans le monde les célèbres républiques de l'antiquité.

Et nous le répétons, si le droit romain a survécu à ce cataclysme, survécu même au peuple qu'il gouverna, c'est par la raison capitale qu'à la dernière période de son existence il s'était saturé de l'esprit chrétien, et assimilé des principes impérissables.

Comment se fait-il donc que la législation hébraïque soit restée indestructible, non-seulement dans sa rédaction primitive, ce qui, à nos yeux, est un miracle de premier ordre pour une pareille antiquité, mais encore dans le peuple qu'elle a régi ?

Voici bien d'autres prodiges ; nous les recommandons aux méditations des rationalistes modernes, qui affectent de ne voir dans la nation hébraïque qu'une peuplade insignifiante, et qu'ils prétendent rabaisser au niveau des plus obscures tribus de l'antiquité anéanties depuis des siècles. Mais à quoi sert de nier un fait, si malgré cela il se dresse contre le contradicteur comme un témoin incorruptible et écrasant ? Dans toute législation, même la plus parfaite et la plus prévoyante, il y a une partie variable et mobile qui se prête aux exigences du progrès et de la décadence de la nation qu'elle concerne, aux climats, aux continents, aux circonstances de temps et de voisinage. Cette mobilité atteint infailliblement le droit civil dans ses détails, le droit criminel, commercial, judiciaire, et même le droit cérémonial relativement au culte.

Hé bien, qu'on explique comment il se fait que, même sous ce rapport, la loi judaïque ait résisté invinciblement à toutes les causes naturelles de variation ? Du temps d'Hérode, elle était encore identiquement la même que celle promulguée par Moïse. De plus, lorsque, il y a dix-huit siècles, le christianisme remplaça le judaïsme, la portion du peuple qui repoussa

l'Evangile fut chassée de son pays après le sac de Jérusalem, pour commencer parmi les peuples ce long exil qui dure encore; qu'on nous apprenne comment il se fait que cette race étonnante ait conservé, dans son interminable pèlerinage autour de notre planète, cette même législation, non-seulement dans la partie fondamentale, mais aussi dans les plus minutieuses prescriptions, en sorte qu'il n'existe d'exception à cette règle que sur quelques points se rapportant au temple de Jérusalem et à la succession du souverain Pontificat; et encore, comme le dit Pascal, ces interruptions ont été prédites. L'incrédulité nous demande ironiquement des miracles; qu'elle ouvre les yeux! quels prodiges lui faut-il donc? Or, nous en avons d'autres à exposer.

« La loi juive, quoique renfermant tout l'ordre politique, civil, judiciaire, et même cérémonial, choses essentiellement variables de leur nature, a été douée d'une immutabilité dont il n'y a pas d'autre exemple dans quelque législation que ce soit. En Moïse le pouvoir législatif des Hébreux a commencé et a fini. Tandis que toute société humaine a dans son sein un pouvoir législatif permanent qui retranche, ajoute, corrige, selon les temps et les besoins, et un pouvoir législatif exceptionnel qui va jusqu'à réformer la constitution même, ébranlée par la révolution des mœurs, le peuple juif, depuis Moïse, s'est contenté à l'égard de sa loi d'une simple faculté réglementaire. La main qui avait gravé les Tables du Sinaï et écrit cette vaste législation comprise dans le Pentateuque, s'est trouvée assez forte pour asseoir à jamais tout un peuple, quelque temps qu'il pût durer; et trois mille ans passés sur son ouvrage ne lui ont pas donné une seule fois le moindre démenti. Nous pouvons mieux que personne, Messieurs, après les cinquante dernières années de notre histoire, apprécier le génie surhumain d'une telle fondation ». (Lacordaire, *Conférences*, t. II, p. 375.)

Si nous jetons les yeux sur les peuples qui, dans l'antiquité, ont surpassé les autres dans la culture des arts, des sciences, et même dans la gloire militaire, les Babyloniens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains par exemple, notre admiration se change en pitié lorsque nous les considérons au point de vue de la morale et du culte religieux. Nous voyons des autels élevés à la discorde, à la haine, à la vengeance, à la débauche, car Vénus et Priape sont des divinités infâmes. Le plus sensé et le plus prévoyant des peuples décerne les honneurs de l'apothéose aux herbes qui croissent dans les jardins, et aux animaux les plus immondes. Et ce n'est pas là un désordre passager ou partiel : tout l'ancien monde est infecté de cette lèpre qui corrompt le cœur et abaisse l'esprit.

On ne reconnaît plus de Divinité suprême dirigeant l'univers dans sa vaste unité; elle est brisée en mille et mille petits dieux menant une vie chétive, passionnée, ambitieuse, corrompue, comme celle des simples mortels. On ne peut plus concevoir de Providence divine au milieu de ce conflit d'intérêts qui divise le ciel encore plus que la terre.

Et cependant, il y a une noble exception à cette règle. Ce ne sont pas les philosophes, ceux à qui la postérité a donné le nom de sages: la plupart n'ont pas professé des doctrines plus raisonnables que le vulgaire. Si quelques-uns se sont élevés plus haut, et ont même reconnu un seul Dieu qui

gouverne tout, ils n'ont pas eu le courage de proclamer une vérité si essentielle ; ils ont mêlé bien des opinions superstitieuses aux croyances qu'ils admettaient ; enfin ils ont déshonoré la vérité que la raison leur montrait, en participant au culte souillé de leurs concitoyens.

Mais tandis que l'ignorance, la superstition, les mystères impurs, règnent parmi le peuple, la lâcheté et l'incertitude chez les sages, l'imposture chez les pontifes ; tandis que des hommes reçoivent les honneurs de l'apothéose après leur mort, que des animaux sont élevés à la divinité, des divinités abaissées au rang des bêtes, le crime transformé en culte, il existe cependant, au sein d'un petit pays, une nation à part qui répudie ces abominations.

Nous dirons plus tard ce qu'il faut penser de quelques écrivains légers de notre temps, qui croient expliquer cette exception par le tempérament des peuples sémitiques, comme si cette race elle-même, dans presque tous ses membres, ne s'était point associée à la prévarication universelle. Leur raisonnement éclaire mal ce phénomène consolant, car les Hébreux, cette faible fraction de la race sémitique, avaient une tendance irrésistible au polythéisme ; en lisant leur histoire, on reconnaît du premier coup d'œil qu'il a fallu une main divine pour soutenir ce peuple et pour le relever après ses chutes si souvent répétées. Non, ce n'est point avec des hypothèses sans fondement qu'on expliquera comment une nation, entourée et pressée de toutes parts par la corruption du paganisme, qui sentait pour ainsi dire dans son sang le germe fiévreux de cette contagion, a pu résister à de tels entraînements pendant près de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Alléguera-t-on que l'isolement imposé par sa législation lui a servi de cordon sanitaire ? Mais c'est expliquer une merveille par une autre merveille. Et d'abord, qui a donné à cette loi une telle énergie qu'elle ait pu élever comme un mur infranchissable à ses frontières ? L'esprit d'isolement a si bien pénétré la race hébraïque qu'elle est solitaire jusque dans sa vie errante au milieu de tous les peuples.

Un autre trait ajoute encore à la physionomie étrange de la nation juive, c'est son attente infatiguable du Messie. Dès les temps les plus reculés, elle proclame son espérance dans un personnage divin qui doit l'exalter elle-même et renouveler le monde.

Cette idée n'est pas un incident passager, superficiel, ni une vague poésie qui charme les loisirs de ce peuple : elle fait comme le fond de son existence ; c'est par elle et même pour elle qu'il existe ; telle est son inébranlable conviction. Pour comprendre pleinement cette vérité, il faut se rappeler les innombrables prophéties qu'il a si religieusement conservées comme les titres de ses espérances. Le moment n'est pas venu de les étudier à fond, mais les monuments contemporains de l'existence nationale des Israélites continuent, après la réalisation des événements qu'ils annonçaient, d'être attestés dans tout l'univers par le peuple hébreux, bien qu'il ne les comprenne pas. Son immuable fidélité à des traditions sacrées nous offre une garantie pour le passé. Il est tout entier à sa tâche, sans que jamais aucune puissance humaine ait pu le faire dévier de son but, qui, par cela seul, paraît déjà divinement indiqué dans sa vie intime. Ce peuple nous

présente des prédictions plus remarquables encore peut-être que celles que trace la main de ses prophètes ; elle sont consignées dans ses cérémonies religieuses, qui, toutes, figurent le Messie. Plus le temps de l'accomplissement approche, et plus le sens de ces prophéties en actions et en faits devient sensible et transparent. Cette assertion sera mise dans toute son évidence. Il suffira de remarquer ici que cette attente d'un réparateur avait pris des proportions telles dans les siècles qui précédèrent immédiatement la venue de Jésus-Christ, qu'elle franchit les frontières de la Judée, et se répandit dans le monde grec et romain. Chose plus étonnante encore, elle eut son écho retentissant et merveilleux en Chine, dans l'école du plus grand sage de ce pays.

Quand nous n'aurions du peuple juif que ces idées générales, nous nous sentirions déjà attirés vers lui par un sentiment d'admiration, et surtout par le désir naturel et légitime de connaître les origines du genre humain. Même parmi les nations où la civilisation a été la plus florissante, il n'en existe pas qui ait eu un pareil esprit de suite, un caractère aussi uniforme, une succession de générations aussi bien enchaînées, et qui ait toujours persisté dans son genre de vie, ses mœurs, ses idées et sa physionomie.

On doit commencer à comprendre pourquoi l'incrédulité contemporaine a fait de si grands efforts pour amoindrir le rôle joué dans le monde par les Hébreux. Il faut à tout prix que ce soit un peuple insignifiant et mesquin, n'ayant pas plus de valeur providentielle dans le monde, que de valeur morale et historique. Une telle passion, en même temps qu'elle éveille les suspicions, ajoute au respect qu'on éprouve pour cet illustre calomnié. Quand on voit ses adversaires se contenter, pour porter un jugement dans un si important débat, des raisons les plus légères et les plus futiles, et qu'en outre, par un renversement d'esprit incompréhensible, ils refusent même de discuter à fond la question, se contentant de quelques fins de non-recevoir sans valeur, on demeure stupéfait.

### II. — La Bible comme livre historique. — Ce qu'en pensait Pascal.

Ce peuple, que nous venons d'étudier sommairement à la lumière des notions de l'histoire générale admises par tous sans contestation, et qui nous est apparu si étonnant déjà au point de vue des seuls caractères extérieurs, le devient bien davantage lorsque nous ouvrons le livre qu'il porte avec un si profond respect depuis près de 4,000 ans, sans permettre qu'on y déchire ou ajoute une seule page. Ce livre est unique dans le monde, autant par la vénération dont ses gardiens l'entourent que par sa haute antiquité.

Le peuple qui possède ce monument est marqué réellement, ainsi que le prouvent les considérations précédentes, de signes que nous sommes tentés d'appeler miraculeux et divins ; le contenu de ses livres sacrés nous en révèle bien d'autres. Sans parler pour le moment des faits donnés comme des prodiges, tels que le passage de la mer Rouge et les autres de même genre, nous en signalerons qui sont manifestement en dehors et au-

dessus de la nature humaine, telle qu'elle s'est montrée dans tous les lieux et sous tous les climats.

Notre grand Pascal en a constaté deux.

« Ce livre », dit-il, « qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde ni sa racine dans la nature ». En effet, ce livre leur reproche, avec sévérité et en termes humiliants, le crime d'idolâtrie dont ils se rendirent coupables au pied du mont Sinaï, sous les yeux de Moïse. Il est évident que cette conduite était une faiblesse honteuse, déshonorante et de la plus insigne ingratitude pour un peuple qui regardait tous les faits du Sinaï comme vrais ; car ce n'est pas avec les préjugés puérils des libres penseurs qu'il faut juger les Hébreux et leurs écrits, mais avec les opinions et les convictions réelles qu'ils ont toujours proclamées. Or, ils acceptent avec un égal respect les faits qui les humilient, qui les rendent ridicules aux yeux du monde, qui impriment à leur front une flétrissure, aussi bien que ceux qui les honorent. Moïse rapporte l'inceste de Thamar, la perfidie et la cruauté de ses vengeurs. De plus, l'histoire de Joseph, à elle seule, est un témoignage de sincérité incomparable. Tous les ancêtres du peuple juif, excepté un, complotent le même crime et se souillent du sang de leur frère : l'homicide a été résolu à peu près à l'unanimité ; il a reçu un commencement d'exécution ; la victime est au plus haut point innocente, intéressante et embellie par un charme inexprimable, qui suscitera contre les onze coupables autant de réprobateurs que son histoire aura de lecteurs ou d'auditeurs. Et, afin que la honte des persécuteurs du jeune fils de Jacob soit portée à son comble, la Providence semble prononcer à leur égard une solennelle condamnation par l'exaltation merveilleuse de Joseph, par l'hommage public rendu à sa vertu, à la douceur de son caractère, aussi bien qu'à l'élévation de son esprit. Enfin, pour que la sentence rendue contre les conjurés acquière un dernier degré de rigueur, ils seront contraints d'avouer leur culpabilité devant la victime qui les accablera de ses bienfaits, sans qu'ils l'aient reconnue, et se vengera par le plus généreux pardon de la plus criante des injustices. Quand Moïse écrivait les récits de ces grandes scènes, c'était sous les yeux des enfants mêmes des coupables, quelques générations seulement après les événements. Les familles ne s'étaient point confondues, et chacun pouvait s'adjuger la part d'humiliation et de flétrissure qui lui revenait. Néanmoins, personne ne murmure, ne cherche à atténuer la faute, ni à l'époque de Moïse ni dans les temps postérieurs.

Ces déclarations précises, inexorables, ne diminuent en rien l'espèce de culte que professe Israël pour son livre immortel. Il fallait donc nécessairement qu'il le crût divin. Il n'y a pas deux manières d'expliquer son attitude. On doit conclure rigoureusement que ce peuple avait des preuves émanées de témoins oculaires, au sujet de l'intervention divine dont parle Moïse. Autrement, nous défions l'incrédulité d'indiquer une explication plausible. Quand on invente, on ne le fait ni contre son honneur ni contre ses intérêts.

Ce ne sont pas seulement quelques faits isolés qui accusent la nation

hébraïque, mais toute son histoire s'élève contre elle. On voit les Israélites regretter les oignons et les concombres d'Egypte, au mépris d'une nourriture offerte directement avec une bonté toute paternelle. Il fallait, certes, une rare hardiesse pour concevoir rien qu'un premier mouvement de plainte. Ils reçoivent miraculeusement des oiseaux du ciel, de l'eau jaillissant d'un rocher pour calmer leur soif au milieu des sables brûlants du désert; et aussitôt leur livre implacable constate leurs révoltes insensées; dans ces pages burinées sur le bronze ils apparaissent puérils, grossiers, ingrats, corrompus, enfin idolâtres, sous les feux mêmes du Sinaï. Et ces tableaux si peu flatteurs sont tracés avec une naïveté, une simplicité, une clarté d'expression, qui n'étonnent pas moins que l'accusation elle-même. Il n'y a pas une réflexion, un trait, un mot, qui annoncent l'intention de justifier ou d'atténuer la faute. Non, il n'existe pas un autre livre dans le monde, composé avec cette impartialité rigide, froide, en quelque sorte impitoyable. Il est difficile de s'imaginer qu'un homme, s'il n'était sous une influence divine, s'exprimerait ainsi. Pareillement, les livres subséquents de la Bible, Josué, les Juges et les Rois, renferment une série ininterrompue des mêmes aveux, sans un essai de justification, sans qu'on sente jamais percer l'intention de décliner la responsabilité des fautes commises.

Ainsi le peuple de Dieu a été réduit plusieurs fois en servitude sous les Juges, il a été vaincu, son territoire a été envahi, on l'a soumis à un tribut qui lui rappelait son humiliation et lui faisait subir perpétuellement la main du vainqueur. Or, quel motif son histoire donne-t-elle de ces châtiments? Son ingratitude envers Dieu, son idolâtrie, ses crimes en un mot, et cela, encore une fois, sans la moindre tentative de justification.

Pour mieux saisir le prodige de ce phénomène par lequel tout un peuple, personnifié dans ses écrivains, consigne dans ses annales et transmet à la postérité la longue suite de ses crimes et de ses fautes, il ne sera pas inutile de confronter deux histoires de nations voisines, ayant eu de fréquents rapports, telles que la France et l'Angleterre. Qu'on choisisse chez les Anglais les historiens estimés comme les plus impartiaux, par exemple Hume ou Lingard, et chez les Français Daniel ou Henri Martin; qu'on examine comment ils racontent les faits qui proclament ou la gloire ou l'humiliation de leur pays. Dans cette curieuse étude on découvrira infailliblement que le sentiment national se fait jour, malgré les précautions les mieux prises pour sauvegarder la sincérité historique. Si on mettait aux mains d'un étranger, qui n'aurait jamais entendu parler de ces peuples, les deux récits de la bataille d'Azincourt ou de celle de Fontenoy, l'un pris dans l'écrivain anglais, l'autre dans l'auteur français, il devinerait sans effort à quelle nation appartient l'historien. Aucun d'eux cependant ne se sera sensiblement écarté de la vérité; la différence tient souvent à des nuances, mais le patriotisme fait pencher la balance. On plaide mille circonstances atténuantes quand il faudrait rester impassible. Que penser donc de l'implacable sévérité de la Bible qui, dans la relation des faits nationaux, ne laisse jamais soupçonner un désir de justification en avouant les fautes du peuple? Et ce qui est plus prodigieux encore, c'est que l'historien lui-même,

Moïse, raconte de la même manière ses propres faiblesses assez graves pour lui fermer la porte de la terre promise ; il le fait avec une franchise et une ingénuité qui ne se rencontrent dans aucun autre livre au monde. Rendons encore la parole à Pascal :

« Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier et qu'il jette dans le peuple, et un livre que fait lui-même le peuple. On ne peut douter que le livre soit aussi ancien que le peuple ».

Or, pouvez-vous nier que cè livre n'ait créé le peuple juif ?

Avant Moïse, Israël n'était qu'un troupeau d'esclaves, voué à un joug perpétuel sur la terre d'Egypte. Le libérateur apparaît, donne les marques publiques de sa mission, et conduit ses concitoyens dans un désert où ils devaient périr infailliblement sans une assistance particulière. C'est là que s'opère le plus grand miracle de l'ordre moral : la création d'un peuple par un livre.

Moïse lui offre les Tables de la loi ; elles sont complétées par les prescriptions civiles et celles du culte. Et, à partir de ce moment, Israël constitue vraiment un peuple. Il a reçu ce livre et il ne s'en dessaisit plus. Il vivra de sa vie, il s'inspirera de ses lumières, il subira les châtiments dont il le menace, il le lira, il le méditera chaque jour. Ce livre impérissable sera sa joie aux jours de fête, et son unique consolation aux jours de deuil et de servitude. La Bible a créé la nation juive, et c'est elle qui l'a conservée.

### III. — Triple fait démontrant l'authenticité de la Bible.

Trois faits démontrent avec la dernière évidence que la Bible est authentique et a pris naissance au temps de Moïse. Le premier, c'est qu'elle est un code religieux perpétuellement en exercice et toujours pratiqué ; le second, c'est qu'elle est un code civil ; et le troisième, un cadastre.

1° La Bible est un code religieux perpétuellement en exercice et toujours pratiqué. — Non-seulement le Pentateuque est une histoire, mais il est surtout le fondement unique de la religion juive. Nous appelons religion juive la religion primitive recevant de nouvelles illuminations sur le Sinaï, et s'entourant dans le culte de cérémonies particulières, nombreuses et variées, exclusivement propres à la nation. C'est donc à ce point de vue une véritable création religieuse. Or, cette création ne reconnaît d'autre principe, d'autre raison d'être que le Pentateuque. Le fleuve coule encore ; on peut remonter son cours par une route certaine, et on trouvera sa source.

Le judaïsme n'est pas né d'une succession d'événements se perdant dans l'obscurité des siècles ; il ne s'est pas formé petit à petit, en commençant par un germe, et devenant longtemps après un grand arbre. Non, c'est une création instantanée. Nous possédons deux monuments irréfutables qui le constatent ; ils s'appuient l'un sur l'autre pour le démontrer invinciblement. Le premier monument, c'est le peuple juif lui-même, façonné, instruit et gouverné par cette religion, sans jamais s'en écarter d'une manière durable. Le second monument, c'est le livre religieux, miroir fidèle de ce peuple. Quand on lit attentivement ce livre, on comprend une nation

aussi extraordinaire que celle des Hébreux. Au contraire, quand on regarde seulement le peuple juif, on ne s'explique point son existence indestructible.

Les paroles de la Bible sont donc comme une seconde vie, plus forte et plus abondante, infusée dans les veines de cette nation. Elle a été broyée sous la puissance des conquérants, traînée en servitude, divisée par le schisme ; elle est maintenant errante sur la terre ; et partout elle porte son livre religieux comme une immense consolation et avec un respect incomparable.

Nous ne sommes nullement arrêté ici par la comparaison insidieuse que font depuis quelque temps les rationalistes, entre les origines religieuses des Hébreux et les origines religieuses des autres peuples de l'antiquité, car dans ces derniers tout est vague, incertain, mythique. On a beau insister avec complaisance sur ce rapprochement, il n'a rien d'exact. Il nous fournit de nouvelles armes pour établir la supériorité historique du Pentateuque.

Laissons de côté le Coran, pour lequel nous réservons des observations particulières, et comparons ensemble tous les livres religieux de l'ancien monde, les *King* des Chinois, les *Védas*, les livres de Zoroastre, ce qui reste de l'Hermès égyptien est des premières théogonies grecques. Osera-t-on confronter avec la Bible ces œuvres informes, ces productions décousues où se rencontrent seulement quelques principes acceptables pour la raison, quelques sentiments honnêtes et conformes à la loi naturelle ? A proprement parler, ce ne sont pas des ouvrages religieux et moraux, c'est un véritable chaos.

Puisqu'on revient si souvent sur cette comparaison, nous insisterons ailleurs sur ce point avec les développements qu'exige la tactique de nos adversaires.

Le Pentateuque est donc une religion avant d'être une histoire ; et il n'est histoire qu'au profit de la religion et dans le but de la fonder. Or, la religion juive porte sur son front les signes indubitables de l'origine qu'elle s'attribue. Ce sont des monuments qui ont dû commencer sous les yeux de Moïse, et qui se perpétuent encore de nos jours. Cette preuve a été indiquée par les controversistes chrétiens, mais nous sommes étonné qu'on ait si peu développé des preuves qui ont une force vraiment irrésistible. Nous voulons parler des fêtes solennelles commandées et instituées par Moïse dans le désert. Il en est un grand nombre que nous retrouverons en détail dans le calendrier des Hébreux. En ce moment, notons seulement les principales, en suivant l'ordre du calendrier civil.

Il y a la fête des Tabernacles, au quinzième jour du septième mois de l'année.

La Pâque, le quatorzième jour du septième mois de l'année civile, et le premier de l'année sacrée.

La fête de la Pentecôte, au sixième jour du neuvième mois de l'année civile, le troisième de l'année sacrée.

Ajoutons-y la Consécration du septième jour ou le Sabbat et l'année sabbatique, l'année jubilaire et la fête du dix-septième jour du dixième mois de l'année civile.

Toutes ces fêtes réunies constituent en réalité l'abrégé de l'histoire judaïque, depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse.

Mais c'est un abrégé vivant et immortel comme le peuple qui célèbre ces solennités.

Le Sabbat rappelle le repos de Jéhovah après la création ; la Pâque, la délivrance des Hébreux, les plaies d'Egypte, le passage de la mer Rouge et les autres signes éclatants de la puissance divine ; la Pentecôte, la délivrance de la servitude égyptienne ; la fête des Tabernacles, le souvenir des quarante ans passés sous la tente dans le désert ; les années sabbatiques et jubilaires sont des manifestations générales de reconnaissance envers le Dieu bienfaisant, un mémorial que les Israélites sont un peuple de frères, et que tout ce qu'ils possèdent appartient au Seigneur. Mais surtout ces fêtes ont cette signification historique que la terre promise a été concédée aux Hébreux comme don gratuit de la libéralité divine.

Pour mieux sentir la force que ces faits donnent à l'histoire des Hébreux, rappelons les principaux passages du Pentateuque qui consacrent les fêtes les plus solennelles. Il semble que Dieu ait eu en vue de confondre les sophistes de nos jours en insistant, il y a 3,600 ans, sur les faits qui les accablent et les convainquent de folie.

« 3. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël (*Exode*, XII), et dites-leur qu'au dixième jour de ce mois chacun prenne un agneau pour sa famille et pour sa maison.

« 4. S'il n'y a pas dans la maison assez de personnes pour manger l'agneau, il en prendra de chez son voisin, dont la maison tient à la sienne, autant qu'il en faut pour manger l'agneau.

« 5. Cet agneau sera sans tache ; ce sera un mâle, et il sera né dans l'année : vous pourrez aussi prendre un chevreau qui ait les mêmes qualités.

« 6. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera au soir.

« 7. Ils prendront de son sang et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le haut des portes où ils les mangeront.

« 8. Et cette même nuit ils en mangeront la chair rôtie au feu, avec du pain sans levain et des laitues sauvages.

« 9. Vous n'en mangerez rien qui soit cru ou qui ait été cuit dans l'eau, mais seulement rôti au feu. Vous en mangerez la tête avec les pieds et les intestins.

« 10. Et il n'en demeurera rien jusqu'au matin ; et s'il en reste quelque chose, vous le brûlerez au feu.

« 11. Voici comment vous le mangerez : vous vous ceindrez les reins ; vous serez chaussés de vos souliers, vous aurez un bâton à la main, et vous mangerez à la hâte, car c'est la Pâque, c'est-à dire le passage du Seigneur.

« 12. Je passerai cette nuit-là par l'Egypte ; je frapperai dans les terres des Egyptiens tous les premier-nés depuis l'homme jusqu'aux bêtes, et j'exercerai mon jugement sur tous les dieux de l'Egypte, moi qui suis le Seigneur.

« 13. Or, le sang dont sera marquée chaque maison où vous serez servira de signe en votre faveur. Je verrai ce sang et je passerai outre, et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque je frapperai toute l'Egypte.

« 14. Ce jour vous sera un monument, et vous le célébrerez de génération en génération, par un culte perpétuel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur.

« 15. Vous mangerez des pains sans levain pendant sept jours. Dès le premier jour il ne se trouvera point de levain dans vos maisons. Quiconque mangera du pain avec du levain depuis ce premier jour jusqu'au septième périra du milieu d'Israël.

« 16. Le premier jour sera saint et solennel, et le septième jour sera une fête également vénérable. Vous ne ferez aucune œuvre servile durant ces jours, excepté ce qui regarde le manger.

« 17. Vous garderez donc cette fête des pains sans levain : car, en ce même jour je ferai sortir toute votre armée d'Egypte, et vous observerez ce jour, de génération en génération, par un culte perpétuel.

« 18. Depuis le quatorzième jour du premier mois, sur le soir, vous mangerez du pain sans levain jusqu'au soir du vingt et unième jour de ce même mois.

« 19. Il ne se trouvera point de levain dans vos maisons pendant ces sept jours. Quiconque mangera du pain avec du levain, périra du milieu de l'assemblée d'Israël, soit qu'il soit étranger, ou naturel du pays.

« 20. Vous ne mangerez de rien avec du levain : vous userez de pain sans levain dans toutes vos maisons.

« 21. Moïse appela ensuite tous les anciens des enfants d'Israël, et leur dit : Allez prendre un agneau dans chaque famille, et immolez la Pâque.

« 22. Trempez un petit bouquet d'hysope dans le sang qui sera sur le seuil de la porte, et vous en ferez une aspersion sur le haut de la porte et sur les deux poteaux. Que nul d'entre vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin.

« 23. Car le Seigneur passera en frappant les Egyptiens : et lorsqu'il verra ce sang sur le haut de vos portes et sur les deux poteaux, il passera la porte de votre maison, et il ne permettra pas à l'ange exterminateur d'entrer dans vos maisons, ni de vous frapper.

« 24. Vous garderez cette coutume qui doit être inviolable à jamais, tant pour vous que pour vos enfants.

« 25. Lorsque vous serez entrés dans la terre que le Seigneur vous donnera selon sa promesse, vous observerez ces cérémonies.

« 26. Et quand vos enfants diront : Quel est ce culte religieux?

« 27. Vous leur direz : C'est la victime du passage du Seigneur, lorsqu'il passa les maisons des enfants d'Israël dans l'Egypte, frappant les Egyptiens et délivrant nos maisons. Alors le peuple se prosternant en terre adorera ».

Deux grandes conséquences ressortent de ce texte : la première, c'est que la Pâque est, dans son institution, la commémoraison d'un fait qui

intéresse toute une nation, c'est la délivrance des premier-nés, et la sortie du peuple de la terre maudite des Egyptiens; la seconde, c'est que cette fête est, dans l'intention du législateur, un monument éternel de ce bienfait, afin qu'il vive à jamais dans la mémoire des intéressés. Ce souvenir ne doit point périr, l'oubli serait une outrageante ingratitude envers Dieu. Les mesures sont prises de main de maître : jamais devoir de reconnaissance n'a été plus fidèlement accompli par une nation inconstante. La fête de Pâque se célèbre toujours, non-seulement dans la réalité qui a succédé à l'ombre par l'immolation réelle de Jésus-Christ et le sacrifice de la nouvelle alliance, mais encore dans la forme primitive, selon le rit mosaïque, par les Juifs et les Samaritains, sur tous les points du monde où les a jetés la dispersion. Elle est solennisée dans l'exil comme elle l'était dans la terre promise, comme elle le fut sur le Nil sous les Ptolémée, à Babylone sous les Séleucides, à Ninive sous Nabuchodonosor et du temps de Tobie. Exempte d'interruption, la fête de Pâque redisait chaque année au peuple, pendant huit jours, que, l'an 2,500 de la création du monde, les enfants d'Israël, vainqueurs de Pharaon et des Egyptiens par la force du bras tout-puissant de Dieu, s'étaient mis en marche à travers la mer Rouge, pour la terre promise.

L'histoire grecque, fabuleuse et nulle avant la guerre de Troie, n'a qu'un clair-obscur jusqu'à l'institution des jeux olympiques qui ne se célébraient que tous les quatre ans. Dès lors elle devient assurée dans ses principaux événements, et on sait à quoi la rattacher : il y a une ère qui court. Là également on comprend la valeur des anniversaires : ils soutiennent l'histoire. Et cependant, qu'est-ce que le fait des jeux olympiques en comparaison des faits bien autrement importants rappelés par les fêtes des Hébreux?

Quel événement de l'histoire profane s'appuie sur trois mille cinq cents anniversaires régulièrement constatés? Qu'on nous montre un récit offrant de semblables preuves de véracité. La fête de la Pentecôte nous apporte un autre argument historique. (*Deutéronome*, XVI.)

« 9. Vous compterez sept semaines depuis le jour auquel vous aurez mis la faucille dans les grains.

« 10. Et vous célébrerez la fête des semaines en l'honneur du Seigneur votre Dieu, en lui présentant l'oblation volontaire du travail de vos mains; vous lui offrirez selon que le Seigneur votre Dieu y aura donné sa bénédiction.

« 11. Et vous ferez devant le Seigneur votre Dieu des festins de réjouissance, vous, votre fils et votre fille, votre serviteur et votre servante, le lévite qui est dans l'enceinte de vos murailles, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui demeurent avec vous dans le lieu que le Seigneur votre Dieu aura choisi pour y établir son nom.

« 12. Vous vous souviendrez que vous avez été vous-mêmes esclaves en Egypte; vous observerez et vous ferez ce qui vous a été commandé ».

Il s'agit ici d'une nouvelle commémoraison; elle rappelle la cessation de la servitude en Egypte. Aucune puissance humaine ne pouvait soustraire les fils de Jacob à la force intelligente, intéressée et tenace des Pharaons, qui

disaient dans leur politique raffinée : *Opprimamus eos sapienter*. Il a plu à Dieu de faire luire le jour de la délivrance, qui fut exclusivement son œuvre; et il a exigé à cause de cela un témoignage perpétuel de reconnaissance, qui sera en même temps un appui, dans les siècles futurs, pour la vérité de ce fait qu'il remémore.

Une troisième fête solennelle évoquant le souvenir des faits de Dieu au milieu de son peuple, c'est la fête des Tabernacles. Nous lisons au *Lévitique* (XXIII) :

« 34. Dites aux enfants d'Israël : Depuis le quinzième jour de ce septième mois, la fête des Tabernacles se célébrera en l'honneur du Seigneur pendant sept jours.

« 35. Le huitième sera aussi très-célèbre et très-saint. Vous ne ferez aucune œuvre servile ce jour-là.

« 36. Et vous offrirez au Seigneur des holocaustes pendant les sept jours; le huitième sera aussi très-célèbre et très-saint, et vous offrirez aussi au Seigneur un holocauste; car c'est le jour d'une assemblée solennelle ; vous ne ferez aucune œuvre servile pendant ce jour.

« 40. Vous prendrez au premier jour des branches du plus bel arbre avec ses fruits, des branches de palmiers, des rameaux de l'arbre le plus touffu et des saules qui croissent le long des torrents : vous vous réjouirez devant le Seigneur votre Dieu.

« 41. Vous célébrerez chaque année cette fête solennelle pendant sept jours. Cette ordonnance sera observée éternellement dans toute votre postérité. Vous célébrerez cette fête au septième mois.

« 42. Vous demeurerez sous l'ombre des branches pendant sept jours : tout homme qui est de la race d'Israël demeurera sous les tentes.

« 43. Afin que vos descendants apprennent que j'ai fait demeurer sous des tentes les enfants d'Israël, lorsque je les ai tirés d'Egypte, moi qui suis le Seigneur votre Dieu ».

Ainsi, Dieu l'affirme : il veut mettre un cachet d'authenticité sur ses œuvres, et l'impiété ne parviendra point à les obscurcir de nuages. Ils essaient de mettre en suspicion quelques paroles de la Bible ; ils appellent à leur secours une prétendue science nouvelle qui s'amuse à disséquer les mots, à jeter du louche sur les acceptions d'une expression, et ils se réjouissent parce qu'ils croient avoir abaissé le livre de Dieu au niveau des fables les plus absurdes du paganisme ; mais ce livre les écrase du poids de tout un peuple qui reste comme un témoin contemporain après des milliers d'années, avec ses fêtes et ses cérémonies religieuses. Qu'est-ce, en effet, que la Pâque, la Pentecôte, la solennité des Tabernacles, sinon la commémoration annuelle des événements accomplis dans le désert et en Egypte ? Ce sont les mêmes faits, les mêmes témoins, continués à travers les générations. Ce sont des effets qui dépassent les forces de la nature humaine.

Ce n'est pas tout encore : le jour du sabbat, la septième partie de la vie de l'homme consacrée à Dieu en mémoire du repos du Créateur, est comme une parcelle de l'hommage perpétuel du cœur et de la raison de la créature. L'année sabbatique n'est que la confirmation plus solennelle de la même loi promulguée dans l'Eden et renouvelée sur le Sinaï. L'année jubilaire est

un autre terme donné à la même pensée, quoiqu'elle renferme encore une signification qui doit nous occuper ailleurs. Pouvait-on graver plus profondément tant de faits importants dans le souvenir de la postérité ?

La poésie et la musique ont prêté le concours de leur charme et de leur puissance pour mettre l'histoire à l'abri des altérations du temps. Dans ces différentes fêtes on chante des cantiques redisant dans un langage enthousiaste les faits qui ont inspiré ces solennités. Or, ces cantiques ont été répétés dans tous les âges et par toutes les générations. Moïse lui-même les a composés ; et nous, chrétiens, nous nous associons aux Hébreux en les faisant retentir dans nos fêtes. Un savant écrivain a fait cette réflexion à ce sujet : « On ne peut dire que les célèbres cantiques : *Cantemus Domino, Audite cœli, etc.*, aient été faits après coup ; ils ont un enthousiasme si vrai, et une poésie si saisissante d'à-propos, qu'il fallait les émotions du moment pour parler avec cette chaleur et cette vérité ».

La Bible est-elle assez protégée contre les attaques ridicules autant qu'impuissantes des rationalistes modernes : *Qui credentes se esse sapientes stulti facti sunt ?* Dira-t-on que ces fêtes ne remontent pas jusqu'au temps de Moïse ; que ce sont des inventions des âges postérieurs ? Ce thème, si habilement présenté qu'il soit, ne peut soutenir l'examen.

Qu'on prenne la Pâque, par exemple. Si le fait historique est faux, si les Hébreux n'ont pas été miraculeusement délivrés de la servitude, s'ils n'ont pas habité quarante ans sous les tentes dans le désert, comment imaginer qu'ils auraient institué des fêtes ne se rattachant à rien, supposant des événements faux et cependant très-circonstanciés ? Qui aurait osé les proposer, ou même qui en aurait eu la pensée ? Nous comprenons l'établissement des fêtes du paganisme, elles ont malheureusement une raison d'être dans la corruption du genre humain. Les cérémonies, les mystères, les oracles, étaient fondés sur la stupidité ou l'immoralité ; aussi ces motifs ne nous ont point échappé ; les philosophes païens eux-mêmes les avouaient sans oser attaquer bien formellement les institutions qu'ils avaient enfantées. La volupté, l'intempérance, la sensualité, toutes les mauvaises passions avaient consacré les objets de leurs désirs. Mais supposons faux les faits de la Bible ; supposons que ce sont des mythes et des fables ; imaginons qu'on a édifié sur ces bases mensongères des fêtes, des cérémonies, des solennités, une religion qui, au lieu de flatter la passion, la condamne sévèrement ; quelque prévenu qu'on soit contre la Bible, le bon sens arrachera cet aveu : aucune passion du cœur humain n'a pu conseiller d'imaginer des fêtes sans but et sans raison d'être, n'ayant leur principe ni dans la vérité des faits, ni dans l'intérêt de celui qui les établit, ni dans les inclinations et les intérêts du peuple auquel on les impose ; ce serait contre nature, et tout simplement absurde.

Nous ne nous arrêterons pas à démontrer que les traces postérieures de l'invention n'existent nullement ; que cependant nos adversaires sont tenus de les produire, qu'ils doivent nous indiquer les hommes qui auraient entrepris cette tâche d'imposture, les circonstances probables à qui cette religion si singulière, si opposée à toutes celles qui l'entourent, devrait sa naissance.

Le judaïsme a un caractère particulier prouvant manifestement qu'il n'a pu être inventé insensiblement, et se former par des couches successives d'erreurs et de préjugés, comme nous le remarquons dans les cultes païens. Ici on assiste pour ainsi dire à la composition des couches successives que chaque siècle ajoute aux superstitions précédentes. Or, il n'en est pas de même pour le judaïsme. Il est tout d'une pièce, il est comme fondu d'un seul jet. C'est un bronze colossal, admirable, conçu et exécuté par le même artiste. Cela ne se prouve pas : il suffit de regarder pour reconnaître l'œuvre splendide d'une seule pensée. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour apercevoir la main de Moïse, d'un homme supérieur qui travaillait d'après un plan surhumain. Plus on approfondit cette étude, plus on sent que la Bible est hors de pair avec tout ce que l'antiquité nous a légué, au point de vue de l'authenticité et de la véracité.

En parcourant le globe on voit encore de nos jours se célébrer les mêmes fêtes que du temps de Moïse et de Josué. C'est le même culte, ce sont les mêmes cérémonies. La veille de Pâque au soir, chaque famille israélite se réunit encore autour de la table où l'agneau figuratif est placé comme victime; chaque membre, aujourd'hui comme autrefois, a sa ceinture de voyage sur les reins, et le bâton de pèlerin à la main. Dans mon enfance, j'habitais un village du duché de Juliers, nommé Rodingen, et la maison de mon père était contiguë à celle de plusieurs familles juives. Maintenant que nous comparons leurs mœurs, leurs pratiques et les cérémonies de leur culte, avec les prescriptions consignées dans le Pentateuque, nous sommes frappés de la fidélité scrupuleuse avec laquelle nos anciens voisins observent actuellement encore ce que leur législateur a commandé il y a tant de siècles. Il en est de même de la Pentecôte et de la fête des Tabernacles : c'est l'histoire du peuple de Dieu en action, dans le cercle du calendrier juif. Nous n'avons pas besoin de témoignages étrangers. Nous voyons par nous-mêmes, dans ces anniversaires historiques et providentiels, ce qui a eu lieu il y a plus de 3,000 ans, et nous devenons nous-mêmes témoins.

2° La Bible est un code civil. — La Bible n'est donc pas seulement un livre historique, qui, comme tel, a toutes les marques désirables de véracité; mais elle est encore un livre religieux qui a fondé à lui seul une religion, et une religion en opposition complète avec celles des autres nations, une religion possédant un caractère admirable d'unité, en vertu d'un lien logique que rien ne peut rompre. Cette constitution est tellement d'une seule pièce, qu'on est forcé d'en faire remonter la création au moment même où le Pentateuque nous apprend que Moïse l'établit, car toute supposition contraire serait immédiatement convaincue d'absurdité. L'histoire du peuple juif est en harmonie avec sa religion, sa religion est fondée sur son histoire, sa géographie suppose les tribus, et les unes et les autres ont leur racine dans la loi, de sorte que tout se tient; et ainsi les motifs de certitude se multiplient dans une progression admirable.

Si la Bible est un livre historique, elle est aussi une législation politique, une charte réglant la constitution de l'Etat, les droits et les devoirs des citoyens. En même temps c'est un code civil, un code criminel, un

code de procédure, un code complet enfin. Et, chose qu'on ne remarquera jamais assez, cette législation politique dans toutes ses parties, même les plus minimes, n'a jamais subi de modification, tandis que tout a changé autour des Hébreux, les mœurs, les usages, les lois et les constitutions surtout. Nous n'avons plus, dans les auteurs si multipliés de l'antiquité, les anciennes lois des premiers législateurs ; elles ont été vingt fois bouleversées dans les républiques grecques, et chaque année modifiées dans les détails au milieu des assemblées délibérantes. Mais sur le sol hébraïque pas un seul mot n'a été retranché. Les Juifs professent un tel respect pour leur loi qu'ils l'ont toujours apprise de mémoire. Ils la lisaient continuellement ; ils en plaçaient des légendes jusque sur leurs portes. Cette lecture instruisait leurs enfants ; elle était leur consolation et leur lumière les jours de sabbat et de fêtes solennelles. Ils savaient combien il y avait de mots et de lettres dans ce saint livre. Comment ne pas voir un prodige dans un fait si manifestement contraire à l'étonnante mobilité de la nature humaine ?

Ces faits, personne ne peut les nier : ils sont connus de tous. Il faut ne plus tenir compte du bon sens pour résister à ces flots de lumières. Que si on voulait encore discuter l'origine de cette loi civile qui a formé un peuple, nous renverrions les incrédules non-seulement à tous les écrivains juifs qui ont parlé de sa permanence invariable, aux auteurs profanes qui se sont exprimés dans le même sens, mais nous constaterions que les mœurs des Hébreux sont si fortement trempées dans l'esprit de leur loi que, depuis que l'histoire profane nous les signale, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, elles sont restées identiquement ce qu'elles étaient alors. Cette immutabilité surprenante dans une si longue durée ne nous démontre-t-elle pas la même invariabilité pour le temps moins long qui a précédé ? d'autant plus que la langue, les livres subséquents, l'histoire postérieure, l'archéologie du peuple juif, les médailles, les vestiges de la haute antiquité, confirment tout ce que nous voyons encore aujourd'hui. Et les Israélites de la captivité de Babylone et de Ninive, dont on a trouvé des restes en Orient, sont encore là comme pièces de conviction, de même que les derniers débris de la nation samaritaine.

Supposons que les Français continuent à être régis par le Code Napoléon pendant 2,000 ans, quelque Strauss ou quelque faux critique du XL^e^ siècle de l'ère chrétienne serait-il admis à dire alors que Napoléon est un mythe, et que son code n'a pas régi notre nation pendant les âges écoulés depuis son adoption ? Une telle idée ne saurait venir à personne. Ceux qui font avec tant de légèreté des hypothèses contre la Bible, voudraient-ils admettre que dans trois ou quatre cents ans des savants pourront persuader à tous les Français que le Code Napoléon n'est pas l'œuvre de cet homme extraordinaire, mais que des faussaires habiles ont inventé ce personnage pour donner de l'autorité à une législation ; ou bien encore que cette législation, quoique d'une date assez récente, a été réellement celle qui a dirigé les Celtes plusieurs siècles avant l'occupation romaine ? Ces suppositions pourtant nous sembleraient moins absurdes que celles des rationalistes. Les actes publics et particuliers, les contrats, les décisions des tribunaux, les

mœurs de notre pays, des monuments sans nombre, se présenteraient pour confondre ces audacieux écrivains. Or, cette suite de monuments, ces faits, ces décisions, nous les avons dans tous les écrits postérieurs à Moïse jusqu'à nos jours, dans l'histoire juive et profane, et dans le peuple lui-même, qui est encore cette loi vivante, et qui n'a pu commencer à exister que par elle. Est-ce que nous avons des doutes sur l'origine des codes théodosien, lombard et wisigoth, qui n'ont pas eu une destinée aussi heureuse et une influence aussi profonde que les lois civiles des Hébreux? Tous ces détails, comme les considérations générales, démontrent avec la dernière évidence que rien au monde n'approche de la certitude historique de la Bible.

3° La Bible est un cadastre. — La Bible, histoire nationale, code religieux et code civil, est de plus un titre de partage de la terre promise entre les diverses branches de la famille de Jacob. Le Pentateuque et le livre de Josué sont un vrai cadastre, qu'on nous permette cette expression ; ils ont tracé d'abord les frontières de la nation ; puis, entrant dans les détails, ils donnent les limites particulières de chaque tribu avec le nom des villes, des montagnes et des terres qui en font partie.

Moïse, dans le chapitre XXXIV des Nombres, commence ainsi ce vaste travail du partage :

« 2. Ordonne ceci aux enfants d'Israël et dis-leur : Lorsque vous serez entrés dans le pays de Chanaan et que vous y posséderez chacun ce qui vous sera échu par le sort, voici quelles en seront les limites.

« 3. Le côté du midi commencera au désert Sin qui est près d'Edom, et il aura pour limites vers l'orient la mer Salée.

« 4. Les limites du midi seront le long du circuit que fait la montée du Scorpion, passeront par Senna et s'étendront depuis le midi jusqu'à Cadès Barné. De là elles iront jusqu'au village nommé Adar, et s'étendront jusqu'à Asemona.

« 5. D'Asemona elles iront en tournant jusqu'au torrent de l'Egypte, et elles finiront au bord de la grande mer.

« 6. Le côté de l'occident commencera à la grande mer et s'y terminera également.

« 7. Les limites du côté du septentrion commenceront à la grande mer et s'étendront jusqu'à la haute montagne (du Liban).

« 8. Et de là elles iront vers Emath jusqu'aux confins de Sédada,

« 9. Et s'étendront jusqu'à Zephrona et au village d'Enan. Ce seront là les limites du côté du septentrion.

« 10. Les limites du côté de l'orient se mesureront depuis le même village d'Enan jusqu'à Sephama ;

« 11. De Sephama elles descendront à Rebla, vis-à-vis la fontaine de Daphnis. De là elles s'étendront le long l'orient jusqu'à la mer de Cénéreth,

« 12. Et passeront jusqu'au Jourdain et se termineront enfin à la mer Salée. Voilà quelles seront les limites de l'étendue des pays que vous devez posséder.

« 13. Moïse donna donc cet ordre aux enfants d'Israël et leur dit : Ce sera là la terre que vous posséderez par sort, et que le Seigneur a

commandé que l'on donnât aux neuf tribus et à la moitié de la tribu de Manassé.

« 14. Car la tribu des enfants de Ruben avec toutes ses familles, la tribu des enfants de Gad, distinguée aussi selon le nombre de ses familles, et la moitié de la tribu de Manassé,

« 15. C'est-à-dire deux tribus et demie, ont déjà reçu leur partage au-delà du Jourdain, vis-à-vis Jéricho, du côté de l'orient ».

Ces préliminaires du grand partage montrent avec quelle attention minutieuse tout est prévu, afin qu'il n'y ait aucune confusion, ni prétexte à réclamation ou à mécontentement.

Dans le chapitre suivant le législateur détermine la portion de la tribu de Lévi avec une scrupuleuse précision.

« 2. Ordonne aux enfants d'Israël que des terres qu'ils posséderont, ils donnent aux Lévites,

« 3. Des villes pour y habiter, et les faubourgs qui les environnent, afin qu'ils demeurent dans les villes et que les faubourgs soient pour leurs troupeaux et pour leurs bêtes.

« 4. Les faubourgs qui seront en dehors des murailles de leurs villes s'étendront tout autour dans l'espace de mille pas.

« 5. Leur étendue sera de deux mille coudées du côté de l'orient, et de même de deux mille du côté du midi; ils auront la même mesure vers la mer qui regarde l'occident, et le côté du septentrion sera terminé par de semblables limites. Les villes seront au milieu, et les faubourgs au dehors.

« 6. De ces villes que vous donnerez aux Lévites, il y en aura six de séparées pour servir de refuge aux fugitifs, afin que celui qui aura répandu le sang puisse s'y retirer.

« 7. Il y aura en tout quarante-huit de ces villes avec les faubourgs ».

Voilà les prescriptions générales que le législateur des Hébreux traça dans le désert pour le partage de la terre promise ; c'est Josué qui devait y mettre la dernière main, régler tous les détails avec les anciens du peuple, désignés par Moïse lui-même [1].

C'est un monument historique de la plus haute valeur. Il fournit une nouvelle preuve de la véracité de la Bible par la géographie de la terre sainte, par l'acceptation qu'ont faite de ce partage toutes les tribus, par la fidélité avec laquelle elles l'ont gardé, par la conservation et la durée des dénominations données aux villes, aux montagnes, aux fleuves et aux mers.

Notre deuxième volume contiendra en abondance les preuves matérielles, par les monuments et la géographie, de l'exactitude et de l'authenticité du texte de Moïse et de Josué.

L'antiquité ne saurait nous offrir un morceau de géographie tracé avec plus de clarté et de précision que ce partage des douze tribus d'Israël. Rien de plus merveilleux. Les rationalistes, qui ont la malheureuse prétention de faire monter jusqu'à la hauteur de la Bible les nuages de leurs

[1] On pourra consulter ce travail dans le texte sacré au livre de Josué.

sophismes, comprendront-ils combien ils sont dominés par de tels monuments ?

Nous les accablons sous une série de questions auxquelles il n'est pas de réponse possible, sinon par l'acceptation pure et simple du récit biblique.

Peut-on attribuer ce partage des douze tribus à d'autres que Moïse et Josué ? N'est-ce pas là la pensée, la conviction constante de la nation, d'accord avec le livre qu'elle porte ? Quel autre personnage aurait eu assez d'autorité pour imposer un tel partage, établissant quelques tribus dans un état de supériorité ? S'il eût été fait avant Josué et Moïse, comment eussent été accueillies les paroles de ces deux conducteurs du peuple juif, contre lesquelles auraient protesté les livres mêmes ? Est-ce que la dispersion des Chananéens par tout l'univers ne coïncide pas, même d'après l'histoire profane, grecque et latine, avec l'occupation de Josué ? On trouve des Chananéens à Carthage, à Hippone, en Grèce, sur la terre d'Espagne ; nous prouverons toutes ces assertions. N'y a-t-il pas un monument positif de la victoire de Josué dans la colonne que Procope vit en Afrique ? S'il eût été fait après Moïse, les noms des auteurs et le bruit d'un tel événement ne se seraient-ils pas perpétués ?

Si le partage ne se fût pas accompli du temps de Josué, comment aurait-on conservé la séparation des douze tribus, qui, de fait, ne se sont pas confondues jusqu'à une époque fort avancée ?

Est-ce que les Juifs ne tenaient pas exactement la liste de la généalogie de leurs ancêtres, comme le prouvent celle des pontifes, celle des rois, de la sainte Vierge, de saint Joseph, et un grand nombre de généalogies partielles du livre des Rois et des Paralipomènes ? D'ailleurs, différentes lois sur les mariages, d'après lesquelles il fallait connaître ses ancêtres et sa tribu, supposent rigoureusement cet usage. Le mariage de saint Joseph, plusieurs passages du Nouveau Testament et des auteurs juifs, attestent qu'il était en vigueur de leur temps.

Le docteur Sepp a bien étudié cette question ; voici ce qu'il dit (*Vie de Jésus-Christ*, t. I, p. 173) :

« Les enfants d'Israël étaient partagés en tribus, races et familles. Ce partage avait été fait par Moïse d'abord, puis sous le règne de David, et il resta tel sous les rois ses successeurs. Il se conserva même après la captivité de Babylone. Les races et les familles qui revinrent de cette ville furent enregistrées dans les livres d'Esdras et de Néhémie, et formèrent de nouvelles souches généalogiques. C'est pour cela que nous trouvons après la captivité, non-seulement des Juifs et des Lévites, ou des Benjamites comme l'apôtre saint Paul, mais encore des Asérites comme la prophétesse Anne, et que nous voyons reparaître la limite des anciennes tribus de Zabulon, Nepthali, etc. Bien plus, le retour des Juifs de Babylone continua par groupes jusqu'aux derniers temps de l'existence de ce peuple, comme nous le voyons par l'exemple de Hillel et d'Analet. (Josèphe, *Antiquités*, XV, 3.) A l'époque où naquit Jésus-Christ, l'ancienne constitution du peuple juif était si vivante encore, qu'elle servait de base à ses espérances théocratiques. Et même le Talmud, dans l'exposé général du droit judaïque, a

encore égard au partage primitif en douze tribus, ce qui était d'une souveraine importance, puisque le droit de succession était fondé chez les Juifs sur l'origine.

« La classification du peuple par tribus et par familles formait donc la base de l'état judaïque. C'est pour cela que dans les recensements, sous Quirinus et les autres, chacun devait se faire inscrire au lieu de son origine ».

Ajoutons à ces lumineuses observations de Sepp, qu'au deuxième siècle un empereur romain donna ordre de faire mourir tous les Juifs de la famille de David. On était donc persuadé qu'on avait un moyen juridique et sûr de s'assurer de ceux qui appartenaient à cette illustre race.

Nous ne pouvons accumuler ici toutes les preuves que nous possédons sur ce sujet; notre histoire les reproduira.

Or, tout cela prouve néanmoins très-clairement la permanence de la distinction des tribus et des familles, telles qu'on les trouve signalées dans le partage consigné au Pentateuque.

Nous pouvons donc conclure avec sécurité, qu'une erreur de date sur le temps et le lieu où a été écrite et publiée la loi de Moïse est absolument impossible. Une foule de monuments encore vivants, encore debout, remontent rigoureusement à cette glorieuse époque, et ne permettent pas que le moindre doute atteigne le fait qu'ils constatent.

Ainsi, le peuple hébreu est bien l'œuvre de Moïse et de sa loi. Voilà la cause de sa durée, la cause unique de sa force. Cette loi l'a séquestré du monde, lui a donné sa physionomie, ses mœurs, ses espérances. Son histoire explique sa religion, sa religion donne la raison de ses lois, ses lois supposent son territoire. Quel majestueux ensemble de preuves! La Bible triomphante s'élève plus lumineuse que la colonne qui guidait les Hébreux dans le désert. Elle touche au ciel par son sommet, et sa large base repose solidement sur un peuple entier, né d'elle, et qui la conserve contre toutes les lois ordinaires des événements humains. Ce peuple, qui est par excellence un peuple HISTORIQUE, qui n'a vécu et qui ne vit encore que pour rendre palpable aux yeux du genre humain les faits et gestes de Dieu sur la terre, ce peuple ne porte pas seulement la Bible dans ses mains avec un saint respect, mais il la cite continuellement; il la garde dans sa mémoire. Ce n'est pas assez: il la reproduit dans sa religion, dans ses fêtes, dans son calendrier, dans le frontispice de ses maisons, dans ses cantiques et ses chants religieux qui donnent un abrégé de toute son histoire; dans ses sacrifices, dans ses lois civiles, dans ses mœurs et ses usages, dans sa langue qui a aussi participé à la pérennité de sa vie; dans son territoire, dans la division de ses tribus et dans la succession de ses pontifes, de ses juges et de ses rois; enfin dans son temple, qui est à lui seul le résumé de son histoire. Qui osera, en dépit du sens commun, mettre en parallèle avec ce gigantesque monument, œuvre si manifestement divine, les élucubrations obscènes et immondes de quelques rêveurs inconnus des bords du Gange ou de l'Euphrate?

### IV. — Autres faits corroborant les précédents.

Nous sommes loin d'avoir épuisé les points de vue si multiples qui, tour à tour, font converger vers le vénérable monument de la Bible leur contingent spécial de preuves irréfutables.

Poursuivons l'examen des faits publiquement connus et constamment acceptés dans la nation et par l'histoire générale ; nous parlerons 1° de la circoncision, et 2° des témoignages que donnent au Pentateuque les livres subséquents de la Bible.

1° La Circoncision. — La circoncision est un fait bien remarquable par rapport au sujet que nous traitons. A vrai dire, c'est l'histoire d'Abraham écrite avec le sang de toute une nation. Si la circoncision eût été pratiquée une seule fois sur Abraham, sa famille et ses serviteurs, ce fait si singulier, si frappant, serait sans doute resté dans la mémoire du peuple qui reconnaissait ce patriarche pour chef ; mais quelle valeur plus grande n'obtient-il pas en se renouvelant à chaque génération et dans chaque individu, comme un mémorial vivant et sanglant de l'alliance de Dieu avec le chef des Hébreux ? S'imagine-t-on qu'on puisse se méprendre sur la personne de celui qui, le premier, introduisit une pratique si extraordinaire ? Il y a plus, nous affirmons que l'idée de la circoncision ne serait jamais tombée dans l'esprit de l'homme, si elle n'eût été suggérée par Dieu lui-même : les lois humaines n'eussent jamais été assez puissantes pour la maintenir. Le passage des Israélites a pu laisser en Egypte les traces de la circoncision observées par Hérodote ; mais elle n'y fut ni généralement ni longtemps pratiquée. Il faut absolument que les récits de Moïse soient vrais dans tous leurs détails pour expliquer la circoncision. Quand elle n'aurait d'autre cause que l'hygiène, elle aurait une grande force probante pour nous comme souvenir matériellement continué sans interruption. Mais elle a une tout autre importance, car elle est l'expression solennelle et éternellement durable du pacte que Dieu conclut avec son peuple. Ce fait se trouve lié intimement avec la Bible dans l'histoire de ses premiers patriarches, dans sa législation où tout est réglé avec les dernières précautions, dans l'histoire des Sichémites, dans la sage mesure qui la suspendit durant le séjour au désert, dans le soin que prit Josué de la remettre en vigueur. Nous montrerons que les pierres incisives, dont ce chef se servit pour opérer la première circoncision dans le désert, devinrent un monument matériel de cette observance du successeur de Moïse. Partout et toujours cette pratique rappelle la vie d'Abraham. Il en est ainsi, non-seulement chez les Juifs, mais encore chez les Israélites, les Arabes, les Samaritains, et dans tout l'Orient.

2° Témoignages que donnent au Pentateuque les livres subséquents de la Bible. — Quand on juge la Bible relativement à son authenticité, il faut se défendre contre une illusion, celle de voir dans l'Ancien Testament un monument unique et indivisible. Il y a unité, sans doute, et unité admirable dans la liaison des faits historiques et le développement naturel des événements, dans l'accomplissement successif d'un plan primitif. Mais au point de vue des diverses pièces qui forment son ensemble, l'Ancien Testa-

ment est une réunion de plusieurs écrits différant profondément, soit par leurs auteurs, soit par le siècle où ils ont été composés, soit par les matières qui y sont traitées, soit par le style et la langue en usage. C'est une bibliothèque, une collection de documents constituant vingt-six livres. Le Pentateuque, Josué, les Juges, Job, Ruth, les Rois, les Paralipomènes, Esdras, Tobie, Judith, Esther, les Machabées; les quatre grands prophètes, Isaïe, Ezéchiel, Jérémie et Daniel, enfin les douze petits prophètes, ont chacun leur livre particulier. Mais ces divers écrits, composés pendant l'espace de plus de mille ans, exprimant la pensée et les témoignages de chaque génération, sont, relativement à l'authenticité du Pentateuque, pièce principale et fondamentale de la Bible, autant de contre-forts qui le soutiennent et en augmentent la solidité; ce sont des rejetons poussant au pied du grand arbre. Ils ont leur vie propre, mais ils témoignent de l'unité de leur origine.

Otez le Pentateuque, et les livres de Josué, des Juges, des Rois, etc., n'ont plus de raison d'être, car ils en sont le prolongement et la conséquence obligée : tous ces ouvrages montrent l'histoire, la religion, la législation, le territoire, les mœurs, les coutumes, tels que les a établis ou préparés le Pentateuque. C'est une action incessante dont on distingue toujours et clairement le premier moteur, une chaîne qui fait remonter au premier anneau.

Le livre de Josué est non-seulement l'histoire de ce qui s'est accompli sous ce chef des Israélites, mais aussi un compte rendu fidèle de l'exécution des ordres de Moïse.

Au chap. I, ℣ 7 et 8 : « Prends courage », dit Dieu à Josué, « efforce-toi de plus en plus d'exécuter fidèlement tout ce qui est ordonné dans la loi que Moïse mon serviteur t'a donnée. Le livre de cette loi sera toujours dans ta bouche, et tu le méditeras le jour et la nuit afin que tu observes ce qui y est écrit ». Aux chap. XXIII et XXIV on lit : « Josué éleva un autel au Seigneur Dieu d'Israël, sur le mont Hébal, selon que Moïse, serviteur de l'Eternel, l'avait ordonné aux enfants d'Israël, et qu'il est écrit dans le livre de la loi de Moïse; il fit cet autel de pierres non polies, que le fer n'avait point touchées... il écrivit aussi sur des pierres le double de la loi que Moïse avait exposée devant les enfants d'Israël... et après cela il fit lire toutes les paroles de bénédiction et de malédiction, et tout ce qui était écrit dans le livre de la loi; il n'omit rien de tout ce que Moïse avait recommandé de dire » (8-40). Ceci est conforme à ce qui est écrit dans l'Exode, XX, 35, et dans le Deutéronome, X, 5.

Le partage des terres aux tribus, la désignation des villes de refuge des Lévites, la première Pâque célébrée à Galgala, la reprise de la circoncision, toutes les guerres faites aux Chananéens, enfin toutes les œuvres de Josué sont un accomplissement fidèle des ordonnances de Moïse.

Arrivé à sa dernière heure, le grand homme retraça aux Hébreux réunis l'histoire de leurs ancêtres, et leur rappela avec chaleur la nécessité d'être fidèles observateurs de la loi : c'était reproduire devant la nation assemblée l'abrégé du livre de Moïse.

Le livre des Juges, dans les chap. I, II, III, X, XI, XII, XXI, rend témoi-

gnage à l'authenticité de la Bible en rappelant la nécessité de l'observation de la loi de Moïse, les merveilles de la sortie d'Egypte, et les fêtes célébrées dans la terre promise selon le rit mosaïque. Il en est de même du livre de Ruth, dans le chap. IV, ℣ 7, 12.

Les quatre livres des Rois et les deux des Paralipomènes, sont un tissu de souvenirs de la loi de Moïse, de sa violation ou de son observation. Impossible de tout citer. Si David accumule tant de richesses pour la construction du temple, c'est afin de préparer un lieu digne de recevoir l'arche d'alliance, les Tables de la loi, et de rendre hommage à la loi reçue de Dieu par le ministère de Moïse. C'est avec les mêmes sentiments que son fils Salomon élève ce chef-d'œuvre. Que de prophètes envoyés aux différents rois prévaricateurs, pour les rappeler avec leur peuple à l'observance de la loi !

M. l'abbé Glaire (*Introduct. historique aux livres saints*, t. III, p. 14), a exposé avec les derniers détails des citations du Pentateuque faites par les livres saints subséquents. Nous avons marqué nous-même, en marge de la Bible dont nous nous servons, les versets de ces livres, depuis Josué jusqu'aux Machabées, où le Pentateuque est cité, et nous avons *trouvé des milliers de textes*. C'est comme un vaste miroir où chaque siècle, à dater de Moïse, réfléchit avec une fidélité parfaite tous les événements racontés par l'immortel historien. On voit ainsi tous les grands hommes de chaque époque, toutes les générations postérieures les yeux tournés vers le Pentateuque, et se redisant religieusement ses paroles.

### V. — Précautions prises par Moïse et par les Juifs pour l'inviolabilité du Pentateuque.

Jamais ordre ne fut mieux observé que celui que donna Moïse à son peuple, lorsqu'il lui défendit de rien ajouter ni de rien retrancher à la loi, et à tout ce qu'il avait écrit dans son livre. Les considérations suivantes mettront cette vérité dans tout son jour.

Les Massorètes, c'est-à-dire les docteurs qui ont employé les points-voyelles dans la langue hébraïque, ont compté le nombre de versets composant chaque livre de l'Ancien Testament et de la loi tout entière. Dans la Genèse il y a 1,532 versets, et le verset central est au chap. XXVI, ℣ 40, *et gladio tuo vives*. Dans l'Exode on en a trouvé 1,209 ; le verset central est au chap. XX, ℣ 28. Dans le Lévitique, 859 ; le verset moyen est au chap. XV, ℣ 7. Dans les Nombres, 1,288; le verset central est au chap. XVII, ℣ 5. Dans le Deutéronome, 955 ; le verset central est au chap. XVII, ℣ 10. La somme totale des versets du Pentateuque est de 5,845.

Dans le livre de Josué ils ont compté 656 versets; celui du centre est au chap. X, ℣ 8. Dans le livre premier et le deuxième de Samuel, il y a 1,506 versets; le verset central est au chap. XXVIII, ℣ 24. Dans les Rois, 1,534 versets ; le verset central se trouve au livre premier des Rois, chap. XXII, ℣ 6.

Dans Isaïe il y a 1,295 versets ; celui du centre est au chap. V, ℣ 21. Dans Jérémie il y a 1,365 versets; celui du centre est au chap. XXVIII, ℣ 11. Dans Ezéchiel il y a 1,275 versets; le central est au chap. XXVI, ℣ 1. Tous

les petits prophètes réunis en un volume ont 1,050 versets ; le verset moyen se trouve au chap. III de Michée, ℣ 12. Les Psaumes ont 2,527 versets; celui du centre est au Psaume LXXVIII, ℣ 35. Les Proverbes ont 915 versets; celui du centre est au chap. XVI, ℣ 18. Job a 1,070 versets; celui du centre est au chap. XXII, ℣ 16. Le Cantique des Cantiques a 117 versets; celui du centre est au chap. IV, ℣ 14. Ruth a 85 versets; celui du centre est au chap. II, ℣ 21. Le livre des Lamentations a 154 versets; celui du centre est au chap. III, ℣ 34. L'Ecclésiaste en a 222 ; le ℣ 10 du chap. VI est central. Esther a 166 versets; le central est au chap. V, ℣ 7. Daniel a 157 versets; le centre est au chap. V, ℣ 30.

Esdras et Néhémie ont 688 versets; le central se trouve au chap. III de Néhémie, ℣ 32. Les deux livres des Paralipomènes ont 1,763 versets; celui du centre se trouve au chap. XXVII du deuxième livre, ℣ 25.

La somme totale des versets de l'Ancien Testament est de 23,206.

Les docteurs juifs ont aussi fait des remarques à l'infini sur les mots contenus dans la Bible et sur les différents sens du même mot.

Enfin ils ont noté avec le dernière exactitude le nombre de lettres consonnes qui entrent dans la composition de chaque livre.

Le tableau suivant exprime combien de fois chaque lettre est répétée dans tout l'Ancien Testament :

| | | |
|---|---|---|
| א 42,377 fois | ט 11,052 fois | פ 22,725 fois |
| ב 38,218 | י 66,428 | צ 21,882 |
| ג 29,537 | כ 48,253 | ק 22,972 |
| ד 32,530 | ל 41,517 | ר 22,147 |
| ה 47,554 | מ 77,778 | ש 32,148 |
| ו 76,922 | נ 41,696 | ת 50,343 |
| ז 28,867 | ס 13,580 | |
| ח 23,437 | ע 20,175 | |

La somme réunie de ces nombres est de 815,280 consonnes.

Nous sommes loin de reproduire toutes les observations de détail que les savants Israélites ont faites sur le texte biblique, et qui ont été conservées avec fidélité dans le Talmud et dans la tradition juive. Ces remarques remontent d'une manière certaine jusqu'aux Massorètes, c'est-à-dire aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est probable, dit Valton (V. Migne, *Introduct. à l'Ecriture*, t. I, p. 291 et *passim*, pour tous les détails donnés par Valton), il est probable que ces remarques sont en partie déjà l'ouvrage des docteurs.

Le même auteur ajoute que la secte des Pharisiens, si zélée pour l'observation de la loi, a dû réunir plusieurs observations de ce genre.

Pourquoi cette attention si minutieuse, ces précautions infinies ? C'est afin, dit Valton, que ni la fraude ni la négligence ne pussent porter atteinte à ce livre vénérable, dont chaque mot était considéré comme un rayon divin. Sans doute un bon nombre de ces mesures paraissent superflues, mais leur ensemble est comme un rempart écartant la main téméraire qui voudrait entamer l'intégrité de la Bible. Le scepticisme a beau multiplier ses efforts pour attribuer à Esdras, à Josias et à d'autres, des innovations frauduleuses; l'examen de ces hypothèses les montre impraticables. Contre ces

suppositions s'élève l'existence des Samaritains, ces ennemis des Juifs, intéressés à réclamer. En remontant plus haut on voit toute une nation savamment organisée, et qui ne marche qu'en vertu même de cette loi qu'on prétend introduite plus tard. Il y aurait là un effet sans cause, s'il fallait admettre l'invention, dans les siècles postérieurs, d'une législation qu'on n'a cessé de lire, de méditer, de confier à la mémoire des enfants et de tout le monde; d'une législation inscrite sur la poitrine, sur la tiare des Pontifes, sur les monuments publics, sur les portes des maisons, comme sur les franges des robes.

Il y a deux cents ans, un protestant de France, Abbadie, ruinait à l'avance, par les profondes considérations qu'on va lire, les attaques superficielles que ses coréligionnaires allemands des siècles suivants devaient diriger contre la Bible. Son *Traité de la religion chrétienne* est demeuré un chef-d'œuvre.

« Telle est la merveille de la sagesse divine (chap. v, IIIe section, édit. in-12, 1835), dit-il, que ce qui avait donné lieu aux doutes des incrédules, sert à les dissiper, et que, sans aller plus loin, leurs difficultés servent à rassurer notre foi.

« La diversité du style, objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces livres admirables n'ont pas été écrits par un seul homme, et que ce n'est point Esdras qui en est l'auteur. Les petites variétés de chronologie, ou plutôt ces apparences de variétés que nous laissons aux interprètes le soin de concilier, nous rassurent du moins contre le soupçon que nous pourrions avoir que ces auteurs se sont copiés les uns les autres. Les répétitions y sont d'un usage merveilleux, étant absolument nécessaire que les vérités essentielles et importantes soient répétées, afin qu'on ne puisse prétexter l'ignorance ni corrompre la vérité. La simplicité du style répond au dessein que la sagesse divine a eu de rendre cette révélation proportionnée à la portée de tout le monde. Les transpositions, les parenthèses, et tout ce qui semble dans l'Ecriture contraire aux lois de la politesse, nous marquent un caractère élevé au-dessus de l'affectation et des vains ornements d'une éloquence qui est toujours suspecte d'intérêt ou de vanité. Les diverses leçons, les termes synonymes, la variété des ponctuations, réveillent et attachent l'esprit des hommes, lequel, sans ces petites difficultés, considérerait avec autant de froideur et d'indifférence les merveilles de la seconde révélation auxquelles il serait trop accoutumé, que nous considérons celles de la première, outre que ces sortes d'accidents ne peuvent s'éviter, à moins d'un miracle constant et perpétuel qui n'est point dans l'ordre de la Providence, et n'y saurait être, parce qu'il cesserait d'être un miracle s'il subsistait toujours. D'ailleurs, comme il a fallu qu'il y eût des difficultés dans les mystères pour exercer notre esprit et pour le soumettre, il a été nécessaire aussi que la révélation des Juifs parût sujette aux accidents qui arrivent aux autres livres pour exercer la foi encore à cet égard et donner lieu à la confiance que nous devons avoir en la sagesse divine.

« Les incrédules qui aiment à vétiller là-dessus, feraient bien mieux de considérer si ces difficultés mêmes n'entrent point dans le plan de la religion, et ne font point partie du conseil de Dieu; car pour nous, nous

les regardons comme des ombres nécessaires à la beauté du tableau, et nous n'avons pas de peine à leur trouver des usages qui en découvrent la raison et la nécessité ».

Au chapitre VI, le même auteur expose dix moyens employés par la Providence pour la conservation des livres sacrés.

« 1° Ceux entre les mains desquels ils se trouvent sont des Juifs, nation de tout temps si zélée pour conserver ce qu'elle regarde comme la révélation qui lui a été donnée de Dieu, qu'elle s'expose volontiers au feu plutôt que de rien perdre de cet attachement. Du temps des rois de Babylone, de Perse, sous Antiochus, sous Hérode, sous les Romains, ils ont souffert le martyre pour être fidèles à leurs législations.

« 2° Les cœurs des Juifs ont toujours été attachés à ces livres comme à une écriture qui renferme leurs droits et leurs priviléges, qui contient les titres qu'ils avaient à posséder la terre de Chanaan, et qui fonde tous les avantages qu'ils ont sur les autres nations.

« 3° Dieu avait établi des Lévites pour être les gardiens de ces livres.

« 4° Le peuple, de son côté, devait les lire, s'en entretenir incessamment, et en entendre solennellement la lecture de sept ans en sept ans ; ce qui détruit le soupçon qu'on pourrait avoir que les Lévites lui en pussent imposer à cet égard.

« 5° Moïse avait engagé toutes les personnes qui recevraient ces livres à ne souffrir pas qu'on les changeât, en disant expressément : *Tu n'ajouteras à cette loi et tu n'en diminueras.*

« 6° Dieu n'avait pas seulement établi des gens pour garder ces livres sacrés, mais il choisit même un lieu assuré pour cela, l'exemplaire original de la loi ayant été mis premièrement dans le Tabernacle par le commandement de Dieu, et ensuite dans le temple que Salomon bâtit.

« 7° La Providence a permis qu'il y eût toujours des divisions parmi les Juifs : division entre les princes de Juda et d'Israël, divisions entre les sectes différentes ; ils furent soumis à des nations étrangères qui les maltraitaient, ce qui ne leur aurait jamais laissé la liberté ni les moyens de changer l'Ecriture, quand même ils en auraient eu l'intention.

« 8° Les captivités n'ont pas été assez longues pour leur faire oublier leur loi, et même ils y ont donné des preuves nouvelles de leur attachement.

« 9° Le contenu même de la loi était écrit en quelque sorte dans les monuments extérieurs et sensibles, puisque les cérémonies qui se pratiquaient communément parmi les Juifs étaient destinées à leur mettre devant les yeux la plupart des choses qui étaient contenues dans leurs Ecritures. On ne peut supposer que la substance de ces Ecritures ait pu se perdre.

« 10° Que l'Ecriture des Juifs est d'une telle nature, que si elle a été corrompue dans l'essentiel, c'est-à-dire dans les prophéties et dans les miracles qu'elle rapporte, il faut qu'elle ait été entièrement supposée, parce que, n'étant qu'un tissu de prophéties et de faits miraculeux, il faut que tout entière elle ne soit qu'une invention, si ces prophéties et ces miracles ne sont que des fictions ».

Abbadie donne ensuite de nouveaux développements à ces pensées, que le lecteur peut consulter ; mais il nous paraît que leur seul exposé suffit à en faire sentir toute la force.

Cette suite ininterrompue de témoignages rendus au Pentateuque, et cinquante générations d'enfants d'Abraham les yeux fixés sur le Sinaï, proclament que Moïse a reçu la loi des mains de Dieu pour la montrer au peuple hébreu.

Les historiographes, les prophètes, les rois, les juges, les poëtes, tout parle de cette loi. Les villes sont habitées conformément à ses prescriptions; les montagnes, les rivières, les mœurs, les ruines, les tombeaux rappellent les événements indiqués par le grand livre qui a formé et qui fait vivre la nation élue. Le soleil, à son midi, ne donne pas plus de lumière que cet ensemble de faits n'en jette sur le Pentateuque.

### VI. — Quels sont les peuples qui vénèrent la Bible.

Avec quelle majesté la Bible plane sur le monde ! Elle est comme un astre qui attire sans cesse les regards du genre humain. Tous les peuples civilisés la vénèrent. Il n'y a que les Barbares qui la méconnaissent. Non-seulement les Juifs la conservent avec une fidélité incomparable, mais les chrétiens l'ont reçue de leurs mains, et ces deux portions de l'humanité, si divisées sur le Messie, s'accordent dans le respect qu'elles portent à ce livre. Aux Juifs et aux chrétiens s'associent les Samaritains, débris providentiellement conservés des dix tribus. Il est prouvé que leur texte du Pentateuque remonte au temps de Jéroboam, contemporain de Salomon, et à cette époque nous sommes à peine à cinq siècles de Moïse. Les objections contre l'authenticité du texte samaritain n'ont pas de valeur. Le caractère différent et la haine des deux peuples garantissent l'origine assignée à ce livre et sa date fixée au règne de Jéroboam.

A ces trois ordres de témoignages il s'en ajoute un quatrième, celui des mahométans. Sans doute ils ont défiguré les faits, le Coran a été fabriqué dans un temps où la critique chez les Arabes était encore plus faible qu'elle ne l'a été depuis. Du moins ils ont eu l'intention de respecter toutes les données principales de la Bible, et leurs traditions viennent souvent corriger ce qu'il y a de fautif dans le texte de leur Coran. Au surplus, Abulfarage, tout seul, lui si respecté dans toutes les sectes de l'islamisme, rend un hommage très-complet et très-éclairé à la Bible.

Ainsi tous les siècles, et, depuis deux mille ans, tout l'univers civilisé, entourent de leurs hommages la personne de Moïse, législateur des Hébreux, admirent ou pratiquent sa loi comme un chef-d'œuvre de perfection morale et comme le plus grand fait historique du monde avant l'ère chrétienne.

### VII. — L'architecture et la sculpture confirment la Bible.

La Providence nous a encore ménagé un autre ordre de faits, qui demandent à rendre aussi leur témoignage en faveur de la véracité de Moïse. C'est l'architecture et la sculpture qui nous les fournissent.

L'arche d'alliance, les chérubins, l'autel des holocaustes, la mer d'airain, la table des pains de proposition, et surtout les objets vénérables renfermés dans l'arche : les Tables de la loi, la verge merveilleuse d'Aaron, le serpent d'airain et le gomor rempli de la manne qui servit à nourrir le peuple d'Israël pendant quarante ans, tous ces matériaux sacrés du culte établi par Moïse et par Dieu lui-même appelaient le concours de toute la nation dans les cérémonies religieuses. Ces objets augustes, renfermés dans une enceinte composée de colonnes et de tentures, ayant cent coudées de longueur sur cinquante de largeur, formaient le Tabernacle des Hébreux. Dieu, dans l'Exode, avait déclaré qu'il n'était permis de lui offrir des sacrifices qu'en ce seul lieu de la terre, en présence des souvenirs éternels de sa bonté et de sa puissance.

Cette loi, l'une des plus fondamentales du grand législateur, était aussi l'une des plus efficaces pour prémunir le peuple contre l'idolâtrie. Chacun des objets contenus dans le Tabernacle était un mémorial des événements fameux qui avaient sauvé et fondé la nation.

En jetant les yeux sur le Tabernacle, les Hébreux se rappelaient le mont Sinaï et ses prodiges, toute la législation sur le culte et les sacrifices, l'institution du sacerdoce, la nourriture miraculeuse de leurs pères dans le désert, et même leurs révoltes incroyables. Cet appareil était donc un abrégé historique coulé en bronze et en fer, et inscrit sur la pierre et les matières précieuses.

Ces objets avaient été faits par des artistes choisis, avec des matériaux très-riches dont on connaissait la provenance, car ils avaient été emportés d'Egypte. Leur confection n'était pas un mystère, ils avaient été fabriqués sous les yeux mêmes du peuple, et ils étaient destinés à être conservés dans son sein. A dater de ce moment il n'a pas cessé de les considérer avec respect et avec amour. Une tribu tout entière a été préposée à leur garde. Le partage de Josué confirme cette loi ; la géographie, nous l'avons vu, et les ruines mêmes des villes lévitiques, parlent comme la loi et comme les objets du Tabernacle. Chaque année, aux trois grandes fêtes, toute la nation était convoquée autour de l'arche sainte.

Et ces pratiques ont duré ainsi jusqu'à Sédécias. Pendant tout ce temps, avant comme après la construction du temple de Salomon, des monuments certains nous apprennent ce que devient le Tabernacle. Quand Israël voyageait dans le désert, il occupait le centre de la nation, et les tribus avec leurs étendards se rangeaient à l'entour. Quand il arrive au Jourdain, le fleuve se dessèche pour livrer passage à ce monument. On peut encore espérer que des recherches bien conduites feront retrouver les douze pierres placées au fond du lit desséché du fleuve, en témoignage de ce prodige. M. de Saulcy exprime la même espérance dans son dernier ouvrage sur la Terre Sainte. Galgala fut la première halte de l'arche et du peuple ; on y célébra la première Pâque dans la terre promise, et on y pratiqua la première circoncision. De là on porta l'arche à Silo, où elle demeura du temps des Juges. On connaît les malheurs des Israélites qui la laissèrent prendre par les Philistins, lorsque, pour assurer une victoire dont ils n'étaient pas dignes, ils la portèrent au camp. On connaît également la chute de la statue

de Dagon, placée dans le temple où elle avait été déposée, puis la translation de l'arche chez Obédédom.

Mais son histoire va revêtir une nouvelle majesté. Deux grands rois élèvent un temple, une merveille d'architecture, uniquement pour honorer l'arche et le Tabernacle, et l'arche y demeura jusqu'au temps du sac de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Un historien profane, Alexandre Polyhistor, cite Eupolême en ces termes : « Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem, prit vivant Joachim, roi de cette ville. Quant à l'or, l'argent et le bronze renfermés dans le temple, l'en ayant extrait, il l'envoya à Babylone, sauf l'arche et les Tables de la loi qui y étaient contenues. Ce fut Jérémie qui la conserva ». Ainsi, six siècles avant Jésus-Christ tous les objets sacrés existaient encore, sauf le serpent d'airain qu'il fallut détruire du temps de Josias, parce qu'il devenait un sujet de superstitions.

Les faits énoncés précédemment sont constatés par les livres de Josué, des Juges, des Rois, des Prophètes, des Paralipomènes, de Josèphe, de Philon, par la voix unanime de tout un peuple, par plusieurs historiens profanes, enfin par le temple de Jérusalem. Mais ajoutons encore que le Tabernacle, soit que l'arche ait été profanée par la fureur de Nabuchodonosor, soit qu'elle ait été enfouie par Jérémie, a en quelque manière survécu à lui-même dans plusieurs de ses parties, de sorte que les esprits les plus difficiles sont obligés d'avouer qu'on peut remonter jusqu'à Moïse par les matériaux du culte hébraïque.

Sur les ruines du premier temple on en a élevé un second, sous Néhémie. Toutefois il n'y avait plus d'arche sainte, et l'antiquité païenne n'eût pas manqué d'en fabriquer une fausse. Mais tout est vrai et sincère chez les Hébreux : ne pouvant retrouver l'arche, ils rétablissent à nouveaux frais les objets seulement qui étaient connus. Le complément obligé de leur culte, l'autel des holocaustes, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, la mer d'airain sont fabriqués d'après les plans primitifs, sous les yeux des anciens, et ces objets ont duré jusqu'à l'empereur Titus qui en orna son triomphe à Rome, après la prise et la destruction de Jérusalem. Et aujourd'hui encore on peut voir sur l'arc de Titus quelques-uns de ces meubles augustes, sculptés par des artistes romains.

Ainsi, de l'arc de Titus l'archéologie nous fait remonter, par une voie sûre, jusqu'à Moïse dans le désert, et les monuments qu'elle nous offre sont élucidés et interprétés par des monuments écrits, certains, et par les traditions ininterrompues de plusieurs peuples.

### VIII. — Examen des objections que l'exégèse allemande oppose à la Bible.

Mais la savante Allemagne n'a-t-elle pas démoli la Bible? Est-ce que ce livre n'est pas regardé comme un mythe depuis tant de travaux érudits qui ont battu en brèche son authenticité et sa véracité? — Il y a bien des illusions en France sur la valeur de l'exégèse allemande. Nous pourrions nous dispenser d'entrer dans un débat où l'on ne s'attache qu'aux détails, où l'on incidente sur des questions de grammaire et de philologie, en alléguant des

obscurités et des incertitudes qui n'existent souvent que dans l'imagination d'un savant trop préoccupé d'une seule idée. En tout cas, ces difficultés n'ont pas assez de force pour ébranler un monument assis sur des bases plus larges et plus solides qu'aucun autre de l'antiquité.

Qui a jamais songé à révoquer en doute l'authenticité des œuvres d'Hérodote, de Diodore de Sicile et des autres anciens, à cause des embarras que présentent si souvent le texte et la singularité de tant d'événements qui paraissent invraisemblables?

L'histoire de la Bible par les témoignages profanes met à néant tous ces échafaudages philologiques élevés à grands frais et avec beaucoup de fracas. Ce que nous avons à dire sur une multitude de questions spéciales, touchant l'état des sciences, des arts, des mœurs, des connaissances, etc., dans la haute antiquité, établira puissamment la démonstration de la véracité et de l'authenticité du Pentateuque.

Cependant nous tenons à donner ici une réponse directe aux attaques allemandes, du moins à celles qui semblent avoir produit le plus d'effet sur l'opinion publique dans notre pays. Cette discussion nous fournira l'occasion de faire ressortir la force et la perfection de la Bible sous de nouveaux points de vue. Nous devons essayer auparavant de détruire quelques illusions.

On nous a fait croire que l'Allemagne savante tout entière, ou du moins représentée dans ses hommes les plus versés dans la science de l'antiquité, était unanime à nier l'autorité de la Bible. Eh bien ! on a trompé le public français. Voici la vérité : S'il y a un parti qui attaque, il en existe un autre, également nombreux, et certainement aussi savant et plus sage dans son savoir, qui a pris position pour défendre les droits des saintes Ecritures.

Richard Simon avait donné un dangereux exemple par ses témérités d'interprétation, mais il fut dépassé par Astruc, son audacieux disciple. Jusque-là pas une voix n'avait osé élever des suspicions sur l'authenticité de livres saints, même dans le camp protestant ; mais la licence ne connut plus de bornes à la suite d'Astruc : on vit paraître dans l'arène Vater, de Wette, Horsmann, Bohlen, Gramberg, Stoelin et plusieurs autres écrivains qui, au nom de la critique historique, arrachèrent un à un tous les feuillets du Pentateuque ; chaque portion devenait un mythe, une interpolation, une poésie, d'où Dieu, Moïse et l'histoire du genre humain avaient disparu. Et Strauss, en contestant à Jésus-Christ sa divinité, ne fit que tirer des principes de ses devanciers les révoltantes conséquences qu'ils renfermaient.

Le monde catholique s'émut de ces extravagances décorées du nom de science ; de tous côtés se produisirent de vigoureuses protestations ; mais nous n'avons à signaler que ce que l'Allemagne elle-même a fourni de puissants champions pour repousser d'injustes attaques.

« On vit paraître », dit Schoebel, « le savant professeur de Louvain, qui prolonge honorablement la liste des défenseurs de la Bible, on vit paraître épars dans les recueils périodiques ou dans des ouvrages spéciaux, les travaux de Tholuck, de Hug, de Movers, de Dettinger ; les livres de Jahn, de Ranke, de Haevernick, de Hengsterberg, de Keil, de Reusch et de Sepp, tra-

vaux remarquables à des titres divers, et tous marqués au cachet d'une grande science et de la saine critique. Les panthéistes et les rationalistes avaient indignement prostitué la science, ils en avaient fait une fille publique, une chose abjecte ; les croyants la relevèrent de la boue où elle gisait et la rétablirent, et alors elle reparut digne de son antique renommée, grave, noble et terrible au mensonge. Quel homme de cœur et d'intelligence peut lire les livres de Ranke et de Hengsterberg, sans payer un juste tribut d'hommages à ces grands hommes? Ils sont grands par la pensée, grands par la science, grands par la foi. Quelle logique! quelle érudition, quelle fermeté de langage! Comme ils terrassent les mensonges des adversaires de l'authenticité du livre par excellence! Telle objection paraissait quelque chose : Ranke la saisit de sa main de fer, la retourne ; ce n'est plus qu'une ombre vaine, on ne sait ce qu'elle est devenue et on s'étonne qu'on l'ait vue. Tel argument se tenait fièrement campé ; voici les coups de Hengsterberg, ils le frappent comme grêle, le renversent, le brisent et le balaient aux quatre vents. Honneur, honneur éternel à de tels savants! Leur mérite est trop grand pour que les hommes puissent jamais le récompenser. (V. Chassay, *l'Evangile hist.*, *passim.*)

« Les critiques rationalistes sentent parfaitement la valeur de tels adversaires; et, craignant que leur conscience ne se réveille au contact d'une lumière vengeresse, ils se gardent de les lire. Pour leur excuse ils disent que la critique doit être incrédule, et ils s'en vont dresser d'autres machines de guerre ».

« Heureusement », pouvons-nous donc dire avec M. Franck (*Palestine*, p. 933), « heureusement la critique savante a appelé dans l'arène des champions non moins savants, qui ont pris la défense de la tradition reçue ».

Ce jugement n'est pas suspect, car M. Franck, sans pousser jusqu'aux conséquences extrêmes, a un faible pour les agresseurs, ce qui ne l'empêche pas de pencher par sa conviction vers le parti opposé. Il a cru faire acte d'impartialité en disant : *Adhuc sub judice lis est*. Il devrait ajouter que, pour la saine raison et la vraie science, la décision n'est pas douteuse.

Nous avons évidemment autant de motifs que nos adversaires d'affirmer que l'Allemagne a fait des travaux très-consciencieux et profondément savants pour défendre l'authenticité de la Bible, et nous aurions pour nous une majorité écrasante si nous réunissions en faisceau les hommes remarquables qui, depuis la réforme, marchent avec nous. Il faut compter Leibnitz, les Vossius, les auteurs des *Critici sacri*, Grotius, les chefs des réformés eux-mêmes, qui tous, sur ce terrain, font cause commune avec les catholiques. Et pour diminuer encore l'autorité de l'école dite avancée, ajoutons qu'elle perd beaucoup de son poids par ses contradictions. Les agresseurs sont divisés d'opinions sur des questions fondamentales, et souvent le même auteur se réfute lui-même. Ainsi l'autorité de l'Allemagne se réduit à de minces proportions, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un grand prestige en France. Qui le détruira, ce prestige? Cela n'est pas facile à prévoir, puisqu'on veut être trompé. A qui donc l'erreur peut-elle être profitable?

Mais les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer, dirons-

nous encore avec M. Franck, ne nous permettent pas de raconter ici l'histoire détaillée de cette lutte, et de mentionner les hypothèses plus ou moins hardies qui ont été faites sur la composition du Pentateuque, depuis Richard Simon, qu'on peut appeler le père de la critique biblique, jusqu'à de Wette et l'*hypercritique* Bohlen; mais il est de notre devoir de faire connaître l'état de la question, en citant les principaux arguments qu'on peut alléguer pour ou contre l'authenticité du Pentateuque.

### IX. — Accusations spéciales dirigées contre la Bible par les Allemands.

Le premier argument important contre la Bible a été formulé d'abord par Astruc et Eichorn; il affirme que le Pentateuque n'est pas l'œuvre de Moïse, parce qu'il n'est composé que de fragments, débris des anciennes histoires. Il insiste particulièrement sur le Deutéronome, où le décousu, les contradictions, les redites, la variété de style, etc., décèlent les mains diverses qui ont concouru à sa rédaction.

Dirigée contre la Genèse, cette accusation est un vrai contre-sens. Car il n'est pas possible d'imaginer une histoire où l'unité de pensée, de style, de composition, de but, de couleur locale et d'harmonie avec tout ce qui se passait alors dans le monde, soit plus fortement accentuée.

Il y a unité de pensée : l'auteur a en vue de montrer la puissance du Dieu unique qui créa l'univers, l'action perpétuelle de sa Providence, sa bonté envers ceux qui le servent et sa terrible justice envers ceux qui l'offensent. Cette pensée reste visible partout. Il y a unité de style : la narration conserve toujours un caractère de simplicité primitive que personne n'aurait pu feindre; il fallait avoir vécu au milieu de ce monde ou dans un temps très-rapproché, pour associer la majesté avec le ton familier, la profondeur avec la naïveté. Il y a là un naturel que la vérité et la sincérité seules peuvent donner. Tandis que toutes les histoires profanes se perdent dans la nuit et les fables d'une antiquité visiblement exagérée et inventée par les rivalités de l'amour-propre national, Moïse, au contraire, ne place le commencement du monde qu'à une faible distance de son temps, en sorte qu'un petit nombre de ses ancêtres seulement le séparent d'Adam; et quoique les traditions sur ces premiers âges fussent encore récentes, nombreuses et vivantes, il admet les faits dans sa narration avec une sobriété qui étonne. Il adopte une gradation naturelle, sans doute, mais qu'un inventeur après coup n'aurait pas saisie : les récits sont d'autant moins chargés d'incidents et de détails qu'ils remontent plus haut. Il ne fait que nommer les premiers patriarches jusqu'à Abraham. Il n'y a que deux exceptions, Adam et Noé, les deux chefs du genre humain. Et il en devait être ainsi, la chute et le déluge étant des événements exceptionnels dont on n'avait pas dû cesser de parler. Ici tout est parfaitement conforme aux lois de la vraisemblance, parce que tout est véritable. Moïse dit tout juste ce qui se rapporte directement à son but, sans se mettre en peine de satisfaire la curiosité. S'il raconte des prodiges, ceux de la création, du déluge, et le châtiment des Sodomites, il le fait avec la même simplicité qu'on admire dans tout le reste. Et, chose remarquable, dans ces grands événements, ce n'est

pas le surnaturel, l'extraordinaire qui l'émeuvent; ce qui provoque son émotion, c'est le crime qui outrage le ciel. Que les hommes de bonne foi répondent : est-ce ainsi qu'aurait inventé un faussaire?

On a prétendu que le style de l'Ancien Testament, jusqu'après les Rois, était resté identique, sans transformation : ce qui indiquerait que toutes les parties comprenant ces premières époques auraient été écrites dans le même temps. Cette objection repose sur des observations mal faites.

On est obligé de reconnaître que, dans ces âges primitifs, la modification des langues s'opérait avec plus de lenteur que dans les siècles modernes : témoins les inscriptions des monuments égyptiens et les papyrus des momies, qui, bien qu'appartenant à des époques très-diverses, sont cependant du même style.

La langue grecque, à dater d'Hésiode jusqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne, s'est modifiée, sans doute, mais peu profondément. Au reste, nous pouvons négliger cette observation; car le Pentateuque renferme des signes incontestables d'une antiquité supérieure à celle des autres livres de l'Ancien Testament.

On remarque dans cet ouvrage un certain nombre de mots qui ont un genre commun, c'est-à-dire qui ne connaissent ni masculin ni féminin, tels que *puer*, *puella, iste, ista*. Ces mots, dans le Pentateuque, n'ont point de genre, ce qui évidemment décèle une langue primitive et peu travaillée. Il y a des archaïsmes assez nombreux, des tournures de phrases qui n'existent pas dans les livres suivants, et surtout il y a un très-grand nombre de manières de parler dans les livres suivants qui ne sont pas dans ceux de Moïse. Horsman lui-même en a compté plus de cent.

Si les livres de Moïse n'eussent point été écrits dans le temps indiqué, l'auteur apocryphe n'aurait pas manqué de se méprendre dans une foule de circonstances en dépeignant les lois, les mœurs, les coutumes d'une époque où les arts et les sciences avaient peu progressé, où la géographie n'était pas la même, où tant de choses étaient diverses. Le faussaire que les nouveaux critiques voudraient imaginer, ne tombe pas une seule fois dans le piége. Il parle de l'idolâtrie sans parler de temples, parce qu'en effet il n'y en avait pas. Il parle de Sidon, et ne nomme pas Tyr, ni aucune des villes bâties depuis Moïse. On a fait une difficulté sur l'adverbe *en deçà* du Jourdain, que Moïse applique à une ville placée sur la rive droite, lorsqu'elle était sur la rive gauche, ce qui supposait une mégarde de faussaire. Mais l'adverbe hébreu ayant les deux sens *en deçà* et *au delà*, la nouvelle critique fait preuve en cet endroit d'une précipitation, pour ne pas dire d'une ignorance qu'il est utile de signaler.

Nous négligeons beaucoup d'autres bévues imputées à Moïse, parce qu'elles n'ont pas plus de valeur.

On a fait beaucoup de bruit au sujet de la mort de Moïse racontée dans le Deutéronome, qui lui est attribué. Cette grosse affaire s'explique d'elle-même par une supposition naturelle qui devient une certitude : c'est que primitivement, dans la très-haute antiquité, les livres n'étaient point classés avec le même ordre et le même soin que dans les temps modernes; il n'y avait point de chapitres ni de versets dans les manuscrits les plus anciens.

Il est vraisemblable que, en remontant à l'époque des Rois et des Juges, il a pu exister des exemplaires, et peut-être tous étaient dans ce cas, où les cinq livres de Moïse ne formaient qu'un seul livre, la *Thora*, écrit sur un seul rouleau, où les divisions étaient tout au plus indiquées à la marge. Or, en faisant plus tard la division en livres, chapitres et versets, on a dû prendre le commencement du livre de Josué pour clore le Pentateuque. Comprend-on que cette difficulté soit une de celles qui ont le plus pesé sur l'esprit des exégètes adverses, quand ils ont conclu à la falsification du Pentateuque ? C'est une grande preuve de la faiblesse de leur système de dénigrement.

« Le Pentateuque », dit M. Franck (*Palestine*, p. 136), « renferme un grand nombre de données historiques, politiques et géographiques, qui s'adaptent très-bien au temps de Moïse. La Genèse, par ses traditions sur le monde primitif, nous révèle un auteur très-ancien. Un auteur hébreu, postérieur à Moïse, n'aurait pu posséder une connaissance aussi parfaite de l'Egypte et de l'Arabie que celle qui se révèle dans le Pentateuque ».

Il y a mieux encore : les doctes adversaires de la Bible lui font un grief de ce qui prouve davantage en faveur de sa véracité. N'ont-ils pas affirmé d'un ton triomphant qu'il n'y avait pas de transitions dans le récit du Pentateuque, et que c'était un signe certain de sa composition subséquente avec des pièces diverses ? Or, il suffit de lire la Genèse, pour sentir que c'est là précisément un caractère incontestable de haute antiquité. Si Moïse avait écrit comme Thucydide et Tite-Live, qu'auraient donc dit nos adversaires ? Comment se fait-il que les écrits de l'immortel historien, n'ayant pas les formes travaillées de la littérature des siècles policés, possèdent cependant plus de perfections, de beautés de premier ordre, plus de vrai sublime, selon le jugement des meilleurs appréciateurs, que les plus beaux chefs-d'œuvre de tous les pays ? Cet avis n'est pas seulement celui de William Jones, mais Chateaubriand, Jean-Jacques Rousseau, Bossuet, Racine et une foule d'hommes éminents de tous les siècles ont pensé de même. Tant de simplicité et de naïveté unies à tant de beautés dans le récit ; un idiome qui n'a qu'un petit nombre de mots, lesquels lui suffisent cependant pour rendre dignement et énergiquement sa pensée ; un langage qui ne sait rien excuser ; l'uniformité de la coupe de la phrase ; la répétition des noms propres pour la clarté, comme dans la langue parlée ; le peu de termes qualificatifs, tout cela nous reporte sans conteste à l'origine du genre humain. Il faut être aveugle pour ne pas sentir ces choses quand on est en présence du texte hébreu.

« De nos jours encore », dit M. Glaire, « la manière d'écrire l'histoire est-elle la même chez tous les peuples ? Les Orientaux diffèrent des Occidentaux ; les Occidentaux mêmes ont, selon les pays, des méthodes et des manières différentes ; et sur de simples formes accessoires on décide sans hésitation qu'il y a plusieurs auteurs qui ont concouru à former le Pentateuque ? Mais l'unité de ton et de style proteste contre les dénégations de savants mal inspirés. Du reste, nous pourrions avouer ce que beaucoup d'hommes instruits ont écrit : c'est que Moïse, pour écrire la Genèse, a travaillé sur des mémoires antérieurs, dont il a pu prendre plusieurs fragments, ce qui ne diminue en rien l'authenticité du livre, et lui donne des garanties de

vérité. Quoi qu'il en soit, il y a unité de rédaction, de pensée ; une marche claire et ferme vers un but, celui d'instruire une nation de ses antiquités, de lui faire connaître le plan de la Providence dans le gouvernement du monde ». (*Introduction à l'étude de la Bible*, t. I.)

Nous ne comprenons pas qu'on ait reproché à Moïse d'avoir mis du désordre dans sa narration, parce qu'il a conduit assez loin la suite de certaines généalogies collatérales avant de revenir à la ligne directe des événements. Mais c'est une perfection : il se débarrassait ainsi plus rapidement des faits accessoires pour ne plus interrompre le fil des événements principaux qui dominent le récit.

Nous n'entrerons dans aucun détail, ceux qui désirent suivre toutes les évolutions de ces injustes attaques, peuvent consulter les auteurs allemands que nous avons nommés, et parmi nous MM. Franck, Glaire, etc.

Astruc et ses disciples regardent comme des interpolations plusieurs événements qu'ils estiment étrangers à l'histoire de la Bible. Ils signalent en premier lieu l'histoire de la Pentapole. Mais ne donne-t-elle pas à Moïse l'occasion de relever le courage d'Abraham, son attachement à Loth son parent? Ce patriarche répare des injustices, se fait respecter de ses voisins et se couvre de gloire ; et ce serait s'écarter de son sujet que de mentionner ces faits! Après Adam et Noé, Abraham n'est-il pas le principal personnage du Pentateuque? On allègue ensuite la narration de l'origine des Moabites. Nous répondons que l'historien ne sort pas de son sujet en faisant connaître l'origine des peuples voisins de la Palestine, et quelquefois les motifs cachés qui devaient inspirer à Israël de l'éloignement et de la défiance pour ces nations.

Mais notre étonnement est à son comble, lorsque nous voyons les mêmes auteurs considérer également comme un hors-d'œuvre l'exposé très-sommaire de l'histoire des enfants d'Abraham et de son aïeul Nachor. Ces indications avaient un intérêt majeur pour les Israélites, et jetaient la plus vive lumière sur l'histoire générale du monde.

Quant à l'enlèvement de Dina, c'est une histoire de famille qui sera une éternelle leçon de prudence pour la jeunesse, et de réserve envers les étrangers ; et ce dernier sentiment, Moïse se propose partout de le faire pénétrer dans le cœur des Israélites, pour les éloigner de la contagion de l'idolâtrie.

Plusieurs de ces considérations justifient ce que dit Moïse du mariage d'Esaü et de sa postérité, de la postérité de Séir.

Enfin, qui aurait jamais cru qu'on ferait une reproche au divin historien d'avoir raconté le séjour de Joseph chez Putiphar? Comment! il aurait dû passer sous silence un épisode si intéressant, une vie au plus haut point touchante et dramatique! Il est évident que l'auteur a voulu nous donner avec plus d'étendue la vie des grands patriarches, qu'il les offre aux générations futures comme un sujet d'admiration et un modèle parfait de dignité, de prudence, de simplicité et d'inaltérable confiance en la Providence de Dieu. Est-il donc une fin plus noble pour l'histoire? Et de tels récits seraient superflus!

Comment a-t-on pu concevoir la pensée que le Pentateuque était une

œuvre fragmentaire, composée par plusieurs, quand on lit plusieurs fois dans ce même ouvrage que Moïse l'a écrit de sa propre main ? Il semble avoir prévu les objections, et il y répond à l'avance. Ce livre de la loi, qui, d'après une tradition constante et sûre, comprend tout le Pentateuque, est confié à la tribu de Lévi. Moïse ordonne qu'il soit lu dans les assemblées, devant le peuple ; que l'original soit déposé dans l'arche. Et cette lecture s'est toujours faite ; et cet original se voyait encore du temps de Josias. Où donc placer une rédaction apocryphe ?

Les faits surnaturels de la Bible ont défrayé particulièrement la malveillance de la critique ennemie. Nous répondrons ailleurs d'une manière approfondie à cette difficulté. Nous examinerons s'il est d'une bonne critique de décrier un fait historique *a priori*, si un miracle est nécessairement un mythe.

Poursuivons notre examen des arguments de nos contradicteurs, et spécialement de ceux de de Wette.

« Du temps de Moïse, » dit-il, « on n'avait pas encore fait assez de progrès dans l'art d'écrire, pour supposer que le chef des Hébreux pût pratiquer cet art avec facilité. Quand même Moïse aurait appris à écrire en Egypte, l'écriture égyptienne ne pouvait lui servir à rédiger ses lois en hébreu. Les Israélites, alors nomades et ignorants, n'avaient pas encore d'écriture. En outre, on n'écrivait à cette époque que sur la pierre : comment donc tracer sur la pierre un livre aussi considérable ? »

Nous dirons que l'existence de manuscrits égyptiens est une réponse irréfutable. D'ailleurs, Job, qui était antérieur, parle de lames de plomb sur lesquelles on écrivait. On avait encore les feuilles de palmier et les peaux dont Hérodote fait remonter l'usage jusqu'aux temps qui nous occupent. (*Hérod.*, v, 58.) Moïse et Aaron n'étaient pas sans doute les seuls hommes lettrés de la nation. La fabrication du veau d'or et du Tabernacle indiquent bien un bon nombre d'artistes parmi les Hébreux. Et si les écritures mosaïques ont été gravées par eux, on appréciera facilement la valeur de l'objection de de Wette.

En somme, dit M. Franck, les critiques les plus fortes n'ont pu produire aucune preuve directe contre la tradition qui attribue la rédaction des lois à Moïse lui-même, et leurs différentes hypothèses se contredisent les unes les autres. Sur ce point, de Wette lui-même se met en flagrante contradiction.

Quand on supposerait, déclare en effet de Wette, que Moïse ait eu la facilité d'écrire, il n'en serait pas moins incroyable qu'il ait pu le faire au milieu des préoccupations dont il se trouvait accablé, dans un désert ; la législation suppose une civilisation plus avancée, un peuple formé, vivant dans des pays riches, etc., ce qui est un contre-sens dans les circonstances où se trouvait Moïse. D'ailleurs, cette législation ne pouvait avoir la perfection et la sagesse de la prévoyance qu'à la suite d'une longue expérience.

Nous répondons que Moïse s'occupait des Israélites comme nation devant un jour habiter la Palestine ; il le répète mille fois. Où est alors le contre-sens ? La prévoyance et la sagesse de ses lois s'expliquent facilement, d'abord par son génie sublime, que personne n'a contesté ; en second lieu,

par les méditations qu'il a faites sur la législation égyptienne, et surtout par ses communications avec la Divinité, qui sont des faits qu'on ne peut sérieusement suspecter. Au lieu de douter que Moïse ait eu le temps de composer le Pentateuque dans le désert, on devrait plaindre ce peuple malheureux qui ne savait que faire de ses loisirs dans ces plaines où nulle culture n'était possible. Est-ce que Numa, Zaleucus, Lycurgue ou Solon, ont mis quarante ans à composer leur législation? Quarante ans, c'est une vie tout entière. Ce n'est pas une objection sérieuse que de contester à un grand homme la possibilité de rédiger deux cents pages en quarante ans, cinq pages par an ! O savant critique !

Nous passons sous silence les contradictions que de Wette croit découvrir dans le Pentateuque : elles n'ont aucune valeur.

Voici enfin une objection qui a quelque force apparente.

Dans l'histoire des Hébreux, jusque vers leur exil à Babylone, on ne trouve pas la moindre trace de l'observance des lois concernant les années sabbatiques et jubilaires. Au contraire, on agit quelquefois comme si ces lois n'existaient pas.

Nous ferons observer d'abord que le silence, relativement à cette observance, n'est pas une preuve solide, surtout pour une époque dont il nous reste peu de monuments écrits. En second lieu, l'observation des années sabbatiques et jubilaires supposait la soumission de la nation à la loi du Seigneur. Quand elle était violée gravement, Dieu retirait sa bénédiction. La sixième année était une année ordinaire, et il fallait bien travailler la septième pour échapper à la famine.

Mais la loi, même inobservée, subsistait, et elle était pratiquée dans les temps de paix. Josèphe l'historien en parle comme d'une loi nationale en vigueur. On stipula auprès des successeurs d'Alexandre en Syrie, sous les princes asmonéens, la dispense de payer le tribut de la septième année : donc la loi était reconnue en ce temps. De Wette connaissait-il ces faits ?

Astruc a cru trouver un signe certain de la composition du Pentateuque par fragments appartenant à des auteurs différents. Il y a de longs récits, dit-il, où l'on désigne Dieu exclusivement sous le nom de Jéhovah, et d'autres sous le nom d'Elohim.

Cette raison nous paraît bien indirecte et bien faible.

Le hasard de la composition, les diverses dispositions d'esprit de l'auteur, suffisent pour expliquer l'emploi exclusif de certains synonymes ; et si on voulait aller plus loin, peut-être aurait-on le droit d'affirmer avec quelques savants qu'on trouve des raisons plausibles de ces préférences alternatives.

Mais l'objection étant si faible en elle-même, il eût fallu du moins lui donner le mérite de l'exactitude. Or, il n'en est pas ainsi.

Dans le récit du sacrifice d'Isaac (ch. XXII, ℣ 1-19), Dieu est appelé Elohim aux dix premiers versets, et Jéhovah dans les autres. Or, peut-on admettre que cette histoire où il y a tant d'unité, où tout se tient, soit de deux mains différentes?

Nous présenterons la même observation pour le récit du déluge.

La plupart des critiques qui ont fait du bruit avec cette distinction, ont fini, après un examen plus approfondi, par abandonner leurs prétentions.

Mais, que penser de nos publications françaises, qui continuent cette petite polémique à coups d'épingles, même après que leurs amis d'Allemagne ont abandonné ce terrain ? Elles n'en crient que plus fort : c'est ainsi que pense la savante Allemagne ? Est-ce ignorance ou mauvaise foi ?

Une des puissantes batteries dirigées contre la Bible, c'est le silence des auteurs profanes sur les faits les plus considérables qu'elle rapporte ; nous espérons que le lecteur trouvera que le présent ouvrage, dans son ensemble, fournit à ce sujet une réponse suffisamment victorieuse. Les néo-critiques ne s'attendent pas au démenti que nous leur réservons.

Le Deutéronome ayant été spécialement exposé aux traits de la critique moderne, nous lui devons une attention particulière.

On a dit : Là plus qu'ailleurs on découvre que le Pentateuque est une œuvre faite après coup, avec des pièces de différentes provenances. Le législateur était un personnage, le narrateur un autre, puis un troisième a arrangé le tout. On passe brusquement de la narration à la législation, et on revient aux conseils et à la menace. C'est un pêle-mêle de tout genre, sans ordre et sans suite.

Pour toute réponse, nous conseillerons volontiers à celui que ces réflexions impressionnent de prendre lui-même la Bible, de lire avec quelque attention les cinq livres de Moïse, et spécialement le Deutéronome, et ce reproche s'évanouirait comme une ombre. Mais on ose à peine le constater : il existe dans le monde, même savant, une multitude d'hommes imbus d'énormes préjugés contre la Bible, sans avoir jamais lu, nous ne dirons pas le texte original ou le grec des Septante, mais la Vulgate ou une bonne traduction des Ecritures.

Un homme de bon sens qui aura parcouru le Deutéronome, restera émerveillé de ce chef-d'œuvre d'exhortations touchantes et de magnifiques tableaux de la grandeur et de la bonté de Dieu. Jamais le langage humain n'a employé des moyens aussi persuasifs, aussi puissants et variés pour s'insinuer dans les cœurs et en dompter les passions.

Voyez ce vieillard auguste, qui s'est consumé quarante ans à discipliner un peuple versatile ; il sent que l'heure de s'en séparer est venue. Les plus vives émotions agitent son âme. Il ne ressent pas seulement les alarmes de sa mort prochaine, il a une préoccupation plus grande : il tremble pour sa nation si facile à entraîner dans l'infidélité ; il voit les châtiments qui la menacent si elle s'écarte de la loi qui lui a été donnée. Son regard prophétique plonge dans l'avenir, et il aperçoit les coupables défaillances de ces ingrats, les sévérités de la justice divine qui les ramèneront par le châtiment dans la route du devoir. Par un suprême effort cet autre père d'Israël, ce divin conducteur, veut conjurer ces calamités. Il rappelle les fléaux d'Egypte qui ont délivré les Hébreux, et toute une histoire de prodiges. Il dit dans quelles circonstances les diverses ordonnances du Seigneur ont été portées, et il en promulgue de nouvelles pour compléter son œuvre. Il raconte enfin ses derniers rapports avec son peuple.

Ce sont donc plusieurs discours entremêlés d'actions, prononcés avec la plus grande solennité dans les assises de la nation, où il a résolu d'épuiser les ressources de son expérience, ce que le langage a de plus

pathétique, de plus fort dans les motifs déterminants, de plus effrayant dans les menaces, de plus séduisant dans les promesses, de plus émouvant dans l'éloquence. C'est une véritable épopée, non imaginaire, mais historique ; c'est la réalité dans la vie active ; c'est une des plus intéressantes époques de l'histoire de l'homme. Rien n'y est donc décousu ni heurté. Cet injuste reproche ne suppose que l'ignorance ou la malveillance. Jamais, au contraire, le naturel ne paraît plus saisissant ni plus admirable.

Nous nous garderons bien de citer, pour prouver ce que nous affirmons. Nous dirons : Lisez et vous serez convaincus.

### X. — La critique nouvelle a-t-elle un caractère scientifique ?

Ce qui précède démontre que rien n'est moins fondé que la prétention de science rigoureuse dont se prévaut la *critique moderne*. N'est-il pas temps que le bon sens français en fasse justice ? On élèverait une pyramide haute comme la tour de Babel, avec les écrits accumulés depuis deux siècles contre la Bible. Mais cette sacrilége entreprise a tous les caractères de confusion de la première. Les Titans du XIX[e] siècle auront le même sort que ceux qui partagèrent l'orgueil de Nemrod. Leur audace a d'abord fait leur force ; mais elle sera aussi la mesure de leur châtiment. Les ruines de leur monument impie formeront le trophée que la Providence prépare pour l'authenticité du livre contenant les enseignements divins. L'un des esprits les plus profonds de notre siècle a dit à cette fausse science, au nom de la véritable, qu'elle était dénuée des quatre caractères qui constituent la science réelle. Il lui manque une *définition claire*, un *objet précis*, des *principes certains* et des *conclusions rigoureuses*.

C'était en 1864 que le vigoureux conférencier de Notre-Dame, le P. Félix, lançait contre la nouvelle école ces rudes paroles. Mais si cette école est déjà hors des voies scientifiques et dans les ténèbres de l'erreur par sa méthode et ses principes, nous avons le droit d'affirmer aujourd'hui avec une nouvelle assurance que, dans l'exécution de ses travaux, dans le produit matériel de ses conclusions, elle est fausse et mensongère de tous points, et que sa prétendue science n'obtiendra que les sifflets de la postérité, comme elle a déjà mérité l'indignation des contemporains.

Mais laissons le P. Lacordaire nous exposer les lois de la certitude historique. Les belles pages qu'on va lire ne sont pas une création de l'illustre orateur ; il n'y a mis que le charme de son talent. Ces lois sont le fruit du bon sens de tous les siècles.

La plus grande marque de faiblesse consiste à se poser en contradicteur du genre humain. Personne ne blesse plus directement le bon sens que celui qui prétend l'inventer à son profit. Nous sommes les héritiers des siècles passés, nous sommes riches des dépouilles de nos pères.

Les paroles du célèbre dominicain résument la pensée de Bossuet, de Huet, de Grotius, de Gronovius, de Baronius, de Scaliger, de saint Augustin, d'Eusèbe, de Tacite, de Denys d'Halicarnasse, etc., et de toute l'antiquité.

« De même », dit-il, « qu'il y a au monde une force morale qui ne nous

permet pas de dire qu'il est légitime à l'enfant de tuer son père, une force mathématique qui ne nous permet pas de bâtir une maison sur un plan privé d'équilibre ; de même aussi il doit y avoir au monde une force historique qui ne nous permet pas de dire à l'histoire : tu as menti. Si cette force n'existe pas, l'histoire n'existe pas non plus.

« Quelles sont donc les conditions de l'histoire, ou plutôt quelles sont les conditions d'une écriture historique ? Car l'écriture est l'élément fondamental, persistant, substantiel de l'histoire. Sans l'écriture nous n'avons plus que des traditions plus ou moins confuses ; mais, comme l'écriture peut tromper, il faut que nous connaissions les traditions qui élèvent l'écriture à l'état d'écriture historique, c'est-à-dire à l'état d'écriture authentique, certaine, infaillible, vraie. Ces conditions sont au nombre de trois.

« Premièrement, l'écriture doit être publique. Tout ce qui est secret n'a point d'autorité, toute écriture mystérieuse est une écriture vaine, parce qu'elle n'a pas été contrôlée. Rien n'est puissant en ce genre que par le contrôle de tous. Le peuple est le seul notaire capable de certifier sa propre histoire, parce qu'il est la réunion de tous les âges, de toutes les pensées, de tous les intérêts, et qu'une conjuration populaire pour mentir à la postérité est un spectacle qui, loin de s'être vu, ne peut pas même se concevoir. Un homme fabrique l'erreur ; un peuple a trop d'idées et de passions diverses pour s'entendre dans le but de tromper les siècles futurs. Un peuple, d'ailleurs, n'est jamais seul ; il vit entre des peuples contemporains dont l'histoire est mêlée à la sienne, et fût-il capable d'un mensonge unanime, il soulèverait inévitablement la protestation du siècle même sous les yeux duquel il aurait inauguré son complot.

« La seconde condition de l'écriture, pour arriver à l'état d'histoire, est de porter sur des événements publics. Tout fait qui n'est pas public n'est pas du domaine de l'histoire, par la raison que je disais tout à l'heure ; car un fait qui n'est pas public, qui est-ce qui l'a vu ? C'est un homme, ce sont trois hommes, si vous voulez ; mais l'histoire ne peut pas reposer sur le témoignage d'un homme, ni de trois hommes ; ce n'est plus là de l'histoire, c'est du mémoire. Le mémoire porte sur des faits privés, tandis que l'histoire porte sur des événements publics. Par exemple, que Louis XIV ait conquis la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, qu'il ait attaché ces provinces au royaume de France, d'abord par ses armes et puis par des traités, voilà de l'histoire ; ce sont des événements qui intéressent la France et toutes les nations de l'Europe, et qui ont eu cent millions d'hommes pour spectateurs. Mais que Louis XIV, dans sa chambre à coucher de Versailles, ait dit, en présence de M. le duc de Saint-Simon, telle parole qui est rapportée dans les livres de cet homme d'esprit, ce n'est plus là que du mémoire. Sans doute cet élément secondaire entre pour beaucoup dans la composition des annales du genre humain, parce que nous ne supporterions pas des récits où n'apparaîtraient que les grandes lignes de l'architecture historique ; les détails nous charment plus encore que les mouvements généraux du monde ; ils se rapprochent davantage de notre existence personnelle, et font descendre jusqu'à nous les plus éminents personnages des temps accomplis. Dénués

d'ailleurs de la solennelle certitude de l'histoire, ils ne manquent pas toujours d'une sanction grave, quoique d'un ordre inférieur ; les actions privées s'entrelacent aux actions publiques ; des témoignages nombreux et concordants établissent le rapport des unes aux autres, et le tout va d'un pas qui n'est pas trop inégal. Cependant, dès qu'on aspire à la certitude historique absolue, il est nécessaire de séparer les deux éléments, et de rendre au premier, par cette séparation, toute sa force et tout son éclat.

« La troisième condition nécessaire pour élever l'écriture à l'état d'histoire, est que les faits se coordonnent dans une trame publique et générale. Rien n'est isolé dans les événements du monde ; ils se lient entre eux par un enchaînement semblable à celui qui resserre les idées dans le tissu logique d'un discours. L'histoire doit reproduire cette génération continue, de manière à ce que tous les faits qu'elle rapporte entrent naturellement dans la suite des choses, dont l'ensemble progressif constitue la vie du genre humain. Un fait solitaire n'est pas un fait historique ; il ne se tient pas debout, il est en l'air. Bien moins encore appellerons-nous de ce nom un fait qui ne peut prendre place dans la trame générale de l'histoire, sans en troubler toute l'économie : c'est le signe infaillible de l'imposture. La force de l'histoire, comme la force de tout ordre réel, est dans l'ensemble et la liaison. Quand un homme est seul, ce n'est rien ; quand un fait est seul, ce n'est rien. Mais qu'un homme entre en société avec d'autres, c'est une famille, un peuple, c'est le genre humain tout entier. Et de même, qu'un fait historique entre en société avec d'autres, et non pas seulement avec d'autres, mais avec tous les autres, qu'il soit nécessaire à la trame générale de l'histoire, que l'histoire ne puisse pas se construire sans cet événement, alors il n'a pas seulement la force d'un fait historique, il a la force de l'histoire tout entière ; il faut le subir ou nier la vérité totale du genre humain.

« Ainsi, écriture publique, faits publics, trame publique, voilà les trois éléments de l'histoire ; et quand ces trois éléments sont réunis, j'affirme que l'histoire existe, et qu'on ne saurait y résister sans résister à la force même du sens commun. En effet, Messieurs, pour que dans ce cas-là l'histoire fût trompeuse, voici ce qui devrait être possible : il faudrait qu'un homme, le premier venu, exposant en public des événements d'une nature publique, ces événements supposés faux fussent admis comme vrais, et rattachés, malgré leur fausseté, à la trame générale de l'histoire. Or, cela est de toute impossibilité, et rien n'est plus simple que de vous en donner la preuve. Permettez-moi seulement une supposition. Je suppose que demain matin il me plaise de publier un livre dont je résume ainsi la substance : Le 1er janvier 1847, la France a déclaré la guerre aux trois grandes puissances continentales de l'Europe. Cette guerre avait pour but de rétablir le droit des gens et la foi des traités compromis par des actes violents. On s'est rencontré dans les plaines de Mayence. La France comptait six cent mille hommes sous les armes, les ennemis en avaient un million. La bataille a duré dix jours consécutifs ; le dixième jour, au matin, le sort s'est prononcé en faveur des Français. Les plénipotentiaires de l'Europe se sont réunis à Mayence, et ont signé un traité qui a mis fin à la guerre par un partage nouveau du continent européen.

« Je vous le demande, Messieurs, croyez-vous que ce roman politique eût des chances d'en imposer à la postérité ? N'est-il pas manifeste que la France l'accueillerait avec le plus profond mépris? Si la France l'acceptait, n'est-il pas manifeste que toute l'Europe le livrerait à la dérision ? Et si, par un acte de démence universelle, la France et l'Europe consentaient à le revêtir d'une absurde autorité, n'est-il pas manifeste qu'on ne parviendrait pas à l'introduire dans le tissu de l'histoire, puisque l'état de toutes les affaires contemporaines, et par suite de toutes les affaires à venir, serait en contradiction avec cette prétendue guerre et ce traité furtif? Le mensonge, pour se soutenir, exigerait un mensonge perpétuel, et la conjuration d'un seul moment contre la vérité, une conjuration poursuivie jusqu'au dernier jour du monde. L'impossibilité d'un tel concours et d'une telle persévérance dans une imposture universelle, n'est pas seulement une impossibilité morale, c'est une impossibilité métaphysique et absolue ». (*Conférences de Notre-Dame.*)

Evidemment, il n'y a dans le monde qu'un seul livre de l'antiquité qui puisse se présenter avec l'imposante certitude que doivent avoir les titres primitifs de l'humanité, parce qu'il réunit pleinement, surabondamment, toutes les conditions nécessaires à l'histoire générale, et ce livre c'est la Bible. Les précautions ont été si bien prises par la Providence, que non-seulement les motifs engendrant la certitude pour les principaux événements existent ici complétement ; mais, de plus, l'ouvrage immortel de Moïse reçoit, de tout ce qui nous reste de l'ancien monde, une confirmation solennelle , irréfutable jusque dans ses moindres détails. Donc, la critique nouvelle qui l'attaque est condamnée, car elle n'a rien de scientifique.

Le travail que nous avons entrepris sera, nous l'espérons, la démonstration éclatante de ces affirmations. La thèse que nous venons de développer, bien qu'elle ne soit qu'un préambule, prouve, ce nous semble, que le récit mosaïque est aussi authentique et véridique que peuvent l'être les histoires les plus autorisées. Eh bien, nous accumulerons les preuves par milliers. Les documents, les témoignages, les monuments, forment à la Bible, au LIVRE par excellence, comme un gigantesque piédestal de granit que les efforts des siècles et de l'homme sont impuissants à détruire.

# PREMIÈRE ÉPOQUE

## DE LA CRÉATION AU DÉLUGE

---

## CHAPITRE PREMIER

### DE L'AGE DU MONDE, OU EXPLICATION DE LA PREMIÈRE PAROLE DE LA GENÈSE

« AU COMMENCEMENT DIEU CRÉA LE CIEL ET LA TERRE »

I. Ce qu'en dit la géologie. — II. Ce que nous apprennent les historiens sur les anciens peuples : 1o les Chaldéens; 2o les Arméniens; 3o les Arabes; 4o les Egyptiens; 5o les Phéniciens; 6o les Grecs; 7o les Romains et les Etrusques; 8o les Chinois; 9o les Indiens et les Aryas. — III. Ce qui est indiqué par l'histoire naturelle.

La Bible a le glorieux privilége d'être l'histoire universelle du genre humain pendant les trois premiers millénaires, à dater de la création de l'homme. Cette histoire perdrait infiniment de son intérêt si elle manquait de chronologie. Aussi Moïse a eu soin de répandre cette lumière sur son récit. Il l'a fait, comme c'était la coutume de son temps, en comptant les générations. Cette méthode est moins correcte que celle des *ères* ou des cycles, qui ont pris naissance plus tard, mais elle est plus sûre. C'est une chaîne vivante dont on tient tous les anneaux.

Ce qui nous est resté des écrits des premiers historiens de la Grèce, nous apprend qu'ils mesuraient aussi le temps par le nombre de générations d'une époque à l'autre, par exemple de la guerre de Troie à la première Olympiade. Moïse a sur ces historiens l'inappréciable avantage de déterminer, non-seulement l'âge de chacun des patriarches qui forment sa chaîne généalogique, mais encore l'année où il donna naissance à son fils aîné. Il est vrai que cet avantage est bien amoindri par les chiffres différents de la version des Septante et du texte samaritain pour exprimer l'âge où les patriarches ont engendré leurs fils, quoique la somme totale de la vie de ces premiers hommes reste la même dans les trois textes. Sont-ce les copies qui sont fautives ? Est-ce l'original qui a été vicié sur ce point ? Nul, jusqu'à ce jour, n'a été assez habile pour le décider. Mais, à vrai dire, ce doute n'est pas très-lourd à porter, puisqu'il y a accord entre toutes les leçons : 1° sur le nombre des générations ; 2° sur l'année de la naissance et de la mort des patriarches ; 3° sur le nombre des générations qui ont précédé le déluge, qui est de dix ; 4° sur le nombre de celles qui nous conduisent à Abraham, à une seule exception près, qui sera discutée ailleurs ; 5° accord parfait sur le nom de tous les personnages qui forment la série, aussi bien que sur l'ordre dans lequel ils sont placés.

Le Pentateuque a bien d'autres marques de la véracité de ses affirmations ; elles seront exposées en leur temps. Ici nous prenons seulement acte de l'âge du monde, d'après les chiffres donnés par les textes hébreu, samaritain et grec. Or, cet âge serait une moyenne entre six mille et sept mille cinq cents ans.

L'histoire profane donne-t-elle les mêmes résultats?

Avant de répondre, distinguons ici deux questions : l'une s'occupe de l'âge du globe terrestre, l'autre du moment où l'homme a commencé à habiter la terre. Le géologue répond à la première question, l'historien à la seconde.

### I. — La géologie.

Depuis le commencement de ce siècle les défenseurs de la Bible ont dû compter avec les assertions des géologues, qui paraissaient contredire la plupart des faits du premier chapitre de la Genèse. En effet, les révélations de cette science nouvelle étaient si inattendues, ont paru si étranges, qu'on a eu recours aux moyens les plus variés et souvent les plus contradictoires pour obtenir une concordance des faits géologiques avec les affirmations de Moïse. Les uns, avec Buckland, ont mis toutes les révolutions du globe avant les six jours de Moïse ; et ces révolutions seraient exprimées par ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* Les autres ont voulu expliquer tous ces changements dans six époques de vingt-quatre heures. Il y en a même qui sont allés, comme l'abbé Pachon, jusqu'à affirmer que Dieu aurait créé le monde tel qu'il est, avec les débris apparents des animaux et des plantes fossiles qui n'auraient jamais eu la vie, et ainsi les entrailles de la terre seraient comme une nécropole sans morts, ou avec des morts fictifs. Assurément, Dieu était libre d'en user comme le pensait M. Pachon ; mais nous savons avec saint Thomas, la plupart des Pères et avec l'Ecriture sainte, que Dieu a tout fait avec poids et mesure. La nature et la grâce, nous dit très-bien Mgr Meignan, nous montrent à la fois que Dieu se plaît à agir par degrés et à n'aller au but que par des progrès lents et souvent insensibles. Il a établi des lois physiques si parfaites et si fécondes dans leur simplicité, que par une première impulsion l'ordre général de l'univers devait en ressortir comme une conséquence prévue par la Providence.

M. Chaubard, dans ses éléments de géologie, a cru arriver à une concordance avec la Bible, par un système nouveau, qui consistait à admettre seulement deux révolutions ou perturbations géologiques générales avant l'apparition de l'homme ; et les autres, au nombre total de seize, seraient contemporaines de l'homme. Le déluge serait la troisième et la dernière, au temps de Deucalion. Ce système ne pouvait satisfaire personne. Aussi a-t-il été promptement mis en oubli.

On s'est trop pressé. Il fallait attendre que la géologie fût un peu constituée, qu'elle se fût élevée à la hauteur d'une science, quelle eût quelques points fondamentaux bien établis, avant de la prendre au sérieux.

Notre intention est de passer par-dessus tout ce qui est systématique, et de voir si, parmi les faits admis aujourd'hui, incontestablement il y en a qui soient la contradictoire du récit de la Genèse ; nous irons même un

peu plus loin, nous jetterons un coup d'œil sur les systèmes les plus accrédités par les savants sérieux, et nous espérons montrer qu'on peut les soutenir sans manquer de respect à la Bible.

Qu'avons-nous besoin de nous mettre en lutte contre les singulières prétentions de quelques géologues, dont les vues par trop hasardées restent solitaires. Il nous suffit de compter, avec ce que j'appelle le sens commun parmi les géologues, et qui est marqué par une tradition d'hommes d'élite, qui commence par Deluc, Dolomieu, Cuvier, Brongniart, et qui se continue de nos jours par Elie de Beaumont et d'autres savants qui représentent dignement une science née d'hier, mais qui est déjà arrivée en moins d'un siècle à soulever un grand coin du voile qui cachait à nos devanciers de brillantes pages de l'histoire de notre planète. Mais que de génie il a fallu pour commencer à les déchiffrer ! Nous prenons donc les affirmations généralement admises des géologues, et nous disons : ou elles confirment la Bible, ou du moins elles n'ont rien d'hostile contre elle.

La plus brillante application de la parole célèbre de la Bible : « Il a livré le monde à la dispute des hommes : *Tradidit mundum disputationi eorum* », lui a été donnée, je crois, par la géologie. Cette science est certainement une des conquêtes des plus difficiles et des plus surprenantes du génie humain sur la nature. Cette science est loin encore d'être populaire, et il n'y a qu'un petit nombre d'esprits qui puissent comprendre ce qu'elle suppose d'efforts et de pénétration pour les succès déjà obtenus.

Quand on songe qu'il a fallu six mille ans d'attente pour arriver au moment d'arracher quelques-uns des secrets que recélait cette partie des œuvres de Dieu ; que d'illustres savants ont foulé aux pieds, sans s'en douter, les pièces de conviction qui devaient faire éclore cette grande révélation ; que Bernard Palissy a eu le premier, la pensée que les animaux fossiles indiquaient des révolutions du globe et des déplacements dans le niveau des mers; et que ce n'est qu'à la fin du siècle dernier que cette pensée a été sérieusement prise en considération, on reste stupéfait des résultats déjà obtenus dans un si court intervalle. Il n'y a que ceux qui se sont occupés de géologie qui puissent comprendre les énormes difficultés qui devaient décourager les premiers qui se sont engagés dans cette carrière. Personne ne peut nier qu'il ne reste bien des côtés problématiques dans cette science, et qu'il y aura toujours des mystères insondables ; mais, d'un autre côté, il y a mille faits de détails déjà acquis à la science. On a creusé les entrailles de la terre en tous sens, on a remarqué des déchirures et des bouleversements dans les couches terrestres ; et cependant, au milieu de ce désordre on a fini par découvrir un ordre de succession des couches si souvent troublées. On ne faisait d'abord attention qu'à la matière et à la couleur de ces couches terrestres superposées, mais Cuvier et Brongniart sont venus jeter une lumière merveilleuse dans ces ténèbres, en déterminant les espèces fossiles découvertes dans le sein de la terre, et en en faisant une nomenclature exacte. Ils ont fait plus, ils ont vu que certaines classes de fossiles ne se trouvaient que dans certaines couches. Plus on a étudié les entrailles de la terre, plus on a constaté que ces divisions étaient conformes à la vérité. On a fait plus encore, et c'était une conséquence de ce qui précède, on a vu

qu'il y avait un ordre progressif dans la succession de ces créatures. Les plus anciennes ne représentaient que les espèces les moins parfaitement constituées; de telle sorte que les animaux et les plantes les plus rudimentaires apparaissent comme les plus anciennes dans les couches les plus profondes; et dans le dernier âge géologique apparaissent dans leur plénitude les plus riches plantes dicotylédones, et les plus belles espèces de mammifères, et enfin l'homme occupe la place culminante; il apparaît le dernier, mais à sa place d'honneur. La géologie est arrivée à ce résultat sans le chercher, et souvent même plusieurs de ses représentants ont cherché le contraire. Des théories hardies et téméraires semblaient menacer le récit de Moïse; mais nous sommes arrivés au point où tout s'explique et où il n'y a plus de dissidence sérieuse, du moins entre la Genèse et la géologie.

Des faits déjà acquis à la science géologique il faut conclure, et il ne paraît plus possible aujourd'hui de se soustraire à cette conclusion, que les jours de la création ne sont pas des jours de vingt-quatre heures, mais des époques indéterminées. Les premières pages de la Bible ressemblent aux dernières, au moins par un côté. Il y a des mystères qui ne devaient être élucidés que dans les temps marqués par la Providence. Nous sommes sans doute arrivés au moment où ces chapitres vont recevoir leur naturelle et juste interprétation.

Quelques saints Pères avaient déjà soupçonné qu'il ne fallait pas se hâter de donner une mesure exacte aux jours de la création.

Saint Cyprien donnait aux jours de la création une durée de sept mille ans. Saint Augustin, sans vouloir déterminer ces jours, reconnaissait qu'ils exprimaient des périodes dont il est impossible de fixer l'étendue. Saint Basile, Pierre Lombard, dont saint Thomas a pu seul dépasser la gloire au moyen âge, étaient de cette opinion. (Meignan, *Monde primitif*, page 20.)

« La Bible elle-même », ajoute le même auteur (p. 18), « suivant plusieurs commentateurs, prend soin de distinguer les jours de la création des jours ordinaires : en effet, les jours des Hébreux sont compris dans l'intervalle d'un soir à un soir. Le premier jour de la création, au contraire, commença avec la lumière, ensuite le soir eut lieu, puis vint le matin, ce qui fit un jour. Le premier jour finit avec le commencement de l'aurore du deuxième jour : *Va iehi héreb, va iehi boker iom echad.*

« Si le premier jour avait commencé avec le soir, la Bible n'appellerait pas un jour le temps où Dieu créa la lumière; ce premier jour serait le second du récit de la Genèse. On voit par là que les jours de la création ne sont point les jours ordinaires des Hébreux.

« Si les six jours de la création devaient être mesurés par la longueur du septième, par le repos de Dieu, ces jours seraient des périodes indéfinies ».

La Bible nous montre trois opérations divines dans le troisième jour. D'abord les eaux furent réunies dans un seul lieu, et ensuite l'aride, la terre apparut; puis apparaît un troisième fait : la création des végétaux.

Ce récit peut trouver sa naturelle interprétation dans ce qui est généralement admis par les géologues et d'après le système Laplace.

La diminution graduelle de la chaleur permit aux différentes molécules minérales de se rapprocher, de se cristalliser; et cette cristallisation, si visible dans les granits, les siénites, les porphyres, a dû donner naissance à toutes les roches qui formèrent la première enveloppe solide.

Les siècles s'écoulèrent, la croûte solide s'épaissit, les vapeurs aqueuses qui enveloppaient d'abord le globe incandescent se précipitèrent à la surface, quand elle fut refroidie, et séjournèrent à l'état liquide sur la terre; mais le refroidissement successif et continu contracta et brisa l'enveloppe terrestre. Ici il n'y eut que des plissements et des ondulations, là d'énormes et longues crevasses, par où les couches inférieures, poussées par la chaleur centrale, se produisirent sous forme de montagnes, qui donnent à nos continents cet aspect varié, si agréable à l'œil et si utile, en traçant sur la terre les lits où serpentent nos fécondes rivières.

Par la hauteur de leurs pics les plus élevés, dit Cuvier (*Révolut.*, p. 12), les montagnes nous annoncent que leurs sommets étaient déjà sortis des eaux quand les couches coquillières se sont formées.

On connaît les belles découvertes de M. Elie de Beaumont, sur les soulèvements du globe, et les couches sédimentaires postérieures, redressées, inclinées ou tourmentées de mille manières.

Quand la Bible nous dit que Dieu rassembla les eaux en un seul lieu, cela ne veut pas dire nécessairement qu'il fit en cela un miracle. (V. Suarez, *De opere sex dierum*, lib. II, c. VIII.) Les lois physiques, les impulsions premières auxquelles Dieu avait soumis la matière dans le premier acte de la création, peuvent suffire à tout expliquer.

On peut donc admettre que, dans ces déchirements de l'enveloppe terrestre, l'aride apparut, et que les convulsions du globe, par la chaleur en lutte contre le froid, creusèrent le bassin des mers; et ensuite, par la vertu de l'esprit fécondateur qui planait, qui couvait sur les eaux, apparut la première création des végétaux. Dieu dit ensuite : « Que la terre se couvre de verdure, de plantes produisant leur semence, d'arbres produisant des fruits selon leur espèce, et dans lesquels se trouve leur semence; et il fut ainsi ».

Les trois termes dont se sert Moïse, et l'ordre dans lequel il les place, sont devenus très-significatifs dans leur comparaison avec les découvertes de la géologie. *Deschch* désigne les plantes les plus simples, *Hescheb herba*, les végétaux non ligneux, *Hetz arbor*, les végétaux plus parfaits. La géologie a constaté le même ordre dans la découverte des plantes fossiles, depuis les couches les plus profondes jusqu'aux plus récentes. Les chétives plantes cellulaires apparaissent d'abord, pour finir dans les dernières couches par les dicotylédones les plus parfaits.

Ce ne fut qu'au moment où la chaleur de la superficie de la terre était descendue à environ quatre-vingts degrés, que la vie prit possession du globe. Les lits de graphite et d'anthracite, matière charbonneuse contenue dans les strates géologiques les plus anciennes, semblent être les seuls vestiges des premiers végétaux. Les terrains diluviens, formés aux dépens des

roches azoïques et métamorphiques, se présentent à nos investigations sous forme de schistes cristallins, de phyllades avec des grawaques phylladifères des grès divers, des calcaires magnésiens, etc. Les terrains dévoniens, qui leur succèdent, sont en général de grès coloré en rouge par l'oxyde de fer, des schistes rougeâtres, des calcarifères, etc. Ces deux couches abondent en fossiles végétaux, mais ce sont des agames cellulaires et des fucoïdes, c'est-à-dire les dernières espèces de végétaux.

Au-dessus du dévonien est le terrain carbonifère, contenant des dépôts considérables de houille. Il renferme plus de cinq cents espèces de fossiles, parmi lesquels on compte plus de deux cent cinquante espèces de fougères. Cette abondance de fougères indique combien ces terrains étaient pauvres en plantes richement dotées ; mais, à mesure qu'on monte dans les terrains de transition, secondaires et tertiaires, les espèces les plus parfaites se montrent successivement.

L'œuvre du quatrième jour fut l'apparition du soleil, de la lune et des étoiles. Le soleil n'a pu paraître qu'à cette époque, quoique la lumière ait été créée auparavant. On sait que la science est arrivée à distinguer la lumière comme un fluide distinct du soleil : ce n'est qu'une hypothèse, mais qui prend tous les jours plus de consistance. Cette distinction nous fait comprendre en même temps comment il a pu exister des plantes avant l'apparition du soleil : la lumière nécessaire à la vie végétale existait, mais dans des conditions différentes.

Assurément, Moïse ne prévoyait pas ces découvertes à quatre mille ans de distance ; et dans son exposé, s'il eût été abandonné au hasard de sa narration et de son sens privé, il avait toutes les chances d'erreur possibles. On peut dire que l'erreur était pour ainsi dire inévitable; et cependant, plus on approfondit les œuvres de Dieu, plus on trouve que le Dieu de la révélation est le même que celui de la nature.

Aussi, les savants les plus recommandables, même sans s'occuper de Moïse, affirment cette concordance, non-seulement pour la gradation ascendante des végétaux, mais aussi pour celle des animaux. Ceux-ci apparaissent plus tard, les espèces imparfaites d'abord. La mer commence par posséder des zoophytes, des mollusques, un certain genre de trilobites.

On pourrait être tenté de trouver Moïse peu d'accord ici avec les faits géologiques, puisqu'on trouve les premiers animaux marins, les plus imparfaits mêmes, dans les terrains les plus anciens où commence à paraître la végétation; mais nous répondons que, immédiatement au-dessus du groupe azoïque, à la base des dépôts diluviens, on constate la présence d'amas de végétaux carbonisés, dans lesquels on ne rencontre aucun débris d'animaux; mais, en trouvât-on quelque peu, cela ne changerait rien aux grandes lignes que Moïse a seulement voulu tracer. Ces espèces sont en si petite quantité, cachées d'abord dans la profondeur des mers, sans respiration aérienne, que leur place est à peine marquée dans la nature. Ce sont les êtres prédominants qui ont dû préoccuper Moïse.

La chose ainsi expliquée, voyons comment les plus grandes autorités de la science confirment ces rapports si intéressants même entre la Bible et

les découvertes géologiques, par la gradation ascendante dans la création des végétaux et des animaux.

Je cite seulement quelques paroles de Cuvier. Les lois reconnues à cet égards sont très-belles et très-claires (*Révolutions du globe*, p. 21) :

« Il est certain que les quadrupèdes ovipares paraissent *beaucoup plus tôt* que les vivipares... Les immenses sauriens et les grandes tortues de Maestricht sont dans les formations crayeuses mêmes, mais ce sont des animaux marins.

« Cette première apparition d'ossements fossiles semble donc déjà annoncer qu'il existait des terres sèches et des eaux douces avant la formation de la craie (terrain secondaire supérieur) ; mais, ni à cette époque, ni pendant que la craie s'est formée, ni même longtemps depuis, il ne s'est point incrusté d'ossements de mammifères terrestres ; ou du moins, le petit nombre de ceux que l'on allègue ne forme qu'une exception presque sans conséquence.

« Nous commençons à trouver des os de mammifères marins, c'est-à-dire de lamentins et de phoques dans le calcaire coquillier grossier qui recouvre la craie dans nos environs ; mais il n'y a encore aucun os de mammifère terrestre.

« Malgré les recherches les plus suivies, il m'a été impossible de découvrir aucune trace distincte de cette classe, avant les terrains déposés sur le calcaire grossier. Des lignites et des molosses en recèlent à la vérité, mais je doute beaucoup que ces terrains soient tous, comme on le croit, antérieurs à ce calcaire ; les lieux où ils ont fourni des os sont trop limités, trop peu nombreux pour que l'on ne soit pas obligé de supposer quelque irrégularité, ou quelque retour dans leur formation ».

Depuis que Cuvier a écrit cette page, M. Robert, naturaliste, a trouvé à Nanterre quelques os de lophiodon et d'anoplothérium, dans les couches qui paraissent appartenir au calcaire grossier lui-même ; mais ces découvertes ne modifient en rien les observations qui précèdent, ni les conclusions que nous en tirons, puisque le calcaire grossier est un terrain tertiaire, et dès lors d'une époque considérablement postérieure à l'apparition des animaux moins parfaits des couches du terrain de transition.

Voici maintenant les paroles de plusieurs savants qui ont approfondi cette question depuis Cuvier.

M. Gaudichaud, dans ses comptes rendus de l'Académie des sciences, parle de cette gradation dans l'apparition des êtres comme on vient de l'exposer, et la donne comme une chose admise, même par la tradition des savants de l'antiquité.

Il semble résulter des ingénieuses recherches de M. Adolphe Brongniart, dit M. Ampère, qu'à une époque reculée l'atmosphère contenait beaucoup plus d'acide carbonique qu'elle n'en contient aujourd'hui ; elle était impropre à la respiration des animaux, mais très-favorable à la végétation. Aussi la terre se couvrit-elle de plantes qui trouvaient dans l'air, bien plus riche en carbone, une nourriture plus abondante que de nos jours, d'où résultait un développement bien plus considérable, que favorisait en outre un plus haut degré de température. C'est ainsi que s'explique l'antériorité

de la création des végétaux à celle des animaux, et la taille gigantesque des premiers. Nous trouvons en effet, à l'état fossile, des végétaux analogues à nos lycopodes et à nos mousses rampantes, mais qui atteignent deux cents et jusqu'à trois cents pieds de longueur.

La première création était toute composée de plantes acotylédones. A une époque postérieure vinrent s'y mêler des conifères et des cycadées, puis parurent les plantes monocotylédones, et enfin les dicotylédones, que l'on peut regarder comme plus parfaites et mieux organisées pour résister au froid.

Cependant les débris des forêts s'accumulaient sur le sol, s'y décomposaient, et l'hydrogène carboné qui provenait de cette décomposition se répandait dans l'atmosphère. Là il était décomposé par les explosions d'électricité, alors plus fréquentes à raison de la grande élévation de la température. Un monument de cette époque nous est offert par les houilles, immenses débris des végétaux carbonisés. (Ampère, *Théorie de la terre.*)

Marcel de Serres écrit sur le même sujet : D'après Moïse, comme d'après les faits, les végétaux ont été les premiers êtres qui ont embelli la terre à découvert. Les plantes ont dû nécessairement apparaître avant les animaux, puisque, d'après M. Dumas (*Statistique chimique des corps organisés*), les animaux prennent aux végétaux les aliments nécessaires à leur alimentation. D'un autre côté, les premiers restituent au règne végétal, par l'intermédiaire de l'air et du sol, les principes au moyen desquels ils se développent avec une vigueur d'autant plus grande que leurs forces assimilatrices sont plus actives. Nous pourrions multiplier ces citations, mais ces autorités suffisent pour constater que les représentants les plus éminents de la science sont d'accord pour admettre l'apparition des plantes avant celle des grands vertébrés. C'est bien là ce que Moïse affirme au début de son histoire du genre humain.

Voici les deux versets qui expriment la création des animaux du cinquième jour :

« 20. Que les eaux produisent des reptiles vivants, et les volatiles sur la terre, sous le firmament.

« 21. Et Dieu créa les grands animaux marins, et ce qui vit dans la mer, et que la mer avait produit selon son espèce, et tous les oiseaux selon son espèce ».

Les animaux marins y apparaissent avant les oiseaux, et le texte sacré semble dire que les oiseaux sont à peu près contemporains des grands monstres marins.

Or, toutes ces affirmations cadrent à merveille avec la disposition des fossiles.

On voit apparaître les reptiles marins depuis le terrain diluvien, et il faut traverser les terrains de transition et les terrains secondaires jusqu'à la première couche du crétacé, dit étage permien, pour rencontrer des débris d'oiseaux.

Egalement les grands animaux marins commencent à apparaître vers cette époque, et précèdent les oiseaux, comme en effet il est marqué dans l'Ecriture. Ces grands monstres marins les ichthyosaures, les plésiosaures, les

ptérodactyles, etc., occupent à peu près tous les terrains secondaires, depuis le triasique jusqu'au crétacé. (*Dictionnaire de paléontologie*, de Jehan, p. 736); et Figuier : *La terre avant le déluge*, p. 144 *et passim.* — Cuvier.)

On le voit, nos concordances se multiplient à mesure que nous montons les étages ; et nous arrivons au sixième jour :

« 24. Dieu dit aussi que la terre produise les êtres vivants selon leur genre, les bêtes de somme, les reptiles et les bêtes de la terre selon leurs espèces ; et il fut fait ainsi.

« 25. Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques (*jumenta*) et tous les reptiles, selon leur genre.

« 26. Et il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ».

C'est ce sixième jour qui est la date des êtres vivants les plus parfaits ; et il en est ainsi, soit dans la Genèse, soit dans les couches géologiques ; et ici comme là l'homme apparaît comme un admirable complément, comme le dernier et le merveilleux épanouissement de la puissance divine.

« Déjà, il est vrai », dit Figuier, que je prends ici comme rapporteur (p. 165), « un des tracés saillants et caractéristiques de la fin de l'époque secondaire fut l'apparition, sur le globe, d'animaux appartenant à la classe des mammifères. Mais l'organisation toute spéciale de ces premiers mammifères va être pour le lecteur un sujet d'étonnement, et prouver d'une manière indubitable que la nature a procédé dans la création des animaux par des degrés successifs, par des transitions qui relient insensiblement les êtres moins parfaits à d'autres plus parfaits.

« Les premiers mammifères appartiennent à cet ordre tout spécial d'animaux, rares d'ailleurs, qui ne font pas leurs petits vivants, mais qui accouchent d'une substance gélatineuse, laquelle tient à la fois de l'œuf et du jeune animal. La mère conserve pendant quelque temps cette substance dans une poche creuse, dans les parois de son abdomen. Quelque temps après, l'animal mieux formé déchire ses langes et apparaît au jour ». Et le même auteur ajoute avec beaucoup de justesse : « C'est là un mode de génération qui semble tenir le milieu entre la génération ovipare et la génération vivipare ».

Aussi les naturalistes ont toujours été fort embarrassés pour classer ces animaux. Personne ne peut donc être étonné que Moïse, qui fait paraître les mammifères seulement au sixième jour (*jumenta*), n'ait pas tenu compte de ces animaux de transition.

L'époque tertiaire offre donc véritablement le théâtre de la nature complète, parfaitement ornée des plus beaux végétaux dicotylédones, d'une flore très-variée des animaux les plus richement dotés, et multipliés sur la surface de la terre de manière que, à la fin de cette époque, l'homme pouvait vivre et prendre possession de son domaine. Il pouvait y vivre à l'aise, rien ne manquait à ses besoins et à ses jouissances.

Il est vrai qu'un grand nombre d'animaux de l'époque tertiaire n'apparaissent plus dans l'époque quaternaire ; du moins les espèces les plus belles, les plus parfaites et les plus utiles sont restées pour devenir les contemporaines de l'homme. Dieu n'a dû laisser survivre que les espèces qui ne pou-

vaient pas porter préjudice au roi de la création, et rendre sa vie incommode. On peut observer également avec les géologues que quelques espèces contemporaines de l'homme ont disparu pendant l'époque quaternaire ou historique. Le déluge de Noé ou les progrès de la population ont pu produire cet effet.

Les dernières découvertes de la géologie, en ce qui concerne l'homme fossile, ont soulevé une nouvelle question. A quelle époque géologique correspond l'apparition de l'homme, d'après les débris trouvés à Aurignac, à Moulinquignon, dans la caverne de l'Herm, dans la grotte de Maccagnone, et ailleurs. Si les terrains qui recélaient ces débris sont des terrains tertiaires, la date de la création de l'homme ne sera-t-elle pas portée à une époque beaucoup trop reculée ? Voici la réponse que nous pouvons donner, d'après l'état actuel de la science :

1° Les preuves, sur lesquelles on s'appuie pour affirmer que le gisement des restes fossiles de l'homme est dans les terrains tertiaires, ne sont pas péremptoires. Plusieurs géologues du plus grand mérite pensent le contraire.

2° Quand nous accorderions que l'homme remonte à l'âge tertiaire et vers la fin de cette époque, rien ne prouverait que, par cet aveu, nous portons l'apparition de l'homme avant l'époque assignée par la Bible, car les calculs des géologues sont essentiellement hypothétiques. Ils n'ont pu établir aucune mesure chronologique qui approche, même de loin, de l'exactitude. En géologie il y a des faits antérieurs, et d'autres postérieurs, mais pas un seul chronomètre qui corresponde aux formations des stratifications. Une grave erreur serait de regarder comme certain que les stratifications ont été aussi lentes à se former autrefois qu'aujourd'hui; mille raisons peuvent avoir donné aux opérations de la nature, à cette époque, une activité et une puissance prodigieusement diminuée dans l'état plus calme de nos jours.

3° Enfin, nous répondons que la chronologie de la Bible laisse, sans contredire la foi, une latitude pour augmenter les siècles; car nous voyons, par l'exemple du patriarche Caïnan, qui a été supprimé dans une version autorisée, et par la généalogie de Jésus-Christ, que Dieu ne nous a pas voulu donner la liste des générations avec la dernière exactitude.

Les géologues n'ont pas le droit, à l'heure qu'il est, de nous citer un seul fait qui soit un démenti pour Moïse.

Mais au contraire, leur enseignement nous fournit, dans les découvertes les plus importantes, des faits concordant avec le récit de la Genèse.

Sont-ce là des explications définitives? Qui peut le dire ? D'un jour à l'autre il peut surgir la découverte d'un fait nouveau qui modifierait profondément tout ce qui est déjà connu en géologie. Il vient de paraître, dans *Les mondes*, quelques articles qui seraient le signal d'une révolution dans cette science, si l'auteur de ces articles a vu juste dans son explication de la formation des premières couches du globe. Sans nous inquiéter de l'avenir, nous nous contentons de suffire au présent, persuadés que nous sommes que Dieu ne se montrera jamais en contradiction dans ses œuvres.

Il y a dix ans on nous objectait que, si l'homme avait vécu avant le déluge, on en trouverait des traces; et, aujourd'hui qu'on a trouvé l'homme antédiluvien, on essaie de le reculer avant les temps historiques. Des deux côtés c'est de la précipitation d'un savoir incomplet; la prudence et la vraie observation des faits font toujours dissiper les nuages qu'on voudrait élever entre la science et la Bible.

### II. — L'histoire.

Demandons maintenant à l'histoire profane de répondre à la seconde question. A-t-elle conservé une chronologie depuis le premier homme jusqu'à nous? Sait-elle quand le premier couple humain a commencé à habiter la terre? Sa réponse est bien vague et très-obscure. Néanmoins, en rapprochant et en comparant les monuments écrits les plus anciens, il est permis de faire des conjectures; on a même des probabilités en harmonie avec la chronologie biblique.

Une seule branche du genre humain a su conserver avec soin et persévérance ses titres de famille : la branche aînée qui descend par Noé, Sem, Héber à Abraham, pour aboutir à Moïse. L'historien hébreu a pu facilement compter les générations de ces hommes primitifs qui atteignaient une grande longévité. Vingt et quelques générations renferment l'histoire tout entière depuis Adam jusqu'au rédacteur de la Genèse. Quand il n'y aurait pas eu de mémoires écrits, il était facile encore de rattacher à ces généalogies un petit nombre de faits que reproduit la Bible. Adam a conversé longtemps avec Mathusalem, celui-ci avec Noé, Noé avec Sem, Abraham avec les enfants de Noé et leurs contemporains; de Jacob à Moïse il n'y a que deux générations. A supposer même que l'écriture alphabétique n'eût pris naissance que peu avant le temps de Moïse, il ne faut pas croire qu'on n'employait pas d'autres moyens pour perpétuer les événements mémorables. On élevait des autels, des monuments en pierre; et on avait sans doute bien d'autres signes commémoratifs. Les Romains, dans des siècles bien postérieurs, ont encore conservé l'usage d'un de ces signes qui étaient l'histoire abrégée : ce sont les clous fixés dans les temples pour marquer la succession des souverains Pontifes. M. Drach a donné de bonnes raisons pour démontrer que le livre hébreu le *Yaschar*, qu'il a traduit pour la première fois, était, sauf les additions apocryphes faciles à discerner, un de ces mémoires qu'aura consulté Moïse. Nous avons exposé précédemment des considérations nouvelles sur la véracité de Moïse comme historien, au point de vue des appréciations intrinsèques.

La Providence se devait à elle-même de ne pas laisser le genre humain dans une complète ignorance de son passé. Cet ouvrage tout entier montrera qu'elle nous a accordé plus que nous n'avions le droit de demander.

Mais si la branche aînée de la famille humaine a été fidèle à conserver son histoire, que vont nous dire les autres branches le plus anciennement connues? Interrogeons chacun à leur tour les anciens peuples qui ont les premiers joué leur rôle sur la scène du monde; et d'abord les Chaldéens,

ou Babyloniens, qui sont avec les Arabes les plus proches parents des Hébreux.

1° *Les Chaldéens.* — Parmi les historiens de l'antiquité un seul a eu le dessein sérieux de remonter à l'origine première de l'empire de Babylone : c'est Bérose. Nous ne savons ce qu'Hérodote nous aurait dit dans son histoire d'Assyrie qui est perdue ; mais, dans son histoire générale, il ne va guère au-delà de quelques siècles avant son temps, pour ce qui regarde l'Assyrie et la Babylonie. Selon Justin, Trogue-Pompée donne aux Assyriens un royaume de 1,300 ans. Diodore de Sicile a suivi Trogue-Pompée et Ctésias. Il se renferme dans des bornes très-étroites. Les observations astronomiques attribuées par Callisthène aux Babyloniens, et qui remontaient à plusieurs milliers d'années, n'ont pas été jugées favorablement par les savants. La vérité est que, en prenant une moyenne de ce que les anciens ont dit sur l'antiquité de la nation babylonienne et assyrienne, on ne va guère au-delà de douze à quinze siècles. (*Mémoires de l'Académie*, t. V, p. 356.) Bérose seul donne une antiquité exagérée, si, comme le dit Eusèbe, ses périodes dites les *Sares* étaient de 3,600 ans : ce que nous ne croyons pas. Disons-le hardiment, à lui seul Bérose a plus d'autorité en parlant de son pays que tous les autres réunis.

Le lecteur verra que nous tirons un très-bon parti de ces règnes, estimés à tort par quelques savants comme beaucoup plus longs que la vie des dix patriarches antédiluviens.

Bérose a compté dix rois depuis Alorus, son Adam, jusqu'à Xisuthrus, son Noé. Ces dix règnes, ces dix générations forment une série de 120 *sares* qui, selon Eusèbe, étaient des périodes de 3,600 ans chacune ; en sorte que la somme de ces règnes fournirait 432,000 ans.

Nous répondons avec Suidas et Fréret (*Mémoires de l'Académie*, t. XVI, p. 208 ; — Suidas, v, *Saroi*) :

« Les Chaldéens avaient deux périodes appelées sares, toutes deux composées de mois lunaires, dont l'une servait à l'usage civil et l'autre n'était employée que par les astronomes.

« Ce dernier sare est simplement nommé dans Hésichius ; mais Suidas est entré dans un plus grand détail sur celui de l'usage civil. Il nous apprend que c'était une période de 18 ans lunaires intercalés, dont six étaient de 13 lunes ; en sorte que la période entière était de 222 lunaisons ; ce qu'il faut entendre d'années lunaires simples, autrement les 120 sares feraient seulement 2,060 ans.

« Il est manifeste, par les fragments de Bérose et par ceux d'Abydène et de Polyhistor, rapportés dans le Syncelle, que les 120 sares du passage de Suidas sont ceux de la durée que Bérose assignait au temps qui a précédé le déluge de Xisuthrus, temps qu'il partageait en dix règnes ou générations. Les traditions chaldéennes, bien différentes de celles des Egyptiens, supposaient notre monde tiré du chaos par une intelligence suprême qu'elles nommaient *Bel* ou *Baal*, le Seigneur, et qui était regardée comme le principe et l'auteur de l'ordre ou arrangement organique des diverses parties de l'univers. Ces traditions supposaient encore que toutes les nations étaient descendues d'un seul homme. Elles ajoutaient que les descendants

de ce premier homme qu'elles nommaient Alorus, s'étant corrompus, Bélus, le Dieu suprême, les fit périr à la dixième génération, par un déluge dont il préserva cependant Xisuthrus et sa famille par une protection particulière. Cette famille repeupla la terre, et c'est d'elle que descendent toutes les nations ».

Il est évident par cet exposé de Fréret, qui est très-véridique, comme nous le prouverons bientôt par de nombreuses citations, que l'époque de ces dix générations dont parle Bérose est, à ne pouvoir s'y méprendre, l'époque dont parle Moïse depuis Adam jusqu'à Noé, qui comprend également dix générations. Il est donc logique de prendre ces sares dans la mesure qui les met en harmonie avec ce que dit Moïse de l'âge des patriarches antédiluviens, et Fréret insiste de nouveau pour faire sentir la justesse et la vérité de cette interprétation.

« Les 120 sares », dit-il, « de la durée des dix générations antérieures au déluge de Xisuthrus, suivant Bérose, donnent 2,200 ans intercalés. La durée des dix générations antérieures au déluge de Noé, suivant Moïse, varie dans les différents manuscrits. Celui que les Septante ont suivi donnait une durée de 2,242 ans ; celle de 2,220 ans de Bérose ne s'en éloigne pas beaucoup. Il est assez singulier qu'aucun de nos chronologistes modernes n'ait fait attention à cette évaluation du sare donnée par Suidas, quoiqu'elle leur fournît un dénouement simple pour se tirer de l'embarras où les jetaient les traditions chaldéennes ».

En lisant Suidas, nous avons été nous-même frappé de cette évaluation du sare, et nous regardons comme une bonne fortune de donner cette nouvelle et heureuse manière de mettre la tradition chaldéenne en conformité avec la Bible. Mais le lecteur sera plus satisfait de voir un homme aussi éclairé que Fréret dans les matières chronologiques, apporter à cette décision l'autorité de son grave jugement.

Josèphe et Eusèbe, qui avaient lu les ouvrages encore entiers de Bérose, assurent à plusieurs reprises qu'ils étaient pour le fond conformes à ce que dit Moïse. N'en trouvons-nous pas ici une preuve nouvelle ? Dans Bérose, comme dans la Genèse, les patriarches antédiluviens vivent plusieurs siècles ; n'est-ce pas au souvenir de cette longévité qu'il faut demander l'explication des règnes si longs que les Egyptiens attribuent aux dieux et aux demi-dieux qui régnaient avant Menès, que plusieurs ont pris pour Noé ?

Depuis le déluge, la distribution du temps chez les Chaldéens se renferme dans des limites qui ne paraissent pas s'éloigner de ce que nous lisons dans la Bible ; d'ailleurs, s'il y avait des difficultés, l'ordonnance de Nabuchodonosor touchant la reconstruction du *Birs-Nimroud* nous empêcherait de nous écarter de la chronologie de Moïse. Cette ordonnance place la tour de Babel à quarante-deux générations du siècle de Nabuchodonosor. La Bible a la même étendue. Le déchiffrement des cunéiformes, qui nous fait lire des pages nouvelles sur l'histoire de Babylone et de Ninive, est très-favorable à la confiance que l'on accorde à Bérose.

Ainsi l'histoire de Babylone, loin de contredire la chronologie de Moïse, lui est parfaitement conforme.

2° L'historien le plus sérieux des *Arméniens* est Moïse de Korène. il a contre lui d'avoir écrit dans un temps relativement moderne, mais il rachète ce défaut par le soin qu'il a eu de consulter les anciens auteurs et de les citer; il a eu à sa disposition, non-seulement Bérose, Abydène, Alexandre Polyhistor, mais un savant syrien qu'il ne nomme pas, Céphalion, et plusieurs chroniqueurs de sa nation. Moïse de Korène appelle la sérieuse attention de tous ceux qui cherchent la lumière dans la haute antiquité. Il n'établit pas de canon chronologique, mais on voit par ses généalogies qu'il est en conformité avec Moïse.

3° Passons aux *Arabes*.

Avant Mahomet les Arabes ont quelques généalogies plus ou moins suspectes, quelques successions de rois de différentes tribus; mais ils manquent d'histoire. Néanmoins, consultez tous les Arabes, de quelque tribu que ce soit, ils auront une réponse unanime. Si vous leur demandez d'où ils sortent, ils vous diront qu'ils reconnaissent deux origines, l'une par Joctan, qu'ils appellent quelquefois Cathan, fils d'Héber, qui est le père du plus grand nombre des tribus, et l'autre par Ismaël, fils d'Abraham, d'où est venu le nom de Sarrasin, car ils prétendent qu'Ismaël était comme Isaac, fils de Sara. On peut voir dans Pokoke (*Spécimen. hist., Arab.* 38); dans la *Chronique orientale*, édit. roy., pag. 132; dans Abulfarage (les premiers chap.), tous les auteurs qui s'accordent sur ce point. Interrogez les Arabes depuis les Indes jusqu'au Maroc, ils ont la même conviction. C'est quelque chose de respectable pour un historien que cette unanimité. Il nous est bien permis de la présenter ici comme une forte probabilité en faveur de la chronologie de Moïse, puisqu'ils se rattachent à ses généalogies et à ses générations. Voilà encore un peuple qui ne va pas s'égarer dans une antiquité chimérique.

4° En est-il de même des *Egyptiens* ?

De toutes les nations connues des anciens, ce sont les Egyptiens qui passaient pour avoir le plus de droit de prétendre à une haute antiquité. Les Grecs surtout nous les ont présentés comme le peuple le plus sage et le plus anciennement policé. Examinons la valeur de leur chronologie. Voici les auteurs qui s'en sont occupés à différentes époques : Hérodote, Manéthon, Diodore, Jules Africain, Eusèbe et le Syncelle. Les trois derniers surtout ont travaillé sur les données de Manéthon, et en le critiquant. Il ne reste donc en réalité, pour nous, que trois sources : Hérodote, Manéthon et Diodore, auxquels on doit joindre l'auteur de la *Vieille Chronique* et Eratosthènes.

Depuis les explorations faites en Egypte et les découvertes dues à Champollion, c'est l'autorité de Manéthon qui a prédominé dans notre siècle : c'est donc sur lui que notre examen doit spécialement porter.

Jamais aucun homme sérieux n'a pris la peine de discuter ses interminables règnes des dieux. La discussion ne peut s'établir que sur la série de rois qui commence à Menès.

L'histoire de Manéthon étant perdue, il ne nous en est resté que la nomenclature sèche de ses dynasties, avec l'indication de la durée de chaque règne. Mais les trois auteurs dont nous parlions tout à l'heure, et qui nous

les ont conservées, ne s'accordent entre eux ni pour le nom des rois, ni pour la longueur des règnes, ni pour l'ordre des souverains dans la série. On peut soupçonner encore des fautes de copistes. Ce sont déjà quatre sources d'incertitudes. Mais, supposons Manéthon en règle, quels seraient les résultats pour nous? Champollion, en prenant ses chiffres dans les trois compilateurs, Africain, Eusèbe et le Syncelle, présente une somme de 5,536 ans pour les trente dynasties de Menès à Alexandre le Grand, ce qui place Menès 5,867 ans avant Jésus-Christ. Ce serait reporter jusqu'à Adam, selon le calcul de Pezron, l'établissement du royaume d'Egypte. Dans cette hypothèse, les défenseurs de la chronologie biblique n'auront qu'un seul moyen d'interprétation et de conciliation, qui a déjà été fourni par les auteurs anglais de l'Histoire universelle (*Hist. asiat.*, sect. v), c'est de supposer que Manéthon a ajouté aux dynasties qui ont régné depuis le déluge celles qui ont régné avant le cataclysme, et qui ne sont autre chose que les dix générations antédiluviennes. Cette hypothèse a peu de vraisemblance, il est vrai; mais, comme il est absolument possible qu'il en soit ainsi, comme Bérose en a usé de la sorte pour les Babyloniens, on pourrait affirmer du moins que la chronologie égyptienne n'est pas en manifeste contradiction avec celle de Moïse.

Mais nous avons bien d'autres raisons de nous mettre à l'abri de ces chiffres extrêmes de Manéthon, dans le cas où ils nous seraient un embarras.

Nous dirons d'abord, avec un grand nombre d'anciens et de modernes, particulièrement avec le très-savant Marsham, que les premières dynasties, jusque vers la douzième, ont été collatérales [1]. Comment, en effet, supposer un empire considérable dans la seule Egypte, lorsqu'on ne voit dans les autres parties du monde que de petits rois qui ne régnaient que sur une seule ville, et quelquefois sur une bourgade? En Grèce, en Syrie, dans la Mésopotamie, du temps d'Abraham, on ne trouve que des principicules. Nulle trace encore de la grandeur de Ninive ou de Babylone. Les analogies font supposer que, dans les premiers temps, l'Egypte elle-même était aussi gouvernée par autant de petits rois qu'il y avait de villes. L'histoire universelle anglaise (t. I, p. 431), trouve à cela un grand air de probabilité. « Les royaumes de Thèbes et de Memphis », ajoute-t-elle, « ont partagé l'Egypte pendant plusieurs siècles; et il est certain, par les témoignages d'Hérodote et de Diodore, qu'il y avait dans ce pays tout au moins deux rois, du temps de l'invasion des Ethiopiens, sous Sabacon ». Ajoutez à ceci que, d'après le canon des rois de Thèbes, d'Eratosthène, il y eut des rois à Thèbes longtemps après l'établissement de la royauté à Memphis, comme on va le voir dans un des paragraphes suivants.

Le Syncelle nous a conservé un fragment considérable de la vieille chronique égyptienne, qui a plus d'autorité par lui-même que Manéthon, car il n'a pas de version contradictoire. Or, ce morceau (*Syncelle*, p. 15), contient les seize dernières dynasties; et néanmoins, l'original portait une somme de 36,525 ans. Sur quoi les auteurs de l'histoire universelle anglaise (t. I, p. 426), raisonnent comme il suit :

[1] On prouve que quelques-unes l'ont été : il nous suffit que plusieurs aient pu l'être.

« La somme totale des trente dynasties, suivant l'ancienne chronique, forme non-seulement un nombre immense qui remonte bien au-delà de la naissance du monde, mais elle paraît être un calcul astronomique, par lequel les Egyptiens semblent avoir voulu égaler la durée de leurs dynasties avec celle d'une révolution périodique du zodiaque : ainsi il ne nous est pas permis d'en faire le moindre usage. Tout ce que nous observerons sur ce sujet est que, quoique cette somme serve à exprimer la durée des trente dynasties, il faut néanmoins y comprendre les 30,000 années du règne du Soleil, les 3,984 ans du règne de Saturne et des douze autres dieux, et les 217 ans des huit demi-dieux, faisant ensemble 34,201 ans. Pour ce qui regarde les quatorze premières dynasties qui manquent dans le fragment qui nous reste de cette ancienne chronique, le sens de l'original est peut-être que les quinze générations du cercle cynique, qui occupent dans la table la place de la quinzième dynastie, et dont le règne fut de 443 ans, forment les quinze premières dynasties ». Cette conjecture semble être confirmée par la somme totale des années des seize dernières dynasties, telle qu'elle est dans la table de 2,140 ans et qui, jointes à celles des susdits 34,201 ans, forment la somme de 36,341 ans ; à laquelle, si nous ajoutons 184 ans pour la durée de la vingt-huitième dynastie, dont le nombre est omis, nous aurions la somme complète de 36,525. D'où il suit que, en déduisant la somme des règnes des dieux et des demi-dieux, le reste sera de 2,324 ans pour la durée des dynasties suivantes, conformément à cette chronique, nombre qui nous paraît assez raisonnable, quoiqu'il soit impossible de le concilier avec ceux de Manéthon.

Eratosthènes, le savant directeur de la bibliothèque d'Alexandrie, devrait inspirer plus de confiance parce qu'il n'était pas un prêtre égyptien, mais cyrénéen. Il avait une grande réputation de savoir, et la bibliothèque qu'il avait à sa disposition lui fournissait un moyen facile de trouver les renseignements. Il a donné, d'après l'historien Apollodore (*Syncelle*, p. 91), une liste des rois de Thèbes, composée de trente-huit rois depuis Menès jusqu'à Amurtheus. Le Syncelle, qui avait l'ouvrage en main, dit que ces rois avaient régné ensemble 1,076 ans, et que Menès avait commencé à régner l'an 2,900 avant Jésus-Christ. D'après les calculs qu'il a établis ailleurs, le dernier roi de Thèbes aurait été contemporain de Thoutmosis, le septième roi de la dix-huitième dynastie. Ce morceau d'Eratosthène rend bien plus suspecte encore la longueur des premières dynasties de Manéthon.

N'est-ce pas une chose étonnante que Manéthon ne se trouve en harmonie avec personne, ni avec la vieille chronique, ni avec Eratosthène, ni avec Hérodote, ni avec Diodore ? Il est vrai que ce reproche tombe sur la chronologie égyptienne tout entière, sur Manéthon comme sur tous les autres. Plusieurs savants ont voulu, de notre temps, le rendre infaillible. La prétention, comme on le voit, est difficile à soutenir. Que dirons-nous aussi des prêtres égyptiens qui racontaient à Hérodote que, depuis Menès jusqu'à Amasis, ils comptaient trois cent quarante et une générations de rois qui régnèrent 11,340 ans, outre les années écoulées encore depuis Amasis ? Voilà donc la science ou la bonne foi des prêtres égyptiens prise en défaut. Ceux-ci étaient prêtres au même titre que Manéthon.

Le calcul de Diodore, de cet historien qui est allé sur les lieux s'instruire des faits, est également différent. Voici ses paroles, liv. I, ch. XLIV : « Le pays a été gouverné par des hommes pendant environ 5,000 ans, jusqu'à la CLXXX[e] olympiade, époque où nous sommes allé en Egypte sous Ptolémée Dionysius le Jeune. Il y a eu en tout quatre cent soixante-dix rois et cinq reines ».

Est-il étonnant que Jules Africain, Eusèbe et les autres, ne sussent pas à quoi s'en tenir ? C'est une confusion. Nous savons bien ce que l'on dit aujourd'hui pour relever Manéthon : c'est que les monuments semblent lui donner raison depuis la dix-septième et la dix-huitième dynastie. Il est vraiment le seul auquel les monuments puissent quelquefois donner raison, puisqu'il n'y a que lui qui ait des listes complètes pour cette époque ; et ensuite on s'émerveille lorsque, en remontant, on rencontre quelques-uns des noms qu'on trouve sur ses listes !

Au prix de combien de concessions trouve-t-on cet accord trop vanté entre les monuments et les dynasties manéthoniennes ! Mais, supposons l'accord parfait depuis la quinzième et la seizième dynastie. Il s'agit des origines. Nous désirons savoir si Manéthon, qui assure avoir lu la première portion de son histoire sur les colonnes de Thot ou du premier Mercure, doit nous inspirer à cause de cela beaucoup de confiance pour les époques reculées, où nous avons de fortes raisons de croire que les monuments ne nous apprendront rien de décisif, par ce motif que l'on n'a ni cycle ni ère connue pour classer les faits, et que Manéthon se prête à tout ; car il a trois versions, et il y en a toujours une qui se plie plus ou moins à une explication. L'histoire d'Egypte de M. Brugsh, une des plus complètes et des plus récentes, n'apporte rien de nouveau pour éclairer les questions qu'il s'agit ici de résoudre. On ne trouve nulle part une échelle de comparaison certaine et ininterrompue pour assurer les époques de Manéthon et celles de monuments qui ne se peuvent contrôler l'un l'autre.

Nous devons désirer que les découvertes sur la terre d'Egypte se multiplient, et que les monuments deviennent si nombreux qu'on puisse découvrir quelque chose d'exact sur l'époque réelle où l'empire égyptien a commencé. Nous attendons de l'archéologie égyptienne plusieurs tables d'Abydos, qui embrassent toute la durée des règnes, et de plus offrent le moyen certain de les relier entre eux : un classement arbitraire ne fera jamais une chronologie.

Les considérations qui précèdent sur la chronologie égyptienne étaient écrites, lorsque nous avons heureusement pris connaissance d'une lumineuse étude de M. le vicomte de Rougé, sur l'état actuel des découvertes faites en Egypte. Nous citons en entier le paragraphe qui traite de la chronologie. On verra que ses affirmations, et les faits qu'il relate pour les appuyer, donnent raison aux réflexions que nous avons émises. Nous ne croyons pas qu'on trouve ailleurs quelque chose d'aussi net, ni d'aussi rigoureusement déduit, sur cette épineuse question. Voici les paroles de M. de Rougé : « Nous avons évité, dans cette esquisse historique, d'assigner aucune date aux événements, et nous avons déjà indiqué quelle incertitude s'attachait aux calculs qu'on peut établir sur la chronologie des

anciennes dynasties égyptiennes ; peut-être est-il nécessaire de faire connaître ici quelles sont les limites de nos connaissances à cet égard. Il serait inutile d'enregistrer dans un aussi bref résumé des chiffres qui ne ressortent pas de bases certaines ; là où il peut y avoir une foule de systèmes divers, il n'y a pas encore de véritable chronologie. Les Egyptiens n'ont employé aucun cycle astronomique pour *numéroter* leurs années ; on ne leur connaît pas non plus d'*ère* historique ; ils ne dataient leurs monuments que par l'année du souverain régnant ; la moindre interruption dans les dates vicie toute la série. Les listes de Manéthon, contenant la suite des dynasties égyptiennes, accompagnées de chiffres chronologiques, étaient la seule ressource qu'on pût employer pour tenter de rédiger une chronologie de l'histoire égyptienne ; et l'on était, il y a quelques années, beaucoup trop disposé à les considérer comme un critérium infaillible. Cependant, aussitôt qu'on a pu confronter ces listes avec les monuments, on a dû revenir de cette idée. Si les listes de Manéthon ont acquis de l'importance, en ce sens qu'on les a reconnues comme des documents historiques réellement émanés de sources égyptiennes, les chiffres qui y sont aujourd'hui annexés n'ont pu soutenir l'examen de la critique éclairée par les monuments. Aussitôt que le canon de Ptolémée n'a plus guidé ces faiseurs d'extraits, dès la vingt-sixième dynastie, la dernière avant l'invasion de Cambyse, les inscriptions ont décélé dans ces chiffres une erreur de 10 ans. Une seconde erreur plus considérable ressort avec évidence des inscriptions nouvelles de la tombe d'Apis, pour les temps qui précèdent Psammétik ; de sorte que nous sommes obligés plus que jamais de nous défier des chiffres chronologiques conservés dans les listes de Manéthon. Si ces chiffres sont inexacts pour des époques où les Grecs auraient pu venir presque directement au secours des chronologistes qui nous les ont conservés, quelle confiance pouvons-nous avoir en eux, quand il faut remonter à des époques plus reculées ?

« Voici maintenant ce que nous ont fait connaître les monuments étudiés jusqu'ici. On paraît d'accord sur ce point que Cambyse conquit l'Egypte dans la troisième année de son règne, qui est la 224e année de l'ère de Nabonassar. Le canon chronologique, dressé par Ptolémée, nous escorte, avec son invincible autorité, jusqu'à cette époque qui correspond à l'an 527 avant Jésus-Christ. La dynastie qui précède la vingt-sixième, a retrouvé sa chronologie complète dans les monuments de la tombe d'Apis. Elle s'écarte assez sensiblement de celle qu'on avait pu dresser avec les listes de Manéthon. La première année du règne de Psammétik Ier répond à la 94e de l'ère de Nabonassar, année julienne, 654 ans avant notre ère.

« Les mêmes monuments montrent ici de nouveau une différence sensible avec les chiffres des listes ; ils ne donnent qu'un très-petit intervalle entre Psammétik Ier et Tharaka, le dernier roi de la dynastie éthiopienne. Une inscription de la tombe d'Apis montre de nouveau que le règne de Tharaka commença vers l'an 683 avant Jésus-Christ ; mais il y a déjà une incertitude d'un ou de deux ans sur cette date. Ici s'arrête la région des chiffres exacts. En remontant encore, nous manquons de moyens pour vérifier les règnes des deux Sabacon, prédécesseurs de Tharaka. Les chiffres

des listes paraissent trop courts, nous entrons dans le régime des corrections hasardées dont les monuments ne nous citent pas l'exacte qualité. Contentons-nous de dire que Bochoris (vingt-quatrième dynastie) doit se placer vers l'an 715, que le commencement de la vingt-troisième, ou l'avénement de Petubastès, remonte tout au commencement du VIII$^e$ siècle. Ici l'erreur possible a déjà pris de grandes proportions.

« La vingt-deuxième dynastie nous fournit un point de comparaison et un moyen de rectification bien précieux dans le fait de la prise de Jérusalem par Scheschonk I$^{er}$, si la chronologie du livre des Rois était mieux définie ; mais elle présente, dans les séries des rois d'Israël et de Juda, de nombreuses difficultés qui n'ont pas été résolues d'une manière satisfaisante [1].

« M. de Bunzen place la prise de Jérusalem en 962. Tout ce qu'une sage réserve nous permet d'affirmer, c'est que la vingt-deuxième dynastie paraît, sur les monuments, beaucoup plus longue que les listes de Manéthon ne le donneraient à entendre, et que le règne de Scheschonk commença avant le milieu du X$^e$ siècle. Pour la vingt et unième dynastie et la vingt-deuxième, les inscriptions ne donnent que des dates partielles ; nous sommes réduits à ces mêmes chiffres des listes que nous trouvons toujours si défectueux ; il paraît certain que le chiffre de la vingtième est particulièrement tronqué. Les limites de l'erreur possible peuvent donc, à cette antiquité, dépasser facilement un siècle.

« D'après un travail de M. Biot, un lever de l'étoile de Sothis, indiqué à Thèbes sous Rhamsès III, au commencement de la vingtième dynastie, se placerait vers le commencement du XIII$^e$ siècle avant Jésus-Christ. Cette date nous paraît s'accorder à merveille avec la dernière époque que nous venons de calculer et avec la durée probable de la vingtième dynastie, de la vingt et unième et de la vingt-deuxième.

« Comme nous l'avons déjà dit, le synchronisme de Moïse avec Rhamsès II, dix-neuvième dynastie, si précieux au point de vue historique, ne nous donne qu'une lumière insuffisante pour la chronologie, parce que la durée du temps des juges d'Israël n'est pas connue d'une manière bien certaine. On restera dans la limite du probable, en plaçant Séthi I$^{er}$ vers 1500, et le commencement de la dix-huitième dynastie vers le XVIII$^e$ siècle. Mais il n'y aurait nullement à s'étonner si l'on s'était trompé de 200 ans dans cette estimation, tant les documents sont *viciés* dans l'histoire, ou *incomplets* sur les monuments.

« Nous voici remontés jusqu'au moment de l'expulsion des pasteurs ; ici nous n'entreprendrons plus même aucun calcul. Les textes ne sont pas d'accord sur le temps que dura l'occupation d'Egypte par ces terribles hôtes, et les monuments sont muets à cet égard. Ce temps fut long, plusieurs dynasties se succédèrent avant la délivrance, c'est tout ce que nous en savons ; nous ne sommes pas mieux édifiés sur la durée du *premier empire,* et nous n'avons aucun moyen raisonnable de déterminer l'âge des Pyramides, témoins de la grandeur des premiers Egyptiens. Si néanmoins nous venons à nous rappeler que les générations qui les construi-

[1] M. de Saulcy a un précieux travail sur la concordance chronologique des rois de Juda et d'Israël, qui réduit les difficultés à de très-petites proportions.

sirent sont séparées de notre ère vulgaire, d'abord par les dix-huit siècles du second empire égyptien, ensuite par le temps très-long de l'invasion asiatique, et enfin par plusieurs dynasties nombreuses et puissantes qui nous ont laissé des monuments de leur passage, la vieillesse des Pyramides, pour ne pouvoir pas être calculée exactement, ne perdra rien de sa majesté aux yeux de l'historien ». (*Annales de philos.*, t. LI.)

Il suit de cet exposé que, à partir du XVIII^e siècle avant Jésus-Christ, il n'y a absolument rien de certain dans les appréciations chronologiques. Le lecteur trouvera sans doute que c'est une mesure de sagesse de juger l'antiquité de l'Egypte par des analogies prises des autres peuples, et par les considérations générales suivantes. La forme même des Pyramides parle ici en notre faveur. Si l'on compare ce genre d'architecture avec les dessins que M. Oppert nous donne dans la cinquième livraison de son *Expédition en Mésopotamie*, du Birs-Nimroud restauré, c'est-à-dire du monument qui fut, on ne peut plus en douter, la tour de Babel, on verra que les Pyramides d'Egypte sont les filles de cette tour, et qu'il convient d'en placer la fondation après la dispersion des peuples du Sennaar.

Il résulte donc des observations qui précèdent, que, en laissant aux notions un peu vagues que nous avons sur la chronologie égyptienne toute faculté de remonter vers le passé, on ne s'écarte pas sensiblement des époques de Moïse ; ensuite, qu'un examen plus sérieux ramène à des proportions plus modestes la grande antiquité que se donnaient les prêtres égyptiens.

L'ensemble des indications, en prenant une moyenne, n'attribue à l'histoire du genre humain que l'ancienneté marquée dans la Bible.

5° Nous n'avons qu'un mot à dire sur les *Phéniciens*. Si on s'en rapportait à la Genèse et au livre de Josué, on verrait, dans tout le pays situé entre l'Euphrate et l'Egypte, des peuples qui commencent, qui sont au début de la civilisation. Nous n'avons pas connaissance que les Phéniciens se soient donné une antiquité exagérée.

Hérodote (*Euterpe*, ch. XLIV) nous a conservé l'opinion des prêtres du temple d'Hercule à Tyr, sur l'antiquité de cette ville. Avoir l'âge de la capitale d'un pays, c'est connaître l'ancienneté du peuple lui-même. Ils lui assurèrent qu'il y avait 2,300 ans que le temple et la ville avaient été bâtis. Ajoutez à ce chiffre les quatre siècles et demi qui s'écoulèrent de cette entrevue d'Hérodote avec les prêtres d'Hercule à la naissance de Jésus-Christ, et vous aurez 2,750 ans. Aucun de nos grands chronologistes ne fait remonter jusque-là la fondation de Tyr ; néanmoins, on peut dire que les Tyriens ne se sont pas considérablement écartés de la vérité.

La ville de Sidon passe pour avoir été bâtie par Sidon, fils de Mezraïm ; et Tyr est d'un âge postérieur. Quoi qu'il en soit, les Tyriens ne faisaient donc pas remonter leur origine au-delà de la dispersion des peuples indiquée par Moïse au temps de Phaleg.

6° Ce que les *Grecs* ont connu de plus ancien, ce sont les Pélasges. Les monuments cyclopéens attribués aux Pélasges, et si bien décrits par M. Petit-Radel, font connaître que cette race a dû habiter un certain temps en Grèce avant la prédominance de la race hellénique. Mais rien

n'assure que sa domination ait été considérablement prolongée. Sicyone est la ville grecque qui a les meilleurs titres d'ancienneté. Selon Pausanias, Ægialée en fut le premier roi, qui fut suivi de vingt-six autres. Jules Africain et Eusèbe ont rapporté, non-seulement les noms, mais aussi les années de leur règne, qui montent à 960 ans. Après eux le souverain pouvoir tomba pendant trente à quarante ans dans les mains des prêtres d'Apollon. Il fut ensuite conquis par Agamemnon, puis par le fils de Thyeste, qui soumit Sicyone à Argos. En réunissant tous ces temps, il se trouve que cette ville aurait été fondée 2,194 ans avant Jésus-Christ, 181 ans après le déluge, selon la chronologie la plus restreinte. D'un autre côté, Platon disait qu'on ne connaissait pas en Grèce de roi plus ancien que Phoronée ; or, il était à peu près contemporain d'Ægialée.

Il va sans dire que les Pélasges de l'Asie Mineure sont plus anciens que ceux de la Grèce, et surtout que ceux d'Italie ; mais nous ne pouvons distinguer ici rien de particulier. Il nous suffit qu'on ne puisse donner les Pélasges de l'Asie Mineure comme remontant au-delà de la dispersion.

Dans toutes ces évaluations, il faut tenir compte de la tendance qu'ont universellement les hommes à excéder dans l'estimation de leur antiquité, et on trouvera que les Grecs ne se permettent pas non plus de reporter leur origine au-delà de la tour de Babel.

7° *Rome* est une ville moderne, comparée à celles dont nous venons de parler. Les *Etrusques* auraient plus de droit d'être interrogés si nous n'étions privés de leurs monuments littéraires. Un savant a appliqué à la nécropole d'une de leurs villes un calcul proportionnel, qui lui donnerait la même antiquité qu'aux villes d'Orient le plus anciennement connues ; mais elle n'irait pas au delà.

L'Amérique et les Sauvages qui habitent les îles n'ont pas d'histoire, encore moins de chronologie. Ils ont de vagues souvenirs et ne savent rien sur l'âge du monde.

8° Il faut retourner au fond de l'*Orient*. Nous y trouvons un peuple qui, de tout temps, a mis la plus grande importance à la conservation de ses Annales : c'est le peuple chinois.

Il y aurait des choses admirables à dire sur la chronologie chinoise, si on voulait traiter cette question à fond. Ceux qui désireront s'en instruire peuvent consulter les *Mémoires chinois*, par les Jésuites, surtout le t. Ier ; Fréret, *Mémoire sur la Chronologie de la Chine* (*Mém. de l'Académie*, t. X, p. 277) ; Pauthier, *Chine ancienne*, p. 26.

Notre cadre est plus restreint, nous cherchons l'opinion de chaque peuple sur l'âge du monde. Nous ne nous enquérons point de leur méthode historique, sinon lorsque cette seconde question éclaire la première. Relativement à l'histoire chinoise notre tâche est facile. De l'aveu de tous les Chinois, sans exception, leur histoire a un caractère de certitude jusqu'à l'empire de Yao, qui vivait 2,357 ans avant Jésus-Christ. Tous les savants d'Europe qui connaissent bien la Chine acceptent cette date comme certaine. Fréret seul fait ses réserves et ne trouve de dates assurées que plusieurs siècles en deçà ; mais l'opinion contraire n'a cessé de prévaloir. Nous n'avons donc pas à discuter ce point.

M. Pauthier va plus loin. Il fait commencer l'âge historique incontestable à Hoang-Ti, 2,698 ans avant Jésus-Christ. Comme, selon la supputation de Pezron, le déluge universel est arrivé en l'année 3,617 avant Jésus-Christ, nous ne nous arrêterons pas à discuter la confiance que M. Pauthier accorde à l'histoire d'Hoang-Ti. Ce qu'il y a de sûr c'est que, au jugement de tous, au delà de 6,617 ans commencent les temps incertains ou semi-historiques, et les temps fabuleux qui se perdent dans la nuit du passé. Deux des plus grands hommes qu'ait produits la Chine, Confucius et Séma-Tsian, l'un le Socrate, l'autre le Tite-Live de ce grand pays, suffiraient à eux seuls pour donner de la sécurité à cette opinion.

Il est à remarquer encore qu'on trouve des indices très-caractéristiques de la jeunesse de cet empire et de l'enfance du genre humain dans l'histoire chinoise de ces premiers temps. On y reconnaît la simplicité et la pureté des mœurs, le culte et les croyances religieuses que la Bible attribue à l'âge des patriarches.

L'opinion des Chinois sur l'antiquité du monde est donc on ne peut plus favorable à la chronologie de Moïse, qui place l'établissement de tous les empires et la fondation de toutes les villes en deçà du déluge.

9° Nous ne parlerons des *Indiens* que pour en dire un mot : le capitaine Wilford a remarqué qu'ils n'avaient pas encore imaginé leurs interminables périodes historiques, lorsque Alexandre le Grand envoya Mégasthènes dans ce pays. C'est depuis cette époque que leurs poëtes et leurs brahmes inventèrent ces siècles fantastiques, car ils n'ont aucun événement pour en soutenir la réalité. (*Revue du monde païen*, n° 6, p. 455.)

Dans les études plus approfondies faites récemment sur les Aryas primitifs, plusieurs savants ont supposé que, pour donner place aux diverses phases de la civilisation de ce peuple, il faut attribuer au monde une plus grande antiquité que ne le fait Moïse. A ces prétentions nous opposons la plus haute autorité sur cette question, celle de M. Pictet, de Genève. Son ouvrage sur les *Aryas* primitifs est le monument le plus complet et le plus sérieux au sujet de cette race antique.

Il ne croit pas qu'on puisse faire des conjectures admissibles sur le nombre de siècles que supposent les divers développements de leur civilisation ; seulement, il regarde comme probable que la première grande dispersion de cette nation était accomplie déjà environ deux mille ans avant notre ère. Or, il n'y a rien là qui ne nous paraisse très-acceptable.

Quoique toutes ces dates ne soient qu'approximatives, si on les compare entre elles on trouve cependant quelque chose de frappant dans leur rapprochement. Ce ne peut être par hasard que toutes les probabilités historiques disparaissent par toute la terre deux ou trois mille ans avant l'ère chrétienne. Cette unanimité est même un argument de plus contre les chiffres de Manéthon, pour ceux du moins qui veulent les maintenir à tout prix dans leur rigoureuse intégrité, si tant est qu'il y ait quelque chose de rigoureux dans des chiffres ayant trois variantes.

Mais nous terminerons ici ce premier examen. L'histoire écrite et l'histoire monumentale sont donc en faveur de la Bible autant qu'elles peuvent l'être, relativement à l'âge du monde. Passons à un autre ordre de considérations.

### III. — L'histoire naturelle.

Si, comme le disent les géologues, plusieurs cataclysmes ont bouleversé notre globe, on ne doit y chercher l'établissement des hommes que depuis le dernier. Alors, demandons à l'histoire naturelle si, par quelques données, elle peut appuyer une opinion déterminant l'époque de cette dernière révolution.

Cuvier, Deluc, Saussure, Dolomieu, Pallas, Euler, Haüy, et d'autres savants avec eux, ont jugé par l'inspection du globe, par plusieurs phénomènes qui se passent à sa surface, que nos continents sont de date récente.

Personne n'a mieux observé et décrit ces phénomènes que Deluc.

Voici ses principales considérations :

Les tourbières sont des formations végétales qui s'accroissent d'années en années et de siècles en siècles d'une manière uniforme : on en peut constater la progression, et par une règle de proportion s'assurer que les tourbières les plus anciennes ne remontent pas au-delà de notre âge historique. Si le monde était aussi ancien que quelques savants l'ont dit, il y a longtemps que les vallées où elles se trouvent seraient comblées.

La formation des glaces sur les montagnes de la Suisse, que Deluc a si bien observée, offrent les mêmes proportions et donnent le même résultat.

Il y a, au pied de certaines montagnes, des lacs dont le niveau s'élève par la fonte des neiges : c'est un autre chronomètre qui dit également que notre monde n'est pas vieux.

La conservation des animaux dans les couches meubles de nos continents, et qui sont là évidemment depuis le dernier cataclysme, ainsi que les couches de mousses et de bruyères, donnent un résultat semblable.

Il en est ainsi des progrès des défrichements.

Ces différents chronomètres indiquent approximativement que l'ordre de choses actuel ne peut remonter au-delà de cinq à six mille ans. Ces résultats sont très-indépendants des disputes géologiques. Ils s'appliquent à l'état du globe depuis la dernière révolution.

« Toutes ces classes de phénomènes », dit Deluc, « sont dans le cours des causes physiques ; la nature y marche d'un pas sûr et réglé. Ces documents naturels font taire les fables des fastueuses antiquités ». (*Lettres géol.*, t. VII.)

La *Revue horticole* de 1861 décrit certains arbres de la Californie, de la famille des *Sequaia gigantea*, ayant des dimensions prodigieuses ; un certain nombre ont environ 150 mètres d'élévation et près de 40 mètres de circonférence. En observant les couches concentriques marquant les croissances annuelles, on a constaté qu'ils ont de 4 à 6,000 ans d'existence. En sorte, dit le journal, qu'ils ont été témoins de la création. Comme ces arbres sont encore pleins de vie, s'ils avaient eu des frères beaucoup plus âgés, on verrait sans doute ces derniers à côté d'eux. C'est donc là une nouvelle indication indirecte de l'âge approximatif de la terre. (V. Chaubard, *Eléments de géologie*, p. 233, sur le même sujet.)

Les registres de l'Angleterre et de l'Amérique septentrionale ont démontré que la population du globe va toujours croissant. Elle a donc toujours été moindre en remontant les siècles. Euler a appliqué un calcul de proportion à ce mouvement dans la population, et il est arrivé à deux individus, souche du genre humain; ce calcul s'accorde aussi avec la date moderne de nos continents.

Un des résultats de l'ouvrage si intéressant de M. de Humboldt, *Voyage aux Régions équinoxiales*, est qu'il lui fut démontré que l'antiquité du monde ne va pas au-delà de l'époque assignée par Moïse.

L'esprit si pénétrant et si juste de Cuvier l'a fait arriver à la même conclusion : « Je pense », dit-il, « avec MM. Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a au contraire mis à sec le fond de la dernière mer et en a formé les pays aujourd'hui habités. Que c'est depuis cette révolution que le petit nombre d'individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur le terrain nouvellement mis à sec, et, par conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements ». (*Recherches sur les ossements fossiles*, Discours prélim.)

Les savants qui viennent de parler n'ont pas eu l'intention de se mettre d'accord avec les historiens dont nous citions l'autorité précédemment; et cependant, par des considérations très-différentes et d'un autre ordre, ils arrivent à la même affirmation sur la présence récente de l'homme sur la terre.

L'histoire des arts, des sciences, des coutumes, des nations, peut aussi être étudiée au même point de vue ; et cette étude donne le même résultat.

Ainsi on trouve, dans l'histoire des législations politiques une preuve de l'établissement récent de l'homme sur la terre. En remontant les siècles, on rencontre dans chaque nation un moment où il n'y avait pas encore de lois civiles, de constitution politique. On comprend que les croyances religieuses aient pu suffire pour le temps patriarcal, qui a du être partout l'état primitif du genre humain, lorsque les familles étaient peu nombreuses. Mais, dès qu'il y eut de grandes agglomérations d'hommes, l'expérience nous apprend qu'ils ne pouvaient vivre longtemps dans les cités naissantes, sans être régis par des lois réglant les droits et les devoirs civils. Or, nous connaissons ces premières tentatives de législation. Solon, Lycurgue, Zaleucus, Numa, Menès, Zoroastre, Yao, etc., voilà les premiers législateurs de leur pays. Avant ces grands hommes on ne connaissait pas de code civil fonctionnant régulièrement. Les poëtes et les philosophes attestent que, en remontant au-delà de ces législateurs, la société était sans lien politique. Ils ont même exagéré, dans leurs récits de ces temps primitifs, en supposant que les hommes y vivaient au hasard, comme les animaux.

On trouve les mêmes signes de nouveauté dans l'art de faire la guerre, qui paraît dans son enfance au temps d'Abraham, lors de l'expédition des

Argonautes, et même au siége de Troie. Quels progrès les hommes ont faits quinze cents ou deux mille ans après, quand on assiste à la bataille de Pharsale !

Personne ne peut contester le génie aux anciens, ni l'aptitude qu'ils eurent à cultiver toutes les sciences. Plusieurs bons esprits parmi nous sont persuadés qu'ils surpassaient les modernes. Or, parmi eux, toutes les sciences, demandant une longue expérience, l'application suivie d'une longue suite de générations au même objet, étaient encore dans l'enfance quelques siècles avant l'ère chrétienne. L'astronomie, la géographie, l'histoire naturelle, toutes les sciences exactes supposaient le globe terrestre nouvellement habité et commençant seulement à être étudié.

Pelloutier et Pezron, dans leurs histoires sur les Celtes, nous montrent l'Europe parlant à peu près la même langue dix siècles avant Jésus-Christ. Il n'y avait de différence que dans les dialectes. Mille ans plus tôt, il y avait une si grande affinité entre toutes les langues parlées dans l'Asie occidentale, qu'elles paraissaient toutes sœurs. Trois ou quatre mille ans après, vous trouvez des centaines et des milliers de langages différents dans les mêmes régions. Cette progression nous mène, avec un petit nombre d'idiomes, au pied de la tour de Babel.

Dans une étude bien approfondie et bien complète sur l'origine des lois, des arts et des sciences, Goguet résume ainsi son beau travail : « Ce que l'on sait sur l'origine de la plus grande partie des arts et des sciences suffirait seul pour démontrer la fausseté et le ridicule de toutes les fabuleuses antiquités que certains historiens ont attachées à leur nation ; on voit très-clairement les découvertes les plus essentielles, les arts les plus nécessaires naître et s'introduire successivement dans les différentes parties de l'univers ; on peut même en suivre les progrès jusqu'à un certain point, et on en aperçoit assez pour se convaincre que toutes nos connaissances ne sont pas anciennes. La nouveauté des arts et des sciences prouve sensiblement celle du monde ». (*Origine des lois*, t. VI, dernier chapitre.)

Ainsi notre point de départ est solidement établi : ce que Moïse a dit avec clarté et précision, en comptant les générations depuis le premier homme jusqu'à lui, pour nous mettre en possession de la vraie histoire du genre humain, et pour nous désigner le moment où l'homme paraît sur terre, tout l'univers, dans chacune de ses parties, le redit avec lui, avec une unanimité qui fait le plus grand honneur à nos livres saints. On découvre la même conclusion à travers les exagérations chronologiques des historiens profanes.

## CHAPITRE II.

### LES PREMIERS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE

I. — Idée que les anciens ont eue du Dieu créateur : 1o les Indiens ; 2o les Egyptiens ; 3o les Iraniens, les Perses et les Aryas ; 4o les Pélasges ; 5o les Chinois ; 6o les Islandais. — II. Ordre et actes successifs dans la création. — III. Cycle de la semaine en tant que souvenir de la création de l'univers en six temps. — IV. Le chaos primitif. — V. « Et les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme ». — VI. « Et l'Esprit de Dieu était porté sur la surface des eaux ». — VII. Paradis terrestre et chute primitive. — VIII. De quelques scènes mythologiques grecques faisant allusion à la chute d'Adam et d'Eve. — IX. Tradition sur quelques circonstances de la vie et de la mort d'Adam. — X. Tradition sur Caïn. — XI. Les patriarches antédiluviens; — quelques traits de leur vie ; — leur nombre. — XII. Longévité des patriarches antédiluviens. — XIII. Les géants. — XIV. Le serpent. — XV. Le verset 15 du chap. III de la Genèse : le Réparateur. — XVI. Les sacrifices.

Pour cette première époque nous avons l'embarras de la surabondance des matériaux. Afin que la lecture du récit proprement dit ne soit pas trop pénible, nous ne donnons ici qu'une partie des citations, et nous renvoyons à la fin de cette division les documents originaux très-complets : la collection des cosmogonies de tous les peuples du monde ; et ces cosmogonies contiennent véritablement les traditions du genre humain depuis la création de l'homme jusqu'à la tour de Babel et à la dispersion. Il nous était interdit de supprimer la moindre portion de ces pièces importantes. Nous avons fait un choix des passages les plus clairs de ces cosmogonies, nous les avons réunis ici, essayant d'en former un récit suivi et correspondant à peu près aux successions de temps marquées dans la Bible ; de cette manière nous évitons les répétitions rebutantes qui sont dans les pièces originales, et nous offrons cependant, à ceux qui voudront les consulter et les comparer, les sources elles-mêmes, afin qu'ils puissent porter un jugement parfaitement éclairé sur les croyances de l'univers relativement à ses origines.

#### I. — Idée que les anciens ont eue du Dieu créateur.

1° les Indiens. — « Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur. Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord le ciel, et ensuite les eaux et la terre ». (*Loi de Manou*, liv. Ier, ch. 1er.)

2° les Egyptiens. — M. de Rougé (*Annales de philosophie*, t. XLII, p. 366), signale sur le Dieu créateur les passages suivants et un grand nombre d'autres, dans des hymnes égyptiens et le rituel funéraire qu'il a traduits lui-même :

« C'est le Dieu qui s'engendre lui-même, le Dieu seul vivant en vérité, le générateur des autres dieux (c'est la doctrine des anges défigurée), celui qui existe dans le commencement ». Il est vrai qu'on voit dans une multitude de textes semblables l'idée du Dieu suprême attachée déjà au soleil

comme à la visible manifestation de la Divinité aux hommes. Mais on ne peut méconnaître la pensée monothéiste pure, qui est l'idée première chez les Egyptiens. On appelle, dans d'autres hymnes, le Dieu suprême, « l'unique générateur au ciel et sur la terre, qui s'engendre lui-même » ; et de ce dogme du Dieu increé résulte, pour M. de Rougé, la personnalité du Fils engendré, et d'un troisième terme qui a un caractère féminin ; c'est le dogme de la sainte Trinité dont les vestiges apparaissent dans les vieux caractères et dans les hiéroglyphes égyptiens. Une dissertation spéciale rendra compte de cette doctrine dans le cours de cet ouvrage.

Voici comment M. de Rougé s'est exprimé plus récemment, en apportant de nouveaux textes des rituels funéraires égyptiens.

« Ils sont devenus classiques les monuments qui établissent ce que l'Egypte enseigne sur Dieu, le monde et l'homme.

« *Dieu, un, seul, unique,* pas d'autre avec lui. *Il est le seul être vivant en vérité. Tu es un et un million d'êtres sortent de toi. Il a tout fait, et seul il n'a pas été fait.* Voilà la notion la plus claire, la plus simple et la plus précise de l'unité de Dieu », dit M. de Rougé. Dans la même dissertation le même savant montre les Egyptiens reconnaissant une génération en Dieu, mais elle produit une multiplicité qui respecte l'unité dans un être double, qui s'engendre lui-même ainsi qu'une âme en deux jumeaux.

« Considéré dans ses rapports avec le monde, *Dieu est Créateur. Il a fait le ciel, il a créé la terre. Tu es seul et des millions d'êtres sortent de toi.* Il est maître des êtres et des non-êtres. Ces textes », ajoute notre plus savant égyptologue », sont de quinze cents ans avant Moïse. D'après les mêmes hymnes Dieu a réglé l'ordre de la nature. Il est difficile d'affirmer plus nettement les droits du Créateur.

« *L'éternité c'est la nuit primordiale, le temps c'est le jour* », dit le Rituel ; « quant à l'homme, c'est une créature toute spéciale. Ammon Cnouphis a pétri l'homme avec de l'argile, sur un tour à potier il l'a façonné lui-même : c'est l'ouvrage direct des mains de Dieu. C'est de lui aussi que vient l'élément moral. Le meurtre, le vol, l'adultère, la fraude, sont poursuivis en son nom dans tous les détails de la vie sociale ».

La sanction de cette morale c'est l'immortalité de l'âme. Il y a un chapitre spécial dans le rituel qui enseigne que l'âme doit être réunie à son corps. « Voilà », dit M. de Rougé, « la véritable raison des embaumements, voilà les notions primitives, enchâssées comme des diamants indestructibles au milieu des superfétations mythologiques accumulées par les siècles, qui ont passé sur cette vieille civilisation. (*Annales de philosophie*, t. LXXIX, p. 331.)

Puisque l'archéologie égyptienne a déjà jeté ces lumières sur les anciennes croyances des peuples des bords du Nil, nous avons une nouvelle raison d'admettre comme témoignage valable les quinze chapitres qui nous restent des livres attribués à Hermès Trismégiste. La grande objection qui les faisait repousser, c'est que la doctrine qu'ils renferment est trop orthodoxe. Cette difficulté tombe, puisque les monuments récemment découverts en Egypte parlent comme ces fragments. De plus, ces fragments contiennent aussi un mélange d'idées païennes, qu'on ne peut guère rapporter aux chrétiens du premier siècle ; ils ont fabriqué autrement des vers sybillins.

Hermès s'exprime comme il suit dans le chap. IV, page 18, éd. de 1630 : « Le souverain Créateur a fait l'univers, non pas avec ses mains, mais avec sa parole. Ce Créateur est devant vous, toujours existant, faisant toutes choses, seul, et agissant par son propre arbitre. Vous êtes saint, vous qui, avec votre parole, avez constitué les choses qui existent ; vous êtes saint, vous dont la nature tout entière est l'image ; vous êtes au-dessus de la nature et au-dessus de toute louange ». Nous donnerons plus loin la traduction du Pymander en entier : c'est un ouvrage qui acquiert de l'importance.

3° LES IRANIENS, LES PERSES ET LES ARYAS. — Chez les Perses le nom d'Ormuzd signifie la nature du Dieu suprême. (Voir Schœbel, *Annal.*, t. LXI, page 289.) C'est comme si on disait : « Le vivant-omniscient ». Les inscriptions des Achéménides confirment ce sens ; on y lit (*ibid.*) : « C'est un grand dieu qu'Ormuzd, il est le plus grand des dieux. Il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité ».

4° LES PÉLASGES. — Selon Hérodote (II, 52), et Pausanias (liv. X, 12), les Pélasges avaient un sanctuaire central à *Dodone*, où ils adoraient un Dieu unique, suprême et éternel ; des voix sacrées appelées les *Péleades*, les colombes, le proclamaient en disant :

Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐστί, Ζεὺς ἔσσεται, ὦ μεγάλε Ζεῦ
Dieu était, Dieu est, Dieu sera ; ô Dieu tout-puissant !

D'après les profondes recherches de Gerhard (*Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1845, page 522), les anciens Etrusques tenaient *Tina* pour le Dieu suprême, et les noms des dieux invoqués depuis n'étaient que les épithètes ou les diverses faces de ce Dieu éternel. (Voyez au tom. II, *Dissert. sur le monothéisme*, mille citations sur ce sujet.)

5° LES CHINOIS. — Selon les *Mémoires chinois*, t. II, p. 11, le *Tien* est « le principe nécessaire qui fait que toutes les choses sont ce qu'elles sont. Vérité par essence, souveraine sagesse, raison éternelle et immuable qui est dans tout et partout, qui subsiste en elle-même et par elle-même, qui donne à tous les êtres intelligents et l'excellence de leur nature et la sublimité de leurs connaissances ».

Le *Tien*, disait Ouen-Ouang, 1,200 ans avant Jésus-Christ, « est la grande unité. Cette grande unité comprend trois : Un est trois et trois sont un ».

« Avant le Tay-Ki, c'est-à-dire avant ce qui est matériel, il y avait un être sans bornes, une raison agissante et inépuisable, qu'on ne saurait représenter, qu'on ne saurait nommer, qui est infinie en tous sens, et qui n'est susceptible d'aucune augmentation ».

Le Pymander n'est pas plus explicite que ces passages. Or, ce ne sont pas les chrétiens qui sont allés écrire cette belle doctrine tant de siècles avant Jésus-Christ. L'unité est au fond de tous les livres sacrés.

Un volume ne suffirait pas pour recueillir la croyance des Chinois de tous les siècles sur le Dieu « un, tout-puissant et créateur ».

6° LES ISLANDAIS. — Citons ici le premier chapitre de *l'Edda* (édition Mallet de Genève.) Gangler commença ainsi son discours : Qui est le plus

ancien ou le premier des dieux? Har répond : Nous l'appelons ici Alfader, c'est-à-dire père universel; mais dans l'ancien Asgand il a douze noms. Gangler demande : Qui est ce Dieu? quel est son pouvoir, et qu'a-t-il fait pour faire éclater sa gloire. Har répond : Il vit toujours, il gouverne tout son royaume, les grandes choses comme les petites. Jafnhar ajoute : Il a fabriqué le ciel, et la terre, et l'air. Trédie ajoute : Il a fait plus que le ciel et la terre, il a fait les hommes et leur a donné une âme qui doit vivre et qui ne se perdra jamais, même après que le corps se sera évanoui en poussière et en cendres; et tous les hommes justes doivent habiter avec lui dans un lieu nommé *l'Ancien* ou le palais d'amitié : mais les hommes méchants iront vers *Hélà*, ou la mort, et de là dans Niflaïm, c'est-à-dire dans le séjour des scélérats, qui est ici-bas dans le neuvième monde. Là-dessus Gangler demanda ce que Dieu avait à faire avant qu'il formât le ciel et la terre ? Har répliqua : Il était alors avec les géants (c'est un souvenir des bons et des mauvais anges). Mais, dit Gangler, par quoi commença-t-il ? Voici, répondit Har, ce qui est écrit dans le poëme de la Volupsa : Au commencement des temps, lorsqu'il n'y avait rien, ni rivage ni mer, ni fondement au-dessous, on ne voyait point de terre en bas, ni de ciel en haut, un vaste abîme était tout ; on ne voyait de verdure nulle part ».

Mallet remarque, au sujet de ces croyances, que ceux qui seraient étonnés d'y trouver une ressemblance avec l'enseignement chrétien, doivent savoir que le poëme de la Volupsa, qui est incontestablement primitif, renferme la même doctrine.

On ne peut voir ici que des souvenirs bibliques, dispersés dans tout le monde depuis la confusion de Babel.

Ce qui précède suffit pour faire comprendre quelle idée les anciens avaient du Dieu qui fit l'univers.

### II. — Ordre et actes successifs dans la création.

M. D'Anselme a bien résumé la tradition ; sur ce point nous le citons, (*Monde païen*, t. II, p. 441) :

« La création de tout ce qui existe dans l'univers avait été achevée en *six* jours. Au *septième*, Dieu s'était reposé ou avait cessé de créer : *requievit die septimo ab universo opere quod patrarat*. (*Gen.*, II, 2.)

« Les Mexicains avaient conservé le souvenir d'une création accomplie en *sept* jours par le dieu *Ketzalkohuatl*. Et, chose bien remarquable, au *septième* jour, le dernier de ceux où le dieu avait créé et animé toutes choses, ils donnaient le nom de *Ehekatl* (*Brasseur de Bourbour*) ou de *Vent*, qui rappelle à la fois et l'Esprit, ou souffle créateur de la tradition sacrée, et le *septième* jour, consacré dans tout l'Orient au représentant de ce même Esprit ou *souffle*, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

« Cette circonstance des journées successives de la création se retrouve à peu près partout. Elle s'enveloppe, il est vrai, en plusieurs lieux, de formes assez étranges, mais qui, rapprochées des formes plus voisines accréditées ailleurs, s'unissent, par cet intermédiaire, à la commune source.

« Suivant les Chinois, le monde actuel appartiendrait à une révolution

composée de *deux périodes*, au terme desquelles tout doit rentrer dans le *chaos*, pour renaître ensuite et parcourir de nouveau une même série de périodes. (*Mém. sur les Chinois*, t. XIII, p. 179.)

« Les Indiens divisent toute l'étendue des temps en quatre âges, dont la durée totale devait être de *douze mille années* divines. (*Bhagavat.*, III. II. 18.)

« La doctrine des Perses est que la durée du monde, à partir du premier acte de la création, doit être de *douze mille ans*, sur lesquels *six* auraient été employés à cette même création. L'homme aurait été formé et mis sur la terre à la fin seulement de la *sixième* d'entre ces périodes de mille ans, la dernière période de la création.

« Selon les Etrusques enfin, *douze mille ans* devaient aussi former la durée totale de l'existence actuelle du monde. Sur ces douze mille ans, ou millénaires, *six* encore auraient été employés par Dieu à la création, — le premier, du ciel et de la terre ; — le second, du firmament ; — le troisième, des eaux ; — le quatrième, du soleil, de la lune et des étoiles ; — le cinquième, des animaux ; — le sixième, enfin, de l'homme.

« Dans ces deux dernières formules cosmogoniques se manifeste la même division en *six* époques, le même ordre que dans la Genèse. D'autre part, les noms semblables donnés en Perse et à la Chine aux douze époques dont se compose, chez l'un et l'autre peuple, la durée supposée du monde, prouvent d'abord que les Chinois, les Perses et les Etrusques, suivaient en cela une même tradition, et autorisent de plus à supposer que, chez les Chinois tout comme chez les Perses et les Etrusques, il s'agit d'un temps dont les *six* premières divisions, consacrées à la création, représentent dans les cosmogonies de ces peuples les *six* journées de la tradition hébraïque ou révélée.

« Plusieurs faits concourent à confirmer cette supposition :

« D'abord, c'est l'ordre que la tradition chinoise attribue à la création, ordre conforme à celui de la Genèse. Ainsi, d'après le P. Prémare, le traité *Su-Koua* enseigne que, après qu'il y eut eu un *ciel* et une *terre*, toutes les choses matérielles furent formées ; ensuite il y eut le mâle et la femelle, puis le mari et la femme. (Préf. du *Chou-King*, p. XLV.)

« Dans le débrouillement du *chaos*, dit *Ou-foung-hou-ché*, le *ciel* est ce qui s'est formé en premier lieu ; après le *ciel* a paru la *terre* et, après la formation du ciel et de la terre, l'*homme* a été produit. (*Mém. sur les Chin.*, t. XIII, p. 178. *P. Amiot.*)

« D'après un autre témoignage, Confucius se serait contenté de dire : Il y eut d'abord le *ciel* et la *terre*, ensuite tous les êtres, et enfin un *homme* et une *femme*, (*Mém.*, t. I, p. 130. *P. Cibaud*), ce qui, en d'autres termes, est toujours un fidèle abrégé de ce que nous apprend la Genèse.

« En second lieu, c'est la tradition qui place au commencement de la septième période du monde actuel la naissance d'*Yao* (*Mém. sur les Chin.*, t. XIII, p. 179) ; — puisque ce nom est le nom même de Jéhovah, en grec Ἰάω, lequel en effet ne se montre pas, dans la tradition sacrée, avant la mention du *septième* jour ; et nous verrons qu'à la même cause est due, chez les Grecs, la singularité qui place après le *Titan Japet*, c'est-à-dire après la formation de l'homme, l'apparition du Dieu suprême, de *Jupiter*, dont le nom

est une autre forme de celui de *Jéhovah*, et qui fait naître ce dieu du *septième* des *Titans*. (Hésiode, *Théogonie*, 457.)

« Suivant la tradition des Kalmouks, en Tartarie, le monde, œuvre des esprits aériens ou *Taïngairi*, aurait été soumis alors à une série de *six* révolutions. (*Ann. des Voyages*, t. XII, p. 269 *et seq.*)

« D'accord avec ces peuples pour transformer en périodes de *mille* ans les premières journées mentionnées par la tradition, les Musulmans disent que les jours du paradis terrestre étaient égaux à mille de nos années, et qu'Adam était resté dans le paradis terrestre une demi-journée seulement, ou *cinq cents ans*. (D'Herbelot, *Bibl. Orient.*, V. *Adam*, p. 52.) Ce laps de temps est égal à la première moitié de la *septième* période des Perses et des Etrusques, laquelle est d'autre part identique au *septième* jour du récit révélé, jour après la mention duquel Adam apparaît en possession de l'Eden, puis est chassé de ce lieu de délices, sans que, dans l'intervalle, il soit question d'aucune autre journée.

« Chacun des *jours* de la création était donc égal à une période de *mille* ans, suivant les traditions orientales. Un temps égal à *mille* années avait donc dû s'écouler entre l'acte de la création signalé au premier verset de la Genèse, et la création de la lumière, dont l'apparition termine la première journée. L'Esprit de Dieu, que la tradition sacrée montrait porté sur les eaux à cette première époque, aurait donc séjourné pendant un temps égal à *mille* années sur ces eaux encore vides d'êtres et de vie. Or, les Indiens, unissant ici leur voix à celle de tous les autres peuples, disent et répètent sans cesse de l'Esprit créateur, sous quelque nom d'ailleurs qu'ils le désignent, *Brahma*, *Vichnou*, *Pouroucha*, etc., qu'au commencement, et lorsqu'il avait voulu procéder à la création, il avait d'abord fait un séjour de *mille* ans sur les eaux [1].

« Il est vrai qu'il y a des variantes. Le temps du séjour fait par le Créateur sur les eaux aurait été d'*une année*, suivant l'Harivansa (*Harivans.*, t. I, p. 5), et les lois de Manou (I, 12); mais d'une année divine, qui en comprenait un grand nombre d'autres, et identique par conséquent au jour de *mille* ans des autres versions.

« Dans les mêmes contrées, les hymnes religieux célébraient la lutte d'un dieu contre un *crocodile*, symbole de l'eau, lutte qui aurait duré *mille* ans avant le triomphe du dieu sur le reptile (*Boulanger*, t. Ier, p. 156), c'est-à-dire avant la séparation des eaux et l'apparition des êtres.

« Enfin nous voyons, dans les évangiles apocryphes, une épître attribuée à saint Barnabé enseigner que chacun des jours de la création équivalait à un *millier* d'années. (*Ev. apocry.*, trad., p. 294.)

« Evidemment donc, sous ces formes de périodes, de millénaires au nombre de *six*, partout rappelés, se reproduit le souvenir d'une création en *six* époques identiques aux *six* journées de la Genèse, dans lesquelles la

[1] *Bhagavat.*, II, 10, 11. — *Ib.*, III, p. 325. — « *Pouroucha*... qui était d'or, habita pendant *mille* années sur les eaux, renfermé dans l'intérieur de l'œuf ». (*Bhagavat.*, III, 6, 6.)

L'opinion qui fait de ce temps passé sur les eaux un temps de *pénitence*, et la fable de *Brahma* entendant sur les eaux les deux mots *Ta-Pa*, *fais pénitence* (*Bhagav.*, II, 9, 5), ne proviendraient-elles pas d'une nouvelle bévue sur la tradition sacrée ? Tout cela ne tiendrait-il pas aux deux mots : *Teou-Beou*, conservés dans quelque version, comme ils le sont dans la langue française sous la forme *Tohu Bohu?* Ne présentant aucun sens en sanscrit, et confondus ensuite avec les deux mots *Ta-Pa*, *fais pénitence*, ils auront été pris pour un ordre donné à l'Esprit qui apparaît immédiatement après sur les eaux; et de là tout le reste.

science moderne se croit de nouveau en droit de voir des périodes aussi et composées, non plus seulement de *mille* ans, mais de plusieurs millions d'années chacune.

« Et si les Perses ont dit qu'*Ahriman* ou l'Esprit des ténèbres, toujours en guerre avec *Ormuzd* ou le dieu de la lumière, n'avait eu aucun pouvoir sur les œuvres du Dieu bon jusqu'après le *sixième* millénaire (*Boun-Dehesch*, p. 347), c'est que, jusqu'après les *six* journées dont les *ténèbres* et la *lumière* s'étaient partagé la durée, rien n'avait encore été troublé par l'Esprit du mal dans l'ordre de la création. Le passage du Modjmel-el-tavarik où il est dit que la création fut en paix jusqu'au *septième* millénaire, époque où le mal (le péché) fit sa première apparition (*Zend-Avesta*, t. II, p. 352, note, et 353, note), ne laisse aucun doute à cet égard.

« Le mal (ou péché) dont il est ici question, et introduit pour la première fois dans le monde à l'époque de *Kaïomorts*, le premier homme selon les Perses, est évidemment identique au péché introduit par le serpent-démon, à l'époque du premier homme aussi ou d'*Adam*, au *septième* jour de la création. Et comme, à la suite de ce premier péché commis au *septième* jour, jour indifféremment pris pour une période quelconque, avait eu lieu le premier châtiment infligé à l'homme, les Perses disaient que les fautes de l'enfance devenaient punissables à partir de la *septième* année seulement. (*Brunet*, *Parall.*, t. I^er^, 1^re^ part., p. 9.)

« Fondés sur un même enseignement primitif, les Egyptiens disaient aussi que la création s'était achevée avant que le Génie du mal se fût manifesté par ses actes. (*Parisot*, voir *Agathodémon*.)

« Au souvenir d'une création en *sept* jours, à chacun desquels aurait apparu une nouvelle classe d'êtres, fait sans doute allusion la fable des *sept* principales apparitions de *Vichnou*, en nain, en arbre, en poisson, en quadrupède, en homme, etc..., comme aussi celle de *Bouddha* qui, dès sa naissance, aurait mesuré le monde en *sept* pas. (*Asiat. Res.*, t. II, p. 424.)

« Comme les Etrusques, les Perses divisaient au reste en *six* classes les êtres originairement produits par le Créateur. (*Boun-Dehesch*, p. 348.) Dans la première ils mettaient le *ciel*, *in principio creavit Deus cœlum* (*Gen.*, I, 1); dans la seconde, l'*eau*, *et Spiritus Dei ferebatur super aquas* (I, 2); *et divisit aquas* (I, 7); dans la troisième, la *terre*, *et appareat arida* (I, 9); dans la quatrième, les *végétaux*, *protulit terra herbam... lignumque* (I, 12); dans la cinquième, les *animaux*, *creavitque Deus cete... et bestias terræ* (I, 21, 25); dans la sixième et dernière, l'*homme*, *et creavit Deus hominem* (I, 27) : succession qui, on le voit, est complétement en harmonie avec celle du récit sacré, qui d'ailleurs ne provenait d'aucune observation scientifique, d'aucun calcul de philosophe, pas plus que la Genèse, et qui remontait avec elle et par elle à l'enseignement divin.

« Ces divisions de la création au nombre de *six*, étaient fêtées, par les Perses, sous le nom de *Gahanbars* (*Zend-Avesta*, t. II, p. 575, *et passim*), par les Arabes, sous celui de *Cahanbharas*. (D'Herbelot, V. *Cahanbhara*.)

« A chacune de ces divisions avait présidé un Génie, dont on retrouve l'indication dans le nom même de *Gahanbars*, formé de *gâhs*, *esprits*, et *bhara* comme *bera*, *créer?* La croyance des Perses admettait en effet des *Gâhs*,

dont la *parole* était partout une source de vie (*Zend-Avesta*, t. II, p. 104), et qui donnaient de plus l'intelligence ou l'âme. (*Ib.*, t. I, 2e part., p. 226.)

« Ces Génies créateurs, créés par *Ormuzd* (Plut., *De Isi.*, XLVII, p. 452), étaient désignés dans les récits cosmogoniques, ou invoqués dans les prières, sous les noms d'*Amschaspands* et de *Ham-Kars* (*Lajard.*, *Ac. Insc.*, t. XV, p. 224, *Instit.*) ou *coopérateurs*. Ils étaient au ciel ce que sont sur la terre l'*eau*, la *terre*, les *végétaux*, le *feu* ou la lumière, les *animaux* et l'*homme*. (*Zend-Avesta*, t. II, p. 42, 45.)

« Unis à *Ormuzd*, ou à l'Esprit créateur qui s'était réservé le *septième* jour en le consacrant au repos, ils étaient au nombre de *sept*.

« On leur donnait aussi le nombre générique de *Dives* ou dieux (*Ib.*, t. I, p. 416 *et seq.*); et la tradition disait alors que le gouvernement du monde avait appartenu aux *Dives* pendant *sept* mille ans (D'Herbelot, V. *Dives et Surkhrage*), identiques aux *sept* premiers millénaires de la cosmogonie parse, aux *sept* journées de la Genèse hébraïque.

« En regard de ces *six* ou *sept Dives*, *Amschaspands* ou Génies créateurs (*Gâhs-Bharas*), la Grèce nous offre *six* ou *sept Titans*, en tête desquels figure aussi, sous le nom de *Kronos* ou de *Saturne*, l'Esprit créateur représenté chez les Persans par *Ormuzd*.

« *Kronos* n'était pas toujours réputé l'aîné de *Titans* [1]; mais il était toujours donné comme leur chef et leur roi. Et si les Grecs ont allié, dans la personne de *Kronos*, le *septième* rang suivant l'ordre de la naissance avec le premier rang pour la puissance, c'est que *Kronos* était un représentant du Dieu suprême, mais qui, en se réservant le *septième* d'entre les jours représentés par les *Titans*, semblait n'avoir dû être d'abord que le dernier ou le plus jeune d'entre eux.

« L'élection que le Dieu *pluriel* (*Alcïm* ou les dieux) avait ou *avaient* faite du *septième* jour, pour dominer en quelque sorte sur les *six* autres, a été reportée par les Grecs sur l'Esprit divin représenté par *Kronos*, et a donné lieu à la fable des *Titans* (אלהים, *les dieux*) faisant élection du dernier ou *septième* d'entre eux, pour régner à la fois sur eux et sur le reste de l'univers (*Apollod.*, I, 1, 4, *f.*), comme aussi à la légende phénicienne où l'on voit le dernier des *sept* frères *Titanides*, consacré dès sa naissance : *postremus, ut primum lucem aspexit*, *consecratus est* ». (Sanchon., *ap. Eus.*, I, 10, p. 37.)

III. — Cycle de la semaine, en tant que souvenir de la création de l'univers en six temps.

De tout temps il a existé dans le monde une coutume rappelant vivement le souvenir de la création en six temps, et du jour de repos qui la suivit : c'est la division hebdomadaire. Elle est comme l'empreinte et la preuve de l'ordre dans lequel Dieu accomplit son œuvre. Ceux-là se sont trompés qui ont cherché l'établissement de la semaine dans l'observation des sept planètes. On la trouve dans l'antiquité avant qu'on sût qu'il y avait

[1] Il est l'aîné dans Diodore (v, 66, 3), qui nomme les *Titans* dans l'ordre suivant : *Saturne*, *Hypérion*, *Cœus*, *Japet*, *Crius*, *l'Océan*; il est le dernier dans Hésiode (*Theog.*, 137), qui place d'abord *l'Océan* et, en dernier lieu, *Kronos*, *natu minimus*, ὁπλότατος.

sept planètes, car on n'a d'abord pu connaître que les deux ou trois planètes facilement observables. Mais la semaine se perd dans la nuit des temps. Ecoutez Laplace dans l'Encyclopédie de Diderot : « On peut regarder comme le premier pas que les hommes aient fait pour se procurer une mesure du temps, l'établissement de cette petite période de sept jours qui porte le nom de semaine. On voit que, de temps immémorial, elle a été en usage presque chez tous les peuples, et que l'arrangement en a été parfaitement uniforme. Les Hébreux, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens, les Arabes, toutes les nations de l'Orient, en un mot, se sont toujours servi de semaines composées de sept jours ».

Selden avait aussi fait des études spéciales sur la semaine.

« La coutume de compter par semaine », dit-il, « est très-ancienne dans l'Orient. Dès la plus haute antiquité, dit Scaliger, tous les peuples d'Orient se sont servis de la révolution des sept jours de la semaine pour faire leur comput.

« Elle est encore usitée aujourd'hui par tout le monde. Les juifs la commencent le samedi, les chrétiens le dimanche, les gentils le samedi, les mahométans le vendredi. Dion Cassius dit (liv. XXXVII) qu'elle fut inventée par les Egyptiens, et que de là elle se répandit depuis assez peu de temps par toute la terre.

« Il en rapporte l'origine aux sept dieux qui, dans la religion des Egyptiens, présidaient aux sept jours de la semaine, savoir : Saturne, le Soleil, Mars, Jupiter, Vénus, Minerve, la Lune ; mais cet usage se trouve bien plus sûrement chez les Hébreux, dans la création de l'univers. Et Dion se trompe sans doute, lorsqu'il dit qu'il n'y avait pas longtemps que cet usage était répandu dans le monde ». (Selden, *de Jure natur.*, c. XIX.)

Nous lisons dans la vie de saint Augustin, qu'il abolit en Afrique une fête hebdomadaire en l'honneur de Jupiter. (Giry, *Vie des Saints*, in-8°, t. VIII, p. 339.)

Golien (*Notice sur Abulfarage*) nous apprend qu'un vieux poëte arabe, qui vivait avant la publication du Coran, a conservé les noms que portaient autrefois les jours de la semaine dans sa nation. Les voici :

| | |
|---|---|
| 1° Envel, | 5° Munir, |
| 2° Bahun, | 6° Aruba, |
| 3° Gébar, | 7° Xijor. |
| 4° Débar, | |

Le maronite du Liban qui a rédigé la *Chronique orientale* (in-fol., p. 166, 167. Paris, Imprimerie royale), nous donne comme il suit le résumé de la croyance des Arabes, et il assure que c'était aussi la croyance des Arabes anciens : C'est dans l'espace de six jours que cet univers a été créé par le Dieu unique, très-bon et très-grand. Le premier jour et le second il fit la terre ; le troisième, les montagnes et tout ce qu'elles renferment ; les arbres et tous les végétaux le quatrième ; les cieux ont été faits le cinquième, au sixième enfin, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, les anges ; et comme c'est au vendredi qu'a eu lieu le complément de toutes les créatures, ils ont ce jour en grande vénération. Et ceux-là, dit-il, ont commis une grande erreur, qui ont vu dans cette vénération un culte à Vénus,

qui était bien inconnue dans les temps où le respect pour ce saint jour a pris naissance, puisqu'il remonte à l'origine.

Chez les Athéniens, sur les 12 mois de l'année il y en a 9 où le septième jour est une fête consacrée à Apollon. (Voyez le calendrier grec, dans le *Diction. des Relig.* de M. Bertrand.) Ce sont :

| | |
|---|---|
| Hécatombion, | Anthestirion, |
| Pyanipsion, | Elaphébolion, |
| Mémactérion, | Munichion, |
| Posidéon, | Sirrophorion. |
| Gamélion, | |

Au calendrier japonais le septième jour du premier mois commence l'automne : c'est le moment où une ancienne tradition arabe et hébraïque place la création de l'homme. Il est bien extraordinaire que ce même jour les Japonais aient fixé une fête portant le nom de *fête de l'homme.*

M. Domenech ( *Voyage pittoresque*, p. 24) fait remarquer que le nombre sept a été de tout temps un nombre sacré parmi les peuples américains, d'un pôle à l'autre.

Aucun ancien n'a parlé du nombre sept avec plus d'intérêt que Cicéron dans le *Songe de Scipion*, rapporté par Macrobe ; il était justement frappé de ce que Platon en dit dans le *Timée : « L'eptos* des Grecs », dit-il, « que leurs ancêtres appelaient *septos* ou sacré, est un titre vénérable, et il le mérite bien, puisque, suivant le *Timée* de Platon, l'origine de l'ère du monde est renfermée dans les termes de ce nombre ».

M. de Paravey, dans ses recherches sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres, a remarqué que le chiffre 7 s'écrivait d'abord avec la forme du dôme, dont il est la figure redressée, et il rappelait le comble d'une maison, parce que la septième heure du jour correspondait à midi, l'heure du repos. Il rattache cette idée à l'établissement de la semaine.

« En effet, au symbole FOU on trouve dans l'Y-King, le livre sacré des Chinois le plus ancien et répandu par Confucius, que les vieux rois, au septième jour, qu'on appelle *le grand jour*, ordonnaient de fermer les portes des maisons, qu'on ne faisait ce jour-là aucun commerce, et que les magistrats ne jugeaient aucune affaire ».

C'est ce qui s'appelle l'ancien calendrier, dit l'auteur du *Lou-sse*, où cette citation est puisée. Ces mots porteraient à croire que, avant l'institution de la décade ou cycle de dix jours, partagée en deux par la petite période de cinq jours nommée *Ibou*, la semaine, retrouvée maintenant chez une multitude de peuples avec les noms des mêmes planètes, correspondant aux mêmes jours (fait qui seul prouverait l'origine commune de tous les peuples), était la période de temps usitée pour les jours. (*Essai sur l'origine unique des chiffres*, p. 93.)

Ainsi l'idée toujours subsistante que le nombre sept est un nombre sacré, et la pratique universelle de la semaine, sont des témoignages qui confirment ce que Moïse dit de la création de l'univers en six jours, et du repos divin du septième.

### IV. — Le chaos primitif.

L'idée de création n'est pas naturelle à l'homme.

Aussi la tendance universelle de la philosophie l'entraînait à admettre l'éternité de la matière. Aristote avoue cependant que l'idée de la création était l'idée antique. C'est qu'elle était traditionnelle, et en dépit de la philosophie elle a été universelle. Il en est de même du chaos primitif qui a suivi l'acte créateur.

Voici, dans les lois de Manou, la traduction du mot de Moïse : *Terra erat inanis et vacua.* L'hébreu rend cette pensée par le mot TOHU BOHU.

« Le monde était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé. Il semblait entièrement livré au sommeil. Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur, existant par lui-même et qui n'est pas à la portée des sens extérieurs, rendant perceptible le monde avec ses cinq éléments, et les autres principes resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité, c'est-à-dire développa la nature ». (*Lois de Manou*, liv. I, chap. v.)

« Autrefois, disent les livres chinois (*Mém. chinois*, tom. II, 1re dissert.), lorsque le ciel et la terre n'étaient pas encore séparés, que l'YN et l'YANG n'étaient pas encore divisés, tout était brumeux et comme enseveli sous les ondes ».

C'est un espèce de chaos ou de confusion primitive que, suivant une des versions cosmogoniques des Kalmouks, le monde est sorti à la voix de l'esprit.

« Au Tonkin », dit M. d'Anselme (*Monde païen*, ub. supra), « le ciel et la terre passent pour être sortis d'une substance matérielle sans intelligence et sans vie ». C'est bien le chaos, premier état de la matière après la création.

« Au Japon », dit le même auteur, « la tradition fait du chaos un être confus, flottant avant la formation des choses au sein des eaux primitives, telle que pouvait être alors la terre, cette terre sans consistance et sans forme dont parle la Genèse ».

Suivant la tradition scandinave, au commencement un vaste abîme était tout. Nous avons cité ce texte à l'article précédent.

« Enfin », dit Dupuis, « on trouvera le chaos à la tête de toutes les cosmogonies ». Tel est aussi le sentiment de Duméril.

Un vers attribué à Linus nous dit :

« Il fut un temps où tout était confondu ».

Aristophane ajoute : « Au commencement était le chaos, la nuit et le noir Erèbe ». (Dans les *Oiseaux*.)

Euripide et Apollonius, chez les Grecs, ont aussi retracé dans leurs vers la même croyance.

« Au commencement », dit celui-ci, « la terre, le ciel et la mer étaient confusément mêlés ensemble ». Et Chalcidius rappelle la même tradition dans des termes à peu près semblables.

Virgile met la peinture du chaos dans la bouche de Silène, et montre les principes élémentaires de la terre, de l'eau, du feu et de l'intelligence elle-même, flottant inerte dans le vide.

C'est le chaos qui est avant tout dans la cosmogonie phénicienne (Eusèbe, *Préparat. év.*, liv. I), comme dans celle d'Hésiode (*Théogonie*, p. 5). Ce dernier demande aux muses de lui dire quels sont les êtres qui apparurent les premiers, et il répond : « Au commencement de toutes choses fut le chaos, et du chaos naquirent l'Erèbe et la nuit noire ».

Ainsi, dans l'ordre d'existence comme dans l'ordre du temps, il y a unanimité dans les traditions profanes pour placer la nuit avant le jour. Voilà pourquoi les Scandinaves, les Gaulois, les Germains, les Kalmouks, les Numides, les Egyptiens et les Athéniens, selon Varron et Macrobe, mesuraient les jours en commençant au soleil couchant, et non par le soleil levant. (Macrobe, *Sat.*, lib. Ier c. III, et *Histoire des Anglais*, discours préliminaire.)

V. — « Et les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme ».

Non-seulement le chaos se trouve au début des cosmogonies, mais il est invariablement accompagné des ténèbres, comme plusieurs textes nous l'ont déjà fait connaître : « Au commencement », disent les Hindous, « le monde était plongé dans l'obscurité; mais alors le Seigneur, existant par lui-même, dissipa l'obscurité ». Ce trait se trouve dans le *Bhagavata* comme dans les *Lois* de Manou. (*Lois de Manou*, liv. Ier, c. Ier.)

VI. — « Et l'Esprit de Dieu était porté sur la surface des eaux ».

Voici un nouveau trait de la Bible, que la tradition a recueilli avec tous les autres :

« L'esprit ou l'âme du monde, *sin*, avait été produit par le chaos, flottant au sein des eaux primitives.

« Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, le Seigneur existant par lui-même produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe. (*Lois* de Manou, liv. Ier.)

« Lorsque Brahma, ou l'âme du monde, eut reçu de l'Eternel l'ordre de créer le monde visible, il forma aussitôt une feuille de lotus, se mit dessus et flotta ainsi à la surface des eaux primitives. (*Bhagavata.*) Lorsque Dieu voulut créer le monde, dit une autre version, Pouroucha ou l'esprit descendit sur les eaux et s'y reposa ». (*Ibid.*) Ailleurs on voit Vichnou se préparer à la création, ou plutôt à ordonner les êtres créés, en s'unissant à la mer universelle, sur laquelle il passa des milliers d'années avant de rien disposer.

Mais les eaux, source de tous les êtres, avaient été elles-mêmes créées. (*Lois* de Manou, *Livres sacrés*, Migne, t. II, p. 3.)

VII. — Paradis terrestre et chute primitive.

Il y a six mille ans que l'humanité est déchue de l'état de bonheur goûté un instant dans l'Eden, et cependant quelle admirable unanimité dans le souvenir du paradis terrestre !

L'antiquité païenne à donné le nom d'âge d'or à la félicité originelle.

Comme les poëtes ont été les premiers historiens des Grecs, on ne peut chez eux démêler les faits que sous le voile des figures. Mais relativement à la chute de l'homme et à l'état d'innocence et de bonheur qui l'ont précédée, on ne peut disconvenir que la tradition n'en ait conservé des traces profondes.

Commençons par Hésiode. Son poëme, dit l'abbé Batteux, est un monument authentique pour exprimer la croyance du genre humain dans son siècle. Les marbres d'Arundel le placent dans le xe siècle avant Jésus-Christ.

« Dès le principe », dit le poëte, « la famille humaine vivait sur la terre sans douleur et sans pénible travail, exempte des maladies accablantes qui affectent la vieillesse, car c'est bien promptement que les mortels s'épuisent sous le poids des ans. Mais comment arrive ce douloureux changement ? Comment l'âge de fer succède-t-il à l'âge d'or ? C'est un des premiers mortels qui commet une grave désobéissance ». (Hésiode, *Opera et Dies*, vers 93.)

Ici la tradition grecque fait des confusions. Mais dans son erreur elle s'attache cependant à quelque chose de vrai. C'est le fils de Japet, c'est Prométhée qui est le coupable. Il ravit, contre la défense de Jupiter, c'est-à-dire du Dieu suprême, le feu, attribut exclusif de la puissance de Dieu, et qui dans sa main devient une foudre vengeresse.

Il y a une grande ressemblance entre ce feu subtil, ravi au ciel comme bienfait mystérieux furtivement apporté sur la terre, et le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, qui dépose dans notre sang le germe subtil de tous les maux. Ici sans doute Jupiter n'a pas la dignité de Jehovah, mais on remarque encore quelques traces des paroles bibliques.

« Tu te réjouis d'avoir enlevé cette flamme », dit le maître de l'Olympe, « tu te réjouis de m'avoir trompé. Mais ce n'est pas du feu, c'est un mal que tu t'es approprié, et ton cœur en s'y attachant s'inocule le poison ». (*Prométhée* d'Eschyle.)

La poésie nous montre ensuite Pandore, l'Eve antique des Grecs, dont la coupable curiosité déverse sur les humains un déluge de maux. « Ce sont des maux inévitables. Il n'y a aucun lieu sur la terre ni sur la mer où l'on puisse s'en préserver ; ils nous atteignent le jour et la nuit, et leur variété est effroyable ».

Après la sentence portée par Jupiter, Eschyle exprime comme il suit le sentiment qui l'anime :

« Ayant ainsi parlé, le père des hommes et des dieux se mit à rire ». Comme la dureté fataliste de l'antiquité se révèle bien ici ! C'est un père qui se rit du malheur de ses enfants, tandis que le vrai Dieu, Créateur des

hommes, tel que nous le montre le premier historien du monde, après avoir infligé au coupable sa pénitence en quelques paroles solennelles et sévères, termine son discours en laissant échapper une douce espérance. Cependant cette espérance reparaît quelquefois, même dans la tradition grecque ; par exemple, dans cette même tragédie de Prométhée, lorsqu'on annonce qu'un Dieu nouveau, encore inconnu, viendra forcer Jupiter à se relâcher de sa rigueur. La même lueur d'espérance est aussi conservée dans la boîte de Pandore.

On se souvenait chez les Gentils qu'autrefois on n'était pas sujet à une vraie mort : *Moriebantur velut somno domiti*. (Hésiode, vers 116.)

Mais nous n'avons pas suffisamment fait connaître la pensée des premiers peuples sur l'âge d'or.

« La terre était arrosée par des fleuves de lait et de miel. La félicité des hommes les aveugla. Ils tombèrent dans le crime, ils insultèrent leur créateur ; mais ce dieu offensé les frappa dans sa colère, fit disparaître les biens dont il les avait comblés, et les condamna à soutenir leur vie par un pénible labeur ». (Voir *Cosmogonies indienne et thibétaine*. — *Livres sacrés*, t. II, p. 237.) Une autre légende rappelle l'arbre de vie, le fruit défendu cueilli par les Ovas, la fureur du serpent et la corruption de la terre. Ces faits de la tradition persane se reproduisent dans la doctrine thibétaine d'une manière également frappante. L'arbre de vie s'y montre aux anciens jours. La plante dont l'homme s'est nourri pour satisfaire un vain désir, bouleverse son être et tout ce qui l'environne. Il s'aperçoit qu'il est nu ; la faim, la soif, la douleur, l'obscurité, deviennent son partage. Une dégradation continuelle l'attend pour l'avenir.

Toute la fable septième de l'Edda est une peinture du bonheur des premiers hommes. On y voit leur demeure dans une enceinte céleste, où Dieu lui-même occupe un siége en face des hommes : tout est resplendissant d'or, et cet âge est pour cela appelé *Age d'or*. « C'est le temps qui s'est écoulé jusqu'à l'arrivée des femmes sorties du pays des géants, qui le corrompirent ».

Il y a visiblement dans ces paroles plusieurs souvenirs génésiaques sur lesquels le lecteur ne peut se méprendre.

Le *Zend-Avesta* est plus clair encore. Meschia et Meschiané, les premiers parents, se laissent séduire par Ahriman. Ils mangent des fruits qui leur sont offerts.

Nous lisons dans *Hoaï-non-Tsée :* « Rappelle ces temps de la grande pureté, ce siècle de la vertu parfaite, où l'homme possédait le bonheur, où son âme éloignée de la fraude et du mensonge jouissait d'un plaisir ineffable, et où il n'existait ni maladie, ni fléau, ni mort, où tous les fruits de la terre naissaient spontanément et en abondance.

« Quand on eut dégénéré de cet état, les oiseaux, les vers, les serpents, toutes les bêtes ensemble firent la guerre à l'homme. Dès le premier temps, dit le *Chou-King*, nous sommes condamnés au travail ».

Le morceau le plus curieux sur l'Eden, en dehors de la Bible, est le suivant, de *Tant-Tsé* (*Mémoires chinois,* t. I^er^, p. 166) :

« Au milieu du sommet de la montagne est un jardin, où un doux

zéphir souffle sans cesse et agite les feuilles des beaux arbres *Tong* dont il est entouré. Ce jardin enchanté est placé auprès de la porte fermée du ciel. Les eaux qui l'arrosent sont la source jaune qui est la plus élevée et la plus abondante, elle s'appelle la fontaine d'immortalité. Ceux qui en boivent ne meurent pas.

« Cette fontaine se divise en *quatre* fleuves : l'un coule entre l'Orient et le Midi ; l'autre entre le Midi et l'Occident ; le troisième entre l'Occident et le Nord ; le dernier entre le Nord et l'Orient. Ces quatre fleuves sont les fontaines du Seigneur-Esprit. C'est par elles qu'il prépare des remèdes à tout, et qu'il arrose toutes choses. Selon le *Shang-Haï King*, on trouve dans ce jardin tout ce qu'on peut désirer. Il y a des arbres admirables, des sources merveilleuses. Il s'appelle le jardin caché et fermé, le jardin suspendu, le doux ouvrage des fleurs... La vie est sortie de là, c'est le chemin du ciel. Mais c'était au fruit d'un arbre qu'était attachée la conservation de la vie ».

La glose du livre cité l'appelle « l'arbre de la vie interminable ».

« Alors les pieds des voyageurs n'avaient pas encore tracé de chemin sur le flan des montagnes, ni les barques des pêcheurs sillonné la surface des eaux. Tout croissait partout de soi-même, en tout lieu on était chez soi. Les animaux, assemblés en troupeaux, erraient çà et là dans la campagne ; les oiseaux volaient en troupes de tous côtés, et tous les fruits de la terre naissaient d'eux-mêmes. L'homme habitait au milieu des bêtes ; l'univers n'était qu'une famille ; on cultivait la vertu sans le secours de la science, et on vivait dans l'innocence sans éprouver les assauts de la concupiscence ».

Le même ouvrage chinois dit encore ailleurs (*Mémoires chinois*, page 107) :

« L'*Yn* et l'*Yang* (les deux choses opposées dans la nature de l'homme), étaient dans une harmonie parfaite. Les esprits ne nuisaient point, et toutes les saisons étaient réglées ; rien ne pouvait être funeste ni donner la mort. Quoique l'homme eût des connaissances, il n'avait pas occasion d'en faire usage ; cet état se nomme la grande unité. On faisait le bien naturellement et sans avoir besoin d'y penser.

« Mais le désir immodéré de la science a perdu le genre humain ; la gourmandise a perdu l'univers et a été la porte de tous les crimes. L'ancien proverbe dit : Il ne faut pas écouter les paroles de la femme ». La glose ajoute que ces paroles indiquent que la perversion de la femme a été la première source et la racine de tous les maux ». (*Livres sacrés*, t. II, p. 236.)

Après la dégradation de l'homme », dit Lopé, « les animaux, les oiseaux, les insectes, les serpents, commencèrent à l'envi à lui faire la guerre. Après que l'homme eut acquis la science, toutes les créatures furent ses ennemies.

« En moins de trois ou cinq heures le ciel changea, et l'homme ne fut plus le même ».

Les hommes qui habitent aujourd'hui la terre », disent les livres mongols anciens, « descendent d'une race angélique qui mérita, par sa révolte, d'être chassée d'un lieu de perfection. Quoique la différence du premier état de ces exilés et de leur état actuel soit considérable, néanmoins on y

remarque encore des restes nombreux de perfection qui rappellent la divinité de leur origine. Au commencement tout s'accomplissait au gré de leurs désirs, leurs visages rayonnaient de lumière, ils s'enlevaient dans les airs et leurs enfants étaient aussi parfaits que eux-mêmes. Mais ce bienheureux état ne fut pas de longue durée, et bientôt nos premiers pères virent s'échapper par leur faute toutes ces félicités qui avaient embelli leur existence.

« A la surface du sol croissait en abondance la plante du *Schimae*, blanche et douce comme le sucre ; son aspect séduisit un homme qui en mangea et en offrit à ses semblables, et tout fut consommé. Ils connurent qu'ils étaient nus ; une subite fermentation se fit sentir dans l'intérieur de leur corps, et rendit nécessaires les organes sécrétoires qu'elle produisit en effet. La faim gênante s'empara de leurs entrailles, et ils perdirent la puissance de s'élever dans les airs, et le nombre de leurs années fut réduit de moitié.

« Les hommes eurent recours à des vêtements pour voiler leur nudité. La plante schimae, cherchée avec un avide empressement, disparut bientôt de la surface du sol ; les hommes eurent alors recours à d'autres aliments moins agréables et plus péniblement procurés... D'ailleurs, chacun, poussé par une inquiète sollicitude, amassait des aliments pour les tenir en réserve. La richesse des uns, l'indigence des autres, amenèrent des actes de violence, des injustices, des perfidies, des abus de pouvoir, et l'inégalité des conditions qu'on ne connaissait pas dans l'état d'innocence et de facile abondance.

« A mesure que la vertu se perdit, la durée de la vie alla en s'abrégeant : d'abord de moitié, ensuite des deux tiers, puis des trois quarts, puis des neuf dixièmes ».

Si on lisait les pages qui précèdent dans l'*Hexaméron* de saint Basile ou dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin, on les trouverait en harmonie avec ce qu'ils ont écrit sur la chute de l'homme. Or, les Chinois et les Mongols, qui nous ont transmis ces choses, ne soupçonnaient seulement pas que Moïse et les Occidentaux avaient la même tradition ; c'est que, toutes, elles remontent au berceau du genre humain.

L'un des plus anciens livres de la Chine, le Chou-King, nous donne l'élégie suivante sur la chute de l'homme :

« Je lève les yeux vers le ciel : il paraît comme de bronze. Nos malheurs durent depuis longtemps, le monde est perdu, le crime se répand comme un poison fatal. Les filets du péché sont tendus de toutes parts, et l'on ne voit pas d'apparence de guérison. Nous avions d'heureux champs : la femme nous les a ravis ; tout nous était soumis, la femme nous a jetés dans l'esclavage.

« Le mari, plus sage, élève l'enceinte des murs, mais la femme qui veut tout savoir la renverse. La femme a eu trop de langue..., c'est une échelle par où sont descendus tous nos maux. Notre perte ne vient point du ciel, c'est la femme qui en est cause. Tous ceux qui n'écoutent pas les leçons de la sagesse deviennent semblables à cette malheureuse.

« Elle a perdu le genre humain : ce fut d'abord une erreur, puis un crime. Elle ne se connaît seulement pas : Qu'ai-je fait ? dit-elle ; l'homme

sage ne doit pas s'exposer au péril du commerce, ni la femme se mêler d'autre chose que de coudre et de filer.

« D'où vient que le ciel vous afflige ? pourquoi les esprits célestes ne vous assistent-ils plus ? C'est que vous vous êtes livrés à celui que vous deviez fuir, et que vous m'avez quitté, moi que vous deviez uniquement aimer. Il n'y a aucun vestige de gravité et de pudeur. L'homme s'est perdu et l'univers est sur le penchant de sa ruine. Le ciel jette ses filets : ils sont répandus partout. L'homme est perdu, voilà ce qui m'afflige...

« Ce ruisseau si profond a une source d'où il est sorti : ma douleur lui ressemble, elle est profonde et elle vient de bien loin. L'homme n'a plus ce qu'il possédait avant sa chute. Il a enveloppé tous ses enfants dans son malheur. Oh ciel ! vous pouvez seul y apporter remède. Effacez la tache du père et sauvez la postérité ».

Ne dirait-on pas un morceau tombé de la plume d'un poëte chrétien ?

La sculpture parle comme l'histoire écrite.

Un ancien monument de l'île de Java, présenté à la société asiatique de Londres, et publié par son journal en juin 1832, représente, on ne peut en douter, l'histoire de la chute de l'homme ou l'histoire de l'Adam et de l'Eve des Javanais : d'un côté de la pierre et au milieu on voit un arbre chargé de fruits et couvert d'oiseaux d'espèces diverses ; un serpent s'enroule autour de son tronc et s'élève jusque dans son feuillage. Une figure d'homme se tient debout d'un côté de cet arbre, et une figure de femme de l'autre ; toutes deux ont le corps couvert d'une draperie ; tout ce tableau est encadré par deux serpents dont les queues s'enlacent au centre du sommet. De l'autre côté de la pierre on voit trois arbres : celui du milieu représente deux tiges qui s'enlacent au milieu du sommet. La pierre a deux pieds deux pouces anglais de largeur, et deux pieds dix pouces de hauteur.

Ce monument, d'une très-grande importance par lui-même, en acquiert une nouvelle lorsqu'on le rapproche d'un second monument du même genre, découvert à l'autre extrémité de notre globe.

Voici ce qu'on lit dans les *Annales de la littérature et des arts*, t. X, p. 280 :

« L'automne dernier, un violent orage éclata près de Brownsville, dans la partie occidentale de la Pensylvanie, et déracina un chêne énorme dont la chute laissa voir une surface en pierre d'environ seize pieds carrés, sur laquelle sont gravées plusieurs figures, entre autres deux de forme humaine, représentant un homme et une femme ; la dernière tient des fruits à la main. Des cerfs, des ours et des oiseaux sont sculptés sur le reste de la pierre. Ce chêne avait au moins cinq ou six cents ans d'existence. Ainsi ces figures ont dû être sculptées longtemps avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ».

Un bas-relief, trouvé par Norden, à Gizeh, en Egypte, a une frappante ressemblance avec ces monuments. Nous devons déclarer qu'on n'est pas d'accord sur son interprétation. Mais son simple aspect rappelle involontairement la chute d'Adam. Une gravure [1] le reproduit exactement. On peut espérer que les antiquités égyptiennes mieux connues lui assureront cette

[1] Voir planche No 1, figure 1, à la fin du volume.

signification. Ce bas-relief, outre l'arbre et les deux personnages qu'offrent les deux premiers dont nous venons de parler, a ceci de particulier qu'un des personnages porte sur un cartouche quatre lettres au divin tétragrammaton. Des quatre lettres deux sont clairement connues, ce sont *e* et *ou*, de Jehovah. (*Annales de philosophie*, t. XIII.)

Par cet exposé d'une portion seulement des faits qui confirment le récit de la Bible sur la chute primitive, il nous semble que le lecteur doit être déjà convaincu de l'identité de la tradition profane et de la tradition religieuse. Mais ce point historique recevra, dans le deuxième volume de cet ouvrage, un développement complet.

Ceux qui sont curieux de suivre les rapports entre la fable et la Bible, ne liront pas sans intérêt les rapprochements que M. D'Anselme établit entre Adam et Alcide. Nous ne voulons pas ici reproduire tous ces détails si bien engencés qui peuvent être vrais, mais dont la vérité ne paraît pas assez sensible.

Il se peut, comme le dit l'auteur, que la première idée des travaux d'Hercule soit empruntée au souvenir de la mission donnée de Dieu au premier homme de soumettre tous les animaux, comme aussi de cultiver l'Éden.

Mais, en parcourant toute la vie de ce héros, on reste frappé de plusieurs ressemblances entre ces deux personnages : ici comme là on voit le jardin des dieux, on y reçoit la pomme d'or, il y a une vierge gardienne sous les yeux d'un serpent. Les Hespérides sont sans doute aussi une autre copie de l'Eden. Alcide en rapporte l'olivier, l'un des arbres réservés du paradis terrestre.

Mais je ne veux pas trop presser, et je renvoie à l'auteur cité. (*Revue du monde païen*, n° 3, p. 244.)

### VIII. — De quelques scènes mythologiques grecques faisant allusion à la chute d'Adam et d'Eve.

En publiant les différents monuments que nous reproduisons [1], nous savons fort bien qu'il ne faut pas attacher une grande importance aux conclusions que l'on peut tirer des explications plus ou moins plausibles que l'on peut donner des scènes mythologiques. Il en est plusieurs dont la signification a été perdue, et nous doutons que jamais on parvienne à la retrouver. Cependant nous croyons que le temps approche où l'on pourra étudier avec plus de fruit et plus de certitude tout ce qui regarde les mystères de la religion grecque et romaine. C'est pour cela que nous avons jugé utile d'appeler l'attention sur quelques faits qui se trouvent dans l'histoire grecque, et sur quelques monuments qui sont enfouis dans des livres que l'on consulte peu. Les uns et les autres seront trouvés au moins curieux et singuliers.

La principale des scènes que nous reproduisons ici est celle que nous désignons par A [2]. On la trouve gravée sur une agathe que l'on voyait autrefois au cabinet du Roi, et qui est reproduite dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* [3]. Celle-ci offrait cela de remar-

[1] Voir *planche* N° 2, à la fin du volume. — [2] *Id.* — [3] Tome I, p. 273, éd. in-4°, et t. II, p. 374, éd. in-12. Nous avons rectifié la planche de cette dernière, où l'on ne voit pas les deux oiseaux, qui cependant sont sur l'original.

quable qu'il y a autour une inscription. En l'examinant attentivement, quelle ne fut pas la surprise de l'examinateur, en s'apercevant que l'inscription était hébraïque. C'était de l'hébreu rabbinique, que l'on reconnut, malgré l'oblitération de quelques traits et la difformité des autres, pour ces paroles du ch. III, ℣ 6 de la *Genèse :*

ותרא האשה כי טוב העץ למאכל וכי תאוה הוא לעינים ונחמד העץ

*La femme vit que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était bon et agréable à la vue*[1]. On crut tout d'abord que c'était là une preuve convaincante que la scène qui est gravée se rapportait à ces paroles de la *Genèse.* Mais, avec un peu plus d'attention, on reconnut que, tandis que les figures étaient d'une excellente main et d'un burin très-fin, les lettres n'avaient été gravées que par un très-mauvais burin, et décelaient la main d'un rabbin moderne, lequel voyant quelque ressemblance entre la scène représentée par cette agathe et celle décrite dans la *Genèse*, avait cru que l'une n'était que l'expression de l'autre. Nous ne déciderons pas cette question, ou plutôt il nous paraît assez clair que celui qui a gravé la pierre et celui qui a posé l'inscription, n'avaient pas eu l'un et l'autre la même pensée. Aussi, abandonnant l'exergue, nous attacherons-nous à faire connaître la composition même de la scène, qui est en elle-même assez remarquable. Il est probable qu'elle renferme un symbole dont celui-là même qui l'a gravé ne connaissait ni l'origine ni la valeur.

Et d'abord, rien de plus arbitraire et de moins plausible que l'explication donnée par les académiciens. Les uns voulurent y voir la naissance de Minerve, sortie tout armée du cerveau de Jupiter, ce que certes rien n'indique ici; les autres, la dispute de cette déesse avec Neptune, lorsqu'elle fit naître l'olivier : mais Neptune est complétement étranger à la composition du sujet ; d'autres encore, la naissance d'Erichton, demi-homme, demi-serpent ; mais rien encore n'y autorise. Les plus circonspects, sans essayer d'expliquer aucun des symboles, se bornèrent à dire que l'agathe avait rapport au culte de Jupiter et de Minerve dans Athènes, ce qui, certes, ne ressemble guère à une explication.

Pour nous, sans prétendre à lever le voile, nous dirons que c'est une chose remarquable que cette intervention du serpent au pied de l'arbre de vie ou de la sagesse. On l'y voit dans toutes les positions : ou au pied de l'arbre, comme dans cette figure A, et semblant prêt à lutter avec un bélier; ou roulé autour de l'arbre, la tête en bas, et paraissant prêt à mordre l'homme qui s'en approche, comme dans la figure B ; ou entourant l'arbre, et la tête en haut, et donnant quelque chose à une femme (ou le recevant d'elle), comme en la médaille C ; ou enfin, semblant familiarisé avec une femme, et recevant d'elle sa nourriture, comme dans la scène D.

Quant à cette dernière scène, prise dans Montfaucon (*Antiquité expliquée*, t. I, p. 218), qui dit l'avoir empruntée à Spon (*Miscellanea erudita antiquitatis*), les antiquaires y ont vu *Circé*, *l'arbre du jardin des Hespérides,* et *Hercule* tenant Cerbère enchaîné ; mais ce ne sont là que des con-

[1] La seconde ligne d'hébreu ne se trouve pas sur l'original; nous l'avons ajoutée à la planche pour faire mieux comprendre le dessin par la comparaison des deux écritures.

jectures sans preuves, sans probabilité même. Peut-être y est-il fait allusion à *Pandore,* la première des femmes selon les Grecs, et à sa boîte fatale, d'où sont sortis tous nos maux : souvenir évident de la chute de notre première mère. On a remarqué que la médaille B porte le nom de ΑΘΗ, *athê*, abréviation de ΑΘΗΝΑΙ ; il est évident que c'est le nom grec de Minerve et de la ville d'Athènes. Mais d'où venait ce nom à la déesse de la sagesse ? Nous ne voulons pas assurer qu'il est peut-être une altération du nom d'*Ada*, qui fut aussi celui de la première femme, et pourtant Hésychius donne le nom d'Ada à *Junon-Uranie*, qui est la même que *Vénus-Uranie,* ou la déesse de la Syrie, qui est elle-même la Minerve des Grecs.

Et à ce propos, il faut encore faire observer que l'on trouve une médaille grecque représentant une tête de Minerve avec longue chevelure et casque couronné d'olivier, et sur laquelle est gravé le nom d'EVE, ΕΥΕ ; (Beger, *Thesaurus Brandeburgensis*, etc., t. I, p. 443), qui la donne, ne paraît pas éloigné de croire que ce pourrait bien être un souvenir de la femme qui a introduit la mort dans ce monde, et à ce propos il rappelle que le nom d'Eve s'était conservé dans les *mystères* et les *orgies* grecques, suivant le rapport d'Eusèbe. (*Démonstration évangélique.*) Outre cette médaille, il était encore un grand villlage des Argiens et une montagne de Messénie (Pausanias), et une colline située non loin de Sellasie, dans la Laconie, qui portaient le nom d'Eve. (Strabon.)

Quoi qu'il en soit de toutes ces explications, nous avons cru que nos lecteurs verraient avec plaisir dans les *Annales* ces restes précieux de la mystique antique, et que quelques-uns d'entre eux pourraient en prendre l'occasion de faire sur ce grave sujet de plus grandes recherches et de plus profondes réflexions. (Bonnetty, t. XVIII, p. 143.)

### IX. — La tradition sur quelques circonstances de la vie et de la mort d'Adam.

Voici comment Josèphe, dans ses *Antiquités,* parle d'Adam, d'après la tradition orale ou écrite des Hébreux (liv. I, ch. II) :

« Adam vivait encore lorsque son fils Caïn se livrait à toutes sortes de désordres, il était alors âgé de cent trente ans. La mort d'Abel et la fuite de Caïn lui faisait souhaiter avec ardeur d'avoir des enfants. Il en eut plusieurs, et, après avoir encore vécu sept cents ans, il mourut âgé de neuf cent trente ans.

« Je serais trop long si j'entreprenais de parler de tous les enfants d'Adam ; et je me contenterai de dire quelque chose de l'un d'eux, nommé Seth. Il fut élevé auprès de son père, et se porta avec affection à la vertu. Il laissa des enfants semblables à lui, qui demeurèrent dans leur pays, où ils vécurent très-heureusement et dans une parfaite union. On doit à leur esprit et à leur travail la science de l'astrologie, parce qu'ils avaient appris d'Adam que le monde périrait par l'eau et par le feu ; la crainte qu'ils eurent que cette science ne se perdît avant que les hommes en fussent instruits, les porta à bâtir deux colonnes, l'une de briques et l'autre de pierres, afin que si le déluge venait à ruiner celle de briques, celle de pierres demeurât pour instruire la postérité. Leur prévoyance réussit, et

on assure que cette colonne de pierres se voit encore aujourd'hui dans la Syrie ».

Nous avons deux preuves que Josèphe a pris ces détails dans une tradition ou dans des écrits respectés de sa nation : c'est d'abord que plus haut il nomme sans hésiter Naïs le lieu où Caïn se retira après son meurtre ; en second lieu, c'est qu'il assure qu'il serait trop long s'il entreprenait de parler de tous les enfants d'Adam, et cependant il en parle plus que ne le fait la Bible. Il faut donc supposer que les Juifs avaient des traditions autorisées qui en disaient davantage encore, autrement il n'aurait pu se permettre cette prétention, qui eût été sévèrement jugée par les siens, si elle eût été sans fondement.

Nous ne nous occupons pas des écrits des Nabathéens, des ouvrages apocryphes sur Adam, qui lui attribuent l'invention de l'écriture et d'autres découvertes. Mais on doit accueillir avec plus de sécurité la croyance qu'ont eue tous les anciens, qu'il avait fait avec Eve, sa femme, une longue et austère pénitence.

Nous n'avons rien de certain sur la contrée qu'habita Adam et sur le lieu de sa sépulture, mais à défaut de certitude nous possédons une tradition vraiment respectable sur le lieu qui contenait autrefois ses restes. Rien de ce qui a un caractère sérieux ne doit être omis, dans un ouvrage comme celui-ci, sur le premier chef du genre humain.

Dans la traduction latine de Josué, XIV, 15, on lit que le grand Adam était enterré à Enacim, qui était alors le nom d'Hébron. Il est certain que le mot *grand Adam* peut avoir là le sens générique de *grand homme*, mais le vrai sens ne se trouve-t-il pas fixé par une tradition constante des hommes les plus graves?

D'abord le mot *arbée*, qui signifie quatre, était donné à ce lieu, selon la tradition, à cause des quatre tombeaux célèbres qu'on y croyait réunis, c'est-à-dire les tombeaux d'Adam, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Saint Jérôme (*in Epitaph. Paulæ*) dit que l'opinion des Juifs était qu'Adam avait été enseveli à Hébron. Plusieurs saints Pères ont cru que, par respect pour le genre humain, Noé avait voulu sauver du déluge les ossements d'Adam, ou, au moins, sa tête, qu'il emporta dans l'arche ; et qu'ensuite il l'ensevelit à Jérusalem, sur le Calvaire, qui prit de là le nom de *Golgotha*, c'est-à-dire, en hébreu, crâne ou le lieu du crâne.

D'autres ont dit que c'était par ordre de notre premier père que ses ossements avaient été portés d'abord en Judée, puis dans l'arche.

Les Arabes nous donnent sur la vie d'Adam les traits principaux fournis par la Bible, mais surchargés de circonstances fabuleuses qui ôtent toute valeur à ces récits. Il est cependant remarquable qu'ils pensent comme les Hébreux et les chrétiens d'Orient sur la translation du corps de notre premier père. Ils disent que « Noé, ayant mis le corps d'Adam dans l'arche, le fit porter, après le déluge, à Jérusalem, par Melchisédech, fils de Sem, son petit-fils ». (Herbelot, art. *Adam.*) Il est vrai que les Mahométans de la Perse croyaient que son tombeau était dans l'île de Serandio. (*Ibid.*)

Des hommes graves, comme saint Basile et saint Jérôme, etc., ont atta-

ché assez d'importance à ces traditions pour les reproduire avec les détails qu'on va lire (Saint Basile, *in Isaiam*, ch. xv) :

« On conserve dans l'Eglise une tradition qui nous apprend que l'ancienne Judée fut habitée par Adam, qui s'y réfugia aussitôt qu'il fut chassé du paradis de délices, afin d'adoucir un peu la perte des biens dont il venait d'être privé; que ce fut aussi la Judée qui reçut les dépouilles mortelles du premier homme, après qu'il eut satisfait pleinement à la sentence de condamnation portée contre lui. Sa tête fut enterrée en un lieu qu'ils appelèrent tout naturellement *cranion*, calvaire ou le lieu du crâne, parce qu'un tel objet devait naturellement frapper les hommes de cette époque. Il est bien probable que Noé n'ignorait pas où était le tombeau du chef et du père du genre humain, puisque aussitôt après le déluge, et de la bouche même de Noé, cette tradition se répandit partout, et que ce fut là, sur le lieu du Calvaire, que Notre-Seigneur souffrit pour frapper la mort dans son origine même ».

Origène confirme la même tradition en ces termes : « Le Calvaire était le lieu où devait mourir Celui qui mourait pour tous les hommes; car une tradition m'apprend que le corps du premier homme a été enseveli dans le lieu même où Jésus fut crucifié, afin que tous les hommes qui avaient reçu la mort par Adam reçussent la vie par Jésus-Christ, et que, dans ce lieu qu'on appelle Calvaire, c'est-à-dire le lieu de la tête, Adam, la tête du genre humain, retrouvât la vie avec toute sa race par la résurrection du Sauveur, qui y souffrit et y est ressuscité ». (Origène, *Tractatus in Matthæum*, xxxv.)

Saint Epiphane s'exprime ainsi :

« Il est remarquable que le Christ a été crucifié précisément au lieu même où Adam a été enseveli, et que le sang du Christ coula sur le tombeau du premier homme, pour lui procurer, à lui et à toute sa race, l'espérance de la vie éternelle ». (Epiph., *Pan.*, xi, vi.)

Ecoutons maintenant saint Augustin :

« La tradition des anciens nous rapporte qu'Adam, le premier homme, fut enseveli dans l'endroit même où fut plantée la croix, et qu'on a donné à ce lieu le nom de Calvaire, parce que, comme on le dit, il renferme la tête du genre humain. Et réellement, mes Frères, il n'est pas inconvenant de croire que le Médecin est allé là où était couché le malade ; et il était raisonnable de croire que là où était tombé l'orgueil humain, là aussi descendit la miséricorde divine, et que ce sang précieux qui a daigné couler pour effacer le péché, vint racheter, en se répandant sur elle, la poussière du premier pécheur ». (Saint Aug., *Serm.* 71, *de temp.*)

Molanus nous dit que « c'est à cause de cette tradition qu'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix ».

« Il y a à Valence », dit Mgr Mislin (*Lieux saints*, t. II, p. 305), « un tableau d'un ancien maître espagnol, qui représente le Calvaire ; au pied de la croix se trouve la sainte Vierge assise, tenant sur ses genoux une tête de mort qu'elle regarde avec une indicible expression de douleur. Sur un des vitraux de la cathédrale de Beauvais on voit Adam, qui avait été enseveli sur le Calvaire, ranimé par le sang qui a coulé sur lui, contempler avec ado-

ration le Sauveur expirant. Il se trouve, dans la bibliothèque impériale, un manuscrit qui contient un dialogue entre le Christ et le crâne d'Adam.

Cette poésie artistique nous apprend que cette tradition sur Adam n'a pas cessé d'être en vigueur depuis la haute antiquité jusqu'à nos jours. Sans doute on ne fait pas de l'histoire seulement avec des convenances, mais quelquefois les convenances éclairent les traditions. Voici ce que dit Bossuet à la suite de saint Augustin : « Tout ce que nous avons perdu se change en mieux : je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange ; il y a aussi un nouvel arbre qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que l'ancien fruit avait causé ; ainsi l'ordre de notre réparation est tracé par celui de notre chute. Tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous, et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur ». (Bossuet, *Elévations sur les Mystères.*)

En face de ces opinions nous demandons la liberté de faire un rapprochement. Une croyance générale fondée sur l'Ecriture sainte admet la longue et sincère pénitence d'Adam. Il a été un grand serviteur de Dieu, on lui a accordé le don de prophétie, Dieu lui a dit qu'il aurait un Rédempteur. Il est vraisemblable qu'il a vu en esprit prophétique le lieu où se consommerait la Rédemption, et son espérance a dû l'engager à y passer ses jours d'exil. Nous livrons aux appréciations du lecteur cet ensemble de traditions sur Adam. Quant à nous, elles ne nous ont pas paru indignes de figurer dans ce travail, à titre de conjectures, de renseignements probables.

### X. — La tradition sur Caïn.

M. de Humboldt (*Vue des Cordillières*) a trouvé le monument dont nous donnons la représentation[1], lequel, selon les savants et selon lui-même, rappelle l'histoire d'Abel et de Caïn : « Ce groupe », dit M. de Humboldt, « représente la célèbre femme au serpent, *cihuacahualt*, appelée aussi femme de notre chair. Elle est la compagne de *Tonocateuctlé.* Les Mexicains la regardent comme la mère du genre humain, et après le Dieu du paradis céleste (Eden), elle occupait la première place dans la vénération des peuples. On la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. A gauche du tableau on voit l'Eve mexicaine, au milieu le serpent traditionnel, à droite deux enfants qui s'ébattent, et au-dessous deux objets qu'on peut prendre pour deux autels où ces enfants auraient offert des sacrifices ».

A ce souvenir d'Abel et de Caïn s'en ajoute un autre, recueilli à quatre mille lieues de là, à l'île de Tonga (Océanie) et dans les îles de la mer du Sud : « Le Dieu Tangaloa (*Annales de philos. chr.,* t. XIII, p. 235), qui le premier habita la terre, est leur Adam. Il avait deux fils qui allèrent habiter Boloton. Après un long séjour en cette contrée, le père dit à ses fils : « Allez avec vos deux femmes et habitez dans le monde à Tonga, divisez la terre en deux parts et habitez séparément ». Ils y allèrent. Le nom de l'aîné était Toubo, celui du cadet Vacka-Ako-Oulé. Le cadet était fort habile ; le premier il fit des haches, des colliers de verre, des étoffes de papa-sanguil et des

[1] Voir *planche* 1, figure 2.

miroirs. Toubo était bien différent : c'était un fainéant; il ne savait que se promener, dormir et convoiter les ouvrages de son frère. Ennuyé de les demander, il lui vint en pensée de le tuer, puis de se cacher après cette méchante action. Il rencontra un jour son frère qui se promenait, et l'assomma ; alors leur père arriva de Boloton, enflammé de colère, puis il dit : « Pourquoi as-tu tué ton frère? fuis malheureux, fuis; votre race sera noire et votre âme mauvaise ; vous travaillerez sans succès ; va... vous n'irez point à la terre de votre frère, mais votre frère viendra quelquefois commercer avec vous ». Et il dit à la famille de la victime : « Allez vers la grande terre, votre peau sera blanche; vous serez habiles en toutes sortes de bonnes choses ».

L'histoire biblique est ici bien peu chargée de circonstances nouvelles, qui même peuvent être vraies. La couleur noire dont il est fait mention serait-elle le signe dont parle le texte sacré? Plusieurs l'ont cru, et un hiéroglyphe chinois qui, selon le chevalier de Paravey, désigne Abel, et rappelle la couleur noire, incline à faire admettre ce sens. Le même savant a trouvé un hiéroglyphe chinois qui nomme la femme d'Hoangti *Adamou, terre jaune*, et ce nom signifie : *Celle qui entraîne les autres dans son propre mal*. Enfin l'hiéroglyphe d'Abel rappelle les idées de juste et de pasteur. Ajoutons à ceci que tous les Orientaux, musulmans, chrétiens, schismatiques, admettent l'histoire d'Abel avec des variantes qui, au lieu d'affaiblir le texte, le confirment.

Josèphe l'historien à trouvé dans la tradition hébraïque quelques détails qui demandent à être accueillis ici (*Antiquit.*, liv. I, c. II) : « Après avoir traversé divers pays, Caïn établit sa demeure en un lieu nommé Naïs, où il eut plusieurs enfants ; mais son châtiment, au lieu de le rendre meilleur, le rendit encore pire. Il s'abandonna à toutes sortes de voluptés et usa même de violence. Il ravit, pour s'enrichir, le bien d'autrui, rassembla des méchants et des scélérats, et s'en rendit le chef ; il leur apprit à commettre toutes sortes de crimes et d'impiétés... Il fut le premier qui mit des bornes aux héritages et qui bâtit une ville. Il la nomma Enos, du nom de son fils aîné, l'enferma de murailles et la peupla d'habitants.

« Damas a l'avantage de s'être conservé le titre de capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne bâtie par Hus, petit-fils de Sem, augmentée ensuite et embellie par Damas, intendant de la maison d'Abraham, qui lui fit porter son nom. Les Arabes la nomment *Cham-el-Déméchy*. Cham signifie Sem, grand-père de Hus, qui fut son premier fondateur ; *Déméchy* signifie en hébreu buvant le sang, parce qu'elle est située près de la montagne où Caïn tua son frère Abel ».

A deux lieues d'un pont situé sur le Sycus, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a sur sa croupe deux colonnes avec leur piédestal et une espèce d'architrave au-dessus de leurs chapiteaux. Si l'on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit que Caïn et Abel offrirent à Dieu leurs sacrifices, et qu'un peu plus loin l'impie Caïn sacrifia l'innocent Abel, son frère, à sa jalousie. Ces dernières indications sur Abel ont plus de valeur comme tradition générale que comme détermination de lieu ; mais nous ne devions pas omettre cette note des *Lettres édifiantes* (t. IV, p. 100, *Mémoire sur Damas et ses environs*).

Sainte Hélène fit bâtir une église dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes; mais le temps les a respectées et laissées entières. Le tombeau de Caïn est à trois lieues de Damas, sur le chemin de Seyde.

XI. — Les patriarches antédiluviens. — Quelques traits de leur vie. — Leur nombre.

Ce n'est qu'avec réserve que nous présentons Vulcain le forgeron, dont la fable avait fait un dieu, comme le même personnage que Tubalcaïn, le premier forgeron de l'univers. Mais nous avons pour un des patriarches suivants une tradition bien précise et d'une grande valeur. Elle rappelle la vie d'Hénoch, et elle nous est parvenue par deux auteurs qui ne se sont pas copiés. Etienne de Byzance dit qu'à « Icone (*de Urbibus,* voce *Iconium*), ville de Lycaonie, près du mont Taurus, dans les régions occupées par les habitants antédiluviens, régnait Annacus, dont la vie alla au-delà de trois cents ans. Tous les habitants d'alentour demandèrent à un oracle jusqu'à quelle époque se prolongerait sa vie. L'oracle répondit que, ce patriarche étant mort, tout le monde devait s'attendre à périr. Les Phrygiens, à cette menace, jetèrent les hauts cris, d'où est venu le proverbe : *Pleurer sous Annacus,* ce que l'on dit de ceux qui se livrent à de grands gémissements. Or, le déluge étant survenu, tous périrent ».

La version de Suidas dit nettement que ce patriarche prédit lui-même le déluge, et qu'il exhortait avec larmes tous ses compatriotes à adresser à Dieu des supplications, sans doute pour fléchir la divinité irritée contre la méchanceté des hommes. Dans ces récits tout est conforme à la Bible. *Annacus* a vécu trois cents ans avant le déluge. Il a averti ses concitoyens ; il est entouré du même respect que le patriarche Noé lui-même. *Annacus* paraît venir d'*Hénoch;* tout annonce une identité de personnages. Cette histoire d'Annachus-Hénoch, est frappante : ici la fable n'a pas défiguré la Bible. Voici de nouvelles clartés sur le même sujet.

Les annales chinoises attribuent à Fo-hi des faits qui paraissent le confondre avec l'Hénoch de l'Ecriture, et plusieurs savants soutiennent également cette identité avec l'Hermès égyptien.

1° Le temps d'Hénoch et le temps de Fo-hi concordent, car on peut démontrer par l'histoire chinoise que Fo-hi vivait avant le déluge. (*Dictionnaire des Rel.* de M. Bertrand, art. *Fouhi.*)

2° Hénoch est le septième dans l'ordre des patriarches antédiluviens, et les vieilles histoires chinoises nous montrent aussi Fo-hi occupant le septième rang dans une suite de personnages célèbres qu'on place avant le déluge.

3° Hénoch passa 365 ans sur la terre, puis il fut enlevé au ciel. Or, d'après les mêmes chroniques chinoises, Fo-hi fut enlevé au ciel aussi à l'âge de 365 ans.

4° Selon l'ancienne histoire égyptienne, le premier Hermès grava 36,000 caractères sur des pierres, dans des cavernes souterraines, parce qu'il savait que le déluge devait arriver, et qu'il voulait faire passer à la postérité les mystères de l'ancienne religion. La tradition orientale rapporte la même

chose du patriarche Hénoch, et les caractères chinois, inventés par Fo-hi, sont à peu près au nombre de 36,000.

Toutes ces ressemblances, ajoute M. Bertrand, font conjecturer que le Fo-hi des Chinois ou l'Hermès des Egyptiens était quelque patriarche vivant avant le déluge, et qui porta des noms différents selon les différentes nations. On l'appelle Mercure chez les Romains, Hermès chez les Grecs, Adaris, Adris ou Edris chez les Arabes, Ouriai ou Douvarai.

L'histoire profane a conservé la succession de dix patriarches antédiluviens. L'*Histoire universelle depuis le commencement du monde*, par une Société de gens de lettres anglais (t. I, p. 150, édit. in-4°), donne, d'après Sanchoniathon, les générations de la race de Caïn.

| Suivant Moïse : | Suivant Sanchoniathon : |
|---|---|
| 1. Adam, Eve. | 1. Protogonus, Œon. |
| 2. Caïn. | 2. Genus, Genea. |
| 3. Hénoch. | 3. Phos, Pur, Phlox. |
| 4. Irad. | 4. Cassius Libanus. |
| 5. Maviaël. | 5. Menrumus Usous. |
| 6. Mathusaël. | 6. Agreus, Halieus. |
| 7. Lamech. | 7. Chrysor, ou Haephestus. |
| 8. Jabel. | 8. Technitee, Geinus. |
| 9. Tubalcaïn. | 9. Agrus, Agrouerus. |
| | 10. Aminus Magus. |

La conservation de la liste des dix patriarches antédiluviens, par la ligne de Seth, a un caractère particulier d'authenticité chez les Babyloniens. Elle nous est donnée d'après quatre auteurs différents ; des changements de noms annoncent qu'ils ne se sont pas copiés et qu'il y avait plusieurs histoires. Autres caractères de vérité : longévité de ces patriarches : ils vivaient dix fois plus qu'aujourd'hui ; ces dix générations aboutissent au déluge ; enfin la même liste se retrouve chez d'autres peuples.

| Suivant Jules Africain : | | | Suivant Abydène et Bérose : | | | Suivant Apollodore : | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1. Alorus régna | 10 | sares. | 1. Alorus régna | 10 | sares. | 1. Alorus régna | 10 | sares. |
| 2. Alasparus | 3 | — | 2. Alaparus | 3 | — | 2. Alaparus. . . . . . . . | | |
| 3. Amelon | 13 | — | 3. Amilarus | 13 | — | 3. Amelon . . . . . . . . | | |
| 4. Amenon | 12 | — | 4. Ammenon | 12 | — | 4. Ammenon . . . . . . . | | |
| 5. Metalarus | 18 | — | 5. Migalarus | 18 | — | 5. Mégalarus | 18 | — |
| 6. Daonus | 99 | — | 6. Daos | 18 | — | 6. Daonus | 6 | — |
| 7. Evédorachus | 18 | — | 7. Evedoreschus . . . . | | | 7. Evedoreschus | 18 | — |
| 8. Amphis | 10 | — | 8. Anodaphus . . . . . | | | 8. Amempsinus | 10 | — |
| 9. Otiartes | 8 | — | 9. . . . . . . . . . . . . | | | 9. Otiartes | 8 | — |
| 10. Xisuthrus | 18 | — | 10. Xisuthrus. . . . . . | | | 10. Xisuthrus | 18 | — |

Sous ce dixième patriarche arriva le déluge.

Ceux qui connaissent l'antiquité ne seront pas surpris de la différence des noms ; souvent on traduisait le sens au lieu des syllabes ; ainsi Xisuthrus, comme Noé, signifie repos, consolation. Mais quels caractères de vérité dans l'ensemble de ces listes !

M. de Paravey nous a donné, d'après l'exposé de Séma-Thsian, le plus illustre historien chinois, la liste des dix patriarches antédiluviens. En prenant cette liste à titre d'heureuse conjecture seulement, on sera frappé de voir que la traduction des noms hébreux de ces patriarches et la traduction

des noms chinois des mêmes personnages, rendent bien souvent le même sens. (Voir *Annales de philosoph.*, t. XV, p. 455.)

| | |
|---|---|
| 1. Adam (homme, terre rouge). | 1. Hoang-Ty (terre rouge, patriarche, seigneur). |
| 2. Seth (fondateur). | 2. Chin-Nung (le divin laboureur). |
| 3. Enos (mortel, malade). | 3. Tchouen-Yu (qui s'explique attentivement). |
| 4. Caïnan (possesseur). | 4. Kian-Tchen. . . . . . |
| 5. Malaléel (louant Dieu). | 5. King-Kang (qui honore et glorifie). |
| 6. Jared (qui domine). | 6. Kia-Vang. . . . . . . . |
| 7. Hénoch (bien réglé, délié). | 7. Kiaou-Ninou ou Ta-Lay (le Seigneur arrivé, prévenu — comme à Icone). |
| 8. Mathusalem (mort, calamité. — Il est mort l'année du déluge). | 8. Ju-Vang (navire, calamité, mort). |
| 9. Lamech (pauvre, humilié, frappé, dans le déluge). | 9. Kiou-Néou (aveugle et sourd). |
| 10. Noé (repos et se lamentant). | 10. Tycho (le seigneur averti) et Kaosin (l'homme aux grandes amertumes). |

On ne doit pas chercher de certitude historique dans les livres chinois qui parlent des temps avant Yao (*Mém. chin.*, t. I, p. 104), ils sont mêlés de fables ; mais il est incontestable qu'ils rappellent des traditions bibliques. On peut prouver à le faire toucher au doigt, disent les premiers missionnaires sinologues, qu'il y est parlé des patriarches antédiluviens. (V. D'Anselme, *Revue du monde païen*, n° 7, p. 13.)

Le caractère chinois, qui signifie ancien, est composé du symbole X et de celui de bouche ; n'est-ce pas une allusion aux dix générations antédiluviennes ?

Platon cite une sibylle dont les vers nous rappellent les dix générations d'hommes antédiluviens, les trois fils de Noé, la division des terres et la confusion des langues :

Decima ætate hominum linguis divisorum,
Ex quo diluvium prioribus hominibus accidit,
Regnavit Saturnus, Titan et Japetus,
Terræ filii præstantissimi et cœli, quos sic vocarunt
Homines, terræ et cœli nomina
Imponentes propterea quod primi fuere hominum lingua diversorum.

C'est Athénagore qui nous a conservé ces précieux souvenirs recueillis par Platon. (*Athénagore*, p. 959.)

M. Bonnetty a recueilli comme il suit les traditions des autres peuples sur les dix patriarches antédiluviens :

« Les Tyriens comptaient dix rois qui ont régné avant le déluge. (Basnier, *Fabl. expliq.*, t. III, p. 83.) Les livres sibyllins comptaient dix siècles entre la création du monde et le déluge. Ils divisaient cet espace en sept âges. (*Mem. acad.*, t. X, p. 369.) Les Orientaux comptaient dix solimans oupremiers rois qui ont régné dans le monde. (*Herbelot*, p. 820.) Les Indiens comptaient dix avantaras ou métamorphoses de la divinité pour descendre sur la terre. (2e volume, *Transaction de Calcutta.*) Les Atlantes avaient dix premiers rois : c'est une tradition conservée par Platon. (*Critias.*) Dans le partage des dieux Neptune eut l'Atlantique. Il n'y trouva qu'un seul homme, Evenor, avec sa femme Scucipe et Clito, leur fille unique, dont il devint

amoureux et qu'il épousa. Il eut cinq couples d'enfants mâles et jumeaux. D'après Platon ces dix princes ont été contemporains. Il n'est pas étonnant que la fable corrompe l'histoire.

« Dupuis a fait une remarque assez singulière, c'est que les circonstances des catastrophes qui ont bouleversé ou qui doivent bouleverser l'univers, paraissent en grande partie dépendantes du nombre *dix*.

« C'est au dixième mois, sous le dixième roi, qu'arriva le déluge chez les Chaldéens.

« C'est au dixième âge que la sibylle avait annoncé la fin du monde.

« C'est le dixième mois que les dieux viennent visiter le Daïri, le souverain pontife du Japon.

« Le nombre *dix* semble avoir présidé aux détails du déluge qui nous ont été conservés par le Zend-Avesta.

« Les dix soleils jouent un rôle important dans le journal du déluge de *Nin-oua* ». (Préface du *Chou-King*, p. 13.)

Selon M. D'Anselme (*Revue du monde païen*, n° 7, p. 13), les Athéniens ont confondu leurs premiers rois avec les patriarches antédiluviens. Ses conjectures ne sont pas dénuées d'apparences plausibles. Quoi qu'il en soit, ils comptent dix rois fabuleux jusqu'à Thésée. Nous en donnons une double liste selon deux sources différentes.

| Eusèbe : | Marbres de Paros : |
|---|---|
| 1. Cécrops. | Actée. |
| 2. Cranaos. | Cécrops. |
| 3. Amphictyon. | Cranaos. |
| 4. Erichthonius. | Amphictyon. |
| 5. Pandion. | Erichthonius. |
| 6. Erechthée. | Pandion. |
| 7. Cécrops. | Erechthée. |
| 8. Pandion. | Pandion. |
| 9. Ægée. | Ægée. |
| 10. Thésée. | Thésée. |

### XII. — Longévité des patriarches antédiluviens.

Les témoignages rappelant la grande longévité des premiers hommes qui habitèrent le globe ont une grande force. Le début invariable de toutes les histoires particulières des peuples du monde, ce sont des rois, des dieux, un premier personnage qui vécut très-longtemps.

Josèphe a sur ce sujet des témoignages nombreux et décisifs (*Ant.*, l. I, c. III) :

« Noé vécut trois cent cinquante ans depuis le déluge avec toutes sortes de prospérités, et mourut âgé de neuf cent cinquante ans. Or, quelque grande que soit la différence qui se trouve entre le peu de durée de la vie des hommes d'aujourd'hui et la longue durée de celle des autres dont je viens de parler, ce que j'en rapporte ne doit pas passer pour incroyable. Car, outre que nos anciens pères étaient particulièrement chéris de Dieu, et comme l'ouvrage qu'il avait formé de ses propres mains, et que la nourriture dont ils usaient était plus propre à conserver la vie, Dieu la leur

prolongeait, tant à cause de leur vertu que pour leur donner moyen de perfectionner les sciences de la géométrie et de l'astronomie qu'ils avaient trouvées : ce qu'ils n'auraient pu faire s'ils avaient vécu moins de six cents ans, car ce n'est qu'après une révolution de six siècles que s'accomplit la grande année.

« Tous ceux qui ont écrit l'histoire, soit des Grecs, soit des autres nations, rendent témoignage de ce que je dis. Car Manéthon, qui a écrit l'histoire des Egyptiens, Bérose, qui nous a laissé celle des Chaldéens, Mochus, Hestié et Jérôme l'Egyptien, qui ont écrit celle des Phéniciens, disent aussi la même chose. Hésiode, Hécatée, Acusilas, Hellanicus, Ephore et Nicolas, rapportent que ces premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans ».

Voilà les témoignages de onze auteurs de différents pays, que Josèphe, écrivant en grec, présente aux peuples civilisés de son temps comme garants de ce point si intéressant de la Bible. Ils étaient connus de tout le monde, et on lisait leurs écrits.

Nous ne nous étendrons pas sur la durée de la vie des premiers hommes. Les Tao-Sée l'ont allongée de manière à ne point laisser méconnaître qu'ils parlent des temps d'avant le déluge. (*Mém. chinois*, t. I, p. 108.) Les idées mêmes de Yiantien, ciel antérieur, et de Héoutien, ciel postérieur, et leurs dix *Ky* ou générations, ont tant d'analogie avec la véritable histoire du genre humain, que la critique ne peut guère douter qu'ils n'aient puisé aux mêmes sources.

Déjà, aux pages qui précèdent, on a vu des exemples de longévité extraordinaire dans les temps de l'âge d'or.

### XIII. — Les géants.

La question de la longévité paraît connexe avec celle de l'existence des géants dans les premiers âges. Ce déploiement de vie, remplissant huit ou neuf siècles, avait déterminé des proportions de croissance un peu analogues. Sans doute il y a des hommes très-énergiques sous une petite stature, mais le contraire est la règle. Du reste, la tradition confirme ici la Bible comme partout ailleurs. La race de Caïn, qui avait des proportions gigantesques, a certainement donné naissance chez les païens à ces récits de races prodigieuses, de géants qui veulent escalader le ciel, d'hommes pervers et monstrueux qui se montrent à l'origine de toutes les histoires, dans le nouveau monde comme sur l'ancien continent. Ce serait inutilement surcharger notre récit que de reproduire toutes les citations, qui n'ajouteraient rien à la conviction du lecteur. D'ailleurs on les trouvera au chapitre suivant.

### XIV. — Le serpent séducteur, et Eve séduite.

Nous avons réservé pour ce moment la réunion des principaux traits de la tradition sur un fait important : la séduction de la femme par le serpent, décrite dans le chapitre III de la Bible.

Ce point demandait un développement et une attention toute particulière.

Ici nous sortons de l'histoire directe : nous sommes en plein dans la mythologie, mais nous ne voulons rien forcer. Nous exposerons, et le lecteur jugera. Les faits sont nombreux, mais la signification paraîtra simple et uniforme.

Nous tenons à établir que le démon, ou le serpent qui lui sert d'emblème, est représenté dans les traditions des peuples (Bonnetty, t. IV, p. 56) :

1° Commme bon et d'une nature supérieure à la nôtre ;

2° Comme mauvais et l'artisan de nos malheurs ;

3° Comme ayant eu quelques rapports avec la femme.

1° LE SERPENT BON AVANT LA CHUTE. — Nous commencerons par les traditions de l'Inde.

La science nous prouve tous les jours ce que nous disent les livres saints, à savoir que l'Asie est le berceau du genre humain aussi bien que de la civilisation ; nous devons donc y rencontrer la trace des premières croyances de l'humanité.

Ses traditions nous apprendront d'abord que le serpent a été regardé comme la figure d'un être bon et supérieur à notre nature.

Tous les livres sacrés des Indiens sont remplis de récits mentionnant le serpent. Dans les symboles de leur culte son image vient continuellement frapper les regards ; leurs annales parlent d'un grand serpent qui joue un rôle au commencement des temps. Ils l'appellent *Ananta* et *Mahasecha*. Un temple existe en son honneur dans le Maïssour, à Sonbrah-Manniah.

Outre ce serpent historique, les brahmes adorent encore aujourd'hui un serpent fort commun et dont la morsure donne presque subitement la mort : on le nomme le serpent *capel*.

Les dévots vont à la recherche des trous où se blottissent ces sortes de serpents, et lorsqu'ils en ont découvert, ils ont soin d'aller de temps en temps déposer à l'entrée du lait, des bananes et autres aliments qu'ils savent être du goût des reptiles, objet de leur vénération. Si l'un d'eux vient à s'introduire dans une maison, les habitants se gardent bien de l'en chasser ; au contraire, ils le nourrissent religieusement et lui offrent des sacrifices. On voit des indigènes entretenir ainsi chez eux pendant nombre d'années de gros serpents *capels ;* et dût-il en coûter la vie à toute la famille, ils n'oseraient porter la main sur eux. Dans le temple dont nous avons parlé, tous les ans, au mois de décembre, on célèbre une fête solennelle ; d'innombrables Indiens accourent de très-loin pour offrir au serpent des adorations et des sacrifices. Beaucoup de ces reptiles, domiciliés dans l'intérieur de l'édifice, y sont parfaitement traités par les brahmes qui desservent le sanctuaire.

Les Egyptiens faisaient figurer le serpent dans presque tous leurs symboles religieux et scientifiques. Ils lui attribuaient un caractère sacré et vénérable ; ils croyaient même qu'il cachait quelque chose de très-divin, qu'il n'était pas avantageux de connaître. Aussi entrait-il dans la combinaison des représentations de tous leurs dieux.

Au sceptre d'Osiris s'entrelaçait un serpent. Les statues d'Isis étaient couronnées d'une espèce de serpents nommés *Thermutis*, auxquels on ren-

dait de grands honneurs. On enseignait que ces serpents étaient immortels, servaient *à discerner le bien et le mal*, se montraient amis des gens de bien et ne donnaient la mort qu'aux méchants. Les prêtres portaient des serpents autour de leurs bonnets, et le diadème même des rois était entouré de ce fameux emblème. Mais les Egyptiens ne se contentaient pas de le donner pour attribut à leurs divinités, ils représentaient encore leurs dieux sous cette forme. Sérapis avait une tête humaine, mais tout le reste de son corps était un serpent aux orbes multiples repliés sur eux-mêmes. Apis portait une tête de taureau sur un corps de serpent, dont la queue était retroussée à l'extrémité. Le *Kneph*, ou la bonté divine, était figuré par une couleuvre, et sa force et sa puissance par une vipère. Le cercle dont ils se servaient pour représenter l'Etre suprême était encadré d'un ou de deux serpents. Un serpent entier y désignait le Tout-Puissant.

En vertu de cette croyance on adorait les serpents, et on leur avait élevé un grand nombre de temples où on les nourrissait. On rencontrait de ces reptiles dans tous les sanctuaires de l'Egypte, mais principalement dans ceux de la Thébaïde et du Delta, à Thermutis dans la basse Egypte, dans l'île d'Eléphantine, et généralement dans toute l'Ethiopie et l'Afrique. Les Egyptiens les accueillaient avec plaisir, les traitaient avec déférence, les appelaient à la fin de leurs repas comme des animaux domestiques, et leur distribuaient les restes des aliments.

Il est prouvé aujourd'hui que les Grecs n'ont inventé aucune de leurs principales divinités, mais qu'ils les ont reçues, avec la plupart de leurs doctrines païennes, des Egyptiens qui, à plusieurs reprises, envoyèrent des colonies en Grèce. On sait également que ce sont les Grecs qui enrichirent les temples de Rome de leurs principales divinités ; aussi trouverons-nous à peu près les mêmes croyances chez les deux peuples.

Le serpent fut toujours parmi eux l'objet d'un culte spécial, il était le symbole des dieux du jour et de la médecine, d'Apollon et d'Esculape. Les Athéniens en conservaient toujours un vivant, et le regardaient comme le protecteur de leur ville. Ils lui attribuaient la vertu de pénétrer l'avenir, et ils avaient soin d'apprivoiser de ces reptiles dans leurs maisons afin d'avoir à leur portée les prophètes et les prophéties. Les Romains leur rendaient pareillement les honneurs divins. Leur ville étant désolée par la peste, ils envoyèrent une députation solennelle à Epidaure, afin d'en faire venir Esculape pour les guérir. Quand les députés eurent formulé leur demande, dit un auteur, un grand serpent sortit du temple, se promena dans les endroits les plus fréquentés de la ville avec des yeux doux et une démarche calme, et alla monter sur la galère des Romains, qui, l'ayant reçu avec un respect mêlé de frayeur, le conduisirent à Rome et lui consacrèrent un temple dans l'île du Tibre, au-dessus du mont Palatin. Nous ne sommes pas obligé de garantir tous ces détails merveilleux, mais le respect des Romains et des Grecs pour le serpent n'en est pas moins incontestable. Lisez Diodore de Sicile, Pausanias, Valère Maxime, qui ont rapporté tous les détails qui précèdent.

La même croyance se retrouve en Afrique : le culte le plus célèbre et le plus accrédité dans ce pays est celui du serpent, nous dit un voyageur

moderne. (V. *Voyage de Bosman.*) Parmi le grand nombre de serpents qu'on honore de cérémonies plus ou moins bizarres, il en est un qu'on regarde comme le père, et auquel on rend des hommages particuliers ; on lui a érigé un temple où des prêtres sont chargés de le servir. Les rois lui envoient des présents magnifiques et entreprennent de longs pèlerinages pour venir lui présenter leurs dons et leurs adorations.

Enfin l'histoire nous montre encore ce culte établi chez les anciens peuples du Nord, dans la Lithuanie, l'Esthonie, la Livonie, la Prusse, la Courlande et la Samogitie. Bien plus, les paysans de quelques-unes de ces contrées conservent encore aujourd'hui les restes de cette croyance. Les Russes eux-mêmes en sont imbus. (*Mythologie slave.*)

2° LE SERPENT ARTISAN DE NOS MALHEURS. — Nous avons vu l'Etre suprême représenté par le serpent, confondu chez les différents peuples avec le Dieu tout-puissant. Maintenant nous montrerons que ces mêmes peuples le regardaient aussi comme déchu, tombé, l'auteur du mal et l'ennemi de Dieu.

Chez les Indiens, *Siva*, leur Dieu du mal, celui qu'ils considèrent comme le pouvoir destructeur, est représenté sous plusieurs formes monstrueuses, et particulièrement sous celle du serpent. Leurs livres parlent également d'un serpent nommé Caly, lequel est l'auteur du mal. Le pouvoir de ce serpent était si grand, et les maux qu'il avait faits à la création étaient tellement irréparables, qu'il fallut, suivant eux, que Vichnou, la seconde personne de leur Trinité, vînt s'incarner dans le sein d'une femme nommée Dahy Bichy pour délivrer le genre humain. (Dubois, t. II, p. 433.)

Les Lybiens et les Egyptiens qui habitaient près de Thèbes, attestent qu'on était persuadé que, quand un serpent avait tué un homme, il ne pouvait plus rentrer dans sa retraite, que la terre le repoussait de son sein, qu'il était obligé d'errer à jamais, misérable et vagabond, et que tout cela se faisait par la Providence de Dieu. (Elien, lib. XII, c. XXXII.)

On voit encore aujourd'hui les adorateurs des serpents *capels* rendre aussi les honneurs divins au *Garouda*, oiseau de proie qui fait la guerre à ces mêmes serpents.

Les Egyptiens donnaient le nom de Typhon au dieu du mal, et ils le représentaient les doigts et les cuisses enveloppés de serpents. Ils pensaient que cet être funeste, en lutte contre le Dieu suprême, avait altéré son ouvrage. Ainsi que les Indiens, ils rendaient les honneurs divins à l'ibis, qu'ils appelaient un de leurs dieux tutélaires, parce que cet oiseau faisait la guerre au serpent. (Elien, lib. XII.)

Nous retrouvons ce Typhon dans les plus anciennes croyances des Grecs.

Suivant eux, Junon, irritée de ce que Jupiter avait créé Minerve sans sa participation, fit un appel aux divinités infernales, et avec leur secours mit au monde un être qui ne ressemblait ni à Dieu ni aux hommes, l'effrayant et monstrueux *Typhon*, le fléau des mortels, le féroce destructeur des hommes et des animaux. Il était déjà mauvais, et sa mère lui donna le mal en partage.

Hygin dit que ce fut le Tartare qui le créa dans les ténèbres, et que là il provoqua Jupiter, le défia au combat pour savoir qui régnerait. (*Hygin*,

*fab.* 152.) C'est de ce Typhon et de la femme *Echidna* que sont nés tous les monstres, Cerbère, et le Dragon qui gardait les pommes d'or dans le jardin des Hespérides. (Homère, *Hymnes.*) Pindare nous le représente comme l'ennemi des dieux, monstre à cent têtes, que les habitants de l'Olympe furent obligés de combattre, et qui maintenant gît au fond du Tartare.

Les annales des Grecs parlent encore d'un autre serpent fameux, le serpent Python. Il est inutile de citer tout ce qu'on rapporte de son origine. (V. Pausanias.) Il est représenté toujours comme un monstre énorme, un prodige effrayant; Ovide l'appelle le grand Python, serpent inconnu, la terreur des peuples. Il empêchait les hommes de porter leurs offrandes aux temples, et il fallut qu'un dieu, Apollon, vînt l'attaquer et le mettre à mort.

Les histoires du Nord signalent à leur tour un grand serpent, fruit du principe mauvais, *Loke* uni à la géante *Angerbode,* messagère du malheur. Loke est désigné comme le calomniateur des dieux, le grand artisan des tromperies, l'opprobre du ciel et de la terre; il était beau de figure, mais son esprit était perverti.

D'après les traditions américaines le serpent est le symbole du mauvais esprit. Les peintures hiéroglyphiques aztèques nous représentent le Grand-Esprit Tezcatupaca mettant en pièces une couleuvre.

3° LE SERPENT EN RAPPORT AVEC LA FEMME. — Mais ce n'est pas tout, le genre humain a conservé aussi le souvenir de la funeste influence que cet artisan des infortunes de l'humanité exerça sur la femme. La croyance universelle est qu'il a existé des rapports mystérieux entre le serpent et la femme.

Les Grecs admettaient qu'il y avait eu de nombreuses relations entre le serpent et la femme. Parmi plusieurs récits remarquables, on connaît celui où ils prétendent qu'un de leurs dieux, transformé en serpent, vint sur cette terre (Plutarque et Lucien, *Vie d'Alexandre*) pour pervertir une femme. Bien plus, ils croyaient qu'il avait existé une race particulière d'hommes, issue d'un serpent et d'une femme, et que, à cause de cela, ils appelaient *Ophiagènes*. (Elien, lib. XII.)

Chez les Epirotes une vierge toute nue avait seule accès, comme prêtresse, dans le bois consacré aux serpents qu'ils adoraient; elle seule pouvait leur porter des aliments et les interroger sur l'avenir.

Les Romains possédaient près de Lavinium un bois où, dans une caverne profonde, habitait un grand serpent. Des jeunes filles encore étaient les prêtresses de ce dieu. Quand elles entraient pour lui donner à manger, on leur bandait les yeux. Mais une sorte d'esprit divin les conduisait droit à l'antre. Que si le serpent refusait les gâteaux, c'était une preuve que la jeune fille qui les lui offrait avait perdu sa virginité, et elle était impitoyablement mise à mort. (Elien, lib. IX, c. II-XVI.)

En Afrique, les plus belles filles du pays sont également consacrées au service des serpents que les nègres adorent. En outre, les Africains croient que le grand serpent et ses confrères ont coutume de guetter les jeunes filles au printemps, vers le soir, et que l'approche ou l'attouchement de ces reptiles leur fait perdre la raison.

Enfin, en Amérique, la mère de notre chair y est aussi appelée la femme au serpent, *Cihua Cohuali;* dans tous les symboles de ces peuples elle est toujours en rapport avec un grand serpent.

Ainsi le monde entier nous enseigne que le serpent est un être bon et un être mauvais; et, à ce double titre, on lui a décerné des honneurs divins.

Comme être bon on lui a reconnu une origine céleste, on l'a fait le symbole du soleil, de l'éternité et du Dieu tout-puissant.

On a cru qu'il était un habile enchanteur, faisant perdre la raison par un charme irrésistible et mystérieux ; on l'a regardé comme l'emblème de l'éloquence et de la prudence.

L'estimant doué de toutes ces qualités, on l'a recherché, on s'est entretenu avec lui, on lui a demandé l'explication de l'avenir et la science du bien et du mal ; et ce sont les femmes qui ont été chargées spécialement de traiter avec lui.

En même temps, comme être mauvais, on a vu en lui un monstre épouvantable, hideux, d'une origine inconnue.

On a cru qu'il avait fait la guerre à Dieu, et qu'il avait gâté son ouvrage,

Qu'il était l'auteur de tous les maux que souffrent les hommes, et même qu'il était leur bourreau ;

Enfin qu'il fallait un Dieu, et un Dieu incarné, pour en délivrer la terre.

Dans notre siècle, on veut briser l'écorce des mythes pour arriver à la substance de l'histoire. Que le bon sens prononce donc sur cet ensemble de faits et de croyances. Quelles en peuvent être l'occasion et la cause ? Ouvrez le chapitre IIIe de la Genèse, lisez l'insidieux dialogue du serpent et de la mère des hommes, et vous reconnaîtrez dans le rusé solliciteur l'ange déchu, qui prétend aux hommages divins, qui a réussi à se faire adorer, qui trompe la femme et qui a été si souvent dans le monde en rapport avec elle.

Si Moïse a dit vrai dans son récit, il était impossible qu'une pareille histoire ne se reproduisît pas sous une multitude de formes dans les mythologies et les religions dégradées. Or, c'est ce qui est arrivé.

L'esprit doit être convaincu, et la bonne foi se rendre à l'évidence.

N'oublions pas surtout, quand nous avons à peser des preuves morales de cette nature , qu'elles ne sont pas isolées : ce ne sont que des fibres délicates, il est vrai, mais elles enveloppent une forte charpente osseuse, et participent à sa solidité.

#### XV. — Le verset 15 du chapitre III de la Genèse. — Le Réparateur.

La tête du serpent doit être écrasée par la femme : telle est l'espérance du genre humain exprimée sous une forme figurée, énergique, dans une seule phrase. Ici encore la tradition a dépassé le texte sacré.

Chez les principaux peuples anciens qui ont eu une littérature, on s'est occupé d'un libérateur, d'un restaurateur de la nature humaine. On savait, en Chine, qu'il viendrait de l'Occident et qu'il naîtrait d'une vierge. Nous

donnerons la collection complète de ces témoignages. Mais, en attendant, nous devons mettre les plus saillants sous les yeux du lecteur.

Il faut admettre qu'Adam eut une révélation plus détaillée sur ce point que celle dont parle la Genèse, et que Noé, le fidèle conservateur de la vraie tradition, l'avait rappelée souvent à ses enfants, puisque nous voyons l'univers rempli de cette attente précisément jusqu'au temps du Sauveur.

Il est superflu de citer ici les prophéties de Jacob à son fils Juda, relativement au Messie, celles de Moïse, de David, et celles d'Isaïe qu'on a nommées un cinquième Evangile. Les soixante-dix semaines de Daniel sont le monument le plus éclatant, le plus clair, et l'un des plus authentiques de cette chaîne ininterrompue de témoignages sur l'attente du Messie chez les Hébreux. Or, cette chaîne a ses parallèles chez les peuples païens.

La Grèce a son Prométhée qui est, à ne pouvoir s'y méprendre, une des copies un peu altérées de la grande tradition. On dit au mystérieux condamné : Ton supplice n'aura de terme que lorsque Dieu s'offrira pour succéder à tes souffrances, et voudra bien descendre pour toi dans les enfers.

Platon nous la présente sous une autre forme dans le second *Alcibiade*. Il veut qu'on attende quelqu'un qui viendra nous instruire et établir le vrai culte de Dieu... Celui qui désire vivement notre bien... Il faudrait différer les autres sacrifices jusqu'à ce qu'il vienne...

« Quand ce jour sera venu nous ferons des offrandes à Dieu... J'espère même de sa bonté qu'il n'est pas éloigné ». Et ailleurs : « Au commencement de ce discours invoquons le Dieu sauveur, afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve en nous instruisant de la doctrine véritable. (*Timée.*) Vous priez le Dieu de l'univers, l'auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera, vous priez son Père et son Seigneur, que nous connaîtrons tous clairement, autant qu'il est possible aux hommes ». (*Epistol.*)

Anquetil Duperron (*Mém. acad.*, t. XXXVII, p. 387) nous montre Mithra comme « un médiateur, une parole qui vient d'Ormuzd... Mithra détruira la force d'Ahriman (le démon). La terre sera unie, il n'y aura qu'un seul genre de vie, une seule langue, et l'on vivra heureux ». C'est le langage d'Isaïe.

Dans son second livre de la *Vie de Mahomet*, Boulainvillers établit que les Mahométans attendent aussi un libérateur qui doit venir sauver les peuples. Cette tradition leur vient des Arabes peut-être autant que des Hébreux.

En Chine les livres de Likiki (Ramsai, *Mytholog.*) parlent d'un temps où tout sera rétabli dans la première splendeur. Quelle idée magnifique ! c'est l'Eden qui sert de terme de comparaison au règne du Christ ! Confucius nous montre (*Morale*) « un saint qui doit être envoyé du ciel : il saura toutes choses, il aura tout pouvoir au ciel et sur la terre ». Il tenait cette croyance d'une antique tradition. En entendant ces paroles, on serait tenté de croire que Noé est allé en effet finir ses jours dans cette contrée, tant la bonne doctrine y a été longtemps pure et florissante.

Rien n'est étonnant comme les solennelles paroles de ce grand philosophe (dans l'*Invariable milieu*) : « J'ai entendu dire que, dans les contrées

occidentales, il y aurait un saint homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles ; sans parler, inspirerait une foi spontanée ; sans exécuter de changements, opérerait un océan d'œuvres méritoires. Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais j'ai entendu dire que c'est le véritable Saint ».

On verra en son lieu que les peuples de l'Inde, de la Chine et du Nord, ont envoyé des ambassadeurs à la recherche du Sauveur vers le temps où Jésus-Christ apparut sur la terre, et les missionnaires assurent que si le Bouddhisme n'avait envahi la Chine alors qu'on attendait cette nouvelle manifestation religieuse, il est infiniment probable que le christianisme venu d'Occident aurait prévalu en ce pays ; et même, malgré la détestable influence du Bouddhisme, il exista en Chine une chrétienté très-florissante vers le second siècle. (V. Rohrbacher.)

Une croyance semblable se remarque chez les Romains au siècle qui a précédé l'avénement du Sauveur : « Quel est l'homme qu'on doit attendre », disait Cicéron (*De divinat.*), « et en quel temps doit-il venir ? »

« Les vers sibyllins », dit-il ailleurs, « prétendent qu'il faut recevoir un roi, si nous voulons être sauvés ».

« On était alors généralement convaincu », dit Tacite, « que les livres des prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient deviendrait prépondérant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde ». (*Hist.*, lib. V, c. XIII.) Suétone dit à son tour : « Dans tout l'Orient s'était propagée l'antique et constante opinion, que les destins avaient arrêté qu'à cette époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers ».

Les vers sibyllins contenaient cette opinion, et c'est en vain qu'on chercherait à éluder leur valeur en attribuant ces compositions aux chrétiens du premier et du second siècle. Il n'y avait pas de chrétiens du temps de Cicéron et de Virgile. Or, la parole de Cicéron que nous avons rapportée reposait sur les vers sibyllins. Le *Pollion* de Virgile était une version de ces vers, et on y trouve quelques-unes des belles images des prophètes, annonçant le Messie.

Quand nous en serons au temps de Jésus-Christ, on aura une nouvelle surprise. Qui aurait pu croire que la virginité de la Mère du Messie était comprise dans les traditions prophétiques qui l'annonçaient au monde ?

Voilà une faible partie des témoignages sur ce sujet : ils prouvent qu'il n'y a pas un mot de la Genèse qui ne soit historiquement vrai. Ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que, peu de temps après la prophétie de Daniel à l'égard du Messie sur les bords de l'Euphrate, Socrate en Occident, et Confucius en Orient, la répétaient en magnifiques échos. C'est peut-être à cette époque qu'on inscrivait sur une pierre druidique : *Virgini pariturœ.* Il y avait donc autour du globe comme une couronne lumineuse de prophètes proclamant le Messie à venir.

### XVI. — Les sacrifices.

Au début de l'histoire la Bible montre le sacrifice comme le fondement et la partie principale du culte. Il est prescrit dans la loi de Moïse comme

une substitution, comme une expiation des péchés. Cette idée ressort de tous les textes du Lévitique et des autres livres du Pentateuque.

Or l'univers entier a adopté non-seulement le fait matériel du sacrifice, c'est-à-dire la destruction de ce que l'homme possède de plus précieux à titre d'hommage à la divinité, mais encore le motif du sacrifice, c'est-à-dire le sentiment de la culpabilité. Ces idées sont universelles : sentiment de la culpabilité, substitution dans le sacrifice, réversibilité ou croyance que l'innocent peut payer pour le coupable. Partout on était persuadé que la rémission ne pouvait s'obtenir que par l'effusion du sang.

Si donc le sacrifice, qui ne trouve pas naturellement dans l'homme son origine et la raison de ses tendances, apparaît néanmoins établi généralement, il faut nécessairement l'expliquer par un fait primitif qui se rattache immédiatement à la faute du premier homme constatée par les traditions, par la conviction universelle de notre culpabilité, par la substitution de la victime innocente au vrai coupable, en un mot par le dogme de la réversibilité.

Peut-être ces idées générales sembleront-elles être la source des hiéroglyphes chinois que nous allons exposer.

« Une image d'agneau avec le symbole grand signifie excellent, admirable.

« L'agneau avec une main qui tient une croix sur un vase du sacrifice, c'est grande justice. Agneau dans l'image de prison, c'est chargé de péchés ; sur l'image chemin, c'est affermi dans le bien. Agneau sur un sein maternel, où est le symbole de savoir, c'est réparer magnifiquement ; agneau à côté du symbole prodige, c'est agneau avant sa mort. Agneau à côté d'homme signifie qui pardonne dans son cœur. Le Chouen-Ouen ajoute : c'est aussi le nom d'un peuple de l'Occident, qui est rempli de charité ; or, comme la charité est le germe d'une longue vie, CE PEUPLE A UN ROI QUI NE MEURT POINT.

« Que penser du caractère suivant ?

« Une image de nuage, de pluie, du sein duquel pend un enfant, signifie désiré : n'est-ce pas le *nubes pluant justum* du prophète ? »

« Enfin une image d'homme, sur le symbole 10, qui est une croix, placée sur un cœur, signifie charité. Le symbole de pécheur avec le signe *ex se* (de soi-même) signifie *qui porte les péchés*, *qui est dévoué aux supplices*. Autrefois on se saluait en Chine par ces paroles : L'agneau n'est pas encore venu ». (Tiré du t. IX, p. 316, *Mém. chinois*.)

Est-il possible de parcourir cette association d'images et d'idées, sans songer involontairement à l'Agneau sans tache, à la sainte Victime qui porte tous les péchés !

Terminons par une seule réflexion dont on comprendra toute la portée : chaque mot de la Genèse a un caractère historiquement universel.

# CHAPITRE III

## COSMOGONIES DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS

I. Réflexions préliminaires. — II. Cosmogonie grecque d'Orphée, d'après Suidas, Cédrenus, Hésiode et la fable. — III. Cosmogonie chaldéenne. — IV. Cosmogonie arménienne. — V. Cosmogonie phénicienne. — VI. Cosmogonie sarmate. — VII. Cosmogonie égyptienne. — VIII. Cosmogonie romaine. — IX. Une remarque sur les Hespérides d'Hésiode et d'Ovide. — X. Cosmogonie persane. — XI. Cosmogonie indienne. — XII. Cosmogonie chinoise. — XIII. Cosmogonie japonaise. — XIV. Cosmogonie thibétaine. — XV. Cosmogonie de l'île de Bornéo. — XVI. Cosmogonie des kalmouks. — XVII. Cosmogonie des mahométans orientaux. — XVIII. Cosmogonie islandaise. — XIX. Cosmogonie baniane. — XX. Cosmogonie américaine. — XXI. Cosmogonie des bords du Mississipi. — XXII. Cosmogonie de la Louisiane. — XXIII. Cosmogonie des habitants de Saint-Paul, au nord de Détroit. — XXIV. Cosmogonie des Taïtiens. — XXV. Cosmogonie des Chiquès.

### I. — Réflexions préliminaires sur la cosmogonie.

Il faut l'avouer, les souvenirs que les peuples ont conservés de la création et des premiers événements, sont bien confus et chargés d'erreurs. Ce ne peut être une lecture intéressante que pour celui qui cherche la vérité dans l'histoire, et qui est prêt à lui offrir quelques sacrifices.

Les savants auteurs de l'*Histoire universelle*, par une société de gens de lettres anglais, ont dignement commencé leur travail par ces solennelles paroles :

« L'univers a été créé ou produit de rien, par un Dieu infiniment bon qui, existant par lui-même, est la première cause de toutes choses. Cette vérité n'est pas seulement attestée par la révélation, mais aussi prouvée par les lumières de la raison ».

Ceux qui refusent à Dieu le pouvoir de créer la matière, doivent avoir recours à l'une de ces suppositions : ou que la matière existe de toute éternité comme un sujet passif de toutes les opérations de Dieu, ou bien que la matière est le seul être existant par lui-même ; mais l'une et l'autre de ces suppositions conduisent aux impiétés les plus extravagantes. La première pose nécessairement deux principes existant par eux-mêmes, ce qui est une manifeste contradiction ; et l'autre, qu'il est impossible de concevoir la matière comme n'étant pas, n'est certainement pas plus raisonnable. Car, soit que nous considérions la forme du monde aussi bien que la disposition et le mouvement de ses parties ; soit que nous en considérions la matière comme telle, sans avoir égard à sa forme présente, tout ce que nous y voyons, le tout et chacune de ses parties, leur situation et leur mouvement, la forme aussi bien que la matière, sont les choses les plus arbitraires et les plus éloignées de ce qu'on nomme nécessité. Après le écrits de Clarke et du cardinal de La Luzerne, la raison est satisfaite sur l'idée de la création. Les panthéistes modernes ne forment qu'un point noir à peine perceptible au milieu des convictions générales du genre humain. Ils sont les disciples attardés de quelques écoles de philosophie de la Grèce : disons même que, tout en vivant dans une atmosphère chrétienne, ils sont au-dessous d'Epi-

cure, qui admettait un Dieu, sauf à le faire régner dans une paresse éternelle. Nous verrons bientôt comment le sens commun fait justice de cette coupable déraison.

Ecoutons ici les graves paroles de l'auteur inconnu de *La recherche de la vraie religion.* « Dans cette croyance d'un Dieu créateur, la raison d'un Hottentot ou d'un Canadien surpasse de beaucoup celle du plus grand philosophe qui n'admet point en Dieu les mêmes attributs créateurs. Supposez un Dieu comme le voudraient ces philosophes, qui fût existant avec la matière et simple metteur en œuvre de la nature ; dès lors n'est-il pas évident que ce souverain Être n'a pas même le pouvoir d'ajouter un atome à l'univers ; que toute création proprement dite surpasse ses forces et ses moyens ; qu'il est obligé pour agir de consulter sans cesse les bornes de la matière qu'il ne saurait dépasser, et dont il est ainsi l'éternel esclave ? Etrange système, dans lequel on accorde moins aux attributs divins qu'à l'imagination de l'homme ! Mais quoi ! Dieu serait-il incapable du degré même de perfection dont l'esprit de l'homme est capable de concevoir l'idée ? Quoi ! l'idée de la création serait dans l'homme et elle ne serait point en Dieu, ou elle y serait vaine et impuissante, lorsque dans l'homme elle ne demanderait, pour enfanter chaque jour de nouveaux prodiges, qu'un pouvoir égal à sa volonté. Non, je ne saurais concevoir un Dieu moins grand que l'esprit de l'homme, et entre deux opinions contraires sur son essence éternelle, dont les arguments seraient douteux, je ne balancerais pas à me décider pour l'opinion opposée, par cela seul qu'elle ne me présente pas un Dieu enchaîné là où l'homme lui-même n'est pas sans puissance.

« On n'a donc besoin, pour arriver à la connaissance d'un Dieu créateur et conservateur, que de méditer ses attributs suprêmes.

« Comment des hommes grossiers et barbares ont-ils pu s'élever à la même connaissance ? Serait-il donc plus facile d'arriver à l'idée de création qu'à celle de l'organisation des êtres ? Mais, dans la marche ordinaire de l'esprit humain, la croyance d'un Dieu simplement ordonnateur du monde se présente d'abord à nous. Que dis-je ? si les hommes ne jugeaient de Dieu, comme les matérialistes l'ont si souvent répété, que par les idées qui leur viennent des sens, l'idée de la création de l'univers tiré du néant ne pourrait en aucune manière trouver place dans leur esprit. Cette idée n'a point de modèle dans la nature, où tout se fait par les éléments d'une matière préexistante, *où rien ne naît de rien*, où dès lors les sens ne sauraient communiquer à l'esprit l'idée d'un objet dont ils ignorent l'impression, et qui, pour être conçue, suppose dans l'homme une raison, non-seulement au niveau de la nature, mais capable d'en analyser les lois, d'en embrasser l'ensemble ».

### II. — Cosmogonie grecque.

On ne peut parler de la cosmogonie des Grecs sans avoir la pensée de consulter ce qui nous reste d'Orphée, le plus célèbre représentant grec des anciennes traditions de ce pays. Malgré l'étonnant texte d'Aristote, qui n'admet pas l'existence d'Orphée, la critique moderne n'hésite point à le reconnaître comme un personnage historique. Mais, réel ou imaginaire,

nous ne sommes ici à la recherche que des opinions que la haute antiquité lui a attribuées.

« Le seul moyen », dit Pelloutier (*Hist. des Celtes*, t. VIII, p. 269), « d'entrevoir les véritables sentiments d'Orphée, c'est de consulter l'antique tradition, et de découvrir, s'il est possible, quels étaient les dogmes et le culte qui avaient passé de la Thrace en Grèce, sous le nom de *doctrine d'Orphée*. Pausanias, après avoir rejeté les fables que l'on débitait sous le nom d'Orphée, ajoute qu'il estime que cet homme avait surpassé, par la bonté de ses vers, tous les poëtes qui l'avaient précédé, et qu'il s'était acquis une grande autorité pour avoir inventé, comme on le croyait, les mystères divins, les moyens d'expier les crimes, de guérir les maladies et d'apaiser les dieux ».

Pelloutier prouve ensuite que le Bacchus qu'on adorait en Thrace, et dont le culte passa en Grèce, était primitivement le Dieu suprême (t. V, p. 116) ; nous produirons ailleurs ces preuves. Il ajoute qu'Orphée, dans ses mystères, avait pour but, autant qu'il est possible d'en juger, de rappeler aux initiés l'idée d'un Dieu *créateur* de toutes choses. Cette opinion va prendre le caractère d'une vérité démontrée par un aveu d'Aristote : il déclare être le premier parmi les Grecs (*De cœlo*, I, c. x) qui ait affirmé l'éternité de l'univers. C'était donc une opinion générale que le monde avait été créé : *omnes quidem factum esse asserunt*. Il est bien vrai qu'ailleurs Lucanus et quelques pseudo-pythagoriciens avaient professé l'éternité de la matière, mais c'étaient des exceptions peu sensibles ; encore admettaient-ils que ce monde matériel avait été éternellement mis en mouvement par une cause intelligente, sorte d'éternelle émanation, ce qui est moins absurde que l'opinion des modernes matérialistes. (*Histoire des Anglais*, t. Ier, p. 5.)

Dans le traité du monde Aristote est encore plus explicite :

« C'est une ancienne croyance », dit-il, « transmise par les ancêtres chez tous les hommes, que toutes choses ont été constituées de Dieu et par Dieu, et qu'aucune créature ne peut vivre sans lui et sans sa Providence, *præsidium* ». (*De mundo*, ch. VI, n° 2. — *Histoire des Anglais*, t. Ier, p. 23. — Eusèbe, *Préparation*, liv. IX, c. x, cité par les Anglais, t. Ier, p. 25 et p. 45. — *Timée de Platon*.)

Il ne doit donc pas paraître étonnant qu'Eusèbe, Lactance et Porphyre, aient attribué à Orphée l'enseignement de la création de l'univers par la divinité, comme une opinion dont on lui avait fait honneur de tout temps.

On entrevoit, en effet, que les mystères de Bacchus proposaient le dogme de la création sous l'emblème de cet œuf célèbre dont les poëtes ont tant parlé, lequel contenait le germe de toutes choses.

L'œuf, disait Plutarque, est consacré aux saintes cérémonies de Bacchus comme une représentation de l'auteur de la nature qui produit et comprend en soi toutes choses. Un passage d'Athénagore laisse deviner la même chose.

On ne peut douter qu'Orphée ne professât l'immortalité de l'âme. Les fameux mystères d'Eleusis avaient été apportés à Athènes par un de ses disciples, Eumolpus ; et leur but était d'inculquer aux initiés le dogme

des peines et des récompenses d'une autre vie. Isocrate l'assure formellement : « Ceux », dit-il, « qui participent à ces mystères sont remplis des plus douces espérances tant pour la mort que pour toute l'éternité ».

Puisque tel fut l'enseignement d'Orphée et l'état des croyances de son siècle, nous ne voyons pas pourquoi on serait obligé d'attribuer à des chrétiens ce que nous lisons dans Suidas, ainsi que dans le Syncelle, au sujet de ce personnage. Au reste, ces deux auteurs ne se sont pas copié, et ils paraissent avoir puisé à des sources diverses. Nous produisons donc avec quelque confiance leur texte comme un exposé vraisemblable de la cosmogonie grecque.

Voici la cosmogonie d'Orphée, telle que la rapporte Suidas : elle est plus nette que celle d'Hésiode, elle est plus rapprochée de la source, moins chargée d'erreurs :

« Orphée (Ορφεύς) florissait du temps des Juges en Israël, après la chute du royaume d'Athènes. C'était un homme très-sage et initié à un grand nombre de mystères. On a de lui des discours sur la connaissance de Dieu, où il enseigne entre autres choses que *Dieu* a d'abord créé l'Ether ; le chaos est le produit des deux portions de l'Ether, et la nuit terrible renfermait et cachait tout ce qui était sous l'Ether ; c'est-à-dire que la nuit avait précédé.

« Il ajoute que le suprême Ether était incompréhensible, qu'il était le souverain de tous les êtres, ce qu'il y a de plus antique, et l'architecte de toutes choses ; que la terre était invisible ; que la lumière, par un déchirement de l'Ether, avait illuminé la terre. Cette lumière qu'il avait nommée souveraine et inaccessible, contenant tout, il l'appelait *conseil,* lumière, vie ; et dans ces trois dénominations divines il entendait une seule faculté et une puissance créatrice de toutes choses, qui de ce qui n'était pas a fait les choses visibles et invisibles. Quant à l'homme, il déclare qu'il a été aussi formé par le souverain Créateur de l'univers, qu'il en a reçu une âme douée de raison, absolument comme l'a écrit Moïse. Il explique encore que le genre humain était devenu malheureux, exposé à un grand nombre de maux de l'âme et du corps, mais capable de mérite et de démérite, en somme ayant une misérable vie ».

Heyne est le premier et peut-être le seul qui ait voulu élever des doutes sur l'authenticité de ce passage. Comme il ne donne pas même un commencement de preuve, nous nous dispensons de lui répondre. Il est évident que ce résumé porte un cachet d'antiquité. Il suffit à notre but qu'il exprime bien les doctrines que les anciens attribuaient à Orphée. Or, voici la preuve positive qu'il en est ainsi : Syrianus, dans ses remarques sur le second livre de la *Métaphysique* d'Aristote, nous avertit que, dans l'opinion d'Orphée, les cieux et le chaos étaient les principes qui avaient produit toutes choses. Rien de plus conforme à notre citation. Il suit de là que plus on remonte haut dans la tradition grecque, plus elle est simple et vraie.

Mais il est un autre témoignage bien plus convaincant : C'est à Orphée qu'on attribue l'établissement des mystères sacrés des Grecs. Or, voici les paroles que l'hiérophante adressait aux initiés, et qui nous ont été conservées par Eusèbe et par Clément d'Alexandrie :

« Contemple le roi du monde ! il est un, il est de lui-même ; de lui seul tous les êtres sont nés. Il est en eux et au-dessus d'eux. Il a les yeux sur tous les mortels, et aucun des mortels ne le voit ».

Telle est exactement la profession de foi catholique d'un Dieu créateur, un dans son essence et tout-puissant. C'est là une victorieuse protestation de l'antiquité contre le polythéisme, et en même temps une nouvelle preuve que la doctrine raisonnable attribuée à Orphée repose sur les témoignages les plus solides.

Quoique Cédrenus inspire moins de confiance que Suidas, néanmoins il acquiert ici de l'autorité, car il est d'accord avec la tradition, et avec Suidas sans le copier, et tout en paraissant avoir puisé à une source différente.

« Au temps de Gédéon vécut Orphée (*Orphée* dans Cédrenus, t. I, p. 57 à 58.) Il était Thrace d'origine, très-savant et illustre poëte. Il fit un exposé de la théogonie, de la création du monde et de la formation de l'homme. Il déclare, au début de son ouvrage, que dans tout son récit il ne fournit rien de son propre sentiment. Entre autres choses il dit qu'au commencement Dieu fit l'Ether (comme s'il avait voulu dire le ciel). Des deux côtés de l'Ether existaient le chaos et la nuit sombre, au milieu de laquelle tout ce qui était sous le ciel se trouvait enseveli ; indiquant par là que la nuit avait précédé. Il a affirmé dans le même ouvrage qu'un certain être incompréhensible, antérieur et supérieur à tous les êtres, était créateur de toutes choses, soit de l'Ether lui-même, soit des autres êtres qui sont au-dessous de lui. D'abord, la terre enveloppée dans la nuit du chaos ne pouvait être aperçue, jusqu'à ce que la lumière, ayant percé l'Ether, vint illuminer la création. Il appelle la lumière ce qu'auparavant il avait dit être supérieur aux autres êtres. Il témoigne que le nom de cette lumière lui fut donné par un oracle ; car il dit : conseil, lumière, source de la vie, ces trois divines puissances de noms ont une force et une puissance uniques ; elles signifient le Dieu invisible dont personne ne peut connaître la nature ni les réelles facultés ; c'est de lui que sont sortis les autres principes incorporels, le soleil, la lune, les puissances, les astres, la terre, la mer et les choses quelles qu'elles soient, visibles ou invisibles. Or, il expose la formation du genre humain et la création de l'âme humaine douée de raison, de la même façon que les a exposées Moïse.

« Le même Orphée a expliqué dans le même livre que, par la vertu de ces trois noms, la nature divine unique a formé toutes choses et que Dieu est toutes choses. Il a fait dans ses poésies une peinture des misères de l'humanité. Voici quelques-uns de ses vers :

> Bruta, feræ, volucres, hominumque miserrima turma,
> Pondera telluris, simulacra lumine cassa,
> Ignari rerum : non qua ratione malorum
> Effugiant impendentes novere procellas,
> Nec quæ declinent sua detrimenta labore,
> Nec bona quæ possint studio præsentia apisci,
> Verum imprudentes agitat temerarius error.

« Le sage Orphée avait consacré un grand nombre de vers à ce sujet ».

Cédrenus termine ce curieux extrait par ces paroles : « J'ai pris ce passage dans Timothée, l'auteur des Annales, lequel, tant de siècles avant nous, a parlé d'une Trinité consubstantielle créatrice de toutes choses ».

Proclus et Apulée nous ont donné la genèse d'Orphée en termes différents. C'est la même doctrine, mais à travers le voile païen.

Proclus, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, fait ainsi parler Orphée :

« Tout était dans Jupiter, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses immortelles ; tout ce qui est né et tout ce qui doit naître, tout est renfermé dans le sein de ce dieu ».

Apulée n'a fait que développer ce récit.

« Jupiter », continue Orphée selon Proclus, « est le premier de tous les êtres et la fin de toutes choses. Jupiter est le principe et le milieu : tout vient de lui ; il est la base de la terre et du ciel étoilé. Il est en même temps mâle et nymphe perpétuelle ; il est esprit universel et feu puissant. Il est la racine de l'Océan, du soleil et de la lune. Jupiter est roi, prince de toutes choses, auteur des origines. Comme tout était renfermé dans son sein, il le fit sortir un jour au milieu de l'éclat de la douce lumière ; il porte dans son cœur le soin de cette immense direction ».

Ici Orphée parle de Jupiter comme Moïse de Jehovah.

On sait combien d'hommes graves ont vu dans le mythe de Prométhée un souvenir des faits mosaïques sur l'origine de l'histoire du genre humain. Nous allons l'exposer d'après Eschyle, qui le reproduit avec tant de simplicité et d'énergie. On y reconnaît une confirmation nouvelle de l'enseignement grec que nous venons de rappeler sur les origines du genre humain.

Prométhée, ce demi-dieu de la mythologie grecque, offre une étude des plus sérieuses à l'observateur. Plusieurs savants en ont fait l'objet de leurs méditations ; ils ont découvert dans ce personnage des rapports avec la chute du premier homme et la réparation par le Messie promis. Ce mythe ne serait donc que la tradition de ces deux dogmes plus ou moins transparents sous le voile de la fable antique.

Prométhée, fils de Japet et de Thémis, forma l'homme du limon de la terre. Minerve, qui anima son œuvre, lui donna la crainte du lièvre, la finesse du renard, l'orgueil du paon, la férocité du tigre et le courage du lion.

Une tradition plus accréditée explique que Minerve, admirant la beauté de la statue de chair que Prométhée avait formée, offrit à celui-ci tout ce qui pouvait contribuer à la perfection de son ouvrage. Prométhée répondit qu'il désirait voir par lui-même les régions célestes, afin d'y choisir ce qui conviendrait le mieux à sa nouvelle créature. Ravi au ciel par la complaisante déesse, il vit que le feu ou le calorique animait tous les êtres supérieurs, et l'emporta sur la terre. La fable ajoute qu'il monta au ciel une seconde fois, s'approcha du char du soleil et y prit le feu céleste, avec lequel il redescendit sur la terre. Jupiter, irrité de l'attentat, voulut écraser

l'orgueil de ce Titan en le rendant lui-même artisan de son malheur ; il ordonna à Vulcain de forger une femme douée de toutes les perfections. Les dieux la comblèrent de présents et l'envoyèrent à Prométhée avec une cassette renfermant tous les maux. Celui-ci fut assez prudent pour se défier du piége. Epiméthée, son frère, ne sut pas s'en garantir ; il épouse Pandore ; la boîte fatale est ouverte, et laisse échapper tous les maux et tous les crimes qui ont depuis attristé et souillé l'univers.

Epiméthée voulut fermer la boîte, mais il était trop tard : il ne put retenir que l'espérance déjà prête à s'envoler.

M. l'abbé Bertrand assure que cette fable est connue chez les noirs de l'Afrique. Ils disent que tous les maux étaient dans une calebasse. Le mauvais génie vint et la cassa avec une pierre.

Comment se méprendre ici ? c'est bien l'histoire d'Adam et d'Eve. Adam est séduit par l'espérance de lumières plus hautes, que lui promet un personnage supérieur devenu Minerve chez les Grecs, un mauvais génie ailleurs... C'est la femme qui porte le coup fatal : elle ouvre la boîte ; tous les maux sont les vengeurs de la désobéissance. Mais l'espérance reste. Ecoutons encore le grave Eschyle, le premier en date, et peut-être le plus grand des poëtes tragiques grecs par la beauté et la profondeur de ses vers. Il est le prophète de la Grèce païenne. Prométhée ose espérer de triompher de la colère de Jupiter. Il attend un libérateur et le terme de ses châtiments. Vulcain arrive dès le début de la pièce, et lui dit que son libérateur n'est pas né. Mais à la troisième scène, Prométhée croit avec certitude que Jupiter sera forcé de briser ses chaînes et de réparer son injure.

« Toujours la même audace », reprend le chœur, « au comble de l'infortune tu ne sais point plier. L'effroi saisit mon cœur, je tremble pour toi ; quelle sera la fin de ces peines ?

« Jupiter est inflexible, je le sais », répond Prométhée. « Sa volonté seule est pour lui la justice. Toutefois, à des coups inattendus cette âme dure s'amollira, ce courroux indomptable s'apaisera ; avec un empressement égal au mien il cherchera mon secours et mon amitié ».

Il est bien vrai que dans la pièce d'Eschyle l'homme tombé reste trop fier dans sa chute. La fable avait fait d'Adam défiguré un demi-dieu, et lui prête un langage rempli d'audace.

L'idée du Messie, reposant au fond de toutes les croyances de l'antiquité, apparaît ici sous l'image d'un Dieu nouveau qui naîtra un jour et détrônera Jupiter. C'est la vérité, quoique forcée et détournée de son sens exact. Le véritable Sauveur est Dieu en effet ; il doit désarmer son Père, mais la contrainte qu'il exercera sur lui sera pacifique et généreuse.

Or, Eschyle ne pouvait, d'après les idées de son temps, que voir une déesse dans celle qui mettrait au monde un Dieu nouveau revêtu de la plus haute puissance. « Jupiter », dit Prométhée, « prendra une épouse qui lui donnera un fils plus fort que son père... et je serai délivré de ces liens ».

Quand on médite cette prodigieuse tragédie, on s'aperçoit qu'elle n'est pas composée sur un plan ordinaire. Elle ne suit pas dans sa marche les mouvements connus du cœur humain. Un élément surnaturel et mystique

domine la pièce. Evidemment le poëte est sous l'empire d'une respectable tradition dont il a été l'étonnant interprète. Il n'est pas de peuple où la cosmogonie ait eu des versions plus variées que la Grèce. Il nous reste encore à produire celle des autres poëtes, qui commencent à Hésiode pour finir à Ovide, car ce dernier n'est que l'écho latin de la théologie grecque. Mais il pourrait suffire de citer Hésiode : Ovide et les autres poëtes n'en sont que les commentateurs.

En comparant cette tradition à celle que nous venons de rapporter, on distingue encore quelques étincelles très-sensibles de la vérité. Mais la fable apparaît enfantée par l'imagination des poëtes et les idées bizarres d'un nouveau culte polythéiste, qui jettent leur ombre sur les doctrines traditionnelles.

Qu'on prenne le texte d'Hésiode, qu'on le confronte avec les judicieuses réflexions de M. Labarre dans le t. XVIII des *Mémoires de l'Académie*, et on remarquera qu'en dépit de la fable l'ordre genésiaque de Moïse est encore frappant. Comme dans la Bible, le poëte grec place le chaos avant toutes choses. Le ténébreux Tartare correspond à l'abîme du livre sacré, l'amour au *Spiritus Dei ferebatur super aquas*. Du chaos vient *Erèbe*, et dans le nom *Ereb* on reconnaît le mot hébreu signifiant le *soir*, qui amène les ténèbres. De la nuit naquit l'Ether et le jour. C'est une bien pâle traduction du *fiat lux*, mais c'en est cependant le souvenir. Nous le demandons aux hommes de bonne foi : est-il possible de ne pas avouer que la vraie cosmogonie a servi de point de départ à celle-ci ? N'y a-t-il pas encore une idée confuse du paradis terrestre, du fruit défendu et de la chute de l'homme, dans ce tableau : « La nuit enfanta d'elle-même l'odieux destin, la Parque noire, la mort, le sommeil, la troupe de songes, Momus, la misère, les Hespérides gardiennes des pommes d'or et des arbres qui portent ces beaux fruits au-delà de l'Océan. Elle devient mère des Parques impitoyables, qui, à la naissance des hommes, ne s'apaisent jamais qu'après en avoir tiré vengeance.

« La nuit (mettez la noire désobéissance) enfanta la fraude, la concupiscence, la triste vieillesse, la discorde opiniâtre de laquelle vient le douloureux et inutile travail, les chagrins, les combats et les meurtres ».

C'est comme par hasard que le poëte a laissé échapper ces précieuses paroles ; il se plonge ensuite dans le gouffre lamentable du polythéisme, dont il fut peut-être le premier apôtre sur l'intéressante terre de la Grèce.

On sent dans la théogonie d'Hésiode une narration secondaire. Celle que la tradition plus ancienne conservait, et que nous avons donnée, était beaucoup moins chargée d'erreurs, et par là même plus conforme à la tradition universelle ou catholique.

### III. — Cosmogonie chaldéenne.

Parmi beaucoup de détails imaginaines, Bérose et Polyhistor conservent quelques traits de la vraie tradition dans leur cosmogonie. (Le Syncelle, p. 31.) *Tempus aliquando extitit quo cuncta tenebræ erant et aqua :* Il y eut

un temps où tout était ténèbres et eau. Cette remarque est deux fois répétée. Quelques lignes plus bas ils ajoutent : Bélus, que l'on prend pour Jupiter, ayant séparé en deux les ténèbres, fit la division du ciel et de la terre, et composa le monde avec ordre. Il forma les hommes et tous les animaux qui respirent, le soleil, la lune, les étoiles, ainsi que les cinq planètes. Mais le passage le plus frappant de cette cosmogonie, c'est le souvenir très-précis des dix générations antédiluviennes, en commençant par Alorus pour finir par Xisuthrus, leur Noé. Le premier homme fut donc Alorus; régnèrent après lui : Alaparus, Amilarus, Ammenon, Megalarus, Daos, Evedoreschus, Anodaphus, Othiartès et Xisuthrus.

Après avoir émondé la fable, voilà ce qui reste de vrai et de raisonnable du récit de ces deux auteurs.

Le Syncelle, qui rapporte ces extraits, a été si frappé de la ressemblance de l'ensemble de ces narrations avec celle de Moïse, qu'il accuse ces historiens de plagiat; mais les différences sont si profondément accusées qu'il faut renoncer à cette interprétation. Les noms seuls des patriarches antédiluviens suffisent pour montrer un canal de tradition différent.

Il n'y a pas jusqu'à l'exagération des sares, c'est-à-dire de ces milliers d'années concédées si largement aux premiers rois, qui ne rappelle énergiquement la longue vie des patriarches antédiluviens, et cela avec une couleur très-originale qui ne sent nullement une traduction de l'hébreu [1].

### IV. — Cosmogonie arménienne.

Nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à un auteur issu de l'Arménie, pour exposer exactement les traditions de ce pays sur les faits primitifs. Grégoire Kabaragy Garabed, arménien d'origine et français par le cœur, comme il dit lui-même, de l'Académie arménienne de Venise, publiait en 1844 la traduction de l'ouvrage d'Elysée Vartabed : Le soulèvement national de l'armée arménienne contre la loi de Zoroastre. Cette traduction est enrichie de notes intéressantes, prouvant que les souvenirs des premiers âges ont persévéré depuis les temps de Bérose, de Josèphe, de Moïse de Khoren, jusqu'à nos jours, avec la même clarté.

« Je présente ici quelques considérations sur la position géographique et l'antiquité de l'Arménie, sur l'idiome de ses habitants, et sur leur littérature ancienne. Je soumets ces réflexions, dictées seulement par l'amour de la vérité, à la haute érudition des savants français dont je réclame d'avance l'indulgence et l'impartialité.

« Moïse, l'historien le plus ancien, dans ce code des lois divines et humaines, morales et politiques, dans la Genèse (cap. II), fait la description d'une terre située vers l'Orient par rapport à la Palestine, où prenaient naissance quatre grands fleuves qui arrosaient dans leur cours des contrées lointaines. Près de la source de ces fleuves était un jardin délicieux, paradis

[1] On a vu, dans la dissertation sur l'âge du monde, que le sare doit être pris vraisemblablement pour une période beaucoup plus restreinte.

terrestre nommé Eden, que Dieu avait préparé pour le premier homme, et où il l'avait placé.

« Un coup d'œil sur le globe terrestre, où ces quatre fleuves prennent naissance, nous suffira pour reconnaître d'une manière positive l'endroit où était situé l'Eden. La Genèse donne à ces grands courants d'eau les noms d'Efrad, Dirise, Guihon et Pison. Les deux premiers, on le sait, coulent en Asie et prennent leur source en Arménie. Quant aux deux derniers, nous n'hésitons pas à dire que leurs noms, comme tant d'autres, ont été défigurés par la manière différente d'écrire et de prononcer des Egyptiens et des Hébreux, et que ce sont le Cyrus et l'Araxe (en arménien Gour et Ierazkhe), qui sont aussi de grandes rivières comme les deux premières, et qui ont aussi leur source en Arménie. Ainsi le Gour n'est autre chose que le Guihon des Hébreux. Quant au fleuve Araxe, son nom est entièrement méconnaissable. Toutefois, nous avons contre nous en apparence une description du cours de ces fleuves par le pays d'Hévila et d'Ethiopie [1], où l'on trouve, dit-on, dans leur lit de l'or et des pierres précieuses. Ce sont là des points enveloppés d'obscurité que les savants naturalistes cherchent à éclaircir, et qui se rencontrent souvent chez les anciens historiens. Nous voyons dans la Genèse (III) que Dieu chassa l'homme du jardin d'Eden après sa désobéissance, et qu'il l'établit non loin de ce lieu, les Septante disent en face, où fut le berceau des premiers hommes qui ensuite remplirent toute la terre de leur postérité.

« Ainsi l'Arménie revendique pour elle l'honneur d'avoir été le pays choisi par Dieu pour y créer l'Eden, aux sources de ces quatre fleuves, et y placer le premier homme.

« La Genèse (c. VII) nous raconte la terrible catastrophe du déluge dans laquelle fut exterminée toute la race humaine, à l'exception de Noé et de sa famille, qui se réfugia dans une arche flottant au-dessus des eaux, laquelle vint s'arrêter sur le mont Ararat en Arménie.

« Depuis une haute antiquité les habitants de cette contrée, sans avoir *eu la moindre relation avec les Hébreux*, sans connaître *leurs livres d'histoire*, appellent cette montagne *Azrarad*, et le pays environnant : pays d'Azrarad et Nikchivon qui veut dire première ville. (Nous indiquerons ailleurs un grand nombre de vocables géographiques qui rappellent des souvenirs conformes à l'Ecriture sainte.)

« Noé sortit de l'arche et descendit jusqu'au pied du mont Ararat. Là il érigea un autel et offrit des sacrifices à Dieu en actions de grâce. Ensuite il cultiva la terre et planta la vigne. Il but du vin et s'enivra. Alors toute la terre parlait la même langue. Quel point du globe a plus de droit à la vénération des peuples, que celui qui servit de berceau à la race humaine régénérée ? »

[1] Il est possible que le déluge ait dérangé la situation de quelques montagnes, et par suite le cours de quelques fleuves. On pourrait donc supposer que le Tigre et l'Euphrate pénétraient d'abord dans l'Arabie Heureuse, qui autrefois a été aussi appelée Ethiopie.

### V. — Cosmogonie phénicienne.

Nous n'avons pour nous éclairer sur ce point que le fragment de Sanchoniathon conservé par Eusèbe. Or, aucun passage des auteurs anciens n'a fourni matière à plus de discussions ni de contradictions, et il faut convenir que la longueur du débat n'a pas augmenté la lumière. Après avoir pesé le texte lui-même et les commentaires des savants les plus accrédités, voici l'opinion à laquelle nous nous sommes arrêté :

Les réflexions d'Eusèbe sont une première source d'erreur. (*Préparat. Evang.*, t. Ier.) Il avait pris à tâche d'inspirer de l'horreur pour les systèmes de théologie païenne, et il avait mille fois raison; mais cette préoccupation l'a empêché de voir quelques parcelles de vérité qui se mêlent aux erreurs, et ses jugements défavorables ont impressionné plusieurs lecteurs.

D'un autre côté, le passage de Sanchoniathon ne nous est parvenu que mutilé, interrompu par les réflexions et les singuliers éloges de Philon, son traducteur, qui discute la théogonie phénicienne bien plus qu'il ne la traduit.

Une des grandes causes d'obscurité de ce passage, c'est d'abord qu'il ne peut être lu qu'à travers deux traductions. Le fond en a été pris chez un peuple qui parlait un dialecte différent du phénicien, puis il a été traduit du phénicien et surchargé de commentaires.

Nous avons pensé qu'on devait employer un autre moyen pour avoir le véritable sens de ce fragment. Interrogeons tous les anciens qui ont parlé de la théogonie phénicienne.

Nous connaissons deux philosophes originaires de Phénicie, qui, sans avoir laissé rien d'écrit sur la cosmogonie, nous ont transmis des opinions sur Dieu et sa nature : c'est déjà une étincelle de lumière jetée sur le sujet. Ainsi Thalès de Milet (*Diogène Laërce*) disait, d'après ses maîtres les Phéniciens et les Egyptiens, que le monde avait été formé par un être intelligent qu'on appelait Dieu.

Anaxagore, son disciple, tenait la même doctrine.

Phérécyde de l'île de Scyros, qui avait emprunté sa doctrine aux Phéniciens, avait puisé aux livres secrets de ces peuples. Le docte M. Weiss (voce Phérécyde, dans la *Biographie universelle*), après avoir comparé tout ce que les anciens ont dit de ce philosophe, résume ainsi son enseignement : « Il admettait comme tous les anciens sages un Dieu unique, créateur de l'univers qu'il conserve par sa bonté, et l'immortalité de l'âme ».

Ces autorités sont décisives, et le sens des paroles attribuées à Sanchoniathon fût-il douteux, il n'est plus permis, comme l'insinue Eusèbe, de les prendre dans le sens de l'athéisme, ce qu'exclut d'ailleurs le cours de la narration par l'admission de plusieurs dieux. Le polythéisme n'est pas l'athéisme.

Mais parlons maintenant du texte lui-même.

Il y est question de principes en mouvement, sans que l'écrivain mentionne le premier moteur, mais il ne l'exclut pas, et même il admet for-

mellement à la seconde page un Dieu suprême. Au reste, pour bien juger le texte, il faudrait savoir comment Philon a choisi les fragments qu'il a réunis.

Quoi qu'il en soit, de même que dans la cosmogonie mosaïque, le monde commence par le chaos, par un mélange de tous les êtres et de tous les principes.

Un souffle initiateur débrouille la masse confuse.

Après l'arrangement de l'univers, après la formation du soleil, de la lune, des constellations, des plantes qui couvrent la terre, on voit apparaître Æon et Protogone, le premier couple du genre humain. Le nom d'Æon semble pris de Eva ou de l'hébreu Hava — *celle qui vit*.

N'y a-t-il pas encore une copie altérée de la Bible dans les paroles suivantes de Sanchoniathon?

« Il y eut un certain Elioun et une femme nommée Berout, qui eurent un fils nommé Ciel et une fille nommée Terre ». Il nous semble clair que c'est le premier verset de la Genèse défiguré et traduit avec un barbarisme. De Berout qu'on fasse *Bara* et on aura : Elohim (Dieu) fit le ciel et la terre. Il y a là tout un passage qui paraît puisé, sinon dans la Bible, du moins dans une source homogène. Mais ces étincelles sont noyées dans le déluge des conceptions bizarres de la théogonie païenne, qui évidemment a contribué à la formation de l'idolâtrie grecque et romaine.

Néanmoins, nous n'attachons pas une importance exagérée à Sanchoniathon. Mais nous ne pouvions le passer sous silence dans un ouvrage comme celui-ci. Les témoignages des premiers et des plus illustres philosophes grecs, et les quelques indices tirés de Sanchoniathon, établissent que les Phéniciens ont cru à un Dieu créateur et ordonnateur de l'univers.

L'occasion d'examiner Sanchoniathon nous reviendra.

### VI. — Cosmogonie sarmate.

Pelloutier, dans le cinquième volume de son *Histoire des Celtes* (p. 178), après avoir établi que le Dieu Theus, le Dieu souverain de ces peuples, était regardé comme le créateur et le père des divinités inférieures, des hommes et de toutes choses, nous dit (p. 181), d'après Helmoldus (*Chron. Slav.*, c. LXXXIV, p. 182), que la théologie sarmate était conforme à celle des Celtes.

Ils conviennent qu'il y a dans le ciel un Dieu duquel tous les autres dépendent. Ce Dieu tout-puissant ne prend soin que des choses célestes. Les autres, qui sont chargés chacun de quelque fonction particulière, lui sont soumis (c'est la doctrine des anges). Ils sont tous issus de son sang, et chaque dieu est plus ou moins excellent, selon qu'il est plus ou moins éloigné de l'Etre suprême. Voilà le sentiment de tous les peuples du Nord avant l'ère chrétienne.

### VII. — Cosmogonie égyptienne.

Il ne nous reste que deux monuments pour établir cette cosmogonie : quelques lambeaux de la vieille chronique de Manéthon, conservés par

Eusèbe, le Syncelle, Hérodote et Diodore; puis un débris d'un ancien auteur connu sous le nom de *Pymander*. Ce dernier document exige à lui seul une étude toute spéciale, et nous espérons en faire jaillir quelque lumière par une nouvelle interprétation, que nous renvoyons à un autre lieu.

Nous pensons que la narration de Diodore sur l'origine des choses, dans son premier livre, c. VII, doit s'appliquer principalement aux Egyptiens, car c'est au début de l'histoire de ce peuple qu'il fait cette exposition, et il la termine par les paroles suivantes : « Comme la tradition place en Egypte la naissance des dieux, les premières observations astronomiques et les récits sur les grands hommes les plus dignes de mémoire, nous commencerons notre ouvrage par les Egyptiens ».

On remarquera que la doctrine de l'historien, sans être identique avec la Genèse, offre une gradation de faits qui lui donne une grande ressemblance avec le récit véritable.

« A l'origine des choses (Diodore, liv. Ier), le ciel et la terre confondus ensemble n'offraient d'abord qu'un aspect uniforme. Ensuite les corps se séparèrent les uns des autres, et le monde revêtit la forme que nous lui voyons aujourd'hui; l'air fut doué d'un mouvement continuel; l'élément igné s'éleva dans les régions supérieures, en vertu de sa légèreté. C'est pourquoi le soleil et toute l'armée des astres, qui sont formés de cet élément, sont entraînés dans un mouvement perpétuel. L'élément terrestre et l'élément liquide restèrent encore mélangés ensemble en raison de leur poids; mais l'air tournant continuellement autour de lui-même, les particules humides produisirent la mer, et les particules compactes formèrent la terre molle et limoneuse. Sous l'influence des rayons du soleil la terre prit de la consistance; par l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, sa surface se souleva comme une matière en fermentation. Il se forma en beaucoup d'endroits des excroissances recouvertes de minces membranes, ainsi qu'on le voit encore aujourd'hui dans les lieux marécageux, lorsqu'à une température froide succède un air brûlant. La matière ainsi vivifiée se nourrit pendant la nuit de la vapeur qui se condense, tandis qu'elle se solidifie pendant le jour par l'effet du soleil.

« Enfin ces germes, après avoir atteint leur dernier degré de développement, mirent au monde tous les types d'animaux. Ceux en qui la chaleur domine s'élevèrent dans les airs : ce sont les oiseaux. Ceux qui participent davantage du mélange terrestre, se rangèrent dans la classe des reptiles et des autres animaux qui vivent sur la terre. Ceux qui tiennent davantage de la substance aqueuse trouvèrent dans l'eau un séjour convenable : on les appelle animaux aquatiques. La terre, se desséchant de plus en plus sous l'influence de la chaleur du soleil et des vents, finit par ne plus engendrer aucun des animaux parfaits.

« Depuis lors les êtres animés se propagent par la voie de génération, chacun selon son espèce ».

Euripide, disciple d'Anaxagore le physicien, semble avoir les mêmes idées sur l'origine du monde, lorsqu'il dit dans *Ménalippe* :

« Ainsi le ciel et la terre étant confondus, formaient comme une vaste

et dense atmosphère fort différente de l'atmosphère actuelle. De plus, l'énorme chaleur de la superficie de la terre, ne permettant pas à l'eau de rester à l'état liquide, devait la réduire en vapeurs élastiques. Cette vapeur s'éleva dans les régions les plus hautes, et, en s'élevant, se refroidissait; et comme, en se trouvant dans une région moins chaude, elle se condensait et passait à l'état de vapeur visible, elle environnait la terre d'un vaste manteau nébuleux, qui suffisait seul pour lui dérober la force du soleil, et à plus forte raison des autres astres.

« Cependant la surface de la terre allait se refroidissant, et l'embrasement diminuait. Le règne lumineux d'Æphestos cessa. Le refroidissement continua, et la température arrivée au degré de recevoir l'eau à l'état liquide, celle-ci, en se précipitant, dut couvrir la face du globe d'une surface aqueuse. Cet Océan primitif tirait son origine des combinaisons produites par le moyen du feu primordial : c'est pourquoi les Egyptiens peuvent dire, dans leur langage figuré, que la mer avait été engendrée par le feu. Cet Océan ayant été pendant quelque temps universel et sans rivages, il a dû s'en exhaler des vapeurs en grande quantité ; et pour cette raison, l'atmosphère en étant pourvue abondamment fut couverte, dans les régions supérieures, d'une voûte nébuleuse non interrompue. Mais les eaux s'étant retirées peu à peu dans les profondes cavités du globe, ou plutôt Dieu ayant séparé les mers des continents, la masse des vapeurs fournies par les eaux devint moins considérable. L'atmosphère déchargée s'éclaircit et laissa arriver sur la terre, pour la première fois, les rayons solaires : voilà le commencement du règne du soleil, qui, dans le style figuré, peut se dire fils d'*Æphestos* ou du feu, parce qu'il lui succéda; autant qu'il peut être appelé fils posthume, c'est-à-dire né après la mort de son père, parce qu'il peut y avoir eu entre les deux règnes un espace de temps pendant lequel quelques terres auront apparu au-dessus des eaux, dans une *masse commune, lors de la séparation.*

« *Tout prenait vie et naissait à la lumière, les arbres, les volatiles, les animaux que la terre nourrit, le genre humain* ».

Voilà bien le fond du récit biblique, qui commence par le chaos et finit par la création de l'homme.

*Diodore* de Sicile, sans prononcer le nom d'un Dieu créateur, se range cependant du côté de ceux qui l'admettent. En effet, puisqu'il avait rapporté précédemment les sentiments opposés admettant, l'un l'éternité de la matière et du genre humain, et l'autre une création, son système suppose évidemment un commencement, et un créateur par conséquent.

Quant à la vieille chronique égyptienne, et à quelques paroles semées dans différents auteurs, le P. Pinciani et M. l'abbé Bertrand les ont résumées en ces termes :

« Le règne de *Phta,* le premier qui signala l'existence de notre globe, est la terre, personnification du temps pendant lequel la terre et tout ce qu'elle contenait était dans un état d'incandescence et de conflagration générales. Phta, brillant d'un éclat non interrompu, rendit les ténèbres impossibles. Il n'y avait donc point de succession alternative de jour et de nuit, et dès lors nul moyen de mesurer le temps. C'est la création de la lumière,

œuvre du premier jour : les ténèbres étaient reléguées fort loin dans l'espace... Le soleil, en le supposant déjà parvenu à son état actuel, ne pouvait pas darder ses rayons jusqu'à la superficie de la terre, à cause de l'immense quantité de molécules hétérogènes qui auront produit les premières plantes par l'ordre du Créateur.

« L'apparition du soleil étant accompagnée de celle de la terre, des planètes et des étoiles, on a eu le moyen dès lors de mesurer le temps, les jours, les mois, les années. Ainsi la terre, sous la main de Dieu, s'approchait de l'état actuel et se disposait à recevoir l'homme. Il semble que *Agathodémon*, le bon principe, commençant à régner visiblement, la mer et la terre produisirent différentes espèces d'animaux : ce qui fut pour les Egyptiens matière à imaginer les deux *chronos*, Agathodémon et les autres divinités.

« Enfin, Dieu donna l'être aux créatures faites à son image, au premier homme et à la première femme ; mais ceux-ci sont encore des êtres extraordinaires, puisqu'ils naquirent d'une manière insolite. Voilà *Osiris* et *Isis*, les derniers des dieux égyptiens ; Horus, leur fils, vient au monde d'une manière humaine. Alors cessent les dieux chronologiques et les événements extraordinaires des premiers temps de notre globe ».

C'est ainsi que le P. Pianciani a interprété les mythes du règne des dieux donné par Manéthon. Il nous paraît que cette manière n'est pas sans vraisemblance, et que l'exposé de Diodore de Sicile n'en est que l'explication naturelle.

Même dans l'hypothèse où ces fragments de cosmogonie des Egyptiens seraient perdus, un des hiéroglyphes que ce peuple nous a légués suffirait pour nous convaincre de sa croyance à un Diéu créateur. C'est l'image du dieu Kneph, qu'ils représentaient un œuf à la bouche ; cet œuf était naturellement l'image du monde prenant naissance par cette divinité. Il paraît, d'après plusieurs passages des anciens, que Kneph était autrefois le Dieu suprême adoré dans la Haute-Egypte, et probablement dans l'Egypte entière ; mais les Thébains le reconnurent plus longtemps que les autres comme le vrai Dieu.

Si l'on en croit Jablonski, le nom égyptien Kneph n'exprimait que l'attribut de bonté, ἀγαθός ; « Mais je pense », dit l'abbé Mignot (*Mém. acad.*, t. LXXXIV, p. 360), « qu'il est formé de deux autres dont l'un exprimait l'hiéroglyphe qui représentait la première cause, l'autre l'attribut par lequel elle nous est plus particulièrement connue ». Il donne ensuite les raisons de ses conjectures.

Plutarque et cent auteurs anciens parlent de ce Dieu créateur. Il est donc rationnel d'affirmer que les Egyptiens admettaient la création, et une cosmogonie dont le fond était conforme au récit biblique.

Thalès, nous l'avons déjà dit, enseignait, d'après les prêtres égyptiens, que le monde avait été formé par un Etre intelligent qu'on nommait Dieu. Des paroles aussi claires dans la bouche d'un tel témoin tranchent la question.

VIII. — Cosmogonie romaine.

Quoique Ovide ne soit qu'un copiste d'Hésiode, néanmoins nous donnerons son texte cosmogonique. Mais Rome, par ses poëtes et ses philosophes, n'est qu'un appendice de la Grèce. « Avant la mer, la terre, et le ciel qui les couronne (Ovide, *Métamorphoses*, lib. I.), la nature dans l'univers n'offrait qu'un seul aspect; on l'appela chaos, masse grossière, informe, qui n'avait que la pesanteur, sans action et sans vie, mélange confus d'éléments qui se combattaient. Aucun soleil ne prêtait encore sa lumière au monde; la lune ne faisait point briller son croissant argenté. La terre n'était point suspendue, balancée par son poids au milieu des airs. L'Océan sans rivages n'embrassait point les vastes flancs du globe. L'air, la terre et les eaux étaient confondus, la terre sans solidité, l'onde non fluide, l'air privé de lumière. Les éléments étaient ennemis. Aucun d'eux n'avait sa forme actuelle...

« Un Dieu avec la nature termina ces combats, sépara le ciel de la terre, la terre des eaux, l'air le plus pur de l'air le plus grossier. Le chaos étant ainsi débrouillé, les éléments occupèrent le rang qui leur était assigné, et reçurent les lois qui devaient maintenir entre eux une éternelle paix. Le feu qui n'a point de pesanteur brilla dans le ciel, et occupa la région la plus élevée. Au-dessous de lui, mais près de lui, vint se placer l'air, par sa légèreté. La terre, entraînant les éléments épais et solides, fut placée plus bas par son propre poids. La dernière place appartint à l'onde, qui, s'écoulant mollement autour de la terre, l'embrassa de toutes parts.

« Après que Dieu, quel que fût son nom, eut débrouillé et divisé la matière, il arrondit la terre pour qu'elle fût égale dans toutes ses parties. Il ordonna qu'elle fût entourée par la mer, et la mer, soumise à l'empire des vents, sans pouvoir franchir ses rivages. Ensuite il forma les fontaines, les vastes étangs, les lacs et les fleuves, qui, renfermés dans leurs rives tortueuses et dispersés sur la surface de la terre, se perdent dans son sein ou se jettent dans l'Océan.

« Ainsi que le ciel est coupé en cinq zones, deux à droite, deux à gauche, et une au milieu qui est plus ardente que les autres, ainsi la terre fut divisée en cinq régions qui correspondent à celle du ciel qui l'environne...

« A peine tous ces corps étaient-ils séparés, assujétis à des lois immuables, les astres, longtemps obscurcis dans la masse informe du chaos, commencèrent à briller dans les cieux. Les étoiles et les dieux y fixèrent leur séjour, afin qu'aucune région ne fût sans habitants. Les poissons peuplèrent l'onde, les quadrupèdes la terre, les oiseaux les plaines de l'air.

« Un être plus noble et plus intelligent, fait pour dominer sur tous les autres, manquait encore à ce grand ouvrage. L'homme naquit, soit que l'architecte suprême l'ait animé d'un souffle divin, soit que la terre conservât encore dans son sein quelques-unes des plus pures parties de l'éther dont elle venait d'être séparée, et que le fils de Japet, détrempant cette

semence féconde, en eût formé l'homme à l'image des dieux arbitres de l'univers ; l'homme, distingué des autres animaux dont la tête est inclinée vers la terre, put contempler les astres et fixer ses regards sublimes vers les cieux.

« Ainsi la matière, auparavant informe et stérile, prit la figure de l'homme jusqu'alors inconnu à l'univers.

« L'âge d'or naquit ensuite ».

Le chaos, la prédominance des eaux, une cause suprême maîtresse de tout, quoique faiblement accusée, l'ordre et la disposition des différentes parties de l'univers, l'homme fait à la ressemblance de la divinité, et la création se terminant par ce chef-d'œuvre, voilà des traits frappants de ressemblance avec Moïse.

Remarquons en passant que M. Villenave a bien mal traduit Ovide dans un passage très-important. Ce vers : *Hanc Deus et melior litem natura diremit,* il le rend ainsi : *Un Dieu ou la nature plus puissante termina ces combats.* Cette disjonction fait un prodigieux contre-sens. Il semble peu de chose de prendre *vel* pour *et.* Mais comme cela nuit à la philosophie du poëte ! C'est déjà beaucoup trop que le Dieu créateur soit aidé dans sa pensée par la force de la nature. Pourquoi substituer à ce Dieu une nature plus puissante, qui fait oublier la divinité créatrice. Cela est d'autant moins admissible que, au paragraphe suivant, le même Dieu ordonnateur reparaît, quoique le poëte ne puisse l'appeler par son nom.

### IX. — Une remarque sur les Hespérides d'Hésiode et d'Ovide.

La première observation à faire sur les récits d'Ovide et d'Hésiode, relativement aux Hespérides, c'est que ce souvenir se rattachait à Japhet. Atlas, qui avait fondé cet empire enchanté, était le fils de celui qui, d'après l'Ecriture, possédait l'empire des îles. *Il régnait*, dit Ovide, *dans les dernières régions de la terre, sur les mers qui reçoivent dans leur sein les coursiers hors d'haleine et le char enflammé du soleil.* (Vers le couchant.) Une seconde observation, c'est que ce jardin renfermait des fruits merveilleux, des pommes et des rameaux d'or, et que l'entrée en était close. Enfin la troisième observation, c'est qu'un monstre, un grand serpent, en avait la garde. Tous ces traits correspondent à l'histoire de la chute d'Adam. Ajoutez-y encore, si vous le voulez, que ce fut dans ce jardin que Junon cueillit la fameuse pomme de discorde qui brouilla les déesses. On voit que la véritable histoire a fait presque tous les frais de la fable.

(Ovide, liv. IV. — Hésiode. — *Mém. de l'Académie*, t. XVIII, p. 54.)

Encore un mot sur les philosophes grecs.

Voici une pensée biblique de Timée de Locres sur la création :

« C'est la bonté de Dieu », dit-il, « qui l'a déterminé à mettre la matière en ordre et à lui donner une forme certaine ».

Platon s'étant posé cette question : « Pourquoi l'auteur de toutes choses a-t-il fait cet univers ? » n'y répond qu'en alléguant sa bonté ; ἀγαθὸς ἦν.

Le platonicien Hiéroclès soutient qu'on ne peut assigner d'autre cause de la création que la bonté de Dieu.

On serait étonné après cela que les philosophes grecs se fussent jeté dans l'idée de l'éternité de la matière, si, comme nous en avons fait la remarque, on ne savait que l'idée de création n'est pas l'idée première et naturelle qui vient à l'esprit : elle devait donc répugner à la philosophie, et conséquemment elle porte en elle-même le caractère exclusif d'une tradition primitive. Voilà ce qui explique l'embarras visible des philosophes dissertant sur cette question. Qu'on lise tout ce que Aristote et Platon surtout en ont dit, il sera difficile de les comprendre. Ils hésitent entre la tradition des anciens et la raison. Que l'on consulte ensuite Suidas, à l'article *Cosmos*, où il rend compte de l'opinion générale des stoïciens : « Ils admettent Dieu », dit-il, « comme formateur de toute essence, n'étant sujet ni à la naissance ni à la mort, auteur et ordonnateur de toutes choses, ayant en certains temps absorbé tous les êtres, et les tirant de nouveau de sa substance ». De ce passage de Suidas on peut au moins conclure qu'il y eut des moments, dans la durée de l'école stoïcienne, où l'opinion dominante admettait l'idée de création. En comparant bien tous les passages des philosophes et tous les témoignages, il est facile de comprendre que l'idée de l'éternité de la matière est entrée tard dans l'enseignement public : c'est une production purement philosophique, qui n'a même été accueillie qu'avec réserve, avec lenteur, excepté dans les écoles franchement matérialistes. Diodore de Sicile est le représentant de l'école philosophique, lorsqu'il dit (lib. I, c. VII) : « Les uns admettent que le monde est incréé et impérissable, et que le genre humain existe de tout temps. Les autres prétendent au contraire que le monde a été créé, et qu'il est périssable, que le genre humain a la même origine que le monde ». Tous les monuments nous apprennent donc que l'idée de création est la croyance ancienne et primitive dans la Grèce.

On a vu la *Cosmogonie étrusque* plus haut.

### X. — Cosmogonie persane.

Nous ne rapporterons pas en détail tout ce qui concerne l'origine du monde dans les ouvrages persans. Le *Zend-Avesta* est une compilation fade et indigeste; néanmoins, quand on a la patience de l'étudier, on y découvre encore bien des traces de la vérité. Pour la cosmogonie, nous nous contenterons de prendre le résumé qu'en a fait le journal *Recherches asiatiques* (t. II) : « Les livres sacrés de Perses enseignent que Ormuzd, principe de tous les êtres, créa le monde en six temps. Il fit d'abord le ciel, puis l'eau, la terre, les arbres, les animaux; l'homme et la femme furent les derniers ouvrages de la création. Placés dans un jardin, tous deux étaient destinés à être heureux, mais tous deux se laissèrent séduire par Ahriman, le grand serpent, le rusé, le menteur. Ils devinrent malheureux par leur désobéissance. La mort a été introduite dans le monde par Ahriman, à cause du péché du premier homme; mais la mort elle-même doit être vaincue par Ormuzd, ce Verbe de bonté, cette image resplendissante de l'infini.

Ormuzd enverra un sauveur, le prophète Sosioseh, pour préparer les hommes à la résurrection générale. A la fin du temps tout reparaîtra comme au premier jour de la création. Ahriman sera précipité dans l'abîme. Les montagnes décomposées s'écrouleront sous des torrents de feu avec les métaux qu'elles renferment dans leur sein. Les âmes passeront à travers ces flots brûlants pour effacer leurs dernières souillures. Une ère de félicités sans fin commencera pour elles, et tout sera consommé ».

Quel hommage rendu à la Bible, et quelle confirmation de sa vénérable histoire ! M. D'Anselme (t. II, p. 448), d'après un voyageur anglais, rapporte ainsi les origines du monde admis chez les Perses. On reconnaîtra au fond le même récit que celui que nous avons donné.

« Comme les Etrusques, les Perses divisaient en six classes les êtres originairement produits par le Créateur. Dans la première ils mettaient le ciel, dans la seconde l'eau, dans la troisième la terre, dans la quatrième les végétaux, dans la cinquième les animaux, dans la sixième et dernière l'homme. Cette succession, comme on le voit, est complétement en harmonie avec le récit sacré, et ce récit ne provenait d'aucune observation scientifique, d'aucun calcul de philosophie, pas plus que celui de la Genèse. Ici et là c'est le produit de la tradition.

« Ces divisions de la création au nombre de six étaient fêtées par les Perses sous le nom de *Gahambars*, par les Arabes sous celui de *Gahanbaros* ». (Herbelot, *Gahanbaros*).

On lit ensuite dans M. D'Anselme, t. II, p. 453 et suivantes, une multitude de passages des livres sacrés persans, rappelant la création en six temps ou par six ou sept génies, et différentes allusions qui s'y rapportent.

Nous terminerons par la traduction des douze premiers versets du *Vendidadsadi*, ouvrage attribué à Zoroastre. (*Livres religieux* de Migne, t. II, p. 723.)

« 1° Ahura-Mazda dit au saint Zarathustro. 2° J'ai créé, ô saint Zarathustro, un lieu, une création de délices; rien qui en approche n'a pu être créé. 3° Car si je n'avais pas, ô saint Zarathustro, créé un lieu, une création de délices dont rien de ce qui existe ne peut approcher, 4° Le monde entier qui est doué de corps aurait été transporté à Airyana-Yaéja. 5° J'ai créé les premiers et les meilleurs des lieux et des endroits, moi qui suis Ahura-Mazda. 6° L'Airyana-Yaéja de la bonne création. 7° Ensuite Ahura-Mazda, qui est plein de mort créa un antagoniste. 8° Un grand serpent et l'hiver que les Dævas avaient créé. 9° Les mois d'hiver y sont au nombre de dix, les mois d'été de deux. 10° Ceux qui sont froids sur l'eau, froids sur la terre, froids sur les arbres. 11° Ensuite c'est au milieu de la terre, c'est au cœur de la terre, 12° que pénètre l'hiver : c'est alors que survient le comble du mal ».

Nous avons encore ici l'idée d'un jardin, d'un lieu de délices, d'un serpent qui produit la mort, et de la nature qui perd son éclat et ses priviléges.

XI. — Cosmogonie indienne.

L'un des plus anciens livres de l'Inde qui nous soit connu par la traduction est sans contredit *le livre de la loi de Manou* (*Mânava Dharma-Sâstra.*) Or, comme le législateur d'Israël, Manou commence par une cosmogonie dont nous donnons ici la traduction d'après les *Annales de philosophie chrétienne* (t. XII, p. 53).

« C'était l'obscurité. Imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, le monde semblait entièrement livré au sommeil.

« Alors le Seigneur *existant par lui-même,* et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité.

« *Celui que l'esprit seul peut percevoir,* qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel naquit lui-même Brahma, l'aïeul de tous les êtres.

« Les eaux ont été appelées *Nârâs,* parce qu'elles étaient la production de *Nâra* (l'Esprit divin.) Ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement (*Ayana*) de *Nâra*, il a en conséquence été nommé *Nârâyana* (*celui qui se meut sur les eaux*).

« Par ce qui est, par la cause imperceptible, éternelle, qui existe et n'existe pas, a été produit ce divin *mâle* (*Pouroucha*), célèbre dans le monde sous le nom de *Brahma.*

« Après avoir demeuré dans cet œuf une année, le Seigneur, *par sa seule pensée*, sépara cet œuf en deux parts.

« Et de ces deux parts *il forma le ciel et la terre;* au milieu de l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux.

« Il exprima de l'Ame-Suprême le sentiment qui existe par sa nature et n'existe pas, et du sentiment le *moi* (*ahankâra*), moniteur et souverain maître.

« Et le grand principe intellectuel et tout ce qui reçoit les trois qualités, et les cinq organes destinés à percevoir les objets extérieurs.

« L'Etre-Suprême assigna aussi, dès le principe, à chaque créature en particulier, un nom, des actes, et une manière de vivre, d'après les paroles du Véda.

« Le souverain Maître produisit une multitude de dieux (*devas*) essentiellement agissants, doués d'une âme, et une troupe invisible de génies (*sâdhias*), et le sacrifice institué dès le commencement.

« Du feu, de l'air et du soleil, il exprima, pour l'accomplissement du

sacrifice, les trois *Védas* éternels, nommés *Ritch*, *Yadjous* et *Sâma*.

« Il créa le temps et les divisions du temps, les constellations, les planètes, les fleuves, les montagnes, les plaines, les terrains inégaux.

« La dévotion austère, la parole, la volupté, le désir, la colère, *et cette création*, car il voulait donner l'existence à tous les êtres.

« Pour établir une différence entre les actions, il distingua le juste et l'injuste, et soumit les créatures sensibles au plaisir et à la peine, et aux autres conditions opposées.

« Après avoir ainsi produit cet univers et moi (Manou), celui dont le pouvoir est incompréhensible *disparut de nouveau, absorbé dans l'Ame-Suprême*, remplaçant le temps par le temps.

« Lorsque ce Dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout.

« Car, pendant son paisible sommeil, les êtres animés, pourvus des principes de l'action, quittent leurs fonctions, et le sentiment tombe dans l'inertie.

« Et lorsqu'ils se sont dissous *en même temps que dans l'Ame-Suprême*, alors cette âme de tous les êtres dort tranquillement dans la plus parfaite quiétude.

« Après s'être retiré dans l'obscurité, elle y demeure longtemps avec l'organe des sens, n'accomplit pas ses fonctions et se dépouille de sa forme.

« Lorsque, réunissant de nouveau des principes élémentaires subtils, elle s'introduit dans une semence végétale ou animale, alors elle reprend une forme.

« C'est ainsi que, par un réveil et un repos alternatifs, l'Etre immuable fait revivre ou mourir éternellement tout cet assemblage de créatures mobiles et immobiles ».

M. Foisset remarque avec justesse, dans ce passage, le récit primitif et la glose. Il est facile de distinguer l'un de l'autre. Tout ce qui est conforme à la Bible a par soi-même, par sa simplicité et sa clarté, un air de véritable antiquité. Le reste révèle déjà une tendance plus ou moins prononcée au panthéisme. On y reconnaît des idées contradictoires travaillées, obscures, enfin l'œuvre d'un siècle en décadence, et une métaphysique embarrassée, inutilement laborieuse.

Mais, tout embrouillé que soit ce curieux morceau, il n'en ressort pas moins un utile enseignement. D'après Manou comme d'après Moïse, le premier état des choses ce furent le chaos et les ténèbres; la première manifestation de la puissance divine est la production de la lumière.

Selon l'un et l'autre, tout est sorti du sein de l'élément humide, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux. Dans la Genèse, c'est la parole de Dieu qui est féconde. Dans le *Manava Dharma-Sâstra*, Dieu forma le ciel et la terre par sa seule pensée.

Dans le *Vichnou Pourana*, ch. III, on lit : « La création appartient à Brahma,.... elle est essentielle à son existence comme la chaleur est inhérente au feu. Et qu'on ne prenne pas ces paroles dans le sens d'une création éternelle et nécessaire, car dans le chapitre précédent on nous dit qu'il y

a eu un temps où il n'y avait ni jour ni nuit, ni ciel ni terre, ni ténèbres ni lumière, ni aucune autre chose si ce n'est l'unique, l'inaccessible à l'intelligence, ou celui qui est Brahma ou Paman (l'Esprit). Il est vrai qu'à côté de ces textes clairs il s'en trouve d'autres qui semblent indiquer une matière coexistante, mais c'est le propre des livres sacrés profanes de noyer le vrai dans les contradictions ».

Nous ne dissimulons pas que, dans tous les écrits postérieurs, l'idée panthéistique a remplacé cette cosmogonie. On peut même dire qu'il s'est glissé quelques nuages dans les livres les plus anciens, dans les Védas et les lois de Manou. Mais il est facile de voir que c'est une doctrine d'un âge postérieur qui a réagi ; et si on doit s'étonner d'une chose, c'est que l'entraînement des doctrines corrrompues d'un siècle postérieur n'ait pas porté les sophistes de l'Inde à tout altérer. Mais, les contradictions que présentent leurs livres religieux sont un témoignage certain du respect qu'ils ont eu pour ceux qui renfermaient la sagesse de leurs premiers ancêtres.

On lit encore dans plusieurs Pouranas (livres religieux des Indiens : Pourana signifie antique) que le premier homme se nommait Adimo (en sanscrit, *le premier*) ; il eut pour femme Pracriti, mot qui, chez les Indiens, comme *Hava* chez les Hébreux, signifie la vie.

D'autre part, le premier Manou fut surnommé *Soyambouva*, expression qui veut dire *existant par lui-même*, ce qui prouve qu'il n'eut aucun homme pour père. Sa femme donna le jour à deux fils et à trois filles. Le premier couple fut créé pour la multiplication de l'espèce humaine. « Après la dernière création du monde, que les brahmes désignent par le nom de *Padmacalpiya* ou création de la terre, ajoutent les Pouranas, Dieu descendit sur la terre pour assister à un sacrifice qui lui fut offert ». Comment méconnaître le souvenir des sacrifices d'Abel et de Caïn ?

### XII. — Cosmogonie chinoise.

On sera plus d'une fois étonné de la clarté des traditions des Chinois, en les comparant avec les différents points de la croyance chrétienne. Cette corrélation a une valeur particulière à cause de la position géographique qui a séparé ce peuple, depuis tant de siècles, des autres nations du monde et même de l'Asie. Sa croyance ancienne remonte évidemment au berceau du genre humain, même dans l'hypothèse du chevalier de Paravey ; car, selon lui, il aurait pris, six ou sept siècles avant Jésus-Christ, l'histoire ancienne d'Assyrie en se l'appropriant. Qu'importe où il ait puisé ses traditions primitives, si elles sont fidèles et vraies ?

Les missionnaires de la Chine vont nous instruire de la cosmogonie de ce pays. Leurs quinze volumes de Mémoires sont une source inépuisable d'utiles renseignements sur ce grand empire.

Les livres chinois les plus anciens racontent que le monde a commencé par la création. (T. I^er^, p. 104.)

Voici, d'après le père Ko, un résumé précis de tous les vieux auteurs de la Chine sur la création, la cosmogonie et les premiers temps :

« La création du monde et de l'homme, l'état d'innocence, la chute

d'Adam et la longue vie des premiers hommes, sont articulés aussi clairement qu'on peut le désirer dans nos anciennes chroniques. Tous les livres qui remontent jusqu'au commencement des temps, débutent tous par la création. Les deux mots *Kai-pi* sont consacrés à cette signification. Celui qui est lui-même son principe et sa racine, dit Thouan-tsée, a fait le ciel et la terre. Il y a, selon Lié-tsée, une vie qui n'a point reçu la vie... Nous nous souvenons dans ce moment qu'une chanson des Tsin commence ainsi : Quand le ciel et la terre furent créés (Tien-ti-kai-pi), le soleil et la lune, répandaient une vive lumière; maintenant, etc.

« Lopé dit : Fo-hi a fait le ciel et la terre; et Hoai-non-tsée : Hoangti a fait la lumière et les ténèbres. La glose ajoute : Hoangti est l'ancien esprit qui créa l'homme au commencement et forma les deux sexes. Le livre Fong-sou-tong va plus loin. Voici ses propres paroles bien remarquables : Quand le ciel et la terre furent créés, il n'y avait encore ni homme ni peuple. Nin-hoa pétrit de la terre jaune pour en faire l'homme, c'est là la vraie origine du genre humain ».

Ces divers textes, et plusieurs autres que nous pourrions rapporter, varient sur le véritable auteur de la création; mais ils énoncent tous le fait.

Les ouvrages que nous citons remontent au-delà d'Yao.

« Les Chinois ont eu connaissance de l'état d'innocence et du paradis terrestre. L'idée de la montagne de mort qu'habitait Fo-hi, celle de la montagne de vie sur laquelle naquit Hoangti, indiquent une idée confuse de notre premier père. Ce que dit Hoai-non-tsée du paradis terrestre du Tao-tsée est digne d'attention. Au milieu du sommet de la montagne Kouan-Sun, est un jardin où un doux zéphyr souffle sans cesse et agite les feuilles des beaux arbres Tong dont il est entouré. Le jardin enchanté est placé auprès de la porte fermée du ciel. Les eaux qui l'arrosent sont la source jaune, qui est la plus élevée et la plus abondante; elle s'appelle la fontaine d'immortalité. Ceux qui en boivent ne meurent pas. Cette fontaine se divise en quatre fleuves : un entre le Nord et l'Orient, l'eau rouge entre l'Orient et le Midi, l'eau Io entre le Midi et l'Occident, l'eau de l'agneau entre l'Occident et le Nord. Ces quatre fleuves sont les fontaines du Seigneur-Esprit (Ty-chin); c'est par elles qu'il prépare des remèdes à tout, et qu'il arrose toutes choses, selon le Chang-haï-king. On trouve dans ce jardin tout ce qu'on peut désirer. Il y a des arbres admirables et des sources merveilleuses. Il est appelé le jardin fermé et caché, le jardin suspendu, le doux ouvrage des fleurs, la vie est sortie de là, c'est le chemin du ciel : mais, selon lui, c'était au fruit d'un arbre qu'était attachée la conservation de la vie. La glose l'appelle l'arbre de la vie interminable.

« Toang-cheng décrit ainsi l'âge de la vertu parfaite : — Alors les pieds des voyageurs n'avaient pas encore tracé de chemin sur le penchant des montagnes, ni la barque des pêcheurs sillonné la surface des eaux; tout croissait partout de soi-même. On était partout chez soi. Les animaux assemblés en troupeaux erraient çà et là dans la campagne; les oiseaux volaient en troupes de tous côtés, et tous les fruits de la terre naissaient d'eux-mêmes. L'homme habitait au milieu des bêtes. L'univers n'était qu'une

famille. On cultivait la vertu sans le secours de la science, et on vivait dans l'innocence sans éprouver les assauts de la concupiscence. — Il dit encore ailleurs : — L'Yn et l'Yang étaient dans une parfaite harmonie, les esprits ne nuisaient point, et toutes les saisons étaient réglées ; rien ne pouvait être funeste ni donner la mort. Quoique l'homme eût des connaissances, il n'avait pas occasion d'en faire usage (*sinon pour admirer*). Cet état s'appelle la grande unité. On faisait le bien naturellement, et sans avoir besoin d'y penser.

« Le désir immodéré de la science, dit Hoai-non-tsée, a perdu le genre humain. Selon le Tong-lai-sée, la gourmandise a perdu l'univers, et a été la porte de tous les crimes. L'ancien proverbe dit : Il ne faut pas écouter les paroles de la femme. La glose ajoute : Ces paroles indiquent que la perversion de la femme a été la première source et la racine de tous les maux. Après la dégradation de l'homme, dit Lopé, les animaux, les oiseaux, les insectes et les serpents commencèrent à l'envi à lui faire la guerre ; après que l'homme eut acquis la science, toutes les créatures furent ses ennemies. Finissons par deux textes bien singuliers, dit le rédacteur des *Mémoires sur la Chine* : le premier est encore de Lopé, le second de Hoai-non-tsée : En moins de trois ou cinq heures, le ciel changea et l'homme ne fut plus le même... Après que l'innocence eut été perdue, la miséricorde parut ».

### XIII. — Cosmogonie japonaise.

D'après Martini (*Hist. sinic.*, lib. I, p. 13), un certain nombre de Japonais se forment une idée bien plus noble de leur Dieu *Amida* que le reste de la nation. Ils disent *qu'il est invisible, d'une autre nature que les éléments, existant avant la création du ciel et de la terre, sans commencement ni fin de durée ; que toutes choses ont été créées par lui, son essence étant répandue dans les cieux et la terre, et même infiniment au delà ; enfin ils croient qu'il est répandu partout, qu'il gouverne et conserve toutes choses ; qu'il est immobile, immatériel, invariable, invisible, et qu'il doit être révéré comme une fontaine intarissable de tous biens.*

### XIV. — Cosmogonie thibétaine.

Nous citerons deux passages curieux de Laërce et de Strabon, attestant l'antiquité égyptienne et thibétaine. Selon le dernier, les Gymnosophistes enseignaient (*Annales de phil.*, t. V, p. 528) que « le monde est créé et périssable ; que l'eau est le principe de son existence ». Selon le premier, « l'Egypte croyait à l'humide primitif, d'où étaient sortis les quatre éléments et le monde créé et mortel ». Dans ces mots se trouve compris aussi la notion générale de la destruction future de l'univers.

D'après Frédéric Ozanam, la doctrine historique des Thibétains était que « le monde créé attend les êtres qui viendront y jouir de l'existence ; alors la tradition redit la chute des esprits célestes, leurs combats infructueux, et les victoires des bons génies. La théogonie de l'Inde raconte longuement l'orgueil qui, pour un temps, précipita les rebelles dans l'abîme ».

Ce souvenir se retrouve plus pur dans les livres sacrés des Persans. Ils montrent Ahriman escaladant le ciel avec les cohortes des dévas et renversé sur la terre, ses longs et inutiles efforts et la proscription qui le frappe. Ces faits rappellent les révoltes de Typhon contre Osiris, son seigneur et son roi, l'entreprise audacieuse des Titans contre le ciel; et dans l'Edda, les ruses continuelles de Loke, l'ennemi des dieux.

### XV. — Cosmogonie de l'île de Bornéo.

Dans leurs théogonies, au milieu des inventions bizarres dont leurs mythologies sont pleines, tous les peuples ont gardé des lambeaux très-reconnaissables des traditions primitives. Ce ne sont pas seulement les livres des nations civilisées qui nous les présentent; on retrouve les faits de l'histoire primitive, les faits bibliques conservés, bien qu'altérés, chez des races à peine connues, et dont on n'avait point encore étudié les croyances.

Dernièrement la *Société d'Ethnologie* de Londres a reçu de l'évêque de Labuan des notes curieuses sur les *Dyaks,* habitants de la partie Sarawak de l'île de Bornéo. Voici quelque chose de remarquable parmi les croyances consignées dans ces notes :

« ... D'autres tribus ont des traditions aussi merveilleuses. Au commencement », disent-elles encore, « il n'y avait que des solitudes peuplées d'âmes sans formes apparentes, sans corps et sans membres. La divinité, qui chevauchait dans l'espace, montée sur un taureau, chargea deux grands oiseaux de pétrir l'air jusqu'à ce qu'ils eussent fait la terre, les montagnes, les rivières. Ensuite ils firent les arbres, puis ils essayèrent de faire les hommes ; mais, ayant pris pour cela des blocs, qu'ils sculptèrent, ils ne produisirent que des statues. *Alors ils prirent de la terre, la délayèrent et modelèrent un homme.* Quand ils lui parlèrent, il répondit ; quand ils lui ouvrirent les veines, il en sortit du sang. Après un certain temps, l'homme devint une femme qui donna naissance à une nombreuse progéniture, laquelle parcourut les fleuves et les mers sur des bateaux pourvus de voiles. Jusque-là le ciel avait été si proche de la terre, que les hommes pouvaient le toucher avec la main ». (Extrait du *Daily-News*.)

Voilà bien la tradition biblique sur la formation du corps de l'homme pétri avec le limon de la terre, *de limo terræ.*

Ainsi ce fait primitif du mode de création de l'homme qu'on retrouve chez les anciens Perses, dans l'Inde, en Chine, à Taïti, etc., etc., vient encore de se rencontrer chez les peuplades à demi sauvages de Bornéo.

La formation du corps humain du limon de la terre n'est certes point une circonstance naturelle, c'est-à-dire qui se présente tout naturellement à l'imagination de l'homme. Comment donc tant de peuples, dispersés sur tous les points du globe et de mœurs si différentes, se seraient-ils rencontrés dans une pareille invention ?... Ils n'ont donc point *inventé*, ils ont simplement conservé.

L'action singulière d'ouvrir les veines de l'homme après l'avoir créé, ne rappellerait-elle pas l'action de Dieu ouvrant le flanc d'Adam pour en tirer une de ses côtes ?

Dans les oiseaux qui pétrissent l'air et qui en forment la terre, les montagnes et les rivières, n'y a-t-il pas un souvenir de l'Esprit de Dieu planant sur les eaux, et couvrant pour ainsi dire de ses ailes le monde qui va éclore, suivant le sens propre du texte hébreu de la *Genèse :* מרחפת, *se mouvant ?* « — Ce terme hébreu », dit M. Glaire, « exprime l'idée d'un mouvement « semblable à celui d'un *oiseau* qui remue les ailes pour les étendre sur ses « petits, afin de les réchauffer ou bien de les exciter à voler, *molitare se, incubare...* ». (*Annales de philosoph. chrét.*, 1862, mars.)

Enfin, cette époque où le ciel est si proche de la terre que les hommes peuvent le toucher de la main, ne serait-elle point aussi un vague souvenir de l'état de nos premiers parents dans l'Eden, où ils étaient en communication familière avec le ciel, où ils jouissaient des entretiens de Dieu ?

Mais ces rapprochements pourraient peut-être paraître un peu forcés ; ici les traditions ne sont pas assez claires pour que nous osions nous y arrêter.

Seule, l'analogie entre le récit de la formation du corps de l'homme, dans les traditions des *Dyaks* de Bornéo, et le texte des livres saints, nous paraît évidente.

### XVI. — Cosmogonie kalmouque.

Le morceau suivant (*Annales de philosoph. chrét.*, t. II, p. 215) est traduit du kalmouk en russe par le protopope de Stavropol. Il prouve de plus en plus cette vérité qui devient générale, à savoir que tous les peuples ont conservé plus ou moins exactement le souvenir des faits primordiaux, dont on ne trouve l'exacte relation que dans nos livres saints :

« Dans l'origine du *Sambantip* ou de notre monde, les hommes parés de superbes ailes, resplendissants de lumière, éclairés seulement de l'éclat radieux qui se répandait de toute leur substance, jouissaient de la vie la plus longue et la plus fortunée. Sans maladie, sans douleurs, sans privations comme sans désirs ; heureux par le sentiment de leur force, sans avoir jamais besoin de l'exercer, ils ne se nourrissaient que de leur propre félicité, et se reproduisaient par la simple communication des âmes.

« Cet âge fut de courte durée, le temps du malheur arriva. La terre produisit une plante dont la douceur égalait celle du miel le plus pur ; sa beauté perfide enchantait tous les regards. Un homme la vit, y goûta, et rendit compte à ses compagnons de l'agréable sensation qu'il venait d'éprouver. Aucun ne sut résister aux dangereuses douceurs de la séduction. Tous mangèrent de la plante funeste ; tous éprouvèrent la même infortune comme ils avaient partagé la même erreur. Leurs jours furent abrégés, leurs forces s'affaiblirent ; la joie intérieure fit place aux inquiétudes, aux remords ; l'affreux besoin sollicita, tourmenta tous les sens ; leur splendeur se dissipa, et tout à coup ils tombèrent dans l'horreur des ténèbres. Pour la première fois ils éprouvèrent le tourment de la crainte; pour la première fois leurs yeux s'ouvrirent sans voir la consolante lumière. Enfin, le soleil et tous les flambeaux célestes leur prêtèrent une clarté dont naguère ils jouissaient par eux-mêmes.

« Le chimé, cette plante fatale qui les avait perdus, fut abandonné avec horreur ; ils se nourrissaient avec une espèce de beurre que produisait la terre ; il était d'une saveur exquise ; mais, devenu le seul aliment de tant de consommateurs, il fut bientôt épuisé ; ils trouvèrent une ressource moins agréable, mais suffisante enfin, dans une espèce de roseau. Un homme trop prévoyant, ou trop prudent, en effet, puisqu'il se défiait de la Providence, s'avisa d'en faire une provision pour le lendemain. Ce fut à qui suivrait ce dangereux exemple. Tous les roseaux furent arrachés, et la famine fut la punition de cette imprudence. Les hommes n'étaient encore que malheureux, ils devinrent bientôt criminels. La lâche envie s'empara de leurs cœurs, l'envie qui ronge ceux qu'elle possède, avant de tourmenter la victime qu'elle poursuit. On ne vit plus que des infortunés tous occupés à se dépouiller, à se frapper, à se détruire : la terre fut livrée au pillage, aux combats, aux massacres ; tous les vices et tous les maux l'infectèrent à la fois. Cependant les besoins toujours plus pressants, toujours plus impérieux, firent naître l'idée de cultiver la terre : un homme plus industrieux que les autres devint le bienfaiteur des compagnons de son infortune ; il leur partagea le terrain en parties égales, leur apprit à forger les instruments de labourage, leur enseigna l'économie champêtre. Les hommes reconnaissants le déclarèrent leur chef. Il fut le premier père de tous les Khans des Kalmouks. Par les conseils de l'industrie de ce sage, la race humaine venait de se soustraire aux horreurs de la disette ; mais, condamnée au travail, elle perdait chaque jour de la vigueur qu'il exige ; elle s'affaiblit au point que dix années furent la durée de la plus longue vie. La taille des hommes dégénérait en même temps que leurs forces ; ils n'eurent bientôt plus qu'une coudée de haut. A peine un enfant atteignait-il sa cinquième année, qu'on lui cherchait une épouse. Des maladies meurtrières attaquant ces créatures si frêles, la langueur, la douleur et la mort couvrirent la face de la terre, et l'on croyait que la race humaine allait être effacée. Une voix se fit entendre d'en haut, c'était celle des *Tingrés* qui ne cessent de veiller sur les destinées des hommes ; elle annonçait que bientôt tomberait une pluie abondante mêlée de fers tranchants. Les hommes, épouvantés comme si leurs malheurs eussent pu s'accroître encore, rassemblèrent des aliments pour plusieurs jours, car un petit nombre de jours équivalait alors à des années ; ils se renfermèrent avec leurs provisions dans le creux des rochers. La tempête éclata comme elle avait été prédite. Toute la terre fut couverte de sang, de cadavres déchirés, d'ossements dépouillés ; mais les eaux tombant sans cesse du ciel, entraînèrent toutes les immondices dans l'Océan, et purifièrent la demeure des humains. Ainsi finit le premier âge.

« Une pluie douce et vivifiante succéda aux fléaux destructeurs que le ciel avait vomis dans sa colère ; le sol fécondé satisfit à tous les besoins de l'homme et lui offrit en même temps le vêtement. Les hommes ne furent point insensibles aux bienfaits des dieux ; la concorde les unit, ils aimèrent le travail, ils aimèrent la justice, mère de toutes les vertus et de la vraie félicité.

« Un esprit céleste fut envoyé sur la terre avec une loi nouvelle. Il se nommait *Masouchir*. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, son front

serein, son regard doux, sa beauté divine. Les hommes étonnés lui demandèrent pourquoi il était devenu si beau. C'est, dit-il, que j'ai foulé aux pieds la cupidité, la luxure et toutes les passions. Mortels, suivez mon exemple, et vous deviendrez tous semblables à moi. Les hommes à sa voix furent pénétrés de l'horreur du crime, et n'eurent plus de passion que pour les charmes de la vertu. Ils l'embrassèrent, elle fit leur bonheur et fut leur première récompense. La durée de leur vie surpassa celle de leurs aïeux et fut prolongée jusqu'à quatre-vingt mille ans. Par leur santé, par leur vigueur, par leur fidélité, ils devinrent semblables aux esprits célestes. Mais le vice, qui nous flatte pour nous détruire, s'ouvrit insensiblement le chemin de leurs cœurs ; il fascina leurs yeux, et par ses attraits fardés et trompeurs, il les rendit chaque jour moins sensibles à la beauté inaltérable de la vertu. Punis par leurs fautes mêmes, ils parcoururent toutes les périodes de la dégradation qu'avait subie l'âge précédent. Un autre âge succéda, c'est le nôtre, qui a déjà beaucoup perdu de sa première gloire. Ainsi chaque âge est marqué par deux époques, celle de la force humaine, celle de la petitesse et de l'affaiblissement. Chaque âge est détruit par l'eau, par le feu ou par quelque autre fléau non moins destructeur ».

Qu'on ôte de ce récit quelques exagérations et une répétition de scènes qui n'est qu'une double relation des mêmes événements, et on aura une tradition assez fidèle des commencements du genre humain retracés par nos livres saints.

### XVII. — Cosmogonie des Orientaux mahométans.

Assurément, les légendes des Orientaux sur Adam sont loin d'avoir une valeur historique. Nous les reproduirons cependant ; car, outre qu'elles contiennent le sommaire du récit biblique, il peut se faire qu'en certaines circonstances elles racontent une partie de la véritable histoire d'Adam. A ce titre elles doivent être recueillies comme des doutes précieux et intéressants ; mais le plus souvent elles n'offrent qu'un témoignage des excès de l'imagination. Du reste, si chaque légende a peu de poids par elle-même, l'ensemble en a beaucoup. Pourtant nous ferons grâce au lecteur des rêveries des rabbins qui, au moyen âge, n'ont reculé devant aucune absurdité.

« Selon les Musulmans (Bertrand, *Dict. des religions*, p. 60), Dieu ayant résolu de créer l'homme, commanda à Gabriel d'aller prendre une poignée des sept différentes couches de la terre. L'ange partit et vint déclarer à la terre l'ordre du Créateur ; elle en fut effrayée, et pria le messager céleste de représenter à Dieu qu'il était à craindre que cette nouvelle créature qu'il voulait former ne se révoltât un jour contre son auteur ; ce qui ne manquerait pas d'attirer sur elle la malédiction divine. Gabriel consentit à présenter à Dieu cette requête ; mais le Tout-Puissant, sans y faire droit, chargea Michel et Israël d'exécuter ses ordres ; ils se laissèrent toucher de compassion comme Gabriel, et retournèrent porter à Dieu les plaintes de la terre. Ce fut alors que le redoutable Israël, à qui même ordre fut donné en troisième lieu, sans s'amuser à converser avec la terre, arracha violemment

de son sein les sept poignées demandées, et les porta en Arabie où devait s'opérer l'œuvre de la création de l'homme. Le corps du premier homme étant formé, Dieu l'anima d'une âme intelligente. La défense de manger du fruit de la vigne étant faite au père du genre humain, Eblis, un ange tombé, s'associant avec le paon et le serpent, fit tant par ses discours artificieux qu'Adam désobéit. Du moment que les deux époux eurent mangé du fruit défendu, les habits merveilleux qu'ils avaient reçus tombèrent à leurs pieds, et la vue de leur nudité les couvrit de honte. Ils se couvrirent de feuilles de figuier, s'enfuirent et se cachèrent derrière les arbres; mais la sentence de Dieu les condamna au travail et à la mort. Ils furent précipités du paradis ».

Les Persans mahométans ont une variante sur la chute d'Adam et d'Eve : « Dieu les créa dans le quatrième ciel et leur permit de manger sans distinction de tous les fruits du paradis, parce que ces aliments étant légers et d'une digestion facile, les pores du corps suffiraient pour livrer passage aux parties qui ne seraient pas assimilées à la substance de l'homme : ce qui n'aurait pas lieu pour des aliments plus grossiers. Eve, à l'instigation du démon, mangea du froment et en fit manger à son mari. Tous deux en sentirent leur estomac chargé, ce qui leur dessilla leur yeux, et ils furent chassés par Gabriel ».

« Selon les Malgaches, Adam, placé dans le paradis terrestre, n'était sujet à aucun besoin corporel. Dieu lui avait défendu de boire et de manger de ce qui se trouvait dans le paradis. Le démon résolut de le porter à la désobéissance. Il l'alla trouver et lui demanda pourquoi il ne goûtait pas de ces fruits délicieux dont son séjour était embelli, de ces liqueurs exquises qui coulaient comme de l'eau. Adam allégua la défense expresse de Dieu et le peu de besoin qu'il éprouvait d'en manger. Le diable s'en alla tout confus. Mais il se présenta une seconde fois et dit au premier homme qu'il venait de la part de Dieu, qu'il pouvait désormais manger et boire tout ce qu'il lui plairait. Adam le crut sur parole : il but, il mangea. Mais, quelque temps après, la nature lui fit éprouver d'autres besoins impérieux : Adam souilla le lieu divin qu'il habitait. Le diable triomphant alla accuser sa dupe auprès de Dieu, qui chassa le délinquant du paradis. Je supprime une foule d'imaginations des Orientaux qu'on peut voir dans Herbelot.

« Un des Védas appelle le premier homme *Adimo* (le premier). Se trouvant seul, dit l'Oupanischad, Adimo ne ressentit aucune joie; voilà pourquoi l'homme ne se réjouit pas quand il est seul. Il souhaita l'existence d'un autre que lui, et tout à coup il se trouva comme un homme et une femme unis l'un à l'autre. Il fit que son propre être se divisât en deux, et ainsi il devint homme et femme.

« Le premier homme s'appelle encore *Pradjapati*, le seigneur ou le maître de ses sujets; et la première femme *Pracriti*, qui peut se traduire par procréée. Il faut convenir que tous ces noms conservent dans leur étymologie l'histoire même de nos premiers parents. Ainsi l'Hava des Hébreux signifie vivifiée.

« Les traditions des nègres Wolofes, qui paraissent antérieurs à l'islamisme, portent qu'ils descendent d'Adamo et d'Awa.

« Dans le Haussa, les nègres appellent aussi notre premier père Adam, et cette tradition n'a pas été importée chez eux par l'islamisme qui y est très-moderne, ni par le christianisme qui n'y a jamais pénétré. Voilà donc cinq ou six peuples où le nom d'Adam s'est conservé littéralement ou selon le sens ».

XVIII. — Cosmogonie islandaise.

On nous pardonnera, sans doute, de donner en détail la cosmogonie islandaise. Comme elle a été la croyance des Celtes, nos ancêtres, le lecteur aura, nous en sommes sûr, la patience de supporter quelques singularités bizarres. Et néanmoins, sous cette enveloppe fabuleuse, il verra que nos pères païens avaient aussi un vague souvenir de leur véritable origine. Plus tard nous montrerons que leur morale était supérieure à celle d'autres peuples en apparence plus civilisés.

« A l'Islande », dit la *Revue britannique* dans un article récent (1865) sur les traditions scandinaves, « à l'Islande se rapportent toutes les vieilles traditions du Nord ; c'est là que se conserve encore dans sa pureté la source originelle des idiomes germanique, anglo-saxon, anglais, danois, norwégien, hollandais et suédois. Ce sont les scaldes islandais qui ont donné la forme poétique à ces vieilles traditions odiniques, où la terreur et la volupté se mêlent avec tant de grandeur. Du douzième au quatorzième siècle, pendant que l'Europe était sourde à la voix des muses, cette île glacée avait ses bardes inspirés ; ils recueillaient avec soin les vestiges à demi effacés de la foi primitive, à laquelle le christianisme avait succédé, et, grâce à eux, cet Olympe sanglant et gigantesque s'offre encore à nous dans leurs lugubres *sagas*.

« Au commencement des temps, le ciel ni la terre n'existaient ; il n'y avait au monde qu'un abîme sans fond : il se nommait Ginnungagap. Avant la terre furent créés Nifelheim, la région du froid, et Muspelheim, la région du chaud. Surtur, qui un jour détruira l'univers par l'incendie, régnait au milieu des flammes de Muspelheim. Douze torrents de neige et de frimats s'élancèrent de Nifelheim et engendrèrent la glace destructive ; les glaçons s'accumulèrent ; Ginnungagap fut en proie au vent de bise et à la froidure qui fait naître la mort. Alors, pour combattre la glace du Nord, des étincelles et des rayons jaillirent du sein de Muspelheim ; la chaleur et le froid s'unirent et se combattirent à la fois ; de leur fusion et de leur lutte naquit la forme de l'homme : il se nomma Ymer.

« Ymer n'était pas Dieu : c'était un mauvais génie. Ses enfants, les Rhimtursas, étaient comme lui de mauvais génies. Une génisse, nommée Audhumbla, les nourrissait. La glace qui recouvrait les rochers lui servait de pâture. Trois jours après la naissance d'Ymer, un bel enfant naquit mystérieusement ; son nom était *Bore*, père de *Bouri ;* ce dernier épousa une géante, qui lui donna trois fils : *Odin*, *Vile* et *Ve ;* ils gouvernent le monde.

« Odin est Allfader, le père de tout ce qui existe. La terre est sa femme et sa fille. Elle a donné le jour à Asa-Thor, l'invincible, et à douze Asen, enfants célestes ; Asa-Thor extermina le géant Ymer, le mauvais génie, dont le sang, coulant à grands flots, fut cause d'un déluge universel, où se

noyèrent tous les Rhimtursas, excepté Bergelmer. Les dieux partagèrent le cadavre d'Ymer pour créer la terre. Son sang devint l'Océan, sa peau forma la terre. De ses cheveux naquirent les végétaux et les forêts. Ainsi chante la Voluspa. Son crâne forma la voûte du ciel, son cerveau les nuages épais, et ses sourcils Midgard, ou l'habitation des hommes. Les dieux s'assemblèrent en conseil et donnèrent leur nom à tous les objets de la création nouvelle. Ils assignèrent leur place aux étincelles qui émanaient de Muspelheim et en firent les étoiles du ciel. Natt (Night, la nuit), fille de la race des géants, s'est mariée trois fois, et de son dernier mariage elle a eu Dag (Dag, le jour), beau jeune homme ressemblant à son père, de la race divine des Asen. Natt et Dag, le jour et la nuit, ont reçu d'Odin-Allfader chacun un chariot avec son attelage, dont ils se servent pour faire le tour de la terre dans l'espace de vingt-quatre heures. L'écume qui tombe du mors de Rimfaxe, coursier de la nuit, produit la rosée. La crinière de Skin-faxe, cheval du jour, illumine la terre et les cieux. Deux enfants de Mundilfour sont chargés de diriger dans leur course le soleil et la lune.

« La terre est plate et ronde ; au-dessus d'elle le ciel forme une arche triomphale. Aux quatre points cardinaux sont assis quatre nains préposés par les dieux et qui commandent aux vents. Au nord se tient accroupi le géant Hræswelg, qui dévore les morts. Il a des ailes d'aigle, et dès qu'il les déploie les vents s'élèvent. La terre est environnée de toutes parts d'une mer profonde, aux dernières limites de laquelle on voit surgir une muraille qui sert d'enceinte au domaine des géants, et le sépare du domaine des hommes, Midgard. Le domaine des géants se nomme Hutgar. C'est de là que sort le dieu du sommeil, maître des hommes pendant la nuit. Il y habite avec les démons. Au-dessous du monde demeure Hel avec les prophétesses-géantes Gygior et Vala; on peut les en faire sortir par des évocations magiques. Au-dessus du monde, dans le palais de Gimle, demeurent les génies légers, les sylphes de l'air. On compte neuf mondes supérieurs et neufs mondes inférieurs.

« Cependant l'homme proprement dit n'était pas créé ; trois d'entre les Asen entreprirent cette tâche. Ask et Embla (Adam et Eve) furent jetés sur la terre par LUI (l'Eternel), sans forme distincte et sans vie. Odin leur communiqua le souffle vital, Lader leur donna le sang et la beauté, Honer l'intelligence. De là naquit la race humaine.

« Le fleuve immortel, le Nornor, baigne les racines de l'arbre-géant, l'arbre Ygdrasil, qui couvre de ses rameaux la terre et touche le ciel. Sur les branches de l'arbre sacré est perché un aigle, entre les yeux duquel se tient un vautour ; ces deux oiseaux font souffrir et dépérir Ygdrasil, dont quatre jeunes faons dévorent les jeunes bourgeons. Au fond de l'abîme est le serpent, Midgardsormen, toujours en guerre avec l'aigle. Un moineau voltige entre les rameaux de l'arbre et sème la discorde. Une des racines d'Ygdrasil s'étend jusqu'à Nifelheim, où le nain Nidhongg s'occupe à la dévorer. Une autre plonge dans le puits des Mimer, puits de la sagesse. Une troisième atteint le pays des Asen et le monde des humains ; deux cygnes y sont nourris. Les eaux du Nornor, qui baignent l'arbre éternel et maintiennent son éternité, sont bonnes et mauvaises; celles qui arrosent la troi-

sième racine sont bonnes : ce sont les ondes du présent, du passé et de l'avenir (*Urd*, *Verdande*, *Skulde*), ou de la sagesse. Ces trois divinités, élevées par les géants, et quelquefois hostiles aux dieux, échappent à leur pouvoir et habitent une vaste salle située au-dessus du puits de la sagesse. Auprès de ce puits se tient le conseil des dieux ; un pont y conduit, c'est l'arc-en-ciel, *Bafreult*, les géants ne peuvent y mettre le pied, mais un jour les fils de Muspelheim le détruiront.

« Au commencement des temps les dieux habitaient parmi les hommes. Ils bâtirent au milieu de la terre Asgard, ville antique, avec son temple nommé Gladsheim, douze siéges et un trône. Allfader nomma des sages qui devaient partager avec eux le gouvernement. Là s'élevait le Walhalla, salle étincelante d'or ; et plus tard le Wingold, salle de l'amitié bâtie par les déesses.

« La vie des dieux, dans Asgard, était paisible et joyeuse. Ils jouaient avec leurs tablettes d'or (ce métal abondait alors, dit l'Edda). Les filles des géants arrivèrent, et les dieux les prirent pour épouses. Dès lors l'harmonie du monde primitif fut troublée ; alors on vit, pour la première fois depuis la mort d'Ymer, couler du sang sur la terre ; les dieux tuèrent Gullveiga ou la peseuse d'or ; trois fois jetée sur le bûcher, trois fois elle renaquit de sa cendre, et elle vit encore. L'avarice et la soif de l'or troublèrent la paix du siècle de l'innocence primitive.

« Le pouvoir des géants augmentait. Lother, le mauvais génie, eut, de son mariage avec une géante, Hel, le serpent Midgard et le loup Fenris. Odin précipita Hel dans le Nifelheim, Midgard au fond de la mer où il ronge éternellement sa queue ; le loup Fenris fut attaché par les dieux sur un roc où une chaîne mystérieuse le tient captif. Deux autres loups, nés du même mariage, persécutèrent le soleil et la lune. Une déesse, Ivuna, en possession des pommes qui donnaient l'éternelle jeunesse, céda aux séductions des géants et leur livra ce trésor : les dieux veillèrent et supplièrent les géants de leur rendre un bien si précieux. Ils ne le leur refusèrent pas ; mais ils essayèrent de transporter dans leur propre domaine la céleste salle, le Walhalla. L'air fut rempli par eux de sang et de poison ; mais Thor, armé du marteau Mjalner, les combattit, les mit en déroute, et la lutte fut continuée ensuite victorieusement par les demi-dieux.

« Balder, fils d'Odin et de Frigga, d'une beauté ravissante et dont l'éclat répandait ses rayons sur tout ce qui l'environnait, fut nommé gardien du Walhalla. Tout-puissant parmi les Asen, dieu de bonté et de sagesse, ses arrêts étaient irrévocables. Tant qu'il vécut, la paix du céleste royaume fut assurée. C'est le dieu blanc, le dieu bon : comme son destin fut malheureux, on le nomma aussi le dieu des larmes. Balder était le lien de toute la compagnie divine, l'objet commun de l'amitié de tous les dieux. Une vaste et paisible clarté, qui teint la voûte du ciel nocturne, marquait l'emplacement de son palais, d'où il ne sortait que pour s'asseoir pacifiquement dans le tribunal des dieux, sans prendre part à leurs guerres, à leurs projets, ni à leurs jouissances bruyantes.

« Ce dieu de la piété devait être ravi au ciel et à la terre. Odin avait lu ce terrible secret dans la fontaine sacrée des destins. Tous les dieux s'en

émurent, Odin évoqua du sein de son habitation souterraine une des prophétesses, qui confirma la réalité de ce fatal arrêt. Frigga, de peur de perdre son fils, convoqua tous les êtres animés et inanimés, et leur fit jurer de ne pas le blesser ; un seul végétal, une branche de gui, fut oublié. Les dieux, croyant dès lors à l'invulnérabilité de leur frère, lancèrent contre lui leurs armes ; le méchant Loke plaça entre les mains de l'aveugle *Houder* le gui fatal et lui donna le perfide conseil de le jeter à Balder, qui tomba mort au milieu des dieux frappés de surprise.

« La mort de Balder fut une calamité pour les dieux : nul d'entre eux cependant n'osa s'armer pour le venger. La mère, désolée, demanda le rachat de son âme devenue la proie de Hel. *Hermed*, le léger, se chargea du message. Les Asen portèrent le corps de Balder vers le rivage ; mais quand le vaisseau chargé du cadavre fut sur le point de quitter la rive, le poids en était si considérable qu'une géante fut obligée de pousser du pied le navire et de le faire voguer ainsi. La terre s'ébranla, un sillon de flammes marqua la route de la carène, des étincelles jaillirent de ses flancs. Le messager revient alors de l'enfer et apporte pour réponse que la vie sera rendue à Balder si tous les êtres pleurent sa mort. On fait faire le tour et la revue générale du monde. Une seule femme, une géante, refuse de donner des larmes au sort du Dieu : cette géante, c'est Loke lui-même qui a revêtu cette forme. Les dieux se doutent de la ruse, mais ils ne peuvent convaincre le mauvais génie du crime commis par lui. On finit par placer sur un bûcher le magnifique cadavre de Balder, objet des regrets universels ; on place à côté de lui le corps de sa belle fiancée *Nanxa*, son cheval et ses armes ; Thor consacre le bûcher d'un coup de son marteau, et les flammes le dévorent.

« Peu de temps après, Loke, dans un repas donné par le dieu de la mer, Æger, éclate en invectives contre tous les dieux. Il échappe à leur vengeance, se construit une cabane à quatre portes, se change en saumon et se joue au milieu des torrents et des rivières. Il se laisse enfin saisir dans le ruisseau de Ponismarz, et, renfermé dans une caverne affreuse, il y subit une peine digne de son crime. Les entrailles de son fils servent de câbles pour l'enchaîner sur le rocher ; au-dessus de sa tête un serpent laisse dégoutter un poison infect. Sa femme, *Sygin*, le recueille dans une coupe ; mais au moment où elle est prête à rejeter la liqueur vénéneuse, les dieux la versent sur son mari. D'horribles convulsions le saisissent, et sa fureur aveugle fait frémir la terre jusqu'en ses derniers fondements. Toutes les fois qu'il s'agite, l'agitation du globe répond à sa torture.

« Ce supplice durera jusqu'à la fin du monde, jusqu'au *Ragnarauk*, jour de la mort des dieux et des hommes. Trois fois l'hiver succédera à l'hiver, sans intervalle d'été ni de printemps. Ce sera le long hiver, le *Fimbalvêtre*. Ensuite le massacre, la rapine désoleront la terre. On verra régner tout l'âge de la hache, celui de la tempête, celui de l'épée, celui des loups. Tous les coqs chanteront : le coq rouge couleur de feu, avec les géants ; le coq jaune comme l'or, avec Odin ; le coq couleur de suie, avec Hel. Toutes les chaînes se délieront, le loup Fenris sera libre et hurlera de joie. On entendra les moqueries des géants, et les craquements de la terre à

l'agonie, et les rires lugubres des démons, et les pleurs des nains chargés de garder le mauvais génie Loke, qui s'éveillera et deviendra libre. Des profondeurs de l'Océan le serpent Midgard, saisi d'un délire frénétique, s'élancera et fera bouillonner les ondes, qui déborderont au loin. Alors le gardien du pont de Bafreult, Heimdall, fera retentir le cor de *Gjallas*, qui appellera tous les dieux au combat. L'aigle déchirera les cadavres en poussant de longs et terribles cris. En vain Odin cherchera des conseils dans l'eau de la sagesse, dans le puits de Mimer. On verra, sur les ondes turbulentes, s'avançer le vaisseau *Nagelfar*, guidé par le géant Himger. La voûte du ciel se fendra en deux. A la tête des enfants de Muspelheim s'élancera le noir Surtur, environné de flammes, armé d'un glaive plus flamboyant que le soleil. Le pont de Bafreult, qui unit le ciel et la terre, se rompra par le poids de la foule qu'il ne pourra supporter ; les géants délivrés choisiront pour chefs Higmer et Loke.

« Aussitôt les dieux, renforcés de tous les *Einheriars, ou héros du Valhalla*, s'arment pour le combat définitif, dont la plaine de *Vigriol* est le théâtre. Odin-Allfader leur sert de guide ; il tombe sous la dent du loup Fenris, qui dévore aussi le soleil et la lune, et qui tombe lui-même sous les coups de l'Ase silencieux Vidiex. Surtur égorge Freg. Heimdall et Loke périssent tous deux dans un combat singulier. Le serpent Midgard, tué par Thor, l'étouffe de son poison. Les dieux sont anéantis, et Surtur enveloppe l'univers de ses flammes dévorantes.

« Tel est le chant de la prophétesse Vala.

« La sibylle invoque alors un dieu plus grand que tous les dieux alliés d'Odin et de Surtùr ; cet Etre suprême, ce Père de l'univers, paraît pour établir des lois qui dureront éternellement. Un nouveau ciel et une nouvelle terre brillante de jeunesse s'élèvent. Il y a d'autres mondes de béatitude. Gimle est le premier de ces Edens ; c'est là que le dieu de la paix, Balder, qui est ressuscité, rassemblera tous les hommes vertueux pour y demeurer éternellement avec eux. Quant aux meurtriers, aux séducteurs, aux parjures, ils seront errants sur la plage des cadavres (Linkstranden), dans les cavernes des serpents ; et des fleuves empoisonnés rouleront sous leurs pas ».

Tel est l'ensemble de la mythologie scandinave ; quoique à moitié effacée par le temps, on y reconnaît avec étonnement les mythes de l'Asie antique déguisés et altérés dans leur passage, une histoire poétique des époques de la nature, et un symbole confus des éléments cosmogoniques. On remarque des anachronismes et comme plusieurs couches des mêmes traditions superposées ; mais, en replaçant les faits dans leur ordre, on trouve la véritable histoire.

Quoique l'article suivant de M. Riambourg présente quelques redites après celui que nous venons de donner, nous le reproduirons néanmoins, non-seulement à cause de quelques variantes, mais surtout à cause des judicieuses réflexions de cet esprit distingué.

« Si on regarde de près la cosmogonie de l'Edda », dit M. Riambourg (*Annales philosoph.*, t. X, p. 117-266), « si on fixe un œil attentif sur cette composition bizarre, on finit par apercevoir un certain ordre, et l'on est

frappé de quelques traits qui rappellent des vérités, comme nous allons tenter de le mettre en saillie.

« Il est une première vue qui domine toute cette mythologie : *le monde a commencé, le monde finira*.

« En attendant qu'il soit enveloppé dans sa catastrophe dernière, ce monde est gouverné par des êtres supérieurs à l'homme, les uns bons, les autres méchants.

« Au-dessus de tous ces êtres plane Allfader, c'est-à-dire le père universel, être mystérieux qui apparaît au début et ne se retrouve plus qu'à la fin.

« Voici comment l'Edda parle d'Allfader et décrit sa puissance :

« — Allfader est le plus ancien ou le premier des dieux. Il vit toujours, il gouverne tout son royaume, les grandes choses comme les petites ; il a fabriqué le ciel, la terre et l'air ; il a plus fait que le ciel et la terre, il a fait les hommes et leur a donné une âme qui doit vivre et qui ne se perdra jamais, même après que le corps sera réduit en poussière et en cendres ». (Edda, *Fab.* 1)

« Allfader réside dans les demeures d'en haut ; et sur ces demeures nous trouvons dans l'Edda des détails assez curieux.

« — On nous a dit qu'il y a vers le midi un autre ciel plus élevé que celui-ci, et que l'on nomme bleu-clair, et au-dessus de celui-là un troisième ciel plus élevé encore appelé le vaste, dans lequel nous croyons que doit être la ville *Gimle*. Cette ville est plus brillante que le soleil même, et subsistera encore après la destruction du ciel et de la terre. Les hommes bons et intègres y habiteront pendant tous les âges. Mais, pour le présent, il n'y a que les génies lumineux qui y demeurent ».

« Arrêtons-nous un moment sur ces génies qui habitent au plus haut des cieux avec le Dieu suprême, et qui attendent les hommes justes.

« — Les génies lumineux », dit l'Edda, « sont plus brillants que le soleil ; mais les noirs sont plus noirs que la poix... Ces géants noirs habitent sous la terre, et sont fort différents des autres par leur air et surtout par leurs actions ». (*Fable* 9.)

« Il est à croire, bien que l'Edda ne s'explique point à ce sujet, que les hommes méchants seront réunis un jour aux génies noirs ; quoi qu'il en soit, il est bien certain que les crimes seront punis très-sévèrement. « — Je sais, dit la Voluspa, qu'il y a dans Nostrand une demeure éloignée du soleil, dont les portes regardent le nord ; des gouttes de venin y pleuvent par les fenêtres ; elle est construite de cadavres, de serpents ; là, dans des fleuves rapides nagent les parjures, les assassins et ceux qui cherchent à séduire les femmes d'autrui ». (*Fable* 23.)

« Or, il nous semble qu'il ne faut pas être doué d'une grande perspicacité, pour retrouver ici quelques-unes des données principales de la révélation primitive : un Dieu créateur et conservateur, les anges de lumière et les anges de ténèbres, l'âme humaine douée d'immortalité, un jugement dernier, une vie à venir, les méchants punis et les bons récompensés. Telles sont les vérités qui apparaissent et surnagent quand on remue profondément cette mythologie, au premier aperçu si confuse. Nous

venons de voir les dogmes. Jetons maintenant un coup d'œil sur les faits.

« Voici comment l'Edda dépeint le chaos : « — Au commencement du temps, lorsqu'il n'y avait rien, ni rivage ni mer, ni fondement au-dessous, on ne voyait point de terre en bas, ni de ciel en haut ; un vaste abîme était tout ; on ne voyait de verdure nulle part.

« — Cependant la création commence.

« — Or, avant toutes choses, existait du côté du midi le monde de feu, dont *Surtur* est le roi. En outre, et bien avant que la terre fût formée, l'enfer d'où s'échappent incessamment des fleuves qui roulent du venin, avait été fait et placé du côté du septentrion : par ce moyen une masse de vapeurs gelées et de glace était au nord, tandis que tout ce qui était tourné vers le monde enflammé était ardent et lumineux. L'abîme était entre deux. (*Fable* 1, t. II.)

« — Vient ensuite la race antédiluvienne qui est sortie d'Ymer. Puis cette *race malfaisante fut noyée*, sauf un seul géant qui se sauva sur une barque avec tous les siens, et par là s'est conservée la race des géants ».

« Il n'y a pas lieu de s'étonner », ajoute M. Riambourg, « que les enfants de Japhet, dont la barbarie allait croissant, aient confondu la race antédiluvienne avec les mauvais génies. Cependant, en dépit de surcharges quelquefois bizarres, ces récits laissent très-reconnaissables, Adam dans Ymer, Noé et sa famille, la race humaine en décadence et le déluge.

« Il y a ceci de particulier dans l'Edda qu'il y a une double tradition de Noé et de la création. C'est l'histoire primitive dédoublée. La première suit la race primitive, créée par Allfader, jusqu'au déluge, où nous avons vu un géant se sauver avec les siens sur une barque. Puis l'Edda reprend une seconde fois l'origine des choses par Odin, Vile et Ve, les trois Bore. L'Edda les fait contemporains du déluge, parce que c'est à eux que la mythologie scandinave attribue la mort d'Ymer, d'où le déluge s'ensuivit. Cependant les poëtes du Nord, ayant dans la suite des temps confondu la retraite des eaux du déluge et la réapparition du continent avec la création, s'avisèrent, oubliant ce qu'ils avaient dit auparavant du plus ancien des dieux, d'attribuer aux trois fils de Bore la formation de la terre et du ciel.

« — Les trois fils de Bore », dit l'Edda, « traînèrent le corps d'Ymer dans l'abîme, et ils en firent la terre ; l'eau et la mer furent formées de son sang, les montagnes de ses os, les pierres de ses dents... Ensuite, ayant fait le ciel avec son crâne, ils le posèrent de tous côtés sur la terre ; après cela ils allèrent prendre les feux dans le monde enflammé du Midi et les placèrent en bas dans l'abîme, et en haut dans le ciel, afin qu'ils éclairassent la terre. Ils assignèrent des places fixes à tous les feux ; de là les jours furent distingués et les années comptées ». (*Fable* 4.)

« On voit que cette seconde cosmogonie est moins simple et beaucoup plus obscurcie par les fables. Cependant l'ordre biblique y reste encore observé, et le trait final est presque le mot à mot de la Genèse. On y remarque aussi avec étonnement l'existence de la lumière avant l'existence des astres.

« — Les fils de Bore, après avoir formé le ciel et la terre, ont construit un pont qui communique de l'un à l'autre ; ce pont est désigné vulgaire-

ment sous le nom d'*arc-en-ciel*. Se promenant un jour sur le rivage, ils trouvèrent deux morceaux de bois flottants ; ils les prirent et en firent un homme et une femme. Le premier leur donna l'âme et la vie ; le second la raison et le mouvement ; le troisième l'ouïe, la vue, la parole, et de plus des habillements et un nom. On appelle l'homme Ake et la femme Emla ; c'est d'eux qu'est descendu le genre humain, a qui on a donné une habitation près de *Migdard*.

« — Les fils de Bore bâtirent ensuite au milieu du monde la forteresse d'Asgard, où demeurent les dieux et leurs familles ». (*Fab.* 5.) Après qu'Asgard fut bâti, Odin s'occupa de pourvoir au gouvernement des choses de ce monde. Dans ces commencements l'or était d'une très-grande abondance ; de là vient qu'on appelle cet âge l'âge d'or. C'est celui, dit l'Edda, qui s'est écoulé jusqu'à l'arrivée des femmes, sorties du pays des géants, qui le corrompirent ».

Nous adoptons, comme on l'a déjà vu plus haut, les réflexions de M. Riambourg sur ce récit. Impossible de ne pas reconnaître encore ici les vestiges de la tradition primitive. Tous les faits s'y trouvent avec quelques renversements chronologiques. L'Edda ayant fait des hommes antédiluviens une race de géants, et converti les enfants de Noé en autant de dieux, il fallait imaginer une création nouvelle pour les êtres de notre espèce ; c'est alors que la mythologie scandinave, faisant un retour en arrière, et rassemblant quelques débris traditionnels, ramène Adam et Eve sur la scène du monde et les place dans l'Eden. Un âge de bonheur est indiqué ; et quand l'Edda raconte comment cet âge d'or a pris fin, on se rappelle le chap. VII de la Genèse. « Les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent celles d'entre elles qui leur avaient plu. Or, il y avait des géants sur la terre en ce temps-là ; car, depuis que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants qui furent puissants et fameux dans le siècle. Mais Dieu, voyant que la malice des hommes était extrême...., il dit : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé ». Il n'y a pas jusqu'à l'arc-en-ciel qui n'apparaisse dans cette cosmogonie, à peu près au moment où la Bible en parle. On aura remarqué aussi cette tour ou forteresse d'Asgard, qui a de la ressemblance avec la tour de Babel. Quant aux trois fils de Bore, ils paraissent être Sem, Cham et Japhet : c'est l'opinion de M. Riambourg, et elle nous semble juste.

### XIX. — Cosmogonie des Banians.

« Ils disent, d'après des livres anciens (*Coutumes relig.*, t. VII), que Dieu, se voyant seul, pensa de quelle manière il pourrait faire connaître aux autres son excellence et son pouvoir. Voyant bien que ses grandes et éminentes vertus demeureraient dans l'obscurité, et ne seraient jamais connues, s'il ne les communiquait à quelqu'un, il fit donc le monde et toutes les créatures qui le composent. Il commença par les quatre éléments qui en doivent être la base et le fondement. Il fit donc la terre, l'air, l'eau et le feu, qui étaient au commencement mêlés ensemble et confondus. Mais il les sépara ensuite : d'abord il souffla sur les eaux avec un grand instrument.

Une portion de la matière s'enfla en cercle et fit le firmament lumineux, transparent, tel que nous le voyons. De ce qui restait il fit la terre, en séparant la partie liquide de la partie solide.

« Il fit ensuite le soleil et une lune qu'il mit dans le firmament, pour faire la différence des temps et des saisons.

« Ces éléments étant disposés de la sorte, ils firent chacun leur fonction. L'air remplit tout ce qui était vide, le feu donna la nourriture à toutes choses par sa chaleur. La terre produisit ses créatures et la mer les siennes, et Dieu donna à chacune des vertus séminales pour produire selon leurs espèces.

« Dieu ayant fait le monde et les créatures qui en dépendent, travailla à faire l'homme, afin que ce fût une créature plus noble et plus capable d'admirer ses ouvrages. Il commanda donc à la terre de faire sortir de ses entrailles cette excellente créature; laquelle ayant aussitôt obéi, on vit d'abord paraître la tête de l'homme, puis toutes les autres parties de son corps, dans lequel Dieu inspira la vie, laquelle se fit connaître aussitôt qu'il l'eut reçue, et son entendement étant rempli de lumières, il connut son Créateur et l'adora.

« Mais afin que cette créature ne demeurât pas seule, Dieu lui donna une femme pour compagne, qui lui ressemblait par son esprit et sa raison aussi bien que par son corps. Ce premier homme s'appelait Pourous et la femme Parcoutée ».

On trouve avec beaucoup de détails, dans la relation que nous citons, la façon dont la terre se peupla. Ce récit n'offre aucun intérêt, si ce n'est qu'on y voit que les hommes furent d'abord dans un état d'innocence, et qu'ils habitaient un lieu d'abondance et de plaisir. Cet état ne dura pas toujours... La multitude des hommes causa bientôt la confusion; la méchanceté s'introduisit, car les hommes étaient trop heureux, et Dieu, pour châtier les hommes et punir le péché, amena un déluge.

### XX. — Cosmogonie américaine.

« L'histoire toltèque (Domenech, p. 22) est la première, dans l'ordre des annales américaines, dont les fondements soient admis avec quelque certitude par les écrivains qui ont tenté d'éclaircir les origines obscures de la civilisation mexicaine. Les historiens les plus graves qui existaient avant la conquête, tels que Natyahualcoyotyin, Xieccohotim, fils du roi Huitzilihuitzin, et plusieurs autres, racontent que le dieu toltèque Nahuac-Hachiguale, Iphalnemouani, Ilhuacahua, Hœltiepæ, c'est-à-dire le Dieu universel, créateur de toutes choses, à qui obéissent toutes les créatures, Seigneur du ciel et de la terre, ayant formé tous les objets visibles, créa les premiers parents des hommes, dont tous les autres descendent, et leur donna pour habitation le monde, qui, selon ces historiens, eut quatre âges. Le premier commença à la création et fut nommé le soleil des eaux, dans un sens allégorique, parce qu'il se termina par un déluge universel qui fit périr les hommes et les créatures. Le second âge fut appelé le soleil de la terre, parce qu'en plusieurs endroits le sol s'ouvrit, les montagnes s'écroulèrent

en écrasant la plupart des hommes qui s'étaient sauvés du déluge. Ce fut à cette époque que vivaient les géants dont nous avons parlé. Le troisième âge fut appelé le soleil de l'air, parce qu'il s'éleva un vent terrible qui renversa les arbres, les édifices et même les rochers. Les hommes qui survécurent à ce désastre, ayant aperçu un grand nombre de singes, probablement chassés d'un autre pays par le vent, pensèrent que les autres hommes avaient été changés en ces animaux. C'est pendant cette époque que les Celmiques ou Olmèques arrivèrent de l'Orient dans des vaisseaux et débarquèrent dans la baie de Vera-Cruz, qu'ils trouvèrent peuplée de géants. C'est à eux, vraisemblablement, qu'il faut attribuer l'érection de ces masses de pierres brutes d'une grandeur prodigieuse, irrégulièrement placées, sans ciment, les unes sur les autres, de manière à former de véritables murailles cyclopéennes que l'on retrouve depuis le Mexique jusqu'à la frontière péruvienne, et qui ressemblent beaucoup aux *noraghés* de la Sardaigne.

« Les Quinamés ou géants, alarmés sans doute de la rapidité avec laquelle leurs nouveaux voisins prospérèrent dans leurs colonies, les soumirent au joug le plus dur. Mais cet esclavage dura peu, car si les géants avaient pour eux la puissance matérielle, les Olmèques possédaient, avec le courage, la ruse et un génie supérieur ; afin de se délivrer de leurs oppresseurs, ils convièrent à un festin les principaux chefs des Quinamés ; ils les enivrèrent et les massacrèrent sans en excepter un seul. Telle fut l'origine de la domination des Olmèques sur le plateau de Huit-Zilapan. De la race des Quinamés il ne resta que quelques débris épars sur les montagnes, que les Toltèques achevèrent d'exterminer quelques siècles après. A une époque un peu postérieure à la destruction de l'empire des Quinamés, le législateur Zamnœ aborda au Yucatan et y joua un rôle analogue à celui que Votan avait rempli dans le Guatimala, après la fondation de Palenqué ou Xibalba. On le regarde aussi comme le fondateur de la chevalerie mexicaine. C'est sur son tombeau que s'élève la célèbre cité de Itzmal-cel.

« Au quatrième âge, dit soleil de feu, vers le troisième siècle avant l'ère chrétienne, l'historien mexicain place l'arrivée dans la Nouvelle-Espagne de la nation toltèque. D'après les traditions quichées, la patrie primitive des Sahoas, ou ancêtres des Toltèques, se trouvait vers un Orient lointain, au-delà des terres et des mers immenses. C'est là qu'ils s'étaient multipliés d'une manière considérable et qu'ils vivaient sans civilisation. Alors ils n'avaient pas encore pris l'habitude de s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître. Ils ne payaient pas de tributs, et tous parlaient la même langue. Ils n'encensaient ni le bois ni la pierre, ils se contentaient de lever les yeux au ciel et d'observer la loi du Créateur ».

Nous avons reproduit ce résumé des quatre âges des Toltèques, parce que chacun contient quelque trait de l'histoire véritable des temps primitifs, tout en blessant la chronologie. Mais il ne faut pas demander beaucoup de chronologie aux anciens américains.

### XXI. — Cosmogonie des bords du Mississipi.

« La plus grande partie des Barbares qui habitent les bords du Mississipi, des Canadiens, des Sauvages de Terre-Neuve, et des Iroquois, croyaient à la création du monde », dit le père Hennepin dans son voyage en un pays plus grand que l'Europe. Champlain dit la même chose des Sauvages du Canada. « Si, dans les premiers rapports qu'on a eus avec ces peuples, on remarque de la contradiction dans les témoignages en matière de religion, cela peut tenir à ce que plusieurs de ces peuplades regardaient comme un sacrilége de révéler aux étrangers les principes de leur religion. Le fait est affirmé par un auteur virginien de Notrois, initié depuis aux sciences européennes ». (*Cérémonies de tous les peuples*, t. I$^{er}$, p. 3.)

### XXII. — Cosmogonie louisianaise.

Le père Hennepin (*Cérémonies et coutumes de tous les peuples du monde*, t. I$^{er}$, *Idolâtres,* p. 80), dans la nouvelle découverte de l'Amérique septentrionale, nous révèle des traditions des peuples de la Louisiane, qui ne sont, qui ne peuvent être que des souvenirs de la Bible. Souvenirs mêlés d'anachronismes, mais parfaitement reconnaissables. C'est le récit de la création mêlé à celui du déluge. Le voici tel que nous le présente cet auteur.

La plus grande partie de ces Barbares croient à la création du monde. « Le ciel », disent-ils, « la terre, les hommes, ont été faits par une femme, qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est le principe du bien, *la femme, la cause du mal* ».

D'autres Sauvages de ce continent croient qu'un certain esprit, que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Oké*, et d'autres Sauvages qui demeurent au bas du fleuve Saint-Laurent *Atahauta*, est le créateur du monde, et qu'un nommé Missou en a été le réparateur après le déluge. Ils disent que Missou allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand lac qui, venant à déborder, couvrit la terre en peu de temps. Ils ajoutent que, par le moyen de quelques animaux, il répara le monde avec cette terre. Les Sauvages qui habitent le haut du fleuve Saint-Laurent et du Mississipi disent qu'une femme descendit du ciel, et voltigea quelque temps en l'air, cherchant où poser son pied. La nature lui offrit son dos; elle l'accepta et y fit sa demeure; la mer amena autour des immondices et forma une grande étendue de terre. Cependant la solitude ne plaisait pas à cette femme; il descendit d'en haut un esprit qui, la trouvant endormie, s'approcha d'elle. Elle accoucha de deux garçons qui sortirent de son côté. Les enfants devenus grands s'occupèrent de la chasse, et comme l'un était beaucoup plus habile chasseur que l'autre, la jalousie fit bientôt naître la discorde. Ils vécurent dans une haine irréconciliable. Le maladroit, dont l'humeur était farouche, traita son frère si mal que celui-ci fut obligé de quitter la terre et de se retirer dans le ciel. Après cette retraite, l'esprit retourna vers la femme, et de cette seconde entrevue naquit une fille qui

est la mère des peuples de l'Amérique septentrionale. Les rédacteurs des *Cérémonies religieuses des peuples du monde* n'ont pu s'empêcher, malgré leurs préventions antireligieuses, de reconnaître dans ces récits l'histoire d'Adam converti en femme, et celle d'Abel et de Caïn.

Voici la cosmogonie d'une des peuplades de la Virginie, d'après Parchat. (*Cérém. rel. des divers peuples*, t. I<sup>er</sup>, p. 117.)

« Ils supposent Dieu éternel. Comme il avait résolu de créer le monde, il créa d'abord une classe de dieux inférieurs. C'est la création des anges de la Bible, et au même moment où la placent les saints Pères. Il les établit pour gouverner l'univers après avoir emprunté leur secours pour le créer. Après cela il créa le soleil, la lune et les étoiles. Ceux-ci sont d'un ordre inférieur aux autres dieux. La première chose que les dieux créèrent, ce fut l'eau : ils en tirèrent toutes les créatures tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme. Elle devint enceinte d'un de ces dieux créateurs. Voilà l'origine du genre humain ».

Sauf la couleur païenne et ce qui regarde l'homme, voilà bien l'ordre et la disposition de la création du monde d'après Moïse. Garcilasso de la Vega rapporte des choses à peu près semblables de la Floride.

XXIII. — Cosmogonie de saint Paul, au nord-est de Détroit.

M. Badin parle comme il suit de la nation des Sioux (*Annales de la propagation de la foi*, t. IV, p. 537) : « Voici un aperçu de la religion des Cinq-Nations. Ils ont une petite teinture de l'Ancien Testament. Au commencement », disent-ils, « le Grand-Esprit ne fit que des hommes qui furent le premier monde ; il inspira à un homme qui s'ennuyait de prendre une de ses côtes et d'en faire une femme. Et, en conséquence, ils croient que la femme a une côte de plus que l'homme ; d'autres disent qu'il prit de la cendre bien cuite pour en faire une femme ».

XXIV. — Les Taïtiens.

Le capitaine de Bovis, après avoir rapporté plusieurs choses sur le culte des Taïtiens, ajoute ces paroles (Bovis, capitaine de vaisseau, dans les *Annales de philos.*, t. LIV, p. 126) :

« Il y a pourtant au-dessus de tout ce que nous venons de dire une tradition qui paraît tenir à un autre ordre d'idées : elle est très-ancienne. Dans le principe il n'y avait rien, excepté le Dieu *Jahiho ;* il y eut ensuite une étendue d'eau qui recouvrait les abîmes, et le Dieu Tino-Taata flottait à la surface ».

Que le lecteur compare et réunisse dans une pensée générale ces traits épars, et il y retrouvera toutes les pensées principales de la Genèse.

XXV. — Cosmogonie des Chiquès, d'après le livre sacré *Popol-Wu.*

Ainsi s'exprime le livre sacré des Chiquès, *Popol-Wu*, qui existait avant la découverte de l'Amérique.

« Le créateur et le formateur, la mère, le père de la vie, de l'existence, est celui par qui tout agit et respire, père et vivificateur de la paix des peuples, de ses vassaux civilisés, celui dont la sagesse a médité l'excellence de tout ce qui existe au ciel, sur la terre, dans les lacs et la mer.

« Voici le récit comme quoi tout était en suspens, tout était calme et silencieux, tout était immobile, tout était paisible et vide dans l'immensité des cieux.

« Voilà donc la première parole et le premier discours ; il n'y avait pas encore un seul homme sur la terre ; pas un animal, pas d'oiseaux, de poissons, d'écrevisses, de bois, de pierres, de fondrières, de ravins, d'herbes ou de bocages ; seulement le ciel existait.

« La face de la terre ne se manifestait pas encore. Seule la mer paisible était, et tout l'espace des cieux.

« Il n'y avait encore rien qui fût corps ni qui se comparât à autre chose ; rien qui se balançât, qui fît le moindre frôlement, qui fît entendre un son dans le ciel.

« Il n'y avait rien qui existât debout. Il n'y avait que l'eau paisible, que la mer calme et seule dans ses bornes, car il n'y avait rien qui existât.

« Ce n'était que l'immobilité et le silence dans les ténèbres, dans la nuit. Seul aussi, le créateur, le formateur, le dominateur ; le serpent couvert de plumes, ceux qui engendrent, ceux qui donnent l'être, sont sur l'eau comme une lumière grandissante.

« Ils sont enveloppés de vert et d'azur.

« Voilà comment le ciel existe, comment existe également le cœur du ciel ; tel est le nom de Dieu ; c'est ainsi qu'il s'appelle.

« C'est alors que sa parole vint ici avec le dominateur et le Gucumatz dans les ténèbres et dans la nuit, et qu'elle parla avec le dominateur, le Gucumatz.

« Et ils parlèrent : alors ils se consultèrent et méditèrent ; ils se comprirent ; ils joignirent leurs paroles et leurs avis.

« Alors il fit jour pendant qu'ils se consultaient : et au moment de l'aurore l'homme se manifesta, tandis qu'ils tenaient conseil sur la production et la croissance du bois et des lianes, sur la nature de la vie de l'humanité, (opérés) dans les ténèbres et dans la nuit, par celui qui est le cœur du ciel, dont le nom est *Huracan*.

« L'éclair est le premier signe de Huracan, le second est le sillonnement de l'éclair ; le troisième est la foudre qui frappe, et ces trois sont du cœur du ciel.

« Alors ils vinrent avec le dominateur, le Gucumatz, alors on tint conseil sur la vie civilisée : comment se feraient les semailles, comment se ferait la lumière, qui seront le soutien et le nourricier (des dieux).

« *Qu'il soit fait ainsi.* (*Et factum est ita.*) Remplissez-vous, fut-il dit. Que cette eau se retire et cesse d'embarrasser *afin que la terre ici existe.* (*Et appareat arida.*) Qu'elle se raffermisse et présente sa surface, afin qu'elle s'ensemence et que le jour luise au ciel et sur la terre ; car nous ne rece-

vrons ni gloire ni honneur de tout ce que nous avons créé et formé jusqu'à ce qu'existe la créature humaine, la créature douée de raison.

« C'est ainsi qu'ils parlèrent pendant que la terre se formait par eux.

« C'est ainsi qu'eut lieu véritablement la création ; comme quoi la terre existe : Terre », dirent-ils ; « et à l'instant elle se forma. (*Paroles bibliques.*)

« Comme un brouillard ou un nuage eut lieu sa formation dans son état matériel, lorsque, semblables à des homards, apparurent sur l'eau les montagnes, et en un instant les grandes montagnes furent.

« Seulement, par une puissance et un pouvoir merveilleux, on put faire ce qui s'était résolu sur l'existence des monts et des vallées, instantanément avec la création du bois, des cyprès et des pins qui apparurent à leur surface.

« Et ainsi Gucumatz fut rempli d'allégresse : — Tu es le bienvenu, s'écria-t-il, ô Cœur du ciel, ô Hurakan, ô sillonnement de l'éclair, ô foudre qui frappe. — Ce que nous avons créé et formé aura son achèvement, répondirent-ils.

« Et d'abord ils formèrent la terre, les monts et les plaines ; le cours des eaux fut divisé ; les ruisseaux s'en allèrent serpentant entre toutes les montagnes. C'est dans cet ordre que les eaux existèrent lorsque les grandes montagnes furent dévoilées.

« Ainsi fut la création de la terre lorsqu'elle fut formée par ceux qui sont le cœur du ciel et de la terre ; car ainsi se nomment ceux qui les premiers la fécondèrent : le ciel et la terre encore inertes étant suspendus au milieu de l'eau.

« Telle fut sa fécondation, lorsqu'ils la fécondèrent, tandis que son achèvement et sa composition se méditaient par eux.

« ...Alors parla celui qui engendre, celui qui donne l'être : — Est-ce donc pour rester silencieux, est-ce pour demeurer sans mouvement qu'il y a l'ombre des bois et des lianes ? Après quoi il est bon qu'il y ait *des êtres pour les garder*.

« Alors donc ils distribuèrent aux cerfs et aux oiseaux leurs demeures. Ils dirent aux cerfs : — Dans les bois vous vous multiplierez. Ainsi fut fait comme il leur fut dit.

« Ils dirent : alors la création et la formation de l'homme eurent lieu : de terre glaise ils firent sa chair ».

On ne peut dire que les rédacteurs du Popol-Wu aient eu connaissance de notre Bible dans les temps modernes, puisqu'on est certain que ce livre a été écrit avant Christophe Colomb ; et pourtant on croirait que ses auteurs ont lu les premiers chapitres de la Genèse.

Nous terminerons ici notre série de cosmogonies des différents peuples anciens et modernes. Nous pourrions encore fournir bien d'autres témoignages de plusieurs tribus particulières, d'après le récit des voyageurs autour du monde, mais ils n'ajouteraient rien à ce concert d'affirmations en faveur de la création par un Dieu tout-puissant et éternel, en faveur souvent de la succession des opérations divines dans cette création telle que nous l'expose la Bible. Au surplus, nous parcourrons bientôt de nouveau

l'univers en parlant d'Adam, de l'Eden, et du déluge, et un grand nombre de peuples non cités ici paraîtront à leur tour, comme témoins, même à l'égard de la création.

Nous espérons que notre désir d'être complet nous fera pardonner la longueur de ces exposés, et qu'on les regardera comme un puissant démenti donné par tous les peuples aux idéologues panthéistes et matérialistes de notre époque, qui ne sont que les plagiaires des sophistes des derniers temps de la philosophie grecque. On avait oublié Pythagore, Platon et l'ancienne tradition.

---

# CHAPITRE IV

## DÉCHÉANCE DE L'HOMME

I. Traditions grecques et romaines. — II. Traditions thibétaines et mongoles. — III. Traditions chinoises. — IV. Traditions mexicaines. — V. Les Psylles ; — empire de l'homme sur les animaux.

### I. — Traditions grecques et romaines.

De tous les auteurs grecs et romains, c'est Ovide qui réunit le plus complétement les traductions grecques et romaines sur l'Eden.

« L'âge d'or (Ovide, *Métam.*, liv. I^er^) naquit le premier. Il garda volontairement, sans contrainte et sans lois, la bonne foi et la justice. Les hommes ne connaissaient ni la crainte ni les supplices ; on ne lisait point publiquement sur l'airain des paroles menaçantes, on ne voyait pas de coupables, tremblants, redouter les regards de leurs juges, ni la sûreté commune être l'ouvrage des magistrats.

« Les pins abattus sur les montagnes n'étaient pas encore descendus sur l'Océan pour visiter des plages inconnues. Les mortels ne connaissaient d'autres rivages que ceux qui les avaient vus naître. Les cités n'étaient défendues ni par des fossés profonds ni par des remparts. On ignorait et la trompette guerrière et l'airain recourbé du clairon. On ne portait ni casque ni épée ; et ce n'étaient pas les soldats et les armes qui assuraient le repos des nations.

« La terre inculte, sans être ni tourmentée par le râteau, ni déchirée par la charrue, donnait tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombait de l'arbre de Jupiter. C'était alors le règne d'un printemps éternel. Les doux zéphirs animaient de leurs tièdes haleines les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisait d'elle-même d'abondantes moissons. Dans les campagnes s'épanchaient des fontaines de lait, des fleuves de nectar, et l'écorce du chêne distillait le miel en bienfaisante rosée ».

Virgile nous donne aussi la description de l'âge d'or, mais c'est sous la forme de prophétie. Ce curieux tableau n'a rien de saillant par rapport à la chute de l'homme ; nous le réservons pour le moment où nous parlerons de l'attente d'un Messie.

A Epidaure (Tressan, t. I^er^, p. 323), on honorait Esculape sous la figure d'un serpent ; on le représentait également sous la figure d'un homme.

Le polythéisme est une des plus graves erreurs où l'ennemi du genre humain ait fait tomber les hommes. Dans cette apothéose de la nature, le démon n'avait garde d'oublier de se faire adorer lui-même, sous la figure

que Dieu lui avait permis de prendre pour tenter nos premiers parents au paradis terrestre.

« Prométhée (Apollodore, *de Diis*), ayant formé des hommes de terre et d'eau, leur communiqua le feu qu'il avait furtivement dérobé à Jupiter. Ce maître des dieux le livra à Vulcain, qui dut le fixer et le lier sur le Caucase, une montagne de Scythie, où Prométhée fut attaché avec des clous et relégué pendant un grand nombre d'années. Vers lui, chaque jour, un aigle dirigeait son vol, afin de se repaître des fibres de son cœur, qui renaissaient chaque nuit. On assure que Prométhée endura ce supplice pour le larcin du feu, jusqu'à ce que Hercule vînt rompre ses liens ».

Clément d'Alexandrie nous révèle une portion des mystères grecs dans son *Exhortation aux gentils*.

Il montre les païens livrés aux orgies de Bacchus, couronnés de serpents et appelant Eve à grands cris. « Et c'est », dit-il, « cette Eve qui a ouvert la porte aux erreurs. Cette Eve dont le nom, quand il est prononcé avec une forte aspiration, ressemble à celui du serpent. Or, cet animal, consacré par un rite mystérieux, fait le fond du culte de Bacchus ».

II. — Traditions thibétaines et mongoles.

On peut assurer, dit M. l'abbé Bertrand (*Dict. des religions*), que toute l'économie de la religion bouddhique repose sur la donnée de la déchéance de l'homme et sur les moyens de parvenir à sa réhabilitation. Voici un passage frappant du système religieux thibétain-mongol, une des principales branches du bouddhisme. Ce passage n'a pu être copié dans nos livres saints, et il offre plus d'une analogie avec eux.

La traduction est de Frédéric Ozanam.

« — Les hommes qui habitent maintenant sur la terre, viennent des prits célestes, qui méritèrent par leur révolte d'être chassés du ciel.

« — Quoiqu'on pût reconnaître chez tous ces exilés la différence de leur premier état et de leur état actuel, cependant la divinité de leur origine se manifestait par une foule de perfections irrécusables qui leur restaient encore. Ceux qui se fixèrent sur la terre que nous habitons étaient égaux à tous les autres et par les forces physiques et par les qualités spirituelles dont ils étaient doués... Tout s'accomplissait au gré de leurs désirs. Leurs visages rayonnaient de lumière. Ils s'enlevaient sur des ailes, vivaient sans nourriture, et perpétuaient leur race sans union charnelle. Quatre-vingt mille ans étaient le terme de leur longue carrière, leurs enfants étaient aussi parfaits qu'eux-mêmes.

« — Mais ce bienheureux état ne fut pas de longue durée, et bientôt nos premiers pères virent s'échapper par leur faute toutes ces félicités qui avaient jusqu'alors embelli leur existence.

« — A la surface du sol croissait en abondance la plante du schimae, blanche et douce comme le sucre ; son aspect séduisit un homme qui en mangea et en offrit à ses semblables, et tout fut consommé.

« — Ils connurent qu'ils étaient nus ; une subite fermentation se fit sentir dans l'intérieur de leurs corps, et rendit nécessaire les organes

sécrétoires, qu'elle produisit en effet. La faim s'empara de leurs entrailles, les ailes disparurent; ils furent enchaînés à la terre, et le nombre de leurs années fut réduit de moitié. Aussi longtemps que leurs figures avaient été rayonnantes de feu, ils portaient avec eux la lumière sur leurs pas; mais quand le péché leur eut ravi ce merveilleux éclat, une nuit éternelle menaça de les engloutir.

« — C'est alors que les dieux procédèrent à la création du soleil, de la lune et des étoiles. Les hommes eurent recours à des vêtements pour voiler leur nudité. La plante schimae, recherchée avec un avide empressement, disparut bientôt de la surface du sol. Les hommes eurent recours ensuite au miel sauvage, puis au fruit du *salla*. Bientôt cette ressource elle-même vint à leur manquer, parce que chacun, poussé par une inquiète sollicitude, amassait des aliments pour les tenir en réserve. La richesse des uns, l'indigence des autres, amenèrent des actes de violence, des injustices, des perfidies, des abus de pouvoir et l'inégalité des conditions. A mesure que la vertu se perdit, la durée de la vie alla en s'abrégeant; de quatre-vingt mille ans, elle descendit à trente, à vingt, à dix mille ans, enfin à cent années, qui semblent le plus haut terme auquel puissent aspirer les générations actuelles — ».

« On a remarqué, dans ce curieux et important passage, d'abord la confusion de la chute des anges avec celle de l'homme, ce qui, bien loin d'en infirmer la valeur, l'augmente, car cela lui donne un caractère frappant de tradition primitive. Ensuite, dans l'exagération de la vie des premiers patriarches, on voit que la proportion de la dégradation de force vitale suit celle qui est indiquée dans la Bible; donc cela n'est pas copié. Voilà une pièce d'une véritable importance.

« La chute du premier homme et le péché originel sont des dogmes de la religion de Zoroastre. Cette faute a eu Ahriman pour premier principe. Avant que l'esprit du mal eût tourmenté les humains, et que ceux-ci eussent abusé de leur tranquillité et de leur bonheur, les vertus et la piété régnaient dans le monde; c'était l'âge d'or des Parsis. Les désordres du siècle de corruption introduisirent les guerres et les maladies. Le mal arriva, parce que l'homme méconnut son créateur et se soumit à l'empire des *Dews* ou des démons. C'est sans doute pour purifier l'homme à sa naissance que les Parsis font passer par le feu et par l'eau l'enfant qui vient de naître ».

### III. — Traditions chinoises.

M. l'abbé Bertrand, dans son *Dictionnaire des religions*, p. 234, au mot *King*, résume ainsi l'enseignement de l'Y-King sur ce sujet :

« Alors (au commencement) », dit l'Y-King, « le ciel et la terre avaient chacun la place qui leur convient: la terre soumise au ciel, le ciel protégeant la terre. Il y avait une continuelle et douce correspondance de l'un à l'autre. L'année s'écoulait sans cette inégalité de saisons que l'on éprouve aujourd'hui; leur ordre n'était pas troublé; elles formaient comme un éternel printemps : il n'y avait point de pluies violentes ni de tonnerre, ni

de vents impétueux ; les deux éléments qui composent les choses matérielles, étaient d'une parfaite concorde ; toutes les parties de l'univers conservaient entre elles un concert inaltérable ; le soleil et la lune sans ténèbres et sans taches brillaient d'une pure et éclatante lumière; les cinq planètes suivaient leur cours sans écart. L'homme habitant un monde si réglé et si magnifique, ne voyait rien qui ne contribuât à contenter ses désirs : uni au dedans à la souveraine raison, il exerçait la justice au dehors ; n'ayant rien de faux dans le cœur, il goûtait une joie toujours pure et tranquille; ses actions étaient simples et sa conduite sans artifices. Le ciel l'aidait à augmenter ses vertus, et la terre, produisant d'elle-même avec abondance, lui procurait une vie délicieuse ; les êtres vivants n'avaient pas à craindre la mort, et les créatures ne se nuisaient pas mutuellement. Les animaux et les hommes étaient dans une espèce d'amitié ; l'homme ne pensait pas à leur nuire, et ils n'avaient pas la volonté de lui faire du mal ; il habitait un lieu délicieux ; c'était le séjour des immortels.

« Dans les *Kings*, cet état est appelé *le ciel antérieur*. Voici ce qu'on lit du ciel postérieur ou de l'état de chute. — La nature de l'homme telle qu'il la reçut du ciel était tranquille, en paix, sans guerre intestine : un objet l'excita ; de là le mouvement et le trouble; ce qui est la concupiscence de la nature, l'objet agissant : il y eut une connaissance très-claire ; le bien et le mal parurent ; les désirs et les aversions étaient sans règles au dedans, la connaissance grandit au dehors, et on ne réfléchissait plus sur soi-même ; la raison du ciel fut éteinte et la concupiscence domina partout ; les crimes sortirent de cette funeste source, les faussetés, les mensonges, les rivalités, les impuretés, les violences, puis les maladies incurables, et en un mot le désordre général dans la nature, l'âme était une puissance lumineuse, elle fut obscurcie. On doit aujourd'hui travailler à lui rendre sa lumière. C'est en détruisant les faux désirs et l'amour-propre qu'on aperçoit la raison céleste.

« Il est dit ailleurs qu'un esprit superbe se révolta contre le *Ti* ou le seigneur, voulant se faire *Ti* lui-même ; qu'il entraîna dans sa révolte neuf troupes d'intelligences dont il était le chef; que les colonnes du ciel en furent ébranlées, que le ciel s'inclina, d'où s'ensuivit un changement dans le cours du soleil, de la lune et des astres ; que le désastre s'étendit jusqu'à l'homme, que la terre en fut émue jusque dans ses fondements et qu'elle s'écroula, ce qui produisit une terrible inondation ».

Ces mêmes livres parlent d'un troisième état du monde, devant rétablir la nature par l'intermédiaire d'un personnage céleste, appelé le Saint. Nous nous en occuperons à propos des prophéties.

Tous les rêves des Tao-sée, sur je ne sais quel pays de délices et de félicité habité par des sages, qui ont évité la mort en cultivant leur âme par le désagrément des sens, la méditation et l'oubli de tout, tiennent évidemment aux traditions de l'état d'innocence et du paradis terrestre.

Nous ne nous étendrons pas sur la durée de la vie des premiers hommes. Les Tao-sée l'ont allongée de manière à ne pouvoir laisser méconnaître qu'ils parlent des temps avant le déluge. Les idées mêmes de Tsien-tien, ciel antérieur, et de Heou-tien, ciel postérieur, et leurs dix Ky ou généra-

tions, suivent de si près la vraie histoire du genre humain, que la critique ne peut guère douter que celle-ci ne soit la source d'où dérivent ces récits. Les Tao-sée, qui se piquent de philosophie et d'érudition, se noient, en voulant traverser le déluge pour arriver aux premières générations, parce qu'ils confondent, faute de principes, ce qu'ils trouvent dans leurs écrivains sur l'état d'innocence et les temps avant le déluge. Il n'y a que le glaive de la foi de l'Eglise qui puisse couper ce nœud gordien. Il faut ajouter aussi que ceux qui ont écrit sur ces matières, lorsque les traditions étaient déjà mêlées de fables, ont commencé les premiers à embrouiller la matière.

### IV. — Traditions mexicaines.

Cihuacohualt est l'Eve des Mexicains, d'après Humboldt. (M. Bertrand, *Dict. des religions.*) On l'appelle encore Quilaztli ou Tonacacihua, la femme de notre chair ; elle est la compagne de Tonacateuctlé.

« Les Mexicains », dit Humboldt, « la regardent comme la mère du genre humain, et après le dieu du paradis céleste, *Ometeuctli*, elle occupait le premier rang parmi les divinités d'Anahuac. On la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée mise en pièces par le Grand-Esprit *Teztlaticopa*, ou par le soleil personnifié, le dieu *Tonatiuh*. Ces allégories rappellent d'antiques traditions de l'Asie : on croit voir dans la femme au serpent des Aztèques, l'Eve des peuples sémitiques ; dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent *Kaliya* ou *Kalinaga*, vaincu par *Vichnou* lorsqu'il prit la forme de *Khrichna*. Le Tonatiuh des Mexicains paraît aussi être identique avec le *Khrichna* des Indiens chanté dans le *Bâghavata* des Pouranas, et avec le *Mithra* des Perses. Les plus anciennes traditions des peuples remontent à un état de choses où la terre, couverte de marais, était habitée par les couleuvres et d'autres animaux à taille gigantesque. L'astre bienfaisant, en desséchant le sol, délivra la terre de ces monstres aquatiques ».

Humboldt continue en donnant l'explication du même monument : « Derrière le serpent qui paraît parler à la déesse Cihuacohualt, se trouvent deux figures nues. Elle sont de couleurs différentes, l'une blanche, l'autre noire ou bleue, et paraissent dans l'attitude de se battre. On pourrait croire que les deux vases que l'on observe au bas de la peinture et dont l'un est renversé, font allusion à la cause de cette rixe.

« La femme au serpent était regardée au Mexique comme mère de deux enfants jumeaux. Ces figures nues sont peut-être les enfants de Cihuacohualt ; elles rappellent le Caïn et l'Abel des traditions hébraïques. Je doute d'ailleurs que la différence de couleur que l'on remarque entre les deux figures indique une différence de race, comme dans les peintures égyptiennes trouvées dans les tombeaux des rois de Thèbes, et dans les ornements moulés en terre, et appliqués sur les caisses de momies de Sakhara. En étudiant avec soin les hiéroglyphes historiques des Mexicains, on croit reconnaître que les têtes et les mains des figures sont peintes au hasard tantôt en jaune, tantôt en bleu, tantôt en rouge ».

### V. — Les Psylles ; — empire de l'homme sur les animaux.

L'abbé Souchay a fait un travail curieux sur les Psylles, peuples d'Afrique que tous les anciens ont regardés comme ayant conservé de l'autorité sur tous les reptiles les plus dangereux. Nous ne sommes nullement obligés d'accepter les faits suivants, mais on peut les regarder comme un souvenir traditionnel de l'empire du premier homme sur les animaux.

« Au milieu de ces monstres cruels », dit-il, « dont les étrangers étaient victimes, les Psylles, s'il faut en croire presque tous les anciens, vivaient sans alarmes et sans périls. Ils n'avaient rien à craindre des cérastes mêmes, c'est-à-dire des serpents les plus dangereux. Soit science naturelle ou magie, soit sympathie ou privilége de la nature, ils en étaient seuls respectés, et tel était leur ascendant sur tous les reptiles, que ceux-ci ne pouvaient pas même soutenir leur présence : on les voyait tout à coup tomber dans un assoupissement mortel, ou s'affaiblir peu à peu, jusqu'au moment où les Psylles disparaissaient. Un privilége si rare, et que, suivant Dion, la nature n'accordait qu'aux mâles seuls, à l'exclusion des femmes, devait en faire comme un peuple séparé des autres nations ; aussi furent-ils appelés de la sorte, selon Martinius, de l'arabe *psyl*, qui signifie séparé [1] ».

On reconnaîtra un reste de cette puissance de l'homme sur les animaux dans les relations des missionnaires.

« Les chrétiens m'ont raconté une chose que je regarde comme un miracle de la divine Providence. (*Propag. de la foi*, t. V, p. 363 ; — lettre de M. Gagelin, l'illustre martyr.) Il y a, dans ces pays, beaucoup de tigres qui, chaque année, dévorent quelques païens ; mais ils respectent les chrétiens. Il est inouï qu'aucun d'eux ait été pris, quoiqu'ils rencontrent souvent le tigre dans les bois ou ailleurs. Un jour même le tigre est venu s'accroupir devant l'église, pendant qu'ils y étaient assemblés pour prier. Il est ensuite allé se prendre dans un piége à quelque distance de là. Il paraît que le bon Dieu ne veut pas que ces pauvres néophytes, qui, à raison de leur éloignement, doivent tous mourir sans sacrements, soient surpris par une mort soudaine et imprévue.

« On ne peut nier non plus que l'homme a conservé un empire encore considérable par son seul regard sur les animaux domestiques ».

« Croiriez-vous que l'on retrouve encore (*Propag. de la foi*, t. V, p. 78 ; — lettre de Mgr Bruguière, Bangkok 1829) dans le tigre et l'éléphant un reste de l'empire que Dieu avait donné autrefois à Adam sur tous les animaux ? Le tigre, comme je l'ai déjà dit, ne peut point soutenir le regard de l'homme ; et lors même qu'il l'a égorgé, il lui arrache la peau du crâne et la fait tomber sur son visage, pour s'épargner la vue d'un objet si effrayant pour lui. L'éléphant voit de même avec peine un homme placé directement devant lui, même à une certaine distance ; et pour l'obliger à se ranger par côté, il tire de son estomac une gorgée d'eau dont il inonde

[1] *Mémoires de l'Académie*, t. VII, p. 273. — *Vie de Callias Nicand.* — Apud Plinium, *Hist. anim.*, l. XVI, c. XXVIII. — *Agath.* apud Plinium, loco cit., l. IX. — Pacast, *de Symb.*, c. XXVIII. — Cor. Sev., in *vit. Pyth. Agath.* — apud Ælian., lib. XXVI, c. XXVII.

le curieux indiscret ; quand il est sur le point de percer un homme avec ses dents, il ferme les yeux, ce qui quelquefois donne à celui-ci la facilité de se sauver ».

Ce qui rend les récits précédents tout à fait acceptables, c'est l'empire que certains hommes de nos jours exercent sur les lions et quelques autres bêtes sauvages.

Voilà une réunion de documents bien significatifs rappelant l'Eden primitif et la chute de l'homme. Il y a encore toute une étude à faire sur les sacrifices ; mais tant de bons esprits ont parlé dans le sens de Joseph de Maistre sur cette intéressante matière, que nous y renvoyons pour le moment, nous réservant d'y revenir à la fin de cet ouvrage, dans une dissertation particulière où nous aurons aussi à revoir l'histoire mythique du serpent.

---

# DEUXIÈME ÉPOQUE

## DU DÉLUGE A ABRAHAM

### CHAPITRE PREMIER

#### LE PATRIARCHE NOÉ

I. Les causes et les circonstances du déluge d'après les traditions japonaises, babyloniennes et grecques. — II. Fêtes commémoratives du déluge. — Hiéroglyphes, la composition de certains mots et même l'ancienne astronomie rappelant cet événement. — III. Médaille d'Apamée offrant, selon plusieurs savants, un souvenir du déluge de Noé. — IV. L'arc-en-ciel signe d'espérance. — V. De la nourriture des premiers hommes. — Abstinence du sang des animaux. — VI. Premières habitations des hommes après le déluge. — VII. Irrévérence de Cham envers Noé. — VIII. Le tombeau de Noé. — IX. Science des premiers hommes.

La deuxième époque, comme la première, surabonde en documents concernant le récit des faits qui s'y sont accomplis, dont le principal est le déluge universel. La narration suivante renfermera seulement quelques-uns des documents les plus clairs et les plus autorisés, et nous réunirons dans un chapitre spécial les histoires particulières du déluge, telles que les premières annales des anciens peuples nous les ont conservées. C'est à ces pièces que nous renverrons souvent comme à des sources.

I. — Les causes et les circonstances du déluge d'après les traditions japonaises, babyloniennes et grecques.

« Sous le règne du patriarche (voir le déluge japonais au chapitre suivant) sous lequel arriva le déluge, est-il dit dans les anciens livres japonais, la méchanceté des hommes, que la prospérité et les richesses de leur commerce avaient corrompus, alla jusqu'à se livrer aux plus grands crimes et à mépriser la divinité. Celle-ci résolut alors de submerger et de détruire tous les hommes par un déluge.

« Mais il y avait un homme vertueux et religieux : c'était le chef de cette génération; il n'avait pris aucune part aux crimes de ses contemporains. Averti de la catastrophe qui menaçait les impies, il fit connaître à tous la colère céleste et les malheurs qui les attendaient, mais il ne fut pas écouté ».

Continuons ce récit avec les auteurs assyriens et babyloniens : Bérose, Abydène et Polyhistor.

« Pendant que le dixième roi ou patriarche régnait, le plus ancien des dieux lui apparut en songe le quinzième jour du mois de Dæsius, et lui annonça que les hommes seraient détruits par un déluge. Il lui ordonna d'écrire par ordre toutes les choses qui devaient être conservées : celles qui

remontent aux principes des choses, les moyennes et celles qui sont les dernières, et de les enfouir dans la terre à Siparis, ville du soleil; puis il lui ordonna de fabriquer un vaisseau, et après y être monté avec ses parents et ses amis, de se confier à la mer. Il obéit : il prépara les choses nécessaires, la nourriture, la boisson. Il réunit les animaux, les volatiles, les quadrupèdes. Toutes choses ainsi disposées, il demanda où il devait diriger sa navigation. « Aux dieux », lui fut-il répondu ; et il fit des vœux pour obtenir un sort favorable aux hommes. S'étant ainsi conformé aux ordres divins, et ayant préparé un navire de cinq stades, large de deux, il y introduisit toutes ses provisions, sa femme, ses enfants et ses amis. Le déluge s'étant déclaré et ensuite ayant diminué, Xisuthrus, ce patriarche contemporain du déluge, lâcha quelques oiseaux qui, n'ayant point trouvé de nourriture ni de lieux pour se reposer, retournèrent au vaisseau. Après quelques jours d'attente, Xisuthrus lâcha de nouveau quelques oiseaux, et ils revinrent portant aux pieds la marque de la vase où ils s'étaient reposés ; mais renvoyés une troisième fois, ils ne revinrent plus. Xisuthrus conjecture alors que la terre, délivrée du déluge, s'élève au-dessus des eaux. Il ouvre un côté du vaisseau ; et, remarquant qu'il est abordé à une montagne, il sort du navire avec sa femme et ses compagnons, il adore la terre, construit un autel et immole aux dieux par reconnaissance. Le lieu où ils descendirent était une montagne d'Arménie, et les nouveaux habitants allèrent occuper les régions de Babylone ».

Nous joignons ici la narration du déluge donnée par Lucien, qui réunit en une seule les traditions syrienne et grecque, mais en employant des noms grecs et non ceux de Bérose ; les noms sont peu importants quand les faits s'accordent si bien : « L'opinion commune attribue à Deucalion le Scythe la fondation du temple d'Hiérapolis. Ce Deucalion est celui sous lequel arriva la grande inondation. On m'a parlé de Deucalion chez les Grecs. Voici ce qu'ils en disent et la substance de leurs traditions : — La race actuelle des hommes n'a pas été la première, mais la génération qui précédait a péri entièrement. Les hommes d'aujourd'hui proviennent de la seconde race, qui s'est multipliée par Deucalion. On raconte de ces premiers hommes que leur brutalité était excessive ; ils commettaient toutes sortes de crimes, violaient leurs serments, ne pratiquaient point l'hospitalité et repoussaient les suppliants. Ils en furent punis par un événement terrible. Tout à coup la terre laisse échapper une énorme quantité d'eau ; il tombe de grandes pluies, les fleuves débordent, la mer passe par-dessus ses rivages, tout n'est plus qu'une masse d'eau où le genre humain périt. Deucalion seul est réservé pour une seconde génération, à cause de sa droiture et de sa piété. Voici comment il fut sauvé : il avait un grand coffre ; il y fait monter ses enfants et sa femme. Lorsqu'il y montait, les porcs, les chevaux, les lions, les serpents et les autres animaux qui vivaient sur la terre viennent à lui couple par couple. Il les reçoit tous : ils ne lui font aucun mal, au contraire, il règne entre eux une grande amitié, grâce à une influence divine. Tous ensemble surnagent dans le coffre, tant que l'eau recouvre la terre ».

Lucien dit ailleurs (*Misantrop.*) : « Au temps de Deucalion, la terre

n'est plus qu'un immense naufrage ; le monde est inondé, et c'est à peine s'il s'en échappe une petite arche, qui conserve le foyer de la race humaine ».

Il est évident que Lucien complète par une autre tradition le récit grec. Il décrit un déluge universel, comme Ovide. Puis, comme la Bible, il fait venir spontanément, et par une assistance divine, tous les animaux vers l'homme juste[1], qui doit par son salut régénérer le monde. Les pierres changées ensuite en hommes par Deucalion et Pyrrha, ne sont-ce pas leurs enfants selon la nature ? En syriaque, le mot *eben* désigne en même temps un enfant et une pierre. Quoi qu'il en soit de cette confusion de sens, ces récits du déluge sont frappants par la ressemblance autant que par l'universalité, comme le lecteur pourra s'en convaincre bientôt.

II. — Fêtes commémoratives du déluge. — Hiéroglyphes, la composition de certains mots et même l'astronomie rappelant cet événement.

Ici l'histoire est confirmée par le culte. Le peuple d'Athènes, une peuplade indienne, et d'autres nations, ont conservé une fête annuelle en mémoire du déluge (voir au chapitre suivant) ; c'est comme un anniversaire du sacrifice d'actions de grâces offert par Noé. A cette fête décrite par Théopompe, on jetait dans un même vase des graines de toutes les espèces, pour les cuire en l'honneur d'un dieu ; et le même historien assure qu'ainsi firent ceux qui avaient échappé au déluge.

Ajoutons à ces faits que le nom de Noé, celui de son vaisseau, et le nombre huit, qui est le chiffre des personnes sauvées au temps du déluge, ont pris place dans plusieurs hiéroglyphes chinois, dans plusieurs mots de différentes langues existantes, enfin dans plusieurs noms de montagnes et de villes autour du mont Ararat : une de ces villes, entre autres, s'appelle *le lieu de la descente*. Est-ce par hasard que le signe de barque et le chiffre huit signifient une navigation heureuse ? Ces hiéroglyphes, ces appellations significatives, sont comme autant de médailles précieuses qui viennent confirmer tous les faits précédemment cités et ceux qui vont suivre.

Donnons la parole à M. de Paravey, qui nous montrera le souvenir du déluge écrit dans les noms des signes des plus anciennes sphères célestes, notamment dans la sphère copte décrite par le Père Kircher, et dans la sphère chinoise.

« Le Père Gaubil nous apprend (*Lettres édifiantes*, t. XXVI, p. 258) qu'au signe solaire chinois *hiuen, hiao*, qui est celui des eaux profondes et qui répond, dit-il, au Verseau des Grecs, les Chinois font présider *Ty*, roi déifié, *Tchouen-hiu*, roi qui domine sur les eaux et sous lequel certains auteurs admettent un déluge. On voit comment les Grecs, les Chaldéens et les Egyptiens ont pu à peu près tracer la figure de leur Verseau, et on ne s'étonnera pas si, autour de cette constellation remarquable, la sphère chinoise offre des astérismes qui se traduisent par *foudres, éclairs, cataractes du ciel qui s'ouvrent ; cris, pleurs, gémissements, danger, qui préside aux dangers, qui veille contre les vices*, et autres noms tous antiques et très-frappants, qui

ne peuvent se rapporter qu'au souvenir d'un grand et affreux désastre, et qui ont singulièrement frappé le savant Lanjuinais, lorsque nous lui avons communiqué, dès 1820, cette partie de la sphère antique et chaldéenne importée en Chine.

« Dans le fleuve de la voie lactée et dans la région du ciel au sud du Verseau, continue M. de Paravey, la sphère copte nous offre un homme qui semble nager ou plutôt se noyer ». (V. Kircher, *Hémisphère sud.*)

III. — Médaille d'Apamée, offrant, selon plusieurs savants, un souvenir du déluge de Noé.

Nous nous contenterons de rappeler le fait, rejetant ailleurs la discussion critique. Cette médaille porte une tête de l'empereur Philippe, et le revers présente un coffre contenant un homme et une femme, avec deux lettres : N. O., que plusieurs supposent avoir été suivies d'une troisième. Sans doute cette pièce, prise isolément, n'aurait pas par elle-même une grande valeur ; mais si on la rapproche de tous les monuments que nous produisons ; si on considère qu'Apamée, en Bithynie, n'est pas éloignée de l'Arménie, qui est toute pleine des souvenirs de l'arche, on sera naturellement porté à regarder cette médaille comme un vrai souvenir de Noé.

IV. — L'arc-en-ciel, donné à Noé comme une espérance, se retrouve dans les traditions primitives.

L'arc-en-ciel, considéré comme signe et comme messager, s'est conservé de différentes manières chez les peuples de l'Orient et de l'Occident. Un groupe de sculpture persane nous montre un vieillard priant devant un arc-en-ciel surmonté d'une espèce de génie ou d'ange. En Chine, dit M. Stolberg, l'arc-en-ciel est tantôt en rapport avec le déluge, tantôt comme un signe donné aux hommes ; en d'autres pays, comme une marque de la bonté de Dieu. C'est en réunissant tous ces traits épars qu'on arrive à reproduire les faits bibliques les moins saillants, et en apparence les plus oubliés.

Il semblerait, d'après Moïse, qu'il n'y avait pas de pluie sur la terre avant le déluge, puisqu'on donne l'arc-en-ciel pour ainsi dire comme une chose nouvelle. Plusieurs savants modernes, et M. Deluc en particulier, ont cru que les rosées nocturnes suffisaient à la vie des plantes ; que la secousse imprimée au monde par le cataclysme a changé l'état de l'atmosphère, et par suite agi sur la vie humaine en rendant l'air moins salubre. Or, ceci est indiqué dans les descriptions de l'âge d'or, où régnait un printemps éternel. Partout donc les moindres circonstances des faits bibliques trouvent un point d'appui dans les traditions.

V. — Puissance de l'homme sur les animaux. — Nourriture des premiers hommes. — La défense de manger le sang des animaux.

Une des choses qui nous ont le plus frappé dans nos recherches sur les

origines des peuples et sur leurs premières habitudes, c'est que la Bible trouve sa justification par l'histoire, non-seulement pour les grands traits et les faits principaux et saillants, mais encore pour les faits secondaires, qu'elle n'indique qu'incidemment et indirectement.

Déjà nous avons cité des textes très-clairs, constatant qu'on n'avait pas oublié, il y a deux ou trois mille ans, l'empire des hommes primitifs sur les animaux. La férocité de quelques-uns n'est pas un état originel, mais secondaire. L'âge d'or supposait la mansuétude des bêtes et leur soumission au roi de la nature. Une des traditions que nous avons rapportées, nous montre les animaux se présentant d'eux-mêmes deux à deux, pour entrer dans l'arche de l'heureux patriarche qui devait faire revivre l'humanité.

Mais voici qui est plus étonnant. Ce que la Bible ne fait que supposer au verset 4 du chapitre IX de la Genèse, la défense de se nourrir du sang des animaux, l'histoire nous le dit très-clairement, à savoir qu'avant le déluge l'homme ne vivait que de végétaux; et c'est sans doute parce qu'ensuite son tempérament, comme la nature elle-même, s'était affaibli, qu'il eut besoin de recourir à une nourriture plus substantielle.

Grâce à Dieu, cette thèse est nettement établie par un savant païen, cruel ennemi du christianisme. Il n'y a rien à ajouter aux faits que Porphyre a réunis dans son ouvrage si curieux et si érudit de l'*Abstinence de la chair des animaux*. Le but de l'écrit tout entier est de ramener les hommes au genre de vie primitif, et le philosophe nous donne des preuves sensibles qu'il n'a jamais cessé d'être en honneur chez une fraction du genre humain; en sorte que les disciples de Pythagore ne seraient que les descendants ou les représentants de ceux qui, au moment où, après le déluge, la permission de manger de la chair fut octroyée, refusèrent d'en profiter et continuèrent le mode d'alimentation plus innocent des anciens. Porphyre établit cette pensée dès le premier chapitre de son premier livre; puis, au livre second, il démontre doctement, par tous les rituels païens sur les sacrifices, que les offrandes primitives du culte ont été, comme au temps d'Abel, des fruits de la terre. Nous ne citerons qu'un passage de cet ouvrage, mais il est là tout entier pour justifier nos affirmations.

Or, Porphyre n'est pas seul à parler dans ce sens. Toute l'antiquité nous vient en aide pour donner raison à Moïse. Et d'abord, la défense inscrite au verset 4 de se nourrir du *sang* des animaux a sa vérification dans la longue pratique des patriarches, du peuple juif, et même des chrétiens. On lit dans les *Actes des Apôtres* (XV, ℣ 29) que cette défense fut renouvelée; et elle subsista non-seulement au temps de Tertullien et de Minutius Félix, mais encore bien avant dans le moyen âge, à l'époque du vénérable Bède et de Raban Maur, ainsi que le remarque Cornelius a Lapide.

L'Ecriture ne nous fournit aucune trace positive de la défense de manger la chair des animaux avant le déluge; mais la permission donnée à Noé, au sortir de l'arche, suppose que l'homme vivait auparavant de fruits et de légumes. Eh bien! cette simple supposition se trouve con-

firmée par les vieilles traditions. Ecoutons d'abord Diodore parlant des Egyptiens.

« Selon la tradition », dit-il, « les anciens Egyptiens vivaient d'herbes; ils mangeaient aussi les tiges et les racines qui croissent dans les marais, et ils en essayaient le goût. Ils recherchaient les plantes d'une douce saveur et offrant une nourriture suffisante à l'appétit de l'homme ». Ovide nous indique les mêmes souvenirs dans la mythologie : « L'homme, satisfait des aliments que la nature lui procurait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombe du chêne ».

Après l'historien et le poëte, écoutons le philosophe, qui a aussi prêté l'oreille aux derniers échos de la tradition primitive.

Remarquons qu'il va parler des hommes appartenant à l'âge d'or, c'est-à-dire aux générations antédiluviennes. Ce point est important. « Dicéarque, le philosophe péripatéticien, un de ceux qui ont fait des tableaux abrégés de l'histoire grecque, exposant les mœurs antiques, dit que les habitants voisins des générations divines, distingués par leur excellente nature et par la pureté de leurs mœurs, firent donner, par cette innocence de vie, à leur siècle, le beau nom d'âge d'or. Or, ces hommes ne mangeaient rien qui eût eu vie, afin de vaquer plus aisément aux exercices de l'intelligence, et de se tenir à l'abri de la dépravation des mœurs. C'est ce siècle fortuné dont les poëtes ont fait une si riante peinture et qu'Homère a célébré. La terre bienfaisante offrait alors abondamment aux mortels la variété de ses fruits. Animés d'une vertueuse émulation, les citoyens se portaient mutuellement à une vie honnête et utile. Voilà l'existence qu'on menait dans les premiers temps... Et il est évident que cette alimentation, simple et légère, a donné naissance au proverbe mis en circulation dans les âges suivants : Alors le gland suffisait... Apprécions donc le courage de ceux qui osent appeler l'abstinence de la chair la source de la justice, puisqu'il est constant, sur la foi de l'histoire et de l'expérience, que l'usage cruel que nous faisons des animaux nous a conduit aux injustices, au luxe et aux guerres. (Porphyre, *Abst.*, liv. II.)

Il nous semble que cet exposé ne laisse rien à désirer en faveur de ce que la Genèse nous dit des animaux, au chapitre IX.

### VI. — Premières habitations des hommes après le déluge.

Le Seigneur répète quatre fois, avec une insistance pleine de bonté paternelle, la promesse qu'il n'enverra plus de déluge pour se venger des crimes des hommes. Les enfants de Noé furent longtemps effrayés par le souvenir de l'épouvantable catastrophe : cette attention de Dieu le prouve. Il est vraisemblable qu'ils ne se décidèrent que bien tard à quitter les plateaux des montagnes; aussi a-t-on découvert sur ceux de l'Hymalaya et dans plusieurs régions élevées de l'Asie, des cavernes qu'on suppose avoir été creusées par les premières générations humaines après le déluge. Les ouvrages du savant M. de Paravey en signalent très-fréquemment.

Le fait de la plantation de la vigne n'a été consigné nulle part d'une

manière positive dans les traditions profanes, si ce n'est dans la mythologie.

VII. — Irrévérence de Cham envers Noé.

Nous n'avons qu'un témoignage correspondant à l'action *irrespectueuse* de Cham et à la *malédiction* de Chanaan (Genèse, VIII), c'est l'accomplissement de la prophétie formulée neuf siècles et écrite environ cent ans avant l'événement. Mais le fait est irrécusable. Lorsque les douze tribus d'Israël, conduites par Josué, vinrent prendre possession de la terre des enfants de Chanaan, elles avaient un titre doublement légitime à son occupation, d'abord l'excès de corruption de ces peuples que Dieu voulait punir, et ensuite la prophétie de Noé qui avait prévu ces sinistres mais justes châtiments. Au temps de la guerre des Carthaginois avec les Romains, le chapitre IX de la Genèse à la main, l'observateur aurait pu annoncer avec confiance la défaite des fils de Chanaan par les ancêtres des redoutables guerriers dont Daniel venait de proclamer avec tant de précision, sur les bords de l'Euphrate, la future et immense domination.

Nous verrons bientôt saint Augustin consacrer un de ses sermons à expliquer la réalisation de la prophétie de Noé.

VIII. — Le tombeau de Noé.

Les Orientaux croient posséder le tombeau de Noé et de ses enfants. Il n'y a pas à discuter sur l'authenticité de ce monument. (*Annales de philosophie*, t. VI, p. 108. — *Irisch-Rambler.*) D'abord l'histoire n'a pas conservé les traces du lieu où le patriarche aurait passé sa vie après le déluge. Mais, sans rien affirmer et sans rien nier, il se peut que les Juifs qui, depuis près de trente siècles habitent l'Assyrie, aient eu quelques renseignements ignorés de nous sur la sépulture du premier patriarche post-diluvien. D'après plusieurs Pères jésuites, Noé aurait fini ses jours en Chine, et sa présence expliquerait la croyance et les mœurs demeurées pures si longtemps dans ce pays; elle expliquerait aussi le respect traditionnel de ce peuple pour les vieillards. En tous cas, le nom si respectable de Noé et de ses enfants est vivant et ne vieillira jamais.

IX. — Science des premiers hommes.

Ammien-Marcellin rapporte une tradition sur le déluge qui est conforme à celle de Josèphe et des Egyptiens. « On appelle syringes certains réduits souterrains et tortueux, que les hommes chargés de conserver les rites sacrés, sachant que le déluge devait arriver et redoutant la perte des anciennes cérémonies, firent creuser en divers lieux avec de grands travaux. Sur les parois des rochers qu'ils avaient taillés, ils gravèrent différentes espèces d'oiseaux et de bêtes féroces, et une semblable quantité d'autres animaux que l'on appelle lettres hiéroglyphiques, lettres totalement inconnues aux Latins ». (*Hist.*, liv. XXII, c. XXXIX.)

Voici quelques traditions orientales sur les patriarches antédiluviens et sur le déluge (*Annales de philosoph.*, t. XXVIII, p. 443) :

Cassien, après avoir dit que Seth avait reçu d'Adam la connaissance de toutes les sciences naturelles, accuse la race de Caïn de les avoir corrompues. Sophronyme et Moïse de Gaza parlent aussi des traditions que Seth avait reçues de son père et qu'il livra à ses enfants. (Euseb. liv. VI, c. XI.) Saint Epiphane (*Hæreses*, *contra Sethianos*, n° 5) nous parle même de sept livres que les hérétiques de son temps attribuaient à Seth, et dont ils paraissaient avoir emprunté les principales notions aux écrivains orientaux.

Enfin Josèphe (*Ant.*, I, c. II) résume toutes ces traditions dans ces paroles remarquables :

« Je serais trop long si j'entreprenais de parler de tous les enfants d'Adam, et je me contenterai de dire quelque chose de l'un d'eux, nommé Seth. Il fut élevé auprès de son père et se porta avec affection à la vertu. Il laissa des enfants semblables à lui qui demeurèrent en leur pays, où ils vécurent très-heureusement et en parfaite union. On doit à leur esprit et à leur travail la science des choses célestes et de leurs ornements ; et parce qu'ils avaient appris d'Adam que le monde périrait par l'eau et par le feu, la crainte qu'ils eurent que cette science ne se perdît avant que les hommes en fussent instruits, les porta à élever deux colonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, sur lesquelles ils gravèrent les connaissances qu'ils avaient acquises, afin que, s'il arrivait qu'un déluge ruinât la colonne de brique, celle de pierre demeurât pour conserver à la postérité la mémoire de ce qu'ils avaient écrit. Leur prévoyance réussit ; et on assure que cette colonne de pierre se voit encore aujourd'hui dans la terre sériadique ».

Après Seth, les autres orientaux nous citent son fils Enos, comme ayant continué l'enseignement de son père. La Bible nous dit qu'Enos commença à invoquer le nom de Dieu. Cela ne saurait s'entendre à la lettre, car on sait que Dieu avait été invoqué auparavant. Aussi R. Onkelos dit qu'il s'agit du nom de Dieu figuré par les quatre lettres, et un auteur syriaque assure plus positivement encore que, par ce texte, il faut entendre que les hommes commencèrent à écrire et à lire le nom de Dieu. En sorte que ce serait là le commencement de cette inscription du nom de Dieu mise sur des tablettes, qui étaient ensuite placées dans les temples et dans les familles, et dont l'usage est immémorial en Chine.

A la suite d'Enos, les auteurs orientaux nous parlent d'Hénoch, septième patriarche après Adam. Or, qu'un livre attribué à Hénoch existât encore au temps du Christ, nous en avons le témoignage irrécusable de saint Jude, qui en cite une prophétie ayant rapport à la fin des temps : *Voilà le Seigneur qui vient avec des milliers de ses saints pour entrer en jugement contre les hommes, etc...* Tertullien nous dit que ce livre fut conservé dans l'arche par Noé. Saint Augustin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Lactance, l'ont cité ; quoi qu'il en soit de ce livre d'Hénoch, il paraît qu'il fut corrompu de bonne heure. Aussi ni la Synagogue ni l'Eglise ne l'ont mis dans leur canon. (V. *Apocryphes* de Migne, t. II, Obs. préliminaires.)

Les Arabes donnent à Hénoch le nom d'Edris, et disent qu'il fut le premier qui, après Seth, écrivit des livres. « Dieu le fit prophète ; il composa

trente livres et hérita de ceux qui avaient été composés par Seth, et des autres connaissances d'Adam. (V. *Chronique* d'Abul-Hassen, dans Kircher, et *Edris* et *Maussa*, dans Herbelot.)

Cassien avait vécu longtemps en Egypte et en Palestine; il nous explique ainsi la transmission des livres après le déluge : « Selon que les anciennes traditions le portent, Cham, fils de Noé, qui avait été infecté des livres de la race de Caïn qui traitaient des superstitions et des actes sacriléges, sachant qu'il ne pourrait conserver aucun de ces livres dans l'arche, grava ces sciences scélérates et ces inventions profanes sur des lames de divers métaux et sur des pierres très-dures, qui ne pouvaient être détruites par les eaux. Après le déluge, les ayant découvertes aux endroits où il les avait cachées, il transmit ainsi aux hommes les sciences de sacriléges et de forfaits perpétuels. C'est ainsi que s'explique l'opinion du vulgaire qui croit que ce sont les anges qui ont appris les maléfices aux hommes ». Saint Clément de Rome parle aussi de livres attribués aux patriarches, et Clément d'Alexandrie assurait que c'était aux livres des prophéties de Cham que Phérécyde avait emprunté sa théologie (*Stromat.*, 6.) Saint Augustin parle aussi des colonnes sur lesquelles Cham avait écrit (*Civit. Dei*, liv. XVIII.) Pierre Comestor fait mention de quatorze colonnes, sept en bronze et sept en briques, érigées par le même Cham, et contenant les éléments et les règles de tous les arts et de toutes les sciences. (*Annales*, t. XXVIII, p. 445.) Plusieurs de ces autorités sur l'état de la science dans les premiers siècles du monde semblent avoir puisé dans les sources talmudiques, mais nous ne les avons pas produites toutes; il en existe un grand nombre qui sont exclusivement profanes, et qui donnent le souvenir des mêmes faits en Egypte, en Chine et chez les Indiens.

Le Syncelle (*Chron.*, p. 10) offre le témoignage suivant : « Manéthon emprunta son histoire aux stèles ou colonnes placées dans la terre sériadique, sur lesquelles anciennement Thot, le premier Mercure, l'avait écrite en caractères hiéroglyphiques. Ce sont ces caractères qu'après le déluge Agathodémon, fils du deuxième Mercure, traduisit du dialecte sacré exprimé en lettres sacerdotales, en langue grecque; et, les ayant rédigés en volumes, il les déposa dans les parties secrètes des temples ».

C'est ce Thot que Platon assure avoir inventé les lettres, les nombres, la géométrie, l'astronomie, etc. Tous les auteurs disent la même chose. (Platon, dans *Phèdre*.) On avait donc la pensée que l'origine de l'écriture remontait à la naissance du monde.

On a entendu ci-devant Ammien Marcellin parlant des colonnes écrites avant le déluge. N'y a-t-il pas quelque chose de bien digne de remarque dans l'étendue et la persévérance de ces traditions ?

On ne doit attacher d'autre importance à ces traditions sur les écritures antédiluviennes, que celle d'établir qu'on a été persuadé alors que l'écriture était connue avant le déluge, qu'on avait quelque moyen de transmettre la connaissance des événements, et que tous les esprits sérieux s'enquéraient des origines. Nous donnons ces dernières traditions à titres de conjectures.

# CHAPITRE II

## RÉCIT DU DÉLUGE SELON LES ANCIENS PEUPLES.

I. Josèphe l'historien. — II. Philon le Juif. — III. Chronique pascale. — IV. Cédrénus. — V. Bérose et Alexandre Polyhistor. — VI. Abydène. — VII. Les Arméniens. — VIII. Apollodore. — IX. Platon. — X. Les Etrusques. — XI. Ovide. — XII. Lucien. — XIII. Pline. — XIV. Les Parsis. — XV. Les Egyptiens. — XVI. Les Indiens. — XVII. Les Chinois. — XVIII. Les Japonais. — XIX. Les Siamois. — XX. Les Tartares. — XXI. Les Lapons. — XXII. Les Mexicains. — XXIII. Les Astèques. — XXIV. Les Sioux. — XXV. Les Mandans et l'île de Taïti. — XXVI. Les Méchoacans. — XXVII. Les Madécasses. — XXVIII. Les Muyscas. — XXIX. Les Peaux-Rouges. — XXX. Les Iroquois. — XXXI. Les Chioponaises, les Caraïbes, les Achaguyens, et les Floridiens. — XXXII. Les Brésiliens. — XXXIII. Les Péruviens. — XXXIV. Médaille d'Apamée. — XXXV. Le déluge devant les savants. — XXXVI. Résumé des récits sur le déluge. — XXXVII. L'arc-en-ciel.

### I. — Josèphe l'historien.

« Noé était âgé de six cents ans lorsque le déluge arriva (*Antiquités*, ch. VI); ce fut dans le second mois que les Macédoniens appellent Dius et les Hébreux Maresvan, car les Egyptiens ont ainsi divisé l'année. Quant à Moïse, il a donné dans ses fastes le premier rang au mois nommé Nisan, qui est le Xantique, à cause que ce fut en celui-là qu'il retira les Hébreux de la terre d'Egypte; et pour cette raison il commence par ce même mois à marquer ce qui regarde le culte de Dieu.

« Dieu ayant donné le signal et lâché la bride aux eaux, afin d'inonder la terre, elles s'élevèrent par une pluie continuelle de quarante jours jusqu'à quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, et ne laissèrent aucun lieu où l'on pût s'enfuir et se sauver. Après que la pluie eut cessé, il se passa cent cinquante jours avant que les eaux se retirassent, et le vingt-septième jour seulement du septième mois l'arche s'arrêta sur le sommet d'une montagne d'Arménie. Alors Noé ouvrit une fenêtre, et ayant aperçu un peu de terre autour de l'arche, commença à se consoler et à concevoir de meilleures espérances. Quelques jours après, il fit sortir un corbeau pour connaître s'il n'y avait pas d'autres endroits d'où les eaux se fussent retirées, et s'il pourrait sortir sans péril. Mais le corbeau, trouvant la terre encore tout inondée, rentra dans l'arche. Au bout de sept jours, Noé fit sortir une colombe, et elle revint avec les pieds tout bourbeux, portant en son bec une branche d'olivier. Ainsi il reconnut que le déluge avait cessé; et, après avoir encore attendu sept autres jours, il fit sortir tous les animaux qui étaient dans l'arche, sortit lui-même avec sa femme et ses enfants, offrit un sacrifice à Dieu en actions de grâces et un festin à sa famille. Les Arméniens ont nommé ce lieu *descente* ou *sortie*, et les habitants y montrent encore aujourd'hui quelques restes de l'arche. Tous les historiens, même barbares, parlent du déluge et de l'arche, et entre autres Bérose le Chaldéen. Voici ses paroles : — On dit que l'on voit encore des restes de l'arche sur la montagne des Cordiens en Arménie, et quelques-uns rapportent de ce lieu des morceaux de bitume dont elle était

enduite, et s'en servent comme d'un préservatif. — Jérôme l'Egyptien, qui a écrit les antiquités des Phéniciens, Mnaséas et plusieurs autres, en parlent aussi. Nicolas de Damas, dans le quatre-vingt-seizième livre de son histoire, s'exprime en ces termes : — Il y a en Arménie, dans la province Miniade, une haute montagne nommée Baris, où l'on dit que plusieurs se sauvèrent pendant le déluge, et qu'une arche dont les restes se sont conservés pendant plusieurs années, et dans laquelle un homme s'était renfermé, s'arrêta sur les sommets de cette montagne. Il y a de l'apparence que cet homme est celui dont parle Moïse, le législateur des Juifs.

« Dans la crainte qu'eut Noé que Dieu n'eût résolu d'inonder la terre tous les ans, afin d'exterminer la race des hommes, il lui offrit des victimes pour le prier de ne rien changer à l'ordre qu'il avait premièrement établi, et de ne point user d'une rigueur qui ferait périr toutes les créatures vivantes, mais de se contenter d'avoir châtié les méchants comme leurs crimes le méritaient, et d'épargner les innocents, à qui il avait bien voulu sauver la vie, puisque autrement ils seraient encore plus malheureux que ceux qui avaient été ensevelis sous les eaux, ayant vu avec tremblement une si étrange désolation, et n'en ayant été préservés que pour périr dans une autre toute semblable : qu'ainsi il le priait d'agréer son sacrifice, et de ne plus regarder la terre avec un œil de colère, afin que lui et ses descendants pussent la cultiver sans crainte, bâtir des villes, jouir de tous les biens qu'ils possédaient avant le déluge, et y passer une vie aussi longue et aussi heureuse qu'avait été celle de leurs pères.

« Comme Noé était un homme juste, Dieu fut si touché de sa prière qu'il lui accorda ce qu'il lui demandait, et lui dit qu'il n'avait pas été cause de la perte de ceux qui avaient été exterminés par le déluge, mais qu'ils ne pouvaient accuser qu'eux-mêmes de la punition qu'ils avaient reçue, puisque, s'il eût voulu les perdre, il ne les aurait pas fait naître, étant plus facile de se porter à ne leur point donner la vie qu'à la leur ôter après la leur avoir donnée. Qu'ils ne devaient donc attribuer leurs châtiments qu'à leurs crimes, et que néanmoins, en considération de sa prière, il ne leur serait pas si sévère à l'avenir. Qu'ainsi, lorsqu'il arriverait des tempêtes et des orages extraordinaires, ni lui ni ses descendants ne devraient point appréhender un nouveau déluge, puisqu'il ne permettrait plus aux eaux d'inonder la terre, mais qu'il défendait à Noé et à tous les siens de tremper leurs mains dans le sang, et leur ordonnait de punir sévèrement les homicides; qu'il les rendait maîtres absolus des animaux, pour en disposer comme ils voudraient, à la réserve du sang, dont ils ne pourraient user comme du reste, parce que dans le sang consiste la vie; et mon arc, dit-il, que vous verrez dans le ciel, sera le signe et la marque de la promesse que je vous fais. Voilà ce que Dieu dit à Noé, et l'on nomma cet arc qui paraît au ciel, l'arc de Dieu ».

On voit que Josèphe a suivi assez strictement le texte biblique, et les quelques circonstances qu'il y a surajoutées sont sans doute prises, ainsi que nous l'avons établi précédemment, dans des documents historiques parallèles aux livres de l'Ecriture sainte.

Remarquons encore la confiance entière que Josèphe a dans l'opinion

publique de son temps pour l'admission du déluge, et avec quelle sécurité il présente son récit et celui des autres auteurs graves qui ont parlé de même, affirmant sans balancer que tous les historiens barbares ont mentionné le cataclysme.

II. — Philon le Juif.

« Dans ce déluge mémorable où le genre humain presque tout entier trouva sa perte, nous apprenons que la famille seule de Noé trouva son salut, parce que le chef de cette famille avait su se préserver de toute faute volontaire. Il est important de rapporter ce qu'en disent les livres saints, soit pour fournir un stimulant aux bonnes mœurs, soit pour admirer une si grande merveille.

« Après que Noé eut été jugé digne d'échapper au châtiment, le père du genre humain restauré, selon l'ordre qu'il avait reçu par une communication divine, fabriqua un vaisseau qui avait trois cents coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur. Il était divisé par des séries de cellules, les unes au premier étage, les autres au deuxième, au troisième et au quatrième, et disposées en ordre. Après avoir préparé leur nourriture, il introduisit dans cette enceinte des animaux mâles et femelles de toutes les espèces, soit terrestres soit volatiles, afin de perpétuer les races. Il connaissait la divine clémence, qui désirait du moins la conservation des genres dans le cas où des espèces disparaîtraient, et que rien des œuvres divines ne fît défaut. Il arriva qu'aucun animal ne fit résistance ; les bêtes féroces, s'adoucissant tout à coup, suivaient leur sauveur comme un troupeau suit son pasteur. Après que tous ces êtres furent réunis dans un seul lieu de refuge, on pouvait dire que c'était en réalité tout l'univers, puisqu'il contenait autant d'espèces différentes d'animaux qu'on pouvait en trouver sur le globe et qu'on a pu en trouver par la suite ; c'est ce qu'aucun discours ne peut rendre compréhensible.

« L'espérance humaine ne fut point trompée, car cet épouvantable prodige disparut avec la décroissance graduelle des eaux. Les pluies s'arrêtèrent, et les eaux s'écoulant de toutes parts s'en allèrent, une partie dans les cavernes et les abîmes de la terre, une autre partie dans les airs, attirée par les rayons du soleil. Selon la toute-puissante volonté de Dieu, chaque portion de la nature reprenait ce qui lui appartenait, la mer, les fontaines, les fleuves, l'élément liquide, se dirigeant partout chacun dans son lieu. Le monde sublunaire fut aussi purifié lorsque la terre émergea de nouveau, comme au premier jour de la création. Le patriarche sauvé sort de son vaisseau avec sa femme, ses enfants, ses brus, et tout le troupeau de tant d'animaux qui avaient été sauvés pour conserver leurs espèces.

« Voilà la récompense réservée à la vertu des hommes justes ».

Nous avons joint cette narration à celle de Josèphe, afin de présenter l'ensemble des circonstances du déluge, sur lesquelles la Bible garde le silence, et qu'a pu nous transmettre la tradition hébraïque.

### III. — La Chronique pascale.

La chronique pascale (p. 21) ne donne qu'un abrégé du récit du déluge, pris mot pour mot dans la Bible. Nous nous contentons de traduire ses réflexions générales sur les principaux événements de cette époque, le déluge, les géants, les patriarches antédiluviens, qu'elle affirme être consignés dans les histoires profanes.

« Toutes ces choses », dit-elle, « ont été rapportées par divers auteurs, particulièrement par Bérose, et Josèphe a eu l'occasion d'en parler ». Et elle cite les paroles de ce dernier, en ajoutant avec saint Epiphane : « Mais qu'avons-nous besoin d'appeler en témoignage les écrivains païens et profanes, puisque leur tradition est celle qui nous a été conservée? Ils montrent le crime entrant dans le monde avec la désobéissance d'Adam, et même quelques-uns regardent comme des dieux Adam, Eve et jusqu'au serpent, ainsi que Caïn et Seth ».

On voit par là que tout l'Orient, même païen, était plein des souvenirs bibliques.

### IV. — Cédrénus.

Cédrénus (p. 8) a aussi son récit très-abrégé du déluge.

« On travailla à l'arche de Noé pendant cent ans ; elle fut achevée dans la six centième année de la vie de ce patriarche, au vingt-sixième jour du mois de mai, au premier jour de la semaine. La coudée dont on se servit pour la mesurer était la grande mesure des Egyptiens.

« La pluie tomba pendant quarante jours et autant de nuits. Au premier jour de la semaine d'avril, Noé sortit de l'arche.

« Quelques-uns assurent que l'arche fut ouverte un an après, au même jour qu'elle avait été fermée, l'an du monde 2243. Alors Noé, ayant offert un sacrifice, adressa à Dieu une prière pour lui demander de ne plus châtier les hommes par un déluge. Dieu ayant éprouvé la vertu de cet homme, lui promit que sa prière serait exaucée, et il lui en donna le témoignage en lui plaçant dans le ciel comme enseigne l'arc connu sous le nom d'Iris. Noé fut appelé Xisutrus par les Babyloniens. Avant le déluge, le genre humain n'était pas séparé par nations ni par royaumes. On connaissait la révolution de l'année. Il est écrit dans le livre des choses occultes d'Hénoch que l'ange Uriel apprit à Hénoch ce qu'est le mois, le solstice et l'année, et que l'année était composée de cinquante-deux semaines ».

Nous produisons ce passage de Cédrénus, car il prouve que cet auteur a eu sous les yeux tous les textes tirés des historiens babyloniens cités ailleurs, et différentes traditions écrites qui n'existent plus. C'est là qu'il a trouvé que la coudée dont se servit Noé était la grande coudée égyptienne, que le déluge commença et finit un premier jour de la semaine, etc.

A ce titre, Cédrénus corrobore la tradition.

### V. — Bérose et Alexandre Polyhistor.

« Alexandre Polyhistor, d'accord avec Bérose (Syncelle, p. 30), raconte que, Ardate (le neuvième chef de la neuvième génération depuis le premier homme) étant mort, son fils ayant tenu le souverain pouvoir pendant dix-huit sares, arriva le déluge qu'il raconte en ces termes : — Saturne lui ayant apparu en songe le quinzième jour du mois de Dæsius, lui annonça que les hommes seraient détruits par un déluge. Il lui ordonna d'écrire par ordre toutes les choses qui devaient être conservées, celles qui remontaient au principe des choses, les moyennes et celles qui sont les dernières, et de les enfouir dans la terre de Siparis, ville du soleil. Puis il lui prescrivit de se fabriquer un vaisseau, et, après y être monté avec ses parents et ses amis, de se confier à la mer. Il obéit : il prépara les choses nécessaires, la nourriture, la boisson. Il réunit les animaux, les volatiles, les quadrupèdes. Toutes choses ainsi disposées, il demanda où il devait diriger sa navigation : « Aux dieux », lui fut-il répondu ; et il fit des vœux pour obtenir un sort favorable aux hommes. S'étant ainsi conformé aux ordres divins, et ayant fait un navire long de cinq stades, large de deux, il y introduisit toutes ses provisions, sa femme, ses enfants et ses amis. Le déluge s'étant déclaré, et ensuite ayant diminué, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux ; ceux-ci n'ayant point trouvé de nourriture, ni de lieu pour se reposer, retournèrent au vaisseau. Après quelques jours d'attente, Xisuthrus lâcha de nouveau ses oiseaux ; et ils revinrent, mais avec la marque de la vase aux pieds ; et, renvoyés une troisième fois, ils ne revinrent plus. Xisuthrus conjecture alors que la terre délivrée du déluge se levait au-dessus des eaux. Il ouvrit un côté du vaisseau, et remarquant qu'il était abordé à une montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille et un pilote. Il adora la terre, construisit un autel, immola aux dieux. Ces choses étant accomplies, ni Xisuthrus ni ses deux compagnons, sortis avec lui, ne parurent jamais visiblement sur la terre. Comme ceux-ci ne revenaient point, leurs compagnons restés dans le navire en sortirent ; ils les cherchèrent et les appelèrent de leur nom par des cris répétés. Mais Xisuthrus ne parut pas à leurs yeux. Et cependant ils entendaient clairement la voix à eux si bien connue de Xisuthrus devenu invisible, cette voix qui leur recommandait avec tant de zèle la piété et la religion envers les dieux. Il affirmait qu'il resterait désormais avec eux ; que son épouse, sa fille et le guide du navire partageaient ses honneurs. Ils entendaient clairement ces paroles. Xisuthrus ajouta qu'eux repartiraient pour Babylone, selon qu'il était marqué dans leurs destinées ; qu'ils répandraient parmi les hommes les écritures cachées à Siparis, et que le lieu où ils étaient débarqués était la région de l'Arménie. Ayant entendu ces recommandations, ils offrirent des victimes aux dieux, et, réunis de toutes parts, ils partirent pour Babylone.

« Or, les restes du navire sont demeurés jusqu'à ce jour sur les monts Corcyres. On va y prendre du bitume, on s'en sert soit pour expier ou pour conjurer les événements funestes. On rapporte qu'en effet, étant à Babylone, ils exhumèrent les écritures cachées à Siparis, construisirent des villes et des

temples, et réparèrent Babylone. Voilà ce qui nous est rapporté par Alexandre Polyhistor et par Bérose, qui nous ont transmis beaucoup de choses sur les Babyloniens.

« Jusqu'ici », continue le Syncelle un peu plus bas, p. 85, « nous avons parlé des choses qui précédèrent le déluge. Voyons maintenant ce qui suivit. D'abord j'établis comme constaté que tous les Hébreux célèbrent le déluge dans leurs histoires par des écrits parfaitement concordants, et que les Chaldéens pareillement ont des monuments qui dépeignent l'arche construite par Noé. Du reste, que les eaux du déluge aient couvert le sommet des plus hautes montagnes, c'est ce qui est certifié par le témoignage irrécusable des restes de poissons qu'on trouve sur les plateaux du Liban ; car, lorsqu'on arrache des pierres des carrières pour la construction des édifices, on trouve dans leur sein des espèces diverses de poissons qui alors ont été renfermés et emprisonnés dans les cavernes, mêlés aux limons pétrifiés et séchés de diverses manières, en sorte qu'on peut les contempler encore aujourd'hui. Ainsi ces vieux témoins du déluge sont là sous nos yeux dans ces temps modernes ».

### VI. — Abydène, dans Eusèbe.

Eusèbe (*Préparat. Evang.*, liv. IX) commence par rapporter ce que dit Josèphe du déluge ; puis il cite Abydène, qui, pour le fond et souvent pour les paroles, est conforme à Bérose et à Alexandre Polyhistor.

« Après lui (Alorus), d'autres régnèrent, au nombre desquels figure Sisithros, à qui Chronos prédit qu'une abondance extraordinaire de pluie tomberait le douzième jour du mois Dæsius ; il lui ordonna de cacher tout ce qu'il possédait d'écritures dans l'Héliopolis des Sipareéns[1]. Sisithros ayant exécuté cet ordre, mit aussitôt à la voile pour l'Arménie, et là les desseins de Dieu s'accomplirent aussitôt. Le troisième jour après que la pluie eut cessé, il lâcha des oiseaux comme épreuve, pour savoir s'ils découvriraient une terre sans eau. Ceux-ci ayant traversé un océan sans bornes, sans trouver où se poser, revinrent vers Sisithros. Après les premiers, il en lâcha d'autres ; cet essai ne lui réussit qu'à la troisième fois, car ils revinrent avec les pattes pleines de boue. Les dieux l'ont enlevé du milieu des hommes ; son navire, resté en Arménie, offre aux habitants du voisinage des amulettes faites avec ses bois, qui leur servent de préservatifs contre les maladies. Telles sont les expressions d'Abydène ».

Si l'on compare ces paroles avec celles de Bérose, on voit que celles-ci, quoique offrant un récit très-ressemblant, n'en sont pas une copie, et on se confirme de plus en plus dans la conviction que, dans les quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, le souvenir du déluge était encore bien vivant et répandu dans l'Assyrie, et on reconnaît la source où a puisé Lucien.

[1] Saint Brisson remarque que cette ville nommée *Siphara* par Ptolémée, est le *Kariath-Sepher* des Hébreux, la ville des lettres.

VII. — Les Arméniens.

« Le mont Ararat (*Lettres édifiantes*, t. IV, p. 168) est trop célèbre pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'arche de Noé s'arrêta quand les eaux du déluge commencèrent à baisser. Les Arméniens l'ont en grande vénération ; sitôt qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent par terre et la baisent. Ils appellent cette montagne *Messesousat*, c'est-à-dire Montagne de l'arche. On croit, sur l'autorité de Josèphe et de saint Epiphane, que cette montagne est, dans l'ancienne géographie, le mont Gordien, *Mons Gordiaeus*. Son sommet est divisé en deux pointes toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards, qui en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvants entrecoupés de quelques pelouses maigres, où de pauvres bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs et entassés les uns sur les autres, où néanmoins des tigres et des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec une extrême difficulté, à cause de la raideur de la montagne, de l'abondance des sables et du manque d'eau ».

Le mont Ararat est à dix ou douze lieues d'Erivan, entre le Midi et l'Occident.

Les auteurs arméniens du moyen âge s'accordent avec une des chronologies de la Bible, lorsqu'ils font remonter le déluge à 4944 ans.

« Sans donner une valeur exagérée à leur récit, qui est conforme à celui de la Genèse, il est certain, dit M. Bertrand (*Dictionnaire des relig.*, art. *Déluge*), que la tradition du déluge existait en Arménie bien avant la conversion des habitants au christianisme ; Josèphe et Bérose en sont des garanties ; la ville qui, selon Josèphe, était appelée *lieu de la descente*, existe encore au pied du mont Ararat, comme on l'a vu. La montagne sur laquelle on croit que l'arche s'arrêta, est appelée Koh-Nouh en langue persane ».

Il est inutile de rapporter les ridicules amplifications que les Mahométans ont ajoutées à la narration de Moïse. Il suffit de constater qu'ils admettent le fait, lequel n'a jamais inspiré de doute dans tout l'Orient, soit chez les anciens, soit chez les modernes.

VIII. — Apollodore.

« Deucalion était fils de Prométhée. (Apollodore, *De Diis*.) Pendant qu'il était le souverain de ce pays qui embrasse la Phtie, il épousa Pyrrha, fille d'Epiméthée et de Pandore, la première de toutes les femmes qu'aient formée les dieux.

« Lorsque Jupiter eut résolu de détruire la race d'airain, Deucalion, fils de Prométhée, ayant fabriqué une arche en bois, il y entra avec Pyrrha sa femme, après avoir placé dans le coffre les provisions nécessaires. Alors Jupiter fit tomber du ciel des pluies si abondantes, qu'elles couvrirent la presque totalité de la Grèce, et que tout ce qu'il y avait de mortels périt,

excepté un petit nombre qui se réfugia sur le sommet des montagnes. On dit que les monts de Thessalie dominaient les eaux du déluge, ainsi que ceux en dehors de l'isthme du Péloponèse; tout le reste fut envahi par les ondes.

« En ce temps, Deucalion vogua sur la mer pendant neuf jours et neuf nuits, et aborda enfin au mont Parnasse. Là, sortant de l'arche, il offrit un sacrifice à Jupiter Phrixius, qui protége ceux qui l'invoquent. Le dieu lui envoya Mercure pour lui demander ce qu'il désirait de lui. Il réclama la réparation du genre humain. Et, sur l'avis de Jupiter, il ramassa des pierres et les jeta par-dessus sa tête; et les pierres jetées par Deucalion étaient transformées en hommes, et celles jetées par Pyrrha devenaient des femmes ».

IX. — Platon.

Dans le *Proœmium* de ses *Lois*, où Platon traite de l'antiquité, il mentionne le déluge aussi bien que la vie des hommes qui l'ont suivi, et commence le troisième livre du même traité en s'exprimant ainsi :

« Est-ce que les anciens récits vous paraissent avoir quelque vérité? — Lesquels ?

« — Ceux qui parlent de grandes destructions d'hommes par l'effet des déluges, des épidémies, et par beaucoup d'autres causes, en sorte que la race humaine se serait trouvée réduite à un petit nombre d'individus.

« — Il n'y a rien que de probable, pour tous les esprits, dans ces récits.

« — Soit donc; entre toutes ces causes de dépopulation considérons celle qui a été amenée par le déluge.

« — Quelle réflexion pouvons-nous faire à ce sujet?

« — Celle que ceux qui ont échappé à la mort ne pouvaient être que des pasteurs montagnards qui, sur les sommets de leurs montagnes, ont conservé de rares débris de la race humaine.

« — Cela est évident.

« — Nécessairement des hommes de cette classe étaient ignorants des arts pratiqués par les autres, tels que les machines dont les citoyens des mêmes villes se servent entre eux pour satisfaire le luxe ou l'ambition, ainsi que tous les artifices coupables qu'ils mettent en œuvre les uns contre les autres.

« — Cela est vraisemblable.

« — Admettons donc que les villes situées dans les plaines et sur le bord de la mer furent renversées alors de fond en comble.

« — Cela est admis.

« — N'est-il pas vrai que tous les instruments périrent aussi, et que si des découvertes ingénieuses, soit dans les arts, soit dans la législation, soit dans toute autre science, avaient eu lieu, nous affirmerions qu'elles durent toutes et totalement disparaître ?

« — Nous en conviendrons pour cette époque.

« — Ainsi donc, disons qu'il en fut ainsi quand cette destruction géné-

rale arriva pour ce qui concerne l'humanité. C'était partout une solitude sans bornes et effrayante, une terre féconde et inhabitée ».

On voit ici que Platon écrivait sur le même récit que Bérose, mais qu'il l'enveloppait de ses réflexions philosophiques.

X. — Les Etrusques. — Monument étrusque très-curieux, offrant le souvenir du déluge.

Le cardinal Wiseman, dans ses conférences (*Annales de philosophie chrét.*, t. XVII, p. 47) faites à Rome, a parlé d'un monument nouveau qui rappelle d'une manière frappante le souvenir du déluge [1].

« Dans l'année 1696, en creusant un tombeau dans le voisinage de Rome, un ouvrier découvrit un vase de terre couvert d'une tuile. En le dérangeant, le couvercle tomba et se brisa. L'ouvrier fit alors sortir du vase un grand nombre de cachets et d'amulettes figurant, soit des mains jointes, soit des têtes de bœufs, soit des olives; le tout grossièrement taillé en pierre. Sous cet amas d'amulettes et de cachets l'ouvrier sentit quelque chose de dur et de plat. Dans son impatience de voir ce que c'était, il brisa le vase en deux, et, non content de cela, il en brisa le dessous; après quoi il fit tomber un cercle de bronze, qui avait été adapté avec précision au bas du vase, et une plaque mince qui recouvrait certainement le cercle en bronze. Le cercle n'avait pas de fond; mais d'après les filets de bois qu'on trouva mêlés avec la terre, on supposa que, dans l'origine, il en avait eu un en bois; en même temps un grand nombre de figures, que je vais décrire, tombèrent hors du vase. Ce monument curieux tomba en la possession de l'antiquaire Ficoroni, et la description détaillée en fut publiée par Bianchini l'année suivante; une gravure l'accompagne: elle est grossièrement exécutée; mais il en existe une édition plus récente, sans date et portant écrit au-dessous que ces objets se trouvaient chez l'abbé Giovanni Domenico Pennachi. J'ai fait faire une copie de cette dernière gravure, sans m'inquiéter de l'imperfection du dessin dans les deux qui diffèrent assez entre elles, pour montrer qu'une parfaite exactitude de dessin n'a été recherchée ni dans l'une ni dans l'autre.

« La planche est divisée en trois compartiments. Le premier, sur la gauche, représente un vase fabriqué avec une terre différente de la *terra cotta* ordinaire, car elle était mêlée de fragments métalliques et brillants, ainsi que de morceaux de marbre. Pour la forme, il ressemble à un petit baril ou à un vase représenté dans la pompe d'Isis, au palais Mattei.

« Si vous passez au deuxième compartiment, vous voyez la forme de la partie inférieure du vase réduite aux deux tiers de sa grandeur réelle. Les figures qui se trouvaient dans ce compartiment et celui du n° 3 ont été réduites à peu près dans la même proportion. Le cercle de métal qui doublait le bas du vase est composé de petites plaques clouées ensemble, comme pour imiter une sorte de charpente. A certains intervalles sont des fenêtres, ou espèces d'ouvertures avec des volets au dessus. Il n'y a point de portes; mais pour y suppléer on voit une échelle de bronze, composée de cinq échelons, comme pour faciliter l'entrée par le haut. La structure de cette

[1] Voir planche n° 3, figures A, B, C, D et E, à la fin du volume.

boîte de métal semble donc indiquer évidemment le désir de représenter un bâtiment ou un édifice, probablement en bois, où l'on ne devait pas entrer par le bas. A certaines distances s'élevaient, le long du bord de ce petit coffre, des inégalités semblables au parapet d'un créneau; on voit deux de ces inégalités dans le dessin ; il semble que le couvercle y ait été attaché par certaines pointes de métal.

« Les figures consistent en vingt couples d'animaux, dont douze de quadrupèdes, six d'oiseaux, un de serpents, et un d'insectes. Il y avait en outre deux insectes dépareillés; les deux qui manquaient avaient sans doute été perdus dans l'excavation. Quant aux animaux, c'était un lion et une lionne, un couple de tigres, de chevaux, d'ânes, de daims, de bœufs, de loups, de renards, de moutons, de lièvres et de deux autres espèces manquant de signes caractéristiques ; il y avait de plus trente-cinq figures humaines, quelques-unes isolées, d'autres en groupes, mais toutes, à l'exception de deux ou trois, dans la posture de quelqu'un qui cherche à échapper à une inondation. Toutes les femmes sont échevelées et portées sur les épaules ou sur le dos des hommes ; dans cette position, elles s'occupent à fermer la bouche et les narines de leurs protecteurs. Les figures isolées prennent pour elles-mêmes un soin pareil. Elle sont représentées se haussant le plus qu'elles peuvent, et sur la droite vous voyez un groupe de trois figures montées sur un corps qui paraît celui d'un noyé, comme si elles cherchaient à ajouter quelque chose de plus à leur hauteur. Ces figures sont toutes d'un travail exquis et indiquant un état très-avancé dans les arts, à l'exception de quatre qui semblent avoir été faites par une main grossière. On en peut dire autant des animaux, dont quelques parties brisées ou perdues semblent avoir été remplacées à des époques plus récentes. Mais il n'est dit en aucune page de la description de quelle matière les figures sont composées. Si c'est en bronze, nous pourrions les comparer aux nombreuses petites figures d'animaux toujours par paires, trouvées à Pompéï, et dont plusieurs sont exposées au Muséum de Naples.

« J'ignore ce qu'est devenu ce monument curieux. Je ne suivrai pas son savant interprète dans les divers arguments qu'il emploie pour prouver que c'était un vase dont on se servait dans la célébration de l'hydrophoria, ou commémoration du déluge. Les différents objets sont certainement semblables aux objets que, selon saint Clément d'Alexandrie, Arnobe et autres, les païens plaçaient dans leurs corbeilles mystiques ; mais si le vase dont il est parlé dans les actes de l'Académie de Cortone est bien tel qu'on le décrit, comme cela est probable, le vase dont il s'agit ne pourrait guère être considéré comme appartenant à cette classe de monuments commémoratifs. Je dois ajouter qu'on a trouvé près de ce dernier vase une chaîne et une serrure, qui semblent en avoir fait partie d'une façon ou d'une autre.

« Quoi qu'il en soit, il est difficile de donner une autre explication de ce singulier monument que celle qui doit frapper au premier coup d'œil : c'est qu'il fait allusion au déluge, par lequel fut détruite la race humaine, à l'exception de quelques individus, qui, avec des couples d'animaux, furent sauvés dans une espèce d'arche ou de coffre ».

C'est dans son neuvième discours prononcé à Rome, que le cardinal Wiseman a exposé ce fait.

XI. — Ovide.

« Aux deux premiers âges succéda l'âge d'airain. Les hommes, devenus féroces, ne respiraient que la guerre ; mais ils n'étaient pas encore tout à fait corrompus. L'âge de fer fut le dernier. Tous les crimes se répandirent alors sur la terre. La pudeur, la vérité, la bonne foi, disparurent. A leur place dominèrent l'artifice, la violence et la coupable soif de posséder. Le nautonnier confia ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas encore ; et les arbres qui avaient vieilli sur les montagnes en descendirent pour flotter sur des mers ignorées. La terre, auparavant commune aux hommes, ainsi que l'eau et la lumière, fut partagée, et le laboureur défiant traça de longues limites autour du champ qu'il cultivait. Les hommes ne se bornèrent point à demander à la terre ses moissons et ses fruits, ils osèrent pénétrer dans son sein, et les trésors qu'elle recélait dans des antres voisins du Tartare vinrent aggraver tous leurs maux. Déjà sont dans leurs mains le fer, instrument du crime, et l'or plus pernicieux encore. La discorde combat avec l'un et l'autre ; sa main ensanglantée agite et fait retentir les armes homicides. Partout on vit de rapines. L'hospitalité n'offre plus un asile sacré. Le beau-père redoute son gendre. L'union est rare entre les frères. L'époux menace les jours de sa compagne, et celle-ci les jours de son mari. Des marâtres cruelles mêlent et préparent d'horribles poisons ; le fils hâte les derniers jours de son père. La piété languit méprisée ; et Astrée quitte enfin cette terre souillée de sang, et que les dieux ont déjà abandonnée.

« Le ciel ne fut pas plus que la terre à l'abri des noirs attentats des mortels. On raconte que les géants osèrent déclarer la guerre aux dieux. Ils élevèrent jusqu'aux astres les montagnes entassées. Mais le puissant Jupiter frappa, brisa l'Olympe de sa foudre, et renversant Ossa sur Pélion, il ensevelit sous ces masses écroulées les corps effroyables de ses ennemis. On dit encore que la terre, fumante de leur sang, anima ce qui en restait dans ses flancs pour ne pas voir s'éteindre cette race cruelle. De nouveaux hommes furent formés : peuple impie qui continua de mépriser les dieux, fut altéré de meurtre, emporté par la violence et bien digne de sa sanglante origine.

« Du haut de son trône, Jupiter voit les crimes de la terre. Il gémit ; et, se rappelant l'horrible festin que Lycaon venait de lui servir, il est transporté d'un courroux immense, digne du souverain des dieux ; il convoque les dieux ; à l'instant ils sont assemblés.

« Il est dans le ciel une grande voie qu'on découvre, quand l'air est pur et sans nuages ; elle est remarquable par sa blancheur ; on la nomme Lactée. C'est le chemin qui conduit au brillant séjour du maître du tonnerre. A droite et à gauche sont les portiques des dieux les plus puissants : ailleurs habitent les divinités vulgaires. Les plus distingués ont fixé leur demeure à l'entrée de cette voie, qui, si l'on peut oser le dire, est le palais de l'empire céleste.

« Dès que les dieux se furent placés sur des siéges de marbre, Jupiter, assis sur un trône plus élevé, s'appuyant sur son sceptre d'ivoire, agite trois fois sa tête redoutable ; et trois fois la terre, la mer et les astres en sont ébranlés. Enfin le fils de Saturne exprime sa colère en ces termes : — L'empire du monde me causa de moins grandes alarmes lorsque j'eus à le défendre contre l'audace des géants, enfants de la terre, dont les cent bras voulaient soumettre le ciel. C'étaient sans doute des ennemis redoutables; mais ils ne formaient qu'une race, et la guerre n'avait qu'un seul principe. Maintenant sur le globe qu'entoure l'Océan, je ne vois que des hommes pervers. Il faut perdre le genre humain. J'en jure par les eaux des enfers, qui coulent sous les terres, dans les bords sacrés du Styx, j'ai tout tenté pour le sauver ; mais il faut porter le fer dans les blessures incurables pour que les parties saines ne soient pas corrompues. J'ai sous mes lois des demi-dieux, des nymphes, des faunes, des satyres, des sylvains, qui habitent sur les montagnes, divinités champêtres que nous n'avons pas encore jugées dignes des honneurs du ciel, et à qui nous avons accordé la terre pour y fixer leur séjour. Mais comment pourriez-vous croire à leur sûreté parmi les hommes, lorsque Lycaon, connu par sa férocité, a osé tendre des piéges à moi qui lance le tonnerre et qui vous retiens tous sous mon empire ?

« A ces mots, les dieux frémissent et demandent à haute voix la punition éclatante d'un si noir attentat. Ainsi, lorsqu'une main sacrilége sembla vouloir éteindre le nom romain dans le sang de César, la chute de ce grand homme étonna tous les hommes de la terre, et l'univers frémit d'horreur. Alors, Auguste, tu vis le zèle des tiens, et il te fut aussi agréable que celui des dieux l'avait été à Jupiter. Ayant du geste et de la voix apaisé les murmures, et les dieux attentifs gardant un silence profond devant la majesté sévère de leur maître, Jupiter reprit son discours en ces mots :

« — Rassurez-vous, le coupable a subi sa peine. Apprenez cependant et son crime et ma vengeance. Le bruit de l'iniquité des mortels avait frappé mes oreilles, je désirais qu'il fût mensonger ; et, cachant ma divinité sous les formes humaines, je descends des hautes régions de l'éther, et je vais visiter la terre. Il serait trop long de vous raconter les excès qui, partout, frappèrent mes regards. Le mal était encore plus grand que la renommée ne le publiait. J'avais passé le Ménale, horrible repaire de bêtes féroces, le mont Cyllène et les forêts de sapin du froid Hycée. J'arrive dans l'Arcadie au moment où les crépuscules du soir amènent la nuit après eux, et j'entre sous le toit inhospitalier du tyran de ces contrées. J'avais assez fait connaître qu'un dieu venait les visiter. Déjà le peuple prosterné m'adressait des vœux et des prières. Lycaon commence par insulter à sa piété. Bientôt, dit-il, j'éprouverai s'il est dieu ou mortel, et la vérité ne sera pas douteuse. Il m'apprête un trépas funeste, pendant la nuit, au milieu du sommeil. Voilà l'épreuve qu'il entend faire pour connaître la vérité ; et, non content de la mort qu'il me destine, il égorge un otage que les Molosses lui ont livré. Il fait bouillir une partie des membres palpitants de cette victime , il en fait rôtir une autre ; et ces mets exécrables sont servis devant moi. Aussitôt des feux vengeurs, allumés par ma colère, consument le palais et les pénates dignes d'un tel maître. Lycaon fuit épouvanté. Il veut parler, mais en vain ;

ses hurlements troublent seuls le silence des campagnes. Transporté de rage, et toujours affamé de meurtre, il se jette avec furie sur les troupeaux ; il les déchire et jouit encore du sang qu'il fait couler. Ses vêtements se convertissent en un poil hérissé ; ses bras deviennent des jambes ; il est changé en loup, et il conserve quelques restes de sa forme première. Son poil est gris comme l'étaient ses cheveux ; on remarque la même violence sur sa figure, le même feu brille dans ses yeux ; tout son corps offre l'image de son ancienne férocité.

« — Une seule maison venait d'être anéantie ; mais ce n'était pas la seule qui méritât la foudre. La cruelle Erynnis étend son empire sur la terre. On dirait que, par d'affreux serments, tous les hommes se sont voués au crime. Il faut donc, tel est mon arrêt irrévocable, qu'ils reçoivent tous le châtiment qu'ils ont mérité.

« Les dieux approuvent la résolution de Jupiter, les uns en excitant sa colère, les autres par un muet assentiment. Cependant ils ne sont pas insensibles à la perte du genre humain : ils demandent quel sera désormais l'état de la terre veuve de ses habitants, qui désormais fera fumer l'encens sur leurs autels, et s'il convient que le monde soit livré aux bêtes féroces et devienne leur empire. Le monarque des dieux leur défend de s'alarmer. Il se charge de pourvoir à tout : il promet aux immortels une race d'hommes meilleure que la première et dont l'origine sera merveilleuse.

« Déjà tous ses foudres allumés allaient frapper la terre ; mais il craint que l'éther même ne s'embrase par tant de feux, et que l'axe du monde n'en soit consumé. Il se souvient que les destins ont fixé dans l'avenir un temps où la mer, et la terre, et les cieux, seront dévorés par les flammes, et où la masse magnifique de l'univers sera détruite par elles. Il dépose ses foudres forgés par les Cyclopes ; il choisit un supplice différent. Le genre humain périra sous les eaux, qui, de toutes les parties du ciel, tomberont en torrents sur la terre.

« Soudain, il enferme dans les antres d'Eole d'Aquilon et tous les vents dont le souffle impétueux dissipe les nuages. Il commande à l'Autan, qui vole sur ses ailes humides ; son visage affreux est couvert de ténèbres, sa barbe est chargée de brouillards, l'onde coule de ses cheveux blancs, sur son front s'assemblent les nuées, et les torrents tombent de ses ailes et de son sein. Dès que sa large main a rassemblé, pressé tous les nuages épars dans les airs, un horrible fracas se fait entendre, et des pluies impétueuses fondent du haut des cieux. La messagère de Junon, dont l'écharpe est nuancée de diverses couleurs, Iris, aspire les eaux de la mer, elle en grossit les nuages. Les moissons sont renversées, les espérances du laboureur détruites, et, dans un instant, périt le travail pénible de toute une année. Mais la colère de Jupiter n'est pas encore satisfaite ; Neptune, son frère, vient lui prêter le secours de ses ondes, il convoque les dieux des fleuves, et, dès qu'ils sont entrés dans son palais : Maintenant, dit-il, de longs discours seraient inutiles. Employez vos forces réunies, il le faut ; ouvrez vos sources, et brisant les digues qui vous arrêtent, abandonnez vos flots à toute leur fureur. Il ordonne, les fleuves partent, et désormais sans frein, et d'un cours impétueux, ils roulent dans l'Océan. Neptune lui-même

frappe la terre de son trident ; elle en est ébranlée, et les eaux s'échappent de ses antres profonds. Les fleuves franchissent leurs rivages, et, se débordant dans les campagnes, ils entraînent, ensemble confondus, les arbres et les troupeaux, les hommes et les maisons, les temples et les dieux. Si quelque édifice résiste à la fureur des flots, les flots s'élèvent au-dessus de sa tête, et les plus hautes tours sont ensevelies dans des gouffres profonds.

« Déjà la terre ne se distinguait plus de l'Océan ; tout était mer, et la mer n'avait point de rivages. L'un cherche un asile sur un roc escarpé, l'autre se jette dans un esquif, et promène la rame où naguère il avait conduit la charrue. Celui-ci navigue sur des moissons ou sur des toits submergés; celui-là trouve des poissons sur le faîte des ormeaux ; un autre jette l'ancre qui s'arrête dans la prairie. Les barques flottent sur les coteaux qui portaient la vigne ; le phoque pesant se repose sur les monts où paissait la chèvre légère. Les Néréides s'étonnent de voir sous les ondes des bois, des villes et des palais. Les dauphins habitent les forêts, ébranlent le tronc des chênes et bondissent sur leur cime. Le loup, négligeant sa proie, nage au milieu des brebis ; le lion farouche et le tigre flottent sur les eaux ; la force du sanglier, égale à la foudre, ne lui est d'aucun secours; les jambes agiles du cerf lui deviennent inutiles ; l'oiseau errant cherche en vain la terre pour s'y reposer ; ses ailes fatiguées ne peuvent le soutenir, il tombe dans les flots.

« L'immense débordement des mers couvrait les plus hautes montagnes ; alors, pour la première fois, les vagues amoncelées en battaient le sommet. La plus grande partie du genre humain avait péri dans l'onde, et la faim lente et cruelle dévore ceux que l'onde avait épargnés.

« L'Attique est séparée de la Béotie par la Phocide, contrée fertile avant qu'elle ne fût submergée ; mais, envahie par les ondes rapides, ce n'était plus alors qu'une vaste mer. Là, le Parnasse élève ses deux cimes jusqu'aux astres et les cache dans le sein des nuages. C'est sur ce double sommet du mont, seul endroit de la terre respecté par les eaux, que s'arrête la frêle barque qui portait Deucalion et Pyrrha, sa compagne. Ils adorèrent d'abord les nymphes de Corcyre, les autres dieux du Parnasse et la fatidique Thémis, qui rendait alors ses oracles.

« Nul homme ne fut meilleur que Deucalion, nul plus juste que lui. Aucune femme n'égalait Pyrrha dans son respect pour les dieux. Lorsque le fils de Saturne a vu le monde changé en une vaste mer, et que de tant de milliers d'êtres qui l'habitaient il ne reste plus qu'un homme et qu'une femme, couple innocent et pieux, il sépare les nuages : il ordonne à l'Aquilon de les dissiper, et bientôt il montre la terre au ciel et le ciel à la terre.

« Cependant les vagues irritées s'apaisent. Le dieu des mers dépose son trident et rétablit le calme dans son empire. Il appelle sur ses profonds abîmes Triton, qui couvre d'écailles de pourpre ses épaules d'azur ; il lui ordonne de faire résonner sa conque, et de donner aux ondes et aux fleuves le signal de la retraite. Soudain Triton saisit cette conque cave, longue et recourbée, qui va toujours en s'élargissant, et qui, lorsqu'elle retentit au

milieu de l'Océan, prolonge ses sons des bords où le soleil se lève aux derniers rivages qu'il éclaire de ses feux.

« Dès que la conque eut touché les lèvres humides du dieu dont la barbe distille l'onde, et qu'elle eut transmis les ordres de Neptune, les vagues de la mer et celles qui couvraient la terre les entendirent et se retirèrent. Déjà l'Océan découvre ses rivages, les fleuves décroissent et rentrent dans leur lit; et selon que les eaux s'abaissent, les collines se découvrent et la terre semble s'élever. Les arbres, longtemps submergés, montrent leurs cimes dépouillées de feuillages et couvertes de limon. La terre entière avait enfin reparu ». (*Métamorph.*, lib. I.)

### XII. — Lucien.

« L'opinion commune », dit Lucien en parlant de la déesse syrienne, « attribue à Deucalion, le Scythe, la fondation de ce temple. Ce Deucalion est celui sous lequel arriva la grande inondation. On m'a parlé de Deucalion chez les Grecs. Voici ce qu'ils en disent et la substance de leur tradition : — La race actuelle des hommes n'a pas été la première, mais la génération qui précédait a péri entièrement. Les hommes d'aujourd'hui proviennent de la seconde race, qui s'est multipliée par Deucalion. On raconte de ces premiers hommes que, leur brutalité étant excessive, ils commettaient toutes sortes de crimes, violaient leurs serments, ne pratiquaient point l'hospitalité, et repoussaient les suppliants. Ils en furent punis par un événement terrible. Tout à coup la terre laisse échapper une énorme quantité d'eau ; il tombe de grandes pluies, les fleuves débordent, la mer passe par-dessus ses rivages, tout n'est plus qu'une masse d'eau où le genre humain périt. Deucalion seul est réservé pour une seconde génération, à cause de sa droiture et de sa piété. Voici comment il fut sauvé : il avait un grand coffre ; il y avait fait monter ses enfants et ses femmes. Lorsqu'il y montait, les porcs, les chevaux, les lions, les serpents et les autres animaux qui vivaient sur la terre viennent à lui, couple par couple. Il les reçoit tous. Ils ne lui font aucun mal : au contraire, il règne entre eux une grande amitié, grâce à une influence divine. Tous ensemble surnagent dans le coffre tant que l'eau recouvre la terre. Voilà ce que les Grecs racontent de Deucalion.

« Pour ce qui suit, les habitants d'Hiérapolis rapportent un fait on ne peut plus surprenant, à savoir que dans leur pays il se fit une grande ouverture par laquelle l'eau fut tout absorbée. Deucalion, après cet événement, dressa des autels et éleva au-dessus de l'ouverture un temple qu'il consacra à Junon. J'ai vu l'ouverture située sous le temple, elle n'est pas très-grande. Fut-elle plus large autrefois, elle devenue si petite aujourd'hui, je n'en sais rien; mais elle est petite. Comme preuve de ce fait, on pratique encore maintenant cette cérémonie deux fois l'année : on fait venir dans le temple de l'eau de mer. Ce ne sont pas seulement les prêtres qui l'apportent ; mais la Syrie, l'Arabie entière, ainsi que plusieurs peuples qui habitent au-delà de l'Euphrate, descendent sur les bords de la mer et y puisent de l'eau ; puis ils la répandent dans le temple, d'où elle descend ensuite dans

l'ouverture ; et celle-ci, malgré sa petitesse, en reçoit une grande quantité. En agissant de la sorte, ils prétendent suivre une loi instituée dans ce temple par Deucalion, pour être un souvenir et de malheur et de bienfait. Telle est l'antique tradition qui a cours chez eux au sujet de ce temple ».

### XIII. — Pline.

A l'extrémité de la plaine de Saron, s'élevait la ville de Joppé. Les Phéniciens, ne tenant aucun compte des fables des Grecs relativement à son origine, que ces derniers attribuaient à Céphée, y rattachaient le souvenir du déluge, et faisaient remonter son existence avant l'inondation. Pline (v, 13), en parlant de cette ville, dit que plusieurs la faisaient plus ancienne que le déluge. L'abbé Mignot assure qu'il est du moins constant qu'elle existait 1500 ans avant notre ère.

Pomponius Mela (*De Syriâ*) dit aussi : « Là est Joppé, qui passe pour avoir été bâtie avant le déluge ».

### XIV. — Les Parsis.

D'après les livres *Parsis*, le souverain Créateur sut que le mauvais génie se disposait à tenter l'homme. Il ne jugea pas à propos de l'empêcher par lui-même ; il se contenta d'envoyer des anges pour veiller sur l'homme. Cependant le mal augmenta, l'homme se perdit ; Dieu envoya un déluge qui dura dix jours et dix nuits et détruisit le genre humain. L'apparition de Kayoumors (l'homme taureau), le premier homme, y est aussi précédée de la création d'une grande eau. (M. Bertrand, 38, t. II.)

### XV. — Les Egyptiens.

Lorsque Platon (*Timée*) met le sage Solon en scène avec un vieux prêtre égyptien, il est facile de voir dans le discours de celui-ci les exagérations de la vanité. Mais nous pouvons légitimement recueillir les fragments de vérité qu'il nous transmet. Ainsi, il montre à Solon que le déluge des Grecs est bien postérieur. Il lui dit qu'ils se trompent en ne croyant qu'à un déluge ; qu'avant Deucalion, il y en a eu un plus universel, qui a tout atteint ; que primitivement il y eut une race plus parfaite et plus juste. « Mais », ajoute-t-il, « tout cela, vous l'avez laissé sortir de votre mémoire ».

« Les Egyptiens rapportent », dit M. Bertrand (*Dict. des religions*, art. *Déluge*), « que du temps qu'Osiris était occupé à instruire les hommes en Ethiopie, le Nil vint à déborder aux approches du solstice, et que, s'étant répandu dans les plaines, il occasionna un déluge qui aurait noyé tous les hommes, si Hercule n'eût arrêté les eaux en élevant des digues, et sauvé ainsi une partie du genre humain. Ce récit ne fait évidemment allusion qu'à un déluge partiel. Mais Mutardi cite, d'après Albumassar, deux anciens livres égyptiens, où on lisait que le monde avait été renouvelé après le

déluge, lorsque le soleil était au premier degré du Bélier et Régulus dans le colure du solstice. Diodore rapporte également que les Thébains avaient construit un grand navire de bois de cèdre de 280 coudées de long, doré en dehors et argenté en dedans, et qu'on l'avait consacré au dieu le plus honoré à Thèbes. Deux colombes, suivant Hérodote, s'étaient envolées de cette ville et étaient parties, chacune pour une contrée différente ; l'une d'elles arriva à Dodone et se percha sur un hêtre ».

Ces circonstances réunies annoncent que la tradition égyptienne sur le déluge avait la même origine que celle des Chaldéens, et que toutes viennent d'une source commune.

Le célèbre voyageur Belzoni (*Annales de philosoph.*) découvrit en 1820, près des ruines de Thèbes, un tombeau inconnu de toute l'Egypte moderne, dans lequel était un sarcophage d'albâtre, tout couvert de sculptures. Ce cercueil magnifique paraissait avoir renfermé les restes d'un roi ou de quelque autre grand personnage. Belzoni, sur la foi de l'orientaliste anglais Yung, donne ce monument pour la tombe du roi Psammeuthis. Selon Champollion, c'est le tombeau du roi *Ousirei*, fils de Rhamsès I^er^. D'autres savants ont pensé que ce n'était pas un tombeau, et que ce prétendu sarcophage, qui ressemble à une auge, représente un bateau, et a été placé là pour rappeler l'arche de Noé, et pour servir de symbole mystique du déluge. Ce qui a donné lieu à cette conjecture, ce sont, outre la forme des *Soros*, les figures qui y sont sculptées. On y remarque un bateau avec huit personnes, et en dehors de la barque d'autres individus qui paraissent être entourés des vagues de la mer. Une divinité plane au-dessus de cette scène. (Bonnetty, *Déluge chez les Egyptiens*, t. II, p. 57.)

## XVI. — Les Indiens.

Le *Mahâbhârata*, d'où l'épisode suivant est tiré, est un poëme sanscrit de plus de deux cent cinquante mille vers, qui s'imprime maintenant à Calcutta, sous la direction de M. Wilson. Le *Bhagavad-Gusta*, épisode philosophique très-célèbre, et connu en Europe par la traduction de M. Wilkins et celle de M. G. de Schlegel, est extrait du même poëme. On est très-incertain sur l'antiquité qu'on doit lui attribuer. M. Wilkins le fait remonter jusqu'à deux mille ans avant notre ère. En admettant une opinion plus circonspecte, on pourrait peut-être lui accorder jusqu'à trois mille ans d'existence. Il n'est guère présumable que la tradition rapportée dans l'épisode qui suit ait été empruntée aux Hébreux, car cette tradition se retrouve dans tous les poëmes religieux de l'Inde. Un des dix-huit *Pourânas* porte même le nom de *Matysia-Pourâna* ou *Histoire ancienne du poisson*. Le même récit du *Bhagavad-Pourâna,* beaucoup moins développé que celui-ci, a été traduit par W. Jones, dans les *Asiatic Researches*. La traduction qui suit a été laissée presque tout à fait mot à mot, afin de conserver à ce récit sa couleur antique et primitive, dont une traduction plus élégante l'aurait dépouillé. Le traducteur, après avoir fait une première version en vers, a reconnu qu'il devait sacrifier l'élégance à la fidélité, surtout dans un sujet dont la naïveté et la simplicité monumentales font peut-être tout le prix.

« Markandéya dit :

« 1. (*Sloka*, ou stances de deux vers.) Le fils du *Vaivaswata* (du soleil) était un roi et un grand sage, un prince des hommes, semblable par son éclat à *Pradjâpati*.

« 2. Par sa force, sa splendeur, sa félicité, et sa pénitence surtout, Manou surpassa son père et son grand-père.

« 3. Les bras levés en haut, ce souverain des hommes, ce grand saint, debout sur un seul pied, soutint longtemps cette pénible attitude.

« 4. La tête penchée, le regard fixe et immobile, le redoutable pénitent se livra à ces austérités pendant une longue série d'années.

« 5. Un poisson s'étant approché du pénitent aux cheveux longs et humides, sur les bords du *Wârins*, lui parla ainsi :

« 6. — O bienheureux ! je suis un petit et faible poisson qui ai peur des grands et forts poissons ; c'est pourquoi sauve-moi, toi qui exauces les vœux des mortels !

« 7. — Car les gros poissons mangent toujours les petits poissons ; telle est notre condition éternelle.

« 8. — C'est pourquoi, sauve-moi de ces gros monstres qui inspirent la crainte ; je te serai reconnaissant de l'action que tu auras faite pour moi.

« Markandéya dit :

« 9. Lui, Manou, le fils du soleil, ayant entendu le discours du poisson, fut ému de pitié, et il prit le poisson dans sa main.

« 10. L'ayant apporté sur le bord de l'eau, Manou, le fils du soleil, le jeta dans un vase qui brillait comme les rayons de la lune.

« 11. Là, ô roi, ce poisson crût par les soins de Manou, qui le soigna comme un fils, en lui donnant toute son attention.

« 12. Mais après un long temps, ce poisson devint très-gros, et comme il ne pouvait plus se tenir dans le vase,

« 13. Le poisson dit de nouveau à Manou, en le voyant : — O bienheureux, porte-moi maintenant dans une autre demeure.

« 14. L'ayant retiré du vase, aussitôt le bienheureux Manou transporta le poisson dans un grand lac.

« 15. Là le jeta Manou, le vainqueur des villes ennemies ; mais le poisson y grossit de nouveau pendant un grand nombre d'années.

« 16. Le lac avait trois *yodjanas*, ou quinze milles de longueur, et un *yodjana*, ou cinq milles de largeur ; le poisson aux yeux de lotus ne put se placer,

« 17. Ni se mouvoir dans ce lac, ô fils de *Kounti !* ô maître des *Vaisyas !* (les agriculteurs et les marchands). Alors le poisson, voyant Manou, lui tint de nouveau ce discours :

« 18. — Porte-moi, ô bienheureux, dans la compagnie ou l'épouse de l'Océan, dans le fleuve *Gangâ* (le Gange), où je demeurerai ; porte-moi partout ailleurs où tu le désires.

« 19. — Car il me convient de demeurer sans murmure dans le lieu

que tu ordonneras, puisque j'ai obtenu cette grosseur extraordinaire par tes soins, ô toi qui es sans péché.

« 20. Ainsi interpellé, Manou, le bienheureux, le puissant, transporta le poisson dans le fleuve du Gange, où il le jeta lui-même, l'indompté.

« 21. Là, le poisson grossit encore pendant un certain temps, ô dompteur des ennemis! Alors le poisson, en voyant Manou, lui tint de nouveau ce discours :

« 22. — Je ne puis mouvoir ma grosseur dans le Gange, ô très-élevé! porte-moi promptement dans l'Océan ; sois-moi favorable, ô bienheureux!

« 23. Alors Manou, ayant retiré lui-même le poisson des eaux du Gange, le porta vers l'Océan, ô fils de Pritha, où il le précipita.

« 24. Mais le poisson, porté là par Manou, était devenu très-gros, et lorsqu'on le touchait avec la main il répandait d'agréables parfums.

« 25. Quand le poisson fut jeté dans l'Océan par Manou, alors il lui tint en souriant ce discours :

« 26. — O bienheureux! tu m'as procuré une entière et continuelle conservation ; apprends de moi ce que tu dois faire lorsque le temps sera venu.

« 27. — Bientôt, ô bienheureux! tout ce qui appartient de fixe et de mobile à la nature terrestre subira une immersion générale, ô très-heureux! une dissolution complète.

« 28. — Cette submersion temporaire du monde est prochaine; c'est pourquoi je t'annonce aujourd'hui ce que tu dois faire pour ta propre sûreté.

« 29. — Ce qui se meut et ce qui ne se meut pas du mobile et de l'immobile, le temps s'approche pour lui menaçant et terrible.

« 30. — Tu dois construire un navire (*naos*, à l'accusatif *nâvim ;* — en latin *navem* ou *navim*) fort, solide, bien assemblé avec des liens ; là tu dois monter avec les sept *Richis* ou sages, ô grand saint!

« 31. — Et tu porteras aussi sur ce navire toutes les semences, comme elles furent autrefois désignées par les hommes deux fois nés (les brahmes, qui, en recevant le cordon brahmanique, sont dits recevoir une seconde naissance), afin qu'elles s'y conservent longtemps.

« 32. — Et étant sur le navire, alors tu m'apercevras venant à toi, ô le bien-aimé *des mounis* (saints)! je m'approcherai de toi, ayant une corne sur la tête par où tu me reconnaîtras, ô pénitent!

« 33. — Voilà ce que tu dois faire, je te salue ; je m'en vais, les grandes eaux ne pourront être surmontées sans moi.

« 34. — Mais tu ne dois pas mettre en doute mes paroles, ô très-élevé! — J'agirai ainsi que tu me l'as prescrit, fut la réponse de Manou au poisson.

« 35. Ils s'en allèrent tous deux du côté qu'il leur plut, après qu'ils se furent salués mutuellement. Ensuite Manou, ô grand roi! ainsi qu'il lui avait été prescrit par le poisson,

« 36. Rassemblant toutes les semences avec lui, se mit à voguer sur l'Océan terriblement soulevé, dans un beau navire, ô dompteur des ennemis!

« 37. Et Manou pensa au poisson, et celui-ci ayant connu cette pensée, ô vainqueur des villes ennemies! se présenta tout à coup avec ses cornes, ô le meilleur des *Bharatidiens!*

« 38. Manou, ayant vu le poisson, ô prince des descendants de Manou! nageant dans les grandes eaux de l'Océan, portant une corne, et ayant la figure qu'il avait prédite;

« 39. Alors Manou attacha une corde à la corne que le poisson portait sur sa tête, ô prince des descendants de Manou!

« 40. Le poisson étant attaché avec cette corde, ô vainqueur des villes ennemies! il entraîna avec grande vitesse le navire sur les flots de l'Océan.

« 41. Le souverain des hommes traversa ainsi, sur son navire, la mer qui était comme dansante avec ses vagues soulevées, et comme mugissante avec ses ondes.

« 42. Agité par des vents violents, le navire vacillait sur les grandes lames amoncelées, il chancelait comme une femme ivre (*tchapale'va strî mattâ; — tremens sicut mulier ebria*).

« 43. Ni la terre, ni les régions du ciel, ni l'espace qui est entre eux, n'étaient plus visibles; tout était eau, l'espace et le ciel, ô prince des hommes (*sarvam âmbhasam era âsit Kham dyaôs tcha; — universum aqua quidem erat, aer et cœlum!*)

« 44. Au milieu du monde ainsi submergé, ô prince des *Bharatidiens*, se voyaient les sept *Richis* ou sages, et Manou et le poisson.

« 45. Ainsi, ô roi, ce poisson fit voguer ce navire plusieurs séries d'années, sans se lasser, dans cette plénitude des eaux.

« 46. Ensuite, là où l'*Himarân* (Hymalaya) élève son plus haut sommet, ô prince des *Bharatidiens*, là le poisson traîna le navire.

« 47. Et alors le poisson parla aux *Richis* en souriant : — Attachez promptement ce navire au sommet de l'*Himarân*.

« 48. Le navire fut aussitôt attaché par les *Richis* au sommet de l'*Himarân*, après avoir entendu les paroles du poisson, ô prince des *Bharatidiens!*

« 49. C'est pourquoi, le sommet le plus haut de l'*Himarân* fut nommé *Naubandhanam, liaison du navire*, nom qu'il porte encore aujourd'hui, sache cela, ô prince des *Bharatidiens!*

« 50. Alors le gracieux (poisson), le regard immobile, parla ainsi aux *Richis :* — Je suis Brahma, l'ancêtre de toutes les créatures; aucun être n'est plus élevé que moi.

« 51. — Sous la forme d'un poisson je suis venu vous sauver des terreurs de la mort. De Manou doivent naître maintenant toutes les créatures, avec les dieux, les démons (a-souras) et les hommes.

« 52. — Il doit recréer tous les mondes, tout ce qui est mobile et tout ce qui n'est pas mobile, et c'est par une dévotion, les austérités extraordinaires, que ce que j'annonce recevra son accomplissement.

« 53. — Par ma faveur la création des êtres ne tombera pas en confusion. Ayant ainsi parlé le poisson disparut aussitôt à la vue.

« Telle est cette ancienne et célèbre histoire qui porte le nom de :

*Histoire du poisson* (*mâtsyâkam nâma purânam parikistitam âkhyânam*), racontée par moi et qui efface tous les péchés ».

S'il y a des traits nombreux de ressemblance entre la cosmogonie des Padma-Pourâna et celle de la Genèse, il en existe en plus grand nombre encore, on peut le constater, entre le déluge indien et celui qu'a décrit Moïse.

« Les Hindous (*Annales de phil.*, t. II, p. 57) croient, dit sir William Jones, que sous le règne de *Vaivaswata*, ou enfant du soleil, toute la terre fut submergée et tout le genre humain détruit par un déluge, à l'exception de ce prince religieux, des sept Richis et de leurs épouses ; cette histoire est racontée avec autant de clarté que d'élégance, dans le huitième livre du *Bhâgavata*, d'où je l'ai extraite et traduite avec beaucoup de soin. Je me bornerai à en présenter ici un abrégé.

« Le démon Hayagriva ayant soustrait les Védas à la vigilance de Brahma, tandis qu'il se reposait à la fin de la sixième *manaouantara*, toute la race des hommes devint corrompue, hormis les sept Richis et Satyavrata, qui régnait alors à Dravira. Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans la rivière de Crytamala, Vichnou lui apparut sous la forme d'un petit poisson, et après avoir augmenté en stature dans divers fleuves, il fut placé par Satyavrata dans l'Océan, où il adressa ces paroles à son adorateur surpris :

« Dans sept jours un déluge détruira toutes les créatures qui m'ont offensé, mais tu seras mis en sûreté dans un vaisseau merveilleusement construit. Prends donc des herbes médicinales et des graines de toutes espèces, et entre sans crainte dans l'arche avec les sept personnages recommandables par leur sainteté, vos femmes et des couples de tous les animaux. Tu verras alors Dieu face à face, et tu obtiendras des réponses à toutes tes questions.

« Il disparut à ces mots, et, au bout de sept jours, l'Océan commença à submerger les côtes, et la terre fut inondée de pluies continuelles. Satyavrata étant à méditer sur la divinité, aperçut un grand navire qui s'avançait sur les eaux. Il y entra après s'être exactement conformé aux instructions de Vichnou qui, sous forme d'un vaste poisson, permit que le navire fût attaché par un grand serpent marin, comme avec un câble, à sa corne démesurée. Quand le déluge eut cessé, Vichnou tua le démon, recouvra les Védas, instruisit Satyavrata dans la science divine, et le nomma septième Manou en lui donnant le nom de Vaivaswata ».

« Comparons les deux récits de la création et du déluge avec ceux de Moïse, et voyons, dit William Jones, si la création décrite par le premier Manou, que les brahmes appellent la création du lotus, n'est pas la même que celle qui est rapportée dans l'Ecriture, et si l'histoire du septième Manou n'est pas la même que celle de Noé. Je laisse à d'autres le soin de déterminer si Adam est dérivé d'Adim, qui, en sanscrit, signifie le premier, ou Manou de Nouahh, véritable nom du patriarche que nous appelons Noé; si le sacrifice qu'on dit avoir été honoré de la présence de Dieu est une allusion à l'offrande d'Abel, et si les deux Manous peuvent désigner d'autres personnages que le grand procréateur et le restaurateur de notre espèce.

Le savant auteur des *Recherches sur les religions de l'antiquité* observe que l'histoire de Brahma est l'histoire du monde et de ses révolutions ; c'est

en même temps, dit-il, l'histoire de l'homme, de sa chute et de ses longues erreurs, de ses transmigrations expiatoires et de son retour définitif dans le sein du Très-Haut.

« On voit dans les Védas, dit un autre orientaliste, Vichnou prendre un corps mortel et paraître sur la terre pour la sauver aussi bien que les hommes. Les Indiens donnent le nom d'*avantaras* à ces incarnations, et ils en comptent dix principales. L'incarnation appelée *Kally-avantaram* n'a pas encore lieu, mais elle est attendue, quoiqu'on ne désigne pas le temps, ni l'endroit où elle arrivera. Elle doit mettre fin au règne du péché, qui a commencé avec le *Kally-Yougam*. Ce sera sous la forme d'un brahme que Vichnou naîtra ; il conversera avec ceux de sa race, fera régner la justice et la vérité sur la terre, la délivrera de tous les maux, offrira le sacrifice du cheval et soumettra l'univers aux brahmes ».

Les académiciens de Calcutta ont étudié attentivement la mythologie des peuples orientaux, et ils ont trouvé qu'elle rendait également hommage à Moïse. On savait qu'elle était passée de l'Egypte en Grèce et de la Grèce en Italie ; mais on ignorait de qui les Egyptiens l'avaient empruntée. Cette découverte est due aux savants de la Société asiatique ; ils ont trouvé dans l'Inde les premiers caractères de toutes les mythologies, et ont remarqué d'ailleurs dans les livres sacrés des brahmes, dans leurs liturgies, dans leurs monstrueuses divinités, des traits si ressemblants aux personnages et aux faits dont a parlé Moïse, que ces copies grossières et altérées ne permettent pas de se méprendre sur leur modèle, et décèlent évidemment la source primitive à laquelle on doit les rapporter.

Tel est le double récit du déluge que nous offrent les livres indiens : l'un a l'antiquité du Mahâbhârata, l'autre, beaucoup moins ancien, est reproduit par les compilateurs du Bhâgavata.

Dans le premier de ces récits, dit M. Burnouf, Brahma seul intervient comme Dieu qui agit et qui opère le miracle.

Dans le second récit, les commentateurs font des efforts pour attribuer le fait à Vichnou , et par ce moyen on ramène le fait plus facilement au système plus récent de leur paganisme.

Dans le Mahâbhârata, la scène a lieu au pied de l'Hymalaya; dans le second, elle est plus au midi.

Plusieurs savants ont cherché à localiser le déluge indien ; ce ne serait pas alors le déluge universel. M. Burnouf a étudié cette question à fond, il a épuisé les hypothèses. Il est inutile de le suivre dans ses savantes considérations ; il suffit que le lecteur sache que le savant et impartial indianiste est arrivé à cette conclusion, que le récit du déluge n'appartient pas à cette série de fables grandioses qui sont un produit exclusivement indien, mais qui fait partie de cette sorte de tradition qui est commune à toutes les races anciennes et sémitiques. Ce récit, dit-il, n'est pas l'héritage d'un âge anté-historique. Il est bien probable qu'il a la même origine que celui de Bérose.

### XVII. Les Chinois.

Deux passages du Chou-King doivent servir avant tout à nous fixer sur

ce que nous devons penser du fait dont il s'agit. Dans le premier, l'empereur *Yao* signale l'inondation des eaux qui couvrent les collines de toutes parts, surpassent les montagnes et paraissent aller jusqu'aux cieux. (*Chou-King*, *ch. Yao-Tien*, p. 5, *trad. du P. Gaubil.*) — Dans le second, *Yu* dit à son tour: Quand la grande inondation s'éleva jusqu'au ciel, quand elle environna les montagnes et « passa au-dessus des lieux élevés, les peuples troublés périrent dans les eaux ». (*Ib.*, *ch. Y-Tsi*, p. 35.)

Dans ces deux passages nous voyons une inondation dont les eaux s'élèvent au-dessus des collines, des montagnes mêmes, comme lors du déluge de Noé, et sous lesquelles périssent les peuples submergés. Prenant ces deux passages identiques d'expression au pied de la lettre, on est autorisé à dire qu'une inondation capable de couvrir, et pendant des années (neuf ans), les collines et les montagnes de la Chine, n'aurait pu s'arrêter à cette contrée où se voient de si hautes montagnes; qu'elle offre le spectacle d'un véritable déluge terrestre, et qu'il ne s'agit pas plus ici d'un événement particulier à une contrée que dans les déluges de *Xisanthras*, de *Deucalion*, de *Manou*, de *Coxoox* et des autres. Nous y voyons, avec tout esprit sans prévention, une version du déluge universel importée en Chine par les enfants du sauvé des eaux, qui ont peuplé cette contrée, puis considérée par leurs descendants comme se rapportant à un fait local; et bien des détails viennent à l'appui de cette façon de voir.

D'après le texte traditionnel qui assignait au déluge une durée d'un an et neuf jours, plusieurs peuples, interprétant diversement cette dernière donnée, ont attribué une durée, soit de *neuf jours*, soit de *neuf mois*, au déluge de *Deucalion* ou d'Ogygès. (*V. Apollod.* et *Solin* : *Polyh.* xj 18.) Chez les Chinois la durée du fléau est portée, d'après la même donnée, à *neuf ans*, ainsi que nous l'avons noté déjà et qu'on le voit par ce qui est dit du ministre Kouen, employé sans succès pendant *neuf ans* à combattre l'inondation. (*Chou-King*, *ch. Xoo-Tien*, p. 9.)

Le patriarche élu par le Seigneur pour survivre au déluge, pour en triompher en quelque sorte, commença sans doute par couper les bois nécessaires à la construction de l'arche, dont le plan lui avait été révélé par le Seigneur. Et tel est aussi le premier acte de *Yu* appelé par *Yao* à combattre la grande inondation. (*Y-Tsi*, p. 35.)

L'arche achevée, Noé y avait emmagasiné des grains de toute sorte et fait entrer des animaux de toute espèce; — et l'on dit de *Yu* qu'il aurait fait provision de toutes sortes de grains et de chairs d'animaux. (*Chou-King*, *ch. Y-Tsi*, p. 35.)

Noé avait reçu alors la permission de joindre, pour son usage et celui du genre humain renouvelé en lui, la chair des animaux à celle des poissons; — et c'est ce qui est également dit de Yu chez les Chinois. (*Id.*, *ib.*, p. 36.)

La retraite des eaux sous Noé avait eu lieu pour toute la partie de la surface terrestre qui devait être désormais à découvert; — et il en est de même pour Yu, sous qui, ou par qui, suivant les Chinois, des lits auraient été ménagés aux rivières, et *dans les neuf parties du monde*, pour écouler l'eau *vers les quatre mers*. (*Ib.*, p. 35.)

A ces traits multipliés de ressemblance avec le récit sacré ou primitif, on ne saurait douter qu'il ne s'agisse de part et d'autre d'un même événement ; et d'autres considérations encore militent en faveur de cette conclusion.

On savait, mais nous aimons à voir le savant sinologue en convenir lui-même, que l'histoire primitive de la Chine s'est formée, comme celle de presque tous les anciens peuples, de la réunion plus ou moins complète des versions traditionnelles de ses diverses peuplades. M. Pauthier rappelle à ce sujet les regrets exprimés par Confucius sur ce que, de son temps, c'était dans de petits Etats de l'Empire, à peine civilisés, que l'on avait conservé les plus anciens et les plus importants documents de l'histoire chinoise. (*J. Asiat.*, *ib.*, p. 389.) Ces documents étaient, suivant toute apparence, des versions de la tradition primitive implantées en chaque contrée comme l'histoire locale, et comme appartenant à la première partie des annales de la nation. Et ainsi s'explique comment, à côté de la version du déluge consignée dans le Chou-King, les annales de la Chine nous parlent d'un déluge, toujours amené par l'Esprit du mal sous le nom de Kong-Kong, et qui aurait eu lieu sous un prince que chaque version désigne par un nom différent. Ainsi le déluge provoqué par Kong-Kong se serait déchaîné contre l'empire du milieu, sous l'empereur *Tcho-Yong*, suivant l'historien Vsi-Ki. (*P. Prémare*, p. cviij.) Sous *Fo-Hi* et *Niu-Va* (*Id.*, *ib.*, cxij), sous *Tchanen-Hiu*, selon Hoai-Nan-Tsée, et Ven-Tsée, (*Ib.*, p. cxiij), sous *Kao-Sin*, d'après d'autres versions, (*Id.*, *ib.*), sous l'empereur *Auen* (*Id.*, *ib.*), et enfin sous l'empereur *Yu* au témoignage de Sun-Tsée. (*Ib.*, p. cix.) Dans tous ces déluges, toujours provoqués ou déchaînés par le même agent, il s'agit évidemment d'un seul et même fait dont le récit varie suivant la peuplade à la version de qui il a été emprunté. Or, il s'ensuit que les traits particuliers à chaque version peuvent et doivent être réunis en faisceau pour nous rendre l'ensemble des traits du récit original ; et, en procédant ainsi, nous voyons que le déluge aurait été amené pour perdre le mont *Pou-Tcheou*, mont fabuleux dans lequel on reconnaît la terre antédiluvienne, confondue avec l'Eden qui disparut sous les eaux à l'époque du déluge ; — nous voyons l'adversaire de *Kong-Kong* construire un vaisseau dans lequel il triomphe du déluge ; (*Mém. sur les Chin.*, t. Ier, p. 157.) Nous voyons le même personnage, sous le nom de *Yu*, couronner son triomphe sur les eaux par un sacrifice offert au Seigneur sur le haut d'une montagne (*J. Asiat.*, *ib.*, p. 333) ; — de sorte que nous avons, dans le déluge multiple de la Chine comme dans celui de la tradition sacrée : — submersion de la terre par les eaux qui s'élèvent au-dessus des montagnes ; appel d'un élu pour triompher du fléau ; — construction d'un vaisseau qui sert à dompter l'*eau par le bois ;* — réunion de toutes les provisions nécessaires ; — durée du fléau portée à neuf ans au lieu d'un an et neuf jours ; chair des animaux ajoutée à celle des poissons pour la nourriture des générations nouvelles ; — sacrifice final au sommet d'une montagne. — Evidemment, dirons-nous encore une fois, il y a identité originelle entre les deux faits ainsi relatés, et ici, comme pour toutes les versions de ce même fait accréditées chez les peuples, c'est au récit sacré que nous sommes reportés comme au temps primitif. Et ce

n'est pas tout, car, étayés sur ces premiers résultats acquis à la critique, nous arrivons facilement à reconnaître plusieurs traits encore de ce texte primitif dans les détails de la légende chinoise.

Ainsi, dans le trait des pierres de *cinq couleurs* employées après le déluge pour réparer *les brêches* faites au ciel (*P. Prémare*), on reconnaît à la fois et l'arc-en-ciel placé dans les nuages comme garantie contre le retour du fléau, et les cataractes du ciel dont il est fait mention dans la Genèse, *Clausæ sunt..., cataractæ cœli* (t. IV, l. II); dans les flèches lancées contre dix soleils (*P. Prémare ib.*), nous reconnaissons le souvenir du même arc considéré, ainsi qu'on le voit dans un grand nombre de légendes, comme l'arme dont Dieu se serait servi pour exterminer les dix générations d'Adamites ou de Rouges antérieures au cataclysme.

D'après les noms divers des personnages en regard de qui figurent *Kong-Kong* et le déluge, et qui sont *Tcho-Yang*, *Fo-Hi*, *Tchanen-Hio*, *Kao-Sin*, *Yao*, *Chun* et *Yu*, il y aurait eu, chez les diverses peuplades de la Chine, sept versions au moins de l'histoire du déluge. Mais celles-ci ne sont pas les seules. Nous en retrouvrons une huitième dans l'histoire de la lutte de l'Esprit du mal encore, sous le nom de *Tchi-Yeou*, contre un personnage désigné sous ceux de *Yu-Vang*, de *Hiang*, d'*Hoang-Ti*, en qui tout fait reconnaître un représentant, au moins partiel, de Noé.

Il est dit en effet de ce prince, qu'il aurait le premier formé des charpentiers, employés par lui à construire des barques (*P. de Mailla*, *Hist.*, t. I^er^, p. 21-24), dont la première apparition remonterait ainsi à lui, — comme à Noé celle d'une arche flottante;

Qu'il aurait su le premier apprivoiser les animaux les plus féroces (*Id.*, *ib.*, p. 15). — comme on l'a dit de la plupart des représentants de Noé en souvenir des animaux réunis par lui et autour de lui dans l'arche;

Qu'il aurait le premier distingué les cinq couleurs primitives, (*Mém.*, t. VIII, p. 238), — couleurs employées déjà pour la fermeture des brêches faites au ciel et qui figurent ici, comme plus haut, l'arc-en-ciel donné à Noé;

Qu'il aurait été l'inventeur de l'arc (*P. de Mailla*, *Hist.*, t. I^er^, p. 24), — trait également attribué à *Fo-Hi*, — et parce que la première mention d'un arc, l'arc-en-ciel, *arcum meum ponam*, se liait à l'histoire de Noé;

Que de son temps enfin auraient été inventées les barques (*P. de Mailla*, *ib.*, p. 21), — dont la première mention encore se montrait dans l'histoire du patriarche. (T. X, 3.)

D'après cette nouvelle réunion de traits semblables nous avons donc tout droit de reconnaître dans le personnage vainqueur de *Tchi-Yeou* (*P. Prémare*, pcxxxviij.) *un* représentant de Noé, ainsi que, dans le char sur lequel il aurait combattu, l'arche flottante qui a bien souvent, en effet, pris cette forme du char dans les légendes.

Sur ce char était, dit-on, une figure de l'Esprit qui en dirigeait la marche (*Mém.*, t. XIII, p. 234), — et dans laquelle les savants ont cru pouvoir reconnaître une première forme de la boussole, — mais qui nous semble avoir été imaginée en souvenir des oiseaux (corbeau ou colombe symbole de l'Esprit) dont Noé s'était servi dans l'arche pour s'éclairer sur l'état des eaux. Chez

les Scandinaves, en effet, le personnage d'*Odin* qui, en tant que mortel, n'est pas sans quelques traits empruntés à Noé, avait deux *corbeaux* chargés de l'instruire de toutes choses, et dont l'un s'appelait *Hugin* ou l'Esprit.

Ainsi donc, pour reprendre une dernière fois la série des traits semblables ou correspondants, nous avons dans l'ensemble des versions de la Chine, comme dans la tradition sacrée : — un vrai déluge, un déluge universel, que l'on suppose provoqué ou déchaîné par l'Esprit du mal ; — un être chargé d'en triompher ; — constructeur à cet effet du premier véhicule flottant ; — réunissant autour de lui des animaux de toute espèce ; — faisant des provisions de toutes sortes ; — dont le véhicule est dirigé par un esprit ou par un oiseau ; — sous qui apparaissent l'arc et les cinq couleurs qui se distinguent dans l'arc-en-ciel ; — et qui enfin, au terme d'un fléau dont la durée porte le nombre *neuf*, offre un sacrifice au Seigneur sur le haut d'une montagne. Et nous croyons pouvoir en toute assurance conclure de ces rapports suivis qu'il s'agit bien ici, au milieu de toutes les versions passées en revue, du déluge de Noé, surtout si nous notons encore, et pour terminer, que le signe céleste, symbole en Chine du règne de *Tchanen-Hio* et de son déluge, répond au verseau (*P. Souciet*, *Mém.*, t. III, p. 33), qui est, dans notre zodiaque, le symbole de *Deucalion* (Noé) et de son déluge aussi.

### XVIII. — Les Japonais.

« Peiroun est le Noé des Japonais. (*Annales de philosoph.*, t. III, p. 374.) Il était roi de l'île Maurigasinia, voisine de Formose, fameuse dans l'antiquité par la beauté, l'excellence de son territoire, et par la fabrication de la porcelaine. La méchanceté des insulaires, que la prospérité et les richesses de leur commerce avaient corrompus jusqu'à s'abandonner aux plus grands crimes et mépriser la divinité, détermina les dieux à les submerger avec leur île. Mais Peiroun était un prince vertueux et religieux, et il n'avait aucune part au crime de ses sujets. Il lui fut révélé en songe de monter à bord de ses navires, et de se retirer de l'île au plus vite, dès qu'il remarquerait que le visage de deux idoles qui étaient à l'entrée du temple deviendrait rouge. C'étaient deux statues de bois gigantesques qui figuraient le ciel et la terre : c'est pourquoi on les appelait In-yo, Ni-wo et A-wun ; la première syllabe de ce trois mots désigne le principe générateur, et la seconde le principe destructeur. Peiroun avertit ses sujets de la colère céleste et des malheurs qui les attendaient. Il les engagea à chercher avec lui leur salut dans une prompte fuite, dès que les signes précurseurs apparaîtraient ; mais on se moqua de lui, on tourna son zèle en ridicule, et on méprisa ses avertissements. Un mauvais sujet crut même faire une bonne plaisanterie en barbouillant de rouge pendant la nuit la face des deux statues. Le roi, voyant le changement arrivé dans la couleur des statues, ne soupçonnant pas la supercherie, crut y voir le signe certain de la prochaine destruction de l'île. Il s'embarqua aussitôt avec toute sa famille et ceux qui voulurent le suivre. Il s'éloigna du fatal rivage à force de rames et de voiles. Après le départ du prince, l'île fut submergée tout entière avec les incrédules qui y étaient demeurés et toutes les richesses. Peiroun aborda heureu-

sement sur les côtes de Chine, où la mémoire de son arrivée est encore célébrée par une fête annuelle, pendant laquelle les Chinois des provinces méridionales prennent des divertissements sur l'eau, et font des jeux et des joutes en criant : Peiroun ! Peiroun ! »

« Les Japonais font également mémoire de cet événement dans la troisième fête annuelle qui a lieu le cinquième jour du cinquième mois ». (M. Bertrand, *Dict. des relig.*)

XIX. — Siam.

« Il y a eu jadis un déluge à Siam (*Annales de la propagation*, — *Siam*, t. V, p. 102). Le dieu Phra-Phu-Thi-Chau a placé l'arc-en-ciel dans les nuées, pour rassurer les hommes contre la crainte d'un nouveau déluge.

« De toute éternité, il a existé un Dieu qui s'appelle Phra-Hin. Ce dieu avait une poule. Il lui prit envie un jour d'essayer sa puissance ; il ramassa une partie des ordures que sa poule avait faites, et en forma deux petites poupées qu'il anima. C'est de ce premier homme et de cette première femme que le genre humain tire son origine. Le déluge arriva peu de temps après ». — On comprend que les ordures de la poule sont la poussière dont Dieu fit le premier homme, le reste est un calque sur Moïse.

XX. — Les Tartares.

« Les Tartares qui professent le chamanisme (M. Bertrand, *Dict. des relig.* ), reconnaissent que chaque âge du monde se termine par un déluge universel. Suivant leur cosmogonie, les premiers hommes, déjà déchus de leurs prérogatives célestes et réduits à une condition misérable sur la terre, ajoutèrent le crime à leurs malheurs. L'envie, la jalousie, s'emparent de leurs cœurs. On ne vit plus que des infortunés tout occupés à se dépouiller, à se frapper, à se détruire ; la terre fut livrée au pillage, aux combats, aux massacres ; tous les vices et tous les maux l'infestèrent à la fois. *La vie humaine décroissait* à mesure que les hommes devenaient plus méchants. Enfin on entendit la voix des *tanquéris* ou esprits célestes, qui, du haut du ciel, annonçaient que bientôt tomberait une pluie abondante, mêlée de glaives et de fers tranchants. Les hommes épouvantés rassemblèrent des vivres pour plusieurs jours ; car un petit nombre de jours équivalait alors à des années, tant la vie était courte ! Ils se renfermèrent avec leurs provisions dans le creux des rochers. La tempête éclata comme elle avait été prédite. Il plut des glaives pendant sept jours. Toute la terre fut couverte de sang, de cadavres déchirés, d'ossements dépouillés ; mais les eaux tombant sans cesse du ciel, entraînèrent toutes les immondices dans l'Océan et purifièrent la demeure des humains. Ce fut la fin du premier âge. Les hommes qui avaient échappé au fléau sortirent de leurs cavernes. Un esprit céleste fut envoyé sur la terre avec une loi nouvelle ; il se nommait Masouchir. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, son front serein, son regard doux, sa bonté divine. Les hommes lui demandèrent comment il était devenu si beau : — C'est, dit-il, que j'ai foulé aux pieds la cupidité, la

luxure et toutes les passions. Mortels, suivez mon exemple, et vous deviendrez semblables à moi. Les hommes, à sa voix, furent pénétrés de l'horreur du crime et n'eurent plus de passions que pour les charmes de la vertu. Ils l'embrassèrent et elle fit leur bonheur. Ils jouirent d'une vie de 80,000 ans, passée tout entière dans une félicité indicible. Telles sont entre autres les traditions de ces peuples, les Tartares et les Mongols ». (Bertrand, *Dict. des religions*, art. *Déluge*).

### XXI. — Les Lapons.

Les Lapons disent que la terre était entièrement habitée avant que Dieu l'eût submergée. Lorsque ensuite les mers et les fleuves sortirent de leurs lits et inondèrent tout le globe, le genre humain périt tout entier, à l'exception d'un frère et d'une sœur, que Dieu prit sous ses bras et transporta sur la montagne de Posserare. Le déluge fini, ces deux enfants se séparèrent pour chercher s'il n'était pas resté d'autres hommes dans le monde. Ces voyageurs se rencontrèrent au bout de trois ans; mais, malheureusement pour leur amour, ils reconnurent qu'ils étaient frère et sœur. Ils se quittèrent de nouveau et se retrouvèrent encore après un second voyage de trois ans. Enfin, après une nouvelle séparation qui dura le même espace de temps, ils se revirent sans se reconnaître, et n'ayant plus de scrupules pour vivre ensemble, ils devinrent la souche des hommes qui repeuplèrent la terre. (*Ibid.*)

### XXII. — Les Mexicains.

Voici une version du déluge mexicain, donnée par M. Bertrand, art. *Tzoquillixequé*.

« Avant la grande inondation qui eut lieu 4008 ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par les géants; tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans les cavernes. Lorsque les eaux se furent retirées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'architecte, alla à Cholula où, en mémoire de la montagne Thaloc qui avait servi d'asile à lui et à six de ses frères, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide; il fit fabriquer des briques dans la province de Hanamaleo, et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de mains en mains. Les dieux virent avec courroux cet édifice dont la cîme devait atteindre les nues. Irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide : beaucoup d'ouvriers périrent. L'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite à Quitzalcoalt, dieu de l'air ».

C'est la Bible presque littéralement.

### XXIII. — Les Aztèques.

Au IVe siècle de l'histoire aztèque, dit M. de Humboldt (*Vues des Cordilières*, t. I, p. 114), à l'âge de l'eau se rattache le souvenir du déluge.

Cet âge de l'eau est appelé *atonatiuh;* sa durée est de 4008 ans. Une grande inondation commença l'année *ec calli;* le quatrième jour, *l'eau* (*nahuiatl*) fit périr l'espèce humaine : c'est la dernière des grandes révolutions que le monde a éprouvées. Les hommes furent convertis en poissons, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans le tronc d'un ahahuète ou cyprès chauve. On représente la déesse de l'eau, appelée Matlaleuje ou Chalchiuhcuège et regardée comme la compagne de Thaloc, s'élançant vers la terre.

Coxcox, le Noé des Mexicains, et sa femme Cocbiquetzal, sont assis dans un tronc d'arbre couvert de feuilles et flottant au milieu des eaux.

« Les Hascaltèques », dit M. Bertrand, « croyaient que les hommes qui avaient échappé au déluge universel avaient été changés en singes, mais qu'ils avaient recouvré peu à peu la parole.

« La même tradition diluvienne existe, avec quelques variantes, chez les Miztèques, les Zapotèques, les Méchoacanèses, et chacun de ces peuples fait remonter son origine à ce grand événement ».

### XXIV. — Les Sioux.

Ce qui suit montre que les cinq peuplades des Sioux ont une idée confuse du déluge de Noé : « L'eau (*Annales de la propagation de la foi*, t. IV, p. 537) fit périr tous les habitants de la terre, à l'exception d'un homme et d'une femme, qui se sauvèrent sur une haute montagne ; l'eau demeura sur la terre seulement deux jours (pour les deux mois où l'Ecriture sainte dit qu'elle fut à son apogée), à l'expiration desquels le Maître de la vie, voyant qu'ils avaient besoin de feu, leur en envoya par un corbeau blanc, qui s'arrêta pour manger de la charogne et laissa ainsi éteindre son feu ; il retourna au ciel pour en chercher. Le Grand-Esprit le chassa et le punit en le rendant noir, et envoya du feu par l'erbette, petit oiseau gris, qui retourna au Grand-Esprit annoncer qu'il avait apporté le feu sur la terre ».

Il est évident qu'on trouve là le thème du récit de la Bible, et les circonstances étrangères qui y sont ajoutées ne diminuent pas l'importance de cette tradition.

### XXV. — Les Mandans et l'île de Taïti.

Les Mandans (*Cérémonies relig.*, t. VII) prétendent que le déluge a été suscité autrefois par des tribus d'hommes blancs pour faire périr leurs ancêtres. Les blancs firent monter les eaux à une telle hauteur que la terre fut submergée. Alors le premier homme, qu'ils regardaient comme une de leurs divinités, inspira aux hommes l'idée de construire sur une éminence une tour et une forteresse en bois, et leur promit que l'eau ne passerait pas ce point. Ils suivirent son avis et construisirent l'arche sur le bord de la rivière de Cœur. Elle était d'une fort grande dimension, de sorte qu'une partie de la nation y trouva son salut pendant que le reste périt dans les flots. En souvenir de cet événement mémorable, ils placèrent dans chacun de leurs villages un modèle en petit de cet édifice ;

*ce modèle existe encore.* Les eaux baissèrent après cela, et aujourd'hui on célèbre, en mémoire de cette arche, la fête d'Okippe, qui dure quatre jours.

L'île de Taïti avait aussi son histoire diluvienne. Taaroa, le premier des dieux, courroucé un jour contre le monde, le précipita dans la mer. Tout fut submergé, à part quelques points saillants qui, se maintenant au-dessus des eaux, formèrent les îles actuelles. Tel est le récit dans les groupes de l'Est. Le groupe de l'Ouest en a un autre. Le dieu des eaux, Rouahatou, dormait un jour au fond de la mer sur son lit de corail, quand un pêcheur se hasarda sur ce lieu, quoiqu'il fût taboué. Il jeta ses hameçons, qui s'engagèrent dans la chevelure du dieu. Croyant avoir fait une belle capture, il leva si fort que le dieu vint à la surface de l'eau. Furieux d'avoir été dérangé : Tu vas périr, dit le Neptune taïtien. Pardon, pardon, s'écria le pêcheur effrayé et se jetant à genoux. Le dieu fut touché, il grâcia l'homme, mais il voulut passer sa mauvaise humeur sur les îles. Un déluge fut résolu. Débonnaire jusqu'à la fin, il indiqua au pauvre pêcheur une île de récifs nommée Toa-Marama, située à l'orient de Raïatéa. Cet homme s'y rendit avec un ami, un cochon, un chien, et un couple de poules. Ils y étaient arrivés à peine que l'Océan commença à monter. La population fuyait, mais l'Océan monta toujours jusqu'à ce qu'elle eût péri tout entière. Cet acte de destruction accompli, les eaux se retirèrent. Le pêcheur revint alors avec ses compagnons ; il fut le Noé de ce déluge. Les insulaires donnent comme preuve évidente de ce déluge les blocs madéporiques et les coquilles existant sur les cimes les plus élevées, et qui n'ont pu y être transportées que par la mer.

### XXVI. — Les Méchoacans.

Tezpi (M. l'abbé Bertrand, art. *Tezpi*), le Noé des peuples *Méchoacans*, lors de l'inondation universelle, s'embarqua dans une barque spacieuse avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines, dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le Grand-Esprit, Tezcat-Lipuca, ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit alors sortir de sa barque un vautour. L'oiseau, qui se nourrit de chair morte, ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Tezpi connut alors que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, et quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan.

On est frappé ici de la ressemblance avec le récit mosaïque, et de la barque si bien fermée.

### XXVII. — Les Madécasses.

Les Madécasses ont localisé pour leur contrée le récit génésiaque emprunté des musulmans. (*Ibid.*)

Les descendants d'Adam, disent-ils, ayant irrité le Tout-Puissant, celui-

ci pour les punir couvrit la terre d'un déluge qui les engloutit. Noé avait, par ordre de Dieu, construit une arche sur laquelle il se sauva avec sa femme, ses enfants, ses parents, ses domestiques, un mâle et une femelle de chaque espèce d'animaux. Les montagnes de Jaboullifat au nord, de Zablicatourne au midi, Zambavrillof à l'ouest, de Zobaliborani à l'est, furent les seules que les eaux ne couvrirent pas entièrement ; mais elles ne servirent d'asile à personne. Les eaux s'étant écoulées, Noé sortit de l'arche et se rendit à Jérusalem, puis à La Mecque. Il reçut de la part de Dieu quatre volumes dans lesquels la loi était contenue. Le premier, nommé Alfouraan ou Coran, était pour lui ; le second, appelé Sarat, devait être remis à Moïse ; le troisième, Asomboura, était pour David ; le Christ, qu'ils nomment Raïous-Raïssa, devait avoir le quatrième, appelé Al-Indjil.

XXVIII. — Les Muyscas.

« Les traditions historiques des Muyscas reproduisent le déluge. Leur premier pontife, Bochicha, est représenté faisant des coupures dans les rochers pour faire écouler les eaux et dessécher le plateau de Bogota après une funeste inondation. Il rappelle le roi Yao, roi aussi célèbre au Japon qu'à la Chine, sous lequel un déluge funeste arrive comme sous Bochicha ». (*Annales de philosoph. chr.*, t. III, p. 183.)

XXIX. — Les Peaux-Rouges.

« Parmi les traditions indiennes (Domenech, t. I^er^) nous citerons celle qui est le plus généralement admise, et que M. Cotlin a consignée dans sa cinquante-quatrième lettre sur les mœurs et coutumes des Peaux-Rouges. Il y a bien des siècles qu'il arriva un déluge qui détruisit toutes les nations de la terre. Toutes les tribus des hommes rouges se rassemblèrent sur le coteau des prairies pour se mettre à l'abri de l'inondation ; mais les eaux ayant continué d'augmenter, elles couvrirent toute la masse des Indiens réunis, et leur chair se convertit en pierres rouges ».

M. Domenech dit ailleurs (p. 577) : « Plusieurs nations indiennes du Nord et de l'Ouest de l'Amérique septentrionale ont des solennités annuelles, instituées soit à titre de commémoration d'un grand événement, comme la danse du déluge, soit à titre de propitiation, comme la danse religieuse des buffles, différente de celle en usage aux époques de famine, etc. »

Ainsi, non-seulement nous avons la tradition orale et écrite du déluge chez les Américains, mais une cérémonie du culte public qui en perpétue la mémoire ; cela doit fort incommoder nos libres penseurs.

XXX. — Les Iroquois.

Athaënsic, la grande déesse des Iroquois, donna naissance au genre humain, mais sa race tout entière s'éteignit à la troisième génération. Le Grand-Esprit envoya un déluge. Missou, qui est leur Noé, voyant ce débor-

dement, envoya un corbeau pour s'enquérir de l'état des choses ; mais le corbeau s'acquitta mal de sa commission. Alors Missou fit partir le rat musqué qui lui apporta un peu de limon. Missou rétablit la terre dans son premier état; il lança des flèches contre le tronc des arbres qui restaient encore debout, et ces flèches devinrent des branches. Il épousa ensuite par reconnaissance une femelle de rat musqué; de ce mariage naquirent tous les hommes qui peuplent aujourd'hui le monde.

Chez certains Sauvages du Canada on retrouve une réminiscence confuse du déluge; mais cette inondation générale avait précédé la création. Cependant on y remarque une triple émission d'animaux pour retirer la terre du sein des eaux. C'est d'abord le castor qui échoue dans sa tentative, puis le rat musqué qui en vient à bout dans son second voyage; ce qui rappelle l'émission du corbeau et la double émission de la colombe de l'arche de Noé. Au reste, le corbeau joue aussi un rôle dans cette cosmogonie, car c'est lui qui fut chargé d'explorer la terre après sa formation.

### XXXI. — Les Chioponaises, les Caraïbes, les Achaguyens et les Floridiens.

Selon les documents recueillis par François Nunez de Loréga, le Wodan des Chioponaises était petit-fils de cet illustre vieillard qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau lui et sa famille. Wodan coopéra à la construction du grand édifice que les hommes entreprirent ensuite pour atteindre les cieux ; mais l'exécution en fut interrompue, et chaque famille reçut alors une langue différente.

Les Caraïbes reconnaissaient qu'il y avait eu un déluge, et en attribuaient la cause à la méchanceté des hommes de ce temps-là.

Les peuples d'Achagua désignaient le déluge par l'expression de *catenanemou* ou submersion du grand lac. Un des insulaires de Cuba apostropha ainsi Gabriel de Cabrera : Pourquoi me grondes-tu, puisque nous sommes frères? Ne descends-tu pas comme moi de celui qui construisit le grand vaisseau qui sauva notre race ?

Les Floridiens disent que le soleil ayant été retardé de vingt-quatre heures dans sa course ordinaire, les eaux du grand lac Theomi débordèrent avec une telle abondance, que les sommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réserve de celle d'Olaimi que le soleil garantit d'une inondation générale à cause du temple qu'il s'y était bâti de ses propres mains, et que les Apalachites consacrèrent dans la suite comme un lieu de pèlerinage, où ils allèrent porter à cet astre leurs hommages religieux. Tous ceux qui purent gagner cet asile furent préservés du déluge. Au bout de vingt-quatre heures, le soleil reparut, dessécha les eaux et dissipa les vapeurs qu'elles avaient occasionnées.

### XXXII. — Les Brésiliens.

Les Brésiliens (Voir *Dict. des religions* de M. Bertrand, art. *Déluge*)

disent qu'un étranger puissant, qui haïssait mortellement leurs ancêtres, les fit tous périr par une prodigieuse inondation ; il n'y eut qu'un frère et une sœur qui se sauvèrent pour repeupler la terre. Cette tradition est conservée dans leurs chants populaires. Quelques-uns des indigènes qui vivaient sur les côtes, disent que la famille de Tamandouaré de Toupa, vieillard blanc, avait seule été avertie de Dieu de grimper sur les palmiers et d'y attendre l'inondation qui fit périr le genre humain. Quand les eaux se furent écoulées, elle descendit et repeupla la terre.

### XXXIII. — Les Péruviens.

Les Péruviens admettent un déluge universel arrivé dans les anciens temps, auquel il n'échappa que six personnes, qui rétablirent le genre humain ; Manco-Capac, leur premier roi, descend d'une de ces six personnes. Suivant Acosta, il y eut sept personnes qui purent se soustraire au déluge universel, en se réfugiant dans la caverne de Pacaritombo. Ce sont eux qui furent la souche des Incas. Les peuples du Pérou avaient aussi beaucoup de vénération pour l'arc-en-ciel. (Voir M. Bonnetty, n° 1869, t. IX, p. 289.)

### XXXIV. — Médaille d'Apamée.

« [1] Nous avons déjà parlé de plusieurs médailles qui prouvent que le souvenir du déluge de Noé se serait conservé en Asie, parmi les nations païennes, qui l'auraient consacré publiquement sur leurs monnaies. (*Annales de philosophie chrétienne*, t. VIII, p. 144.) Comme ce que nous avons dit a dû piquer la curiosité de nos lecteurs, sans la satisfaire, nous croyons qu'il leur sera agréable de voir, ici, un article qui fasse connaître les principales discussions qui ont eu lieu à ce sujet, lesquelles ont eu pour résultat d'établir que c'est bien le déluge de Noé dont ces médailles retracent les principales circonstances. Ces médailles ont été toutes frappées dans la ville d'Apamée. Apamée est une ville de Phrygie dans l'Asie-Mineure ; au témoignage de Pline, c'était une ville célèbre, qui porta d'abord le nom de Κελαιναι, Kelænæ, et ensuite de Κιϐωτος, Kibotos, arche ; enfin elle fut appelée Apamée, d'Apamée, mère d'Antiochus Soter, au rapport de Strabon ; elle est assise sur le bord des fleuves le Méandre et le Marsyas. Il existe trois médailles des empereurs frappées à Apamée, et présentant toutes les trois le souvenir du déluge. La première est de Lucius-Septime-Sévère Pertinax, qui a régné de l'an 193 à l'an 211 de notre ère. Autour de la tête de l'empereur on lit cette inscription :

L'empereur César, Lucius, Septime, Sévère, Pertinax.

« Sur le revers on lit :

Sous l'Agonothète (président des jeux publics)... des Apaméens.

« La première inscription n'a donné lieu à aucune variante, et ne présente aucune difficulté ; il n'en est pas de même de la seconde.

[1] Voir planche n° 4, figures A et B, à la fin du volume.

« D'abord Falconer, en publiant cette médaille, a inscrit sur le côté de l'arche les lettres ΝΗΤΩΝ, et les joignant aux précédentes ΜΑΓ, il en composait : ΜΑΓΝΗΤΩΝ, nom des habitants de Magnésie. Il pensait en outre que les lettres ΑΠΤΕ marquaient l'année et la date de la médaille. Kircher, au contraire, veut que ce soient les initiales du mot ΑΙΡΤΕ-ΜΙΔΟΣ, de telle manière que l'explication serait : Sous l'Agonothète de l'Artémide (Diane) des Magnésiens et des Apaméens. Vaillant donna une autre édition de cette médaille, et prétendit qu'elle portait sur l'arche les lettres ΝΕΟΚ, qu'il terminait par ΡΩΝ, et qu'il traduisait par Néocores (ceux qui sont chargés de la garde du temple).

« Barthélémy, au contraire, dans la lettre dont il est fait mention ci-après, assurait qu'il n'y avait ni l'un ni l'autre mot, mais seulement un Ν et un Ω.

« Mais ces leçons et ces explications son également fautives ; nous avons voulu nous assurer de l'état de la médaille à Paris ; et avec la bienveillante assistance de M. Dumersan, un des conservateurs des médailles, nous pouvons certifier ce qui suit : il existe, à la bibliothèque du roi, à Paris, deux médailles de l'empereur Sévère.

« L'une de ces médailles, celle dont parle Barthélémy, ne porte en effet que la lettre Ν, les deux autres lettres étant entièrement illisibles ; mais une seconde médaille, celle que nous publions ici, porte avec certitude les deux lettres Ν, Ω : la troisième lettre est effacée.

« Enfin, pour donner toutes les variantes, Ridolphinus publia une autre médaille du même empereur, tirée du musée du cardinal d'Albane, laquelle porte les deux lettres Ν, Ω ; la troisième lettre est effacée. Voici la description du revers de la médaille de Sévère, lequel est le même dans les trois autres : elle représente une arche nageant sur les eaux ; au dedans de cette arche apparaissent, à mi-corps, un homme et une femme : en dehors on voit une femme revêtue d'une longue robe, et un homme couvert d'une espèce de tunique. L'un et l'autre élèvent leurs mains vers le ciel. Au-dessus du couvercle de l'arche est perché un oiseau, tandis qu'un autre oiseau se soutient dans les airs tout près de l'arche, et porte dans ses pattes un rameau d'olivier.

La deuxième médaille est à l'effigie de l'empereur Macrin, qui fut empereur vers l'an 207. Elle a existé d'abord au musée de la maison des Jésuites de Vienne, d'où elle a été transportée au musée impérial. Le type du revers est le même que celui de Septime Sévère. On lit également sur le côté de l'arche les deux lettres Ν, Ω.

« La troisième médaille est à l'effigie de l'empereur Philippe le père, qui a régné vers l'an 244. On lit autour de la tête : L'empereur César-Jules-Philippe Auguste. Sur le revers, semblable à celui de la médaille de Sévère, on lit :

Sous Marc-Aurèle Alexandre, deuxième archi... (prêtre ou Pontife) des Apaméens.

« Cette médaille, publiée d'après celle qui se trouve au musée du grand-duc à Florence, porte aussi sur l'arche les lettres Ν, Ω. Il en existe une au cabinet de Paris, mais les lettres en sont entièrement effacées.

« Nous allons maintenant faire connaître succinctement les principales discussions auxquelles ces médailles ont donné lieu, et les raisons qui prouvent que c'est véritablement un souvenir du déluge de Noé qu'elles représentent. Le premier auteur qui en ait parlé est Falconer. Son opinion était que les deux personnages représentés dans l'arche et hors de l'arche, sont Deucalion et Pyrrha ; que le geste de leurs bras indique qu'ils jettent des pierres derrière leur dos, et que les oiseaux que l'on y voit sont ceux que Deucalion envoyait hors de l'arche, au témoignage de Plutarque, pour s'assurer de l'état des eaux.

« Mais il restait à expliquer les lettres ΝΩΕ, Noé, qu'il assure avoir lues sur la médaille. Falconer pensait que c'était un emprunt que les Apaméens avaient fait à nos livres saints, en appliquant à leur croyance le nom d'un personnage de la Bible ; et il prouvait son assertion en citant les nombreux emprunts que les mystères grecs avaient faits aux antiquités judaïques. Quelque temps après, Bryant, dans son analyse de l'ancienne mythologie, revint sur ces médailles, et soutint avec beaucoup de force l'opinion de Falconer, dans la partie où cet auteur pensait qu'il s'agissait, sur ces médailles, du déluge de Noé.

« A l'occasion de son ouvrage, les discussions et les recherches se renouvelèrent en Angleterre et produisirent trois dissertations, qui furent consignées dans *l'Archéologie*, publiée par la Société des antiquaires de Londres.

« L'auteur de la première, Barrington, essaya de prouver que les figures gravées sur les médailles avaient rapport au déluge de Deucalion et de Pyrrha. Mais comme le mot Noé lui faisait obstacle, il ne faisait pas difficulté d'assurer qu'il avait été mis pour ΝΟΙ, nous, qui est le pluriel duel de εγω, et il expliquait ce mot par le passage d'Ovide : *Nos duo turba sumus*, et nous deux nous formons la foule.

« La deuxième dissertation, composée par le D. Milles, s'attaque aux médailles elles-mêmes. Milles pense qu'il n'y a d'authentiques que celles qui portent sur l'arche les lettres ΝΕΩΚ, Neok, lesquelles, dit-il, furent ensuite changées par les faussaires en celles de ΝΩΕ. D'après cette opinion qui n'est point soutenable, dit Eckhel, Milles croit que ces médailles n'ont rapport ni au déluge de Noé, ni à celui de Deucalion, mais qu'elles font allusion à quelque culte particulier des Apaméens, dont nous n'avons aucune connaissance. La troisième dissertation est une lettre du savant abbé Barthélémy, lequel, consulté par les auteurs anglais, s'abstient de prononcer sur l'interprétation de la médaille, mais assure qu'il est hors de doute que les deux premières lettres sont ΝΩ.

« Après avoir cité ces différents avis, le savant Eckhel expose son sentiment, lequel est que ces médailles n'ont pu faire allusion qu'au déluge de Noé. Nous allons exposer succinctement les raisons sur lesquelles il s'appuie.

« En premier lieu, tous les savants sont obligés de convenir que cette arche qui vogue sur les eaux, cet homme et cette femme qui y sont renfermés, cette colombe qui rapporte une branche d'olivier, et cet autre oiseau qui est perché sur l'arche, conviennent au moins autant au déluge

de Noé, tel qu'il est raconté dans la Bible, qu'au déluge de Deucalion, tel que nous en parlent les auteurs profanes. Bien plus, il est plus que probable que quelques circonstances, notamment celle de la colombe envoyée hors de l'arche, paraissent n'avoir été attribuées à Deucalion, par Plutarque, qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne, que parce qu'il avait entendu parler du déluge de Noé.

« Examinons donc les circonstances particulières qui ont fait penser à quelques auteurs qu'il s'agit seulement du déluge grec.

« Tous se fondent principalement sur ce que les deux personnages sortis de l'arche, jettent des pierres derrière leur dos ; mais cela est loin d'être prouvé. En effet, si l'on examine attentivement les deux figures, on verra qu'on peut interpréter leurs gestes de tout autre manière ; d'abord on remarquera que la paume de leurs mains n'est point fermée, comme elle le serait si elle tenait une pierre pour la lancer. C'est ainsi que, sur une médaille des Tyriens, on voit fort distinctement la pierre que Cadmus tient dans sa main. On ne voit pas non plus qu'il y ait des pierres en l'air, ou d'autres éparses sur la terre.

« — Mais », disent les critiques, « nous voyons que ces deux personnages ont la main élevée ; n'est-ce pas là le geste de personnes qui jettent quelque chose derrière elles ?

« — Sans doute ; mais combien d'autres choses ce geste peut aussi désigner ? Nous avons, en effet, une infinité d'exemples, tirés d'anciens monuments, sur lesquels on voit des figures ayant la même position, et que les artistes ont donnée à des personnes qui ne jettent pas de pierres, mais qui pérorent, qui sont dans l'admiration, qui s'efforcent d'apaiser des querelles, qui invoquent la Divinité, ou font tout autre chose que de jeter des pierres.

« Pourquoi donc se refuser à reconnaître dans ces deux figures Noé et son épouse, nouvellement sortis de l'arche, manifestant, en élevant leurs mains vers le ciel, leur admiration, et reconnaissant qu'ils n'ont été conservés que par un miracle ? C'est ainsi que, chez les Athéniens, la loi ordonnait d'élever les mains vers le ciel lorsqu'on faisait des vœux à la Divinité. C'est ainsi que les Argonautes firent le même geste lorsqu'ils se furent emparés de la toison d'or.

« Les héros de Mynie, nous dit le poète, furent remplis d'une grande joie, et élevèrent leurs mains vers les dieux qui habitent le ciel[1].

« — Mais, dit-on encore, comment les Apaméens de Phrygie, non chrétiens à cette époque, ont-ils pu aller chercher, pour leurs monnaies, un type tout à fait étranger à leur ville et à leur religion ?

« — On répond d'abord qu'il n'est aucun érudit qui puisse présumer assez de soi-même, pour espérer découvrir l'origine et les causes de tout ce que les peuples de l'antiquité ont cru devoir consigner sur leurs monu-

[1] Ηρωες Μινυαι μεν' εγεθεον, αν δ'αρα χείρας
Αθανατοις ἤειραν, οι ουρανὸν ευρυν εχουσιν.

(Argon., v. 1018.)

ments ; il n'en est pas un, non plus, qui soit assez déraisonnable pour se refuser à croire à un fait attesté par des monuments, sous prétexte qu'il n'en connaît pas les causes. Nous devons donc croire que les Apaméens ont jugé convenable de rappeler le déluge de Noé sur leurs médailles, précisément parce que ces médailles nous présentent ce fait avec la dernière évidence.

« Il est cependant quelques considérations qui peuvent nous rendre compte de leur conduite, et nous aider à dissiper les voiles qui couvrent ce fait historique ; ces considérations nous sont fournies par les livres sibyllins, livres trop vite condamnés par les érudits des siècles derniers. Falconer les avait déjà invoqués ; mais, préoccupé de l'idée qu'il s'agissait, sur ces médailles, du déluge de Noé et aussi de celui de Deucalion, il n'en avait pas tiré tout l'avantage qu'ils offrent pour l'explication de la présente question.

« Voici ce passage des livres sibyllins : « Il y a sur le continent de la noire Phrygie une montagne haute, élevée et inaccessible ; on l'appelle Ararat, parce que c'est là que tous durent se réfugier. C'est de là que prennent naissance les sources du grand fleuve, le Marsyas. C'est sur le sommet de cette montagne que l'arche (kibotos) se reposa lorsque les eaux se furent retirées [1] ».

« On peut tirer de ce passage les conclusions suivantes en faveur du sentiment que nous défendons :

« 1° Il s'agit ici évidemment du déluge de Noé, et non de celui de Deucalion, dont l'arche, dit-on, s'arrêta sur le mont Parnasse, tandis que les plus anciennes histoires nous disent que l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat.

« 2° Le lieu où cet événement arriva est désigné dans les vers sibyllins par des caractères très-clairs, et qui ne permettent pas de douter qu'il ne s'agisse ici d'Apamée. C'est d'abord le nom de Kélanès de Phrygie qui lui est donné et celui de Kibotos, qui est cité un peu plus bas, et nous avons vu qu'Apamée avait primitivement porté ces deux noms. Ensuite l'indication du fleuve Marsyas, qui, en effet, prend sa source au pied d'Apamée, ne laisse aucun doute.

« On voit donc que c'était une tradition ancienne, que l'arche du déluge s'était arrêtée à Apamée ; or, ce déluge est celui de Noé, et non celui de Deucalion. Il s'ensuit que les Apaméens n'ont pu rappeler que le déluge de Noé, lequel seul avait quelque rapport avec leur ville, et non celui de Deucalion dont ils n'avaient aucune raison particulière de rappeler ou de conserver le souvenir.

[1] Εστι δε τι Φρυγιης επι ἡπειροιο μελαινης
Ηλιβατον τανυμηκες ορος· Αραρατ δε καλειται,
Οττ' αρα σωθησεσθαι ἐπ' αὐτῳ παντες ἔμελλον,
Εν τουτῳ μεγάλη δε ποθὴ καταθυμιος ἦεν.
Ενθα φλέβες μεγαλου ποταμοῦ Μαρσυαο πεψυκαν.
Τοῦδε κιβωτὸς εμεινεν εν υψηεντι καρήνῳ,
Ληξάντῶν υδατων.

(Liv. I, v. 261, Paris, Didot, 1641.)

« Il ne faudrait pas que l'on vînt objecter ici que les vers sibyllins ne sont pas d'une authenticité à l'abri de toute critique. Ils n'ont pas besoin d'une plus grande authenticité pour nous servir dans la question actuelle. En effet, il est certain que ceux qui les ont composés ont suivi une tradition, une croyance qui existait de leur temps. A cette époque donc il y avait des personnes qui croyaient que la montagne qui domine Apamée était le mont Ararat où s'arrêta l'arche, et ils devaient être d'autant plus portés à le croire, que le nom ancien de cette ville était Kibotos, c'est-à-dire arche, nom qui n'a pu lui être donné que d'après quelque allusion à un vaisseau ; or, Apamée ne se trouvant pas sur le bord de la mer, d'où lui serait venu ce nom ?

« On connaît d'ailleurs combien les Grecs étaient portés à accueillir tous les traits qui pouvaient donner à leurs villes quelque renom, témoin leurs disputes sur la patrie de Jupiter, de Bacchus, d'Homère, etc. ; il ne faut donc pas s'étonner que les Apaméens, ayant appris d'une manière quelconque qu'une tradition portait que l'arche s'était arrêtée chez eux, aient saisi cette occasion de se donner de l'importance, en attachant à leur ville le souvenir d'un événement si célèbre dans la vieille antiquité. Peut-être même ont-ils voulu, en frappant ces médailles, contre-balancer et détruire les prétentions des Grecs, qui se vantaient de ce que Deucalion était venu aborder sur une de leurs montagnes. Ceci explique du reste comment ils ont pu faire usage de l'histoire de Noé, et apposer son nom sur leurs médailles, bien que ce nom leur fût étranger.

« Mais ce qui surtout doit nous déterminer à reconnaître que c'est bien le déluge de Noé, dont on a voulu rappeler le souvenir sur ces médailles, c'est le nom de ce patriarche inscrit sur le côté de l'arche. Car s'il est douteux que la troisième lettre, qui est presque entièrement effacé, soit un Ε, au moins est-il hors de doute que les deux premières lettres sont ΝΩ. Or, aucune conjecture plausible ne peut être faite sur le sens de ces lettres par ceux qui ne veulent pas voir sur ces médailles le déluge de Noé, tandis que tout se réunit pour prouver que c'est de ce déluge qu'il s'agit. Ainsi, toutes les figures de ce type nous disent que c'est ΝΩΕ qu'il faut lire ici, et l'inscription, à son tour, donne une nouvelle preuve que c'est du déluge de Noé que ces figures veulent parler. D'ailleurs, ce n'est pas sans raison que les Apaméens ont inscrit ce nom sur leurs médailles. Comme ils voulaient distinguer leur déluge et leurs médailles de celui de Deucalion et des médailles qui avaient été frappées pour en rappeler le souvenir, ils ont dû inscrire le nom de ΝΩΕ, qui seul était capable d'ôter toute ambiguité.

« En outre, plusieurs exemples viennent nous prouver que c'était une chose reçue chez les anciens, d'inscrire sur les vaisseaux mêmes les noms des personnages dont ils rappelaient le souvenir. C'est ainsi que les Magnésiens et les Ioniens nous ont laissé plusieurs médailles qui portent aussi un vaisseau, et le vaisseau porte écrit sur un de ses côtés le nom d'ΑΡΓΩ, Argos, bien que ce nom n'appartienne ni à leur ville ni à leur nation, mais pour avertir ceux qui verraient ces médailles de quel vaisseau elles rappelaient le souvenir. Les Apaméens ont dû faire de même, et inscrire sur leur vaisseau le nom de celui qu'il devait contenir, et par conséquent Noé.

« Toutes les circonstances, comme toutes les recherches et toutes les critiques, s'accordent donc à reconnaître que les médailles des Apaméens nous ont conservé la preuve que le déluge de Noé et le nom de ce patriarche s'étaient conservés chez les peuples de l'Asie.

« Nous voyons, par ces deux monuments, que la ville d'Apamée, où ont été frappées ces médailles, devait être l'Apamée de Phrygie, qui avait été surnommée Κιϐωτος, mot grec qui signifie une arche ; une ancienne tradition, dit Bochart, portait que l'arche de Noé s'était arrêtée près de cette ville après le déluge. On voit par là que la superstition avait confondu ce que la tradition avait conservé sur ce sujet, avec ce que la fable racontait touchant le déluge de Deucalion. Il est probable que le nom d'arche fut donné à cette ville à cause de cette tradition ».

« Cette médaille, dit la *Biographie universelle*, ou plutôt ces médailles, car il y en a plusieurs, sont frappées en l'honneur de Septime Sévère et de Philippe l'Arabe, dans la ville d'Apamée de Phrygie, ville qui se glorifiait de son ancien nom de Κιϐωτος, arche, caisse. Elles présentent pour type l'arche de Noé, avec le nom de ce patriarche gravé dans la légende, et les accessoires du corbeau, de la colombe et du rameau d'olivier. Quelques antiquaires anglais, dont les mémoires se trouvent dans le livre IV de *l'Archéologie*, ont tâché, par des interprétations forcées, de mettre en doute ou de faire disparaître entièrement les rapports de ce type avec l'histoire mosaïque du déluge ; mais le savant Eckhel a mis hors de question l'explication que Bryant avait donnée ; il a observé que les traditions judaïques, à l'époque où ces médailles ont été gravées, étaient assez répandues parmi les païens, pour que ceux-ci ne se refusassent pas à puiser, dans ces sources sacrées, les idées et les faits qu'ils croyaient propres à éclairer les ténèbres de leurs anciennes origines ».

### XXXV. — Le déluge devant les savants.

« Toutes les nations qui peuvent parler, dit Cuvier (*Ossem. foss.*), nous attestent qu'elles ont été récemment renouvelées par une grande révolution de la nature ».

« Un savant orientaliste anglais, M. Bryant (*Annales de phil.*, t. III, p. 374), a démontré par toutes les traditions des anciens peuples, par leurs fables religieuses et par leurs mystères, que le déluge est de tous les événements de l'antiquité celui qui a laissé les traces les plus profondes dans leur souvenir. La preuve que lui ont fournie les noms est singulièrement frappante. Nous allons en rapporter quelques exemples. *Arameni*, pays de l'arche ou de la lune, parce que le croissant de la lune placé horizontalement a la forme d'une barque. *Ararat*, montagne de la descente, sur laquelle Noé descendit avec sa famille. La vénération pour cette montagne existe et remonte à l'époque de l'événement. *Erivan*, première vue. C'est le nom que Noé donna à l'autel qu'il dressa au sortir de l'arche. Il existe encore aujourd'hui une ville du même nom, malgré les guerres continuelles dont ce pays a été désolé. *Go-carène*, ville très-ancienne dont parle Strabon et dont le pays était très-fertile en olives, signifie littéralement pays de

l'arche. *Thamanim* ou *Shamanim*, au pied de l'arche, veut dire le séjour de huit personnes sauvées du déluge. *Nachisevan*, que les Grecs, en conservant le sens des mots, ont appelé lieu de la descente.

« M. Bryant, dans son analyse de l'ancienne mythologie, assure que ces noms sont conservés dans les auteurs les plus anciens; et les voyageurs les plus modernes les ont reconnus, ainsi que la tradition immémoriale, chez les Arméniens et les peuples voisins ».

Voici les considérations géologiques, sur le déluge, du P. André de Gy. (*Annales*, t. III, p. 372, et les notes p. 374-375-379.)

« 1° La surface de la terre n'a pas toujours été arrangée comme nous la voyons.

« 2° Il n'y a pas longtemps qu'elle est disposée comme nous la voyons.

« 3° Il a fallu une cause générale, uniforme, prompte et violente, pour arranger la surface de la terre comme elle est à présent.

« 4° Les volcans, les tremblements de terre, les fleuves et les courants de la mer n'ont pu arranger la surface de la terre comme elle est à présent.

« 5° Notre globe a été couvert d'eau jusqu'au-dessus des montagnes les plus élevées, et ces eaux étaient dans un état d'agitation pour en ébranler les masses. Le déluge seul peut expliquer ce fait.

« Le même auteur croit avoir établi cinq points de correspondance entre le récit mosaïque et l'histoire naturelle.

« 1° L'histoire naturelle nous dit que la surface de la terre a été changée; or, le fait du déluge avec ses eaux qui allaient et qui venaient exprime le même fait.

« 2° L'histoire naturelle nous montre que l'état actuel de nos continents ne peut pas être bien ancien. Les faits historiques sont en cela d'accord avec ceux de la nature, dit M. Dolomieu, et la race des hommes était sûrement bien récente il y a six mille ans. M. Deluc dit aussi que l'histoire naturelle dépose que nos continents ne sauraient être plus anciens qu'environ quarante siècles.

« 3° L'histoire naturelle nous apprend qu'il n'y avait pas longtemps que la terre existait à l'époque du changement de sa surface (ce point est aujourd'hui en opposition avec l'opinion de beaucoup de savants : reste à savoir si ces opinions seront durables), et Moïse place le déluge 1649 ans après la création.

« 4° L'histoire naturelle nous dit qu'il fallut de grandes eaux et violemment agitées pour opérer le changement de la surface de la terre, et Moïse nous annonce des eaux extraordinairement hautes, violemment agitées et qui devaient avoir une incalculable puissance.

« 5° L'histoire naturelle exige plusieurs alluvions pour arranger la surface de la terre comme elle l'est, ou, comme dit M. de Saussure, une cause unique (une seule alluvion), dont l'action aurait été modifiée par une foule de circonstances locales. Ceci est un système de géologie. Selon le récit de Moïse, il n'y eut qu'une alluvion, mais qui dura près d'un an. Les eaux étaient agitées, elles allaient et revenaient. Leur action fut ainsi modifiée par une foule de circonstances.

### XXXVI. — Résumé des récits sur le déluge.

M. Cuvier, rapporteur dans l'examen de cet ouvrage, donne son adhésion aux pensées principales du travail.

Résumons ce vaste tableau des traditions sur le déluge. Les témoignages nous sont arrivés de toutes les parties de la terre. Il n'y a pas un peuple, pas un coin de la terre, qui n'ait fourni le sien, plus ou moins clair, en faveur du grand événement. Sans doute on a vu certaines circonstances bizarres embarrasser et défigurer le fait principal; mais pour l'observateur judicieux et attentif, ces légers désaccords ne seront point un sujet d'étonnement; ce qui est par-dessus tout surprenant, c'est le grand nombre de circonstances concordantes dans cette immensité des témoignages sur un événement éloigné de nous de plus de quatre mille ans. Cette unanimité, cette universalité dans les souvenirs, ne peuvent s'expliquer que par la réalité de la catastrophe, qui est demeurée gravée dans la mémoire des peuples effrayés. Il ne paraîtra donc plus étrange que ce fait soit comme le fond des livres sacrés non-seulement de la vraie religion, mais encore des religions erronées, et que plusieurs peuples en Grèce, en Syrie, dans le Nouveau-Monde, y aient trouvé la raison de plusieurs fêtes anniversaires. Qu'on se rappelle aussi que ce sont les peuples les plus civilisés qui ont conservé les faits avec leur physionomie la plus complète et la plus naturelle. Les Babyloniens, les Syriens, les Chinois, les Mexicains, et, en outre, les historiens les plus autorisés dans l'antiquité païenne figurent dans la liste des témoins cités. Bérose, Alexandre Polyhistor, Eratosthène, Platon, Lucien, Varron, les livres sacrés des peuples qui remontent le plus haut dans la première antiquité et qui ont été le plus respectés dans la suite des âges, sont précisément les écrivains les plus explicites relativement au déluge.

Le déluge des Indiens est fixé vers la fin du troisième âge, immédiatement avant le quatrième ou *Kali-Youga*. (*Annales de philosop.*, t. II, p. 210.) Or, cette époque correspond à l'an 3101 avant Jésus-Christ. D'après la Bible samaritaine, le déluge eut lieu l'an 3044 avant Jésus-Christ. Il n'y a donc entre les deux époques que cinquante-sept ans de différence; différence qui n'étonnera point si l'on fait attention que cette supputation est appuyée sur la durée des vies successives d'un grand nombre d'individus, et que la différence peut ne tenir qu'à l'omission des fractions de quantité.

La chronologie indienne s'accorde donc avec celle de la Bible pour la détermination de l'époque du grand cataclysme. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que nous retrouvons la même conformité de la Genèse avec la chronologie chinoise.

Les annales de la Chine ne parlent pas, il est vrai, d'une manière bien précise d'un déluge universel, mais elles racontent que, du temps de Fo-Hi, c'est-à-dire environ trois mille cent ans avant Jésus-Christ, un rebelle, nommé Koung-Koang (qui ne paraît être que la personnification du mauvais principe), disputa la souveraineté à *Tchouan-Chao*, et dans sa fureur il frappa de sa corne la montagne *San-Djeu* avec une telle violence, que

les colonnes qui portaient le ciel en furent ébranlées, et que les liens de la terre se rompirent. Le ciel tomba du côté du nord-ouest et du sud-est ; la terre fut fendue. Il en résulta une grande inondation. Nous vivons maintenant dans la dix-neuvième année du LXXV^e^ cycle chinois de soixante ans. La première année de ces cycles, qui fut la soixantième du règne de l'empereur *Chouang-Ti*, correspond à l'an 2637 avant Jésus-Christ. D'après les meilleurs historiens, trois empereurs précédèrent *Chouang-Ti*, savoir : *Niu-Koua*, *Schin-Nung* et *Fo-hi*. Ce dernier est regardé comme le fondateur de l'empire.

Si maintenant l'on additionne les années des règnes de ces trois empereurs, et que l'on y ajoute les soixantes premières années du règne de *Chouang-Ti* et deux mille six cent trente-sept ans avant Jésus-Christ, on obtiendra l'époque suivante comme celle de la fondation de l'empire chinois.

| | |
|---|---|
| Fo-hi, | 115 ans. |
| Schin-Noung, | 140 |
| Niu-Koua, | 130 |
| Chouang-Ti, avant les cycles, | 60 |
| Première année du premier cycle, | 2637 |
| | 3082 |

Nous avons donc trois époques remarquables et presque concordantes.

1° Le déluge de Noé, d'après le texte samaritain, 3044 ans avant Jésus-Christ.

2° Déluge indien et commencement du *Kali-Youga*, 3101 avant Jésus-Christ.

3° Déluge chinois de Koung-Koang et fondation de l'empire chinois, 3082 avant Jésus-Christ.

Si l'on prend la moyenne de ces trois quantités, on obtiendra comme époque du déluge 3076 avant Jésus-Christ.

D'après les calculs de Varron (*Annales de philosophie*, t. I^er^, p. 383-389), le déluge d'Ogygès arriva 400 ans avant Inachus, c'est-à-dire 1600 ans avant la première olympiade, ce qui le porterait à 2376 ans avant l'ère chrétienne ; or, selon le texte hébreu, le déluge de Noé eut lieu 2349 ans auparavant ; ce n'est une différence que de vingt-sept ans. Il est vrai que plusieurs autres auteurs ont rapproché cette époque.

Mais voici qui est assez digne de remarque : Hésiode et Homère n'ont rien dit du déluge de Deucalion ni de celui d'Ogygès. Pindare est le premier qui en parle ; Thucydide et Xénophon gardent le silence. Aristote (*Met.*, liv. I^er^, 14) semble être le premier qui ait regardé le déluge d'Ogygès comme une inondation locale. Dans Apollodore (I, § 7), le déluge de Deucalion reprend son caractère général ; et à mesure qu'on descend à Ovide et à Lucien, les détails sur le déluge sont plus complets. De cet exposé, ne pourrait-on pas conclure que si le déluge de Deucalion avait été de si fraîche date que l'ont fait les auteurs postérieurs, Hésiode, Homère et les premiers auteurs s'en seraient plus occupé ? Ce souvenir encore récent aurait tenu une plus

large place dans leurs écrits. Il est vraisemblable que tous ces déluges ne sont que des versions fautives et localisées du grand déluge de Noé. Quoi qu'il en soit, il est difficile de refuser ce caractère, quant à l'époque, au déluge d'Ogygès.

Il résulte de ces considérations que les traditions des anciens peuples du monde confirment le récit de la Genèse non-seulement sur l'existence du déluge, mais même sur l'époque de cette catastrophe fixée par Moïse.

Meursius (apud *Gronovium*, t. IV, p. 1023 et seq.) cite plus de vingt auteurs anciens qui nous montrent Ogygès comme étant, aux yeux de la Grèce, ce que l'on concevait de plus primitif. Il est fils de Neptune, il est le premier fondateur du royaume des Thébains. Servius le représente comme venant immédiatement après Saturne et l'âge d'or. Hésychius dit d'Ogygès, que c'est tout ce qu'il y a de plus ancien en Grèce. Cela était passé en proverbe; on disait : *vieux comme Ogygès*. C'est comme si on disait : *vieux comme Adam*.

Si de cette opinion si bien établie nous rapprochons la date du déluge d'Ogygès donnée par Varron, qui est de 2376 ans, nous verrons qu'elle ne diffère de celle de l'Ecriture que de vingt-sept ans; et on sera convaincu que le déluge d'Ogygès n'est que le déluge de Noé, localisé dans la Grèce. D'ailleurs ce déluge est donné comme ayant profondément bouleversé le monde. Athènes, en particulier, fut sans rois pendant deux cents ans.

On ne gagnerait rien à attaquer en détail quelques témoignages particuliers. L'ensemble reste debout et défie la contradiction des incrédules. Le sens commun demeure convaincu et pense comme Moïse, comme la société chrétienne, comme le monde entier.

### XXXVIII. — L'arc-en-ciel.

« Regardez l'arc-en-ciel (*Annales de philos.*, t. IX, p. 129), dit un écrivain sacré, et louez celui qui l'a fait, car il est magnifique dans sa splendeur. Dans la Genèse, c'est proprement, dit Stolberg, le témoin de la bienveillance de notre Dieu, et un héraut richement orné de l'alliance qu'il a faite avec nous. Est-il surprenant de voir comment cette idée de l'arc-en-ciel, comme signe et comme messager, s'est conservée de différentes manières chez les peuples de l'Orient et de l'Occident, du Nord au Midi ?

« Les Grecs appellent l'arc-en-ciel *Iris*. Ils donnent ce nom aussi à la déesse Iris, chargée de porter les messages des dieux aux mortels et aux immortels, comme son nom l'indique.

« Nulle part la tradition de l'arc-en-ciel de nos livres saints ne s'est conservée aussi pure que chez Homère. Il parle de trois dragons peints sur la cuirasse d'Agamemnon, qui brillaient comme l'arc-en-ciel que le fils de Kronos a placé dans les nuées pour servir de signe aux hommes favorisés du don de la parole.

« L'Edda fait de l'arc-en-ciel un pont, construit par les dieux pour unir le ciel à la terre.

« On trouve en Perse, près de la campagne dite des Mages, une très-ancienne statue taillée en pierre. Elle représente un enfant ailé, assis sur un

arc-en-ciel, vis-à-vis duquel on voit un vieillard dans l'attitude d'un homme qui prie. Quel peut être cet enfant adoré par un vieillard, sinon le céleste *Éros*, si connu des Grecs, qu'ils distinguaient très-bien de l'Éros terrestre, que les Romains, qui n'élevaient pas si haut leurs pensées, appelaient Cupidon. Le céleste *Éros* est l'emblème de l'amour, aussi bien de l'amour de la Divinité envers les hommes que de celui des hommes envers la Divinité. Le vieillard qui prie est vraisemblablement Noé au moment où Dieu met l'arc-en-ciel dans le ciel en signe de son alliance.

« Les Chinois entourent la mère de Fo-hi, qui n'est autre que Noé, d'un arc-en-ciel. C'est ainsi que nous trouvons chez les Indiens l'arc-en-ciel, tantôt en rapport avec le déluge, tantôt comme un signe de Dieu donné aux hommes ; et dans la statue de Perse, comme une marque de la bonté de Dieu. Ce n'est que dans une plus haute source que ces traits réunis forment un tout, auquel se rapportent ce qu'en disent les différentes nations, mais ce que chacune d'elles ne dit qu'en partie.

« Ce fut vraisemblablement un phénomène nouveau pour Noé. C'est le sentiment de Deluc dans une lettre à Blumenbach sur l'histoire physique de la terre ».

## CHAPITRE III.

### DESTINÉES DE LA POSTÉRITÉ DE NOÉ.

I. Les trois enfants de Noé. — II. Géographie et dénomination des premiers peuples mentionnés dans le chap. X de la Genèse. — 1o Les enfants de Japhet. — 2o Les enfants de Cham. — 3o Partage de Sem. — III. Construction de la tour de Babel. — Confusion des langues selon l'histoire babylonienne. — IV. D'après l'histoire d'Arménie. — V. La tour de Babel et la confusion des langues d'après les monuments récemment découverts à Babylone. — VI. Tradition de la Chine et de divers autres peuples sur ces faits.

#### I. — Les trois enfants de Noé.

Le dixième chapitre de la Genèse est un des plus importants pour l'histoire de l'humanité. Là est le tronc : chaque peuple remonte à une des branches, c'est-à-dire à l'un des quinze petits-fils de Noé. Nous ne doutons pas que des études plus complètes sur la littérature et l'archéologie orientales ne fournissent dans la suite un grand nombre de traits destinés à éclairer cette base précieuse de l'histoire. En attendant, voici des faits qui jettent déjà le plus grand jour sur cette partie du récit de Moïse.

Plusieurs peuples nous ont conservé le souvenir d'un ancien patriarche qui avait eu trois enfants.

Chez les Grecs, les trois enfants de Kronos étaient Zeus, roi de l'Asie ou du ciel; Poseidon, roi des eaux ou des contrées maritimes ; Adès, roi de la région méridionale ou de l'enfer.

Chez les Romains, les noms seuls sont changés : les trois fils de Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton, jouissent des mêmes attributions que chez les Grecs.

Les Atlantes reconnaissent pour premier roi Uranus, dont les principaux enfants étaient : Titan, Océanus et Saturne.

Les Indiens ont Brâhma, roi du ciel, Vichnou, dieu de l'Océan, Siva, dieu des enfers.

Les Scandinaves disent que le monde fut peuplé par Bore qui eut trois enfants : Odin, Vile et Ve.

Les Germains croyaient que leur premier roi et leur premier fondateur avait été Mann, qui eut trois enfants, pères des *Ingévones, des Herminons et des Istérones*. (*Haevons.*)

Les Druides donnaient pour les patriarches des îles britanniques : *Hu-Gadarn*, *Prydaïn* et *Dyunwald-Molmad.*

Les Scythes, d'après Hérodote, avaient pour fondateur un premier roi, père de *Leipoxain*, *Arpoxain* et *Kolauxain.*

Chez les Pélasges, les trois enfants du cyclope Polyphème étaient : Celtus, Gallus et Illyricus, pères des Celtes, des Gaulois et des Illyriens.

En Chine, les trois enfants de Hoangti étaient Chao-hao, Fo-hi et Tchang-hi.

Cette trinité dans la postérité d'un premier patriarche, quoique significative, reste néanmoins obscure, considérée isolément. Or, voici des faits qui complètent ce premier aperçu ; ils formeront une preuve irrécusable de la véracité de la Genèse dans le dixième chapitre.

II. — Géographie et dénomination des premiers peuples mentionnés dans le chapitre x de la Genèse. — 1° Les enfants de Japhet. — 2° Les enfants de Cham. — 3° Partage de Sem.

Moïse a tracé de grandes lignes dans ce chapitre ; mais, depuis cette époque, il y a eu des déplacements. La linguistique a suivi la trace de beaucoup de ces migrations. Cependant certains peuples sont demeurés sédentaires, et ceux-là surtout confirment la Bible dans cette partie.

Pour donner raison à Moïse, il n'est nullement besoin de retrouver tous les noms attribués par lui aux peuples et aux tribus primitives. On sait par expérience d'abord que des tribus s'éteignent, soit en s'absorbant dans d'autres plus nombreuses, soit sous l'influence de la conquête, soit par un éloignement considérable ; ensuite des peuples changent de nom, et lorsque derrière le nom plus moderne on finit par découvrir l'ancien, celui-là précisément qu'indique Moïse, on acquiert un argument d'une grande force en faveur de la fidélité de l'écrivain sacré. Or, c'est ce qui est arrivé. Et, de plus, on verra qu'un bon nombre de nations, connues dans la haute antiquité, ont clairement conservé la dénomination inscrite dans la Genèse.

1° Les enfants de Japhet. — Japhet est resté célèbre chez les nations occidentales sous le nom de Japet, qui est précisément le nom hébreu. Les Grecs regardaient ce patriarche comme l'auteur de leur race, et il tenait un rang considérable dans leur mythologie, puisque Hésiode le fait fils d'Uranus et père de Saturne. Il épousa Hymène, fille de l'Océan. Cette idée correspond à celle de Moïse attestant qu'il occupa les régions de la mer.

Les Grecs ont toujours plusieurs traditions sur leurs dieux, mais aucune n'est au fond contraire à l'Ecriture, si on n'en prend que le sens raisonnable. Diodore dit que Japet épousa la nymphe Asie, ce qui nous indiquerait que ce patriarche habita l'Asie-Mineure, au moins quelque temps. Du reste, un vieux proverbe consacrait son nom : *Vieux comme Japet*, répétait-on. Horace a un trait historiquement vrai : *Audax Japeti genus.* Il l'entend sans doute de la race hellénique tout entière autant que de Prométhée.

Ce premier rapprochement s'éclaire encore par le suivant. Moïse appelle Javan le quatrième fils de Japhet. On peut prononcer également Ion ou Jovon. Nous le demandons, n'est-ce pas là le *Ion*, père des Ioniens ou des Grecs, car on voit par Homère et les anciens auteurs que c'était leur nom le plus ancien? M. Bertrand (*Diction. des relig.*, art. *Japhet*), remarque qu'ils étaient appelés *Jouanié* par les Syriens, *Jounani* par les Arabes, et *Javanas* par les Indiens. Cette universalité d'appellation indique bien le nom primitif. Enfin, ce sont les enfants des îles, comme les appelle Moïse. Nous savons que M. Pictet (*Les Aryas primitifs*, t. I^er^, p. 66) regarde les

Ioniens comme une branche des Aryas portant le nom de Javanas; mais il nous semble qu'il se hâte trop de conclure que les Ioniens ne viennent point de Javan, dans l'hypothèse même où les Ioniens descendraient des antiques Aryas. Javan, fils de Japhet, a pu commencer à habiter les plateaux de la haute Asie avec Japhet son père; ou bien encore les enfants de Javan ont pu se détacher seuls du tronc primitif et venir, à une époque très-reculée, s'établir dans l'Asie-Mineure. Dans toutes ces hypothèses, l'affinité des formes entre le grec primitif et l'ancienne langue aryenne ne contredit pas l'affirmation de la Bible; car, alors, on suppose que Japhet vécut quelque temps dans la Bactriane, au milieu de sa nombreuse postérité, et qu'il vit peu à peu ses descendants se disperser dans plusieurs directions.

Il y a eu unanimité parmi les anciens pour placer Javan dans les îles; il ne faut pas légèrement contredire cette opinion.

Les anciens auteurs et les savants modernes ont reconnu Gog et Magog pour les pères de la race scythe. Le P. Pezron (*Histoire des Celtes*, *passim*) en a donné des raisons bien plausibles, et on sait que dans la suite des âges le nom de ces premiers fondateurs fut appliqué aux personnes, aux fleuves et aux montagnes. Voici les réflexions de Rondet à ce sujet (*Dissertation sur la dispersion des peuples*) :

On trouve dans la Tartarie un grand nombre de vestiges de Gog et de Magog. Marc-Paul, Vénitien, ce grand voyageur d'Orient, y a remarqué les provinces de *Gog* et de *Magog*, nommées *Lug* et *Mimgug*. Il y a trouvé aussi les provinces de *Langiga*, de *Gingui;* les villes de *Gingui*, de *Cugui*, de *Corgangui;* et la Tartarie se nommait anciennement la *Mogli*. Cette dernière dénomination est précieuse en ce qu'elle indique nettement la terminaison particulière à la langue, qu'il faut enlever dans tous ces mots pour avoir la racine très-peu défigurée du mot de la Bible. On voit dans le même auteur les noms de *Gogaca*, favori du grand kan; *Gohagadai*, troisième fils du kan *Nouota*.

Javan eut quatre fils, *Elisa*, *Tharsis*, *Cethim* et *Dodanim*. Il suffit de prononcer ces noms pour se rappeler ceux qui furent familiers à la Grèce, depuis Tarse en Cilicie jusqu'à Dodone, le premier lieu célèbre chez les Hellènes.

Les autres fils de Japhet étaient *Tubal*, *Mosoch* et *Thiras*. Ptolémée place dans l'Ibérie une ville nommée Tobilica, et les Ibériens étaient nommés Tobériens; une autre ville se nommait *Teleba;* au pied du mont Caucase était *Mosoga* qui pouvait bien venir de *Mosoch*. Quant à Thiras, on trouve au nord du Pont-Euxin une rivière qui porte ce nom et qui se jette dans cette mer. Serait-ce là l'origine des Thraces descendus depuis au midi? Beaucoup l'ont pensé. Plusieurs auteurs ont cru que Madaï a donné son nom aux Mèdes.

Qu'on ne soit pas surpris de cette étendue de pays occupée par les enfants de Japhet. Noé, parlant prophétiquement, avait indiqué sa destinée dans son nom : Japhet veut dire le *dilater*. « La postérité de Japhet se *dilatera* », avait annoncé le patriarche.

Nous essaierons de faire voir que le Bélus des anciens historiens, est le même dont l'écrivain sacr fait mention sous le nom de Nimrod. (*Mém.*

*académ.*, t. XXVII, p. 9, président des Brosses.) Le temps et les faits s'y rapportent également. 1° Nimrod vivait à l'époque de Phaleg; les calculs chronologiques du canon assyrien placent Bélus au même temps. 2° L'un commença à régner à Babylone; l'autre en est le premier roi : tous deux sont fondateurs de cette ville. 3° Tous deux sont dits fils de *Chus*. 4° Nimrod, au rapport de Josèphe, bâtit la tour de Babel; Bélus, au rapport d'Ammien Marcellin, la forteresse de Babylone. 5° La tour de Babel fut bâtie par un peuple de bergers chaldéens adonnés, comme on sait, à l'astronomie; l'histoire en parle comme d'un observatoire. Pline donne Bélus comme l'inventeur de la science des astres en Chaldée. 6° Les observations astronomiques gravées sur cette tour commençaient au temps de Phaleg, contemporain de Nimrod, dans un siècle coïncidant avec celui de Bélus. 7° La ville de Babel ou Babylone, fondée par le premier, porte le nom du second. 8° Celui-là, sur la fin de sa vie, vint en Assyrie jeter les fondements de la grande ville de Ninive, qu'on prétend avoir reçu son nom de Ninus, fils de Bélus.

Tant de dates et de faits correspondants ont sans doute servi de fondement à l'opinion de plusieurs célèbres écrivains, qui ont adopté sans difficulté le sentiment que nous exposons. *Quem Saturnum nominant ac Belum, Nebrothem fuisse dico*, dit Moïse de Korène (*Histoire d'Arm.*, t. Ier, *initio*), ancien historien d'Arménie. Parmi les modernes, Tornielli, Bochart, Petau, Huber, Prideaux et divers autres, sont du même avis.

2° Les enfants de Cham. — La question de l'origine et de la migration des peuples sera approfondie ailleurs. Ici nous ne rappellerons que quelques faits peu contestables ; et nous pouvons affirmer que plusieurs sont tout à fait inattaquables, particulièrement pour ce qui concerne le deuxième fils de Noé. Arrivons donc aux enfants de Cham. Il est incontestable que Cham a habité l'Egypte. Pourquoi, d'après Plutarque et plusieurs autres, avait-elle été appelée *Chamia* dans le principe, si ce n'est parce qu'elle était la principauté de Cham? Et si ce premier père a été divinisé, comme on le croit, nous trouvons encore son nom dans Jupiter *Hammon*. Ce dernier mot n'est, en effet, que *Cham* avec l'aspiration moins forte. De plus, la terre d'Egypte a été appelée la terre de Miszraïm, du nom du fils aîné de Cham. Cédrénus nomme trois peuples qui appellent l'Egypte Miszraïm : les Hébreux, les Syriens et les Arabes. Chanaan, un autre de ses enfants, a incontestablement habité la Syrie, autrefois nommée le pays de Chanaan. On le voit dans Eupolème, Sanchoniaton, dans l'Ecriture et dans différents auteurs. De plus, Sidon, un des fils de Chanaan, a donné son nom à la plus ancienne et à l'une des plus florissantes villes de cette contrée, la seule connue d'Homère.

Un des fils de Cham était Chus. On pense qu'il occupa la portion de l'Arabie voisine du golfe persique. Qu'on ouvre Strabon et les anciens géographes, et on trouvera le nom des enfants de Chus : *Saba*, *Hevila*, *Sabatha*, *Regma*, *Sabathaca ;* et ce voisinage explique l'excursion violente de Nimrod, le grand chasseur, jusque dans les terres de Sem.

3° Partage de Sem. — Sem vient le dernier, parce que c'est celui dont

Moïse va continuer l'histoire. C'est sa méthode : elle est claire et naturelle ; il l'a employée pour les patriarches antédiluviens.

Le Sim, le Zamès ou Zerouan, de l'ancienne histoire d'Arménie (*Ibid.* t. Ier, *initio*), est assurément Sem. On le rencontre aussi dans d'autres pays orientaux.

Ses fils étaient *Ælam, Assur*, *Arphaxad*, *Lud* et *Aram*. On connaissait autrefois les Elamites, et même du temps de Notre-Seigneur. Assur est évidemment le père des Assyriens, Aram des Araméens. Arphaxad a transmis sa célébrité à ses descendants Héber et Abraham, dont la postérité est devenue le sommet lumineux de l'histoire de l'humanité.

D'après Génébrard, l'historien arabe Aben-Esra dit cette parole remarquable sur le patriarche Phaleg : Trois grands événements ont signalé les derniers jours de Phaleg : le partage du monde, la confusion des langues et la diminution de la vie humaine. Salien, t. Ier, p. 198, observe avec justesse que ce passage remarquable distingue le partage du monde fait par Noé de la dispersion des peuples, à l'occasion de la confusion des langues.

On verra plus loin les détails que comporte la dispersion des peuples, et particulièrement l'établissement de l'un des chefs des Arabes, Jectan, dont un ancien livre, le *Juchasim*, et les géographes nomment plusieurs des fils.

Mais nul n'est célèbre dans l'histoire arabe comme Ismaël, fils d'Abraham, le chef des Ismaélites, dont le nom, la généalogie, la circoncision et l'habitation, sont comme autant de monuments de son établissement dans l'Arabie.

Personne n'a mieux étudié l'Arabie, dans ce qu'elle peut nous donner de lumière pour son ancienne histoire, que le savant voyageur anglais M. Forster. Il a trouvé des traces bien claires et encore existantes de l'occupation de ce pays par Jectan et ses fils. Il a remarqué par les noms encore subsistants dans le *Nedji*, que leurs établissements occupaient l'Adramant et l'Yemen. Les Hamyariens y gardèrent le nom d'Hamyar, petit-fils de Jectan, et leur limite septentrionale était le mont Zamès. Près du mont *Climax*, on trouve la grande famille des *Beni-Kahtans* ou fils de Kahtan, c'est-à-dire les enfants de Jectan, car dans le génie des langues orientales le *i* ou *j* peut être supprimé au commencement du mot. Enfin l'illustre voyageur signale des preuves incontestables de la présence des Ismaélites dans l'Arabie occidentale.

Nous nous en tiendrons en ce moment à cet exposé sommaire, sauf à y revenir.

### III. — Construction de la tour de Babel. — Confusion des langues, selon l'histoire babylonienne.

Il n'est pas dans l'histoire de la Bible un fait mieux affirmé que celui de la confusion des langues. Il en est de même de celui de la construction de la tour de Babel qui lui est connexe.

Il existe sur ce point des témoignages nombreux qui ont de la valeur

pris isolément, et dont l'ensemble forme une démonstration. Commençons par Abydène. Il est probable, dit Malte-Brun en parlant de cet historien imitateur de Bérose, qu'il a été un prêtre égyptien attaché au temple d'Osiris à Abydos, et qu'il a vécu sous les premiers Ptolémée, lorsque le goût des lettres florissait encore à Alexandrie. La citation que nous allons donner annonce tout à fait une origine païenne.

« Il en est qui assurent, dit Abydène (Eusèbe, *Prépar.*, c. III), que les premiers hommes issus de la terre, se glorifiant de leur force et de leur stature, méprisèrent les dieux, et se croyant supérieurs à eux, ils élevèrent une tour très-haute dans le lieu où est maintenant Babylone. Ils s'approchèrent du ciel ; mais les vents venant au secours des dieux, renversèrent toute cette construction au milieu de leurs travaux, et ses débris portèrent le nom de Babylone. Jusqu'alors ils avaient parlé une même langue ; mais les dieux leur envoyèrent la multiplicité des idiomes, et la guerre de Saturne et de Titan éclata. Le lieu où cette tour fut élevée, on l'appelle encore Babylone en mémoire de la confusion des langues, qui, précédemment, avaient été inintelligibles à tous. Les Hébreux désignent la confusion par le nom de Babel ».

Ce passage est précieux à plusieurs titres. Outre son mérite, car il montre que l'auteur a puisé à plusieurs sources, il fournit encore le seul vrai commentaire de la guerre des Titans contre Jupiter. C'est l'histoire donnant un sens à la poésie et trouvant son juste complément dans la Bible.

Eusèbe réunit ensuite en une seule citation quelques mots de la Sybille, et un passage d'Hestiée ; nous les laissons ensemble. Nous établirons plus tard la part vraie qui peut revenir à la Sybille, et nous examinerons si tout est absolument apocryphe. Comme le passage suivant est rapporté par Josèphe, on ne saurait l'attribuer aux chrétiens. Cette Sybille quelle qu'elle soit, peut avoir puisé à la même source que Bérose, Abydène, Hestiée et les autres. Nous citons Eusèbe. (*Prép.*, liv. IX.)

« Quant à cette tour et à la confusion du langage des hommes entre eux, la Sybille en fait mention en ces termes : — Tous les hommes parlant une même langue, quelques-uns d'entre eux bâtirent une tour très-élevée, comme pour s'élever par son moyen jusqu'au ciel. Mais les dieux, envoyant les vents, renversèrent cette tour et donnèrent à chacun sa langue particulière : il arriva qu'on nomma cette ville, à cause de cela, Babylone ».

Voilà les paroles attribuées à la Sybille, et qui étaient en circulation avant l'ère chrétienne. Eusèbe complète ensuite son paragraphe par les paroles d'Hestiée :

« Ceux des prêtres qui se sauvèrent, ayant emporté les insignes sacrés de Jupiter Enyalien, se réfugièrent en Sennaar de la Babylonie, d'où ils se sont répandus dans la suite, à l'aide de la conformité du langage, ayant créé partout des demeures en commun et chacun s'étant saisi de la première terre venue ».

Quelque inexact que soit Hestiée, nous le citons volontiers, car il est évident qu'il n'a pas emprunté ce qu'il dit à la tradition hébraïque ; et

dès lors on voit que le fait de l'unité primitive du langage et de la dispersion à Sennaar, était encore connu deux mille ans après par un prêtre égyptien.

VI. — La dispersion et la confusion des langues.

Moïse de Korène, qui a composé son histoire d'Arménie avec soin, parle comme il suit de ces faits bibliques d'après des auteurs profanes. Il va dire lui-même comment il cherchait la vérité :

« La vérité extraite d'un grand nombre d'écrivains, nous avons disposé les descendances des trois fils de Noé jusqu'à Abraham, à Ninus, à Ara. A cela personne, je crois, parmi les hommes de sens, ne s'opposera.

« Si tu es reconnaissant de nos veilles et de nos efforts, ô toi, ami de l'instruction, toi qui nous convies à ce travail, je reviendrai en peu de mots sur ce que nous avons établi plus haut. Je dirai comment les premiers d'entre les chroniqueurs se sont plu à écrire touchant ces sujets, quoique je ne puisse pas dire ici si c'est dans les bibliothèques des rois qu'ils ont trouvé ces documents, ou si chacun, selon son caprice, a changé les noms, les récits, les temps, ou s'il y a encore quelque autre cause. Pour ce qui est du commencement, tantôt il y a du vrai et tantôt du faux...

« Mais quant au nombre des patriarches et à la mention du déluge, il y a accord avec Moïse ; de même aussi après le déluge, en mettant trois personnages célèbres avant la construction de la tour, après la navigation de Xiturus en Arménie, ces chroniqueurs disent la vérité : pour le changement de noms et sur bien d'autres points, ils mentent ».

Le lecteur trouvera sans doute d'un piquant intérêt ce que Moïse de Korène ajoute :

« Mais il nous faut, quant à ces anciens discours tenus autrefois au milieu des sages de la Grèce et transmis jusqu'à nous par les nommés Korki, Panan, et même un troisième personnage appelé David, il nous faut, quoiqu'en très-peu de mots, répéter ces discours. Un de ces personnages, versé dans la philosophie, parlait ainsi : — Vieillards, lorsque j'étais au milieu des Grecs, cultivant la sagesse, il arriva un jour qu'il y eut entre ces sages et érudits entretiens, une dissertation au sujet de la géographie et de la division des nations. Les uns d'une manière et les autres d'une autre citaient les livres ; or, le plus profond de tous, Olympiodore, s'exprima ainsi : Je vous rapporterai, dit-il, les discours non écrits arrivés à nous par la tradition, discours que beaucoup de paysans tiennent jusqu'à présent. Il est un livre touchant Xiturus (Noé) et ses enfants, livre qu'on ne voit aujourd'hui nulle part, livre, dit-on, où se trouve ainsi fixé l'ordre des faits.

« Après la navigation de Xiturus en Arménie et son arrivée en terre ferme, un de ses fils, appelé Sim, s'en va, est-il dit, au nord-ouest, reconnaître le pays. Arrivé à une petite plaine, au pied d'une montagne à longue base, plaine traversée par des fleuves qui portaient leurs eaux en Assyrie, il s'arrête sur les bords du fleuve l'espace de deux lunes, et appelle de son nom la montagne Sim ; puis il retourne au sud-est d'où il était

venu. Un de ses fils puînés, nommé Dorpan, avec ses trente fils, ses quinze filles et leurs maris, s'étant séparé de son père, retourne s'établir sur ces mêmes rives. Sim, du nom de son fils, appelle ce canton Daron ; quant au lieu où il a habité lui-même, il l'appelle Tzerank (c'est-à-dire dispersion, Babel), car là eut lieu le premier commencement de la séparation de ses enfants loin de lui. Etant allé sur les confins du pays des Bactriens, dit-on, il y demeura quelques jours, mais un de ses fils resta : car les contrées de l'Orient appellent Sim Zérouan, et son canton Zérouant, jusqu'à présent ; mais souvent, très-souvent, les anciens descendants d'Aram redisent ces traditions populaires, au son des cymbales, dans leurs ballades et leurs danses. Que ces récits soient faux, pour les détails, ou véridiques, peu nous importe : mais pour s'instruire de tout ce qui se trouve dans la tradition et les livres, je passe tout en revue dans cet ouvrage, afin que tu connaisses toute la sincérité de mes dispositions à ton égard ».

En lisant avec attention Moïse de Korène, si savant et si sage pour son temps, on remarque avec plaisir qu'il a composé son histoire primitive, autant qu'il a pu, avec des matériaux pris en dehors de la Bible, à une époque où tant d'ouvrages, aujourd'hui détruits, existaient encore. (Voir les premiers chapitres de l'histoire d'Arménie, par Moïse de Korène.)

Nous renvoyons ailleurs l'explication des moyens employés par les Arméniens pour connaître les sources de leur histoire, conservée à Ninive. On signale particulièrement un livre qu'Alexandre le Grand avait fait traduire, et qui fut offert depuis au roi d'Arménie par un roi des Parthes. Moïse de Korène nous a transmis le début de cet ouvrage, qui a pour nous une valeur inappréciable, quoiqu'il ne remonte qu'aux fils de Noé ; mais il donne une grande autorité à l'histoire d'Arménie et aux fragments de celle de Chaldée. Voici ce début (pag. 44) :

« Terribles et extraordinaires étaient les premiers dieux (lisez patriarches), auteurs des plus grands biens dans le monde, principes de l'univers et de la multiplication des hommes. De ces dieux se sépara la race des géants, êtres monstrueux, d'une force invincible, d'une stature colossale, qui dans leur orgueil conçurent et enfantèrent le projet impie de la construction de la tour. Déjà ils étaient à l'œuvre : un vent terrible et divin, soufflé par la colère des dieux, disperse l'édifice. Les dieux dispensant à chacun de ces hommes un langage inintelligible aux autres, jetaient entre eux le trouble et la confusion ; l'un de ces hommes était Haig-Gog (ou Magog), fils de Japitor, prince renommé, brave, puissant, habile au tir de l'arc (comme les Scythes, ses enfants) ». Et il continue pour l'histoire particulière d'Arménie.

Dans ce morceau sont consignés cinq faits rapportés par Moïse : l'existence des géants, la tour de Babel, sa destruction sous les coups de la colère divine, la confusion des langues et la dispersion ; plus bas, on trouve Thogorma, un des petits-fils de Japhet, et plusieurs traits qui attestent la véracité de Moïse de Korène.

VII. — La tour de Babel et la confusion des langues, d'après les monuments récemment découverts à Babylone[1].

La Providence s'est servi des savants archéologues de nos jours pour susciter des témoins nouveaux et inattendus de la véracité de la Genèse, au sujet de la confusion des langues. Une voix, sortant des ruines de Babylone et de Ninive, vient déposer en faveur de la Bible. En 1856, M. Jules Oppert, savant assyriologue, rendait compte au ministre de l'instruction publique de l'état des recherches à Babylone. Voici la traduction d'une inscription de Borsippa, dont l'original est au musée britannique :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Etre éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême, qui exalte Nébo, le sauveur, le sage qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu. Le roi vicaire, jugeant sans injustice, qui a reconstruit la pyramide (Babel) et la tour à étages (Birs-Nimroud), fils de Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

« Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré; il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La pyramide est le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or pur le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je l'ai reconstruite en argent, en or et autres métaux, en briques émaillées, en cèdres et en cyprès; j'en ai achevé la magnificence. Le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai achevé le faîte en briques et en cuivre.

« Nous disons pour le second qui est cet édifice-ci : Le temple des sept lumières de la terre auquel se rattache la mémoire de Borsippa et que le premier roi a commencé (on compte de là *quarante-deux vies humaines*), sans en achever le faîte, avait été abandonné depuis de longues années. *Ils y avaient proféré en désordre l'expression de leurs pensées.* Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des étages s'était éboulée en formant des collines. A le refaire, le grand Mérodach a engagé mon cœur : je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du soleil, au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revêtements. J'ai renouvelé la rampe circulaire. J'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries; comme jadis ils en avaient conçu le plan, ainsi j'ai fondé et rebâti l'édifice; comme ç'avait été dans les temps anciens, ainsi j'en ai élevé le faîte. Nébo, toi qui t'engendras toi-même, intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pour que je domine...

« Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré,

[1] Voir les figures C et D, planche no 4, à la fin du volume ; elles indiquent les dimensions de la tour de Babel par M. Oppert. Voy. Voyage en Mésopotamie, au chapitre qui traite de cette matière.

bénis mes œuvres, l'honneur de ma puissance, Nabuchodonosor, le roi qui a construit une demeure devant ta face ».

On comprendra toute l'importance de cette découverte; elle ne demande aucun commentaire. Y a-t-il un événement de notre histoire nationale, remontant à quelques siècles, dont la certitude repose sur des monuments plus nombreux et plus certains que le déluge et la tour de Babel ? D'autres nations de la terre vont en fournir encore. Au livre des Rois, plus bas, on aura de nouveaux détails.

VIII. — La tradition de la Chine et des divers autres peuples sur la dispersion.

« La tradition a conservé en Chine », dit M. d'Anselme (t. Ier, p. 336), « le souvenir de la confusion des langues. On voit dans *Vouvan-Yu* que, sous un monarque auquel obéissait le genre humain tout entier, et qui se nommait *Gin-houang* ou le souverain des hommes, toutes les langues avaient été réduites à une seule. Tel avait été l'effet du déluge. (Préface du *Chou-King*, p. LXVIII.)

« Les *annales mexicaines*, recueillies à l'origine par Nunès, évêque de Chiappas, contiennent le récit des voyages faits dans la plus haute antiquité par Votan. Ces voyages furent au nombre de quatre. Dans le premier il raconte qu'étant parti de *Volum-Votam*, il prit sa route vers la demeure des treize serpents. De là il se rendit à *Volum-Chivim*, d'où il passa par la ville où il vit la maison de Dieu, qu'on était occupé à bâtir. Il alla ensuite aux ruines de l'antique édifice que les hommes avaient érigé par le commandement de leur aïeul commun, afin de pouvoir par ce moyen arriver au ciel. Il ajoute que les hommes avec lesquels il conversa, lui assurèrent que cet édifice était le lieu où Dieu avait donné à chaque famille un langage particulier ».

Il nous semble avoir offert au lecteur un ensemble imposant de documents auxquels on ne peut refuser sa conviction. Que faut-il donc penser de la légèreté avec laquelle tant d'esprits prévenus de notre temps parlent de la vénérable histoire de la Bible? Grâce à Dieu, la Providence a pris des précautions surabondantes pour constater son authenticité. Nous achèverons le récit des faits contenus dans le onzième chapitre de la Genèse par une preuve indirecte, qui aura son charme pour les amateurs de l'antiquité, et son utilité pour notre cause; c'est la reproduction des ruines de la tour de Babel ou Birs-Nimroud, et des constructions antiques qui paraissent imiter l'architecture de ce monument.

D'après ce que nous dit Hérodote de la fameuse tour de Bélus, et M. Jules Oppert de la tour de Borsippa, identique avec elle, il paraît que cet édifice avait une base immense avec huit étages en retrait, en sorte que de loin il présentait réellement la forme d'une pyramide. Or, les ruines des monuments primitifs, dans divers pays, nous ont conservé des imitations de cette forme d'architecture. Non-seulement les pyramides d'Egypte supposent ce prototype, mais il en existait des copies en Chine et jusqu'en Amérique, à Minorque et en Sardaigne, ainsi que les gravures suivantes le prouvent[1].

Il est facile de remarquer la parfaite ressemblance du Téocalli de

[1] Voir planches nos 5 et 6, à la fin du volume.

Mexico avec la tour de Borsippa, et alors une pensée se présente naturellement à l'esprit. Le fameux Votan des Mexicains qui en parle, et qui, dans ses voyages d'outre-mer, en avait vu les ruines, a dû en donner le dessin à ses compatriotes.

Près de Puebla existe aussi une pyramide quadrangulaire, composée de quatre corps de construction en retrait les uns des autres. Sa hauteur est de soixante-douze pieds; et sa largeur, à sa base, est de cinquante-quatre. Ce monument, comme ceux des Egyptiens, est construit en chaux et en grandes pierres quadrangulaires, liées ensemble en assises égales, et orienté sur ses faces vers les quatre points cardinaux; celle qui regarde l'ouest, offre un chemin en pente diagonale, pour monter d'un étage à l'autre jusqu'au sommet. (Desroches, *Points fondamentaux*, p. 593.)

A propos des Mexicains, M. de Humboldt a fait des remarques intéressantes, et c'est par là que nous terminerons ce chapitre.

« La cosmogonie des Mexicains », dit-il, (*Vues des Cordilières*, t. Ier, p. 237), « leurs traditions sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'idée d'une grande inondation dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; les cérémonies d'ablutions pratiquées à la naissance des enfants, les idoles faites avec de la farine de maïs pétrie, et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples; ces déclarations de péchés faites par les pénitents... Ces mêmes traditions d'une haute et vénérable antiquité se retrouvent et parmi les sectateurs de Brahma et parmi les Chamans du plateau oriental de la Tartarie ».

## CHAPITRE IV.

### L'HISTOIRE PRIMITIVE DANS LES HIÉROGLYPHES.

Plusieurs savants de notre époque, devancés par quelques érudits du siècle dernier, pensent qu'avant la dispersion et même avant le déluge il a existé une écriture commune, et que cette écriture était hiéroglyphique. C'est le sentiment de MM. de Paravey, Bonnetty, Desroches, du Père Kircher, de Boulanger, et de beaucoup d'autres, parmi lesquels nous citerons les rédacteurs des *Mémoires chinois.* Nous avons plus d'un indice que cette croyance est fondée. D'abord on a trouvé quelques hiéroglyphes communs à l'Egypte et à la Chine. De plus, il est certain que notre écriture alphabétique, si on veut suivre les multiples métamorphoses qu'elle a subies dans les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, se rattache à des hiéroglyphes abrégés. On a découvert très-facilement que l'écriture hiératique était l'abrégé des hiéroglyphes; que l'écriture démotique n'était qu'une transformation de l'écriture hiératique. Voilà pour l'Egypte. En ce qui concerne les autres peuples, on peut regarder comme démontré, ou à peu près, que tous les alphabets sémitiques ont une origine commune, et que cette communauté d'origine se fait jour même chez d'autres peuples de races différentes. Cette assertion s'appliquerait à toute l'Europe et à une partie de l'Asie. Depuis les travaux du chevalier de Paravey, le doute n'est plus guère admissible sur ce point. Les caractères chinois sont composés d'images et de symboles. Les images représentent les choses visibles et corporelles; les symboles, quoique de vraies images, passent au figuré, et expriment par convention les choses intellectuelles, spirituelles et abstraites. Comme, outre la difficulté insurmontable de varier assez les images et les symboles pour éviter la confusion, il était encore physiquement impossible de multiplier en proportion les objets sensibles et les idées qu'il fallait peindre, on imagina différentes combinaisons ou classes, au moyen desquelles un nombre médiocre d'images ou de symboles pût suffire pour exprimer toutes les pensées, tous les souvenirs, toutes les idées que l'homme a besoin de retrouver et de communiquer.

« Ces classes se réduisent à six. Dans la première sont les images et les symboles simples. Une image de *cheval*, signifie un cheval. Deux points à côté d'une ligne perpendiculaire, sont le symbole de *petit*. Cette première classe contient, en un sens, toutes les autres. Les images et les symboles sont comme les métaux, les couleurs, les fourrures et les pièces qu'on emploie dans le blason, et qui, seules, sont des armoiries; cette comparaison dit tout.

Dans la seconde classe, sont en assez petit nombre des images et des symboles qui représentent ce qu'ils signifient dans le physique, le moral,

l'abstrait, etc. Ainsi la ligne simple marque l'unité, la ligne rompue, ce qui est divisé, etc.

Dans la troisième classe, les images et les symboles combinés expriment des idées qu'ils ne représentent que par relation, par indication, convention, supposition, analogie, etc. L'image de *fille* avec celle de *balai* signifie *femme ;* le symbole de *maladie* avec celui de *parole* signifie *qui ne peut parler*. Cette classe, qui est très-pittoresque et très-ingénieuse, est la plus nombreuse.

Dans la quatrième classe, sont les images et les symboles généraux, déterminés à une signification particulière par une image ou un symbole mis à côté comme indicatifs du son. Ainsi l'image d'arbre est déterminée à signifier un *cyprès*, un *noyer*, un *saule*, selon que l'on met à côté les images dont le son est *pé*, *tao*, *lieou ;* il en est de même des oiseaux, plantes, habits, meubles, vases, etc., et de tout ce qui peut être rangé sous une classe et catégorie communes.

Dans la cinquième classe, sont les caractères simples ou composés, auxquels on donne un nouveau sens par l'allégorie, la métaphore, l'allusion, etc. ; ils passent du simple au figuré. Ainsi le caractère de la troisième classe qui signifie *femme de mandarin*, est pris, dans la cinquième, pour *dame polie*, *dame qui sait le monde et représente avec dignité*.

Dans la sixième classe enfin, le changement de position du symbole par rapport au symbole, de l'image par rapport à l'image, ou de l'image par rapport au symbole, leur donnent une nouvelle signification. Nous ne faisons qu'esquisser grossièrement cette belle théorie, parce qu'elle n'est pas de notre objet, et que cela suffit pour celui que nous avons en vue.

C'est un fait que les Egyptiens, les Phéniciens, les Ethiopiens, les Etruriens, les Scythes, les Chinois et plusieurs autres peuples, se sont servis de caractères hiéroglyphes dans la plus haute antiquité ; ce qui a fait dire à Bacon : *Hieroglyficorum usus vetustus admodum... adeo ut videatur hieroglyfica fuisse scriptio quædam ante nata*, *et senior ipsis elementis litterarum.* M. Warburton parle encore plus affirmativement, comme on peut le voir dans son ouvrage. — On dit qu'on trouve des traces sensibles de la révélation dans les plus anciens hiéroglyphes qu'on connaisse chez les autres nations, et il est certain qu'on s'en servait surtout pour conserver les traditions religieuses, et en raconter les dogmes et la morale. L'un et l'autre sont assez conformes à ce qu'on sait de plus clair des anciens caractères chinois. — Les mêmes nations chez qui on trouve les caractères hiéroglyphiques en usage dès les premiers temps, sont aussi celles chez qui l'histoire nous montre des lois, des mœurs, un gouvernement, des sciences, des arts et des connaissances qui touchent à leur première origine et se perdent dans l'antiquité la plus reculée ; au lieu que les autres nations, qui n'ont paru que longtemps après sur la scène du monde, ne peuvent rien dire de raisonnable sur leur propre origine, et, quoique venues fort tard, ont commencé par être barbares. Je n'en excepte pas les Grecs eux-mêmes, à qui Platon fait dire par un Egyptien : *Vos*, *Græci*, *pueri estis*, *nullam vel scientiam antiquitatis vel antiquitatem scientiæ habentes.* — Le système total des caractères dont les Chinois ont hérité des premiers âges, est quel-

que chose de trop médité et de trop analysé pour n'être qu'une suite de figures inventées par le hasard et le besoin : il y entre trop d'art et trop d'esprit pour qu'il soit l'ouvrage décousu de quelques barbares qui commençaient à se policer. Ce que nous savons des hiéroglyphes d'Egypte suppose beaucoup de sagesse et de vues dans leur intention. Il en est probablement de même de toutes les écritures en figure et en image des anciens peuples connus. Les découvertes de M. Champollion et de ses successeurs ont pleinement rendu hommage aux conjectures du P. Cibot. (M. de Paravey.)

Entrons maintenant dans quelques détails, qui donneront une idée générale de l'écriture hiéroglyphique des Chinois ; les exemples particuliers viendront ensuite offrir leur curieux témoignage sur l'histoire primitive du monde.

Les idées de séparation, et surtout la séparation d'un fils avec son Père, sont exprimées par l'image d'une tour. Il est infiniment probable que c'est là un souvenir de la séparation qui s'opéra au pied de la tour de Babel. Comment la figure d'une tour debout, dit Stolberg, pourrait-elle représenter l'idée de séparation, qui est une idée de mouvement, si l'on ne se rapporte pas à cette tour célèbre qui occasionna la dispersion du genre humain ? Tous les sinologues ont raisonné comme Stolberg. Cette interprétation est d'autant moins arbitraire, que plusieurs caractères, dont nous allons expliquer le sens, la confirment positivement.

Nous laisserons parler d'abord Abel Rémusat, dans son *Essai sur la langue et la littérature chinoise*.

« En lisant dans le Chou-King », dit-il, « qui remonte sans conteste à plus de dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, en lisant dans le Chou-King la description du déluge d'Yao, ce texte ne dit pas que ce déluge a été universel, mais le caractère qui le reproduit le dit clairement. Les gouttes de la clef de l'eau, caractère composé de trois gouttes, accumulées et combinées avec les caractères des ouvrages publics, des montagnes, des collines, semblent, si j'ose ainsi parler, transporter sur le papier les inondations et les torrents qui couvraient les montagnes, surpassaient les collines et inondaient le ciel ».

Le souvenir de ce fait touche de près à celui de la tour, et les deux réunis obtiennent une certaine force. Il est un autre caractère qui n'a pu prendre naissance que dans la famille de Noé.

Le caractère qui exprime une navigation heureuse est composé d'une barque, d'une bouche et du chiffre 8. Or, comme il y avait huit personnes dans l'arche de Noé, il devient extrêmement probable qu'aucun autre événement n'a pu inspirer ce singulier hiéroglyphe. Les trois signes *eau*, *bouche* et *huit*, signifie inondation générale. Un autre signe, tout à fait dans le style biblique, est le suivant :

Les images *eau* et *vaisseau* ayant au-dessus un triangle, symbole de la Trinité, comme nous le dirons bientôt, signifie sauver, favoriser, échapper au péril ; on croit voir Dieu veiller sur l'arche flottant au-dessus des eaux.

Les quatre signes réunis *bouche*, *homme*, *aliments* et le chiffre *huit*,

signifient sacrifice ancien. — N'est-ce pas le sacrifice offert à Dieu au sortir de l'arche ?

Enfin l'image *maison*, au milieu de laquelle est le caractère *sacrifice*, signifie adoration.

Nous n'avons garde d'oublier les caractères prophétiques ; mais avant de les produire, nous devons, pour les rendre plus intelligibles, faire quelques réflexions générales.

Il n'est pas difficile de démontrer que les anciens ont eu des idées du Messie. C'est une portion de la révélation primitive. On peut consulter les travaux de Vossius, de Beurrier, Thomassin, Huet, Mourgues. Nous présenterons ailleurs une nouvelle étude sur ce point ; mais en attendant, nous pouvons affirmer que le monde ancien a été plein des espérances d'un Réparateur. Il est signalé dans le Saint de Confucius, dont les Chinois faisaient un dieu, et qui devait venir d'Occident ; dans le nouveau Jupiter annoncé par les vers du Prométhée d'Eschyle, comme dans Virgile, Suétone et Tacite. C'est à ce point, que plusieurs auteurs graves ont mis cette attente d'un nouveau roi au nombre des influences qui ont soumis les fiers républicains de Rome à Sylla, à César et à Auguste ; et on sait combien Cicéron en a été préoccupé.

Maintenant, parlons des caractères prophétiques chinois, auxquels l'admirable langage de Confucius servira de commentaire.

Les sectateurs de Fo se servent du caractère *long* pour raconter son incarnation. Ce caractère est composé de ceux qui signifient *descendre et s'abaisser*, *se réduire à*, et du symbole *naître*, *prendre vie*. C'est un caractère très-ancien, comme le prouve le savant *Tchang-tsien*, qui dit que les sectateurs de Fo, contemporains de l'ère chrétienne, l'ont appliqué à la naissance du Messie, mais ne l'ont pas inventé ; et il ajoute ces paroles remarquables :

« Les anciens se sont servis de cette lettre pour marquer celui qui de ses richesses devait enrichir les autres, et les ennoblir de sa dignité et de son excellence ».

Le caractère suivant est encore plus étonnant, et semblerait copié sur notre liturgie, si on ne savait que les caractères qui nous occupent sont antérieurs à Salomon et peut-être à Moïse. Une image de nuage de pluie d'où pend celle d'un enfant au milieu d'un sein maternel, signifie *Désiré* : c'est le *nubes pluant justum* du prophète.

L'image de fille vierge et celle d'enfant signifie *beauté et bonté*. Une image d'homme sur le symbole dix, et ce signe dix sur une croix, le tout placé sur un cœur, signifient *charité*. On croirait déchiffrer un symbole chrétien. Le symbole *deux*, dans la variante de celui de *huit*, signifie *postérité*, *descendance*.

On le voit, ces divers caractères trouvent tous une explication naturelle dans l'histoire biblique, et on en sera d'autant plus frappé, que ces souvenirs vont se compléter par d'autres signes au moyen desquels on remonte jusqu'au premier homme et à sa chute.

Ainsi l'image d'homme au-dessous du signe *ciel*, signifie *première origine*.

L'image d'homme avec le signe *un*, signifie *chef*, *père commun*.

En voici un surtout qui est particulièrement remarquable et clair. Qu'on se rappelle qu'il y avait deux arbres principaux dans le paradis terrestre : l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. En face de ce fait, placez cet hiéroglyphe chinois : le signe *ordonner*, mis sur deux arbres, signifie *défense*.

Il y a un autre caractère qui est ainsi composé : un homme, un arbre et une tête de démon. Les Chinois ont perdu le sens de ce caractère, mais on le trouve facilement quand on le rapproche de la première page de la Bible.

Une image de fille entre deux images d'arbre, signifie *convoiter*. On voit combien l'arbre, si funeste à notre mère Eve, est resté profondément empreint dans le souvenir des peuples, et avec quelle justesse ils savaient le faire passer dans leur écriture.

Une image d'arbre seul avec les signes *ciel* et *péché* signifie *fruit inconnu*. Est-il possible de mieux caractériser l'arbre de la science du bien et du mal ?

L'image d'homme répétée et le symbole *couvrir* signifient *habit*. N'est-ce pas encore l'histoire d'Adam et d'Eve, qui ont dû se couvrir après leur chute ?

Nous présenterons maintenant quelques caractères qui ont un sens dogmatique, et l'on constatera qu'ils sont en harmonie avec les signes *historiques* que nous venons de signaler.

Le caractère de *souverain*, *roi* ou *seigneur*, s'écrivait avec un point ; et quelquefois ce point se mettait au-dessous de l'image *ciel* ou *terre*, dans un hexagone. Voici une glose de cet hiéroglyphe dans un ouvrage ancien et respecté, *Lieou-chou-tsing-hoen :* — Le point est le symbole de l'unité, l'unité est la substance de la vérité éternelle, le résultat de toutes les perfections du *Bien*, le principe de tous les êtres, le mystère incompréhensible du grand tout, la mère de toute lumière et un abîme de ténèbres, l'esprit universel qu'on ne peut voir si on ne le peint et qu'on ne peut peindre que symboliquement.

En parlant du symbole de l'unité qui est un triangle, après avoir remarqué qu'il désigne la grande union, l'union des trois puissances éternelles, des *trois réunis en un*, comme s'exprime le célèbre dictionnaire *Choue-ouen*, il ajoute : « Rien de créé ne porte en soi la nécessité absolue d'union, mais elle est inséparable des trois *tsai* (que les anciens livres entendaient des trois puissances divines), et cette union découle de leur nature ». Il est remarquable que la variante du symbole d'union, ou triangle équilatéral, est composée de trois lignes égales qui se joignent à un centre commun, en formant trois angles égaux. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le même signe qui signifie *réunion*, signifie aussi *unité*. Un ouvrage chinois dit là-dessus : « Ce symbole est aussi incompréhensible que sublime. C'est par là en quelque sorte qu'il exprime ce qu'il signifie ». Ce qui précède est tiré du tom. IX des *Mémoires chinois*. Nous ajouterons pour le compléter ce passage du tom. I^er^, p. 300.

« Parmi les anciens caractères chinois qui ont été conservés, on trouve

celui-ci [1], qu'on a écrit depuis [2], selon le dictionnaire de Kang-hi; ce caractère signifie *union*. Ecoutons les Chinois sur son analyse. Selon le Choue-ouen, ce livre si vanté [3], est *trois unis en un*. Il dérive des caractères [4] *jou*, entrer, pénétrer, et ye [5], un; d'où il conclut que [6] c'est trois, unis, pénétrés, fondus en un. Le Lieou-chou-tsing-hoen, qui est une explication raisonnée et savante des plus anciens caractères, s'exprime ainsi : « [7] signifie union intime, harmonie, le premier bien de l'homme, « du ciel et de la terre, c'est l'union des trois Tsai (Tsai signifie principe, « puissance, habileté, dans le Tao); car unis, ils dirigent ensemble, créent « et nourrissent. L'image [8] (trois unis en une seule figure) n'est pas si « obscure en elle-même; cependant il est difficile d'en raisonner sans se « tromper, et il n'est pas aisé d'en parler ». Je connais la délicatesse de notre siècle et la rigueur des plus sages critiques, dès qu'il s'agit de religion. Malgré cela, j'ose conjecturer que le caractère [9] pourrait avoir été chez les anciens Chinois le symbole de la très-adorable Trinité. Car, outre que les paroles que je viens de citer donnent lieu de le penser, on trouve dans les anciens livres une foule de textes qui font croire que les anciens Chinois connaissaient ce grand mystère. Le livre Sée-Ki dit : Autrefois l'empereur sacrifiait solennellement, de trois en trois ans, à l'esprit Trinité et Unité [10] Chin-san-ye. On connaît en Europe le fameux texte de Lao-tse : « Tao est un par nature. Le premier a engendré le second; deux « ont produit le troisième; les trois ont fait toutes choses ». Mais je doute qu'on ait vu celui-ci qui paraît singulier : « Celui qui est comme visible, et « ne peut être vu, se nomme *Khi;* celui qu'on peut entendre et qui ne parle « pas aux oreilles, *Hi;* celui qui est comme sensible et qu'on ne peut tou- « cher, se nomme *Ouei ;* en vain vous interrogez vos sens sur tous trois, « votre raison seule peut vous en parler, et elle vous dira qu'ils ne sont « qu'un; au dessus il n'y a point de lumière, au dessous il n'y a point de « ténèbres. Il est éternel. Il n'y a point de nom qu'on puisse lui donner, il « ne ressemble à rien de tout ce qui existe. C'est une image sans figure, « une figure sans matière. La lumière est environnée de ténèbres. Si vous « regardez en haut, vous ne lui voyez point de commencement; si vous le « suivez, vous ne lui trouvez point de fin. De ce qu'il était le Tao de tous « les temps, concluez ce qu'il est. Savoir qu'il est éternel, *c'est un com- « mencement de sagesse* ».

On croit rêver en parcourant ces formules claires, logiques et en même temps sublimes du dogme chinois sur le plus profond des mystères chrétiens; et cependant l'auteur des *Mémoires* nous dit qu'il n'ose achever la traduction du commentaire; il craint, ajoute-t-il, d'effaroucher l'esprit de ses lecteurs par des expressions plus fortes et plus claires encore. Devant une telle évidence, en effet, la science incrédule pourrait en venir jusqu'à redouter ses propres lumières.

Ceux qui ont lu Platon, ont pu remarquer que ces paroles de Lao-tse, qui vivait avant le chef des Académiciens : « Le premier a engendré le second, deux ont produit le troisième, et les trois ont fait toutes choses »,

[1], [2], [3], [4], [5], [6], [7], [8], [9] et [10], voir planche 9, figures A, B, C, D, E, F, G, H, I et J.

que ces paroles, disons-nous, se trouvent à peu près textuellement dans les œuvres du philosophe grec.

Dans les *Annales de philosophique chrétienne* (t. XLVII, p. 63), M. de Paravey s'exprime ainsi : « En parcourant le texte du second voyage de M. Layard à Ninive et à Babylone, nous avons trouvé parmi les nombreuses vignettes qui illustrent ce bel ouvrage, un cylindre très-curieux qui, sur les ailes éployées de l'anneau ou de l'arc ailé, type du Dieu du ciel, place non pas une seule tête humaine, type de l'intelligence divine et suprême, mais trois têtes de Dieu fort bien dessinées, et que nous n'avons encore reconnues dans aucun autre monument assyrien ou égyptien. Nous nous sommes rappelé alors les triades de l'antique Egypte et les traces non contestables de la Trinité, retrouvées jusque chez les peuples inintelligents et cruels de la Nouvelle-Zélande et chez les anciens Scandinaves.

« Nous croyons donc devoir appeler l'attention des savants chrétiens sur cette trace nouvelle et non encore signalée de la connaissance que les anciens peuples ont eue de l'essence de notre Dieu chrétien, connaissance qu'ils n'ont pu avoir que par la tradition primitive.

« D'autre part, M. Rémusat, dont nous nous honorons d'avoir reçu les leçons savantes et philosophiques, a reconnu, dans son *Mémoire* sur Lao-tse, les traces du mystère de la sainte Trinité, déjà signalées par les missionnaires en Chine ; et, allant plus loin qu'eux, il a cru, dans les trois mots *Yê*, *Hy* et *Wey* qui expriment cette Trinité, reconnaître le nom hébreu et ineffable de Jéhovah.

« Dès l'époque où parut ce savant Mémoire, nous avions analysé les trois caractères hiéroglyphiques, formant non-seulement le nom sacré de Jéhovah, mais exprimant les idées mêmes attribuées aux trois personnes de la Trinité dans nos livres saints.

« Ces trois caractères sont : Y, YE, OUEI.

« Le premier signe, qui réunit les idées de *commencer*, de *grand*, l'idée de *Tien* qui est un des noms de la suprême divinité chez les Chinois, trouve son explication dans le Baga de Persépolis qui nous est fourni par M. Layard, dans son premier voyage ; c'est un anneau ailé surmonté d'un comble ».

Les Egyptiens peignent le Dieu créateur Kneph avec un œuf dans la bouche. C'était l'image du monde, son ouvrage.

Nous lisons dans M. Ménant que les anciens Assyriens, comme la plupart des peuples antiques, représentaient la Divinité (le Dieu un) sous la forme d'un buste d'homme terminé par une queue d'oiseau et passé dans un anneau entouré d'ailes déployées ; mais quelquefois la forme humaine a disparu, et il ne reste plus qu'un oiseau orné des appendices ornithomorphes.

Ces premiers signes ont donné lieu à d'autres hiéroglyphes pour figurer la divinité.

Nous trouvons dans les annales du P. Salien un hiéroglyphe chaldéen, inconnu peut-être à M. de Paravey ; il confirme celui qu'il nous donne et il est plus clair. Le P. Salien le cite sur l'autorité de Gérald dans son ouvrage sur les dieux de la Grèce. C'est un cercle qui renferme trois iods ou *i* sémitiques en forme de triangle, sur un camets conique.

Les trois iods signifient trois choses égales en Dieu. L'un des trois est le

principe des deux autres, et le camets conique marque que le tout n'est qu'un seul être renfermé dans le cercle et qu'il n'y a qu'une substance commune au tout. Nous aimons à croire que le P. Salien et Gérald ont vu l'explication que nous donnons de cet hiéroglyphe dans un auteur ancien dont nous ignorons le nom. Néanmoins, même sans aucun commentaire, cet hiéroglyphe est clair et parle de lui-même.

Quant aux caractères chinois dont nous avons exposé l'interprétation plus haut, et ceux que nous produirons encore ci-après, ils ont leur interprétation fixe et traditionnelle dans les dictionnaires les plus autorisés, sauf deux ou trois sur lesquels nous faisons nos remarques particulières.

Voici maintenant quelques caractères que le P. Cibot appelle ecclésiastiques, parce qu'ils ont trait au culte religieux.

Le symbole d'*unité* au-dessus du caractère d'*enseignement*, c'est *culte, cérémonie, religion*, ce qui annonce que la première origine des hiéroglyphes remonte à une époque où la religion était une, sous l'empire de la religion naturelle ou patriarcale. Il y a un glossaire qui nous confirme dans cette pensée. — Pourquoi le symbole *un?* dit-il. — Parce qu'il n'y a qu'un Seigneur et qu'un maître.

L'image de la lune et le caractère *époque* signifient *assemblée religieuse*. Ceci rappelle les néoménies des Hébreux et de plusieurs autres peuples ; car la lune a toujours gouverné les fêtes religieuses. L'image de *cœur* à côté de celle de *vase sacré* signifie religieuse frayeur. La même image de vase sacré avec celle d'homme à côté signifie *pur*.

Les images *homme*, *champ* et *riz*, désignent la première offrande des prémices qui se faisait dans le champ même, comme du temps d'Abel.

Les caractères typiques qui suivent, peignent encore le même objet. Observons avec le P. Cibot que les Chinois des premiers âges, selon la remarque du Choue-ouen, se saluaient en s'abordant par ces paroles : *You-Yang, sans agneau, l'agneau n'est pas encore venu.* L'image *agneau* avec celle d'*aliment* signifie *qui nourrit la multitude ;* avec le symbole *moi*, c'est *justice.* Si on met l'image homme à côté du caractère justice ainsi combiné, c'est *règle*, *modèle ;* si c'est le symbole *parole*, ce sera *délibérer sur ce qui convient*.

L'image *agneau* avec une main qui tient une *croix* et un *vase de sacrifice*, c'est *grande justice ;* dans l'image de *prison*, c'est *chargé de péché ;* sur l'image de *chemin*, c'est *affermi dans le bien.* L'*agneau* sur le sein maternel où est le symbole de *savoir*, c'est *réparer magnifiquement ;* à côté du symbole *prodige*, c'est *agneau avant sa mort. Agneau* à côté d'*homme*, c'est *pardonner dans son cœur*. Le Choue-ouen ajoute : C'est aussi le nom d'un peuple du grand Occident, qui est rempli de charité ; or, comme la charité est le germe d'une longue vie, ce peuple a un roi qui ne meurt point. Est-ce la prévision du *Christus non moritur?* Du moins paraîtra-t-il que les idées primitives des Chinois étaient presque aussi claires sur le Messie que celles qu'on trouve dans Isaïe.

« J'ai lu et relu », dit l'auteur des *Mémoires* où nous avons puisé les principaux hiéroglyphes qui précèdent, j'ai lu et relu ce texte singulier en parcourant les trente volumes de ce savant dictionnaire, dont j'ai tiré en

particulier presque tous les matériaux de ces derniers articles, finissant sans achever. Mais ce que j'ai dit suffit pour donner une idée du plan général des caractères chinois et de la manière dont les anciens ont combiné et assorti les images et les symboles dont ils sont composés, pour devenir, comme le dit textuellement Bacon : *Caracteres reales, non nominales; qui scilicet nec litteras, nec verba, sed notiones exprimunt* ».

L'écriture chinoise, envisagée au point de vue sous lequel nous l'avons présentée, c'est-à-dire telle que l'a inventée, combinée, perfectionnée la haute antiquité, est une série d'environ deux cents images ou symboles, qui, différemment assorties et mariées dans des caractères sans nombre, sont une peinture de tous les objets de nos idées : peinture sans illusion, qui parle à l'esprit par la vue, rapproche les idées les plus disparates sans choquer la vraisemblance, donne un corps aux pensées, spiritualise les êtres les plus matériels, montre à l'âme, ou plutôt lui fait trouver en elle-même les sentiments et les idées dont elle lui offre le tableau ; peinture que l'on pourrait appeler l'alphabet des pensées humaines, l'algèbre pittoresque des sciences et des arts.

Dans le vrai, chaque objet de nos connaissances y a son caractère propre qui en est comme le portrait, et une phrase en bon style est aussi claire, aussi précise et aussi laconique que la démonstration algébrique la mieux touchée.

« Comme la question de l'origine de l'écriture, ajoute l'auteur que nous venons de citer, a été agitée par les savants, je prie les curieux de voir de nouveau les raisons qu'ils allèguent pour ou contre son antiquité.

« Qu'ils me permettent de les avertir que la diversité des langues ne peut faire aucune difficulté à cet égard, comme je l'avais cru d'abord moi-même. Car, dès qu'on supposera que la première écriture était hiéroglyphique, ce qui est presque prouvé, on concevra aisément que chacun pouvait la lire dans sa langue particulière. Ainsi les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Annamites, les Tartares, les Mantchoux, quoique parlant des idiomes différents, comprennent cependant tous, à la lecture, l'écriture hiéroglyphique. Je suis étonné que le grand Leibnitz, qui a cherché si ardemment une langue universelle, n'ait pas eu la pensée de proposer l'acceptation des caractères chinois.

« J'ajouterai encore à ces remarques que le mot hiéroglyphique, appliqué à une écriture nationale ou universelle, est plein de justesse et digne d'être médité. C'est comme si nous disions la sainte peinture : c'est la dénomination grecque de la chose ; les anciens, du reste, traduisaient ainsi les noms propres quand ils avaient des significations, au lieu de les copier. Il est vraisemblable que le sens de ce mot est primitif, et alors nous avons la démonstration que la religion était tellement importante à l'origine du monde qu'elle tenait la principale place dans la littérature. Ce qui se prouve du reste par une multitude de considérations ».

La langue hébraïque n'est point hiéroglyphique depuis Moïse. Mais elle

a conservé des souvenirs historiques dans la racine de ses mots et dans le sens des noms propres. Ce sont des monuments précieux qui ne peuvent pas être oubliés.

Ainsi RMM signifie s'*élever* et RME signifie *chute ;* et cette même racine fournit un troisième terme qui complète le souvenir de la chute primitive. REM veut dire *pomme rouge.* On a pu remarquer que mal et pomme se donnent en latin rendez-vous dans le mot *malum.*

Adam signifie également *terre* et *homme parfait et pur ;* Eve, *source de vie.* Ce sont des mots assortis à la perfection de leur premier état. Mais arrivés à leurs enfants, la signification de leurs noms s'est teinte de la couleur de leur dégradation. Caïn et Abel, c'est *tristesse* et *vanité ;* Enos, *faiblesse, maladie ;* Mathusalé, *mort* et *déluge.* C'est en effet à la mort de ce patriarche qu'arrive le cataclysme.

Le nom de Phaleg est aussi un monument historique par le sens qu'il exprime. Phaleg en hébreu signifie *division,* et le fils d'Héber naquit au moment de la division des familles descendant de Noé.

Mais un des mots les plus brillamment historiques, c'est le mot *Sabbat,* pour dire septième ou jour du Sabbat, la racine du mot signifiant *se reposer.* Il se trouve que, par une confusion parfaitement ordonnée, *se reposer* et *célébrer le septième jour* sont identiques ; et un seul mot est chargé de nous transmettre le fait qui prouve pour ainsi dire le repos divin à la fin de la création. Pour bien rendre le sens du mot hébreu dans notre langue, il faudrait dire *septiémer* pour *se reposer.*

Passons maintenant à l'examen de deux lettres de l'alphabet qui sont restées jusqu'à nos jours historiques, même dans leur forme actuelle. Nous voulons parler de la lettre S et de la lettre T. Elles sont comme accablées sous les plus tristes souvenirs.

Chacun connaît le célèbre et spirituel plaidoyer du *Sigma* contre le *Tau* dans Lucien.

Les cinq voyelles sont juges, et c'est devant elles que comparaît le *Tau* accusé.

« A l'égard du *Tau,* dit le *Sigma,* je ne puis lui donner un nom plus funeste que celui qu'il porte. Et lui-même, j'en atteste les dieux, ne saurait se faire entendre, si deux lettres aimables et gracieuses, l'*alpha* et l'*upsilon* qui siégent parmi les juges, ne se joignaient à lui ».

Et il continue son discours sur le même ton avec une vivacité qui excite l'intérêt au plus haut point. On serait tenté de croire que ce n'est là qu'un aimable badinage. Mais, dans la réalité, Lucien s'est emparé d'un sentiment populaire qui perce dans son dernier paragraphe.

« Les hommes gémissent, se désolent, dit-il, maudissant souvent Cadmus lui-même d'avoir introduit le *Tau* dans la famille des lettres. Ils disent que c'est à son image, que c'est à l'imitation de sa figure que les tyrans ont fait tailler le bois sur lequel ils les mettent en croix. C'est de lui en effet qu'ils ont donné le nom sinistre à cette sinistre invention. Or, pour tous ces forfaits, de combien de maux le jugez-vous digne ? Quant à moi, je ne sais qu'un supplice qui puisse égaler ses crimes, c'est qu'il soit attaché à

sa propre figure, puisque c'est sur lui que les hommes ont pris modèle pour fabriquer la croix ».

M. Eugène Talbot, traducteur de Lucien, remarque, à propos de ce passage, que le *Tau* était considéré comme de mauvais augure parce qu'il ressemble à une croix.

Nous aurons bientôt l'occasion de prouver que cette mauvaise réputation du *Tau* a devancé le triste usage qu'on en a fait en le convertissant en gibet.

Un mot auparavant sur le Sigma.

« Il est curieux, dit M. Bonnetty (*Annal.*, t. LV, p. 427), de rechercher quelles sont les formes antiques de ces divers caractères qui expriment des idées qui ont un si grand rapport avec l'histoire de la chute primitive.

« N'est-ce pas une chose singulière que la figure qui a servi à rappeler cette concupiscence chez les anciens soit précisément un serpent, sous une infinité de formes. (Ici le savant auteur produit un très-grand nombre de ces formes, le Sigma ayant la figure du serpent, et le *Tau* de toutes les langues celle de la croix.)

« Cette lettre *serpentine* ou à *forme de serpent* a été, chez un grand nombre de peuples, ou exclue ou en abomination, et, de plus, a été souvent opposée à une autre lettre, au T ou TH, laquelle lettre avait, dans l'antiquité, *la forme d'une croix*. Cet antagonisme entre la lettre à *forme de serpent* et la lettre à *forme de croix* a été quelquefois poussé si loin, que des peuples entiers ont refusé de se servir de la première et l'ont remplacée partout par la seconde, de telle sorte qu'un auteur païen, étonné de cet antagonisme, n'a pas craint d'en faire le sujet d'un procès singulier que la lettre *à forme de serpent* intente à la lettre *à forme de croix*, avec la demande formelle que, pour punition de son intrusion, la *lettre à croix* fût condamnée à expier son crime *sur la croix elle-même.*

« Mais commençons par établir les faits : nous avons déjà vu que la lettre S avait partout la forme d'un *serpent.*

« Voici ce qui concerne la lettre TH.

« On lit dans l'Écriture :

« — Et le Seigneur dit à Ézéchiel : Passe au milieu de la ville de Jérusalem et imprime le signe du *Tau* sur le front des hommes qui gémissent et pleurent pour toutes les abominations qui se font au milieu d'elle ». — Et il dit aux autres en ma présence : Passez au milieu de la ville et frappez, que votre œil n'épargne personne et soyez sans miséricorde. Frappez le vieillard, le jeune homme, la jeune vierge, le petit enfant et les femmes, tuez-les jusqu'à l'extermination, mais ne tuez pas celui sur lequel vous verrez le *Tau,* ne le tuez pas, et commencez par mon sanctuaire ».

« Or, voici ce que dit saint Jérôme sur ces paroles :

« — Dans l'ancien alphabet hébreu, dont les *Samaritains* se servent encore à présent, la dernière lettre, le *Tau,* a la forme d'*une croix*, qui est peinte sur le front des chrétiens et qui est souvent tracée par leur main ».

« Tertullien dit aussi sur le même texte :

« — Car la lettre grecque T et notre T ont la forme d'*une croix* ».

« Les éditeurs de saint Jérôme prétendent que le savant Père s'est laissé tromper par Origène, qui avait avancé sur la foi d'un Samaritain devenu chrétien, que le *Tau* avait la forme d'une *croix;* ils s'appuyent sur des *sigles* samaritains où le *Tau* a la forme d'un X. Cette forme pourrait suffire au besoin pour figurer une *croix*. Mais il est difficile d'admettre que saint Jérôme n'eût pas jeté un coup d'œil sur l'alphabet samaritain, lorsqu'il affirme que, même à *son époque*, la dernière lettre des Samaritains avait la forme d'une croix.

« La forme de la *croix* entrait avec certitude dans les alphabets sémitiques anciens.

« Nous devons noter comme une autre singularité que l'S est la seule lettre qui ait été en exécration chez plusieurs peuples de l'antiquité. Denys le Rhéteur l'appelle *lettre de vipère* ou *monstrueuse* (θηριωδη). Pindare lui donne le nom de *fausse,* fourbe, corrompue (κιβδηλον), et assure qu'autrefois elle ne sortait pas de la bouche des hommes; il avait composé une *ode* d'où il l'avait exclue. C'est Cléarque qui nous a conservé ce détail. Voici son récit :

« — Pindare composa une ode sans Σ sur laquelle on lui avait proposé un gryphe ; car, comme on s'était mis à parler de la composition des odes, plusieurs prétendaient qu'on ne pouvait se passer de cette lettre. Le poète désapprouvait cette gageure ; c'est ce qui lui avait fait dire :

« — Autrefois le chant du dithyrambe se traînait allongé (en prose), et le *Tau* adultère sortait de la bouche des hommes ».

« Cléarque continue :

« — On peut citer cela à ceux qui regardent comme apocryphe l'ode de *Lasus Hermonien*, appelée *Centaures* et écrite sans Σ, ainsi qu'une autre *hymne à Cérès Hermione*, écrite par Hérodote du Pont ».

De l'ensemble des remarques que nous avons recueillies sur les deux lettres qui nous occupent, nous n'avons garde de dire qu'il ressort une démonstration directe en faveur des traditions bibliques et en faveur de la chute de l'homme, mise en regard de la réparation du Calvaire. Mais nous osons affirmer que ces réflexions, rapprochées des hiéroglyphes si expressifs que nous avons reproduits, prennent une haute importance; surtout si on veut bien se souvenir que Moïse, sur l'ordre exprès de Jéhovah, nous offre une figure mystérieuse qui réunit précisément les deux lettres en question. Lorsque le Seigneur eut entendu les murmures des Israélites dans le désert, il envoya des serpents venimeux, qui se répandirent dans tout le camp, et leurs morsures firent d'innombrables victimes. Dieu, touché ensuite de leur repentir, fit cesser le fléau. Le moyen qu'il employa devint une des plus brillantes figures du Christ. Moïse reçut ordre de faire fondre un serpent en airain, de l'exposer à la vue du peuple sur un poteau, et tous ceux qui étaient mordus par les serpents, jetant les yeux sur l'airain, étaient sauvés, ceux qui négligeaient cette ressource, étaient victimes.

De temps immémorial on représente le serpent d'airain comme faisant un *Tau* avec le poteau, et ainsi les deux lettres, le *Sigma* serpent et la croix

*Tau*, se trouvent confondues dans le même signe prophétique, et expriment admirablement de la sorte les répugnances et les pressentiments que tous les peuples ont attachés à ces deux caractères.

Si nous avions placé ces observations au début de ce volume, on les aurait jugées dignes d'attention ; mais venant à la suite de nombreux documents que nous avons réunis, on leur trouvera, nous le croyons, quelque chose de plus saisissant.

# TROISIÈME ÉPOQUE

## D'ABRAHAM A MOISE

## CHAPITRE PREMIER

### HISTOIRE D'ABRAHAM

I. Lieu de la naissance du patriarche. — II. Ses premières années. — III. Ce qu'Abydène, Bérose, Hécatée et Polyhistor ont dit d'Abraham. — IV. Le nom d'un des rois vaincus par Abraham retrouvé dans les inscriptions chaldéennes. — V. De la science d'Abraham. — VI. Les épouses d'Abraham. — Ses enfants. — Le sacrifice d'Isaac. — VII. Sodome. — VIII. Ce que M. de Saulcy et les voyageurs modernes nous apprennent sur l'état actuel des villes maudites. — IX. Loth. — X. Accomplissement des prophéties sur la postérité d'Abraham. — XI. Ismaël selon les Arabes. — Les descendants de Céthura. — XII. Tradition persane sur Abraham. — XIII. Le tombeau d'Abraham. — XIV. La géographie et la linguistique confirment l'histoire d'Ismaël.

I. — Lieu de la naissance du patriarche.

Au chapitre xv de la Genèse et en plusieurs autres passages, la Bible fait sortir Abraham d'Ur, en Chaldée, où s'était sans doute fixée la famille d'Héber. Nous commençons notre histoire d'Abraham par les découvertes récentes dues à des voyageurs français sur le lieu de la naissance de ce patriarche si renommé.

Des lettres de Bagdad de 1850 annonçaient que M. Loftus, le géologue attaché à la commission qui s'occupait de la démarcation des frontières turco-persanes, avait visité, en allant à Bassora, les antiquités de la Basse-Chaldée jusqu'ici inconnues.

Les ruines de l'ancienne Ur de Chaldée, aujourd'hui Warka, où se sont passés les faits rapportés par la Genèse dans la vie d'Abraham, se déroulent sur un espace immense et offrent un intérêt extraordinaire à l'archéologie. Dans une enceinte qui, selon toute apparence, doit avoir été un lieu public de sépulture, on a découvert un grand nombre d'anciens cercueils moulés en plâtre, suivant la forme et les dimensions du corps humain, enduits d'un vernis très-brillant, ornés d'une grande quantité de figures en relief, et s'ouvrant à la partie supérieure au moyen d'un couvercle ovale, également orné.

Une cruche de grandeur moyenne était attachée par un lien à chaque cercueil.

D'après le récit des indigènes, on trouve souvent dans ces tombeaux des bijoux en or, des pierres fines et d'autres débris de l'art chaldéen; mais les tombeaux que M. Loftus a examinés ne contenaient déjà plus rien parce que les Arabes les avaient visités avant lui. Il a cependant pu

emporter un bon nombre de briques couvertes de caractères cunéiformes, des pièces de terre cuite moulées dans la forme de cornes de bœufs et revêtues d'inscriptions antiques, enfin plusieurs morceaux d'une pyramide hexagone chargée de longues inscriptions, semblables à celle qui a été trouvée à Ninive par M. Layard et qui est maintenant au Bristish-Muséum.

Si l'on en croit la tradition du pays, Warka serait le lieu de la naissance d'Abraham; et on ne peut pas douter que ce ne soit l'ancienne Ur de Chaldée, d'où la Genèse le fait sortir de la maison de son père pour aller en Chanaan.

M. le chevalier de Paravey pense avoir découvert la succession des patriarches bibliques dans les anciens personnages de l'histoire chinoise; nous produirons ce travail dans une autre section.

Il est remarquable que le nom chinois du roi correspondant au patriarche signifie *père élevé,* précisément comme les mots hébreux *ab* père et *am* élevé. La nation chinoise étant de la race sémitique, il ne serait pas étonnant que le nom d'Abraham figurât dans son histoire.

Le grave historien Josèphe (*Antiquités,* chap. VI), témoin considérable et très-clairvoyant des faits qui lui étaient contemporains, assure positivement que le tombeau d'Aran, frère d'Abraham, se voyait encore de son temps à Ur en Chaldée.

### II. — Ses premières années.

Recueillons maintenant quelques circonstances de la jeunesse d'Abraham. Suidas et le Syncelle, d'après certaines traditions, disent que le culte idolâtrique ayant commencé à Sarug, Tharé, père d'Abraham, par l'appétit d'un lucre honteux, se mit à sculpter des idoles. Abraham, étant alors âgé de quatorze ans, avertit son père en ces termes : « Pourquoi séduire les hommes pour un honteux profit? Il n'y a pas d'autre Dieu que celui qui est au ciel, le créateur de l'univers ». Et ces auteurs ajoutent beaucoup d'autres circonstances que nous supprimons; et même nous n'offrons celles-ci qu'avec hésitation. Il existe cependant un monument qui affirme les mêmes choses avec plus d'autorité que les écrivains déjà nommés, c'est le *Yaschar* ou livre du Juste. M. Drach a des raisons très-fortes pour établir que cet ouvrage, dans sa substance, est aussi ancien que la Bible.

Tharé, disent les auteurs de l'*Histoire universelle anglaise*, t. I^er^, p. 258, Tharé est, à ce que l'on croit généralement, le même que celui que les Asiatiques appellent Azor.

Plusieurs auteurs orientaux disent encore qu'Azor était un grand seigneur, très-bien placé dans les bonnes grâces de Nimrod dont il avait épousé la fille, parce qu'il faisait les idoles de ce prince bien mieux que les autres ouvriers. Les auteurs mahométans, selon Herbelot (art. *Abraham*), racontent qu'Abraham exhorta plusieurs fois son père à renoncer au culte des images, lui demandant comment il pouvait adorer ce qui n'entendait, ni ne voyait, ni ne pouvait lui faire le moindre bien. Le chapitre XIX de l'Alcoran contient cette remarque : Tharé, offensé de ces discours, avait été

plusieurs fois sur le point de faire ressentir les effets de sa colère à Abraham. Nous sommes loin d'offrir ces détails comme bien certains. Mais nous les tenons comme probables, et l'Ecriture leur donne un grand caractère de vraisemblance, lorsqu'elle nous montre Abraham invité par Dieu lui-même à quitter son pays et sa famille; il fallait qu'elle fût souillée de quelque crime. Dans le livre de Josué, xxiv, 2 14, Tharé est blâmé d'avoir suivi d'autres dieux que le vrai Dieu ; et tous les auteurs orientaux s'accordent à faire de Tharé un statuaire.

III. — Ce que Bérose, Hécatée et Polyhistor ont dit d'Abraham.

Mais écoutons Abydène et Bérose, dont l'autorité est incontestable. Les quelques inexactitudes qu'ils reproduisent accusent un récit collatéral à celui des Hébreux.

« Bérose, dit Josèphe (*Antiquités*, ch. VI), fait mémoire de notre père Abraham, lui donnant toutefois un autre nom. Dans la dixième génération qui suivit le déluge, il se trouva, raconte-t-il, parmi les Chaldéens un homme juste, qui était grand et fort versé dans l'astronomie.

« Hécatée ne s'est pas contenté d'en faire mention : il a laissé *tout un livre écrit à son sujet* ».

*Nicolas de Damas*, (Eusèbe, liv. IX, c. XVI), dans le quatrième livre de son histoire s'exprime ainsi :

« Abraham fut roi de Damas : c'était un étranger, venu avec une armée de la terre au-delà de Babylone, dite des Chaldéens. Peu de temps après, ayant quitté cette contrée avec tous ses sujets, il se transporta dans la terre dite de Chanaan, qu'on appelle maintenant la Judée.

« Je rapporterai dans un autre livre les récits historiques concernant ceux qui sont descendus de lui, et se sont fort multipliés; quant à Abraham, son nom s'est conservé et est honoré encore aujourd'hui dans le royaume de Damas ; on montre un bourg nommé *demeure d'Abraham*.

« Dans les temps subséquents, la famine s'étant fait sentir dans la contrée de Chanaan, Abraham, ayant ouï dire que les Egyptiens étaient dans l'abondance, désira se transporter parmi eux, pour y jouir de leur bien-être et pour écouter les enseignements des prêtres sur les dieux (admirez ici le commentaire d'un païen !), dans l'intention soit de suivre leurs doctrines si elles lui paraissaient meilleures, ou de les réformer s'il avait conçu des sentiments plus convenables. Plus loin il ajoute : il vécut donc dans la société des hommes les plus influents de l'Egypte, et sa vertu comme sa renommée en devinrent plus illustres ; car les Egyptiens se complaisaient dans des usages opposés, et rabaissaient mutuellement les institutions les uns des autres, étant par conséquent dans un état d'hostilité permanente. Les ayant mis en présence et développant les raisons pour et contre, il fit ressortir ce qu'il y avait de vide et de contraire à la vérité dans ce que chacun mettait en avant. Ayant donc été admiré, dans leurs colloques, comme un homme doué d'une haute intelligence, non-seulement capable de concevoir, mais propre encore à persuader dans tout ce

qu'il entreprenait de leur enseigner, il leur donna les premières notions d'arithmétique et d'astrologie ; car, avant l'arrivée d'Abraham en Egypte, ces sciences y étaient inconnues ; et de là elles sont parvenues aux Grecs.

« Alexandre Polyhistor, dit encore Eusèbe (*Ibid.*), est d'accord avec ceux-ci. C'était un homme d'un grand sens, de beaucoup d'instruction et très-connu de tous ceux des Grecs qui ont profité de leur éducation. Dans l'ouvrage qu'il a composé sur les Juifs, il raconte mot pour mot ce que nous allons répéter. — Eupolème, dans son ouvrage sur les Juifs d'Assyrie, dit que la ville de Babylone eut pour premiers fondateurs les hommes échappés au déluge. C'étaient les mêmes que les géants qui bâtirent la tour *célèbre dans l'histoire*. Cette tour ayant été renversée par l'action propre de la divinité, les géants se disséminèrent sur toute la terre. A la dixième génération », dit-il, « dans la ville Camariné de la Babylonie, que quelques uns nomment Ourienne, ce qu'on peut traduire par la ville des Chaldéens, naquit Abraham, qui l'emportait sur tous ses contemporains en noblesse et en science. Ce fut lui qui découvrit l'astrologie et la science chaldaïque, et s'étant élevé à une haute piété, il fut agréable à Dieu. Etant venu se fixer en Phénicie par l'ordre de Dieu, et ayant enseigné les phases du soleil et de la lune et beaucoup d'autres choses, il plut infiniment à leur roi. Plus tard, les Arméniens ayant fait une expédition contre les Phéniciens et les ayant vaincus, ils firent prisonnier le neveu d'Abraham. Abraham marcha au secours des vaincus avec ses esclaves, triompha de ceux qui avaient emmené les prisonniers, et prit à son tour les femmes et les enfants des ennemis. Des ambassadeurs étant venus le trouver, pour qu'en acceptant le prix de leur rançon il voulut bien rendre les prisonniers, il ne voulut pas insulter à leur infortune ; mais ayant pris des vivres pour ses troupes, il rendit tous les captifs, et reçut l'hospitalité dans le temple de la ville Argarizin, qu'on peut traduire par la montagne du Très-Haut. Il reçut des dons de Melchisédech, prêtre de Dieu et roi de la contrée ».

« La vallée d'Hénon, dit Mgr Mislin (*Voyage en terre sainte*, t. I[er]), faisait la limite entre la tribu de Juda et la terre des Jébusites (Josèphe, XV, 8) ; elle tourne autour du mont Sion jusqu'à la piscine appelée *Birkat-el-Sultan*. La plupart des auteurs, adoptant la tradition de Josèphe, placent ici ou dans la vallée de Josaphat l'entrevue qui a eu lieu, il y a quatre mille ans, entre Abraham et Melchisédech (roi de justice). Melchisédech était roi de Salem (Jérusalem) et prêtre du Très-Haut. Il offrit à Dieu du pain et du vin ».

« La famine s'étant déclarée, poursuit Polyhistor cité par Eusèbe, (Eusèbe, *ibid.*), Abraham se retira en Egypte avec tout ce qui composait sa maison, s'y établit, et maria sa femme au roi des Egyptiens, parce qu'il l'avait présentée comme sa sœur. Il raconte ensuite avec grand détail comment ce roi fut empêché d'avoir commerce avec elle, et comment il advint que sa maison et tout son peuple furent atteints de maladie. Les devins qu'il fit appeler, lui ayant déclaré que cette femme n'était pas veuve, le roi des Egyptiens découvrit ainsi qu'elle était l'épouse d'Abraham, et la rendit à son mari. Dans les relations sociales qu'Abraham entretint avec les

prêtres égyptiens, à Héliopolis, il leur communiqua beaucoup de connaissances importantes, leur enseigna les premiers éléments de l'astrologie et les sciences qui en découlent ; et, au lieu de s'en attribuer l'invention, ainsi qu'aux Babyloniens, il en reportait la gloire à Hénoch. Ce fut Hénoch, en effet, et non les Egyptiens, qui découvrit l'astrologie. Les Babyloniens disent que le premier Bélus est le même que Saturne ; de celui-ci naquirent Bélus et Cham, lequel donna naissance au père des Phéniciens, Chanaan ; il eut aussi pour fils Chus, nommé par les Grecs Abolos, père des Ethiopiens, frère de Mitzraïm qui fut père des Egyptiens. Les Grecs disent que ce fut Atlas qui découvrit l'astrologie ; cet Atlas n'est autre qu'Hénoch, lequel fut instruit par les anges de Dieu de toutes les choses que nous avons apprises ».

Voilà la relation de Polyhistor. Cet Eupolème qu'il cite, est regardé par plusieurs savants comme un Juif. Mais est-il croyable qu'un Juif attribuerait la superstition de l'astrologie à Abraham, le ferait entrer dans un temple de faux dieux, ferait marier Sara volontairement avec le roi d'Égypte ? Un vrai savant qui connaîtrait bien les Juifs des derniers siècles avant l'ère chrétienne, ne leur attribuerait jamais ces énormités et cette ignorance de leur loi. Leurs sectes ont pu tomber dans des scrupules minutieux et puérils pour l'accomplissement de la loi, mais jamais dans des fautes de fait aussi considérables. Eupolème est donc un écrivain qui a certainement beaucoup connu les Juifs, sans être Juif. Quoi qu'il en soit, Alexandre Polyhistor, qui avait de grandes lumières, a jugé qu'Eupolème était un auteur assez grave pour qu'on pût produire en sécurité ses opinions.

### IV. — Le nom d'un des rois vaincus par Abraham retrouvé dans les inscriptions chaldéennes.

« Il est singulièrement remarquable », dit M. Henri de Riancey (*Histoire du Monde*, t. I^er^, p. 113), « que les inscriptions chaldéennes nous donnent le nom et quelques actes d'un roi que jusqu'ici l'Ecriture sainte avait seule mentionné. Ce roi, c'est *Chodor-Lahomor* ou *Chodor-Laomer*.

« Il exerçait son autorité dans la Mésopotamie inférieure et il avait pour tributaires Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi de Larsa, Thadal, roi des tribus nomades. Il résolut une expédition sur l'Euphrate pour étendre sa domination jusque vers la Méditerranée et la frontière de l'Égypte. Ses premiers efforts furent heureux. Aidé des rois ses alliés, il marcha sur la Palestine qui lui opposa sans succès ses princes indigènes : Bara, roi de Sodome, Birsha, roi de Gomorrhe, Sinah, roi d'Admad, Shéméber, roi de Séboïm, et le roi de Bala.

« Chodor-Lahomor suivait le cours de ses conquêtes, emmenant avec lui tout son butin, Loth et sa famille, chassant devant lui ses captifs, lorsque Abraham fondit sur lui, dégagea Loth, et mit en fuite l'armée.

« C'est ce roi vaincu dont le nom a été lu sur des briques babyloniennes : il s'appelait *Kudor-Mabuk* ou *Kudor-Mopula*. Or, selon Rawlinson, *Mabuk*, dans la langue chamitique, est équivalent à Laomer. Ajoutez qu'il prend le titre de ravageur de l'Ouest (Apda mortu), ce qui rappelle son

expédition en cachant sa défaite (1935-1910). Témoignage précieux, et qu'il n'est pas besoin de faire ressortir en faveur du récit mosaïque ».

### V. — De la science d'Abraham.

Examinons maintenant un autre point d'histoire assez important : la science d'Abraham. Voilà déjà plusieurs auteurs qui le déclarent très-savant, et qui nous le montrent comme apportant en Phénicie et en Egypte des lumières nouvelles. Ils le font même plus savant que la Bible, qui relève seulement sa piété et son magnifique caractère. Il est bien vrai que le silence de l'Ecriture n'est pas une négation ; elle le suppose même indirectement très-instruit, et révèle en lui de grands talents.

Tant de sagesse et de prudence dont il a fait preuve dans les circonstances les plus difficiles, une guerre entreprise avec courage et conduite avec habileté, les rapports si pleins de noblesse, de dignité et de délicatesse qu'il entretenait avec les princes de son temps, enfin une réputation universelle de capacité dont il a toujours joui dans l'univers, prouvent une science peu commune et un haut degré de civilisation chez le patriarche hébreu.

Ceci nous donne occasion de faire un rapprochement entre les assertions d'Abydène, de Bérose, de Polyhistor et d'Eupolème sur la science d'Abraham, avec ce qu'en rapportent tant d'autres ouvrages : nous voulons dire le Coran, les histoires musulmanes, les livres traditionnels des Juifs ; tous sont d'accord sur la science profonde d'Abraham. Sans doute ils se trompent en convertissant le saint patriarche en astrologue ; mais cette erreur même peut nous mettre sur la voie de la vérité. Nous sommes portés à croire que, dans la branche aînée de la famille de Sem, la connaissance du calendrier et les principes fondamentaux de l'astronomie, qui avaient été mis en lumière pendant la longue vie des patriarches antédiluviens, s'étaient conservés plus fidèlement que dans toute autre nation, et qu'en effet Abraham a pu apprendre des choses très-utiles aux peuples occidentaux de l'Asie. Mais cette conjecture devient une certitude quand tant d'écrits différents, quand une tradition si soutenue et si universelle le proclament. Eh bien, le Yaschar, ou Livre du Juste, confirme l'opinion de la grande science d'Abraham.

D'autres écrivains de l'antiquité rendent le même témoignage à Abraham, et reproduisent des circonstances différentes ; c'est Artapan et Mélon. On a dit du premier qu'il a raconté des fables. Nous l'avons déjà déclaré : à notre point de vue, c'est presque une qualité, car alors nous avons l'assurance que la source où sont pris ces renseignements n'est pas la Bible et que l'auteur n'est pas un Juif.

« Artapan dit dans un écrit intitulé : *Judaica* (Eusèbe, *Prép.*, liv. IX), que les Juifs se nomment Ermiouth, ce qui, dans la langue grecque, peut se traduire par Juifs, et qu'ils se nomment aussi Hébreux, d'Abraham. Il dit que celui-ci vint avec tout ce qui composait sa maison en Egypte, vers le roi des Egyptiens Pharéton, et lui enseigna l'astrologie ; y ayant fait un séjour de vingt années, il retourna dans les parages de la Syrie ; mais un

grand nombre de ceux qui l'avait suivi restèrent en Egypte, à cause de la richesse de ce pays ». Dans les livres qui n'ont pas de nom d'auteur, on trouve Abraham *rangé au nombre des géants* qui habitaient dans la Babylonie, et qui furent détruits par les dieux à cause de leur impiété; Bélus, l'un d'entre eux, échappa à la mort; il habita dans Babylone, y fit construire une tour où il demeurait, qui fut nommée Bel, du nom de son fondateur. Quant à Abraham, il fut instruit dès son enfance dans la science astrologique. Il l'enseigna d'abord aux Phéniciens; ce n'est qu'après qu'il vint chez les Egyptiens.

Ce sont là de nouveaux témoignages bien précieux. Nous dirons à Valckenaër, qui a voulu faire un Juif d'Artapan, que si, au milieu d'une nation qui savait son histoire de mémoire, qui la lisait à chaque sabbat et l'écrivait sur ses portes, quelqu'un s'était avisé de mettre Abraham, ce vénérable patriarche, au nombre des Titans foudroyés par les dieux, celui-là aurait été lapidé ou placé dans une maison d'aliénés.

### VI. — Les épouses d'Abraham. — Ses enfants. — Le sacrifice d'Isaac.

Continuons avec Mélon, que nous cite encore Eusèbe. (*Prép.*, chap. IX.) Cette fois nous avons un témoin à charge, c'est un ennemi des Juifs : les parcelles de vérité qui sortiront de sa bouche n'en auront que plus de valeur.

« Mélon, qui a écrit un ouvrage contre les Juifs, dit : — Après le déluge, l'homme qui avait été sauvé avec ses enfants revint de l'Arménie ; puis, ayant été expulsé de ses propriétés par les habitants du lieu, il traversa tout le pays intermédiaire et se rendit dans la partie montagneuse de la Syrie, qui était alors déserte. Après trois générations naquit Abraham, nom qu'on peut traduire par l'ami de son père, lequel s'étant adonné à la sagesse, parcourut toute cette solitude. Il prit deux femmes, l'une du lieu et sa parente, l'autre d'Egypte, qui lui appartenait comme sa servante. De l'Egyptienne il eut douze enfants qui, après s'être rendus en Arabie, se distribuèrent le pays et en furent les premiers rois. C'est la chose pour laquelle jusqu'à ce jour on compte douze rois en Arabie, qui ont les mêmes noms que ces premiers rois. De son épouse, Abraham n'eut qu'un seul fils dont le nom peut se traduire en grec par *Gelôs*, le *rire* (Isaac, rire). Abraham mourut de vieillesse. Gelôs prit pour épouse une fille de ce pays, dont il eut onze enfants et pour douzième Joseph (il passe Jacob et Esaü). Moïse en descend à la troisième génération.

« Ici s'arrête Polyhistor (qui cite Mélon) ; puis, après d'autres récits, il ajoute : — Peu de temps après, Dieu ordonna à Abraham d'immoler en holocauste son fils Isaac. Ayant pris ce fils, il le conduisit sur la montagne, y dressa un bûcher et y plaça Isaac. Au moment où il allait l'immoler, il en fut empêché par un ange, qui lui fournit en sa place un bélier pour lui servir de victime. Abraham en conséquence retira son fils du bûcher et immola le bélier ».

Tous ces détails sur Abraham paraissent puisés à la source même où

avaient pris Bérose et Abydène ; c'est la pensée qui domine quand on a pesé et comparé tous ces documents.

La Fable grecque nous a sans aucun doute conservé le souvenir de la visite des trois anges à Abraham dans le récit suivant, cité aussi dans le même sens par M. de Riancey (*Histoire du monde,* t. Ier, p. 350) : « Le pasteur Orieus vivait avec sa femme dans une fertile vallée, donnant l'exemple de toutes les vertus et fidèle au culte des dieux. Trois divinités sous forme humaine viennent se présenter à la porte du vieillard. Accueillies par la plus touchante hospitalité, elles demandent quelle faveur pourra être accordée en retour à leurs hôtes. Orieus en souriant et avec quelqu'incrédulité sollicite un fils. Dans dix mois vous serez mère, répondent les étrangers. Et les vœux du vieillard furent comblés, dix mois après, par la naissance d'un fils ».

« Dans l'Orieus phénicien », dit M. Darras (*Hist. de l'Eglise*, t. Ier, Vie d'Abraham), « il est impossible de ne pas voir l'habitant d'*Ur* avec la terminaison grecque ». Ajoutons que le rire de Sara, attribué à Abraham, n'est qu'une faible variante.

Nous pouvons donc assurer que nous avons une histoire écrite sur Abraham, une histoire à peu près complète ; et, sauf quelques variantes et quelques erreurs, une histoire véridique pour le fond. Et le lecteur remarquera que nous avons refusé de nous servir, dans cette narration, des traditions juives et mahométanes : nous les donnerons sans doute, mais dans un supplément. Ici nous ne reproduisons que les autorités les plus sérieuses ; et de cet ensemble se compose un récit qui, malgré quelques taches, fait bien ressortir le grand caractère d'Abraham.

Avant de passer à l'exposition d'un fait qui tient une grande place dans la vie du patriarche, la destruction de Sodome, nous donnons un passage de Philon le poète, sur Abraham; Philon s'appuie principalement sur les auteurs profanes, et confirme par conséquent les précédentes narrations.

« J'ai ouï rapporter d'Abraham, l'élu de l'écho divin, que, rattachant aux oracles qui remontent à des temps anciens l'origine de nos ancêtres, espérant voir sa tige illustre et élevée se multiplier à l'infini, d'après les consolations qui inondaient ses sublimes conceptions, il consentit néanmoins à sacrifier son éclatant rejeton. Le Tout-Puissant à la voix redoutable fut satisfait de sa soumission ; un ange arrêta l'embrasement funeste, et rendit immortelle la parole que Dieu lui avait donnée ; aussi son descendant a passé des gémissements aux chants d'allégresse qui célèbrent sa gloire ».

Après quelques vers, il ajoute : « Ayant saisi la poignée d'un glaive propre à sa main et qui avait été fraîchement aiguisé, il se disposait à en frapper celui qui l'avait porté. Déjà il pressait obliquement sa gorge. Dieu mit en ses mains un bélier embarrassé par les cornes ».

« Toutes ces citations, dit Eusèbe, appartiennent à l'ouvrage de Polyhistor, et Josèphe nous apprend aussi les mêmes choses dans le premier livre de ses *Antiquités*. On y lit qu'Afren ayant mis une armée en campagne contre les Lybiens, occupa leur pays, et que ses descendants, après y

avoir fixé leur demeure, ont nommé d'après lui cette terre du nom d'Afrique.

« — J'ai pour garant de ce que j'avance, dit Philon, Alexandre Polyhistor qui le dit en ces termes [1]. Cléodème, le prophète, qui porte aussi le nom de Malchus, rapporte ce qui suit dans son histoire des Juifs (on voit combien d'auteurs avaient fait l'histoire des Juifs), d'accord avec ce qu'en écrit le législateur même de cette nation, Moïse; c'est qu'Abraham eut de Céthura plusieurs enfants, de trois desquels il donne les noms : Apher, Assur et Aphran. Assur fut le fondateur de l'empire d'Assyrie; les deux autres, Aphran et Apher, bâtirent la ville d'Aphra qui donna le nom d'Afrique à la contrée où elle fut construite. Ceux-ci combattirent avec Hercule contre Lybia et Antée. Hercule, ayant épousé la fille d'Aphran, en eut un fils nommé Diodore... »

Nous avons vu deux des auteurs cités ci-dessus donner à Abraham la qualification de roi de Damas. Sans être vraie, la chose n'est pas complétement fausse, Abraham était roi partout où il fixait sa tente et où il conduisait ses troupeaux. Rien ne prouve qu'il n'ait pas été quelquefois sur le territoire de Damas, qui alors devait être une bien petite bourgade, beaucoup moins considérable que Sodome. Au reste, il est certain qu'après avoir vaincu les quatre rois qui venaient de ravager la Pentapole, il campa tout près de Damas. Il avait des rapports avec cette ville, puisqu'on cite un de ses serviteurs qui était de Damas. Tous les petits rois de la contrée étaient ses protégés ou ses alliés. Il les dominait tous par la réputation de justice et de grandeur attachée à son nom. Il n'est donc pas surprenant que, plusieurs siècles après, Damas ait voulu se parer du reflet de sa royauté.

Une lettre du P. Monier au P. Souciet (*Lettres édif.*, t. IV, p. 117) rapporte ainsi les traditions et les monuments commémoratifs d'Abraham.

« La plaine de Damas est au pied de cette montagne de Sad-net-nadja où les monastères grecs sont placés. Le village de Barsée se trouve à l'entrée de la plaine; on le nommait anciennement Noba. Ce fut jusqu'à ce village qu'Abraham poursuivit les cinq rois qui avaient enlevé Loth avec tous ses effets.

« Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint patriarche offrit à Dieu un sacrifice en actions de grâces de sa victoire ».

## VII. — Sodome.

Nous voici en face du terrible récit qui occupe les chapitres XVIII et XIX de la Genèse : la destruction de Sodome et des autres villes criminelles. L'histoire profane ne nous dira pas sans doute la sublime intercession d'Abraham en faveur des coupables : jamais cause ne fut plus dignement plaidée. Grâce à Dieu, ici les témoignages sont superflus pour nous convaincre que la catastrophe a eu lieu réellement : sa seule exposition est une preuve de sa vérité. Si ce tableau saisissant n'avait été réel, il n'eût pu être

[1] Philon, qui a écrit en grec, veut donner des autorités grecques pour rendre plus croyables les récits hébraïques.

imaginé : c'est la plus émouvante des tragédies condensée dans une seule page ; c'est là une composition toute divine qui n'a pas eu et qui n'aura jamais de terme de comparaison. On sent que Dieu est sur la scène ; et si le grand Abraham y parle avec un cœur d'homme, on comprend également Celui qui s'exprime en Dieu.

Plusieurs savants ont reconnu la visite des trois anges à Abraham dans la fable de Philémon et Baucis. Dans l'une et l'autre histoire, ce sont des personnages surhumains qui visitent, et des époux simples et vertueux qui les reçoivent avec une hospitalité affectueuse. Dans l'une et l'autre histoire, la divinité promet une récompense ; et enfin, ici comme ailleurs, des criminels et des impies sont sévèrement punis, tandis que les justes sont sauvés. Dans les premiers temps, tout est venu aux Grecs par l'Orient et particulièrement par la Phénicie. Il n'y a donc rien de surprenant si l'histoire d'Abraham y a trouvé sa place.

Cinq villes consumées par le feu du ciel et englouties dans un lac, c'est un événement qui doit laisser un souvenir prolongé ; aussi la Bible n'oublie pas de nous en parler, quoique, pour un temps aussi reculé, il y ait bien des faits extraordinaires perdus dans les ténèbres des siècles.

Ecoutons d'abord Solin (édit. Pankoucke, p. 269).

« A une longue distance de Jérusalem est un triste lieu atteint jadis par le feu du ciel, comme l'atteste une terre noire qui n'est que de la cendre. Là sont deux villes : l'une Sodome, l'autre Gomorrhe. Là les fruits, malgré l'apparence de la maturité, ne peuvent être mangés; car la peau ne fait qu'envelopper un amas de cendres fuligineuses, que la plus légère pression fait échapper en fumée et se résoudre en poussière ».

On le voit, Solin parle des ruines de Sodome et de Gomorrhe comme encore visibles et connues, ainsi que Josèphe va nous le dire à son tour.

« Le lac Asphaltite, écrit-il, a une eau salée et il est stérile... Ses eaux ont une facilité étrange à changer de couleur, et, chaque jour, trois fois il présente un aspect différent. En plusieurs lieux, il soulève des masses de bitume noires, en forme de monstres. La longueur du lac est de cinq cent quatre-vingts stades sur cent cinquante de largeur. Dans ces régions se trouvait Sodome, terre autrefois fortunée par l'abondance de ses produits et la richesse de ses villes ; elle paraît aujourd'hui ravagée par les flammes; elle n'est renommée que par l'impiété de ses habitants détruits par la foudre. On y voit encore les vestiges du feu allumé par la divine vengeance et les ruines visibles des cinq villes punies. On y voit des fruits ne se remplissant que de cendres, en apparence bons à manger, mais se dissolvant en fumée. »

Enfin Josèphe termine par cette remarquable réflexion : « Celui qui regarderait comme une fable ce qui est dit de la terre de Sodome, aurait la conviction par le seul aspect des lieux ».

Strabon nous offre un tableau tout à fait semblable (lib. XVI, édition de Bâle, de 1639). Il nous montre un terrain réduit en cendres, des pierres suant la poix, des eaux fluviales répandant une odeur fétide, des habitations çà et là renversées. Afin qu'on puisse ajouter foi au récit des indigènes qui

assurent que treize villes étaient là autrefois florissantes, Sodome, leur métropole, offre encore un circuit de soixante stades.

Ils assurent qu'à la suite de tremblements de terre, d'éruptions ignées, d'eaux bouillantes, sulfureuses et bitumineuses, un lac s'est formé; qu'en certains lieux il y a encore des pierres enflammées; que plusieurs villes furent englouties, et que les habitants de quelques-unes d'entre elles purent prendre la fuite. Enfin il ajoute qu'Eratosthène, qui s'est aussi occupé de cette célèbre région, pensait que ce sol avait été bouleversé par des éruptions.

Nous ne rapporterons pas les récits d'une suite de visiteurs des lieux saints, qui font la description de la mer Morte en évoquant les tristes souvenirs qu'elle rappelle à toutes les générations. Tous les prophètes en présentent le spectacle aux pécheurs endurcis, ou ils y font de fréquentes allusions. Partout ils marquent que ces lieux seront déserts, arides, inhabités; que ce seront des lieux couverts d'épines et de buissons, une terre de sel et de soufre, où l'on ne pourra ni planter ni semer. « C'est, dit le Deutéronome (29·22), la sécheresse, des épines, des monceaux de sel, et le désert pour toujours ». — « Ces villes, dit Amos, seront comme un tison qu'on retire d'un embrasement, et inutile à toute usage ». En un mot, dans toute l'Ecriture, la ruine de Sodome et de Gomorrhe est représentée comme un des plus grands effets de la colère de Dieu.

Etienne de Byzance dit avec son énergique laconisme : « Sodome, métropole des dix villes qui furent submergées dans le lac Asphaltite ».

Observons que les auteurs ont pu sans contradiction différer entre eux sur le nombre des villes exterminées. Strabon en met treize, Etienne de Byzance dix, la Bible cinq. Toutes ces traditions sont sans doute vraies. L'Ecriture ne nomme que les villes considérables, et les autres auteurs, les bourgades qui les environnaient. Ces dernières, ayant participé à la même corruption, auront subi le même châtiment.

Tacite vient nous dire à son tour (*Hist.*, v, c. vi) : « Non loin de là est un pays que l'on rapporte avoir été autrefois fertile, et couvert de grandes villes brûlées par l'action de la foudre. On en voit encore aujourd'hui les vestiges. La terre conserve l'aspect d'un sol brûlé; elle a perdu sa fécondité première. Les plantes qui s'élèvent spontanément, ou que la main essaie d'y faire croître, soit qu'elles restent étiolées, soit qu'elles poussent quelques fleurs, soit enfin qu'elles donnent des fruits, deviennent noires, ont quelque chose d'étrange, et s'évanouissent en fumée.

« Quant à moi, j'accorde que des villes autrefois célèbres aient pu être embrasées par le feu céleste ; mais je suis aussi convaincu que les exhalaisons du lac infectent le terrain, corrompent l'atmosphère, et qu'ainsi sous un ciel, sur un sol également pernicieux, les produits de l'été et ceux de l'automne tombent en putréfaction ».

Voilà un grand nombre d'auteurs signalant une malédiction attachée aux plantes de la terre de Sodome. La plupart indiquent la cendre qui remplace la couche nutritive des fruits. Saint Augustin et beaucoup d'autres ajoutent leur autorité à celles que nous produisons. Il est difficile d'admettre que tant d'écrivains graves se réunissent dans l'affirmation d'une erreur si

facile à éviter sous l'occupation romaine, où les rapports avec l'Assyrie étaient quotidiens. Du reste, on n'aurait pas encore le droit de les démentir, alors même qu'on viendrait à découvrir qu'aujourd'hui le phénomène en question a cessé. Les conditions du terrain et du climat peuvent avoir subi une modification depuis quinze à vingt siècles.

Un voyageur contemporain, qui accompagnait M. de Saulcy, parle, dans la relation de son excursion aux villes maudites, des fruits que l'on appelle oranges de Sodome, dont Josèphe et d'autres disent qu'elles s'évanouissent en fumée.

Ce fruit figure assez bien une petite calebasse de teinte verdâtre et assez dure. Pour peu qu'on l'ouvre, il ne s'évanouit pas, comme dit l'historien, mais il s'en échappe une petite poussière blanche très-fine ; et cette poussière envolée, il reste une touffe de graines qui ressemble beaucoup au duvet des petits oiseaux.

Quoi qu'il en soit, l'aspect du lac Asphaltite et de ses alentours inspire encore aujourd'hui assez de tristesse, pour qu'on puisse y reconnaître les traces irrécusables du récit de la Bible.

Nous donnerons ailleurs d'autres détails sur la nature et la configuration du sol, avec quelques observations géologiques. M. Monk, qui nous les fournira, fait cette réflexion : « On voit que, pour les cinq villes englouties par le feu du ciel, la géologie reconnaît des phénomènes qui sont en harmonie avec cet événement. (*Palestine*, *Univers pittoresque*, p. 10.)

VIII. — Ce que M. de Saulcy et les voyageurs modernes nous apprennent sur l'état actuel des villes maudites.

Comme complément de tous ces témoignages, nous reproduirons la description de l'ancienne Pentapole par un voyageur moderne au plus haut point compétent, M. de Saulcy, de l'Institut, qui la parcourut il y a dix ans.

« La Genèse (XIX), dit-il, nous raconte la catastrophe de la Pentapole; je ne reproduirai pas ici le récit de cet événement que j'ai longtemps discuté ailleurs, et je me bornerai à mentionner quelques circonstances qui se rattachent au sujet que je traite.

« Lorsque les anges se présentèrent devant Sodome, Loth était assis à la porte de la ville. Cette expression semble prouver que Sodome avait une porte et une enceinte, et cependant l'inspection des vastes ruines de la ville maudite m'a paru démontrer qu'elle était complétement ouverte. Au reste, l'expression dont se sert l'écrivain sacré est *Saâr*, qui signifie au propre une fente, et par extension une sorte de forum ou d'emplacement où se tenaient les assemblées. Ainsi, au verset 6, où il est dit que Loth sortit de sa maison pour haranguer le peuple et ferma la porte derrière lui, le mot employé est-il tout différent : c'est le mot *daleth*, qui signifie à la lettre : porte qui ferme l'entrée d'une maison.

« Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, j'ai vu, de mes yeux vu, et tous mes compagnons de voyage ont vu comme moi les décombres immenses des deux villes maudites, Sodome et Gomorrhe; comme je n'ai fait que

longer l'emplacement de la première de ces deux villes, je ne puis en dire qu'une seule chose, c'est qu'elle n'offre maintenant que des amas de décombres méconnaissables, parmi lesquels j'ai reconnu bon nombre d'arasements de murailles en grosses pierres non taillées. A une centaine de mètres à l'est des décombres, et au bord même de la mer Morte, qui en ce point ne présente qu'un immense bas-fond, qui a pris la place d'une partie de la vallée de Sédim, est un amas de grosses pierres rongées par le temps, et qui semblent avoir constitué jadis une espèce de tour ronde, dont les ruines se nomment aujourd'hui Kedjom-el-Mezorhel, le monceau de décombres. Peut-être fût-ce une sorte d'ouvrage avancé servant à la défense de la ville, mais je ne voudrais pas l'affirmer. Les décombres de Sodome, que les Arabes du pays appellent Kharbet-Esdoum (les ruines de Sodome), occupent tout le flanc septentrional de la montagne de sel (djebel-el-melch, ou djebel Esdoum), et le soulèvement de cette montagne de sel s'opérant en même temps que le niveau de la vallée de Sédim s'abaissait de quelque mètres, de façon à permettre aux flots du lac Asphaltite de l'envahir pour toujours, rend parfaitement compte de la destruction instantanée de la ville. Il ne faut donc voir ici que les effets d'un phénomène volcanique, dont la colère céleste se servit pour exercer sa terrible vengeance.

« Si je ne puis rien dire de plus précis sur les ruines de Sodome et sur la nature des constructions de cette ville, aux restes de laquelle Strabon donne soixante stades de circonférence, je serai plus heureux en parlant de Gomorrhe dont j'ai reconnu les ruines sur une longueur de près de six kilomètres, vers l'extrémité septentrionale de la rive ouest du lac Asphaltite, et à trois lieues de Or-Riha ou Jéricho ; les ruines commencent au sud de l'Ayn-Feckhah, et elles portent différents noms, tels que Karbet-el-Jahoud, Karbet-Feckkhah, et enfin Karbet-Oumram ou Goumram (Gomorrhe). On m'a contesté l'identité de ces ruines immenses avec celles de la Gomorrhe biblique, et à cela j'ai répondu que j'attendrais, pour changer d'avis, que l'on voulût bien me dire quelle peut être la ville postérieure à Gomorrhe, placée au bord de la mer Morte, ayant une étendue aussi considérable et portant précisément le nom d'Oumram ou de Goumram. J'attends toujours la réponse et j'attendrai longtemps encore.

« Comme j'ai campé au milieu de ces ruines que j'ai traversées dans toute leur longueur, j'ai pu les étudier à loisir et acquérir quelques notions précises sur la nature des édifices qui constituaient la ville. Ainsi j'ai levé avec soin le plan d'une vaste construction placée à la pointe sud de Gomorrhe, auprès de l'Ayn-Feckhah (c'est celle qui porte spécialement le nom de Karbet-el-Jahoud). Voici en quoi consiste ce plan : une grande enceinte rectangulaire, formée de murs d'un mètre d'épaisseur, présente sur sa face occidentale, qui a trente-six mètres de développement, trois petits pavillons carrés de six mètres de côté, et dont les murs ont la même épaisseur d'un mètre. Les faces nord et sud de l'enceinte ont, la première quarante mètres de développement, et la seconde vingt-deux seulement. Tout le reste n'a pas laissé de traces. De l'angle nord-ouest de l'enceinte part une longue muraille de soixante-huit mètres de longueur, inclinée sur la première de quelques

degrés vers l'orient. Vis-à-vis l'angle nord de l'enceinte, qui offre encore les arasements bien marqués d'un pavillon carré de six mètres de côté, commence un autre édifice rejeté au nord du premier, et qui comporte un plan en équerre ayant, sur sa face ouest, vingt-deux mètres de longueur, et vingt-huit sur la face nord. Il est formé de murailles parallèles séparées de six mètres l'une de l'autre, et recoupées, à six mètres en arrière de chaque extrémité, par d'autres murs formant par conséquent encore des pavillons carrés de six mètres de côté. Les matériaux employés sont des blocs de pierres non taillées et d'assez fortes dimensions, puisque tous les murs ont un mètre d'épaisseur.

« Il est bien entendu que de tous ces édifices antiques il ne reste absolument que des arasements à fleur de terre, bien suffisants d'ailleurs pour nous faire connaître leur disposition primitive.

« Je n'essayerai pas de deviner quelle a été la destination de cette bizarre construction, parce que je veux avant tout ne pas mettre le pied sur le terrain dangereux des hypothèses.

« A deux kilomètres environ au nord de la ruine que je viens de décrire, la route que j'ai suivie coupe un fossé de clôture très-apparent et très-reconnaissable qui a cinq mètres de largeur. Il se retourne brusquement en se dirigeant au nord-est, et cette branche est revêtue de murs en pierres non taillées. A douze cents mètres plus loin, un mur très-long forme la continuation du fossé d'enceinte que je viens de signaler ; à deux mille cinq cents mètres plus loin, on longe une allée de pierres, formée, comme celle de Karnac, des blocs bruts fichés en terre. Enfin, après avoir encore parcouru un kilomètre, le chemin suit précisément une portion bien conservée de l'allée en pierres. A trois cents mètres au delà les ruines disparaissent, et l'on est arrivé aux limites des constructions qui ont fait partie de Gomorrhe. Le fossé et le mur de clôture dont j'ai reconnu les traces, formaient évidemment l'enceinte de la ville proprement dite. Tous les décombres qui se trouvaient en deçà et au delà appartenaient à des *suburbia*. Quant à la nature des constructions, elle est de la plus complète barbarie. Je n'ai pas pu, au milieu de ces ruines immenses, apercevoir une seule pierre taillée, un seul tesson de poterie ; mais je ne doute pas que des recherches patientes, faites sur place, en s'aidant même de quelques fouilles, ne missent au jour des fragments appartenant à l'époque où la Pentapole fut renversée. Un îlot placé à la pointe de la mer Morte et séparé de la rive par un bas-fond que nous avons traversé à cheval, est couvert de décombres analogues. Cet îlot se nomme chez les Arabes *Redjoum-Lout*, le monceau de Loth. A l'époque des basses eaux, il doit laisser voir une plus grande étendue de terrain couvert de ruines, et je présume que c'est l'existence de cet îlot qui aura donné lieu à la tradition recueillie et répétée par tant de voyageurs, touchant les ruines des villes maudites que l'on peut apercevoir sous l'eau et qui quelquefois se montrent à sec.

« Quoi qu'il en soit, l'examen des ruines de Gomorrhe et de Sodome nous démontre qu'à l'époque d'Abraham de très-grandes villes, construites comme le sont encore les villes d'Orient, c'est-à-dire en matériaux bruts et de petites dimensions, existaient dans la terre de Chanaan. Parmi

les maisons ou plutôt les cabanes qui constituaient ces villes, se voyaient parfois des édifices comportant des murs en blocs très-considérables, mais non taillés et assez semblables aux murs que les archéologues appellent cyclopéens ».

Lorsque M. de Saulcy visitait la Terre Sainte, il était accompagné de plusieurs voyageurs français; l'un d'eux en a pris occasion de composer un petit ouvrage intitulé : *Les villes maudites*, où il fait la description de cette contrée, qui a le privilége traditionnel d'appeler l'attention de l'univers. Il dit à sa façon ce qu'il a vu. Nous croyons devoir citer ici une note de la seconde édition de l'opuscule de M. Edouard Delessert.

« L'annonce de la découverte des ruines de Sodome a été le signal d'un *tolle* frénétique, lancé contre moi par certains savants dont cette découverte dérangeait les théories toutes faites depuis nombre d'années. A leur avis, Sodome devait être au fond du lac Asphaltite. Elle n'avait pas le droit d'être ailleurs. Il était bien vrai que le prophète Sophonie, que l'historien Josèphe et le géographe Strabon, sans compter beaucoup d'autres, leur donnaient un démenti formel ; mais qu'importent des témoignages gênants ? on les néglige, c'est plus simple ; et l'on n'admet comme monnaie courante que ceux qui abondent dans le sens qu'on a choisi. On tranche alors les questions en disant : Il faut me croire et se bien garder d'y aller voir. On aura beau dire et beau faire, Sodome était bien là où les Arabes sont unanimes pour la placer, là où des ruines énormes existent encore, méconnaissables seulement pour ceux-là qui veulent les méconnaître. Sur le flanc nord de la montagne de sel, plusieurs mamelons considérables sont couverts des débris d'une ville très-grande que les Arabes nomment *Sdoum*. Le Redjoum-el-Mezorrhel, amas de pierres de taille situé sur la plage même et au pied de la montagne de sel, a fait très-probablement partie de la ville. Si l'on ne veut pas que ce soit là Sodome, je demande simplement quelle ville ce peut être, et quel peuple aurait pu avoir, depuis la catastrophe de la Pentapole, l'idée incroyable d'établir, loin de toute eau potable, une ville sur du sel dans lequel il devenait dès lors impossible de creuser des citernes ? Jusqu'à ce qu'on ait répondu à cette double question, je me permettrai d'affirmer que les ruines de Sdoum sont bien celles de la Sodome biblique ».

Nous pensons que tout homme de bonne foi et instruit trouvera que ces témoignages de toutes les époques, rendus par des témoins de toute sorte et des plus éclairés, fournissent une démonstration complète de la réalité historique de la catastrophe qui frappa la Pentapole ; et si la Bible avait oublié d'en parler, les faits et les témoignages, l'état des lieux, les noms, tout ferait revivre Sodome et ses criminelles complices.

Une discussion s'est élevée sur le point suivant : où allaient les eaux du Jourdain avant la destruction des villes de la Pentapole et la création du lac Asphaltite ? Quelques savants avec M. Greppo indiquent la vallée qui aboutit à la pointe élamitique de la mer Rouge. Mais cette opinion a été abandonnée pour deux motifs : le premier, c'est que des niveaux, relevés avec précision, ont démontré que le cours des eaux, au lieu de trouver une pente, aurait eu à monter; en second lieu, on a observé que les vallons affluents à cette

grande vallée convergeaient vers elle, comme des rivières obliquant vers le fleuve principal. Si les études de M. de Laborde et autres sont bien faites, cette dernière observation n'aurait pas une force décisive. Quant à la première, elle paraissait insurmontable ; mais voilà que les études géologiques de M. Lyel, dans l'ouvrage intitulé : *L'ancienneté de l'homme sur la terre*, nous apprend qu'il y a des soulèvements de terre, des portions de continents tout entiers qui se soulèvent et changent leurs niveaux. S'il en est ainsi, ce qui, d'après M. Lyel, se passe en Sicile et en Suède, ne pourrait-il pas être arrivé entre la mer Morte et la mer Rouge, surtout après la commotion qui semble avoir fait baisser le niveau de la vallée Sylvestre? Ainsi, au nom même de la science, ne nous hâtons pas de contredire Moïse par des raisons scientifiques, car quelles sont les sciences qui ont livré leur dernier mot?

### IX. — Loth. — Sa postérité.

On ne doit pas s'attendre à trouver des documents multipliés sur Loth, qui n'est qu'un personnage secondaire ; cependant l'histoire ni la tradition ne l'ont oublié. Ségor qui, avec Bala et Zoura, fut épargnée dans l'incendie des cinq villes coupables, se voit encore aujourd'hui. Isaïe, dans une de ses prophéties, la voyait aussi. (Saint Jérôme, *Lieux hébraïques.*)

Josèphe, si timide à donner aux païens dans ses *Antiquités* des faits merveilleux sujets à contestation, n'hésite pas à parler comme il suit de Loth. Après avoir rapporté son histoire, il ajoute (l. Ier, ch. XI) :

« La femme de Loth, qui se retirait avec son époux, et qui, contre la défense que Dieu lui en avait faite, se retournait souvent vers la ville pour considérer le terrible embrasement, fut changée en une colonne de sel et punie en cette sorte de sa curiosité. J'ai parlé dans un autre lieu de cette colonne que l'on voit encore aujourd'hui ».

L'auteur de la *Sagesse* dit qu'elle subsiste comme un monument de cette âme incrédule. Le *Targum* de Jérusalem et Jonathan disent qu'elle y restera toujours, ce qui signifie au moins qu'elle y était de leur temps.

Nous n'ignorons pas qu'à une époque plus moderne on ne s'accorde plus sur le lieu de cette statue. Le temps qui efface tout a usé cette colonne, et sa disparition ne prouve nullement que les anciens se soient trompés dans leur témoignage. Il ne faut pas croire sans doute que cette colonne eût conservé la forme humaine ; mais il y a eu une pétrification quelconque qui demeura des siècles comme un souvenir du malheur arrivé à la femme de Loth.

Nous avons la preuve incontestable de l'existence des deux fils de Loth, Moab et Ammon, dans les deux peuples qui ont pris le nom des patriarches leurs pères, les Moabites et les Ammonites. Nous parlerons plus tard des lieux, des villes et des montagnes qu'ils occupèrent à l'est de la Palestine, et des guerres qu'ils soutinrent avec leurs voisins. Voici ce qu'Eusèbe et saint Jérôme (*Onomasticon*) en ont dit comme géographes. Visitant la ville qui autrefois portait le nom d'Ammon et appelée aujourd'hui Philadelphie, ils l'appellent une cité renommée en Arabie, et occupée autrefois par la

nation très-antique des Raphaïm, qui furent défaits par les enfants de Loth, et ceux-ci s'emparèrent de la ville.

Saint Jérôme nous fournit un curieux document sur les enfants de Loth (*Lieux hébraïques*). « Aroer une ville des Moabites, est située sur une rive du torrent d'Arnon, lieu horrible autrefois par la présence des Omniès qui l'occupaient ; mais les Moabites, c'est-à-dire les enfants de Loth, s'en rendirent maîtres, après avoir chassé ces méchants habitants. Toutefois, jusqu'à ce jour, on montre encore un endroit resté en exécration par le souvenir de ce premier peuple ; c'est un pont sur le sommet de la montagne, et de là prend naissance un torrent profond qui aboutit à la mer Morte ».

### X. — Accomplissement des prophéties sur la postérité d'Abraham.

Nous réunirons encore plusieurs faits profanes, qui jetteront un nouveau jour sur la vie du grand patriarche.

Le texte sacré nous apprend qu'Abraham eut une postérité de chacune de ses trois épouses, Sara, Agar et Céthura ; que Dieu lui promit que chacun de ses fils deviendrait le chef d'un peuple nombreux, quoique les plus grandes bénédictions fussent attachées à Isaac qui, dans l'adoption spirituelle du Sauveur, a pour enfants tous les chrétiens, puisqu'il est l'aïeul du Messie. Voyons si la prophétie s'est accomplie aussi pour les enfants d'Agar et de Céthura. Pour la postérité d'Ismaël, fils d'Agar, personne ne peut le contester ; et cependant, du temps de Moïse, il était difficile de prévoir le rôle important que cette branche de la nation arabe jouerait dans le monde : c'était une petite tribu qui tenait bien peu de place vers l'isthme de Suez. Dieu avait dit à Abraham qu'Ismaël aurait douze fils, qui deviendraient chefs d'autant de tribus puissantes ; que lui et ses descendants vivraient dans un état d'inimitié avec le reste du genre humain, et que cependant jamais il ne serait entièrement subjugué par une puissance étrangère (Genèse, XVI, 11.) « Ce sera un homme fier et sauvage, il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dressera son pavillon vis-à-vis de tous ses frères ».

Les graves et savants auteurs de l'*Histoire universelle* disent :

« La vérité de cette étonnante prédiction paraît démonstrativement par la manière de vivre, la puissance et le gouvernement des arabes *Scénites* ou, comme on les nomme ordinairement, les Arabes du désert, depuis le temps d'Ismaël jusqu'à ce jour. Ils ont vécu et continuent encore à vivre de butin. Ils n'ont jamais été, ou du moins ils n'ont pas resté longtemps dans un état de servitude, comme il paraît par tout ce que l'histoire ancienne rapporte d'eux et par leur indépendance actuelle des Turcs ».

La prodigieuse puissance que les Sarrasins ont eue jusqu'à ces derniers temps et leur parenté assez bien prouvée avec les Ismaélites, confirment encore l'autorité de l'Ecriture en cette occasion.

L'accomplissement de ces prophéties est une preuve frappante de la vérité du récit de Moïse. L'autorité de la prédiction ne peut souffrir de doute, puisqu'elle se trouve dans les deux textes des Juifs et des Samaritains, et

qu'il suffit qu'on puisse la faire remonter à Moïse pour qu'elle obtienne toute sa valeur. Car alors les Ismaélites n'étaient qu'une chétive tribu, perdue parmi les fils de Jectan et de Chus.

XI. — Ismaël selon les Arabes. — Les descendants de Céthura.

Nous exposerons avec confiance l'histoire abrégée d'Ismaël et des fils de Céthura telle que la racontent les Arabes, car s'ils sont sujets à caution lorsqu'il s'agit des autres faits de l'Ecriture, on ne peut les suspecter pour ce qui concerne les trois ou quatre traits principaux d'un de leurs plus respectés patriarches ; d'ailleurs ici tous leurs historiens sont unanimes. Abulfarage parle commme Abulféda, Kondémir comme Mir-Kond. Voici ce résumé tel que nous le donne Herbelot (art. *Ismaël*) :

« Ismaël est considéré par les Arabes comme le père de leur nation et de leur langue (ce dernier mot est important ; et, en effet, on sait que la langue arabe n'est qu'un dialecte un peu tranché de la langue hébraïque). Quoique Cahtan ou Jactan, fils d'Héber, soit aussi un de leurs principaux aïeux, néanmoins Ismaël tient une plus grande place dans leurs souvenirs, soit que sa langue ait prévalu, soit, comme il paraît, à cause de la plus grande multiplication de sa postérité. Ils lui donnent cent trente-sept ans de vie, continue Herbelot, ce qui est conforme au chapitre XXVIII[e] de la Genèse, et les Arabes disent de lui et d'Isaac son frère puîné, qu'ils répandirent l'islamisme dans l'Arabie et dans la terre de Chanaan (ce qui est vrai dans ce sens qu'ils prêchèrent par leur exemple l'unité de Dieu, et protestaient contre ceux qui déjà avaient une inclination à rendre un culte aux faux dieux) ».

On compte parmi les enfants d'Ismaël Thor ou Thour, qui a donné son nom à la montagne de Sinaï, que les Arabes appellent Thour ou Thour-Sinaï, aussi bien que la ville qui est au pied de cette montagne sur les bords de la mer Rouge, que l'on nomme encore aujourd'hui *le Thor*.

La Bible est confirmée jusque dans ses moindres détails. Lorsque Abraham renvoya Agar, il lui mit une outre sur son épaule, quoique les femmes des Hébreux eussent la coutume de la porter sur la tête ; c'est qu'Agar était d'Egypte où les femmes, en effet, portent les fardeaux sur les épaules. Il y a mille signes pareils de véracité dans l'histoire sainte. Plus on regarde l'erreur, plus on découvre d'indices de fausseté ; et plus on regarde le vrai, plus aussi on lui découvre des marques de sincérité.

Sur est le lieu du désert où l'ange rencontra Agar, la servante de Sara, entre Cadès et Barad, et le désert de Sur s'étend jusqu'à la mer Rouge et aux confins de l'Egypte.

Ces quelques traits incontestables de la vie d'Ismaël sont corroborés par deux faits qui donnent une certitude complète et surabondante sur cette portion de la postérité d'Abraham. Le premier, c'est la circoncision. On a vu qu'Ismaël fut circoncis par son père à l'âge de treize ans. Or, les Ismaélites, ses descendants, ont conservé cette pratique au moins jusqu'à l'hégire, lorsque Mahomet déclara qu'elle était de tradition et non de précepte. Et de peur qu'on ne puisse se méprendre sur la véritable origine de cet usage,

Josèphe et d'autres auteurs nous assurent que la circoncision se pratiquait non pas le huitième jour, comme chez les Hébreux, mais à la treizième année, comme Ismaël.

Le second fait, ce sont les généalogies des familles principales des Ismaélites. Nous observerons avec les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, que les noms sont incertains en remontant, depuis Koreisch, dix-neuvième descendant direct d'Ismaël, mais de Koreisch à Mahomet ils passent pour exacts. Qu'il y ait des doutes pour la première partie, cela ne doit surprendre personne pour une histoire qui ne fut transmise pendant tant de siècles qu'au moyen de la poésie et des chants nationaux. Mais nous possédons trois jalons essentiels : Ismaël, Koreisch et Mahomet.

Relativement à Céthura, la troisième épouse d'Abraham, voici un témoignage de la persistance de sa race.

Herbelot (art. *Moïse*) dit « que les musulmans appellent Stephourah, la femme de Moïse, qu'ils prétendent avoir été Zingienne de nation, et dont ils tracent ainsi la généalogie :

« Stephourah, fille de Hioabib ou Jethro, dont le père était Raguel le Madianite ; Raguel était le fils de Dadan, celui-ci de Jakscham, fils d'Abraham et de Kenturah qui est la Céthura des Hébreux ; et les Arabes ajoutent que celle-ci était d'origine turque (ou scythe) ».

Josèphe nous a conservé un témoignage qui a plus de valeur. Nous allons citer tout son paragraphe qui contient trois autorités.

« Abraham, après la mort de Sara, épousa Céthura et en eut six fils, tous infatigables dans le travail et fort industrieux. Ils se nommaient Zembron, Jazar, Madan, Madian, Luzubac et Sus. Sus eut deux fils : Sabacon et Dadan qui eut Latuzem, Assur et Luur. Madian eut cinq fils : Ephra, Aphrée, Anoch, Ebidas et Eldas. Abraham leur conseilla à tous d'aller s'établir en d'autres pays. Ils occupèrent la Troglodyte (il a vu sans doute ces détails dans les archives du temple dont il parle ailleurs) et toute cette partie de l'Arabie-Heureuse qui s'étend jusqu'à la mer Rouge. On tient aussi qu'Aphrée, dont nous venons de parler, s'empara par les armes de la Lybie, et que ses descendants s'y établirent et la nommèrent de son nom Afrique ».

On voit par tout ce qui précède quelle masse de témoignages profanes nous ont été transmis sur Abraham et sa famille, et nous en renvoyons encore une bonne partie aux pièces justificatives et aux éclaircissements, car nous avons fait un choix sévère dans les pièces que nous produisons ici. Nous ne présentons au lecteur que les monuments qui ont subi l'épreuve d'une sérieuse discussion.

« Dans l'histoire de la guerre de Troie, attribuée à Dyctis de Crète, dit Mgr Mislin (t. II, p. 27), le récit du sacrifice d'Iphigénie est évidemment copié sur celui du sacrifice d'Isaac ».

Nous serions disposé à penser comme Mgr Mislin ; mais les traits sont déjà si altérés que nous n'oserions rapporter cette narration. Dans l'une et l'autre histoire, sans doute, c'est une jeune et innocente victime qu'on veut immoler; ici comme là, une divinité substitue à point nommé une biche ou un bélier pour sauver une vie plus précieuse. Néanmoins nous croyons devoir nous abstenir.

### XII. — Tradition persane sur Abraham.

En terminant, nous nous croyons obligé de ne pas omettre quelques traditions persanes sur Abraham ; non que nous les donnions comme vraies, mais pour qu'on sache bien que la renommée du patriarche a rempli l'univers. Nous ne parlons pas de ceux qui ont vu Abraham dans le Brâhma indien, ce qui, à la rigueur, serait plausible, mais des mages ou adorateurs du feu qui subsistent encore aujourd'hui en Perse. Ils n'ont pas moins de respect pour Abraham, dit Dom Calmet, que les sectateurs de Mahomet. Ils estiment que Zoroastre, leur grand maître, est le même qu'Abraham, et qu'il fut surnommé Zerdast ou Zoroastre, c'est-à-dire ami du feu, parce qu'ayant été jeté par Nemrod dans une fournaise ardente, il en sortit sain et sauf, le feu l'ayant pour ainsi dire caressé et traité en ami, au lieu de lui nuire. Ils lui attribuent plusieurs livres et une science profonde. Ces récits sont fabuleux, sans doute ; ils prouvent du moins que, chez toutes les sectes orientales, les souvenirs bibliques sont recueillis avec soin et forment le fond des fables comme de l'histoire. Mais voici des détails qui méritent de fixer l'attention, et nous finirons par là.

### XIII. — Le tombeau d'Abraham et divers souvenirs de ce patriarche.

Il existe un livre de saint Ephrem, disent dom Calmet et Herbelot, traduit du syriaque en arabe, sur le voyage qu'Abraham fit en Egypte (avec Sara). Il est dans la Bibliothèque du roi, n° 792 ; et dans le même volume on lit un discours de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, sur la mort l'Abraham, prononcé le 28 du mois de mars, auquel jour les chrétiens Coptes ou Egyptiens célébraient sa fête. On y voit (V. Ben Schalm) que l'an de Jésus-Christ 1119 on découvrit près d'Hébron le tombeau d'Abraham, dans lequel étaient aussi enterrés Isaac et Jacob. Les corps de ces patriarches étaient encore très-entiers, et on trouva dans leurs sépulcres plusieurs lampes d'or et d'argent : ce qui fut vu d'un grand nombre de personnes. Les musulmans ont un si grand respect pour ce tombeau, qu'ils en font leur quatrième pèlerinage, les trois premiers étant ceux de la Mecque, de Médine et de Jérusalem.

Les chrétiens bâtirent une église sur la caverne de Macphela (V. Quaresm., t. II, p. 773) où le saint patriarche fut inhumé, et dans la suite les Turcs la changèrent en mosquée.

Tous ces détails sont acceptables, hormis un seul, celui de la découverte des trois corps encore bien conservés des trois patriarches. Cette scène paraît s'être passée surtout sous les yeux des musulmans. Sont-ce des sépultures postérieures faites dans le caveau d'Hébron ? Est-ce une affirmation des musulmans faite sur des indices douteux, ou simplement une exagération ? Nous ne sommes pas obligé de décider la question ; mais il n'en reste pas moins vrai que l'ensemble de ces faits est bien remarquable.

Les mêmes auteurs, aux mêmes chapitres, nous disent que le lieu où Abraham reçut les trois anges, c'est-à-dire le chêne de Mambré, fut aussi

honoré par les chrétiens et même par les Juifs et les païens. On a bâti une chapelle sur le mont Moriah, qui fait partie de celui de Sion ou du Calvaire, parce que la tradition disait que c'était là qu'Abraham avait voulu sacrifier son fils.

« Le térébinthe sous lequel Abraham reçut les trois anges, dit dom Calmet (V. *Térébinthe*), est très-fameux dans l'antiquité ». Josèphe, dans son ouvrage de la *Guerre des Juifs* (liv. IV., c. VII), affirme qu'on montrait, à quelques stades d'Hébron, un fort grand térébinthe que les peuples du pays croyaient aussi ancien que le monde.

Eusèbe assure qu'on voyait encore de son temps le térébinthe d'Abraham, et que les peuples des environs, chrétiens ou gentils, l'avaient en singulière vénération, tant à cause de la personne du patriarche qu'à cause de ceux qu'il y reçut. Eusèbe, saint Jérôme, Sozomène ont parlé de ce térébinthe. Il n'est pas étonnant que quelques récits fabuleux se soient rattachés à ces lieux devenus si célèbres et où passèrent successivement tant de nations; mais ces nations se sont toutes accordées dans la vénération pour Abraham et dans la pieuse coutume de visiter les tombeaux et les vestiges des saints patriarches. Qu'importe, par exemple, au savant qui veut se rendre compte de la réalité de l'histoire d'Abraham, que le térébinthe, dont on parle ici, soit identiquement le même que celui qui abrita ce patriarche, ou bien qu'un autre de la même famille, et du même lieu ait succédé à son père? Le fait essentiel est la fixation de l'emplacement par une tradition ininterrompue et le respect universel de tout l'Orient pour Abraham.

Citons saint Jérôme comme témoin pour la sépulture d'Abraham et d'Esaü.

« Arboch, qui est mal prononcé, car il faut dire Arbée, c'est-à-dire *Quatre*, parce qu'on croyait que les quatre grands patriarches étaient là enterrés, Adam, Abraham, Isaac et Jacob, — cependant d'autres pensent que Adam fut inhumé sur le Calvaire, — Arbée est le même lieu que Hébron ou Chébron, autrefois capitale des Philistins, demeure des Géants, partie ensuite du royaume de David et ville sacerdotale et de refuge. Elle est au midi d'Ælia, à vingt-deux milles. Là on montrait encore, du temps de Constance, le chêne d'Abraham ou de Mambré, et son mausolée est encore visible. Comme nous avons bâti là une église, les peuples accoururent de tous les côtés pour accorder un culte superstitieux au térébinthe sous lequel Abraham donna autrefois l'hospitalité aux anges. Cette localité a eu d'abord le nom d'Arbée, ensuite de Chébron, à cause qu'elle échut en partage à l'un des fils de Caleb qui portait ce nom.

« Drys, c'est-à-dire le chêne de Mambré auprès d'Hébron, où, au temps de mon enfance et de Constantin le Grand, on montrait encore un térébinthe très-vieux et prouvant son âge par son ampleur. C'est sous cet arbre qu'habita Abraham. Il était l'objet d'un culte *même par les païens* et il était consacré sous un nom particulier ».

« Le chêne qu'on voit aujourd'hui », dit Mgr Mislin, « est à deux milles d'Hébron; ce qui est exactement la distance donnée par saint Jérôme. Il est à l'extrémité de la vallée de Mambré, où il y a une source et des ruisseaux ;

ainsi on ne peut guère douter qu'il ne soit vers le lieu, où étaient l'ancien chêne et la tente d'Abraham ; mais ce n'est plus le même arbre, car il ne ressemble plus à la description des anciens auteurs. Saint Jérôme, en parlant de sainte Paule, dit qu'elle a vu les restes de ce chêne de Mambré, tandis que celui-ci est un des plus beaux arbres que j'aie vu, et qu'il est dans un parfait état de conservation. Il a plus de trente pieds de circonférence à la hauteur de huit pieds ».

La description la plus complète que nous connaissions d'Hébron est celle que nous donne Mgr Mislin. (t. III, p. 60.)

« Les Arabes appellent Hébron *El-Khakil*, ville de l'ami de Dieu.

« La ville actuelle est divisée en trois parties ; celle du milieu est la plus considérable. Elle s'élève en amphithéâtre sur la colline ; elle n'est pas entourée de murailles ; elle a quatre cents maisons et environ cinq mille habitants, tous musulmans, à l'exception de quatre cents Israélites établis dans le bas de la ville. Son altitude est de deux mille huit cent quarante-deux pieds ; elle dépasse de deux cent soixante-trois pieds celle de Jérusalem. L'Eglise de Saint-Abraham est convertie en mosquée, et les musulmans l'appellent : *Medjid-el-Khalil ;* il est interdit aux chrétiens d'y pénétrer. Nous en avons une description que nous devons à *Aly-Bey.*

« — La sépulture d'Abraham et de sa famille », dit-il, « sont dans un temple qui était jadis une église grecque. Pour y arriver, on monte un large et bel escalier, qui conduit à une longue galerie d'où l'on entre dans une petite cour ; vers la gauche, est un portique appuyé sur des piliers carrés. Le vestibule du temple a deux chambres ; l'une à droite qui contient le sépulcre d'Abraham, et l'autre à gauche qui contient celui de Sara. Dans le corps de l'église, qui est gothique, entre deux gros piliers à droite, on aperçoit une maisonnette isolée, dans laquelle est le sépulcre d'Isaac ; et dans une autre maisonnette pareille, sur la gauche, celui de sa femme Rébecca. Cette église, convertie en mosquée, a son *méhéreb* ou tribune pour les prédicateurs des vendredis, et une autre tribune pour les muddens ou chanteurs. De l'autre côté de la cour , est un autre vestibule qui a également une chambre de chaque côté. Dans celle de gauche est le sépulcre de Jacob, et dans celle de droite celui de sa femme (sans doute Lia).

« A l'extrémité du portique du temple, sur la droite, une porte conduit à une espèce de longue galerie qui sert encore de mosquée. Tous les sépulcres des patriarches sont couverts de riches tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or ; ceux de leurs femmes sont rouges, également brodés. Les sultans de Constantinople fournissent ces tapis, qu'on renouvelle de temps en temps. J'en comptai neuf l'un sur l'autre, au sépulcre d'Abraham. Les chambres où sont les tombeaux sont aussi couvertes de riches tapis. L'entrée en est défendue par des grilles en fer et des portes en bois plaquées en argent, avec des serrures et des cadenas de même métal. Pour le service du temple on compte plus de cent employés et domestiques.

« Tout le monument paraît avoir cent cinquante pieds de longueur, sur quatre-vingt de largeur ; la mosquée a une seconde enceinte de murs élevés, flanqués d'anciennes tours qui tombent en ruines ».

Suit, dans le même auteur, une autre description d'un autre écrivain arabe, encore plus détaillée, que nous omettons. Il est pénible pour les vrais enfants d'Abraham que la garde et la restauration de ces saints lieux ne leur soient pas accordées. Quand le zèle des puissances catholiques reprendra-t-il cette heureuse direction ?

Les musulmans croient que le sépulcre de Joseph est aussi à côté de celui de ses pères. Mais ce sont les enfants de sa tribu qui le gardèrent sur leurs terres au retour d'Egypte.

« En sortant de la ville d'Hébron », ajoute Mgr Mislin (t. III, p. 65), « en allant vers le sud, on trouve dans la vallée trois ponts qui portent les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Plusieurs femmes y puisent une eau claire et abondante ; je m'approchai pour en boire ; une jeune fille vint à ma rencontre, et, comme une autre Rébecca, elle posa promptement sur son bras le vase en terre qu'elle portait sur sa tête, et me donna à boire ».

### XIV. — La géographie et la linguistique confirment l'histoire d'Abraham.

Il ne manquera aucun genre de démonstration pour certifier toutes les assertions de la Bible par rapport à Abraham et à sa race.

Le savant voyageur anglais, M. Forster, nous fournit les éléments nécessaires pour confirmer par la géographie tout ce que nous avons dit dans ces derniers articles. (*Annales philosoph.*, t. X, p. 432.) Selon lui, la troisième colonie de l'Arabie fut fondée par Ismaël, l'enfant de la prophétie, dont les descendants puissants et au loin répandus ont vu l'accomplissement de la promesse divine : *qu'il serait père d'une grande nation*, peuple connu indistinctement sous les noms d'Ismaélites, d'Agarènes et de Madianites, c'est-à-dire fils d'Ismaël, d'Agar et de Madian. Les douze fils de ce dernier furent les pères des douze grandes tribus dont l'existence est également attestée par l'antiquité juive et classique, et dont les noms se retrouvent encore dans la péninsule arabique. Les deux principales étaient celle des Nabathéens ou fils de Nabaïoth et celle des Kédaristes, qu'on regarde comme les ancêtres des Koréisch ou famille de Mahomet et des califes arabes qui occupèrent les siéges de leurs ancêtres. Prenant leur point de départ dans le désert de Sin et la péninsule du Sinaï, il s'étendirent à travers l'isthme d'Arabie, vers l'Euphrate, envahissant les établissements des Chusites, d'Hévila dans le Bahréen, le long des côtes supérieures et moyennes du golfe Persique, et réalisant ainsi à la lettre la délimitation de l'Ecriture : *Et il habita depuis Hévila jusqu'à Sur qui regarde l'Egypte, quand on vient en Assur*. Ils occupèrent aussi le côté occidental du golfe Arabique jusqu'aux limites de l'Yémen, et la portion de l'Arabie déserte au nord du mont Zamès. Mais quoique les parties nord de l'Arabie fussent les établissements particuliers de cette vaste et puissante famille, des traces considérables de ses colonisations se rencontrent au sud, tout à la fois dans l'Oman et dans la contrée opposée à l'Arabie-Heureuse. M. Forster montre victorieusement que le nom d'Agarènes était la désignation reconnue des enfants d'Ismaël. Nous le citerons ailleurs.

« Agar, en vertu de l'acte de séparation d'Abraham, devient par le fait l'unique chef d'Ismaël et la mère légitime de sa future postérité ; et par cette situation même, elle devait naturellement donner son nom d'Agarènes à cette race. (Forster, t. I$^{er}$, p. 188.)

Aussi, voyons-nous que le nom d'Agar prévaut dans tous les cantonnements des territoires ismaélites. Le mont Sinaï, au temps de saint Paul, était appelé Agar, comme il l'est encore maintenant chez les Arabes ; et les témoignages à la fois sacrés, classiques et arabiques, ainsi que M. Forster l'établit par des preuves accumulées, attestent l'identité de ceux que le premier livre des *Chroniques* appelle les enfants d'Agar, avec les Agrœi, les Aragitœi de Ptolémée et de Pline.

A cette vérification se rattache la découverte de l'origine réelle de la désignation classique de l'Arabie *Pétrée,* demeure principale des Ismaélites. Le nom d'Agar avec l'initiale *H*, signifie *pierre* en Hébreu. Ce nom ne serait donc qu'une traduction fautive, restée classique, du nom d'Agar.

La quatrième colonisation se fit par une seconde lignée issue d'Abraham, les enfants de Céthura. Ceux-ci furent entremêlés avec leurs frères les Ismaélites, leurs habitations étant principalement dans l'isthme de la Péninsule avec des établissements partiels dans l'Yémen et sur le golfe Persique. Leur plus remarquable tribu, celle des Madianites, devint si puissante, que son nom fut souvent adopté comme une désignation commune aux Ismaélites. Les noms Suha et Saba, inscrits au livre de Job, étaient ceux de deux tribus de son voisinage, sur les confins de la Chaldée : la première, celle à laquelle appartenait Baldad le Suhite ; la dernière, les Sabéens, ou horde de Bédouins brigands, dont les incursions sont mentionnées dans le premier chapitre de cet antique poëme.

Les enfants de Céthura, aussi bien que ceux d'Agar et de Sara, portèrent le nom de leur mère comme désignation générique. M. Forster a retrouvé le nom de Céthura dans le Katara de Ptolémée, les Kataraei de Pline et le Katura de Danville, parmi les établissements des Agarènes, sur le golfe Persique.

Quant à la dérivation du nom de *Sarrasins*, M. Forster s'efforce de l'expliquer en exposant les faits suivants : 1° Les parties centrales du nord de l'Arabie, où Ptolémée avait placé les Sarrasins, étaient familières aux Juifs du I$^{er}$ siècle sous le titre de montagnes de Sara, comme il appert d'un passage du premier livre des Machabées ; 2° l'Idumée, en vertu de la même autorité, était regardée comme identique avec ce même nom ; 3° la Saracena de Ptolémée est la terre d'Amalec de l'Ecriture, c'est-à-dire des descendants d'Isaac, fils de la Sara de l'Ecriture ; 4° leurs frontières coïncident ; 5° les noms des fils d'Esaü sont lisiblement inscrits sur toute cette étendue de pays ; 6° les Sarrasins du temps de Mahomet étaient encore connus des Grecs sous le nom d'Amalécites ; 7° la Saracena et les Saritœ de Ptolémée, les noms modernes Al-Saruat et *Ajel-Sarah*, le peuple de Sara, appartiennent tous au même district de L'Yémen. Nous croyons que ces preuves et ces indications paraîtront démonstratives.

« En voyageant d'Edesse à Nisibe (Coupperie, évêq. de Babylone, *Annales de la propag. de la foi*, t. IV, 1827, p. 29), j'eus occasion de passer à peu

de distance de l'ancienne ville de *Haran*, nommée depuis *Charan* et *Carhes*. Le nom d'Abraham est dans la mémoire de tous les habitants de ce pays-là. Je fus frappé de la ressemblance qu'il y a encore dans les usages d'aujourd'hui et ce qui est rapporté dans la Genèse. Je vis de ces troupeaux nombreux de chameaux, d'ânes et surtout de brebis. Je vis de ces puits larges et profonds dans le désert, où, dans le voisinage des villages, les troupeaux viennent se désaltérer vers le coucher du soleil. Je vis des femmes et des filles qui sortaient, sur le soir, de leurs cabanes ou de leurs-tentes, pour venir chercher de l'eau. Elles portaient des vases pleins d'eau sur leurs épaules, comme faisait autrefois Rébecca ».

En résumé, la géographie, la linguistique, l'archéologie, comme l'histoire directe, reconstituent complétement et d'une façon irrécusable toute l'histoire du grand patriarche Abraham.

## CHAPITRE II

### HISTOIRE D'ISAAC ET DE JACOB.

I. La vie de ces deux patriarches déjà contenue en partie dans celle d'Abraham. — II. Leur vie dans les livres hébreux autre que la Bible. — III. Renseignements et monuments divers sur Jacob, Esaü, Rachel et son tombeau, etc.

#### I. — La vie de ces deux patriarches contenue en partie dans celle d'Abraham.

La vie d'Isaac se trouve déjà en partie renfermée dans celle d'Abraham. Nous n'avons ici que quelques traits à ajouter. Le nom même d'*Isaac* (Rire) est un souvenir historique, et rappelle le rire d'incrédulité de Sara qui ne pouvait espérer un enfant dans sa vieillesse après une si longue stérilité ; il atteste la joie qu'eut la mère à la naissance de son fils, arrivée au moment précis que l'ange avait annoncé. Non-seulement tout le peuple hébreu a conservé cette interprétation dans la lecture annuelle qu'il faisait de la Loi, mais nous avons vu un auteur profane indiquer le fait. Nous avons constaté l'unanimité de la tradition de trois peuples pour désigner le mont Moriah, comme le lieu où devait s'accomplir le sacrifice d'Isaac.

#### II. — Leur vie dans les livres hébreux autre que la Bible.

Nous pourrions donner ici une histoire assez détaillée des patriarches Isaac et Jacob, puisée dans des livres hébreux autres que la Bible, dont ils confirment les principaux événements. Nous expliquerons dans une dissertation spéciale comment M. Drach prouve que les *Mémoires hébraïques*, dont nous parlons, étaient rédigés même avant la Genèse de Moïse ; que c'est à eux que renvoient Josué et d'autres auteurs ; que c'est une partie de ces documents qu'indique Josèphe (liv. v, *Ant.*) et qu'il a consultés dans le temple de Jérusalem. Il y a sans doute des interprétations subséquentes, mais avec de l'attention il est facile de découvrir la rédaction primitive, qui est plus simple et beaucoup plus digne. En somme, c'est un monument très-précieux, très-peu connu, et qui est resté caché dans les documents inédits de la Synagogue jusqu'au moment où M. Drach le mit au jour, il y a quelques années. Nous en donnerons le texte complet dans un chapitre spécial ; ce sera comme une nouvelle Bible qui viendra rendre, ainsi que les profanes, témoignage à la Bible sacrée. Plusieurs critiques ont vu l'histoire d'Isaac, de Jacob et d'Esaü, dans la tragédie d'Œdipe. Nous n'osons insister ici sur une assertion dont les preuves nous paraissent assez faibles : nous ferons cet examen dans un autre livre.

Mais nous n'hésitons pas à rapporter un passage de l'historien Démétrius cité par Eusèbe, quoique la plupart des critiques le croient Juif aussi bien que Théodote cité au même endroit. Nous exposons ailleurs nos motifs de

penser le contraire, avec tous les développements que demande cet important sujet, lorsque nous examinons la valeur des historiens anciens. Ici nous dirons seulement en général : que ces citations sont tirées d'Alexandre Polyhistor, qui leur accorde sa propre autorité, puisqu'il les affirme comme vraies. Or, l'autorité de Polyhistor est très-grande, car les anciens le considèrent comme un auteur grave bien renseigné ; et, à l'égard des Juifs en particulier, il est un des juges les plus compétents pour l'époque de Ptolémée. En effet, il a comparé entre elles les histoires chaldaïques de Bérose, les annales phéniciennes de divers auteurs, et l'histoire égyptienne dans ses rapports avec celle des Juifs. L'histoire juive existait alors non-seulement dans le texte hébreu de Moïse, mais dans le texte samaritain, dans la version grecque, et dans un grand nombre d'histoires spéciales faites par des auteurs juifs et qui, comme Josèphe, avaient trouvé beaucoup de détails dans les archives générales de la nation. Alexandre Polyhistor possédait la plupart de ces documents. Les fragments qui nous sont parvenus et le jugement que les anciens ont porté sur son vaste savoir en font foi. Nous osons donc dire avec confiance que les auteurs qu'il cite sur la vie des patriarches deviennent, sous sa responsabilité, des témoins sérieux.

Les écrivains anglais du moyen âge, citant les historiens français, leurs contemporains, n'ajoutent-ils pas leur propre autorité aux faits qu'ils admettent sur la foi de ces derniers ? Le cas est identique. D'ailleurs, Moréri et ses continuateurs parlent en ces termes de Démétrius : « Démétrius, auteur grec, composa un livre des rois des Juifs, où il parlait de leur captivité. Saint Jérôme le met au rang des écrivains illustres, et rapporte un passage de Clément d'Alexandrie qui fait connaître qu'il est différent de Démétrius de Phalère ».

Voici le chap. XXI de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe : « Retournons à Polyhistor. Démétrius dit que Jacob, étant parvenu à l'âge de soixante-dix-sept ans, se réfugia à Charran en Mésopotamie, y ayant été envoyé par ses parents, à cause de la haine cachée de son frère Esaü, par la raison que son père l'avait béni en croyant bénir Esaü ; son père Isaac était âgé de cent trente-sept ans lorsqu'il le quitta. Étant demeuré en ce lieu pendant sept années, il y épousa les deux filles de son oncle maternel Laban, Lia et Rachel. Il était alors âgé de quatre-vingt-quatre ans. Dans les sept années qui suivirent, il lui naquit douze enfants. Dans la huitième année, le dixième mois, Ruben ; dans la neuvième année, le huitième mois, Siméon ; dans la dixième, le sixième mois, Lévi ; dans la onzième, le quatrième mois, Juda. Rachel n'étant point devenue mère, portait envie à sa sœur, et donna à Jacob, pour la remplacer, sa servante Zelpha, pendant le même temps où Bala conçut Nephtali, c'est-à-dire le onzième et le cinquième mois. Elle mit au jour, la douzième année, le deuxième mois, un fils qui fut nommé Gath (Gad) par Lia. De la même, pendant la même année, au douzième mois, naquit un autre fils qui fut appelé Aser par Lia. Puis Lia, en compensation des fruits de mandragore que Ruben porta à Rachel, conçut ainsi que sa servante Zelpha dans le même temps : savoir le troisième mois de la douzième année, et donna naissance dans cette même année à un fils qu'elle appela Issachar ; ensuite Lia, dans le dixième mois de la treizième

année, mit au monde un autre fils nommé Zabulon ; et la même encore, au huitième mois de la quatorzième année, accoucha d'un fils nommé Dan. Ce fut alors que Rachel conçut en même temps que Lia, qui mit au monde Dina sa fille. Le huitième mois de la treizième année, elle eut un fils qui fut nommé Joseph, en sorte que, dans ces années que Jacob passa chez Laban, il eut douze enfants.

« Jacob, voulant retourner chez son père dans le pays de Chanaan, et ayant consenti à demeurer encore six autres années chez Laban, la totalité de son séjour à Charran fut donc de vingt années. Dans son retour à Chanaan, il lutta contre l'ange de Dieu qui lui toucha la partie large de la cuisse, et, la privant de vie, le rendit boiteux. C'est à cela qu'on doit attribuer la coutume de ses descendants de ne pas manger cette partie dans la cuisse des animaux. L'ange lui dit qu'il ne s'appellerait plus désormais Jacob, mais Israël. Il passa de la terre de Chanaan dans celle des Sichémites, Ruben étant âgé de douze ans et deux mois, Siméon de onze ans et quatre mois, Lévi de dix ans et six mois ; Juda avait neuf ans et huit mois, Nephtali huit ans et dix mois, Gad huit ans et dix mois, Aser huit ans et Issachar huit ans, Zabulon sept ans et dix mois, Dina six ans et quatre mois, Joseph six ans et quatre mois. Israël s'arrêta dix ans chez Emmor, où sa fille Dina fut déshonorée par Sichem, fils d'Emmor. Elle avait alors seize ans et quatre mois. Les fils d'Israël, Siméon, âgé de vingt et un ans et quatre mois, Lévi de vingt ans et six mois, s'étant élancés à la vengeance, tuèrent Emmor et Sichem, son fils, et tous les habitants mâles de Sichem, à cause de l'insulte faite à Dina. Jacob avait alors cent sept ans. Etant allé à Louga de Béthel, Dieu lui dit qu'il ne se nommerait plus désormais Jacob, mais Israël ; de là il se rendit à Chaphrata, qui fut depuis Bethléem ; c'est en ce lieu que Rachel mit au monde Benjamin, puis elle mourut en accouchant de Benjamin. Jacob avait vécu avec elle vingt-huit ans. De là Jacob se rendit à Mambré de Chébron, auprès de son père Isaac. Joseph était âgé de dix-sept ans. Il fut vendu en Egypte et y demeura treize ans dans une prison, en sorte qu'il avait trente ans lorsque Jacob en avait cent dix, Isaac étant mort l'année précédente âgé de cent quatre-vingts ans. Joseph ayant expliqué au roi le songe qu'il avait eu, fut mis à la tête du gouvernement d'Egypte pendant sept ans, durant lesquels il épousa Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis, laquelle donna naissance à Manassé et à Ephraïm. La famine ayant commencé à se faire sentir pendant deux années consécutives, Joseph étant depuis neuf ans au sein de la plus grande abondance, il n'envoya pas chercher son père, parce que lui et ses frères étaient pasteurs, et que la vie pastorale est ignominieuse dans l'opinion des Egyptiens. Telle est la cause pour laquelle Joseph déclara lui-même qu'il n'avait pas envoyé chercher son père ; car ses parents étant venus en Egypte, il leur dit que si le roi les faisait appeler et les interrogeait sur ce qu'ils faisaient, ils lui répondissent qu'ils étaient éleveurs de bestiaux.

« On a demandé pourquoi Joseph donna à son frère Benjamin dans les repas une part quintuple des autres, lorsqu'il ne pouvait pas absorber cette quantité de viande. Il le fit, parce que Lia avait eu sept fils de son père, et parce que deux seulement étaient issus de Rachel sa mère ; c'est pourquoi il

attribua cinq portions à Benjamin, s'en étant réservé deux, ce qui complétait le nombre de sept, égal à celui des enfants de Lia. Il en fut de même pour les robes, dont il donna deux à chacun des autres et cinq à Benjamin avec trois cents pièces d'or, en envoya autant à son père, de sorte que la famille de sa mère était traitée sur le pied d'égalité.

« Les patriarches habitèrent la terre de Chanaan depuis l'élection d'Abraham, qui fut tiré des nations et qui se transporta en Chanaan, savoir : Abraham pendant vingt cinq ans, Isaac soixante ans, Jacob cent trente ans. Total des années passées par eux dans la terre de Chanaan : deux cent quinze ans. La troisième année de la famine qui se manifesta en Egypte, Jacob s'y rendit, âgé de cent trente ans ; Ruben en avait quarante-cinq, Siméon quarante-quatre, Lévi quarante-trois, Juda quarante-deux et trois mois, Aser quarante et huit mois, Nephtali quarante-un et sept mois, Gad quarante-un et trois mois, Zabulon quarante, Dina trente-neuf, Benjamin vingt-huit et Joseph trente-neuf. Depuis Adam donc jusqu'à l'entrée en Egypte des parents de Joseph, il s'est écoulé trois mille six cent vingt-quatre ans. Depuis le déluge jusqu'à l'arrivée de Jacob en Egypte, mille trois cent soixante ans. Depuis la vocation d'Abraham du sein des nations et son arrivée de Charran en Chanaan, jusqu'à la translation de Jacob et de sa famille en Egypte, l'espace de temps est de deux cent quinze ans.

« Jacob était âgé de quatre-vingts ans quand il vint chez Laban dans Charran et qu'il y engendra Lévi. Lévi passa dix-sept ans en Egypte depuis qu'il avait quitté le pays de Chanaan, en sorte qu'il était âgé de soixante ans lorsqu'il donna le jour à Kaath ; et l'année où naquit Kaath fut la même où mourut Jacob en Egypte, après avoir béni les enfants de Joseph. Il avait alors cent quarante-sept ans et laissa Joseph âgé de cinquante-six ans ; Lévi mourut âgé de cent trente-sept ans. Kaath ayant atteint quarante ans, engendra Amram, qui avait quatorze ans quand mourut Joseph à l'âge de cent dix ans. Kaath mourut à l'âge de cent trente-trois ans. Amram prit pour femme la fille de son oncle, Jocabeth, et ayant atteint soixante-quinze ans, il engendra Aaron et Moïse. Il avait soixante dix-huit ans à la naissance de Moïse. Amram mourut à l'âge de cent trente-six ans. Je borne là ma citation d'Alexandre Polyhistor ».

Nous ferons sur cette narration les remarques suivantes : Il y a quelques chiffres et quelques calculs mal établis dans ce morceau d'Alexandre Polyhistor. M. de Saint-Brisson, qui les attribue avec raison à des scribes malhabiles, les rectifie dans ses notes sur le neuvième livre d'Eusèbe. Nous avons préféré donner ce passage tel que les vieux manuscrits nous l'ont transmis. Sur la foi du même historien grec, nous rapporterons également une citation de Théodote, renfermant d'intéressants détails : c'est un poète qui parle, il est facile de le reconnaître au charme de la diction.

« La contrée de Sichem était fertile, pâturée par les chèvres et arrosée par des sources. Le chemin qui, des champs, menait à la ville, ne s'étendait pas en longs détours, il n'exerçait pas non plus les voyageurs par de pénibles efforts en leur faisant gravir des escarpements buissonneux. Du sol s'élèvent deux montagnes fort rapprochées, semblables à deux citadelles, où l'herbe croît en abondance ainsi que les arbres fruitiers. Un sentier traverse le

vallon étroit qui les sépare. Dans une des sections apparaît la ville sainte des Sichémites, liée, dans sa partie basse, à la base de la montagne; une muraille lisse protége les quartiers inférieurs, tandis que du haut de la montagne une palissade, se projetant du sommet, achève de l'enceindre. On dit que plus tard elle fut habitée par les Hébreux, lorsqu'Emmor régnait sur elle. Cet Emmor eut pour fils Sichem. Jacob vint avec ses troupeaux dans la grande ville des Sichémites. Il était l'allié de ce peuple gouverné par Emmor et son fils, deux princes pervers.

« Jacob s'étant rendu en Syrie, contrée riche en bestiaux, laissa derrière lui le large fleuve de l'Euphrate aux flots retentissants; il vint là pour se soustraire à la terrible menace de son frère. Laban le reçut avec bienveillance dans sa maison comme son allié et son parent. Laban, alors seul et dernier rejeton de cette race, régnait en Syrie. Il lui promit, en lui confirmant sa promesse d'un signe de tête, qu'il lui donnerait pour épouse la plus jeune de ses filles; mais il n'avait pas le désir de tenir sa parole; il ourdit donc une ruse contre lui, et plaça dans son lit Lia, l'aînée de ses filles. Quand Jacob s'en aperçut, il fit sentir à Laban sa perfidie. Toutefois, il reçut aussi en mariage la seconde fille, et devint l'époux des deux sœurs. Onze fils, remarquables par l'élévation de leur esprit, naquirent de ces unions, et une fille, Dina, d'une beauté éblouissante, d'une taille élégante et d'une grande pureté de cœur.

« De l'Euphrate, Jacob vint à Sichem auprès d'Emmor. Celui-ci l'accueillit et lui concéda une partie de ses Etats, et Jacob se livra à l'agriculture, tandis que ses onze fils conduisaient les troupeaux. Sa fille Dina et ses femmes filaient et tissaient la laine. Jeune fille encore lorsqu'elle vint à Sichem, Dina voulut visiter cette ville dans un jour de fête. Sichem, fils d'Emmor, l'ayant vue, en devint épris, l'enleva, et l'ayant conduite dans sa maison, en abusa; puis, avec son père, étant venu trouver Jacob, il lui demanda de la lui donner en mariage, Jacob répondit qu'il ne pouvait pas y consentir avant que lui et tous les habitants de Sichem se fussent circoncis à la manière des Juifs. Emmor répondit qu'il s'y conformerait. Il n'est pas légal dans la famille des Hébreux d'introduire comme gendre dans sa demeure quiconque ne se glorifie pas d'être de la même race...

« Le Dieu qui appela le divin Abraham du haut des cieux, lui prescrivit que tous les mâles qui remplissaient sa maison fussent dépouillés de la peau du prépuce, et il s'y conforma. Cette loi est irrévocable puisqu'elle émane de Dieu lui-même.

« Emmor étant rentré dans la ville, exhorta tous ses sujets à se faire circoncire; mais un des fils de Jacob, nommé Siméon, avait formé le projet de tuer Emmor et Sichem, voulant effacer la trace de l'insulte publique faite à sa sœur. Dans ce dessein, il se concerta avec son frère Lévi, et l'amena à consentir à l'exécution de ce projet; choisissant le moment où la fièvre qui suit la circoncision est le plus intense, il se prévalut d'un oracle par lequel Dieu donnait aux descendants d'Abraham dix nations à détruire.

« Voici en quels termes il s'adressa à Lévi : — J'ai certainement bien compris la parole de Dieu, par laquelle il a déclaré donner dix nations aux fils d'Abraham. Dieu, en effet, leur avait mis cette détermination dans

l'esprit, parce que les habitants de Sichem étaient impies. Il dit donc : Dieu veut perdre les habitants de Sichem, car dans leur sein il n'en est pas un seul exempt de crime, pas un seul de vertueux; dans leur ville, ils ne respectent dans leurs jugements ni la justice ni les lois. C'est leur conduite astucieuse qui leur a attiré ces oracles. Lévi et Siméon, étant donc entrés en armes dans la ville, commencèrent par tuer tous ceux qu'ils rencontrèrent; ensuite ils firent périr Emmor et Sichem. Lorsque Siméon vit Emmor, il s'élança sur lui, le frappa à la tête, et le laissa encore palpitant, parce que d'autres travaux le réclamaient. Pendant ce temps, Lévi à la force indomptable, prit la chevelure de Sichem qui lui embrassait les genoux, lui qui n'avait pas réprimé les excès de la luxure. Lévi dirige son glaive au dedans de la clavicule, et la lame aiguë, pénétrant dans les organes de la poitrine, l'âme s'échappe de son corps.

« Les autres frères, ayant appris ce qui se passait, vinrent à leur aide ; ils pillèrent la ville, en tirèrent leur sœur, qu'ils conduisirent avec tous les prisonniers dans la demeure de leur père ».

C'est l'imagination de Théodote sans doute qui a fait les frais pour les détails de ces descriptions, dont le fond est d'une grande exactitude. Il importait de savoir comment un poète oriental du temps des Ptolémées, peindrait les mœurs du temps d'Abraham et de Jacob. N'est-il pas un aussi bon témoin, pour des faits dont il trouvait le récit dans les traditions, qu'Homère le fut pour les personnages du siége de Troie formé bien des siècles avant lui ?

On admet qu'Homère peignait fidèlement les mœurs de son temps, et que le fond de son récit était vrai. Or, les documents qu'Homère avait à consulter étaient vraisemblablement moins nombreux et moins sûrs que ceux qui étaient à la disposition de Théodote, de Démétrius et surtout de Polyhistor qui a compulsé tant d'origines.

### III. — Renseignements et monuments divers sur Jacob, Esaü, Rachel et son tombeau, etc.

Nous réunissons plusieurs traditions et indications géographiques qui complètent la vie de Jacob, d'Esaü, de Rachel, etc. Plus tard, la géographie nous viendra plus largement en aide.

Saint Jérôme désigne le fleuve Jabco, que Jacob traversa en allant en Mésopotamie. C'est au-delà de ce fleuve que Jacob lutta contre le personnage qui lui apparut et lui donna le nom d'Israël. Cette rivière coule entre Amman, c'est-à-dire Philadelphie et Gévosa, à quatre milles de celle-ci ; en s'écoulant plus loin, elle mêle ses eaux au Jourdain. Le même auteur remarque que de son temps ce lieu célèbre portait encore le nom de *Phanuël* ou Vision de Dieu, ce qui rappelle toute cette histoire.

Sochoth, où Jacob prit sa demeure, à son retour de Mésopotamie, existait encore et portait le nom de Siénac du temps de saint Jérôme. Ce n'est pas loin du mont Galaad, plusieurs fois illustré par la présence de Jacob dont les populations voisines conservaient le souvenir.

Saint Jérôme dit dans les *Lieux hébraïques* : Béthel est située entre Ælia et Néopolis, à gauche du chemin en allant de la première ville dans la

seconde, à douze milles d'Ælia. C'est un petit bourg, mais on y a bâti une église dans le lieu où Jacob eut le sommeil mystérieux qui lui a donné ce nom. En saint Jean, (IV, 16), il est parlé de la fontaine du puits de Jacob, où Jésus-Christ parla à la Samaritaine. L'antiquité n'a jamais perdu de vue ce lieu illustré par le patriarche. Il y avait fixé sa demeure avant que ses enfants eussent mis à mort les habitants de Sichem. Les anciens voyageurs parlent d'une Eglise dédiée à saint Jean-Baptiste, bâtie en forme de croix sur la fontaine ou le puits de Jacob. Le puits de Jacob était dans l'église devant les balustres de l'autel. D'après saint Jérôme (*in epistol. ad Paulam*), on y voyait encore le sceau dont la Samaritaine s'était servie, et les malades y venaient pour y boire et espéraient y recevoir la santé. On voit par les paroles de la Samaritaine que son peuple aussi bien que les Juifs avaient eu toujours ce saint lieu en vénération.

Saint Jérôme (*Lieux hébraïques*) parle d'un lieu nommé Aréatad, à deux jets de pierre de Jéricho, à deux milles du Jourdain, où l'on se rassemblait pour faire un deuil sur la mort de Jacob. Ce lieu s'appelle aujourd'hui *Bétagla*, ce qui signifie *en tournant*, car, dans ces réunions on tournait à la façon de ceux qui menaient les funérailles.

Nous recueillons avec soin toutes ces coutumes qui s'adossent à l'histoire et la soutiennent. Ce sont des monuments qui perpétuent les faits autant que le bronze et l'architecture.

« Le cadhi Gemaleddin, fils de Vustel (Dom Calmet, t. I<sup>er</sup>, p. 347, supp.), écrit que, passant par Jérusalem, il vit les prêtres chrétiens qui portaient des fioles de verre pleines de vin sur le Sakra, c'est-à-dire sur la pierre de Jacob, près de laquelle les musulmans avaient bâti un temple ».

Nous placerons ici quelques paroles sur Isaac, qui n'ont pu trouver place plus haut. Saint Jérôme, qui a visité les lieux avec soin, s'exprime ainsi dans ses *Lieux hébraïques :* Bersabée, entre la tribu de Juda et de Siméon, est aujourd'hui un gros bourg à vingt milles de Chébron, vers l'Occident. Il y a aujourd'hui une garnison romaine. C'est là que se trouvaient les limites de la Judée en allant vers la tribu de Dan. On donne à ce lieu le nom de Bersabée, ce qui veut dire le puits du serment, parce que c'est sur ce puits qu'Abraham et Isaac ont juré une alliance avec Abimélech.

Seïr est une montagne du pays d'Edom, ainsi nommée à cause d'Esaü qui était couvert de poils. Or, Seïr veut dire pileux.

Avant lui, l'horreur y avait ses domaines ; il fut tué par Chodorlahomor. Voilà un nom significatif qui rappelle toute une histoire.

Il y a eu deux villes du nom de Rabbath, l'une en Assyrie, bâtie par Assur, au sortir de la terre de Sennaar, l'autre, la capitale des Edomites, près du fleuve.

*Bethsosepta*, lieu où le Madianite Balanus tourna le dos dans un combat ; c'était le chêne de Sichem où régnait Abimélech. On montre encore aujourd'hui ce lieu dans la banlieue de Néopolis, auprès du sépulcre de Joseph.

Saint Jérôme, dans ses *Lieux hébraïques*, dit avoir vu le lieu appelé Balanus ou le chêne du deuil, parce qu'au pied de ce chêne fut enterrée la nourrice de *Rébecca*.

Aujourd'hui, ajoute saint Jérôme, on montre entre Cadès et Barath le

puits d'*Agar*, et dans le désert le lieu appelé *Sur* où l'ange rencontra Agar et la consola.

Du temps de saint Jérôme on montrait encore le lieu appelé Chazbi, où Thamar enfanta deux fils à Juda. C'était alors un endroit désert près d'Odollam, dans les confins d'Eleuthéropolis, mais conservant ce souvenir historique.

Ephrata, région de Bethléem, la cité de David où est né le Christ. Là est le sépulcre de Rachel, à cinq milles de Jérusalem, dans le lieu nommé Hippodrome par les Septante.

Le Syncelle dit ce qui suit de Rachel : « Elle mourut en mettant au monde Benjamin (à Ephrata, nommée depuis Bethléem). Elle fut ensevelie entre Bethléem et Jésusalem. J'ai vu moi-même son tombeau près de Bethléem ».

Le Térébinthe, dans le territoire sichémite, sous lequel Jacob enfouit les idoles emportées par lui. Il est vis-à-vis Naplouse.

« En parlant de Jérusalem (*Annales de philos.*, t. IV, p. 157), le chemin de l'ouest est extrêmement triste et stérile : il passe par la vallée ou plutôt par la plaine de Raphidim, qui s'étend à plusieurs milles et offre à peine une habitation. Une seule maison à gauche frappe les yeux du voyageur, et quelquefois l'invite à s'arrêter pour chercher quelques rafraîchissements dans ce désert brûlant : c'est un chétif café turc, où l'on peut à l'instant se procurer une tasse et une pipe. L'Arabe, rôdant avec circonspection dans les environs, ou courant se ranger sous la bannière d'un chef, se détourne pour entrer dans cette auberge solitaire, comme on pourrait l'appeler ; mais le pèlerin ne s'approche que rarement et avec précaution, car son aspect excite le soupçon. Quelques milles plus loin, on voit les ruines du village de *Rama;* des débris de murs, hauts seulement de quelques pieds, sont maintenant les seuls vestiges de ce lieu où le prophète sut prédire d'une manière si touchante le deuil causé par la mort des Innocents.

« A peu de distance de ce village ruiné, on voit dans la plaine un lieu bien plus intéressant, le tombeau de Rachel. Il est du petit nombre de ceux au sujet desquels l'observateur pense que la tradition ne s'est pas trompée, et il est littéralement conforme aux discours de Jacob à ses derniers moments, quand il appuya sur le seul souvenir indélébile que la terre semblait réclamer de lui ; son exil, sa conversation avec les anges de Dieu, la richesse et la grandeur qui s'étaient réunis autour de lui, tout cède à l'image de son épouse fidèle et chérie. — « Quand je venais de la Mésopotamie, Rachel mourut au pays de Chanaan, en chemin, un peu avant d'arriver à Ephrata, et je l'enterrai sur le chemin d'Ephrata qui est aussi appelé Bethléem ». Ce lieu est aussi sauvage et aussi solitaire qu'il est possible de l'imaginer : aucun palmier, aucun cyprès ne le met à l'abri du vent; aucun arbre n'étend son ombre sur la tombe où repose l'épouse d'Israël, si renommée pour sa beauté. Il y a néanmoins dans ce sépulcre, au milieu du désert, quelque chose qui excite un intérêt plus profond que ne le feraient des monuments plus magnifiques.

« Le voyageur regarde avec une froide indifférence les tombeaux de Zacharie et d'Absalon dans la vallée de Josaphat, ou ceux des rois dans la

plaine de Jérémie; mais pour celui de Rachel, son imagination se porte vers le pays des peuples de l'Est, vers le pouvoir de la beauté qui pouvait faire trouver de la douceur dans un si long bannissement, vers la compagne dévouée de l'homme qui, pour elle, trouvait toutes les peines légères. Les Turcs ont entouré la plupart des sépultures des personnages principaux de l'Ancien Testament avec plus de pompe et d'ostentation que celui-ci. Une mosquée a été élevée sur celle de David et de Salomon, sur la pente de Sion. Le caveau de Makphelah, à Hébron, est couvert par une grande et antique mosquée, et le terrain d'alentour est réputé inviolable. Le caveau est au milieu de l'édifice; il n'y a de visible que son entrée sombre et profonde ». Ecoutons encore Mgr Mislin sur le même monument.

« Le tombeau de Rachel est un peu au-delà de Bethléem, sur la droite du chemin, à une demi-lieue de là. Jacob revenait avec elle de Mésopotamie lorsqu'elle mourut en mettant au monde Benjamin. Elle fut ensevelie sur le chemin d'Ephrata ou Bethléem, et Jacob mit un cippe sur son tombeau. C'est le même cippe que Moïse voyait encore de son temps. (Genèse, XXXIII, 19, 20.) Plus de sept cents ans après, lorsque le prophète Samuel eut consacré Saül, il lui parla de ce tombeau auprès duquel le nouveau roi devait trouver les envoyés de son père. (I Rois, X, 2.) Au quatrième siècle, saint Jérôme l'a vu et il en fait mention plusieurs fois dans ses ouvrages (*ad Eustochium.*) Saint Arculphe l'a vu aussi au septième siècle, et nous en a laissé une description très-détaillée. Il était alors surmonté d'une pyramide. Edrisi, géographe arabe du douzième siècle, y a vu un monument composé de douze pierres, selon le nombre des fils de Jacob. Elles étaient placées debout, surmontées d'un dôme en pierre. Brocard et une foule d'autres au moyen âge en ont parlé dans les relations de leurs voyages. Les chrétiens, les Juifs et les musulmans ont une grande vénération pour ce tombeau, sur lequel les chrétiens avaient construit une chapelle; aujourd'hui il appartient aux Turcs, qui l'ont recouvert d'un dôme blanc et informe comme tous leurs monuments. Celui qui existe ne remonte qu'à Mohamed IV, qui l'a renouvelé en 1679. Un juif d'Europe l'a fait réparer récemment ». (Mislin, t. III, p. 6.)

Ainsi, les variétés mêmes de la forme extérieure du monument nous font constater de siècle en siècle l'identité du monument lui-même, et nous remontons jusqu'à Rachel et à Jacob, accompagnés par le respect, la piété de toutes les générations qui ont rendu inviolable ce témoignage d'une immense douleur.

Encore un mot de saint Jérôme sur Ephrata, *Chaprata* qui est traduit par Aquila : *près du chemin*, κατα οδον ; c'est près du chemin qui conduit à *Ephrata*, c'est-à-dire Bethléem, où Rachel mourut après avoir mis au monde Benjamin.

L'histoire n'a jamais perdu de vue les Edomites, les enfants d'Esaü ; mais on sait peu de choses sur la personne de ce patriarche.

Une tradition musulmane place le tombeau d'Esaü au village de Sür, non loin d'Hébron, que des voyageurs appellent Siphir. Le fait, dit un auteur arabe, est répandu partout et passe pour constant. La mosquée qui renferme le tombeau est le but d'un grand nombre de pèlerinages. (Mislin, t. III, p. 71.)

# CHAPITRE III

## JOSEPH ET LA CAPTIVITÉ DES HÉBREUX.

I. Joseph d'après Alexandre Polyhistor et autres. — II. Un roman égyptien calqué sur l'histoire de Joseph. — III. Monuments arabes sur la vie de Joseph. — IV. La vie de Joseph selon Justin. — V. Histoire des Hébreux pendant la captivité d'Egypte, d'après les monuments anciens de ce pays. — VI. M. Mariette et les souvenirs de Joseph en Egypte. — VII. Sculptures du tombeau de Séthi I^er^, rappelant les Hébreux. — VIII. Un autre monument montre les Israélites dans les occupations d'esclaves.

### I. — Joseph d'après Alexandre Polyhistor et autres.

C'est sur la foi d'Alexandre Polyhistor, cité précédemment, que nous donnons le fragment suivant d'Artapan sur Joseph : (Eusèbe, *Préparation év.*, liv. IX, ch. XXIII.)

« Joseph descendait d'Abraham et était fils de Jacob. L'emportant sur tous les autres par sa prudence et sa pénétration, ses frères conspirèrent contre lui ; mais ayant découvert leur secret, il pria les Arabes du voisinage de l'emmener en Egypte. Ceux-ci firent ce qu'il leur demandait, car les rois arabes descendaient d'Ismaël, fils d'Abraham et frère d'Isaac. Etant arrivé en Egypte, et ayant été recommandé au roi, il fut chargé par lui de l'administration de tout ce pays, qu'avant lui les Egyptiens cultivaient sans règles, parce que la terre n'avait pas été divisée ; et comme les plus faibles étaient opprimés par les plus puissants, il commença par créer des divisions territoriales, marqua par des bornes les limites des propriétés, et rendit à l'agriculture une vaste étendue de terres incultes, en ayant assigné aux prêtres des portions considérables de terres arables. Il fut l'inventeur des mesures agraires, et par cette cause grandement cher aux Egyptiens ; il épousa Aseneth, fille d'un prêtre d'Héliopolis, de laquelle il eut des enfants. Plus tard, son père ainsi que ses frères vinrent le joindre, amenant avec eux de grandes richesses. Ils habitèrent dans la ville de Cèsan, et les Syriens se multiplièrent en Egypte. Ce sont eux qui construisirent le temple qui est dans Pithon et celui d'Héliopolis. On les nomme Ermiouth. Puis arriva la mort de Joseph et du roi d'Egypte.

« Ce Joseph, pendant qu'il gouvernait l'Egypte, avait fait mettre en réserve les récoltes de grains de sept années, et devint par ce moyen le possesseur de toute l'Egypte.

« Le guide sublime, dit Philon l'Ancien (ibid., Euseb., liv. XX), qui prépara aux Hébreux la demeure la plus heureuse de toute la terre, la terre promise, c'est le Très-Haut. Comme auparavant Joseph, descendant d'Abraham et d'Isaac, fils de Jacob, père d'une belle famille, avait interprété les songes, il devint porteur du sceptre sur les trônes d'Egypte, combinant les secrets de l'avenir avec l'abondance actuelle ».

En réunissant ces divers passages, on possède les principaux traits de la vie de Jacob, de Joseph et de ses frères.

Remarquons sur le passage précédent d'Artapan, qu'il est bien difficile de considérer cet historien comme Juif. Comment supposer qu'il aurait appelé Gessen Cesan, les Hébreux Syriens? comment leur aurait-il fait élever des temples, dans leur propre ville, et sans doute aux faux dieux ?

### II. — Un roman égyptien calqué sur l'histoire de Joseph.

En 1857, M. le vicomte de Rougé publia, dans la IXe année de la *Revue archéologique*, une pièce de littérature égyptienne qui se rattache à notre sujet. Quoique ce ne soit qu'une œuvre de pure imagination, et qu'elle ne renferme qu'une espèce de conte oriental, on remarquera aisément une des sources où l'écrivain a puisé : ce n'est qu'une variante sur le thème de l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar. Le savant égyptologue a constaté du reste, par la légende de Séthi Ier, que ce fragment était du temps de la XIXe dynastie, peu après l'événement mentionné dans la Bible, alors que le souvenir pouvait encore en être vivant. Voici le texte avec quelques mutilations. Ce n'est pas ici une preuve : mais on peut y voir une induction.

« Les jours s'étant multipliés après ceci, les deux frères étaient dans les champs se réjouissant de... L'aîné envoya son frère cadet disant : — Va au village et rapporte-nous des grains. Le jeune homme trouva la femme de son frère occupée à se tresser les cheveux. Il lui dit : — Veux-tu me donner des grains? je vais aller aux... car mon frère... Elle lui répondit : — Va, ouvre le grenier et prends toi-même ce que tu désires... mes cheveux tomberaient en chemin. Le jeune homme s'en alla à son étable ; il prit un grand vase, car il voulait emporter beaucoup de grains ; il le remplit d'orge et de froment, puis il sortit avec sa charge. La jeune femme lui dit : — Tu as bien là cinq mesures de grains sur ton épaule. Le jeune homme en convint. Alors elle reprend : — Comme tu es fort ! j'ai bien remarqué ta vaillance... Son cœur le connaissait ! elle était complétement éprise de lui. Puis elle lui dit : — Viens, couchons-nous une heure... je te préfère ; aussi ai-je mis mes plus beaux vêtements. Le jeune homme devint furieux comme la panthère en entendant ce discours honteux, et elle commença à avoir peur. Il prit la parole et lui dit : — Je t'ai toujours considérée comme ma mère, et ton mari, je le regarde comme mon père. Je ne puis faire une si grande infamie ; dis-moi de faire quelque chose de licite... Maintenant je ne parlerai de cela à personne, et je ne le laisserai sortir de ma bouche devant aucun être humain.

« Il chargea son fardeau et s'en retourna aux champs ; puis ayant rejoint son frère, ils achevèrent leur travail.

« Lorsque le soir arriva, l'aîné s'en retourna vers sa demeure, et le cadet suivit les bœufs. Chargé de toutes les bonnes productions des champs, il conduisait ses bœufs devant lui pour les mener coucher dans leur étable... La femme du frère aîné était fort inquiète de ce qu'elle avait dit. Elle fit... et prit l'apparence d'une femme qui a subi une violence, voulant dire à son mari : — C'est ton jeune frère qui m'a fait violence. Son mari revint dans

la soirée, suivant son habitude de chaque jour. En arrivant dans sa maison, il trouva sa femme étendue, comme si la violence l'eût tuée. Elle ne vint pas, selon son habitude, lui verser l'eau sur les mains, et la maison resta dans les ténèbres. Elle restait couchée et dépouillée de ses vêtements. Et son mari lui dit : — C'est moi qui te parle. — Ne me parle plus, lui dit-elle. Ton jeune frère... quand il t'a rapporté des grains, il m'a trouvée seule et m'a dit : — Couchons une heure ensemble... Il me parla ainsi et je ne l'écoutai pas. — Ne suis-je pas ta mère, et ton frère aîné n'est-il pas comme ton père ? Je lui parlai ainsi. Alors il eut peur et me fit violence pour que je ne te dise rien. Aussi, si tu le laisses vivre, je me ferai mourir ».

Voilà ce que nous devions citer ici ; nous donnerons le reste du roman dans un autre chapitre.

M. de Rougé a remarqué que la proposition infâme rapportée dans la belle-sœur, ressemblait à celle de la femme de Putiphar : *Dors avec moi.* Le début est aussi un terme familier dans la Bible. Le caractère du jeune homme, ses excuses, l'astuce de la séductrice, tout semble copié sur l'histoire de Joseph.

Il nous est permis de dire en général que, non-seulement nous trouvons dans les antiquités égyptiennes des preuves directes et abondantes de l'histoire du peuple de Dieu, mais encore que l'histoire des patriarches avait rempli les imaginations. Cela devait être ; ce n'est que pour ce motif que nous citons ce morceau.

### III. — Monuments arabes sur la vie de Joseph.

L'Arabie a aussi quelque chose à nous apprendre sur Joseph. Pokocke cite un ancien auteur arabe décrivant un sépulcre découvert sur le bord d'un torrent, dans lequel était le corps embaumé d'une princesse avec profusion de bijoux et une inscription disant : — qu'ayant envoyé à Joseph plusieurs ambassades successives pour acheter du blé, et n'ayant rien obtenu, pressée par la famine, elle avait été enfermée dans ce tombeau (*Specimen historiæ arab.* Pokocke Oxoniæ 1800, p. 161).

Si c'était là un fait isolé dans l'Arabie, il aurait déjà une grande valeur, mais le voici corroboré par un autre d'une authenticité irréprochable, qui nous révèle la conformité de la croyance religieuse des premiers peuples qui habitaient l'Arabie avec celle du peuple hébreu. Ils affirment que Hûd ou Héber pensait comme Abraham ; de plus, ils parlent d'années d'abondance et d'années de disette, dans des temps correspondants à ceux de Joseph.

Sur la côte du golfe Arabique, sur un rocher ou grand roc escarpé, noirâtre, appelé Hasson-Ghorah, une inscription dans l'ancienne langue arabe contient ce qui suit : — « Nous habitâmes à notre aise durant des siècles dans les murs de ce château. La mer s'enflant contre notre château se roulait dans notre canal, dont les gardiens plantaient des dattes sèches sur nos coteaux ; et dans nos champs à palmiers, ils semaient le riz aride. Des rois régnaient sur nous. Ils sanctionnaient pour nous de justes lois, d'après la religion de Hûd, et nous croyions aux miracles, à la résurrection et

à la vie à venir ». Un second poëme, encore en langue hymiarite, le plus primitif des deux principaux dialectes de l'Arabie, dominant vers l'Yémen, comme le Koreish, père de l'Arabe moderne, domina dans l'Hedjaz, a été découvert, et renferme ces paroles : « Nous vécûmes à l'aise dans ce château. Nous passâmes en ce château sept années de bonne vie. Ensuite vinrent des années stériles et brûlantes. Lorsqu'une mauvaise année était passée, il en venait une autre pour lui succéder, et nous devînmes ensuite comme si nous n'avions vu jamais une lueur de bien ; tout mourait, et il ne resta ni pied ni ongle ».

C'était une inscription hadramantique. Un monument arabe en la possession de l'université de Leyde, par Akazwini, géographe célèbre, rapporte que les deux inscriptions précédentes furent découvertes par Abderrhaman, vice-roi de l'Yémen, sous le règne de Moawiah, le premier des kalifes Ommyades, vers l'an 660-670, pendant qu'il faisait un voyage officiel le long de la côte d'Hadramant ; et pour compléter la démonstration, on a retrouvé, en 1834, une de ces inscriptions épargnée par la mer ; et cette découverte d'un officier anglais a fourni à M. Forster, connu dans le monde savant par sa *Géographie historique de l'Arabie*, l'idée de la comparer avec celles du Sinaï, et de s'en servir comme de clef pour l'interprétation de ces dernières, qui nous prouveront bientôt le séjour des Israélites dans le désert.

Ces deux monuments se soutiennent et s'expliquent mutuellement. La Providence fait surgir des entrailles de la terre des témoins non suspects pour rendre hommage à Moïse.

Ovide nous a conservé le souvenir d'un fait qui pourrait attester la famine du temps de Joseph (Ovide, *Art d'aimer*) : « On dit que l'Egypte fut privée de pluie et que ses champs furent exposés à la sécheresse pendant neuf ans. Le divin Thrasius se présente à Busiris, et lui apprend qu'on peut apaiser Jupiter en lui offrant le sang d'un étranger. Busiris lui dit : — Tu seras toi-même la première victime offerte à Jupiter, et, comme étranger, tu feras descendre l'eau sur l'Egypte ».

Orose rapporte le même fait, en omettant la circonstance de la calamité, que son silence suppose sans doute, au lieu de la nier. Or, ce souvenir remonte assez haut. Busiris, dans le canon d'Eusèbe, est contemporain de Moïse, ce qui se rapproche de très-près du temps de Joseph. Il y avait eu déjà une famine du temps d'Abraham ; ensuite vint celle de Joseph. Il pourrait encore se faire qu'une troisième aurait eu lieu à l'époque de Busiris. Du moins ce fait répondra à ceux qui s'étonneraient qu'une sécheresse eût sévi pendant sept ans consécutifs en Egypte, puisque certains témoignages en mentionnent une qui aurait duré neuf ans.

Le *Tou-Chou*, ou la chronique de *Bambou*, traduit par M. Biot fils, parle aussi de la famine de sept années en Chine ; et on remarquera, en effet, que la famine de sept années s'est produite non-seulement en Egypte, mais en Judée, d'après la Bible, et en Arabie, comme le prouvent un auteur arabe et une inscription hymiarite que nous avons citée précédemment. Il est donc très-naturel de penser que cette calamité s'est fait sentir jusqu'en Chine.

Joseph, que Pharaon éleva à la dignité de vice-roi, fut tellement admiré de l'Egypte, qu'on finit par le diviniser sous le nom de Sérapis.

Méliton, évêque de Sardes, dit que Joseph a été surnommé Sérapis par les Egyptiens, c'est-à-dire qu'il a été divinisé ; et c'est l'avis encore d'autres auteurs chrétiens. Voilà pourquoi sans doute des chrétiens ont porté ce nom, et en particulier Sérapion, le huitième évêque d'Alexandrie.

Selon M. de Paravey, le nom de Sérapis n'est que la traduction du caractère Y, qui entre, dit-il, dans le nom hiéroglyphique de Joseph : Y-in.

Les livres chinois nous fournissent aussi leur contingent de lumières sur Joseph. Ecoutons M. de Paravey (*France littéraire,* janvier 1864) : « Le Sei-Ki, le Sian-Tsé, le Leipou Oey qui vivait l'an deux cent quarante avant Jésus-Christ, les grands tableaux chronologiques chinois, etc., placent une sécheresse et une famine qui durèrent sept ans dans les premières années du règne de Tching-Tang, de 1766 à 1760 avant Jésus-Christ. Ces dates sont précieuses, car elles nous donnent l'époque exacte de la famine prédite par Joseph, époque sur laquelle les chronologistes varient, mais que le savant Ussérius a fort rapprochée, sans s'en douter, de la chronologie chinoise, quand il l'a placée de 1759 à 1752 ».

M. de Paravey a mal lu Ussérius : c'est 1717, c'est-à-dire quarante ans plus tard, et cinquante ans après l'époque chinoise. Mais on sait que les chronologistes varient sur la durée des années des Juges, et que la plupart trouvent trop restreintes les dates d'Ussérius. On peut donc considérer l'époque de la famine en Chine comme correspondant à la moyenne des chiffres des chronologistes chrétiens, ce qui est assez remarquable.

Le Dieu Sérapis est toujours figuré portant sur la tête un boisseau d'où sortent des céréales. C'est une présomption de plus en faveur de l'apothéose de Joseph sous le nom de Sérapis. Nous n'insistons pas plus qu'il ne faut sur ces analogies, mais elles sont trop significatives pour être omises. D'ailleurs, tous les grands hommes de ces âges reculés n'ont-ils pas eu les honneurs de l'apothéose ?

Comment ne pas trouver des allusions aux sept vaches du songe de Pharaon et expliquées par Joseph dans les faits suivants ?

L'ouvrage intitulé : *Das Todtenbuch der Egypter* (chap. XXXVIII, lig. 9), porte que dans un rituel funéraire égyptien, au chapitre des *Sept vaches*, il est question de sept vaches sacrées et du taureau, qui sont gratifiés de pains et de liqueurs de la part des vivants; dans un tableau sont figurées les sept vaches sacrées, qui rappellent d'une façon curieuse le premier songe du Pharaon de Joseph. (M. de Rougé.)

Plusieurs auteurs font mention de cette disette d'Egypte, et voici ce que l'on trouve dans le savant Abeneph, historien arabe : « Après la mort d'Osiris..., une grande famine se fit sentir sur la terre d'Egypte, de telle sorte que plusieurs Egyptiens furent victimes de ce fléau. Mais leurs prêtres, pleins de sollicitude dans cette calamité, consultèrent leurs dieux. Ils répondirent que la famine ne cesserait pas avant qu'ils ne sacrifiassent au grand dieu du feu un homme, et cela chaque année, vers le temps de l'inondation du Nil. Ceux-ci, accomplissant ce précepte de leurs dieux, la famine cessa

sur toute la terre d'Egypte, et de là naquit la coutume de sacrifier des hommes ».

Apollodore raconte de la manière suivante la disette qui eut lieu en Egypte : « Le roi de ce pays était Busiris, fils de Neptune. D'après un certain oracle, il immolait des étrangers sur l'autel de Jupiter. Car, en effet, l'Egypte avait été victime d'une stérilité pendant neuf ans. Alors Thrasius, un prophète de Cypre, abordant en Egypte, déclara que la famine cesserait, si on immolait un hôte étranger. Or, Busiris l'immola lui-même le premier et établit ensuite la coutume d'immoler les étrangers ». (Apollodore, *Rom.* 1515, p. 69.)

Quel est ce Busiris, puisque Eratosthène assure qu'il n'y eut jamais de rois de ce nom ? Mais qu'importe ? on voit qu'il y a eu une famine prolongée en Egypte dans les temps anciens, et c'est tout ce que nous voulions établir.

### IV. — La vie de Joseph et les Hébreux selon Justin.

C'est l'Egypte qui nous fournira les témoignages les plus variés du passage des Hébreux dans ce pays. Mais auparavant, recueillons les aveux des Grecs et des Romains.

Justin d'abord nous donnera le résumé de Trogue Pompée ; ses erreurs de noms et de généalogies indiquent la variété des sources. (Justin, p. 35, Elzévir, 1656.)

« Les Juifs ont pris leur origine à Damas, illustre cité de Syrie. Damasus, son premier roi, lui donna son nom. Après Damasus régna Azélus, puis Adaris. Abraham et Israël (Jacob) en furent ensuite les rois. Mais Israël, heureux de ses dix fils, eut plus de renommée que ses prédécesseurs. Il divisa son royaume en dix tribus ou principautés, et du nom de Juda, un de ses fils, qui succomba après le partage, ce pays reçut le nom de Judée. Israël voulut qu'on eût un culte pour sa mémoire, et sa part fut partagée entre tous. Joseph fut le plus jeune parmi ses frères. Ceux-ci, redoutant la puissance de son esprit, s'en saisirent secrètement et le vendirent à des marchands qui le transportèrent en Egypte. Comme il y exerçait les arts magiques avec une surprenante facilité d'esprit, le roi du pays le prit bientôt en grande considération. En effet, il était très-habile dans l'interprétation des prodiges, et établit le premier les règles pour l'explication des songes. Rien de ce qui touche au droit divin ou humain ne lui était inconnu. Sa science allait si loin qu'il sut même prévoir la stérilité des terres plusieurs années à l'avance, et toute l'Egypte aurait péri par la famine, si, sur son conseil, le roi n'eût ordonné de conserver pendant plusieurs années les vivres nécessaires. Sa sagesse et son expérience étaient si profondes qu'il paraissait inspiré dans ses réponses, non pas par l'esprit de l'homme, mais par un dieu.

### V. — L'histoire des Hébreux pendant la captivité d'Egypte, d'après les monuments anciens de ce pays.

Nous sommes loin d'avoir mis en lumière, sur cette époque si intéressante de l'histoire hébraïque, toutes les richesses que la Providence nous a

conservées. Nous pénétrerons maintenant sur le sol égyptien ; nous interrogerons les lambeaux de sa vieille histoire et les hiéroglyphes dont le voile a été enfin déchiré de notre temps. Nous insisterons sur l'histoire de Joseph et de la longue captivité des Juifs. Ici nous affirmerons avec confiance — et ce sera une des conséquences de notre travail — que la portion la plus solide et la plus claire des annales égyptiennes se trouve dans les écrits de Moïse, et qu'avant lui et peut-être longtemps après, il n'y a pas eu en ce pays trop vanté d'histoire nationale. La première et la plus ancienne source se composait des renseignements des prêtres païens, qui calculèrent avec le même aplomb les dynasties des dieux et celles des hommes. Ecoutons là-dessus le grave et savant Strabon. Il remarque qu'on se raillait de l'ignorance et de la vanité de ce peuple, lorsqu'un certain Chérémon donnait l'explication des monuments de l'Egypte, qu'il était allé visiter avec Ælius Gallus, gouverneur de cette province.

« La tradition constante, générale et immémoriale des peuples de l'Egypte », dit l'abbé Desroches (*Points fondamentaux*, p. 3, ch. II), « attribue à Joseph le superbe canal qui enrichit le Fayoum. Ce canal régularisa l'irrigation : le Barh-Youseph, qui a cinquante lieues de développement depuis Fayoum, où il aboutit, jusqu'au point du Saïd où il prend naissance, et qui en plusieurs endroits et pendant plusieurs lieues est creusé dans le roc vif, fut la cause de la culture et de la richesse du Fayoum. Le patriarche Joseph donna à ce canal immense son nom, et les siècles n'ont pu le lui faire perdre. C'est quelque chose de bien extraordinaire que toutes les populations diverses qui se sont superposées en Egypte, avec leurs idiomes divers, n'ont rien pu changer à cette tradition ; elle devait avoir la vérité pour fondement ».

Il est remarquable également que les anciens aient affirmé que Joseph était venu en Egypte sous le roi Apaph. *Sub Apaphi Joseph potestatem in Ægyptum exercuisse una omnium voce fertur*. C'était l'opinion générale (selon le Syncelle). Il est constant de même que Manéthon, comme on le verra, fasse vivre les Israélites en Egypte sous les règnes d'Anap, Assa et An. Il faut donc que Joseph et Apaph aient vécu tout d'un temps ; et on conçoit les travaux aŭ lac de Fayoum, l'irrigation et la tradition relative au roi Moeris dont le surnom était Apaph, et à Joseph. Ces réflexions sont de M. Nestor L'Hoste. (Ibid. *Points fondamentaux*.)

### VI. — M. Mariette et les souvenirs de Joseph en Egypte.

Voici un fait particulier qui fortifie ce qui précède (*Annales de phil.*, t. L, p. 243) : Lorsque M. Mariette faisait des recherches en Egypte, près du Sérapéum, les fouilles intérieures étant terminées, il transporta ses ouvriers au commencement de l'allée des sphinx ; là, il reconnut que l'endroit marqué par le docteur Lepsius comme présentant une pyramide ensablée, contenait en réalité un temple grec, que certains papyrus grecs de l'époque de Ptolémée désignent sous le nom d'Esculape. Coïncidence curieuse ! les mêmes papyrus désignent en avant de ce temple un bois d'acacias épineux, et ce bois y existe toujours !

Lorsqu'il fallut mettre, en ce point, la main à l'œuvre, M. Mariette eut à combattre la répugnance la plus marquée de la part de ses ouvriers arabes. Ce lieu était connu d'eux sous le nom d'Essign-Youcef (la prison de Joseph), et ils lui expliquèrent qu'il ne lui était pas permis d'y fouiller pour les raisons suivantes : — « Dans les temps passés », lui dirent-ils, « un certain cheik Youcef-ebn-Yakoub (Joseph fils de Jacob) a été mis en prison dans cet endroit pour certaines affaires qu'il avait eues à Memphis. Comme c'était un juste, sa prison a toujours été respectée depuis, et les chrétiens surtout l'avaient en grande vénération. Ils ont tracé des croix sur les murs, croix que nos pères y ont vues souvent. Sous terre, tu trouveras le tombeau du cheik Youcef au point où tu vois cet oualy, que nous avons construit en son honneur. Il n'est pas permis de troubler le repos d'un homme de Dieu ».

Cette histoire était bien faite encore pour piquer la curiosité de M. Mariette. Il assembla donc les cheiks de Sakkarah, et s'engagea devant eux à faire construire à ses frais un cénotaphe bien plus beau que celui qui était enterré, s'il parvenait à le découvrir. Malheureusement, il y avait en ce point une telle quantité de sable mouvant à écarter, que la fouille dut être abandonnée.

M. Mariette n'hésite pas à croire que la tradition qui lui fut transmise a quelque fondement. « Et à ce sujet il nous apprend, dit M. de Saulcy à qui nous devons tout ce récit, que parmi les Arabes de Sakkarah, la tradition des faits bibliques est pour ainsi dire vivante, et aussi juste, d'ordinaire, que je l'aie trouvée moi-même parmi les Bédouins des déserts de la Judée et de l'Arabie-Pétrée. Ainsi, dans les villages voisins du Caire, et placés sur les bords du fleuve, jeunes et vieux montrent le même point de la rive du Nil comme étant celui où Moïse enfant fut trouvé sur les eaux. Tous ensemble désignent unanimement le village moderne de Bésétein comme étant le lieu de rendez-vous que choisirent les Juifs à leur sortie d'Egypte. Ce qui est certain, c'est qu'en ce point existe toujours un immense cimetière, lieu de rendez-vous des Juifs de nos temps. Bésétein n'est qu'à une lieue du Caire, entre cette ville et Memphis, sur la rive orientale du Nil et au pied de la chaîne du Mokattam ».

Remarquons sur ce cimetière, lieu vénéré et rendez-vous séculaire des Juifs, que ceux-ci, depuis Moïse, n'ont cessé de se souvenir de l'Egypte, et l'habitent depuis plus de 2,500 ans. Plusieurs prisonniers hébreux ont dû rester en Egypte du temps de Roboam, de Sésac, et à l'époque de la grande captivité ; un grand nombre s'y réfugia avec Ezéchiel ; on ne peut donc supposer qu'ils se trompent, soit sur le lieu, soit sur l'origine nationale de ce cimetière.

Suidas (voce *Ermon*), raconte au sujet de Mercure une tradition qui est tout à fait conforme à l'histoire du patriarche Joseph : Celui qu'on appelait Mercure, du nom d'une étoile errante, pour marquer son habileté en astronomie, est l'inventeur de plusieurs métaux ; il a appris aux occidentaux la confection de l'or, de l'argent et du fer ; c'est de là que le peuple l'appelait le distributeur des richesses. C'est lorsque ses frères lui tendirent des embûches qu'il prit la fuite en Egypte dans la tribu de Cham, fils de Noé. Et comme il en fut bien reçu, il adopta les coutumes du pays. Il fut revêtu

d'or, il prophétisait l'avenir, on lui accorda des honneurs divins, à cause des richesses qu'il avait procurées. (Desroches, p. 346.)

Où Suidas a-t-il trouvé cette tradition? je ne saurais le dire, mais assurément elle vient des païens : et il n'est pas possible de ne pas y voir des traits de ressemblance avec Joseph le patriarche.

### VII. — Les sculptures du tombeau de Séthi Ier, rappelant les Hébreux.

Voici maintenant une découverte du plus haut intérêt, dont le récit nous est fait par M. Lenormant. (*Histoire des anciens peuples*, p. 332, par Desroches, édit. Migne.)

« Les Egyptiens », nous dit-il, « reproduisent les figures des différents peuples dans leurs sculptures peintes des tombeaux des rois. La plus intéressante et la plus complète de ces représentations a paru dans l'atlas du voyage de Bolzoni. Elle est tirée de la tombe ouverte pour la première fois par ce voyageur et consacrée à Séthi Ier. On peut voir dans l'ouvrage de Rosellini des figures analogues tirées des hypogées d'autres Pharaons, tels que ceux qu'on trouve désignés dans les nouveaux canons chronologiques sous les noms de Rhamsès Meïamoun, de Rhamsès V, etc. Champollion a expliqué, dans ses *Lettres d'Egypte*, l'intention qui avait conduit les Egyptiens à introduire les figures de différents peuples dans le rituel funéraire des rois. Ce tableau, dit Champollion, appartient à la troisième heure du jour, où le soleil commence à faire sentir l'ardeur de ses rayons dans toutes les parties de notre hémisphère. Voulant donner une idée de la diffusion des rayons solaires, on représenta les principales nations connues des Egyptiens, pour faire sentir la présence de l'astre qui étendait son influence sur des contrées si éloignées les unes des autres. A l'époque où le premier de ces tableaux fut exécuté, les Egyptiens venaient d'acquérir une connaissance toute nouvelle des pays étrangers. Le roi Séthi Ier, dans le tombeau duquel on a sculpté les figures des peuples, paraît être un des premiers qui portèrent les armes en Asie. Le même tableau est répété avec des variantes dans le tombeau de Rhamsès Meïamoun. Ceux de ces princes qui suivirent, continuèrent, par habitude, de faire représenter dans leurs tombeaux les portraits des races éloignées, bien que sous leur règne les Egyptiens eussent cessé de prétendre à de grandes entreprises militaires. Le tombeau de Séthi Ier (tombeaux de Biban-el-Molouk, ou vallée des rois) renferme quatre types différents : le premier est celui des Egyptiens que conduit Horus. (Belzoni, planche VI. — Rosellini, M. B. n° CLV.) On voit ensuite paraître un peuple beaucoup plus blanc que les Egyptiens, dont les yeux sont plus clairs, les cheveux encore noirs et la barbe d'un roux foncé. Ce peuple doit être d'origine sémitique. Ceux qui les suivent sont des nègres; puis viennent des hommes très-blancs, de haute taille, dont les yeux bleus, la barbe blonde et les cheveux cendrés indiquent certainement des Japétiques. Quant au nom que les Egyptiens appliquent ici aux peuples étrangers, les nègres s'appellent Nahasou; les Sémites Namou, les Japétiques Tamhou (Champollion, *Lettres sur l'Egypte*, p. 249.) On remarque que les Namou du

tombeau de Rhamsès Meïamoun différaient, non-seulement par le costume, mais encore par les caractères extérieurs des Namou de Séthi Ier. Le même nom est appliqué, dans le tombeau d'un autre Rhamsès, à un troisième peuple encore plus différent des deux premiers. Nous avons même trois types très-divers pour les Tamhou dans les tombes de Séthi Ier, de Rhamsès Meïamoun et de l'autre Rhamsès. D'après cette observation, on doit penser que le nom de *Nahasou* pourrait vouloir dire : le peuple remuant ou ceux qui portent collier, ce qui rappellerait un des traits distinctifs du costume des nègres sur des monuments Egyptiens. Les Namou seraient les peuples de la grande île, celle qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, c'est la Mésopotamie ; et encore, au lieu de cela, on peut dire : *Beau, magnifique*. Les Tamhou pourraient être interprétés par les endurcis ou les rebelles ; ce nom doit être lu Tanimehou, et ce nom a pu désigner en égyptien une multitude soulevée. L'hypogée le plus ancien de ces Pharaons, Séthi Ier, nous montre les Namou sous les traits d'un peuple encore simple et presque sauvage (Belzoni, p. 7. — Rosellini, M. B. n° 155), vivant nu, à l'exception d'une courte jupe de diverses couleurs qui s'étend depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Une espèce de bandeau ou de diadème en laine blanche relie les cheveux et se noue derrière la tête. La disposition striée et échiquetée des dessins de la petite jupe, ainsi que les longues franges qui la décorent à la partie inférieure et à la ceinture, rappellent le goût d'ornements encore appliqué dans l'Asie sémitique au tissage du coton et de la laine. Ces hommes sont évidemment des pasteurs, de simples pâtres, et le luxe des villes leur est encore étranger. Leurs cheveux noirs et leur barbe d'un rouge foncé les caractérisent presque comme les Juifs. Leur nez aquilin et leurs yeux fendus en amande, fournissent à ce même rapprochement des éléments curieux. Dans une des transcriptions du nom des Namou, un des caractères répond à l'*hostis* des latins, à la fois ennemi et étranger. (Champoll., *Gram.* p. 138.) Dans un des tombeaux postérieurs, nous rencontrons des Namou évidemment plus septentrionaux ; leur barbe beaucoup plus claire les éloigne tout à fait du type des Chamites ; le caractère du profil est tout à fait le même que celui des Namou de l'hypogée de Séthi Ier. Ils portent comme ceux-ci un diadème, mais de pourpre ; leurs cheveux, dont on n'aperçoit pas la couleur, sont entièrement enveloppés par une étoffe blanche à points bleus. Une longue tunique d'un jaune clair forme leur vêtement de dessous ; par dessus est une espèce de manteau que serre une ceinture, manteau presque semblable d'ailleurs à l'ampechonium grec, à liseré d'un jaune d'or, et présentant l'alternative d'un bleu d'azur et d'un rouge de pourpre parsemé de taches bleues. Ces Namou doivent être considérés comme des habitants de la Mésopotamie, et ils ne sont pas étrangers au luxe et à la civilisation ; on comprend l'analogie qui existe entre leurs vêtements et ceux des Mèdes et des Babyloniens (V. Ker.-Porter. *Trav.*, t. Ier, planche 27). Les Namou du troisième tombeau (Rosellini, n° 158) ont une petite jupe comme ceux de l'hypogée de Séthi Ier ; leur manteau, qui tombe perpendiculairement et qui paraît être de cuir, est attaché sur l'épaule gauche, et laisse la droite entièrement découverte. Ces hommes ont les cheveux noirs, le nez aquilin et le menton rasé ; une partie de leurs che-

veux est nattée sur la tempe, à la manière de l'Harpocrate égyptien ; ce qui dénote peut-être une intention religieuse ».

Le lecteur nous pardonnera ces détails, d'ailleurs si intéressants, afin de mieux constater que nous découvrons ici des Israélites.

On vient de voir une grande similitude entre les Namou, les premiers Namou, ceux du tombeau de Séthi Ier, et les Israélites. Il est bien clair que ce sont les pasteurs Israélites, ces ennemis et étrangers si connus des Egyptiens, que le tombeau du roi Séthi reproduit si fidèlement.

Considérons maintenant les Namou des hypogées de Beni-Hassan. Les peintures des hypogées de Beni-Hassan (Rosellini, M. B., pl. 26 et suiv.) nous font remonter dans l'histoire des Israélites au-delà de l'époque de Moïse. Les Namou se retrouvent dans un tombeau décoré ; et cette peinture et les détails avec lesquels ils sont reproduits ajoutent encore à l'intérêt. C'est M. Lenormant qui va continuer.

« Champollion trouva les noms et prénoms dans les grottes de Beni-Hassan, dans l'Egypte moyenne, à peu de distance du Delta de Sésourtésen, accompagné de ceux de trois autres souverains dela même époque. Le tombeau que décorent ces peintures est consacré à un très-riche Egyptien du nom de Nharé-Si-Neb-Opt. Les scènes nombreuses dont les parois du tombeau sont ornées, ont pour objet de donner une idée de la puissance de ce chef égyptien, du nom de ses esclaves, et de l'étendue de ses domaines. Parmi tous ces détails, on a rappelé le souvenir d'une visite que Nahré-Si-Neb-Opt avait reçue pendant sa vie. Des individus qui portent le titre de gardiens ou surveillants des Nam ou Namou (la désinence *ou*, ajoutée aux mêmes noms dans les tombeaux des rois, doit être considérée comme le signe du pluriel), lui amenèrent trente-sept individus de cette nation qu'on voit sur le monument, rendant une espèce d'hommage au chef égyptien. Les surveillants des Namou, à qui appartiennent-ils ? pourquoi ces Namou paraissent-ils devant ce chef égyptien ? ou bien pourquoi ces officiers, chargés de veiller à la garde des populations, amènent-ils une nombreuse famille devant un gouverneur de l'Egypte ? L'inscription placée en tête de la scène peut se lire ainsi : Troupe venant du nome de Stibium (c'est une poudre d'antimoine dont les femmes arabes d'Egypte se servent encore pour teindre en noir le bord de leurs paupières). Stibium était l'endroit de l'Egypte où l'on fabriquait ce cosmétique. Le mot copte a pour déterminatif particulier un œil avec une ligne noire au dessous. Le chef de la bande est un Egyptien qui porte le titre de scribe royal, ce qui tendrait à faire croire que les Namou appartenaient à l'Etat, (comme les Israélites appartenaient à l'Etat). Ce scribe s'appelait Nepheropt, et est suivi d'un autre officier du nom de Rothée. On voit ensuite commencer la série des Namou, en tête desquels se présente un homme vêtu d'une tunique assez riche, qui tient à la main une espèce de pedum, et conduit à la main une gazelle antilope. Cet individu, évidemment le plus important des Namou, se courbe en avant et paraît saluer le chef égyptien ; il est suivi d'un de ses compagnons qui conduit aussi une gazelle, et dont le costume, infiniment plus simple, rappelle celui des Namou de l'hypogée de Séthi Ier. L'inscription qu'on lit au-dessus de la tête de ces deux hommes peut se traduire ainsi : *Des Nam au nombre de 37 viennent vers*

*lui* (Nahré-Si-Neb-Opt) *du pays de Hyc*. Si l'on se rappelle le nom que portent les pasteurs israélites dans Joseph, *Hycsos*, on nous permettra peut-être de traduire : *de la terre des pasteurs*. Ceux qui ont lu Joseph contre Appion ne peuvent en douter.

« La substance des deux inscriptions que je viens de traduire, résulte d'un texte de quatre lignes, écrit sur une tablette que présente Nahré-Si-Neb-Opt devant le scribe Nepheropt. On y voit de plus que les pasteurs furent amenés à Nahré-Si-Neb-Opt l'an VI^e^ de Sesourtésen II, que Rosellini place dans la 17^e^ dynastie (B. M., t. I^er^, p. 4, n° 33). Les deux *Nam* ou pasteurs sont suivis de plusieurs de leurs compagnons disposés dans des groupes d'un effet pittoresque. Viennent d'abord quatre hommes dans la force de la jeunesse ; ils ont, comme les précédents, les cheveux noirs, le nez aquilin très-prononcé, le teint et la peau d'un brun clair ; leur barbe noire descend en pointe sous le menton comme celle des rabbins actuels ; leur vêtement consiste, comme celui du chef de la bande, en une tunique ou chemise sans manches, mais moins riche. Deux d'entre eux portent la tunique blanche, les autres l'ont ornée de bandes perpendiculaires, et alternativement blanches et rouges triées de bleu. Leurs chaussures sont des sandales, leurs armes des bâtons noueux ou casse-tête, ou une massue, arme primitive des peuples barbares, le signe qui sert de déterminatif au nom propre des individus étrangers à l'Egypte ; ici le casse-tête, placé dans la main du pasteur, devient dans l'inscription le déterminatif du nom des *Nam :* une lance et un bouclier suspendus derrière par un parozonium. Un âne suit ce groupe des quatre pasteurs ; il est chargé de paquets ou ballots dont les enveloppes sont rouges et blanches ornées de grecques bleues qui viennent se croiser par-dessus les cordes qui servent à fixer ces ballots sur la selle de l'âne. Enfin, au milieu des paquets, s'élève un instrument de musique fixé debout entre les deux charges et les têtes de deux enfants trop jeunes sans doute pour avoir supporté la route. Le nez de ces enfants est accusé d'une manière aussi énergique que chez ces pasteurs.

« Le groupe suivant, composé de quatre femmes, est précédé par un enfant qui tient à la main une espèce de javelot ; les femmes ont pour vêtement une espèce de tunique ou chemise, absolument semblable à celle des hommes, laissant de même découverte l'épaule droite, et descendant un peu plus bas, presque jusqu'à la cheville. Ces tuniques à fond rouge ou blanc sont ornées avec plus de recherche que celle des hommes qui précèdent, mais l'étoffe en paraît moins fine et moins bien tissée que l'habillement du personnage qui marche en tête de la troupe. La disposition des ornements en est variée, et on remarque entre autres le dessin d'une tunique grecque, rouge et azur. La chaussure de ces femmes consiste en un brodequin de couleur brune qui monte jusqu'à la cheville. Leurs cheveux sont répandus en boucles épaisses sur leurs épaules, et une spindonné blanche les rattache. L'analogie du costume de ces femmes avec celui qu'on remarque sur les peintures des plus anciens vases grecs avait frappé Champollion. (Voyez le vase de Tolède, Lanzi, Vas. etrusc., t. III, n° 1.) Le plus ancien costume des femmes grecques a été la tunique phénicienne ; les vaisseaux de Sidon en transportaient sur toutes les côtes de la Grèce, et le nom

même, qui chez les Grecs désigne la tunique, est oriental. Un autre âne et deux hommes ferment la marche. L'âne a, comme celui qui précède, sa charge fixée par des cordes, et de plus un instrument de musique et une lance posée horizontalement sur la selle. L'un de ceux qui le conduisent a le carquois sur l'épaule, l'arc à la main gauche et une massue ou casse-tête à la droite. Son vêtement qui ne s'étend que depuis la ceinture jusqu'aux genoux, est comme celui de son compagnon, blanc, à raies et à franges rouges. Celui-ci portant à l'épaule un objet incertain qui paraît être un bouclier, tient en marchant une cithare grecque de la plus belle forme; cette cithare, qui rappelle celle qu'on voit aux mains d'Apollon, est placée horizontalement contre le corps du musicien ; de la main qui la supporte il paraît préluder avec ses doigts, l'autre main tient un plectrum aussi exactement conforme à ceux des monuments grecs que la cithare elle-même. Cette circonstance fixa l'attention de Champollion. Il crut y voir du grec. Mais Rosellini, écho fidèle des dernières opinions de Champollion, range ces rois parmi ceux de la XVII^e^ dynastie, ainsi qu'une statue en cornaline de Sésourtésen que possédait le Louvre. Nous verrons ailleurs que la ressemblance de formes dans les arts des peuples anciens est une preuve de l'unité du foyer primitif de la civilisation ».

Nous n'avons pas reculé devant ces détails, puisqu'ils tiennent intimement à notre sujet : nous reproduisons les costumes, les instruments et les mœurs des Hébreux captifs en Egypte. Tout ce qui va suivre ne laissera aucun doute sur ce sujet.

« Ce qui nous importe », dit M. Lenormant, « c'est de remonter, par l'étude de ces monuments véritablement iconographiques, jusqu'à l'époque où les Hébreux étaient en possession d'une partie du sol de l'Egypte. Et, en effet, nous rencontrons ici les conformités les plus frappantes avec les récits de la Genèse. Les Egyptiens, chargés du soin des Nanou, comme dit l'inscription analysée plus haut, ne sont-ils pas les mêmes que les intendants des ouvrages établis sur Israël pour l'accabler de fardeaux? Les Sémites de la peinture Beni-Hassan, conduits par les Egyptiens, paraissent donc être les Hébreux en Egypte. L'inscription hiéroglyphique les désigne comme captifs. On remarque, en effet, une figure agenouillée, liée par les bras et les jambes, placée comme second déterminatif après les caractères phonétiques qui se lisent *Nam* (Rosellini, M. B., n. 26); mais il en était de même pour les Egyptiens de toutes les populations soumises. Or, ceux-ci, on les voit dans la réalité en possession de leur pécule et même de leurs armes; leur marche libre et tranquille au son des instruments éloigne toute idée de violence : il n'en serait pas de même si c'était quand des prisonniers faits à la guerre, liés par la gorge et par les coudes, sont entraînés à la suite des Pharaons vainqueurs. Le peuple auquel cette troupe appartient est donc soumise aux Egyptiens; mais comme une caste étrangère, on la laisse en possession de ses usages et de son industrie. C'est un vassal qui vit sous la surveillance du maître et produit pour son compte : en un mot, c'est la peinture parfaitement exacte de *la situation* des Hébreux pendant leur séjour en Egypte. L'on comprend qu'une pareille sujétion ait été acceptée pendant des siècles par ceux qui la subissaient, et qu'il ait fallu à la fois un

grand accroissement de population chez les Israélites et un redoublement de sévérité de la part des maîtres pour que ce contrat du suzerain et du vassal fût enfin rompu ».

« De tout ceci », dit M. l'abbé Desroches, « nous pouvons conclure que le peuple dont nous avons le portrait sous les yeux est le peuple hébreu pendant le séjour en Egypte; tout le rappelle, la conformation, le costume, la manière de vivre; il n'y a pas jusqu'à l'animal qui portait les paquets qui ne rappelle ceux qui portaient les sacs de blé des frères de Joseph ».

« On voit », ajoute M. Lenormant, « que le récit de Moïse est parfaitement exact, quand il nous montre les Hébreux formant une nation à part au milieu des Egyptiens et habitant avec leurs troupeaux la terre de Gessen, comme ils avaient habité auparavant les vallées de la Palestine. Il n'y a pas jusqu'à la tunique dont tous les individus de cette troupe, hommes et femmes, sont vêtus, qui ne puisse servir à trancher une question longtemps débattue entre les modernes, sur ce qu'il faut entendre par la tunique dont Jacob avait fait présent à Joseph, l'enfant de prédilection de sa vieillesse. Les Septante traduisent par la *tunique de diverses couleurs* l'expression hébraïque qui veut dire au propre : une tunique composée de lisières ou de pièces en forme de rubans. (Rosenmuller, *Schol.* ad h. I.) Le vêtement du chef de la troupe des Namou réunit ces deux caractères; il se distingue par la variété des couleurs, et paraît se composer de bandes horizontales cousues ensemble, comme les pièces d'un tissu de sparterie. Ces rubans de diverses couleurs dont on composait ainsi les vêtements les plus recherchés, rappellent les *laciniæ babylonicæ* que, suivant le témoignage de Pausanias, les femmes grecques suspendaient en *ex-voto* à la figure d'Hygie dans le temple de Tilane, près de Sicyone. C'est ainsi que les détails de ce tableau peuvent être allégués comme des témoins irrécusables à l'appui de l'authenticité des récits de Moïse ».

Les juifs répandus dans l'Europe septentrionale, malgré leur long séjour sous une latitude froide, ressemblent, à s'y méprendre, aux *Namou* de Thèbes et de Beni-Hassan.

Voici un second monument, reproduit aussi dans la précieuse collection de Rosellini, qui corrobore et éclaire le précédent. Il montre les Hébreux occupés aux travaux ordonnés par Pharaon, et traités durement dans les derniers temps de la captivité [1].

Rosellini s'exprime comme il suit :

« Un des sujets les plus importants figurés dans les tombeaux égyptiens, est celui qui se voit sur la planche de nos *Monuments civils*, n° 49, fig. 1, reproduisant une peinture d'un tombeau thébain et représentant la fabrication des briques. Quelques-uns des ouvriers sont occupés à transporter l'argile dans des vases, d'autres la préparent avec des pioches, d'autres tirent des briques de leurs moules et les arrangent en file, comme cela se pratique encore de nos jours; d'autres enfin transportent les briques déjà cuites et séchées en faisant une espèce de balance sur leurs épaules au moyen de

[1] Voir les planches 7 et 8, à la fin du volume.

cordes fixées aux extrémités d'un bâton recourbé par les bouts. On s'aperçoit tout d'abord que les hommes figurés dans ce tableau diffèrent des Egyptiens, et lorsque l'on considère leur teint, leur physionomie, leur barbe, on ne peut hésiter à reconnaître en eux des Hébreux, qui, réduits en esclavage par les rois de la 18e dynastie, furent contraints à fabriquer des briques. Ils portent à la ceinture le petit tablier que portent encore les Egyptiens, mais ils le tiennent replié en forme de chausses courtes ou cuissarts, qu'ils continuèrent à porter dans la suite et qui leur valut le nom de מכנסים *machnesaim*. Quelques-uns d'entre eux le portent blanc, d'autres jaune, moucheté de noir comme une fourrure. Quelques-unes de leurs coiffures, qui diffèrent de celles des Egyptiens plutôt par leur couleur que par leur forme, semblent également être de peau de bête. Quelques-uns ont les jambes et la poitrine souillées par l'argile qu'ils préparent.

« Dans les trois compartiments de ce tableau, on voit, parmi les Hébreux, quatre Egyptiens faciles à distinguer à leur contenance, leurs traits et leur teint ; deux d'entre eux tiennent un bâton à la main ; l'un est assis, l'autre debout témoigne l'intention de frapper deux Egyptiens qui partagent le sort des Hébreux ; l'un de ces derniers porte sur ses épaules un vase plein d'argile, l'autre revient de transporter des briques, rapportant son engin vide pour reprendre une nouvelle charge. D'où il résulte que l'on contraignait aux mêmes travaux, avec les Israélites, quelques Egyptiens qui y étaient peut-être condamnés en punition de quelque délit.

« Dans les deux Egyptiens armés d'un bâton, on reconnaît ces שרים *Schrim* ou chefs de corvées et נגישים *Nugsihime* ou exacteurs que le Pharaon préposa aux fils d'Israël pour les tourmenter dans leurs travaux : et la sincérité de l'artiste égyptien vient confirmer, par le geste menaçant de l'Egyptien qui fait mine de vouloir frapper, le récit de Moïse quand il dit (Exod., c. v, 14.) : *Et les préposés, que les exacteurs de Pharaon avaient préposés aux fils d'Israël, étaient frappés*. En effet, il avait été réglé que, parmi les Hébreux eux-mêmes, quelques-uns surveilleraient le travail de leurs frères, et ces préposés étaient frappés de coups par les exacteurs égyptiens. Et ce furent ces mêmes préposés qui élevèrent la voix auprès du roi, afin qu'il fît adoucir la dureté croissante des travaux et la cruauté des châtiments; mais ils n'obtinrent que des ordres plus rigoureux, accompagnés de paroles de mépris. C'est encore ainsi que s'exerce le gouvernement des Turcs sur les Arabes. Un de ces derniers est commis dans chaque village pour servir d'intermédiaire entre les ministres du gouvernement et le peuple avec le titre de *Sceich* (chef, seigneur du pays), et se trouve chargé de conduire les hommes aux travaux qui sont ordonnés, et de percevoir les taxes qu'il plaît au gouvernement de leur imposer, et il n'est pas rare de voir le sceich sous le bâton du Kaïmakan, du Kascef ou du Mamour, pour rendre compte de quelque individu du bas peuple, sauf, à lui, à prendre sa revanche sur ce dernier.

Les soupçons et la rigueur du roi d'Egypte contre le peuple hébreu augmentèrent, quand, par ordre de Dieu, Moïse et Aaron lui demandèrent la permission d'aller sacrifier dans le désert ; alors il fut ordonné de ne plus fournir la paille, qu'ils doivent désormais fournir eux-mêmes; mais ils

demeurèrent assujétis à fournir jour par jour le même nombre de briques ».

Ici Rosellini se demande si cette paille entrait dans la confection de la brique comme un liant, ou si elle servait à la cuire ; et, par la lecture du septième verset du chap. v de l'Exode qui dit : *Vous ne continuerez pas de donner au peuple la paille pour faire les briques* (ad laterificandum lateres), où la paille est évidemment désignée pour la confection, il conclut contre ceux qui pensaient le contraire. Depuis, nous avons une nouvelle preuve de l'opinion de Rosellini. Les fouilles faites à Korsabad par MM. Botta et Flandin, montrent des roseaux qui servaient de ligament entre les différentes couches de briques dans les constructions. Il y a de la similitude dans ces deux manières de construire.

Deux courtes inscriptions accompagnent le sujet : la première est placée dans la partie supérieure de la planche derrière les épaules de cet Hébreu qui, un genou en terre, semble comprimer une pioche. Mais le désordre des caractères, la forme incertaine de quelques-uns, l'absence de quelques autres m'ont empêché, dit Rosellini, de tirer un sens de cette inscription. On peut lire seulement à la fin : *Dans la région des résidences* ou *des trônes*.

L'autre inscription, placée dans la partie inférieure de la planche, se rapporte à l'Egyptien qui lève le bâton, et au-dessus de la tête duquel se trouve la légende. Les trois premiers caractères, accompagnés du signe déterminatif des verbes de mouvement, forment le mot copte *Schkt*, dérivé de la racine *Schôk*, qui renferme le *sens d'entraîner en captivité* et de *commander*.

Le tombeau où se trouve figuré ce beau sujet, lequel, par les choses qui y sont représentées, est un des plus importants de la nécropole de Thèbes, appartient à un personnage nommé Rochseré, dont le titre est : préfet du pays, gardien, préposé aux grandes habitations. Le nom, le titre et même la figure du roi Thoutmès IV (Mœris) qui se trouve dans le tombeau, nous apprennent que ce personnage de qualité vivait et exerçait ses fonctions sous le cinquième roi de la dix-huitième dynastie.

Dans la peinture que nous allons décrire, on reconnaîtra, sans pouvoir s'y méprendre, l'exécution du payement de l'impôt du blé, tel qu'il avait été établi par Joseph (Gen. XL).

« Une peinture de l'ossasif de Thèbes, nous dit M. Desroches (*Hist. des anciens peuples*, p. 381), nous représente le payement du blé ; à droite du tableau, des paniers pleins de blé attendent leur tour pour passer à la recette ; puis, à leur suite, les propriétaires humblement à genoux, la face contre terre ; devant eux, trois autres propriétaires qui, après avoir fait leur soumission à genoux, se sont relevés, ont versé leur blé en tas, et se tiennent respectueusement inclinés, une main sur le cœur, présidant dans cette position au mesurage de leur impôt.

« Le mesureur vient ensuite, admirable de pose ; il remplit gravement son boisseau, boisseau cerclé en métal comme ils le sont de nos jours. L'individu qui suit avec son balai à la main droite, rapproche des tas du propriétaire les grains qui s'en écartent, et de la main gauche tient une raclette, au moyen de laquelle il rasera évidemment la mesure, aussitôt qu'elle

sera remplie. En continuant, on voit le tas de blé du gouvernement, le tas que vient de grossir chaque propriétaire à son tour. Deux hommes sont auprès. Le premier tient ses deux mains en l'air, et compte sur ses doigts le nombre de mesures qui passent. Il a ouvert la main gauche, et deux doigts seulement de la droite ; il y avait donc sept mesures de passées. L'autre individu derrière lui tient des tablettes de la main gauche et avec la main droite inscrit probablement chaque décade de mesures versées au tas du gouvernement. Là se termine la scène, et elle est complète ; nous savons par son secours et dans le plus petit détail comment se faisait le payement de l'impôt du blé, chez les Egyptiens, et comment il avait été établi par Joseph. Une partie des mœurs de ce peuple antique ressort de ce dessin naïf, où plus un individu est haut placé, plus la taille est élevée ».

Ajoutons qu'il est possible que cette scène soit une de celles qui ont été contemporaines de Joseph, et devienne une preuve matérielle des années d'abondance et de la régularité avec laquelle les ordres de Joseph étaient exécutés dans les provinces. Sous le règne de Thoutmès III, les souvenirs de ce temps étaient vivants.

Ce n'est pas là encore la dernière scène que nous offre l'archéologie égyptienne en faveur du récit de Moïse : un autre monument nous montre des sculpteurs travaillant à un colosse.

C'est une peinture tirée encore de l'ossasif de Thèbes, et qui fait suite, dans le même tombeau, à la mesure du blé ; elle représente un carré entouré de feuillages. Ce carré figure un lac ou réservoir d'eau formé par l'inondation du Nil. Les personnages en action sont de deux sortes : les uns sont peints en rouge-brun et les autres en jaune-rougeâtre. Cette dernière teinte, jointe à des barbes pointues, à des nez bombés, à la chevelure des individus, désigne jusqu'à l'évidence les Israélites qu'on occupait, en Egypte, aux ouvrages les plus grossiers. Un Israélite, plongé jusqu'à mi-corps dans le lac, rapporte sur sa tête un pot rempli de limon ; un second, qui est sur le bord au dessous, est occupé à remplir un autre vase de la même matière ; à droite du lac, en bas, un homme courbé remue un amas de limon au moyen d'une pioche, et y mêle probablement de la paille hachée qui entrait à cette époque, comme elle entre encore aujourd'hui, dans la confection des briques crues.

On remarque encore cet homme pour un Israélite. Non loin se voit un Egyptien qui se distingue facilement par sa teinte plus foncée, sa chevelure noire et sa coupe de figure différente. Un Egyptien est assis les bras croisés, et tenant un long bâton presque vertical ; cet individu est, à n'en pas douter, chargé de conduire le travail, et d'administrer la correction aux ouvriers qu'il jugera paresseux ; ici les Egyptiens portent la chevelure longue et touffue. Les Israélites ont la tête rasée.

Les hypogées d'El-Tell, situés dans les montagnes arabiques, nous montrent aussi des objets intéressants. Ce sont, dit Nestor Lhôte qui les a décrites, ce sont des figures de captifs à barbe pointue, cheveux pendants, et à robes longues, les bras attachés derrière le dos, figures dont les Egyptiens avaient fait le type des Hycsos ; ces figures fréquentes sur les monuments de la dix-huitième dynastie, et que les Egyptiens peignaient jusque

sur les semelles de leurs sandales, on les voit aussi à El-Tell, où elles ornent la face d'un des autels dont on a parlé.

Toutes ces scènes se rapportent aux règnes qui s'écoulèrent depuis Ameshou jusqu'à Horeis; et il en est ainsi pour les faits qui vont tout à l'heure nous apporter aussi leurs témoignages. Or, de l'avis de tout le monde, c'est à cette époque que correspond la résidence des Israélites en Egypte. Après ces règnes, aucun monument ne reproduit de tableaux semblables. Ainsi, les Egyptiens eux-mêmes, quatre mille ans après les événements, viennent mettre aux mains des libres penseurs du XIX$^{e}$ siècle toute l'histoire de cette célèbre captivité, et nous donner des détails que Moïse lui-même ne nous fournit pas, mais qui s'harmonisent avec son récit de la manière la plus précise.

# CHAPITRE IV

## L'ÉPISODE DE JOB.

I. Lieu de la naissance du patriarche. — Sa demeure. — II. Les amis de Job. — III. Job rappelle les grands faits de la Genèse. — IV. Vérité, convenance, harmonie du livre de Job, au point de vue de l'histoire. — V. Tombeau de Job. — VI. Job selon les Arabes.

### I. — Lieu de la naissance du patriarche et sa demeure.

L'histoire de Job ne fait pas une partie essentielle de l'Histoire sainte, quoiqu'elle ait toujours été un livre canonique chez les Juifs comme chez les chrétiens. Il ne serait donc pas contraire à notre plan de l'omettre. Josèphe, qui a composé l'histoire des Juifs, n'en parle pas. Job est, dans l'histoire des Hébreux, un admirable épisode, mais non une partie intégrante.

Le résumé le plus complet de l'histoire profane sur Job se trouve dans un fragment d'Alexandre Polyhistor, conservé dans Eusèbe (liv. xv). Il dit l'avoir pris lui-même dans Aristée. Nos lecteurs connaissent la valeur de ces autorités. Nous citons.

« Aristée dit, dans son livre sur les Juifs, qu'Esaü, ayant épousé Bassara, dans le pays d'Edom, en eut un fils nommé Job, qui habita dans la contrée d'Ausitis, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie; ce fut un homme juste et riche en bestiaux; il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs; cinq cents ânesses laitières paissaient dans ses pâturages; il avait aussi de vastes champs de labour. Job se nommait précédemment Jobab. Dieu le tentant, il persévéra, quoiqu'il eût été plongé dans les plus grandes infortunes. D'abord Dieu fit enlever par des voleurs ses ânesses et ses bœufs; ensuite ses moutons devinrent la proie du feu du ciel qui les consuma avec les bergers. Peu de temps après, ses chameaux furent aussi emmenés par des brigands. Enfin, ses enfants moururent, la maison dans laquelle ils étaient ayant été renversée; le même jour son corps se couvrit d'ulcères. Etant donc dans la situation la plus abjecte, Eliphaz, le roi des Thémanites, Baldad, tyran de Sauchéens, et Sophar, roi des Mannéens, ainsi qu'Elious, fils de Barachiel le Zobite, vinrent le visiter; ceux-ci cherchant à le consoler, il leur répondit qu'il persévérerait dans la piété au milieu de ses adversités. Dieu ayant admiré sa longanimité, le délivra de sa maladie, et le rendit possesseur de vastes domaines. Ce sont là les paroles de Polyhistor sur Job ».

Dans ce fragment, la désignation des amis de Job et la circonstance de ses deux séries de malheurs arrivés en un seul jour indique qu'on n'a pas pris le récit dans le livre canonique de Job, et qu'il y avait d'autres Mémoires sur le patriarche. Quoi qu'il en soit, voilà un auteur contemporain

de Ptolémée, qui nous fournit la substance de cette histoire, et un païen du temps de Cicéron, qui la reproduit; c'est quelque chose de respectable comme autorité. Il en existe d'autres qui les corroborent.

« Job (*Diction. de la Bible*, au mot *Job*), dit dom Calmet, si célèbre par sa patience, son attachement à la piété, était de la terre de Hus, ou dans l'Ausite, ou Idumée orientale ».

On est fort partagé sur l'origine et sur le lieu précis de la demeure du patriarche. Mais le savant commentateur se rattache à une note qui se trouve à la fin de l'exemplaire grec et arabe de Job, et qui contient tout ce qui nous est parvenu de plus ancien sur ce vénérable personnage. Cette note se trouve aussi dans l'ancienne Vulgate latine, où l'on dit qu'elle est tirée du syriaque. Théodotion, qui était si respectueux pour l'antiquité, a conservé fidèlement cette notice dans sa traduction.

Voici ses célèbres paroles : « Job a demeuré dans l'Ausite, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie ; son premier nom était Jobab. Il épousa une femme arabe dont il eut un fils nommé Amon. Pour lui, il était fils de Zara l'un des descendants d'Esaü, et de Bosra ; en sorte qu'il était le cinquième depuis Abraham. Il régna dans l'Idumée ; et voici l'ordre des rois qui y ont régné avant et après lui.

« Balac, fils de Béhor, régna dans la ville de Dénaba ; après lui régna Job, autrement appelé Jobab. A Job succéda Asom, prince de Théman. Après lui régna Adad, fils de Barad, qui défit les Madianites dans les campagnes de Moab. Le nom de sa ville était Jéthem. Les amis de Job qui le vinrent trouver, sont Eliphaz, de la postérité d'Esaü et roi de Théman, et Baldad, roi des Sauchiens, et Sophar, roi des Miniens ».

Saint Jérôme, dans les *Questions hébraïques* sur la Genèse, fait descendre Job d'Abraham, mais sans le mettre dans la famille d'Esaü. Il le regardait sans doute comme un fils de Céthura ; mais il nous paraît plus naturel de regarder comme bien informé l'auteur du passage que nous venons de citer. Il a en sa faveur à peu près toute l'antiquité savante ; Aristée, Philon, Polyhistor, reconnaissent cette généalogie ; les anciens Pères grecs et latins ont admis et cité cette tradition, qui vient apparemment des Juifs, dit dom Calmet. En la suivant, nous trouvons que Job était contemporain de Moïse.

Voici l'exposé de ce rapprochement :

Abraham.
|
Isaac.

| | |
|---|---|
| Jacob. | Esaü. |
| \| | \| |
| Lévi. | Rahuel. |
| \| | \| |
| Amram. | Zaré. |
| \| | \| |
| Moïse. | Jobab. |

Saint Jérôme, dans les *Lieux hébraïques*, au mot Carnaïm, rapporte une tradition locale.

« Carnaïm-Astharoth, dit-il, est aujourd'hui un gros village dans un coin de la Bathanée. Il est aussi appelé Carnea au-delà du fleuve du Jourdain. On raconte que là était la maison de Job ».

D'après la remarque précédente, il faudrait, croyons-nous, chercher la maison de Job un peu plus à l'est. Mais comme ses enfants avaient plusieurs établissements à une certaine distance les uns des autres, car leurs nombreux troupeaux exigeaient de l'espace, il se peut très-bien qu'une de leurs maisons ait été à Carnaïm-Astharoth, et qu'on l'ait attribuée ensuite à Job lui-même.

Un peu plus loin, saint Jérôme, d'après Eusèbe, dit encore en parlant de *Darnaba* : « C'est la cité de Balac, fils de Béor, roi d'Edom, après lequel régna Job ».

Et il explique, comme il l'avait fait déjà dans les *Questions hébraïques* sur la Genèse, qu'en ceci il différait d'opinion avec cette tradition, non pas relativement à la destinée de la ville, mais à la succession de ses rois. Nous devons mentionner ce doute de saint Jérôme; la bonne foi historique nous y oblige, et il nous en coûte d'avoir un avis différent du sien sur une pareille matière. Mais le nombre et la gravité des autorités précédentes nous entraînent.

« Et jusqu'à ce jour, continue le même géographe, on voit un village du nom de *Damnaba*, à huit milles d'Aréopolis, pour ceux qui se dirigent sur Arnon ; et il y a encore un autre Damnaba sur la montagne de Phogor, à sept jets de pierre d'Esbus ».

### II. — Les amis de Job.

Le même auteur des *Lieux hébraïques* désigne, à la fin de son travail, « *Théman*, comme une région appartenant aux princes Edomites dans la terre Gebalitique. Elle a pris son nom de Théman, fils d'Eliphaz, fils d'Esaü, et la ville de ce nom qui commande au pays et que l'on voit encore aujourd'hui est à cinq milles de Petra, capitale de l'Arabie-Pétrée. Les Romains y ont actuellement un corps de troupes ; c'est de ce lieu que fut Eliphaz, roi des Thamnites. Il est différent d'un des fils d'Ismaël qui portait le même nom. Qu'on n'oublie pas que toute la région australe, par rapport aux Hébreux, portait le nom de *Themna* ».

Enfin saint Jérôme cite *Uz*, dans la région d'Ausitide, où Job avait pris naissance, et il ajoute qu'un des enfants d'Esaü, du nom d'Uz, lui avait donné cette appellation.

### III. — Job rappelle les grands faits de la Genèse.

Les grands faits de la Genèse sont consignés dans le livre de Job, et les témoignages qu'il fournit sont d'autant plus précieux qu'il les donne sans en avoir l'intention, par de simples allusions, ou comme des exemples qui éclairent les discours des interlocuteurs.

Eliphaz (Job, xxii, 12) désigne le déluge à ne pas s'y méprendre, lorsqu'il dit : « Voulez-vous savoir la voie des siècles anciens, la route que les hommes d'iniquité ont suivie ? Ces méchants ont été enlevés avant leur temps, lorsque l'inondation a renversé les fondements de la terre ; ils disaient au Seigneur : Retirez-vous de nous. Les justes les verront et s'en réjouiront, et l'innocent se moquera d'eux ». N'est-ce pas Noé et sa famille qui furent témoins de la vengeance exercée contre les impies ? Il ajoute : « Ceux qui sont venus après eux ont été exterminés, et un feu dévorant a consumé leur postérité ». Voilà bien les habitants de Sodome et de Gomorrhe, dignes successeurs et imitateurs des géants d'avant le déluge.

Puisque Job vivait si près de cette catastrophe, il serait surprenant qu'il n'en eût pas été question dans ses longs entretiens sur la Providence ; aussi ces terribles punitions sont citées comme des événements très-connus et récents, qui ne demandaient aucune explication. Ainsi tout se concilie et paraît naturel dans les faits de la Bible. Ailleurs, Eliphaz (Job, xxviii) insinue le même événement, lorsqu'il dit : « Une terre auparavant fertile, qui produisait une nourriture utile à l'homme, a été consumée par le feu ». Evidemment ces hommes ont connu comment cela s'était fait, et ils savaient encore l'état des lieux avant le châtiment.

Au chapitre xxvi, il est fait une nouvelle allusion au déluge, lorsque Job s'écrie : « Les géants et ceux qui vivent avec eux gémissent sous les eaux ». Les païens et les historiens profanes ont conservé ce souvenir ; ils ont dit (App., liv. ii) que Typhon était enseveli sous les eaux du lac Serban ; qu'il était (Ovide) dans la Sicile couché sous le mont Etna, dans le fond des abîmes. (Virgile, *Enéid.*, VI.)

Salomon appelle l'enfer l'assemblée des Raphaïms. (Prov., ix.) Isaïe et Ezéchiel parlent dans le même sens. (Isaïe, xix. — Ezéchiel, xxxi.)

Ce n'est pas tout. Job, comme la Genèse, indique souvent l'esprit de Dieu qui donne la vie à l'homme au commencement ; c'est le souffle du Seigneur. Il marque le premier homme et son péché par ces paroles : « Si j'ai caché comme l'homme mon péché », et dans l'Hébreu : « comme *Adam* ». Il attribue la production des êtres créés à l'Esprit de Dieu : « Son esprit a orné les cieux. (xxvi.) Son Esprit m'a fait, et par son souffle il m'a donné la vie ».

Quelles paroles remarquables pour les géologues que celle-ci : « Où étiez-vous quand la poussière se durcissait en terre ou en pierre, et que l'aride se composait ? »

### IV. — Vérité, convenance, harmonie du livre de Job, au point de vue de l'histoire.

Si maintenant nous interrogeons le livre lui-même pour lui demander son âge et les circonstances de sa naissance, nous reconnaîtrons qu'il est en même temps une peinture fidèle du temps des patriarches et un témoignage incontestable de la science et du génie des premiers hommes. Le rédacteur, en parlant de Dieu au nom des personnages en action, se sert des noms de El, Ehoha, Elohim, Saddaï. Il n'emploie le nom de Jéhovah

que lorsqu'il parle en son propre nom de narrateur, ce qui indique plutôt un personnage arabe qu'hébreu. Il appelle les Arabes Scénites des Orientaux, à la façon des Hébreux. Il dit que les tempêtes viennent du midi, l'or du septentrion ; il nomme le Jourdain comme un fleuve célèbre et rapproché. Les animaux, les plantes, les pierres précieuses, les oiseaux qu'il décrit, tout cela est connu dans l'Idumée et dans la Judée, et exact pour les deux pays. Il y a harmonie et convenance parfaite entre le récit, la contrée et l'époque où la scène est supposée se passer. Ceux qui ont cru voir dans le livre de Job des locutions empruntées aux Psaumes, aux Proverbes, etc., n'ont pas fait attention que ces ouvrages ont tout aussi bien pu faire des allusions et des emprunts au livre de Job que pour le Pentateuque. Nous regardons comme vraisemblable que Moïse, sur des notes existantes, aura traduit cette histoire pour consoler les Israélites dans les longues épreuves du désert. Quoi qu'il en soit, au point de vue de la tradition primitive, le livre nous fournit de précieuses indications. Eliphaz parle du déluge universel en disant que les méchants ont été enlevés avant le temps, lorsque l'inondation a renversé les fondements de la terre. Il a parlé des géants qui gémissent sous les eaux. Il fait des allusions à Noé, et désigne très-clairement la catastrophe de la Pentapole, lorsqu'il s'écrie : « Ceux qui sont venus après les méchants ont été exterminés, un feu dévorant a consumé leur postérité. (Job, 21.) Et ailleurs encore : « Une terre auparavant fertile produisait une nourriture utile à l'homme ». Enfin, nous avons déjà fait remarquer plus haut que Job pense sur tous ces points essentiels de l'origine des choses comme la Genèse, ce qui nous fournit le témoignage arabe pour corroborer historiquement la Bible.

### V. — Tombeau de Job.

On a montré le tombeau de Job en plusieurs endroits ; ce sont les tombeaux d'un Arabe de même nom et bien plus moderne, et celui d'un capitaine Mahométan. Mais le plus célèbre, et celui qui pourrait être le véritable tombeau de l'illustre patriarche, est dans la Trachonite, vers les sources du Jourdain, où l'on remarque, dit dom Calmet d'après Brocard, depuis plusieurs siècles, une pyramide que l'on croit être le tombeau de Job. Comme ce lieu est à distance de celui où il passe pour avoir vécu, aurait-on transporté ses restes de Théman ou de Denaba vers les sources du Jourdain? Ce ne pourrait être que par un de ces mouvements de la population assez fréquents en Orient, lesquelles, en se déplaçant, emportent tout ce qu'elles ont de plus précieux, de même que les Hébreux, d'une bien plus grande distance, rapportèrent les os de Jacob et de Joseph.

Le nom de Job se trouve dans les plus anciens martyrologes avec le titre de prophète, de saint et de martyr. Son culte est fort étendu et fort ancien chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs ont choisi le 6 mai pour faire la fête du patriarche, et ils ont été suivis par les chrétiens d'Arabie, d'Egypte, d'Ethiopie et de Russie. Les Latins font cette fête le 10 mai. C'est le premier saint de l'ancien Testament, après les frères Machabées, martyrs, à qui l'Eglise chrétienne d'Occident ait décerné des honneurs publics et religieux. On ne connaît aucun saint, dit dom Calmet (art. *Job*), entre les

patriarches et les prophètes, à qui l'on ait consacré des églises ou dédié des chapelles en plus grand nombre qu'à ce saint homme. On en voit une infinité surtout en Espagne et en Italie, et on l'invoque principalement contre la lèpre.

Voilà ce que nos recherches nous ont fourni de plus certain et de plus probable sur l'histoire de Job. L'archéologie orientale, plus avancée, nous procurera sans doute, dans l'avenir, de nouveaux renseignements. Dans une famille si puissante et si riche, il a dû exister des sépultures monumentales dont on retrouvera peut-être des débris. Job a signalé les différents modes de sépulture usités de son temps. On connaissait alors l'écriture sur le plomb et l'écriture lapidaire. Qui sait si on ne découvrira pas quelque jour un fragment de sa profession de foi sur la résurrection des morts ?

### VI. — Job selon les Arabes.

Herbelot, dans la *Bibliothèque orientale*, (au mot *Aïoub*), rapporte comme il suit la tradition arabe sur Aïoub, nom qu'ils donnent à Job : « Le Tarikhmonteckheb fait ainsi sa généalogie : Aïoub fils d'Amosch, fils de Razakh, fils d'Aïs, fils d'Isaac. On voit qu'il y a ici accord entre cette généalogie et celle tirée des vieux manuscrits orientaux, que nous avons citée précédemment, en ce qu'elle fait Job fils d'Esaü, car Aïs est le nom arabe d'Esaü.

Kondemir, qui donne à Job le titre de *Sabour*, c'est-à-dire de *patient*, raconte plus amplement son histoire, et mêle à la vérité des fables musulmanes que nous ne mentionnerons pas. La *Chronique Orientale* sur les Arabes ne parle pas de Job. Mais elle est si abrégée ! Suidas a sur Job, d'après un auteur ancien, une notice très-sensée.

# QUATRIÈME ÉPOQUE

## DE MOISE A SAUL

## CHAPITRE PREMIER

### DE LA DYNASTIE ÉGYPTIENNE DITE DES ROIS PASTEURS.

Qu'il s'agit ici des Hébreux.

Quels étaient ces rois pasteurs qu'on prétend avoir envahi et gouverné l'Egypte pendant plusieurs siècles ? L'opinion à peu près universelle des savants égyptologues est que ce furent des Arabes. Cette opinion a-t-elle été constamment la même ? Il s'en faut de beaucoup. Un des historiens les plus éclairés de l'antiquité, Josèphe, a consacré une notable partie d'un de ses livres à prouver que ces rois pasteurs ne sont autres que les Hébreux ainsi travestis par Manéthon, ou plutôt par des récits populaires en circulation parmi les Egyptiens. Eusèbe et Le Syncelle suivent Manéthon, en croyant le réformer et sans prêter attention à la controverse de Josèphe contre Appion. Mais Juste de Tibériade, la lumière de sa nation ; Clément d'Alexandrie, qui écrivait au milieu des monuments égyptiens encore debout, et qui les connaissait ; Tatien, si bien initié à la science de son temps ; plusieurs modernes, parmi lesquels Charles Lenormant, pensent comme l'historien juif.

Nous croyons que personne jusqu'ici n'a exposé cette question, d'une haute importance, sous son véritable jour. Selon nous, les pasteurs manéthoniens sont les Hébreux ; il en existe des preuves très-nombreuses, très-variées et très-saisissantes.

Nulle part nous ne les trouvons, sous un seul coup d'œil, comme nous allons entreprendre de les rassembler.

Mais auparavant, nous avons quelques observations à présenter sur la valeur de Manéthon, et sur la latitude que nous laissent les monuments égyptiens découverts jusqu'ici.

Que possédons-nous d'authentique de Manéthon ? Sont-ce ses dynasties ? Non. Nous en avons trois versions, et il est vraisemblable, sinon certain, que si nous avions l'original, il condamnerait ces trois versions. Il est visible que Jules Africain, Eusèbe et Le Syncelle ont fait un remaniement dans les dynasties, et des choix dans les chiffres, pour les adapter à la chronologie de la Bible selon les Septante.

Mais les monuments découverts ne donnent-ils pas raison à plusieurs de ces listes ?

Bien des choses manquent pour obtenir une certitude entière sur ce point. Les noms des listes de Manéthon ne ressemblent que bien rarement à ceux des monuments ; on n'a pour se guider que des convenances de chiffres dans les années des règnes, et des ressemblances de nom quelquefois bien éloignées et bien hasardées pour en faire la base d'une opinion.

Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit dans l'Etude préliminaire sur l'âge du monde, au paragraphe Egyptiens. Nous avons indiqué pour quelle raison il faut se tenir en garde vis-à-vis Manéthon.

Le savant M. de Rougé nous vient en aide, quand il dit relativement à la chronologie :

« Nous avons remonté jusqu'au moment de l'expulsion des Pasteurs. Ici nous n'entreprenons plus aucun calcul. Les textes ne sont pas d'accord sur le temps que dura l'occupation d'Egypte par ces terribles hôtes, et les monuments sont muets à cet égard. Nous ne sommes pas mieux édifiés sur la durée du premier empire, et nous n'avons aucun moyen de déterminer l'âge des pyramides ».

M. Robiou a justement remarqué que l'addition des sommes partielles des règnes égyptiens, selon les textes de Manéthon, est abandonnée dans le total des années de Ménès à Alexandre le Grand. De sorte que Manéthon n'est pas d'accord avec lui-même.

Or, au milieu de toutes ces incertitudes, de ces contradictions réelles et si multipliées que nous avons signalées ailleurs, quelque brillants que soient les résultats des recherches sur l'ancienne Egypte, l'hypothèse et le doute n'ont cédé la place à la certitude qu'à l'égard d'un petit nombre de points. Il peut se faire même que certains faits, dont on croit aujourd'hui connaître la vraie signification, reçoivent une interprétation différente par suite de nouvelles découvertes.

Ecoutons M. Brugsh dans son jugement sur cette époque : « On ne doit pas s'étonner de voir que les opinions des savants, dont les recherches pleines de critique ont touché cette curieuse époque que nous allons traiter (de la douzième à la dix-huitième dynastie), diffèrent les unes des autres d'une manière presque incompatible ». (*Histoire d'Egypte*, p. 71).

Les listes des rois dernièrement découvertes omettent un grand nombre de princes marqués dans le canon de Turin, dans celui d'Abydène et dans Manéthon. Tous sont en désaccord, mais particulièrement pour l'époque des Pasteurs. Et même ce nom de pasteur est inconnu dans l'antiquité égyptienne. Qui a parlé le premier des rois pasteurs ? C'est Manéthon, lui seul : ni Hérodote, ni Diodore, ni Platon, ni Plutarque, ni Eratosthènes, ni même les monuments aujourd'hui si nombreux n'en ont fait mention.

Nous avons perdu l'histoire d'Egypte de Chérémon ; mais nous sommes sûrs du moins qu'elle ne parlait pas des rois pasteurs. Josèphe, qui la cite avec Manéthon, lui aurait certainement attribué cette opinion. Elle désigne les Hébreux, à ne pas s'y méprendre, mais elle ne les nomme pas du nom de race royale.

Nous ajouterons qu'en embrassant l'opinion que nous allons essayer

d'établir simplement comme un fait vraisemblable, nous ne prétendons aucunement diminuer l'autorité des découvertes récentes accomplies en Egypte. Non-seulement il y a place pour notre hypothèse, mais il faut convenir que les chronographes les plus habiles sont assez embarrassés pour assigner une place aux rois pasteurs dans la série des rois. On ne sait si on est trompé par la double dynastie de pasteurs donnée par Manéthon ; on ne sait, non plus, d'où vient une autre dynastie de rois pasteurs grecs. Quoi qu'il en soit, nous cherchons la vérité de bonne foi. Le lecteur jugera des raisons nombreuses très-puissantes, à notre avis, que nous croyons avoir d'affirmer que les rois pasteurs ne sont autres que les Hébreux.

Nous possédons quatre histoires différentes des Pasteurs qui ont occupé l'Egypte : deux de Manéthon, une de Chérémon, et une de Lysimaque. Nous disons deux de Manéthon : la première qu'il a adoptée pour ses dynasties, et la seconde qu'il dit tenir d'une tradition vulgaire. (Voir Joseph contre Appion ; passim.)

Mais ces quatre histoires diverses des Pasteurs ne sont pas les seules : il en existe une encore dans les monuments d'Egypte récemment découverts. Nous en avons déjà cité précédemment une portion considérable, et nous en donnerons encore des fragments dans la suite de cette histoire. Ce n'est pas tout : plusieurs auteurs païens ont parlé dans le sens de Josèphe écrivant contre Appion. Il en est deux qui s'expriment clairement sur le même sujet. D'ailleurs, on constatera que le récit authentique de Josèphe, bien pesé, exige rigoureusement qu'on applique la dénomination de rois pasteurs aux Hébreux.

Mais hâtons-nous d'offrir le *panorama* de tous ces résumés d'histoire sur le même fait, et la lumière en jaillira, nous l'espérons.

Nous ne possédons que deux passages authentiques de Manéthon, conservés dans le premier *Livre contre Appion,* et, par une heureuse fortune, l'un et l'autre concourent à éclaircir ce point d'histoire.

Le premier exprime la pensée de Manéthon d'après les monuments ; le deuxième, l'opinion populaire.

Voici le premier :

« Nous avons eu un roi nommé *Thimaus*, dit Manéthon, sous le règne duquel je ne sais comment Dieu fut irrité contre nous ; et contre toute prévision, des hommes d'une race ignoble, venant des régions orientales, eurent l'audace de venir poser leur camp dans notre province. Ce fut sans résistance qu'ils s'y établirent puissamment, avec une étrange facilité. Ils garrottèrent les princes, et leur cruauté alla jusqu'à incendier la ville, et à ruiner les temples des dieux. Ils exercèrent un dur traitement envers tous les habitants des provinces, faisant mourir les uns, réduisant les femmes et les enfants des autres en servitude. Enfin, ils choisirent un des leurs pour l'élever à la dignité royale ; il se nommait Saltis. Ce chef vint à Memphis, et ayant rendu tributaire la province supérieure et inférieure, il mettait des otages dans des lieux choisis et fortifia surtout le côté oriental, dans la crainte que les Assyriens, qui devenaient puissants, ne conçussent le projet de venir s'emparer de leur royaume. Trouvant dans la position de Saïte une cité heureusement placée, car elle était à l'orient du canal de Bu-

baste, qui est appelé Avaris dans les anciens livres sacrés ; il la fortifia, l'entourant de murs très-élevés, et y mit une multitude de gens armés au nombre de deux cent quatre-vingt mille soldats pour en faire la garde. Saltis sortait régulièrement au temps de la moisson, soit pour recueillir du froment et lever les tributs, soit pour faire parade de son armée et inspirer de la crainte aux étrangers. Il mourut après dix-neuf ans de règne. Bæon fut son successeur et régna quarante-quatre ans. Après lui Apachnan régna trente-six ans et sept mois. Arrivèrent au pouvoir, après celui-ci : Apochis qui régna soixante et un ans, et Janias cinquante, plus un mois. Après eux, Assis gouverna quarante-neuf ans et deux mois. Voilà les six premiers rois de ce peuple. Ils furent toujours en guerre, et travaillaient à détruire radicalement la nation égyptienne. Ce peuple s'appelait Hycsos, c'est-à-dire rois pasteurs. Selon la langue sacrée, *hyc* signifie *roi*, et *sos* signifie *pasteur* dans le dialecte commun. Voilà le sens décomposé du mot *hycsos*. Quelques-uns disent que ce furent des Arabes. Dans d'autres exemplaires, j'ai trouvé que *hycsos* ne signifie pas rois pasteurs, mais *pasteurs captifs*, car lorsqu'on donne à *hyc* ce son dur, il signifie clairement *captif*, et ceci me paraît plus vraisemblable et plus conforme aux anciennes histoires. Or, tous ces rois, ceux que nous avons appelés pasteurs, et ceux qui en sont sortis, ont régné sur l'Egypte pendant cinq cent onze ans. Mais les rois de Thèbes et du reste de l'Egypte firent invasion contre les Pasteurs, et soutinrent une guerre longue et difficile. Enfin, sous le roi nommé Alès Fragmathosis, les Pasteurs furent défaits, perdirent toute l'Egypte, et furent renfermés dans un lieu nommé Avaris, ayant la contenance de dix mille arpents. Manéthon dit que les Pasteurs fortifièrent ce lieu et l'environnèrent d'une haute muraille, parce qu'il renfermait leurs richesses et leur butin. Thetmosis, fils d'Alès Fragmathosis, voulut les saisir par la force, et assiégea les remparts avec cinq cent quatre-vingt mille hommes ; mais désespérant du succès de son entreprise, il fit un traité avec eux, et il fut convenu qu'ils abandonneraient l'Egypte, et qu'ils pourraient en sortir sains et saufs. Les Pasteurs ayant obtenu ces conditions, sortirent du côté du désert, vers la Syrie, au nombre de deux cent quatre-vingt mille, avec tout leur mobilier et toutes leurs richesses ; mais ils craignaient les Assyriens qui alors dominaient toute l'Asie. Ils gagnèrent la région qui s'appelle la Judée, et y bâtirent une ville assez grande pour contenir une si grande multitude d'hommes, et ils l'appelèrent Jérusalem ».

Manéthon dit que, dans un autre livre égyptien, on appelait très-nettement captifs ceux qui sont ici nommés pasteurs.

« C'est parce que, poursuit ici Josèphe, nos ancêtres avaient l'habitude de conduire des troupeaux et menaient la vie pastorale, qu'on nommait les pasteurs. Et d'ailleurs les Egyptiens pouvaient bien les appeler captifs, puisque notre aïeul Joseph dit à Pharaon qu'il était esclave, et c'est sur l'ordre du roi qu'ensuite il fit venir ses frères en Egypte ».

Voilà mot pour mot le récit de Manéthon, auquel Josèphe a ajouté quelques observations chronologiques qui viendront en leur lieu.

Nous nous étonnons moins de voir ici l'histoire de la captivité travestie, que d'y trouver tant de restes frappants de vérité. Mais on sera

bientôt entièrement convaincu qu'il s'agit là vraiment de la famille de Jacob.

Saltis, le premier roi, se présentait tous les ans pendant la moisson du blé pour recueillir ses tributs en grains. N'est-ce pas un souvenir de l'exécution de l'ordre donné par Joseph au nom de Pharaon, et dont l'action vivante a été représentée dans les siècles indiqués ci-dessus?

Voyons d'abord les analogies entre ce récit et celui des pasteurs captifs; plus tard, elles se convertiront en identité.

1° L'histoire des Pasteurs et celle des Israélites en Egypte sont contemporaines. C'est déjà un fort préjugé en faveur de notre opinion.

2° Selon Manéthon, les Pasteurs se sont établis en Egypte sans guerre, avec une grande facilité. Un passage ancien dit même qu'ils vinrent au nombre de soixante-quinze. Or, la famille israélite était aussi de soixante-douze ou de soixante-quinze, selon saint Augustin.

3° Le nom de Pasteurs convient aux Israélites; il est l'appellation qui les caractérise en Egypte, où la vie pastorale n'était pas en honneur.

4° La dynastie des rois pasteurs, admise par les égyptologues, n'a pas de sens. Comment de simples pasteurs arabes seraient-ils venus, sans autres ressources que leurs brebis et leurs bœufs, s'emparer d'un pays aussi riche, aussi puissant, aussi aguerri que l'Egypte du temps de Thoutmès III et de Sésostris? Et pour comble d'absurdité, cet événement se serait accompli sans coup férir! Disons-le donc : Manéthon ne peut rentrer dans la raison et dans le sens commun qu'en se laissant corriger et éclairer par Moïse.

5° A deux reprises, et dans deux textes égyptiens, les Pasteurs portent aussi le nom d'esclaves; or, la servitude était la triste condition des Israélites sur les bords du Nil.

6° Tous les monuments que nous avons interrogés précédemment expliquent, redressent Manéthon, et nous disent qu'il a réellement reproduit les derniers chapitres de la Genèse.

7° Le nombre de deux cent quatre-vingt mille hommes auquel Manéthon porte les Pasteurs, est bien celui que les Egyptiens avaient pu constater, car c'est à peu près ce qui résulte du dénombrement de Moïse, en l'appliquant aux hommes capables de combattre.

8° Les Pasteurs étaient ennemis de la religion des Egyptiens, et avaient en aversion leurs temples. Les Hébreux avaient ces sentiments, et s'ils n'ont pas détruit les sanctuaires de l'Egypte, comme le dit Manéthon, ils ont fait quelque chose de semblable en pillant les vases précieux de leurs oppresseurs.

9° Les Pasteurs ont eu la permission de se retirer où ils ont voulu, et ils ont emporté leurs richesses et leur butin. C'est exactement ce qu'ont fait les Hébreux, chargés des trésors des Egyptiens et de la haine de leurs persécuteurs.

10° Les uns et les autres sont allés dans le désert d'abord, puis en Judée, et ils ont fondé Jérusalem. Ce dernier trait de Manéthon, reproduit par un grand nombre d'historiens, et puisé dans les écrits égyptiens, achève la démonstration. Il devient évident que les rois pasteurs sont les Hébreux;

ajoutez à cela que plusieurs auteurs, comme on le verra, ont nommé Moïse : — c'était un sage et un législateur. Et pour qu'il ne manque rien à l'identité des Pasteurs avec les Hébreux, Manéthon, appelant ailleurs Moïse par son nom, dit qu'il les conduisit et édifia Jérusalem. Comme ce petit anachronisme a de prix ! Si ce n'est Moïse qui fonda l'illustre cité, c'est un de ses successeurs. Que peut-on exiger de plus clair pour former la conviction ?

N'est-il pas surprenant que tant de savants, qui s'évertuent à trouver une place dans les dynasties manéthoniennes pour y mettre les rois pasteurs, n'y aient pas encore réussi ? Disons avec l'historien Josèphe et tant d'autres anciens qui ont connu les monuments, que ces Pasteurs sont les Israélites, et toutes les difficultés s'évanouissent. Ils sont en Egypte, il est vrai, mais ils n'y gouvernent pas, et ils n'empêchaient point les successions régulières des Pharaons. Nous pourrions en rester là et donner avec assurance le récit de Manéthon comme un *duplicata* de celui de Moïse. Mais le lecteur voudra bien nous suivre jusqu'au bout dans cette question d'un si grand intérêt : de nouvelles lumières viennent éclairer encore ce point historique.

Manéthon ne nous a pas seulement donné ce texte sur les Pasteurs prétendus rois. Il a une seconde version à laquelle il attache moins d'importance. Il fait cette remarque, qui est pour nous d'un prix infini, c'est qu'il a donné en premier lieu l'histoire des Pasteurs selon les témoignages authentiques des monuments officiels ; mais, dans cette seconde relation, il prend la liberté de rapporter ce qui a cours dans les fables populaires. On ne sera donc pas surpris de voir d'abord que ce récit vulgaire change un peu les temps et rapproche l'événement de quelques siècles.

Il ne faut pas demander une exacte chronologie aux traditions populaires. Il suffit que nous saisissions bien le fond commun de ces narrations et leur source identique. Donnons la parole à Manéthon ; c'est le second passage authentique de cet auteur, car le temps n'en a épargné que deux. Le commencement de ce récit paraîtra obscur, mais le jour se fera bientôt.

Manéthon met sur la scène un roi, Aménophis. « Il fut distingué par ses contemplations sur la divinité, comme Horus, l'un de ses prédécesseurs ; et un autre Aménophis, fils de Papius et prêtre, satisfit ses goûts. Ce prêtre, en effet, voulait participer à la nature divine par la science et la révélation des choses fictives. Aménophis le prêtre dit au roi qu'il verrait les dieux, s'il parvenait à purger son pays des lépreux et des autres hommes immondes. Manéthon dit que le roi, réjoui de cette annonce, fit assembler tous ceux qui étaient infirmes de corps, au nombre de quatre-vingt mille; il les envoya travailler à la section des pierres sur les côtes orientales du Nil, de même que les autres Egyptiens auxquels cette occupation était prescrite. Il y eut parmi eux quelques prêtres très-instruits atteints de la lèpre.

« Aménophis, cet homme sage et divin, craignit pour lui-même et pour le roi l'indignation des dieux, parce qu'il avait conseillé de faire violence à ces gens, et il assura que quelques-uns porteraient secours à ces hommes immondes et qu'ils se rendraient maîtres de l'Egypte pendant

treize ans ; et non-seulement il osa annoncer cela au roi, mais il laissa un livre où ces choses étaient écrites, et il connut ensuite le moment de sa mort. Alors le roi tomba dans une extrême anxiété ».

Ensuite Josèphe, qui a cité Manéthon pour la substance, le cite mot à mot.

« Le roi étant prié de désigner une ville déserte pour qu'ils y trouvassent repos et protection , leur accorda la ville d'Avaris qui était celle des Pasteurs. Or, le nom de cette ville signifie *Typhon*, selon l'ancienne théologie. Ceux-ci étant entrés dans cette cité, et jugeant cette position excellente pour tenter une révolte, se choisirent pour chef un certain prêtre d'Héliopolis, nommé Orsasiphe, et ils jurèrent de lui obéir en toutes choses. Celui-ci leur imposa d'abord pour loi de s'abstenir absolument d'adorer les dieux et les animaux qui étaient sacrés chez les Egyptiens. Or, en statuant ces choses et beaucoup d'autres qui blessaient les coutumes des Egyptiens, il ordonna de construire à grands efforts les murs de défense de leur ville, et de se préparer à la guerre contre Aménophis.

« Orsasiphe, prenant avec lui d'autres prêtres et quelques-uns des impurs, envoya une légation aux Pasteurs, qui passaient pour avoir été chassés par Thetmosis, jusqu'à la ville de Jérusalem. Ils leur firent connaître leur situation et celle des autres qui avaient été avec eux couverts d'opprobres ; ils demandèrent à ceux de Jérusalem de venir poser leur camp avec eux en face des Egyptiens ; et il leur promit d'unir leurs forces, leur faisant espérer de posséder Avaris, la province de leurs pères, de leur fournir en abondance les vivres et ce qui serait nécessaire au peuple et d'attaquer en temps opportun et réduire ce pays avec facilité. Ceux-là, comblés de joie, se mirent aussitôt en route au nombre de deux cent mille hommes, et arrivèrent peu après à Avaris. Aménophis, roi d'Egypte, ayant appris cette invasion, en fut d'autant plus frappé qu'il se souvenait des prédications d'un prêtre, Aménophis, fils de Papius. Réunissant tout le peuple égyptien, et ayant pris conseil des principaux, il fit partir en avant les animaux sacrés, qui sont spécialement l'objet du culte des prêtres, et ordonna à ceux-ci de cacher soigneusement les statues des dieux. Il confia à un de ses amis son fils Séthon, qui était aussi nommé Rhamsès, de son père Rampsé ; il était âgé de cinq ans. Et lui, s'avançant avec les autres Egyptiens, au nombre de trois cent mille hommes, au-devant des agresseurs, il n'osa engager le combat. Il craignait d'agir contre la volonté des dieux ; et, retournant en arrière, il vint à Memphis, et prenant Apis et les autres choses sacrées, il alla en Ethiopie avec tous ses vaisseaux et la multitude de ses Egyptiens. Le roi de ce pays s'empressa de se mettre à sa disposition, de recevoir tout le peuple, et de lui offrir la nourriture et tout ce qui était nécessaire.

« L'Ethiopie lui fournit des villes et villages d'habitation pendant les treize fatales années. Voilà ce qui se passa en Ethiopie. Pendant ce temps, les Hiérosolymitains s'avançant avec les impurs des Egyptiens, traitèrent si inhumainement ceux qu'ils rencontrèrent, qu'ils rendirent la vie amère à ceux qui furent témoins de leurs impiétés. Non-seulement ils incendièrent les villes et les bourgs, se livrant à des sacriléges en abattant les statues des

dieux, et mettant cruellement en pièces les animaux sacrés, mais ils forçaient les prêtres et les prophètes de ces dieux à les égorger de leurs propres mains, puis les chassaient tout nus.

« On dit qu'un prêtre natif d'Héliopolis, nommé Orsasiphe, ainsi appelé du nom d'Osiris, dieu d'Héliopolis, leur établit des lois et des règles de police; et ce prêtre, s'étant attaché à cette nation, changea son nom et se nomma Moïse. Voilà, dit Josèphe, ce que les Egyptiens rapportent de notre nation, et Manéthon ajoute, poursuit-il, qu'Aménophis descendit d'Ethiopie avec de grandes forces ; son fils Rhamsès descendit avec lui, et il avait une grande armée. Ils en vinrent aux mains avec les Pasteurs et les impurs, et il les vainquirent. En ayant tué un grand nombre, ils poursuivirent les autres jusqu'aux confins de la Syrie ».

Rendons grâces à Manéthon, cité par Josèphe, de ce qu'il nous a si bien conservé, tout en la défigurant, l'histoire des Hébreux.

Le travestissement des circonstances fabuleuses n'empêche nullement de reconnaître l'épouvantable agitation du royaume d'Egypte pendant les calamités des dix plaies. Quinze siècles après les événements, c'est bien ainsi que le peuple devait raconter ses cruelles humiliations. Comment s'y méprendre ? C'est Moïse qui est à la tête de ce peuple maudit et redouté. Il est sage ; c'est le législateur habile ; il se fait obéir de tous, il les conduit, et c'est toujours vers la Syrie qu'ils se dirigent ; ce sont les habitants de Jérusalem.

Cette histoire populaire du passage des Hébreux en Egypte diffère de la première, prise sur les monuments. Mais elle la confirme admirablement, et y ajoute tous les traits qui lui manquaient.

Evoquons à son tour l'historien Chérémon. C'est un auteur du temps d'Auguste, qui suivit Ælius Gallus d'Alexandrie dans la haute Egypte. Tzetzès nous apprend qu'il fut écrivain sacré dans ce pays. Josèphe a eu la bonne pensée de nous conserver son récit des faits que nous apprécions en ce moment, et le lecteur verra que l'histoire populaire des Pasteurs possède en lui un nouveau et utile témoin.

« Chérémon », dit Josèphe (*édit.* de Francfort, 1580, p. 892), « a écrit une histoire d'Egypte ; il débute par les mêmes rois que nomme Manéthon, Aménophis et son fils Rhamsès. Il raconte qu'Isis apparut en songe à Aménophis, l'accusant de laisser en ruines son temple abattu dans les guerres, et que le scribe sacré Phritiphauten assura que, s'il parvenait à purger l'Egypte d'une race d'hommes immondes, il serait délivré de ces terreurs nocturnes ; et lorsqu'on eut mis à part tous ceux qui étaient flétris par des impuretés et des maladies contagieuses, on les rejeta aux frontières. Ils eurent pour chefs deux scribes, Moïse et Joseph, et Joseph fut même un scribe sacré. Les noms égyptiens de ces deux hommes furent Thisitée pour Moïse, et Pethesèphe pour Joseph. Ils vinrent à Péluse et s'y mirent à la tête de trois cent quatre-vingt mille hommes abandonnés par Aménophis, et qu'il refusa d'admettre en Egypte. Les chefs résolurent avec ce peuple d'entreprendre une expédition contre l'Egypte. Aménophis n'attendit pas l'attaque et prit la fuite vers l'Ethiopie, laissant sa femme enceinte et cachée dans les caveaux des montagnes, où elle accoucha d'un fils nommé Messénès.

Celui-ci, parvenu à l'âge viril, chassa les Juifs dans la Syrie, au nombre de deux cent mille, et fit revenir d'Ethiopie son père Aménophis ».

Ainsi tous les doutes, toutes les incertitudes tombent. Chérémon apprend de la bouche même des Egyptiens que ces hommes méprisés sont des Juifs. Nous le savions dejà d'après les indications précédentes, puisqu'on nous a raconté qu'il s'agissait d'un peuple conduit par le législateur Moïse dans le désert et jusqu'à Jérusalem. Mais ici on nomme bien les Juifs par leurs noms. On affirme que Joseph, l'ancien patriarche, est un des leurs. Et, chose étonnante, dans cette histoire de Chérémon, on donne Joseph comme un scribe sacré, ce qui veut dire qu'il a été hautement en faveur dans la nation.

En outre, l'historien Lysimaque confirme ces récits par des détails encore plus clairs, plus circonstanciés et plus décisifs.

Lysimaque était d'Alexandrie. Il a composé une histoire d'Egypte, une de Thèbes, et un traité d'agriculture cité par Varron, Columelle et Pline. Cet historien change le nom des rois dans son ouvrage ; mais le fond est absolument le même. Et, sauf quelques anachronismes, c'est l'histoire de la Bible.

« Lysimaque dit (Josèphe, *contre Appion*, I, in fine) qu'au temps où Bocchoris régnait en Egypte, le peuple juif, parce qu'il était frappé de lèpre et de maladie honteuse, se réfugia auprès des temples pour mendier sa nourriture ; et comme un grand nombre d'hommes furent atteints du mal, il arriva une stérilité dans le pays. Bocchoris envoya consulter l'oracle d'Ammon au sujet de la stérilité ; on eut la réponse qu'il fallait purger les temples des hommes immondes qui les souillaient, et les rejeter dans les déserts, et qu'il fallait précipiter dans la mer les teigneux et les lépreux comme indignes de jouir des rayons du soleil ; que les temples devaient être expiés, et qu'ensuite la terre deviendrait féconde. Bocchoris ayant reçu cette réponse, fit assembler ses prêtres, offrit des sacrifices, et ensuite donna ordre de réunir les impurs et de les livrer aux soldats pour les conduire dans le désert. Mais les teigneux et les lépreux furent enveloppés de lames de plomb et jetés dans la mer ; ceux-ci étant submergés, les autres furent exposés dans des lieux déserts pour y périr. Mais ces derniers, se réunissant en conseil, avisèrent à ce qu'ils devaient faire ; et la nuit arrivant, ils allumèrent des fanaux et des lanternes ; ils faisaient la garde, et la nuit suivante ils jeûnèrent pour se rendre la divinité favorable ; et le jour survenant, un certain Moïse leur donna le conseil de suivre tous le même chemin jusqu'à ce qu'ils arrivassent à des lieux cultivés. Il leur ordonna de n'être jamais à l'avenir bienveillants envers qui que ce soit, de donner plutôt un mauvais qu'un bon conseil, de renverser les temples et les autels des dieux qui se trouveraient sur leur passage. Ces choses ayant été accueillies et convenues, la multitude prit sa route dans le désert ; et après avoir beaucoup souffert, on arriva à des lieux fertiles et cultivés. Alors, après avoir cruellement traité les habitants, renversé et brulé les temples, ils s'arrêtèrent dans la région qu'on nomme aujourd'hui Judée, et ils y fondèrent une ville du nom de *Jerosulas*, comme un commémoratif de la chose ; et un peu après, leurs forces se multipliant, ils voulurent voiler leur opprobre en changeant leur

nom. Ils appelèrent leur ville Jérusalem et se dirent eux-mêmes Hiérosolymitains ».

On le voit, l'évidence croît à mesure que s'accumulent les témoignages. Voilà quatre versions se rapportant évidemment au même fait de la captivité d'Egypte. Impossible de leur donner une autre interprétation. La première de ces relations, celle tirée des monuments par Manéthon, a déjà, isolément avec la Bible, des traits de ressemblance tels qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître les Hébreux dans les Pasteurs, comme nous l'avons constaté. Les trois autres récits reproduisent incontestablement la même histoire puisée dans les traditions populaires, comme nous l'affirme formellement Manéthon. Chose remarquable, qu'on retranche les variantes de ces auteurs, en conservant seulement les points sur lesquels tous les quatre sont d'accord, et on aura plusieurs pages de l'Exode!

Nos contradicteurs ne peuvent ici recourir à l'objection que cette histoire si bien conservée, a dû être prise après coup dans la Bible, car Manéthon écrivait avant la traduction grecque des Septante; et, d'ailleurs, il affirme nettement que des deux narrations qu'il donne, l'une a été faite d'après les monuments publics, et l'autre d'après les récits populaires.

Il suffit, au reste, de comparer ces narrations et d'en peser les expressions, pour voir que ce sont des ennemis qui ont commenté un fait très-embarrassant pour leur vanité blessée, tout en respectant le fond des événements.

Il est donc hors de discussion que ces quatre récits roulent sur un sujet identique, et qu'ils regardent les Hébreux. Mais épuisons les hypothèses. Supposons que les égyptologues persévèrent à voir une vraie dynastie de rois dans les Pasteurs; l'histoire populaire des Juifs captifs, écrite par ces trois historiens, n'en sera pas néanmoins ébranlée; et nous soutenons qu'il est impossible de lui donner une autre interprétation, puisque les faits, les noms des personnes, les lieux et toutes les circonstances sont là comme des preuves irrécusables.

Appion d'Alexandrie, l'adversaire de Josèphe, a lui-même fait une histoire des Hébreux en Egypte. L'historien juif nous en a conservé les principaux traits. Appion dit dans son troisième livre de l'histoire d'Egypte :

« Moïse, comme je l'ai appris de mes ancêtres (égyptiens), était un Héliopolitain très-instruit dans la science de son pays ». Ensuite il rappelle l'histoire des lépreux et des hommes infâmes. Le lecteur sait parfaitement la cause de ce langage. Elle venait de ce que les Hébreux exerçaient une profession méprisée par les Egyptiens, et que leur culte était antipathique à ces derniers. Comme les autres historiens, Appion place ces hommes méprisés sous la conduite de Moïse, et il ajoute une circonstance échappée aux autres écrivains : il fait monter Moïse sur le sommet d'une montagne placée entre l'Egypte et l'Arabie, et qui s'appelle le Sinaï, et raconte qu'il y demeura caché pendant quarante jours. Il rappelle l'observation du sabbat et la maladie honteuse dont les Israélites furent frappés dans le désert.

L'histoire des enfants de Jacob sur les bords du Nil était donc encore de notoriété publique au premier siècle de l'ère chrétienne. Elle s'était transmise par une tradition dont Manéthon nous montre la chaîne ininter-

rompue trois siècles auparavant. Les monuments des Namou et les autres preuves attestent qu'elle remonte, sans interruption, jusqu'au temps où les événements se sont accomplis. Et, en effet, les prodiges opérés par la main de Dieu, dans ce pays, pouvaient bien être travestis, mais il n'était pas possible qu'ils fussent oubliés.

Après cette longue discussion qu'on nous pardonnera, vu l'importance des événements sur lesquels nous sommes désormais fixés, nous savons d'une manière précise où Tacite, Strabon, Trogue-Pompée, avaient puisé leurs préjugés contre les ancêtres des Juifs : ce n'est point dans la Bible, évidemment, mais dans les histoires égyptiennes.

Ces nombreux témoignages, pour la première fois rapprochés, s'interprètent et s'éclairent mutuellement ; il nous semble que, tous réunis, ils jettent un jour bien vif sur le second livre de Moïse, l'Exode.

Encore une fois, comment se fait-il que ni Hérodote, ni Diodore de Sicile, qui avaient été sur les lieux interroger les monuments, les écrits et les prêtres égyptiens, n'aient pas dit un seul mot de la dynastie des Pasteurs ? Bien plus, ils ne font aucune mention de dynasties, et sont perpétuellement en opposition avec Manéthon. Cela prouve que l'idée de travestir les Israélites en rois pasteurs est une idée moderne, par rapport à l'histoire d'Egypte.

Diodore de Sicile, en particulier, dit des Juifs (Fragm. 40), qu'ils étaient étrangers en Egypte, et qu'ils étaient haïs des indigènes à cause de leur culte. Ce qui est conforme au texte de la Bible (Genèse, XLVI, etc.), où Joseph avertit ses frères que les Egyptiens ont des antipathies pour les pasteurs de brebis ; et lorsqu'il offre un banquet à ses frères, ni lui, ni les Egyptiens qui sont avec lui, n'y prennent part, à cause de l'opposition des cultes. Les Juifs sont donc les seuls étrangers que Diodore ait vus en Egypte dans ces temps reculés.

Lysimaque, cité tout à l'heure, dit très-clairement que, mille sept cents ans avant lui, les Juifs sortirent d'Egypte, qu'ils se retirèrent par le désert, et parvinrent dans la région appelée la Judée, où ils se fixèrent. Strabon avoue que ce fut à cause du culte abominable des Egyptiens, que Moïse sortit d'Egypte avec les Israélites pour s'en aller dans les lieux où est Jérusalem, où il s'établit. Appion, Sénèque et Gellius nous les montrent sortant du même pays et s'arrêtant, sains et saufs, dans la Judée. (V. Desroches, p. 417.) Appion, auquel on peut associer Sénèque et Gellius, dit des Juifs : « Ils arrivèrent heureusement dans le pays de Judée, et le jour de leur arrivée fut appelé *Sabbat* ». Hécatée d'Abdère est plus explicite : « Une grande partie du peuple », dit-il, « fut rejetée dans la terre qu'on appelle Judée, alors déserte, non loin du royaume d'Egypte. Le conducteur de cette colonie fut un certain Moïse ; c'était un homme excellent par sa sagesse et son courage. Après s'être emparé de ce pays, il y fonda des villes, et entre autres Jérusalem, aujourd'hui très-illustre ; il y bâtit un temple qui est en grande vénération ». Tous ces textes, qui se soutiennent et s'éclairent les uns les autres, forment une réunion d'autorités décisives contre ceux qui refusent de voir les Israélites dans les rois pasteurs. Tous ces auteurs n'avaient aucune notion du roman des rois pasteurs. Ils ont connu les faits véritables. Ce furent les

Hébreux qui sortirent d'Egypte, dix-huit siècles avant Jésus-Christ. Nulle part il n'est question d'un autre exode. Manéthon a été induit en erreur par de faux récits, lorsqu'il a travesti les Hébreux en une dynastie de pasteurs. Heureusement, il nous fournit lui-même sa propre réfutation dans son *histoire populaire*. C'est là, non-seulement le sentiment de Josèphe, mais celui de Juste de Tibériade, la lumière des Juifs de ce temps-là. C'était le sentiment de Tatien (*Adv. Græcos*) et de Clément d'Alexandrie (*Strom.*) Les rois pasteurs et les Israélites étaient donc un seul et même peuple. Le fond du récit, comme les autorités anciennes, le démontrent. Suivant Plutarque, c'était encore le sentiment d'un grand nombre d'anciens : on voit par mille indices que l'histoire de Typhon, dans beaucoup de ses phases, n'est que l'histoire des Hébreux, et se confond avec le souvenir à la fois si redoutable et si profond des Pasteurs. Voici les paroles de Plutarque (*De Iside*, 28) :

« Et quant à ceux qui disent que Typhon, après la bataille perdue, s'enfuit sept journées dessus un âne, et que s'étant ainsi sauvé, il engendra des enfants jérosolimiens et judéens, il est tout manifeste qu'ils veulent tirer à toute force les histoires des Juifs en cette fable ».

Dans cette fable, en effet, les Israélites sont devenus un mythe, mais un mythe commémoratif de l'histoire : cette marche à travers le désert ; ces sept jours qui s'appellent la solennité du sabbat ; l'âne, image du peuple pasteur ; enfin Jérusalem et le peuple Juif, qui sont la fin et le but où tout aboutit, c'en est assez pour attester que ceux dont parle Plutarque avaient bien quelque raison de voir ici l'histoire des Juifs. Ce sont les données de Manéthon nous arrivant par un canal encore plus corrompu.

Terminons par ces paroles de Théophile (*Ad Autolic.*, III) :

« Manéthon a écrit bien des inepties en faveur des Egyptiens, et des blasphèmes contre Moïse et les Hébreux. Il a supposé que les pasteurs avaient été chassés d'Egypte à cause de la lèpre ; et en appelant ces Pasteurs ennemis des Egyptiens, il n'a pas pu rendre un compte exact du temps. C'est, pressé par la vérité, qu'il les a appelés Pasteurs. En effet, ils étaient réellement pasteurs en Egypte, nos ancêtres qui sont demeurés si longtemps en ce pays, mais ils n'étaient point lépreux ».

Nous devons répondre à une objection contre l'interprétation donnée au premier récit de Manéthon. De savants égyptologues nous parlent souvent de ruines faites par les rois pasteurs. Ne sont-ce pas là des témoignages certains de leur occupation et de leur puissance funeste à l'Egypte?

Nous avons à examiner ici une double question : 1° Ces ruines sont-elles réellement telles qu'on le prétend ? Et, en second lieu, a-t-on des raisons décisives de les attribuer aux Pasteurs ?

Voyons ce que les monuments découverts jusqu'ici nous apprennent de certain sur ces deux points. Les monuments ne sont recevables contre nous que s'ils offrent des preuves directes, précises, irrécusables. Lorsque deux ordres de faits sont en présence, et qu'on en veut tirer des conclusions opposées, ce sont les opinions qui ont le moindre degré d'évidence qui doivent céder, à moins qu'on ne trouve un moyen terme pour concilier les divergences.

L'objection tirée des dévastations n'a aucune valeur en soi. Il est facile

de constater la mutilation et la ruine des monuments anciens ; mais il faut indiquer un moyen de découvrir avec infaillibilité la main qui les a faits.

Oui, il y a de grandes dévastations sur la terre d'Egypte. D'abord, c'est le temps qui est le plus grand coupable, et depuis quatre mille ans il a eu le loisir de saper ou défigurer les plus solides constructions des hommes. Cambyse et son armée si violente ; l'occupation des Perses, pratiquant la religion de Zoroastre, si antipathique à celle des Egyptiens, n'ont-ils pas dû multiplier les excès et les ruines ?

Nous avons des récits authentiques sur les déprédations commises par ces durs vainqueurs. Comment distinguer leurs ravages de ceux qu'on voudrait attribuer à d'autres, ou de ceux que le temps fait chaque jour ? Et les Ethiopiens, dans leurs terribles guerres contre leurs voisins, sont-ils irréprochables ? ont-ils dû montrer beaucoup de respect pour les vaincus ? Et les cartouches royaux, étalés avec ostentation sur les parois des temples, devaient-ils leur être bien chers ?

On ne peut, en effet, arguer que les cartouches contenant les noms des rois ont été martelés. On en trouve du xv<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire bien postérieurs aux Pasteurs, qui ont subi cette mutilation. (V. Brughs, *Histoire d'Egypte*, t. I<sup>er</sup>, p. 172-181.)

Ces considérations ôtent toute certitude au sujet des dévastations qu'on prétendait attribuer aux rois pasteurs.

Mais arrivons à la deuxième question : Quel est l'état réel des ruines de l'ancienne Egypte, à dater de la dix-septième dynastie jusqu'à Ménès ?

Quels sont donc les monuments qu'auraient détruits les Pasteurs ? Sont-ce les temples ? Nous pourrions dire, la Bible à la main, comparée avec les histoires contemporaines des autres peuples, qu'à cette époque reculée il n'existait aucun temple dans le monde ; nous mettrons cette vérité hors de doute. Du temps d'Abraham et de Joseph, l'idolâtrie ne faisait que commencer ; il y avait des idoles des hauts lieux, et des endroits consacrés à de faux dieux, mais pas encore de temples. Moïse signale les cérémonies et les objets appelés tables, servant au paganisme ; il nomme tout ce qu'il faut détester, mais il ne parle jamais de temples. Arnobe nous dit que c'est Phoronée, Egyptien, ou Mérope, qui furent les premiers constructeurs de temples, et son opinion a le meilleur garant possible : il ne fait que citer Varron. Nous le savons, on montre le temple dédié au Dieu Phta, qu'on dit être du temps de Ménès ; mais qui nous assure qu'il n'est pas antidaté ? (V. Desroches, p. 406 et 407.

Les monuments découverts, dit M. Desroches, donnent un démenti formel à la ruine de l'Egypte que Manéthon attribue aux étrangers. On compte par centaines les grottes, les tombeaux, dont une partie date des temps antérieurs à ce qu'on appelle la dix-huitième dynastie, du temps de ces étrangers et des temps plus anciens ; plusieurs pyramides, sinon toutes, ne sont pas moins anciennes ; et tous ces monuments ont été conservés des siècles même après celui des étrangers, avec une inconcevable fraîcheur ; il y a vraiment égalité de conservation, situation pareille dans tous ces monuments, à les voir dans leur ensemble ; les vieux tombeaux de Giseh, de Sakkarah, de Beni-Hassan et d'Elithia, n'offrent pas de traces de dévastation

reculée ; l'archéologie n'a pu trouver des ruines de temples faites par les guerres ou attribuées à de grandes commotions politiques, excepté les ruines causées par Cambyse ; les deux temples d'Héliopolis furent détruits par ce monarque persan ; quatre obélisques, qui décoraient ces temples, subsistèrent longtemps après. L'archéologie trouve bien quelques ruines du temps de ces rois de Perse, mais du temps de Moïse aucun. M. de Rougé convient de ceci avec bonne foi : « Tout temple subsistant actuellement en Egypte », dit-il, « est postérieur à cette période ».

L'archéologie n'indique pas non plus une seule ruine de ville ou de province du temps de ces étrangers. Les obélisques ont survécu aux injures du temps. A Thèbes, des colonnes monolithes qui portent les cartouches de Sésourtésen Ier, marquent la place des édifices élevés par ce roi, où s'élevèrent plus tard les immenses constructions de Karnac ; ces édifices et ceux de plusieurs autres villes furent remplacés, comme on le voit dans les monuments d'*Horus*, par des ouvrages plus remarquables ; mais aucun souvenir, aucune indication de ruines faites par des commotions politiques. Les colosses de Sésourtésen Ier, premiers monuments de Thèbes, sont parvenus jusqu'à nous. Les riches tombeaux de Béni-Hassan sont bien conservés avec leurs colonnes à seize pans cannelés, ornés d'architraves et de denticules. Dans ces anciens temps, la statue colossale et l'autel de granit rose des deux Sevek Otp embellissaient aussi Abydos; ils furent respectés. Une grande stèle en pierre calcaire, celle d'Enentef, peut passer pour le chef-d'œuvre des stèles funéraires. Comment donc ! les étrangers respectèrent tous ces monuments : pas un seul n'a été renversé, pas même profané par eux; et on viendra nous dire qu'ils ont incendié et détruit les temples et les villes ! A qui pourrait-on le faire croire? Et les belles stèles des Aménemhès, et toutes celles que nous avons mentionnées, comment auraient-elles pu échapper au milieu d'un incendie général? Nous pensons que s'il est un fait constaté par les monuments en Egypte, c'est qu'il n'y a eu aucune ruine causée par ces étrangers ; c'est qu'ils n'étaient pas guerriers. (Desroches, p. 407.) Manéthon lui-même, par une heureuse contradiction, nous avoue au début de son récit, que les Pasteurs sont entrés en Egypte sans violence et sans coup férir ; ce qui serait un prodige inexplicable, à moins qu'on n'admette que c'est la famille de Jacob. Car il n'y a pas une seule pierre en Egypte qui parle des guerres de ces étrangers, et nous en avons vu un grand nombre qui nous peignent leurs mœurs, leurs habillements et leur servitude.

MM. Layard et Oppert nous montrent les traces sensibles de l'incendie qui a ravagé la superbe Babylone, et ces signes confirment l'histoire. Qu'on nous explique comment rien de semblable n'apparaît en Egypte à la suite des Pasteurs. C'est qu'il s'agit d'un peuple paisible, persécuté au lieu d'être persécuteur.

A Abydos, il y avait des *memnonia*, genre d'édifices funéraires et religieux, édifices construits dans le quartier des tombeaux, comme à Thèbes ; et, en ces villes, tous ces monuments furent conservés. Les grottes, les hypogées qui fourmillent en Egypte sur une étendue de près de cent cinquante lieues, contenaient des autels, et c'étaient les lieux de culte des

Egyptiens avant les Thoutmès, comme chez les Hébreux qui, du temps de Moïse, n'avaient que des autels. Eh bien ! on ne trouve pas dans ces hypogées une seule ruine faite avant les Thoutmès. Qu'on réunisse maintenant par la pensée tout ce que nous avons fourni de preuves pour attester que les rois pasteurs étaient vraiment les fils d'Abraham, et on conviendra, nous en sommes sûr, que notre démonstration est pleinement satisfaisante.

Dans un autre chapitre, nous avons prouvé que les fameuses dynasties Egyptiennes, telles que les a données Manéthon, sont de la fabrique de cet historien, et que, même en admettant leur réalité, on n'y trouve point de place pour les rois pasteurs. C'est ce qu'ont constaté Letronne et Champollion.

Si les rois pasteurs ont réellement occupé en conquérants une bonne partie de l'Egypte, ou possédé comme suzerains ce pays tout entier avec les intentions malveillantes qu'on leur prête si libéralement, comment se fait-il que les rois qui ont précédé la XVIII<sup>e</sup> dynastie ont réellement exercé leur puissance sur toute l'Egypte, dès le règne d'Ahmès, aussi bien que la XVIII<sup>e</sup> dynastie, les Aah Otp, les Ra-Skenen, les Ameshou ? Comment Thoutmès III aurait-il laissé ces monuments d'un bout de l'Egypte à l'autre ? pourquoi n'est-il nullement question sur tous ces monuments de la domination des conquérants barbares, pendant tous ces règnes, ni après ? (Desroches, p. 418.)

Voici un nouvel embarras pour les partisans des rois pasteurs. Le roi Ameshou est déclaré dans ses cartouches roi de toute l'Egypte ; de plus, il s'empare de Tanis, la capitale des Israélites ; et pourquoi pas de Memphis, capitale des rois envahisseurs, selon Manéthon ? Après, il fait une expédition en Arabie et y prend la ville de Schaxhana ; en un mot, les principaux événements de ce règne sont détaillés dans une inscription d'Ahmès fils d'Avana, à Elithia, dont elle célèbre l'empire universel et la gloire. Cela ne rend-il pas impossible la présence des pasteurs conquérants ? Nous en demeurons là pour le moment. Les pièces justificatives compléteront les renseignements. Nous avons bien le droit de dire avec Josèphe l'historien, avec Clément d'Alexandrie, et tant d'autres savants de l'antiquité, avec MM. Lenormant et Desroches parmi nous, que l'histoire des rois pasteurs, telle qu'elle est donnée par Manéthon, est l'histoire légèrement défigurée des Hébreux.

## CHAPITRE II.

### DÉLIVRANCE DE LA SERVITUDE.

I. Moïse et les Hébreux selon Justin. — II. Moïse et les Hébreux selon Tacite. — III. Moïse et les Hébreux selon Strabon. — IV. Moïse et les Hébreux selon les Wolofs. — V. Moïse et les Hébreux selon les traditions recueillies par Suidas. — VI. Moïse et les Hébreux selon Artapan. — VII. Moïse et les Hébreux selon Démétrius. — VIII. Moïse et les Hébreux d'après les monuments égyptiens. — IX. Remarque sur Memphis et sur Ramessès. — X. Témoignages de la géographie.

#### I. — Moïse et les Hébreux selon Justin.

Justin, dont nous avons déjà cité le témoignage à l'égard de Joseph, nous parle également de Moïse. Voici comment il s'exprime sur le grand législateur (Justin, p. 23) :

« Moïse fut le fils de Joseph. Il était remarquable non-seulement par une science héréditaire, mais encore par les grâces de sa personne ; mais les Egyptiens étant atteints de la lèpre, ils le chassèrent, avec tous ceux qui étaient frappés de ces plaies, hors des limites du royaume, de peur que la contagion ne fît plus de ravages. Moïse devint le chef des exilés, il enleva les vases sacrés des Egyptiens ; les Egyptiens voulurent les leur arracher par les armes, mais de cruelles tempêtes les forcèrent à rentrer dans leurs demeures. Ainsi Moïse regagna le pays de Damas, son antique patrie, et séjourna sur le mont Sinaï. Il n'y parvint qu'à grand'peine, épuisé avec son peuple par un jeûne de sept jours ; et ce septième jour fut à jamais consacré par un jeûne et sous le nom de Sabbat, parce que ce jour heureux avait terminé leur jeûne et leurs misères. Comme ils se souvenaient d'avoir été chassés d'Egypte par la crainte de la contagion, de peur d'être odieux aux naturels du pays, ils évitaient toute communication avec les étrangers ; et ce qui fut établi par ce motif, passa insensiblement dans les mœurs et se perpétua par des motifs de religion.

« Après Moïse, Aaron, prêtre de la religion Egyptienne, fut déclaré roi. Dès lors s'établit la coutume que la royauté et le souverain pontificat fussent réunis dans la même personne, et il est à peine croyable jusqu'à quel point ils augmentèrent leur puissance dans l'exercice de la justice ainsi consacrée par la religion ». (Justin, liv. XXXVI, chap. 2.)

Tel est le fameux passage de Justin. Que n'avons-nous les développements qu'y avait ajoutés Trogue-Pompée !

Le lecteur aura remarqué d'abord la parfaite succession chronologique des faits. Cette version paraît tirée des archives et des traditions égyptiennes. C'est le fond de ce que Manéthon raconte des Pasteurs, que nous croyons être les Israélites. Les plaies d'Egypte, le passage de la mer Rouge ne sont pas avoués, sans doute ; mais ces faits percent involontairement sous l'hésitation et même sous l'obscurité des expressions de l'historien. Ce sont bien les événements de la Bible racontés par l'orgueil national blessé des vaincus,

qui veulent cacher leur défaite. Il n'y a pas jusqu'à la mention de la maladie contagieuse, l'horreur de la lèpre, cause de l'exil de ces hommes abhorrés, qui n'aient leur signification. Il est clair que ce récit doit être de provenance égyptienne.

II. — Moïse et les Hébreux selon Tacite.

Tacite a donné une plus large place dans ses écrits aux préjugés contre les Juifs. Ce n'est que justice de déclarer qu'il a montré une profonde ignorance et une impardonnable légèreté en parlant de ce peuple, dans son chapitre deuxième du cinquième livre de ses *Histoires*.

Mais ce peu qu'il a su des Hébreux, il ne l'a pas puisé dans les auteurs de la nation. Une chose cependant chez lui a du prix à nos yeux, c'est que souvent ses traits satiriques contre les Juifs ne font que mieux ressortir certains points d'histoire. Qu'on efface des chapitres 4 et 5 quelques expressions outrées, dictées par la prévention ou défigurées par l'ignorance, et on aura un tableau ressemblant et vrai de l'état des Hébreux, de leur législation et de leurs croyances.

« Moïse, pour maintenir et gouverner ce peuple, lui donna des rites nouveaux et opposés à ceux des autres mortels. Chez eux est profane ce qui chez nous est sacré, et par conséquent permis ce qui chez nous est criminel ». Nous omettons ici ce qu'il dit du simulacre de l'âne ; plus bas il se déjugera. « Ils égorgent le bélier, comme pour insulter à Hammon, et immolent aussi le bœuf que les Egyptiens adorent sous le nom d'Apis ; ils s'abstiennent du porc en mémoire de la persécution qu'avait jadis attirée sur eux la lèpre à laquelle cet animal est sujet. Des jeûnes fréquents rappellent la longue famine éprouvée autrefois, et leur pain sans levain le blé qu'ils pillèrent. Le septième jour est dû au repos, disent-ils, parce que ce jour termina leurs peines ; plus tard, cédant aux charmes de la paresse, ils ont aussi consacré la septième année à l'oisiveté. Suivant d'autres, c'était en honneur de Saturne, soit que les principes de leur religion viennent des Idéens, qui furent chassés avec Saturne et fondèrent leur nation, soit parce que des sept planètes qui fixent les destins des mortels, la plus élevée dans le ciel et la plus puissante est celle de Saturne, et parce que la plupart des corps célestes exercent leur action et achèvent leur cours par nombre septenaire ».

Comme Tacite, ordinairement si juste et si profond, manque de sens ici ! Imagine-t-on un peuple laborieux et foncièrement agriculteur, tel que le peuple juif, atteint d'une maladie de paresse tous les sept ans, et cela pendant un an entier, au risque de mourir de faim ! L'ascendant de la religion seule, et l'intervention divine telle que l'explique Moïse, peuvent rendre raison d'un phénomène si étrange ; aussi, en parlant de Saturne, Tacite rentre un peu dans cet ordre d'idées. Mais laissons-le continuer.

« Ces rites, de quelque manière qu'ils se soient introduits, ont pour appui *leur antiquité* ».

Ecoutons maintenant la déclamation sans preuves.

« Les autres institutions sinistres, dégoûtantes, ont été fondées par leur dépravation ; car tout ce qu'il y a de plus infâme, venait, au mépris du culte de ses pères, entasser chez les Juifs ses offrandes et ses dons. (Ces ca-

lomnies ne se discutent pas, le lecteur distinguera facilement le vrai du faux.) Ajoutez qu'entre eux la fidélité est inébranlable, la compassion active ; mais pour tout autre, ils n'ont que haine et inimitié. (Ce trait est bien juste ; il marque la séparation profonde entre le monothéisme et le paganisme. Voilà ce qui met un bandeau sur les yeux de Tacite et lui fait dire la vérité sans le savoir.) Ils mangent seuls, couchent seuls, et, quoique très-adonnés au libertinage, s'abstiennent de tout commerce avec les femmes étrangères ; entre eux rien d'illicite. Ils ont institué la circoncision pour se reconnaître à cette particularité. Ceux qui adoptent leur religion, s'y soumettent de même. Les principes dont ils sont imbus tout d'abord, c'est de mépriser les dieux (faux), de renoncer à la patrie, de ne compter pour rien père, mère, enfants, frères. Toutefois, ils s'occupent d'augmenter leur population, car chez eux il est défendu de faire mourir un nouveau-né (quel aveu de leur supériorité !), et ils croient que les âmes de ceux qui ont péri dans les combats ou les supplices sont immortelles. De là leur désir de se reproduire, et leur mépris de la mort. L'usage d'enterrer les morts au lieu de les brûler leur vient des Egyptiens ; ils ont comme eux l'inquiétude et la persuasion d'un enfer ; quant aux choses célestes, ils diffèrent. Les Egyptiens adorent les animaux et les effigies qu'ils ont fabriquées. Les Juifs ne reconnaissaient qu'un Dieu, et par la pensée seulement. Ils disent que ceux-là sont profanes, qui, avec des matières périssables, forment des divinités à l'image de l'homme ; que leur Dieu est le Dieu suprême, éternel, immuable, impérissable. Aussi ne souffrent-ils aucun simulacre dans leurs villes, et bien moins dans leurs temples ; ils refusent cette adulation à leurs rois, cet honneur aux Césars. Mais comme leurs prêtres chantaient au son de la flûte et des tymbales, étaient couronnés de lierre, et qu'on trouva une vigne d'or dans leur temple, on a pensé qu'ils adoraient Bacchus vainqueur de l'Orient. Ces rites n'ont aucun rapport, car Bacchus institua des cérémonies brillantes et joyeuses : le culte des Juifs est ignoble et absurde ».

Ce passage, tout chargé de couleurs fausses, n'en peint pas moins les mœurs et la législation de Moïse ; il nous montre la pratique de cette étonnante législation, observée sans interruption pendant deux mille ans depuis Moïse jusqu'aux Antonins, et cela, de l'aveu formel de Tacite. Ses sarcasmes mêmes sont souvent des témoignages énergiques de la grandeur et de la sagesse des Juifs.

### III. — Moïse et les Hébreux selon Strabon.

Un passage de Strabon complétera les aveux des deux auteurs précédents. Nous le rapporterons ici, parce que ces trois historiens ont donné chacun à leur manière un tableau abrégé de l'histoire des Juifs, en prenant pour point de départ la sortie d'Egypte, et Moïse le législateur de la nation. C'est donc bien en cet endroit qu'il convient de faire parler ces graves auteurs, Justin, Tacite et Strabon.

Strabon, comme toujours, offre des renseignements assez exacts, vu les facilités qu'il a dû rencontrer pour s'éclairer. Il n'y a qu'un seul trait à retrancher.

« Au sujet du temple de Jérusalem (liv. XVI, p. 162), il est une tradi-

tion qui porte que les Egyptiens sont les ancêtres de ceux qu'on appelle Juifs. Car Moïse, qui avait été un des prêtres d'Egypte, avait obtenu la possession d'une certaine partie du territoire; mais ne pouvant supporter les institutions égyptiennes, il émigra dans la Judée. Un grand nombre de ceux qui attachaient de l'importance aux choses divines émigrèrent avec lui. Il leur démontrait combien leurs doctrines étaient erronées, en donnant aux dieux des figures d'animaux et de bêtes sauvages, et les Grecs n'étaient pas plus sages en leur attribuant des forces humaines. Il leur enseignait que cet être seul était Dieu qui nous renferme en lui-même, et avec nous la terre, la mer, le ciel et le monde que nous appelons la nature; qui osera lui donner une figure qui ressemble à l'être humain? Il convient donc de repousser toute représentation matérielle, de lui élever un temple digne de lui et de l'adorer sans figure sensible. On doit attendre de lui des bienfaits, et une spéciale protection, surtout si on vit avec pureté, intégrité, en toute justice; mais ceux qui s'écartent de cette voie n'en ont rien à espérer. En leur tenant ce langage, il obtint un grand nombre d'adhésions, et conduisit ceux qui s'étaient attachés à lui dans le lieu où est aujourd'hui Jérusalem. Il l'obtint facilement, car ce territoire n'est pas de nature à exciter l'envie, et ne devait pas être un sujet de contention. C'est un lieu pierreux, arrosé, il est vrai, par des cours d'eau, mais il est environné de terres stériles et desséchées jusqu'à la longueur de soixante stades. Le but de leur conquête était d'établir un siége pour le culte de leur Dieu et pour leurs cérémonies sacrées. Il leur permettait l'établissement d'un culte et de sacrifices qui ne seraient onéreux ni par la dépense, ni par l'invention, ni par rien de répugnant. Moïse excellait dans ce genre de constitution, et il jeta le fondement d'un empire qui a eu de la puissance, car les nations limitrophes, attirées par ces espérances, et se familiarisant avec ces coutumes, s'attachèrent à lui. Pendant un espace de temps assez long, ses successeurs respectèrent ses lois, parce qu'ils se conservèrent justes et religieux. Ensuite la superstition et la tyrannie caractérisèrent quelques-uns de ceux qui montèrent au souverain pontificat. C'est de là que prit naissance l'abstinence de certaines viandes, qui dure encore aujourd'hui, et la circoncision qui est encore une de leurs pratiques ».

Il faut convenir que ce tableau de l'établissement des Hébreux et de leur législation, pour être puisé à une source étrangère, est au fond très-fidèle dans ses grands traits.

On le voit : tout l'univers était rempli du souvenir de cette prodigieuse transmigration des Hébreux et du culte nouveau qui devint le caractère distinctif de ce peuple.

Diodore de Sicile n'a que quelques paroles, mais elles sont précieuses. « Les Juifs, dit-il (liv. I, c. 28 et c. 44), placés entre l'Arabie et la Syrie, descendent aussi des colons égyptiens. C'est ce qui explique l'usage qui existe depuis longtemps chez ces peuples de circoncire leurs enfants; cet usage est importé de l'Egypte. Moïse, le conducteur des Juifs, disait avoir reçu ses lois d'un Dieu nommé Yao ».

Voilà le nom de Jéhovah reconnu par les païens. Enfin Polémon d'Ilion, dans ses histoires grecques (liv. I), s'exprime ainsi :

« Du temps de Phoronée, une portion du peuple égyptien fut expulsée. Ces proscrits vinrent se fixer dans cette région de la Syrie que l'on nomme Palestine, non loin de l'Arabie ». — « Ce sont ceux-là, ajoute Jules Africain, qui marchèrent sous la conduite de Moïse ».

C'est ce que disent suffisamment les lignes précédentes.

Tel est le résumé de l'histoire de la nombreuse famille de Jacob, tracée par la main de tous les historiens profanes dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous, et avec des expressions qui permettent de reconnaître la vérité même, à travers les exagérations de la malveillance. En comparant tous ces textes, on peut réellement se faire une idée juste de ce qui est arrivé au peuple de Dieu.

### IV. — Moïse et les Hébreux selon les Wolofs.

Les faits précédemment exposés nous conduisent jusqu'à la délivrance des Hébreux par Moïse. Plusieurs auteurs tels que Justin et Strabon, en faisant l'histoire des Juifs à grands traits, ont déjà mis sur la scène le grand législateur. De nouveaux détails achèveront de peindre la figure sublime de cet homme immortel. Recueillons d'abord les témoignages des nègres de l'Afrique, sur les côtes de la Sénégambie.

Voici ce que M. Th. Foisset, juge au tribunal de Beaune, écrivait en 1831 à M. Bonnetty (*Annales de ph.*) :

« Les traditions historiques et religieuses des Wolofs les rattachent par tous les points aux Israélites et aux Ismaélites.

« Celui qui signe cette lettre, tient ces affirmations de la propre bouche d'un homme qui a longtemps vécu avec les nègres, M. Dard, auteur d'un dictionnaire français-wolof et français-bambara, ouvrage distingué par la société de géographie et imprimé à l'imprimerie royale.

« Ils prétendent que leurs pères ont régné sur l'Egypte qu'ils appellent Mesraïm, comme le fait la Bible, du nom du second fils de Cham, qui, d'après la Genèse, a peuplé l'Egypte.

« Ils ont conservé le souvenir non-seulement d'Abraham dont ils honorent le sacrifice par une fête commémorative appelée *Tabaski*, mais celui de Moïse qu'ils nomment Mousa, ce qui, en langue wolofe, signifie littéralement *Sauvé des eaux* ».

On avouera que cette traduction wolofe du nom propre de Moïse, qui, en langue égyptienne, selon Josèphe et les anciens, signifie la même chose, ne peut pas être une rencontre fortuite ; et cette correspondance ajoute du poids aux récits suivants que les Wolofs nous donnent sur les Hébreux.

« Firaon, roi de Mesraïm, persécuta Mousa et les Youffres (les Hébreux), dont la doctrine n'était par la sienne. Les Youffres, sous la conduite de Mousa, se révoltèrent et s'enfuirent de Mesraïm. Firaon les poursuivit jusqu'à la mer du Levant (Gheit ou Pinkou). Mais les eaux de la mer du Levant se séparèrent, laissant un libre passage aux Youffres ; et Firaon, ayant tenté de les poursuivre, les eaux se rejoignirent et il se noya ».

« C'est à peu près dans les mêmes termes qu'Artapan, cité par Eusèbe

(*Prépar. Evangél.*, l. IX, ch. XXVII), raconte le passage de la mer Rouge d'après les prêtres d'Héliopolis. Il ajoute seulement que les habitants de Memphis expliquaient l'événement par le flux et le reflux de la mer.

« Je me hâte de prévenir une objection. Les traditions des Nègres sur Moïse ne sont pas des réminiscences des notions qui ont été apportées par l'islamisme . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . La religion de Mahomet n'avait pas jeté chez eux de profondes racines. Mais ce qui est singulièrement remarquable et ce qui exclut toute idée de transmission des traditions musulmanes, c'est qu'au témoignage de M. Dard, les souvenirs de la Sénégambie ne suivent point Moïse au-delà de la mer Rouge, au lieu que le Koran parle assez souvent du séjour de ce grand législateur en Arabie, etc., etc. On peut ajouter que la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot, fruit de trente années de recherches faites dans le Levant, à l'aide des plus fameux interprètes de la loi de Mahomet, a recueilli tout ce qu'ils exposent de la première moitié de la vie de Moïse, et qu'elle n'offre rien d'aussi complet, ni d'aussi précis que la tradition sénégambienne.

« Arrêtons-nous sur ce nom de Mousa, qui exprime nettement, et sans recourir à aucune racine, l'idée que les livres saints ont attachée au nom de Moïse. Selon Moïse lui-même, ce nom, qui n'est point hébreu (V. tous les interprètes), lui fut imposé par la fille du roi d'Egypte. *Filia Pharaonis puerum adoptavit in locum filii, vocavitque nomen ejus Moyses, dicens: quia tuli eum de medio aquarum.* (Ex., XI, 10.) Depuis Philon jusqu'à Dom Calmet, les rabbins et les commentateurs ont été fort embarrassés pour justifier la signification que le texte sacré assigne à ce nom. Ce n'est qu'indirectement et avec un grand labeur, que Clément d'Alexandrie, et depuis, l'abbé Renaudot, l'ont fait dériver du kopte, qui paraît manifestement un reste de l'ancien idiome de l'Egypte. Toute difficulté cesserait si ce nom a été imposé au jeune Hébreu par une princesse du sang éthiopien. Et quelle confirmation puissante des récits des Nègres sur l'Egypte et le miracle de la mer Rouge! Suivons cette idée.

« La domination éthiopienne en Egypte est un fait historiquement avéré. Le Sabacon d'Hérodote et de Diodore de Sicile, le Zara des Paralipomènes (II, ch. XXXIV, versets 9 et 13), le Tharaca que Strabon, d'après Mégasthènes, qui était contemporain d'Alexandre, appelle Thrarara, sont autant d'Ethiopiens qui ont régné sur la terre de Mesraïm. Il faut ajouter à cette liste le Pharaon dont Salomon avait épousé la fille, puisqu'il fait dire à celle-ci dans le Cantique des Cantiques : *Nigra sum sed formosa, filiæ Jerusalem, nolite considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol* (l. I, v. 4 et 5.) Josèphe l'historien attribue le double empire de l'Egypte et de l'Ethiopie à cette fameuse reine de Saba qui vint visiter Salomon.

« Des preuves d'un autre ordre viennent confirmer ces témoignages. Ce qui nous reste du kopte se rapproche sensiblement, selon Volney, de l'idiome des Ethiopiens et des Arabes, que cet incrédule reconnaît être dérivé d'un fonds commun. Ce point, au reste, paraît hors de doute depuis les travaux de M. Klaproth. Hérodote (l. II) dit en propres mots : Je pense que les

Balches sont une colonie d'Egyptiens, parce qu'ils ont comme eux la peau noire et les cheveux crépus ; et Hérodote avait été en Egypte. Le sphinx gravé dans Norden, c'est encore Volney qui fait cette remarque, a visiblement tous les caractères d'une figure éthiopienne (*Voyage en Egyp. et en Syrie, état polit. de l'Egypte*, ch. I.) C'est aussi Volney qui observe que les Koptes d'aujourd'hui sont de véritables mulâtres, parce que leur sang mêlé depuis des siècles à celui des Grecs et des Romains, a dû leur faire perdre l'intensité première de leur couleur, sans altérer sensiblement le moule originel de leur figure ; et il rappelle à ce sujet que Blumenbach a disséqué nombre de momies égyptiennes, qu'il a lui-même rapportées à la race éthiopique. (*Ann. de ph.,* t. III, p. 432.)

### V. — Moïse selon les traditions recueillies par Suidas.

M. Mariette, nous l'avons expliqué précédemment, n'hésite pas à regarder comme fondées les traditions locales de l'Egypte sur les lieux illustrés par Joseph et Moïse. Ainsi, il reconnaît que dans les villages voisins du Caire et placés sur les bords du Nil, jeunes et vieux désignent le même point de la rive du fleuve comme étant celui où Moïse enfant fut trouvé flottant sur les eaux. Tous encore, notamment, indiquent le village moderne de *Besetein*, comme le rendez-vous des Israélites à leur sortie de l'Egypte.

Suidas qui, on le sait, avait lu tant d'écrits aujourd'hui perdus, donne le nom de la fille de Pharaon qui sauva Moïse. (Voir *Moïse*, Suidas.)

« A la naissance de l'enfant, ses parents craignant les Egyptiens, tressèrent un panier de papyrus assez grand pour qu'on pût l'y placer commodément. Après l'avoir enduit de bitume, ils le lancèrent sur le fleuve. Thermutis, fille du roi, l'emporta, et lorsqu'il eut trois ans, Dieu lui donna une force et une taille merveilleuses ».

Le reste de cet article est semblable à la Bible. Tel est le récit de Suidas.

Voici un autre passage du même auteur (ιερογραμματεις, *Scribes sacrés*) :

« Chez les Egyptiens, ils étaient très-habiles à prédire l'avenir. L'un d'eux annonça au roi qu'un certain personnage naîtrait dans ce temps parmi les Israélites, lequel, arrivé à l'âge adulte, abattrait la force des Egyptiens, rendrait les Israélites puissants, ferait prévaloir leur courage, et acquerrait lui-même une gloire immortelle : il parlait de Moïse ».

Et ensuite : « Evenès, roi des Egyptiens, fut très-juste. La vertu de cet homme fut illustrée encore par d'autres avantages divinement obtenus, et celui-ci en particulier : c'est que de son temps, comme *le rapportent leurs historiens*, il exista un vénérable scribe, orné par la Divinité des dons les plus remarquables ; il fut ainsi utile à plusieurs. Son nom était Joochim ; on dit qu'il était habile dans les enchantements et la composition des médicaments ».

Sans doute il ne faut pas exagérer la valeur de Suidas, mais on ne doit pas oublier cependant qu'il affirme ici avoir lu ces choses dans les propres historiens de l'Egypte, dans des sources à jamais détruites pour nous.

### VI. — Moïse selon Artapan.

Artapan, que nous croyons avoir le droit de nommer comme une autorité importante, après la nouvelle étude critique que nous en avons faite, raconte, selon Eusèbe (*Préparation évang.*, liv. IX), dans un livre qu'il avait écrit sur les Juifs : « Que la mort ayant frappé Abraham et son fils Mempsasthenoth, aussi bien que le roi des Egyptiens, le sceptre passa au fils de celui-ci, nommé Palmanoth, qui traita les Juifs avec indignité D'abord il leur fit bâtir la ville de Cessan et élever le temple que cette ville renferme; ensuite ils construisirent le temple qui s'élève dans Héliopolis. Ce prince donna le jour à une fille nommée Merris, qu'il fiança à un certain Chénéphré, qui régnait dans les lieux au-dessus de Memphis; car alors l'Egypte était soumise à beaucoup de rois. Cette Merris étant stérile, elle adopta un enfant nommé Moyson, que les Grecs ont appelé Musée, le maître d'Orphée.

« Parvenu à la virilité, Moyson transmit aux hommes beaucoup d'inventions utiles, telles que les vaisseaux, les grues destinées à soulever et à placer des pierres, les armes dont les Egyptiens font usage, les instruments d'hydraulique, les machines de guerre et la philosophie. Il divisa l'Etat en trente-six nomes, et ordonna à chacun de ces nomes d'adorer un dieu différent, enseigna aux prêtres les bêtes sacrées qui sont : les chats, les chiens, les ibis, et attribua aux prêtres une portion du territoire qui leur fut consacré. Il fit toutes ces choses dans la vue de conserver à Chénéphré une monarchie à l'abri des révolutions. Avant ce temps, la populace était indisciplinée ; tantôt elle détrônait les rois, tantôt remettait sur le trône souvent les mêmes que quelquefois elle remplaçait par des étrangers. Ces institutions firent chérir Moyson par la multitude, et les prêtres, lui ayant attribué des honneurs pareils à ceux qu'on décerne à la divinité, le nommèrent Hermès, d'*Errêneia* (l'interprétation des lettres sacrées). Chénéphré, voyant le mérite de Moyson, conçut de l'envie contre lui, et chercha à le faire périr sous un prétexte spécieux. Les Ethiopiens étant alors entrés en campagne contre l'Egypte, Chénéphré crut avoir trouvé une circonstance favorable, et envoya Moyson avec une armée considérable pour les combattre. Il rassembla ceux de la même race que lui, supposant qu'en raison de leur faiblesse, ils seraient facilement vaincus par leurs ennemis. Moyson, étant venu dans le nome dit Hermopolyte, avec environ cent mille hommes de ses compatriotes, y établit son camp. Il envoya en avant dans la contrée ceux des chefs de division qu'il connaissait comme devant se signaler dans les combats. Artapan dit que les Héliopolites assurent que cette guerre avait duré dix ans. Moyson, à cause de la force de l'armée qu'il avait sous ses ordres, construisit une ville dans ce lieu et y consacra le culte de l'ibis, parce que cet oiseau fait périr les animaux nuisibles à l'espèce humaine. On nomma cette ville Hermopolis.

« Les Ethiopiens, encore qu'ils fussent ses ennemis, portèrent une si grande affection à Moyson, qu'ils apprirent de lui la circoncision. Cependant tous les prêtres, et Chénéphré avec eux, lorsque la guerre fut terminée,

l'accueillirent bien extérieurement, mais dans le fond lui tendirent des embûches. Ayant morcelé son armée, le roi en envoya une partie sur les frontières de l'Ethiopie, comme pour les couvrir; il ordonna aux autres de démolir le temple construit en briques cuites qui était à Diospolis, et d'en élever un nouveau en pierres, en tirant eux-mêmes les pierres d'une montagne voisine; il confia la surveillance de cette construction à Nachérot. Celui-ci étant venu à Memphis avec Moyson, questionna ce dernier pour savoir s'il connaissait encore quelque invention utile aux hommes; Moyson répondit que la race des bœufs pouvait servir à labourer la terre. Alors Chénéphré, ayant donné au taureau le nom d'Apis, ordonna que la multitude lui élèverait un temple, et fit transporter dans ce lieu tous les animaux consacrés par Moyson, pour les y enterrer, voulant ainsi obscurcir les découvertes de Moyson. Ayant, par ce moyen, cherché à aliéner l'attachement des Egyptiens pour Moyson, ils firent prêter serment à tous leurs amis, afin qu'ils ne révélassent pas à Moyson le complot tramé contre lui, et demandèrent quels seraient ceux qui voudraient se charger de le tuer. Personne ne se présentant, Chénéphré injuria Chanethoth, auquel il adressa surtout la parole; celui-ci ayant été insulté, promit de se charger de l'exécution en prenant son temps. Sur ces entrefaites, Merris étant morte, Chénéphré promit à Moyson et à Chanethoth de leur remettre son corps, afin que le transportant dans les régions au-dessus de l'Egypte, ils lui rendissent les devoirs de la sépulture, supposant que Moyson serait tué par Chanethoth. Lorsqu'ils cheminèrent, un des complices découvrit à Moyson la trame ourdie contre lui; ce dernier, se tenant sur ses gardes, ensevelit Merris, et donna son nom au fleuve et à la ville qu'il bâtit sur ses rives; les habitants, en effet, honorent Merris presque à l'égal d'Isis. Aaron, frère de Moyson, ayant connu le piége tendu à son frère, lui conseilla de fuir en Arabie, ce qu'il fit d'après son avis. En traversant le fleuve auprès de Memphis, Chanethoth, ayant appris la fuite de Moyson, fit des dispositions pour qu'il pérît dans une embûche, et le voyant venir à lui, il tira son glaive contre lui; mais Moyson le prévenant, saisit sa main, et tirant lui-même son épée, tua Chanethoth. Il se réfugia en Arabie, et vécut près de Raguel, qui régnait dans ce pays. Ce prince voulut faire la guerre aux Égyptiens, dans l'intention de ramener Moyson et pour assurer un royaume à sa fille et à son gendre; mais Moyson l'en empêcha, dans la prévoyance des dangers auxquels il exposerait ses compatriotes; cependant, tout en défendant à Raguel de faire ouvertement la guerre, il lui conseilla d'ordonner aux Arabes de faire des incursions en Egypte. Vers le même temps, Chénéphré mourut, atteint de l'éléphantiasis; il fut frappé de cette maladie pour avoir prescrit aux Juifs de ne se vêtir que de robes de lin, leur interdisant les vêtements de laine, afin qu'étant plus en évidence, il pût se livrer contre eux à des actes d'injuste violence. Mais Moyson adressa des prières à Dieu pour qu'il mît un terme aux tribulations de ce peuple. Dieu ayant été touché de ses prières, fit sortir des feux souterrains qui brûlaient, quoique le bois et toutes les matières combustibles manquassent dans ces lieux. Moyson, effrayé de ce qui venait d'arriver, prit la fuite; mais une voix divine lui ayant dit de faire la guerre en Egypte, de sauver les Juifs et de les ra-

mener dans leur ancienne patrie, il reprit courage et se décida à conduire une forte armée contre les Egyptiens. D'abord il vint trouver son frère Aaron. Le roi des Egyptiens, ayant eu avis de la présence de Moyson, l'appela près de lui et lui demanda dans quelle intention il était venu ; celui-ci lui répondit que le Maître de l'univers lui avait ordonné d'affranchir les Juifs ; à cette réponse, le roi le fit enfermer dans une prison ; mais la nuit suivante, toutes les portes de la prison s'étant ouvertes d'elles-mêmes, une partie des gardiens périt, les autres furent ensevelis dans le sommeil, et leurs armes furent brisées. Moyson, étant sorti de prison, vint au palais ; en ayant trouvé les portes ouvertes et les gardiens endormis, il éveilla le roi. Celui-ci, frappé de cet événement, ordonna à Moyson de lui nommer le Dieu qui l'avait envoyé, dans l'intention de s'en moquer ; mais Moyson, s'étant incliné pour le lui dire dans l'oreille, le roi, dès qu'il l'eut entendu, tomba sans voix et sans mouvement, et fut rappelé à la vie par Moyson. Ayant, en conséquence, écrit ce nom sur des tablettes, il les scella ; et l'un des prêtres qui parla avec mépris du nom inscrit sur les tablettes, fut saisi d'un spasme qui lui ôta la vie. Le roi dit alors à Moyson de faire en sa faveur un prodige ; il jeta aussitôt sa verge qui devint un serpent. Les assistants s'en étant effrayés, il saisit ce serpent par la queue, l'éleva de terre, et il redevint une verge. Puis, après quelque temps, il frappa le Nil de cette verge, et le fleuve étant devenu gonflé par les eaux, submergea toute l'Egypte (c'est de là que datent son augmentation et sa réduction périodiques). L'eau, en se séchant, s'empoisonna par la mort des poissons, et les hommes moururent de soif. Le roi, témoin de ces prodiges, dit, qu'après le mois révolu, il délivrerait les peuples, si le fleuve rentrait dans son lit. Alors Moyson frappa l'eau avec sa verge, et le courant se resserra. Quand cela eut eu lieu, le roi convoqua les prêtres de Memphis et leur dit qu'il allait les faire tous périr, et qu'il ferait démolir les temples, s'ils ne faisaient pas aussi des prodiges ; ceux-ci, par certains moyens magiques et par des enchantements, firent un serpent et changèrent la couleur du fleuve.

« Le roi, sentant son audace renaître par ce qui venait d'avoir lieu, exerça envers les Juifs toutes sortes de sévices et de châtiments. Moyson alors fit de nouveaux signes ; il frappa la terre de sa verge, il en sortit un animal ailé qui affligea tous les Egyptiens, en couvrant leurs corps d'ulcères ; et les médecins ne pouvaient guérir ceux qui en étaient atteints. Les Juifs obtinrent un relâchement dans la persécution à laquelle ils étaient en butte. Ensuite Moyson fit survenir des grenouilles, puis des sauterelles et des moucherons. C'est le motif pour lequel les Egyptiens ont consacré une verge dans tous leurs temples, comme une offrande à Isis, parce qu'Isis représente la terre, laquelle étant frappée de la verge donna naissance à tous ces prodiges. Le roi persévérant dans sa démence, Moyson fit succéder des grêles et des tremblements de terre nocturnes, de sorte que les hommes en fuyant les commotions du sol, étaient écrasés par les grêlons, et que ceux au contraire qui voulaient se soustraire à la chute de la grêle, périssaient par les commotions ; toutes les maisons et la plupart des temples tombèrent alors. Enfin le roi, harcelé par toutes ces calamités, laissa les Juifs se retirer. Ceux-ci, ayant emprunté aux Egyptiens beaucoup de coupes, des vêtements

nombreux et des richesses d'autre nature en grande quantité, traversèrent les fleuves qui sont vers l'Arabie, mirent entre eux et les Egyptiens un vaste espace, et arrivèrent le troisième jour à la mer Rouge. Les habitants de Memphis disent que Moyson, ayant acquis la connaissance du flux et du reflux de la mer Erythrée, mit à profit le moment où la mer se retire pour faire passer cette multitude. Les habitants d'Héliopolis disent que le roi se mit à leur poursuite avec une nombreuse armée et accompagné des animaux sacrés, parce que les Juifs, ayant emprunté aux Egyptiens leurs richesses, les emportaient dans leur fuite. Cependant Moyson, ayant entendu une voix divine, toucha l'eau avec sa verge, et aussitôt la fluidité de l'eau s'arrêta, et l'armée marcha sur le terrain solide. Les Egyptiens, suivant la même route en les poursuivant, il commanda que le feu brillât devant eux, et que la mer inondât leur route. Tous les Egyptiens périrent par le feu et le débordement. Les Juifs, fuyant le danger, passèrent trente ans dans le désert, où Dieu fit pleuvoir sur eux un gruau semblable à du miel, et dont la couleur se rapprochait de celle de la neige. Quant à Moyson, le même auteur dit qu'il était grand, roux, ayant la tête couverte d'une épaisse chevelure blanche, et que son aspect était vénérable. Il fit tous ces prodiges étant âgé de quatre-vingt-neuf ans ».

M. de Saint-Brisson partage l'opinion de Dahne qui croit « qu'il est vraisemblable de prendre Artapan pour un néoplatonicien syncrétiste tel qu'on en a vu un grand nombre depuis Jésus-Christ, lequel, sans renoncer à ses anciennes doctrines et à ses dieux, sans combattre le dictamen de la raison, cherchait néanmoins à concilier ce qui lui semblait digne d'approbation dans les doctrines opposées qu'il réunissait sous une forme allégorique. Il devait donc plus naturellement se tourner vers les Juifs que les Juifs vers les païens. On explique ainsi la confusion de Moïse avec Musée disciple d'Orphée ».(Dahne, t. XI, 201.)

Nous ajoutons à notre tour : Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce passage d'Artapan, c'est ce qu'il dit des traditions des habitants d'Héliopolis et de Memphis. Ce n'est pas en Judée qu'il a trouvé ces sentiments. Nous avons là un trait caractéristique, nous indiquant que c'est un païen à la recherche de toutes les sources des traditions et qui a consulté dans tous les pays.

Ezéchiel, juif helléniste et poète tragique, rapporte l'histoire de Moïse, savoir : son exposition par sa mère dans le marais, son adoption et son éducation par la fille du roi, en remontant à l'arrivée de Jacob en Egypte auprès de Joseph. Il s'exprime ainsi, mettant en scène Moïse lui-même, et place ces mots dans la bouche du chef des Israélites :

« Jacob ayant quitté la terre de Chanaan, descendit en Egypte, emmenant avec lui soixante-dix âmes, et donna naissance à un peuple nombreux et opprimé qui, jusqu'à ce jour, lutte contre la persécution des hommes pervers, agissant sous les ordres d'un monarque. Le roi Pharaon, voyant notre nation se multiplier grandement, imagina toutes sortes de ruses pour la perdre, accablant les malheureux mortels sous le faix des constructions de villes et de citadelles, et les poussant au désespoir ; ensuite il fit proclamer l'ordre à la race des Hébreux de jeter leurs enfants mâles dans le

courant du fleuve. C'est dans ce temps que ma mère, qui m'avait caché pendant trois mois, comme elle me l'a dit depuis, ayant été découverte, me déposa, après m'avoir enveloppé d'insignes pour me reconnaître, dans un marais couvert de joncs, au bord du fleuve. Ma sœur Mariam observait de loin ce qui allait se passer : alors la fille du roi, avec ses servantes, descendit sur le rivage pour rafraîchir l'éclat de sa peau dans les ondes du fleuve ; m'ayant vu, elle me prit et m'éleva de terre, puis reconnut que j'étais Hébreu. Ma sœur Mariam étant accourue, parla ainsi à la princesse : — Voulez-vous que je vous indique sur-le-champ une nourrice pour cet enfant, parmi les femmes des Hébreux ? — La princesse fit un signe d'assentiment. Ayant donc couru vers sa mère, Mariam le lui dit. Ma mère parut sans délai et me prit dans ses bras. La fille du roi lui parla en ces termes : — Nourrissez cet enfant, ô femme, et je vous payerai le prix de vos soins. — Elle me donna le nom de Mosé, parce qu'elle m'avait enlevé des bords inondés du fleuve ».

Après d'autres narrations sur le même sujet, le poète Ezéchiel, dans sa tragédie, fait paraître Moïse sur la scène, parlant ainsi :

« Après que ma première enfance se fut écoulée, ma mère me ramena au palais de la princesse, m'ayant bien instruit et répété quelle était ma race paternelle, et les bienfaits dont Dieu l'avait comblée. Tant que je fus dans l'âge qui précède l'adolescence, la princesse se livra aux soins de mon éducation et de mon instruction, comme si j'eusse été le fruit de son sein ; mais lorsque le cycle de mon adolescence fut accompli, je désertai la demeure royale, mon ressentiment et les artifices du roi m'en faisant un devoir. Je vis d'abord deux hommes aux prises, l'un appartenant à la race des Hébreux, et l'autre à celle des Egyptiens ; reconnaissant que nous étions isolés et sans témoins, je défendis mon frère et tuai son adversaire, que je cachai aussitôt dans le sable, afin qu'un tiers ne pût pas le voir et révéler ce meurtre. Le jour suivant, je vis encore deux hommes de ma race, dans la chaleur d'une lutte mutuelle : je dis à l'un d'eux : — Pourquoi frappes-tu un plus faible que toi ? — Il me répondit : — Qui t'a envoyé comme notre juge ou notre gouverneur en ce lieu ? me tueras-tu comme l'homme d'hier ? — Alors, saisi de crainte, je me dis : — Comment cela a-t-il pu se divulguer ? n'y a-t-il pas déjà quelqu'un qui ait rapporté ce fait au roi ? et Pharaon cherche peut-être à m'arracher la vie ? — Ayant donc entendu cette réponse, je me hâtai de me soustraire par la fuite, et je suis errant sur une terre étrangère ».

Après quoi, il ajoute, relativement aux filles de Raguel :

« Je vois sept jeunes filles. Moïse ayant demandé de qui elles étaient filles : — Toute cette terre, dit Séphora, ô étranger, s'appelle la Libye ; des tribus de différente origine y ont fixé leur séjour ; ce sont des Ethiopiens à la peau noire. Le monarque de cette terre gouverne sans contrôle, il règne dans cette ville, et y juge ses sujets, dont il est le prêtre ; c'est mon père, et ces jeunes filles sont mes sœurs ».

Ensuite, passant sur l'assistance qu'il leur donna pour abreuver leurs bestiaux, il parle du mariage de Séphora, amenant un dialogue entre elle et Chous.

« *Chous.* — Cependant, ô Séphora, vous devez me dire ce qu'il en est.

« *Séphora.* — Mon père m'a donné pour épouse à cet étranger ».

VII. — Moïse selon Démétrius.

Démétrius, parlant de Moïse, est cité en ces termes par Eusèbe (*Prép.*, liv. IX) :

« Démétrius dit absolument les mêmes choses que l'écrivain des livres sacrés, sur le meurtre de l'Egyptien et sur l'altercation entre Moïse et celui qui révélait la mort du premier, savoir : — que Moïse se sauva à Madian, et qu'il y épousa Séphora fille de Jothor, de laquelle, si on peut conjecturer d'après les noms, on doit croire qu'elle descendait d'Abraham par Céthura ; d'Abraham et de Céthura naquit Jexan, de Jexan naquit Dadan, de Dadan Raguel, et de Raguel Jothor et Abab, enfin de Jothor Séphora qui épousa Moïse. Il y a concordance dans la suite des générations en ce que Moïse était le septième dans sa lignée à partir d'Abraham, et Séphora seulement la sixième. En effet, Isaac était déjà marié (car c'est de lui que provint Moïse) lorsque Abraham épousa Céthura, étant âgé de cent quarante ans, et il engendra d'elle pour second enfant Jexan. Il avait engendré Isaac à l'âge de cent ans, de sorte que Jexan était venu au monde plus de quarante ans après Isaac, et c'est de lui que Séphora tire son origine. Il n'y a donc aucun anachronisme à ce que Moïse et Séphora aient été contemporains ; ils habitaient la ville de Madian, qui avait reçu son nom d'un des enfants d'Abraham ; car il dit (l'historien sacré, — Genèse, chap. xxv, 6) qu'Abraham envoya ses enfants se fixer dans les régions orientales. Voilà la cause pour laquelle Aaron et Marie disent dans Azeroth (station du désert), que Moïse avait épousé une Ethiopienne ; Ezéchiel en parle également dans son *Exagogué*. En racontant un songe qu'il avait eu, et dont son beau-père lui donne l'explication, Moïse s'exprime ainsi dans le dialogue avec son beau-père : — « Je crus voir sur le sommet d'une montagne un trône élevé jusqu'au ciel, sur lequel était assis un noble personnage, avec le diadème sur la tête et le sceptre dans sa main gauche ; de la droite il me fit un signe de bienveillance, et je me tins devant son trône ; il me donna un sceptre, et me dit de m'asseoir sur un grand trône ; il me plaça le diadème sur la tête, en descendant lui-même de son trône. Alors je vis autour de moi tout le globe terrestre, la terre sous mes pieds et le ciel au-dessus de moi ; aussitôt une foule d'astres vinrent se précipiter à mes genoux, et je les comptais tous ; ils se rangeaient autour de moi comme une armée de mortels, c'est alors que je m'éveillai de mon rêve ». Raguel, le beau-père de Moïse, explique ainsi ce songe : — « O étranger, Dieu vous a montré en cela une destinée glorieuse. Puissé-je vivre encore longtemps lorsque ces choses vous arriveront ; certes, vous devez relever un grand trône ; vous serez l'arbitre des mortels que vous conduirez sous vos lois ; c'est ce que signifie la vision que vous avez eue de l'univers entier. Quant à la séparation de la terre en bas et du ciel de Dieu, cela veut dire que vous connaîtrez les choses présentes, passées et futures ».

Ezéchiel parle aussi du buisson ardent, de la mission de Moïse vers Pharaon ; dans cette scène, le colloque a lieu entre Dieu et Moïse.

C'est Moïse qui commence :

*Moïse.* — « Mais quel signe dois-je tirer de ce buisson merveilleux, prodige incroyable pour les mortels? Un buisson brûle avec force dans la partie supérieure, et toutes les plantes qui l'environnent conservent leur verdure. En m'approchant, j'observerai mieux cette merveille la plus étonnante, à laquelle les hommes ne voudront pas croire ». Alors Dieu lui adresse la parole :

*Dieu.* — « Arrête, ô Moïse, et ne t'approche pas avant d'avoir quitté tes chaussures. Cette terre que tu foules est sainte, et c'est le verbe divin qui brille devant toi dans ce buisson. Prends courage, ô mon fils, et entends ce que je vais te dire. Quant à me voir, cela est interdit à tout être mortel ; il ne t'est permis que d'entendre de moi les causes pour lesquelles je suis venu. Je suis le Dieu de ceux que tu nommes tes pères, d'Abraham, d'Isaac, et en troisième lieu de Jacob ; rappelle leur souvenir à ta mémoire, et celui des bienfaits dont je les ai comblés. Je viens sauver le peuple hébreu qui m'appartient, et j'ai vu les afflictions et les tourments qu'endurent mes serviteurs. Mets-toi en route, et va rendre témoignage à mes paroles, d'abord auprès des Hébreux que tu convoqueras, puis auprès du roi auquel tu communiqueras mes ordres, afin que tu conduises mon peuple hors de cette terre ».

Ensuite, ayant fait succéder quelques interlocutions, Moïse s'exprime ainsi :

« Je ne suis pas éloquent, ma langue a peine à articuler, je bégaie, de sorte que je n'oserai jamais adresser la parole au roi ».

A quoi Dieu répond :

« Envoie Aaron ton frère, au plus tôt, après lui avoir rapporté tout ce que tu sais de moi. C'est lui qui parlera devant le roi, il tiendra de toi ce que tu as appris de ma bouche ».

Quant à la verge et aux prodiges, il en est également question.

*Dieu.* — « Que tiens-tu à la main ? dis-le-moi sans retard.

*Moïse.* — « C'est un bâton avec lequel je corrige les animaux et les hommes.

*Dieu.* — « Jette-le par terre, et fuis au plus vite ; car il deviendra un dragon formidable, au point de t'étonner.

*Moïse.* — Voici, je l'ai jeté. Oh ! ayez compassion de moi, car qu'il est effrayant ! qu'il est monstrueux ! Ayez pitié de moi, je frémis en le voyant : tous mes membres sont saisis de tremblement.

*Dieu.* — « Ne crains rien : étends la main et saisis la queue, il redeviendra un bâton tel qu'il était auparavant. Mets ta main dans ton sein, puis retire-la.

*Moïse.* — « J'ai fait ce que vous m'avez ordonné ; ma main est blanche comme la neige.

*Dieu.* — « Remets-la dans ton sein, elle redeviendra comme elle était auparavant ».

Après avoir rapporté ces choses et plusieurs autres, Eusèbe continue de citer Démétrius.

Voici de quelle manière, dans la sortie d'Egypte, Ezéchiel s'exprime sur les signes que Dieu opéra :

*Dieu.* — « A l'aide de cette verge, tu leur feras tout le mal possible; d'abord le fleuve, les fontaines et tous les réservoirs d'eau ne rouleront que du sang; j'enverrai sur le terrain solide une multitude de grenouilles et des insectes venimeux, puis des cendres de fourneau qui produiront des ulcères cuisants sur les corps humains. Une espèce de mouche succédera et causera des sensations douloureuses à beaucoup d'hommes de l'Egypte; ensuite viendra la peste, et tous ceux dont le cœur est endurci périront. Le ciel se contractera, et une grêle mêlée de feu causera la mort aux mortels; les fruits se dessécheront, et les corps d'animaux périront. Je ferai naître des ténèbres qui dureront trois jours entiers; j'enverrai des sauterelles qui ravageront toutes les plantes alimentaires et l'herbe des prairies. Après toutes ces choses je ferai mourir les premiers-nés des humains, et je mettrai un terme à l'arrogance des hommes pervers. Quant à Pharaon, il n'éprouvera aucune des afflictions que je viens de dire, sinon que son fils premier-né mourra. C'est alors qu'effrayé il renverra aussi le peuple. Tu diras à la multitude des Hébreux : Ce mois est pour vous le premier de l'année, celui dans lequel je guiderai le peuple dans une autre terre que j'ai promise à votre père. Tu diras à tout ce peuple : Pendant ce même mois, lorsque la lune aura parcouru la moitié de son cours, dans la nuit qui précédera, vous immolerez à Dieu la Pâque, et vous teindrez du sang de la victime la porte de vos maisons, afin que cela serve de marque à l'ange terrible qui passera; puis vous en mangerez la viande rôtie.

« Le roi alors se hâtera de vous renvoyer en masse, et lorsque vous serez sur le point de partir, je ferai une chose agréable au peuple : chaque femme recevra de sa voisine des vases et tout ce qui sert à la toilette, en or et en argent, et des vêtements, afin de se payer ainsi du salaire de leurs travaux. Quand enfin vous serez parvenus au lieu de votre destination, après avoir marché pendant sept jours depuis celui où vous aurez quitté l'Egypte, ayez soin chaque année de manger durant un nombre de jours égal des pains sans levain, et de consacrer cela au service de Dieu, à qui vous offrirez en sacrifice les premiers-nés des animaux et consacrerez dans la race humaine les premiers fruits mâles conçus dans le sein de vos épouses ».

Le poète explique ensuite, au sujet de la même fête, la manière dont on la célèbre, et il la décrit avec exactitude.

« Au dixième jour de ce mois, prenez par famille d'Hébreux des moutons et des veaux sans imperfections, et conservez-les jusqu'à ce que le quatorzième jour vienne à luire; vous les immolerez vers le soir, et tous les membres de la famille les mangeront rôtis sans rien laisser. Vous ceindrez vos reins, vous chausserez vos pieds de fortes chaussures, et vous tiendrez un bâton à la main; car le roi aura la plus grande hâte de vous voir partir tous, et sans en excepter un seul. Lorsque vous aurez immolé la victime, vous prendrez une poignée de branches d'hysope que vous plongerez dans son sang, pour en teindre les deux montants de votre porte, afin que la

mort passe outre les maisons des Hébreux. Cette solennité durera sept jours, pendant lesquels vous ne mangerez que des azymes ; elle sera consacrée au Seigneur. Aucun levain n'entrera dans vos aliments, car ce sera le terme de vos maux. Dieu a fixé ce mois pour votre délivrance : il sera donc pour vous le premier de vos mois et le commencement de vos années ».

Après d'autres citations, Démétrius poursuit en ces termes :

« Dans son drame intitulé *La sortie d'Egypte*, Ezéchiel, mettant en scène un envoyé qui retrace l'inquiétude des Hébreux et la destruction des Egyptiens, le fait parler de la sorte :

« Lorsque le roi Pharaon se mit en campagne, à la tête d'une multitude formée de plus de cent mille hommes pesamment armés, de toute sa cavalerie, de chars traînés par quatre chevaux, qui accompagnaient beaucoup de généraux et d'aides de camp, l'effroi qu'inspirait cette armée régulière fut universel. Les fantassins et la phalange occupaient le centre, laissant les flancs aux chars qui accomplissaient leurs évolutions ; quant aux cavaliers, il en avait placé une moitié à droite et l'autre à gauche de l'armée. Je m'informai du nombre des combattants, et j'appris qu'ils formaient un total d'un million d'hommes dans la fleur de l'âge. Quand nous fûmes en présence des Hébreux, ceux qui se trouvaient répandus plus près de nous sur le rivage de la mer Rouge, se hâtèrent de se rassembler ; les uns donnaient la nourriture à de faibles enfants, partageant avec leurs épouses le soin de leur conduite, au milieu de nombreux troupeaux et de l'embarras de leur bagage. Aussitôt, tous ces êtres désarmés, prêts à être atteints, jetèrent, en nous voyant, des cris alarmants, s'arrêtèrent en versant des pleurs et levant les yeux au ciel pour implorer le Dieu de leurs pères. Cette multitude était considérable. La joie éclatait dans nos rangs. Nous dressâmes donc nos tentes près d'eux dans un lieu qui se nomme Béelséphon. Tant que Tithon, dieu du jour, demeura dans l'ombre, nous nous tînmes en repos, voulant commencer le combat dès l'aurore, pleins de confiance dans notre nombre et l'effroi de nos armes. C'est alors que Dieu commença à faire voir ses prodiges. D'abord une colonne immense et ténébreuse se plaça entre nous et l'armée des Hébreux. Puis leur chef Moïse, prenant en main la verge qu'il tenait de Dieu, avec laquelle il avait opéré tant de funestes miracles en Egypte, frappa le dos de la mer Rouge dont les flots se divisèrent aussitôt. Les Hébreux se pressèrent en foule sur la ligne que l'onde amère avait abandonnée. Nous voulûmes sans retard nous mettre sur leurs traces ; mais des ténèbres profondes nous enveloppèrent et nous arrêtèrent au milieu de notre course. Les roues des chars cessèrent de tourner sur elles-mêmes, et restèrent comme enchaînées. Une lueur semblable à celle d'un grand feu descendit du firmament à nos regards étonnés ; autant que nous pûmes le conjecturer, c'était Dieu lui-même qui prenait leur défense. Mais à peine avaient-ils atteint la rive opposée, une vague énorme, accompagnée d'un sifflement épouvantable, vint fondre sur nous. A cette vue, chacun s'écria : Fuyons vers nos demeures pour nous soustraire à la main du Très-Haut ; c'est lui qui s'est chargé de combattre pour eux, et qui s'acharne à notre perte, malheureux que nous sommes. Aussitôt le chemin

qui traversait la mer Rouge fut submergé et l'armée entière fut engloutie ».

« Puis, après une route de trois journées à partir de ce lieu (comme le rapporte aussi Démétrius, et les livres saints sont *en ce point d'accord avec lui*), le peuple n'ayant pas d'eau douce, mais de l'eau amère, Dieu ordonna à Moïse de jeter un certain bois dans la source, ce qui rendit l'eau potable. De là ils vinrent à Elim (Exode, XV, 27 ; XVI, 1) où ils trouvèrent douze fontaines et soixante-dix palmiers. Ezéchiel fait ici intervenir un interlocuteur dans son *Exagoguè*, lequel, adressant la parole à Moïse, lui parle de ces choses et d'un oiseau qu'il a vu. Voici d'abord comme il parle des palmiers et des fontaines : « Puissant Moïse, prêtez votre attention au lieu que nous avons découvert dans cette vallée fleurie, que vous pouvez apercevoir d'ici. C'est de ce point que brillait cette lumière céleste, qui, comme une colonne de feu, nous dirigeait pendant la nuit ; là nous trouvâmes une prairie ombragée de vallons frais et arrosés ; le sol fertile est enrichi de productions abondantes. Douze sources s'échappent du même rocher, d'énormes troncs de palmiers y sont chargés de fruits ; on en compte dix fois sept, et l'herbe qui le tapisse sera pour nos troupeaux un pâturage exquis ». Un peu plus bas, il en vient à la description de l'oiseau qui lui a apparu. « Après toutes ces choses, nous y vîmes un animal étrange, merveilleux, tel que personne n'en a jamais vu. Il présente un volume à peu près double de celui d'un aigle, le plumage répandu sur son corps brille de couleurs différentes ; son estomac brille du plus vif incarnat, ses jambes d'un rouge plus terne, son col éblouissant par des reflets d'or ; sa tête est semblable par la crête à celle d'un coq domestique, et sa pupille d'un jaune pâle et enfermée dans une cornée écarlate. Son chant est le plus noble qu'on puisse entendre ; on aurait pu le prendre pour le roi de tous les autres oiseaux, par la manière craintive dont ceux-ci se pressaient derrière lui. A la tête de cette troupe, semblable à un taureau superbe, il s'avançait d'un pas rapide à notre rencontre ». Après quelques détails nouveaux, il recherche comment les Israélites étant sortis de l'Egypte sans armes, avaient pu s'en procurer. Il dit qu'après avoir marché pendant trois jours et avoir offert leur sacrifice, ils retournèrent sur leurs pas. Il paraît donc qu'ils s'emparèrent des armes de ceux des Egyptiens qui n'avaient pas été submergés ». (V. Eusèbe, *Prép.*, l. IX, c. XXIX.)

Quel est le Démétrius dont le fragment est emprunté ici ? Voici comme Dahne répond à cette question (l. II, p. 220) :

« On ne sait que répondre à la question : si le Démétrius qui nous a laissé un long fragment sur Jacob est ou n'est pas juif. Il y a, en effet, deux hommes de ce nom, tous deux historiens des Juifs, souvent pris l'un pour l'autre, quoique bien faciles à distinguer. Le premier est Démétrius de Phalère, dont le nom et la destinée sont bien connus, et bibliothécaire de Ptolémée Soter ; Josèphe nous assure qu'il s'est exprimé avec plus d'exactitude que tous les autres sur les Juifs (*contre Appion*, 1, 23) ; ce qui prouve que Huet est dans l'erreur lorsqu'il pense que cet historien a confondu Démétrius de Phalère avec son homonyme (prop. IV, c. XXII, p. 86, de l'édit. in-8°). L'autre Démétrius, parlant du quatrième Ptolémée, ne saurait être

confondu avec Démétrius de Phalère. Ce dernier a écrit sur les rois de Juda, et le fragment sur Jacob ne paraît guère pouvoir lui être attribué. On serait tenté de croire qu'Eusèbe s'est trompé en ne l'inscrivant pas sous le nom de l'homonyme. Il porte, en effet, un cachet qui doit le faire considérer comme l'œuvre d'un Alexandrin, en déclarant que Jacob a lutté non contre Dieu, mais contre un ange, d'après la distinction que les Alexandrins ont toujours cherché à établir entre le Dieu suprême et les dieux terrestres en relation avec les hommes. Ce qu'on ne saurait non plus entendre comme doctrine propre à Démétrius de Phalère, à moins de supposer qu'il ne tînt ce récit d'un juif alexandrin ».

Voilà les réflexions de Dahne. Nous y ajoutons les remarques suivantes. Nous avons vu qu'Artapan, Eupolème et les autres écrivains étrangers qui ont parlé du peuple juif sont tombés dans des bévues, des anachronismes considérables, tandis qu'Ezéchiel, Philon l'ancien et les autres écrivains de cette nation ne font jamais de fausses interprétations de la loi; on voit qu'ils la connaissent et ne s'écartent point de l'ordre naturel des faits. Nous accueillons les témoignages des uns et des autres, ceux des païens comme plus précieux, parce qu'ils sont étrangers, et ceux des Juifs, parce qu'ils complètent la tradition, et que, par le fond, par les grands traits de l'histoire, ils sont très-bien d'accord.

Quant à Démétrius spécialement, je ne sais comment il faut le classer. Il y a eu vingt anciens portant ce nom, tous remarquables. Si c'est un Grec, il doit être ce Démétrius dont parlent saint Jérôme et Clément d'Alexandrie, un philosophe alexandrin et historien. Ce doute diminue peu la valeur du passage que nous venons de citer.

### VIII. — Les Hébreux et Moïse d'après les monuments égyptiens.

Outre les récits d'Artapan et de deux ou trois autres écrivains de la même époque, si fort maltraités par quelques critiques, les découvertes archéologiques nous fournissent des documents précieux au sujet de Moïse. Il y a deux siècles, l'Egypte était un cadavre muet en apparence pour l'éternité, et on ne pouvait même supposer qu'Alexandrie et Memphis, sous la domination romaine, eussent gardé quelque souvenir du passage des Hébreux dans ces contrées. Mais un heureux démenti a été donné à cette opinion exclusive. Des centaines de monuments sont venus attester avec certitude le séjour des enfants d'Israël dans le pays des Pharaon, et nous révéler même des circonstances dont la Bible ne parle pas. Or, si l'archéologie s'exprime si clairement, quels renseignements n'ont pas possédés les écrivains qui se sont occupés du peuple hébreu il y a deux mille ans, et qui avaient tant de ressources aujourd'hui perdues?

Mais ils fourmillent d'inexactitudes! Eh! n'est-ce donc pas là le caractère de l'histoire profane primitive, toujours écrite avec une passion extrême et avec un sentiment de nationalité exagérée? Néanmoins, on a le fond des faits, et de plus certains détails intéressants; de sorte qu'en confrontant ces divers éléments, on peut obtenir la physionomie vraie des événements. Les inexactitudes affectent rarement la substance des choses; d'ailleurs, elles

indiquent, comme nous l'avons dit, que ces auteurs n'ont pas puisé aux sources juives.

Le passage suivant sur la lutte de Moïse contre Pharaon et la sortie des Hébreux, aura donc un double effet : d'abord de donner une nouvelle force aux témoignages cités précédemment, et ensuite de nous apprendre par l'Egypte même, d'une manière très-originale, l'histoire biblique.

M. Robiou a donné, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, tome LIXe, la traduction de deux papyrus, l'un appartenant à la collection de M. Sallier, l'autre à celle de M. Anastasy ; ils peignent avec des couleurs différentes les mêmes faits.

Ce sont, dit M. Lenormant fils, en appréciant l'ensemble de ces collections, des recueils de modèles de style rassemblés par des scribes, et destinés à leur servir de formulaires ; ils renferment en même temps des exercices sur un sujet donné et des pièces historiques relatives à divers événements. Les exercices de rhétorique de nos papyrus sont toujours sous la forme d'une lettre adressée au scribe, auteur de la copie, par un scribe d'un ordre plus élevé, plus savant et probablement son supérieur.

Ces papyrus, qui représentent au moins la tradition vivante des lettrés d'Egypte, s'ils ne contiennent pas des faits contemporains de leur rédaction même, mentionnent très-expressément une partie des plaies d'Egypte, ainsi que la puissance d'un savant sur un peuple dont il domine la volonté par des enchantements, peuple qu'il entraîne vers sa loi impure, et qu'il considère comme le premier peuple du monde ; et ce savant laisse pourtant ses propres enfants dans la condition la plus vile (pastorale).

Dans l'un de ces papyrus, le lettré, développant un autre thème, déplore la fatale pensée du souverain de prendre ses esclaves en commisération au jour du fléau.

« L'esclave, le serviteur, continue-t-il, est devenu le chef d'un peuple « qu'il tient en sa puissance. Le puissant triomphait dans son cœur en voyant « s'arrêter l'esclave. Son œil les touchait, son visage était sur son visage, sa « fierté était au comble. Tout à coup, le malheur, la dure nécessité, s'emparent de lui. Oh ! répète l'assoupissement dans les eaux qui fait du glo- « rieux un objet de pitié ; depuis la jeunesse moissonnée dans sa fleur, la « mort des chefs et la destruction du maître des peuples ».

Un autre fragment du même recueil appelle expressément peuple de Sem celui qu'entraîne l'irrésistible volonté du magicien *habile à lui tracer sa loi*, magicien qui met l'opprimé parmi les puissants, et qui n'a dû son existence *qu'à ceux qui l'ont sauvé du sein de sa mère*. Voilà les souvenirs de l'exposition de Moïse sur le Nil.

Ailleurs encore, le papyrus Sallier et le n° 3 de la collection Anastasy reproduisent deux développements d'un même thème, avec cette différence remarquée par M. F. Lenormant, que dans l'un le rédacteur paraît plus dominé par l'admiration, et dans l'autre par la colère. Nous mettons en regard les plus caractéristiques de l'un et de l'autre de ces passages.

PAPYRUS SALLIER

2. Peins le scribe (savant), sauveur d'un peuple tombé dans l'esclavage,

3. Et faisant des transports pour toute espèce de construction.

4. Représente-le avec l'énergie de la constance dans le maniement du gouvernail ;

8. Lorsqu'il se montre au peuple de la race de sa mère,

9. Il se met en opposition avec son supérieur.

12. Il est maître dans l'art de séduire.

14. Déjà le chef de l'oasis est réduit en esclavage,

15. Tandis que son gendre s'en va dans la campagne.

17. Ses fils sont soumis à la circoncision,

18. L'aîné lui sert de bête de somme pour traverser l'espace.

24. Voici le gardien de la loi qui fait la purification avec l'hysope.

25. La colonne de fumée demeure au-dessus du camp.

29. Le pontife ordonne l'expiation,

30. Afin d'accomplir le mystère de l'âne à la troisième heure,

31. De l'âne qui s'est plongé dans la source pure,

32. Empêchant la révolte par l'apparition réjouissante des eaux de la source,

33. Lorsque le ciel refusait l'eau.

34. L'odorat est captivé par les parfums,

35. Qui s'élèvent de la flamme.

36. Sa face (du prophète) resplendit hors du sanctuaire, comme la crinière du lion du désert.

10. Qui pourrait le lui comparer ?

PAPYRUS ANASTASY

1. Peins le scribe sauvant de l'esclavage

2. Celui qui faisait des transports pour toute espèce de constructions.

3. Montre-le transformant l'action de son autorité en un amour de nourrice.

5. Représente-le avec l'énergie de la constance dans la direction du gouvernail.

9. Il se manifeste au peuple de sa mère ;

10. Il se sépare de son supérieur,

12. L'opprimé qui devient puissant,

13. Le maître dans l'art de séduire.

24. Cependant le chef de l'oasis reste dans la servitude,

25. Tandis que son gendre court les campagnes,

27. Et ses fils sont soumis à la circoncision.

14. Son fils est comme un âne pour faire le transport de toute espèce de fardeaux.

15. Cependant le gardien de la loi fait la purification avec l'hysope.

19. Le pontife ordonne la purification,

20. Afin de célébrer les mystères de l'âne à la troisième heure,

21. Parce que l'âne s'est plongé dans la fontaine pure.

22. Empêchant ainsi la révolte par l'apparition réjouissante des sources,

2. Pendant que le ciel refusant l'eau excitait la soif.

30. L'odorat est captivé par les parfums,

31. Par l'odeur de l'encens sur la flamme.

32. L'état de sa face hors du sanc-

tuaire est celui de la crinière du lion du désert.

36. Qu'à son crime réponde le châtiment,

37. Enlevant la colère de chacun contre l'enfant rebelle.

L'auteur de l'article fait remarquer comment des circonstances même très-secondaires du récit biblique, telles que l'aspersion avec l'hysope, l'autel des parfums, l'infériorité respectueuse de l'Arabe Jéthro (qu'on aura reconnu dans les n$^{os}$ 14 et 24) à l'égard de son gendre Moïse, la circoncision tardive d'un fils de ce dernier, l'obscurité où le législateur des Hébreux laissa ses enfants, sont reproduits dans ce récit étranger et hostile, aussi bien que les circonstances merveilleuses de la colonne de nuée, de l'éclat qui environne le visage de Moïse, et de la fontaine jaillissant au désert.

On aura remarqué aussi la plaie terrible des premiers-nés et les autres fléaux dans ces paroles : *La jeunesse moissonnée dans sa fleur ; la mort des chefs ; la destruction du maître des peuples ;* enfin toutes les plaies résumées dans ces paroles : *Le puissant* (l'Egyptien) *triomphait dans son cœur, sa fierté était au comble ; tout à coup le malheur, la dure nécessité s'empare de lui ;* Et puis : *l'assoupissement dans les eaux, qui fait du glorieux un objet de pitié.* C'est une élégie des plus lamentables sur les dix plaies d'Egypte et sur la catastrophe de la mer Rouge. Quiconque connaît bien l'antiquité, conclura avec nous que nulle part les anciens n'ont fait de pareils aveux à leurs adversaires, et que ces révélations ne s'expliquent que par le souvenir laissé au fond de toutes les âmes par les plus terribles fléaux.

Toutefois, il est un mot qui tient en suspens dans ces curieux fragments, et qui paraît étrange. Mais, à notre avis, l'expression dont nous parlons est précisément le côté brillant du passage. Qu'est-ce, en effet, que le mystère de l'âne, *de l'âne qui plonge dans la fontaine pure ?* La philologie a découvert que la prononciation du mot *Jéhovah* se rapprochait de celle du mot *âne* dans la langue égyptienne. Les Egyptiens, ayant déjà perdu de vue le Jéhovah des premiers patriarches, et étant tombés dans le polythéisme, n'ont pas eu de peine à attribuer à des hommes abhorrés le culte d'un âne. Cette observation explique pourquoi les auteurs latins du temps d'Auguste et des âges suivants, accusaient les Juifs de ces pratiques ridicules. L'odieuse tradition est donc ici, de la part des Egyptiens, un irrécusable témoignage de l'adoration du vrai Dieu et du miracle des eaux du rocher.

Enfin, il existe un autre morceau plus significatif encore, s'il est possible, car le nom de Moïse (Mosou) s'y trouve inscrit comme celui de l'homme *qui entraîna les maudits enfants de Sem.* Nous citons une portion de ce papyrus :

« Janni disait d'abord : Vous êtes les maîtres de rejeter ce que vous voulez. Repoussez ce que votre maître vous dit de repousser. Le précepte qu'il lui plaît de vous prescrire dans sa loi, vous le répéterez. — Rejette,

c'est moi qui te le dis, les mariages avec les Madianites, ainsi que leurs instituteurs, puisque tu les chasses *maintenant. N'es-tu pas Mosou, celui qui a entraîné les maudits enfants de Sem? N'es-tu pas le maître? Tu as su atteindre un asile où tu peux librement repousser la loi* ».

Ici le ton change brusquement; et, après une lacune, le fragment se termine par cette phrase :

« Malheur à eux, qui déclarent supportable et bon ton pouvoir ! »

Ainsi le patriarche Sem, Moïse, *Jamnès*, un des contradicteurs du chef d'Israël, et les démêlés avec les magiciens, sont rappelés dans ce passage.

Pline aussi a parlé de ce Jamnès comme d'un magicien ; il s'exprime comme la Bible (V. Desroches, p. 416).

« *Il y a une autre opération de magie*, dit le naturaliste latin, *qui fut pratiquée par Jamnès, Moïse, etc.* Apulée, dans son apologie, dit aussi : *Je suis Carinondas, ou Damigeron, ou Moïse, ou Jamnès.* Enfin Numénius dit plus explicitement : *Ensuite vinrent Jamnès et Mambré, hiérogrammates de l'Egypte, qui étaient les plus célèbres magiciens au moment où les Juifs sortirent de ces contrées* ».

On sait, dit l'abbé Desroches, p. 409, que le patriarche Joseph reçut un nom égyptien, et qu'il épousa la fille du gouverneur d'Héliopolis; or, Champollion a trouvé sur le monument funéraire de M. Caillaud le nom égyptien *Pétéphré* ou Putiphar, et c'est le nom de ce gouverneur.

Tandis que nous nous occupons du souvenir et de l'origine de ces divers noms mentionnés dans la Bible, ajoutons avec le Targum de Jérusalem, comme avec la Bible, que les Israélites bâtirent Phitom et Ramessès. De cette dernière, les Rhamsès doivent emprunter leur nom. Que les rois tirassent leur nom des villes, dit Champollion, c'était un usage constamment observé chez les peuples (*Ibid.*, p. 410).

### IX. — Remarque sur Memphis et sur Ramessès.

Parmi les enfants de Benjamin, il y en eut un, selon des auteurs profanes, qui porta le nom de Memphis. D'un autre côté, Manéthon place Memphis sous la domination des Pasteurs qui n'étaient autres que les Israélites. Et le P. Kircher (voyez Desroches, p. 348), d'après ses nombreuses recherches, conclut que Memphis fut construite trente ans avant Moïse. D'ailleurs, les découvertes faites sur les ruines de Memphis n'accusent pas une plus haute antiquité. M. Mariette, qui a exécuté des fouilles au milieu des décombres de cette ancienne ville, n'a pas trouvé de monuments qui forcent à en reculer davantage l'origine. Il a déblayé le Sérapéum, près de Memphis, il y a découvert des statues très-remarquables. Le tombeau d'Apis a offert des stèles déposées par les anciens dans les chambres de l'édifice funéraire ; et ces monuments n'ont pas la raideur des objets d'art des siècles suivants, ni les caractères de la première antiquité. On pourrait donc admettre que Memphis est d'origine hébraïque, et que le fils de Benjamin lui a donné son nom.

C'est ici le lieu de citer une réflexion de M. de Rougé, à l'occasion d'un

mot de Rhamsès III, trouvé sur les monuments. *Le même souverain Rhamsès III dit après la bataille navale : « J'ai fait reculer la mer, au commandement de l'Egypte »*. Cette prétention, ajoute M. de Rougé, d'avoir commandé aux eaux comme Moïse, est par elle-même assez curieuse pour être remarquée ; il serait possible d'y voir un souvenir de la catastrophe de la mer Rouge, car un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis la sortie d'Egypte, lorsque Rhamsès III monta sur le trône. (*Bulletin archéol. de l'Athéneum*, *ann.* 1836.)

Les cinq ou six traits que nous venons de grouper n'ont, sans doute, qu'un caractère douteux ; mais les esprits judicieux en comprendront la valeur pour corroborer les preuves puissantes fournies précédemment.

Photius, résumant Agatarchide dans la description de la mer Rouge, rapporte qu'au dire de cet auteur c'était un certain Erythrée, fils de Myozès, qui avait donné son nom à la mer Rouge, et que cette mer fut pour lui le théâtre d'une expédition hardie. Cet Erythrée, n'est-ce pas Edom ou Esaü fils de Jacob, à qui plusieurs anciens ont en effet attribué l'appellation de la mer Rouge ? car, on le sait, le nom grec *Erythrée* est la traduction du mot hébreu *Edom*, et Myozès, n'est-ce pas le nom de Moïse, défiguré légèrement, dont on a fait un ascendant d'Erythrée, quoique la parenté soit en sens inverse ? Dans le IIIe liv. des Rois, IX, on trouve la mer de Suph ou la mer Rouge dans le pays d'Edom, ce qui confirme notre précédente interprétation.

On a pu remarquer la réserve dont nous avons usé jusqu'ici relativement aux étymologies, mais quand les faits semblent en déterminer le sens et le justifier, notre devoir est de les constater.

### X. — Témoignages de la géographie.

La géographie nous vient en aide ; elle éclaire et confirme les faits que nous avons groupés pour reconstruire l'histoire de la captivité des Hébreux en Egypte. Les travaux de Champollion ont jeté de nouvelles lumières sur ce point.

La ville d'Héliopolis est mentionnée dans la Genèse (XLI, 45) à l'occasion du mariage de Joseph avec la fille du prêtre de cette ville. Les Septante, dans ce passage, se servent de la même dénomination : *Ville du soleil* ou *Hieliopolis*, nom que lui donnent aussi les écrivains profanes de l'antiquité. Mais ce nom ne pouvait se trouver dans le texte original, puisque ce ne fut que plusieurs siècles après Moïse, sous la domination des rois grecs successeurs d'Alexandre, que l'Egypte vit les appellations primitives des villes changées contre de nouvelles tirées de la langue des conquérants. Or, l'hébreu a conservé le nom primitif, le nom égyptien : il appelle cette cité *On*, qu'un autre passage des Septante (Exode, I, v, II) a maintenu, et où cette ville est comptée parmi celles que bâtirent les enfants d'Israël.

On pourrait présumer avec beaucoup de vraisemblance que le nom de *Ville du soleil*, que les Grecs lui donnèrent postérieurement, n'était que la traduction littérale de la dénomination primitive, substituée avec connaissance de cause dans une version exécutée par des hommes ayant tous les

moyens nécessaires d'obtenir une grande exactitude de détails. Ces conjectures s'appuient encore sur un passage de Jérémie, où le prophète parle d'une *Maison du soleil*, que l'on croit généralement désigner Héliopolis. Mais voici un hommage complet rendu à la Bible, qui change ces hypothèses en certitude. *La ville d'Héliopolis,* dit Champollion, *est toujours désignée dans les écrits des Koptes par le mot On :* et la version kopte de l'ancien Testament l'appelle aussi constamment la ville d'*On* ou bien *On*, *qui est la ville du soleil*. Et saint Cyrille, dans ses commentaires sur Osée, dit que *On* signifie le soleil parmi les anciens Egyptiens. Il n'y a pas jusqu'au nom du beau-père de Joseph, retrouvé par Champollion dans le manuscrit de M. Caillaud, qui ne justifie notre interprétation. Analysé grammaticalement, il signifie : *celui qui est attaché au soleil*. Seulement ici le soleil est désigné par un synonyme, mais le sens désigne la même ville.

Le texte sacré nous apprend que parmi les travaux auxquels les Hébreux furent assujétis sous le règne du Pharaon qui voulut les rendre moins redoutables en les affaiblissant, l'Ecriture compte la construction de *Phithom* et de *Ramessès*. Pour la première ville, Champollion la retrouve dans le lieu qui porte le nom de *Thoum*, selon l'*Itinéraire d'Antonin*.

« La ville de Ramessès, dit M. Greppo (*Annales de philosoph.*, t. III, p. 152), a une plus grande importance, et sa situation bien déterminée peut servir à décider une question d'un grand intérêt. Les livres saints la mentionnent plusieurs fois. La version grecque du livre de Judith nomme aussi cette ville Ramessès. Il est impossible de ne pas reconnaître l'antique Ramessès des Pharaon dans un petit village qui porte aujourd'hui le nom de Rhamsès, bien peu différent du nom antique ».

Ce village, observé par plusieurs voyageurs (Niebuhr, *Arab.*, t. I. — Sonnini, *Voy. en Egypte*, t. II, 146), conserve encore les ruines d'une ville antique placée sur les bords d'un canal qui conduisait les eaux du Nil au lac Maréotis. Il est situé à deux lieues et demie nord-ouest du bourg nommé *Eshlimé* par d'Anville, dans sa carte de l'Egypte moderne.

*L'Egypte sous les Pharaons*, de Champollion, reconnaît le Ramessès de l'Ecriture sainte dans le Rhamsès des Arabes. Nous avons déjà vu qu'il était infiniment probable que les Pharaons Rhamsès avaient pris leur nom de cette ville bâtie par les Hébreux. Voilà donc encore une ville oubliée par les écrivains de l'antiquité, dont le nom conservé par les Arabes et les Koptes, de longs siècles après Moïse, et les ruines trop peu explorées, nous apprennent que le merveilleux conducteur des Hébreux est aussi véridique dans sa géographie que dans les autres parties de sa sublime et incomparable histoire.

M. Greppo cherche ensuite à déterminer dans quel endroit de l'Egypte se trouve le pays appelé Gessen dans la Genèse (XLVII), que le Pharaon de Joseph assigna pour séjour à Jacob et à ses enfants. Il pense que cette contrée est la même que celle où les Hébreux avaient bâti la ville de Ramessès. Il se fonde sur ce que cette cité fut habitée par le patriarche et sa famille, et sur ce qu'elle était désignée comme la partie la plus fertile d'Egypte : *in optimo terræ loco*, ce que l'Ecriture dit également du pays de Gessen ; enfin sur ce

que Ramessès est nommée deux fois comme le point de départ des Israélites se dirigeant vers *Socoth* pour sortir de l'Egypte. En effet, de quelque manière qu'on explique les stations successives du camp des Hébreux, ils durent partir du pays qu'ils habitaient ; toutes ces raisons sont puissantes. En admettant cette opinion, il est facile de se rendre compte des stations et des journées employées par les Israélites pour arriver au bord de la mer Rouge et la traverser ; car, de Ramessès à Beelséphon il y a de vingt-cinq à trente lieues.

## CHAPITRE III

### LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

I. Récit des historiens. — II. Nouvel examen d'un passage de Manéthon. — III. Sur quel point les Hébreux ont traversé la mer Rouge.

#### I. — Récit des historiens.

Ici, nous sommes en présence du plus grand événement de l'histoire depuis le déluge et la destruction de Sodome : le passage de la mer Rouge à pied sec par les Hébreux et la destruction de l'armée de Pharaon par le retour subit des eaux. Josèphe, Artapan, quelques anciens et plusieurs modernes, ont prétendu que ce passage avait pu être exécuté pendant une marée basse.

Nous ne discuterons pas cette hypothèse. Elle est contraire au texte très-positif et très-net de la Bible. Le fait est donné comme un miracle par un narrateur de bonne foi : l'historien éclairé et le philosophe doivent l'accepter comme tel, car les témoignages qui l'attestent sont suffisants, et la mémoire s'en est conservée dans l'Orient. Déjà nous avons produit des attestations précises, et nous en fournirons de nouvelles. Mais voici la raison capitale : c'est que l'existence même du peuple Juif, et sa vie indestructible à travers vingt-cinq siècles, ne peuvent s'expliquer que par les prodiges de la mer Rouge et du Sinaï. Que le lecteur se rappelle ce que nous avons dit à propos de la loi de Moïse et de son authenticité. Nous n'hésitons pas ici à faire ici la comparaison suivante : la nature tout entière ne saurait s'expliquer sans le premier et le plus grand de tous les miracles, celui de la création. L'acte créateur a fait surgir du néant, ou plutôt des profondeurs de l'Etre divin, non-seulement l'ensemble des corps, mais aussi les lois générales et particulières qui en sont la vie et la règle. Ainsi les faits surnaturels de l'Exode, et les lois divines du mont Sinaï, sont l'acte créateur qui a donné l'être au peuple Juif comme nation ; et sans cette série d'événements providentiels, rien, dans le reste de l'histoire de l'humanité, ne peut rendre raison d'une législation si éminemment sage. Il n'existait dans l'univers aucune institution capable d'en donner l'idée. Les âges, en se succédant, ne l'ont pas trouvée en défaut. Cette législation demeure la base obligée et nécessaire du christianisme, la seule possible parmi les peuples civilisés. Sans les faits divins racontés par l'Exode, il faut regarder comme un problème insoluble ce phénomène d'un peuple, remuant et indocile comme tous les autres, revenant invariablement, malgré mille écarts, se soumettre à sa loi. Oui, le Dieu qui l'avait sauvé de l'Egypte et qui lui avait parlé sur le Sinaï, était toujours présent à sa mémoire. Il avait été témoin, il avait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, touché de ses mains les merveilles du Seigneur sur les bords du Nil, dans

la mer Rouge, au mont Horeb, au pied des rochers stériles, amollis soudainement pour donner passage à des eaux miraculeuses. Sa faim avait été apaisée pendant toute une génération par une nourriture mystérieuse, tout le peuple avait vu cela; et cette conviction, passée pour ainsi dire dans le sang de la nation, rendit sa foi indestructible. Vouloir expliquer sans cela la nation juive, c'est se heurter à l'impossible, à l'absurde.

Le texte sacré nous montre avec quelle clarté et quelle simplicité Moïse raconte le prodige du passage de la mer Rouge, avec quel enthousiasme sublime il le chante, enfin avec quelle unanimité tout le peuple redit ses magnifiques accents. Or, tous les écrivains subséquents répètent cette merveille avec la même énergie, comme si c'était un événement accompli la veille. La harpe de David proclame que la mer s'enfuit à la vue de son Dieu, que le Seigneur s'est fait un chemin dans les flots; que le Très-Haut divisa la mer, fit passer ses enfants et retint les eaux comme dans une outre. Isaïe dit que le Seigneur a divisé les flots devant son peuple, qu'il l'a conduit au fond des abîmes comme un cheval qu'on mène au milieu d'une campagne. Vient ensuite Habacuc; il proclame que le Seigneur s'est tracé une route pour son chariot et ses chevaux à travers la mer, à travers la fange des grandes eaux. Le livre de la Sagesse ajoute que la terre sèche parut tout à coup dans un lieu que l'eau recouvrait auparavant. Non-seulement chaque siècle rendait son témoignage, mais ces faits se lisaient tous les jours et se chantaient à chaque sabbat. De nos jours encore, Juifs, chrétiens et Mahométans, nous les affirment dans toutes les langues. Voilà des attestations universelles et perpétuelles telles qu'il n'y en a jamais eu d'analogues. Est-ce que les arguties des libres penseurs sont de force à obscurcir ces invincibles arguments ?

On ne nous reprochera pas, nous l'espérons, d'avoir sur ce point spécial abandonné notre méthode habituelle : la déviation n'est qu'apparente. Certes, les derniers livres de l'Ancien Testament ont bien leur valeur pour confirmer les récits du Pentateuque. Nous avons rapporté, d'après Artapan, un fait sur lequel il nous faut revenir, car il nous semble très-considérable.

Il nous montre l'opinion des prêtres de Memphis sur la manière dont le passage de la mer Rouge s'est opéré. Les premiers, ils ont imaginé que Moïse, qui connaissait parfaitement cette région, fit faire des marches forcées à son peuple afin de profiter du moment où la marée basse permettait le passage à pied sec; et, après eux, plusieurs modernes se sont enhardis à adopter cette explication. Les Héliopolitains avaient aussi leur interprétation; mais plus francs ou mieux informés que ceux de Memphis, ils avouaient ingénument qu'au moyen de sa baguette, Moïse avait divisé les eaux, dont le retour subit avait surpris les Egyptiens engagés avec trop de confiance dans la même voie que les Israélites, et les avait tous fait périr. Nous n'avons nulle raison de récuser ce récit d'Artapan; il est naturel, comme nous le prouvons en son lieu. S'il est conforme à la Bible, quant aux Héliopolitains, il est également facile à comprendre en ce qui concerne les habitants de Memphis. En effet, on a dû tenter, dans la tradition égyptienne, d'expliquer la chose sans admettre l'intervention divine. Mais com-

ment, diront les critiques incrédules de notre temps, concevoir que des Egyptiens de l'époque de Ptolémée crussent au miracle de la mer Rouge? Comment nier ce fait, s'il est prouvé. Or, il l'est assurément de la façon la plus positive. N'avons-nous pas les papyrus d'Anastasy et de Sallier, qui supposent toutes les merveilles de la sortie des Hébreux?

Ne possédons-nous pas le témoignage de Paul Orose, qui avait sous la main Trogue-Pompée, lequel rapportait toutes les plaies d'Egypte du temps de Moïse? (liv. I., c. XII.) Justin, qu'Orose cite ensuite, n'était qu'abréviateur, et n'a pu que tronquer l'histoire des Juifs.

Ce n'est cependant pas par incrédulité que Justin a omis ces faits, puisqu'il admet sans discussion une habitude de prodiges chez les Juifs. Il avoue, en parlant de Joseph, qu'il était habile à opérer des miracles, à interpréter les songes, et que rien dans le droit divin et humain ne lui était caché; il accorde en outre à Moïse l'héritage augmenté de tous ces priviléges. Il faut convenir que cette manière de présenter les choses confirme le témoignage d'Orose sur Trogue-Pompée.

Ce n'est pas tout encore. Le même Orose, d'accord avec Tacite et plusieurs auteurs anciens, *plurimi auctores*, envoie le roi Bocchoris, le Pharaon contemporain de Moïse, à Jupiter Ammon, afin de le consulter dans une circonstance solennelle. Il s'agissait de demander au dieu un moyen de purger le royaume de la peste et d'une hideuse maladie. N'est-ce pas là un souvenir des terribles calamités qui frappèrent l'Egypte? Le fait n'est pas nettement accusé, il est vrai, mais il est très-probable qu'il en est ainsi. (V. Josèph., édit. lat., f° 892.)

### II. — Nouvel examen d'un passage de Manéthon.

Comme nous l'avons vu, Manéthon, cité par Josèphe (*contre App.*, l. I), outre l'histoire des pasteurs hébreux dont nous avons parlé ailleurs, produit sur le même thème une autre version qui ne doit point être omise. Nous n'hésiterons donc pas devant la répétition des mêmes tableaux. Ce qui serait un défaut dans une histoire ordinaire, devient nécessaire dans une matière si importante, où l'esprit ne cherche que des preuves et des éléments de conviction. On doit craindre en pareil cas d'omettre les moindres témoignages et non d'en offrir avec surabondance. Quoique le passage de Manéthon que nous allons citer paraisse semblable, sous bien des rapports, à celui du même auteur au sujet des pasteurs israélites, cependant il a une autorité toute particulière, d'après l'aveu de Manéthon lui-même : il donne son récit comme l'histoire populaire des Juifs parmi les Egyptiens de son temps. « J'ai écrit », dit-il, « les légendes qui circulaient dans la nation ». Si cette explication ne promet point une rigoureuse exactitude, elle n'en est pas moins précieuse relativement à Moïse, puisqu'elle constate que le fond des événements auxquels le grand législateur fut mêlé, étaient encore vivants sous la domination grecque.

Sans doute Josèphe, le grand et savant écrivain, en reproduisant les paroles de Manéthon, s'indigne à juste titre de l'alliage qui dénature l'histoire, en cette circonstance; mais il en est ainsi de toutes les traditions

populaires, et s'il y a quelque chose d'étonnant, c'est qu'à cette époque le souvenir des Israélites tînt encore tant de place dans les récits des Egyptiens. Il nous suffit que les grandes lignes des événements soient indiquées; ce qu'il y a de faux tombe de soi-même par la seule confrontation avec les divers monuments que nous possédons, et cela sans recourir à la Bible.

« Cinq cent huit ans après Thetmosis », dit Manéthon (Josèphe, *Contre Appion*, liv. I^er^), « il y eut un prêtre nommé Aménophis qui semblait tenir de la nature divine par sa sagesse et son esprit de prophétie. Il alla trouver le roi, à qui il donna son propre nom. Celui-ci se livrait à la contemplation, et méditait sur la nature des dieux, comme autrefois Horus. Le prêtre lui promit qu'il verrait les dieux s'il s'obligeait à chasser de leur province les Hébreux, cette race de lépreux couverte de souillures. Le roi lance un édit par lequel il ordonne qu'on réunisse dans un même lieu toutes les personnes d'un corps débile du royaume d'Egypte ».

Si on consulte l'Exode (c. XII, v. 38), on remarquera que ceci est conforme à la Bible. Plusieurs Egyptiens, est-il dit, *promiscuum vulgus*, suivirent les Hébreux. Il y a toujours quelque chose de vrai au fond des fables. L'ordre donné par le prince avait sans doute pour but d'atteindre indirectement les Hébreux, *cette race de lépreux*.

« Ils furent envoyés sur la côte orientale du Nil, dans les carrières pour la section des pierres. De ce nombre se trouvaient aussi des Egyptiens qui, par leur mauvaise santé, étaient de la même catégorie, et même quelques prêtres fort savants. Mais le sage Aménophis, lui qui avait conseillé cette violence, fit craindre au roi l'indignation des dieux; le conseiller du roi prévit dans sa sagesse que les lépreux recevraient un secours puissant, et que pendant treize ans ils seraient maîtres de l'Egypte. Cette déclaration jeta la terreur dans l'esprit du roi ».

On reconnaît ici l'embarras de Pharaon et des sages, devant les prodiges de Moïse, exprimé d'une manière confuse.

« Alors le roi, sur la prière qu'on lui adressa, accorda à ce peuple la ville d'*Avaris*, déserte depuis la sortie des Pasteurs; elle portait aussi le nom mystique de Typhon. Or, ce peuple malheureux, voyant que cette ville était favorable pour une résistance, se choisit pour chef un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiphe (qui bientôt sera appelé Moïse) ».

L'histoire des Hébreux se dessine plus nettement, malgré la surcharge de l'histoire des Pasteurs, qui est identique.

« Ils promirent par serment d'obéir à ce chef, et voici la première loi qu'il leur imposa : c'est qu'ils n'adoreraient point les dieux, qu'ils ne s'abstiendraient aucunement des animaux réputés sacrés chez les Egyptiens, et qu'ils ne s'allieraient à personne, sinon à ceux qui participeraient à leur loi ».

Peut-on mieux déterminer les lois fondamentales des Hébreux? La légende énonce clairement l'unité de Dieu, la pureté du culte, et l'exclusion des étrangers souillés par la profession d'une religion impie.

« Le conducteur de ce peuple ayant rendu ces décrets et plusieurs autres directement contraires aux mœurs égyptiennes, fit élever à grands

frais les murs de la ville; et lui-même, ayant choisi quelques-uns des siens, il les envoya aux Pasteurs qui précédemment s'étaient retirés à Jérusalem, exposant les motifs de leur déshonneur, et les suppliant de se joindre à eux contre les Egyptiens. Par ce moyen, ils occuperaient Avaris, la possession de leurs ancêtres, et y jouiraient d'un pays plus fertile et offrant plus de ressources à leur peuple; ils combattraient dans des circonstances favorables qui assureraient leur triomphe... Les Pasteurs, abandonnant Jérusalem, accourraient avec joie occuper la ville d'Avaris ».

Il est facile de se convaincre que cette partie du récit est une surcharge de la même histoire dont Jérusalem est le point central.

« Le roi Aménophis, ayant appris cette invasion (qui n'était autre chose que la merveilleuse multiplication des Hébreux) et tout étonné de ce qui avait été prédit par son sage ministre, réunit le peuple d'Egypte, tint conseil avec les principaux, fit mettre en lieu sûr les animaux sacrés qui étaient surtout en vénération pour les prêtres, et ordonna de cacher soigneusement les images des dieux.

« Il confia son fils Sethon, aussi appelé Rhamsès, âgé de cinq ans, au roi d'Ethiopie chez qui il s'était réfugié, et il descendit avec trois cent mille hommes pour livrer combat; mais il n'osa l'engager, car il était persuadé qu'il combattrait contre un Dieu. Rebroussant chemin, il vint à Memphis, et prenant Apis et les autres choses sacrées, il retourna en Ethiopie lui avec ses vaisseaux et son peuple. Or, par bonheur, le roi d'Ethiopie lui était alors soumis. C'est pourquoi ce prince reçut cette multitude, et lui fournit les choses nécessaires pour passer cette fatale treizième année ».

Evidemment ce récit offre, dans le style des vaincus, l'histoire des calamités qui ont flagellé les Egyptiens du temps de Moïse.

« Mais les habitants de Jérusalem, arrivant avec leurs hommes souillés, non-seulement ils brûlèrent les cités et les bourgs en commettant des sacriléges et en brisant les idoles des dieux, mais encore ils firent périr cruellement les animaux sacrés, objet du culte, et forcèrent à les détruire les prêtres eux-mêmes et les prophètes qu'ils renvoyaient ensuite tout nus. C'est ainsi qu'ils se rendirent odieux à ceux qui furent témoins de leur épouvantable victoire.

« On dit qu'Osarsiphe, leur chef, ce prêtre d'Héliopolis qui tirait son nom d'Osiris, le dieu d'Héliopolis, changea de nom lorsqu'il se rangea de leur côté, et fut appelé Moïse ».

Le fond est vrai, car Moïse avait été regardé jusque-là comme un Egyptien.

« Ce Moïse leur prépara une constitution politique et des lois ». Voilà, dit Josèphe, ce que les Egyptiens pensent des Juifs.

Puis Manéthon fait sortir Aménophis de l'Ethiopie, avec de grandes forces et avec son fils Rhamsès, suivi également d'une puissante armée. Ayant atteint les Pasteurs et les lépreux, ils les vainquirent, en tuèrent un grand nombre, et les poursuivirent jusqu'en Syrie.

Quel homme de bon sens, connaissant la Bible, et lisant ensuite ces passages, n'avouera que, malgré la corruption du récit, il y a là le fond

vrai de la narration mosaïque? Nous sommes étonné qu'on n'ait jamais songé à mettre tous ces témoignages en lumière. Le lecteur comprendra qu'ils fournissent les matériaux de toute une étude nouvelle.

Nous répéterons avec le célèbre historien des Juifs : Rendons grâce à Manéthon des précieux documents qu'il nous a conservés. Car, comme nous l'avons déjà remarqué, le caractère passionné et l'altération imprimée à ces traditions par les vaincus, ajoutés à l'affirmation de Manéthon, sont une preuve certaine de l'opinion qui avait couru en Egypte sur les Juifs, du temps de l'écrivain. Josèphe (*cont. Ap.*, liv. I^er^), dans une discussion admirable, expose les raisons démontrant que la double histoire des Pasteurs et des lépreux est identique, et il convainc Manéthon de plusieurs erreurs; mais nous avons produit ces arguments dans un chapitre spécial; d'ailleurs le simple énoncé des faits jette un jour suffisant sur toute la série des témoignages que nous venons de mettre en ordre.

On reconnaît dans le passage des *Annales* (L. V, 1), que Tacite a puisé ses renseignements soit dans Manéthon, soit à des sources non moins infidèles. On peut tenir pour établi que l'historien latin n'a pas connu les livres des Hébreux. Il a pris tout ce qu'il a dit dans les traditions profanes de l'Egypte; aussi nous pourrons le citer avec avantage.

Ce que nous disons de Tacite doit s'entendre également de Trogue-Pompée, de Justin, de Strabon, d'Artapan; en comparant attentivement ce que ces auteurs ont rapporté de l'origine des Juifs et de leur séjour en Egypte, on voit qu'aucun d'eux, y compris même Artémidore cité par Strabon (que nous supposons être Artémidore d'Ephèse, le géographe), on voit, disons-nous, qu'aucun d'eux n'a lu un seul mot du Livre sacré des Israélites. Nous ne devons pas en être surpris : d'abord les Juifs, à raison du soin qu'ils prenaient de ne pas fréquenter les étrangers pour motif de religion, s'étaient attirés la haine des peuples; ensuite, ils regardaient comme une profanation de communiquer le texte de leur loi à des étrangers et de l'exposer à leurs railleries. Il était donc naturel que les historiens profanes allassent chercher leurs renseignements en Egypte, d'où l'opinion publique faisait sortir les Hébreux. Ainsi, tout prouve de plus en plus que le souvenir des Israélites subsistait pleinement en Egypte aux siècles qui précédèrent immédiatement le christianisme. Ce souvenir, nous l'avons expliqué, était inscrit sur les monuments; en outre, il était consigné dans des légendes populaires, comme Manéthon et tous les auteurs que nous venons de citer le démontrent.

Dom Calmet (t. I, f° 365) a donc eu raison de dire que ces merveilles du peuple de Dieu, et le passage de la mer Rouge en particulier, s'étaient conservées non-seulement parmi les Hébreux et dans les livres sacrés, mais encore parmi les profanes et dans les histoires des ennemis du peuple de Dieu. Il cite les écrivains dont nous avons parlé, et en particulier Diodore de Sicile, au rapport duquel (liv. III, c. III) les Ichthyophages, qui habitaient le long des bords occidentaux de la mer Rouge et vers la Nubie, tenaient par tradition qu'autrefois la mer s'était ouverte par un reflux violent, et que tout son fond avait paru à sec et couvert de verdure, les eaux s'étant divisées en deux parties; et qu'ensuite était survenu un flux impétueux, qui réunit les eaux et les remit dans leur état naturel. Il est dit, en effet, dans ce texte

sacré, que le prodige commença à s'opérer par un vent impétueux. Tout cela, remarque le savant commentateur, ne peut guère s'entendre que du miracle qui arriva lorsque les Hébreux passèrent cette mer. Nous ajouterons que ce témoignage des Ichthyophages ou Troglodytes, qui n'aurait qu'une valeur équivoque, s'il était seul, prend ici une grande importance, puisqu'il n'est que l'écho des affirmations répétées de nombreux auteurs appartenant à différentes nations.

Relativement au passage à pied sec de la mer Rouge par les Hébreux, à la faveur du reflux de la mer, quand on examine de près cette opinion, on se convainc promptement qu'elle est insoutenable. S'il n'y avait point eu là un événement surnaturel, pourquoi ces souvenirs si profonds restés dans la mémoire du peuple, et cette croyance à un prodige, non-seulement chez les Hébreux, mais encore chez les autres nations?

L'annonce du passage miraculeux de la mer Rouge a dû impressionner tout d'abord les Arabes. Aussi le livre de Job, qui, quelque opinion qu'on s'en fasse, est certainement le monument le plus reculé et le plus authentique de l'ancienne Arabie, nous en a conservé un souvenir qui vient compléter toutes nos citations précédentes.

« Le méchant », dit-il, « sera effrayé par les maux qui le menacent; il sera environné d'afflictions comme le roi qui se prépare au combat. Il a étendu sa main contre Dieu, il s'est endurci et fortifié contre le Tout-Puissant; il a couru contre lui la tête levée, et il a paru orné avec son col gonflé de graisse ». (*Job*, XV, 24, 25, 26.)

Et pour qu'on ne doute pas qu'il s'agit de Pharaon, l'écrivain raconte sa punition.

« Par un effet prodigieux de la force de Dieu, les mers se sont amassées; il a divisé la mer, et dans sa sagesse il a frappé l'orgueilleux ». (*Job*, XI, 5.)

Sans doute Job ne prononce pas de noms propres, mais combien de fois les poètes lyriques désignent leurs héros ou leurs acteurs sans les nommer!

Habacuc (III, 7) tient un langage analogue et exprime la même pensée.

« Alors les pavillons de la terre de Madian furent troublés. Les grandes eaux se sont écoulées, l'abîme a fait entendre sa voix ».

C'est là visiblement une allusion au fait du passage de la mer Rouge, et à la terreur qu'il inspira. M. Léon de Laborde (*Comment. sur l'Exode*) a recueilli des traditions curieuses sur la verge ou le bâton de Moïse. Tous les Arabes du désert et tous ceux qui habitent la lisière des pays cultivés, portent des bâtons à tête recourbée, qui servent pour guider les chameaux et les dromadaires. Le bâton de Moïse pouvait avoir cette forme, qui se retrouve dans toutes les peintures de sources égyptiennes. Le bâton pastoral des évêques, dit M. l'abbé Darras, aurait ainsi un précédent dans la verge de Moïse.

Les moines du couvent de Sainte-Catherine, au mont Sinaï, cultivent dans leur jardin le *cullotex hallepica*, qu'ils appellent *sferaï*, et qui, selon eux, est la même plante qui fournit autrefois la verge de Moïse; rien ne

combat cette opinion, et depuis longtemps les pèlerins rapportent pieusement des rameaux de cet arbuste.

### III. — Sur quel point les Hébreux ont traversé la mer Rouge.

Existe-t-il une tradition sérieuse sur le point de la mer Rouge où le célèbre passage s'accomplit? Voici comment s'explique à ce sujet le savant et consciencieux M. de Laborde (*Commentaire sur l'Exode*), qui a si bien exploré les lieux.

Les Israélites, réunis à Etham, devaient être conduits par Moïse directement dans le désert de *Sur*. Moïse reçut ordre de se diriger vers Beelséphon, ce qui faisait une forte déviation à droite, et là il se trouvait acculé entre des rochers escarpés impraticables et la mer, pas loin du lieu où se trouve aujourd'hui Suez ; sans un secours supérieur, ils ne pouvaient échapper à la colère de Pharaon.

Eusèbe place Beelséphon près de Clysma, et le plus grand nombre des traditions fixent le passage des Hébreux près de cette ville. Ce serait écrire l'histoire de Suez, que d'établir la position de Clysma et de Kolsum. Clysma et Kolsum étaient situés à l'extrémité du golfe de la mer Rouge qui reçoit aujourd'hui son nom de Suez. C'est un fait énoncé clairement par tous les géographes. Clysma semble une ville antérieure à la domination arabe, tandis que Kolsum lui appartient, et donne pendant un certain temps son nom au golfe : *Baavel-Kolsum*.

Dans mon opinion, Clysma est le nom qui fut donné à la ville quelconque qui succéda à Beelséphon ; Kolsum n'est qu'une altération du nom, et Suez l'a remplacé.

Telles sont en substance les paroles de M. de Laborde. Elles sont conformes à ce que dit Philostorge, que la mer Rouge se divise en deux bras, dont l'un se termine à Clysma d'où il prend son nom, et l'autre à Ela. C'est, ajoute-t-il, à Clysma que les Israélites passèrent autrefois la mer à pied sec.

Ptolémée, l'*Itinéraire d'Antonin* et les meilleures cartes géographiques indiquent le point du passage sur la côte occidentale de la mer et à l'extrémité du golfe. C'est l'opinion de Thévenot et de Cosme, moine égyptien, qui assure que l'on croyait que c'était là le lieu de la célèbre traversée.

Le même Cosme, Paul Orose, Grégoire de Tours, d'après plusieurs voyageurs, affirment qu'on voyait encore de leur temps les roues et les débris des chars des Egyptiens. Nous ne citerions pas ce fait, si Dom Calmet ne nous y engageait par une remarque qui fixe l'attention.

« Ce récit, dit-il, tout incroyable qu'il paraisse, ne doit pourtant pas être témérairement rejeté après le témoignage de ce nombre d'auteurs et de témoins, et ce qui peut contribuer à lui donner quelque créance, c'est que les voyageurs qui ont été dans ce pays-là reconnaissent qu'il y a dans ce terrain et sous ces eaux une facilité surprenante pour pétrifier les corps qui tombent sous la terre. Ne serait-il pas possible que les débris de l'armée

égyptienne aient subi cette transformation et que des vestiges aient été aperçus par des voyageurs du v[e] et du vi[e] siècle ? »

Il faudrait, sans doute, que cette facilité de pétrification fût confirmée par des observations de savants voyageurs contemporains. Néanmoins, avec quelque défiance qu'on admette ces relations sur les vestiges de l'armée égyptienne, du moins est-il certain qu'ils servent à déterminer la tradition sur le lieu où l'événement s'est accompli.

Un auteur très-savant et infiniment estimable, M. le docteur Reusch, m'a durement reproché les faits qui précèdent, comme admis avec une grande légèreté ; que l'illustre M. Reusch me permette de ne pas éliminer ces témoignages. J'y suis d'autant plus déterminé que M. De Lesseps, qui a eu l'occasion, par l'exécution de sa vaste entreprise du Canal de Suez, d'étudier ce point de géographie, n'a pas craint d'émettre une opinion conforme aux auteurs que j'ai cités, en affirmant que le grand lac qu'il vient de mettre à sec a dû être le lieu du passage des Hébreux. Il a constaté que la mer Rouge s'était retirée, et il exprime l'espérance qu'on retrouvera peut-être sous les amas de sel qui sont déposés en cet endroit des vestiges, des armes et des chariots de l'armée de Pharaon. (Voir le journal *Le Français*, octobre 1869.)

Le passage miraculeux de la mer Rouge, dit encore M. de Laborde, est raconté aujourd'hui, sous la tente de l'Arabe, par les mères à leurs enfants, et se perpétuera à travers les siècles.

Ainsi, en résumé, aucune circonstance importante de grand mouvement de tout un peuple qui se dérobe à une dure servitude, n'est tombée dans l'oubli. Justin, Trogue-Pompée, Artapan, Ezéchiel, les vagues récits des Egyptiens, nous indiquent les plaies qui ont frappé l'Egypte, les vases sacrés emportés, la défaite inattendue de l'armée de Pharaon. La tradition signale les lieux, les noms et la manière dont s'est opéré le passage. Des papyrus nous parlent de la colonne de fumée et nous font deviner la plaie des premiers-nés.

Artapan nous apprend que les Egyptiens furent frappés de la foudre et abattus par le feu du ciel. Il semble, explique Dom Calmet, que Moïse ait voulu dire quelque chose de pareil, lorsqu'il assure que l'ange qui était dans la nuée, ayant regardé leur armée, y jeta la confusion, les renversa et brisa leurs chariots.

Josèphe affirme que Moïse était à la tête de la colonne pour encourager le peuple dans ce redoutable trajet ; et la tradition hébraïque, selon saint Jérôme (*Sur Osée*, xx, 2), prétend que ce fut Aminadab, chef de la tribu de Juda, qui entra le premier dans l'abîme desséché.

Nous avons donc retrouvé surabondamment de quoi reconstruire cette époque capitale de l'histoire du peuple de Dieu.

## CHAPITRE IV.

### MARCHE DES HÉBREUX.

I. Les Israélites dans le désert. — II. Le mont Sinaï. — III. Description des lieux. — IV. Le rocher d'Horeb. — V. Les sépulcres de concupiscence. — VI. Continuation de la route. — VII. La grappe de raisin de Josué et de Caleb. — VIII. Cadès. — Le Mont Hor. — IX. Haltes à Salmona, à Oboth et à Abarim. — X. Les dernières stations. — XI. Les témoignages des premiers siècles chrétiens comparés à celui des âges contemporains sur ces différents lieux.— XII. Que signifient les écritures tracées sur les rochers des vallées du Sinaï ? — XIII. Faits et coutumes conservant fidèlement le souvenir des merveilles opérées dans le désert. — XIV. Fêtes des Azymes attestant la sortie d'Egypte. — XV. Mort et tombeau d'Aaron. — XVI. Les dix commandements. — XVII. Souvenir de Moïse et des Hébreux chez les Mexicains.

#### I. — Les Israélites dans le désert.

Pénétrons maintenant dans le désert de l'Arabie-Pétrée, pour y rechercher les vestiges et les souvenirs que les Hébreux y ont laissés.

Des voyageurs consciencieux, tels que M. Léon de Laborde, ont visité les lieux dont ils ont donné une description minutieuse au point de vue géographique et topographique. Non-seulement M. de Laborde n'a rien découvert qui contredît le récit de Moïse, mais bien souvent il a trouvé convenance et harmonie parfaites entre l'histoire et les régions qu'il parcourait.

Moïse devait conduire son peuple dans un lieu paisible et sûr ; or, la presqu'île du Sinaï est tout aussi tranquille aujourd'hui, dit M. de Laborde, et aussi pleine de sécurité qu'autrefois. Les Arabes vantent leur pays sous ce rapport, et si nous cherchons quelques compensations à la vie misérable qu'ils y mènent, nous la trouvons dans cet avantage.

Dans son précieux Commentaire géographique sur l'Exode, le savant voyageur nous donne une étude complète, faite avec le plus grand soin, sur le nom, la position et les convenances des différents campements des Hébreux dans le désert.

Il est dit au chapitre XVI, ℣ 27, du Livre sacré, que les Israélites firent leur premier campement à Elim, au sortir de la mer Rouge. Le campement, dit M. de Laborde, doit s'entendre d'un établissement de plusieurs jours, pendant lesquels ils se reposèrent et profitèrent de la fertilité des vallées pour faire paître leurs troupeaux. Les Hébreux sortirent d'Egypte au mois d'Adad : d'après Herbelot, selon la tradition rapportée par Eben-Esra, ce serait le quinze du mois. Ils arrivèrent à Elim en sept jours, et ils quittèrent cette vallée le quinze du second mois ; ils y seraient donc restés plus de vingt jours. Cette tradition comme ces chiffres ne peuvent être pris dans toute leur rigueur. Il faut s'en tenir à l'expression de plusieurs jours.

*Et ils vinrent dans le désert de Sin*. La Bible rapporte immédiatement les murmures du peuple et l'envoi de la manne. Jusqu'à Elim, ou *Ouady-Ossaita*, les Israélites ont suivi la seule route qui s'offrait à eux. A partir de cette station, ils doivent choisir de deux routes celle d'en haut ou celle d'en

bas. La première passe par une plaine et d'assez longues vallées; elle n'a que deux passages difficiles, escarpés et étroits. L'autre traverse une vallée pénible et suit un rivage qui n'est praticable qu'en marée basse ; mais elle conduit au Sinaï par les vallées les plus fertiles et les plus larges de la presqu'île. Elle n'a qu'un défilé. Moïse n'avait donc point à hésiter : il conduit les Israélites par la dernière route, *Ouady Taïbé*, et les arrête au bord de la mer, où ils campent dans une vaste plaine qui offre dans cette saison une verdure assez abondante.

En quittant cette station près de la mer, ils entrent dans le désert de *Sin*, qui s'étend entre Elim et le Sinaï, et dans lequel les différents endroits où ils s'arrêtent se trouvent indiqués par le nom dont ils étaient redevables sans doute à quelques particularités, tandis que la première station, qui doit être placée dans la partie la moins fertile, n'en portait aucun et se trouve appelée du nom qui désigne l'ensemble du désert. Saint Jérôme applique avec exactitude ces divers noms aux localités, comme nous le verrons.

### II. — Le mont Sinaï.

La station suivante établit les Hébreux au pied du mont Sinaï.

Il y avait dans la péninsule du Sinaï, dit M. de Laborde, une montagne par excellence, un lieu saint. Si nous ne possédions pas d'autres renseignements, nos yeux chercheraient sans doute les sommets les plus élevés, le mont Sainte-Catherine ; mais on nous prouverait qu'une tradition s'est attachée à un pic de moindre hauteur, et nous trouverions dans ce choix une preuve d'exactitude locale ; et dans le Djebel-Mousa des Arabes, le Sinaï des géographes, les raisons de sa sainteté et des événements solennels qui se sont passés à sa base, sur ses flancs, à son sommet.

C'est qu'en effet, bien que le Sinaï ne soit pas le pic le plus élevé, c'est cependant une haute montagne; elle est exactement située au centre de la péninsule, et la seule dont on puisse atteindre la cime, et de ce point dominer sans obstacle la contrée. C'est la plus hardie dans ses formes, et la plus grandiose par la composition granitique et basaltique de ses roches. C'est de ce point central que, comme d'un foyer de lumière, partent dans tous les sens les vallées qui déversent leurs eaux dans les deux golfes. Ce n'est donc point à cause de sa hauteur que le Sinaï fut un lieu saint ; il le devint par choix, et l'est resté par la fidélité de la tradition ; et Saadi, dans le *Gulistan*, dit avec quelque raison, quoique en exagérant les proportions : — Le mont Sinaï est la plus petite des montagnes, mais elle est en grande considération auprès de Dieu par sa dignité et par le rang qu'elle tient pardessus les autres montagnes. Ainsi les anciens pèlerins faisaient déjà la remarque que le Sinaï était moins élevé que le mont Sainte-Catherine. (Fabri, en 1483.)

Pendant les siècles païens, il n'y eut guère que les Hébreux et les Arabes qui conservèrent le souvenir du mont Sinaï. Mais dans les premiers âges du christianisme, toute une époque de ferveur et de dévouement s'ouvrit avec passion ; des églises s'élevèrent de tous côtés, le désert s'emplit de pieux cénobites, qui se dévouèrent avec d'autant plus de zèle à une vie

d'abstinence et de résignation, qu'ils la consacraient à la sainteté de ce lieu. C'est à cette époque que remonte la fondation d'une multitude de couvents, dans tous les lieux consacrés par l'autorité de la tradition. On illustrait alors l'histoire sainte, dans la contrée qui en fut le théâtre, par des constructions immenses, des églises, des prières de tout un jour, le dévouement de toute une vie.

Le Sinaï dut être, dès lors, l'objet de l'ardeur des cénobites; et sa tranquille et fertile vallée le but de leur ambition. Un couvent s'éleva au bas de cette montagne, des chapelles furent construites sur le sommet : ou peut-être seulement on y consacra au Dieu de l'Evangile des sanctuaires que les habitants avaient profanés par le culte de leur idolâtrie. L'impératrice Hélène, et plus tard Justinien et Théodora son épouse, embellirent ce couvent. Ils l'agrandirent et le fortifièrent selon les besoins (Procop., *De Ædific. Just.*, *V*), et l'enrichirent avec une magnificence calculée sur les mérites du mystère de l'Incarnation et les grands événements dont on y célébrait la commémoration; mais l'enceinte du couvent fut bientôt trop étroite pour contenir tout ce qui affluait ici de dévouement. On éleva au sommet du mont Horeb une succursale sous l'invocation d'Elie, à la place où il s'était caché dans une grotte. Dans la vallée où Moïse fit jaillir la fontaine, Ouady-Araba, on fonda un autre couvent plus considérable encore. Ceci ne suffit pas : on envoya les maçons dans Ouady-Ostmet, et ils construisirent un vaste ensemble de bâtiments abrités par les pics élevés qui réunissent le Serbal aux monts de Sainte-Catherine et de Sinaï. C'était encore trop peu pour satisfaire le zèle qui animait alors cette émigration chrétienne : elle éleva un grand couvent dans le ravin profond du mont Serbal; et les moines, avec la persévérance qui est le caractère des confréries, rendirent fertiles ces lits de torrents, où poussent encore aujourd'hui les pommiers, les amandiers, les grenadiers qu'ils ont plantés.

M. de Laborde décrit bien d'autres établissements, qui doivent leur naissance à la célébrité traditionnelle de ces lieux.

### III. — Description des lieux.

Un groupe de rochers de granit (M. de Laborde, *Exod.*, p. 108), accumulés et comme pressés les uns sur les autres, s'élève au milieu de la péninsule du Sinaï. Il comprend :

1° Le mont Horeb : c'est un rocher nu et saccadé dans ses formes, qui domine toute une vallée et qui sert pour ainsi dire de contre-fort ou de soutènement à une masse de granit plus haute de près du double, qui est le Sinaï : élévation, quatre mille neuf cent cinquante-six pieds.

2° Le Sinaï, qui s'élève derrière le mont Horeb : c'est une masse de granit à gros grains, également nue, mais plus arrondie, plus ondoyante vers le nord, et coupée en lignes abruptes et presque perpendiculaires vers le midi : sept mille quatre-vingt-dix-sept pieds d'élévation.

3° Au sud-ouest de ce mont, appuyé contre lui et formant pour ainsi dire le dernier de ces trois grands degrés, s'élève en formes arrondies la

montagne de porphyre de Sainte-Catherine : huit mille cent soixante-huit pieds d'élévation.

De ces trois montagnes, les deux premières seules ont de l'intérêt pour nous, puisqu'elles sont désignées par la tradition, l'une comme le mont Horeb, l'autre comme le mont Sinaï. Cette tradition respectable en elle-même, appuyée du témoignagne de la vénération d'une association religieuse fondée déjà depuis mille cinq cents ans, est confirmée par les rapports de distance et la disposition des montagnes, qui s'échelonnent l'une sur l'autre. Nous avons montré que les stations des Israélites depuis le passage de la mer Rouge, aboutissaient exactement au couvent du Sinaï ; que cette position des Hébreux convenait à l'attaque des Amalécites, qui descendirent du nord lors de la station de Raphidim ; au long séjour qu'ils y firent, tant les vallées voisines sont abondantes en verdure, et à la description du désert qu'ils traversent après l'avoir quitté. Le peuple d'Israël campa dans les vallées qui environnent le Sinaï, mais il se réunit dans la plaine qui s'étend au midi du Sinaï, lorsque Moïse reçut les tables de la loi. Cette plaine est non-seulement devant le Sinaï, à son pied, mais au bas ; et de ce point, ce mont célèbre semble un gigantesque mur monolithe granitique de deux mille pieds, au haut duquel se dessinent, en silhouettes, la mosquée, la chapelle, la pierre de Moïse, ainsi que les pèlerins qui visitent ces saints lieux. Nous ne croyons pas qu'il se puisse rencontrer dans les recherches archéologiques qui ont pour but de fixer la place des champs de bataille de l'antiquité ou des événements de notre histoire, un ensemble aussi complet de coïncidences. Ajoutons qu'il n'y a pas au monde un spectacle aussi grandiose que le Sinaï aperçu du fond d'Ouady-Sebaye, ni une montagne aussi haute, coupée ainsi à pic, de manière à offrir la vue de son sommet à une aussi courte distance.

### IV. — Le rocher d'Horeb.

L'eau fut tirée du rocher au bas du mont Horeb, et c'est aussi à son pied que Moïse avait aperçu le buisson ardent. Le rocher aux douze ouvertures est à la première place ; le couvent est à la seconde.

Le rocher qui a été frappé de la verge de Moïse est un bloc de granit rougeâtre, long de quinze pieds, large de dix, et de douze pieds de haut. Il se trouve au sud-ouest du mont Sinaï, près de cette partie de la montagne qui s'appelle le mont Serich, dans une étroite vallée que les Arabes appellent vallée de Dieu, la vallée de Raphidim de l'Exode. Ce rocher est tout à fait isolé. Sans aucun doute il est venu là après nombre de blocs pareils. David l'a connu ; il décrit la pierre dont les torrents ont inondé la terre. (Ps. LXXVII.) Les eaux qui en ont découlé se sont ouvert un passage par un des coins du rocher et y ont laissé des traces indestructibles. On y voit un canal d'environ vingt pouces de largeur, qui a été évidemment creusé par l'action des eaux ; dans l'intérieur de ce canal, il y a plusieurs trous d'environ un ou deux pouces de diamètre, par lequel ont dû affluer autant de sources. Sur les parois intérieures, il y a une couche comme en laissent les eaux là où elles ont passé, et quelques touffes de mousse entretenues par

la rosée. Les Arabes nomment cette pierre la pierre de Moïse, et mettent des herbes dans l'embouchure de ce canal, qu'ils emportent ensuite pour servir de remède à leurs chameaux dans toutes leurs maladies. Les noms de *Massah* et de *Méribah,* qu'on lui donne ordinairement, signifient tentation et querelle, parce que ce fut en ce lieu que les Israélites murmurèrent contre Moïse et tentèrent Dieu.

Nous continuons de citer notre savant explorateur, M. de Laborde :

« Sortis de la solitude de Sinaï, les Israélites vinrent à Kibroth-Taava. Les Nombres, dans le XXXIII<sup>e</sup> chapitre, ne donnent aucun détail ; mais nous lisons, ch. x, 33, que les Israélites marchèrent pendant trois jours à travers un terrible et grand désert, qui paraît n'avoir pas eu de nom. Rendons-nous compte de la contrée qu'ils traversent. Nous examinerons ensuite les emplacements de chacun des campements. Il n'y a que trois routes pour entrer dans la presqu'île du Sinaï, comme pour en sortir : l'une par Suez, la seconde par le littoral du côté de l'Akkabah, la troisième par Ouady-Safran, au milieu de la montagne de Thy. Moïse ne pouvait songer à la première ; et quant aux deux autres, la route le long de la mer était impraticable pour une aussi grande caravane, parce qu'elle se resserre contre les rochers, au point de ne laisser passage que pour un seul individu, et souvent seulement à marée basse.

« Il ne restait donc à Moïse qu'un chemin, celui de la montagne, chemin que suivent encore aujourd'hui tous les pèlerins qui arrivent de Syrie, défilé par lequel seul les Thorats sont exposés aux attaques de leurs voisins les Thyats, comme les Hébreux l'avaient été à la surprise des Amalécites.

« J'ai suivi ce désert, et je ne trouve dans la Bible qu'un tableau fidèle. C'est un effroyable désert qui, depuis la montagne de Thy élevée de 4,500 pieds à peu près, s'abaisse en monotone terrasse jusqu'au niveau de la mer, où il déverse ses eaux dans la saison des pluies. Le terrain formé de craie et de gypse mêlé de silex, est dépouillé. Pierre de Suchen (1336) dit que c'est le plus méchant et le plus inquiétant des déserts. Breydenbach, dont j'aime à citer les passages, parce que j'ai reconnu la fidélité de son récit, traversa ces défilés le 11 septembre 1484. Il dit de cette partie de sa route : — Et ainsi, depuis que nous allions en avant, nous trouvions la terre plus stérile, méchante, et aux hommes inhabitable. Ce jour-là nous mismes à cheval, entrâmes dans le vrai désert là où jamais n'habita homme ni femme, car la terre ne se peut labourer ni semer ; par laquelle terre allant et cheminant, ne trouvâmes ne villes, ne villages, ne châteaux, ne tugurions, ne vignes, ne prés, ne champs, ne jardins, ne arbres, ne forêts, mais terre seulement aduste et brûlée de l'ardeur du soleil, de tout stérile et infructueuse, pleine de torrents et de ruisseaux, de montagnes et de vallées, qui quasi portait figure et semblant de mort. — A deux journées de là, près du Sinaï, il dit : — Entrâmes en ung étroit désert bien froit et demourâmes en ung lieu où la terre étoit fort blanche et les pierres comme craye, le sablon ou arène comme chaux éteinte. Ce désert est fatigant par cela surtout qu'il est ennuyeux et monotone ».

V. — Les Sépulcres de concupiscence.

« Le premier jour, » poursuit M. de Laborde, « les Israélites s'élevèrent sur le dos des rochers qui descendent en grandes nappes de la montagne de Thy : ils campèrent à l'entrée du défilé. La journée avait été longue, difficile pour les animaux et le menu peuple, et d'autant plus fatigante que c'était la première marche après un repos, et le premier désert après un campement (le Sinaï) qui, comparativement, pouvait être considéré comme fertile.

« Il y eut dans le camp des murmures, des séditions ; le feu du ciel frappa les plus coupables, et cette station fut appelée *Tabéera*. On voit que ce nom n'appartient pas à la localité qui n'en avait pas. Ce nom, du reste, n'est pas le seul qu'on lui donne. Nous verrons plus loin que le menu peuple, ayant en ce même lieu murmuré pour avoir de la viande à manger, Dieu lui envoya des cailles et le frappa en même temps d'une grande plaie ; d'où vient que ce lieu fut encore appelé *Kibroth-Hattavah,* c'est-à-dire *Sépulcres de concupiscence* ».

Niébuhr, dans ses explorations, a cru découvrir les *sépulcres de concupiscence* dans les tombeaux égyptiens de Sarbut-el-Kadem ; mais M. de Laborde ne consent pas à admettre cette identité, et nous nous garderons d'être plus affirmatif que cet auteur consciencieux.

Nous rapporterons cependant les paroles de Niébuhr sur le cimetière trouvé au sommet de la montagne Sarbut-el-Kadem.

« Ne seraient-ce pas ici les sépulcres de la convoitise dont il est fait mention aux Nombres, XI, 34 ? Il n'était pas défendu aux Israélites d'employer les figures hiéroglyphiques, ni d'avoir des images d'hommes et de bêtes ; il ne leur était interdit que de les adorer, et même encore aujourd'hui les Juifs gravent toutes sortes de figures et des portraits sur des cachets ». (Niébuhr, *Voyage en Arabie.*)

M. Forster fait à ce sujet la réflexion suivante : « Ainsi, dans l'opinion de Niébuhr, les monuments de Sarbut-el-Kadem, actuellement appelés égyptiens, étaient un cimetière israélite, celui de Kibroth-Hattavah, ou les tombes de l'adversité.

« Voici », continue M. Forster, « l'opinion d'un autre savant voyageur, dont le jugement est aussi froid et aussi net sur le caractère de ces monuments et sur la main qui les a créés. — Ce semble être un usage dominant chez les Arabes, dit Burckhardt, d'avoir dans tout le désert des cimetières régulièrement établis ; et pour y porter leurs morts ils ne reculent pas devant les marches de plusieurs jours. Celui qu'a vu Niébuhr près de Nasjeb paraît en avoir été un, établi à une époque où les caractères hiéroglyphiques étaient en usage parmi toutes les nations soumises à l'influence égyptienne. — Ces derniers mots ont une valeur toute particulière. Selon Burckhardt, le cimetière en question, avec ses monuments hiéroglyphiques, a été l'œuvre non pas des Egyptiens, mais de quelqu'une des nations soumises à leur influence. Cette explication, d'autant plus précieuse qu'elle est générale, s'applique évidemment aux Israélites de l'Exode. Il y a encore d'autres indi-

cations qui tendent à faire admettre cette conclusion ; on peut les voir dans la discussion sur les caractères des roches du Sinaï ».

La station d'Hazeroth, donnée dans le journal du voyage et le récit du ch. XI des Nombres, est la seconde depuis le départ du Sinaï et depuis l'entrée dans ce grand désert. Les fatigues de la route, dans une contrée sans ombrage et sans eau, avaient déjà occasionné des murmures, que l'arrivée des cailles à Tabéera, suivie si rapidement d'une grande plaie, ne fut pas capable d'apaiser.

La position d'Hazeroth est sur la route que les pèlerins n'ont cessé de suivre en venant de Gaza et d'Hébron au mont Sinaï, près des sources qui découlent dans les vallées affluentes d'Ouady-Safran ; c'est une nature morte de collines crayeuses, gypseuses, de l'aspect le plus chauve et le plus triste.

### VI. — Continuation de la route.

D'Hazeroth les Hébreux vinrent à Rethma. Nous sommes dans le désert de Pharan, à trois journées du Sinaï ; et ici commence une période d'hésitations et d'irrésolutions qu'il faut examiner, parce qu'elles vont nous expliquer l'itinéraire indécis, et pour ainsi *dire sans but*, que les Israélites vont suivre pendant quelque temps.

Mais avant d'entrer dans ces détails, fixons d'une manière plus précise la topographie, qui dévie sensiblement à partir du ch. XXXIII des Nombres, ce journal du voyage ; elle concorde mal avec le récit que ce livre nous avait donné précédemment, et devient presque contradictoire dans les réminiscences du Deutéronome. Hâtons-nous de dire que ces altérations et ces contradictions ne sont qu'apparentes, et qu'un examen sérieux rétablira, entre les différentes parties du Pentateuque, une harmonie qui fait la valeur de cet ouvrage, dont la rédaction a paru si étrange et même si maladroite à l'imagination de Goëthe. (*Israël in der Wüst.*)

« En quittant Hazeroth, le peuple d'Israël se rendit à Rethma (ceci se rapporte au journal, c. XXXIII), qui est dans le désert de Pharan (voilà pour le récit des Nombres, ch. XIII, 1). De là partent les espions ; mais c'est à Cadès qu'ils rapportent le résultat de leur mission, dont l'exposé produit un effet fatal sur le courage des Hébreux. C'est là enfin que se dénoue le drame ; là que le récit, de même que les réminiscences consignées dans le Deutéronome, ont confondu le point de départ avec l'arrivée, en omettant toute une série de campements sans aucun intérêt, puisque ce n'étaient que des stations d'attente qui ne fournissaient aucun événement à la narration.

« La position de Rethma est indiquée par trois raisons : la distance à trois journées du Sinaï, la direction sur la route de Syrie, la position près des montagnes qui bordent le plateau de la Syrie et en forment, jusqu'à Cadès et Ouady-Araba, les limites les plus étendues. Un lieu et une source nommés *Rmathim* par les voyageurs, conviennent sous tous les rapports à cette station ; on remarquera même dans les noms de Rethma et de Rmathim une analogie que nous ne voulons ni exagérer ni affaiblir, mais qui a sa valeur. Il existe, ainsi qu'il a été expliqué, à l'ouest du Sinaï, une Ouady-Feyran, que les Israélites durent suivre en venant d'Egypte à la montagne de Dieu :

c'est au milieu de ses palmiers, à côté de ses sources abondantes, qu'on doit placer Daphca et Alus.

« Rethma est la station la plus rapprochée de la terre promise, après ces trois journées de marche ; c'est celle qui suit Hazeroth, et qui correspond à la station du désert de Pharan ; c'est donc le lieu d'où partirent les espions qui devaient examiner la fertilité de la terre promise.

« Depuis le Sinaï, Moïse semblait avoir l'intention de surprendre ses ennemis et de pénétrer résolûment sur leur territoire, en droite ligne et sans s'arrêter ; mais à peine eut-on marché trois journées, que ce chef comprit aux murmures et aux séditions des Israélites, que ce n'était pas avec une armée aussi faible qu'il pouvait aborder de front les peuplades les plus aguerries. Lorsque tout Israël vint le prier d'envoyer reconnaître le pays (Deut., I, 22), il y consentit, parce qu'il comptait sur l'aspect de sa fertilité comme sur un moyen propre à exciter le courage de cette multitude indécise. Il choisit donc dans chaque tribu un homme dont le témoignage pût servir à appuyer ses promesses ». (*Commentaire sur l'Exode.*)

VII. — La grappe de raisin de Josué et de Caleb.

« La grappe de raisin portée par deux hommes est devenue célèbre, et en même temps un texte d'incrédulité et de plaisanteries. Ce fait n'a cependant rien que de naturel ; et encore aujourd'hui, si l'on envoyait du désert deux Arabes chercher de ce raisin à Bethléem, et qu'ils eussent intérêt à rapporter une grappe intacte, et dans sa plus grande conservation, ils ne feraient pas autrement, car il est impossible de supposer qu'on puisse porter à la main, dans un trajet de soixante-cinq lieues, une charge de dix à quinze livres et de deux ou trois pieds de longueur. C'est en effet à ce poids et à cette ampleur que le raisin parvient dans la Syrie et dans l'Asie Mineure ; c'est une espèce qui se rapproche du raisin de Portugal pour le goût, et de notre plus énorme verjus pour la forme et la disposition des grappes. J'ai donné, dans mon *Voyage d'Arabie*, la proportion des grains de ce raisin. Je la maintiens toujours pour exacte, et j'ajouterai que le tronc de la vigne atteint une grosseur, et les branches une étendue dont nous n'avons pas d'exemple en Europe. Ce n'est donc qu'un fait naturel ; les espions marchaient à pied, et n'avaient point avec eux de bêtes de somme ; ils devaient, moins à cause du poids que par précaution, se mettre à deux pour porter aux Israélites un témoignage aussi évident de leurs assertions.

« Les espions ne reviennent point à la station ou aux campements de Rethma qu'ils avaient quittés, mais ils revinrent au désert de Pharan, qui est Cadès (Nomb., XIII, 27), c'est-à-dire qu'en partant, comme cela arrive chez les peuples nomades, ils étaient instruits de la direction que prendraient les campements, de manière à pouvoir les retrouver dans le désert. Moïse avait pu leur dire qu'avec un mois ou deux, après avoir profité de la verdure des vallées du désert de Pharan, il se rapprocherait d'eux vers Cadès, aux extrémités de ce désert et de celui de Sin ; et, en effet, ils le rejoignirent dans ce lieu. La vie des pasteurs a ce genre d'exigences. Tous les campements que je laissais dans une vallée, l'avaient quittée à mon

retour ; mes conducteurs battaient quelques ravins, rencontraient des bergers, et, comme Jacob et Joseph, demandaient des nouvelles de leurs parents ou de leurs amis ; on leur apprenait dans quelle direction ils avaient marché, et souvent dans quelle vallée voisine ils avaient dressé leurs tentes...

« La route suivie par les pèlerins de la Mecque nous servira mieux à préciser celle des Israélites. Ils descendirent par le ravin à pente rapide, qui s'appelle par cette raison El-Akkabah, et ils s'approchèrent de Cadès, où les espions devaient les rencontrer par la route la plus commode et la plus fertile en pâturages. Nous allons examiner quelle était la position d'Elath et d'Asiongaber, ces deux villes maritimes qui jouent un rôle important aussi bien dans l'histoire sainte que dans l'histoire générale ».

Ici nous renvoyons à l'ouvrage de l'auteur pour les détails. En résumé, il établit que la réputation d'Asiongaber dure jusqu'à Salomon ; et lorsque la pointe élamite revient au pouvoir des indigènes, le port de mer Asiongaber perd son importance au profit d'Elath, et on peut assister à la transformation séculaire d'un nom célèbre conservé par tous les historiens : Ælat, Æluc, Ælana, Ailana, Ailanan, Ailas, Elena, d'après la Bible, Josèphe, Pline, Diodore de Sicile, Etienne de Byzance, Procope, Ptolémée ; et, selon les Arabes, Ailah, Aélat, Akkabah, Aéla.

### VIII. — Cadès. — Le mont Hor.

*Ils vinrent ensuite dans le désert de Sin, qui est Cadès.*

« Cadès, selon le Deutéronome, est à onze journées du mont Horeb. Ceci doit s'entendre d'une distance générale ; il y a en effet soixante-dix ou soixante-quinze lieues, et en admettant la difficulté des chemins et la marche lente des Israélites, en faisant attention surtout au tracé de ces onze journées, sur une route qui passe par Asiongaber et Ouady-Araba, le long de la montagne de Séïr, on peut compter onze journées de près de huit heures chacune ». (*Commentaire sur l'Exode*, p. 127.)

L'auteur établit ensuite que la confusion n'est pas possible, car il n'a existé qu'un seul Cadès, sur la limite du désert de Pharan et à la frontière d'Edom. Ainsi, géographiquement, tout se trouve exactement marqué dans Moïse touchant la marche des Hébreux.

*Et ils placèrent leur camp au mont Hor.*

« Les Israélites ne pouvaient dresser leurs tentes sur le mont Hor, qui n'est qu'un rocher escarpé.... mais ils campèrent au bas de la montagne, dans une vallée, près d'une source dont nous trouvons le nom dans le Deutéronome, nom qui s'est conservé comme par hasard dans cette partie des souvenirs de Moïse, où il n'est fait nulle mention du mont Hor ; c'est *Masera*. Le mont Hor et Masera ne sont donc qu'un même endroit, mais qui ne doit pas être confondu avec le Maseroth des Nombres.

« J'ai dit qu'en sortant de la vallée de Djerafi ou Cadès, les Israélites pouvaient se diriger à droite, et qu'ils n'avaient pas rigoureusement besoin de s'avancer jusqu'à la source de Masera ; mais d'un côté, le besoin de se rapprocher des frontières des Iduméens, pour profiter des provisions qu'ils

comptaient acheter (Deut., II, 20); de l'autre, la direction que leur imposait l'Eternel, qui avait choisi le sommet du mont Hor pour qu'Aaron mourût en vue de tout le peuple, les poussa naturellement à travers la grande Ouady-Araba jusqu'au pied des montagnes orientales.

« Le mont Hor, autant par la conformation du groupe des rochers du milieu desquels il s'élève, que par la haute antiquité des traditions qui s'y rattachent, est l'objet d'un respect profond qui s'est conservé à travers les siècles.

« Josèphe, et après lui Eusèbe, placent le mont Hor dans le voisinage de Pétra. Novairi, parmi les géographes arabes, nous dit dans la vie du sultan Bibars : — Dès qu'il fut grand jour, le sultan gravit cette montagne qui est d'une étendue considérable et coupée par plusieurs gorges escarpées : elle se compose d'une pierre tendre qui ressemble à du sable aggloméré, et offre des nuances variées de rouge, de bleu et de blanc. Dans cette montagne sont pratiquées des excavations qui peuvent donner passage à un homme à cheval : on y voit des espèces d'échelles formées de pierres. Là est le tombeau du prophète Aaron, frère de Moïse, situé à gauche du chemin qui conduit à la Syrie. — L'historien donne ensuite une curieuse description des villes des enfants d'Israël qu'on trouve dans les ravins de Rébaï, et M. Et. Quatremère, dans ses précieuses recherches sur les Nabathéens, la cite en entier. On n'y peut méconnaître les excavations magnifiques de la ville de Pétra, de même que, dans ce que je viens de citer, on retrouve le grès teint d'oxyde de fer dont j'ai parlé dans mon *Voyage de l'Arabie Pétrée*, et qui offre des veines nuancées de bleu, de rouge et de blanc, ainsi que les larges escaliers sculptés dans le roc que j'ai représentés, et dont j'ai montré l'étendue dans le plan de la ville de Pétra...

« Le nom de la ville des enfants d'Israël était la traduction de la tradition qui plaçait dans la vallée de Pétra, sans doute à cause de ses belles eaux, le miracle de Cadès ».

Tout à l'heure saint Jérôme nous parlera à son tour du mont Hor.

« *Tout le peuple campa dans la plaine d'El-Aasé;* et la source qui descend de la montagne par Ouady-Abouchélée est sans doute celle de Masera. La route que les Israélites avaient suivie depuis Cadès jusqu'au mont Hor, prenant une direction septentrionale, devait inspirer des inquiétudes aux peuplades syriennes ; aussi voyons-nous qu'Arad, roi chananéen de la partie méridionale, vient dans Ouady-Araba prévenir l'attaque des Israélites en les combattant par surprise, et leur enlève de riches dépouilles.

« Les Israélites, qui n'avaient point l'intention de traverser le territoire d'aucun peuple hostile, et qui d'ailleurs allaient se diriger vers le sud, ne se vengent point de cette surprise. Mais Moïse voue ce peuple à l'anathème ».

*Et ils fixèrent leur tente à Salmona.*

### IX. — Haltes à Salmona, à Oboth, et à Abarim.

« Salmona, selon les Nombres (XXI, 4), était sur le chemin de la Syrie à la mer Rouge ; c'est-à-dire le Chemin par excellence, l'Ouady-Araba, sans

doute celui que l'Ecriture sainte appelle Cadès-Barné. Cette grande vallée, qui s'ouvre au milieu des montagnes et communique d'un côté avec la mer Morte, de l'autre avec la mer Rouge, en déversant ses eaux dans l'une et dans l'autre par portions à peu près égales, forme un trait géographique trop saillant, un caractère physionomique de la contrée trop particulier, pour qu'il ait été omis par les Hébreux.

« Une fois engagés dans cette grande vallée, les Israélites ne pouvaient passer devant les sources et les palmiers de Garandel sans s'arrêter ; d'ailleurs nous allons voir qu'outre la fertilité de ce lieu, c'était une halte naturelle sur le chemin qui s'offrait à eux pour tourner le mont Séïr, en leur permettant d'un côté d'éviter un détour de plusieurs lieues pour atteindre Ouady-Jetum ; de l'autre, de rester à la portée des habitants du pays d'Edom, sans transgresser les défenses qu'ils avaient reçues de leur roi....

« La distance permet de placer Salmona à la source de Garandel, qui a toujours été une position importante, une halte recherchée, et qui devint probablement plus tard un point fortifié dont on retrouve aujourd'hui les ruines, et que les itinéraires indiquent sous le nom de Gypsaria. De cet endroit à la station d'Abeïdat, il y a une journée, une journée pénible qui excita les murmures.

« Il est dit dans le Deutéronome que les Israélites, moyennant leur argent, reçurent des Edomites les provisions dont ils avaient besoin ; il ne faut donc pas les éloigner des limites du pays habité par ceux-ci. Or, toute terre cultivable, toute région habitable cesse au milieu des rochers de granit qui s'étendent au sud d'une ligne qu'on tirerait d'Ouady-Garandel à Abeïdat ou Ameime.

Arrivé à la station de Phunon, M. de Laborde s'exprime ainsi :

« Remarquons que tous les murmures suivent les étapes les plus difficiles, celles qui, par leur longueur, l'aridité du pays ou les obstacles de la route, ont pu apporter plus de fatigue aux Hébreux. Ici ces murmures sont causés par l'escarpement de la montagne et de la route qui serpente sur les parois des vallées. C'est là qu'eut lieu la punition par les morsures des serpents. Et, en effet, à part le prodige, ce pays contient par lui-même beaucoup de ces animaux.

« *Ensuite ils arrivèrent à Oboth.*

« Après avoir examiné avec attention les raisons qui pouvaient faire adopter une direction entre les deux voies qui s'offraient en partant de Phunon, je pense qu'Oboth doit être placé sur les décombres de Butaïeh, laissant ainsi Maan à droite... C'est aujourd'hui un marché permanent pour les Arabes.

« *Et d'Oboth ils vinrent à Ije Abarim.*

« C'est aujourd'hui la frontière des Gébalènes, et du côté d'Ouady-Araba la limite des pachaliks de Damas et de Saint-Jean-d'Acre. On remarquera que les étapes de chaque jour sont ici un peu plus fortes ; rien n'est plus naturel : d'un côté, les Israélites avaient hâte d'atteindre leur but ; de l'autre, il était prudent de profiter sans retard des bonnes dispositions qu'ils trouvaient chez quelques peuplades ou de l'effroi qu'ils inspiraient. Enfin la

route était facile et unie au lieu d'être pénible et escarpée ; les troupeaux comme les hommes étaient grassement nourris, forts et pleins de courage.

« Le mont Abarim gardait son nom depuis le pays d'Edom, frontière des Moabites, jusqu'aux plaines du Jourdain ; et le mont Nébo, où mourut Moïse, n'est qu'un point du mont Abarim. Les Moabites traitèrent les Hébreux en frères ; outre le motif de parenté, ceci s'explique encore en ce que leur arrivée leur était un renfort contre les Chananéens, leurs ennemis communs ».

X. — Les dernières stations.

Sur les stations de Dibongad, d'Helmondeblathaïm, de Nébo, jusqu'à la dernière qui fut Belsimath, aucune remarque importante ne se présente. M. de Laborde termine son étude géographique sur la route suivie par les Hébreux dans le désert, qui s'acheva au passage du Jourdain, par ces paroles :

« Depuis que les premiers chrétiens vinrent chercher à Jéricho et sur les bords du fleuve les souvenirs du baptême qui avait servi d'exemple à leur communion, ils réunirent dans leur piété les deux événements sur le même lieu : n'est-il pas probable que saint Jean a choisi aussi pour ce nouveau miracle la place qui avait été témoin d'un miracle plus ancien ? »

Il ressort de l'ensemble des observations des voyageurs, et de celles du savant M. de Laborde en particulier, que les lieux, les noms, les nécessités de positions, que tout enfin est en harmonie parfaite avec le récit que Moïse a fait avec tant de précision. Une source, une oasis, une verte vallée, expliquent une station ; les difficultés du chemin, l'aspérité des rochers, l'étendue du désert, expliquent les murmures du peuple. La longueur des marches, après tant de siècles, peut encore se mesurer, du moins en général, d'après l'évaluation la plus raisonnable pour le mouvement de tout un peuple. Que penser de ceux qui prétendent que le Pentateuque a été imaginé après coup ? L'ouvrage d'un faussaire pourrait-il soutenir cette rigueur de vérification exécutée sur la place, au point de vue géographique, stratégique, étymologique, et à celui de l'histoire naturelle ? Qu'on nous cite une expédition d'Alexandre ou de l'un des capitaines de l'antiquité dont on puisse déterminer ainsi avec netteté tous les mouvements, tous les campements, en les étudiant sur les lieux. Il faudrait descendre jusqu'aux guerres contemporaines pour arriver à une semblable précision.

XI. — Les témoignages des premiers siècles chrétiens comparés à ceux des âges contemporains sur ces lieux.

L'étude géographique que nous venons de faire répond à l'état actuel des lieux. Interrogeons maintenant des témoins des premiers siècles de l'ère chrétienne, saint Jérôme et Josèphe le Juif. Saint Jérôme, qui a passé quarante ans de sa vie à éclaircir sur place tout ce qui intéresse le peuple hébreu, possédait éminemment les qualités nécessaires pour être un témoin complet et intègre. Qui a eu plus de génie et de science pour bien voir, ou plus de sincérité pour raconter ?

Dans son *Traité des noms hébreux*, il examine la plupart des points marqués par quelque événement mémorable. S'il n'a pas visité par lui-même toutes les localités, du moins il est bien informé par les voyageurs de son temps de l'état des villes, des ruines ou des vestiges qui subsistaient encore, aussi bien que de la persistance des noms à travers les âges. Par exemple, il nous apprend qu'il y a eu trois Jéricho, dont chacun a été réédifié à côté des ruines du précédent, pour expliquer que le Jéricho de l'Evangile n'est pas le même que celui de Josué. Nous avons dit avec intention qu'il avait vérifié la persistance des noms à travers les âges, circonstance d'une haute portée, car, ainsi qu'on le verra, la plupart des dénominations ont été créées pour et par les événements qu'ils rappellent, et dont ils étaient un mémorial historique.

Mais citons saint Jérôme.

Voici ses remarques :

« Ramessès est une ville d'Egypte qui fut édifiée par les enfants d'Israël; toute la province où elle fut bâtie portait autrefois le même nom, et c'est là que Jacob habita avec ses enfants.

« Eraïm, cité d'Egypte, où Joseph, allant au-devant de son père Jacob, le rencontra.

« Héliopolis, cité du soleil, ville d'Egypte, à laquelle le texte hébreu a conservé son ancien nom *On*. Ezéchiel (XXX) en a parlé.

« Socoth, première station après Ramessès.

« Etham est une des premières stations des enfants d'Israël dans le désert, en sortant de Socoth.

« Elim est un lieu où campèrent les fils d'Israël dans le désert, où ils trouvèrent, en sortant de la mer Rouge, douze fontaines et soixante-douze palmiers.

« Daphca, où campèrent les Hébreux.

« Raphidim, dans le désert, au pied du mont Horeb. C'est là que Moïse fit sortir les eaux d'un rocher, d'où le surnom de *lieu de la tentation;* c'est là aussi que Josué combattit contre Amalec, auprès du désert de Pharan ».

Josèphe expose en ces termes, d'après la tradition des Juifs, l'événement qui s'accomplit en ce lieu :

« Nos ancêtres n'ont jamais remporté une plus célèbre victoire, ni qui leur ait été plus avantageuse ; car, outre la gloire d'avoir triomphé de si puissants ennemis et jeté la terreur dans le cœur de toutes les nations voisines, auxquelles ils ont toujours été redoutables, ils se rendirent maîtres du camp des Amalécites et conquirent de si riches dépouilles, qu'ils passèrent du dénûment où ils étaient de toutes choses à une extrême abondance. Ils gagnèrent, en effet, une grande quantité d'or et d'argent; des vases d'airain propres à toutes sortes d'usages, des armes avec tout l'équipage dont on se sert à la guerre, tant pour l'ornement que pour la commodité ; des chevaux, et généralement toutes choses dont on a besoin dans les armées ».

Il est certain que Josèphe n'aurait pas ajouté au texte de la Bible des détails aussi précis, s'il ne les avait trouvés consignés dans des documents correspondants aux livres saints.

« C'est à Haseroth, poursuit saint Jérôme, que Marie et Aaron parlèrent avec arrogance contre Moïse.

« Le lieu appelé *Mémoire* est celui où sont les *Sépulcres de concupiscence*, où les Israélites avaient fixé leurs tentes. Ils méritèrent la colère de Dieu après s'être rassasiés de viandes. (Niebuhr croyait avoir vu ces sépulcres).

« Cademoth est la station du désert d'où Moïse envoya des députés à Séhon, roi des Amorrhéens.

« Jethbata, station où une flamme dévora une portion du peuple.

« Asiongaber, où la flotte de Josaphat fut depuis détruite par la tempête.

« Cadès-Barné, dans le désert; ce lieu est rapproché de la ville de Pétra en Arabie. Là mourut Marie. Là Moïse abreuva le peuple altéré avec l'eau qu'il fit jaillir du rocher. Aujourd'hui encore on y montre le sépulcre de Marie. Le même endroit est illustré par la défaite des princes amalécites par Chodorlohomor.

« Vis-à-vis Pétra se trouve aussi le mont Hor, où mourut Aaron, et on y montre encore aujourd'hui le rocher d'où Moïse fit jaillir des eaux pour abreuver le peuple.

« Dismémoab, c'est-à-dire *à l'occident de Moab*, en face du Jourdain et de Jéricho, où Balach, roi de Moab, et les anciens de Madian, trompèrent les Israélites et les firent tomber dans leurs embûches. C'est dans ce même lieu que Moïse à écrit le Deutéronome.

« Emac-Achor, ce qui signifie *la vallée d'Achor* ou *la vallée du tumulte et de la foule;* c'est là qu'Achan fut enseveli sous un monceau de pierres, parce qu'il avait ravi du butin voué à l'anathème.

« Naban, qui se dit Nebo en langue hébraïque; c'est une montagne sur le Jourdain vis-à-vis Jéricho, dans la terre de Moab; là Moïse mourut; et aujourd'hui on montre encore ce même lieu à six milles de la ville [1] ».

Nous pourrions citer la géographie arabe, qui confirme souvent et très-explicitement cet exposé, sans le contredire jamais. Nous nous contenterons d'un seul nom. Abulfarage jouit chez les Arabes de la même autorité que parmi nous, et nul ne la mérite plus justement. Or, sa géographie concorde parfaitement avec la Bible. Il suffit de lire les cent premières pages de son histoire des dynasties pour s'en convaincre.

Quant à saint Jérôme, outre ce qu'il trouve dans l'Ecriture, il rapporte souvent ce qu'il a vu et ce qui est expliqué et confirmé par les traditions et des monuments encore existants à son époque.

Nous continuons de le citer :

Comme pour la vie d'Abraham et de Jacob, nous grouperons les notions géographiques qui nous fournissent des traditions sérieuses sur l'histoire de Moïse.

Thaphal, lieu dans le désert où Moïse écrivit le Deutéronome.

Saint Jérôme rapporte (*Lieux hébraïq.*) qu'on désignait de son temps

[1] Si Strabon, Pomponius Méla et Ptolémée ne citent que quelques-unes des localités qui nous occupent, c'est que 1o leurs géographies sont très-sommaires, et 2o qu'ils se mettaient peu en peine de ce qui intéressait les Hébreux ; mais ils n'ont rien qui contredise le récit de Moïse.

la montagne de *Catachrysea*, dans le désert et à onze milles d'Horeb, comme le lieu où Moïse écrivit le Pentateuque.

Cette montagne est encore célèbre par la mine d'airain qui s'est effondrée de nos jours, et par des veines d'or exploitées autrefois, et qui lui ont valu son nom.

Les explorateurs que Moïse envoya pour inspecter la terre promise, passèrent à Emath, une ville citée dans la géographie de saint Jérôme comme ayant eu l'honneur de recevoir les messagers Israélites.

Le champ du Belvédère est une montagne signalée par saint Jérôme (t. VIII, p. 356) sur les terres des Moabites. C'est sur son sommet que Balach, fils de Séphor, amena le divin Balaam pour maudire le peuple d'Israël. On l'appelle montagne déchirée, parce qu'elle aboutit à un profond précipice. Elle domine la mer Morte, à peu de distance d'Arnon.

Gebal, une ville de l'autre côté du Jourdain, où, sur l'ordre de Moïse, on éleva un autel. Cette ville, debout du temps de saint Jérôme, rappelait encore ce fait.

Gaï, en Moab, ou *vallée de Moab*, où l'on dit que Moïse fut enseveli. C'est une portion du mont Nébo, que saint Jérôme nous désigne aussi comme le lieu où mourut le chef du peuple de Dieu.

Arat était encore visible et connue au temps de saint Jérôme comme une ville qui avait été assignée aux enfants d'Obad, gendre de Moïse, auxquels on accorda une part spéciale.

Si les monuments directs nous manquent en dehors du Livre sacré, au sujet de l'idolâtrie du veau d'or dans le désert, du moins nous avons deux faits qui nous l'expliquent.

Le premier, c'est l'ensemble de la législation morale et cérémoniale des Juifs, dont toutes les prescriptions générales et particulières tendent énergiquement à inspirer l'horreur de l'idolâtrie et à creuser une séparation profonde entre Israël et les Gentils. Ce premier fait est permanent, et en recherchant son origine, on arrive au veau d'or.

L'autre fait, c'est le culte du bœuf Apis en Egypte. Il a dû frapper les enfants d'Israël. La splendeur d'un culte, au milieu d'une nation riche, puissante et d'une civilisation relativement avancée, a dû impressionner les imaginations; et, au désert, dans un moment d'épreuve et de mauvaise humeur, des esprits sophistiques comme il s'en trouve à toutes les époques, ont pu faire prévaloir leur funeste sentiment. Le veau d'or devient donc très-plausible. Il nous sert même de date approximative pour fixer la naissance de cette grossière erreur. Nous démontrerons que l'idolâtrie ne remonte pas au-delà du temps d'Abraham; et pourtant le dieu Apis règne déjà avant Moïse. C'était marcher vite dans la voie du crime.

### XII. — Que signifient les écritures tracées sur les rochers des vallées du Sinaï ?

Des autorités telles qu'Eusèbe, saint Jérôme, Abulfarage, M. Léon de Laborde, établissent solidement, ce nous semble, l'emplacement du théâtre où s'accomplit le grand drame de la marche d'Israël vers la terre promise.

Ces quatre savants résument parfaitement toute la tradition relativement aux lieux que parcoururent les émigrants de l'Egypte, et leurs récits corroborent pleinement celui de Moïse.

Des milliers d'inscriptions apparaissent dans les vallées et sur les collines qui s'étendent depuis la montagne du Sinaï, au nord-ouest, jusqu'à la côte orientale du golfe de Suez, c'est-à-dire sur le chemin que suivirent autrefois les Hébreux. Elles sont tellement nombreuses, que les voyageurs qui se rendent au couvent de Sainte-Catherine, au mont Sinaï, à Suez, ne peuvent s'empêcher de les apercevoir, quelque chemin qu'ils prennent, sur les rochers de la plupart des vallées qu'ils traversent, jusqu'à environ une demi-journée de la côte. Il y en a aussi sur le Serbal, au sud des routes que nous venons d'indiquer. On en trouve également, mais moins fréquemment, dans quelques vallées au sud du Sinaï lui-même. Toutefois, la vallée qui appelle spécialement l'attention, c'est celle qui va de la côte orientale du golfe de Suez vers le midi, sur une longueur de deux ou trois lieues. Là, le voyageur rencontre à gauche une suite de rochers de grès rouges, perpendiculaires comme des murailles, qui, du midi jusqu'au soir, prêtent leur ombre contre les rayons brûlants du soleil. Ils portent sur leurs flancs une foule d'inscriptions assez bien conservées, qui ont donné à la vallée le nom de *Waddi-Mokatteb*, *vallée écrite*. A côté, existe une montagne dont les rocs sont également couverts d'inscriptions, et qui porte, à cause de cela, le nom de *Djebel-Mokatteb*, *montagne écrite*.

On trouve assez souvent, mêlées aux inscriptions, diverses figures; et même les auteurs de ces inscriptions se sont servis fréquemment d'images pour remplacer les lettres. Plusieurs de ces inscriptions sont taillées dans de telles proportions, qu'elles ont dû exiger un travail immense et de longue durée.

C'est à M. Forster que revient l'honneur d'avoir jeté les plus vives lumières sur ces écritures monumentales, auxquelles il a pour ainsi dire attaché son nom. (V. Bonnetty, Annales, juin 1851. — Vandrival, Gramm. comp., t. I^er^, p. 30.)

M. Forster est connu depuis longtemps dans le monde savant par ses beaux travaux sur le mahométisme dévoilé, et notamment sur la géographie historique de l'Arabie. Dans ce dernier ouvrage, à l'aide d'une méthode comparative analogue à celle que suivit avant lui Champollion, il est parvenu à lire une inscription hymiarite, relative au fait biblique des sept années d'abondance auxquelles succédèrent sept années de famine, à l'époque où le patriarche Joseph administrait l'Egypte. Nous l'avons rapportée plus haut. Cette inscription, découverte il y a peu d'années à Hassan-Ghorab, près d'Aden, dans l'Arabie-Heureuse, par un officier de la marine anglaise, se trouvait, par un hasard providentiel, traduite en arabe dans l'ouvrage d'Al-Kazwini, géographe célèbre : ce dernier rapporte qu'elle fut remarquée aussi au VII^e^ siècle, sous le règne de Moawyah, le premier des califes Ommiades, par Abderhaman, vice-roi de l'Yemen, pendant qu'il faisait un voyage officiel le long de la côte d'Adramant. La comparaison de cette inscription avec celle du Sinaï suggéra d'abord à M. Forster l'idée de s'en servir comme une clef pour celle-ci. Le savant orientaliste prit là son point de départ, et

le premier anneau de cette chaîne de découvertes qu'il déroule dans son beau livre.

Nous devons mentionner l'opinion de quelques savants allemands, de M. Beer en particulier, dont M. Lenormant fils semble être l'interprète, et qui croient reconnaître dans les inscriptions du Sinaï une écriture hébraïque des premiers siècles de notre ère, laquelle devrait être attribuée à des cénobites ou à des voyageurs chrétiens de cette époque. Nous pensons avec M. Bonnetty, que cette opinion est très-légèrement opposée à celle de M. Forster.

Qu'il existe quelques inscriptions du commencement de l'ère chrétienne, rien de plus admissible. Est-il permis pour cela d'assigner aux autres la même date avant de les avoir toutes déchiffrées? Convient-il de négliger les travaux de M. Forster, qui a si consciencieusement expliqué au public son procédé? Cependant M. Lenormant fils, dans une brochure récente sur cette matière, n'a pas même nommé le savant anglais, à qui personne pourtant ne saurait refuser quelques titres pour être au moins discuté. Ce silence, qui paraît étrange, infirme singulièrement, à notre avis, l'autorité des conclusions du contradicteur. Il s'abstient de répondre à deux observations très-judicieuses de M. Forster. Ces écritures sinaïtiques sont si nombreuses, si considérables par leurs dimensions et la difficulté d'exécution, puisqu'un grand nombre de caractères mesurent plus d'un mètre d'élévation et couvrent un pan de rochers de plusieurs centaines de pieds de hauteur, que l'on doit supposer un peuple tout entier pour les écrire. Or, les caravanes mahométanes ne peuvent expliquer ces monuments qui, au rapport de Cosmas et d'autres, existaient déjà, tels qu'ils sont aujourd'hui, avant l'avénement du mahométisme. Ils ne peuvent s'expliquer non plus par la présence des anachorètes dans ce désert, qui n'ont jamais été assez nombreux pour un pareil travail. Il fallait d'ailleurs que la population considérable qui s'en est occupée trouvât sur place, et avec facilité, une nourriture suffisante pour vaquer à un labeur de si longue durée. Eh bien! la manne donnée aux Hébreux dans le désert peut seule fournir l'explication de ce fait. Ajoutons que la plus grande partie de ces écritures a visiblement un caractère d'antiquité. Leur rapport avec l'écriture hymiarite en est une preuve. D'ailleurs l'opinion de M. Forster, qui a passé sa vie à compulser les monuments arabes et hébreux, qui connaît à fond la géographie et toutes les antiquités de ces pays, ne saurait guère être atteinte par celle d'un savant recommandable sans doute, mais qui n'a pas vu de ses yeux, qui a consacré moins de temps à ces questions, et qui ne se donne pas même la peine de réfuter les assertions si solidement établies de M. Forster. M. l'abbé Darras ne connaissait probablement pas encore cette contradiction, lorsqu'il a parlé de ce fait dans son *Histoire de l'Eglise*. Quoi qu'il en soit, nous tenons à indiquer les diverses appréciations dont les monuments que nous invoquons sont l'objet, afin que notre sincérité soit toujours hors de cause. Au surplus, il est facile de comprendre l'existence des inscriptions sinaïtiques.

Le désert où Jéhovah avait parlé, aux éclats du tonnerre, et où il avait opéré tant de prodiges, devait attirer l'attention de toutes les générations, et conserver des empreintes de sa divine illustration. Et voilà ce qui explique ces écritures monumentales.

Nous citerons la traduction de quelques-unes des inscriptions du Sinaï, telles que M. Forster les a lues.

Les miracles de Mara et de Mériba, consignés au Livre de l'Exode, sont racontés également par les rochers du désert. M. Vandrival, dans sa Grammaire comparée (t. Ier, p. 34), admet l'origine hébraïque de ces caractères, comme Forster; il la tient du moins comme très-probable, et dit qu'il n'y a que les Hébreux qui aient été dans les circonstances qui rendent ces écritures praticables.

Nous y retrouvons les figures et les comparaisons de la Bible.

*Le peuple, la bouche contre terre, boit aux fontaines d'eau.*

*Le peuple, aux deux fontaines d'eau, lance le pied comme un âne. Frappant avec la branche d'un arbre le puits d'amertume, il guérit.*

Vers la fin du siècle dernier, le comte d'Entraigues parlait d'une magnifique inscription, dont nous n'avons encore en Europe que le titre. Les lettres ont six pieds de hauteur et trois pouces de relief.

Voici, d'après M. Forster, la traduction de ce titre :

*S'enfuit le cheval rapide, levant ses deux jambes de devant, et dans sa course jette par terre son cavalier. Pharaon courant à toutes jambes comme un cheval rapide, s'enfuit, élevant les deux mains pour accélérer sa fuite.*

Ce titre, qu'on appelle ainsi à cause de la grandeur et de la position de ses lettres, qui ont six pieds de hauteur et trois pouces de relief dans la partie la plus élevée du rocher, indiquerait que l'inscription elle-même a rapport au passage de la mer Rouge et à l'armée égyptienne qui poursuivait les Israélites. Une coïncidence semble encore confirmer cette induction : le nombre des lignes qui composent cette importante inscription, correspond exactement au nombre de celles qui sont employées dans l'hébreu pour le cantique immortel de Moïse. M. Forster conjecture que nous avons là, gravé sur le roc et en caractères contemporains des faits qu'il raconte, l'original de cet admirable chant de victoire.

D'autres inscriptions ont trait à la chute des cailles, ou plutôt des oies rouges d'Egypte, dans le camp des Israélites.

*Les oies rouges montaient de la mer.*

*Le peuple qui convoite mange jusqu'au rassasiement.*

Une autre rappelle le combat de Raphidim, où les Israélites battirent les Amalécites; au-dessus de cette inscription composée d'une seule ligne tracée sur une pierre détachée, un homme est représenté les bras élevés vers le ciel, dans la position où était Moïse pendant le combat.

La traduction de M. Forster est encore on ne peut plus conforme au récit de la Bible.

*Le prophète sur une grosse pierre dure prie Dieu, Aaron et Hur soutenant ses mains.*

Une autre raconte le fléau des serpents à la morsure brûlante, et le remède à la fois surnaturel et prophétique indiqué à Moïse par le Seigneur. Au milieu même de cette inscription si remarquable, on voit la figure cruciforme du serpent d'airain, dressée par le prophète dans le désert.

Les journaux, en Angleterre, ont rendu un bon témoignage à M. Forster;

et en France, le *Journal asiatique* publia, au mois de juillet 1851, un article de M. Garcin de Tassy, favorable au système du savant voyageur. Et depuis les découvertes sans nombre et les publications des hiéroglyphes sur les rochers d'Egypte, on a constaté l'analogie des écritures sinaïtiques avec celles de la terre des Pharaons ; des deux côtés de la mer Rouge, ces caractères sont de la plus grande antiquité. Au commencement du sixième siècle de l'ère chrétienne, Cosmas, allant d'Alexandrie au Thibet pour ses affaires, se joignit à une caravane qui traversait les vallées du Sinaï. Tout en songeant à son négoce, il prenait des notes sur les sujets les plus intéressants qu'il découvrait sur la route ; il fut frappé du grand nombre d'inscriptions qu'il vit gravées sur les rochers ; elles étaient toutes, dit-il, en caractères qui lui étaient inconnus ; mais des Juifs, qui faisaient partie de la caravane, lui affirmèrent qu'elles avaient été tracées par leurs ancêtres, lors de leur sortie d'Egypte. La tradition était donc d'accord avec le système adopté par M. Forster, et tout à fait contraire à l'opinion si légèrement émise par M. Lenormant fils ; car si ce dernier avait raison, si ces caractères étaient des premiers siècles de l'ère chrétienne, comment concevoir que parmi tant de personnes qui composaient cette caravane, aucune n'eût connu des écritures tracées par des contemporains, des compatriotes ou des voisins très-rapprochés ? La chose est inadmissible.

Il faut remarquer encore que les caractères égyptiens devaient être employés par les Hébreux ; or, il y a ressemblance ou plutôt identité parfaite entre les lettres composant les éléments des inscriptions sinaïtiques, et les lettres de l'alphabet égyptien, formes abrégées ou démotiques. Il y a plus : les procédés graphiques employés à la fois en Égypte et au Sinaï sont tellement les mêmes, que, ici comme là, les trois méthodes d'écriture sont employées simultanément et parfois dans une seule et même inscription. (*Annales de philos.*, t. LIII.)

Dans le *Journal asiatique* de juillet 1851, M. Garcin de Tassy disait aussi : — M. Forster considère ces inscriptions, dans leur généralité, comme contemporaines des événements miraculeux dont le Sinaï a été le théâtre. Cette opinion, on l'a vu, n'est pas nouvelle, Cosmas l'a exprimée dans sa topographie chrétienne, en s'appuyant sur l'opinion de quelques Juifs. M. Forster réfute facilement l'objection du professeur Beer, dans les *Studia asiatica*, relative au signe de la croix, qui, en effet, peut bien être le Tau sacré des Egyptiens, ou la croix ansée des hiéroglyphes. La plupart des alphabets anciens, reproduits dans les *Annales de philosophie chrétienne*, ont eu le Tau sous la forme de la croix. M. Forster réfute également les autres objections du professeur Beer, et toutes celles qu'on peut élever contre l'antiquité qu'il assigne avec Cosmas à ces inscriptions. Il n'est pas moins heureux dans ses autres raisonnements, ceux, par exemple, où il prouve qu'à *un petit nombre d'exceptions près*, ces inscriptions appartiennent à un même peuple, au même temps, à une même génération : de sorte qu'on ne peut pas les attribuer, avec le docteur Lepsius, à une peuplade de pasteurs. La contemporanéité de leur exécution et leur prodigieuse quantité s'y opposent absolument.

Tout porte à penser qu'elles sont l'œuvre de la main des Hébreux qui

étaient en très-grand nombre, qui sont restés assez longtemps dans ce désert, qui y trouvaient leur subsistance, et enfin qui ont vécu à une époque suffisamment reculée pour donner à ces écritures leur ressemblance avec celles d'Egypte, à l'époque de la dix-huitième dynastie.

Il est difficile de ne pas reconnaître que ce travail de M. Forster est plein d'intérêt, d'érudition et complétement satisfaisant relativement à la description des inscriptions dont il s'agit, et au développement de tout ce qui s'y rapporte.

Quant aux explications particulières de ces inscriptions que nous donne le savant Anglais, quelques-unes reposent sur des preuves intrinsèques positives, qui doivent être un cruel embarras pour nos adversaires, lorsque, par exemple, les mots sont accompagnés de la figure de la chose qu'ils expriment, ou qu'ils ont dans plusieurs passages la même signification cadrant avec le contexte. La plupart offrent au moins des probabilités.

Le peuple hébreu est représenté dans quelques-unes de ces inscriptions sous la figure biblique d'un âne sauvage, et aussi, selon les cas, sous celle d'un chameau rétif, d'une chèvre légère, d'une lente tortue, d'un lézard malfaisant.

Le dialecte de ces inscriptions n'est pas le pur hébreu de la Bible, mais l'ancien égyptien vulgaire, que les Egyptiens parlaient alors; de même, les caractères dans lesquels est tracé cet idiome, sont ceux de Massara et de Rosette.

M. Forster explique heureusement, au moyen de ces inscriptions, quelques passages obscurs de la Bible; c'est un nouveau motif de s'attacher à ses conclusions, et d'admirer la variété des témoins que la Providence a tenus en réserve, pour mettre en évidence l'autorité des saintes Ecritures.

### XIII. — Faits et coutumes qui conservèrent fidèlement le souvenir des merveilles opérées dans le désert.

Les prodiges opérés dans le désert, dont nous croyons, dans les articles précédents, avoir solidement établi la certitude, se groupent autour de trois points : les tables de la loi, la manne et la verge miraculeuse. Or, ces trois objets se sont conservés pendant mille ans, comme un souvenir palpable au milieu de tout le peuple, jusqu'à la captivité sous Nabuchodonosor, époque relativement récente. Lorsque Moïse fit fabriquer le tabernacle dans le désert, il ordonna qu'on le couvrît de lames d'or, qu'on l'entourât de chérubins, de voiles précieux, afin d'y déposer les deux tables de pierre données par Jéhovah, un gomor de la manne, et la verge de Moïse. Ces choses sacrées, expression perpétuelle de la reconnaissance nationale, étaient en même temps un signe sensible et irrécusable de la vérité de l'histoire et de la certitude des miracles; toute une tribu est chargée de veiller sur l'auguste dépôt. Il n'y aura pas d'interruption dans les soins dont on l'entourera le jour et la nuit. Les fêtes, le culte, la lecture de la Loi, les récits des pères aux enfants, les mœurs, la législation, la distinction des tribus, les généalogies, tout rappelait les prodiges du désert, tout y remontait en ligne droite. Le peuple entier avec ses usages et ses coutumes, était un fleuve dont on connaissait la

source. Le Sinaï devait enfanter la nation hébraïque, et la nation hébraïque, fixée en Palestine, supposait le Sinaï. Nous n'avons pas besoin de la Bible pour nous renseigner. Les faits extérieurs sont là, qui s'enchaînent et expliquent tout ce que nous désirons savoir.

On ne peut nier le long séjour des Hébreux dans le désert. Tous les monuments précédents nous y ont conduits, et toutes les histoires en parlent. Ce campement extraordinaire n'a de raison d'être que par les merveilles qui le remplissent. Ici tout s'harmonise. « Tout autre peuple, dit M. l'abbé Darras, dans les conditions où se trouvaient les fils d'Israël, eût pesé assez violemment sur les déterminations de son chef pour lui imposer le parti d'aller directement au but par le chemin le plus court à la conquête de Chanaan, et de surprendre son ennemi. Les règles de la plus vulgaire prudence indiquaient ce parti comme le plus raisonnable, le plus avantageux et le plus sûr.

« Attendre quarante ans sur les frontières des Chananéens avec le dessein avoué de les envahir, c'était laisser aux ennemis le temps de fortifier leurs villes de guerre, de préparer tous leurs moyens de défense et de rendre la lutte plus formidable ; c'était affaiblir dans les privations d'une existence nomade et précaire l'armée des Hébreux, et laisser échapper l'occasion d'une invasion puissante parce qu'elle était soudaine, irrésistible parce qu'elle eût été entreprise avec l'enthousiasme qui dut suivre les premiers jours de la liberté reconquise. Mais Moïse ne ressemblait ni à Cadmus conduisant une colonie phénicienne dans l'Hellade, ni à Enée amenant des bords du Simoïs aux rivages du Tibre les débris vivants d'Ilion vaincu : le peuple juif n'a point d'analogie parmi les nations, et son histoire aucun terme de comparaison avec les autres histoires. Toute une génération disparaîtra dans le désert pour laisser à ce peuple, unique dans le monde, le temps de recevoir une éducation toute spéciale, qui assurera dans l'avenir le succès de sa mission ». (*Hist. de l'Eglise*, t. II.)

Le désert était donc préparé pour être le théâtre des prodiges. Si on ne l'admettait pas, il faudrait croire que tout un peuple a perdu le sens commun pour les choses usuelles de la vie. Si on nie les merveilles, il faut nier le peuple, car il est inexplicable sans elles, et on ne comprend plus sa durée.

Nous ne citerons pas de nouveau tant d'historiens déjà mentionnés, qui reconnaissent Moïse comme le législateur des Juifs, comme le créateur de sa nation. Quelques-uns ont avoué que c'était dans le désert et sur le Sinaï que la promulgation de la loi fondamentale s'était faite. Des peuples séculairement hostiles concordent sur le grand fait, les anciens comme les modernes, et l'Egypte nous a étonné par ses révélations inattendues.

Il a fallu que Moïse fût bien connu et apprécié, puisque, quoique étant le fondateur d'un peuple haï par sa singularité et par le mépris qu'il témoignait à l'égard des autres cultes, il a mérité néanmoins les louanges ou l'étonnement de toute l'antiquité, comme le fait si bien sentir saint Cyrille d'Alexandrie dans le passage suivant :

« Que Moïse ait été célèbre chez tous les historiens grecs, c'est ce qu'il est facile de reconnaître dans leurs écrits. Polémon en fait mention dans le

premier livre de ses histoires grecques. Il en est de même de Ptolémée de Mendès, d'Hellanicus, de Philochorus, de Castor et de beaucoup d'autres. Diodore de Sicile, qui a scruté avec soin les antiquités égyptiennes, dit que les sages de cette nation lui ont parlé de Moïse en ces termes : — Après le genre de vie de l'ancienne Egypte qui se prolongea sous les dieux et sous les héros, il apparut chez les Juifs un homme d'un vaste esprit et d'une conduite admirable. C'est le célèbre Moïse qui passait pour un dieu. Il a le premier persuadé à un peuple de vivre sous le régime des lois écrites. (Saint Cyrille, *Contra Julian.*, lib. I.) On connaît la grave autorité de saint Cyrille. Il ne nous rapporte pas les paroles mêmes de Ptolémée de Mendée, d'Hellanicus, de Philochorus, de Castor, et, notez-le bien, de *beaucoup d'autres*, mais il suppose qu'ils ont parlé conformément au récit de Moïse : voilà des témoignages très-importants.

Dans le chapitre neuvième de son *Exhortation aux Gentils*, saint Justin, martyr, nous a donné un résumé de ce que les anciens historiens, égyptiens et grecs, ont pensé de Moïse. Ces paroles ont de l'autorité. C'est aux Grecs mêmes que parlait le philosophe chrétien. Il ne pouvait s'appuyer que sur des écrits connus de la plupart de ses lecteurs.

« Commençons par le prophète et législateur Moïse », dit-il, « et voyons dans quel temps il a vécu. Je vais l'établir d'après les monuments les plus autorisés parmi vous. J'en parlerai donc, non en m'appuyant sur nos saintes Ecritures auxquelles, à cause des préjugés de vos pères, vous n'accordez pas confiance, mais d'après vos propres histoires, qui n'ont pas pour but de s'occuper de notre religion. Vous y verrez que Moïse, notre premier législateur, est plus ancien que tous vos sages, vos poètes, vos historiens, vos philosophes et vos législateurs. Ces histoires nous montrent Moïse comme le contemporain d'Inachus et d'Ogygès, que l'on a regardés comme autochtones.

« Ainsi ont pensé Polémon, dans le premier livre des histoires grecques, Appion le Posidonien, qui, dans son ouvrage contre les Juifs et dans son quatrième livre d'histoires, écrit que les Juifs, sous la conduite de Moïse, sortirent d'Egypte sous le règne d'Inachus chez les Argiens, et d'Amasis chez les Egyptiens. Ptolémée le Mendésien, dans son histoire d'Egypte, qui était très-estimée des anciens, affirme les mêmes faits. Il en est de même des auteurs qui ont confié à l'écriture l'histoire athénienne : Hellanicus, Philochorus, Castor, Thrallus et Alexandre Polyhistor. Ils sont d'accord avec les historiens éminents du peuple juif, Josèphe et Philon.

« A ces témoignages, associez celui de votre illustre Diodore de Sicile, qui a mis trente ans de préparation, et fait divers voyages en Asie et en Europe, pour donner à son travail la valeur qu'il pouvait avoir. Il a voulu voir de ses yeux les monuments encore existants de son temps ».

Ici saint Justin cite le fragment de Diodore, que nous avons déjà rapporté.

« Voilà, ô Grecs, s'écrie ensuite le philosophe, ce que des hommes étrangers à notre religion ont écrit de l'antiquité de Moïse, et ils ont avoué qu'ils tenaient ces renseignements des prêtres égyptiens, de ceux-là mêmes auprès desquels Moïse avait puisé sa science et ses lumières ».

Nous avons réuni onze autorités dans ce chapitre, onze historiens qui s'accordent sur le temps où vécut Moïse, qui le reconnaissent comme législateur des Hébreux, et conducteur de son peuple au sortir de l'Egypte. Les ignorants agresseurs de la Bible oseront-ils nous dire que l'antiquité païenne se tait sur ces faits ?

Voici maintenant les paroles de Polémon d'Ilion, auxquelles on faisait allusion tout à l'heure : c'est un historien très-remarquable qui florissait sous Ptolomée Epiphane, 204 ou 208 avant Jésus-Christ : « Une portion du peuple égyptien fut chassée de l'Egypte du temps de Phoronée. Ils s'établirent dans cette partie de la Syrie qu'on appelle Palestine, non loin de l'Arabie. Ce sont ceux-là, ajoute Jules Africain, qui étaient avec Moïse (*Histor. Græcorum*, lib. I ; — Desroches, p. 375) ».

### XIV. — Fête des Azymes attestant la sortie d'Egypte.

On l'a vu, toutes les fêtes du peuple hébreu, toutes les cérémonies de son culte, n'étaient que la confirmation authentique, publique, annuelle et perpétuelle, de ce qui lui était arrivé dans sa délivrance de la servitude d'Egypte.

La Pâque, la Pentecôte, la solennité des Tabernacles, célébrées par les générations qui se succédaient, attestaient de nouveau que les Hébreux du temps de Moïse avaient assisté à la mort des premiers-nés dans chaque famille égyptienne, au passage de la mer Rouge, à la promulgation de la loi divine sur le Sinaï, et qu'ils avaient séjourné pendant quarante ans sous la tente des voyageurs. Mais nous tenons à insister ici sur l'institution des pains azymes, qui rappelle d'une façon toute spéciale la sortie d'Egypte. Josèphe l'historien nous parlera lui-même de ce monument toujours subsistant (*Antiquités*, lib. II, ch. v) :

« Pharaon, ne pouvant plus résister, donna lui-même l'ordre à Moïse de se retirer avec son peuple, dans la persuasion que les Hébreux ne seraient pas plus tôt sortis, que l'on verrait cesser les maux dont l'Egypte était accablée. Les Egyptiens leur firent même des présents ; les uns par l'impatience qu'ils avaient de les voir partir, les autres à cause de l'habitude qu'ils avaient eue avec eux ; et ils témoignaient même par leurs pleurs qu'ils se repentaient du mauvais traitement qu'ils leur avaient fait.

« Les Israélites prirent leur chemin par la ville de Lété, qui était alors déserte, et où Cambyse, lorsqu'il ravagea l'Egypte, bâtit depuis une autre ville qu'il nomma Babylone ; et ils marchèrent avec tant de diligence, qu'ils arrivèrent le troisième jour à Beelséphon, ville assise sur le bord de la mer Rouge. Comme ce lieu était si désert qu'on n'y trouvait rien à manger, ils détrempèrent de la farine avec de l'eau, la pétrirent comme ils purent, la mirent sur le feu, et s'en nourrirent durant trente jours ; mais au bout de ce temps, elle leur manqua, quoiqu'ils l'eussent fort ménagée. C'est en mémoire de cette nécessité qu'ils souffrirent, et de ce danger évité, que nous célébrons encore aujourd'hui, durant huit jours, une fête que nous nommons la fête des Azymes, c'est-à-dire du pain sans levain. Et la multitude de ce peuple se pouvait dire innombrable, puisque, outre les femmes, les

enfants et les vieillards, il y avait six cent mille hommes capables de porter les armes ».

On peut lire la prescription de Moïse (Exod., XI), touchant cette importante cérémonie commémorative; et Josèphe vient de dire avec quelle fidélité on l'avait pratiquée jusqu'à lui. Ecoutons maintenant Léon de Modène; il nous apprendra comment on s'en acquittait au moyen âge :

« Voici, dit-il (dom Calmet), ce que les Juifs observent aujourd'hui au sujet des pains sans levain. Il leur est défendu de manger, d'avoir chez eux ou en leur pouvoir, ni pain levé, ni aucun levain. Pour bien observer cela, ils cherchent dans tous les recoins de leurs maisons avec une exactitude scrupuleuse, tout ce qu'il pourrait y avoir de pain ou de pâte levée ou de choses qui en approchent. Après avoir ainsi bien nettoyé la maison, ils la blanchissent, et la meublent d'ustensiles de table et de cuisine tout neufs, ou d'autres qui ne servent que ce jour-là. Si ce sont des meubles ayant servi autre chose et qui soient de métal, ils les font polir et passer par le feu, pour en ôter toute l'impureté qu'ils pourraient avoir contractée par le levain. Tout cela se fait le 13e jour de Nisan, avant-veille de la fête de Pâques, qui commence avec le 15e du même mois, au soir du 14e jour, car les Hébreux comptent leur jour d'un soir à l'autre. Le 14e de Nisan, sur les onze heures, on brûle le pain ordinaire, pour marquer que la défense de manger du pain levé est commencée ; et cette action est accompagnée de paroles par lesquelles le maître du logis déclare qu'il n'a plus aucun levain en sa puissance, ou que du moins il le croit ainsi, et qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour cela. Incontinent après, ils se mettent à faire du pain sans levain, et ils en font autant qu'il en faut pour toute l'octave de la Pâque. Ils prennent garde que la pâte dont ils se servent n'ait été ni échauffée ni mouillée ; et de peur que leurs pains ne lèvent, ils les mettent promptement au four; et au sortir de là, ils les gardent dans un lieu fort propre. Ce sont des gâteaux plats, massifs et de différentes figures. Ils en font quelquefois de plus fins pour leurs malades, ou leurs amis même chrétiens. Ils les pétrissent avec du lait, du sucre et des œufs; mais ils ont toujours grand soin qu'ils soient sans aucun levain. Ils nomment ces sortes de gâteaux *narzoh haschira*, *riche gâteau sans levain* ».

A plus de trente-cinq siècles de distance de l'institution de la fête des Tabernacles, ce souvenir de l'habitation sous les tentes dans le désert, Mgr Mislin a été témoin de la célébration de cette solennité tout près du berceau de sa fondation.

« Les Juifs d'Hébron, dit-il, célébraient la fête des Tabernacles. Ils avaient construit des cabanes en feuillage dans les cours et sur les toits, et ils vivaient depuis plusieurs jours selon les prescriptions du Lévitique. Cette fête, une des plus grandes de l'ancienne loi, avait été instituée en commémoration de la vie nomade du désert. Rien ne manquait pour rendre intéressante cette scène des premiers âges : ma tente était dressée sur la terre d'Abraham, à une demi-journée du désert de Pharan, où avaient campé les Israélites ; et je voyais les derniers débris d'Israël célébrant leurs fêtes antiques sur une terre qui leur est devenue étrangère, et demandant vaine-

ment au Seigneur de mettre un terme à une captivité qui n'aura pas de fin (T. III, p. 65).

On lit dans le XVI[e] livre, c. I, de Josèphe, que la loi du jubilé a duré jusqu'au temps d'Hérode. Car celui-ci excita un soulèvement pour une prescription juste en elle-même, mais qui déplut uniquement parce qu'elle était contraire à la législation de Moïse. Il condamna à être vendus comme esclaves à des étrangers ceux qui seraient convaincus d'avoir percé les murs pour voler.

Cette ordonnance avait pour résultat de rendre l'esclavage perpétuel, tandis que chez les Hébreux il finissait à l'année sabbatique ou à l'année jubilaire au plus tard. On comprit qu'Hérode avait l'intention d'atteindre la loi de Moïse. « Aussi », dit Josèphe, « la mesure fut trouvée très-injuste et considérée comme l'action d'un tyran qui, par un orgueil insupportable, croyait qu'il lui était permis de fouler aux pieds les lois du royaume et d'établir de nouvelles peines. Chacun s'en plaignit hautement; et cette entreprise excita contre lui une telle haine, qu'on ne pouvait la dissimuler ».

Au chapitre IV[e] *du même livre XVI*[e], l'historien hébreu rappelle que des Juifs établis dans l'Archipel, présentèrent une requête à Agrippa, devant Hérode, afin d'obtenir l'exécution des lois de Moïse. Ce fut un certain Nicolas qui prit la parole pour tous; après avoir dit qu'ils aimeraient mieux être privés de la vie que de la liberté de suivre leurs lois, d'observer les fêtes de leur pays, leurs cérémonies et leurs sacrifices, il ajouta : « Nos lois sont si pures et si saintes que nous n'appréhendons pas qu'elles soient connues de tout le monde. Nous employons le septième jour, qui est pour nous un jour de repos, à les étudier et à les apprendre, et nous éprouvons combien elles sont utiles pour corriger nos défauts et nous porter à la vertu. Que si elles sont louables en elles-mêmes, leur antiquité, que quelques-uns osent vainement contester, ne doit-elle pas les rendre encore plus vénérables, puisqu'on ne saurait sans impiété abandonner des lois consacrées depuis tant de siècles ? »

Dans les moments d'infidélité, le peuple enfreignait plusieurs points de sa législation, mais cet abandon durait peu, et les châtiments rétablissaient la stricte observance.

Aujourd'hui encore, les Juifs répandus dans toutes les contrées du monde, observent ces coutumes. De 1807 à 1813, nous avons été témoin nous-même de leur fidélité scrupuleuse à ces prescriptions, dans le village de Rodingen, près de Juliers (Prusse Rhénane, alors province de l'Empire français).

Toutes les grandes fêtes des Israélites sont des monuments également vivants et impérissables, rappelant au peuple élu de Dieu et à tout l'univers, l'origine de ses lois comme les prodiges qui en ont été la sanction. Existe-t-il quelque portion de l'histoire de l'humanité qui fournisse des garanties de certitude aussi puissantes et aussi multipliées? Est-ce que nous avons besoin d'ouvrir le Pentateuque pour savoir qu'il y eut un peuple réduit injustement en esclavage en Egypte, sous la tyrannie des Pharaons; que des plaies multipliées forcèrent les rois égyptiens à relâcher leur proie ; que

la Providence de Dieu conduisit cette nation merveilleuse à travers un bras de mer, dont les eaux s'inclinèrent et s'enfuirent pour lui livrer passage ; que Dieu la nourrit d'un pain mystérieux ; qu'une loi sainte lui fut donnée au sommet d'une montagne, avec l'appareil imposant de la divinité manifestant quelques rayons de sa terrible majesté ? Non, le Pentateuque n'est pas nécessaire pour former la conviction à ce sujet. Nous pouvons fermer ce livre surprenant, si nous le voulons. Le culte à jamais perpétué du peuple de Dieu suffit pour nous renseigner et satisfaire la raison la plus exigeante. Cette loi unique dans le monde, elle a enfanté une nation inexplicable sans elle, une nation coulée dans un moule divin, et impérissable au milieu des ruines des peuples et de leurs lois.

Par des monuments innombrables et certains, par la pratique ininterrompue du culte des Hébreux, par leurs fêtes, leurs usages, leurs mœurs, nous remontons jusqu'au pied du Sinaï. Tout proclame et met en scène leur histoire et la création divine de leur nationalité. Ces considérations seules suffiraient pour établir l'authenticité des faits du Pentateuque, et spécialement de l'Exode. Elles ajoutent une puissance nouvelle, mais qui n'est pas nécessaire, à la masse de documents que nous avons produits pour placer l'histoire juive, au point de vue de la certitude, dans un centre de lumière tel, qu'elle n'a qu'à gagner à un examen approfondi de ses preuves ; et lorsque dans certains moments d'agitation les esprits prévenus la dédaignent, sans s'émouvoir, elle attend avec sécurité les époques où le bon sens et la bonne foi prévaudront.

### XV. — Mort et tombeau d'Aaron.

Nous avons renvoyé ici le passage de M. de Laborde sur le tombeau d'Aaron, qu'il a reproduit dans son ouvrage sur l'Arabie Pétrée :

« Le chemin par lequel nous étions venus », dit-il, « restait à notre droite, et en remontant une petite plaine vers le sud, nous découvrîmes la haute montagne qui domine les rochers des environs, et sur laquelle la tradition a conservé un antique souvenir, consigné dans les Nombres, c. XX, v. 22-29.

« J'ai trouvé une coïncidence remarquable entre la position de cette montagne et celle qu'on doit assigner au mont Hor de la Bible. Les Arabes, fidèles dans leurs traditions, vénèrent encore aujourd'hui au haut de cette montagne le tombeau du prophète Haroun (Aaron). Burkhardt prit le prétexte d'un vœu qu'il avait fait de sacrifier une chèvre à ce santon, pour entreprendre le voyage d'Ouady-Mousa, mais son conducteur refusa de le conduire plus loin que cette plaine, et force lui fut de consommer son sacrifice au bas de la montagne, du point probablement où la vue que nous donnons la présente.

« Un vieil Arabe, qui sert de gardien à ce lieu vénéré, habite au haut du rocher, et reçoit la visite des habitants de Gaza et des fellahs d'Ouady-Mousa, qui s'y rendent quelquefois dans un but religieux, mais le plus souvent pour y cultiver quelques portions de terre végétale que les terrasses du rocher offrent à l'industrie des hommes, dans une contrée aussi aride.

### XVI. — Les dix commandements [1].

Le chapitre xx de l'Exode rapporte les dix commandements donnés au peuple hébreu par le ministère de Moïse ».

C'est une croyance générale que ces commandements ont reçu leur troisième promulgation sur le Sinaï. Déjà ils avaient été donnés, du moins quant à la substance, à Adam, et renouvelés à Noé.

Les lois qu'on a appelées *Noachides* ne sont pas un obstacle à cette tradition, et n'excluent nullement la coexistence et la nouvelle promulgation du Décalogue. On a nommé commandements *noachides* ce qui a été surajouté aux commandements moraux primitifs, comme la permission de manger de la viande, la défense de se servir du sang, et peut-être quelques sacrifices et actes particuliers.

Ne pourrait-on pas dire que même le nombre dix a été affecté aux préceptes primitifs, puisque plusieurs grands peuples, étrangers au mouvement chrétien, ont eu l'habitude, à dater d'une époque immémoriale, de renfermer le résumé de leur loi morale dans dix préceptes ? Ce sont les Boudhistes de l'Inde, les Chinois, les Thibétains et les anciens Persans.

Ces décalogues sont loin d'avoir la perfection et la pureté du Décalogue mosaïque et patriarcal. Toutefois, le fond est juste, et plusieurs de leurs prescriptions sont conformes à notre Décalogue et se rapprochent même de l'ordre des matières.

Voici le décalogue des Boudhistes (Bertrand, *Dict.* au mot *Commandement.*)

1° Ne tuer rien qui soit vivant.
2° Ne pas dérober.
3° Ne commettre aucune action impudique.
4° N'oindre ni la tête ni le corps.
7° N'assister à aucun chant ou spectacle.
8° Ne pas dormir sur un lit haut et large.
9° Ne manger qu'une fois le jour et avant midi.
10° Ne posséder aucune propriété.

### *Décalogue de l'empereur de la Chine.*

Un sage, nommé *Lin-Koung-Tchu* (*Mém. chinois*, t. IV), ayant été élevé à la dignité de premier ministre, présenta à l'empereur Tchu-Tsoung un petit livre contenant les dix préceptes suivants, écrits en caractères chinois; chaque précepte étant renfermé dans deux caractères.

1. Craignez le ciel.
2. Aimez le peuple.
3. Travaillez à votre perfection.

[1] Une revue sérieuse a trouvé que ces rapprochements sur le décalogue ne sont pas assez clairs. — Néanmoins je ne les supprime pas et je prie le lecteur d'ajouter ceci à ce qui est réuni dans la dissertation sur les points de conformité des fausses religions avec la véritable.

4. Appliquez-vous aux sciences.
5. Elevez les sages aux emplois.
6. Ecoutez les avis.
7. Diminuez les impôts.
8. Modérez la rigueur des supplices.
9. Evitez la prodigalité.
10. Fuyez la débauche.

*Décalogue des Cheou-Kiai.*

Les Cheou-Kiai sont, en Chine, des bonzes qu'on pourrait appeler de la stricte observance, par comparaison avec les autres qui suivent une règle moins sévère. Ces commandements sont à peu près les mêmes que ceux des Boudhistes : les Cheou-Kiai appartiennent, en effet, à cette religion. (*Mém. chinois*, t. IV, p. 227.)

1. Ne pas boire de vin.
2. Ne point manger de viande.
3. Ne point commettre de fornication.
4. Ne point mentir.
5. Ne point tuer d'animaux.
6. Ne pas dormir dans un lit élevé, large et long.
7. Ne point dérober.
8. Ne point porter d'habits de soie ou ornés de fleurs.
9. Ne point chanter ni danser.
10. Ne point recevoir d'or, ni désirer de posséder de l'argent.

*Décalogue de Minh-Menh.*

On sait que Minh-Menh est l'aïeul de Tu-Duc, roi actuel des Annamites. Ce cruel persécuteur du nom chrétien a voulu composer un décalogue pour donner une couleur de raison à ses rigueurs contre les chrétiens. C'est une espèce de plagiat de notre religion, accompli au nom du droit naturel. Du moins on peut supposer qu'il aura eu dans les enseignements de ses ancêtres des antécédents pour réduire à dix le nombre de ses préceptes.

Voici ce sommaire donné par Mgr l'évêque de Castorie, dans le IX<sup>e</sup> volume des *Annales de la propagation de la foi* :

1° Garder exactement les rapports sociaux.
2° Porter en toutes choses une grande pureté d'intention.
3° Remplir avec diligence les devoirs de son état et de sa condition.
4° Sobriété dans le boire et dans le manger.
5° Garder les usages et les rites.
6° Les pères et mères doivent élever leurs enfants avec soin.
7° Eviter les mauvaises doctrines et n'écouter que les bonnes.
8° Garder la chasteté et la pudeur.
9° Observer exactement les lois du royaume.
10° Pratiquer les bonnes œuvres.

Plus tard, dans un travail spécial, nous démontrerons que, malgré la corruption païenne, les principes de la morale générale, et même les principaux dogmes qui en sont la source et la sanction, n'ont pu être étouffés sous le déluge d'erreurs de ces temps malheureux. Il sera facile surtout d'établir que les principes sont d'autant plus dégagés d'erreur qu'on remonte plus haut dans la première antiquité. Il résultera de l'ensemble de ces comparaisons, que Moïse n'a présenté dans sa loi morale que la loi universelle dégagée de toute erreur et de toute exagération, c'est-à-dire une loi parfaite, telle que Jéhovah devait la donner sur le Sinaï.

La loi de Moïse avait encore deux autres parties, la loi cérémonielle du culte et la loi écrite proprement dite. Ces législations seront jugées ailleurs au point de vue critique. Nous ne ferons ici qu'une seule observation sur ces prescriptions spéciales. Notre but est de rechercher si réellement Moïse en est l'auteur, et si elles ont été promulguées dans le désert, comme l'assure le Pentateuque. Nous espérons que le lecteur avouera que la question est tranchée par les études précédentes, et à l'égard de la convenance de ces lois, il nous a été facile de prouver que les législateurs anciens n'ont été que des enfants, comparés à Moïse. Quant aux difficultés de détail, on peut lire les apologistes, Duclos, M. Glaire, etc.

### XVI. — Souvenir de Moïse et des Hébreux chez les Mexicains.

Un des premiers explorateurs de l'Amérique, M. Montanel (*Cérém. relig.*, t. Ier, p. 144), dans sa description de cette contrée, rapporte l'histoire de la conquête du Mexique telle que la racontaient les habitants du pays lors de la découverte du Nouveau Monde. Elle semble un souvenir du Pentateuque.

« Les peuples qui habitaient autrefois le Mexique étaient les Novatellas. Les Mexicains vinrent pour les subjuguer. Le dieu de la nation était *Vitzliputzli*, leur capitaine et leur législateur était *Mexi*. Dieu lui avait promis la conquête des terres qu'il allait chercher. Il marcha à la tête de ce peuple aventureux. Quatre prêtres, qui recevaient ses oracles, le portaient dans un coffret de roseaux. *Vitzliputzli*, leur dieu, leur dicta son culte et les cérémonies d'après lesquelles il voulait être servi. Il leur donna des lois. Lorsqu'il fallait camper, on lui dressait un tabernacle au milieu du camp, et l'on plaçait le coffret ou l'arche sur l'autel. Ils ne marchaient et ne campaient qu'après avoir consulté l'idole et reçu ses ordres. La marche fut très-longue et très-lente. En quittant les lieux où ils avaient reçu ordre de camper, ils y laissaient les vieillards et les infirmes pour y former des colonies. Un jour que plusieurs de ces derniers se baignaient, *Vitzliputzli* ordonna aux Mexicains de leur voler leurs hardes et de se remettre aussitôt en marche. Les délaissés, piqués de cet outrage, changèrent de mœurs et de langage, conservant en même temps une haine implacable contre leurs anciens compatriotes. *Vitzliputzli* signala son pouvoir par des miracles. Lorsqu'ils furent enfin arrivés à la terre qui leur était promise, le dieu apparut en songe à un prêtre, et lui ordonna de s'établir en un endroit du lac où il trouverait un aigle perché sur un figuier qui aurait sa racine dans

un rocher. Le prêtre fit rapport de sa vision. On trouva le lieu indiqué. C'est là que fut bâtie la ville du Mexique. Le jour suivant, les Mexicains firent un tabernacle pour l'idole, en attendant qu'on pût lui bâtir un temple. La ville fut divisée en quatre quartiers, et le tabernacle de *Vitzliputzli* resta au milieu ».

Ce passage ne peut s'expliquer que par une colonie de Juifs ou de peuples qui les connaissaient intimement, et que le hasard d'une navigation aura fait échouer sur les côtes de l'Amérique.

Concluons que la vie de Moïse et des Hébreux qu'il a conduits de l'Egypte aux bords du Jourdain est complète, claire, qu'elle repose sur une solide et large base de faits les plus variés, et sur les récits des écrivains de tous les temps et de tous les pays.

## CHAPITRE V

### CONQUÊTE DU PAYS DE CHANAAN.

I. Expulsion des Chananéens sous Josué. — Influence de cet événement sur les peuples voisins. — II. Aveux des Chananéens expulsés. — III. Le soleil arrêté. — Tradition sur ce fait. — IV. Prise de possession de la terre promise. — V. Histoire de Josué par la géographie. — Etat des tribus israélites au IVe siècle de notre ère ; — 1o La tribu de Juda; 2o La tribu de Ruben; — 3o La tribu de Siméon; — 4o La tribu de Dan ; — 5o La tribu de Nephtali ; — 6o La tribu de Gad ; — 7o La tribu d'Aser; — 8o La tribu de Zabulon ; — 9o La tribu de Manassé ; — 10o La tribu d'Ephraïm ; — 11o La tribu de Benjamin ; — 12o Les villes lévitiques et sacerdotales. — VI. Tradition ininterrompue depuis Josué jusqu'aux temps modernes, relativement à plusieurs villes. — VII. Découvertes de M. de Saulcy sur la ville d'Azor. — VIII. Conclusion de l'étude géographique. — IX. Fin de Josué. — Son tombeau.

#### I. — Expulsion des Chananéens sous Josué. — Influence de cet événement sur les peuples voisins.

Sur le mont Nébo eut lieu la mort du grand législateur des Hébreux. Après lui, Josué, selon la Bible, devient conquérant pour exécuter les ordres divins. Il extermine ou chasse une des plus puissantes nations du premier âge du monde, et peut-être la plus intelligente, mais aussi la plus corrompue. Ce grand événement n'a pu s'accomplir évidemment sans avoir un contre-coup universel sur les peuples avec lesquels les Chananéens ou les Phéniciens étaient en rapport. Et comme ils connaissaient tous les pays qui bordent la Méditerranée, la mer Noire, et même l'Océan ; qu'ils y exerçaient un commerce suivi, et que déjà ils y possédaient quelques colonies, toutes ces contrées peuvent avoir quelque chose à nous dire sur la révolution fondamentale accomplie dans l'existence d'un peuple, qui était le centre du commerce de l'univers. Or, voilà ce qui est arrivé. C'est précisément à cette époque que les Phéniciens multiplient à l'infini leurs établissements et leurs colonies. Il n'y a pas un littoral connu où ils n'aient occupé des villes et un territoire. Le synchronisme de plusieurs faits établit la concordance de ce vaste mouvement de colonisation avec les guerres de Josué, et même un monument célèbre en fournit très-explicitement le motif. Nous suivrons ici l'incomparable Bochart, Huet, les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* et tous les auteurs grecs et latins, car tous ont quelque chose à nous apprendre.

Oui, la Bible est la grande et véritable histoire du genre humain, celle qui explique l'action de la Providence, et qu'on ne trouvera jamais en défaut de pièces justificatives. Cette histoire qu'on a voulu rejeter au nom de la science, sera accueillie par la science sincère et indépendante, comme elle l'a toujours été, du reste, parce qu'elle est confirmée par le concours de l'universalité des monuments que nous ont laissés les générations disparues.

Bochart, au chapitre second de son livre sur *Chanaan,* débute ainsi dans cette importante recherche des colonies phéniciennes :

« Lorsque la terre des Chananéens était presque entièrement occupée par les Juifs sous la conduite de Josué, et qu'une mince langue de terre restait comme dernière ressource à cette grande et puissante nation, une partie considérable de cette multitude comprit la nécessité de chercher son salut dans l'exil et de se confier à ses vaisseaux : c'est ce qu'on put facilement exécuter. Ils avaient à leur service tout ce qui pouvait favoriser des voyages maritimes, les mers ouvertes devant eux, des ports commodes, des matériaux de construction dans le mont Liban, une jeunesse industrieuse et pleine de courage ; ce qui a fait dire à Tibulle : « — Les ingénieux Tyriens osèrent les premiers confier un vaisseau au caprice du vent ».

Ouvrons ensuite le 34e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Le savant abbé Mignot a bien clairement résumé la question chronologique relativement aux plus importantes colonies phéniciennes.

« Nous trouvons, dit-il, huit générations depuis Cadmus jusqu'à la prise de Troie. Cadmus fut père de Polydore, qui eut un fils nommé Labdacus, duquel naquit Laïus. Œdipe fut fils de Laïus, et il eut deux fils, Etéocle et Polynice. Ces deux frères se disputent la couronne, et conviennent de décider la querelle par un combat singulier, où ils périssent tous les deux. Ils laissèrent chacun un fils : celui d'Etéocle se nommait Laodamas, qui régna quelque temps. Ayant abandonné le pays, il laissa la couronne à Thersander fils de Polynice. La guerre ayant été résolue par les Grecs contre Troie, Thersander s'embarqua avec les Thébains ; mais ses vaisseaux s'étant égarés dans leur course, il aborda en Mysie, où les troupes d'Agamemnon reçurent un échec dans lequel Thersander fut tué. Il laissait un fils nommé Tisamène, qui était encore trop jeune pour prendre le commandement des troupes; lorsque la flotte d'Agamemnon repartit, et qu'il fallut marcher à Troie, les Thébains choisirent pour leur général Pénélée. Tisamène, quoiqu'il ne fût pas encore en âge de commander, marcha néanmoins avec les Thébains ; car, lorsque Pénélée fut tué par Eurypile, il prit le commandement. Nous pouvons par conséquent compter huit générations depuis Cadmus jusqu'à Tisamène ou jusqu'à la guerre de Troie. Ces huit générations, qui forment deux cent soixante-six ans, selon la manière de compter d'Hérodote et des anciens, joints aux onze cent quatre-vingt-quatre de la prise de Troie, nous remontent à l'an 1450 avant Jésus-Christ, qui est celui où Josué passa le Jourdain pour entrer dans le pays de Chanaan. Il résulte de ce calcul que Cadmus et ceux qui le suivirent, abandonnèrent leur pays peu de temps avant l'arrivée des Israélites, ce qui serait l'exécution de ce que Dieu avait promis à Israël, qu'il ferait fuir ses ennemis avant qu'ils entrassent dans le pays de Chanaan, ou bien en même temps, peut-être, car dans cette haute antiquité, chaque génération pouvait porter plus de trente-cinq ans ».

Fréret, si habile en chronologie, arrive aux mêmes conclusions. L'abbé Mignot, qui a si soigneusement étudié cette matière, ajoute :

« L'époque déterminée de la colonie de Cadmus en Afrique ou dans la Syrie, sert à fixer le temps de la plupart des colonies phéniciennes dans les divers endroits du monde. Car la plupart des historiens et des mythologies nomment pour fondateurs des colonies de Bithynie, de Cilicie, des îles de

Thera, de Céphalonie, de Sicile et de Sardaigne, et même de Gadès, des frères ou des parents de Cadmus; et ce doit être l'entrée des Israélites dans le pays de Chanaan qui occasionna ces diverses colonies, comme elle avait occasionné celle de Cadmus ».

Essayons de rendre cette conclusion plus sensible et plus rigoureuse encore. Remarquons d'abord que les pays de Tyr, de Sidon et des Philistins, les trois grands centres d'activité du commerce maritime, ne tombèrent pas notablement en décadence par suite de la conquête des Hébreux. Ils continuèrent leurs rapports d'affaires avec les peuples qui bordaient la Méditerranée, comme il est facile de le prouver. Il suffit de lire Huet et Bochart pour s'en convaincre. Il reste donc démontré que toutes les populations qui fondèrent les diverses colonies devaient surtout venir de l'intérieur de Chanaan, après que les villes eurent été prises et les rois vaincus. Quelques auteurs grecs, dit encore l'abbé Mignot, ont cru que Cadmus, sortant de la Phénicie, s'était d'abord arrêté sur les côtes d'Afrique, où il avait bâti quelques villes. Il est du moins certain que ces côtes ont été peuplées par des Phéniciens; car, lorsqu'on demandait aux habitants d'Hippone et des environs qui ils étaient, ils répondaient sans hésiter : Nous sommes Chananéens d'origine.

Tentons, avec Bochart (*Chanaan*, c. II), de faire un dénombrement sommaire de ces établissements phéniciens, c'est-à-dire chananéens. « Il n'est pas facile », dit l'illustre savant, « de l'exécuter, et nous n'avons pas entrepris de l'épuiser. Cependant voici les principaux et parfaitement connus par l'histoire : Dans l'île de Chypre, Cithium et Lapethus fondés par Bélus, Carpasia par Pygmalion, Cynirée par Cynire, de même que Paphos et Amathie, villes d'une haute antiquité en Chypre ; on y adorait Adonis, un des dieux chananéens. Il y avait des établissements phéniciens près de Memphis en Egypte, en Cilicie, dans la Carie. Dans l'île de Rhodes on trouve bien des vestiges du passage des Phéniciens. En Bithynie, la ville de Pronecte fut fondée par les Phéniciens, si ce n'est par Phénix lui-même. Ajoutez que des colonies phéniciennes s'établirent dans les îles de la mer Egée et de Crète, dans les îles de Samothrace, de Thasos, de Samos, de Theran, de Cythère, de Melos, Anaphée, dans la ville d'Itanum en Crète, à Thèbes en Béotie. Les Giphyres, en Attique, étaient Phéniciens. Si nous en croyons Timogone, il y eut des Phéniciens à Sparte. Il s'en établit en Thrace autour de Pangée, en Illyrie ; en Sicile, ils avaient Mothye et Lylibée ; en Sardaigne, Caralim et Subcos ; en Espagne, Malaca, Carthagène, plusieurs villes des alentours et les Baléares. En Afrique, à l'est de Gadès, outre Carthage, la fameuse émule de Rome, qui aspirait à la domination de l'univers, ils possédaient Abortonum, Tripoli, la triple Leptis, Adrumète, Tunis, Utique, Hippone, Chalcem, Tingis, avec les îles Egimuves, Careine, Gaulo, Lampade, Cossura, Eudipne, Isto, Melitœ ; et au-delà de Gadès, Lixum, Thimiatère, Gytten, Acran, Arambyn. Je passe sous silence trois cents villes fondées sur l'Océan, et une île de l'Océan Atlantique, distante de plusieurs journées de marche des côtes d'Afrique. Que dire encore de leurs colonies sur la mer Rouge, en Arabie, et sur le golfe Persique ? » Tout le livre de *Chanaan* est ensuite consacré à donner les preuves spéciales de ces affirmations.

Nous nous dispensons de citer aucune autorité pour confirmer ces détails. Nous pourrions indiquer tous les mythologues, les poètes, les géographes et les historiens de l'antiquité. Mais ces témoignages sont admirablement groupés dans l'œuvre de Bochart. Nous avons mille fois vérifié ses textes, ou plutôt nous avons fouillé avec lui toutes les sources, et nous attestons qu'il est toujours exact, au moins dans ses citations. (Boch., *ebona.*)

### II. — Aveux des Chananéens expulsés.

Jusqu'ici nous n'avons fait que voyager avec les Phéniciens. Nous avons constaté leur diffusion sur tous les points du monde au moment même où ils furent chassés de leur pays. Qu'ils viennent maintenant nous expliquer eux-mêmes les motifs de leur vaste émigration et leur origine. Deux auteurs graves s'unissent pour nous rapporter la croyance des descendants des Phéniciens d'Afrique sur leur berceau, et la cause qui les chassa de leur patrie; c'est Procope et saint Augustin.

Procope nous raconte en ces termes leur passage en Afrique, et comment ils y élevèrent un monument des victoires de Josué.

« Ces peuples, ayant vu qu'il était impossible de résister à ce guerrier étranger, abandonnèrent leur patrie et entrèrent tous en Egypte qui touchait leurs frontières ; mais n'y ayant point trouvé de lieu qui leur fournît une habitation assez spacieuse, parce que de temps immémorial l'Egypte a toujours été très-peuplée, ils passèrent dans la Libye qu'ils occupèrent tout entière jusqu'aux Colonnes d'Hercule, après y avoir bâti un grand nombre de villes; de telle manière que jusqu'à présent on s'y sert de la langue phénicienne. Ils construisirent une forteresse dans la ville de Numidie, où est maintenant la ville nommée *Tigisis*. C'est là qu'au bord d'une source abondante on voit deux colonnes faites de pierres blanches, lesquelles portent une inscription en lettres dites phéniciennes, signifiant ceci : *Nous sommes ceux qui avons fui devant le visage de Josué le voleur, fils de Navé* ».

Tigisis était située dans la Numidie à l'Orient, et non loin de Cirtha, aujourd'hui Constantine. On a retrouvé, il n'y a pas longtemps, l'inscription des martyrs de Lambesa (M. Bonnetty l'a publiée dans son t. VIII, p. 333). On pourrait un jour découvrir aussi les colonnes et l'inscription dont parle Procope.

Evagre, dans le IV<sup></sup>e liv., c. XVIII, de son *Histoire ecclésiastique*, rapporte le même fait, ainsi que Nicéphore, liv. XVII, c. XII, et un grand nombre d'auteurs subséquents.

Bochart fait cette remarque que le nom des Chananéens s'est conservé plus longtemps sur les côtes d'Afrique que dans la Phénicie, puisqu'ils s'appelaient encore de la sorte du temps de saint Augustin, c'est-à-dire mille neuf cents ans après la première émigration des Phéniciens dans la Libye. Nous citerons ici le témoignage du grand docteur. Lorsqu'il avait l'occasion d'interroger les paysans des environs d'Hippone ou de Carthage, et de leur demander qui ils étaient et d'où ils venaient, ils répondaient : *Nous sommes des Chananéens*.

Nos hommes rustiques, dit-il dans son commentaire sur l'Epître de saint Paul aux Romains, interrogés sur ce qu'ils sont, répondent en langue punique : Nous sommes des *Canani*, en se servant d'un langage altéré, comme ces sortes de gens en ont l'habitude. Mais Bochart fait observer judicieusement que cette expression même est du pur phénicien.

Nous pouvons encore fortifier ces preuves par la similitude de l'idiome. On reconnaît la langue phénicienne dans la plupart des noms des villes et des possessions de ces peuples. Ce que nous apprennent Procope et saint Augustin nous le démontre pour toute la côte d'Afrique, et Bochart jette sur ce point la plus vive lumière pour toutes les autres colonies. Nous négligerons d'entrer dans le détail des preuves, car ces faits ne peuvent être niés par aucun savant sérieux.

Il est donc irréfutablement établi que, au moment précis où la Bible nous montre Josué arrivant sur les bords du Jourdain, et où il entreprend avec un succès foudroyant la conquête du pays de Chanaan, le peuple de ce pays, chassé de chez lui, alla s'établir au dehors. Il avait à son service une marine nombreuse et puissante, la connaissance des lieux, l'intelligence et le courage. C'étaient les moyens d'exécution. En nommant ses villes et ses établissements, on rappelle son origine. Enfin, sur les rivages Africains, les Chananéens nous apprennent eux-mêmes qui ils sont ; et des monuments célèbres transmettent aux siècles à venir le nom de Josué et la terreur qui l'accompagnait.

Nous sommes heureux de placer ici un fragment d'un admirable discours de saint Augustin sur le juste jugement de Dieu dans l'occupation de la terre promise par les enfants d'Israël. (*Homél.*, p. 263, édition de Lyon.) On y verra une tradition antique, intéressante et expliquant l'histoire primitive. « Vous venez d'entendre, mes frères, qu'à la mort de Moïse, Josué reçut le souverain pouvoir. Il traversa le Jourdain ; et les nations de ce pays étant ou chassées ou anéanties, il donna leurs terres en possession aux enfants d'Israël. Toutes les fois que nous vous lisons ces paroles de l'Ancien Testament, les païens et les impurs Manichéens ont coutume d'accuser Dieu d'injustice pour avoir arraché les Hébreux par violence aux Egyptiens, et ensuite, après avoir chassé les Chananéens de leurs terres, de les avoir données à ces ravisseurs. De peur que ces plaintes injustes ne séduisent les peuples et les esprits sans défiance, nous allons brièvement et avec l'aide de Dieu vous exposer la tradition qui nous est transmise par nos anciens pères, laquelle donne la vraie raison de ces faits, et démontre que Dieu est non-seulement miséricordieux, mais encore juste ; que ses jugements sont quelquefois obscurs, mais jamais contraires à l'équité.

« NOS ANCÊTRES NOUS ONT TRANSMIS que lorsque les enfants de Noé firent entre eux le partage de la terre, cette région qu'on appelle la terre des Chananéens échut en partage dans cette distribution au fils aîné de Noé, Sem ; et ses descendants l'occupèrent pendant un temps assez long. Ensuite les peuples chananéens, descendants de Chanaan, fils de celui qui avait été maudit par son père, s'étant grandement multipliés, ils vinrent dans ces lieux, et ayant chassé de chez eux leurs frères, c'est-à-dire les enfants de

Sem, ils s'emparèrent de leurs terres contre le droit et à la façon des Barbares. Or, comme il est certain qu'Abraham est de la race de Sem, ses enfants, c'est-à-dire les Israélites, ne se sont pas emparés d'un bien étranger, surtout la donation divine intervenant, mais ils rentrèrent en possession de leurs propres biens qui leur avaient été enlevés par violence. Ajoutons à cela que les Chananéens, outre le crime d'avoir ravi le bien d'autrui, se rendaient coupables de bien d'autres crimes inouïs jusqu'alors, et qu'on n'ose rappeler. C'est à ce point que lorsque Dieu renversait Sodome et Gomorrhe, il disait : — La mesure du crime des Amorrhéens n'est pas encore comblée. Le Seigneur attendait donc ou que les Chananéens se convertiraient et feraient pénitence, ou du moins que, ne se convertissant pas et ajoutant crimes sur crimes, ils comblassent enfin la mesure et se missent ainsi dans la nécessité de subir le terrible mais juste jugement de Dieu. Or, comme la divine censure les a trouvés deux fois coupables, et pour s'être emparés des terres qui ne leur appartenaient pas, et pour avoir commis des crimes et des scélératesses inouïes, ils sont punis par un juste jugement de Dieu, et le peuple d'Israël est réintégré dans le patrimoine de ses pères. Nous vous donnons avec simplicité la vraie solution de ces difficultés selon la lettre de l'Ecriture, que nous avons lue dans les écrits des saintes personnes qui nous ont précédés ».

Avec quel soin saint Augustin fait remarquer que la tradition sur laquelle il s'appuie est écrite, et qu'elle a été gardée de tous temps par les aïeux ! Les libres penseurs de notre époque n'ont donc pas plus de raison et ne sont pas plus avisés que les Manichéens du siècle de saint Augustin. Il était facile de présumer que les Chananéens avaient chassé une branche de la famille de Sem. Mais il en existe un témoignage irrécusable ; et tout en s'étonnant de la grandeur du châtiment infligé aux enfants de Chanaan, on admire la justice de Dieu. De plus, cette catastrophe n'est qu'un accomplissement de la prophétie de Noé, qui annonce à Cham, fils irrespectueux, qu'il sera le serviteur de ses frères, ce qui s'exécute depuis les temps de Josué jusqu'à nos jours, sur la terre d'Afrique.

### III. — Le soleil arrêté. — Tradition sur ce fait.

Le fait le plus considérable de la vie de Josué, et le témoignage le plus éclatant de la protection divine sur son entreprise, c'est le miracle du soleil arrêté à la prière du chef israélite. Les Gabaonites, comme le lecteur peut le voir dans le texte sacré, avaient adroitement pris l'avance pour faire leur paix avec le peuple de Dieu, ce qui leur valut la colère des confédérés. Cinq rois, à la tête desquels était Adonisedech, roi de Jérusalem, vinrent assiéger les Gabaonites pour les châtier de leur infidélité. Ceux-ci appelèrent les Israélites à leur secours. Josué défit les confédérés et les poursuivit dans les montagnes. Mais le jour baissait, et à la faveur de la nuit ils allaient se dérober à ses coups. Ce fut alors qu'il commanda au soleil et à la lune de s'arrêter. Dieu exauça son invocation. Ces astres demeurèrent immobiles jusqu'à ce que le peuple de Dieu se fût vengé de ses ennemis.

Cet événement devait laisser une profonde impression sur les peuples. Et, en effet, il en fut ainsi.

Le premier témoignage qui nous arrive est celui de l'historien Josèphe. Ecrivant pour les païens, il a dissimulé le plus qu'il a pu les miracles de l'Ancien Testament et n'a conservé que ceux qui étaient appuyés sur des preuves certaines, et qu'il était impossible de nier. Voici ce qu'il dit du miracle de Josué (*Antiquités*, liv. V, c. I) : « On n'a jamais connu plus clairement que dans ce combat combien Dieu assistait son peuple. Car, outre le tonnerre, les coups de foudre, et une grêle tout extraordinaire, on vit, par un prodige étrange, le jour se prolonger contre l'ordre de la nature, pour empêcher les ténèbres de la nuit de dérober aux Hébreux une partie de leur victoire. Quant à ce que ce jour fut un jour plus grand qu'à l'ordinaire, on le voit par ce qui est écrit dans les livres sacrés que l'on conserve encore dans le Temple ».

Voici une remarque du chevalier Drach sur ce passage (*Dict. des Apocryphes*, t. II, p. 1080) :

« Josèphe, qui écrivait dans un siècle où la tradition était encore vivante parmi ses coréligionnaires, fait entendre qu'il pouvait puiser ce qu'il dit du miracle de Josué, non-seulement dans la Bible, mais encore dans le Livre du *Juste* ou le *Yaschar*. Il reproduit dans son récit les propres paroles de la Bible ou à peu près. Et néanmoins, pour se donner plus d'autorité, il renvoie aux archives du Temple. S'il avait voulu simplement renvoyer à la Bible, il n'aurait pas renvoyé ses lecteurs aux archives, puisque la Bible était très-répandue en hébreu vulgaire et en grec...

« Le livre du *Juste*, le *Yaschar*, a été classé parmi les mémoires primitifs par des commentateurs anciens. Cet écrit était sans doute un de ceux que désignait Josèphe ».

Théodoret (*Commentaire sur Josué*) dit que de son temps le miracle du soleil arrêté était encore consigné dans un ancien mémoire. Procope fait la même réflexion.

Les mahométans qui, comme on le sait, ont reçu des anciens Arabes plusieurs traditions bibliques, ont conservé le souvenir du miracle de Josué, dont ils parlent en ces termes :

« Joschova livra bataille aux géants, un vendredi soir. La nuit s'approchait, et Joschova ne voulut pas combattre le jour du sabbat. Il implore d'en haut le temps nécessaire pour finir la lutte et exterminer l'ennemi. Il fut exaucé, et le soleil, en conséquence, demeura sur l'horizon une heure et demie de plus qu'à l'ordinaire ». (Tarikmontekeb cité par Herbelot, au mot *Joschova*.)

La croyance à cet événement était si forte parmi les mahométans qu'elle a été une de leurs principales raisons pour faire du vendredi un jour consacré, de préférence au sabbat des Juifs et au dimanche des chrétiens. (*Annal. de philosophie*, t. X, p. 324.)

Hérodote, liv. II, nous parle d'un événement rapporté par les Egyptiens, qui ne peut s'appliquer qu'au soleil arrêté sur Gabaon. Voici ce passage : « Les prêtres d'Egypte m'assurèrent aussi que dans cette longue suite d'années (depuis leur premier roi Ménès jusqu'au prêtre de Vulcain,

Sethos, comprenant un espace de onze mille trois cent quarante ans selon leur calcul fabuleux), le soleil s'était levé quatre fois hors de son lieu ordinaire : deux fois où il se couche maintenant, et qu'il s'était couché aussi deux fois à l'endroit où nous voyons qu'il se lève aujourd'hui ; que cela n'avait apporté aucun changement en Egypte ; que les productions de la terre et les inondations du Nil avaient été les mêmes, et qu'il n'y avait eu ni plus de maladie ni une mortalité plus considérable ».

On a fait beaucoup de dissertations sur ce sujet, et il ne fallait pas bien des efforts pour prouver que ce fait, tel qu'il est donné par les prêtres égyptions, est inexplicable et faux. Mais si nous supposons, ce qui est certain, que toute l'Egypte a été témoin du phénomène arrivé à l'occasion de Josué, il faut admettre que ce fait aura été commenté par les générations suivantes, bientôt défiguré, et peut-être adapté à leurs périodes des grandes années. Hérodote voyageait en Egypte mille ans après Josué ; on avait eu le temps de dénaturer un événement qui se prêtait si fort aux commentaires. Un siècle environ avant Hérodote, Xénophon parlait d'une éclipse de soleil qui avait duré un mois, et d'une autre éclipse qui avait changé le jour en nuit. Cette tradition nous a été conservée par Plutarque dans son Traité des opinions des philosophes. Peu d'années après Hérodote, vers l'an 400 avant notre ère, un autre Grec, le prince même de la philosophie grecque, dégoûté des fonctions publiques qu'il avait remplies dans son pays, peu satisfait des leçons qu'il avait reçues des principaux philosophes de la Grèce, trouvant encore du vide dans l'enseignement qu'il était allé puiser en Italie à l'école des Pythagoriciens, Platon en un mot, vint visiter l'Egypte et demander aux prêtres et aux prophètes de Memphis la connaissance de quelques-unes de leurs traditions.

Un prêtre égyptien lui cita un fait qui paraît être le même que celui qu'on rappela à Hérodote : c'est qu'il y a eu un changement dans le lever et le coucher du soleil et des autres astres. Il lui dit comment il se coucha alors à l'endroit même où maintenant il se lève, et se leva du côté opposé. Dius ayant fait ce prodige en faveur d'Atrée, lui assigna l'ordre que nous voyons maintenant. Il parle ensuite de géants et de choses étranges dans la génération de ces hommes. (V. Platon, *Politique*, édit. Bekker, t. IV, p. 271).

Dans un autre endroit de ses ouvrages, le même philosophe revient de nouveau sur les traditions égyptiennes, et donne encore quelques explications sur une fable célèbre chez les Grecs. (*Timée*, t. VII, p. 13.)

« Quant à ce que l'on rapporte chez nous, dit un hiérophante de Saïs, sur Phaéton, le fils du soleil, qu'ayant voulu monter sur le char de son père et ne pouvant le conduire, il embrasa la terre et périt frappé de la foudre, tout cela est enveloppé des voiles de la fable. Voici en effet ce qu'il en est : il existe à de longs intervalles un certain changement et comme une altération dans la marche de toutes les choses qui entourent la terre et qui sont dans le ciel ; d'où il arrive que de grands désordres, causés par l'ardeur du feu, se font remarquer dans les choses terrestres soumises à l'influence du ciel ».

Au deuxième siècle de notre ère, Solin (chap. XXXII, p. 61) citait encore

la tradition d'un changement dans le soleil comme vivante en Egypte, et ses paroles sont à peu près semblables à celles d'Hérodote.

Varron (dans la *Cité de Dieu*, liv. 21) parle d'un changement de forme et de couleur dans l'étoile Vénus.

Nous avouons qu'on ne pourrait rien conclure de certain de ces traditions égyptiennes et grecques ; mais nous pensons qu'il est présumable que le miracle de Josué, obscurci par le temps, a donné lieu à ces bizarres commentaires. D'ailleurs, en dehors de la Bible, nous avons vu que des monuments arabes et hébreux confirment le fait très-positivement.

Consultons maintenant quelques-uns des peuples primitifs du fond de l'Orient. En Chine (Koempfer, *Histoire comparée du Japon*, t. Ier, p. 147), l'on nous dit que sous l'empereur Yao, le soleil demeura dix jours sans se coucher, et que cette cirronstance inouïe fit appréhender une conflagration universelle. Pauthier, dit M. Bonnetty, pense que ces dix jours doivent être pris pour dix degrés comme sur le cadran d'Achaz, ce qui se rapprocherait de la véritable histoire. D'autres regardent ces dix jours comme des heures additionnelles. Sans doute Yao vivait avant Josué, selon la chronologie chinoise ; mais le fait a pu être reculé, et la date d'Yao n'est pas sans controverse.

Dans l'histoire de l'Inde de Marlès (t. XI, p. 127) on lit : « Brahma, l'Hercule indien, voulant guérir les blessures de son frère *Lakschman*, fut averti par une communication céleste que le malade recouvrerait la santé, grâce à l'application de certaines herbes qu'il fallait aller cueillir sur une haute montagne avant le lever du soleil. La montagne était éloignée et la nuit s'avançait. *Hanuman*, le messager de Brahma, se mit en route pour cette expédition ; mais *Ravon*, le roi des Géants, et l'ennemi mortel de Brahma, commanda au soleil de se lever sur la montagne à minuit. Ainsi, quand Hanuman y arriva, la vertu curative des fleurs était déjà neutralisée. Furieux de ce désappointement, Hanuman se saisit de l'astre qui venait de lui être fatal, et l'empêcha de continuer, en le voilant en outre de manière à rappeler sur la terre la nuit dont il avait besoin pour réussir dans l'objet de ses recherches ».

Cette légende est tirée du *Ramayana*, ancien poëme indien composé par Valmiki. Selon la chronologie de Bleyney, la date de ce poëme serait peu distante du fait rapporté dans les Ecritures, et devrait être considérée comme la mention la plus ancienne qu'on en connaisse après celle des livres saints. La substance de l'histoire, dégagée de ses incidents poétiques, c'est que dans une occasion le cours du soleil a anticipé sur le retour périodique de la nuit, ce qui, en effet, dut avoir lieu dans l'Inde lors du miracle attribué à Josué.

Il faut remarquer que cette tradition, conservée dans l'Inde, explique aussi l'interruption du mouvement de la terre, qui a dû composer la moitié du prodige, lorsque la terre, ou, selon la tradition, lorsque le soleil s'arrêta tout à coup dans le ciel à la voix de Josué.

« Les Géants s'étaient emparés, disent les Indiens, des rayons de la lune, dont ils se flattaient d'extraire un fluide capable de donner l'im-

mortalité, mais ils furent attaqués alors et mis en déroute par Indra, le dieu du ciel ».

On voit que cette tradition, disent les *Annales de philosophie*, en confirmant presque entièrement celle des Ecritures, répond à l'objection qui porte sur la circonstance que les deux astres ont dû se trouver arrêtés à la fois dans leur mouvement. Avec leurs imaginations poétiques, les Indiens n'ont pu raconter le miracle de Josué dans sa simplicité historique. Ce serait trop exiger d'un peuple qui n'a jamais su se faire une histoire.

De l'Inde, passons en Amérique; cette terre que l'on a cru si longtemps ignorante comme l'enfance, commence à produire ses vieux monuments. Déjà il n'est plus permis de parler de l'antiquité, sans être obligé d'aller lui demander compte, à elle aussi, de ses anciens souvenirs.

Si, comme quelques auteurs le prétendent, le miracle de Josué a eu lieu en Palestine vers quatre heures de l'après-midi, il devait être à peu près huit heures du soir lorsqu'on l'a remarqué dans les Florides.

Or, nous trouvons la tradition suivante, conservée précisément chez les Floridiens, principalement ceux qui habitent près des montagnes apalaches.

« Ils racontent (Noël, *Dict. de la Fable*, au mot *Soleil*), que le soleil ayant cessé de paraître dans l'espace de vingt-quatre heures, son absence occasionna un affreux déluge, et les eaux du grand lac Théomi ayant débordé, couvrirent toute la terre et même les montagnes les plus élevées. Celle d'Alaïmi, sur laquelle le soleil s'était lui-même construit un temple, échappa seule à cette inondation générale et déroba à la mort ceux qui purent s'y réfugier. Les vingt-quatre heures expirées, le soleil reparut dans tout son éclat; la chaleur bienfaisante dissipa les eaux et remit la terre dans son état naturel ».

On distingue ici deux souvenirs bibliques confondus dans un même récit; mais la concordance de l'heure où est arrivé le prodige du soleil arrêté n'en est pas moins frappante.

Selon le même mode de calcul, on trouvera que dans l'île de Taïti, selon M. Ellis (t. III, p. 170), une des traditions les plus singulières concernant le soleil, offre une analogie digne d'attention avec le fait dont parle l'histoire juive. Elle prétend que « Maui, un ancien chef ou prêtre, construisait un *marae* ou temple, lorsqu'il s'aperçut que le soleil déclinait et allait disparaître avant que son travail fut achevé. Alors *Maui* saisit le soleil par ses rayons et les attacha avec une corde au temple même ou à un arbre voisin, et continua son ouvrage jusqu'à la fin; le soleil, pendant ce temps-là, demeurant immobile sur l'horizon ».

Dans le savant journal géographique de MM. Bennet et Tyermann, on rencontre la même tradition rapportée avec un changement de circonstance.

« Les habitants de Taïti », disent ces écrivains, « pensent que leur île a été peuplée par *Maui* et sa femme, qui y vinrent aborder en canot. Un jour, la femme étant occupée à confectionner en hâte certains vêtements, l'ouvrage parut si long à faire que Maui, voyant la nuit approcher, mit sa

main sur le soleil et l'arrêta tout court jusqu'à ce que le travail de sa femme fût terminé ».

Quelque obscurité qui accompagne plusieurs de ces témoignages, on ne peut se refuser, en les réunissant tous, à reconnaître qu'ils sont l'expression non équivoque du soleil arrêté dans sa course aux premiers âges du monde, et à une époque qui semble se confondre avec celle de Josué. Comme il existe d'ailleurs deux peuples qui s'accordent pour conserver le souvenir précis de ce prodige, même en dehors du texte de la Bible, il est de toute justice d'avouer qu'il a été vu et reconnu par toutes les nations, mais que celle en faveur de qui il fut opéré en conserva le souvenir avec plus de fidélité que les étrangers.

Jusqu'ici les commentateurs de l'Ecriture sainte n'ont rien eu à dire sur cet événement.

Un des plus récents et des plus distingués, M. Janssens, formule cette objection : « Comment se fait-il qu'un événement qui a dû frapper de terreur l'univers entier, n'est consigné dans aucun auteur ancien ? » Et il répond que les auteurs qui nous restent sont de plusieurs siècles après Josué, et qu'ils ont ignoré le phénomène ou qu'ils n'ont osé en parler, le croyant fabuleux.

D. Calmet et la Bible de Vence ne citent que Varron et Lucain, les plus faibles des témoignages que nous avons rapportés. Le lecteur peut voir le progrès que nous avons fait dans la découverte des témoignages.

### IV. — Prise de possession de la terre promise.

Lorsque nous commençâmes cette histoire de la Bible par les seuls témoignages profanes, nous pensions que l'époque de Josué et des Juges serait stérile et pour ainsi dire vide de faits. Cependant il n'en est rien. C'est surtout la géographie, les noms des lieux, les traditions ininterrompues attachées à certaines localités, qui viennent compléter d'une manière merveilleuse nos documents. Nous continuerons à puiser à une source intarissable. Saint Jérôme, qui semble avoir prévu les besoins de notre époque, a consigné précieusement dans ses ouvrages ce qui intéresse le saint Livre auquel il avait consacré sa vie entière et toutes les ressources de son génie. Il a vu tant de lieux, interrogé tant de personnes ; ce qu'il rapporte est si bien en harmonie avec les historiens et les géographes qui l'ont précédé, avec Josèphe, Philon, et les voyageurs des siècles suivants ; il est d'ailleurs d'une bonne foi et d'une véracité si parfaitement éprouvées, qu'on peut avoir la plus grande confiance dans ce qu'il avance. Il ne faut pas croire cependant que quelques-unes de ses indications ne soulèvent aucune difficulté : les changements de noms, la diversité des idiomes, l'éloignement des lieux ont dû en créer ; mais l'ensemble des renseignements de saint Jérôme est irréprochable. Ils sont renfermés dans les opuscules suivants : les *Traditions des Hébreux*, les *Lieux hébraïques* et les *Noms hébraïques*. Nous ne produisons les remarques du saint docteur que lorsqu'une ruine encore subsistante de son temps ou une tradition encore vivante expliquent le fait rapporté. Saint Jérôme s'exprime ainsi (*Lieux hébraïques*) :

« Le Jourdain est un fleuve qui sépare la Judée de l'Arabie et de l'Aulone. Il se dirige vers la mer Morte, et il y mêle ses eaux après avoir fait plusieurs circuits. Lorsqu'il eut traversé le Jourdain, Josué s'avança vers Jéricho et la renversa après avoir fait mourir son roi. A côté des ruines de cette ville, Ozam, de Béthel, de la tribu d'Ephraïm, en fit élever une seconde que le Sauveur du monde daigna illustrer de sa présence. Mais au temps où les Romains assiégeaient Jérusalem, cette seconde Jéricho fut prise et détruite par les mêmes vainqueurs qui voulaient se venger de sa perfidie. Sur l'emplacement de cette dernière, une troisième Jéricho fut élevée, et elle subsiste aujourd'hui ; on peut voir les restes de ces deux premières villes.

« A Jérusalem régna d'abord Adonisedec. Ensuite les Jébuséens en furent les maîtres, et ce sont ceux-ci qui lui donnèrent un de ses premiers noms, *Jébus*. Ils restèrent en possession d'une portion de la ville et du territoire jusqu'à David, qui acheva de les vaincre, et fit de Jérusalem la capitale de toute la Judée. C'est là qu'il acheta le lieu où le Temple devait être bâti.

« *Azecha* est une ville des Chananéens, qui devint une portion de la tribu de Juda; c'est jusqu'à cette cité que Josué poursuivit les cinq rois, et aujourd'hui encore cette ville s'appelle Azecha. Elle est entre Eleuthéropolis et Ælia, nom de Jérusalem sous les premiers empereurs ».

Saint Jérôme parle du même fait au mot *Maceda*.

« C'est là », dit-il, « qu'on voit la caverne où Josué trouva renfermés les cinq rois qui étaient venus attaquer les Gabaonites ; il les tua avec le roi de Maceda (et parmi eux était Adonisedec, roi de Jérusalem). *Bethel* est à droite du chemin pour ceux qui vont d'Ælia à Naplouse; elle porta d'abord le nom de Luza ; elle fut dans le partage de Benjamin, auprès de Betham et d'Haï. Josué prit cette ville, dont le roi fut tué. *Dabira*, cité de la tribu de Dan, dont le roi fut défait par Josué. Il ne faut pas la confondre avec une petite localité du même nom dans la Judée, près du mont Thabor, faisant partie de la région de Diocésarée. *Dornaphet*, ville que Symmaque appelle maritime ; c'est la Dor du XI[e] chapitre de Josué, à neuf milles de Césarée en Palestine, sur le chemin qui va à Tyr ; elle est aujourd'hui déserte. Etant tombée dans le partage de Manassé, la tribu ne put s'en rendre maîtresse, et les premiers habitants continuèrent d'y rester. — *Galgala*. Elle est placée vis-à-vis les monts de Garizim et d'Hébal, qui sont à son couchant, au nord-est de Jéricho, et en deçà, mais près du Jourdain. Ce lieu est très-remarquable ; c'est là que Josué circoncit le peuple d'Israël pour la seconde fois ; là qu'on célébra la première Pâque dans la terre promise ; là que la manne cessant de tomber, on se servit pour la remplacer de pains d'orge ; là encore qu'on plaça les pierres qui avaient été prises au fond du lit du fleuve du Jourdain, et elles furent posées en ce lieu en témoignage ; là enfin que l'on arrêta l'arche d'alliance et qu'elle demeura pendant très-longtemps. Cet endroit tomba au sort pour la tribu de Juda. C'est aujourd'hui un lieu désert, à deux milles de Jéricho. Mais s'il est désert, il n'en est pas moins l'objet du culte d'un grand nombre de personnes. On soupçonne qu'il y a eu une autre Galgala près de Béthel, mais ce n'est point la même ville.

« *Haï*, ville en face de Bethaven et de Béthel. Josué la prit d'assaut, et

son roi fut tué ; autrefois l'Amorrhéen l'habitait en-deçà du Jourdain ; aujourd'hui c'est un lieu désert.

« *Gabaon.* C'est cette ville dont tous les habitants vinrent en suppliants demander grâce à Josué. Elle était la capitale et la métropole des Hévéens. Le sort la désigna pour faire partie de la tribu de Benjamin, et aujourd'hui encore, à quatre milles de Béthel, vers l'Orient, proche de Rama et de Remmon, on voit un bourg du même nom ; c'est là même que Salomon, après l'heureux succès de ses armes sur tous ses ennemis, obtint la faveur d'un oracle divin. Cette ville fut indiquée pour entrer dans la part des Lévites. — *Gazer* fit partie de la tribu d'Ephraïm, mais elle était désignée pour les Lévites. Josué en forma le siége, la prit, et son roi fut tué. Elle fut ensuite rebâtie par Salomon ; c'est aujourd'hui la ville de Gazara, à quatre milles de Nicopolis, vers le septentrion. Mais il faut savoir, dit notre saint géographe, que les Ephraïmites ne purent jamais expulser les étrangers de ce lieu. — *Gozore.* Josué s'empara aussi de cette ville. — *Geth.* Ses habitants étaient des géants du nom d'Enakim, et ils demeurèrent les voisins des Philistins. On voit encore cette ville à cinq milles l'Eleuthéropolis, en allant à Diospolis. — *Geson, ville des étrangers*, la même que Gangasin dans la Besanite. Les enfants d'Israël ne purent en chasser les habitants. — *Gader*, dont Josué fit mourir le roi. C'est la même ville dont il est dit : Jacob fixa sa tente à Gader. — *Galgal.* Josué prit aussi cette ville. On montre aujourd'hui, comme ayant été cette ville, un village à six milles de Galgalis, en allant au septentrion vers Antipatris. — *Jérimoth*, dans la tribu de Juda, que Josué ravagea, à quatre milles d'Eleuthéropolis en face d'Eschaol. — *Lebna*, dans la tribu de Juda, cité sacerdotale, fut prise par Josué, et son roi immolé ; c'est aujourd'hui un petit bourg dans la région d'Eleuthéropolis, qui porte actuellement le nom de *Lobna.* Josué prit aussi *Lachis*, dans la tribu de Juda. — *Macchati*, ville des Amorrhéens, sur le Jourdain, de laquelle les enfants d'Israël ne purent chasser les habitants. — *Ophra*, ville prise par Josué : son roi immolé. — *Raab*, c'est par *Raab* que passèrent les espions envoyés par Josué fils de Navé ; c'est aujourd'hui un village du nom de Rouaba, à quatre jets de pierre de Scythopolis ; elle fut assignée aux Lévites. — *Sœtim ;* c'est là que le peuple d'Israël fut souillé par la fornication avec les filles des Moabites ; cette ville est située vis-à-vis la montagne de Phogor (à côté du mont Nébo). C'est de là que Josué envoya à Jéricho des explorateurs pour reconnaître le pays. Josué prit les villes de Séira et de Taphua, dans la tribu de Juda, et le roi fut immolé. Il prit encore Thesra et son roi.

« *Achor*, en hébreu *Emac-Achor*, ce qui signifie *Vallée du tumulte*, parce que ce fut là que le peuple d'Israël fut troublé et agité, car il y lapida Achan, qui s'était rendu coupable du larcin d'anathème. Cette ville est au septentrion de Jéricho, et jusqu'à ce jour les habitants du pays lui donnent encore le même nom. Le prophète Osée a parlé d'Achor. Il y a une ville du nom d'Azedoth, qui échut à la tribu de Ruben ; et aujourd'hui, avec un surnom, elle s'appelle Azedoth-Phasga, ce qui dans notre langue veut dire *rompu :* mais il y a une autre Azedoth, différente de celle-ci avec le même nom. Josué la prit, et immola son roi. — *Azor* est la ville capitale de tous les Philistins, résidence du roi Jabin ; c'est la seule que Josué ait incendiée.

Il y a encore une autre Azor sur les confins d'Ascalon et à l'orient de celle-ci; elle fit partie de la tribu de Juda, que l'Ecriture, pour la distinguer de l'Azor ancienne, nomme la *Nouvelle Azor*. — *Hermon;* Josué le prit. L'Israélite qui m'a enseigné les lettres hébraïques avec tant de capacité, affirme que le mont Hermon domine le mont Panéade, qui était autrefois au pouvoir des Hévéens et des Amorrhéens; aujourd'hui on y recueille en été de la neige, que l'on transporte à Tyr pour servir de rafraîchissements ».

Telles sont les villes prises d'assaut ou détruites par Josué, qui existaient encore du temps de saint Jérôme. Il nous a marqué avec soin celles qui avaient changé de nom ou de lieu, celles dont il ne reste que des ruines ou bien le silence du désert; mais ce désert parlait encore à l'imagination des peuples par ses précieux souvenirs. Il y a une grande ressemblance entre le travail du savant prêtre de Bethléem et celui de Strabon. C'est le même laconisme et le même zèle pour être exact et bien renseigné.

IV. — Histoire de Josué par la géographie. — Etat des tribus israélites au IVe siècle de notre ère : — 1° La tribu de Juda; — 2° La tribu de Ruben; — 3° La tribu de Siméon; — 4° La tribu de Dan; — 5° La tribu de Nephtali; — 6° La tribu de Gad; — 7° La tribu d'Aser; 8° La tribu de Zabulon; — 9° La tribu de Manassé; — 10° La tribu d'Ephraïm; — 11° La tribu de Benjamin; — 12° Les villes lévitiques et sacerdotales.

Par une heureuse correspondance, les deux grands hommes qui ont donné leurs soins à l'étude de la géographie de la Palestine ont tous les deux habité ce pays, l'un comme évêque et l'autre comme prêtre; tous deux, savants de premier ordre, connaissaient bien les lieux qu'ils ont décrits. Saint Jérôme avait son habitation au midi de la Palestine, à Bethléem; Eusèbe au centre, à Césarée. Mais le travail de l'évêque était si parfait, que saint Jérôme l'a adopté à peu près sans modifications; et s'il y a ajouté quelques mots, ce sont des explications qui donnent de nouvelles lumières sans rien contredire. Il n'y a que deux ou trois lieux sur lesquels il fait des réserves. Cette œuvre doit donc naturellement former la base d'une bonne carte géographique de la Terre Sainte, comme elle est pour nous l'un des monuments les plus précieux qui corroborent l'autorité historique du livre de Josué.

Ce livre, dans sa deuxième partie, est un cadastre, un état des lieux, et un acte de partage des terres conquises entre les douze tribus. Eusèbe et saint Jérôme nous montrent que la situation territoriale, les villes encore debout comme les ruines de celles qui avaient péri, correspondaient parfaitement, environ deux mille ans après la prise de possession, avec ce qui est écrit dans le livre de Josué. L'importance du résultat fera accepter au lecteur la sécheresse de cette étude.

### 1° — *La tribu de Juda au* IVe *siècle de notre ère.*

Dans les pages qui suivent, nous traduirons mot à mot saint Jérôme, qui reproduit le travail d'Eusèbe légèrement modifié.

« La tribu de Juda avait au nord la tribu de Benjamin, à l'est le lac Asphaltite, au midi le désert, à l'ouest les tribus de Siméon et de Dan.

*Jérusalem*, où régnait Adonisedec du temps de Josué, et dont les Jebuséens réussirent à conserver au moins la citadelle jusqu'à David. Mais le fils de Jessé les chassa et fit de Jérusalem la métropole de tout son royaume ».

Nota. — 1° Toutes les fois qu'il est question d'Ælia dans cette géographie de saint Jérôme, il faut entendre Jérusalem.

2° Il est souvent parlé d'Eleuthéropolis ; cette ville sert de point de repère, mais elle est du IIIe siècle de l'ère chrétienne.

3° Dans le Daroma, signifie vers le midi de la tribu de Juda.

« *Arath*, limite de la tribu de Juda, distante d'Hébron de vingt milles au midi. Nous en avons parlé. *Azathène*, limite de la tribu de Juda au septentrion. *Azernaï*, limite de Juda. *Arbela*, encore une limite de la même tribu regardant le lever du soleil. Or, il y a jusqu'à ce jour un village du nom d'Arbel au-delà du Jourdain, sur les confins de Pella, cité de Palestine.

« *Azor*, dans le voisinage d'Ascalon, à l'orient de cette dernière, échut en partage à Juda ; c'est celle dont il a été dit que c'était la nouvelle *Azor*. *Azotus*, qui est au-dessus d'Asdod ; jusqu'à ce jour c'est un municipe assez remarquable de Palestine, et l'une des cinq villes désignées pour les étrangers ; elle fut d'abord assignée à la tribu de Juda, mais elle ne parvint pas à réduire ses anciens possesseurs. *Ascalon*, noble cité de Palestine, qui dans l'antiquité avait été l'une des cinq satrapies des Philistins. Elle avait été réservée pour faire partie de la tribu de Juda, mais celle-ci ne parvint pas à dominer les anciens habitants. *Accora*, dans la tribu de Juda près du désert ; Symmaque a traduit par *lieu pavé*.

« *Achor*, dans la tribu de Juda. *Addomine* était autrefois une petite ville ; il n'en reste aujourd'hui que des ruines dans la même tribu, lesquelles portent en ce moment le nom de *Maledomine*.

« *Amam*, dans la tribu de Juda. *Azer*, dans la même tribu : on donna ce nom à un gros bourg qu'on rencontre quand on va d'Azot à Ascalon. *Asarsaul*, *Aïn*, sont aussi dans la tribu de Juda. Cette dernière fut réservée pour les prêtres ; aujourd'hui c'est un village du nom de *Bethennim*, tout près du Térébinthe, je veux dire de la tente d'Abraham, à deux milles de Chébron. *Astaol*, dans la même tribu ; en ce moment il est resté un petit village du nom d'*Asto*, entre Azot et Ascalon. *Asna*, dans la tribu de Juda. *Adollam*, dans la même tribu ; et en ce moment il existe un village considérable à dix milles d'Eleuthéropolis, qui porte ce nom. *Adithaïm*, dans cette tribu ; il existe un certain bourg du nom d'Adia, près de Gaza, et un autre du nom d'Aditha, près de Diospolis, du côté oriental.

« *Ather*, dans la tribu de Juda. *Asan* dans la même tribu, et en ce jour il y a un village du nom de Bethasan sur le territoire d'*Ælia*, à quinze milles. *Asenna*, dans la tribu de Juda. *Agliph*, dans la même tribu. *Anab*, également ; c'est aujourd'hui une petite localité sur les confins d'Eleuthéropolis. Il y a en Juda un gros bourg du nom d'*Anéa*. Dans les mêmes parages se trouve *Aïn*, dans le Daroma, c'est-à-dire au midi, près de Chébron, à

dix milles de distance. *Astemec*, dans la tribu de Juda ; c'est un village dans la partie méridionale, au nord d'un lieu nommé *Anim*. *Anim*, de la tribu de Juda : c'est un petit village près d'un autre dont nous venons de parler, vers l'orient ; il est rempli d'habitations de chrétiens. *Afeca*, de la même tribu, *Ammatha*, également, ainsi que *Arebba*. *Balanus*, c'est-à-dire *Chêne du deuil*, sous lequel la nourrice de Rébecca fut enterrée. *Barath*, entre Cadès et Barathi ; on y montre aujourd'hui le puits d'Agar. *Bethléem*, cité de David, fut adjugée par le sort à Juda. C'est dans cette ville que naquit le Sauveur Notre-Seigneur ; elle est à six milles d'Ælia, vers le midi, auprès du chemin qui conduit à Chébron. On y montre les tombeaux de Jessé et de David, et plus loin, à mille pas, la tour d'Ader, qui signifie tour des troupeaux ; ce qui rappelle que là les bergers furent avertis par un présage divin de la naissance du Sauveur ; et auprès de Bethléem on voit le tombeau d'Archélaüs, roi de la Judée. C'est vers ce tombeau que se détache de la grande route le petit chemin que suivent les personnes qui viennent à ma cellule de Bethléem. Vous qui vous occupez de ceci, lisez attentivement l'histoire.

« *Bersabée*, dans la tribu de Juda ou de Siméon. C'est aujourd'hui un gros bourg à vingt milles de Chébron, en tirant vers le midi. Les Romains y ont placé un corps de soldats. C'est dans ce lieu que commence la ligne qui termine de ce côté la tribu de Juda, en allant vers la tribu de Dan, et qui se remarque auprès de Panéade. Bersabée, par son nom, signifie Puits du serment (comme nous l'avons déjà remarqué), parce que c'est là qu'Abraham et Isaac ont conclu avec serment une alliance avec Abimélech. Je remarque ici qu'on ne doit pas s'étonner si on trouve des villes de la tribu de Juda dans la tribu de Siméon ou de Benjamin, car la tribu de Juda se composait d'hommes forts et courageux; elle dominait souvent ses adversaires et elle eut souvent l'empire dans toutes les tribus. C'est pourquoi les villes qui appartiennent à des tribus différentes sont quelquefois mises comme faisant partie du partage de Juda.

« Sont dans la tribu de Juda : *Bala*, *Baschat* et *Bethdagon*. Cette dernière porte aujourd'hui le nom de *Caphendagon ;* c'est encore un gros bourg entre Diospolis et Janiam. *Betholot* et *Bethaphu*, dans la tribu de Juda ; cette dernière ville est un hameau à trois milles au-delà de Raphaïm, sur le chemin de l'Egypte ; ce sont les limites de la Palestine de ce côté. *Betharaba*, que Symmaque a traduit par les lieux qui sont inhabitables. *Bethsur*, dans la tribu de Juda ou de Benjamin ; c'est aujourd'hui le village de Bethsoron, que nous rencontrons quand nous allons d'Ælia à Chébron, à vingt jets de pierre. On trouve auprès de ce village une fontaine à la racine de la montagne ; elle ne fait que sourdre, puis elle se replonge au même lieu dans le sein de la terre ; cette source est célèbre, car c'est là que l'eunuque de la reine Candace descendit et se fit baptiser par saint Philippe, selon les Actes des Apôtres. Il y a encore une autre Bethsur dans la même tribu de Juda, à mille pas d'Eleuthéropolis. *Chaslon*, dans la tribu de Juda, sur les frontières d'Ælia ; *Chisil*, *Chabon*, *Chaptis*, dans la même tribu. *Chilo*, également. *Dabir* était une ville réservée aux lettrés, dans la tribu de Juda ; Othoniel, frère de Caleb, l'occupa d'abord parce qu'il y avait défait

les fils d'Enac. Cette ville fut depuis attribuée aux prêtres. *Dimona*, dans la tribu de Juda, avec *Dedan* et *Deanna;* cette dernière est aujourd'hui un gros bourg dans le Daroma, sur les confins méridionaux d'Eleuthéropolis, à dix-sept milles de cette dernière. *Ephron*, dans la tribu de Juda. Il y a maintenant un gros bourg nommé Ephréa, au septentrion d'Ælia, à vingt milles de distance. *Edreï*, *Esna, Ebezinthia*, *Elotath*, dans la tribu de Juda; cette dernière est aujourd'hui un village dans le Daroma, vers le midi, portant le nom d'Herometh. *Esan*, dans la tribu de Juda ; et *Eliel*, près d'Ælia, faisant partie du village d'Alula, en face de Chébron. *Ethaï*, dans la tribu de Juda; c'est aujourd'hui Thecua, à neuf milles d'Ælia, vers le midi ; c'est là que naquit le prophète Amos, et aujourd'hui encore on y voit son tombeau. *Engaddi*, dans la même tribu. David se cacha dans cette solitude, dans l'Aulone, près de Jéricho ; c'est un lieu champêtre. Cette *Engaddi* n'a pas changé de nom; c'est aujourd'hui un bourg considérable de la Judée où l'on récolte beaucoup de baume près de la mer Morte; c'est parce qu'il s'y produit beaucoup de suc de baume que Salomon en a parlé dans les Cantiques. *Gaza*, cité des Hévéens, où habitèrent des Cappadociens, après avoir anéanti les premiers habitants. Cette ville fut la limite de la Judée vers l'Egypte, et échut au sort à Juda ; mais la tribu n'en jouit pas, parce que les Enakim, géants très-puissants, leur résistèrent toujours; et aujourd'hui c'est une ville florissante de la Palestine. Or, à ce propos, on demande comment un prophète a prédit que Gaza ne serait qu'un éternel tombeau et une ruine. Voici de quelle manière la chose s'explique en donnant raison à la prophétie : c'est que la nouvelle Gaza si florissante est bâtie sur un lieu différent, et c'est en vain que vous chercherez les vestiges des fondements de la Gaza primitive.

« *Jamuel*, de la tribu de Juda ; elle existe encore. Jamnia, entre Diospolis et Azot. *Jabir*, cité des lettrés en Juda. *Jagur*, *Jermus*, dans la tribu de Juda ; cette dernière subsiste encore sous le nom de Jermucha, à une petite distance d'Eleuthéropolis, en montant vers Ælia. *Jectael, Jecnon*, *Jether*, cités sacerdotales, toutes trois dans la tribu de Juda. Cette dernière est aujourd'hui un gros bourg qu'on appelle Jethica, à vingt milles d'Eleuthéropolis, et tous les habitants sont aujourd'hui chrétiens. Il est situé en face de Malathan, dans le Daroma. Au 15e chapitre de Josué, il est parlé de Janum de la tribu de Juda; il se trouve un hameau de ce nom à trois milles de la Légion, mais il ne paraît pas que ce soit le lieu marqué ici dans Josué. *Jethan*, dans la tribu de Juda, cité sacerdotale. C'est aujourd'hui un bourg bien vaste de la Judée, près d'Eleuthéropolis. *Jezraël*, dans la tribu de Juda, différente de celle qui est dans la tribu de Manassé, entre Scythopolis et la Légion ; il existe un village considérable de ce nom, c'était la limite d'Issachar; ce nom fut aussi donné à un descendant d'Ephrata, selon les Paralipomènes. *Jecdan* est dans la tribu de Juda. *Maceda*, près de laquelle Josué renferma dans une caverne les cinq rois vaincus, qu'il immola ensuite avec celui de Maceda. *Madon*, cité habitée d'abord par le roi Jobab. *Masphat*, dans la même tribu de Juda. Dans le voisinage, près de Cariathiarius, résida Jephté, l'arche d'alliance y fut déposée, et Samuel y jugea le peuple. Jérémie en fait mention. Il y a deux *Maspha*, l'une dans la tribu de Gad, l'autre

dans la tribu de Juda, au septentrion d'Eleuthéropolis en allant à *Ælia*. Dans la même tribu, *Medemana*, dont parle Isaïe ; aujourd'hui c'est une petite ville en face de Gaza. *Magdalgad*, dans la tribu de Juda, avec *Maresa*, dont on ne voit plus que les ruines à une petite distance d'Eleuthéropolis. *Maon*, dans la tribu de Juda, à la partie orientale du Daroma. *Morath* et *Madden*, dans la tribu de Juda. *Malada*, même tribu ou dans celle de Siméon. *Nepsam*, dans la tribu de Juda, avec *Naaba* et *Nesib*. *Sephama* est sur la limite de la tribu de Juda, à l'orient. *Sadada* est aussi une des frontières. *Sichar* est un lieu à l'extrémité de la Palestine, en face de l'Egypte, et on voit encore aujourd'hui un Sichar dans la tribu de Juda, entre Ælia et Eleuthéropolis.

« *Sansona*, *Seheïn*, *Socho*, dans la tribu de Juda. Il y a aujourd'hui deux villages dont l'un s'appelle Sachot, à deux milles de la voie publique, en allant d'Eleuthéropolis à Ælia. Ce Socho paraît avoir été fondé par les Samaritains qui vinrent de Babylone. *Sarim*, *Senon* et *Samir*, de la tribu de Juda ; celle-ci est encore placée entre Eleuthéropolis et Ascalon. *Sachaca*, dans la tribu de Juda. *Tina*, dans la tribu de Juda, avec *Tésan*, *Thama* et *Zephrona*, est la limite de la tribu de Juda au septentrion. *Zipt*, *Zanoa*, cette dernière aux confins d'Eleuthéropolis, sur le chemin de Jérusalem. *Ziph*, près de Chébron, où David se cacha du temps de Saül.

2° *La tribu de Ruben.*

« La tribu de Ruben était à l'est de la mer Morte, dans toute sa longueur, et la dépassait même un peu en pointe vers le nord, jusqu'aux montagnes des Madianites et des Moabites.

« *Asedoth*, dans la tribu de Ruben ; c'était une ville prise sur les Amorrhéens (c'est celle dont saint Jérôme a dit qu'elle avait le surnom d'*Asedoth-Phasga ;* elle renferme le mont Abarim où est mort Moïse ; le Nébo, où mourut ce grand homme, n'est que la pointe la plus élevée de cette montagne). *Emath ;* cette ville fut assignée par le sort à Ruben. C'est aujourd'hui un village au-delà du Jourdain, à vingt et un milles de Pella, au midi. Il y a un autre village voisin de Gadara, qui porte le nom d'Amatha, où il y a des sources d'eaux thermales. L'Ecriture a rendu célèbre le mot : depuis Emath jusqu'à la mer d'Arabie, ou la mer Morte. J'ai aussi découvert une ville de Cœlé-Syrie, qui porte le nom d'Emat, c'est Epiphania en grec. *Apheca*, sur les limites du pays des Amorrhéens sur le Jourdain, mais dans la tribu de Ruben. Aujourd'hui c'est un château fortifié du nom d'Apheca. Les enfants de Ruben érigèrent un autel au Seigneur à Galaad, qui est un lieu près du Jourdain, dans la tribu de Benjamin. Il y a une *Mageddo*, distincte de celle de la tribu de Manassé, dans la tribu de Ruben ; elle fut accordée aux Lévites dans la région de Gébalène. *Nabo* est une cité des enfants de Ruben, dans la région de Galaad ; Isaïe et Jérémie en font mémoire. Un certain *Naban* donna à plusieurs localités qui étaient autour de lui le nom de *Nabath ;* et aujourd'hui on en a encore un souvenir par un lieu désert qui s'appelle Naba, à dix-huit milles d'Esbus, vers le midi. *Nemra* est une ville de la tribu de Ruben, dans la terre de Galaad ; et

aujourd'hui encore, c'est un bourg fort considérable. *Saont*, dans la tribu de Ruben, sur le Jourdain.

« *Galaad* est une montagne où Jacob arriva au septième jour après son départ de Carrhes en Mésopotamie ; elle aboutit au dos des montagnes de Phénicie, et se prolonge vers l'Arabie, à travers le désert, jusqu'au lieu où habitait Séhon, roi des Amorrhéens. Cette montagne se trouvait, après le partage de Josué, divisée entre les tribus de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé ».

### 3° *La tribu de Siméon.*

La tribu de Siméon occupait la partie méridionale du peuple hébreu, qu'elle terminait de ce côté avec la tribu de Juda : Juda à l'orient et Siméon à l'occident, de telle manière que les deux tribus de Siméon et de Dan tenaient le côté ouest de la tribu de Juda entre celle-ci et les Philistins, et ces deux tribus avaient moins de territoire que Juda. C'est maintenant saint Jérôme qui continue son exposition.

« *Bala* est dans la tribu de Siméon. *Ballath*, *Batgul* et *Baramoth* sont aussi trois villes dans la tribu de Siméon. *Beeth*, *Baaleth* et *Bethlabaoth* sont aussi dans la même tribu. *Laboth*, dans la tribu de Siméon. *Remmon*, dans la tribu de Siméon, confins de Juda. C'est aujourd'hui un village du même nom de Remmon, vis-à-vis Jérusalem, au sud de cette dernière, à quinze milles de distance. Il y a une autre *Remmon petra*, qui est dans la tribu de Siméon ou de Zabulon. *Tholad*, dans la tribu de Juda ou de Siméon.

### 4° *La tribu de Dan.*

« La tribu de Dan avait au nord la tribu d'Ephraïm, à l'est Juda, au midi Siméon, et à l'ouest les Philistins. Si Siméon et Dan paraissent de petites tribus, c'est qu'elles n'ont pu chasser les Philistins dont le territoire entrait dans leur lot.

« *Bané* est dans la tribu de Dan (saint Jérôme, t. VIII, p. 360) ; elle a duré jusqu'aujourd'hui, près d'Azot, mais ce n'est en ce moment qu'un petit village. *Baleth*, dans la tribu de Dan, et *Bethibara*, ce qui signifie la demeure des eaux ou du puits. Cette ville fut occupée par Gédéon (Eleuthéropolis est dans la région occupée autrefois par la tribu de Dan, mais elle est de création récente, et saint Jérôme ne la nomme que comme étant un point de repère pour classer autour d'elle les villes anciennement célèbres et tombées dans l'obscurité). Eleuthéropolis se trouve à une distance égale entre Jérusalem et Raphia, par une diagonale allant du nord-nord-est au sud-sud-ouest.

« Dans la tribu de Dan sont *Jethla*, *Jélon*, *Jud* et *Jéracon*. *Joppé* est une ville maritime dans la même tribu. *Lesem*, dans la portion de Dan, fut emportée de violence par les enfants de ce patriarche, qui lui donnèrent le surnom de Dan. (Saint Jérôme parle deux ou trois lignes plus bas de Laïssa en terme identiques, ce qui signifie que cette ville avait deux noms ; et le saint docteur a voulu que cette ville, si célèbre par le proverbe hébreu : *de Bersabée jusqu'à Laïssa, Dan*, fût signalée sous tous ses noms et pré-

noms). C'étaient, continue saint Jérôme, les limites de toute la Judée du côté du septentrion. Les Danites qui prirent cette ville et lui donnèrent leur nom ne purent la conserver dans leur partage, parce que leur lot était à l'extrémité opposée; mais le géographe rappelle l'histoire que le nom même de la ville indique.

« Il est difficile de déterminer si Saara était dans la tribu de Dan ou de Juda. Mais voici sa position connue par un village du même nom, au septentrion d'Eleuthéropolis, sur ses confins, à dix milles à peu près sur le chemin de Nicopolis. Dans la tribu de Dan est *Saréah ;* elle se trouve en face d'Esthaol, Samson y a demeuré. *Ethhoco* , dans la même tribu ; elle était réservée aux Lévites. *Esthaol*, où est mort Samson ; on montre encore aujourd'hui ce pays à dix milles d'Eleuthéropolis, vers l'aquilon ou sur le chemin de Nicopolis. *Selabin*, dans le même partage ; ce doit être le village qui porte aujourd'hui le nom de Sélaba, dans les confins de Sébaste. *Sorech*, c'est le nom d'un torrent, et le lieu où Dalila prit naissance ; on le reconnaît encore au septentrion d'Eleuthéropolis, et ce village s'appelle aujourd'hui Capharsorche (il s'est chargé d'un surnom). Il est en face d'un hameau nommé Saraa, où naquit Samson.

### 5° *La tribu de Nephtali.*

Elle avait au nord la Coelé-Syrie, à l'est la demi-tribu du Manassé dont elle était séparée par le Jourdain, au midi la tribu de Zabulon, et à l'ouest la Phénicie et la tribu d'Aser.

« *Ademné* est dans la tribu de Nephtali. *Azor*, dans le même partage. Il est écrit que les Assyriens ont peuplé celle-ci. *Assidim*, *Amath*, dans la même famille. Asanoth est une des limites, c'est aujourd'hui un village vers la région de Diocésarée, dans les plaines cultivées.

« *Bethana*, dans la même tribu ; cette ville est devenue un bourg du nom de Béthanéa, tout près de Césarée, où il y a des bains qui ont une réputation de salubrité ; nous en avons parlé sous le nom d'Anée. *Bethnath*, dans la tribu de Nephtali ; mais les enfants de ce patriarche ne purent en jouir, car ils restèrent impuissants à en chasser les anciens habitants. *Bethsamès*, dans le même partage, resta également au pouvoir des anciens habitants. Mer de *Chennereth* (Génésareth), où est la limite de la Judée, dans la tribu de Nephtali. Il y a aujourd'hui un château fort qu'Hérode fit reconstruire en l'honneur de Tibère, d'où lui est venu le nom de Tibériade. On rapporte que son premier nom était Chéphica. Voici encore trois villes dans la tribu de Nephtali : *Cédès*, *Jabnel* et *Jéron*, et la première était cité sacerdotale. *Lacham* est une frontière de la tribu de Nephtali. Il y a encore *Laboemath*.

*Méléb*, dans la même tribu, ainsi que *Magdilel*, qui s'est transfornée en un hameau à cinq milles de Daré, sur le chemin de Ptolémaïs. *Néceb* est dans le même partage. *Rama* s'y trouve également avec *Recchat*. *Tsor* ou *Tyr*, métropole de la Phénicie, était dans la tribu de Nephtali, que celle-ci n'a jamais pu occuper. Il y a encore un chêne qu'on appelle le chêne de Sienaïm, qui servait autrefois de limite à la tribu de Nephtali. *Charthan* est

aussi de cette tribu. Il y a une ville du nom d'*Acrobiteni*, de laquelle les descendants de Nephtali n'ont pu chasser les anciens habitants.

« *Jecoc*, dans cette tribu, était le point de séparation des tribus de Nephtali, d'Aser et de Zabulon. *Jabnel* et *Zorom*, dans le même partage.

*Galilée*. Il y avait deux Galilées, l'une était la Galilée des nations, autour des confins de Tyr; c'est là que Salomon fit don à Hiram, roi de Tyr, de vingt-cinq villes prises dans la tribu de Nephtali. L'autre Galilée est celle qui est mentionnée dans la tribu de Zabulon.

6° *La tribu de Gad.*

La tribu de Gad avait au nord la demi-tribu de Manassé, à l'est les Ammonites et les Moabites, habitants des montagnes qui dominaient la tribu, au sud la tribu de Ruben, à l'ouest le cours du Jourdain entre le lac de Tibériade et la mer Morte; de l'autre côté du Jourdain et en face se trouvaient la deuxième demi-tribu de Manassé, et celle d'Ephraïm, vers le midi.

Voici maintenant le texte de saint Jérôme.

« *Atharoth*, autrefois cité des Amorrhéens au-delà du Jourdain, qui échut ensuite dans le partage de Gad. Il y a eu aussi un fils de *Salma* ou *Solmo* qui a porté le nom d'*Atharoth*, selon qu'il est écrit dans les Paralipomènes. Il y a aussi dans la même tribu la ville d'*Atharoth-Sophan*. *Amon*, dans le même partage, de l'autre côté du Jourdain.

« Il y a deux lieux qui ont porté le nom de *Dibon*, l'un dans le désert où voyageaient les enfants d'Israël et où ils fixèrent leurs tentes, et un autre Dibon, une grande ville des Moabites, en face de l'Arnon. Séhon, roi des Amorrhéens, se l'était appropriée par le droit de la guerre, mais les Israélites la lui prirent par la force des armes et l'adjugèrent aux enfants de Gad. Jérémie et Isaïe, dans une prophétie contre Moab, en font mémoire.

« *Aroer* est une place fortifiée des Moabites, posée sur la rive du torrent d'Arnon, autrefois au pouvoir des Omniim, peuple très-antique; les fils de Loth, c'est-à-dire les Moabites, s'y établirent en leur place après les avoir chassés. Les restes de cette ville sont encore visibles au sommet de la montagne. On y voit un torrent qui mène les eaux dans la mer Morte. Cette ville, qui est en face de Rabba, fut dans le partage de Gad. *Sachat* et *Saphon*, deux villes de la tribu de Gad, placées sur le Jourdain ».

7° *La tribu d'Aser.*

La tribu d'Aser avait au nord la Phénicie, à l'est la tribu de Nephtali, au midi celle de Zabulon.

« Sont dans la tribu d'Aser : les villes d'*Alimelec, Amoad, Acisop*. *Abdion* en était aussi, mais elle était réservée pour la part des Lévites. *Aniel* était encore aux enfants d'Aser. Il y a aussi, à quelque distance, en allant vers l'orient, une localité portant le nom de *Betoaénéa*, qui fournit des bains recherchés pour la santé. *Achron* est dans la même tribu, ainsi qu'*Amon*. Mais *Accho*, qui depuis a porté le nom de Ptolémaïs, a résisté à

la puissance des enfants d'Aser ; ils n'ont pu s'emparer de cette ville. Les premiers habitants continuèrent aussi à posséder *Achziba;* elle est encore placée aujourd'hui près de la mer en allant de Ptolémaïs à Tyr. *Amma* est dans le même partage, ainsi qu'*Aphec*, d'où la même tribu ne put chasser les habitants. Ils n'eurent pas un sort meilleur avec *Chabol*, une ville de leur tribu. *Chabol* était une ville limitrophe de leurs possessions. *Jecoc* était dans la tribu de Nephtali, mais avait le privilége de servir de limite à trois tribus : elle séparait Nephtali, Zabulon et Aser.

« *Cana* est une ville qui se rapproche de la grande Sidon, car il y en a une moins considérable. Cana est dans la tribu d'Aser, c'est là que le Sauveur du monde changea l'eau en vin. C'est aujourd'hui un lieu fortifié dans la Galilée des nations, c'est la patrie de Nathanaël qui, au témoignage du Sauveur, était un bon Israélite ».

8o *La tribu de Zabulon.*

La tribu de Zabulon était bornée au nord par celles d'Aser et de Nephtali ; elle aboutissait à l'est au lac de Génésareth, elle avait Issachar au midi et la grande mer à l'ouest.

« On trouve dans la tribu de Zabulon *Amthar* et *Anua*, mais il y a une autre *Anua* quand on va de Naplouse à Jérusalem, et à dix milles de distance. *Anathon* est aussi une ville de la tribu de Zabulon. *Athalaïm* est dans le même partage. Cette ville a été illustrée par la naissance d'*Aïalon* qui devint juge d'Israël. *Carra*, dans la même tribu, était réservée pour les Lévites. *Céthron*, dans la même tribu, ainsi que *Chaselath*. *Chaselath*, auprès du Thabor, est une des limites de Zabulon. *Damna* est dans la tribu de Zabulon ainsi que *Dasbath*, mais la première est réservée pour les Lévites. *Malada*, appelée la montée de *Zabulon*. *Naalol* était au partage de Zabulon et réservée aux Lévites. Mais ils ne purent chasser les étrangers de Néela qui leur était réservée. Aujourd'hui encore il y a un hameau dans la Batanée qui porte le nom de cette ville. *Sarith* est une ville frontière de la tribu de Zabulon. *Semron* est dans la même tribu.

« Le mont Thabor est remarquable comme limite géographique entre Zabulon, Issachar et Nephtali. Il s'élève avec sublimité au milieu des plaines de la Galilée, comme une ronde pyramide.

« La Galilée méridionale régnait autour du lac de Tibériade, principalement dans la tribu de Nephtali ».

9o *La tribu de Manassé.*

La tribu de Manassé faisait comme un demi-cercle à travers les autres tribus depuis la mer Méditerranée en passant le Jourdain et en remontant vers le nord ; elle longeait au nord les tribus d'Issachar, de Zabulon et de Nephtali, puis elle aboutissait à la Cœlé-Syrie. Elle avait à l'est la tribu de Gad et les Ammonites, au midi la tribu d'Ephraïm, et au sud la tribu de Juda.

« Une des principales places de la tribu de Manassé est *Aïr* qui portait auparavant le nom de Basan. Autour d'elle se trouvaient soixante villages

sur le mont Galaad. Ils entrèrent tous dans le partage de la demi-tribu de Manassé au-delà du Jourdain ; ce lieu s'appelle aujourd'hui Gola dans la terre de *Batanée*. *L'Antiliban ;* on appelle ainsi cette région qui descend du Liban près de Damas et sur le versant oriental de ces célèbres montagnes. Elle échut par le sort tout entière à la tribu de Manassé. *Azer,* dans la tribu de Manassé ; elle a laissé pour souvenir un village du même nom que l'on rencontre quand on va de Naplouse à Scythopolis, à quinze jets de la voie publique. *Béest-Hara*, dans le sort de Manassé, dans la région Bethzanilide ; elle est consacrée aux Lévites. *Bethsan ;* les enfants de Manassé ne purent chasser d'abord de cette ville les premiers habitants. (C'est aujourd'hui Scythopolis, noble cité de Palestine. L'Ecriture sainte l'a appelée quelquefois la ville de l'ennemi). *Jaïr*, dans la tribu de Manassé, ainsi que *Jéblaam*, de laquelle on ne put d'abord chasser les anciens habitants. *Mageddo* fut prise par Josué, et son roi ayant été immolé, elle entra dans le partage de Manassé, qui ne put la conserver contre les anciens habitants. *Thaanac*, ville où Débora combattit contre Sisara, dans la tribu de Manassé ; elle est réservée aux Lévites ; et aujourd'hui, à quatre milles de la place forte de la Légion, on voit un village qui en a conservé le nom. Il y a deux *Staphus*, l'une aux enfants de Joseph, l'autre dans la tribu de Manassé. *Canath* est un village d'Arabie qu'on appelle aujourd'hui Cannatha. Lorsque Nabon l'eut prise, il lui donna le nom de *Nabotholiam* ».

### 10° *La tribu d'Ephraïm.*

La tribu d'Ephraïm avait au nord la demi-tribu de Manassé, à l'est le Jourdain et la tribu de Gad, au midi la tribu d'Ephraïm, à l'ouest la Méditerranée.

« *Ataroth* est une ville de la tribu d'Ephraïm, qui est devenue un village à quatre milles au nord de Sébaste. *Adara*, dans la même tribu.

« *Baalazor*, dans la même tribu ; c'est là qu'Absalon tondait ses brebis.

« *Canna*, dans la tribu d'Ephraïm, avec *Camsaem*. *Naaratha* est dans le même partage ; elle s'appelle aujourd'hui Néorath ; elle est devenue un village dans la Judée, à cinq milles de Jéricho.

« *Sophim* est une montagne de la tribu de Nephtali, dans un lieu appelé Armathem.

« *Sichar*, devant Naplouse, vis-à-vis le champ que Jacob donna à son fils Joseph ; c'est le lieu ensuite où Notre-Seigneur eut une conversation avec la Samaritaine. Une église a été bâtie sur le lieu même ; Sela, même tribu, où demeurèrent l'arche d'alliance et le tabernacle jusqu'à Samuel ».

### 11° *La tribu de Benjamin.*

Benjamin avait au nord Ephraïm, à l'est le Jourdain, au midi Juda et Dan, à l'ouest la Méditerranée, mais de manière à avoir comme Ephraïm sa grande longueur de l'ouest à l'est.

« *Anathot*, dans la tribu de Benjamin, ville réservée aux Lévites, a eu

la gloire de donner naissance à Jérémie. *Addor* et *Almon* sont de la même tribu ; la dernière est séparée pour les Lévites.

« *Amec-Casis*, c'est-à-dire la vallée de Casis, est dans cette tribu, la ville d'*Aphra* également; elle est reproduite aujourd'hui par un petit village du nom d'*Effrem*, à cinq milles de Béthel en regardant l'orient. Voici trois villes dans la tribu de Benjamin : *Ammonai*, *Aphin* et *Arim ;* cette dernière est devenue de nos jours le village de Betariph, en face Diospolis. *Amosa* est aussi dans la tribu de Benjamin; dans la même tribu on voit *Beroth*, *Boon*, *Béthaon*, *Bethalla*, *Boroath*. A été désignée comme cité sacerdotale la ville de *Bethsamès ;* on la montre encore aujourd'hui conservée entre Eleuthéropolis et Nicopolis, à dix milles de distance en marchant vers l'orient. *Jerphel* est aussi dans la tribu de Benjamin. *Mephaat* est dans la même tribu, et il y a une autre Méphaat au-delà du Jourdain, où les Romains tiennent un corps de troupes pour la garde des pays, du côté du désert. *Mansfa* est aussi dans la tribu de Benjamin. *Naphta* est le nom d'une fontaine dans le même partage. Josué (VIII) en a parlé. *Therela* est une ville de la même tribu ».

12° *Les villes lévitiques et sacerdotales.*

Les fils de Lévi n'eurent pas un canton de terre ni un pays spécial pour y vivre. Ils avaient Dieu et son service pour lot particulier, et les offrandes du peuple leur revenaient en partie. Cependant il leur fallait des demeures, et certaines villes leur furent adjugées dans les diverses tribus d'Israël. Nous continuons de citer le travail de saint Jérôme, pour expliquer dans quel état elles se trouvaient de son temps; nous en avons signalé déjà un bon nombre en parcourant les tribus.

« *Anathot*, dans la tribu de Benjamin, était une cité sacerdotale, et nous avons vu que Jérémie y avait reçu le jour. *Almon*, dans la même région, était aussi une cité sacerdotale. *Bastara* était une ville lévitique dans la tribu de Manassé, dans la *Basanitide*. *Bethsamès*, cité sacerdotale. *Asion*, dans la tribu d'Issachar, était cité lévitique. *Dabir*, dans la tribu de Juda, était cité sacerdotale. *Danna*, dans la tribu de Juda, est la même que *Dabir*, cité consacrée aux lettrés. *Gabé*, dans la tribu de Benjamin, était aux Lévites, ainsi que *Gazer*, dans la tribu d'Ephraïm. *Getremnon*, dans la tribu de Manassé, avait le même honneur. *Jazer*, de l'autre côté du Jourdain, dans la tribu de Gad, tout près de Philadelphie, dans le pays autrefois des Amorrhéens, était une ville lévitique. Isaïe, dans une vision contre Moab, en parle; elle est à quinze milles d'Hésébon. *Jabir*, dans la tribu de Juda, était une ville consacrée à la culture des lettres. *Lebna*, dans la même tribu, était cité sacerdotale ; elle est devenue un village du même nom à côté d'Eleuthéropolis. *Maspha*, dans la tribu de Gad, est cité lévitique ; ne la confondez pas avec Maspha de la tribu de Juda. *Mosan*, dans la tribu d'Aser, en face du mont Carmel, vers la mer, est cité lévitique. *Raab*, dans la tribu d'Aser, avait la même destination ».

Il y avait six villes de refuge : trois en-deçà et trois au-delà du Jourdain. Le texte de l'*Exode* montre que ceux qui avaient versé le sang humain involontairement, avaient un moyen d'échapper aux poursuites des familles

blessées, c'était de se retirer dans les villes de refuge où ils demeuraient inviolables ; elles servaient de protection non-seulement aux Israélites, mais aussi aux étrangers.

Il y a une *Sichem* au-dessus du mont Ephraïm, c'était la cité des fugitifs.

Saint Jérôme décrit Hébron sans la désigner comme ville de refuge. Il ne parle point de Bozor, sans doute parce que les vestiges mêmes n'existaient plus. Il en est ainsi de Ramath et de Cèdes.

*Gaulon* ou *Galon*, dans la tribu de Manassé et le pays de la Basanitide, était une cité de refuge.

Nous pouvons donc conclure que des six villes de refuge qui existèrent depuis Josué jusqu'à la captivité, deux seulement avaient survécu au temps d'Eusèbe. Les villages et les ruines mêmes, occupant l'emplacement des autres, n'étaient plus reconnaissables ; mais cette réserve des géographes nous est une garantie de leur fidélité. Si le lecteur veut prendre la peine de récapituler le nombre et la nomenclature des villes assignées par Josué à la tribu de Juda, et les comparer à celles qu'indiquent Eusèbe et saint Jérôme, il trouvera que le chef hébreu en a marqué cent trois, et saint Jérôme soixante-douze ; et sur ces soixante-douze, il y en a trente qui sont les anciennes villes dénommées par Josué, ou les mêmes villes portant les mêmes noms, mais devenues des villages ou seulement des vestiges de villes constatés par leurs ruines. Mais il ne faut pas croire que pour les quarante-deux autres il y ait contradiction entre le géographe du quatrième siècle et Josué. ar nous remarquons d'abord que plusieurs villes ont dû disparaître dans le cours de près de deux mille ans qui se sont écoulés de Josué à saint Jérôme. Les accidents divers, comme les incendies, les pillages et les destructions par les peuples voisins et ennemis, des raisons de convenance et d'appropriation à des besoins nouveaux, ont dû faire disparaître un certain nombre de villes qui ont été rétablies sur d'autres points avec des noms profondément modifiés.

« L'histoire », dit M. Munck, « nous a conservé le souvenir de plusieurs tremblements de terre qui ont détruit des villes entières dans la Syrie et la Palestine. Le prophète Zacharie, ch. XIV, v. 5, parle d'un grand tremblement de terre qui eut lieu sous le roi Osias, ce qui prouve que cette catastrophe resta longtemps dans la mémoire des hommes, car entre Osias et Zacharie on compte plus de deux cent cinquante ans. Cet événement avait formé une ère, car dans l'épigraphe des prophéties d'Amos, pour fixer l'époque de la mission de ce prophète, on dit qu'il prêcha deux ans avant le tremblement de terre qui fit périr dix mille personnes. Sous le règne de Justinien, il y en eut presque chaque année, qui firent de grands ravages dans la Syrie et la Palestine. Guillaume de Tyr, Abdallatif et Volney parlent de tremblements de terre arrivés de leur temps ; enfin, en 1822 et 1827, Alep, Tibériade et Safad ont été cruellement traitées ».

Il nous reste encore à consulter les voyageurs modernes et à établir que l'état actuel de la Terre Sainte donne raison à saint Jérôme, comme celui-ci, Eusèbe, Josèphe, Philon, les prophètes et tous les écrivains sacrés donnent raison à Josué. Depuis saint Jérôme, les guerres et le temps ont continué

leur œuvre de destruction ; plusieurs villes désignées par ce dernier comme subsistant encore ont disparu. Dans les seuls confins du lac de Tibériade, on chercherait vainement les villes autrefois florissantes de Tibériade, de Tarichée, de Bethsaïda, de Capharnaüm. Tibériade, la capitale, n'est qu'une chétive bourgade, et toute la Judée offre un spectacle pareil. Mais ces ruines ont un langage : elles ont un nom et offrent des souvenirs. Les voyages à Jérusalem et dans la Terre Sainte sont faciles de nos jours : l'œuvre des Burckhardt, des Volney et des autres voyageurs, qui ont déjà réussi à reconnaître des villes autrefois célèbres dans des ruines demeurées longtemps muettes, se poursuivra avec succès ; mais personne n'a été plus heureux que M. de Saulcy : nous en fournirons des preuves nombreuses et concluantes. Il n'y a pas sur notre globe un coin de terre plus capable de piquer la curiosité des archéologues et qui accorde une plus solide récompense à leurs travaux que la Palestine.

VI. — Traditions ininterrompues depuis Josué jusqu'aux temps modernes, relativement à plusieurs villes.

Nous suivrons principalement dans cette étude Munck, Burckhardt, Danville et Volney.

Saphet (Munck, *Palestine*, p. 32 et suiv.), au nord-est du Thabor, mentionnée par les Juges et le livre de Tobie. Elle renfermait encore neuf mille âmes avant le dernier tremblement de terre. Elle avait hérité de la célébrité de Tibériade comme ville lettrée et ville sainte ; elle porte aujourd'hui le nom de *Safad*.

Endor, au midi du Thabor, connue par la Pythonisse que consulta Saül ; on montre sa grotte près du village de Dénouni, à deux lieues et demie de Nazareth.

Sur la côte de Galilée, nous trouvons quelques villes qui, de fait, n'avaient pas été conquises par les Hébreux, mais qui, selon le plan de Josué, devaient entrer dans le partage de la tribu d'Aser, entre autres Achzib et Acco, qui est devenue Ptolémaïde, et Achzib qui se nomme aujourd'hui *Zib*. Bethsan. — Burckhardt croit avoir trouvé cette ville à deux lieues du Jourdain et à quatre de Tibériade, dans la tribu de Manassé. Les Chananéens la possédaient encore du temps de Saül ; mais ils furent chassés sous Salomon. Les Grecs l'appelèrent Scythopolis ; ce nom rappelle lui-même un fait historique. Une armée scythe pénétra jusqu'en Judée et laissa une colonie à Bethsan, qui lui fit changer de nom. Depuis les temps chrétiens, elle fut le siége d'un évêché, puis d'un archevêché sous les croisades ; enfin de nos jours, sous le nom de Bisan, elle est un petit village de quatre-vingts maisons ; mais les ruines qui l'entourent sont des preuves à l'appui des événements de son histoire que nous venons d'esquisser. Burckhardt, qui a vu ces débris, pense que l'ancienne ville pouvait avoir trois milles anglais de circonférence.

Jezraël ou Esdrelon, l'ancienne capitale du royaume d'Israël, avait donné son nom à toute la plaine où elle s'élevait. Nous verrons qu'elle rappelle l'histoire d'Achab et de Jézabel. Elle se nomme aujourd'hui Stradela.

Samarie rappelle Amri, roi d'Israël, son fondateur, et Schamar, le possesseur de la montagne où elle fut bâtie, d'où lui est venu le nom de *Schamron*, *Samarie*. Nous verrons dans l'histoire des Rois, qu'elle résume assez bien l'histoire de tout le royaume d'Israël. Les écrivains arabes du moyen âge la mentionnent encore sous le nom de Sebastyra. Cotwik, voyageur du seizième siècle, ne trouva plus que quelques ruines peu considérables.

Sichem, une des plus anciennes villes, la Naplouse des temps modernes, entre le mont Hébal et le mont Garizim, à deux lieues de Samarie.

La ville de Naplouse (ou Sichem) Malte-Brun, t. VIII, p. 221), l'ancienne Néapolis du siècle d'Hérode, mais plus connue sous son nom primitif de Sichem, renferme dans des maisons de peu d'apparence une population considérable pour ce pays désert. On la porte à dix mille âmes. On y montre encore les grottes sépulcrales de Jacob et de Joseph, ainsi que le puits creusé par ce dernier.

Voici la série des événements que rappelle l'histoire de cette ville, et dans ses ruines et dans ce qui l'entoure : Abraham y avait établi sa tente, et avait érigé un autel sur le sommet de la montagne voisine. Jacob fut en rapport avec le roi de cette ville ; ses enfants tirèrent vengeance d'un attentat commis contre leur sœur. Ce fut là que Josué, avant de mourir, convoqua une grande assemblée nationale, et donna aux anciens et aux chefs des tribus ses derniers conseils. Du temps du Juge Abimelech, la ville est détruite pour punir la révolte de ses habitants. Elle ressuscite sous David. Sous le fils de Salomon, il se tint à Sichem une seconde assemblée nationale, qui détermina le schisme des dix tribus. Jéroboam, son premier roi, embellit la ville. Sous les rois de Perse, elle devint le siége du culte samaritain. On y bâtit un temple, qui dura deux cents ans. Sichem reparaît dans les temps évangéliques sous le nom de Sichar, et le puits de Jacob se trouve là à propos pour nouer ensemble les deux extrémités de la longue histoire qui commence à Abraham pour finir à Jésus-Christ. Chaque pierre de cette intéressante cité est donc un précieux médaillon de l'antiquité.

L'empereur Vespasien fit de Sichem une colonie romaine sous le nom de Néapolis, Naplouse. Sous les Arabes, elle rappelle l'invasion mahométane, la réaction des croisades. Aujourd'hui encore, le voyageur peut voir au nord de la ville la mosquée que les Arabes ont élevée sur l'emplacement du tombeau de Joseph. Sans doute les ruines seules ne disent pas tout cela, mais il n'est pas nécessaire d'ouvrir la Bible pour connaître ces événements. Le peuple juif les raconte, les Samaritains les confirment, et les Arabes rivalisent de zèle par leur respect pour les lieux qu'illustrèrent les saints patriarches.

Siloh, de la tribu d'Ephraïm, eut l'honneur de posséder l'arche d'alliance. Elle était au midi de Sichem et au nord de Béthel. Il n'en reste aucune trace, mais le lieu est connu.

Béthel, autrefois Luza, cité illustrée par Jacob et souillée par le veau d'or sous Jéroboam. Il n'en reste rien.

Jéricho. Saint Jérôme nous a déjà fait en quelques mots l'historique de Jéricho par ses monuments et ses ruines. Elle fut habitée par Elie et Elisée ;

les Machabées y établirent un fort vers le nord, après la captivité, et elle rivalisa avec Jérusalem par la force de ses remparts ; du temps des Asmonéens, elle avait un fort appelé Doch ; à l'époque d'Hérode, elle eut un palais, un amphithéâtre, un hippodrome, et ce roi y mourut. Elle fut témoin de plusieurs événements évangéliques. Détruite sous Vespasien, elle reparaît sous Adrien ; elle succombe encore une fois pendant les croisades, et n'est plus aujourd'hui qu'un village de quarante à cinquante familles musulmanes. Jéricho est donc aussi une ville essentiellement historique, qui porte dans ses ruines les empreintes des principaux événements accomplis chez le peuple juif et le peuple chrétien.

Engaddi, sur le rivage occidental de la mer Morte, à environ treize lieues de Jérusalem. Seetzen trouva au même endroit un ruisseau qui porte encore le nom d'Aïn-Djiddi. Il y avait dans les environs beaucoup de palmiers. Les vignes d'Engaddi sont mentionnées dans le Cantique des cantiques ; et au dernier siècle, Hasselquist y rencontra encore des vignes cultivées par les Arabes, qui en vendaient les raisins aux chrétiens.

Ségor ou Soor, la seule des cinq villes qui ait échappé au désastre arrivé du temps d'Abraham. On voit dans la Genèse comment son nom, qui signifie *Petite*, rappelle son heureuse fortune et l'histoire de Loth qui changea son nom primitif de Bala en celui de Ségor. Du temps des Romains, elle avait une garnison ; elle devint le siége d'un évêché. La plaine où elle s'élevait était fertile. Elle est habitée par trois cents familles arabes qui se nomment *Gowarin*, habitants de Goor. Une fontaine et le nom d'une vallée rappellent seuls l'antique Ségor.

Rama, à six milles au nord de Jérusalem, sur le chemin de Béthel. — Ce fut le lieu de la naissance et de la résidence du prophète et Juge Samuel. Après le schisme, elle tomba dans les mains des rois d'Israël ; mais Asa, roi de Juda, la reprit. Plusieurs voyageurs modernes ont trouvé dans ses environs un village appelé par les Arabes *Nebi-Samouel*, et où l'on montre dans une mosquée le tombeau du prophète Samuel. Il est vraisemblable que cette circonstance fixe le lieu de l'ancienne Rama, en rappelant le grand homme qui l'a illustrée.

Jérusalem, une des villes les plus fameuses et les plus connues du monde ancien. Nous réservons sa description pour le moment où nous reproduirons l'histoire des Rois de la Judée. Ses ruines nous serviront de points d'appui pour confirmer un grand nombre de faits bibliques. Ici notre but est surtout de constater la correspondance entre l'état actuel des villes et des bourgs de la Palestine contemporaine avec les indications du livre de Josué.

Bethléem, qui, avant la venue des patriarches, portait le nom d'Ephrata. — La vallée de Rephaïm la sépare de Jérusalem, elle en est à deux lieues au midi. Volney a reconnu la bonté de son territoire : les fruits, la vigne, les olives, les sésames, y réussissent très-bien, c'est ce qui justifiait son nom *d'Ephrata*, qui signifie *fertilité*. Le tombeau de Rachel, la naissance de David et du divin Sauveur, ont glorifié cette ville.

Thecoa. — Un château bâti par les croisés, à une petite distance, et dont on voit encore les ruines, sert d'indication à cette localité.

Hébron, située à cinq lieues au sud de Bethléem, une des plus anciennes villes du monde. — Selon les Nombres, elle fut bâtie sept ans avant Soan ou Tanis, en Egypte. Son nom primitif était Cariath-Arbé, ville d'Arba ; elle fut sans doute fondée, dit M. Munck, (*Palestine*, *Monde Pittoresque*), par Arba, père des *Enakim*, anciens habitants du pays. Abraham s'établit sur son territoire, dans le bois de Mambré, dont un chêne, sous lequel il prenait ses repas, est devenu si célèbre. Il y acheta un caveau appelé la double caverne, où il inhuma sa femme Sara. Plus tard, il y eut son tombeau ; et après lui, successivement, Isaac, Rébecca sa femme, Jacob avec sa femme Lia, y furent ensevelis. A l'époque de Josèphe, tous ces monuments étaient encore debout. Oham, roi d'Hébron, du temps de Josué, fut vaincu et mis à mort par ce conducteur du peuple hébreu, et le territoire donné à Caleb, selon la promesse faite par Moïse ; mais bientôt elle devint une cité lévitique pour la famille de Caath, et même une ville de refuge. David y eut sa demeure jusqu'à la conquête du fort de Sion. Elle est une des premières qui furent restaurées après la captivité. Tombée aux mains des Iduméens, elle fut reprise par Judas Machabée. Occupée ensuite par les Romains, elle leur fut arrachée par Simon, fils de Gioras ; mais le général Céréalis la prit d'assaut avec la garnison juive, et la brûla. Ces événements servent à expliquer l'état déplorable des ruines du plus grand nombre des cités de l'ancien royaume d'Israël, mais ne laissent pas d'être de précieux renseignements pour l'historien.

Qu'on se hâte donc de remuer ces débris qui ne demandent qu'à livrer leurs secrets et à éclairer le passé d'une plus vive lumière. Mais on a encore trop à compter aujourd'hui avec l'autorité musulmane. Heureusement qu'elle couvre les lieux les plus précieux de ses mosquées. A Bethléem, à la place où était autrefois la synagogue judaïque, sur les tombeaux vénérés, une mosquée arrête l'élan de la piété chrétienne et la légitime curiosité de l'archéologue... Nous reviendrons sur ce sujet.

Berscheba ou Bersabe, *le puits du serment :* souvenir d'Abraham. Le prophète Amos nous apprend que de son temps un culte idolâtrique y avait été établi. Saint Jérôme la mentionne ; et depuis, Seetzen y trouva un village du nom de Birsabea.

Dor, au pied du mont Carmel qui, de ce côté, est appelé Ras-el-Edjl, *tête de la plaine ;* prise sur les Chananéens, elle devint plus tard une puissante forteresse, puisque Antiochus dut employer cent vingt mille hommes de pied et quatre-vingt mille cavaliers pour l'assiéger par terre et par mer. Du temps de saint Jérôme, il n'y avait que des ruines, et aujourd'hui on trouve à sa place un village nommé *Tortoura*.

Lydda, ou Lod, ou Diospolis, à trois lieues — est de Jaffa. — Elle fut bâtie par un descendant de Benjamin. (*Chronique*, 8, 12.) Sous la domination romaine, elle dépendait de Samarie. Demétrius Soter la détacha de cette province ainsi qu'Apherema et Rama pour les donner à Jonathas. (*1 Macchab.*, XI.) Détruite par Cestius, elle fut plus tard rebâtie sous le nom de Diospolis. Depuis le quatrième siècle, Lydda eut un évêque dépendant du patriarcat de Jérusalem. L'évêché rétabli par les croisés reçut le nom de Saint-Georges, parce qu'on était persuadé que saint Georges y avait subi

le martyre. Guillaume de Tyr fait remonter l'Eglise de Saint-Georges, qu'on voyait de son temps, à l'empereur Justinien. D'Arvieux retrouva encore les ruines. Maintenant on ne voit plus à la place de Lydda qu'un misérable village, que les Arabes appellent *Loudda*, ce qui est bien son ancien nom. Volney a dépeint son aspect désolé.

Geth, patrie de Goliath, refuge et ensuite conquête de David. — Possédée par les Syriens, Osias en démolit les murailles, puis elle disparaît de l'histoire, et on cherche en vain ses restes; mais on sait qu'elle était près et à l'est d'Accaron.

Aschod, ou Asdod, ou Azot, à dix lieues au nord de Gaza, non loin de la Méditerranée. — Josué l'avait assignée à la tribu de Juda; mais retenue par les Philistins, voisins d'Ascalon, d'Accaron et de Jamnia, elle faisait partie de leurs cinq satrapies. Nous savons par Hérodote que Psammétique, roi d'Egypte, l'assiégea pendant vingt ans. C'est sur la montagne voisine que Judas Machabée fut tué. Il y avait renversé les autels des faux dieux. Ses frères, Simon et Jonathas, après avoir vaincu Apollonius, général syrien, brûlèrent cette ville avec le temple du dieu Dagon. Le général romain Gabinus la fit rebâtir. Elle est maintenant représentée par un village infesté de scorpions, mais c'est un témoin qui redit l'ancienne gloire d'Azot.

Ascalon, sur la Méditerranée, entre Azot et Gaza. — Après la mort de Josué, la tribu de Juda s'empara de cette ville; mais elle retomba bientôt au pouvoir des Philistins. Elle ne fut ramenée sous l'autorité des Juifs que sous les Machabées; elle était, selon Diodore (11, 4), la patrie de Sémiramis, comme elle devint celle d'Hérode le Grand. Les Syriens avaient un culte pour Sémiramis, qui fut pour eux *Dicerto*, *Venus-Uranie*. Ils lui élevèrent près du lac un temple magnifique, et l'adorèrent sous la forme d'une femme dont le corps se terminait en poisson. Selon Hérodote, ce temple était un des plus anciennement connus. Depuis le quatrième siècle jusqu'à l'invasion arabe, Ascalon fut le siége d'un évêché. Sous la domination musulmane, fière de sa double enceinte de murailles, elle se nommait : *La Fiancée de la Syrie*, *Arour-el-Scham*. Les croisades lui furent funestes. Prise par Baudouin; rendue à Saladin, attaquée de nouveau par Richard Cœur de Lion, le sultan y fit mettre le feu. Elle n'a pas été rebâtie, mais ses ruines sont encore imposantes : « Cette ville, dit le comte de Forbin, qui n'a plus un seul habitant, est située sur un coteau immense formant le demi-cercle, avec un escarpement considérable du côté de la mer. Les remparts, les portes sont debout; la tourelle attend la sentinelle vigilante. Les rues vous conduisent à des places, et la gazelle franchit les escaliers intérieurs d'un palais; l'écho des vastes églises n'entend plus que le cri du chacal, c'est aujourd'hui le roi d'Ascalon.

« Non loin de ces monuments gothiques, se trouvent les grands débris d'un temple de Vénus; quarante colonnes de granit rose de la plus haute proportion, des chapitaux, des frises du plus beau marbre s'élèvent au-dessus d'une voûte profonde et entr'ouverte. Un puits d'un orifice immense descend dans les entrailles de la terre. Des figuiers, des palmiers, des sycomores, voilent en partie ce grand désastre. Les travaux du port sont

devenus le jouet des vagues; elles se rompent avec furie et à une grande hauteur sur des rochers, bases inébranlables de ces tours inutiles, de ces créneaux abandonnés ».

Le voyageur observe qu'on distingue la diversité des âges par la diversité des monuments et des styles.

Gaza, qu'étonna autrefois la puissance de Samson, est aujourd'hui un composé de trois villages, dont l'un, sous le nom de Château, est situé au milieu des deux autres sur une colline de médiocre élévation ; c'est un amas de décombres. Elle avait soutenu un siége contre Alexandre, qui la prit et la ruina, mais elle se releva dans la suite.

« La position de Gaza », dit Volney, « en la rendant le moyen de communication entre la Phénicie et l'Egypte, en a fait de tout temps une ville assez importante. Les ruines de marbre blanc qu'on y trouve encore quelquefois, prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe et de l'opulence. Elle n'était pas indigne de ce choix. Elle a participé à la décadence générale : et malgré son titre de capitale de la Palestine, elle n'est plus qu'un bourg sans défense, peuplé tout au plus de deux mille âmes ».

Gerar sur les limites de l'Idumée, était la capitale d'Abimélech, ce roi connu d'Abraham et d'Isaac. Nous ignorons si les voyageurs ont découvert ses ruines.

Franchissons le Jourdain dans le territoire qui forme aujourd'hui le pachalik de Damas, qui fut la Pérée, l'Ithurée et la Trachonite des Romains, la tribu de Ruben, de Gad et de Manassé des Israélites, la possession des Moabites et des Ammonites avant l'occupation hébraïque.

Il y a moins d'un siècle, tout ce pays était complétement inconnu. Burckardt et Seetzen sont les premiers, parmi les modernes, qui ont porté la lumière sur ces régions si anciennement habitées, et leurs recherches sont venues confirmer les noms et les positions des villes telles qu'elles sont mentionnées dans le Pentateuque et Josué. Plus on approfondit ces questions, plus on multiplie les recherches en ce qui a rapport à la Bible, plus on assure son triomphe.

Gadara ne remonte pas à Josué, mais elle est très-ancienne, puisque Josèphe l'appelle déjà la forte métropole de la Pérée avant l'ère chrétienne. Seetzen trouva les ruines de cette ville près d'Om-Keïr, village à deux lieues au sud de Mondhour, et Burckardt se déclare pour cette opinion qui s'accorde parfaitement avec tout ce que rapportent les auteurs anciens. On rencontre surtout dans les ruines un grand nombre de sarcophages en basalte, ornés de bas-reliefs, où l'on voit des génies, des festons, des guirlandes de fleurs. A l'ouest et au nord, Burckardt découvrit les restes de deux amphithéâtres. On a reconnu près de cette ville les eaux thermales dont parle saint Jérôme.

On n'a pas encore réussi à fixer la position de Golon, ville lévitique et de refuge; mais on a été plus heureux pour Astaroth et Edréï, résidences des rois de Basan, que Josué défit. Du moins il ne peut y avoir de doute pour Edréï. Seetzen et Burckardt ont retrouvé dans le Hauran les ruines de cette ville qui porte encore le nom de *Draa* ou *Adraa*. Otto de Richter y trouva des débris de colonnes d'ordre ionique et dorique, et les restes d'un

bazar où il crut reconnaître l'architecture arabe. Laeke pense qu'Astaroth existait où est aujourd'hui le château de Mézoreb, à quelques lieues sud-ouest de Draa, et il appuie cette opinion de quelques arguments fort concluants.

Kenath ou Canatha, appelée aussi Nabath dans les Nombres (XXXII, 42), plus tard une des villes de la Décapole, a été retrouvée dans Kénouat, dont Burckardt a décrit les ruines. La circonférence porte trois milles anglais. Il y rencontra deux familles druses cultivant du tabac.

Dans Salkat, à quelques lieues au sud de Kénouat, se trouve l'ancienne Salcha, ville frontière du royaume de Basan (Deut., III, 10). Burckardt dit qu'il y a un château-fort sur une colline, au pied de laquelle est la ville à l'ouest et au midi. Abandonnée au temps de Burckardt, M. Munck nous apprend qu'elle a aujourd'hui cinq cents maisons.

A quelques lieues à l'ouest de Salkat, nous trouvons la ville de Bosra, appelée par Aboulfeda capitale du Hauran. Burckardt y découvrit des ruines considérables qui justifient le luxe que lui attribuait Isaïe. (XXXIV, 6.) Elle ne peut être différente de la ville célèbre que les Grecs et les Romains appellent Bostra. Le nom et la position l'indiquent. Dom Calmet la met sur les frontières des pays d'Edom, des Ammonites et de la tribu de Ruben ; tour à tour elle a fait partie des trois territoires ; elle est devenue, aux siècles chrétiens, le siége d'un évêché.

Ramath. — M. Munck dit que c'était une des plus grandes villes de la tribu de Ruben, au midi de Jabot, ville lévitique et d'asile. Les Syriens s'en étaient emparé sous Achab, roi d'Israël. Celui-ci, en attaquant les Syriens, fut mortellement blessé. Selon Eusèbe, cette ville était à quinze milles nord-ouest de Rabbath. — Ammon, capitale des Ammonites. Dans ces environs, on trouve maintenant la forteresse d'As-Salt, située sur la pente d'une colline et entourée de hauteurs escarpées. Selon Burckardt, c'est la seule place habitée dans le Bilka, et les habitants sont entièrement indépendants. Les pachas de Damas ont essayé plusieurs fois de s'emparer de cette ville, mais toujours sans succès.

Beth-Nemra, au sud-ouest d'As-Salt, où le Jourdain reçoit un ruisseau appelé Wadi-Saab ; il y a là des ruines qui portent le nom de Nimra. Ce sont sans doute celles de la ville du temps de Josué. A côté de cette cité, nous trouvons mentionné Beth-Haran qui, selon Eusèbe, était à cinq milles au sud de Beth-Nemra ; elle reçut d'Hérode le nom de Livia.

A quelque distance d'Aroer, au midi, était *Jaezer*, ville lévitique selon Eusèbe, à dix milles à l'ouest de Philadelphie (Rabbath-Ammon). C'est dans cette direction que Seetzen trouva les ruines d'une ville appelée *Sir*, d'où une petite rivière du même nom coule dans le Jourdain. Comme Eusèbe parle aussi d'une rivière qui est près de Jaezer, et qui tombe dans le Jourdain, il est très-probable, dit M. Munck, à qui nous empruntons la plupart de ces notions, que Jaezer occupait l'emplacement du *Sir* d'aujourd'hui.

Eléalé, dont parlent les Nombres (XXXII). — Les ruines de cette ville ont été trouvées par Seetzen et Burckardt sous le nom d'El-Aal. On rencontre encore quelques parties de la muraille qui était bien bâtie. Il y a un grand nombre de citernes.

Hésébon, l'ancienne capitale des rois amorrhéens. (Nomb., xxi, 3.) — Selon Eusèbe, elle était à un mille d'Eléalé; Seetzen l'a retrouvée sous le nom de *Husban*, à une demi-lieue sud-ouest *d'El-Aal*. Aboulféda en a parlé. On trouve ici, dit Burckardt, les ruines d'une grande ville, ainsi que les restes de quelques édifices bâtis de petites pierres : quelques fûts de colonnes brisées sont encore debout. Il y a là un certain nombre de puits profonds, taillés dans le roc, et un grand réservoir d'eau pour servir aux habitants pendant l'été. Seetzen rappelle, au sujet de ce réservoir, les paroles des Cantiques : *Tes yeux sont comme les piscines à Hésébon.*

Baal-Meon. (Nomb., xxxii.) — Burckardt trouve, à environ trois quarts d'heure au sud-est d'Hésébon, les ruines de *Myoun* qui, selon lui, est Baal-Meon. Les Hébreux ne devaient pas tenir à conserver le nom d'un faux dieu dans l'appellation de leurs villes.

Médara. — Les ruines de cette ville existent encore sous le même nom à quelques lieues au sud-est d'Hésébon. Selon les mêmes voyageurs, elles ont une demi-lieue de circonférence. On y voit une grande piscine ; à l'occident étaient les fondements d'un temple antique. A une demi-lieue à l'ouest, Burckardt croit avoir découvert les ruines de Kiriothaïm, sous le nom d'*Eltheim.*

Dibon. — Seetzen en retrouva les ruines dans une plaine magnifique. Legh y arriva de l'Arnon, à travers une plaine couverte de gazon et coupée par une ancienne voie romaine. Comme elle est dans un bas-fonds, cela explique le mot d'Isaïe : « Dibon monte sur les hauteurs pour pleurer ».

Burckardt, en voyageant vers l'est, arriva aux ruines d'Arayer, l'Aroër de la Bible ; elle est située sur le bord d'un précipice.

### VII. — Découvertes de M. de Saulcy sur la ville d'Azor.

Un nouveau voyageur qui nous apporte le tribut de ses heureuses recherches, M. de Saulcy (*Dictionnaire de la Bible*, V. Ozor), nous offre sur la ville d'Azor toute une révélation.

« Après la ruine de l'armée ennemie », dit-il, « Josué et les Israélites se ruèrent sur Hazor, l'enlevèrent de vive force, massacrèrent toute la population et brulèrent la ville. (x, 11.) Hazor seule périt par l'incendie, et les autres villes fortes, restées debout sur leurs collines, furent épargnées par le vainqueur.

« Il y a dans ce dernier verset un fait important à constater. C'était l'usage des Chananéens de bâtir leurs places fortes sur des points élevés. « — Les villes restées debout sur leur *tell* », dit le texte, et le mot hébraïque *tell* signifie, à la lettre, une colline, un monticule aussi bien que le même mot arabe. J'ai vu en Syrie une très-grande quantité de villes ruinées, de l'époque biblique, et presque toutes sont établies sur des sommets, c'est-à-dire sur de véritables *tell*. C'est ainsi que ce mot a été compris par saint Jérôme. Mais d'autres traducteurs, s'appuyant sur la version chaldéenne qui se sert du mot *toukafiaem*, à la lettre : *leurs lieux forts*, en ont conclu qu'il s'agissait de fortifications proprement dites. Je n'hésite pas à repousser cette traduction. Une colline fortifiée peut à bon droit s'appeler un lieu fort,

tandis que la réciproque n'est pas vraie. D'ailleurs, je le répète, la vue des sites bibliques ne me permet pas de conserver le moindre doute sur la leçon qu'il faut nécessairement adopter.

« Revenons à Hazor ; le nom même de cette ville signifie : entourée de murailles. Hazor était donc la ville forte de *Kanaan*, par excellence. « — Hazor était autrefois la ville la plus considérable de ce royaume-là », dit effectivement l'Ecriture. L'historien des Juifs, Flavius Josèphe, raconte la campagne de Josué contre les rois du nord, mais sans nommer Jabin, roi d'Hazor. L'armée coalisée, dit-il, comptait trois cent mille fantassins, dix mille cavaliers et vingt mille chariots de guerre. (*Ant.*, v, 1.) Plus loin, il raconte comment les Israélites, délivrés du joug de Moab, furent asservis par Jabin, roi des Kananéens. Celui-ci sortit d'Hazor, ville située au-dessus du lac Samakhonite ; il entretenait une armée de trois cent mille fantassins. A la tête de cette armée était placé Sisara, qui battit d'abord les Israélites et les soumit à payer un tribut annuel à son maître. Cet état de choses dura vingt années, après lesquelles les Israélites se révoltèrent. Conduits par Barac et par Débora, ils battirent à plate couture l'armée de Sisara, qui périt comme chacun sait. Ils vinrent ensuite assiéger Hazor, dont le roi Jabin fut tué, et ils ruinèrent la ville de fond en comble.

« J'avoue que ces deux récits de Josèphe, avec ces chiffres à peu près identiques, m'auraient induit à considérer les deux récits comme concernant un seul et même événement, si les saintes Ecritures elles-mêmes ne me donnaient le droit d'affirmer que deux rois d'Hazor, du nom de Jabin, furent défaits, l'un par Josué, l'autre par Barac.

« Quoi qu'il en soit, la ville d'Hazor fut relevée de ses ruines par Salomon, ainsi que l'atteste encore Josèphe (*Ant.*, VIII, 6), d'accord en cela avec la Bible. (III *Rois*, IX, 15.) Il y a tout lieu de croire que ce fut l'Hazor de Salomon construite très-probablement à côté des ruines de l'Hazor de Jabin, qui fut prise plus tard par Teglat-Phalasar, et enfin détruite par Nabuchodonosor.

« Du récit de Josèphe, il est facile de conclure quelle était l'importance d'Hazor. Nous allons voir maintenant ce qui reste de cette ville, et étudier le caractère de ses ruines immenses.

« J'ai eu, le premier, le bonheur de reconnaître l'emplacement de cette cité biblique, précisément au point désigné par le texte de Josèphe. Le 5 mars 1851, après avoir quitté le voisinage de L'Ayn-el-Belathat, où j'avais campé dans les marécages du lac Samakhonite, je distinguai sur les collines qui forment au nord la plaine nommée Ordh-el-Houleh, des murailles ruinées qui en couronnaient le faîte, des allées de pierres de taille, restes évidents d'une ville antique. La route que je suivais, en me dirigeant sur Banias, contournait le pied même de ces collines ; il m'était donc impossible de me tromper sur la nature des vestiges qui les couvraient. Le pâté de hauteurs change subitement de direction, après avoir couru pendant près d'une heure de l'ouest à l'est, et s'infléchissant à angle droit, il court alors du sud au nord. Aussi loin que la vue peut s'étendre, des ruines semblables garnissent toutes les crêtes. A partir de là, j'entrai dans un terrain mamelonné et solide, couvert encore à perte de vue d'énormes blocs basalti-

ques, qui, cette fois, ne présentaient plus aucune trace de travail humain. Certains fils de ces blocs étranges m'avaient déjà donné lieu de croire que je foulais le sol d'une ville de la plus haute antiquité, et je cherchais avec une attention extrême à découvrir quelque preuve irréfragable de ce fait, dont l'énonciation m'avait d'abord attiré les sarcasmes de mes compagnons de voyage. Cette preuve ne se fit pas attendre : j'aperçus bientôt à cent mètres environ, à gauche du chemin que je suivais, des blocs amoncelés, semblant former une sorte de muraille ; j'y poussai mon cheval et je me trouvai au pied du plus étrange monument cyclopéen qu'il soit possible de rencontrer.

« On devine que je n'hésitai pas un instant à mettre pied à terre et à mesurer et lever toutes les portions de cet édifice. Voici en quoi il consiste : c'est un carré peu régulier, assez bien orienté d'ailleurs, et dont chacune des faces a soixante mètres de développement ; aux quatre angles, sont placés des avant-corps carrés de six à sept mètres de côté et en saillie d'un mètre sur les faces externes des murailles. Celles-ci ont deux mètres d'épaisseur et sont formées d'énormes blocs bruts, reliés entre eux par de petits blocs également bruts, s'encastrant dans des vides irréguliers, que les aspérités des grosses masses laissent subsister entre elles. Sur le milieu de chacune des longues faces sont des saillies de six mètres de longueur et d'un mètre en avant de la muraille, simulant des avant-corps comme ceux des angles, et dont les portions qui en faisaient des sortes de tours carrées fermées, manquent à l'intérieur, aussi bien qu'aux tours angulaires. Plusieurs murailles ont laissé à l'intérieur de l'enceinte des arasements qui paraissent en arrière des faces est et ouest. A l'extérieur de cette dernière, se relient à l'édifice principal d'autres murs arasés présentant des contours bizarres qu'une description ne pourrait faire comprendre, et dont le tracé ne saurait être intelligible qu'à la vue d'un plan. A une faible distance qui ne dépasse pas cent mètres, et vis-à-vis de la face occidentale de l'édifice, se trouve une enceinte polygone irrégulière, cyclopéenne, comme la ruine principale, quoique en appareil plus petit. La curieuse enceinte que je viens de décrire, est connue sous le nom d'*El-Khan* (le karavansérai) par les Arabes qui habitent un méchant amas de baraques faites de branchages et d'argile, établies à quelques cent mètres seulement des ruines, et qui s'appelle El-Souk (le marché).

« Quelle fut la destination de cet édifice ? Fut-il un temple, fut-il un palais ? J'avoue que je penche fortement pour la première hypothèse, et en voici la raison : il n'y avait, lorsque je découvris les ruines d'Hazor, que bien peu de semaines que j'avais étudié et levé les ruines du temple bâti par les Samaritains sur le mont Garizim, et je trouvais exactement, dans les ruines d'*El-Khan*, le même plan qu'au Garizim. Je savais de plus que ce dernier temple avait été construit à l'imitation de celui de Jérusalem. Il était donc tout naturel que l'idée me vînt que des édifices disposés de la même manière et orientés de même eussent eu la même destination. On verra un peu plus loin combien est frappante l'analogie des deux édifices religieux de Garizim et d'Hazor. Je ne doute donc pas un seul instant que mes lecteurs ne partagent ma manière de voir, et que les ruines d'El-Khan

ne soient pour eux celles d'un véritable temple et non d'un palais, qui est, on en conviendra, fort mal placé à la lisière d'une capitale comme Hazor.

« Je me suis souvent demandé depuis mon retour si cette fois encore la tradition locale n'aurait pas raison, et si la ruine que j'ai trouvée à Hazor ne serait pas un édifice destiné primitivement à héberger la caravane étrangère, édifice qui, à travers près de trente siècles, aurait conservé son nom véritable. La situation d'El-Khan, par rapport à la ville, pourrait peut-être donner quelque vraisemblance à cette supposition, que corrobore d'ailleurs l'analogie que cet édifice présente avec le Karbet-el-Jaoud, que j'ai décrit en parlant des ruines de Gomorrhe.

« Ainsi que je l'ai dit plus haut, des blocs semblables à ceux qui constituent la ruine d'El-Khan, jonchent le terrain à perte de vue vers le nord. A perte de vue aussi, et dans la même direction, s'étendent à gauche du plateau les collines couronnées de ruines qui dominent au septentrion le bassin marécageux connu sous le nom d'Ordh-el-Houleh (terre du lac Houleh). J'ai dit aussi que lorsque je me suis trouvé à proximité des ruines placées sur les hauteurs, j'ai pu constater que les blocs qui les composaient avaient été équarris avec plus ou moins de soin et présentaient certainement des traces non équivoques d'un travail humain. Ces deux amas immenses de décombres portent donc le cachet indubitable de deux âges différents. On me trouvera peut-être bien téméraire d'oser fixer à chacun son époque, et cependant je n'hésite pas un instant à le faire. Dans ces ruines cyclopéennes d'appareil vraiment effrayant et parmi lesquelles j'ai trouvé le Khan, je vois l'Hazor détruite de fond en comble par Josué et par Barac. Dans les ruines qui couronnent le pâté de collines, je vois l'immense acropole de cette même Hazor, rebâtie par Salomon, prise par Théglat-Phalasar, et détruite par Nabuchodonosor.

« Jamais l'appareil cyclopéen d'El-Khan n'a été employé par Salomon, ni par ses successeurs, ni par les rois d'Israël. Ce genre de construction est incontestablement antérieur à la fondation du royaume de Juda. Il est parfaitement analogue à celui que nous retrouvons dans certains édifices de Gomorrhe. C'est donc à bon droit, je pense, que j'ai pu énoncer les conclusions ci-dessus sur l'âge des ruines d'Hazor.

« Reste maintenant à formuler d'autres conclusions plus générales. Les villes du pays de Kanaan, à la venue des Israélites, étaient construites en véritable appareil cyclopéen. Quelques-unes d'entre elles étaient d'une étendue qui dépasse ce que l'imagination la plus active pourrait se figurer. Enfin, certains édifices auxquels leur masse seule a pu assurer quelque durée, présentent dans leur plan une régularité et une simplicité sévère qui ne laissent pas de constituer des ordonnances fort imposantes. La plupart de ces villes étaient construites sur des collines et closes de murailles assez larges pour servir d'assiette à des habitations particulières.

« Quelles découvertes sont réservées au hardi voyageur qui ira planter sa tente sur les ruines d'Hazor, et qui aura la persévérance de les explorer sur toute leur étendue? Je ne saurais le dire, mais je me crois en droit d'affirmer que celui-là sera amplement payé de sa peine, et qu'il attachera

infailliblement son nom à la résurrection, si je puis m'exprimer ainsi, de la plus étonnante des civilisations. Il n'est pas possible qu'un séjour un peu prolongé à proximité du village d'Es-Souk, ne permette pas d'engager les habitants de ce village à entreprendre quelques fouilles au milieu de ces ruines. Il est certain qu'avec de l'argent et quelques remèdes distribués par-ci par-là aux souffreteux, on obtient tout des Arabes ; et ce que je n'ai pu faire moi-même, à mon très-grand regret, je désire ardemment qu'un plus heureux le fasse. A coup sûr, je ne crains pas de le répéter, nous verrons surgir de la terre des monuments tout au moins contemporains de Josué ».

Pour que les renseignements soient aussi complets que possible, nous reproduisons ici le nom des villes de la Judée dont Etienne de Byzance et Strabon ont fait mention.

Si nous avions l'ouvrage original d'Etienne de Byzance, sans doute nous aurions d'intéressants détails sur les villes de Palestine dont il a parlé. Mais nous en sommes réduits au pâle et souvent inintelligent extrait de son abréviateur.

Nomenclature des villes de Palestine dont parle l'abréviateur d'Etienne de Byzance.

Nous suivons l'ordre alphabétique grec.

| | |
|---|---|
| Aca ou Ptolémaïs. | Engadda. |
| Amatha. | Jérusalem, Jéricho. |
| Apamée. | Thamna. |
| Ascalon. | Canatha. |
| Bethléem. | Rabath-Moma. |
| Bosra. | Raphia. |
| Gabaa. | Samarie. |
| Gabatha. | Sidon. |
| Gadara. | Scythopolis. |
| Gaza. | Sodome. |
| Gerara. | Tripoli. |
| Hebron. | Tyr. |

Strabon n'a cité dans sa géographie que les principales villes de ces régions. On ne pouvait donc s'attendre à ce qu'il nommât plus de douze ou quatorze cités de la Judée.

| | |
|---|---|
| Gaza. | Sina. |
| Azoté. | Bostra. |
| Apamée. | Damas. |
| Pella. | Jérusalem. |
| Tripoli. | Jéricho. |
| Tyr. | Samarie. |
| Sidon. | Sébaste. |

Quant à Pomponius Mela, il n'a que sept lignes sur l'Arabie; il ne nomme pas Petra, son ancienne capitale. Est-il étonnant qu'il n'ait pas nommé Jérusalem, bien qu'elle soit la plus illustre ville de tout l'Orient?

### VIII. — Conclusion de l'étude géographique.

Nous venons d'exposer un ensemble de faits. La géographie comparée des lieux et des cités depuis Josué jusqu'à nos jours, nous a fait assister aux diverses révolutions qui ont bouleversé les populations et les villes de la Palestine. Les traces sont assez profondes pour qu'on puisse remonter, en les étudiant, jusqu'au temps où Josué distribuait les portions du territoire conquis aux douze tribus.

Le livre de Josué est un appendice indispensable de la loi de Moïse, dans sa partie administrative et civile. C'est un cadastre, avons-nous dit; les provinces ont été divisées et séparées avec soin et de minutieux détails; les montagnes, les rivières, les lacs, les villes ont été désignées comme limites; et ces limites, sauf l'incertitude apportée sur quelques points par l'achèvement de la conquête et la guerre avec les peuples voisins, ces limites ont été respectées et maintenues. La loi de l'année jubilaire faisait rentrer dans les familles les biens aliénés depuis le dernier jubilé; jamais on n'a vu de propriété aussi fixe et aussi permanente; et les choses ont duré de la sorte jusqu'à la captivité de Babylone.

Une succession d'écrits authentiques rappelle l'œuvre de Josué. Le Livre des Rois, celui des Prophètes, l'histoire de Josèphe surtout, entrent à ce sujet dans des explications circonstanciées. On voit par ces œuvres diverses que les limites des tribus, que la place et le nombre des villes se sont d'abord maintenus pendant huit à neuf siècles. Depuis la restauration sous Néhémie, il est resté sans doute de la confusion dans les familles, quant au territoire assigné à chaque tribu. Il y a eu alors un bouleversement profond; mais le souvenir des anciennes démarcations est demeuré. L'histoire des villes était connue du temps de Philon, et l'exposé du travail d'Eusèbe et de saint Jérôme nous a montré la tradition d'une part, et les faits géographiques de l'autre, dans un parfait accord avec les assertions du livre de Josué. Si on se souvenait des différentes villes indiquées dans le partage des diverses tribus, on n'avait point oublié non plus, du temps de ces deux savants hommes, les villes lévitiques, les villes sacerdotales, les cités consacrées aux lettres. Et à la place des villes disparues, on rencontrait sur leur emplacement des villages, des hameaux, des ruines avec les mêmes noms ou des noms légèrement modifiés; on savait alors, comme on a su depuis trois mille cinq cents ans, que la limite des trois tribus transjordanes, étaient les Ammonites et les Moabites à l'est, le Jourdain et les lacs à l'ouest, le pays de Damas au nord, le désert au midi. Les sept autres, entre la Méditerranée et le Jourdain, commençaient par Juda et Siméon au midi, et finissaient par Nephtali et Zabulon au nord. On ne pouvaient ignorer que la remarquable montagne du Thabor était la limite de trois tribus. La ville d'Hébron avait le même privilége sur un autre point. Jérusalem, Jéricho, Sichem, ont à elles seules une histoire si frappante pour l'imagination po-

pulaire par leurs ruines de différentes époques bien connues et bien tranchées, qu'elles nous servent comme d'échelle mathématique pour remonter à l'occupation et au partage de Josué. On a su de tout temps, comme on sait aujourd'hui, sans même ouvrir la Bible, que les montagnes de Galaad, de Nébo, de Séïr, de Sion, de Sichem, comme les rivières, les lacs et les mers, comme le chêne de Sienaïm, avaient été des limites, des points de démarcations pour les tribus. La ville de Galgal disait à toutes les générations que là on avait pratiqué la première circoncision, cessé de recevoir la manne, et célébré la première Pâque dans la terre promise. Luza devenue Dan, Balanus, le *chêne du deuil*, Bersabée, *le puits du serment*, rappellent par leur nom même l'époque de l'événement dont elles sont le commémoratif. Du temps de Josèphe et de saint Jérôme, on connaissait encore la vallée d'Achor où le fils de Juda avait été lapidé pour son rapt et frappé d'anathème (*Lieux Hébr.*) Il n'y a pas jusqu'à l'ancien proverbe : *depuis Dan jusqu'à Bersabée*, pour désigner tout le royaume d'Israël, qui ne serve de preuve à la vérité de l'histoire du Livre de Josué.

Ajoutons que les voyageurs modernes qui, depuis un siècle ou deux, ont pénétré comme géographes et archéologues dans les pays d'au-delà du Jourdain, nous ont mis de nouvelles pièces en main, et montré les ruines, parfaitement reconnaissables par leur position et leur nom, de plusieurs villes restées dans l'oubli pendant un très-long espace de temps. Ils viennent tout à coup nous dire : Nous voici dans les vallées décrites par Josué, et elles portent les noms qu'il a indiqués.

Plusieurs de ces lieux, d'ailleurs, avaient été illustrés avant Josué par les patriarches ; et cette illustration ne s'est point affaiblie depuis l'occupation des Hébreux : Hébron, Bethléem, Sichem, Béthel, les villes maudites, Galaad, ne pouvaient être nommées sans rappeler une foule de souvenirs historiques, rajeunis encore par les conquêtes des enfants d'Israël.

Les cendres de Jacob et de Joseph, rapportées d'Egypte, déposées devant tout le peuple à Sichem et à Hébron, et entourées d'une vénération ininterrompue depuis cette époque, sont un nouveau fait servant de fondement inébranlable à l'histoire de Josué.

Enfin, complétons cet ensemble de documents en rappelant que l'on connaît le nombre de générations qui se sont succédées depuis Josué jusqu'à la captivité, jusqu'à Jésus-Christ, et même jusqu'à nous. Nous avons deux monuments authentiques qui nous l'ont transmis : c'est le nom et l'ordre de succession des souverains pontifes hébreux, conservés fidèlement par la tradition et particulièrement par l'historien Josèphe, dans l'avant-dernier chapitre de ses *Antiquités ;* puis saint Mathieu et la généalogie de Notre-Seigneur donnée par saint Luc, d'après les registres gardés dans la famille de Joseph et de Marie.

Il ressort de ces documents qu'il y eut soixante-quatorze grands prêtres en remontant de Titus qui renversa les murs de Jérusalem, jusqu'à Eléazar contemporain de Josué; quarante-six générations en remontant par la famille de Joseph, et trente-trois par la famille de Marie, Mère du Sauveur.

Nous remarquons ensuite que les généalogies évangéliques forment une moyenne de trente et quelques années, pour fournir les quatorze ou quinze

siècles qui séparent Jésus-Christ de Josué, ce qui est parfaitement conforme à la manière de compter des premiers historiens de la Genèse et de tous les peuples primitifs, comme en fait foi l'inscription de Nabuchodonosor dans les écritures cunéiformes. Il est vrai que la liste des souverains pontifes donne des générations plus nombreuses. Mais nous en trouvons une cause bien claire dans les agitations de la Judée depuis Hérode jusqu'à Titus, époque où le souverain pontificat, devenu le jouet de l'ambition, fournit jusqu'à dix-huit titulaires dans le court espace de cent sept ans, ce qui rapproche de très-près ceux qui restent de la proportion ordinaire. Ces souverains pontifes, dont on connaît les noms et l'ordre de succession, ces généalogies que viennent corroborer toutes celles que fournissent les Paralipomènes, nous font remonter encore, par une voie toute nouvelle, jusqu'à Josué, et nous font pour ainsi dire toucher de la main les œuvres de ce chef des Hébreux.

### IX. — Fin de Josué; — son tombeau.

Au trentième verset du chap. XXIV du livre de Josué, il est raconté que les enfants d'Israël ensevelirent leur illustre conducteur à l'extrémité de ses possessions, sur le mont Ephraïm, dans la partie septentrionale du mont Gaas, en un lieu appelé *Thamnat* et surnommé *Sare*.

Du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, ce lieu avait la même célébrité que dix-huit cents ans auparavant, sous le nom de *Thamnath-Sara;* et ils disent : « Jusqu'à ce jour on montre là son tombeau ».

Cornelius à Lapide, dans son commentaire sur ce verset 30 du ch. XXIV de Josué, affirme que les traducteurs de la version des Septante ont ajouté à ce chapitre les paroles suivantes : « Ils placèrent à côté de lui, dans le tombeau où ils l'ensevelirent, les pierres tranchantes avec lesquelles Josué avait circoncis les enfants d'Israël en Galgala, comme Jéhovah l'avait ordonné lorsqu'il les arrachait d'Egypte ; et ces objets sont encore dans le même lieu, jusqu'à ce jour ».

Nous avons voulu faire vérifier l'exactitude des paroles que l'illustre commentateur prête aux Septante; et M. Theurel, chanoine de Reims, s'est chargé de ce soin dans un voyage à Rome. Le P. Patrizzi a donné la réponse suivante : « Rien de plus exact, il est vrai que les éditions de 1588 et l'édition grecque de 1587 n'ont pas ces versets ; mais le plus ancien exemplaire, celui du Vatican, les renferme intégralement. Si les exemplaires subséquents les ont omis, c'était afin de ne point ajouter au texte sacré ce qui n'est qu'une explication historique ». Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Cyrille a connu cette réflexion des Septante, dont il s'est servi, et le P. Patrizzi affirme que les paroles de saint Cyrille se trouvent dans les plus vieux exemplaires de ce docteur.

Le martyrologe romain place la mort de Josué au premier septembre. Sans doute ce recueil, qui a été fait avec un soin si scrupuleux, n'a indiqué que d'après une tradition hébraïque, bien autorisée, ce jour, qui reviendrait à la nouvelle lune du mois de Tizri, dit Salien (t. II, p. 328) ; en sorte que Moïse serait mort au commencement de l'année sacrée, et Josué au com-

mencement de l'année civile, l'un à la nouvelle lune de mars, l'autre à celle de septembre.

Dans l'intéressante relation de son dernier *Voyage en Terre Sainte*, que M. de Saulcy vient de publier, nous avons la bonne fortune de trouver un admirable complément pour les documents qui précèdent.

Nous citons intégralement le passage qui se rapporte au tombeau de Josué. Ce qui pourrait d'abord ne paraître qu'un détail, sera regardé bientôt comme la précaution et l'attention d'un savant très-éclairé, qui initie son lecteur aux motifs du jugement qu'il doit porter. Nous sommes ici en présence de l'une des plus belles découvertes de l'archéologie moderne; tout est intéressant dans un pareil sujet [1].

« La colline nommée *Er-Kas* (*Voyage en Terre Sainte*, t. II, p. 228) est couverte de ruines qui portent le nom spécial de Kherbet-Tibneh. Vers le bas de ces ruines on voit encore un pan du mur formé de quelques gros blocs à bossages d'appareil essentiellement judaïque. C'est en tournant le dos à ces ruines, c'est-à-dire en regardant le sud, que l'on embrasse de l'œil toute la nécropole de Tibneh ; je dis nécropole, parce qu'il y a là un certain nombre de caves sépulcrales entaillées dans le roc vif, qu'il faut aller chercher à travers d'épaisses broussailles, et dont quelques-unes ont un intérêt considérable pour l'histoire de l'art en Judée [2].

« Le plus vaste et le plus important de ces caveaux porte parmi les Arabes du pays le nom de *Qobr* ou de *Quoubet-el endieh*. D'où vient ce nom ? Je l'ignore, le sépulcre est précédé d'un vestibule taillé dans le roc vif et dont la façade était soutenue par deux pilastres carrés avec chapiteaux ornés de moulures simples. Un chêne vert, qui a poussé de vigoureuses racines dans les fissures du roc, et peut-être aussi les tremblements de terre, ont mis la partie antérieure de ce vestibule en assez mauvais état. Le pilier de droite surtout a été maltraité, et il est facile de prévoir que la vigoureuse végétation qui tapisse tout le pourtour du tombeau, finira par en consommer la ruine. En ce moment, le sol du vestibule s'est sensiblement élevé par les éboulements, mais les parois latérales et la paroi du fond sont fort bien conservées. Leur surface est littéralement couverte de lampadaires ou petites excavations, les unes carrées, les autres demi-circulaires ou triangulaires, qui ont été destinées à recevoir des lampes, lors de certaines fêtes commémoratives, de certains anniversaires. L'illumination de ce vestibule devait être véritablement imposante, puisque sur la seule paroi de gauche on compte 71 de ces petites niches à lampes. Impossible de conserver des doutes sur leur destination, car tous les sommets en sont tapissés d'une épaisse couche de suie que des illuminations répétées pendant une longue suite de siècles ont pu seule accumuler. A Aracq-el-Smir, une roche éboulée par suite d'un tremblement de terre, offre à sa surface des excavations identiques, on l'a prise pour un pigeonnier, et il n'a plus servi à cet usage que le tombeau dont je parle. En Syrie, la coutume d'illuminer à certains jours les tombeaux réputés saints est loin d'être perdue ; et à Naplouse, par exemple, il y a telle tombe creusée dans le flanc de Mont-Hébal, en face

[1] Voir planche no 9, figure K. — [2] Id., figure L.

de la ville, qui tous les jeudis soir est illuminée à l'époque où nous vivons. On honore ainsi une femme sainte nommée Setty-Selimah, parmi les musulmans. Dieu sait quel hommage rendu à un personnage appartenant peut-être à la plus haute antiquité, s'est ainsi continué jusqu'à nous, mais en changeant peut-être de destinataire.

« Il est intéressant de trouver constaté dans les écrits hébraïques l'usage de ces illuminations commémoratives.

« Je transcris donc le passage suivant du livre intitulé : *Les chemins de Jérusalem*, écrit par le rabbin Isaac Cholo, au commencement du XIVe siècle, et publié par Carmoly, p. 263 :

« — Alma, que nous venons de nommer, possède une sainte association juive. Trois tombeaux d'autant de sages d'Israël, qui portent tous les noms de rabbi Eléazar, font la gloire de cet endroit. De beaux grenadiers ombragent ces tombeaux antiques. Les Juifs et les musulmans allument tous les vendredis soir des lumières sur ces tombeaux. Or, il est arrivé qu'un vendredi soir le nombre des lumières était si grand que leurs flammes embrasèrent l'un de ces arbres, le grenadier du tombeau de rabbi Eléazar, fils d'Arakh. Tout le monde refusa d'éteindre les flammes : les Juifs pour ne pas profaner la sainteté du sabbat, les Ismaélites pour imiter les Juifs. L'arbre brûla donc toute la nuit, et le lendemain, lorsqu'on vint visiter le tombeau sacré, on vit avec étonnement que ni le tronc ni les branches de cet arbre n'étaient endommagés. C'était un miracle à voir ainsi qu'il est écrit.

« Revenons au tombeau de Tibneh. Au fond du vestibule s'ouvre une petite porte par laquelle on pénètre dans une première chambre sépulcrale à banquette présentant, à chacune de ses trois faces postérieures, cinq ouvertures pareilles qui, sauf celle qui sur la paroi du fond occupe la place du milieu, ouvrent toutes sur des fours à cercueil. Il y a donc dans cette chambre quatorze fours à cercueil, et une porte très-étroite et très-basse, donnant accès dans une seconde chambre où il n'y a jamais eu qu'une seule sépulture placée au fond et dans l'axe même du monument. C'est dans cette sépulture qu'a reposé la dépouille mortelle de Josué, ainsi que nous allons le démontrer tout à l'heure.

« Devant le vestibule de cet illustre tombeau régnait une petite esplanade pavée en mosaïque, mais les éléments de cette mosaïque sont de véritables fiches en forme de prismes rectangulaires, absolument semblables à ceux des mosaïques primitives découvertes et étudiées par mon ami Emmanuel G. Rey, dans certaines localités antiques du pays des Philistins. On pense bien que j'ai rempli mes poches des échantillons de ce curieux pavage ; pour moi, ce sont de vraies reliques.

« Un peu plus bas, à gauche et à une vingtaine de mètres de ce tombeau illustre entre tous, on voit entaillées dans le roc, trois arcades en plein cintre, semblant appartenir à un seul et même monument qui sert aujourd'hui de demeure et d'étable ou d'écurie à quelque pauvre fellah. Ce que cette excavation sépulcrale a de très-remarquable, c'est que les deux arcades de droite sont décorées d'ornements grossièrement entaillées dans le roc vif. Ainsi la dernière à droite est surmontée d'une espèce de grand fleuron, qui paraît formé de palmes grossièrement ciselées.

« Je suis tenté d'attribuer à ce tombeau avec arcade une antiquité plus reculée que celle qui revient de droit au tombeau de Josué.

« Tous les autres tombeaux creusés dans ce rocher, à un niveau supérieur à celui des tombeaux que je viens de décrire en détail, sont également fort intéressants ; mais il n'y en a pas un seul parmi ceux que j'ai visités qui soit aussi digne d'attention que les deux premiers.

« J'ai déjà dit que le tombeau de Josué avait été retrouvé par M. V. Guérin, très-peu de mois avant mon arrivée en Terre Sainte. Il s'agit maintenant de justifier cette attribution.

« L'Ecriture sainte parle en deux endroits de la sépulture de Josué. Dans le premier passage relatif à cette tombe illustre (Jug., II, 9), la ville auprès de laquelle Josué fut enseveli se nomme Timnath-Heras, et elle est désignée comme faisant partie du territoire d'Ephraïm ; voici ce passage : « On l'ensevelit dans les limites de sa possession à Timnath-Heras, sur la montagne d'Ephraïm, au nord de la montagne de Djaas ».

« Dans le livre de Josué (XIX, 50, et XXIV, 30), la même ville est nommée Timnath-Serah, et il est dit qu'elle était située dans les montagnes d'Ephraïm. Voici les deux versets qui mentionnent ce nom : « D'après l'oracle de l'Eternel, ils lui donnèrent la ville qu'il avait demandée, Timnath-Serah, qui est sur la montagne d'Ephraïm, au nord de la montagne de Djaas ».

« Qui ne voit au premier abord qu'il y a là une altération de nom, due à quelque erreur de copiste et consommée depuis un temps si reculé qu'on n'a pas osé se permettre de la corriger ? Dans les deux mots Heras et Serah appartenant au nom de la ville auprès de laquelle Josué fut enseveli, il y a eu sans aucune espèce de doute une transposition de lettres. La première est devenue la dernière, et réciproquement. Quelle est la véritable forme, la forme légitime à laquelle il faut exclusivement s'attacher ? Pour ma part, je ne doute pas que ce ne soit le mot hébreu *arem* (sommet ou élevé), qui ne se soit perpétué dans le nom *Er-Ras* de la colline servant d'assiette aux Kherbet-Tibneh ; *Er-Ras* veut dire le sommet, le cap, la tête, et pareille dénomination s'applique assez mal, il faut en convenir, à une élévation aussi médiocre que la colline en question. Les Arabes auront transformé en Er-Ras, mot significatif pour eux et applicable à une hauteur, ce mot antique Heras, qu'ils ne comprenaient pas ; et nous avons ainsi la seule explication possible de la persistance de ce nom. Quant à *Tibneh* remplaçant *Timnah*, rien de plus naturel que de voir les deux *labiales B* et *T* permuter dans la suite des temps.

« La tombe de Josué, nous dit l'Ecriture sainte, était au nord de la montagne de Djaas, près de Timnath-Heras. Très-probablement la haute colline dans laquelle est percée la tombe à dispositif d'illumination, est ce mont Djaas de l'Ecriture, et ce nom s'est éteint par la seule raison vraisemblablement qu'il n'était pas significatif.

« Josèphe nous parle ainsi qu'il suit de l'inhumation de Josué : il fut inhumé dans la ville de Tamna, de la tribu d'Ephraïm. (*Ant.*, V, I, 29.)

« L'historien des Juifs, dans le passage que je viens de citer (et Liv. V, VIII, 5), parle de Tamna qui, dans le premier passage, est citée comme ville

de la tribu d'Ephraïm, et, dans le second, comme ville des Philistins. Dans la guerre des Juifs (III, III, 5), il mentionne Tamna comme chef-lieu d'une toparchie voisine de Lydda et d'Emmaüs ; enfin, dans les *Antiquités judaïques* (XIV, XI, 2), il réunit dans la même phrase Tamna, Lydda, Gaphna et Emmaüs comme des villes prises coup sur coup par Cassius. Il n'est pas possible de douter qu'il ne s'agisse de notre Tibneh.

« Au livre IV de la *Guerre judaïque* (VII, I), Josèphe raconte que Vespasien, venu de Césarée à Antipatris, y séjourna deux jours ; que le troisième il ravagea les alentours de Tamna, et que de là il se dirigea sur Lydda et Jamna. Tous ces renseignements s'accordent encore parfaitement avec la position topographique de Tibneh.

« Timnath, Tamna, Tibneh devient, ainsi que je l'ai déjà dit, le chef-lieu d'une des toparchies judaïques que Pline nomme Tamnitia.

« La contrée Tamnitique dut bien son nom à Tamna son chef-lieu, puisque nous lisons dans Eusèbe, au mot *Addara*, et dans saint Jérôme (t. II, p. 399 et 400) : *Est quoque et alia villa in finibus Diospolis circa Thamniticam regionem, quœ a Thamna villa usque hodie sic vocatur.*

Eusèbe et saint Jérôme, au mot *Ainan*, disent que ce lieu était *proximus Thamna vico grandi, qui situs est inter Æliam et Diospolim.* (P. 390.) La Tamnitique avait une assez grande étendue, puisque, à propos du lieu nommé Baitzaritah, Eusèbe et saint Jérôme disent qu'elle était *in finibus Diospoleos, quindecim ferme ab ea millibus distans, contra septentrionem, in regione tamnitica* (T. II, 419.)

« Je trouve dans le curieux recueil publié à Bruxelles par E. Carmoly, et intitulé : *Itinéraires de la Terre Sainte*, les indications suivantes :

« — Dans l'écrit intitulé : *Description des tombeaux sacrés*, par Rabbi Yakob, voyageur du XIII^e siècle, nous lisons, p. 186 : « Dans Kéfor-Cherès sont enterrés Josué fils de Nun et Nun son père, ainsi que Kaleb fils de Jephoné. Un magnifique cimetière est non loin de ces monuments ».

« Dans le livre beaucoup plus moderne intitulé : *Jichus-ha-tzadichim* (Sépulcres des justes), rédigé par Gerson, fils d'Ascher, surnommé Gerson de Scarmela, au XVI^e siècle, nous lisons encore (Carmoly, p. 387) : A Kéfor-Cherès sont les tombeaux de Josué fils de Nun et de Nun son père, l'un à côté de l'autre. Là aussi est le sépulcre de Caleb fils de Jephoné. Sur leur tombe se trouve un grand monument orné de deux arbres, un grenadier et un caroubier.

« Enfin dans l'écrit intitulé : *Jichus-ha-abot* (les Sépulcres des patriarches), rédigé en 1537 par un anonyme, nous lisons (Carmoly, 444) : Kéfor-Cherès, ou Themna-Herès, est sur le mont Ephraïm, où sont enterrés Josué fils de Nun et Nun son père, et Caleb fils de Jephoné. Au-dessus du sépulcre il y a des arbres ».

« Une figure accompagne ce passage. Elle représente trois arcades recouvrant des sarcophages, et au-dessus desquelles sont suspendues des lampes. Quelqu'invraisemblable que soit cette représentation, je ne saurais me dispenser de faire remarquer l'étrange analogie qu'il y a entre ce tombeau de fantaisie et celui de Tibneh, sous lequel ouvrent trois arcades.

« En résumé, il ne peut y avoir qu'un très-haut personnage enterré

dans une tombe à laquelle on rendait des honneurs tels que ceux d'une illumination aussi grandiose. Quel est le personnage enterré à Tibneh et auquel ces honneurs aient dû infailliblement être dévolus? C'est Josué. La tombe en question est donc bien celle de l'illustre chef qui conduisit les Hébreux dans la terre de Chanaan. Certes, la découverte d'un monument de cette valeur est bien faite pour illustrer le nom du voyageur qui a eu le bonheur de le retrouver. Je suis donc heureux de féliciter très-haut M. Guérin, en lui exprimant ma gratitude pour l'obligeance toute généreuse avec laquelle il m'a mis à même d'aller visiter ce vénérable sanctuaire.

« Nous avons vu tout à l'heure, que Josué avait fait enterrer à Tibneh les couteaux de pierres dont s'étaient servis les prêtres après le passage du Jourdain ; ces couteaux devaient être restés dans le tombeau du fils de Nun, et très-probablement celui-là les recueillera qui se donnera la peine de les aller chercher. Il n'y a pas longtemps d'ailleurs que cette tombe a été violée, car les habitants du lieu m'ont raconté que c'étaient eux-mêmes qui l'avaient ouverte, et qu'ils en avaient tiré une sorte de candélabre à trois becs, en métal jaune et très-pesant, qu'un agha de Bachi-Bouzoucks leur enleva naguère au prix misérable de cinquante piastres. Sans doute ce candélabre a passé au creuset et a péri pour toujours ».

## CHAPITRE VI

### LES JUGES D'ISRAEL.

I. Dénomination et genre de gouvernement des Juges. — II. Autorité des Paralipomènes comme seconde histoire universelle des Hébreux. — III. Généalogies des Paralipomènes. — IV. Lieux illustrés par les Juges.— V. Samson. — VI. Naissance de Samuel. — VII. Les Juges désignés dans la Fable. — Le Yaschar, troisième histoire du temps des Juges.

#### I. — Dénomination et genre de gouvernement des Juges.

L'époque des Juges est la moins riche en documents. Et cependant nous en possédons suffisamment pour soutenir l'ordre chronologique et indiquer les principaux événements. On verra d'ailleurs que la physionomie de cette période chez les Hébreux est en parfaite harmonie avec ce qui se passe dans le même temps chez les autres peuples.

Remarquons d'abord le titre de Juges, en hébreu *Sophetim*. On sait que les Carthaginois avaient leurs *Suffètes*, et que cette nation était d'origine phénicienne. Voilà donc deux magistratures identiques et pour le nom et pour les fonctions, et presque égales à celle des rois. Quelques savants croient que les *archontes* chez les Athéniens, et les *dictateurs* chez les Romains, avaient à peu près le même caractère que les Juges chez les Hébreux. Grotius compare le gouvernement des Israélites sous les Juges à celui qui existait dans la Gaule, en Allemagne et en Bretagne avant la conquête romaine, lequel n'était pas un pouvoir héréditaire.

#### II. — Autorité des Paralipomènes comme seconde histoire universelle des Hébreux.

Nous avons une ressource bien précieuse pour établir l'authenticité et la véracité du livre des Juges ; c'est un autre livre du canon ancien des Ecritures, composé quelques siècles plus tard, d'après des documents spéciaux : nous voulons parler des Paralipomènes. Selon les Israélites, c'est un ouvrage fait par Esdras. Les Talmudistes pensent qu'il a eu le concours de Néhémie. Quoi qu'il en soit, ce travail a fait partie du canon des Ecritures authentiques pour les Juifs dès le temps d'Esdras, et comme nous l'avons déjà dit, il contient un *duplicata* de toute l'histoire de la Bible jusque après la captivité. On voit par des généalogies et par des faits qui ne se trouvent pas dans l'histoire proprement dite de la Bible, que cette seconde histoire a été tracée d'après des écrits conservés dans la nation. Nous lui emprunterons les généalogies des branches principales des douze tribus d'Israël, et nous les mettrons en regard de la succession des Juges, ce qui établira trois choses : d'abord l'unité du point de départ pour les enfants de Jacob, ensuite un point commun où l'on aboutit à l'époque des Rois, enfin le nombre de générations qui suffit à remplir la durée de l'époque des Juges.

Voici les réflexions de Rondet, dans la Bible de Vence (t. v, p. 154). C'est le savant qui a le mieux étudié les Paralipomènes ; il confirme en ces termes ce que nous venons de dire :

« Ces livres sont un supplément aux livres historiques de l'Ecriture an- « térieurs à ceux-là : mais souvent, en suppléant à ce qui n'a pas été dit dans « les premiers, l'auteur rappelle ce que les autres avaient dit, et l'on ne con- « sidère peut-être point assez que souvent il le répète dans les mêmes ter- « mes, ce qui forme un parallèle très-avantageux. Car, premièrement, ce « parallèle contribue beaucoup à faciliter la concordance : on voit où ces « textes s'unissent et où ils se divisent ; et chaque partie prend ainsi sa place « naturelle dans le corps de l'histoire qui résulte de la continuation des « deux textes. Ce premier avantage subsiste également, soit que les récits « soient en mêmes termes ou en termes différents. Mais lorsqu'ils sont en « termes identiques, il en résulte un second avantage, c'est que ce sont alors « comme deux copies d'un même texte, en sorte que s'il est échappé aux « copistes quelques fautes dans l'un, l'autre peut servir à les découvrir et à « les corriger ».

Cette observation est des plus justes, et donne raison à différentes réflexions qu'on trouve dans la Bible, par exemple : *Est-ce que ces choses ne sont pas écrites dans le Livre des guerres du Seigneur ? Est-ce qu'elles ne sont pas écrites dans le Livre des Règnes ?* Les Paralipomènes donnent lieu à trois remarques : les deux livres qu'ils comprennent omettent bien des faits, et en cela c'est un abrégé ; ils sont identiques dans plusieurs assertions, et en cela ils font supposer qu'on a puisé à une source commune ; ce qui est prouvé par ce troisième caractère, que souvent ils rapportent des faits qui ne sont pas dans le texte des livres précédents, d'où leur vient le nom de Paralipomènes ; ce supplément, ces *Paralipomènes*, indiquent d'une manière évidente une source commune et antérieure où les deux copies ont été prises. C'est à la même source qu'ont puisé Josèphe et le poète Ezéchiel. Ainsi tout s'éclaire et tout se fortifie dans ces heureux rapprochements.

### III. — Généalogie des Paralipomènes.

Nous offrons ici cette portion du Ier livre des Paralipomènes, à partir du chapitre deuxième jusqu'au chapitre neuvième, qui contient la généalogie des branches principales des douze enfants de Jacob, et nous les mettons en regard de la succession des Juges d'Israël qui leur correspondent. Ce qui établit trois choses : d'abord l'unité du point de départ : Jacob et Josué ; l'unité du terme où l'on aboutit : David et les rois ; puis le rapport d'harmonie dans le nombre de générations, qui donne une moyenne très-satisfaisante.

Ces généalogies sont complétées et comme illuminées par deux autres qui les dominent : c'est la généalogie officielle de Jésus-Christ dans saint Luc, et surtout celle des grands prêtres, conservée par Josèphe l'historien et par les traditions judaïques. De cette manière, le canevas chronologique apparaîtra pour tous ces temps d'une manière lumineuse et inattaquable. Jamais on n'avait songé à faire ces rapprochements ; nous en tirerons des

conséquences en faveur de l'autorité historique de la Bible, et le lecteur sentira quelle force nous y puisons.

*Texte des Paralipomènes, Liv. I, c. II. — Enfants de Juda.*

« 1. Or, les fils d'Israël sont : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon,

« 2. Dan, Joseph, Benjamin, Nephtali, Gad et Aser.

« 3. Les fils de Juda sont : Her, Onan et Sela. Il eut ces trois enfants d'une Chananéenne, fille de Sué. Mais Her, qui était l'aîné de Juda, fut méchant aux yeux du Seigneur, et Dieu le frappa de mort.

« 4. Thamar, belle-fille de Juda, eut aussi de lui Pharès et Zara. Juda n'eut donc en tout que cinq fils.

« 5. Pharès eut deux fils : Hesron et Hamul.

« 6. Les fils de Zara étaient au nombre de cinq : Zamri, Atham, Eman, Chalchal et Dara.

« 7. Charmi n'eut d'enfant que Achar, qui troubla Israël et pécha par un larcin d'anathème.

« 8. Athan eut pour fils Azarias.

« 9. Les fils qu'eut Esron sont : Jéraméel, Ram (ou Aram), et Calubi (ou Caleb).

« 10. Ram engendra Aminadab, Aminadab Nahasson, prince des fils de Juda.

« 11. Nahasson engendra Salma (ou Salomon), duquel est venu Booz.

« 12. Booz engendra Obel, lequel engendra Isaï.

« 13. Isaï eut pour fils aîné Eliab, le second Abinadab, le troisième Simmaa,

« 14. Le quatrième Nathanael, le cinquième Raddai,

« 15. Le sixième Asom, le septième Elia, le huitième David.

*Paralipomènes, ch. IV.*

« 24. Les fils de Siméon sont : Namuel, Jamin, Jarib, Zara, Saül,

« 25. Dont le fils fut Sellum, père de Mabsam, lequel eut Masma pour fils.

« 26. Le fils de Masma fut Hamuel, celui d'Hamuel Zachur, celui de Zachur Séméi.

« 27. Séméi eut seize garçons ; mais ses frères n'eurent pas beaucoup d'enfants, et toute leur postérité ne put égaler le nombre des enfants de Juda.

« 28. Ils s'établirent dans Bersabée, dans Molada, dans Hasarsual,

« 29. Dans Bala, dans Asom, dans Tholad,

« 30. Dans Bathuel, dans Orma, dans Siceleg,

« 31. Dans Bethmarcaboth ; dans Hasarsusim, dans Bethberaï et dans Saarim ; ce sont les villes qu'ils possédèrent jusqu'au règne de David.

« 32. Ils eurent encore des bourgs au nombre de cinq, qui peuvent passer pour villes : Etham, Aen, Remmom, Thochen et Asan.

« 33. Et tous les villages qui sont à l'entour de ces villes, jusqu'à Baal. Voilà les pays que les enfants de Siméon ont habités à la distribution de leurs demeures.

« 34. Mosobab, Jemlech et Josa fils d'Amasias;

« 35. Joel et Jéhu fils de Josabia, fils de Saria, fils d'Asiel;

« 36. Elioenaï, Jacoba, Isuhaia, Asaïa, Adiel, Ismiel et Banaïa;

« 37. Ziza fils de Sepheï, fils d'Allon, fils d'Idaïa, fils de Semri, fils de Samaïa;

« 38. Tous ceux-là devinrent les chefs célèbres de plusieurs maisons, et ils se multiplièrent extrêmement dans les familles qui sortirent d'eux.

« 39. Ils partirent pour se rendre maîtres de Gador, et s'étendre jusqu'à l'orient de la vallée, afin de chercher des pâturages à leurs troupeaux.

« 40. Ils en trouvèrent de fertiles et d'excellents et une terre très-spacieuse, paisible et abondante, où quelques gens de la postérité de Cham s'étaient établis.

« 41. Ceux-ci que nous avons nommés plus haut vinrent sous le règne d'Ezéchias, roi de Juda; ils renversèrent leurs tentes et tuèrent les habitants qu'ils y trouvèrent, et ils en sont restés maîtres jusqu'à présent.

*Chapitre V. — Descendants de Ruben.*

« 1. Voici les enfants de Ruben, fils aîné d'Israël; mais parce qu'il déshonora le lit nuptial de son père, son droit d'aînesse fut donné aux enfants de Joseph, et Ruben ne fut plus considéré comme l'aîné.

« 3. Voici donc les fils de Ruben qui était l'aîné d'Israël : Enoch, Phallu, Esron et Charmi.

« 4. Joel eut pour fils Samaïa, père de Gog, père de Séméi.

« 5. Micha, fils de Séméi, Reïa fils de Micha, Baal fils de Reïa.

« 6. Beera son fils, l'un des chefs de la tribu de Ruben, fut emmené captif par Teglatphalasar, roi des Assyriens.

*Enfants de Gad.*

« 1. Les enfants de Gad s'établirent vis-à-vis d'eux dans le pays de Basan jusqu'à Selcha.

« 12. Joel était leur chef et Saphan tenait le second rang, Janaï et Saphat commandaient dans Basan.

« 13. Leurs frères étaient Michel, Mosollam, Sebé, Joraï, Jacham, Zié, Heber, sept en tout, et ils eurent chacun leurs maisons et leur postérité.

« 14. Ceux-ci furent fils d'Abihaïl, fils de Huri, fils de Jara, fils de Galaad, fils de Michel, fils de Jesesi, fils de Jeddo, fils de Buz.

« 15. Leurs frères furent encore les fils d'Abdiel, fils de Guni, qui firent chacun une maison et une branche.

« 16. Ils s'établirent dans le pays de Galaad, dans Basan et les bourgades

qui en dépendent, et dans tous les villages de Saron depuis un bout jusqu'à l'autre.

« 17. Tous ceux-ci se trouvent dans le dénombrement qui fut fait du temps de Joathan roi de Juda, et du temps de Jéroboam roi d'Israël.

« 18. Les enfants de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé furent des hommes très-guerriers qui portaient le bouclier et l'épée, qui savaient se servir de l'arc et qui étaient très-expérimentés au métier de la guerre. Quand ils marchaient en bataille, ils étaient au nombre de quarante-quatre mille sept cent soixante.

« 19. Ils eurent guerre avec les Agaréens, à qui les Ituréens, avec ceux de Naphis et de Nodab

« 20. Donnèrent secours. Et Dieu leur livra entre les mains les Agaréens avec tous les gens de leur parti, parce qu'ils eurent soin de l'invoquer dans le combat : ainsi il les exauça parce qu'ils avaient cru en lui.

« 21. Ils se rendirent donc maîtres de tout ce que possédaient ces peuples, de cinquante mille chameaux, de deux cent cinquante mille brebis, et de deux mille ânes, et firent cent mille prisonniers,

« 22. Sans compter aussi un grand nombre de blessés qui périrent dans le combat, parce que le Seigneur y présidait. Ils demeurèrent dans ce pays jusqu'à ce qu'ils furent transférés par Teglatphalasar.

*Chapitre VI. — Enfants de Lévi.*

« 1. Les enfants de Lévi furent Gerson, Caath et Merari.

« 2. Les enfants de Caath sont Amram, Issaar, Hébron et Oziel.

« 3. Les enfants d'Amram sont Aaron, Moïse et Marie. Les fils d'Aaron, Nadab et Abiu, Eléazar et Ithamar.

« 4. Eléazar engendra Phinées qui engendra Abisué.

« 5. Abisué engendra Bocci, et Bocci engendra Ozi (après lequel le sacerdoce entra dans la famille d'Ithamar, en la personne du grand prêtre Héli).

« 6. Ozi engendra Zaraias, Zaraias engendra Méraïoth.

« 7. Méraïoth engendra Amarias, et Amarias engendra Achitob.

« 8. Achitob engendra Sadoc (en la personne duquel le sacerdoce rentra dans la famille d'Eléazar), et Sadoc engendra Achimaas ».

Du verset 16 jusqu'au verset 27 se trouve la généalogie de Samuel depuis Lévi.

*Chapitre VII. — Généalogie d'Issachar abrégée.*

« 1. Issachar eut quatre enfants : Thola, Phua, Jasub et Simeron.

« 2. Thola eut pour fils Ozi, Raphaia, Jériel, Jemaï, Jebsem et Samuel, tous chefs de diverses branches de maisons ; et dans le dénombrement qui fut fait sous David, il se trouva vingt-deux mille six cents hommes de la maison de Thola, tous gens braves et forts.

*Généalogie de Nephtali abrégée.*

« 13. Les fils de Nephtali furent : Jasiel, Guni, Jeser et Sellum, qui venait de Bala.

*Généalogie de Manassé abrégée.*

« 14. Esriel fut fils de Manassé, qui eut encore d'une Syrienne, sa concubine, Machir père de Galaad ».

Voici la succession de *Machir*,

Pharès,
Ulam,
Badan.

*Généalogie abrégée d'Ephraïm.*

« 20. D'Ephraïm sont sortis, Suthala, Bared son fils, Thaath son fils, Elada son fils, Thaath son fils, Zabad son fils ;

« 21. Suthala fils de Zabad, Ezer et Elad fils de Suthala; mais les habitants de Geth les tuèrent tous, parce qu'ils étaient venus ravager leurs terres ».

Le texte donne ensuite une seconde généalogie d'Ephraïm par Rapha, jusqu'à Nun et Josué.

*Généalogie d'Azer, jusqu'à David.*

« 30. Les enfants d'Azer furent Jemna, Jesua, Jessui et Baria, avec Sara qui était leur sœur.

« 31. Les fils de Baria furent Héber, Melchiel ; c'est lui qui est le père de Barsaïth.

« 32. Héber engendra Jephlat, Somer et Hotham, avec Suaa leur sœur.

« 33. Les fils de Jephlat furent Phosech, Chamaal et Asoth : ce sont là les fils de Jephlat.

« 34. Les fils de Somer sont Ahi, Roaga, Haba et Aram.

« 35. Ceux d'Hélem son frère furent Supha et Jemma, Sellès et Amal.

« 36. Les fils de Supha sont Sué, Harnapher, Sual, Béri et Jamra ;

« 37. Bosor, Hod, Samma, Salusa, Jethran et Bera.

« 38. Les fils de Jether sont Jephoné, Phaspha et Ara.

« 39. Les fils d'Olla sont Aree, Haniel, et Résia.

« 40. Tous ceux-ci sont les descendants d'Azer et chefs d'autant de familles fort distinguées, et considérées comme les plus braves d'entre ceux qui commandaient les armées. Le nombre de ceux qui étaient en âge de porter les armes sous David montait à vingt-six mille ».

*Chapitre VIII. — Généalogie complète de Benjamin jusqu'à Saül.*

« 1. Benjamin engendra Bale son aîné, Asbel le second, Ara le troisième,

« 2. Nohaa le quatrième, et Rapha le cinquième.

« 3. Les fils de Bale furent Adda, Gera et Abiud,

« 4. Abisué, Naaman, et Ahoé,

« 5. Comme aussi Gera, Sephuphan et Huram.

« 6. Ceux-ci sont fils d'Ahod, juge d'Israël, et chefs d'autant de familles qui demeurèrent d'abord à Gabaa et qui furent transportées à Manahath :

« 7. Il eut donc pour fils Naaman, Achia et Gera, et ce fut celui-ci qui les emmena à Manahath ; Gera fut père d'Oza et d'Ahiud.

« 8. Or, Saharaim ayant renvoyé ses femmes, Husim et Bara, il eut des enfants dans le pays des Moabites.

« 9. Il eut donc de Hodès, son épouse, Jobab, Sébia, Mosa et Molchom,

« 10. Avec Jehus, Sechia et Marma, qui furent tous ses enfants et chefs d'autant de familles différentes.

« 11. Méhusim engendra Abitob et Elphaal.

« 12. Les enfants d'Elphaal sont Héber, Misaam et Samad qui bâtit Omo et Lod avec les lieux qui en dépendent.

« 13. Baria et Sama furent chefs des branches qui s'établirent en Aïalon, et ce furent eux qui chassèrent les habitants de Geth.

« 14. Ahio, Sesac, Jerimoth,

« 15. Zabadia, Arod et Héder,

« 16. Michael, Jespha et Joha sont les enfants de Baria.

« 17. Zabadia, Mosollam, Hezeci et Héber,

« 18. Jesamari, Jezlia, et Jobab sont encore les enfants d'Elphaal.

« 19. Jacim, Zechri, Zabdi,

« 20. Elioïnaï, Seléthahï, Eliel,

« 21. Adaia, Baraïa et Samarath sont les enfants de Séméi.

« 22. Jespham, Heber, Eliel,

« 23. Abdon, Zechri, Hanan,

« 24. Hanania, Elam, Anathothia,

« 25. Jephdaïa et Phanuel sont les enfants de Sésac.

« 26. Samsari, Sohoria, Otholia,

« 27. Jersia, Elia, Zechri, sont les enfants de Jeroam.

« 28. Ce sont là les premiers pères et les chefs des familles qui s'établirent à Jérusalem après le retour de la captivité.

« 29. Mais Abigabaon, c'est-à-dire, père de Gabaon, s'établit dans Gabaon ; sa femme se nommait Maacha.

« 30. Son fils aîné était Abdon, et les autres Sur, Cis, Baal, et Nadab,

« 31. Comme aussi Gédor, Ahio, Zacher et Macelloth,

« 32. Qui engendra Saama et tous ceux qui s'établirent à Jérusalem.

« 33. Ner engendra Cis, et Cis engendra Saül, Saül engendra Jonathas, Melchisua, Abinadab et Esbaal ou Isboseth ».

Telles sont les principales généalogies que nous fournit le texte de la Chronique des Juifs.

*Succession des grands prêtres durant la période des Juges.*

Nous donnerons la suite des grands prêtres de Aaron jusqu'à David, d'après trois sources diverses, et qui se fortifient mutuellement : 1° d'après le texte sacré ; 2° d'après la tradition des Juifs transmise par Josèphe l'historien ; 3° d'après la Chronique des Juifs.

| D'après le texte sacré : | D'après les *Antiquités de* Josèphe : | | | D'après la Chronique des Juifs : |
|---|---|---|---|---|
| 1. Aaron, Exod., VI., 20, etc. | 1. Aaron, *Antiq.* | | V. | 1. Aaron. |
| 2. Eleazar, Exod., VI. | 2. | | | 2. Eleazar. |
| 3. Phinées, Jug., XX. | 3. Phinées. | » | | 3. Phinées. |
| 4. Abisué, Paral., VI. Esdras, VII. | 4. Abiezer. | » | V. | 4. — |
| 5. Bocci, Esdras, VII. | 5. Bocci. | » | V. | 5. — |
| 6. Ozi, Esdras, VII. | 6. Ozi | » | V. | 6. — |
| 7. Héli, Reg., I. | 7. Héli. | » | V. | 7. Héli. |
| 8. Achitob, Reg., XIV. | 8. Achias. | » | VI. | 8. Achitob. |
| 9. Achimelech. | 9. Achimélech | » | VI. | 9. |
| 10. Abiathar, Reg., XXII. | 10. Abiathar. | » | VI. | 10. Abiathar. |

Il manque quatre dénominations dans la Chronique, qui, comme on l'a vu, ne fait que des résumés. Il n'en manque qu'une dans Josèphe ; mais dans l'avant-dernier chapitre de ses *Antiquités*, il dit les paroles suivantes, qui ont un grand poids comme histoire profane du peuple juif.

« J'estime à propos de rapporter ici l'origine des grands sacrificateurs, et qui sont ceux qui ont été élevés à cet honneur jusqu'à la fin de la guerre. Le premier a été Aaron, frère de Moïse. Ses enfants lui succédèrent ; et cette grande dignité est toujours demeurée dans leur race, sans que nul autre que ceux qui en sont descendus, ni même les rois, aient été reçus à l'exercer. Il y en a eu quatre-vingt-trois depuis Aaron jusqu'à Phanasius, que les séditieux établirent dans cette charge ; et treize d'entre eux l'ont possédée depuis que Moïse éleva un tabernacle à Dieu dans le désert, jusqu'à ce que le peuple fût entré dans la Judée où Salomon bâtit le temple : car au commencement on ne pourvoyait à cette dignité qu'après la mort de ceux qui la possédaient ; mais dans la suite on en mettait dès leur vivant d'autres à leur place. Ces treize étaient tous descendus des deux fils d'Aaron, et succédèrent les uns aux autres. Le gouvernement de notre nation était alors aristocratique. L'autorité fut mise depuis entre les mains d'un seul. Enfin elle passa en la personne des rois ; et il y avait six cent douze ans que notre nation était sortie d'Egypte sous la conduite de Moïse, lorsque Salomon bâtit ce temple ».

On ne saurait trop le répéter : il n'y a pas une nation au monde qui ait de pareils titres, si nombreux, si variés, si bien contrôlés les uns par les autres ; et cette abondance de documents, on le constatera, nous accompagne jusqu'à l'ère chrétienne.

IV. — Lieux illustrés par les Juges. — Leurs tombeaux.

Après avoir indiqué les Juges qui gouvernèrent le peuple hébreu pendant un grand nombre de générations témoins de leurs œuvres et sauvées par leur courage, nous consulterons la géographie ; elle nous montrera les villes où ils sont nés, où ils ont triomphé, et où sont leurs tombeaux. Nous les suivrons par ordre chronologique, en prenant encore pour guide Eusèbe et saint Jérôme. (*Des Lieux hébraïques*). Comme les villes et les lieux que nous citons sont placés par ordre alphabétique, il est facile de les retrouver dans saint Jérôme.

On montrait, du temps des deux écrivains dont nous parlons, *Seiro, tha*, où s'était retiré le Juge d'Israël Aod, et où il fit sonner de la trompette pour marcher à l'ennemi.

« A la même époque, on voyait aussi trois lieux où Débora et Barac avaient défait Sisara, général du roi des Amorrhéens ; la ville de Thanac dans la tribu de Manassé, le torrent de Cisson auprès du mont Thabor, et la cité d'Asiroth, principauté de Jabès. Et au troisième siècle on remarquait encore un gros bourg de ce nom au-delà du Jourdain, à six milles de Pella, sur la route de *Gerasa* ».

Ared est la fontaine désignée par la tradition, du temps de saint Jérôme et d'Eusèbe, où Gédéon campa et choisit ses troupes. On montrait le lieu nommé Bethibara ou la *Maison de l'eau*, ou du *puits*, qui fut occupé par Gédéon, Juge d'Israël, pour assurer ses succès militaires. On indiquait Cariar, cette ville où Gédéon rencontra les troupes de Zébée et Salmana, et les défit. C'était dans ce temps un château fort.

« Betha-Septa, où le Madianite Balanus prit la fuite. C'est là qu'est le chêne où régnait le Juge d'Israël Abimélech, descendant de Gédéon ; et ce chêne, on le montre encore aujourd'hui, disent les mêmes auteurs, dans la campagne voisine de Naplouse, auprès du tombeau de Joseph.

« Bera est une autre ville encore existante, où Joatham, l'un des fils de Gédéon, vint se cacher pour échapper à la colère d'Abimélech ».

L'*Onomasticon* d'Eusèbe ne renferme rien sur Thola. Voici ce qu'il nous dit de Jaïr, qui lui succéda après une servitude de vingt-deux ans :

« Camon est une cité où Jaïr, Juge du peuple, fut enseveli. C'est aujourd'hui un village sous le nom de Cimana, dans une plaine assez vaste, à six milles de la place forte appelée *Légion*, sur le chemin de Ptolémaïs, au septentrion ».

A Jaïr succéda Jephté. L'Ecriture sainte le montre chassé par ses frères de la maison de son père, et venant s'établir à Tob. C'était une petite ville, désignée encore du temps de saint Jérôme comme rappelant ce fait.

« Aroer est une ville où Jephté livra bataille ; c'est aujourd'hui un hameau à une petite distance de Jérusalem, sur une montagne et au septentrion. C'est de ce lieu qu'il poursuivit l'ennemi jusqu'à Mannith, aujourd'hui un hameau près d'Esbus, sur le chemin de Philadelphie ».

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que saint Jérôme indique Abela

(vignes) comme un lieu de combat entre les Israélites et les enfants d'Ammon. Et, en effet, cette localité était encore environnée de vignes au IVe siècle, à quelque distance de Philadelphie. Le géographe avertit de ne pas confondre cette Abela avec une autre qui se trouvait à douze milles de Gadir, vers l'Orient, ni avec la ville du même nom en Phénicie. Remarquons encore que nous avons ici la preuve que saint Jérôme ne nomme pas toutes les villes, et ne leur rattache pas les souvenirs des actions des Juges d'Israël, parce qu'elles sont désignées dans la Bible, puisque Abela n'est pas même citée dans tout le livre des Juges; et cependant il nous signale ce lieu comme ayant été le théâtre d'une action mémorable de Jephté. C'est donc particulièrement les traditions locales qu'il prend soin de recueillir.

Il existe une autre preuve indirecte de ce que nous avançons.

Il y a trois personnages qui furent Juges d'Israël, et dont il ne dit rien, quoique l'Ecriture cite les villes où ils parurent avec éclat. Ceci ne peut s'expliquer que par le silence de la tradition, et il n'aura pas voulu la suppléer. Ces Juges non mentionnés sont Othoniel, Samgar et Thola.

Le silence planait sur leur tombe, et leurs villes natales étaient sans doute disparues.

Eusèbe remarque sur *Abesan*, que l'on montrait de son temps la localité de Balasor, où ce Juge tondait les brebis.

Sur Ahialon, l'*Onomasticon* n'a qu'un seul mot; il cite le lieu de sa naissance, *Athalaïm*. Il en est de même d'Abdon son successeur dans la judicature; il nomme la ville de Faraton, où l'opinion publique voyait le lieu de sa naissance sur le mont Amalech.

### V. — Samson.

Voici ce que la géographie et les monuments disaient de Samson, au temps d'Eusèbe.

Aujourd'hui encore, dans la région orientale d'Eleuthéropolis, on voit Saraa, lieu de la naissance de Samson; il s'élevait en face de *Sorech*, le nom d'un torrent, d'où était Dalila; on le découvre aujourd'hui au septentrion d'Eleuthéropolis. Il porte le nom de Caphasorech, et l'on aperçoit encore le village de Saraa à quelque distance. On montre aussi Saraah, dans la tribu de Dan, où l'on se souvient que Samson avait habité. Enfin on remarque Esthaol, dans la tribu de Dan, où Samson mourut. On le trouve au dixième mille, sur le chemin d'Eleuthéropolis, en allant à Nicopolis, vers l'Aquilon». (Saint Jérôme, *Lieux hébraïques.*)

« On trouve très-fréquemment en Orient des vases en terre poreuse (Mgr Mislin, t. III, p. 365), ayant une anse par le haut et un goulot de côté. Il y en a plusieurs dans chaque maison; on les emporte avec soi aux champs et en voyage. Je suis persuadé que ce sont les pots dont s'est servi Gédéon : ils étaient extrêmement propres à l'usage qu'il voulait, et il a dû facilement en trouver trois cents dans son armée. Ainsi le fait de Gédéon trouve facilement son explication dans les usages du pays ».

L'*Onomasticon* ne contient qu'une seule indication qui rappelle la judicature d'Héli, mais elle est importante, car elle se rattache à un pays qui

résume tous ses malheurs, et qui n'est pas même nommé dans le livre des Juges, quoique le fait y soit mentionné. La tradition seule nous apprend ce nom : c'est *Abenezer*, ce qui en hébreu signifie : *Pierre de refuge*. C'est l'endroit où les Philistins transportèrent l'arche après la déroute des Israélites commandés par Ophni et Phinées, fils du grand prêtre Héli.

Enfin Baalthamar rappelle un fait considérable du temps des Juges ; il est placé en face de la malheureuse ville de *Gabaa* (où se commit le crime qui attira la destruction des Benjamites). C'est là que les onze tribus se réunirent pour combattre la tribu coupable. C'est un village du nom de Bethamari qui, du temps de saint Jérôme et d'Eusèbe, indiquait ce lamentable souvenir.

### VI. — Naissance de Samuel.

*Armatha* rappelait dans le même temps la naissance de Samuel et le bonheur de sa mère lorsqu'elle le mit au monde. Cette ville se voyait au temps de saint Jérôme dans la région tamnitique, auprès de Diospolis, et par une intéressante coïncidence, l'opinion publique conservait le souvenir de la naissance de Joseph d'Arimathie dans la même localité.

Il est une ville qui réunit la mémoire de deux Juges d'Israël, c'est Masphath, autrefois habitée par Jephté, et où, selon l'opinion publique, Samuel jugeait le peuple. Le prophète Jérémie (ch. 14) en fait mention.

La ville de Silo était célèbre comme ayant possédé l'arche d'alliance jusqu'au temps de Samuel. Rama rappelle le lieu où Samuel oignit Saül comme souverain, et où ils prirent un repas ensemble. Aquila traduit ce nom par : *Lieu élevé.*

### VII. — Les Juges reconnus dans la Fable.

A ces faits certains, qui forment la contexture bien solide quoique abrégée de l'histoire des Juges, nous ajouterons les emprunts que la Fable païenne y a faits, et qu'on peut reporter à leur source historique avec assez de vraisemblance.

On ne nous accusera pas d'abuser des rapprochements indiqués par la Fable : nous n'avons que quelques faits à noter, et ceux que nous invoquerons ne seront pas forcés dans leur interprétation.

Nous lisons dans le *Dictionnaire de la Fable* de Chompré : « Nisus, roi de Mégare. Le sort lui avait donné des cheveux d'où dépendait la destinée des Mégariens, auxquels il devait commander tant qu'il les conserverait. Scylla, sa fille, ayant voulu favoriser Minos, coupa ces cheveux pendant qu'il dormait, et les donna à Minos, qui se rendit maître de Mégare ».

Si nous consultons ensuite Isaac Tzetzès sur Lycophron, nous remarquons le même fait attaché à d'autres noms. Neptune accorde à son neveu Ptérilus le bienfait d'une chevelure d'or, avec ce privilége que, tant qu'elle ne sera pas coupée, il demeurera invincible. Mais la perfidie de la fille de Comethus, Omphale, éprise d'amour pour son ennemi, le priva de sa force et de son royaume en lui coupant sa chevelure.

Qu'on change seulement trois noms dans ces légendes, et on aura l'histoire de Samson et de Dalila. Evidemment ce n'est pas Samson qui a été dessiné d'après la fable grecque : du temps de Samson la Grèce n'écrivait pas, elle n'était point encore séduite par l'imagination de ses poètes ; mais, immédiatement après, le mouvement était donné par Orphée, Linus, Hésiode. Les rapprochements que nous venons de faire se fortifient par cette observation de Huet (*Démonst.*, p. 193) :

« Les deux colonnes d'Hercule sont les colonnes du temple de Gaza, que la poésie a portées jusqu'à Cadès ; pour l'un et pour l'autre Hercule, c'est le terme de leurs exploits ».

Le même fait se reproduit sous une autre forme dans ce trait de Cléomènes, le fameux athlète de la Fable. Il avait une si grande force, que pour avoir été privé du prix de la victoire, qu'il avait gagné à la lutte sur un habitant d'Epidaure, il rompit la colonne d'une maison publique, où il y eut beaucoup de monde d'écrasé. Voilà des récits identiques. Le hasard n'a pas de ces coïncidences, ni l'histoire de Sosies ; et comme il faut un type à la fable, il est certain que Samson, qui était antérieur, est celui qu'elle a choisi.

Remarquons que, dans ces premiers temps, il n'y avait pas encore de grands monuments, hormis sur l'Euphrate et sur le Nil. Surtout il n'y avait pas de temple de proportions considérables et solidement bâtis. Il est vraisemblable que le temple des Philistins, qui était un de ces premiers monuments, était légèrement construit en charpente ; et on conçoit qu'un homme très-vigoureux ait pu produire l'effet marqué dans l'histoire de Samson.

On ne saurait guère douter, disent les historiens anglais (t. II, p. 626), que la fable du sacrifice d'Iphigénie n'ait tiré son origine de la fille de Jephté ; surtout si on se rappelle que la prise de Troie arriva immédiatement après le règne de ce Juge.

Il est vrai que les auteurs païens ont eu la sagesse de faire intervenir Diane, qui s'oppose à l'accomplissement d'une si affreuse immolation, tandis que la tradition chrétienne explique que le vœu de Jephté n'eut pour objet qu'un dévouement à une virginité perpétuelle, ce qui, chez le peuple juif, était le plus cruel des sacrifices.

On trouve le même fait, prenant une nouvelle forme, dans l'histoire d'Idoménée qui, battu par la tempête, promet, pour obtenir sa délivrance, d'offrir en sacrifice à Neptune le premier être qui se rencontrera devant lui en descendant sur le rivage ; le sort désigna son propre fils accourant à sa rencontre, et il fut immolé.

Porphyre, cité dans Eusèbe (liv. X, c. 9), dit que Sanchoniathon de Béryte, qui vivait avant la guerre de Troie, voulant faire une histoire complète de ce qui regardait les Phéniciens, ramassa dans les archives publiques et dans les villes particulières tout ce qui pouvait contribuer à son dessein ; qu'il joignit à cela l'histoire des Juifs, étudiée dans les mémoires de *Jerombaal,* prêtre du Dieu Jevo.

Le ch. VII des Juges, v. 1, nous dit que Jérobaal était vraiment le nom de Gédéon. Il pouvait être encore considéré comme le prêtre de Jéhova ou

Jevo, puisqu'il agissait en son nom. Enfin Jérobaal pouvait avoir communiqué à l'historien le Pentateuque et les autres mémoires de la nation hébraïque. Ici donc tout s'accorde, les noms, les faits et l'époque, et nous avons un synchronisme bien établi.

### VIII. — Le Yaschar, troisième histoire du temps des Juges.

Nous terminerons ce chapitre par le fragment suivant du Yaschar, sur l'authenticité duquel nous faisons nos réserves, mais qui a une grande valeur comme ouvrage de haute antiquité. (Voir la critique qu'en fait M. Drack; Migne, *Apocryphes*, t. II, p. 1339.)

« Après la mort de Josué, il restait encore des Chananéens dans le pays. Les enfants d'Israël, décidés à les déposséder des contrées qu'ils occupaient, consultèrent Jéhova, disant: Qui de nous ira combattre le premier les Chananéens pour prendre leur pays? Jéhova répondit: Juda. Les enfants de Juda dirent alors aux enfants de Siméon : Marchez avec nous et aidez-nous à conquérir le pays qui nous est tombé en partage; nous vous aiderons à notre tour à entrer en possession du vôtre. Les deux tribus joignirent donc leurs forces: et Jéhova livra entre les mains de Juda les Chananéens, dont dix mille hommes furent taillés en pièces à Bésec. Adonibesec, prince de Bésec, ayant fui devant les enfants de Juda, ils coururent après lui et le prirent. Et ils lui coupèrent les gros doigts des mains et des pieds. Adonibesec dit alors: Soixante et dix rois, ayant les gros doigts des mains et des pieds coupés, ramassaient sous ma table les restes des plats. Dieu me rend ce que j'ai fait aux autres. Il fut mené à Jérusalem où il mourut. C'est ainsi que les enfants de Juda devinrent maîtres de tout le pays des montagnes.

« Les enfants de Joseph allèrent à la conquête de Bethel, autrement nommé Luza: et Jéhova fut avec eux.

« Pendant qu'ils assiégeaient la ville qu'ils avaient reconnue auparavant, ils firent prisonnier un homme qui en sortait et ils lui dirent: Indique-nous une voie par laquelle nous pourrions pénétrer dans la ville, et nous te ferons miséricorde. Et l'homme leur enseigna une voie secrète. Et les enfants de Joseph arrivèrent par surprise dans l'intérieur de la ville, et ils en passèrent tous les habitants au fil de l'épée, mais ils laissèrent sortir sain et sauf l'homme qui leur avait montré une entrée. Il s'en alla avec sa famille au pays de Héthim, et il y bâtit une ville qu'il nomma Luza.

« Et les enfants d'Israël, établis dans leurs villes, servirent Jéhova pendant tous les jours de Josué et des anciens qui survécurent à Josué, et avaient été témoins oculaires des grandes choses que Jéhova avait faites en faveur d'Israël; et les anciens jugèrent le peuple dix-sept ans après la mort de Josué. Eux aussi eurent à conduire Israël contre les Chananéens, jusqu'à ce que Jéhova eût fait totalement disparaître du pays cette nation afin d'y établir Israël et lui en assurer la tranquille possession, suivant les promesses qu'il avait faites par serment à leurs pères Abraham, Isaac et Jacob ».

Ainsi nous avons, pour établir l'histoire des Juges d'Israël, la suite généalogique et chronologique des souverains pontifes, conservée par l'historien Josèphe et la tradition des Hébreux, soutenue, enrichie et éclairée par un grand nombre de généalogies des Paralipomènes. Nous avons la géographie et les traditions attachées aux lieux célèbres ; les emprunts visibles faits par la Fable à plusieurs personnages bibliques ; enfin les paroles du Yaschar jettent une nouvelle lumière sur cette époque en apparence si profondément reculée dans les ténèbres des siècles, et qui revit de la sorte par les documents indépendants de la Bible.

# CINQUIÈME ÉPOQUE

## DE SAUL A ROBOAM

## CHAPITRE PREMIER

### LE PREMIER ROI DES JUIFS.

I. Durée du règne de Saül. — II. Généalogie de Saül et lieux illustrés par lui. — III. Sépulture de Samuel. — IV. Saül d'après l'Alcoran. — V. Philochorus et Saül.

#### I. — Durée du règne de Saül.

Le premier fragment que nous citerons est d'Eupolème (Eusèbe, *Prépar. Ev.*, liv. 9). On a vu précédemment quel était cet auteur ; il a écrit avant l'ère chrétienne. Les anciens historiens ont témoigné pour ses œuvres beaucoup de considération, car ils les invoquent souvent, selon la remarque de saint Jérôme, et nous en avons la preuve dans Clément d'Alexandrie. Voici donc un passage d'Eupolème relativement au premier roi des Juifs.

« Moïse prophétisa pendant quarante ans ; ensuite Jésus, fils de Naum, pendant trente ans, car il vécut cent dix ans, et il fixa dans Silo le saint Tabernacle. Après ce temps, vint le prophète Samuel ; puis, par la volonté de Dieu signifiée à Samuel, Saül fut élu roi. Il régna pendant vingt et un ans ; après quoi David, son fils, eut l'autorité souveraine ».

Ce dernier trait, qui donne David pour fils de Saül, prouve que l'écrivain n'a pas copié la Bible. Quelque abrégé d'histoire populaire fautif est sans doute tombé sous la main d'Eupolème ; mais cette erreur nous rend ce morceau plus précieux et nous indique la variété des documents et des sources. Nous achèverons la citation lorsque nous en serons au règne de David.

#### II. — Généalogie de Saül et lieux illustrés par lui.

« A une lieue de Jérusalem on rencontre un monceau de ruines appelé Tell-el-Fred (mont des Fèves). C'est l'ancienne Gabaa, la patrie de Saül, où fut commis, sur la femme d'un lévite d'Ephraïm, le crime infâme qui amena la destruction de cette ville et l'extermination presque entière de la tribu de Benjamin. Il n'en reste plus que des tas de pierres, une colonne mutilée et quelques escaliers, taillés dans le roc.

« Vis-à-vis, sur une hauteur à l'est, à une distance d'une demi-lieue, se trouve Anatha, l'ancienne Anathot, patrie de Jérémie et d'Abiezer, chef des troupes de David ». (Mislin, t. III, p. 304.)

Pour le fond de l'histoire de Saül, nous avons d'abord la généalogie de famille, depuis Benjamin jusqu'à Cis, son père, dans les livres des Chroniques : nous avons en outre la succession des grands prêtres, transmise par trois voies différentes : d'abord par les Juges et Samuel, puis par l'historien Josèphe, enfin par les Paralipomènes. La première liste date de Samuel, la deuxième de Néhémie, la troisième des premiers siècles de l'ère chrétienne. A la fin de l'histoire des Rois, nous offrirons ces documents au complet. Les quelques faits suivants donneront du relief à ce fond solide mais peu étudié.

Saint Jérôme et Eusèbe, dans leur géographie sacrée, comme Josèphe dans ses *Antiquités* (liv. I, chap. 14), avaient sous les yeux la ville de Ramath (*Armath*), où naquit Samuel, fils d'Elcana. Elle rappelait à l'esprit de tous, le souvenir de ce grand homme, dont la vie est intimement liée à celle de Saül.

Ils désignent Rama comme une ville encore debout; c'est là que Samuel oignit Saül de l'huile sainte, et qu'il prit un repas avec lui.

Ils voyaient Endor, où l'on se souvenait que les enfants d'Israël avaient établi un camp pour se préparer au combat. Ce lieu est tout près du mont Thabor, à quatre milles, vers le midi. Au bout de quelques jours, sous la conduite de Saül, les Israélites livrèrent une grande bataille dans les champs d'Aphec, lieu que l'on montrait alors dans le voisinage d'Endor.

C'est dans la même ville d'Endor, tribu de Manassé, que Saül consulta la pythonisse. Endor, disent les géographes, est tout à côté de Naïm, aux portes de laquelle notre Sauveur ressuscita le fils de la veuve. Tous ces pays sont proches de Scythopolis.

Voilà des renseignements bien précis. Les mêmes auteurs vont nous expliquer où était la maison de Saül. C'est, disent-ils, à Gabaath, non pas celle de la tribu de Dan, mais la ville de la tribu de Benjamin. Il ne faut pas non plus confondre cette dernière avec Gabaath près de Bethléem, cité des étrangers, comme il est marqué dans les Chroniques.

Ils n'oublient pas Samathora, où l'on savait que Jonathas, fils de Saül, avait montré son habileté à tirer de l'arc contre les ennemis. Ils désignent Maon où Saül se reposa, Masepha, sur le territoire de Moabites, où David, cherchant une retraite aux confins du royaume d'Israël, évitait la colère et les persécutions de Saül. Saalim, une petite ville, existait aussi du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme ; elle conservait le souvenir du passage de Saül; elle était à sept milles d'Eleuthéropolis, vers l'Occident. Enfin on montrait *Suph* comme un lieu où Samuel eut une entrevue avec Saül.

« Ce fut sur un rocher qui est au nord de Gabaa que Jonathas, fils de Saül, suivi d'un seul écuyer, pénétra au milieu des gardes ennemies, tua vingt Philistins, et jeta l'effroi dans leur armée qui fut entièrement défaite par Saül.

« Il y a à l'endroit par où Jonathas cherchait à passer jusqu'aux premières gardes des Philistins, deux dents de rochers de chaque côté du passage, l'une appelée Bosès et l'autre Séneh. Il n'est pas possible de méconnaître ces deux témoins des exploits de Jonathas ». (Mislin, t. III, p. 305.)

### III. — Sépulture de Samuel.

Nous sommes heureux d'avoir ici, pour clore l'histoire de cette période, des indications de la plus grande autorité sur la sépulture et les restes mortels de Samuel, dont la mort fut le plus grand événement de la vie de Saül.

Le deuxième livre des Rois dit qu'il fut enterré dans sa maison, c'est-à-dire dans la sépulture de ses pères. Or, nous lisons dans l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle, p. 48, traduit en latin par Arias Montanus, que le corps de Samuel, conservé à Ramatha, fut soigneusement placé sous la garde de la Synagogue, et depuis l'ère chrétienne, lors des conquêtes des croisés, les chrétiens le transportèrent à Silo, dans le lieu même où il avait eu l'honneur de présider la nation tout entière avant l'établissement de la royauté. Là, ils élevèrent un temple considérable, dans lequel on déposa le sépulcre de Samuel, et durant tous ces siècles, on appela ce lieu Saint-Samuel de Silo.

Nous n'ignorons pas que les traductions de l'ouvrage de Benjamin de Tudèle sont surchargées de faits inutiles et de bévues géographiques. Selon Renaudot et la *Biographie universelle*, l'œuvre originelle est exempte de ces erreurs : et le père Salien (*Annales Veter. Testament.*, sect. 3, ann. 2977), dit qu'on y trouve ce que nous venons de citer.

Quoi qu'il en soit, ce fait particulier a pour lui une autorité considérable. Saint Jérôme, en parlant contre Vigilance qui combattait le culte des saints et la vénération qu'on accorde à leurs reliques, s'écrie avec ironie, en rappelant un fait contemporain :

« L'empereur Arcadius est un sacrilége, lui qui après tant de siècles a apporté de la Judée dans la Thrace les os de Samuel ».

Pour faire accorder ces différents témoignages, il faut supposer ou qu'Arcadius ne transporta en Thrace qu'une portion des ossements de Samuel, ou que s'il les y transféra tous, ils furent restitués à la Palestine dans les siècles suivants, puisqu'on les trouve en Terre Sainte sous les croisés. Mais rien n'est plus certain que la translation dont parle saint Jérôme, car Nicéphore (*Hist.*, lib. IV, c. 10), Théodore le Lecteur (lib. II), et Procope (lib. V), reproduisent le même fait.

Si l'histoire de Saül n'est pas une des plus riches en événements constatés en dehors du texte de l'Ecriture, on voit qu'elle occupe encore une place remarquable ; et elle sera d'ailleurs éclairée par les règnes subséquents.

### IV. — Saül d'après l'Alcoran.

L'Alcoran s'occupe de Saül dans le chapitre : *Bacrat*. V. Herblot, V. *Thalout*. Les commentateurs disent que Samuel (Aschmouil) ayant demandé à Dieu de la part des Israélites un roi pour les gouverner, Dieu lui envoya un vase plein d'huile, *cornu olei*, et une verge, et lui révéla que de tous ceux qui viendraient chez lui, celui en présence duquel l'huile bouillirait dans son vase, et dont la stature serait égale à son bâton, avait été destiné par lui pour être leur roi. Samuel ayant fait savoir aux Israélites ce que

Dieu avait destiné touchant ce qu'ils souhaitaient, les plus grands seigneurs parmi eux ne manquèrent pas de venir en foule chez lui, et ce fut en vain, car le miracle ne s'opéra qu'en présence d'un jeune corroyeur nommé Thalout (nom de Saül), et sa taille se trouva en effet être de la hauteur de la verge ou bâton de Samuel.

La même tradition dit que Saül était un très-bel homme, et qu'il surpassait tous les autres Israélites de la hauteur de sa tête. Un auteur persan a fait dans sa langue le distique suivant sur Saül :

Voici le signe de sa royauté :

*L'arche du Seigneur, sur laquelle Sa Majesté repose et dans laquelle sont renfermées les choses que Moïse et Aaron y ont laissées, viendra à vous portée par les anges.*

### V. — Philochorus et Saül.

Nous ne devons pas omettre les paroles suivantes de Suidas, par rapport à Saül. Elles sont tirées de Philochorus, l'historien d'Athènes, dans son troisième livre sur la divination. « Il affirme qu'il y a eu des femmes ventriloques, qui évoquaient les âmes des morts ; c'est une de ces femmes qui, sur la prière de Saül, fit apparaître l'âme de Samuel ». Nous n'avons pas à apprécier ce genre de divination, nous constatons seulement une tradition qui se rattache à la pythonisse d'Endor.

## CHAPITRE II

### RÈGNE DE DAVID.

I. Résumé de la vie de ce roi par Eupolème. — II. La famille de David, d'après la tradition juive. — III. David d'après l'histoire de Nicolas de Damas. — IV. L'histoire de David et de Bethsabée dans la Fable. — V. De la ville de Rabbath où combattait Urie. — VI. Achitophel. — VII. Translation de l'arche. — VIII. David poëte. — IX. La géographie éclaire le règne de David. — X. Différentes particularités du règne de David, d'après les traditions. — XI. Le puits de Bethléem. — La tour de David. — XII. Le tombeau d'Absalon. — XIII. Importante étude de M. de Saulcy sur les tombeaux des rois de Juda.

#### I. — Résumé de la vie de ce roi par Eupolème.

Revenons à Eupolème (Eusèbe, liv. IX) :

« Après Saül, David, son fils, eut l'autorité supérieure. Ce fut lui qui subjugua les Syriens établis sur les bords de l'Euphrate, la Comagène, les Assyriens fixés dans la Galadène, et les Phéniciens. Il fit également la guerre contre les Iduméens, les Ammonites, les Moabites, les Ituréens, les Nabathéens et les Nabdéens. Il entra en campagne aussi contre Syron, roi de Tyr et de Phénicie, et contraignit ces peuples à payer des tributs aux Juifs. Il lia amitié avec Vaphrès, roi des Egyptiens. David voulant construire un temple à Dieu, le pria de lui montrer la place du sanctuaire. Alors il vit un ange s'élever au-dessus du lieu où l'autel fut consacré, qui lui défendit de bâtir un temple, parce qu'il s'était souillé de sang humain, ayant fait la guerre pendant de longues années. Le nom de cet ange était *Dianathan ;* il lui ordonna, au contraire, de remettre à son fils le soin de cette construction, et de se borner à tout préparer à cet effet : l'or, l'argent, le bronze, la pierre, les bois de cyprès et de cèdre. David ayant reçu cet avis, fit construire des vaisseaux à Œlan, ville d'Arabie, pour les envoyer dans l'île d'Ophir, située dans la mer Erythrée, pour y recueillir des métaux; cette île, en effet, renferme des mines d'or. Cet or était transporté ensuite de ce lieu en Judée.

« Après avoir régné quarante ans, David transmit sa couronne à son fils Salomon, âgé de douze ans, en présence du grand prêtre Héli et des chefs de chacune des douze tribus. Il lui livra en même temps l'or, l'argent, le bronze et la pierre , avec les bois de cyprès et de cèdre; après quoi il mourut ».

Ce résumé du règne de David est aussi clair que substantiel : aucun des peuples qu'il a vaincus n'est oublié. On a une idée de la hardiesse de ses entreprises et du succès de ses armes, aussi bien que de sa prospérité et des richesses considérables qu'il a amassées. Le lecteur aura remarqué trois erreurs de nom, qui, sans altérer le fond des événements, accusent un écrivain qui n'avait pas assurément la Bible sous les yeux ; il fait intervenir le grand prêtre Héli mort depuis longtemps. Le prophète Nathan est pris pour un ange, et David devient fils de Saül.

Ces erreurs prouvent sans réplique qu'Eupolème n'était pas juif. Le dernier des Israélites n'aurait pas commis ces fautes grossières, car tous allaient aux synagogues, où chaque sabbat on lisait l'Ecriture. C'était donc un païen du temps des Ptolémée, mais des plus estimés, car il a été beaucoup cité. Eût-il été juif, son témoignage serait bon à recevoir; toutefois, comme païen, il a plus de force encore.

II. — La famille de David, d'après la tradition juive.

Les Paralipomènes expliqués et complétés par la tradition judaïque, le P. Salien (t. III, p. 221, d'après Syranus et Rabbi Salomon), nous guideront dans ce travail.

La première femme de David fut Michol, fille de Saül, de laquelle il n'eut pas d'enfants; mais elle adopta les cinq enfants de Mérob, sa sœur, qu'elle traita comme s'ils eussent été les siens. Leurs noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous. La tradition et non le texte nous ont instruits de ce fait.

La seconde femme du prince fut Achinoaam, israélite, de laquelle il eut Amnon, son aîné, qui pécha avec Thamar, sœur d'Absalon, et dont les enfants ne sont pas nommés dans l'Ecriture.

Sa troisième femme fut Abigaïl, veuve de Nabal; elle eut pour fils Cheleab, appelé Daniel dans les Chroniques.

Il épousa la quatrième à Hébron; c'était Maacha, fille de Tholmaï, roi de Gessur; il en eut Absalon et Thamar. Absalon eut trois fils et une fille. Thamar, fille d'Absalon, nommée aussi Maacha, fut mariée à Roboam, et eut le roi Abia, Ethai, Zizam, Salomith.

La cinquième fut Haggith, dont il eut Adonias.

La sixième est Abithal, de qui naquit Saphathia.

La septième est Egla, qui lui donna Jethraam; elle fut spécialement l'épouse de David.

La huitième, Bethsabée, enlevée à Urie, de qui il eut un premier enfant qui mourut, ensuite Samuam, Sobab, Nathan, Salomon, dont naquit le roi Roboam.

Et avec d'autres épouses il eut: 1° Mahalat, épouse de Roboam; 2° Jehabar; 3° Elisua; 4° Eliphaleth; 5° Elioda; 6° Nepheg; 7° Japhia; 8° Elisama.

Entre le texte grec et la Vulgate il existe des différences relativement aux enfants des concubines; c'est le seul point où il y ait inexactitude. Chez aucune nation de cette antiquité on ne trouve l'état d'une famille aussi nombreuse, conservé avec une telle clarté, ni les principales branches si nettement accusées. Et cette généalogie se fonde sur trois sortes de documents : le livre des Rois, celui des Paralipomènes et la tradition des Juifs.

III. — David d'après l'histoire de Nicolas de Damas.

Si les archives de Tyr et des autres villes phéniciennes n'avaient pas péri, nous aurions l'histoire complète de David et des rois de Juda. Heureusement Nicolas de Damas nous en a conservé deux fragments, que

Josèphe a insérés dans ses *Antiquités* (liv. VII, c. 6). Ils ont rapport au fils d'Isaï.

« Longtemps après, le plus puissant de tous les princes de ce pays, nommé Adad, régnait à Damas et dans toute la Syrie, excepté la Phénicie. Il entra en guerre avec David, roi des Juifs, et à la suite de diverses luttes, fut vaincu par lui dans une terrible bataille qui se livra près de l'Euphrate, où le prince hébreu se conduisit en grand capitaine et en grand roi ».

Cet événement en rappelle d'autres. — Josèphe l'historien (liv. VII, c. 5) dit qu'après avoir vaincu les Philistins et imposé un tribut aux Moabites, David attaqua les Sophoniens, défit dans une bataille, près de l'Euphrate, Adrazer, fils d'Arouh, leur roi, lui tua deux mille hommes de pieds et cinq mille cavaliers, prit mille chariots dont il ne garda que cent, et brûla le reste.

Adad, roi de Damas et de Syrie, qui était très-lié avec Adrazer, ayant appris que David faisait la guerre à ce dernier, marcha à son secours avec une grande armée. La bataille se donna près de l'Euphrate. Adad fut vaincu, perdit vingt mille hommes, et le reste trouva son salut dans la fuite. Nicolas l'historien parle, comme nous venons de le voir, de cette action, dans le quatrième livre de son histoire. Or, Nicolas, qui habitait Damas, le centre de la Syrie au temps d'Auguste, où il restait encore beaucoup de monuments de l'ancienne histoire du pays, nous aurait fourni d'immenses matériaux au sujet des faits bibliques ; la perte de ses ouvrages donne plus de prix à ce précieux fragment sur David, et à celui que nous allons citer sur les successeurs d'Adad.

« Le même auteur, dit Josèphe, parle aussi des descendants de ce prince qui régnèrent successivement après lui et n'héritèrent pas moins de son courage que de son royaume. Voici ses propres paroles : — Après la mort de ce prince, ses descendants, qui portèrent tous son nom, régnèrent jusqu'à la dixième génération et succédèrent à sa gloire aussi bien qu'à sa couronne. Le troisième d'entre eux, qui fut le plus illustre de tous, voulant venger la perte qu'avait faite son aïeul, attaqua les Juifs sous le règne du roi Achab, et ravagea tout le pays des environs de Samarie. Voilà, ajoute Josèphe, de quelle sorte parle cet historien, et c'est selon la vérité : car il est certain qu'Adad dévasta les environs de Samarie, ainsi que nous le dirons en son lieu ».

Nous continuerons de citer Josèphe pour les faits du règne de David, car nous y trouvons des circonstances qui ne se lisent pas dans la Bible ; il nomme les villes de Betha et de Mascon qui n'y sont pas mentionnées. Il est vraisemblable qu'il a trouvé ces détails dans Nicolas de Damas, et dans d'autres documents aujourd'hui perdus.

« David, après avoir, par ses armes victorieuses, soumis à son obéissance le royaume de Damas et tout le reste de la Syrie, mis de fortes garnisons aux lieux nécessaires, et rendu tous ces peuples tributaires, s'en retourna triomphant à Jérusalem. Il y consacra à Dieu les carquois d'or et les autres armes des gardes du roi Adad. Mais lorsque Sesac, roi d'Egypte, vainquit Roboam, fils de Salomon, et prit Jérusalem, il les emporta avec tant d'autres riches dépouilles.

« Ce puissant et sage roi des Israélites, pour profiter de l'assistance qu'il recevait de Dieu, attaqua les deux principales villes du roi Adrazer, Betha et Mascon, les prit, les pilla et y trouva, outre une grande quantité d'or et d'argent, une espèce de cuivre que l'on estime plus que l'or, et dont Salomon, quand il bâtit le temple, fit faire ces beaux bassins et ce grand vaisseau auquel il donna le nom de mer ».

### IV. — L'histoire de David et de Bethsabée dans la Fable.

Avec dom Calmet, nous regardons la fable de Prœtus et de Bellérophon comme rappelant le crime de David envers le chaste et malheureux Urie. Il est probable que la Fable a trouvé son type en Palestine. David charge Urie de sa propre condamnation. Il lui remet les lettres par lesquelles il ordonnait à Joab de l'exposer à un danger inévitable. Ainsi Bellérophon, accusé faussement par la reine Sténobée de l'avoir voulu corrompre, est envoyé par Prœtus à Jobate, roi de Syrie, son beau-père, avec des lettres qui contenaient son accusation, jointe à la prière de le faire mourir. Bellérophon et Urie sont également chastes et également victimes d'une intrigue d'amour. Les noms de Jobate et Joab ont des rapports sensibles de prononciation. La Syrie, dont il est question, était pour les Grecs la même région que le royaume d'Israël. Ici la Fable a modifié à peine l'histoire.

### V. — De la ville de Rabbath où combattait Urie.

La ville de Rabbath, dont Joab faisait le siége, lorsque Urie y fut envoyé par David, mérite une mention particulière. C'est la même ville, nous dit saint Jérôme, qui plus tard porta le nom de Philadelphie. Elle appartenait auparavant aux Ammonites, enfants d'Ammon, fils de Loth. L'hébreu l'appelle *La ville des eaux*, ce qui nous vaut une nouvelle détermination d'identité géographique par Josèphe (liv. VIII) ; il nous apprend qu'elle reçut cette dénomination parce qu'elle était abreuvée par des canaux lui amenant les eaux du dehors, d'une grande distance ; de sorte que Joab, pour s'en rendre maître, dut couper ces aqueducs, afin de la réduire par la soif aussi bien que par la famine. Le même fait est confirmé par Polybe (liv. V), lequel, parlant du siége de la même ville par Antiochus, dit qu'un des transfuges ayant montré à ce prince un conduit souterrain par où les assiégés allaient puiser de l'eau, le roi le ferma et les obligea ainsi à se rendre.

### VI. — Achitophel.

Relativement à Achitophel, la tradition (Voy. l'auteur des *Trad. hébraïques*, saint Jérôme, t. VIII, p. 338) nous a conservé des souvenirs que nous ne devons pas omettre. Cet homme habile, en passant dans le camp d'Absalon lors de la révolte de ce prince, causa un grand chagrin à David. La tradition juive affirme qu'Achitophel était l'aïeul de Bethsabée, femme d'Urie, par Ammihel son fils, père de Bethsabée, et on a conjecturé qu'il s'était jeté dans le parti de la rébellion pour venger l'injure faite à Urie.

Lorsqu'il vit David sur le point de triompher, il rentra chez lui, se donna la mort et fut enseveli dans le tombeau de ses pères. Josèphe nous raconte, selon une autre tradition, qu'il ne put être inhumé qu'après le coucher du soleil, car la loi de Moïse imprimait cette flétrissure aux suicidés. Quoiqu'il n'y ait rien de pareil dans les prescriptions de Moïse, cette pratique si sagement conçue peut remonter jusqu'à ce grand homme. On lit aux versets 27 et 28, chap. XVII du IIe livre des Rois, que David étant venu au camp en face de Galaad, où était Absalon, Sobi fils de Naas, de Rabbath, ville des Ammonites; Machir fils d'Ammihel, de Lodabar; et Berzellaï, de Rogelim en Galaad, lui offrirent des lits, des tapis, des vaisseaux de terre, du blé, de l'orge, de la farine d'orge séchée au feu, des fèves, des lentilles et des pois grillés. Les voyageurs qui ont parcouru l'Orient, dit dom Calmet, nous apprennent qu'en Ethiopie, lorsqu'on se met en route, on ne manque pas de se fournir d'orge rôtie. Les Turcs prennent ordinairement du riz préparé et écossé ou de la farine. En Egypte, on se sert de pois grillés dans la poêle. Athénée (liv. II, c. 13) montre assez le fréquent usage que les anciens faisaient de ces légumes: ils les mangeaient verts et grillés. Nous placerons ailleurs une étude spéciale sur la conformité des usages bibliques avec les usages contemporains des autres peuples de l'ancien monde.

### VII. — Translation de l'arche.

Voici un fait qui rappelle la translation de l'arche par David, dans la cité de Sion, projet suspendu par le terrible accident d'Oza, qui fit reporter le signe de l'alliance dans la maison d'Obédédom. Ce fait est consigné au chapitre XIII des *Chroniques*, qui nous donne un duplicata de l'histoire d'Oza, frappé de mort subitement pour avoir osé mettre la main sur l'arche, ce qui n'était permis qu'aux prêtres seulement; mais le v. 11 ajoute: «David fut affligé de ce que le Seigneur avait frappé Oza, et il appela ce lieu: *La mort d'Oza*». Le rédacteur des *Chroniques* observe qu'on le nommait encore ainsi à l'époque où il vivait.

Quelque temps après, David faisant la guerre aux Philistins, les ennemis vinrent en un lieu où il les attaqua et les battit. Or, les Paralipomènes remarquent que le vainqueur donna à cet endroit, en souvenir de sa victoire, le nom de *Baal-Pharasim*, ce qui veut dire: *Le Dieu des divisions et de la dispersion*, nom qui subsistait encore au bout de plusieurs siècles.

### VIII. — David poëte.

David n'a pas été seulement un conquérant et un sage administrateur, il fut aussi le premier poëte lyrique du monde. On trouve dans ses ouvrages l'élévation soutenue de la pensée, la grandeur et la majesté. Le sujet de ses chants, ce sont les perfections infinies de l'Etre créateur, sa puissance et sa sagesse dans l'administration de l'univers, sa providence et sa justice qui ne perdent jamais de vue l'innocent opprimé et le pécheur orgueilleux.

Qui a jamais ressenti ces ardeurs d'une âme embrasée par l'amour divin, se traduisant en accents d'une tendresse si vive, si pleine de recon-

naissance, et si sublime dans ses profondes adorations? Nulle part ailleurs on n'avait dépeint le coupable avec cette sincérité et cette dignité dans le repentir : le remords antique évoquait toujours l'image des furies impitoyables. La divinité païenne rend des arrêts inflexibles, et le repentir ressemble au désespoir. Dans les saints et pieux cantiques de David, la franchise de l'aveu est complet, et il s'exprime avec une humilité sans bornes; mais, on le reconnaît en même temps, ces sentiments ont été inspirés au poëte royal, précisément parce qu'il a compris l'immensité de la miséricorde et la bonté infinie de Dieu qu'il a offensé.

Que dire de la richesse, de la magnificence des expressions, de la grandeur des images, de la variété des tons et des couleurs, qui éclatent sans cesse dans les œuvres de David? Elles sont au-dessus de tout éloge. Horace et Pindare sont de grands poëtes, assurément; mais que le chantre d'Auguste et celui des vainqueurs d'Olympie paraissent faibles de pensées et d'inspiration, quand on les compare au chantre couronné de l'antique Sion!

Nous nous emparons ici du Psautier de David comme d'un monument racontant avec autorité le règne de son auteur. Ce livre extraordinaire n'est pas seulement une fraction de la Bible, il est devenu une partie de la liturgie. Ces chants qui servent au culte public, sont également des chants nationaux; ils ont consolé et encouragé les Israélites dans leurs tribulations.

On ne peut suspecter leur origine, car on n'a pas cessé de les répéter depuis le jour où le poëte-roi lui-même les a modulés sur le psaltérion. On sait à quelle occasion la plupart ont été composés, et de quelles actions ils perpétuent le souvenir. Il n'y a pas de vide ni d'interruption dans cette tradition. Le peuple qui les a chantés une première fois sous la direction de David, les a redits sous les rois ses descendants; il les a chantés sur les bords de l'Euphrate, comme il le fait encore sur toutes les terres de sa longue dispersion.

Ainsi le psaume LIXe fut un chant de victoire après la soumission de l'Idumée. David venait de réduire Adarézer, roi de Syrie, le roi d'Emath avait fait sa soumission, et l'Iduméen osait encore résister. Le titre porte que c'est l'œuvre de David lorsqu'il revint de la Mésopotamie de Syrie, et qu'il frappa douze mille Iduméens dans la vallée des Salines, c'est-à-dire près du lac Asphaltite. Or, la lecture de ce psaume correspond parfaitement au titre qu'il porte. Les Juifs et les chrétiens l'ont toujours compris de la sorte. Les lieux et les personnes marquées dans le livre des Rois sont ici désignés, et on sent dans le poëte l'émotion profonde que produit une guerre longue et sanglante.

Le psaume CXLIIe est comme une médaille douloureusement commémorative de la révolte d'Absalon. Comment rendre plus énergiquement les déchirements d'un cœur royal dont on dispute la couronne, et les tortures inexprimables d'un père dont le fils provoque ces épouvantables calamités? Seul, l'homme qui a subi ces cruelles épreuves a pu les exprimer avec cette navrante fidélité. Après avoir lu ce chant funèbre intitulé : *Lorsque Absalon poursuivait David*, on trouve l'élégie en rapport parfait avec l'événement.

Le *Quam dilecta tabernacula* rappelle évidemment la translation de l'arche dans un lieu plus convenable.

Le psaume LXXI^e, qui a pour titre : *In Salomonem*, est rempli d'une incomparable majesté. Il offre un éclat, une force, une splendeur de descriptions éblouissants : c'est vraiment le reflet du glorieux règne de Salomon, que son père inspiré pressentait et qu'il voyait déjà de ses propres yeux, comme prophète.

Pour tout homme sensé, il est un ordre de psaumes qui possède une autorité exceptionnelle, parce qu'ils attestent un des graves événements de la vie de David ; ce sont les psaumes pénitentiaux. Ils racontent à l'univers, par la bouche de l'illustre pénitent, la grandeur de sa faute et la source intarissable de ses larmes. Nous avons vu qu'il est impossible de suspecter l'authenticité de ces poëmes qui, d'ailleurs, parlent comme l'histoire. Ces aveux ont un double caractère qui ne peut s'appliquer qu'à David. Sa noble et touchante sincérité porte le cachet de son *inimitable génie*.

C'est le langage du cœur demeuré vivant dans sa splendide expression, et dont les échos se perpétuent à travers les siècles par l'organe de deux grands peuples, les Israélites et les Chrétiens. De plus, ces gémissements si éloquents, ces larmes si amères nous font remonter à l'adultère royal comme l'effet à la cause.

Les traits principaux de la vie de David se trouvent donc tracés d'une manière sensible dans les chants du prince.

Il serait facile d'aller plus avant et de reproduire tout entier ce règne si remarquable, qui se reflète dans ce poëme comme dans un fidèle miroir. Nous laissons ce travail à la sagacité du lecteur. Arrivons à une nouvelle source de lumière qui va se projeter sur la vie du grand roi, c'est la géographie et l'archéologie.

### IX. — La géographie éclaire le règne de David.

Nous ne nous lassons pas de puiser dans le précieux et sincère recueil d'Eusèbe et de saint Jérôme sur les *lieux hébraïques* ; car, de leur temps, chaque ville et chaque site témoins d'un fait de la vie de David, étaient signalés encore d'une manière certaine par des traditions toujours vivantes. Si le mahométisme a conservé certains souvenirs, il les respecte avec moins d'intelligence et de soin que les Hébreux, encore en possession de leur pays à l'époque de saint Jérôme.

« *Arboch* (*De locis hebraicis*), qui est mal écrit dans nos exemplaires, puisque l'hébreu porte *Arbée*, c'est-à-dire *quatre*. Ce nom est comme un commémoratif historique, car les quatre grands patriarches y ont eu leurs tombeaux : Adam, Abraham, Isaac et Jacob ; relativement à Adam, cela est écrit dans Josué (14).

« C'était la même ville qu'on appelait autrefois Hébron, la métropole des Philistins, l'habitation des géants ; plus tard, elle devint la capitale du royaume de David, dans la tribu de Juda. Elle a vingt-deux milles de Jérusalem au midi ».

Remarquons sur ce passage de saint Jérôme que, s'il n'y a pas de doute sur la sépulture de trois de ces patriarches à Hébron, il n'en est pas de même

de celle d'Adam, qu'on a placée sur le mont Calvaire, quoique une translation très-ancienne eût pu donner droit aux deux traditions.

Le mot *Adam* qui se trouve au ch. XIV de Josué, peut signifier simplement un grand homme et s'appliquer au patriarche des géants, Enach, père des Enacims. On a pu indiquer aussi la sépulture de Caleb, dont saint Jérôme avait encore vu des vestiges de son temps (*Traditions hébraïques sur Josué*). Mais à quelque personnage qu'on attribue la quatrième sépulture, le mot *quatre* ou *arbée*, donné à ce lieu, conserve sa signification historique; et cet endroit si célèbre déjà, le devient encore davantage par le siége momentané de la royauté de David, qui n'a jamais été contesté à cette petite ville à aucune époque.

« Il y a encore à Hébron quelques vestiges de la plus haute antiquité. Au bas de la ville, on voit la grande piscine qu'on fait remonter au temps de David, et qui est probablement celle où furent suspendus les pieds et les mains des assassins d'Isboseth. Elle a soixante-six pas en tous sens; on peut y descendre commodément par des escaliers qui sont aux quatre angles et qui ont quarante marches. Non loin de là est la porte de la ville, sombre et basse, qui rappelle l'assassinat d'Abner. Plus haut sont des restes de vieux murs qu'on dit avoir appartenu au château de David. Des sépulcres taillés dans le roc sont aussi des monuments qu'on peut faire remonter au temps des rois d'Israël. On montre dans les environs de la grande mosquée un bâtiment qui doit recouvrir les anciens sépulcres d'Abner et d'Isboseth ». (Mgr Mislin, t. III, p. 64.)

Ainsi les ruines et les traditions sont en harmonie parfaite avec ce que le Livre des Rois nous dit du premier siége de la royauté de David, à Hébron.

La translation du centre du gouvernement nous conduit à Jérusalem, où le plan de la ville et les noms des lieux nous rappellent les actions de David.

Le plan de Jérusalem nous montre deux montagnes dans son enceinte: la montagne qu'occupait l'ancienne Jérusalem des Chananéens et la nouvelle Jérusalem ou la cité de David, à laquelle se rattachait par un pli de terrain le mont Moria, sanctifié par le temple. David, dans ses cantiques, nomme ce mont sa chère Sion, dont il pressentait les brillantes destinées.

Le mont Jébus ou ancienne ville occupée par les Jébuséens jusqu'au temps de ce monarque, est un monument indestructible de la valeur du fils d'Isaï; avec le nom de l'ancienne cité il conservait le souvenir de celui qui construisit la nouvelle; et on ne pouvait l'oublier, car la ville récente n'a pas cessé d'être appelée la cité de David. C'était sa création, le centre de sa métropole, l'attestation de sa puissance. Le nom de Sion est devenu si fameux et si doux en même temps pour les générations suivantes, parce qu'il était perpétuellement sur les lèvres éloquentes du roi-prophète; et le temple qui a illustré le règne de Salomon n'a été si magnifique qu'au moyen des richesses amassées par David, qui ont rendu possible son élévation. De siècle en siècle, comme nous le verrons, il y a eu des écrits et des faits rappelant la grandeur et les trésors de David.

Voilà ce que disent les vues des lieux, les noms des objets, et une tradition ininterrompue.

Il y a encore dans la vallée d'Hinnon, qui tourne autour du mont Sion, des ruines rappelant le siége de la citadelle des Jébuséens par David. Voici ce que dit Mgr Mislin sur ces lieux qu'il a explorés attentivement :

« La grande piscine, qui porte le nom de piscine inférieure, est aussi appelée la piscine nouvelle, par opposition à la piscine supérieure de Gihon qui est l'ancienne. Il y avait pourtant déjà un aqueduc entre ces deux piscines, du temps de David, puisque nous voyons qu'à la prise de Jérusalem par ce prince, cet aqueduc fut un des plus vaillamment défendus ». Cet aqueduc existait encore au treizième siècle, puisqu'il fut réparé par les Allemands. (*Assises de Jérusalem*, t. Ier, p. 431.)

« Il existe dans la collection numismatique de Cousinery, au cabinet du roi, une pièce de billon fort intéressante : elle porte d'un côté une tour crénelée avec le mot *Turris*, de l'autre le mot *David*, et dans le champ une étoile à six raies. D'après M. Cousinery, cette pièce, dont le type et la légende appartiennent incontestablement à Jérusalem, a été frappée par Godefroi de Bouillon ». (Mgr Mislin, t. II, p. 349.)

En sortant de Jérusalem à l'Orient, on traverse le torrent de Cédron qui rappelle la fuite du saint roi, lorsque la révolte d'Absalon le força de quitter sa capitale. Le nom n'a point changé, et ce fait a été mille fois répété. Suivons de nouveau les pérégrinations d'Eusèbe et de saint Jérôme, et visitons tous les lieux qui, de leur temps, parlaient au peuple de David, son roi bien-aimé.

« La *Cœlas des Titans*, ou la *Vallée des géants*, rappelle un combat de ce prince.

« Engaddi. — C'est là que David se cacha pour éviter les poursuites de Saül. Ce lieu est dans la région d'Aulone. On montre Jésimon, qui a eu la même fortune. Il en est de même de Masepha, où il échappa aux embûches de Saül. Plus au nord, on voit Phela où David trouva un abri dans les mêmes circonstances; c'est à sept milles d'Eleuthéropolis, tout près du tombeau du prophète Habacuc.

« Ce fut à Esthema qu'il envoya une députation. On voit Galtim, le lieu de naissance de Phalti, qui recueillit Michol après la fuite de David. Gedad, où le même roi fit une descente; Gob, où il livra bataille. On voit encore Jether, où David envoya une ambassade. Cette ville a subi des changements; elle est devenue un petit hameau dans le Daroma, sous le nom de *Jethera*. David trouva du repos à Masareth ; ce lieu est encore connu aujourd'hui, mais il est désert. La traduction d'Aquila l'appelle *les fortifications*, celle de Symmaque *les refuges*, celle de Théodotion *les cavernes*. Masbach est encore visible, c'était la cité de défense du roi Adrazer ». Ces deux dernières villes ne sont pas même nommées dans la Bible. C'est donc la tradition seule qui y attachait les souvenirs dont parlent ici Eusèbe et saint Jérôme.

Mgr Mislin est entré dans la caverne d'Odollam (I Rois, XXII, 12) où David se cachait pour éviter les poursuites de Saül. Elle est profonde, et contient une série de chambres, en sorte qu'on l'appelle le Labyrinthe.

Ensuite les mêmes auteurs parlent de Rhemmath et de Rachal, aux-

quelles David envoya une portion des dépouilles faites sur les ennemis; de Roos, qu'il ne fit que traverser.

Puis surtout ils signalent Siceleg, qu'Achis, roi de Geth, donna à David pour le service qu'il lui avait rendu pendant que Saül l'éloignait de sa patrie. — Cette ville appartint longtemps ensuite à la tribu de Juda. Elle est dans le Daroma. On voit Sunam, d'où sortit Abisag surnommée la Sunamite, qu'on proposa à David comme épouse dans sa vieillesse. C'est aujourd'hui un petit village sur les confins de Sébaste, dans l'Acrabilène. Saphamat est connue comme la destination d'un message de David ; Soba, comme une ville dont le roi fut vaincu par ses armes.

Il n'y a pas jusqu'aux puits qui, comme les montagnes, parlent du grand prince. Seira est le nom d'un puits d'où Joab fit retourner Abner, le chef de l'armée de Saül, qui devait être victime de la perfidie de son rival. Enfin on montre Ziph, à huit milles à l'Orient d'Hébron ; on le voit encore aujourd'hui. Là David fut longtemps caché; cette ville est dans le Daroma, pas loin d'Eleuthéropolis. A côté de cette même ville de Ziph où David trouva un asile, on voit le mont Chermel que l'Ecriture appelle *Carmel ;* c'était la patrie de Nabal (*Carmelus*), celui qui fut si malveillant envers David, durant ses disgrâces sous Saül, ce dont il n'eut pas lieu de s'en féliciter.

### X. — Différentes particularités sur David, selon la tradition.

Les traditions hébraïques où puisa saint Jérôme, en dehors du texte biblique, afin d'éclaircir le livre sacré, affirment qu'on avait conservé le nom de l'écuyer iduméen de Saül, qui, ayant eu la faiblesse de donner à ce prince, sur sa prière, le coup de la mort, ne craignit pas de s'en vanter à David ; il portait le nom de Doëch. — (*Quæstiones hebraicæ*, in II Reg.)

Les Hébreux du même temps assuraient que *Tholmaï*, nommé dans le chapitre XIII du IIe liv. des Rois, fut le père de Maacha, mère d'Absalon. Ils racontaient qu'elle avait été prise à la guerre par David, dépouillée de ses cheveux et de ses ongles, afin de pouvoir, selon la loi, devenir son épouse, et qu'il en eut Absalon et Thamar. Ils ajoutaient qu'Absalon, descendu du chêne où il restait suspendu, avait demandé un moment de grâce avant de mourir, pour laisser un monument écrit de sa personne, parce qu'il n'avait point de fils capable de lui succéder.

Ils disaient encore qu'on avait fait sur son corps un amas de pierres, à cause de sa parricide tentative.

A la même source, on recueille les indications suivantes sur les différents noms donnés au roi David. On le nommait *Dieu donné*, parce que le Seigneur l'avait appelé au royaume ; *le fils du Saut* (Saltus), parce qu'il était en ce lieu lorsqu'il fut choisi ; *Polymitain*, parce que Béséléel fut sa mère ; *Bethléemite*, parce que Noémi et Ruth vinrent à Bethléem (la maison du pain) au temps de l'abondance ; et ce fut à cause de son pain que Ruth fut connue de Booz.

On lit dans les Paralipomènes, I, c. XIII, où l'événement funeste est écrit, que l'on parvint avec l'arche à un lieu nommé *l'aire de Chidon*. Ce

mot *Chidon* veut dire Bouclier ; or, la tradition des Hébreux nous apprend (saint Jérôme, *in Paral.*) que ce lieu fut ainsi nommé parce que c'est là que Josué était assis lorsqu'il lui fut dit : Lève ton bouclier contre la ville d'Haï. En sorte que cet endroit devint deux fois célèbre.

Enfin nous trouvons encore dans le même auteur (ibid.), un tradition relative aux eunuques dont il est parlé au vingt-huitième chapitre du Ier livre des Paralipomènes. Avant de mourir, David exhorte ses enfants et les principaux personnages de son royaume, et parmi eux se trouvent des eunuques. Saint Jérôme se demande comment il existe des eunuques dans une région si distinguée, puisque la loi de Moïse défend cette mutilation. Ou bien, si ce sont des étrangers, comment ont-ils pu parvenir à un tel degré de puissance ? Et il répond avec la tradition conservée chez les Juifs d'âge en âge : C'est qu'on donnait ce nom, comme dans saint Paul, aux hommes appliqués aux choses mystiques, et séparés plus que le commun des mortels des occupations de ce monde. Il pensait qu'on avait désigné ainsi les anciens Esséniens qui,dans les temps postérieurs, ont mené en commun une vie d'abstinence.

Nous n'avons garde de négliger les quelques rayons de lumière que la tradition projette autour de la Bible.

Au quatrième siècle, les rabbins n'avaient pas encore eu le temps de surcharger ces précieux récits d'une foule d'interprétations bizarres ou insensées. Au temps de saint Jérôme, la Synagogue n'avait pas dévié de la sévère et judicieuse direction imprimée aux écoles juives par l'Ecole centrale de Tibériade, qui avait jeté un si vif éclat. D'ailleurs, l'œil vigilant de saint Jérôme était là : il n'a rien accueilli sans doute que ce qui était rationnellement acceptable. Rien de plus sensé ni de plus positif que les explications qu'il donne dans son ouvrage. Le lecteur peut donc se fier aux quelques indications que nous avons puisées dans ce livre.

### XI. — Le puits de Bethléem.

Dans le chapitre vingt-troisième du IIe livre des Rois, et dans le chapitre treizième du Ier livre des Paralipomènes, on rapporte que David, pressé par la soif, demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un assez courageux pour aller à travers l'ennemi, dont le camp barrait le passage, chercher de l'eau à la citerne de Bethléem. On y alla en effet ; mais le roi ne voulut pas goûter de cette eau si chèrement payée, devant une armée qui se mourait d'épuisement. Or, voici ce que dit M. de Saulcy, qui a soigneusement visité les lieux. (*Voyage en Terre Sainte*, t. II, p. 130, et *Dictionnaire des antiquités bibliques*, au mot Bethléem.)

« En arrivant à Bethléem, nous nous arrêtâmes d'abord aux puits de David ; ils sont au nombre de trois et taillés dans le roc vif. Nous levons le plan des rigoles qui relient les orifices entre eux, et nous trouvons de nombreux petits cubes de mosaïque qui nous démontrent que ces puits ont joui dans l'antiquité d'une certaine réputation. Pourquoi ce nom de Biar-Daoud ? faut-il les considérer comme les puits où trois braves soldats du saint roi vinrent lui chercher de l'eau ? Je suis presque tenté de le croire,

quoique ces puits soient situés à cinq ou six cents mètres de la Bethléem moderne ».

Au commencement du III$^{e}$ livre des Rois, David dit à Sadoc et à Banaias : Prenez avec vous tous les serviteurs qui me sont restés fidèles, faites monter Salomon, mon fils, sur la mule royale, et conduisez-le solennellement à la fontaine de Gihon ; là le grand prêtre et le prophète répandront sur sa tête l'huile de l'onction.

M. de Saulcy croit que la fontaine de Gihon, dont il est parlé ici, est la citerne qu'on voit encore aujourd'hui en sortant de Jérusalem, à une centaine de mètres de la porte de Damas. (*Antiquités bibl.*, p. 371.)

Continuons à recueillir ce que l'archéologie nous fournit encore sur le règne de David.

Parlons d'abord de la tour de David.

Il y avait, à la fin du règne d'Hérode, trois tours célèbres à Jérusalem : Hippicos, Phasaël et Mariamne.

M. de Saulcy les a comparées ensemble, ayant sous les yeux les dimensions données par Josèphe ; il a de plus comparé tout ce qu'en ont dit les anciens et les modernes, et il est arrivé à conclure que la tour d'Hérode et des Romains, portant le nom de Phasaël, était réellement, au moins pour sa base et jusqu'à une hauteur assez grande, la tour élevée par David. Et peut-être ce roi lui-même a-t-il trouvé ce morceau de fortification déjà construit à une certaine hauteur.

« Nous avons vu, dit M. de Saulcy (*Ant. jud.*, p. 146), qu'il existait dans les villes du pays de Kanaan, comme à Sichem, par exemple, des espèces de donjons ou tours fortes destinées à servir de refuge en cas de revers. Il est donc bien vraisemblable que David ne négligea rien pour mettre dorénavant à l'abri d'un assaut la forteresse dont il avait réussi lui-même à s'emparer. Dès lors la construction d'un donjon imprenable dut nécessairement, s'il n'existait déjà, entrer dans les plans adoptés par le conquérant.

« Voici maintenant ce que c'est que la tour de David, monument d'une antiquité incontestable à en juger par sa construction seule. A l'angle nord-ouest de Kalaah ou citadelle de Jérusalem, et presque vis-à-vis de la porte d'El-Khalil ou d'Hébron, se trouve une tour à peu près carrée et d'environ vingt mètres de côté. Toute la base en est massive et ne recèle aucun réduit dans lequel il soit possible de pénétrer ; cette disposition avait été évidemment adoptée pour rendre toute surprise impossible, et pour mettre les assaillants dans la nécessité d'avoir recours à une escalade, pour ainsi dire impraticable, s'ils voulaient s'emparer de la garnison qui aurait cherché un refuge au haut d'une tour pareille, bien approvisionnée de vivres et d'eau. Ce même système de précautions se trouve employé dans les donjons du moyen âge, où l'on n'entrait que par une échelle que l'on tirait après soi. La tour est construite par assises régulières de blocs énormes de calcaire dur, taillés en bossage et jointoyés avec le plus grand soin, sans ciment. Voici ce que j'entends par ces mots : *taillés en bossage*. Les joints sur les quatre faces de chacun des blocs sont accompagnés d'une bande lisse, large d'environ dix centimètres, en contre-bas de la surface extérieure du

bloc de quatre à cinq centimètres à peu près, et qui constitue pour ces blocs une espèce d'encadrement en creux. C'est là, ainsi que nous le verrons plus loin, un caractère essentiel des constructions d'apparat de l'époque juive primitive; je l'appelle *Salomonien.*

« Il est donc incontestable que la tour de David appartient au temps des rois de Juda; et nous pouvons hardiment, je crois, en faire remonter la construction à David, dont elle porte le nom de temps immémorial ».

Le même écrivain donne ensuite la description que l'historien musulman Médir-ed-Dyn, après Josèphe, fait de ce monument. Il avait perdu sa dénomination de tour de David sous l'occupation romaine, mais il l'a reprise depuis. Une monnaie du temps des croisades l'appelle *Turris David.* Cette tour fut conservée par l'ordre de Titus, quoiqu'il eût donné à ses soldats l'ordre de renverser la ville de fond en comble.

On verra plus bas que M. de Saulcy, en constatant quelques restes de l'ancien temple de Salomon, y retrouve les mêmes matériaux et surtout le même genre de construction. « C'est qu'en effet, dit-il, les tailleurs de pierre dont se servit Salomon sont les mêmes qu'avait formés David ».

Enfin, la conclusion de M. de Saulcy est que ce monument antique remonte avec une certitude à peu près entière au règne de David.

### XII. — Tombeau d'Absalon[1].

« Il est un monument, dit M. de Saulcy (*Art. judaïque*, p. 222), que la tradition constante depuis une longue suite de siècles appelle le tombeau d'Absalon, et c'est de lui que je dois maintenant m'occuper, puisque ce monument, si son origine était une fois bien établie, serait antérieur au temple lui-même. Commençons par réunir les renseignements que l'Ecriture sainte et l'historien Josèphe nous ont transmis sur le compte du monument commémoratif, que le fils rebelle de David s'était fait construire de son vivant auprès de Jérusalem. Nous lisons dans le livre de Samuel (II, XVIII, 18) : « Absalon avait pris et dressé pour lui, de son vivant, un cippe (metzebet) dans la Vallée du roi; car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom; et il avait appelé le cippe de son nom; et il est appelé la Main d'Absalon jusqu'à ce jour ».

« Bien que ce verset soit, suivant toute apparence, une glose introduite par la suite des temps dans le texte du livre de Samuel, il n'est pas moins très-important, ainsi qu'on va le voir. Un *metzebet*, c'est certainement en ce cas un monument funéraire, puisqu'il était destiné à conserver à la postérité le nom d'Absalon, et très-probablement à recouvrir la dépouille mortelle de ce prince. D'une part, quoique fils du roi David, il est rendu évident par ce seul fait qu'Absalon n'avait pas à compter sur un sépulcre pour lui dans le caveau royal, destiné sans doute à ceux-là seulement qui porteraient la couronne. D'un autre côté, Absalon dut certainement faire élever son monument funéraire dans le voisinage du caveau royal. Le lieu qu'il choisit, notre verset l'appelle la Vallée royale. D'où pourrait provenir

[1] Voir planche n° 10, figure A.

ce nom, si ce n'est de la présence de la catacombe royale ou de celle du jardin du roi? Quelle est maintenant la vallée qui a l'avantage de réunir à la fois le tombeau dynastique et l'emplacement du jardin royal? C'est la vallée de Josaphat. Donc, c'est bien cette vallée qui a porté le nom de vallée royale, et par cette raison seule, le *metzebet* d'Absalon n'a pu être construit que dans la vallée de Josaphat, la vallée funéraire par excellence.

« Voyons maintenant ce que nous dit Josèphe au sujet du tombeau d'Absalon (*Ant. jud.*, VII, X, 3). Il raconte que ce prince s'était fait construire dans la vallée royale une stèle de marbre, éloignée de deux stades de Jérusalem, et qu'il appela sa Main, en disant que, quand bien même ses enfants périraient, son nom resterait attaché à cette stèle. Remarquons d'abord que puisque Josèphe affirme que le monument d'Absalon n'était qu'à deux stades de Jérusalem, c'est qu'il en connaissait parfaitement l'emplacement. De plus, ce monument existait. Il voyait des restes suffisants pour lui permettre d'affirmer qu'il était λιθου μαρμαρίνου, de pierre de marbre.

« La tradition qui existe aujourd'hui date certainement de l'époque où il a été permis aux Juifs, bannis de Jérusalem par l'empereur Adrien, après la révolte de Bar-Koukebas, de rentrer dans cette ville. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que de temps immémorial le monument funéraire qui porte à Jérusalem le nom de tombeau d'Absalon, a reçu ce nom des Juifs, dont pas un ne passe devant lui sans cracher et sans lui jeter une pierre, pour punir par ce double outrage le crime du fils rebelle.

« A Jérusalem, les chrétiens appliquent le même nom au même monument ; les musulmans, au contraire, l'appellent *Tantourah-Faraoun*, *Tantourah* de Pharaon ; *Tantourah* est le nom d'un bonnet en forme de corne longue de plus de soixante centimètres, dont s'affublent les femmes du Liban.

« Quelle est la distance de la porte de Jérusalem au tombeau d'Absalon? Quatre cents mètres environ. Josèphe nous parle de deux stades en nombre rond, c'est-à-dire de trois cent soixante mètres. Il y a donc identité entre les deux distances. Il ne me reste plus qu'à mentionner ici un précieux passage du récit écrit en 333 par le pèlerin de Bordeaux. Le voici : *Item ab Hierusalem euntibus ad portam, quæ est contra orientem, ut ascendatur in montem Oliveti, vallis quæ dicitur Josaphat, ad partem sinistram ubi sunt vineæ, est et petra ubi Juda Scarioth Christum tradidit ; et parte vero dextra est arbor palmæ, de qua infantes ramos tulerunt, et veniente Christo substraverunt. Inde non longe, quasi ad lapidis missum, sunt monumenta duo monubilos* (*sic*) *miræ pulchritudinis facta ; in unum positus est Isaias propheta qui* (*sic*) *est vere monolitus* (*sic*), *et in alium* (*sic*) *Ezechias rex Judæorum.*

« Le tombeau véritablement monolithe est celui qui porte aujourd'hui le nom de tombeau de Zacharie. L'autre, que le pèlerin de Bordeaux attribue (en 333, ne perdons pas cette date de vue) au roi Ezéchias, en respectant très-certainement une tradition qu'il trouva établie à Jérusalem, cet autre, dis-je, est indubitablement celui qui porte aujourd'hui le nom de tombeau d'Absalon.

« Ceci posé, passons à la description du monument lui-même, et nous

donnerons ensuite nos conclusions, qui, j'en avertis d'avance, tendront à établir que c'est bien certainement le monument commémoratif élevé pour lui-même, par Absalon, de son vivant.

« Le premier monument sépulcral que l'on rencontre en descendant de la vallée de Josaphat, à partir du jardin des Oliviers, est un mausolée dont toute la base a été prise dans la base du rocher. Une sorte de cour a été taillée dans le flanc du mont des Oliviers, et ses parois verticales s'élèvent à droite, à gauche et derrière le monument. Un énorme noyau de roc, laissé debout au milieu de cette cour, a été taillé pour devenir la base du tombeau, dont le couronnement a été formé de gros blocs rapportés et parfaitement jointoyés sans ciment.

« La base proprement dite de ce mausolée est inscrite dans un carré de six mètres quatre-vingt centimètres de côté. Sur chacune des faces se détachent deux colonnes ioniques et deux demi-colonnes placées dans les aisselles des deux pilastres d'antes. Sur cet ordre ionique repose une frise dorique comportant treize patères dissemblables et quatorze triglyphes avec gouttes. Au-dessus de cette frise se voit une véritable corniche égyptienne, composée d'un énorme tore ou boudin, qui surmonte un vaste cavet évidé en larmier. A partir de la frise dorique, le corps du mausolée est inscrit dans un carré qui n'a plus que six mètres cinquante centimètres de côté. Jusqu'à la partie supérieure de la corniche égyptienne le monument est monolithe ; à partir de là, il est formé de blocs rapportés.

« Le couronnement se compose d'abord d'un dé de six mètres trente-trois de côté, terminé par une petite corniche formée de deux listels, séparés par un tore et surmontés d'une doucine et d'une plate-bande. Au-dessus de celle-ci s'élève une partie cylindrique, ayant pour diamètre le dé qu'elle surmonte, c'est-à-dire six mètres trente-trois centimètres. Ce cylindre a pour base la même corniche que je viens de décrire ; et enfin, sur la surface du cylindre règne un cordon formé de moulures semblables à celles de la base. Le cylindre est terminé à sa partie supérieure par un tore figurant un énorme cable tordu ; au-dessus de celle-ci s'élève enfin une sorte de pyramidion à génératrice évidée en gorge. Le tout couronné d'un gros bouquet de palmes assez semblables à un chapiteau égyptien. Je m'abstiens ici de donner les chiffres que j'ai recueillis et qui fixent les hauteurs relatives de toutes les portions de ce mausolée.

« Au-dessus de la corniche égyptienne, la face du sud du monument présente une petite porte carrée placée vers l'angle sud-est. Cette porte est surmontée d'un évidement en cul-de-four, qui lui-même est surmonté d'un cercle ciselé en saillie sur la surface du dé cubique.

« Outre cette petite porte assez difficile à atteindre, trois larges brèches ont été ouvertes dans les flancs du mausolée. L'une, dans la face d'ouest, entre les deux colonnes centrales, a enlevé tout le milieu de la frise dorique, et elle règne depuis le chapiteau jusque au-dessus du tore égyptien. La seconde, ouverte dans la face du nord, entre les colonnes centrales, est à bonne hauteur, et il est très-aisé de pénétrer par là dans l'intérieur du monument. Enfin la troisième brèche est entamée dans la face orientale du dé cubique qui surmonte la corniche égyptienne.

« La chambre dans laquelle on entre par la brèche ouverte au nord, est carrée et encombrée de pierres que les Juifs ne cessent d'y jeter et qui empêchent de deviner ce que présente le sol. Le plafond est orné d'un cadre en saillie et de deux cercles concentriques en creux ; les côtés ouest, nord et est, présentent une arcade dont le centre est tangent au cadran du plafond. Le côté sud n'a pas d'arcade semblable, mais il offre à gauche une ouverture cintrée, à laquelle viennent aboutir les marches d'un escalier qui descendait à l'intérieur du monument. A partir de la porte ouverte au sud, au-dessus de la corniche, une petite ouverture ménagée dans la masse conduit au-dessus du plafond de la chambre inférieure, sous une voûte en encorbellement, non taillée et semblable à celles que l'on trouve dans la grande pyramide d'Egypte, voûtes qui n'ont eu évidemment d'autre destination que celle d'alléger le poids de toutes les parties supérieures de l'édifice.

« Maintenant que le monument est décrit, résumons les faits architectoniques qu'il nous révèle. D'abord, quant à l'ensemble, il ne rappelle rien de ce que nous montrent l'art grec et l'art romain. Nous y trouvons l'assemblage des éléments des ordres ionique et dorique et du style égyptien, le tout accompagné de formes qui ne se retrouvent point ailleurs. De plus, nous y voyons employé comme moyen d'ornementation, un cable tordu, qui rappelle immédiatement ceux qui étaient sculptés sur la façade du Saint des Saints, dans le temple de Salomon. Enfin, ce tout incohérent pour qui ne veut rien reconnaître de bon en dehors des ordres classiques, est d'une élégance réelle et dont on ne peut manquer d'être frappé, lorsqu'on examine le monument en lui-même, sans se préoccuper des règles essentielles des architectures grecque et romaine.

« Voyons maintenant quelle est l'opinion que les savants ont émise jusqu'ici sur l'origine et sur l'âge de ce monument. Antiquaires et architectes ont été unanimes pour déclarer que c'était un monument de la décadence, remontant à la fin du quatrième siècle de notre ère, et non au delà. Nous avons déjà répondu à l'assertion qui fait du tombeau d'Absalon un monument aussi moderne, en constatant qu'en 333, c'est-à-dire à la fin du premiers tiers du quatrième siècle, les habitants de Jérusalem eux-mêmes voyaient dans ce tombeau celui d'Ezéchias, roi de Juda. Passons donc à l'autre opinion. C'est, dit-on, un parfait modèle de la plus déplorable décadence de l'art grec. A ceci je réponds, que je connais beaucoup de monuments de la décadence, et qu'il n'en est pas un seul qui m'ait présenté ce mélange bizarre des membres caractéristiques des ordres les plus disparates, c'est-à-dire de l'ionique, du dorique et de l'égyptien. Dès lors, je me crois permis à mon tour de conclure tout différemment, c'est-à-dire de croire et de déclarer qu'un monument hybride de ce genre est antérieur à l'époque où les Grecs opérèrent le départ des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques, en empruntant à tous les monuments ceux de ces éléments qui leur paraissaient se marier le plus heureusement, pour en constituer un tout devenu désormais homogène.

« Ceci admis, où est la difficulté de regarder le mausolée de la vallée de Josaphat, connu sous le nom de *tombeau d'Absalon*, comme étant en

réalité le monument commémoratif que le fils de David s'était fait élever de son vivant dans la vallée royale?

« Josèphe ne semble pas avoir douté de l'origine réelle de ce mausolée. En 333, la tradition judaïque, qui s'était éteinte à Jérusalem, précisément parce que les Juifs avaient été chassés du pays par l'empereur Adrien, était remplacée par une autre tradition qui persistait à attribuer le tombeau en question à l'époque des rois de Juda. Lorsque les Juifs furent admis de nouveau à vivre sur l'emplacement de leur antique capitale, ils rapportèrent la tradition que leur avait transmise leur père, et le monument redevint ce qu'il était réellement et ce qu'il est resté depuis, le tombeau d'Absalon, fils de David. L'ordre ionique est certainement venu de l'Asie aux Grecs par les Phéniciens, car on retrouve sur des bas-reliefs assyriens, antérieurs à tout le moins à l'an 625 avant Jésus-Christ (année de la destruction de Ninive), un édifice orné de colonnes à chapiteau ionique et d'un couronnement d'anté-fixes (*Monument de Khorsabad*, *par M. Botta*, pl. 114). L'ordre dorique avec ses triglyphes est incontestablement d'origine égyptienne, comme le prouvent les excavations sépulcrales de Béni-Hassan, qui remontent aux Pharaons de la douzième dynastie, c'est-à-dire environ trois mille ans avant l'ère chrétienne. Les Juifs, placés entre l'Asie et l'Egypte, étaient donc dans les conditions les plus favorables pour emprunter à l'un et à l'autre pays les ornements architectoniques qu'ils voulaient employer dans les monuments qu'ils construisaient; dès lors, rien de plus naturel que cet assemblage d'éléments divers, dans lequel on a voulu à tort, j'en suis convaincu, reconnaître un indice palpable de la décadence de l'art. Pour résumer, je persiste à penser que, dès le règne de David, les Juifs employèrent les colonnes ioniques, dont nous retrouvons la mention dans les saintes Ecritures toutes les fois qu'il est question de soutiens, désignées sous le d'*aïl* et au pluriel d'*aïlim* (bélier ou béliers), nom qui indique implicitement, mais clairement, les volutes du chapiteau ionique. J'admets de même que les éléments de l'ordre dorique, comme les chapiteaux, les triglyphes et les patères, furent dès cette époque familiers aux Juifs.

« Les monuments et les textes sacrés sont d'accord pour prouver que le souvenir de l'architecture égyptienne était resté enraciné dans le goût des artistes juifs. Enfin, monuments et textes sacrés sont également d'accord pour nous démontrer que l'ornementation judaïque proprement dite était une ornementation purement végétale, et que ce n'était que dans de très-rares exceptions, blâmées de la nation entière, que des figures d'animaux étaient admises par ordre du souverain, dans le temple et dans le palais ».

Les dernières pages si remarquables de M. de Saulcy forment par elles-mêmes la conviction. Toutefois elles trouveront une puissante confirmation dans un travail spécial que nous placerons à la fin de cet ouvrage et où nous prouverons que l'Asie, sur les bords de l'Euphrate, a été le premier foyer de toute civilisation dans la haute antiquité. Nous démontrerons que les Grecs sont bien moins inventeurs qu'on ne l'a cru. Leur gloire est assez belle encore pour avoir su si habilement perfectionner.

XIII. — Importante étude de M. de Saulcy sur les tombeaux des rois de Juda.

Nous empruntons encore à M. de Saulcy la description des tombeaux des rois. Il nous aidera puissamment à reconstruire l'histoire de David et de Salomon par les monuments. (V. *Art judaïque*, p. 232.)

« Les seuls monuments de l'époque des rois de Juda qu'il nous soit encore possible d'étudier, parce qu'ils sont debout, sont tous des tombeaux; nous devons donc les passer en revue, et nous pouvons affirmer à l'avance que leur examen nous révélera une ample série de faits nouveaux, bons à enregistrer dans l'histoire de l'art judaïque.

« De tous les monuments de cette classe, le plus important par sa beauté, comme le plus vénérable par son origine, est sans contredit celui qui est connu de tout le monde à Jérusalem sous le nom de *Qbour-el-Molouk* (tombeau des rois), et qu'une étude sérieuse de tous les documents qui le concernent m'a forcé de reconnaître pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire pour le caveau sépulcral dans lequel furent inhumés les rois de la dynastie de David, à commencer par le saint roi lui-même.

« L'énonciation de ce fait a soulevé de telles tempêtes de négations, si ce n'est pis, qu'il ne sera pas hors de propos, je crois, de donner une fois de plus les preuves morales et matérielles qui ont invinciblement établi un fait que la science routinière a vainement cherché à réfuter. Il s'agit d'ailleurs d'un monument d'une telle importance historique et religieuse, que je ne saurais hésiter à présenter ici la démonstration de mon opinion, sans toutefois entrer dans tous les détails de cette démonstration, que j'ai dû développer ailleurs de la manière la plus complète.

« Sans plus ample préambule j'entre en matière.

« Lorsque, sorti de Jérusalem par la porte de Damas, on chemine sur la route de Naplouse, on rencontre à environ cinq cents mètres des murailles, un monument funèbre de la plus grande magnificence et auquel une tradition constante attribue le nom de *tombeau des rois* (Qbour-es-Selathin ou Qbour-el-Molouk); Juifs, musulmans et chrétiens sont unanimes pour appliquer ce nom au monument en question. Je vais démontrer que c'est bien celui dans lequel ont reposé les rois de Juda depuis David. Avant tout, décrivons-le de la manière la plus précise.

« Un plan incliné vers l'est et placé entre deux murailles de rochers, aboutit à une paroi verticale dans laquelle est placé un soupirail grossièrement taillé, et donnant jour sur une sorte de citerne où il n'est pas possible de pénétrer par cette issue, et dont toute autre entrée est aujourd'hui perdue. Que peut être cette cave? Je l'ignore; mais je m'en console un peu, en pensant que tout le monde l'ignore comme moi.

« Dans la muraille de gauche, vers le fond de cette espèce de cour, qui n'est probablement que la cage d'un vaste escalier taillé dans le roc, est percée une porte en plein ceintre, ornée à l'extérieur d'un simple filet creux. Cette porte est aujourd'hui enterrée jusqu'à la naissance du cintre, de sorte qu'on ne peut la franchir qu'avec quelque difficulté. Elle débouche dans une vaste cour carrée, à parois verticales, taillées dans le roc vif. Un

tremblement de terre a détaché une épaisseur assez notable de la muraille et de la porte, de sorte qu'il n'est plus possible aujourd'hui de savoir si elle était plus ornée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le sol de la grande cour est rendu inégal par une énorme accumulation de décombres, surtout vers la muraille ouest, où ces décombres forment une élévation de quelques décimètres. Dans cette muraille de l'ouest est pratiquée, avec un art très-remarquable, un large vestibule qui était autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même, et par deux piliers latéraux faisant corps avec la muraille de rocher. Les deux colonnes ont été brisées à une époque indéterminée, et il n'en reste d'autre trace que la partie supérieure du chapiteau de droite, encore appendue au plafond au-dessus du vestibule ; et sur la place même du rocher court une frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de cette frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise et type habituel des monnaies hébraïques frappées par les princes asmonéens. A droite et à gauche de cette grappe, sont placées symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois.

« Au-dessous règne une riche guirlande de feuillages et de fruits, retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. La portion de gauche de cette guirlande a été beaucoup plus maltraitée par le temps que la portion de droite. Au-dessus de la ligne des triglyphes, commence une corniche formée de moulures élégantes malheureusement très-endommagées, et elles vont jusque sous le niveau du sol de la campagne environnante. Une large fissure, qui scinde obliquement l'architrave et le linteau du vestibule, démontre qu'un tremblement de terre a mutilé le monument et brisé les deux colonnes qui l'ornaient primitivement. Une fois descendu sur le sol du vestibule, on aperçoit au fond de la paroi de gauche une petite porte fort basse et qu'on ne peut franchir qu'en rampant. C'est l'entrée des caveaux. Cette entrée aujourd'hui libre, était jadis cachée avec soin ; on en jugera par la description de l'appareil compliqué qui était destiné à masquer cette porte. Un disque de pierre d'une grande épaisseur, roulant dans une rigole circulaire, venait s'appliquer exactement contre la porte ; et cette lourde pierre ne pouvait se mouvoir sur le plan incliné que lui offrait la rainure dans laquelle elle se trouvait engagée, qu'à l'aide de la pression d'un levier agissant de droite à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. Deux couloirs, taillés dans la masse du roc et recouverts par d'énormes dalles encastrées dans le sol qui recouvraient certainement aussi la porte, permettaient d'exercer cette double action. Le premier couloir courait entre la porte et un large puits aujourd'hui comblé en grande partie, qui restait béant au milieu du vestibule. Pour entrer dans ce monument, il fallait, après avoir échafaudé le puits, dégager la roche encastrée qui recouvrait le couloir ; puis après avoir enlevé de même la dalle qui couvrait la rainure et le disque, afin de permettre à celui-ci de se mouvoir latéralement, le solliciter à l'aide d'un levier dont le point d'appui se prenait sur un point de l'arête extrême du couloir.

« Le disque de pierre, forcé dès lors à se mouvoir en montant à gauche de la porte sur le plan incliné de la rainure circulaire, démasquait l'entrée. On calait fortement le disque, et le passage devenait praticable. Pour remettre le disque en place, il fallait pénétrer dans le second couloir, qui est entièrement creusé dans la masse, et recoupe le premier à angle droit presque contre l'orifice du puits. Ce couloir se dirigeait brusquement, par un retour d'équerre, vers la paroi du vestibule, et conduisait parallèlement au couloir direct, à un point où le levier pouvait être appliqué au côté gauche du disque, forçant celui-ci à descendre et à reprendre la place qu'il devait occuper, pour fermer l'entrée du monument.

« Tout cet appareil de clôture est aujourd'hui intact. Les deux dalles encastrées ont seules disparu ; et si le disque n'a pas conservé une position rigoureusement verticale, c'est par suite du peu de soin qu'on a mis à l'écarter et à le caler. Faisons remarquer d'abord combien ce système de clôture, compliqué de la présence dangereuse d'un puits large et profond, a d'analogie avec ce que présentent les monuments funéraires de l'antique Egypte.

« Passons maintenant au système de fermeture intérieure. Dans une large feuillure venait s'encastrer hermétiquement une porte massive de pierre à doubles gonds ménagés dans la masse, et qui probablement roulait de façon qu'il fût possible de la mettre aisément en mouvement de l'extérieur, tandis que la disposition des crapaudines devait, si la porte était abandonnée à elle-même, la faire aussitôt retomber par son propre poids dans la feuillure qu'elle remplissait, de façon que, pour l'homme enfermé derrière cette porte, il n'y avait plus aucun moyen de la forcer à se mouvoir. Chacune des chambres sépulcrales principales était munie d'une porte semblable.

« Examinons maintenant la disposition générale de l'édifice. La porte d'entrée franchie, on se trouve dans une salle carrée dont les côtés sont parallèles à ceux du vestibule, comme ceux des autres salles. Trois ouvertures se présentent alors : l'une percée à peu près au milieu de la face ouest, et les deux autres dans la face sud. Aucune tombe n'est pratiquée dans les parois de cette première salle. C'est donc une véritable antichambre. Trois petites niches triangulaires taillées avec soin dans les faces ouest, sud et est, ont été destinées à recevoir des lampes sépulcrales dont la trace est parfaitement reconnaissable.

« La porte de la paroi ouest donne accès dans une chambre plus petite que l'autre chambre, mais carrée aussi, et dont le centre est plus profond que le seuil, de façon à former une assez large banquette sur tout le pourtour de la salle ; cette même disposition se présente dans les deux autres chambres.

« Chacune des trois faces, autre que la face d'entrée, est percée de trois ouvertures en plein cintre dont les deux latérales n'ont que la moitié de la hauteur de la baie intermédiaire. Toutes trois sont munies d'une feuillure rectangulaire, de sorte qu'à première vue elles paraissent carrées ; les six ouvertures latérales de cette chambre donnent accès dans les tombes, et les trois centrales dans de petites chambres construites de la manière suivante :

à droite et à gauche, elles sont garnies de plans horizontaux ou couchettes surmontées d'une arcade en plein cintre; au fond est pratiquée une couchette semblable, mais taillée en voûte cintrée dans sa largeur. Il faut naturellement y porter le haut du corps pour juger de ses dimensions, qui sont masquées par le massif de la roche. Deux de ces petites chambres seulement (au nord et au sud) sont munies, au-dessus de chaque couchette, de niches à lampes semblables à celles de l'antichambre. Les six tombes sont de différentes formes, et construites en général sur le principe suivant :

« On pénètre d'abord dans une petite chambre, dont le sol porte, à partir du seuil, une large rainure, destinée vraisemblablement à recevoir une saillie réservée au-dessous de la cuve du sarcophage, afin de fixer celui-ci solidement. La tête du sarcophage mis en place masquait une ouverture donnant accès dans un réduit carré de dimensions beaucoup trop petites pour avoir jamais pu recevoir un corps. Ce réduit devait donc forcément rester caché, tant que la tombe qui le précédait n'aurait pas été violée. Une des tombes de cette chambre n'a pas de rainure sur le sol; une autre n'a pas de réduit, et enfin une troisième présente un réduit percé sur sa face gauche au lieu de l'être au chevet.

« Au-dessous de la couchette du fond de la chambrette nord, est percée une petite ouverture assez difficile à franchir, et qui conduit, par un plan incliné, à une chambre inférieure portant sur sa face ouest une couchette surmontée par un cintre, et sur sa face nord deux étagères juxtaposées comme les marches d'un escalier. Ces étagères n'ont pu recevoir de cercueil, vu leurs dimensions, et la couchette du fond qui est parallèle à la façade du monument a pu seule servir d'emplacement à un sarcophage. Comme cette petite salle est taillée précisément dans l'axe du vestibule, il n'est pas permis de douter qu'elle n'ait eu une importance particulière, et que tout le monument ne lui ait été en quelque sorte subordonné. C'est dans cette chambre d'honneur que gisait dédaigné le magnifique couvercle de sarcophage que j'ai rapporté, et qui se trouve aujourd'hui exposé au Louvre.

« Passons à la description des autres salles.

« La porte de droite, percée dans la face sud de l'antichambre, débouche un peu obliquement dans une salle carrée de même dimension que la précédente, tandis qu'une seule ouverture percée à droite de la porte d'entrée conduit par un escalier de six marches, suivi d'un palier incliné, à une autre chambre basse munie sur trois faces d'une banquette surmontée par un arceau en plein cintre; un couvercle de sarcophage seulement se trouvait encore dans ce caveau, au moment où je l'ai visité. Parmi les six tombes qui débouchent dans la chambre supérieure, trois n'ont pas de réduit, une n'a jamais été qu'ébauchée, et deux sont complètes. Quant à la face est, l'architecte qui a réglé l'ordonnance du monument savait qu'elle était trop rapprochée de la face ouest de la chambre suivante, pour que l'épaisseur intermédiaire pût recevoir des tombes; aussi ces parois sont-elles restées intactes.

« La porte de gauche de la face sud de l'antichambre conduit dans la dernière salle. Celle-là ne contient que six tombes, trois sur la face sud et trois sur la face est : deux seulement ont été occupées, les quatre autres sont

restées à l'état d'ébauche. Des deux tombes occupées, l'une n'a pas de réduit et l'autre en présente un au flanc droit. Dans ces caves il règne constamment en hiver une chaleur étouffante, et de toutes les parois et des plafonds suinte sans cesse une pluie abondante qui fait un vrai bassin de l'intérieur de chaque salle. Celles-ci sont en outre encombrées de fragments énormes de leurs portes de pierre, des dalles qui fermaient les tombes, et de ces tombes elles-mêmes. On conçoit facilement qu'il faille une certaine dose de curiosité et de persévérance pour s'enterrer pendant de longues heures dans ce caveau funèbre, afin d'en prendre, ainsi que je l'ai fait, un plan dont l'exactitude ne laisse plus rien à désirer, du moins je l'espère ».

Tout à l'heure le lecteur verra les belles conclusions que M. de Saulcy saura tirer de ces minutieuses descriptions. Son temps ne sera pas perdu, et tout ceci va bien au but de notre plan. Continuons d'écouter le savant voyageur.

« Maintenant que j'ai décrit avec des détails très-suffisants le monument sépulcral qui a porté de tout temps le nom de tombeau des rois, je dois tenir la promesse que j'ai faite et démontrer que c'est bien des rois de Juda qu'il s'agit.

« Etablissons donc la série des monuments funéraires royaux que l'on pourrait être tenté de rechercher aux Qbour-el-Molouk, en faisant abstraction de celui des rois de Juda. Nous n'avons à choisir qu'entre le tombeau des rois asmonéens, celui d'Alexandre Jannée, celui d'Hérode, et enfin celui d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates. Or, si nous démontrons que les Qbour-el-Molouk ne peuvent être ni l'un ni l'autre de ces édifices funéraires, force sera de revenir aux rois de Juda, à la condition, bien entendu, de démontrer, de plus, que rien, absolument rien, ne s'oppose à cette attribution, tandis que tout, au contraire, concourt à prouver qu'elle est merveilleusement juste.

« Procédons par ordre et occupons-nous d'abord des rois asmonéens. Les premiers de ces princes, c'est-à-dire Simon fils d'Asmonœus, Jean fils de Simon, Matathias fils de Jean, et Jean, Judas, Eléazar et Jonathas fils de Matathias, furent enterrés par les soins de leur frère Simon, à Modim. (*Ant. Jud.*, XIII, VI, 7.)

« Modim est à quatre lieues de Jérusalem, et le village qui s'est élevé sur ses ruines porte actuellement le nom de Souba. Mon ami, M. Aug. Salzmann, artiste plein de talent et de zèle, m'écrivait à la date du 7 mars 1854 qu'il venait de pénétrer dans le tombeau des Machabées à Ouba. Les Qbour-el-Molouk n'ont donc rien de commun avec les premiers Asmonéens. Nous ne savons pas où Simon, Jean Hyrcan, Aristobule et Antigone son frère, ont été enterrés. Le tombeau d'Alexandre Jannée est désigné par Josèphe (*Bell. jud.*, V, VII, 3) dans un passage qui en fixe la position en face des murailles mêmes de la ville, près de la porte moderne de Damas. Aristobule, fils d'Alexandre, fut enterré dans les sépulcres royaux. (Jos., *Ant. jud.*, XIV, VIII, 4, et *Bell. jud.*, I, 12). Il est donc à peu près certain qu'un même sépulcre reçut les corps de ces derniers princes asmonéens; or, le tombeau d'Alexandre ne pouvant être que la magnifique excavation funéraire qui porte aujourd'hui le nom de grotte de Jérémie, la dynastie entière des

Asmonéens est mise hors de cause, et on ne peut revendiquer pour elle les Qbour-el-Molouk. Passons aux Hérodes.

« Josèphe (*Ant. jud.*, XVI, VIII, 3, et *Bell. jud.*, I, XXXIII, 9) nous apprend qu'Hérode le Grand fut enterré en grande pompe à Hérodium, c'est-à-dire à plus de deux lieues de Jérusalem. Josèphe mentionne encore, dans un texte fort explicite, un monument d'Hérode qui devait être auprès de l'étang de Mamillah. (*Bell. jud.*, V, XII, 2). Les restes de ce sépulcre, d'exécution assez médiocre, se retrouvent en effet au point désigné de ce caveau funéraire, et ils s'y voient encore ; mais ils sont recouverts par des masses de décombres qui ne peuvent provenir que d'un monument très-important, tel que devait être le tombeau d'un prince de la dynastie hérodienne. Là donc sont placés les tombeaux des princes de cette dynastie, et nullement au point où sont les Qbour-el-Molouk.

« Reste enfin le tombeau d'Hélène et d'Izates son fils. Il est question cinq fois de ce monument dans les auteurs anciens. D'abord Josèphe le place à trois stades des murailles de Jérusalem, c'est-à-dire à cinq cent quarante mètres de l'enceinte d'Agrippa. (*Ant. jud.*, IV, 3). Le même passage nous apprend que trois pyramides ornaient ce double sépulcre. Un second passage (*Bell. jud.*, XI, 2), place ce même tombeau près de la tour Psephina, dont la base a été retrouvée par le docteur Schultz, fort loin des Qbour-el-Molouk et dans une tout autre direction.

« Le troisième passage (*Bell. jud.*, IV, 2) est infiniment précieux en ce qu'il nous apprend que la muraille d'Agrippa, à partir de la tour Hippicos (tour de David actuelle), s'inclinait vers le nord jusqu'à la tour Psephina ; et que de là, dirigée en face du monument d'Hélène et de son fils Izates, elle s'étendait longuement en passant par les caves royales. Donc le mur d'Agrippa, parvenu au nord de Jérusalem, laissait bien loin à l'ouest la tour Psephina et le tombeau d'Hélène, qui était en face de cette tour.

« Le quatrième passage, tiré de Pausanias, fait une description merveilleuse et inadmissible de ce tombeau ; nous n'en tiendrons pas compte puisqu'il ne nous apprend rien.

« Enfin le cinquième passage, tiré de saint Jérôme, nous apprend que sainte Paule, venant du côté de Jaffa, entra à Jérusalem en passant à côté du tombeau d'Hélène, qu'elle vit sur la gauche de la route.

« Tous ces détails précis conduisent l'explorateur directement au point où Schultz a placé le tombeau d'Hélène, et où j'ai trouvé les bases de trois pyramides : Hélène reine d'Adiabène et Izates n'ont donc aucune prétention à élever sur la possession des Qbour-el-Molouk. Concluons sur ce premier point : le monument sépulcral en question est certainement royal et de tous les monarques dont on pourrait être tenté d'y chercher la sépulture, il n'y a que la dynastie des rois de Juda qui ne soit pas écartée par le plus simple examen.

« Le terrain est donc déblayé devant nous, et nous savons déjà ce que ne peuvent pas être les Qbour-el-Molouk ; mais cela ne suffit pas, et je vais maintenant montrer ce qu'ils peuvent être et ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire je vais chercher à prouver que là ont reposé David, Salomon et les rois de leur dynastie.

« Commençons par donner la liste des rois de Juda, et, s'il y a lieu, des personnages importants qui ont été inhumés dans les catacombes royales. Pour rédiger cette liste, les textes sacrés nous viendront en aide, en nous fournissant des données certaines, et nous ferons précéder d'un astérisque les noms de tous les rois qui n'ont point reçu la sépulture dans le caveau dynastique, au dire de la Bible.

David.
Salomon.
Roboam.
Abias.
Asa.
Josaphat.
* Joram.
Okhosias.
* Athalie.
Joad le grand prêtre.
Joas.
Amasias.
* Ozias, le roi lépreux.
Joatham.
* Achaz.
Ezéchias.
* Manassès.
* Ammon.
Josias.
* Joakhas.
* Joakim.
* Joakin.
* Sédékias.

« De cette liste comparée aux textes bibliques, il résulte que onze rois seulement avec le grand prêtre Joad, ont été déposés dans le sépulcre des rois; que parmi les rois dont les corps n'ont pas été inhumés dans le caveau royal, trois, à savoir Joram, Joas et Ozias, avaient dû s'y faire préparer de leur vivant des tombes qui sont restées vides, et enfin que neuf rois n'ont pu y être enterrés.

« Quinze personnages ont fait préparer leurs tombeaux dans les caves royales, et trois d'entre eux n'y ont pas été déposés. Aux Qbour-el-Molouk, quinze tombes ont été préparées pour recevoir des sarcophages: première coïncidence bien étrange, si elle n'est que l'effet du hasard. Cinq tombes seulement sont restées à l'état d'ébauche; et comme toutes les places disponibles, vu l'étendue des chambres sépulcrales, ont été employées soit à l'état complet, soit à l'état d'ébauche, il en faut conclure, s'il y a identité entre les Qbour-el-Molouk et les caveaux des rois de Juda, que les deux derniers, Joakin et Sédékias, n'y ont pas choisi de place pour eux-mêmes. Il est bien entendu qu'Athalie ne doit pas entrer en ligne de compte, et qu'il n'est pas possible de songer à elle, si l'on cherche à fixer l'ordre d'inhumation des rois dans les Qbour-el-Molouk. Ce n'est pas la femme qui avait tenté d'anéantir la race de David, qui aurait tenu à se faire enterrer côte à côte avec les princes de cette race.

« Voyons donc quel a été l'ordre naturel des inhumations dans le caveau royal.

« A David revient la place d'honneur; et celle-ci ne peut être que dans le caveau isolé, creusé dans l'axe même du vestibule, et auquel tout le monument est subordonné. A David donc reviennent de plein droit ce caveau et le sarcophage qu'il contenait [1]. Nous avons constaté que deux éta-

[1] Voir planche no 10, figure B.

gères se voient dans ce caveau. Tout à l'heure nous dirons à quoi elles ont dû servir.

« Dans les six tombes de la première chambre la plus rapprochée du corps de David, ont été enterrés Salomon, Roboam, Abias, Asa et Josaphat. La tombe de Joram a été préparée, mais elle n'a pas reçu le corps de ce roi. C'est peut-être celle qui ne représente pas de réduit.

« Dans la seconde chambre se trouvent six tombes complètes ou simplement ébauchées, plus l'entrée du second caveau inférieur, où j'ai vu encore un couvercle de sarcophage orné de rosaces. Nous devons donc y trouver les places d'Okhosias, de Joad, de Joas, d'Amasias, d'Ozias et de Joatham. En commençant par la face du fond et par la tombe du milieu nous avons celle d'Okhosias; à la droite de celle-ci est la tombe sans réduit de Joad. La tombe complète de gauche est celle de Joas, qui a dû être construite en entier, et néanmoins est restée vide.

« Prenant ensuite les trois tombes du côté gauche, celle du milieu qui a été occupée revient à Amasias, et celle qui est placée au-dessus et qui n'est qu'ébauchée revient à Ozias, le roi lépreux, et par conséquent elle est restée vide; enfin la tombe inférieure, qui a été occupée, est de Joatham.

« Passons maintenant à la troisième chambre, en nous réservant de parler du second caveau inférieur. Nous avons ici six nouvelles tombes. Sur le côté gauche, celle du milieu a été achevée; c'est celle d'Achaz qui a été préparée, mais n'a pas servi. Aux deux côtés de la tombe d'Achaz sont deux tombes ébauchées. Or, Ezéchias devrait, ce semble, occuper une de ces deux tombes. Heureusement la Bible nous vient ici en aide et nous apprend que ce roi fut enterré somptueusement dans une chambre à part et plus profonde, du tombeau des rois. C'est donc à lui que revient le second caveau inférieur et le couvercle du sarcophage à rosaces.

« Que deviennent dès lors les deux tombes ébauchées de ce côté? Les places abandonnées de Manassès et d'Ammon, qui se firent enterrer dans le jardin d'Oza.

« Après ces deux rois vient Josias, qui reposa dans le sépulcre royal, et la tombe qui se présente immédiatement après est complète. Après Josias viennent Joakas, Joakhim, Joakin, Sédékias, dont les malheurs sont bien connus, et par lesquels finit le royaume de Juda. Il est donc tout naturel qu'après la tombe de Josias il n'y ait plus aux Qbour-el-Molouk que des tombes ébauchées.

« Je le demande maintenant, est-il possible que le hasard seul ait présidé à l'enchevêtrement des tombes achevées et inachevées des Qbour-el-Molouk, lorsque cet enchevêtrement s'explique de lui-même, aussitôt que la vraie attribution de ce monument illustre est trouvée?

« J'ai dit tout à l'heure que je rappellerais l'usage des étagères et des réduits placés à côté des tombes des Qbour-el-Molouk. C'est ce que je vais faire. Josèphe nous apprend que les rois de Juda étaient enterrés avec des trésors. Ainsi (*Ant. jud.*, VII, XV, 3 et 4) il nous raconte que Jean Hyrcan et Hérode le Grand violèrent, pour le dépouiller, le sépulcre de David, et qu'ils en tirèrent des sommes énormes. Il ajoute que deux des doryphores d'Hé-

rode ayant perdu la vie dans cette expédition nocture, le monarque fut saisi d'une telle terreur, qu'il fit élever à la porte du sépulcre un monument expiatoire en pierre blanche, et dont la construction coûta des sommes considérables.

« Concluons de la teneur de ces pages que Josèphe connaissait parfaitement et le monument expiatoire d'Hérode et la porte du tombeau des rois. Comme, de plus, cet historien affirme qu'Hérode prit les plus grandes précautions pour qu'on ne sût pas dans la ville qu'il allait faire une visite aux sépulcres royaux, ceux-ci étaient hors de la ville. Un autre fait le prouve encore bien mieux, et le voici : Hyrcan ne songea à dépouiller le tombeau de David que pour se débarrasser, à force d'argent, d'Antiochus Evergète qui tenait Jérusalem étroitement bloquée. Un traité fut conclu, mais Hyrcan ne put donner les cinq cents talents promis à l'assiégeant; il lui en remit trois cents en à-compte; le blocus fut levé et les abords de la ville dégagés. Hyrcan put entrer dans le tombeau de David et en extraire une somme énorme, dont une partie servit à parfaire la rançon promise. De là il résulte irrésistiblement, à mon avis, que le tombeau de David était hors de la ville.

« Concluons de plus que, puisque Josèphe connaissait forcément le monument expiatoire élevé par Hérode à la porte même du caveau funéraire des rois de Juda, ce qu'il appelle les caves royales ne peut être autre chose que ce caveau lui-même.

« Revenons aux réduits qui accompagnent les tombes des Qbour-el-Molouk. Ces réduits ne se voient que dans ce seul monument de la vaste nécropole de Jérusalem, et leur présence serait inexplicable, s'il n'était clair qu'ils ont servi à enfermer des objets précieux. Dès lors cette présence est une preuve de plus en faveur de l'opinion qui veut chercher là le sépulcre des rois de Juda. Je le répète, les rois étaient enterrés avec des trésors qu'il fallait bien mettre quelque part auprès d'eux : voici leur place toute trouvée. S'il s'agissait d'un usage général et applicable aux simples particuliers, d'autres tombeaux de la nécropole de Jérusalem présenteraient cette particularité, et je défie d'en montrer un seul exemple hors des Qbour-el-Molouk.

« Mais, me dira-t-on, pourquoi des tombes achevées avec ce réduit et d'autres ne le présentent pas? Pourquoi? pour prouver encore mieux que ces tombeaux sont ceux des rois de Juda. Ouvrons la Bible et Josèphe, et nous verrons que, sans exception, les rois dont le règne a été prospère, ont un réduit à leur tombe; et que, par compensation, tous les rois dont le règne a été malheureux et qui n'ont pu laisser de trésor à enterrer avec eux, ont une tombe sans réduit.

« Maintenant que j'ai suffisamment établi directement la légitimité de l'attribution des Qbour-el-Molouk aux rois de Juda, je vais compléter ma démonstration en répondant aux objections que l'on peut élever (et l'on ne s'est pas privé du plaisir de le faire) contre l'opinion que je soutiens. Les voici :

« 1° Le tombeau de David et de sa dynastie était sur le mont Sion, et il y est encore en grande vénération parmi les musulmans.

« 2° Les ornements architectoniques des Qbour-el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque.

« 3° Le livre de Néhémie semble placer le tombeau de David sur le mont Sion.

« 4° Enfin, ce saint tombeau a été ouvert par hasard, il y a quelques siècles, suivant le récit de Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par l'ordre du rabbin de Jérusalem.

« Examinons ces objections l'une après l'autre.

« Voici pourquoi l'on a cru que les tombeaux des rois de Juda étaient sur le mont Sion : on lit dans les Chroniques (xi, 5 et 7) : « — David prit la forteresse de Sion, qui est la ville de David. David demeura dans la forteresse ; c'est pourquoi on l'appela la ville de David ». Dès lors, pour les commentateurs, toutes les fois que dans l'Ecriture sacrée le mot *ville de David* s'est présenté, il a signifié exclusivement la forteresse du mont Sion. Le savant Cahen toutefois ne s'y est pas trompé, et dans la note au verset 10 du chapitre ii du Ier livre des Rois, il dit : « — David fut enterré à Jérusa-« lem appelée *ville de David*, parce que c'était le siége de sa cour et le ber-« ceau de sa dynastie ».

« Les mêmes Chroniques (II, xxi, 20) disent que le roi Joram fut enterré dans la ville de David, mais non dans la sépulture des rois. Dès lors, s'il s'agissait de la forteresse de Sion, il y aurait eu au moins deux grottes sépulcrales dans l'intérieur de cette forteresse.

« Nous y lisons encore (II, xxxii, 5) : — Et il (Ezéchias) fortifia Méloua (Millo), qui est la cité de David ». Or, Méloua, c'est incontestablement la vallée du Tyropœon ; cette vallée s'appelait donc aussi la ville de David ?

« Enfin, nous lisons encore (Ch., II, xxxiii, 14) : « Après cela, il (Ma-« nassès) bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, « dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à « Ophel, etc. » Certainement ce qui est désigné ici par *cité de David* n'est pas la forteresse placée au sommet du mont Sion.

« Voilà pour l'argument de la prétendue précision exclusive du terme *Cité de David*. La cité de David, c'était Jérusalem et pas autre chose, comme Rome était la cité de Romulus, Ninive celle Ninus, Alexandrie celle d'Alexandre ; donc, dire d'un roi qu'il était enterré dans la cité de David, c'était dire qu'il était enterré à Jérusalem, comme les morts inhumés au Père-Lachaise, à Montmartre ou au Mont-Parnasse, sont enterrés à Paris.

« Il y a plus : la loi judaïque s'opposait invinciblement à ce que des tombes, fussent-elles celles des rois, existassent dans l'enceinte d'un lieu habité. Josèphe nous en donne la preuve la plus curieuse, à propos de la fondation de Tibériade (*Ant. jud.*, XVIII, ii, 3). Quiconque était un instant en contact avec un tombeau était entaché d'une impureté de sept jours. Salomon, laissant le tombeau de son père dans la forteresse qu'il habitait, eût été dès lors impur à perpétuité. Il n'est donc pas admissible que Salomon ait permis, sinon ordonné, une pareille infraction à la loi mosaïque.

« Le tombeau de David, dit-on, est bien réellement à la mosquée de Naby-Daoud, près la porte de Sion. Mais cette mosquée, c'est l'église chrétienne bâtie sur l'emplacement de la maison où eut lieu la sainte Cène; c'est dans le caveau même où les musulmans ont placé leur tombeau postiche de David, que fut apprêté l'agneau pascal. Enfin le docte Quaresmius constate que les religieux qui desservaient cette sainte église, avant qu'elle ne fût transformée en mosquée, n'avaient jamais eu la moindre idée qu'elle renfermât quoi que ce fût, qui, de près ou de loin, pût être pris pour le caveau sépulcral des rois de Juda. Les musulmans ont un beau matin imaginé de mettre à Naby-Daoub le tombeau de David, comme ils ont placé le tombeau de Moïse à Naby-Mousa, sur la rive droite du Jourdain. L'un vaut l'autre.

« J'ai plus haut complété la réfutation de cette première objection en citant les textes tirés de Josèphe, et qui prouvent que le tombeau de David était hors de l'enceinte de Jérusalem.

« Passons à la seconde objection. — La frise du vestibule est ornée de triglyphes et de patères, et la corniche qui la recouvre a l'élégance des moulures grecques. Cela est vrai, mais en résulte-t-il forcément que ces sculptures sont copiées des monuments grecs? Pas le moins du monde. J'ai déjà dit que l'ordre ionique était asiatique, et que la Bible, en mentionnant des colonnes qu'elle appelle *béliers*, et cela dès l'époque de Salomon, démontre implicitement l'emploi des chapiteaux à volutes. Ceux-ci d'ailleurs étaient antérieurs à la destruction de Ninive, arrivée en 625 avant Jésus-Christ.

« L'ordre dorique se retrouve dans les monuments égyptiens de la douzième dynastie, treize siècles environ avant l'ère chrétienne. Donc les Grecs n'ont aucun droit à l'invention de ces ordres. Que voyons-nous d'ailleurs au tombeau des rois? L'ornementation végétale, qui est exclusivement judaïque et dont les monuments élevés par Salomon étaient couverts. L'argument tiré de l'apparence moderne des détails architectoniques n'a donc aucune espèce de valeur.

« Passons à la troisième objection. — Elle serait beaucoup plus sérieuse, si Néhémie avait écrit un livre d'une interprétation facile. Après avoir parlé de l'étang de Siloë, près des jardins du roi, et des rampes qui descendent de la cité de David, il mentionne immédiatement après *les tombeaux de David*, l'étang d'Asouïah et la maison des héros.

« Quelque obscur que soit ce texte, quant aux noms de lieux qu'il contient, il paraît bien mettre *les tombeaux de David* sur le mont Sion. A cela je répondrai d'abord que l'indication des *tombeaux de David* (expression assez étrange) est peut-être venue avec une glose marginale introduite maladroitement dans le texte primitif. J'ai fait tous les efforts imaginables pour comprendre la topographie du livre de Néhémie, et je n'ai pu en venir à bout; mais je me console de cette déconvenue, en pensant que le savant Robinson, l'auteur du meilleur livre que je connaisse sur la Judée, n'a pas été plus heureux que moi, et qu'il en convient tout aussi franchement que je le fais moi-même.

« Quant à la quatrième objection, tirée du récit de Benjamin de Tudèle,

elle ne vaut pas la peine d'être discutée ; ce récit devant de plein droit être relégué parmi les fables les plus ridicules : je me bornerai donc à l'analyser, bien qu'il se réfute tout seul. Le voici : — deux terrassiers, qui déblayaient une partie de l'enceinte de Sion, découvrirent par hasard l'entrée du tombeau de David. Ils y entrèrent et virent des chambres lambrissées d'or et d'argent ; sur une table était le sceptre et la couronne de David. Arrivés à ce point, ils s'évanouirent, pour ne recouvrer leurs sens que longtemps après. Ils allèrent donc prévenir le rabbin, qui donna l'ordre de refermer l'édifice sacré.

« En résumé, aucune objection sérieuse ne subsiste, et je crois avoir le droit de dire que les tombeaux des rois de Juda étaient bien renfermés dans la cave sépulcrale qui porte aujourd'hui le nom de Qbour-el-Molouk. Jamais, jusqu'à une époque assez récente, l'entrée des tombeaux de la dynastie de David n'a été inconnue à Jérusalem, ainsi qu'on semble le croire. Ce n'est qu'au moyen âge que la tradition vraie s'est à moitié perdue et que, tandis que le monument authentique conservait son noble nom, on lui a substitué un tombeau fantastique situé sur le mont Sion, dans l'intérieur de la citadelle, c'est-à-dire en un point où il n'y eut jamais de tombeau, tant que la loi mosaïque fut respectée.

« Ainsi Josèphe nous parle *de visu* du monument expiatoire construit par l'ordre d'Hérode à la porte du tombeau de David. Saint Pierre (*Actes des Apôtres*, II, 29) parle du tombeau de David comme d'un monument bien connu de tous les habitants de Jérusalem. Dion Cassius mentionne le présage terrible qu'apporta aux Juifs l'écroulement du tombeau de Salomon (*Hist. Rom.*, l. LXIX, chap. 14) ; et cet écroulement, dû à un tremblement de terre, nous en voyons les traces à la porte d'entrée dans la cour, et au vestibule. Enfin, dans sa lettre à sainte Paule pour l'engager à venir en Judée (*Lettre* XLIV, écrite entre 388 et 400), saint Jérôme lui dit qu'ils iront prier ensemble dans le tombeau de David. Et pourtant, dès 333, le pèlerin de Bordeaux cite les tombeaux de David et de Salomon non loin de Bethléem, et par conséquent, dans tous les cas, ailleurs qu'au mont Sion. Il résulte de là qu'au IVe siècle l'incertitude existait déjà, et que la chaîne de la tradition était interrompue. Saint Jérôme parvint probablement à la renouer, et je ne doute pas que les *Qbour-el-Molouk* n'aient été pour lui, comme pour moi, le sépulcre de David et des rois de sa descendance.

« Maintenant le lecteur peut juger en connaissance de cause et décider, par l'examen de ce résumé du mémoire que j'ai publié sur les tombeaux des rois, si j'ai trop légèrement avancé une théorie *inadmissible*, ainsi que veulent bien le dire certaines personnes qui aiment mieux nier ce que disent les autres, que de se convaincre en étudiant leurs dires.

« A présent que nous avons décrit le caveau funèbre, nous pouvons parler en détail des sarcophages qu'il contenait, ou du moins de ceux que le temps et la barbarie humaine ont à peu près respecté.

« Les cuves de ces sarcophages ont été mises en pièces, et je n'en ai pu retrouver que des fragments insignifiants. C'étaient de grandes caisses rectangulaires, ornées seulement d'une petite corniche se raccordant avec le

couvercle. Cette corniche, qui n'a qu'une très-petite saillie, est composée d'une simple doucine surmontée d'une plate-bande.

« Les couvercles de ces sarcophages étaient tous de même forme, mais plus ou moins ornés, autant que nous en pouvons juger par les trois seuls que j'ai rencontrés dans les Qbour-el-Molouk. Je vais les décrire successivement. Tous ont la forme d'un demi-cylindre, ce qui à Jérusalem leur avait valu le nom de tronçons de colonne. Le plus simple des trois présente sa surface convexe extérieurement encadrée dans une moulure formée d'une doucine et d'une plate-bande. Aux deux extrémités, des plans perpendiculaires à l'axe du couvercle déterminent des faces semi-circulaires, qui offrent sur leur pourtour la même moulure qui entoure la surface convexe. Ce couvercle de sarcophage était cassé en deux morceaux, dont l'un n'a pu être enlevé par moi, et est resté aux Qbour-el-Molouk, dans la première salle servant d'antichambre; l'autre est déposé au Louvre.

« Le second présente pour encadrement de sa surface convexe, une moulure assez compliquée et composée d'une doucine, suivie de deux listels, d'un congé et d'une plate-bande. Sa longueur totale est de 1 mètre 88 cent., et sa hauteur de 32 centim. Le long des côtés de ce couvercle sont ciselés de part et d'autre, trois belles rosaces de dessin différent. Sur les faces extrêmes, qui sont entourées de la même moulure, se voient d'un côté une rosace isolée, et de l'autre une petite rosace, à droite et à gauche de laquelle sont sculptés deux lis. La présence de ces deux rosaces est assez caractéristique ; il suffit d'avoir étudié d'un peu près les monuments assyriens, pour constater que l'ornementation ninivite consiste très-souvent dans l'emploi de rosaces semblables. Il y a donc un lien évident de plus entre l'art assyrien et celui qui a présidé à l'ornementation de ce précieux monument funéraire.

« Je regrette bien vivement de n'avoir pu enlever, pour le faire arriver en France, ce couvercle de sarcophage qui est resté gisant à la place où je l'ai trouvé, dans la deuxième chambre sépulcrale inférieure, c'est-à-dire dans le caveau du roi Ezéchias. Pour moi, l'origine de ce couvercle n'est pas douteuse, il a servi à clore le cercueil dans lequel ont été déposés les restes d'Ezéchias.

« Passons maintenant au troisième couvercle de sarcophage que j'ai eu le bonheur d'enlever et de déposer dans les galeries du Louvre. Il est fort difficile de se faire une idée de la richesse des ornements de ce précieux monument, quand on ne l'a pas sous les yeux; la description que je vais essayer d'en donner restera donc infailliblement au-dessous du mérite de la pierre elle-même. C'est, comme les deux couvercles décrits tout à l'heure, une sorte de tuile bombée, en calcaire compacte, d'un grain très-fin et par conséquent très-dur, dans lequel courent de petits filons de silex. Une moulure formée de deux plates bandes, enfermant une doucine, encadre toute la surface concave; au-dessus règne un second encadrement de rinceaux élégants, reproduisant sur les deux longs côtés les mêmes motifs, avec d'assez légères modifications. Ce sont des fleurs, des fruits et des feuilles, parmi lesquels on reconnaît des grappes de raisin, des lis, des grenades, des coloquintes, des amandes, des glands et des rosaces assez semblables à des

anémones épanouies. Deux grandes bandes rectangulaires encadrées dans une torsade se montrent à droite et à gauche ; dans chacune des bandes se voient deux cordons de triples feuilles d'olivier accompagnées de deux olives, répétées quatorze fois, tournées dans un sens, de l'extrémité vers le centre du monument, et quatorze fois en sens inverse ; c'est-à-dire que toutes les pointes de feuilles sont dirigées vers le centre. Dans chaque bande une rosace à quatre pétales marque ce centre. Entre ces deux bandes règne, d'un bout à l'autre du couvercle, un très-beau rinceau double, en entrelacs, qui part d'une triple palmette et qui offre en position symétrique un pampre, une grappe, une anémone, un triple lis, une triple pomme de cèdre, une triple grappe de raisin et un triple gland.

« Une seule des deux extrémités est assez bien conservée et fait connaître l'ornementation qui leur était appliquée. C'est une triple palme, des aisselles de laquelle s'élèvent deux lis, et aux côtés de laquelle sont placés deux anneaux, le tout inscrit dans la moulure qui encadre la grande surface convexe du couvercle.

« Rien n'est plus élégant que l'ensemble de ces ornements empruntés au règne végétal, et le développement de la surface extérieure de ce beau monument semble un charmant dessin de dentelle ; toutes ces figures en relief ont été enlevées à la rape, et l'on n'aperçoit pas de trace de l'emploi du ciseau, ni de celui du trépan. C'est donc bien un art peu avancé, quant aux moyens d'exécution, qui a été employé à la construction de ce curieux débris.

« Maintenant quels sont les ornements qu'il nous présente ? Des fleurs, des fruits, des feuillages. Quelle considération a fixé le choix des végétaux reproduits ? précisément celle qui a dicté le catalogue des végétaux mentionnés dans l'Ecriture Sainte comme ayant servi à la décoration du temple et du palais de Salomon. Nous avons vu les torsades ou câbles tordus servir à orner les murailles du temple ; nous les retrouvons ici servant d'encadrement aux guirlandes d'olivier, comme nous les avons vus décorer la surface du tombeau d'Absalon. Il y a plus, je n'hésite pas à regarder ce motif comme purement phénicien, et voici sur quoi je me fonde pour avancer ce fait. J'ai acquis à Beyrouth, et déposé au musée du Louvre, un large fragment de sarcophage phénicien en plomb provenant d'Aradus (île de Bouad), et qui présente l'ornementation suivante : deux torsades encadrent une guirlande de triples feuilles d'olivier, accompagnées de deux olives et absolument semblables à celles du sarcophage que je viens de décrire tout à l'heure ; mais cette fois la guirlande, au lieu d'être double, est simple. De petites colonnettes torses interceptent des encadrements carrés entre cette longue bande et une bande semblable dont la torsade supérieure existe seule encore. Dans le premier de ces encadrements, on voit un sphinx femelle ailé et diadémé que l'on retrouve sur quelques pierres gravées à légendes phéniciennes, de la plus haute époque. Au dessus, au dessous, à droite et à gauche du sphinx sont des pampres, et des quatre angles partent vers le centre quatre triples feuilles d'olivier sans olives. L'encadrement suivant, dont il ne reste malheureusement qu'une petite partie, offre aux angles des dauphins, entre lesquels se trouve un pampre semblable à ceux du cadre précédent.

« Sans aucune espèce de doute, ce fragment est antérieur à l'époque d'Alexandre ; il n'est pas possible de méconnaître l'analogie singulière qui existe entre ses ornements et celui du sarcophage de Jérusalem ; et puisque les uns sont certainement phéniciens, les autres doivent avoir la même origine.

« Si nous remarquons maintenant que la triple palme et les végétaux qui couvrent le sarcophage, se reproduisent identiquement dans la belle guirlande qui encadre le vestibule du tombeau des rois, nous serons conduits à regarder cette guirlande et le sarcophage comme contemporains. Si nous nous rappelons d'ailleurs que ce sarcophage occupait la véritable place d'honneur dans le monument, il n'y a pas deux conclusions à tirer de cette double considération. Il n'y en a qu'une et la voici : Les Qbour-el-Molouk, une fois regardés comme le caveau sépulcral des rois de Juda, le sarcophage aujourd'hui déposé au Louvre ne peut être que celui du chef de la dynastie, c'est-à-dire de David. On objectera tout ce qu'on voudra, mais toutes ces déductions s'enchaînent tellement, qu'une fois un seul des faits que j'ai établis admis sans contestation, tout le reste en découle forcément.

« Nous voici donc arrivés à un résultat bien imprévu sans doute, et qui n'en est pas moins certain, à mon avis du moins. C'est que dès l'époque de David et de Salomon, beaucoup des éléments de l'architecture grecque proprement dite étaient employés à Jérusalem, concurremment avec une ornementation purement hébraïque, et que nous ne retrouvons pas ailleurs.

« Continuons maintenant notre examen des monuments funéraires, aujourd'hui debout, et que nous devons attribuer à l'époque des rois de Juda, mais sans pouvoir leur assigner une date positive, comme nous l'avons fait pour le tombeau d'Absalon et pour celui de David et de sa dynastie.

« Nous nous occuperons d'abord du monument qui porte de nos jours le nom de *tombeau de Zacharie*, parmi les juifs et les chrétiens de Jérusalem, et celui de *tombeau de la femme de Pharaon*, parmi les musulmans. Nous allons voir une fois de plus se produire le mélange bizarre, et inexpliqué jusqu'ici, des éléments d'architecture grecque et égyptienne.

« Comme pour le tombeau d'Absalon, une masse de roc a été isolée par la construction d'une tour entaillée dans le pied du mont des Oliviers, et c'est cette masse qui a été ciselée et décorée comme il suit : la base du mausolée est inscrite dans un carré de 5 mètres 55 centimètres de côté ; chaque face présente deux colonnes ioniques et deux demi-colonnes placées dans les aisselles des deux pilastres d'antes.

« La face ouest, c'est-à-dire celle qui regarde la vallée, a seule été terminée avec soin, et les trois autres ne sont, pour ainsi dire, qu'à l'état d'ébauche plus ou moins avancée ; il est facile de reconnaître en beaucoup de points de la surface, et notamment dans les aisselles des colonnes et des antes, que le mausolée, ou tout au moins le dé inférieur, a été entièrement revêtu d'un crépi rouge très-lisse qui ne s'est conservé que dans les parties garanties des injures du temps et des hommes.

« Au-dessus des chapiteaux règne une architrave simple, surmontée d'une corniche égyptienne, semblable à celle du tombeau d'Absalon. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire équilatérale.

« Ce monument est évidemment enterré sur une partie très-notable de sa hauteur. Ce ne sont pas cette fois les pierres jetées par les Juifs, en signe de malédiction, qui se sont amoncelées contre la base du mausolée ; bien loin de là, ce monument est chez eux en grande vénération et c'est à qui se fera enterrer le plus près possible de sa base, sinon contre elle. Les pierres tumulaires hébraïques forment en quelque sorte un immense pavé qui garnit la base actuelle du monument, et celui-ci est en outre couvert d'inscriptions pieuses et de noms de visiteurs.

« Les chapiteaux sont d'un ionique très-pur et très-élégant. Au-dessous du chapiteau, le fût de la colonne est garni d'un cordon de cannelures amorcées, dont chacune peut exactement être comparée à une petite niche. Les chapiteaux d'antes sont formés de moulures simples, et au-dessous de ces chapiteaux court un cordon de patères, au nombre de quatre. Tous ces ornements ne se répètent pas sur les autres faces, qui non-seulement ne sont pas terminées, mais qui de plus présentent parfois de véritables défauts de symétrie.

« Nous avons rappelé que le pèlerin de Bordeaux, qui visita ce tombeau en 333, en parle avec admiration et lui donne le nom de sépulcre du prophète Isaïe. On voit que de 333 à nos jours la tradition a complétement changé, sans avoir rien gagné en certitude. Quel est en effet le Zacharie auquel on attribue actuellement ce mausolée ? Personne n'en sait rien ».

### XV. — Conclusion.

Il est glorieux pour M. de Saulcy d'avoir rendu cet important service à la science biblique. Voilà toute une histoire universelle des rois de Juda qui nous apparaît ; — nous avons toute une série de textes de ce divin livre qui trouvent leurs preuves matérielles de véracité dans les monuments funéraires.

Que le lecteur compare maintenant entre eux les témoignages divers reproduisant les faits du règne de David par les monuments profanes ; on reconnaîtra qu'un grand nombre d'historiens ont puisé aux sources les plus diverses, dans les archives de Tyr, dans celles de la nation juive, dans la tradition générale ; on verra les lieux rappelant le souvenir des actes fameux ou des malheurs du grand roi. Hébron et Jérusalem, dans leurs ruines actuelles, s'expriment comme la tradition et l'histoire. Enfin la nécropole des rois de Juda s'ouvre à nos regards, et nous révèle les précautions pieuses de David pour sa sépulture et celle de ses successeurs ; de telle sorte que les caveaux et leurs sépulcres nous indiquent l'ordre de succession des rois de Juda.

# CHAPITRE III

## RÈGNE DE SALOMON.

I. Honneurs rendus par Salomon à la mémoire de son père. — II. Témoignage d'Eupolème. — Lettres de Salomon. — III. Précieux fragments de Dion historien de Phénicie, de Ménandre, etc. — IV. Temple de Salomon. — V. Sacrifice solennel de Salomon. — Objets du culte fabriqués par l'ordre de Moïse, introduits dans le temple. — VI. Objets fabriqués par Salomon et retrouvés dans les dépouilles de Titus et de Vespasien. — VII. Salomon participe à l'idolâtrie de ses femmes étrangères. — VIII. Présent de Salomon au roi de Tyr. — De l'une des femmes de Salomon. — IX. Palmyre. — Villes et localités illustrées par Salomon. — X. Conduite de Salomon envers les Chananéens. — XI. Détails sur le luxe de Salomon. — XII. Visite de la reine de Saba. — XIII. Sagesse de Salomon.

### I. — Honneurs rendus par Salomon à la mémoire de son père.

Voici comment s'exprime Josèphe à ce sujet : « Salomon, fils de David, inhuma son père à Jérusalem, c'est-à-dire près de cette ville, magnifiquement ; et en outre de tous les autres honneurs qui étaient rendus d'habitude aux rois lors de leurs funérailles, il ensevelit avec lui des richesses considérables. On peut conjecturer quelle était l'énormité de ces richesses par ce que je vais raconter. Après un laps de temps de treize cents ans, le pontife Hyrcan, assiégé par Antiochus, surnommé Evergète, fils de Démétrius, voulut lui donner de l'argent pour qu'il levât le siége, et s'éloignât avec son armée; mais ne sachant comment parfaire la somme dont il avait besoin, il fit ouvrir une des chambres du tombeau de David, et en ayant emporté trois mille talents, il en donna une partie à Antiochus, et se délivra ainsi des assiégeants, comme je l'ai dit ailleurs. Plus tard, après un grand nombre d'années, le roi Hérode ayant pénétré dans une autre chambre, en tira de grandes richesses. Mais aucun d'eux ne parvint au sarcophage des rois, car ils étaient placés sous terre avec un art tel que rien ne paraissait aux yeux de ceux qui pénétraient dans le monument. Hérode, dit ailleurs le même historien (*Ant.* XVI, XII,) qui dépensait des sommes énormes à l'intérieur et à l'extérieur de son royaume, ayant entendu dire que Hyrcan, son prédécesseur, ayant ouvert le tombeau de David, en avait enlevé trois mille talents d'argent, et qu'il restait encore de grandes richesses dans le monument, richesses avec lesquelles il pourrait faire face à ses largesses, avait formé depuis longtemps le projet d'imiter cet exemple. Ayant donc fait ouvrir le sépulcre pendant la nuit, il y pénétra avec ses amis les plus fidèles, prenant de grandes précautions pour que la chose ne fût pas connue dans la ville ; il n'y trouva pas, comme Hyrcan, de l'argent monnayé, mais des ornements d'or et une grande quantité d'objets précieux, qu'il enleva sans rien laisser. En furetant avec soin, il voulut pénétrer plus avant, et chercher jusque dans les sarcophages où étaient déposés les corps de David et de Salomon ; mais il perdit deux de ses doryphores qui, dit-on, périrent par les flammes qui les frappèrent au moment où ils y pénétraient. Hérode, épouvanté, sortit pour

apaiser Dieu. Il fit élever à la porte du sépulcre un monument en pierre blanche, dont la construction coûta des sommes très-fortes ».

Examinons ce passage, dit M. de Saulcy. (*Dict. des Antiquités judaïques*, art. *Tombeaux*.)

David fut enterré magnifiquement dans la cité de David, dit le livre des Rois ; à Jérusalem, dit Josèphe... Ce qui est certain, c'est que son tombeau contenait de grandes richesses, puisqu'elles suffirent à rassasier la rapacité de deux rois profanateurs. Quant au fait que les sarcophages étaient si bien cachés qu'en pénétrant dans les caveaux on n'en voyait aucun, la chose est parfaitement exacte, si les Qbour-el-Molouk sont les tombeaux des rois, car il n'y en a pas un seul qui fût visible, grâce à l'art avec lequel toutes les entrées des sépulcres étaient closes par des portes de pierre.

### II. — Témoignage d'Eupolème. — Lettres de Salomon.

Les faits archéologiques fournis dans l'article précédent ont déjà indiqué la place qu'occupe le règne de Salomon. Nous réunissons ici les événements plus spéciaux de la vie de cet illustre roi des Hébreux.

Eupolème nous dit :

« David laissa la couronne à son fils Salomon, âgé de douze ans, en présence du grand prêtre Héli et des chefs de chacune des douze tribus. Il lui livra en même temps l'or et l'argent, le bronze et la pierre avec les bois de cyprès et de cèdre ; après quoi il mourut ». — Ici nous rappelons une remarque faite précédemment : Ce ne fut pas Héli, mais Sadoc, un de ses descendants, qui sacra Salomon ; si Eupolème avait été juif, il n'aurait pas commis une bévue si facile à éviter pour un homme de la nation.

« Une des premières occupations du règne de Salomon fut la construction du temple. Voici des lettres authentiques sur ce grand travail, échangées entre le roi de Jérusalem et les rois d'Egypte et de Tyr. Nous donnons d'abord le texte de ces pièces importantes, et leur authenticité sera ensuite solidement et facilement établie. Nous nous servons de la traduction de M. de St-Brisson. (Eusèbe, *Préparat. Evang.*, liv. IX, c. 32.)

« Salomon au roi d'Egypte Vaphrès, son ami par succession paternelle, salut.

« Sachez que par le secours de Dieu très-grand, j'ai hérité de la royauté de David, mon père, qui m'a ordonné de bâtir un temple à Dieu créateur du ciel et de la terre. Je vous écris en même temps pour vous prier de m'envoyer des gens de votre nation qui me seconderont jusqu'à l'accomplissement de cette œuvre, ainsi qu'elle m'a été commandée ».

Voici la réponse.

« Le roi Vaphrès au grand roi Salomon, salut.

« J'ai éprouvé une joie très-vive à la lecture de votre lettre, et j'ai considéré comme un jour fortuné pour moi et toute mon armée celui où vous avez reçu le pouvoir suprême des mains d'un prince vertueux et agréé par un aussi grand Dieu. Quant à ce que vous me mandez sur les

hommes pris parmi mes sujets, je vous en envoie quatre-vingt mille, et je vous fais connaître les populations auxquelles ils appartiennent : du nome de Solhroïte, dix mille; des nomes Mendésien et Sébénithe, chacun vingt mille; des nomes Bousirite, Siontopolitain, chacun dix mille. Ayez soin de pourvoir à leurs nécessités, et, en outre, de maintenir l'ordre parmi eux, afin de les renvoyer dans leur patrie dès que vous cesserez d'en avoir besoin ».

Passons à la correspondance avec le roi de Tyr.

« Le roi Salomon à Suron, roi de Tyr, de Sidon et de la Phénicie, son ami et celui de son père.

« Apprenez que j'ai recueilli, par la grâce du Dieu très-grand, le royaume de David mon père, avec l'injonction de construire un temple au Dieu qui a créé le ciel et la terre. Je m'empresse donc de vous écrire pour vous prier de m'envoyer des hommes de votre peuple qui me seconderont dans ce travail, jusqu'à ce que j'aie mené à son terme cette dette envers la divinité, ainsi qu'elle m'a été imposée. J'ai écrit en Galilée, au pays de Samarie, aux Moabites, aux Ammonites, aux Galadites, de me fournir mois par mois des productions de leur sol, tout ce qui m'est nécessaire, dix mille coros de froment, dix mille coros de vin; l'huile et les autres approvisionnements seront tirés de la Judée. Les bestiaux destinés à la boucherie viendront de l'Arabie ».

Réponse du roi de Tyr.

« Suron au grand roi Salomon, salut.

« Béni soit le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui a fait choix du fils excellent d'un excellent père. Je me suis livré à la joie en lisant la lettre que j'ai reçue de vous, et j'ai béni Dieu de vous avoir fait recueillir la souveraineté. Quant à ce sur quoi vous m'écrivez, c'est-à-dire sur ceux de mes sujets que vous me demandez, je vous envoie quatre vingt-mille Tyriens et Phéniciens ainsi qu'un architecte né à Tyr d'un père tyrien et d'une mère juive de la tribu de David; vous pourrez l'interroger sur tout ce qui, sous le ciel, a rapport à l'architectonique; il en rendra compte et sera en état de l'exécuter. De même vous ferez bien d'écrire aux éparques des diverses résidences, pour qu'ils pourvoient aux besoins de tous les ouvriers qui vous sont envoyés ». (Eusèbe, *Préparat. Evangél.*)

Comme Josèphe, dans ses *Antiquités*, liv. VIII, donne les lettres de ces deux souverains dans une forme différente, nous les reproduisons dans ce second texte, afin que le lecteur juge des appréciations que nous en ferons :

« Le roi Salomon au roi Hiram.

« Le roi mon père avait un extrême désir de bâtir un temple en l'honneur de Dieu ; mais il ne l'a pu à cause des guerres continuelles où il s'est trouvé engagé, et qui ne lui ont permis de quitter les armes qu'après avoir vaincu ses ennemis et les avoir rendus ses tributaires. Maintenant que Dieu me fait la grâce de jouir d'une profonde paix, je suis résolu d'entreprendre cet ouvrage qu'il a prédit à mon père que j'aurais le bonheur de commencer et d'achever : c'est ce qui me fait vous prier d'envoyer quelques-uns de vos ouvriers, pour couper avec les miens sur la montagne du

Liban le bois nécessaire pour ce sujet: car nuls autres, à ce que l'on dit, ne sont aussi habiles en cela que les Sidoniens, et je les paierai comme il vous plaira ».

Le roi Hiram répondit en cette sorte :

« Je rends grâce à Dieu de ce que vous avez succédé à la couronne du roi votre père qui était un prince très-sage et très-vertueux, et je ferai avec joie ce que vous désirez de moi. Je commanderai même que l'on coupe dans mes forêts quantité de poutres de cyprès et de cèdres que je ferai conduire par mer attachées ensemble, jusque sur le rivage de tel lieu de vos Etats que vous jugerez le plus commode pour être de là menées à Jérusalem. Je vous prie de vouloir en récompense permettre une traite de blé dont vous savez que nous manquons en cette île ».

Voilà les deux textes de ces lettres célèbres.

Josèphe ajoute ensuite, en parlant aux Grecs et aux Romains de son temps, et aux habitants de Tyr et de Sidon : « On peut encore aujourd'hui voir les originaux de ces deux lettres, non-seulement dans nos archives, mais aussi dans celles des Tyriens. Que si quelqu'un veut s'en éclaircir, il n'a qu'à prier ceux qui en ont la garde de les lui montrer, et il trouvera que je les ai rapportées très-fidèlement. Ce que j'ai estimé devoir dire pour faire connaître que je n'ajoute jamais rien à la vérité, et que le désir de rendre mon histoire plus agréable, ne m'y fait point mêler des choses qui ne sont que vraisemblables. Ainsi je prie ceux qui la liront d'y ajouter foi et d'être persuadés que je croirais commettre un grand crime et mériter qu'on rejetât entièrement mon histoire, si je ne m'efforçais partout d'en établir la vérité sur des preuves très-solides ».

On ne doit pas être arrêté par la différence du nom du roi de Tyr, appelé *Suron* dans Eusèbe ; Hiram était le nom propre de ce monarque, et *Suron* qui, selon le savant Simpson, vient de *Sur*, *Tyr*, est le nom commun de ce prince. Ménandre d'Ephèse l'appelle fils d'Abibal, Υιος Αβιβαλου.

Quant au contenu, nous avons quatre textes différents : celui des Rois, celui des Paralipomènes, celui d'Eusèbe et celui de Josèphe. « Mais le fond des pensées est le même, dit M. de Saint-Brisson ». Et d'ailleurs, le lecteur qui les a sous les yeux, le voit. Voici la raison des différences. Josèphe reproduit de plus près le texte des Rois et des Paralipomènes, et sert de terme moyen entre les deux versions. Eusèbe, on le devine, a puisé à une autre source : c'est le texte syrien qu'il reproduit, et sa traduction a pu être faite avec une certaine liberté qui, sans changer la pensée, lui donne un air différent. On a même pu trouver plusieurs lettres qu'on a réunies en une seule. Il est vraisemblable que la correspondance des deux princes s'est prolongée ; et ainsi Josèphe aussi bien qu'Eusèbe, seraient de la dernière exactitude. Je dis Eusèbe, mais c'est Eupolème qu'il faut entendre, car c'est dans cet auteur que l'évêque de Césarée les a prises. Voyons maintenant ce que les savants de premier ordre des temps modernes ont pensé de ces lettres.

Les auteurs de la *Grande Histoire universelle* anglaise, en admettant le témoignage de Josèphe, ajoutent : *Ce qu'il y a de certain, c'est que ces*

*lettres s'accordent parfaitement avec ce que l'Ecriture sainte rapporte sur le même sujet.*

Dans les *Mémoires de l'Académie*, t. XXXI, l'abbé Mignot cite Théodoret, Philon de Biblos, Porphyre, saint Cyrille, Josèphe, qui avaient vu et consulté les archives phéniciennes. Desvignoles, t. II, p. 64, qui avait des connaissances si approfondies sur ces matières, démontre clairement à dom Calmet qu'on ne peut suspecter l'authenticité de ces pièces, M. de Saint-Brisson les donne comme authentiques.

N'oublions pas que Clément d'Alexandrie (t. I, 862) nous donne ces lettres comme étant très-authentiques.

Voici ses paroles :

« Alexandre surnommé Polyhistor, dans son *Histoire des Juifs*, a rapporté quelques lettres de Salomon à Vaphrès, roi d'Egypte, et au roi phénicien de Tyr, et les réponses de ceux-ci à Salomon. On voit dans ces lettres que Vaphrès lui a envoyé quatre-vingt mille Egyptiens pour la construction du temple, et l'autre autant avec un architecte tyrien nommé Hypéron, né d'une mère juive de la tribu de David, comme on le voit écrit dans cette histoire ».

Ouvrez maintenant le premier livre de Josèphe *contre Appion*. Son récit sera en même temps la continuation de l'histoire de Salomon et une puissante confirmation de la véracité des correspondances que nous avons données.

« On voit chez les Tyriens, dit-il, des lettres publiques qui se rapportent à plusieurs années; ce sont des écrits fidèlement gardés des faits accomplis parmi eux et chez leurs voisins, et qui sont dignes de mémoire. Parmi ces écrits on remarque celui qui relate qu'un temple fut élevé à Jérusalem par le roi Salomon, cent quarante-trois ans avant que Carthage ne fût fondée par les Tyriens. Or, la description de notre temple se trouve ensuite tracée avec détail. En effet, Hiram, roi de ce pays, était l'ami de Salomon, et lié avec lui d'une amitié héréditaire : car celui-ci, voulant participer par sa munificence à la splendeur de cet édifice, offrit à Salomon cent vingt talents d'or. Il fit abattre une superbe forêt des cèdres du mont Liban, et les envoya à leur destination. Salomon ne resta pas au-dessous de ces généreuses avances; il lui fit des présents variés et y ajouta en don la région de la Galilée qu'on appelle terre de Zabulon. Le désir de participer à la sagesse de ce prince fut un des principaux motifs de la recherche de son amitié. Ils s'envoyaient réciproquement des énigmes à expliquer; mais Salomon se montrait plus habile à en trouver le sens et avait une sagesse supérieure en toutes choses; et aujourd'hui encore, on conserve chez les Tyriens un grand nombre de lettres que ces princes s'écrivirent l'un à l'autre : j'ai pour témoin Dion qui, dans son histoire de Phénicie, est tenu par tous comme un historien des plus intègres.

« Or, voici ce qu'il dit dans ses écrits sur la Phénicie :

III. — Précieux fragments de Dion, historien de Phénicie ; de Ménandre, etc.

« — Après la mort d'Abibal, son fils Hiram lui succéda. Celui-ci embellit les cités de la contrée orientale, fortifia sa capitale, éleva un temple à Jupiter Olympien, dans une île qu'il réunit ensuite à la ville par de fortes chaussées. Le monument brillait des plus riches offrandes. Montant sur le Liban, il en fit descendre des forêts pour la construction du temple, et on sait que le roi de Jérusalem lui envoyait des énigmes ; et on stipulait que celui qui ne pourrait en pénétrer le sens paierait une amende au vainqueur. Hiram ayant avoué son impuissance, paya une forte somme à Salomon. Mais ensuite un certain habitant de Tyr, nommé Abdémane, réussit à expliquer quelques autres énigmes, et il en proposa à son tour au nom d'Hiram à Salomon, avec les mêmes conditions onéreuses pour le cas d'impuissance. C'est ainsi que Dion rend témoignage d'un grand nombre de faits de notre histoire ».

« J'appelle encore comme témoin Ménandre d'Ephèse, qui a écrit la vie de chaque roi tant des Grecs que des Barbares. Il a pris soin de consulter les écrits et les monuments de chaque localité pour donner une histoire fidèle. En parlant des rois de Tyr, et spécialement d'Hiram, il dit :

« — A la mort d'Abibal, le royaume échut à Hiram, qui vécut trente-quatre ans. Ce fut lui qui réunit à la ville l'île d'Eurychore et plaça une colonne d'or dans le temple de Jupiter. Il se rendit sur le mont Liban couvert de hautes forêts de cèdres, et en abattit pour faire la toiture des temples. Il remplaça des temples anciens par de plus somptueux. Il dédia d'abord un temple à Hercule dans le mois de Posideon, puis un autre à Astarté.... C'est sous ce roi que brillait le jeune Abdemarus, qui se distinguait dans la solution des énigmes que Salomon roi de Jérusalem proposait à son roi. Le temps qui s'écoula depuis ce roi jusqu'à la fondation de Carthage se suppute de la manière suivante : A Hiram succéda Baleastartus son fils, qui, décédé à quarante-trois ans, en avait régné sept. Après lui régna Abdastartus son fils, qui mourut à vingt ans, après en avoir régné neuf. Les quatre enfants de sa nourrice le rendirent victime de leurs embûches. L'aîné d'entre eux obtint la couronne pendant douze ans ; Astartus, le même nombre d'années ; Astarinus neuf ans ; il fut supplanté par son frère qui gouverna huit ans. Ithobalus, prêtre d'Astarté, le fit mourir et régna à sa place pendant trente-deux ans. Son fils régna six ans après lui et laissa la couronne à Pygmalion, qui régna pendant quarante ans ; il était frère de Didon, qui bâtit Carthage sur les côtes d'Afrique. Donc, depuis Hiram jusqu'à la fondation de Carthage, nous trouvons cent cinquante-cinq ans ; et comme c'est dans la douzième année de son règne que l'on construisit le temple de Jérusalem, depuis cette construction jusqu'à celle de Carthage nous avons cent quarante-trois ans et huit mois. Que pouvons-nous trouver, s'écrie Josèphe, de plus concluant que ces témoignages phéniciens ? »

Voici, d'après Desvignoles (*Chronologie*, t. II, p. 60), le tableau des rois

de Tyr résumant la précieuse page d'histoire que Josèphe nous donne, selon les documents authentiques de la grande cité phénicienne.

| | | |
|---|---|---|
| 1° Abibal. | | |
| 2° Hiram, qui vécut 53 ans et régna | 34 ans. | |
| 3° Baléazar, qui vécut 43 ans et régna | 7 » | |
| 4° Adastrate, qui vécut 29 ans et régna | 9 » | |
| 5° Le fils de sa nourrice, qui régna | 12 » | |
| 6° Astarte, fils de Déléastarte, qui vécut 44 ans et régna | 12 » | |
| 7° Asaryme, qui vécut 54 ans et régna | 9 » | |
| 8° Phelès, qui vécut 50 ans et régna | » | 8 mois. |
| 9° Ithobal, qui vécut 68 ans et régna | 32 » | |
| 10° Badezor, qui vécut 45 ans et régna | 6 » | |
| 11° Matgène, qui vécut 32 ans et régna | 9 » | |
| 12° Pygmalion, qui vécut 56 ans et régna 7 ans avant la fondation de Carthage. | 7 ans avant la | |
| TOTAL. . . . . | 137 ans. | |

Pygmalion régna encore 40 ans après l'établissement de Carthage.

Nous avons aussi à juger les lettres échangées entre Salomon et le roi d'Egypte. D'abord les rapports de bonne amitié entre les deux princes paraissent naturels : aucune guerre n'avait eu lieu entre les deux peuples depuis la sortie d'Egypte. Dieu même avait recommandé ces relations amicales. Nous avons des preuves, en dehors du texte sacré, que Salomon fut l'allié du roi d'Egypte. Ces lettres ont donc de la vraisemblance. Mais Eusèbe et Eupolème nous offrent des garanties suffisantes. Le Vaphrès dont il est question fut-il le beau-père de Salomon ? se demande M. de Saint-Brisson ; cela est assez croyable ; on peut supposer qu'il se proposait d'épouser la fille du roi d'Egypte, lorsqu'il écrivit ces lettres. Et puis, nous verrons plus bas que Salomon se servit aussi, comme cela devait être, d'artistes et d'ouvriers égyptiens ; ce qui rend évidents les pourparlers entre les deux princes.

### IV. — Temple de Salomon [1].

Le commencement du règne de Salomon se trouvant ainsi éclairé par cette belle correspondance, nous continuons le récit d'Eupolème (*Préparat.*, liv. IX, c. 54).

« Ayant donc reçu l'assurance que les amis de son père lui resteraient fidèles, Salomon parcourut la montagne du Liban ; et avec l'aide des Tyriens et des Sidoniens, en rapporta les bois que son père avait fait couper d'avance, prenant la mer jusqu'à Joppé, et de là les transportant par terre jusqu'à Jérusalem. Il commença la construction du temple de Dieu étant âgé de treize ans, employant à cette œuvre les nations que nous venons de nommer ; les douze tribus juives fournissaient à ces soixante mille ouvriers tout ce qui leur était nécessaire, chaque tribu pendant la durée d'un mois. Les fondations furent jetées sur un espace en longueur et en largeur de

[1] Son plan d'après M. de Saulcy, voir planche n° 11.

soixante coudées, la largeur des murs de la fondation étant de dix coudées. C'était la mesure que le prophète de Dieu, Nathan, avait commandée. La bâtisse se composait alternativement d'une travée en pierre et d'un enchevêtrement en bois de cyprès, les deux parties étant liées entre elles par des crampons de fer en queue d'aronde du poids d'un talent. Le tout était construit de manière que les parements extérieurs étant de fort bois de cèdre ou de cyprès, dissimulaient entièrement la construction en pierres de l'intérieur. Le temple était tout doré en dedans par des applications de briques d'or d'une dimension de cinq coudées, qui étaient assujéties avec des clous d'argent du poids d'un talent, en forme de gorge, et au nombre de quatre pour chaque brique : il était ainsi doré du pavé jusqu'au comble. Le plafond était revêtu de lambris d'or, et la couverture était en bronze, formée de plaques coulées et soudées.

« Salomon fit faire deux colonnes de bronze, dorées entièrement de l'or le plus pur, à l'épaisseur d'un doigt ; ces colonnes étaient égales en hauteur au temple ; la largeur de chacune d'elles, mesurée à la circonférence, était de dix coudées. Il les plaça devant le Saint des Saints, l'une à droite, l'autre à gauche. Il fit aussi faire dix candélabres d'or pesant chacun dix talents, prenant pour modèle celui que Moïse avait placé dans la tente du témoignage ; il les plaça de chaque côté du tabernacle, les uns à droite, les autres à la gauche. Il fit des lampes au nombre de soixante-dix, en sorte que chaque candélabre portait sept de ces lampes. Il fit construire les portes du temple, qu'il décora en or et en argent, et qu'il recouvrit de lambris de cèdre et de cyprès. Il éleva un portique au côté septentrional du temple et le soutint par quarante-huit colonnes de bronze. Il disposa également une baignoire de bronze de la longueur de vingt coudées, d'une égale largeur et de cinq coudées de haut ; elle reposait sur un cercle qui la dépassait d'une coudée. Sa destination était de laver les pieds et les mains des prêtres lorsqu'ils entraient dans le temple. Les supports de cette même baignoire étaient au nombre de douze, fondus et tournés, de hauteur d'homme. Ces soutiens furent placés inférieurement à la baignoire. A droite de l'autel du sacrifice, il fit faire une estrade de bronze de la hauteur de deux coudées, à la suite de la baignoire, afin que le roi s'y plaçât lorsqu'il viendrait prier et qu'il fût vu par tout le peuple des Juifs. Il éleva l'autel des sacrifices de la dimension de vingt-cinq coudées sur vingt, sur une hauteur de douze coudées ; il fit deux filets de bronze formés de chaînons enlacés et disposés sur des machines placées au-dessus du temple, de vingt coudées d'étendue, de manière à couvrir et ombrager tout le comble. A chaque filet étaient suspendues des clochettes d'airain pesant un talent chacune et au nombre de quatre cents. Il fit faire tous ces filets pour mettre les clochettes en branle, afin d'écarter les oiseaux et les empêcher de se percher sur le temple, de faire des nids sous les larmiers des portes et des portiques et de souiller par leurs ordures le lieu saint. Il enceignit la ville entière de Jérusalem de murailles avec tours et fossés, et se fit construire à lui-même un palais. D'abord cet édifice fut appelé Ιερον Σολομονος, temple de Salomon ; puis, par corruption de ces mots, *Hiérosolyme*, d'où la ville entière prit le nom de Jérusalem ». Ce trait d'esprit d'Eupolème prouve jusqu'à l'évidence que c'est un étranger,

et non un juif à qui on ne pourrait attribuer l'ignorance que suppose cette étymologie.

Il nous reste un souvenir matériel du splendide édifice élevé par le fils de David au Dieu unique : d'abord les portes que représente la gravure ci-jointe [1].

Sur un point de l'enceinte extérieure du Haram qui a pris la place du temple de Salomon, est un pan de muraille que les juifs ont, de tout temps, considéré comme un débris du temple primitif. Le vendredi soir, les Juifs viennent s'y lamenter; on les voit enfoncer leur tête dans les trous de la sainte muraille, que l'on appelle le *heit-el-morhaby* (le mur occidental [2]).

« Je fus touché presque jusqu'aux larmes, dit Georges Robinson (*Voyage en Palestine et en Syrie*), en voyant près du parvis de la grande mosquée située sur l'emplacement de l'ancien temple, quatre ou cinq Juifs qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles, et dans l'attitude d'hommes en prières. Je crus entendre ces paroles sortir de leur bouche :

« — Combien de temps encore, ô Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère? » Dans cette partie du mur on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe : quelques-unes ont douze à quinze pieds de longueur sur cinq ou six de hauteur.

« Sur une hauteur de plus de douze mètres, dit M. de Saulcy, la construction primitive est restée intacte ; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs, ni par des Romains; c'est évidemment un échantillon d'architecture hébraïque... Le mur primitif est couronné à son sommet, non par quelques assises régulières, mais de petites pierres de taille dont il ne faut faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane ». (De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 190.)

### V. — Sacrifice solennel de Salomon. — Objets du culte fabriqués par l'ordre de Moïse, introduits dans le temple.

« Après avoir achevé le temple, continue Eupolème, et terminé l'enceinte des murailles de la ville, Salomon vint à Selom pour y offrir en holocauste au Seigneur un sacrifice composé de mille bœufs ; puis, ayant pris le tabernacle et l'autel du sacrifice, aussi bien que tous les ustensiles qu'avait fait façonner Moïse, il les transporta à Jérusalem et les plaça dans le Saint des Saints. Il y introduisit aussi l'arche sainte, l'autel d'or, le chandelier et la table, ainsi que tous les autres ustensiles sacrés, comme le lui avait com-

[1] Voir planche no 12, figure A. — [2] Id., figure B.

mandé le prophète (Josèphe nous a conservé le nom de l'architecte principal qui dirigeait les grands travaux, c'était Aldoram). Alors il immola au Seigneur, dans un sacrifice gigantesque, deux mille moutons et trois cents veaux. La totalité d'or employée dans les deux colonnes et le reste du temple, s'élève au poids de quatre millions six cent mille talents ; les clous aussi bien que les ornements d'argent s'élevèrent à mille deux cent trente-deux talents ; le bronze qui servit à la baignoire, aux colonnes et aux portiques, formait un poids de dix-huit mille cinquante talents. Salomon renvoya les Egyptiens en Egypte et les Phéniciens chacun dans leur patrie, après leur avoir donné individuellement dix sicles d'or ; le sicle vaut le talent (ceci est une faute de copiste peut-être, le sicle ne vaut que la centième partie du talent). Il envoya au roi d'Egypte Vaphrès dix mille mesures d'huile, mille artabes de dattes, cent cruches de miel, et des aromates ».

### VI. — Objets fabriqués par Salomon et retrouvés dans les dépouilles de Titus et de Vespasien.

Ceux qui ont visité Rome ont pu admirer sur l'arc de triomphe de Titus le chandelier à sept branches, apporté de Jérusalem et enlevé au temple comme un des plus glorieux monuments de la prise de cette grande ville. On y voit aussi comme une imitation de l'arche d'aillance.

Ouvrez maintenant la chronique d'Alexandrie, (Edit. royale *Ad annum* 70) et vous y verrez un détail des plus précieux qui confirme ce que dit la Bible sur la confection des œuvres d'art fabriquées par Salomon pour l'ornement du temple. Voici ce précieux fragment :

Titus ayant remporté cette victoire, obtint les honneurs du triomphe en rentrant à Rome. L'empereur Vespasien choisit dans le butin de la prise de Jérusalem deux grands chérubins qu'il transporta à Antioche de Syrie et les plaça aux portes de cette ville. Titus son fils avait trouvé ces séraphins d'airain dans le temple de Salomon, il les emporta comme trophée de la victoire ; en outre ce prince fit élever une colonne surmontée d'une statue de la lune avec quatre taureaux d'airain, qui regardaient Jérusalem en souvenir de ce que le clair de lune avait favorisé la prise de Jérusalem.

### VII. — Salomon participe à l'idolâtrie de ses femmes étrangères.

Nous devons encore aux recherches si intelligentes de M. de Saulcy, la découverte et l'interprétation d'un monument qui nous rappelle vraisemblablement les infidélités de la vieillesse de Salomon, et ses coupables attachements aux femmes étrangères.

On lit dans le troisième livre des Rois, c. XI, 8, que Salomon bâtit sur les monts qui environnent Jérusalem des hauts lieux, où ses femmes offraient des sacrifices aux dieux de leur pays natal.

En comparant ces passages à plusieurs autres de l'Ecriture, M. de Saulcy a trouvé, on n'en peut guère douter, un de ces édifices humiliants pour la mémoire du fils de David.

Le sommet méridional du mont des Oliviers, qui a toujours porté le

nom de *Mons offensionis*, en hébreu : *Hor hémasakhit*, possède sur son flanc un misérable village du nom de *Siloam*.

« Il y a, dit le célèbre voyageur, un monument intact qui n'avait encore été signalé par personne, bien qu'il fût placé au bord même de l'escarpement au pied duquel s'étendent les jardins potagers du vallon, et bien qu'il méritât, plus peut-être que tous les autres monuments de Jérusalem, l'attention des archéologues ; il est venu me fournir la preuve matérielle que là n'étaient pas des tombeaux, mais bien des monuments d'un culte tout différent de celui des Hébreux.

« Voici la description exacte de ce curieux monument.

« C'est un bloc monolithe détaché de la masse du roc sur trois côtés seulement, c'est-à-dire au sud, à l'ouest et au nord ; l'entrée est à l'ouest au-dessus de la vallée. C'est exactement la copie en grand de ces édicules égyptiens qui ornent nos musées. Un dé carré à arêtes légèrement inclinées en dehors constitue la base du monument ; au-dessus règne une corniche égyptienne, formée comme aux tombeaux d'Absalon et de Zacharie d'un tore en boudin surmonté d'un large cavet que couronne une simple plate-bande ; au milieu de la face est ouverte une porte munie au sommet de deux entailles rectangulaires, placées en dehors des pieds droits et dont les analogues se retrouvent fréquemment aux portes des excavations égyptiennes.

« Voici les dimensions des différentes parties de cette façade :

| | mètres. |
|---|---|
| « Largeur de la face au-dessus du tore : | 4,64 |
| « Largeur aux deux tiers de la hauteur de la porte : | 4,71 |
| « Hauteur de la porte : | 1,45 |
| « Largeur de la porte : | 0,70 |
| « Distance du sommet de la porte au tore : | 0,50 |
| « Largeur du tore : | 0,20 |
| « Distance du sommet du tore à la plate-bande : | 0,50 |
| « Hauteur de la plate-bande : | 0,28 |
| « Largeur de la plate-forme : | 5,16 |
| « Saillie de la plate-bande sur la face : | 0,20 |
| « Saillie du tore : | 0,12 |
| « Longueur de la plate-forme depuis la face extérieure jusqu'au rocher : | 6,23 |

« Les faces latérales ne sont qu'ébauchées, ou du moins elles ne sont terminées que vers les parties voisines de la façade.

« Voici en quoi consiste l'intérieur. La porte ouverte dans une paroi de trente centimètres d'épaisseur, débouche dans une petite antichambre carrée de quatre-vingt-douze centimètres de côté, au fond de laquelle est percée une petite porte de soixante-dix centimètres de largeur, qui traverse une seconde paroi de trente centimètres d'épaisseur ; cette porte débouche dans une chambre carrée de deux mètres quarante-trois centimètres de côtés qui offre sur les parois de gauche et du fond, à quatre-vingt centimètres

environ au-dessus du sol, deux niches en arceaux. La paroi de droite est nue....

« Est-ce un tombeau, est-ce un édifice religieux? Il n'y a que ces deux hypothèses. Quant à la première, on ne peut l'admettre; les jardins du roi occupaient le fond de la vallée, et le roi n'aurait pas souffert qu'on vînt placer des tombeaux à la vue de ses jardins.

« Passons à l'autre hypothèse, celle qui en fait un monument religieux. Je l'ai déjà dit. Nous avons ici une copie exacte de l'un de ces édicules monolithes consacrés par la piété des Egyptiens. Existe-t-il une circonstance dans laquelle un édicule de ce genre aurait pu être construit à pareille place? Oui, certainement, si nous tenons compte du fait que le village de Siloam est placé précisément sur le flanc du mont du Scandale. Salomon est tombé dans l'idolâtrie : la reine était fille du roi d'Egypte; très-probablement cette princesse ne put pas permettre que le culte dans lequel elle était née fût négligé, quand tous les cultes possibles étaient non-seulement tolérés, mais honorés par le roi. Sans aucun doute, cette princesse, qui n'avait pas embrassé le judaïsme, puisque Salomon la relégua dans un palais qu'il lui avait fait construire hors de l'enceinte de la forteresse de David, eut un oratoire particulier où elle pouvait se livrer au culte de ses pères.

« L'origine du temple monolithe de style égyptien pur, taillé dans le roc à Siloam, n'est-elle pas étroitement liée à ce fait historique? Je le crois fermement, mais je ne prétends imposer sur ce point ma conviction à personne. J'attends une explication plus rationnelle et plus satisfaisante... »

On ne peut être plus réservé. Pour nous, nous croyons que ces explications donnent une très-forte probabilité que nous avons encore là une relique lugubre des fautes de Salomon, et une pierre précieuse pour notre histoire.

### VIII. — Présents de Salomon au roi de Tyr. — De l'une des femmes de Salomon.

Théophile déclare que Salomon fit l'envoi au roi de Tyr de tout l'or qui lui resta après la construction; celui-ci en fit fondre une statue représentant sa fille de grandeur naturelle, puis une colonne d'or creuse, dans laquelle on renferma cette statue.

Eupolème ajoute que cette colonne fut consacrée dans le temple de Jupiter à Tyr. (V. Théophile et Eupol., *apud Euseb.*, liv. IX, 34.)

« Salomon », dit Josèphe, « fut fort satisfait du procédé du roi Hiram, et lui accorda de tirer tous les ans de ses Etats deux mille mesures de froment, dix mille bath d'huile et dix mille bath de vin, chaque bath contenant soixante-douze pintes. L'amitié de ces deux rois augmenta encore et dura toujours ». (*Antiquités*, lib. VIII, c. 2.)

Le mécontentement du roi de Tyr, auquel l'offrande des villes de Zabulon avait paru mesquine, fit sans doute promptement place à des sentiments plus bienveillants.

Eupolème assure que Salomon fit faire mille boucliers du poids de cinq

cents pièces d'or chacun, et qu'il vécut cinquante-deux ans, dont il régna quarante. (Eusèbe, liv. IX.)

De qui est cette fille dont vient de parler Théophile (l'ancien)? est-ce celle de Salomon ou celle d'Hiram? Est-ce une manière de galanterie? dit Desvignoles, t. II, p. 68. Cela pourrait être; car Tatien, p. 58, Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, la Chronique d'Alexandrie, p. 32, à plusieurs titres, disent que ce roi Hiram donna sa fille en mariage à Salomon. Cela s'accorderait facilement avec l'Ecriture qui assure que, outre la fille de Pharaon, Salomon aima plusieurs femmes étrangères, parmi lesquelles il y en avait de Sidon. Quoique Clément d'Alexandrie s'embarrasse dans des difficultés chronologiques à ce sujet, ce fait n'en perd rien de sa vraisemblance. C'est ainsi que l'histoire profane fait ressortir avec leurs vraies circonstances des faits qui ne sont touchés qu'en passant dans la Bible, comme on a pu bien souvent le remarquer depuis le commencement de cette histoire.

C'est ici le lieu de faire un rapprochement qui, sans fournir une preuve directe, nous offre du moins de précieuses vraisemblances pour donner raison à la Bible dans une accusation grave qu'elle élève contre Salomon.

On lit au deuxième livre des Rois, c. XI, qu'au temps de sa vieillesse, Salomon servit Astarté. Or, nous venons de voir plusieurs faits qui sont en harmonie avec celui-ci : c'est la somptuosité du temple qu'Hiram éleva à cette déesse ; c'est le mariage de sa fille avec Salomon, qui toute remplie des honneurs accordés dans sa patrie à cette divinité, a dû emporter une affection secrète pour son culte jusque dans les brillants palais de Salomon et enflammer le cœur du roi sur ses vieux jours ; enfin c'est le temple égyptien dont nous avons parlé. Tous ces faits rendent plausible le culte honteux qu'il rendit à l'ignoble déesse.

### IX. — Palmyre. — Villes et localités illustrées par Salomon.

Nous n'avons pas trouvé en dehors de la Bible un seul monument qui nous dît que Palmyre dût l'existence à Salomon ; mais la tradition est assez générale pour suppléer à tous les monuments.

Josèphe signalait les villes d'Azor et de Mageddo comme ayant été fortifiées et embellies par Salomon. « Elles sont encore si belles », disait-il, « qu'elles peuvent tenir rang entre les plus grandes ». (*Ant.*, lib. VIII, c. 2.)

La géographie, à son tour, nous fournira quelques indications. Eusèbe et saint Jérôme parlaient de la ville d'Azor comme étant sous leurs yeux, et passant pour avoir été bâtie par Salomon ; on voyait encore *Nephat* et *Abel Maula*, deux villes qui avaient été le siége d'un des chefs militaires du même monarque ; la dernière de ces villes eut ensuite l'honneur de donner naissance à Elisée.

« Jusqu'à ce jour », dit saint Jérôme, « on voit un village près de la mer Morte, dans un lieu champêtre, d'où l'on tire le baume ; c'est là que sont les vignes d'Engaddi chantées par Salomon ».

Sur la Galilée, voici ce que disent nos géographes en rappelant un fait de la vie de Salomon : « Il y a deux Galilées ; l'une porte le nom de Galilée des nations, et touche au territoire de Tyr ; c'est là que Salomon désigna vingt-cinq villes dans la tribu de Nephtali, pour être offertes en don à Hiram roi de Tyr. L'autre Galilée était près de Tibériade et du lac de Génésareth. On voyait aussi alors la localité de Gihon, où Salomon avait reçu l'onction royale des mains du prophète Nathan ».

Josèphe nous a signalé plus haut la ville de Mageddo comme ayant été fondée par Salomon. Eusèbe et saint Jérôme la visitèrent douze siècles après, et y trouvèrent le souvenir de cette origine toujours vivant. On voyait aussi Medon, qui était également une création de Salomon. L'Ecriture sainte ne nomme pas cette ville, et cependant, du temps d'Eusèbe, elle était citée comme ayant été construite par le grand roi ; mais elle nomme en premier lieu Mello, qui était debout sous les yeux de saint Jérôme, ainsi que Thapsa, limite du royaume de Salomon, et la superbe Tadmor, encore dans sa splendeur.

Le génie de Salomon avait placé cette reine du désert entre la Mésopotamie et la Judée, pour faciliter les rapports commerciaux. Au reste, Josèphe nous apprend les motifs de cette création : « Cet heureux prince », dit-il, « après s'être rendu maître du désert qui est au-dessus de la Syrie, y fit bâtir une grande ville distante de deux journées de chemin de la Syrie supérieure, d'une journée de l'Euphrate, et de six journées de Babylone la grande ; et quoique celui-ci soit si éloigné des autres endroits habités de la Syrie, il crut devoir entreprendre cet ouvrage, parce que c'est le seul lieu où ceux qui traversent le désert peuvent trouver des fontaines et des puits. Il la fit enfermer de fortes murailles et la nomma Tadmor. Les Syriens la nomment encore ainsi, et les Grecs l'appellent Palmyre ».

### X. — Conduite de Salomon envers les Chananéens.

Encore un fait important que le texte de la Bible suppose vaguement, et dont Josèphe nous donne les précieux détails conservés sans doute dans les archives de la nation.

« Comme il restait des Chananéens depuis le mont Liban jusqu'à la ville d'Amath, lesquels ne voulaient pas reconnaître les rois d'Israël, Salomon les assujétit et les obligea de lui livrer tous les ans comme tribut un certain nombre d'esclaves, pour les employer à divers usages, particulièrement à cultiver les terres ; car nul d'entre les Israélites n'était contraint à ces travaux serviles, parce qu'il n'était pas juste que Dieu ayant soumis tant de peuples à leur domination, ils n'eussent point une meilleure condition que ceux qu'ils avaient vaincus. Ainsi ils s'occupaient seulement aux exercices propres à la guerre et à faire provision d'armes, de chevaux, de chariots ; et six cents hommes furent chargés de faire travailler ces esclaves ».

Le même historien nous donne, un peu plus loin, un récit dont beaucoup de faits, qui ne se trouvent pas dans l'Ecriture Sainte, jettent un jour nouveau sur la vie de Salomon et complètent l'intelligence des articles précédents.

### XI. — Détails sur le luxe de Salomon.

Josèphe nous parle d'un pays qu'on nommait « la *terre d'or*, d'où l'on apportait à Salomon du bois de pin, le plus beau que l'on eût encore vu. Il en fit faire les balustrades du temple et de la maison royale, des harpes et des psaltérions pour accompagner les Lévites pendant le chant des hymnes à la louange de Dieu ; ce bois ressemblait à celui du figuier, excepté qu'il était beaucoup plus blanc et plus éclatant; il était très-différent de celui auquel les marchands donnent le même nom, pour le mieux vendre. Ce que j'ai cru devoir dire afin que personne n'y soit trompé ».

Voici une peinture des jeunes hommes qui montaient les chariots et les chevaux du roi. « C'étaient », dit Josèphe, « des jeunes gens de très-belle taille, vêtus de pourpre tyrienne et armés de carquois. Ils portaient de longs cheveux couverts de papillotes d'or, qui faisaient paraître leurs têtes toutes éclatantes de lumière quand le soleil les frappait de ses rayons. Cette troupe si magnifique accompagnait le roi tous les matins, lorsque, selon sa coutume, il sortait de la ville vêtu de blanc, dans un superbe char, pour aller à une maison de campagne près de Jérusalem, nommée Ethaïs, qu'il aimait à cause de ses beaux jardins, de ses claires fontaines, de la rare fertilité de la terre ».

### XII. — Visite de la reine de Saba.

La splendeur de ce règne, un roi si magnifique, devaient fixer les regards du monde entier. Josèphe nous a conservé le nom de la reine qui, attirée par la réputation de sagesse de Salomon, voulut être témoin de tant de gloire, et sonder la profondeur de l'esprit du prince par des questions difficiles. Elle s'appelait *Nicaulis*. Il la désigne comme reine d'Ethiopie et d'Egypte.

Dans ce cas, elle appartiendrait, sans doute, à une de ces dynasties éthiopiennes qui, à diverses époques, soumirent l'Egypte à leur puissance. Ceci peut s'accorder avec la dénomination de reine de Saba, qui lui est donnée dans l'Ecriture, car les Arabes, dont les Sabéens firent partie, ont passé la mer Rouge à différentes époques et ont fait des établissements en Egypte.

Parmi toutes les merveilles qui excitèrent l'admiration de cette reine, rien ne la surprit plus que la beauté d'une salle que l'on nommait la forêt du Liban, et la somptuosité des festins que le prince y faisait souvent, où il était servi avec un tel ordre, et par des officiers si richement revêtus, que rien ne pouvait être plus magnifique.

La reine que Josèphe appelle Nicaulis, est nommée Nicotris par Hérodote (liv. II, c. 100). Cette identification est-elle légitime? Nous ne le savons ; seulement nous devons supposer que Josèphe n'a pas amené sans raison Nicaulis dans son récit. Il peut d'ailleurs y avoir eu plusieurs reines du même nom, comme les exemples en sont fréquents.

Nous ne prenons dans Josèphe que les faits qu'il n'a point évidem-

ment puisés dans la Bible, et ce qu'il n'a pu nous apprendre qu'à l'aide d'une tradition conservée dans la nation ; ou plutôt, comme nous l'avons dit plusieurs fois, dans des archives spéciales dont s'étaient servis déjà les auteurs des *Chroniques*.

XIII. — Sagesse de Salomon.

L'erreur sert quelquefois de véhicule à des parcelles précieuses de vérité. Il est une superstition rapportée par Josèphe, qui devient une preuve sensible de la réputation de sagesse de Salomon conservée d'âge en âge. Après avoir rappelé que ce monarque avait composé cinq mille livres de cantiques et de vers, trois mille livres de paraboles, à commencer depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et à continuer par tous les animaux tant oiseaux que poissons et ceux qui marchent sur la terre; il ajoute que « Dieu lui avait donné une parfaite connaissance de leur nature et de leurs propriétés, sur lesquelles il écrivit un livre. Il employait ses hautes facultés à composer, pour l'utilité des hommes, divers remèdes, parmi lesquels plusieurs avaient même la force de chasser les démons, qui n'osaient revenir de nouveau.

« Cette manière de les chasser est encore en usage parmi ceux de notre nation, ajoute l'historien, et j'ai vu un juif nommé Eléazar, qui, en la présence de l'empereur Vespasien, de ses fils et de plusieurs de ses capitaines et de ses soldats, délivra divers possédés ».

Tel est le récit de Josèphe. (*Antiq.*, liv. VIII, c. 2.)

L'Eglise catholique reconnaît un moyen surnaturel, l'exorcisme, ayant de l'influence sur des êtres surnaturels, les démons ; mais elle regarde comme superstitieux l'emploi des moyens purement naturels, afin d'obtenir un effet surnaturel. Peut-être cet Eléazar était-il un chrétien, juif d'origine, dont quelques-uns avaient la puissance de chasser les démons. Mais que l'on pense ce que l'on voudra de ce fait, il reste constaté que du temps de Josèphe les vastes connaissances et la profonde sagesse de Salomon étaient encore proverbiales en Judée et dans tout l'Orient au siècle des Apôtres.

De tous les ouvrages composés par ce grand homme, trois seulement ont été respectés par le temps. Ce sont les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques. Une tradition constante chez les Hébreux et chez les chrétiens les lui attribue. La critique la plus prévenue ne peut nier qu'ils ne soient les productions d'un génie supérieur, d'un esprit pénétrant et d'une sagesse étonnante. Ils ont donc tous les caractères qu'ils devaient posséder pour être attribués à celui dont ils portent le nom. Des œuvres aussi capitales, aussi lumineuses, aussi originales, ont dû, dès leur apparition, fixer l'attention sur leur auteur, de manière à rendre la confusion et l'incertitude impossibles. Ce sont donc comme des lignes droites tracées sur le terrain de la tradition, qui nous font remonter jusqu'à Salomon.

Dans le chap. 2 du VIII[e] livre des *Antiquités*, nous trouvons une accusation portée contre ce roi, qui n'est point dans l'Ecriture sainte. « Un si horrible péché, dit Josèphe, celui de s'être abandonné, contre la défense de la loi, à un grand nombre de femmes étrangères, était la conséquence d'un

autre. Il avait commencé à contrevenir aux commandements de Dieu, lorsqu'il fit faire ces douze bœufs d'airain qui soutenaient la mer d'airain, et les douze lions sculptés sur les degrés de son trône. Comme il ne marchait plus sur les pas de David son père, que sa piété avait élevé à un si haut degré de gloire, et qu'il était d'autant plus obligé d'imiter que Dieu le lui avait recommandé par deux fois en songe, sa fin fut aussi malheureuse que le commencement de son règne avait été illustre ».

On comprendra encore mieux ce passage de Josèphe, si on le rapproche des réflexions suivantes de M. de Saulcy :

« Il me paraît résulter que les chérubins qui étaient sculptés dans le Saint des Saints, au temple de Salomon, avaient une face d'homme, et un corps de taureau et des ailes. Il serait difficile de n'être pas surpris de l'étonnante ressemblance qu'il y a entre ces êtres symboliques et les taureaux ailés à face humaine, que nous ont rendus les ruines de Ninive. Pour ma part, je ne doute pas que les *Keroubim* des Hébreux n'aient été semblables aux taureaux symboliques des Assyriens. Je livre cette hypothèse aux interprétations des archéologues et des personnes qui font une étude sérieuse des saintes Ecritures. (*Art. judaïque.*)

Moïse avait inspiré de l'aversion pour toute sculpture rappelant des êtres vivants, afin d'éloigner son peuple du crime d'idolâtrie. Aussi M. de Saulcy a pu constater que l'ornementation de l'architecture juive était essentiellement sévère ; et voilà pourquoi l'infraction qu'y porta Salomon fut si sensible aux Hébreux fidèles à la loi.

Ainsi, le règne du troisième roi des Hébreux est reconstitué par les monuments extérieurs, de façon à rappeler la plupart des événements racontés dans la Bible. Il en sera de même des princes qui suivirent.

# SIXIÈME ÉPOQUE

## DE ROBOAM A LA CAPTIVITÉ

---

### CHAPITRE PREMIER

#### RÈGNE DU FILS DE SALOMON.

I. Le portrait de Roboam retrouvé à Karnac. — II. Discours de Jéroboam aux révoltés d'Israël. — III. Ruines de Samarie. — IV. Ruines du temple de Garizim.

Il nous est de toute impossibilité de rapporter sur chacun des règnes de cette époque des documents historiques, pris en dehors de la Bible, qui puissent la reconstituer dans un ordre chronologique, et de manière à faire revivre chaque figure. Les faits que nous avons à notre disposition, sont assez nombreux et d'une grande valeur, mais ils ne se rattachent qu'à quelques noms. Toutefois, nous avons des pièces importantes qui nous serviront non-seulement d'échelle de comparaison pour classer les différents personnages et les événements, mais qui nous fourniront une base solide, et comme le fond du tableau reproduisant cette période.

D'ailleurs, ici encore la Bible se trouve très-riche en documents variés, se contrôlant mutuellement, et par là même se fortifiant l'un l'autre. Il y a les quatre livres des Rois, qui racontent suffisamment les faits. Les Paralipomènes les redisent une seconde fois en substance, et donnent des développements précieux à certains événements qui n'avaient pas été suffisamment dessinés. Les Prophètes offrent une troisième histoire, moins claire, moins suivie sans doute, mais qui fournit de nouveaux moyens de contrôle. Les livres subséquents d'Esdras, de Néhémie, les Macchabées, font de fréquents retours vers le temps des Rois dont ils confirment l'histoire. Les inappréciables ouvrages de Josèphe sont une cinquième source de lumière, qui se projette sur ces temps antiques ; ici, comme plus haut, nous ne citons point Josèphe pour le fond de l'histoire, mais seulement pour obtenir de lui les détails complémentaires qu'il a trouvés dans les archives du pays, ainsi que dans celles des peuples voisins. Si nous étions moins riches d'ailleurs, nous aurions pu lui emprunter davantage.

Le troisième livre d'Esdras, le troisième et le quatrième des Macchabées, nous appartiennent comme source profane, puisqu'ils sont en dehors du canon sacré. Nous nous en servons peu, parce qu'ils demandent à être consultés avec précaution; néanmoins on remarquera qu'on en peut faire, dans une juste mesure, un légitime usage.

On le voit, le texte sacré se soutient par lui-même; et cependant les témoignages profanes lui viennent de tous les côtés pour confirmer sa narration et rendre hommage à sa véracité.

Nous commençons.

Déjà nous avons fourni la succession incomplète sans doute, mais bien intéressante d'un grand nombre de rois de Juda, c'est-à-dire de ceux qui ont eu leur sépulture dans les tombes royales; et l'inspection des lieux nous a procuré, par les travaux si précieux de M. de Saulcy, des probabilités bien satisfaisantes que le nombre des demeures sépulcrales correspond au nombre des rois que la Bible désigne comme ayant été inhumés à Jérusalem.

### I. — Le portrait de Roboam retrouvé à Karnac.

Depuis trois mille ans bientôt que le roi de Juda, Roboam, avait disparu de la scène du monde, aucune histoire étrangère n'en avait fait mention. Il a plu à la Providence de rompre ce silence, et les temples de l'Egypte se sont ouverts pour nous révéler l'événement le plus retentissant de son règne, après la défection des dix tribus : la guerre qu'il eut à soutenir contre le roi d'Egypte.

C'est sur une muraille de Karnac que Champollion a découvert ce fait si curieux, qui est tout à la fois une preuve de la lecture des hiéroglyphes et un indice des lumières que cette lecture peut fournir à l'histoire. Sur le mur méridional de la grande salle de Karnac est représenté le roi égyptien Sesonk, traînant aux pieds de ses dieux un grand nombre de figures humaines, toutes portant écrit sur la poitrine le nom du peuple et du pays dont elles sont les personnifications. Champollion a lu très-distinctement, et tout le monde peut, comme je l'ai fait, lire après lui sur la poitrine de l'une de ces figures : *Jeudha melik*, ce qui veut dire en hébreu : royaume de Juda. On ne doit pas s'étonner de voir un mot étranger écrit en caractères hiéroglyphiques, c'est-à-dire en lettres égyptiennes. Nous en faisons autant quand nous écrivons en lettres françaises le Pachalik de Damas, le Bélik de Constantine.

« Le roi Sésac est le premier des rois égyptiens dont la Bible nous ait donné le nom propre (*Annales de phil.*, t. VII) : jusqu'ici elle les avait toujours cités sous le nom générique de Pharaon, qui signifie seulement roi.

« Mais les interprètes et les commentateurs de la Bible étaient loin de s'accorder sur le point de savoir quel était ce Sésac. Les uns voulaient que ce fut Sésostris, fondés sur ce qu'Hérodote dit que Sésostris assujétit la Syrie et la Palestine, dont les peuples se rendirent à lui sans combattre; d'autres pensaient que ce prince était le même que le Séthosis de Manéthon. Toutes ces contradictions viennent de cesser, et tous ces doutes sont enfin levés : M. Champollion a clairement nommé et classé le Sésac dont nous parle la Bible.

« Voici la description qu'il donne des monuments bâtis par ce roi, qui existent encore aujourd'hui et sur lesquels il a découvert le portrait que nous reproduisons.

« — Le quatrième jour de mon arrivée à Thèbes, le 23 novembre 1828, je quittai la rive gauche du Nil pour visiter la partie orientale de Thèbes. Je vis d'abord Louqsor, palais immense, précédé de deux obélisques de près de quatre-vingts pieds d'un seul bloc de granit rose, d'un travail exquis, accompagnés de quatre colosses de même matière, et de trente pieds de hauteur environ, car ils sont enfouis jusqu'à la poitrine. C'est encore là du Rhamsès le Grand. Les autres parties du palais sont des rois Mandouei, Horus et Aménophis Memnon ; plus des réparations et additions de Sabacon l'Ethiopien et de quelques Ptolémées, avec un sanctuaire tout en granit, d'Alexandre, fils du conquérant. J'allai enfin au palais, ou plutôt à la ville des monuments, à Karnac. Là m'apparut toute la magnificence pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand. Tout ce que j'avais vu à Thèbes, tout ce que j'avais admiré avec enthousiasme sur la rive gauche, me parut misérable en comparaison des conceptions gigantesques dont j'étais entouré. Je me garderai bien de vouloir rien décrire : car ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets; ou bien, si j'en traçais une faible exquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être même pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les Egyptiens; ils concevaient en hommes de cent pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante aux pieds des cent quarante colonnes de la salle hypostyle de Karnac.

« Dans ces palais merveilleux j'ai contemplé les portraits de la plupart des vieux Pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont des portraits véritables ; représentés cent fois dans les bas-reliefs des murs intérieurs et extérieurs, chacun conserve une physionomie propre et qui n'a aucun rapport avec celle d'une sculpture véritablement grande et toute héroïque, plus parfaite qu'on ne peut le croire en Europe ; on voit Mandouei combattant les peuples ennemis de l'Egypte, et rentrant en triomphateur dans sa patrie; plus loin, les campagnes de Rhamsès-Sésostris ; ailleurs Sésonchis traînant aux pieds de la trinité thébaine (Ammon, Mouth et Khous), les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, en toutes lettres : I-OU-DA-ME-LAK, le roi des Juifs ou de Juda.

« C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du premier livre des Rois, qui raconte en effet l'arrivée de Sésonchis à Jérusalem et ses succès : ainsi l'identité que nous avons établie entre le Schéschonk égyptien, le Sésonchis de Manéthon et le Sésac ou Schéschok de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante.

« Or, un de ces rois vaincus par Sésac, roi que la Bible nous donne comme dominant à la fois sur les Lubims, les Suchims et les Cuschisms, c'est-à-dire sur les Lybiens, les Troglodytes et les Ethiopiens, offrait une figure remarquablement juive et belle, bien qu'avec un regard orgueilleux et dur, on pourrait même dire ironique et méprisant ; et sur son vaste bouclier était écrit distinctement, en grands hiéroglyphes, le nom *Ieouddah-*

*Malek* : nom surmontant l'hiéroglyphe de pays montueux, ici véritable symbole figurant les monts si nombreux de la Judée [1].

« Ce *Malek*, ou roi de Judah, ici tenu enchaîné par Sésac, ne pouvait donc être que le hautain et impie Roboam, fils du puissant Salomon, ce roi né d'une Ammonite, Nahama, et dont la dureté et l'avidité furent la cause de la séparation des dix tribus d'Israël, lorsque Jéroboam, réfugié en Egypte, près de Sésac, fut revenu en Judée après la mort de Salomon, et appuyé, excité sans doute par le Pharaon égyptien, eut déclaré sa révolte, et eut ainsi commencé à affaiblir le royaume des fils courageux de Jacob.

« Il avait quarante et un ans quand il commença à régner sur le seul royaume de Juda, nous dit la Bible, et ce fut cinq ans après que Sésac vint piller les richesses du temple magnifique élevé par Salomon. Roboam était donc alors arrivé à l'âge de quarante-six ans, et sa figure esquissée avec soin à Thèbes, par un habile élève de nos grands peintres, nous le montre en effet arrivé à cet âge de quarante-six ans, c'est-à-dire dans toute la force virile. Ce fut alors aussi, nous dit la Bible, que Pharaon Sésac emporta en Egypte ces grands boucliers d'or, fabriqués par ordre de Salomon, et sur lesquels, sans doute, étaient gravés ses titres, et peut-être même son portrait, puisque alors il était devenu presque idolâtre. Comme lui, livré à l'impiété, Roboam avait donc dû avoir aussi ses boucliers fastueux, et rien n'empêche de croire que ces monuments d'orgueil ornèrent alors à Thèbes le triomphe solennel du conquérant égyptien ; et qu'y avait-il de plus naturel que de les retracer, de les sculpter sur ces bas-reliefs qui ont bravé les siècles, et qui nous montrent encore la pompe de toute sa cour et ses principaux exploits ?

« On sait que les triomphateurs romains, se conformant sans doute aux usages antiques établis en Asie, en Egypte, faisaient porter dans leurs pompes, au milieu des flots pressés du peuple de la Thèbes italienne, les portraits des rois ou des généraux vaincus par eux, quand ces princes ou ces rois captifs ne marchaient pas en personne, enchaînés au char du consul ou du César victorieux. L'histoire nous apprend qu'en Egypte même (longtemps avant Sésac), le grand Sésostris ou Rhamsès avait ainsi fait traîner son char triomphal par les rois puissants qu'il avait domptés.

« Il nous paraît donc incontestable que, si l'orgueilleux Roboam ne fut pas emmené lui-même en Egypte (ce que la Bible en effet ne nous dit pas), son portrait fait par ses ordres, et ses boucliers d'or et crénelés, comme on les voit ici, y furent transportés, afin d'être appendus en pompe avec ceux des autres rois alors domptés, au char de Pharaon son vainqueur, et retracés ensuite avec précision sur le bas-relief qui, à Thèbes, nous montre encore, après trois mille ans, ce grand événement biblique ; ils nous font juger ainsi, non-seulement de la figure et des traits du roi de Juda, mais aussi de ceux du Pharaon Sésac son vainqueur, et de ceux des autres rois avec lesquels Roboam est figuré comme enchaîné.

« Mais une dernière remarque très-importante est à faire encore ici.

[1] Voir planche n° 13.

Roboam, petit-fils de David, et ancêtre comme lui du Messie, a dans ce portrait des traits d'une analogie incontestable avec les antiques peintures du Christ, peintures grecques qui se voient surtout en Italie : ces peintures sacrées et antiques n'offraient donc rien d'idéal, mais un portrait authentique et véritable, nous donnant ainsi une idée de la figure de David, le roi-prophète, et des traits divins de son fils, de ce Juste, de ce Messie promis à Abraham et à Jacob, et attendu même par Adam, notre coupable et malheureux père ».

Conclusions :

1° Ce portrait du roi Roboam confirme le récit de la Bible par un monument contemporain, de toute authenticité.

2° Il donne une date certaine et un point de concordance inappréciable pour l'histoire de la Bible et de l'Egypte.

3° Il fournit une preuve inattaquable de la possibilité de lire les hiéroglyphes.

A côté du portrait et du nom de Roboam, les monuments nous apprennent encore le nom des villes suivantes comme ayant été soumises dans cette expédition de Sésonck ou Sésac. Nous les donnons d'après M. Brugsch (*Hist. d'Egypte*, p. 227) : Robata (Robbith), Tan-an-Kan (Taanach), Sa-no-meaa (Sunam), Rohabaa (Rahab), Hapouromaa (Hapharaïm), Adoroma (Adoraïm), Mahanoma (Mahanaïm), Gahaana (Gibeon), Bathoarona (Bethoron), Quadomeï (Kademoth), Ajoulon (Ajalon), Makadoan (Mageddo), et bien d'autres. On ne comprend pas le caprice de M. Brugsch, de ne pas voir *Roi de Juda* dans les mots *Jehudamelek*, cela ne se discute pas. C'est du mot à mot hébreu.

### II. — Discours de Jéroboam aux révoltés d'Israël.

Reprenons maintenant le classement des faits que les monuments peuvent nous fournir sur la période de la royauté en Juda et en Israël.

Josèphe nous a conservé le discours que Jéroboam adressa aux dix tribus pour les détourner d'aller à Jérusalem adorer Jéhovah, comprenant que si Jérusalem restait le centre de la religion, sa royauté lui échapperait. Ce fut quelque chose de bien remarquable que cet événement. Tout un peuple était réuni en un seul lieu, à Sichem, pour délibérer sur ce grave sujet sous la présidence de son nouveau roi. On ne peut pas accuser Josèphe d'avoir cherché à briller dans son histoire, comme Tite-Live, en multipliant les beaux discours de sa façon. Il suit de près l'Ecriture sainte, et ne fait parler ses personnages que dans les termes mêmes employés par la Bible. Il est donc bien vraisemblable que le discours de Jéroboam a été pris dans un monument existant du temps de Josèphe.

« Jéroboam parla de cette sorte (*Antiquités*, l. VIII, c. 3) : — Mes amis, je crois que vous n'ignorez pas que Dieu est présent partout, et qu'ainsi il n'y a point de lieu d'où il ne puisse entendre les prières et exaucer les vœux de ceux qui l'invoquent. C'est pourquoi je ne trouve point à propos que, pour l'adorer, vous vous donniez la peine d'aller à Jérusalem qui est si éloignée d'ici et qui nous est ennemie. Celui qui en a bâti le temple n'était qu'un homme comme moi. J'ai fait faire et consacrer à Dieu deux

veaux d'or, dont l'un a été mis en la ville de Béthel, et l'autre en celle de Dan, afin que, selon que vous serez plus proches de l'une de ces villes, vous puissiez y aller rendre vos hommages à Dieu. Vous ne manquerez point de sacrificateurs et de lévites : j'en établirai que je prendrai d'entre vous, sans que vous ayez besoin pour ce sujet d'avoir recours à la tribu de Lévi et à la race d'Aaron : mais ceux qui désireront d'être reçus à faire ces fonctions, n'auront qu'à offrir à Dieu en sacrifice un veau et un mouton, en la même manière que l'on dit que fit Aaron lorsqu'il fut premièrement établi sacrificateur.

« Voilà de quelle manière », dit Josèphe, « Jéroboam trompa le peuple qui s'était soumis à lui, et le porta à abandonner la religion de ses pères.

« La fête du septième mois approchant, Jéroboam résolut de la célébrer à Béthel, ainsi que les tribus de Juda et de Benjamin la célébraient à Jérusalem. Il fit faire un autel vis-à-vis du veau d'or, et voulut exercer lui-même la charge de grand sacrificateur. Ainsi il monta à cet autel, accompagné des sacrificateurs qu'il avait établis. Mais lorsqu'il allait offrir des victimes en holocauste en présence de tout le peuple, Dieu envoya de Jérusalem un prophète nommé Jadon, qui se jeta au milieu de cette grande multitude, se tourna vers cet autel, et dit si haut que le roi et tous les assistants purent entendre : — Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il viendra un prince de la race de David nommé Josias, qui immolera sur ce même autel ceux des faux sacrificateurs qui seront encore vivants. Et le reste arriva, comme il est marqué au chapitre 13 du troisième livre des Rois ».

Nous avons rapporté ce dernier passage, parce qu'il y a des circonstances qui ne sont pas dans la Bible, et qu'on nous apprend ici le nom de ce prophète qui est Jadon.

### III. — Ruines de Samarie.

La division du royaume d'Israël en deux parties a dû entraîner, comme premier effet, la création d'une nouvelle capitale, d'un nouveau centre de culte. Voyons d'abord ce que l'archéologie nous apprend à ce sujet. Roboam continua d'habiter Jérusalem, mais l'Ecriture dit : « Or, Jéroboam bâtit Sichem dans les montagnes d'Ephraïm, et y établit sa demeure ».

Eh bien, voici ce que M. de Saulcy, le savant voyageur, a découvert, il y a quelques années (*Dictionnaire des Antiquités bibliques*, Voyez Samarie).

« Après avoir traversé le village arabe, qui est la moderne Samarie, nous arrivons bientôt à un chemin tracé au milieu des plus beaux vergers qu'il soit possible d'imaginer, et qui longe le flanc gauche d'un mamelon très-considérable, livré maintenant à la culture et planté d'innombrables oliviers et figuiers. C'est sur ce monticule qu'existe Samarie, la capitale des rois d'Israël après le schisme des dix tribus. Bientôt des colonnes de calcaire dur, debout ou couchées, se montrent à nous, et nous arrivons enfin

à une immense colonnade double, qui dut orner la rue principale de Sébastieh. Les colonnes sont doriques, elles ont un mètre quatre-vingt-quinze centimètres de circonférence, et sont séparées d'axe en axe de trois mètres quarante centimètres. Il y en a cinquante-neuf debout, et un grand nombre renversées. Cette belle colonnade suit les contours du monticule. A son extrémité ouest la colonnade s'élargit et forme une avenue de quinze mètres de largeur, qui aboutit à une entrée de la ville. Cette entrée est marquée par deux bases de tours rondes de onze mètres de diamètre et en bel appareil, à partir desquelles commencent des lignes de murailles, en même appareil, dont la branche de gauche se dirige exactement au sud, sur une étendue de cinquante mètres environ, pour s'infléchir au sud-est, tandis que la branche de droite forme une courbe concave vers l'extérieur, et qui va aboutir à une base de tour plus petite, éloignée d'une cinquantaine de mètres de la grosse tour de droite à l'entrée de la ville. A partir de ces tours d'entrée, une route, bordée d'une belle allée de pierres fichées, existant encore sur une étendue de cent mètres, se dirige vers le fond d'une large vallée cultivée et close à l'ouest par une ligne de hautes collines verdoyantes, au-delà desquelles scintillent les flots azurés de la Méditerranée.

« C'est une des plus magnifiques situations qu'il soit possible de rencontrer au monde, et franchement, les rois d'Israël avaient fait preuve de bon goût en plaçant dans ce site enchanteur la capitale de leur royaume.

« Nous avons donc étudié convenablement et tout à notre aise la belle colonnade de Sébastieh, qui paraît avoir offert une double rangée de colonnes à gauche de l'entrée de la ville, ce qui plaçait de ce côté une contre-allée de six mètres de largeur. Une semblable contre-allée ne pouvait exister à droite, puisque les colonnes de la grande allée forment une ligne immédiatement tangente au pied du monticule, sur lequel était sans doute les édifices principaux, royaux et religieux de la ville ; ce monticule présente d'ailleurs en plusieurs points, et notamment vers l'entrée que j'ai décrite tout à l'heure, deux étages de murs de soutènement. Après avoir examiné à loisir cette ruine éminemment curieuse, nous faisons gravir à nos chevaux le monticule même, assiette de Samarie, et nous le parcourons dans toute sa longueur. Il est jonché de débris de toute nature qui sont les indices irrécusables de la préexistence d'une ville importante. Au sommet nous trouvons au bord d'un champ trois tambours de colonnes en pierre, d'un mètre vingt-huit centimètres de diamètre. Des colonnes pareilles et en pareille matière sont beaucoup plus antiques que celles de la colonnade, qui sont évidemment contemporaines de la fondation de Sébastieh sur les ruines de Samarie.

« Une riante allée, assez profonde, longe à gauche le monticule de Samarie, et au fond de celle-ci se montrent les restes d'une belle colonnade quadrangulaire, formée de colonnes qui paraissent semblables à celles de la grande allée. La face nord de cette enceinte compte encore huit colonnes debout, et la face ouest six seulement. Un peu plus loin, c'est-à-dire vers l'extrémité orientale du monticule de Samarie, nous avons trouvé encore à

mi-côte les traces d'une enceinte rectangulaire de colonnes, qui devait en présenter douze sur les longues faces, et neuf seulement sur les petites. De cette enceinte, quinze colonnes sont encore debout; elles sont de pierre de calcaire.

« Il est évident qu'en passant quelques jours à Sébastieh, et en sachant gagner la bienveillance des habitants, on ne manquerait pas de faire des découvertes archéologiques de grande importance. C'est donc un point que je recommande expressément aux voyageurs désireux de tirer un bon parti de leur temps.

« Une tradition inadmissible place l'église de Saint-Jean de Sébastieh sur le lieu même où saint Jean-Baptiste fut mis à mort. Mais nous savons de science certaine que la décollation de saint Jean eut lieu à Machera, sur la rive orientale de la mer Morte, et par conséquent bien loin de là (Jos., *Ant. jud.*, XVIII, XV, 12). Il est possible que les restes du saint aient été apportés à Sébastieh; mais voilà tout. Ce qui est sûr, c'est que la petite mosquée souterraine, ou plus exactement le oualy placé sous l'église, porte, parmi les musulmans, le nom de Naby-Jahya, et que pour eux il contient le tombeau de ce prophète qui n'est, on le sait, autre que saint Jean-Baptiste.

« Voici à quel propos et par qui le nom de Samarie fut donné à cette ville. Les rois d'Israël avaient pris pour capitale Tirsah (I Rois, XVI, 23); Omri, le sixième de ces rois (en comptant par un Zimri qui ne régna que sept jours et se brûla dans son palais comme Sardanapale), acheta de Samer la montagne de Samroun, pour deux kikars d'argent.

« Il couvrit la montagne de constructions, et il nomma la ville qu'il avait bâtie Samroun, du nom de Samer, propriétaire de la montagne de Samroun. (*Ibid.*, XVI, 24.) Samroun devint la capitale du royaume d'Israël, et le nom de la capitale devint celui de la contrée même, puisqu'il est parlé dans le deuxième livre des Rois (XVIII, 19) des villes de Samroun. Dans la quatrième année du règne d'Ezéchias, roi de Juda, septième année du règne d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanasar, roi d'Assyrie, vint assiéger Samroun, qu'il prit au bout de trois ans. (II Rois, XVIII, 9 et suivant.) Tout le peuple d'Israël fut emmené en captivité en Assyrie et en Médie. Il fut remplacé par une émigration assyrienne composée de Cuthéens, dont les Samaritains si peu nombreux qui existent encore de nos jours sont les descendants directs.

« Samarie, qui avait été assiégée et prise deux fois par Ben-Adad roi de Damas, fut plus tard prise de nouveau, après une année de siége, et ruinée de fond en comble par Hyrcan. Les Juifs en étaient restés les maîtres, lorsque Pompée survint et la leur enleva. Gabinius la releva de ses ruines, et Auguste la donna à Hérode le Grand. Celui-ci en fit une ville splendide, que, par flatterie, il appela Sébaste, pour plaire au chef de l'empire romain. Tous ces faits sont rapportés par Josèphe dans ses *Antiquités judaïques* (IX, XI, XIII et XIV) et dans le premier livre de la *Guerre des Juifs*.

« Etienne, dans ses *Ethniques*, confond Samarie avec Néapolis (Naplouse). C'est une erreur manifeste, puisqu'il est avéré que Naplouse a pris la place de Sichem. Au reste, ce qui est plus étrange encore, c'est que le

même écrivain mentionne Sébaste comme une petite place forte de la Samaritide. Strabon (lib. XVI) ne s'y était pas trompé, et il mentionne Samarie qu'Hérode appela Sébaste. Saint Jérôme est tout aussi positif; et dans son commentaire sur Michée, il dit de Samarie: *Erat in montibus sita, ubi nunc Sebastes est.*

« J'ai dit plus haut combien le site de Sébastieh est charmant de tous les côtés, excepté à l'ouest. Le plateau fertile qui servit d'assiette à la capitale du royaume d'Israël, et plus tard à Sébaste, est dominé par des montagnes boisées dont l'aspect est délicieux ».

Après cette description du plan général de Samarie, de son site et de ses principales ruines, le même auteur nous donne, à l'article *Garizim*, le plan et l'état des ruines du temple des Samaritains.

### IV. — Ruines du temple de Garizim.

« Une excursion pleine d'intérêt que j'ai faite, dans mon voyage, à la célèbre montagne de Garizim (*Dictionnaire des Antiquités bibliques*, art. *Garizim*, par M. de Saulcy), me permet d'en parler avec détail. Malgré un temps assez douteux, nous nous étions décidés à faire ce pèlerinage scientifique qui devait m'amener à une précieuse découverte.

« Nous partons dans la matinée de Naplouse. Un jeune homme de la ville nous accompagnait, et il n'est pas musulman. Est-il chrétien, est-il samaritain ? Je ne puis le démêler, bien qu'à la nature des indications qu'il m'a données pendant notre excursion, j'aie été conduit à penser qu'il était de cette étrange secte.

« A neuf heures et demie nous montions à cheval, et, tournant la pointe ouest de la ville de Naplouse, nous commençions à gravir un large chemin qui conduit à travers des vergers, dont en ce moment tous les arbres sont couverts de fleurs, à une belle fontaine d'eau vive placée un peu au-dessous de la ville. De là on peut assez bien apprécier l'étendue actuelle de Naplouse, dont l'aspect général est charmant. Une fois la fontaine passée, le chemin se rétrécit de plus en plus, et il finit par disparaître tout à fait lorsque les vergers qui le resserrent disparaissent eux-mêmes. On se trouve alors dans le bas d'un ravin assez large ou plutôt d'une gorge fortement inclinée, et qui s'élève directement à une hauteur de quelques cents pieds, c'est-à-dire jusqu'au plateau de Garizim. Nous mettons pied à terre, et tirant nos chevaux par la bride, nous commençons bravement notre ascension qui n'est qu'ennuyeuse. Au bout d'un quart d'heure, nous touchons enfin au plateau désiré et nous trouvons immédiatement une espèce de chemin qui longe des amas de décombres, et qui, après cinq ou six cents mètres de parcours au plus, nous amène en face de ruines tellement importantes que j'étais bien loin de m'attendre à une semblable bonne fortune. J'ai sous les yeux une enceinte immense construite en blocs d'un magnifique appareil; au premier coup d'œil, il est clair que l'âge de cette enceinte ne saurait être postérieur à l'époque du haut empire. Ne serait-ce pas l'enceinte du temple que les Samaritains construisirent sur le Garizim à l'imitation de celui de Jérusalem? C'est ce que l'examen détaillé de l'en-

ceinte en question nous apprendra tout à l'heure. Commençons par une visite rapide des ruines qui nous entourent ; nous déjeûnerons ensuite, puis nous reviendrons étudier en détail ce curieux monument que j'aurai certainement le plaisir de lever le premier.

« Notre guide de Naplouse n'a pas manqué de nous dire en arrivant devant ces ruines vénérables que c'était le temple des Samaritains ; mais dans le doute où je suis encore aujourd'hui sur la foi qu'il professait, je ne voudrais pas donner son assertion pour plus déterminante qu'elle ne l'est en réalité. Nous verrons d'ailleurs que le monument parle par lui-même, et qu'en l'étudiant avec toute l'attention qu'il mérite, on ne tarde pas à être convaincu qu'il n'a été construit que pour servir à un culte quelconque.

« En longeant la grande face qui regarde l'ouest, on rencontre, un peu avant son extrémité méridionale, une sorte de plate-forme composée de grosses masses de pierres à contours irréguliers, encastrées les unes sur les autres, mais dont la surface paraît avoir été aplatie. Sont-ce des blocs rapportés, est-ce le roc qui affleure? C'est ce qu'il est bien difficile de décider au premier abord. J'avoue cependant que les joints n'ont pas l'air de fissures naturelles, et qu'en y regardant de près, j'ai acquis pour mon compte la conviction que c'était un travail humain, qui en ce cas remontait, sans aucun doute, à une antiquité très-reculée. Cette fois encore, la tradition m'est venue en aide, car mon guide, m'arrêtant vis-à-vis de la plate-forme en question, me dit : Ceci est l'*Haraquah*, c'est-à-dire le lieu où les Samaritains brûlent les victimes offertes en holocauste, et qui sont égorgées en un autre lieu que nous verrons tout à l'heure. Cette plate-forme s'appelle aussi *El-Aacher-Belathat* (les *dix* blocs de pierre). Ce nom singulier me donna l'éveil, et je pensai immédiatement aux dix tribus dissidentes, qui avaient pu établir un autel destiné aux holocaustes et formé de dix pierres dont chaque tribu avait ainsi fourni la sienne. Notre jeune guide ajouta, et Mohammed qui nous accompagnait dans notre promenade nous répéta après lui, que la plate-forme de l'Haraquah était due à Seidna-Souleiman (à notre seigneur Salomon). Cela voulait-il dire qu'elle était contemporaine de Salomon? C'est très-possible, car si, immédiatement après le schisme, Jéroboam fit construire cet autel grossier, il est bien clair qu'il peut passer pour contemporain de Salomon.

« Nous lisons dans le Deutéronome (XI — XXVII): — « Et quand l'Eternel notre Dieu t'aura fait venir au pays où tu vas pour le posséder, tu donneras la bénédiction sur la montagne de Garizim, et la malédiction sur la montagne d'Ebal ». Puis, plus loin : « Il arrivera un jour que vous passerez le Jourdain au pays que l'Eternel, ton Dieu, te donne ; tu élèveras de grandes pierres, et tu les enduiras d'un enduit. 3. Tu écriras dessus toutes les paroles de cette doctrine-là. 4. Il arrivera, quand vous aurez passé le Jourdain, vous élèverez ces pierres que je vous commande, sur la montagne d'Ebal, et tu les enduiras d'un enduit. 5. Tu bâtiras là un autel à l'Eternel, ton Dieu, un autel de pierre, tu ne lèveras pas le fer sur elles. 6. De pierres entières tu bâtiras l'autel de l'Eternel, ton Dieu ; tu feras monter des holocaustes à l'Eternel, ton Dieu. 11. Moïse commanda au peuple en ce jour, savoir : 12. Ceux-ci se tiendront sur la montagne de Garizim pour

bénir le peuple, quand vous aurez passé le Jourdain : Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Joseph et Benjamin. Et ceux-là se tiendront pour la malédiction sur la montagne d'Ebal : Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephtali ». Viennent ensuite les douze malédictions que devaient prononcer les Lévites et auxquelles tout le peuple répondrait : Amen. Les bénédictions ne sont pas contenues dans le texte sacré.

« Le Talmud commente ainsi ce passage de l'Ecriture : — « Six tribus montèrent sur le mont Garizim et six sur le mont Ebal. Les Cohénim, les Lévites et l'arche étaient entre les deux montagnes. Les Lévites s'étant tournés vers le mont Garizim, récitèrent les bénédictions : Béni soit celui qui ne fera pas d'idole, etc. ; et le peuple répondait : Amen. S'étant ensuite tournés vers la montagne d'Ebal, ils récitèrent la malédiction, et ils répondaient : Amen ».

« A cette explication je trouve une difficulté. Du haut de Garizim aussi bien que du haut d'Ebal, il est impossible de voir ce qui se passe au fond de la vallée de Sichem ; il est bien plus impossible encore d'entendre ce qu'on y crierait de toutes ses forces. Comme l'Ecriture ne semble pas confirmer ces détails du récit des Talmudistes, je conclus qu'ils sont puérils, et je crois que les deux cérémonies s'accomplirent dans la vallée qui séparait les deux montagnes sacrées, et de telle façon que chaque groupe de six tribus pût comprendre ce qui se passait, en le voyant, et répondre Amen à propos.

« Le livre de Josué raconte comment fut exécuté l'ordre de Dieu après le passage du Jourdain (VIII) : — « 30. Alors Josué construisit un autel à l'Eternel, Dieu d'Israël, sur la montagne d'Ebal. 33. Et tout Israël, ses anciens, ses inspecteurs, ses juges étaient placés de chaque côté de l'arche d'alliance de l'Eternel en face des Cohénim, des Lévites porteurs de l'arche d'alliance de l'Eternel, l'étranger comme l'indigène ; la moitié en face de la montagne de Garizim et l'autre moitié en face de la montagne d'Ebal, comme avait ordonné autrefois Moïse serviteur de l'Eternel de bénir le peuple d'Israël ». Ne semble-t-il pas évident par la teneur de ce verset, que le peuple, bien loin d'être divisé en deux parts sur les deux montagnes opposées, était rangé des deux côtés de la vallée de Sichem, au fond de laquelle s'accomplissait la cérémonie?

« Je dois avouer néanmoins que Josèphe (*Ant. jud.*, v, I, 19), raconte le fait comme les Talmudistes. Voici ce qu'il dit : — « (Josué) étant parti de là (de Seiloun) avec tout le peuple pour Sichem, bâtit un autel au point où Moïse avait ordonné de l'élever ; et ayant partagé l'armée en deux corps, il en plaça une moitié sur le mont Garizim et l'autre moitié sur le mont de Gibel, où est l'autel avec les Lévites et les prêtres. Lorsqu'ils eurent offert le sacrifice, proclamé les malédictions, et écrit celles-ci sur l'autel, ils retournèrent à Seiloun ».

« Je suis bien tenté de croire, en concluant de l'impossibilité physique que j'ai signalée et qu'implique aussi le récit de Josèphe, qu'au lieu de traduire dans les passages bibliques qui concernent cette importante cérémonie, la proposition *el* par sur, il faut constamment la rendre par *contre, en face de*, ce qui n'est nullement contraire à la grammaire. L'autel cons-

truit par l'ordre de Josué le fut sur le mont Ebal. Cela n'est pas douteux, bien qu'il paraisse assez étrange que l'autel destiné à offrir des sacrifices à l'Eternel ait été élevé sur la montagne maudite au lieu d'être sur la montagne des bénédictions. Notre Haraquah n'a donc rien à faire avec l'autel du mont Ebal, et, probablement Jéroboam, en abandonnant le culte qui avait fait établir ce premier autel, eut l'idée d'en construire un semblable sur le Garizim, sur le mont béni ; et dès lors, celui-ci peut être composé de dix pierres (Aacher-Belathat), représentant chacune une des tribus dissidentes ; de même que le monument construit en commémoration du passage du Jourdain était composé de douze pierres, prises au fond du fleuve, et représentant chacune une des douze tribus d'Israël. (Josué, IV, 7-9.)

« Je reviens aux ruines qui se voient au sommet du Garizim. Au sud de la grande enceinte, et à soixante-quinze mètres du pied de celle-ci, vers l'angle sud-est, se voit une plate-forme de roc inclinée à l'ouest, et entourée d'arrasements de murailles qui ont dû la fermer. Cette plate-forme n'a pas un contour régulier. Vers l'est elle présente une face rectiligne de onze mètres, une autre face de onze mètres regarde le sud. De l'extrémité de celle-ci part une face de six mètres seulement, au nord-nord-ouest, et aboutissant à un orifice qui ouvre sur une fosse profonde ou sorte de puits creusé dans le roc. L'orifice n'est qu'une large fente ayant un peu plus d'un mètre de longueur, et parallèle à la façade de la plate-forme qui regarde l'est. De l'extrémité de l'orifice, une courbe peu déterminée, d'une quinzaine de mètres, va rejoindre la première face mesurée.

« Il est aisé de voir, au reste, que le plan primitif de la plate-forme était un polygone formé de trois grands côtés perpendiculaires entre eux, de onze mètres de longueur, sur lesquels s'appuyaient deux petits côtés, de six mètres, aboutissant à l'orifice du puits.

« Cette plate-forme que j'ai décrite avec tant de minutie, c'est le véritable autel des Samaritains. C'est sur elle que les victimes sont égorgées, et c'est dans le puits que j'ai signalé que s'écoule le sang du sacrifice.

« A partir de là, on aperçoit les ruines d'une ville qui dut être très-considérable. Il serait extrêmement curieux d'étudier ces ruines à loisir ; nul doute que l'on n'y fît de précieuses découvertes. Comme malheureusement mes minutes étaient comptées, j'ai dû me borner à en examiner quelques parties en toute hâte, et je regrette vivement de n'avoir pu faire plus. Je me bornerai à signaler un singulier édifice construit dans le roc, à cent cinquante mètres en avant de la plate-forme des sacrifices. Ses murailles formées de gros blocs, ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. C'est un carré de dix à douze mètres de côté, sur le côté nord duquel est appuyée une abside elliptique de dix mètres de profondeur. Que pouvait être ce bâtiment ? je l'ignore. Peut-être ce fut une église ou une chapelle chrétienne.

« Comme le temps était loin de s'embellir, nous avons, après cette inspection sommaire, pris le parti de déjeuner au plus vite afin d'avoir ensuite tout notre temps à donner à l'étude et au lever de la grande enceinte. Nous sommes donc allés nous installer sur le gazon, contre l'angle nord-est de ce

monument, au pied d'un petit oualy musulman qui porte le nom de *Ech-Cheikh-Rhanem*, et nous nous sommes mis en devoir d'expédier rondement notre repas. De là nous jouissions d'une vue magnifique. Nous avions au-dessus de nous les pentes orientales du Garizim, et au delà l'extrémité orientale de la vaste plaine qui longe la route de Naplouse à Jérusalem. A notre gauche, nous voyions le mont Ebal tout entier, et entre lui et nous se trouvait la riante vallée de Sichem, dont nous ne pouvions naturellement apercevoir le fond.

« J'ai rarement fait un aussi mauvais déjeuner avec autant de plaisir. Nous étions dans le ravissement en pensant à notre découverte si inespérée, et nous eussions joui du beau spectacle que nous avions sous les yeux dans toute la plénitude de notre joie, si de larges gouttes de pluie n'étaient venues nous avertir que la besogne qui nous restait à faire ne serait pas commode à terminer.

« Aussitôt notre déjeuner fini, nous nous sommes bravement mis à l'œuvre ; et bien qu'interrompus à dix reprises par des averses glacées, qui nous chassaient dans l'oualy de Cheikh-Rhanem, où deux tailleurs de pierres faisaient quelques réparations à l'escalier, nous avons réussi à lever ce curieux édifice. En voici les proportions générales.

« Le plan de l'enceinte est un quadrilatère garni, aux quatre angles, d'avant-corps carrés en saillie d'un mètre quatre-vingt centimètres de surface ; celles-ci ont des dimensions différentes. Avant-corps compris, les deux côtés sud et nord ont soixante-dix-neuf mètres de développement, et les deux autres faces opposées, cinquante-quatre mètres cinquante centimètres seulement, toujours avant-corps compris. Ces avant-corps formaient probablement des tours carrées. Sur le milieu de la face sud est établi un avant-corps exactement semblable à ceux des angles. Il a comme eux huit mètres de côté, et un mètre quatre-vingt-dix centimètres de saillie. Tous les murs principaux ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. La face occidentale n'a pas d'avant-corps en son milieu, et les avant-corps des angles font saillie sur elle. La face orientale, au contraire, ne présente aucune saillie des avant-corps. C'est celui de l'angle nord-est qui a été occupé par une construction musulmane, et transformé en oualy portant le nom d'Ech-Cheikh-Rhanem.

« Au milieu de la face du nord est pratiquée dans l'axe même de l'enceinte une porte de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres d'ouverture, qui avait à l'extérieur des pilastres carrés d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres de largeur en saillie, autant qu'on en peut juger par la base de celui de gauche, qui est resté en place. Cette porte a été murée postérieurement et l'arrasement du mur de clôture est en place. A droite et à gauche de cette grande porte d'entrée étaient, à l'intérieur, deux pavillons massifs formant loge, de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de côté hors œuvre, et dont les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. On retrouve à l'intérieur, appuyées contre les murailles de l'enceinte, de nombreuses chambres datant d'époques différentes, à en juger par la diversité d'épaisseur de leurs parois; dans les plus anciennes, qui sont presque toutes appliquées contre la face du sud, les murs ont également

un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur, et celles-là font incontestablement partie du plan primitif de l'édifice.

« Au centre de la plate-forme comprise dans l'enceinte, était un édifice octogonal à l'intérieur, et dont l'entrée correspondait à l'entrée principale de l'enceinte. Sur les côtés du polygone adjacents à la face d'entrée, étaient établies des sortes de chapelles, à deux absidioles circulaires placées aux extrémités : la porte de ces chapelles ouvrait à l'intérieur du bâtiment octogonal. Les deux côtés parallèles à l'axe général servaient d'appuis à de grandes absides circulaires. Les deux suivants comportaient encore, autant qu'on peut le deviner en construisant le plan général d'après ce qui reste de débris reconnaissables, des chapelles à doubles absidioles, et enfin la face du fond parallèle à la face d'entrée devait former une abside circulaire. Cette disposition alternative est extrêmement curieuse, et elle a une singulière analogie avec le plan que présentent le temple phénicien de Krendi, à Malte, et celui de la Gigantez, à Gozzo.

« Notre guide, en nous amenant sur la place où était l'octogone que je viens de décrire brièvement, me dit : Ceci est la quiblah des Samaritains. (La quiblah est un lieu particulier de prières dans la mosquée de Jérusalem et dans celle de la Mecque.)

« A l'extérieur de la face du nord, une autre muraille d'enceinte datant de la même époque, s'appuie contre l'avant-corps de l'angle nord-ouest et s'étend en ligne droite sur une longueur de cinquante-deux mètres non compris dans l'avant-corps de l'enceinte principale auquel ce pan de mur se rattache. A son extrémité opposée est appliquée une tour quadrangulaire ayant cinq mètres soixante-dix centimètres dans œuvres, sur ses côtés nord et sud, et seulement trois mètres quarante centimètres sur les deux faces. A partir de l'angle nord-est de cette tour, la muraille qui en continue la face nord s'étend parallèlement à la face d'entrée de l'enceinte principale, sur une longueur de quarante et un mètres; là est placée en saillie d'un mètre quatre-vingt centimètres, une tour carrée de huit mètres quatre-vingt centimètres de côté. Au delà, le mur de face reprend sur une longueur de vingt-deux mètres cinquante centimètres, puis il fait un coude brusque et se dirige vers les bords orientaux du plateau de la montagne, par une branche oblique de quarante-trois mètres sur le flanc septentrional de l'avant-corps, contenant l'oualy de Cheikh-Rhanem, en laissant à l'angle nord-est de celui-ci une saillie d'un mètre quarante centimètres.

« De l'angle sud-est de la tour carrée placée vers le milieu de la grande branche que je viens de décrire, partait un mur oblique dont il ne reste que de faibles monuments et qui se dirigeait, en se redressant à l'est, vers la moitié de sa longueur, à peu près perpendiculairement à la face du nord de l'enceinte principale, et à quelques mètres à gauche de la grande entrée. Du point où cette muraille faisait un angle pour se redresser, partait un mur allant rejoindre la face de la deuxième enceinte à cinq mètres au nord de l'oualy Ech-Cheikh-Rhanem. Tous les murs que je viens de désigner ont la même épaisseur d'un mètre trente-cinq centimètres.

« Dans l'espace vide compris entre la face nord de l'enceinte principale et la seconde enceinte extérieure, espace qu'occupe en grande partie

un cimetière musulman, et à vingt-deux mètres en avant, c'est-à-dire au nord de celui-ci, est une magnifique piscine, à sec aujourd'hui, de trente-cinq mètres de longueur sur un peu plus de dix-huit mètres de largeur. Elle est elle-même bâtie en murailles d'un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. Cette piscine s'appuie contre le mur occidental d'enceinte.

« Une muraille postérieure, dont il ne reste que les arrasements, relie la face sud de la piscine à la face nord de l'enceinte principale, à quatorze mètres en avant de l'angle nord-ouest de celle-ci. Cette muraille avait un mètre dix centimètres d'épaisseur. A treize mètres à gauche, c'est-à-dire à l'est, sont les arrasements des deux murs parallèles d'un mètre d'épaisseur, et laissant entre eux un couloir d'un mètre vingt centimètres de largeur. Les traces de ces deux murs cessent brusquement de paraître à quinze mètres à partir de la piscine.

« Dans le mur septentrional de la piscine, à sept mètres de l'angle nord-ouest, est pratiquée une niche parfaitement taillée et qui dénote une grande habileté dans la science de la coupe des pierres. Peut-être était-ce un regard par lequel le trop plein de la piscine pouvait se déverser dans un puits placé à trois mètres à droite, et à quatre de distance de la niche.

« Telle est la disposition générale de ce magnifique édifice dans lequel je n'hésite pas à retrouver le temple des Samaritains, temple dont je vais tout à l'heure vous raconter l'histoire. J'ai déjà dit que la face orientale de cette enceinte était réellement à la crête de Garizim et dominait les escarpements plongeant dans la Machnah. A onze mètres en avant de la face de cette enceinte, paraissent les traces d'un mur dont quelques blocs sont encore en place. Ils sont énormes et portent deux mètres d'épaisseur. Il semble qu'un escalier ait été appuyé à ce mur, et l'on en distingue encore cinq ou six marches de cinquante centimètres de largeur. L'axe de cet escalier, s'il a existé, aurait donc été un point dirigé du sud au nord, et par conséquent il serait venu du côté opposé à celui où se trouve Naplouse.

« Ai-je besoin de dire tout ce que révéleraient de faits curieux des fouilles intelligentes exécutées sur ce plateau, si elles étaient praticables. Nous avions, on le devine, passé quelques heures bien employées à relever toutes les mesures nécessaires. Une fois notre butin achevé, nous songeâmes à la retraite et nous regagnâmes Naplouse sous une pluie battante, fort heureux d'avoir payé par un peu de fatigue et beaucoup d'humidité un fait archéologique que j'avais le droit de considérer comme de la plus grande importance.

« Au retour, j'étais tellement préoccupé des ruines que je venais de visiter, que j'envoyais Matteo saluer de ma part le grand prêtre des Samaritains, et lui demander comment s'appelait la ville ruinée qui avait existé sur le sommet du Garizim. Il revint bientôt et me rapporta le nom que je voulais connaître, et que ni les musulmans, ni les chrétiens n'étaient en mesure de nous donner. Ce nom était Loujah ! Je pensai immédiatement à Beit-el, dont le nom primitif avait été *Louz* ou *Louzah*, et je me figurai à tort que le véritable Beit-el pourrait bien avoir existé sur le sommet du

Garizim. J'ai conservé assez longtemps ce doute qui s'est évanoui depuis mon retour, devant le fait suivant. Saint Jérôme, dans l'*Onomasticon*, cite une Louza placée près de Sichem, à la troisième pierre milliaire à partir de Naplouse. C'est incontestablement ma ville ruinée du sommet de Garizim. Rappelons maintenant en quelques mots l'histoire de Sichem et de Naplouse, puis nous nous occuperons de celle de Garizim.

« Sichem de l'Ecriture sainte a été remplacée par Néapolis qui est devenue le Naboulis des Arabes et la Naplouse des Francs ; mais ces deux villes n'étaient pas exactement au même point. Il n'y a pas de doute à conserver sur ces deux faits. Ainsi saint Epiphane (*Adv. hæreses*, lib. III) et saint Jérôme (*Epist.* LXXXVI), se servent de l'expression : Sichem qui est maintenant nommée Néapolis. Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, dit positivement Sichem, près de Neapolis — (*ad vocem Kiribinth*), et ailleurs (*ad vocem Sichem*) : — on en montre la place dans les faubourgs de Néapolis.

« Enfin, au mot *Luza*, Eusèbe dit : — Elle est placée près de Sichem, au neuvième mille à partir de Néapolis ; saint Jérôme a corrigé ce passage qu'il traduit : *Juxta Sichem in tertio lapide Neapoleos*. Peut-être cette première correction n'est-elle pas suffisante encore, et faudrait-il lire B au lieu de γ dans le texte d'Eusèbe, ce qui serait plus en rapport avec la véritable distance de Louzah à Naplouse, et ce qui expliquerait en quelque sorte l'erreur du copiste, qui aura pris un B pour un Γ bien plus aisément qu'un θ dont le tracé n'a aucun rapport avec le θ. Quoi qu'il en soit, il paraît clair que Sichem n'était pas sur l'assiette actuelle de Naplouse, et je suis assez disposé à supposer cette ville antique à l'entrée même de la vallée de Sichem, vers le puits de la Samaritaine, le champ de Jacob et le tombeau de Joseph. L'historien Josèphe (*Bell. Jud.*, IV, VIII, I) nous apprend que de son temps Néapolis était nommée par les indigènes Maborthe. En aucun endroit, l'Ecriture ne dit explicitement que Sichem était voisine des monts Garizim et Ebal ; seulement, le Deutéronome (XI, 80) nous dit : — Abram traversa le pays jusqu'à la contrée de Sichem, jusqu'au bocage de Mourah ; ce qui démontre implicitement le voisinage de Sichem et des deux montagnes saintes. Le patriarche Jacob, venant de Padun-Aran, arriva à Sichem, y campa et y acheta des fils de Hemour, père de Sichem, la pièce de terre où il avait dressé sa tente. (Gen., XXXIII, 19). Dina, fille du patriarche, fut enlevée par Sichem, fils de Hemour, chef du pays (Gen., XXXIV, 2 et suiv.) Hemour vint alors demander à Jacob la main de Dina pour son fils en lui offrant une alliance entre les deux races. Les fils de Jacob acceptèrent, mais à condition que Hémour et les siens se feraient circoncire. Ceux-ci y ayant consenti, et le troisième jour, lorsque tous les hommes étaient souffrants des suites de l'opération qu'ils avaient subie, Siméon et Lévi, à l'insu de leur père, prirent leurs glaives, tombèrent sur la ville qui était en sécurité, et tuèrent tous les mâles. (Gen., XXXIV, 25) ; puis ils pillèrent la ville, biens et bestiaux, et firent captifs les femmes et les enfants.

« L'abominable infamie fut ainsi reprochée à ses fils par Jacob. Jacob dit à Siméon et à Lévi : — « Vous m'avez affligé, en me mettant en horreur aux yeux des habitants du pays des Kananéens et des Phérézéens ; j'ai si peu

de monde, ils pourraient bien s'assembler contre moi et me frapper : alors ils me détruiront moi et ma maison ». Plus tard, Jacob ayant assemblé ses enfants pour leur prédire l'avenir de chacun, reprocha plus amèrement à ses deux fils, Siméon et Lévi, leur brutale colère. « Que leur colère soit maudite, car elle est violente, et leur fureur, car elle est affreuse ; je les diviserai en Jacob et je les disperserai en Israël ».

« Nous sommes maintenant fixés sur l'époque de la construction, sur la durée et sur la destruction du temple construit par les Samaritains sur le mont Garizim. La venue d'Alexandre devant Jérusalem eut lieu en 332 avant l'ère chrétienne ; en 135 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan fut investi du souverain pontificat ; c'est au plus tôt vers la fin de la deuxième année de son règne, c'est-à-dire en 132, qu'il détruisit le temple du Garizim ; ce calcul de Josèphe, qui donne deux cents ans d'existence à ce temple, est donc parfaitement juste. Antiochus Epiphane devint roi en 175 avant Jésus-Christ ; c'est donc dans le voisinage de cette année que le temple du Garizim fut consacré à Jupiter Hellénien.

« Passons maintenant aux époques les plus récentes. Les Samaritains réfugiés sur le mont Garizim, y furent attaqués par l'ordre de Vespasien. Céréalis, préfet de la cinquième légion, avec six cents cavaliers et trois mille fantassins, attendit que la soif eût abattu la multitude réfugiée sur la montagne, car le lieu manquait d'eau, et l'on était au fort des chaleurs de l'été. Le Garizim fut alors gravi par les Romains, et les Samaritains sommés de se rendre, ayant refusé de déposer les armes, furent passés au fil de l'épée au nombre de dix mille six cents (*Bell. jud.*, III, VIII, 32). Procope (*De ædif. Just.*, *liber.*, V, cap. 7), raconte que sous le règne de Zénon, les habitants de Néapolis assaillirent les chrétiens qui célébraient la fête de la Pentecôte, et coupèrent les doigts des mains à l'évêque Térébinthus, qu'ils trouvèrent distribuant la communion aux fidèles. Le prélat se réfugia auprès de l'empereur et implora son assistance. Zénon, pour punir un semblable méfait, chassa les Samaritains du mont Garizim, et y fit bâtir une église de Sainte-Marie, qu'il entoura d'une enceinte faite simplement en pierres amoncelées. Une forte garnison fut placée dans la ville d'en bas, mais dix hommes seulement furent préposés à la défense du mur supérieur. Sous le règne d'Anastase, les Samaritains gravirent la montagne par les escarpements qui n'étaient pas gardés, et ils s'en emparèrent de vive force. Le préfet de la province fit aussitôt saisir et mettre à mort ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat. Enfin l'empereur Justinien entoura l'église du Garizim d'une autre muraille tout à fait à l'abri d'un coup de main, et il fit rétablir cinq églises chrétiennes qui avaient été incendiées dans la ville. Ceci se passait en mai 529 (Cyrille Scythopolis, *Hist. de S. Saba*).

« Nous lisons dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : — *Civitas Neapolis. Ibi est mons Agazaren ; ibi dicunt Samaritani Abraham sacrificium obtulisse, et ascenduntur usque ad summum montem gradus num.* CCC. *Inde ad pedem montis ipsius locus est, cui nomen est Sechim. Ibi positum est monumentum, ubi conditus est Joseph, in villa quam dedit ei Jacob pater ejus. Inde rapta est Dina filia Jacob a filiis Amorrhæorum. Inde passus mille locus est cui nomen Sichar, unde descendit mulier Samaritana,*

*ad eumdem locum, ubi Jacob puteum fodit, ut de eo aqua impleret (sic) et Dominus noster Jesus Christus cum ea locutus est ubi sunt arbores platani quos plantavit Jacob, et balneus qui de eo puteo lavatur.*

« Ce passage extrêmement curieux nous fournit plusieurs sujets d'observation. Pour le pèlerin, d'abord, Sichem (qu'il faut restituer à la place de Sechim) et Sichar sont deux lieux différents. Mais cette distinction n'est pas admissible : Sichem et Sichar étant certainement la même localité. Le puits de la Samaritaine et le tombeau de Joseph sont très-près l'un de l'autre, et c'est à mille pas de là que se trouve la Sichar, d'où était descendue la Samaritaine venue au puits de Jacob (S. Jean, IV). Avec de semblables indications, il est difficile de ne pas reconnaître cette Sichar du pèlerin, dans la Louzah du mont Garizim. Enfin, pour monter de Néapolis au temple du Garizim, le pèlerin nous apprend qu'il y avait, de son temps, un escalier de trois cents marches. Ce nombre, commençons par le dire, est ridicule et impossible, si le temple était au sommet, et il y était en effet, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le Garizim a certainement une hauteur de cinq à six cents mètres au-dessus de l'assiette de Naplouse ; dès lors il est bien évident que ce n'était plus par centaines qu'il fallait compter les marches de l'escalier conduisant à ce temple. Je proposerais donc de lire quinze cents au lieu de trois cents, et je suis convaincu que l'on se rapprocherait alors de la vérité.

« Il n'est pas possible de conserver de doutes sur l'existence de cet escalier gigantesque, et voici pourquoi : on connaît de magnifiques médailles d'Antonin-le-Pieux, frappées à Néapolis, et qui représentent le mont Garizim avec son temple. Certainement, ce n'était pas le temple détruit par Hyrcan, mais quelque temple du paganisme qui avait pris la place du premier. Quiconque a vu Naplouse et le Garizim, sera frappé de l'exactitude pour ainsi dire minutieuse de la vue que présentent ces rares et belles médailles. Or, le détail qui saute immédiatement aux yeux, c'est l'existence d'un escalier immense qui monte directement de la ville basse au portique du temple. Celui-ci est muni d'une enceinte à l'extrémité sud de laquelle se montre une haute tour, et je ne doute pas qu'il faille y reconnaître la tour carrée qui était placée au milieu de la face sud de l'antique enceinte que j'ai décrite plus haut. De plus, la gorge par laquelle je suis parvenu au sommet du Garizim, est admirablement mise à sa place sur la médaille, et le haut de cette gorge est garni de deux tours, dont j'aurais très-probablement retrouvé les bases, si j'avais alors connu ce détail. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'escalier dont parle le pèlerin de Bordeaux, et qui existait dès le temps d'Antonin, existait encore en 333.

« Le savant Robinson (*Bibl. Rest., in Palest.*, tom. III, page 124) s'exprime ainsi sur le compte des ruines que j'ai longuement décrites, et que son guide samaritain lui avait nommées El-Qalaath (le château) : *This was probably ihe fortress the ruins of which are still seen upon the montain, bearing every mark of romain origin.*

« Je ne saurais absolument partager cette opinion. Une forteresse n'est forteresse qu'à la condition de pouvoir être défendue : c'est-à-dire d'être construite dans un but de défense ; or, je le demande, comment défendre

une muraille sans parapet, et contre laquelle s'appuient partout des appartements? Dans une semblable citadelle, la garnison eût été réduite à se croiser les bras, en laissant les assaillants s'approcher des murs et faire brêche partout où ils le voudraient, sans qu'elle pût en aucune façon s'y opposer. Je le déclare donc, sans aucune hésitation, cet immense monument est bien certainement l'enceinte du temple bâti par Sanaballète, avec l'autorisation d'Alexandre le Grand; et l'octogone qui était le sanctuaire, profané probablement par la statue de Jupiter Hellénien, aura été rasé par l'ordre d'Hyrcan, tandis que l'enceinte elle-même était traitée un peu moins rigoureusement.

« Je ne doute pas que quiconque examinera, sans parti pris d'avance, le plan de cet édifice, demeurera parfaitement convaincu que là n'a jamais été une construction militaire, mais bien une construction religieuse. Le temple de Sanaballète était bâti à l'instar de celui de Jérusalem, et effectivement on reconnaît une singulière analogie dans les dispositions générales des deux plans. Ainsi la grande piscine du temple de Garizim est placée exactement comme l'était, par rapport au temple de Jérusalem, la piscine Probatique, qu'il ne faut pas, ainsi que je l'ai fait voir, confondre avec la piscine actuellement nommée Birket-Israïl, et qui n'est que la Béthesda de l'Evangile.

« On me permettra, j'espère, de me féliciter d'avoir pu lever avec soin le plan du temple samaritain, et de croire que la conquête de ce plan curieux valait à elle seule le voyage pénible que j'ai entrepris.

## CHAPITRE II.

### LISTES GÉNÉALOGIQUES.

I. Succession des Souverains Pontifes au temps des rois, solidement établie.— II. Tableau comparatif des généalogies du Nouveau Testament, comme contre-épreuve. — III. Succession des chefs de la tradition et de la Synagogue. — IV. Succession des cohens samaritains. — V. Réflexions sur ces généalogies. — VI. Catalogue des rois de Tyr, d'après Ménandre d'Ephèse.

#### I. — Succession des Souverains Pontifes au temps des rois, solidement établie.

Maintenant que le début de l'histoire des rois est établi sur quelques faits incontestables, nous donnerons la liste des Souverains Pontifes fournie par le quatrième livre des Rois, le deuxième des Paralipomènes et l'histoire de Josèphe : une triple généalogie correspondante qui nous servira de mesure chronologique.

Voici d'abord la succession des Souverains Pontifes depuis Sadoc, contemporain de Salomon, jusqu'au temps d'Esdras.

| Selon la Bible. | Selon la tradition hébraïque. | Selon Josèphe. | A dater d'Aaron. |
|---|---|---|---|
| 1 Sadoc. | 1 Sadoc, sous Salomon. | 1 Sadoc. | 11e |
| 2 Achimaas. | 2 Achima, sous Roboam. | 2 Achimaas. | 12e |
| 3 Azarias. | 3 Azarias, sous Abia. | 3 Azarias. | 13e |
| 4 | 4 Joachaz, sous Josaphat. | 4 | 14e |
| 5 Amarias. | 5 Joïarib, sous Joram. | 5 Joram. | 15e |
| 6 | 6 Josaphat, sous Ochosias. | 6 Isus. | 16e |
| 7 Joïada. | 7 Joïada, sous Joas. | 7 Axioram. | 17e |
| 8 Zacharias. | 8 Phadea, id. | 8 Phideas. | 18e |
| 9 | 9 Sedecias, sous Amasias. | 9 Sudeas. | 19e |
| 10 Azarias. | 10 Joel, sous Ozias. | 10 Jule. | 20e |
| 11 Achitob. | 11 Jothan, sous Joathan. | 11 Jotham. | 21e |
| 12 Maraïoth. | 12 Urias, sous Achaz. | 12 Urias. | 22e |
| 13 Helcias. | 13 Néria, sous Ezéchias. | 13 Nérias. | 23e |
| 14 Sadoc ou Eliacim. | 14 Hosaiah, sous Manassé. | 14 Odeas. | 24e |
| 15 Sellum. | 15 Sellum, sous Amon. | 15 Saldum. | 25e |
| 16 Helcias. | 16 Helcias, sous Josias. | 16 Helcias. | 26e |
| 17 Azarias. | 17 Azarias, sous Joachim. | 17 | 27e |
| 18 Saraias. | 18 | 18 Saréas. | 28e |
| 19 Josedech. | 19 Josedech durant la captivité. | 19 Josedech. | 29e |
| 20 Jésus. | 20 Jésus, fils de Josedech, après la captivité. | 20 Jesu. | 30e |

Trois monuments différents nous ont procuré ces trois listes : le texte sacré, Josèphe et la Chronique des Juifs ou *Sedrolan*. C'est ce dernier que nous offrons principalement au lecteur. Les deux autres remplissent les omissions et redressent les variantes. Et ainsi toutes les trois se fortifient mutuellement.

II. — Tableau comparatif des généalogies du Nouveau Testament, comme contre-épreuve.

Le Nouveau Testament nous fournit des généalogies particulières de familles, qu'il nous est bien permis de mettre en ligne de compte, quoiqu'elles soient tirées de l'Ecriture sainte. D'abord, le Nouveau Testament sert d'éclaircissement à l'Ancien ; et ensuite, les généalogies de Josèphe et de Moïse étant des monuments privés de familles, ont par là même, dans les réunions des généalogies correspondantes, une grande autorité historique, indépendamment de l'autorité surnaturelle de l'Ecriture sainte.

Voici les généalogies de Jésus et de Marie :

*Généalogie de Marie.*

1 David.
2 Nathan.
3 Mathatha.
4 Menna.
5 Melea.
6 Eliakim.
7 Jona.
8 Joseph.
9 Juda.
10 Simeon.
11 Levi
12 Mathat.
13 Jorim.
14 Eliezer.
15 Jesu.
16 Her.
17 Elmadan.
18 Cosan.
19 Addi.
20 Melchi.
21 Neri.
22 Salathiel.
23 Zorobabel.
24 Resa.
25 Joanna.
26 Nagge.
27 Hesli.
28 Nahum.
29 Mathathias.
30 Mahath.
31 Nagge.
32 Hesi.
33 Nahum.
34 Amos.
35 Mathathias.
36 Joseph.
37 Janne
38 Melchi.
39 Levi.
40 Mathat.
41 Heli.
42 Joseph.
43 Jesus.

*Généalogie de Joseph par Salomon.*

1 David.
2 Salomon.
3 Roboam.
4 Abiam.
5 Asa.
6 Naasson.
7 Josaphat.
8 Joram.
9 Ozias.
10 Joatham.
11 Achaz.
12 Ezéchias.
13 Manasses.
14 Amon.
15 Josias.
16 Jechonias.
17 Salathiel.
18 Zorobabel.
19 Abiud.
20 Elacim.
21 Azor
22 Sadoc.
23 Achim.
24 Eliud.
25 Eleazar.
26 Mathan.
27 Jacob.
28 Joseph.
29 Jesus.

III. — Succession des chefs de la tradition et de la Synagogue.

Il est une nouvelle succession non généalogique qui nous fait remonter de l'ère chrétienne à Moïse. Nous voulons parler des prophètes et des maîtres de la tradition. M. Drach l'a dressée avec beaucoup de soin dans son *Harmonie de l'Eglise et de la Synagogue.* (Tom. I[er], p. 14.)

« Nous allons, dit-il, donner avec quelques additions la chaîne de la

tradition, telle que Moïse Maimonides l'énumère dans l'introduction de son abrégé du Talmud intitulé : *Yad Hhazaka.* Cette chaîne se compose de trente-neuf anneaux, dont le dernier se rattache à la clôture du Talmud. Une fois la tradition fixée par écrit, il n'y eut plus de traditionnaires en titre, de docteurs spécialement chargés du dépôt de la tradition. Celle-ci, à partir de cette époque, était sous la garde de toute la nation.

« Moïse, descendu de la montagne du Sinaï et rentré dans le camp d'Israël, enseigna le developpement oral de la loi sainte successivement à Aaron, à ses neveux Eléazar et Ithamar, aux anciens, c'est-à-dire, au sanhédrin, enfin à tous ceux du peuple désireux d'en être instruits. Le Talmud, traité *Erubin*, fol. 54 *verso*, décrit tout le cérémonial qui fut observé dans es leçons abrégées. Quelques-uns des auditeurs en jetaient des notes par écrit pour aider la mémoire.

« Mais celui des anciens à qui Moïse s'appliquait plus spécialement à enseigner la loi orale, ce fut son disciple et successeur.

« Ainsi Moïse laissa l'enseignement de la loi orale à Josué, celui-ci aux anciens de son temps, ceux-ci à :

1 Héli.
2 Samuel.
3 David.
4 Ahias.
5 Elie.
6 Elisée.
7 Joiada g. p.
8 Zacharie.
9 Osée.
10 Amos.
11 Isaïe.
12 Michée.
13 Joël.
14 Nahum.
15 Habacuc.
16 Sophonie.
17 Jérémie.
18 Baruch.
19 Esdras.

« Chacun de ces traditionnaires était assisté d'une maison de justice (académie, consistoire, synode) ; ce fut plus tard le Sanhédrin, Esdras était à la tête de la fameuse grande Synagogue, composée de cent vingt docteurs, au nombre desquels figuraient les derniers prophètes de l'Ancien Testament, Aggée, Zacharie, Malachie. On y voyait aussi siéger Daniel, Azarias, Néhémie fils d'Helcias, Mardoché, Belzan, Zorobabel, tous personnages célèbres de l'Ancien Testament. Le dernier survivant des membres de la grande Synagogue, et dépositaire de la tradition, fut *Siméon* le Juste, grand prêtre après la mort d'Esdras. Il était en quelque sorte la transition entre la première série de traditionnaires, celle des prophètes, et la série suivante, celle des *Thanaïtes* ou *Misniques,* qualifiés ainsi non-seulement parce que la *Mischna* se compose en grande partie de leurs propres leçons ou enseignements, mais aussi parce que ce code fut rédigé sur des notes écrites qu'ils avaient laissées.

« 20 Siméon le Juste transmit la tradition à
« 21 Antigone de Socho ; — celui-ci à
« 22 José, fils de Joazar de Séréda.
« 23 José fils de Jean de Jérusalem.
« 24 Siméon, fils d'Hillel. (Il y eut ensuite des *Décemvirs.*)

« 26 Josué et Nitthaï.

« 27 Juda et Siméon.

« 28 Schemaia et Abtalion, tous deux prosélytes, tous deux descendants de Sennachérib, dont l'armée avait été miraculeusement détruite devant Jérusalem.

« 29 Hillel et Schammai, deux célèbres antagonistes, ont contribué aux divisions des sectes. Saint Jérôme en parle (in Isaï). Hillel était de la race de David.

« 30 Rabban Johannan, fils de Zaccaï, et Rabban Siméon. On croit généralement que ce Siméon est celui qui a eu le bonheur de tenir Jésus dans ses bras, et de chanter le *Nunc dimittis* d'enthousiasme ».

### IV. — Succession des cohens samaritains.

Enfin nous produisons une dernière généalogie, celle du cohen Selamech, chef actuel des Samaritains, ce reste si intéressant des dix tribus révoltées. Ils sont encore dans l'antique Sichem, devenue un pauvre village, dernier refuge des Samaritains, qui les protége bien mal contre les vexations des Arabes.

Nous commençons par dire que cette généalogie est suspecte, et nous ne la présentons qu'avec réserve. Jéroboam, en établissant un sacerdoce nouveau pour le service du veau d'or, déclara qu'il était inutile d'appartenir à la race de Lévi pour remplir ces fonctions. D'ailleurs, tous les Lévites étaient restés fidèles à Roboam ; et puis il y avait eu un mélange considérable du sang israélite après la captivité, mais rien ne prouve cependant qu'un Lévite infidèle depuis et surtout pendant la captivité où il y a eu une si grande confusion, ne soit passé dans le camp samaritain. Aucun peuple n'a mis autant de soin que les Israélites à tenir des registres de famille : nous avons donc cru qu'il y avait d'excellentes raisons d'accueillir dans ce travail cette curieuse généalogie.

1 Sélamech, fils d'Azaël.
2 Isaac.
3 Abraham.
4 Isaac.
5 Sadakeh.
6 Salameh.
7 Phinhée.
8 Eléazar.
9 Phinhée.
10 Eléazar.
11 Abischaa.
12 Phinhée.
13 Eléazar.
14 Phinhée.
15 Joseph.
16 Osée.
17 Amram.
18 Elimaz.
19 Nathanaël.
20 Eléazar.
21 Haroun.
22 Amram.
23 Lévi.
24 Osée.
25 Baba.
26 Nathanaël.
27 Haroun.
28 Amran.
29 Haroun.
30 Amran.
31 Sadakeh.
32 Haroun.
33 Eléazar.
34 Haroun.
35 Abdaël.
36 Eléazar.
37 Abdaël.
38 Eléazar.
39 Abdaël.
40 Nathanaël.
41 Phinhée.
42 Eléazar.
43 Nathanaël.
44 Eléazar.
45 Baba.
46 Nathanaël.
47 Phinhée.
48 Lévi.
49 Ocboun.
50 Eléazar.
51 Ocboun.
52 Eléazar.
53 Ocboun.
54 Nathanaël.
55 Ocboun.
56 Nathanaël Ocboun.
57 Eléazar.

58 Baba.
59 Eléazar.
60 Phinhée.
61 Ocboun.
62 Amran.
63 Tabia.
64 Schemiah.
65 Elischmas.
66 Jehonatha.
67 Jahkam.
68 Nathanaël.
69 Jaïr.
70 Menascha.
71 Eléazar.
72 Lévi.
73 Ocboun.
74 Ocoul
75 Daliah.
76 Hezchia.
77 Hanon.
78 Amran.
79 Hannaniah.
80 Hezekiah.
81 Abdaël.
82 Ozarioth.
83 Nathanaël.
84 Lévi.
85 Scheria.
86 Hélael.
87 Ochiah.
88 Acoub.
89 Amran.
90 Helchia.
91 Amran.
92 Saddik.
93 Thabiah.
94 Ismaël.
95 Hichonan.
96 Jaïr.
97 Daliah.
98 Jaïr.
99 Jehonathan.
100 Heschiah.
101 Scheloum.
102 Schebet.
103 Banki.
104 Schilski.
105 Abischa.
106 Bakki.
107 Scheski.
108 Obschaa.
109 Phinées.
110 Eléazar.
111 Aaroun.

V. — Réflexions sur ces généalogies et conclusion.

Nous mettons ce dernier document sur la même ligne que les généalogies de l'ancienne Grèce, qui nous montrent la succession des Héraclides et des autres demi-dieux, il n'est pas au dessous ; c'est de l'histoire qui ne dépasse pas la hauteur de la conjecture. Mais rien n'est plus digne de foi que les autres généalogies qui le précèdent ; elles forment un fond solide pour le temps des Rois. Voici les réflexions que suggère la comparaison de ces généalogies. Celles de saint Joseph et de Marie fournissent en moyenne trois générations et demi par siècle ; celle des Pontifes, également ; celle des traditionnaires, quatre ; celle des rois de Juda, cinq ; enfin celle des rois d'Israël, huit. De cette comparaison, il résulte une confirmation de la véracité du texte sacré : ce sont les rois d'Israël qui ont eu la vie la plus agitée, la plus orageuse ; et c'est chez eux précisément qu'on devait trouver les règnes les plus courts.

La plus grande longévité se rencontre chez les Pontifes et chez les ancêtres de Notre-Seigneur, et on devait naturellement s'y attendre pour des motifs qui n'échappent pas au lecteur. A tous les points de vue donc nous marchons sur un terrain solide.

Dans la haute antiquité, avant l'introduction des périodes que l'on a appelées des ères, partout on mesurait le temps par générations, et on en comptait trois par siècle. Et il y a une bonne raison à cela, c'est que, dans les époques lointaines, on touchait aux générations des anciens patriarches, qui participaient encore à cette vigueur de tempérament dont furent doués assez longtemps les premiers descendants de Noé ; ce fut seulement sous les Juges que les bornes de la vie se resserrèrent dans les chétives dimensions qu'elles ont conservées depuis. Ainsi, de quelque côté que nous envisagions ces tables, elles nous donnent des motifs de sécurité.

VI. — Catalogue des rois de Tyr, d'après Ménandre d'Ephèse.

Afin de rendre clair ce que nous allons dire, nous reproduirons le tableau des rois de Tyr, d'après l'historien Ménandre d'Ephèse.

| Série de justice, 3705. — | Les années du règne selon Josèphe, | | Théophile, | | Le Syncelle. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 Abibal........................... | | | | | |
| 2 Hiram........................... | 34 | — | 34 | — | 34 |
| Fondation du temple, 4e année de Salomon, la 16e d'Hiram.............. | | | | | |
| 3 Baléazar......................... | 7 | — | 17 | — | 17 |
| 4 Adastarte......................... | 9 | | | — | 9 |
| 5 Le fils aîné de sa nourrice.......... | 12 | — | | — | 2 |
| 6 Astarte........................... | 12 | — | 12 | — | 12 |
| 7 Asaryme.......................... | 9 | — | 9 | — | 9 |
| 8 Phelès........................... | 8 | — | 8 | — | 8 |
| 9 Ithobal........................... | 32 | — | 12 | — | 32 |
| 10 Badezor.......................... | 7 | — | 7 | — | 8 |
| 11 Matgène.......................... | 9 | — | 29 | — | 25 |
| 12 Pygmalion........................ | 7 | — | 7 | — | 7 |
| Carthage.......................... | | | | | |

Nous ne discuterons pas ici les variantes. Ceux qui veulent en connaître l'explication n'ont qu'à ouvrir le deuxième volume de la chronologie de l'histoire sainte par Desvignoles, où ce sujet est éclairci d'une manière très-satisfaisante par ce savant homme.

Descendons à Ithobal, le neuvième roi de la liste ; et le même auteur nous établira ainsi qu'il suit un synchronisme avec l'histoire de Tyr.

« L'Ecriture dit qu'à Achab, septième roi d'Israël, il ne suffisait pas de marcher dans les péchés de Jéroboam : il épousa Jézabel, fille d'*Eth-Baal*, roi des Sidoniens ; après quoi il servit et adora Baal leur dieu. C'est assurément le même roi que Ménandre appelle Ithobal, et auquel il donne un règne de trente-deux ans, avec soixante-huit ans de vie. Suivant la table précédente des rois de Tyr, celui-ci régna depuis l'an de la période julienne 3789 jusqu'à 3820 inclusivement ; et suivant mes tables des rois de Juda et d'Israël, Achab commença à régner l'an 38 de la même période. D'où il est aisé de conclure qu'*Ethbaal* ou *Ithobaal* avait déjà régné dix-huit ans et était âgé de cinquante-quatre ans ; de sorte qu'il a pu naturellement avoir un fils en âge d'être marié et être lui-même beau-père d'Achab. Peut-être aussi que Jézabel était encore jeune et ne fut mariée que quelques années après. Quoi qu'il en soit, supposons que Jézabel était âgée de quatorze ou quinze ans l'année même où Achab devint roi : elle n'en avait que quarante-cinq lorsqu'elle fut tuée, et pouvait encore se piquer alors de beauté, comme on est porté à croire qu'elle le faisait ». (Desvignoles, *ibid.*)

Ceci, dit l'auteur, est trop clair pour s'y arrêter davantage. Voilà donc encore un synchronisme profane parfaitement établi. En voici un autre pour le même règne, à l'occasion d'un événement très-remarquable :

« On a vu dans le liv. III des Rois, c. XVII, que le prophète Elie, de la ville de Thesbe, vint assurer Achab de la part de Dieu que lorsqu'il se

serait retiré la terre serait privée de pluie et de rosée pendant tout le temps qu'il resterait absent ; et le prophète s'en alla à Sarepta, entre Tyr et Sidon. Or, pendant longtemps il y eut une rude famine à Samarie. Trois ans après cette famine cessa, au moment où Élie triompha des trois cents faux prophètes et fit descendre le feu du ciel sur son holocauste ».

Voici comment Ménandre, cité par Josèphe dans le huitième livre de ses *Antiquités*, rend compte de ce fléau sous le règne correspondant d'Ithobal :

« Il y eut de son temps », dit-il, « une sécheresse qui dura depuis le mois d'hyperbérétius jusqu'au même mois de l'année suivante. Ce prince fit faire de grandes prières et elles furent suivies d'un grand tonnerre. Ce fut lui qui fit bâtir la ville de Botrys, en Phénicie et celle d'Augate en Afrique.

Selon saint Luc, c. v, 25, et saint Jacques, c. v, 17, cette famine dura trois ans et demi. Ces deux auteurs avaient apparemment recueilli le fait, ou dans une tradition commune alors parmi les Juifs, ou dans quelque histoire écrite de leur nation que nous n'avons plus.

Il n'est pas surprenant, dit Desvignoles (t. II, p. 71), que cette sécheresse ait moins duré à Tyr et à Sidon situées au bord de la mer, qu'au pays de Samarie, qui en est éloigné de vingt-cinq ou trente milles. L'Ecriture semble même nous donner à entendre qu'elle commença plus tard dans les quartiers de Sidon et qu'elle y finit plus tôt. Le ruisseau auprès duquel Elie s'était d'abord réfugié se tarit au bout d'un an, et il se retira à Sarepta, près de Sidon, où il trouva de l'eau facilement jusqu'à la fin du fléau. Enfin lorsqu'Elie quitta Sarepta, sans doute parce que la famine y avait cessé, il trouva en rentrant dans le pays de Samarie qu'elle y était encore très-rigoureuse.

Du temps de saint Jérôme Sarepta existait encore : il en parle comme il suit :

« Sarepta, où Elie habita autrefois : elle est placée sur le grand chemin de Sidon ».

Le P. Monier (*Lettres édif.*, t. IV, p. 118) rapporte ce qui suit :

« A une demi-lieu de Barsée les Juifs ont une synagogue dans le village de Jobar. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette synagogue avait été bâtie ; ils me dirent que leurs anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du prophète Elie, y avaient bâti cette synagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avaient enlevés à la hâte du temple de Salomon. Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une synagogue ; qu'à son orient elle a trois petites chapelles, que dans celle du milieu les Juifs renferment le Pentateuque et quelques autres livres écrits à la main et en caractères hébraïques. Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres ; ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres et forment un gros volume rond. Celui qui contient le Pentateuque est renfermé dans un coffre de bois précieux et couvert d'une riche étoffe.

« La grotte d'Elie est dans une chapelle à droite, et à son midi. Sa

figure est carrée. On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes qui brûlent en l'honneur du saint prophète.

« Les Juifs appellent cette grotte la grotte d'Elie, parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le prophète sacra Hazaël par ordre de Dieu, pour succéder à Bénadad, roi de Syrie ; et ils ajoutent que, après avoir sacré ce nouveau roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte pour éviter la fureur de Bénadad qui le poursuivait.

« A une petite lieue de Jéricho il y a une source qui porte le nom de fontaine d'Elisée ».

« Voici pourquoi », ajoute Mgr Mislin, « elle porte le nom de ce prophète. Pendant qu'il demeurait à Jéricho, les habitants lui dirent : — La situation de la ville est excellente, comme monseigneur le voit ; mais les eaux y sont mauvaises et la terre stérile. Et il leur dit : — Prenez-moi un vase neuf et mettez-y du sel. Lorsqu'ils le lui eurent apporté, il sortit vers la source, y jeta le sel et dit : — Voici ce que dit Jéhovah : J'ai guéri ces eaux et il n'en viendra plus la mort ni la stérilité. Ces eaux furent donc guéries jusqu'à ce jour. (IV Rois.) L'Eglise emploie ces paroles pour la bénédiction de l'eau ».

Nicolas de Damas, cité dans *Josèphe*, liv. VI, ch. VI, nous fournit un témoignage sérieux de la grande guerre soutenue par Achab contre le roi de Syrie et vingt rois conjurés, qui se préparaient à démembrer le royaume d'Israël.

« Après la mort d'Adad, roi de Syrie (de la haute Syrie vers Damas), ses descendants qui portèrent tous le même nom, comme les Ptolémée en Egypte, régnèrent jusqu'à la dixième génération, et ne succédèrent pas moins à sa gloire qu'à sa couronne. Le troisième d'entre eux, qui fut le plus illustre de tous, voulant venger la perte qu'avait faite son aïeul vaincu par David, attaqua les Juifs sous le règne d'Achab et ravagea tous le pays des environs de Samarie ».

Ce texte est très-précieux, car il est évident qu'il n'a pas été puisé dans les archives juives ; il vient certainement de celles des Syriens ; autrement, on y aurait fait mention de la défaite des Syriens. Il est bien vrai qu'Adad obtint une grande puissance et posséda des troupes nombreuses ; qu'il ravagea le pays qu'Achab commença par humilier, que toute la contrée et même les environs de Samarie furent ravagés. Voilà ce qui ressort du passsage cité ; mais la déroute finale est dissimulée, preuve manifeste que la narration est d'origine syrienne, laquelle néanmoins rend hommage à la véracité de la Bible.

Ce nouveau synchronisme consolide la chaîne de notre histoire.

# CHAPITRE III.

## VICISSITUDES DES ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAEL.

. Abiam et Asa. — II. Expédition de Zara. — III. Règne d'Achab, oi d'Israël. — IV. Généalogie de Naboth. — V. Elisée et Hazaël. — VI. Hazaël, roi de Syrie, et Jéhu dans les écritures cunéiformes. — Règne de ce dernier. — VII. Le prophète Jonas. — VIII. Josaphat et Joram. — IX. Ochosias et Athalie, veuve de Joram roi de Juda. — X. Amasias, roi de Juda. — XI. Osias ou Azarias, roi de Juda. — XII. Continuation du règne d'Azarias. — Evénements correspondants en Israël, sous Sellum, Manahem, Phaceïa, Phacée. — XIII. L'inscription moabite. — XIV. Achaz. — XV. Manahem. — Une difficulté levée par les écritures cunéiformes. — XVI. Téglatphalasar. — Ratzin. — XVII. Ezéchias et Salmanasar. — XVIII. Règne d'Achaz. — Habile commentaire de Desvignoles sur cette époque. — XIX. Sargon et Isaïe. — Samarie. — XX. Inscription de Sargon, à Nimroud. — XXI. Règne d'Ezéchias. — Expédition de Tharaca et de Sannachérib. — XXII. Continuation du règne d'Ezéchias. — Destruction du serpent d'airain de Moïse. — XXIII. Continuation du règne d'Ezéchias. — Les monuments égyptiens concordant avec les règnes de Juda et d'Israël. — XXIV. Continuation du règne d'Ezéchias. — Concordance semblable des monuments assyriens. — XXV. Continuation du règne d'Ezéchias. — Le travail de M. Rawlinson sur des documents assyriens différents confirme les mêmes faits. — XXVI. Annales de la troisième année de Sannachérib. — XXVII. Le prophète Isaïe. — Continuation du règne d'Achaz et d'Ezéchias. — XXVIII. Règne de Manassès. — XXIX. Règnes d'Amon et de Josias. — Monuments égyptiens. — XXX. Bérose raconte les mêmes faits. — Nabuchodonosor. — XXXI. Derniers rois de Juda. — Joachas, Joakim, Jechonias, Sedecias. — XXXII. Jérémie selon Eupolème. — Les Tables de la Loi. — XXXIII. Autres détails sur Jérémie. — XXXIV. Témoignages de Bérose et de Mégasthènes. — XXXV. Puissance de Nabuchodonosor. — Il restaure la tour de Babel. — XXXVI. Dernières années de Nabuchodonosor. — XXXVII. Daniel dans la fosse aux Lions. — XXXVIII. Une image de Daniel. — XXXIX. Témoignages sur les Juifs de la dispersion. — XL. Ezéchiel. — Son tombeau.

### I. — Abiam et Asa.

Revenons aux successeurs de Roboam, roi de Juda.

Nous n'avons rien trouvé de particulier sur Abiam, roi de Juda.

Le nom de son successeur Asa était encore rappelé au public du temps de saint Jérôme (*De locis hebraicis*), par la ville de Geth, qu'il avait conquise par ses armes. Aenda disait encore plus énergiquement sa puissance guerrière ; elle avait été renversée par Asa, et saint Jérôme nous apprend qu'il en a vu les ruines.

### II. — Expédition de Zara.

Il est écrit dans le XIVe chapitre du deuxième livre des Paralipomènes que Zara, roi éthiopien, s'avança avec un million de combattants, pour abattre et dépouiller le royaume de Juda, à l'imitation de Sésac, dont, selon la conjecture du P. Salien, il avait peut-être été un des soldats ; mais il fut vaincu. A cela Génébrard ajoute deux choses : d'abord que Zara ayant été vaincu, restitua à Asa tout ce que Sésac, roi d'Egypte, avait emporté du temple. On suppose que Génébrard a pris cette particularité dans la grande Chronique des Juifs. Ce Zara pouvait être un roi d'Egypte d'origine éthiopienne. (Desvignoles, t. II, p. 125.)

M. Champollion-Figeac parle comme il suit de ce roi (*Univers pittoresque*, *Egypte*, p. 260) : « Osarchou, de la vingt-deuxième dynastie, successeur de Sésac, ne fut pas inconnu aux Hébreux, et d'habiles critiques trouvent en lui ce roi Zarah de la Bible, qui vint camper à Marisa avec une

armée très-nombreuse, sous le règne d'Asa, petit-fils de Roboam. Ces deux princes furent du moins contemporains ».

### III. — Règne d'Achab, roi d'Israël.

Acceptons de Josèphe (l. VIII, c. VIII) des détails sur Achab, qu'il a trouvés dans les histoires juives, en dehors du texte sacré.

Après avoir relaté qu'Adad, roi de Syrie, que la Bible appelle Bénadad, avait rassemblé trente-deux rois qui demeuraient au-delà de l'Euphrate, pour marcher contre Achab, et montré Achab tremblant, cachant ses richesses dans ses villes fortifiées, et se réfugiant lui-même derrière les murailles de Samarie, il montre le fier roi de Syrie envoyant des ambassadeurs qui, sous prétexte de paix, lui demandaient ses trésors, ses femmes et ses enfants. Voici le discours qu'Achab tint à son peuple dans cette circonstance, et qui ne se lit nulle part ailleurs. Il dit que son extrême affection pour leur salut et son désir de leur procurer la paix l'avait fait résoudre à accorder à Adad la demande qu'il lui avait faite de lui abandonner ses femmes, ses enfants et ses trésors ; mais que maintenant il lui proposait d'envoyer des gens fouiller dans toutes les maisons pour y prendre tout ce que bon leur semblerait, en quoi il faisait bien voir qu'ils ne voulaient point la paix, puisque, après avoir reconnu que son amour pour ses sujets l'avait porté à lui accorder tout ce qui dépendait de lui, il cherchait un prétexte de rompre sur ce qui les regardait en particulier. Que néanmoins il était prêt à faire tout ce qu'ils désireraient. Alors chacun s'écria qu'il ne fallait point écouter les insolentes propositions de ce barbare, mais se préparer à la guerre.

Achab fit ensuite venir les ambassadeurs et leur dit de rapporter à leur maître que son affection pour ses sujets le faisait demeurer dans les termes de la première proposition, mais qu'il ne pouvait accepter la seconde. Cette réponse irrita Adad, de telle sorte qu'il envoya une troisième fois ses ambassadeurs lui dire avec menace qu'il voyait bien qu'il se confiait dans les fortifications de sa place, mais que ses soldats n'avaient qu'à porter chacun un peu de terre pour élever des plates-formes plus hautes que ses murailles. Achab lui répondit que ce n'était pas par des paroles, mais par des actions que se terminaient les affaires de la guerre.

Un prophète vint assurer Achab qu'il ne succomberait pas cette fois, et ce ne fut que dans la guerre suivante que le Seigneur l'attendait pour lui faire expier ses fautes.

Voici encore un récit de Josèphe qui nous rappelle le commencement de la dernière guerre d'Achab entreprise de concert avec Josaphat : Un faux prophète du nom de Sédécias rassura Achab sur l'issue de la guerre contre le Syrien, en lui faisant remarquer la contradiction qu'il y avait entre la prédiction du prophète Michée, très-menaçante pour lui, et la prophétie d'Elie. Celui-ci annonçait que Achab mourrait à Jezraël, et que les chiens y lècheraient son sang, et Michée assurait que c'était à Romoth en Galaad. Comment un prophète comme Michée ose-t-il contredire Elie, le plus grand des prophètes du Dieu d'Israël ? Si Michée est véritablement inspiré de Dieu,

ajouta Sédécias, qu'il me fasse sécher la main lorsque je frapperai, de même que le prophète de Juda fit sécher celle de Jéroboam qui l'avait étendue contre lui. Et en même temps, ayant donné un soufflet à Michée, et n'en ayant ressenti aucun mal, Achab commença à mépriser le prophète et s'affermit dans ce dessein d'aller faire le siége de Romoth. Voilà les paroles de Josèphe. La contradiction fut levée par l'événement ; car, si Achab reçut le coup mortel à Astaroth, il fut ramené sur son char à son château de Jezraël, et comme son sang coulait le long de la route, les chiens le léchaient selon la parole du prophète.

Josèphe ne manque jamais de nous donner un témoignage extérieur à sa nation pour confirmer son récit, lorsque l'occasion se présente. Ainsi, lorsque Joram, fils d'Achab, fut assiégé dans Samarie par une armée nombreuse de Syriens, au point de réduire la ville à une extrême famine, il nous rappelle (*Ant.*, liv. IX, c. II) que Elisée annonça le retour d'une heureuse abondance et la défaite de l'armée syrienne par la puissance d'une terreur soudaine et inexplicable. Ce fut dans ces circonstances qu'Adad, roi de Syrie, envoya Hazaël à Elisée qui arrivait à Damas pour lui demander si son roi, qui était dangereusement malade par suite de ses derniers revers, mourrait. Le prophète lui répondit que oui, mais qu'il ne fallait pas lui révéler ce malheur. Elisée se mit à pleurer. Hazaël le pria de lui dire le sujet de sa douleur, il lui répondit : Je prévois que vous régnerez sur la Syrie et que vous ferez souffrir des maux incroyables aux Israélites, vous réduirez en cendres les plus fortes places, et vous ne pardonnerez pas même aux femmes enceintes. Alors Hazaël donna au roi la réponse qu'il devait bien espérer de sa santé, et le lendemain il l'étouffa avec un linge mouillé. Tibère Démétrius, fils de Philippe, et Frédéric II eurent un sort pareil. (V. Calm., t. II, 846.) Hazaël s'empara du royaume.

Cet Adad avait d'ailleurs beaucoup de mérite, et avait si bien gagné l'affection de ses sujets, que pour cela même il était mis et conservé au nombre des dieux au moment où Josèphe écrivait son histoire ; et ils lui rendaient de continuels honneurs pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus, les superbes temples qu'il avait bâtis, et pour beaucoup d'embellissements dont Damas lui était redevable. Ils vantent fort l'antiquité de cette race, dit l'historien, sans considérer qu'elle ne remonte pas au-delà de onze cents ans.

Joram, roi d'Israël, ayant appris la mort d'Adad, crut qu'il passerait en paix le reste de ses jours. Ces choses se passaient pendant que Josaphat régnait sur Juda.

### IV. — Généalogie de Naboth.

Saint Jérôme, dans ses *Questions hébraïques*, établit ainsi la généalogie de Naboth, cet Israélite si célèbre par l'injuste et cruelle dépossession de sa vigne et par l'éclatante vengeance tombée sur son persécuteur :

« Jobal engendra Rahia ; Rahia engendra Johad ; Johad, Haumaï et Saad ; Saad engendra Etham et Etham Jezraël (père de Naboth ; or, c'est celui-ci qui a donné le nom à la ville où habitait Naboth, dont le titre de possession était bien fondé ».

Du temps de saint Jérôme on voyait encore Betacad, petit bourg près

de Samarie, auquel le nom du vengeur de Naboth était attaché. Jéhu l'avait habité. Mais la ville de Gaber que l'on voyait aussi dans le même temps, était bien plus illustre par le souvenir de la défaite d'Ochosias, roi de Juda, succombant sous le même roi d'Israël. Cette ville, dit le géographe (*Loc. hebr.*, p. 367), était voisine de Jéblaam ».

### V. Elisée et Hazaël.

Nous devons à Josèphe la conservation d'un souvenir qui se rattache aux règnes de Joram fils d'Achab, et d'Ochosias roi de Juda. Le prophète Elisée avait annoncé à Hazaël, ministre du roi de Syrie, qu'il serait le successeur de son maître, et qu'il deviendrait redoutable au peuple hébreu. En effet, il fit périr son souverain, dont il prit la place. Il gagna tellement l'affection des Syriens et du pays de Damas, il fut si heureux dans son entreprise contre Joram et Ochosias, que, par reconnaissance, du temps de Josèphe (*ibid.*), on le mettait encore pour ces motifs au nombre des divinités du pays.

### VI. — Hazaël, roi de Syrie, et Jéhu dans les écritures cunéiformes. — Règne de ce dernier.

Les fouilles faites à Ninive nous fournissent un document confirmant l'existence de ce roi de Syrie, qui manque dans plusieurs catalogues. Ce document le montre comme un roi guerrier; et, en effet, son règne, dans l'Ecriture, est une suite continuelle de guerres. M. Jules Oppert (*Annales de phil. chrét.*, LXIV, p. 55), qui a déchiffré les écritures cunéiformes, en parle de la manière suivante :

« Nous sommes informés par les inscriptions de Salmanasar, fils de Sardanapale, que le roi Hazaël succéda à son prédécesseur entre la quatorzième et la dix-huitième campagne du roi d'Assyrie ».

Le monument connu sous le nom d'obélisque de Nimroud, raconte successivement les trente-une premières campagnes de ce roi, renfermées dans les vingt-neuf années de son règne; il y a en outre deux inscriptions plus détaillées qui se bornent à la seizième campagne de Salmanasar III.

L'un de ces textes (voyez M. Layard, planches 16, 44, p. 47, l. 26) raconte longuement la défaite du prédécesseur d'Hazaël et sa fuite précipitée. Les quinzième et seizième campagnes furent entreprises contre l'Arménie et les Namri; la dix-septième raconte une incursion contre l'Amanus, d'où le roi rapporta du cyprès et du cèdre; et la dix-huitième est ainsi racontée :

« Dans ma dix-huitième campagne je franchis l'Euphrate pour la seizième fois. Hazaël, de Syrie, vint pour se battre avec moi; je lui pris onze cent vingt-un chars, quatre cent soixante cavaliers et son armée. (Puis, lig. 102) : Je franchis l'Euphrate pour la vingt-unième fois, je marchai sur les villes d'Hazaël de Syrie; j'occupai ses forteresses. Je perçus les tributs de Tyr, de Sidon, de Biblos ».

Ce n'est pas tout. Jéhu, roi d'Israël, le contemporain d'Hazaël, celui qui avait été sacré en même temps par la main d'Elie (IV[e] *livre des Rois*), se

trouve également mentionné dans les mêmes monuments, mais dans une inscription différente :

« L'inscription circulaire », dit M. Oppert, « au-dessus des bas-reliefs qui se trouvent au-dessus de la seconde bande, dit : — Voici les tributs que j'ai imposés à *Jehu* (*Jahoua*) fils d'Omri (Humri) : de l'argent, de l'or, des plats en or, des coupes en or, des *Dalani* en or, des... des sceptres sculptés pour la main du roi du bellium ».

Salmanasar vint encore une fois en Syrie, il dit : « Dans ma vingt-cinquième campagne, je franchis l'Euphrate dans des bâteaux. J'imposai des tributs à tous les rois de Syrie [1] ». Voilà des lumières aussi précieuses qu'inattendues qui viennent éclaircir ces règnes. Mais bien d'autres surprises nous sont réservées. Nous promettons un travail spécial qui rendra palpables les concordances chronologiques.

Ce fut Jéhu, général des armées de Joram, qui fut chargé par la providence de venger les crimes de l'impie Achab et de la cruelle Jézabelle. Il n'épargna point les sacrificateurs des faux dieux mis en honneur à Samarie : il les rassembla tous sous prétexte de donner un nouveau lustre au culte de ces divinités, et quand ils furent réunis il les fit impitoyablement massacrer comme l'avaient été tous les descendants d'Achab. On mit par son ordre le feu au palais, pour le purifier des abominations dont il avait été témoin. Josèphe ajoute ici des détails qui viennent d'une source différente.

Baal, dit-il, était le Dieu des tyriens. Achab, pour plaire à Itobal, roi de Tyr et de Sydon, son beau-père, avait fait bâtir un temple à ce dieu dans Samarie et ordonné des prophètes et toutes les autres choses nécessaires pour lui rendre les honneurs. Jéhu permit toutefois aux Israélites de continuer à adorer des veaux d'or ; et, bien que cette action eût été désagréable, il ne laissa pas néanmoins, en considération de ce qu'il avait puni tant d'impiété, de promettre par son prophète que sa postérité régnerait jusqu'à la quatrième génération. (*Antiq.*, liv. IX, c. VI.)

### VII. — Le prophète Jonas.

C'est sous le règne de Joas que vécut et prophétisa Jonas. Il était né à Gethopher, que l'on croit être la même ville que Jotapat, que Josèphe, capitaine avant d'être historien, avait si bien défendue contre l'armée romaine. Quelques rabbins ont cru que Jonas était le fils de la veuve de Sarepta, ressuscité par Elie. « Le sentiment qui fait Jonas fils de cette veuve, dit dom Calmet (*Dictionnaire*), est très-commun ». Dans ce cas, il aurait vécu très-vieux, puisque Joas, sous lequel il se fit connaître, ne commença à régner que soixante ans après l'enlèvement d'Elie. Nous laissons à ce fait son incertitude, et nous ne le rappelons qu'à titre de conjecture.

Le P. Eugène Roger dit que les traditions du pays affirment que le poisson qui engloutit Jonas le rejeta au pied d'une montagne, entre Beryte et Tripoli, ou sur les rives du Pont-Euxin. (V. *Calmet*, art. *Jonas*.) S'il nous importe peu de savoir en quel lieu arriva ce fait, il nous importe beaucoup de connaître si les populations orientales ont conservé la mémoire de Jonas,

[1] Voir planche n° 14, figure A.

qui fut un personnage considérable en Palestine et à Ninive. L'Écriture sainte dit à l'occasion de Jonas que Ninive, où il alla prêcher, était une ville de trois journées de chemin ; ceci est conforme au récit de Diodore de Sicile, qui nous apprend qu'elle avait vingt-cinq lieues de circonférence. (Liv. II, c. III.)

Du temps de saint Jérôme (*Prolegomen. in Jon.*), on montrait le tombeau de Jonas en Palestine, à Geth. Les Turcs confirment le sentiment de saint Jérôme, car ils ont bâti en ce lieu une mosquée sous laquelle on montre le mausolée du prophète. Selon le témoignage d'Adrichomius, Quaresmius, Eugène Roger, etc., plusieurs villes d'Europe pensèrent avoir des reliques de Jonas. Nous ne sommes nullement obligé de défendre ou d'attaquer l'authenticité de ces croyances. A Ninive les Orientaux actuels prétendent aussi posséder le sépulcre de Jonas, mais les probabilités sont pour le tombeau de Palestine. Le nom du prophète est consigné dans les anciens martyrologes des Latins ; sa fête a été fixée au 27 janvier, puis au 21 septembre.

### VIII. — Josaphat et Joram.

Le livre des Rois et celui des Paralipomènes font de concert un tableau séduisant de la grandeur du règne de Josaphat, et de la sincérité de sa piété envers le vrai Dieu, le Dieu d'Israël.

Josèphe ajoute encore quelques traits à ces brillantes peintures, (l. VIII, c. IX). Or, la troisième année de son règne il assembla les principaux de son État avec les sacrificateurs, et leur commanda d'aller dans toutes les villes instruire les peuples de la loi de Moïse, et de s'employer de tout leur pouvoir pour les disposer à rendre à Dieu l'adoration et l'obéissance qu'ils lui devaient. Un ordre si saint eut un si heureux succès que chacun se portait à l'envi à observer les commandements de Dieu. Ce vertueux prince ne régnait pas seulement dans le cœur de ses sujets : Les nations voisines l'aimaient et le révéraient aussi, et ne furent jamais tentées de rompre la paix avec lui. Les Philistins lui payaient régulièrement le tribut qu'ils lui devaient, et les Arabes les trois cents agneaux, et autant de chevreaux qu'ils étaient obligés de lui fournir chaque année. Il fortifia les grandes villes qui auparavant étaient très-faibles, et entretint outre ses garnisons un très-grand nombre de troupes : car il avait dans la tribu de Juda trois cent mille hommes armés de boucliers, dont Edra en commandait cent mille et Jean deux cent mille outre lesquels il commandait encore deux cent mille archers de la tribu de Benjamin, tous gens de pied. Un autre général nommé Ochobat avait aussi sous sa direction cent quatre-vingt mille hommes armés de boucliers.

Josèphe ajoute qu'il maria son fils Joram à Athalie, et s'unit ensuite à Achab contre la Syrie, ce qui ternit un peu la gloire de son règne.

Ce n'est qu'à l'occasion d'Asiongaber que saint Jérôme et Eusèbe nous parlent de Josaphat. Asiongaber était un port où stationnaient les vaisseaux de ce monarque. Il y existait des chantiers de construction, et le port, ajoutent ces auteurs, était tout voisin d'Aila, sur la mer Rouge.

Le nom de ce roi a acquis une grande célébrité à l'occasion de la prophétie sur le jugement dernier qui, selon Joël(III) et selon Ezéchiel, doit avoir lieu dans la vallée de Josaphat. Il est vraisemblable que dans ces pro-

phéties l'expression est symbolique : c'est une figure pour rendre plus frappante la pensée du jugement dernier.

Mais ce qu'il y a de plus positif pour notre histoire, c'est que, selon Aben-Esra et les Juifs, la vallée de Josaphat se trouvait près de la mer Morte, au-delà du désert de Thécué où le roi de Juda remporta sans grandes pertes une victoire considérable sur les Moabites, les Ammonites et les Méoniens de l'Arabie Pétrée. Depuis cet événement ce lieu prit le nom de vallée de Josaphat, et perpétua le souvenir du glorieux exploit. Saint Jérôme assure qu'une vallée entre Jérusalem et le mont des Oliviers portait également le nom de Josaphat. Il n'est pas surprenant qu'un roi aussi pieux et dont le règne illustra la nation, soit devenu si populaire.

A Josaphat succéda Joram, duquel les documents étrangers à la Bible ne disent rien, non plus que d'Ochosias.

Nous recueillerons dans Josèphe un renseignement qu'il a sans doute trouvé dans les *Chroniques nationales :* c'est que lorsque Athalie se présenta dans le temple et qu'elle découvrit Joas assis sur un trône et revêtu des ornements royaux, elle eut encore la scélératesse d'ordonner qu'on le mît à mort. Mais au lieu de suivre cet ordre, le grand-prêtre Joïada commanda de la traîner elle-même hors du temple, pour subir la peine qu'elle avait si bien méritée en faisant mourir tous les membres de la famille royale.

Le jeune prince, comme on le verra au paragraphe suivant, si bien formé par son tuteur, finit par s'égarer dans une voie perverse et devint enfin victime des Syriens. Eusèbe et saint Jérôme indiquent la ville de Sala où son armée fut mise en déroute. Il ne survécut pas à ce malheur. (*Ant.*, liv. IX, c. VII.)

Il existe un monument sur le règne d'Azarias son fils. Eusèbe et saint Jérôme attestent que de leur temps on voyait encore la ville d'Elath, fondée par ce roi de Juda. Josèphe, dans le tableau du glorieux règne d'Azarias ou Ozias qui fut si heureux dans ses entreprises, ajoute des détails qui ne sont pas dans la Bible. Après avoir vaincu ses ennemis, Azarias compléta les fortifications de Jérusalem et fit élever plusieurs tours de la hauteur de plus de cinquante coudées.

### IX. — Ochosias et Athalie veuve de Joram, roi de Juda.

Voici le commentaire de Josèphe d'après ses sources (Liv. IX, c. VII) : Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël, et veuve de Joram, roi de Juda, voyant que Jéhu avait tué le roi Joram son père, qu'il exterminait toute sa race et qu'il n'avait pas même épargné Ochosias, son fils, roi de Juda, résolut d'exterminer de même toute la race de David, afin que nul de ses descendants ne pût monter sur le trône. Elle n'oublia rien pour exécuter ce dessein, et il n'échappa qu'un seul de tous les fils d'Ochosias. C'est le célèbre Joas que notre grand poète a rendu si populaire sur la scène française. Josèphe nous donne ici une nouvelle preuve qu'il avait des documents variés sous la main pour son histoire parallèle à la Bible. Il nous apprend que le jeune Joas n'était pas fils d'Athalie, mais de Sabia, de la ville de Bersabée, et il n'avait que sept ans lorsqu'il fut reconnu roi. Voici dans quelles circonstances, selon le même historien.

Après ses massacres Athalie régna en paix pendant six ans, mais Josabeth et Joïada voyant le jeune prince grandir, mirent les principaux du peuple dans leur confidence, distribuèrent les rôles pour parvenir à le faire proclamer roi. On amena la reine dans le temple, où elle aperçut Joas couronné, placé sur son trône, et on cria : *Vive le roi.*

Athalie ne fut pas moins troublée que surprise de ce spectacle. Elle était sortie de son palais accompagnée de ses gardes ; les sacrificateurs la laissèrent pénétrer dans le temple, mais ceux qui avaient été placés à l'entour écartèrent les gardes et le reste de sa suite. Lorsque cette fière princesse vit ce jeune prince assis sur le trône avec la couronne sur la tête, elle déchira ses habits et cria que l'on mît à mort cet enfant dont on se servait pour former une entreprise contre elle et usurper le royaume. Joïada, au contraire, commanda aux capitaines dont nous avons parlé de se saisir d'elle et de la mener au torrent de Cédron pour lui faire subir le châtiment qu'elle méritait, parce qu'il ne fallait pas souiller le temple du sang d'une personne si détestable. Il ajouta que si quelques-uns se mettaient en devoir de la défendre, ils les tuassent sur-le-champ. On exécuta aussitôt cet ordre, et ainsi, quand elle fut hors de la porte par où sortaient les mulets du roi, on la fit mourir.

Le grand-prêtre fit prêter serment à tout le peuple, et tant que Joïada vécut le roi fut un bon roi, mais il se pervertit après la mort de son vénérable tuteur.

Dans cette page de Josèphe on trouve bien des traits explicatifs du texte sacré, entre autres cette circonstance que le torrent de Cédron aurait été le lieu du supplice, si la colère du peuple n'eût précipité le moment de la juste vengeance.

### X. — Amasias, roi de Juda.

Amasias, fils de Joas, avait eu pour mère une femme de Jérusalem nommée *Joïada.* (Josèphe, liv. IX, c. x.) Il fit la guerre aux Edomites, mais un prophète lui reprocha d'avoir pris comme auxiliaires des troupes d'Israël. Cependant il défit ses ennemis, en tua dix mille, et Josèphe cite le lieu précis où il précipita dix autres mille hommes faits prisonniers : c'est dans un lieu nommé la *Grande Roche.* Brouillé avec Joas, roi d'Israël, celui-ci le vainquit, le fit prisonnier. Josèphe ajoute que, après avoir pillé Jérusalem, Joas mit son prisonnier immédiatement en liberté. La Bible n'en parle pas, mais le suppose seulement par les faits suivants.

Josèphe nous apprend des circonstances non moins intéressantes sur Jéroboam II, roi d'Israël, contemporain d'Amasias (liv. IX, c. x) :

En la quinzième année d'Amasias, roi de Juda, Jéroboam avait succédé à Joas, son père, au royaume d'Israël, et durant quarante ans qu'il régna il fit toujours comme ses prédécesseurs son séjour à Samarie. Il ne se pouvait rien ajouter à l'impiété de ce prince et à son inclination pour l'idolâtrie. Elle lui fit faire des choses extravagantes et attira dans la suite sur son peuple des maux infinis. Le prophète Jonas lui prédit qu'il vaincrait les Syriens et étendrait les bornes de son royaume jusqu'à la ville d'Amath, du côté du septentrion, et jusqu'au lac Asphaltite du côté du midi, qui étaient

les anciennes limites de la terre de Chanaan que Josué avait établies. Jéroboam, animé par cette prophétie, déclara la guerre aux Syriens et conquit tout le pays dont Jonas avait prédit qu'il se rendrait maître.

Il fut enterré à Samarie.

XI. — Osias ou Azarias, roi de Juda.

Josèphe dit des choses magnifiques de son règne. (*Ant.*, liv. IX, c. XI.)

Le roi Osias avait tant de bonté, tant d'amour pour la justice; il était si courageux et si prévoyant, que toutes ces excellentes qualités, jointes ensemble, le rendirent capable d'exécuter de grandes entreprises. Il vainquit les Philistins, prit sur eux, de force, les villes de Geth et de Jamnia, dont il abattit les murailles ; attaqua les Arabes voisins de l'Egypte ; bâtit une ville près de la mer Rouge où il établit une forte garnison : il dompta les Ammonites, il se les rendit tributaires, réduisit sous sa puissance tous les pays qui s'étendent jusqu'à l'Egypte, et appliqua ensuite ses soins au rétablissement et à la fortification de Jérusalem. Il en fit réparer les murailles qui étaient en très-mauvais état par la négligence de ses prédécesseurs, rebâtit cet espace de trois cents coudées que Joas, roi d'Israël, avait fait abattre lorsqu'il y entra en triomphe après avoir fait prisonnier le roi Amasias ; fit construire de nouveau plusieurs tours de la hauteur de cent cinquante coudées ; bâtit des forts dans les endroits les plus écartés de la ville et fit plusieurs aquedues. Il nourrissait un nombre incroyable de chevaux et de bétail, parce que le pays est abondant en pâturages; et comme il aimait fort l'agriculture, il fit planter une très-grande quantité d'arbres fruitiers, et de toutes sortes de plantes. Il entretenait trois cent soixante-dix mille soldats, tous gens choisis, armés d'épées, de boucliers, de cuirasses d'airain, d'arcs et de frondes, distribués par corps et commandés par deux mille bons officiers. Il fit faire aussi quantité de machines à jeter des pierres et des traits, de grands crocs et autres semblables instruments propres à attaquer les places.

L'orgueil dans une si grande prospérité empoisonna son esprit, et le porta à se mettre au-dessus des lois. Il voulut même remplir les fonctions sacerdotales, et il en fut puni comme il est marqué dans l'Ecriture. (Paralip., II, c. XXVI.)

Ces détails si intéressants et si conformes aux quelques lignes que le livre des Rois donne sur Osias, sont sans doute pris dans le recueil auquel renvoie si souvent la Bible : *Nonne hæc scripta sunt in libro verborum regum Juda vel Israel*, ouvrage perdu et dont Josèphe nous a si heureusement conservé quelques traits.

XII. — Continuation du règne d'Azarias. — Evénements correspondants en Israël, sous Sellum, Manahem, Phaceïa, Phacée.

Ici la page que nous fournit Josèphe se trouve confirmée par une découverte faite dans les écritures cunéiformes. Quant à Zacharias (liv. IX, c. XI), dit Josèphe, à peine avait-il régné six mois que Sellum, fils de Jabès, l'assassina et usurpa le royaume, mais il ne posséda qu'un mois la

dignité qu'un si grand crime lui avait acquise. Manahem, général de l'armée qui était alors dans la ville de Tarsa, marcha avec toutes ses forces droit à Samarie, le combattit, le vainquit et le tua ; se mit de sa propre autorité la couronne sur la tête, et retourna vers Tarsa avec son armée victorieuse. Les habitants ne voulant pas le reconnaître et lui ayant fermé les portes, il ravagea tout le pays, prit la ville de force, les tua tous, n'épargna pas même les enfants et exerça ainsi contre sa propre nation des cruautés dont à peine voudrait-on user contre des barbares après les avoir vaincus. Il ne se conduisit pas avec plus de douceur et d'humanité durant les dix ans qu'il régna sur Israël. Phul, roi d'Assyrie, lui déclara la guerre, et comme il ne se sentait pas assez fort pour lui résister, il lui donna mille talents d'argent pour avoir la paix, et exigea ensuite cette somme de ses peuples par une imposition de cinquante drachmes par tête. Il mourut bientôt après et fut enterré à Samarie. Phacéia, son fils, lui succéda et n'hérita pas moins de sa cruauté que de sa couronne : mais ne régna que deux ans. Phacée, fils de Romelia, chef d'un corps de mille hommes, le tua en trahison dans un festin qu'il faisait avec ses plus familiers, s'empara du royaume et régna vingt ans sans que l'on puisse dire s'il était ou plus impie ou plus injuste.

Téglatphalasar, roi d'Assyrie, lui fit la guerre, se rendit maître de tout le pays de Galaad, de tout celui qui est au-delà du Jourdain et de cette partie de la Galilée qui est proche de Cydide et d'Azor, prit tous les habitants et les mena en captivité.

Voici maintenant quelques monuments cunéiformes qui correspondent à cette histoire de Josèphe, et qui tous confirment le récit biblique.

Le nom de Manahem a été dans les inscriptions de Khorsabad. Manahem envoya des tributs à Téglatphalasar la huitième année de celui-ci. Est-ce clair et important ? (V. Layard, p. 60.)

Jusqu'à il y a quelques années aucun monument excepté la Bible n'avait parlé de Phul, roi d'Assyrie. La Bible seule nous montrait Manahem soumis sous sa puissance et lui payant des tributs. Il manquait dans les catalogues des grecs et des orientaux. Mais MM. Rawlinson et Oppert ont, au moyen des écritures cunéiformes, rétabli années par années les fastes assyriens distingués par épinomies ; ou, comme nous dirions, par années consulaires ou les années des archontes à Athènes, ou des grands-prêtres à Argos. Chaque année prend le nom du personnage qui alors exerçait les fonctions d'Epinome.

Or, il se trouve que, immédiatement avant Téglatphalasar IV, ces épinomies font défaut. Il y a seulement quinze épinomies sur quarante-deux ans de règne et, par une comparaison sévèrement établie, on constate précisément que le règne de Phul doit entrer dans cette lacune. Voilà une coïncidence étonnante dont la cause s'éclaircira, soit qu'on retrouve la suite des épinomies sous le règne reconnu de Phul, soit que la suite des épinomies ait été interrompue par un usurpateur de race chaldéenne.

### XIII. — L'inscription moabite.

On a découvert aux environs de la mer Morte une grande stèle de basalte contemporaine de Mésah, roi de Moab ; de Josaphat, roi de Juda, d'Achab, d'Ochosias et de Joram, rois d'Israël. Sur la colonne est gravée une inscription en caractères phéniciens, dont la teneur concorde avec le récit de la Bible sur les événements du règne de ces rois, et vient donner une nouvelle confirmation à l'exactitude historique des Livres saints.

L'inscription, qui comprend trente-quatre lignes, a pu être relevée en partie, et l'on dit qu'elle a été interprétée en même temps à Paris et à Londres.

Chez nous, c'est M. de Vogüé qui a eu l'honneur de la publier et d'en donner une traduction. Il a essayé aussi d'en déterminer exactement la date. D'après les conjectures du savant orientaliste, appuyées sur les circonstances historiques et les données de la Bible, cette inscription a été gravée dans la deuxième année du règne d'Ochosias, roi d'Israël, c'est-à-dire, selon la chronologie généralement adoptée, en 896 avant l'ère chrétienne.

M. de Vogüé estime qu'il n'y a pas de document comparable à celui-là dans le domaine des antiquités hébraïques. La date et son importance en font un des premiers témoins en pierre de l'histoire.

Comme ce monument archéologique est un des plus curieux qui aient jamais été trouvés, et dans les circonstances les plus intéressantes, nous reproduisons le récit de sa découverte, d'après les notes recueillies à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. Ferdinand Delaunay, et publiées dans la *Patrie* du 18 février.

Les réflexions précédentes sont d'Arthur Loth.

« Il s'agit ici de la plus importante découverte qui ait jamais été faite dans l'épigraphie orientale ». Ce sont les expressions dont M. Renan, président de l'Académie des inscriptions, s'est servi en donnant la parole à M. le comte de Vogüé sur la stèle trouvée récemment à Dhibân et sur l'inscription qu'elle porte.

Les touristes signalaient depuis quelques années, aux environs de la mer Morte, l'existence d'un gros bloc de basalte, d'un bleu foncé, pesant plus de mille kilos, sur lequel apparaissaient des traces, peu profondes toutefois, dont l'ensemble pouvait bien constituer une inscription.

Un jeune Français, chancelier de notre consulat à Jérusalem, M. Clermont-Ganneau, résolut d'explorer la pierre basaltique de Dhibân. Mais la difficulté était d'obtenir de la tribu des Bédouins, qui possède ce territoire, la faveur ambitionnée; sans l'assentiment de cette tribu on s'exposait à être vingt fois rançonné ou même assassiné.

Des Arabes, bien payés par M. Ganneau et séduits par l'appât d'une récompense au retour, consentent à aller prendre l'estampage de la pierre. Moyennant une somme assez ronde ils obtiennent des chefs de la tribu l'autorisation qu'ils sollicitent. Mais, pendant qu'on procède à l'opération, les Bédouins allèguent un malentendu et élèvent leurs prétentions. Le débat dégénère bientôt en rixe sanglante.

Les Arabes, battus et blessés, prennent la fuite. L'un d'eux, cependant, plus avisé ou plus cupide, imagine un stratagème qui le met en possession de l'estampage abandonné sur le précieux bloc ; il se laisse glisser de cheval, comme s'il eût été blessé à mort, tombe dans un trou voisin du monument, et profite de la chasse que l'on donne avec ardeur à ses amis pour ramper inaperçu jusqu'au bloc, saisir le papier encore humide et le cacher au plus profond des plis de son manteau.

Les fragments d'estampage qu'il rapporta à M. Ganneau, bien que maltraités, révélèrent une inscription d'une haute antiquité, écrite en hébreu et avec les caractères de l'alphabet archaïque des Phéniciens.

Nous manquons de renseignements complets et certains sur ce qui se passa ensuite. On prétendit que la pierre avait été brisée par les Bédouins, et qu'ils avaient accompli cet acte de vandalisme pour échapper aux sollicitations du gouvernement turc, qui leur demandait l'abandon du bloc de basalte ; or, ils ne voulaient à aucun prix souffrir l'intervention du sultan sur leur territoire. Ces sollicitations se sont-elles produites ? Nous ne saurions l'affirmer ou le nier sûrement ; mais, si on adopte l'affirmative, on est conduit à attribuer pour cause à l'intervention ottomane les démarches des savants anglais, qui se sont associés pour l'exploration de la Palestine. Nos voisins d'outre-Manche, poussés par un zèle très-honorable d'ailleurs, trouvent une saveur spéciale aux découvertes scientifiques dont ils peuvent nous ravir la priorité.

Des morceaux de la pierre brisée furent remis plus tard à M. Clermont-Ganneau, qui, les rapprochant de son estampage, et grâce à une étude persévérante, aujourd'hui encore très-incomplète, put donner l'inscription entière, moins une trentaine de mots environ.

M. de Vogüé, en achevant ce récit, déroula une carte sur laquelle on avait, avec la plus grande exactitude, figuré l'aspect, le texte et les lacunes de la stèle et de l'inscription. Par un mouvement subit et avec une vivacité peu ordinaire, les académiciens quittent leur place et se précipitent vers la curieuse image. Pensez donc qu'il s'agissait d'un monument remontant à près de mille ans avant Jésus-Christ, presque aux jours de David et de Salomon, plus ancien que les antiques fondements jetés par Romulus sur le mont Palatin ! La stèle est de l'an 896 avant notre ère. Rien de comparable à elle n'a été jusqu'ici exhumé de cette terre illustre.

L'inscription, en caractères phéniciens archaïques, prouve la vérité de ce qu'un petit nombre de nos savants, vivement contredits en Allemagne, soutenaient ; c'est-à-dire qu'à une époque reculée les Hébreux avaient dû se servir de cet alphabet.

La stèle dit : « Je suis Mésah, fils de Chamos, fils de Moab ; c'est moi qui ai construit les murs, qui ai élevé l'esplanade et offert les sacrifices. Je m'appelle Mésah, parce que j'ai été sauvé de... »

Ici s'offre une lacune ; l'important est de noter l'analogie du nom de Mésah et du nom de Mosè (Moïse) et l'interprétation analogue que ces deux noms reçoivent.

La stèle dit ensuite : « Moi Mésah, j'ai combattu Israël, et je l'ai vaincu ; je me suis avancé jusqu'à tel endroit ; j'ai ravagé telle contrée ; j'ai pris, bâti

ou restauré telle ville ; Chamos a humilié Jéhovah. Tous les prisonniers de guerre ont été immolés à Chamos, etc. »

Le fait rapporté est historiquement connu. La Bible dit qu'après la mort d'Achab, Moab se révolta contre Israël ; elle ajoute plus loin que le roi moabite s'appelait Mésah, et qu'il refusa de payer à Ochosias, fils et successeur d'Achab, les cent mille agneaux et les cent mille brebis, portant leur laine, qu'il payait annuellement au roi de Samarie.

Mais l'Ecriture se tait sur les suites immédiates de cette rébellion ; et, selon toute vraisemblance, c'est la campagne qui suivit la révolte vers la deuxième année du règne d'Ochosias, en 896 avant notre ère, que la stèle raconte et célèbre.

Le deuxième livre des Chroniques (Paralipomènes) jette une lueur sur ces événements. Il nous apprend que les Moabites et les Ammonites réunis, enflés sans doute des victoires remportées sur Israël, vinrent attaquer le roi de Juda, Josaphat. La Bible ajoute : « L'Eternel mit des embûches entre les enfants d'Ammon, les Moabites, et ceux du pays de Seïr ; ils s'aidèrent l'un l'autre à se détruire mutuellement ». Ainsi, il est certain que les succès de Mesah ne furent arrêtés que par la discorde qui le sépara de ses alliés. Josèphe rapporte qu'ils se séparèrent à En-Guedi (Engaddi), et dit que ce fut la seconde année du règne d'Ochosias que cette campagne eut lieu.

Sous le règne suivant de Joram, frère d'Ochosias, Israël prit l'offensive et une revanche. Joram, soutenu par Josaphat, roi de Juda, et par le roi d'Idumée, battit Mésah et l'obligea à se retirer dans une place forte qu'il assiégea. En vain il tenta une héroïque sortie, à la tête de l'élite de ses troupes, pour parvenir jusqu'au roi Iduméen, son ancien allié, contre lequel il nourrissait une haine implacable. Désespéré, il conduisit son fils aîné sur les remparts de la ville assiégée ; et là, en vue des armées ennemies, le frappa de sa propre main et l'offrit en holocauste à Chamos, pour apaiser la colère du dieu. Cet horrible spectacle remplit d'indignation les assiégeants, qui se hâtèrent d'abandonner ce lieu abominable, tandis que Mésah, sans doute, remerciait Chamos d'avoir accepté son offrande et d'avoir étendu sur son peuple une main secourable.

Voici le texte entier de l'inscription, telle qu'elle a été traduite et publiée par M. de Vogüé :

1. Moi, je suis Mesa, fils de Chamos (nadab) ? roi.......
2. ..... | Mon père régnait sur Moab....... et moi j'ai
3. régné après mon père | Et j'ai construit ce *haut lieu* (sanctuaire) avec sa plateforme (?), pour Chamos.....
4. (Je m'appelle) *Mesa*, parce qu'il (Chamos) m'a sauvé de tous les.................. à tous les deux (?).........
5. ..... du roi d'Israël..... et il opprima Moab........ Chamos s'irrita.......
6. ............. | Et il le changea............. j'opprimerai (j'ai opprimé ?) Moab. | Dans mes jours j'ai (*ou* : il a ?) dit..........
7. et je le vis, lui et sa maison (son temple ?). | Et Israël fut dispersé, dispersé pour toujours, et Omri s'empara de.............
8. Medeba (?) et y demeura................... il construisit quarante..........,
9. où Chamos est (dominant) dans mes jours (aujourd'hui) | Et je construisis Baal-Meon et j'y sacrifiai | Et je construisis........
10. Quiriathaïm | Et...... envahit la terre...... anciennement, et se construisit
11. le roi d'Israël la (*ville de*)....... | Et je combattis à Qir (*ou* : je fis le siége) et je le pris | Et je tuai tous les..........

12. ...(*sacrifice ?*) pour Chamos et pour Moab | ...
13. ... devant la face de Chamos, à Qeriot, | Et j'y fis prisonniers les hommes (vieux ?) et les.....
14. de la jeunesse (aurore) | Et Chamos me dit : Va ! prends la domination sur Israël. |
15. J'allai de nuit, et je combattis avec lui depuis le......... de l'aube jusqu'à midi | et je..........
16. ...........tout entier...........
17. .............qui est pour Astar Chamos.......
18. ....... Jahveh (Jehovah ?)......... devant la face de Chamos | Et le roi d'Israël (vint à)
19. Yahas, et y demeura (jusqu'à ?) mon combat avec lui | Et Chamos le chassa de....
20. Je pris de Moab deux cents hommes en tout | Et je les fis monter (les comptai) à Yabas, et je........
21. .............. sur Dibon. | C'est moi qui ai construit l'esplanade (?), les murs de Yearim (?) et les murs de.....
22. ........ Et c'est moi qui ai construit ses portes, et c'est moi qui ai construit sa forteresse | Et c'est
23. moi qui ai construit Bet-Moloch | Et c'est moi qui ait fait les deux.....
24. ...........Qir | Et il n'y avait pas de puits dans l'intérieur de Qir, sur son esplanade. Et je dis à tout le peuple : Fasse
25. chaque homme un puits dans sa maison | C'est moi qui ai offert l'holocauste, sur l'esplanade (?) dans...........
26. ......... Israël. | C'est moi qui ai construit Aroër (?), et c'est moi qui ai fait la route de l'Arnon.
27. C'est moi qui ai construit Bet-Bamoth, qui était détruite (?) | C'est moi qui ai construit Bosor, qui........
28. ........Dibon, des chefs militaires, pour que tout Dibon fût soumis | Et moi j'ai...
29. ............. avec les villes que j'ai ajoutées à la terre | et c'est moi qui ai construit.........
30. ........... Bet-Diblathaim | Et Bet Baal-Meon, et j'ai érigé là le.......
31. .................. la terre | Et Horonaïm, où résida..........
32. ......... Chamos me dit : Combats à Horonaïm | Et je...
33. ........... Chamos............ sur...............
34. .......................................................................

Ainsi cette stèle nous donne des détails sur la physionomie de Mésah et de son peuple, dont les Rois et les Paralipomènes nous entretiennent. Elle nous révèle une campagne faite par les Moabites, que le texte sacré ne nous laisse que soupçonner. Nous en voyons l'occasion. L'impie Achab étant mort, Mésah profite des embarras d'un nouvea règne pour secouer le joug. Sans doute Ochosias a redemandé les armes à la main ses tributs, et cette première guerre n'a pas été heureuse. Je remarquerai ici que le texte sacré donne plus en abrégé l'historique du royaume d'Israël que celui du royaume de Juda, excepté lorsque cette histoire fait ressortir la figure des prophètes de Dieu.

Le successeur d'Ochosias, Joram, devait songer à prendre sa revanche, et en homme qui sent sa faiblesse contre un peuple aguerri qui venait de battre Israël, il s'associe au roi de Juda Josaphat. C'est alors qu'ils firent cette campagne périlleuse où l'armée s'égara dans les déserts dépourvus d'eau, et sans les renseignements du prophète Elisée l'armée entière aurait péri. Mais enfin l'armée moabite essuya un complet désastre. Ici j'ai encore une fois l'occasion de remarquer qu'il ne faut pas chercher dans l'histoire écrite des païens le souvenir des défaites, mais seulement des victoires. La stèle n'aurait garde de nous révéler la défaite subséquente de Mésah. La Bible seule a la sincérité de dire les défaites du peuple de Dieu, surtout si la défaite a le caractère d'un châtiment.

### XIV. — Achaz.

Ce fut sous Joathan et sous son successeur Achaz que prophétisa Nahum. Voici les renseignements que nous donnent sur ce saint personnage saint Jérôme (*In Nah.*), saint Epiphane (*De vita et morte prophetarum*), et la Chronique pascale.

C'est le septième des douze petits prophètes. Il était né à Ecelsaï, petit village de Galilée, dont les ruines subsistaient encore du temps de saint Jérôme. Il y a cependant une discussion au sujet du lieu de sa naissance. Elle vient sans doute de ce que quelques-uns ont cru qu'il était né dans le lieu même de sa sépulture. On voyait autrefois son tombeau à Béthogaber, aujourd'hui Giblin, près d'Emmaüs. Sa peinture de Ninive est si frappante et si vraie, qu'on croit qu'il a visité cette ville, ou que Dieu la lui a montrée par révélation. Il en prédit la chute.

### XV. — Manahem. — Une difficulté levée par les écritures cunéiformes.

Manahem, roi d'Israël, était contemporain d'Azarias. Or, le nom de Manahem a été retrouvé dans les inscriptions de Khorsabad. Manahem envoya des tributs à Téglatphalasar, la huitième année de celui-ci. (V. Layard, p. 60.)

Il existe une difficulté qui a beaucoup exercé les savants. Sans avoir reçu encore une solution complète, elle a du moins obtenu une explication indirecte. Le quinzième chapitre du quatrième livre des Rois nous montre Manahem sous la main de Phul et payant des tributs. Ce Phul n'est mentionné nulle part ; il manque dans les catalogues. Mais Rawlinson et M. Oppert ont, au moyen des inscriptions cunéiformes, rétabli années par années les fastes assyriens distingués par épinomies ; ou, comme nous dirions, par années consulaires, ou les années des archontes à Athènes ou des grands-prêtres à Argos. Ainsi chaque année prend le nom du personnage qui alors exerçait les fonctions attachées à son titre. Or, il se trouve qu'immédiatement avant Téglatphalasar IV ces épinomies font défaut. Il y a seulement quinze épinomies sur quarante-deux ans de règne, et, par une comparaison sévèrement établie, on constate précisément que le règne de Phul doit entrer dans cette lacune. Voilà une coïncidence étonnante, dont la cause s'éclaircira, soit qu'on retrouve la suite des épinomies sous le règne réel de Phul, soit, comme le pense M. Jules Oppert, que la suite des épinomies ait été interrompue par un usurpateur de race chaldéenne.

### XVI. — Téglatphalasar. — Ratzin.

Aucun historien profane ne nous a parlé de la guerre de Téglatphalasar en Judée, appelé par Achaz contre Ratzin roi de Damas, et Phacée roi d'Israël. Mais on a vu ce nom apparaître à l'occasion de Manahem.

Les efforts de tous nos grands chronologistes ont abouti seulement à trouver une place naturelle pour ce prince dans la liste des rois d'Assyrie.

Il doit nous suffire que nous ne rencontrions aucune contradiction dans l'histoire connue des quatre nations alors en conflit : la Judée, le royaume d'Israël, la Syrie et l'Assyrie. Nous donnerons le canon de M. de Saulcy sur cette époque.

Chaque fois que Josèphe nous fournit un fait d'une certaine importance qui ne se lit pas dans la Bible et qui en confirme le récit, nous le reproduisons. On a pu voir jusqu'à présent avec quel soin il consulte les sources diverses, et nous supposons à bon droit qu'il a pris en lieu sûr le fait suivant de Téglatphalasar.

« Lorsque Ratzin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, vinrent attaquer Achaz, roi de Juda, ils ne purent prendre Jérusalem ; mais Ratzin ne s'en alla pas moins chargé des dépouilles de la province ; et depuis, Achaz fut battu par Phacée. Alors Achaz appela à son secours Téglatphalasar, et ce prince assyrien prit de force Damas et mit à mort son roi Ratzin ». (Josèphe, *Antiquités*, liv. IX, c. 12.)

Nous sommes heureux de pouvoir enregistrer un événement si considérable, en harmonie parfaite, du reste, avec ce que Ménandre, l'historien d'Ephèse, nous racontera bientôt sur Salmanasar, successeur de Téglatphalasar. Josèphe ajoute que le vainqueur emmena les habitants de Damas dans la Médie et fit venir des Assyriens pour les remplacer.

### XVII. — Ezéchias et Salmanasar.

C'est sous Ezéchias, roi de Juda, et sous Osée, roi d'Israël, qu'eut lieu l'expédition de Salmanasar contre les Samaritains et contre Jérusalem, expédition si funeste déjà aux dix tribus. Ménandre d'Ephèse parle rapidement, mais en termes très-précis, de cette guerre, relativement au royaume de Tyr dont il écrivait l'histoire, et il énonce les faits qui concernent le peuple de Dieu. (Dans Josèphe, *Antiq.*, l. IX, c. 14.)

« Eululeus, dit-il, régna trente-six ans à Tyr. Les Géthéens s'étant révoltés, il alla contre eux avec une flotte et les réduisit sous son obéissance. Le roi d'Assyrie envoya aussi une armée contre eux, se rendit maître de toute la Phénicie, et ayant fait la paix, s'en retourna en son pays. Peu de temps après, les villes d'Arcée, l'ancienne Tyr, et plusieurs autres secouèrent le joug des Tyriens pour se rendre au roi d'Assyrie. Et comme les Tyriens demeurèrent les seuls qui ne voulurent pas se soumettre à lui, il envoya soixante navires que les Phéniciens avaient équipés et dans lesquels il y avait huit cents rameurs.

« Les Tyriens se portèrent avec douze vaisseaux au-devant de cette flotte, la dissipèrent, firent cinq cents prisonniers et acquirent beaucoup de réputation par cette victoire. Le roi d'Assyrie s'en retourna, mais laissa quantité de troupes le long du fleuve et des aqueducs pour empêcher les Tyriens d'y puiser de l'eau ; ce qui ayant continué durant cinq ans, ils furent contraints de creuser des puits ».

« Voilà, ajoute Josèphe, ce que l'on trouve dans les annales des Tyriens touchant Salmanasar, roi d'Assyrie ».

En effet, on ne peut douter qu'il ne s'agisse ici de Salmanasar, quoique

Ménandre ne le nomme pas. Mais Josèphe, qui avait lu le contexte, l'affirme. La version de Rufin d'ailleurs contient le nom de Salmanasar, et Scaliger l'a ajouté dans le texte de Ménandre.

XVIII. — Règne d'Achaz. — Habile commentaire de Desvignoles sur cette époque.

Le commentaire de Desvignoles sur cette période nous offre des conjectures et des vues heureuses pour établir l'harmonie entre l'histoire sainte et l'histoire profane.

Nous laisserons parler ce savant. « La conspiration d'Osée procura bien la mort de Pekah, roi d'Israël (t. II, p. 299), mais ne donna pas d'abord la couronne au conspirateur, et l'interrègne de huit ans que j'ai supposé après plusieurs autres en parlant d'Osée, est une suite naturelle de l'état où le royaume d'Israël se trouvait alors. Le pays ruiné par les armées étrangères qui, comme des abeilles, s'étaient posées sur les vallées, dans les fentes des rochers, sur les buissons et les haies, pour parler avec Isaïe, avaient sucé les plus belles fleurs des vallées et avaient tout fouillé jusqu'aux fentes des rochers pour trouver ce qu'on y avait caché ; quatre tribus emmenées en captivité, l'Etat entier assujéti au roi d'Assyrie, qui sans doute y laissa des gouverneurs, quelle apparence que les Israélites aient eu assez de hardiesse pour se faire d'abord un nouveau roi ? mais celui d'Assyrie étant venu à mourir au bout de quelques années, il n'est pas surprenant que les Israélites aient repris courage, ayant eu assez de temps pour se remettre, et qu'Osée, de son côté, ayant eu le loisir de fortifier son parti, ait eu assez de crédit pour se faire élire roi.

« En supposant donc que Téglatphalasar mourut l'an onze d'Achaz, Osée, profitant du changement de règne arrivé en Assyrie, commença à régner sur Israël l'an douze d'Achaz. Dès que la nouvelle fut publique, Salmanasar, devenu roi d'Assyrie, marcha contre lui, le vainquit sans peine et ne lui laissa le royaume qu'à condition qu'il lui paierait un tribut qu'Osée paya effectivement les premières années de son règne.

« C'est apparemment en ce temps qu'arriva ce que Ménandre rapporte, qu'eurent lieu les menaces des ministres de Salmanasar contre Jérusalem.

« Le livre de Tobie tout entier est une confirmation de ces événements. C'est un livre écrit dans l'exil et qui peint l'état des exilés sous Téglatphalasar et sous son successeur Salmanasar. La contradiction qu'il semble contenir disparaît aisément.

« Tobie, de la tribu de Nephtali, qui fut transportée par le premier de ces princes, et l'auteur du livre, rapporte qu'il fut fait prisonnier par Salmanasar. La solution est facile ; à la première expédition, il était absent ou avait pu échapper à l'exil ; tandis que sous Salmanasar il fut repris et réuni à sa tribu vers Ninive ».

Saint Jérôme montrait la ville de Bit bâtie par les Samaritains que Salmanasar ou Sargon avaient envoyés des régions orientales, cette contrée de Cuthim dont parle l'Ecriture.

Nergel est une autre ville qui se voyait en même temps, et qui avait

été bâtie aussi par les Samaritains revenus des environs de Babylone. (Saint Jér., t. XVIII, p. 370.)

XIX. — Sargon et Isaïe. — Samarie.

Il a plu à la Providence d'appeler l'Assyrie elle-même en témoignage pour déposer clairement et très-explicitement sur tous ces événements si importants. Ces révélations inattendues, non-seulement confirment mais expliquent, éclairent et développent bien souvent l'histoire sainte. Nous tirons ce que nous allons dire d'un travail sur les inscriptions assyriennes des Sargonides, traduites pour la première fois par M. Jules Oppert. (*Annales de phil.*, t. LXV, p. 43.)

Il cite d'abord le début du chap. xx d'Isaïe :

« — 1. Dans l'année où le Tharthan marcha contre Asdod où l'avait envoyé Sargon, roi d'Assyrie, et où il combattit contre Asdod et la prit.

« — 2. Dans ce temps Dieu parla à Isaïe fils d'Amos ce qui suit :

« Ce nom de Sargon ne se trouvant qu'à cet endroit, avait fait le désespoir des commentateurs de la Bible et des chronologistes, lorsque la découverte de Khorsabad par M. Botta donna au monarque inconnu jusqu'alors une importance considérable. Le palais et la ville de Khorsabad, ou le castel de Sargon, révéla de nombreux documents émanant d'un souverain qui bientôt fut identifié avec sûreté et sans contestation aucune avec le Sargon de la Bible, et on sut que ce Sargon mentionnait dans ses annales et ses inscriptions, non-seulement la ville d'Asdod, mais qu'il se vantait d'avoir emmené les Israélites dans la captivité et d'avoir détruit Samarie. S'il prétendait avoir promené ses armes victorieuses jusqu'aux îles de la Méditerranée, on retrouva sur l'île de Chypre une stèle portant une inscription de ce roi (stèle de Larnaca au musée de Berlin); et s'il se glorifiait d'avoir soumis la ville sainte de Babylone, il reparut aux yeux des savants sous le nom d'Arkeanos du canon de Ptolémée; de plus, il avait pour nous un intérêt tout particulier comme père du fameux Sennachérib, l'adversaire d'Ezéchias et le fondateur de la dernière dynastie ninivite ».

M. Oppert fait ensuite la nomenclature de treize monuments découverts à Khorsabad, et qui contiennent de longs récits sur le règne de ce souverain. Nous n'en fournirons que ce qui peut éclairer et confirmer l'Ecriture sainte.

A ces pièces déjà si importantes, M. Oppert en a ajouté une nouvelle qui est aussi d'un prix infini. Elle confirme les principales dates de la Bible par des dates correspondantes prises dans les annales mêmes de Ninive, établies d'une manière lumineuse depuis l'année 944 à 642.

Chacune de ces années est distinguée par le nom d'un personnage, d'un souverain pontife peut-être, régnant en cette année, comme les consuls ou les archontes à Rome ou à Athènes. Nous donnerons cette table en exposant le canon général des rois de Juda et d'Israël.

Voici le début de la grande inscription des salles de Khorsabad (*Annales de phil.*, t. LXV, p. 62) :

« Palais de Sargon le grand roi, le roi puissant, roi des légions, roi

d'Assyrie, vicaire des dieux à Babylone, roi des soumirs et des accods, favori des grands dieux.

« Les dieux Assour, Nébo et Mérodach lui ont conféré la royauté des nations ; fier de son nom sans tache, il a déclaré la guerre à l'impiété : il a restauré les sanctuaires de Sippara, de Nipour, de Babylone et de Borsippa...»

Après avoir rendu compte en détail de ses travaux dans l'intérieur de son royaume, il passe à l'extérieur :

« Voici ce que j'ai fait depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma quinzième campagne. J'ai défait dans les plaines de Kalou, Khoumbanigas roi d'Elam.

« J'ai assiégé, j'ai occupé la ville de *Samarie* et réduit en captivité vingt-sept mille deux cent quatre-vingts personnes qui l'habitaient ; j'ai prélevé sur eux vingt-sept chars, et j'ai changé leurs établissements intérieurs. J'ai établi au-dessus d'eux mes lieutenants, j'ai renouvelé l'obligation que leur avait imposée un des rois mes prédécesseurs ».

« Hanon, roi de Gaza, et Sebech, sultan d'Egypte, se réunirent à Rapih (Raphia) pour me livrer combat et bataille. Ils vinrent en ma présence, et je les mis en fuite. Sebech céda devant les cohortes de mes serviteurs : il s'enfuit et jamais on n'a revu sa trace. Je pris de ma main Hanon roi de Gaza.

« J'imposai des tributs à Pharaon roi d'Egypte, à Samsié reine d'Arabie ; à It Hymiar le Sébéen de l'or, des herbes odoriférantes, des chevaux, des chameaux ».

Qui pouvait s'attendre à connaître, après trois mille ans bientôt de silence, dans tous ces détails, de grands événements dont la Bible nous donne seulement la physionomie générale ? Qui aurait pu supposer aussi que nous obtiendrions le récit de toute l'histoire contemporaine, et qu'on ajouterait à la relation nationale jusqu'au chiffre de la population de Samarie ?

L'histoire assyrienne continue :

« Azouri, roi d'Asdod, s'obstina dans son esprit à ne plus fournir ses tributs. Il envoya aux rois ses voisins des messages hostiles à l'Assyrie. Pour lors je méditai une vengeance, et je le remplaçai par un autre dans la domination sur ce pays. J'élevai à sa place son frère Akhimit à la royauté. Mais le peuple de Syrie, avide de révolte, se lassa du gouvernement d'Akhimit et éleva Jaman, qui comme celui-là n'était pas maître légitime du trône. Dans la colère de mon cœur, je n'ai pas divisé mon armée et je n'ai pas desserré les rangs, mais je marchai contre Asdod avec mes guerriers qui ne se séparaient pas des vestiges de mes sandales. Jaman apprit de loin l'approche de mon expédition ; il s'enfuit au-delà de l'Egypte du côté de Méroé, et jamais on ne revit plus sa trace. J'assiégeai et je pris Asdod et la ville de Gimt-Asdodim ; j'enlevai comme captifs ses dieux, sa femme, et ses fils, ses filles, son pécule, le contenu de son palais avec les habitants de son pays. Je rebâtis de nouveau ces villes, et j'y plaçai les hommes que mon bras avait conquis sur les pays du soleil levant ; je mis au-dessus d'eux mon lieutenant pour les gouverner, je les traitai comme des Assyriens. Ils ne se rendirent plus coupables d'impiétés ».

A part l'enflure orientale, voilà une bonne page de l'histoire d'Asdod.

Or, qui pourrait dire combien de libres penseurs, d'exégètes superficiels et soi-disant savants, ont traité l'Asdod d'Isaïe, son siége et sa prise, de rêves et de mythes, selon le joli style de notre temps? Sur ce point comme sur mille autres, ces impitoyables et inintelligents anatomistes de la Bible sont en pleine déroute.

### XX. — Inscription de Sargon, à Nimroud.

« Ce texte est antérieur à la construction de Khorsabad et à la prise de Babylone, et il est très-important, dit M. Oppert (*ibid.*), parce qu'il est le seul émanant de Sargon qui contienne la mention de la Judée (Jahouda).

« Palais de Sargon, mandataire de Bel... Roi majestueux et auguste, il parut combattant avec Koumbaginas, roi d'Elam, dans les plaines de Kalou, et le vainquit. Il réduisit *la Judée*, dont le site est lointain, et transporta Hamuth dont le roi Jahoubée devait être atteint par sa main...

« Prince attentif, il fit la guerre aux méchants, et sa main atteignit Pisiri, roi de Syrie... »

Après quelques pages l'inscription revient à la campagne de Samarie relatée déjà plus haut.

« Je combattis Bet-omri (Israël). Je vainquis dans la ville de *Raphia* l'Egypte, et je conduisis en Assyrie Hanon, roi de Gaza, que j'y avais fait prisonnier. J'attaquai les tribus de Tamoue, Ibadidi, Marsimarie, Hagapa, dont quelques parties s'étaient avancées et avaient envahi Bet-omri (Israël) ». — Un des rois d'Israël avait porté ce nom; Bet signifiant maison, on peut croire que l'Assyrien disait la maison d'Omri pour le royaume d'Israël [1].

Remarquons sur le Dieu *El*, dont parle cette inscription, que c'est un des noms de Jéhova. Nouvelle preuve que la Judée avait été en ce temps vaincue par les armes assyriennes. Les vainqueurs admettaient les dieux des vaincus, mais au second rang des divinités.

Voici une autre inscription dite des taureaux de Khorsabad.

« Palais de Sargon, le grand roi, le roi puissant, le roi du monde, le roi d'Assyrie, vicaire de Babylone... qui force aux travaux les captifs d'Israël, de... de... Il dépouilla les rois de Circesium, Hamat, Commagène, Asdod, du peuple des Hittiles : il ne les tua pas, mais convertit leurs superstitions en culte des dieux.

« Il fit disparaître la ville de Samarie. Il subjugua la maison d'Omri (les dix tribus) et la Colchide ».

Toutes ces pièces, tous ces monuments s'expliquent les uns les autres; ils remplissent les lacunes laissées dans la Bible et soutiennent son histoire.

### XXI. — Règne d'Ezéchias. — Expédition de Tharaca et de Sennachérib.

Nous sommes très-heureux pour le règne d'Ezéchias. Des monuments nombreux et d'une autorité incontestable sont à notre disposition pour le reconstruire.

[1] Voir planche nº 14, figure B.

Dans la quatorzième année d'Ezéchias, Sennachérib entra dans son royaume avec une puissante armée, et ayant pris toutes les villes de Juda et de Benjamin, il s'avança contre Jérusalem. Le roi de Juda offrit sa soumission, fit des présents considérables et promit de payer tribut si le vainqueur se retirait. Celui-ci parut d'abord satisfait, mais ne se pressa point de remplir les conditions. Il laisse des troupes en Judée, il s'avance contre les Egyptiens avec le projet d'achever ensuite, sans doute, sa conquête en Judée. Ezéchias s'adresse à Dieu, et Dieu lui envoie un double secours. Tharaca roi d'Ethiopie se lève contre Sennachérib, dont l'ange du Seigneur extermine les soldats.

Hérodote, Bérose le Chaldéen et les monuments égyptiens confirment la Bible et parlent comme elle.

« Bérose », dit Josèphe (l. X, c. 2), « qui a écrit l'histoire des Chaldéens, fait aussi mention de Sennachérib. Il dit qu'il était roi d'Assyrie, qu'il avait fait la guerre dans toute l'Asie et en Egypte. Voici de quelle sorte il en parle :

« — Sennachérib trouva à son retour d'Egypte que son armée avait été diminuée de *cent quatre-vingt-cinq mille hommes*, par une peste envoyée de Dieu, la première nuit après qu'elle eut commencé à attaquer Jérusalem de force sous la conduite de Rabsacès, et il en fut si touché que, dans la crainte de perdre encore ce qui lui restait, il se retira en très-grande hâte dans Ninive, capitale de son royaume, où, quelque temps après, Adramelec et Sélanar, les deux plus âgés de ses fils, l'assassinèrent dans le temple d'Arac son dieu. Le peuple en eut tant d'horreur qu'il les chassa. Ils s'enfuirent en Arménie, et Assaraschod, le plus jeune de ses fils, lui succéda ».

Donnons maintenant le récit d'Hérodote. Il est surchargé de circonstances difficiles à admettre ; mais la vraie histoire en ressort sensiblement. (l. II, c. 141.)

« Après Anysis, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos, monta, m'a-t-on dit, sur le trône. Il n'eut aucun égard pour les gens de guerre et les traita avec mépris, comme s'il eût dû n'en avoir jamais besoin. Entre autres outrages, il leur retira les douze aroures de terre que les rois, ses prédécesseurs leur avaient données à chacun par distinction ; mais dans la suite, lorsque Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, vint attaquer l'Egypte avec une armée nombreuse, les gens de guerre ne voulurent point marcher au secours de la patrie. Le prêtre se trouvant alors fort embarrassé, se retira dans le temple et se mit à gémir devant la statue du dieu, sur le sort fâcheux qu'il courait risque d'éprouver. Pendant qu'il déplorait ainsi ses malheurs, il s'endormit et crut voir le dieu lui apparaître, l'encourager, et l'assurer que s'il marchait à la rencontre des Arabes, il ne lui arriverait aucun mal et que lui-même il lui enverrait du secours.

« Plein de confiance en cette vision, Sethos prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête et alla camper à Péluse qui est la clef de l'Egypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple. Aucun homme de guerre ne l'accompagna. Ces troupes étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit la nuit dans le camp ennemi, et rongea les carquois, les

arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers ; de sorte que le lendemain les Arabes étaient sans armes ; la plupart périrent dans la fuite. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Vulcain une statue de pierre qui représente ce roi ayant un rat à la main, avec cette inscription : — Qui que tu sois, apprends en me voyant à respecter les dieux ».

Tel est le récit d'Hérodote. S'il a changé le nom du roi d'Egypte Tharaca qui pouvait en effet en avoir plusieurs, du moins il a clairement raconté l'expédition du roi d'Assyrie, Sennachérib ; et il est d'accord avec Bérose pour conduire ce prince en Egypte. Si la Bible ne le dit pas, son texte ne s'y oppose pas non plus. Pendant qu'une portion de ses troupes, sous la conduite de Rabsacès et des autres, occupait la Judée, il a fait le siége de Lachis et il a pu aller aussi en Egypte : il y a plus, le texte insinue le fait. Lorsque Rabsacès parle aux fils du roi de Juda du haut des murs, il leur dit : — C'est en vain que vous concevriez de l'espérance du côté de Pharaon, le monarque d'Egypte. L'Assyrien était donc préoccupé de l'Egypte, et ses paroles indiquent la pensée d'empêcher les Egyptiens de venir au secours d'Ezéchias.

Le texte d'Hérodote suppose un événement extraordinaire, un fait merveilleux qui détruisit l'armée assyrienne. Laissons au prêtre égyptien son explication par les rats ; mais la merveille reste. Au surplus, le Séthos égyptien d'Hérodote ressemble beaucoup à Ezéchias dans sa foi en la divinité et dans ses espérances. Le prêtre égyptien qui instruisait Hérodote n'aurait-il pas fait honneur à son compatriote de ce qui appartient à Ezéchias ?

### XXII. — Continuation du règne d'Ezéchias. — Destruction du serpent d'airain de Moïse.

Nous lisons dans Suidas sur le même roi, art. Ἐζεχίας :

« Non-seulement il enleva les idoles qu'on adorait sur le sommet des montagnes, fit couper les bois qui leur étaient consacrés, mais encore il détruisit le serpent d'airain que Moïse avait suspendu, avec le reste des abominables superstitions. Il frappa de peines sévères les Juifs qui adoraient les idoles, exterminant les monuments et tous les vestiges de l'impiété ».

Chacun sait que le serpent d'airain, coulé par Moïse dans le désert comme un signe de salut, devint plus tard un objet de culte superstitieux. C'était un de ces objets précieux qui, avec les tables de la loi et la mesure de la manne, se conservait dans le sanctuaire. Cette action de vigueur d'Ezéchias dut faire sensation. Nous sommes heureux que Suidas nous ait transmis toutes ces traditions.

Le Talmud parle comme Suidas. (*Mischna*, *Perakim*, 54, 9.) Il loue Ezéchias d'avoir brisé le serpent d'airain.

### XXIII. — Continuation du règne d'Ezéchias. — Les monuments égyptiens concordant avec les règnes de Juda et d'Israël.

Champollion (*l'Egypte*, p. 363), nous montre les monuments de l'ancienne Egypte en concordance avec ces faits. On a vu plus haut qu'Osée

appela un roi éthiopien à son secours, mais il se trouve que ses successeurs sont indiqués comme rois d'Egypte ; or, c'était une dynastie éthiopienne régnant sur l'Egypte. Si donc Suévéchos ou Sabbacon, le chef de cette dynastie, est le même que Sua ou So, il n'y a là nulle contradiction. Nous laissons maintenant la parole à Champollion pour expliquer la concordance de tous ces règnes avec l'histoire biblique.

« Le chef éthiopien maître de l'Egypte se nommait Sabbacon. Il fut le fondateur d'une dynastie nouvelle, la vingt-cinquième, dite des Ethiopiens.

« On fait honneur à ce roi de beaucoup de travaux, de restaurations et de fondations nouvelles. Du reste, l'Ethiopie n'était pas assez étrangère à l'Egypte pour qu'un chef éthiopien ignorât l'état de l'administration publique de ce dernier pays : il y avait entre la population des deux contrées confraternité d'origine, identité de race, et plus d'un usage caractéristique devait être commun aux deux régions. A Luqsor, à l'occasion des restaurations, des bas-reliefs représentant Rhamsès le Grand furent remplacés par des bas-reliefs représentant ses propres images. Les listes de Manéthon lui donnent pour successeur Suévéchos, un autre Ethiopien, et on trouve à Abydos le cartouche d'un roi qui se lit Serekowtph. Deux stèles du musée égyptien portent le même nom propre, précédé du cartouche soleil, gardien régulateur du monde.

« La plus grande des deux stèles du musée royal et un autre monument du même genre, du musée de Vienne, nous font connaître plusieurs personnes de la famille du roi Suévéchos, sa femme, deux de ses filles, sa mère, ses fils et son petit-fils. Il nous reste peu de souvenirs historiques de son règne. On lui rapporte toutefois ce que dit la Bible du roi d'Israël nommé Osée, qui, pour résister au roi d'Assyrie Salmanasar, implora le secours et l'alliance d'un roi d'Egypte, que la Bible nomme Sua ; et si l'on a remarqué que le nom de ce roi est emprunté de celui d'une divinité nommée indifféremment Sew, ou Sevk, on ne trouvera plus une absolue différence entre le nom du roi d'Egypte nommé par la Bible et notre Suévéchos : ce fait historique se passa d'ailleurs, selon la Bible, peu de temps avant le règne d'un roi nommé *Tharaca ;* et les listes de Manéthon nomment ainsi le successeur de *Suévéchos* ». (Ainsi le temps et les noms sont d'accord.)

« On attribue à Tharaca la conquête de toute l'Afrique, quoique les monuments cités n'en disent rien, et on sait avec certitude par Manéthon et par les monuments que son règne dura vingt ans. Sa statue colossale, qui tient d'une main robuste les chevelures réunies en groupe de plusieurs peuples voisins qu'il menace de sa masse d'armes, figure symboliquement ses victoires. Voilà donc un règne qui se prête admirablement, à ce qu'en dit la Bible, au vainqueur de Sennachérib.

« La Bible », ajoute M. Champollion, dans l'histoire des Rois, « rapporte que, lorsque Sennachérib, roi des Assyriens, attaqua Ezéchias, roi de Juda, l'Ethiopien Tharaca, allié d'Ezéchias, conduisit une armée à son secours. L'Assyrie et l'Egypte nourrissaient d'antiques rivalités, mutuellement haineuses, et les régions intermédiaires des deux grands royaumes étaient le théâtre habituel de leurs dissensions armées : l'Assyrie ne pouvait se mou-

voir vers les bords orientaux sans que l'Egypte s'avançât à sa rencontre pour l'en tenir écartée. C'est ainsi que l'Egypte se trouvait l'alliée naturelle des peuples et des villes de la Syrie et de la Palestine ».

Il est vraiment surprenant de voir combien de documents variés nous arrivent pour établir les faits racontés par les écrivains sacrés! La Judée est le seul pays du monde qui ait l'admirable privilége de posséder une suite non interrompue d'histoire reposant solidement sur des monuments nationaux et corroborés par les récits extérieurs. Au temps des rois, tandis que les autres peuples ne nous fournissent que des conjectures et des narrations obscures pour leur propre histoire, ils s'accordent tous quand il s'agit du peuple hébreu et de ses annales, dont il confirme le témoignage.

### XXIV. — Ezéchias. — Concordance semblable des monuments assyriens.

Rien n'est clair et positif comme les renseignements suivants sur Sennachérib et Ezéchias. Nous citerons de nouveau M. Oppert. (*Annales de philos. chré.*, t. LIX, p. 179.)

« Sennachérib, fils de Sargon (702-680), est sans doute le roi le plus célèbre de la dernière dynastie de Ninive. La Bible raconte avec assez de détails la campagne que ce monarque entreprit contre le roi Ezéchias. Nous verrons que le récit du roi assyrien confirme, par son silence et l'embarras évident de la rédaction, le récit des livres saints.

« L'inscription est datée de l'épinomie de Bel-Simiani, 684 avant Jésus-Christ.

« Inscription du prisme de Sennachérib.

« — Sennachérib, le grand roi, le roi puissant, le roi des légions, roi d'Assyrie et des quatre régions.

« Les dignitaires, vicaires et habitants d'Amgarron (il est établi que c'est le Magron d'Isaïe, x, 28) avaient trahi leur roi Padi, inspiré d'amitié et de zèle pour l'Assyrie, la protégée de Ninip, et ils l'avaient livré à Ezéchias le Juif et agi en se révoltant contre le droit.

« Mais leur cœur redoutait le roi d'Egypte, car les archers, les chars, les chevaux du roi de Méroé, des multitudes innombrables se réunirent et marchèrent contre moi (conforme à Ménandre et à Hérodote, V. plus haut). Leurs chefs disposèrent l'ordre de bataille en vue de la ville d'Attakou et inspectèrent leurs serviteurs. Dans l'adoration du dieu Assour, mon maître, je combattis avec eux et je les mis en fuite. Les conducteurs des chars et les fils du roi d'Egypte, ainsi que les conducteurs des chars du roi de Méroé, furent atteints vivants par ma main au milieu de la bataille. J'assiégeai et je pris les villes d'Attakou et de Tamna, et j'enlevai leurs captifs.

(Hérodote donne la victoire aux Egyptiens, mais Sennachérib a bien pu avoir les premiers avantages dans des affaires particulières. Il faut rabattre du style emphatique de ces rois de l'Orient. Nous l'avons dit, pour ces temps reculés, la Bible seule parle avec simplicité et vérité.)

« Je revins vers Amgarron (le Magron d'Isaïe)... Je fis sortir Padi, leur roi, de Jérusalem, et je le réintégrai sur le trône de sa royauté; je lui imposai des tributs pour reconnaître ma souveraineté.

« Mais Ezéchias le Juif ne se soumit pas. Il y eut quarante-quatre grandes cités, villes murées, et des petites bourgades dont le nombre n'a pas d'égal, avec lesquelles je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant leur colère. Aidé par le feu, le massacre, les combats et les tours de siége, je les emportai, je les occupai : j'en fis sortir deux mille cent cinquante personnes grandes et petites, mâles et femelles, des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs et des moutons sans nombre, et je les pris comme captifs. (Tout ceci est exactement vrai, mais remarquons avec quelle habileté il va déguiser son impuissance à prendre Jérusalem, quoique vainqueur de tout le reste.) Quant à lui (Ezéchias), je l'enfermai dans Jérusalem (Ursalim), la ville de sa puissance, comme un oiseau dans sa cage ; j'investis et bloquai les forts au-dessus d'elle. Ceux qui sortaient de la grande porte de la ville furent amenés et pris. Je séparai les villes que j'avais pillées de son pays et les donnai à Mittinti, roi d'Asdod, à Padi, roi d'Amgarron, et à Ismibil, roi de Gaza. Je diminuai son territoire, j'ajoutai aux tributs antérieurs et à la prestation de leurs dîmes un nouveau tribut comme signe de ma suzeraineté, et je le leur imposai.

« Alors la crainte immense de ma majesté terrifia cet Ezéchias le Juif ; les hommes du guet et les troupes gardiennes qu'il avait assemblées pour la défense de Jérusalem la ville de sa puissance, il leur donna congé. Il les envoya vers moi à Ninive, la ville de ma souveraineté, avec trente talents d'or et quatre cents talents d'argent, des métaux, des rubis, des perles, de grands diamants (?), des selles en peau, des trônes garnis de cuir, de l'ambre, des peaux de veaux marins, du bois santal, du bois d'ébène, le contenu de son trésor, ainsi qu'avec les femmes de son palais, ses esclaves mâles et femelles. Il délégua son ambassadeur pour présenter ses tributs et faire sa soumission ».

Il y a une coïncidence remarquable des trente talents d'or avec ce qui est dit au ℣. 14, chap. XVII, du liv. I[er] des Rois ; seulement Sennachérib a gonflé de dix les talents d'argent. Pour le reste, admettons tout, car Ezéchias dit : Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai si vous quittez mes terres.

Ainsi les ambassadeurs, les enfants du roi qui vont parler aux ambassadeurs du monarque assyrien, les villes ravagées, peut-être des Juifs emmenés, tout est vrai : mais Sennachérib laisse deviner qu'il n'a pu prendre Jérusalem. Surtout il ne laisse pas soupçonner sa miraculeuse défaite.

« Nous possédons », dit M. Jules Oppert, « un prisme en argile, actuellement à Londres, dans lequel le monarque assyrien, Sennachérib, rend compte des conquêtes accomplies dans les trois premières années de son règne. La signature dont le texte est accompagné nous fait voir que l'exemplaire de cette inscription qui nous est parvenue, fut fait par le préfet de Cicérium sur l'Euphrate. Le texte parle des guerres du roi en Judée, nomme le roi Ezéchias, et cite la ville de Jérusalem ».

Voilà encore un règne bien rempli de faits et entièrement conforme à la Bible.

XXV. — Continuation du règne d'Ezéchias. — Le travail de M. Rawlinson sur des documents assyriens différents confirme les mêmes faits.

De son côté, M. Rawlinson a déchiffré d'autres monuments sur le même règne, qui, avec des couleurs et une narration différentes, donnent le même résultat. (V. Bonnetty, t. LII, p. 245.)

On sait que le colonel Rawlinson est un des premiers qui se soit occupé avec succès du déchiffrement des caractères cunéiformes, et que c'est à lui que l'Europe savante doit la transcription complète et la traduction du fameux monument de Bisoutoun. Pour satisfaire la curiosité bien légitime de ses compatriotes sur le résultat des découvertes assyriennes, il composa son esquisse au milieu des ruines mêmes de Ninive, blotti dans sa petite tente, parmi des torrents de pluie et n'ayant pour tout secours qu'une petite Bible de poche, des copies d'inscription et une mémoire assez heureuse.

« Le premier document est un cylindre en terre cuite, rapporté de Ninive par M. Rich ; depuis trente ans il était resté oublié au musée britannique, lorsque dernièrement M. Grotefend en a publié un fac-simile à Hanovre. Ce cylindre donne des renseignements très-étendus sur les deux premières années du règne de Sennachérib, et entre dans des détails extrêmement intéressants sur ses premières constructions [1].

« Le deuxième est une inscription sur deux taureaux dans le palais de Sennachérib à Ninive ; la partie historique de cette inscription va jusqu'à la sixième année de son règne. Malheureusement elle est très-endommagée ; néanmoins, avec l'aide des autres inscriptions et à la suite d'un examen minutieux des plaques, je suis parvenu à en restituer le texte presque entièrement.

« Le troisième document est le plus intéressant de tous : car outre qu'il s'étend jusqu'à la huitième année du règne de Sennachérib, il contient un grand nombre de détails qui manquent sur les taureaux. C'est un second cylindre en terre cuite trouvé à Ninive il y a longtemps déjà ; il fut apporté en Angleterre, en 1846, par le colonel Taylor. L'original paraît s'être perdu, mais il en existe plusieurs copies : une empreinte en papier que j'ai prise moi-même en 1835, et une seconde en plâtre prise une dizaine d'années plus tard, par M. Lottin de Laval. Ces calques permettent la restitution d'une grande partie de l'inscription.

« Sennachérib prend les épithètes royales ordinaires de ses prédécesseurs, et y ajoute en plusieurs circonstances le titre particulier d'Ebidu-Malki, dompteur des rois. Ainsi Sargina Sargon ajoutait à ses surnoms celui de Tiglath-Pil-Eser ; souvent aussi il se nomme : Celui qui a subjugué tous les rois de l'Asie, depuis les forêts supérieures où le soleil se couche, le Liban, jusqu'à la mer Inférieure où le soleil se lève, le golfe Persique.

« Ses annales commencent de la manière suivante : « — La première

[1] Voir planche n° 15, figure A.

année de mon règne, je livrai une bataille à Mérodach Baladan, roi de Kar-Donnyas, ainsi qu'aux troupes de la Susiane dont se composait son armée, et je les vainquis.

« — En ce même temps, je soumis les tribus Araméennes qui habitent les bords du Tigre et de l'Euphrate, les Thaman (Theman, Gen., xv ; Jérémie, XLVII, etc.), les Rikis, les Yetoukh, les Houboud, les Kihrim, les Mélikh, les Gouroum, les Houboul, les Damoun, les Teboul, les Kindar (Cédar, Genèse, xxv), les Rouhoua, les Khamran, les Khagarin, les Kagareni, les Para, les Nabaout, les Nabathéens, les Lihata et les Araméens proprement dits ; j'emmenai à Ninive 208,000 hommes et femmes, 8,200 chevaux et cavales, 11,180 têtes de bétail, 3,230 chameaux, 1,020,100 moutons, 800,300 chèvres ; en tout un grand butin... »

Pendant la deuxième année de son règne, Sennachérib s'occupa exclusivement des contrées montagneuses au nord et à l'est de son empire. Il paraît avoir traversé le Taurus et être descendu dans des pays où aucun de ses prédécesseurs n'avait encore pénétré. Ses annales sont remplies de l'énumération obligée de pillages et d'incendies, de massacres et de transports de peuples, ainsi que de fondations de nouvelles colonies établies en leur place.

XXVI. — Annales de la troisième année de Sennachérib.

« Dans ma troisième année, dit Sennachérib, je montai contre le pays des Khetta, les Hethéens (c'est sous ce nom qu'il désigne toute la Syrie méridionale, c'est-à-dire la Phénicie, la Palestine et les contrées qui s'étendent à l'Orient jusqu'à l'Euphrate), Luliya, roi de Sidon (Ménandre l'appelle Eululeus dans Josèphe, *Ant.*, IX, 142), à mon approche d'Abiri, s'enfuit à Yetnan, qui se trouve sur la côte de la mer ».

*Yetnan* indique partout une ville maritime située au midi de la Phénicie et formant l'extrême limite de la domination assyrienne, du côté de l'Egypte ; elle correspondrait ainsi à la Rhinocoloura des Grecs.

Comme les inscriptions de Sargon et de Sennachérib démontrent sans réplique que les Assyriens connaissaient, sous le nom d'Yetnan ou Atnan, un district situé dans l'angle sud-est de la Méditerranée, entre la Phénicie et l'Egypte, il serait intéressant de rechercher si le mot *Athen*, que notre version de la Bible rend ordinairement par fort, ne pourrait pas, peut-être, indiquer cette contrée...

Reprenons maintenant le récit de Sennachérib :

« Je conquis tout son pays : les villes qui se soumirent à ma puissance furent Sidon la grande et Sidon la petite, Beth-Zitta, Saripat, Mahallat, Housouva, Aktzib et Akka ». Cette énumération est d'une grande importance, car elle nous fait connaître les divisions géographiques de la Phénicie du nord au sud. La distinction de deux Sidon est toute nouvelle. Beth-Zitta, la ville des Oliviers, est inconnue, mais devait se trouver entre Sidon et Sarepta, la Saripat des inscriptions. Mahallat correspond au mot hébreu *malè*, ascension, hauteur ; *Housouva* doit être Tyr, ainsi nommé d'Ousôus l'un de ses fondateurs, selon Sanchoniaton. Plus loin, au surplus, Sennachérib cite les Tyriens sous leur véritable nom. Les deux dernières villes

Aktzib et Akka sont Akhtzib, l'Eidippa des Grecs, et Acco, ou Saint-Jean-d'Acre. Nous avons ainsi un tableau complet des côtes de la Phénicie. Sennachérib continue :

« J'élevai sur le trône, à la place de Luliya Tubaal, auquel j'imposai un tribut fixe ».

Probablement ce Tubaal est-il le fils de l'homme que, du temps de Sargon, Phacée et Ratzin voulurent placer sur le trône de Juda. (Voir Isaïe, VII, 6.) On sait combien, dans les généalogies de l'Orient, les noms ont coutume d'alterner.

« Les rois des côtes de la mer comparurent tous devant moi aux environs de la cité de Housouva ou Tyr, et m'apportèrent leur tribut accoutumé. C'étaient les rois Moushallimmon (?) (de Housibiroun), Tubaal de Sidon, Abdi Lihat d'Aruda, Hourikki de Goubal (Byblos), Mittinti d'Ashdod (Azot), Boudastor de Beth-Ammon, Kammouranat de... et... de Houdouma (Edom) ».

Les noms de ces rois ne se trouvent que sur le cylindre de M. Taylor, et, malheureusement, quelques-uns sont illisibles. Si l'on était certain que tous ces princes régnaient le long de la côte, il ne serait peut-être pas impossible de retrouver la synonymie de leurs royaumes.

Continuons la lecture.

« Sitka d'Ascalon ne vint pas me rendre hommage, je le fis prendre, lui, les dieux de sa maison, ses trésors, ses fils, ses filles et ses frères de la maison de son père, et je les transportai à Ninive. Je plaçai sur le trône d'Ascalon un nouveau roi (son nom est illisible), et lui imposai un tribut fixe ».

C'est d'ici que les Annales commencent à présenter le plus grand intérêt.

« En automne de la même année, je conquis et pillai certaines villes qui avaient refusé de reconnaître ma suprématie. Les nobles et le peuple d'Ekron chassèrent leur roi Haddiya ainsi que les troupes assyriennes qui occupaient leurs villes, et s'alliant à Ezéchias, ils rendirent hommage à son Dieu (le nom est perdu). Les rois d'Egypte aussi envoyèrent des cavaliers et des fantassins de l'armée du roi de Miroukha (Méroé ou Ethiopie), dont les troupes sont innombrables. Près de la ville d'Allakhis (Lachis), je leur présentai la bataille; et dans la contrée de *Loubana* (Lobna) je défis les chefs des cohortes et les jeunes gens des rois de l'Egypte, ainsi que les chefs des cohortes du roi de Miroukha. Puis, je marchai contre la ville d'Ekron, et, comme les grands s'étaient soumis, je les admis de nouveau dans mon service, mais j'emmenai en captivité les jeunes gens, et je les établis dans les villes de l'Assyrie. Je pillai leurs biens et leurs richesses, dont la valeur peut à peine s'exprimer. Alors j'y ramenai de Jérusalem leur roi Haddiya, je le rétablis sur son trône et lui imposai un tribut annuel. Mais comme Ezéchias, roi de Juda, refusait de se soumettre à ma domination, je lui enlevai et pillai quarante-six villes fortifiées et une quantité innombrable de petites villes qui lui appartenaient; cependant je lui laissai Jérusalem sa capitale, et quelques endroits insignifiants situés autour ».

Suit un passage très-endommagé et dont le sens est douteux.

« Quant aux villes que j'avais conquises et pillées, je les détachai du royaume d'Ezéchias et je les partageai entre les rois d'Ashdod, d'Ascalon, d'Ekron et de Khazita. Et m'étant ainsi immiscé dans leur administration, j'augmentai le tribut qu'ils payaient auparavant. Et comme Ezéchias persistait à me refuser son hommage, j'attaquai et j'emmenai en captivité toute la population sédentaire aussi bien que nomade, qui habitait autour de Jérusalem, ainsi que trente talents d'or et huit cent talents d'argent, les trésors des nobles de la cour d'Ezéchias et de leurs filles, avec les officiers de son palais et les esclaves, hommes et femmes. Je retournai à Ninive et je considérai ce butin comme l'équivalent du tribut qu'il refusait de me payer ».

Cette notice nous semble d'une valeur inappréciable. Elle nous donne, d'une manière officielle, la relation assyrienne d'un des épisodes les plus remarquables de l'histoire sainte ; et quoique, sans aucun doute, elle ait été arrangée de la manière la plus favorable aux Assyriens, les traits principaux constatent de tout point le récit de l'Ancien Testament. De toutes les villes de la Syrie, Jérusalem seule ne tomba point sous la puissance de Sennachérib. Les deux relations, la juive et l'assyrienne, se confirment mutuellement d'une manière frappante. Dans une période antérieure de son règne, et lorsque Sargon occupait encore le trône de Ninive, Ezéchias « frappa les Philistins jusqu'à Gaza (IV Rois, XVIII, 8) : et c'est probablement cet événement que l'inscription nous donne pour une révolte des Accaronites ; car, comment expliquer autrement la présence à Jérusalem du satrape assyrien ? En la quatorzième année d'Ezéchias, ou l'an sept cent treize avant Jésus-Christ, Sennachérib, après avoir soumis les autres villes maritimes, tourna ses armes contre Ekron qui appartenait encore au roi de Juda. Cette entreprise fut interrompue par l'arrivée des Egyptiens et des Ethiopiens sous Tirhoka, roi de Méroé ; il se retourna sur celui-ci, pour lui livrer bataille près de Lachis.

Cette dernière ville est sans aucun doute la Laris ou Larissa des Grecs, située sur la côte entre Gaza et Rhinocoloura, et devenue célèbre plus tard par la mort de Pompée ; peut-être qu'en souvenir de cette victoire Sennachérib donna ce nom à sa capitale assyrienne Calah, car cette dernière est appelée Lakis dans le Pentateuque samaritain et Larissa par Xénophon. Il n'est guère possible, d'un autre côté, que la prise de Lakitsou, représentée avec le plus grand soin sur les murs du palais de Sennachérib à Ninive, puisse se rapporter à Lachis de Juda : les textes cunéiformes écrivent les deux noms d'une manière totalement différente. La défaite des Egyptiens peut se conclure du IVe livre des Rois, XVII, 21 et 24, ainsi que de plusieurs passages des prophètes ; on est donc bien en droit d'attribuer à la vanité des prêtres de Memphis, le récit de la défaite des Assyriens que nous donne Hérodote. De Lachis, Sennachérib se rendit à Loubana (Lobna), où il fit mettre à mort ses prisonniers égyptiens, et où Rabsacès vint le rejoindre après sa mission infructueuse à Jérusalem (IV Reg., XIX, 8). C'est alors que Sennachérib a dû faire, dans les états d'Ezéchias, l'invasion dont parle la Bible : « Il monta contre toutes les villes fortes de Juda et s'en empara ».

Le cylindre de M. Taylor mentionne les prisonniers et le butin faits

lors de cette invasion. Le nombre des prisonniers, hommes et femmes, est porté à deux cent mille cent soixante-quatre, et il est à remarquer que Démétrius le Juif, cité par Clément d'Alexandrie, attribue aussi à Sennachérib la grande captivité assyrienne des Juifs. La Bible ne parle pas du partage des villes conquises entre les rois des Philistins; mais le cylindre entre dans les détails de cet arrangement et nomme les rois dont le territoire fut ainsi augmenté, savoir : Mittinti d'Azot, Haddiya d'Accaron, Ismibel de Gaza.

Malheureusement, aucune des copies de l'inscription ne permet de déchiffrer la raison pourquoi Sennachérib laissa Jérusalem entre les mains du roi Ezéchias, car il est certain que celui-ci persista dans le refus de se soumettre. Comme on le voit par la fin du x<sup>e</sup> chapitre d'Isaïe, l'armée assyrienne s'approcha considérablement de la ville, preuve très-forte de l'assertion de Sennachérib qui enleva toute la population des environs de Jérusalem ; il suit encore nécessairement ce double témoignage que la capitale n'a pu être sauvée que par l'intervention miraculeuse du Tout-Puissant. Naturellement les annales de Sennachérib ne parlent ni de sa défaite, ni de maladies pestilentielles, ni de frayeur; mais la manière brusque dont il termine le récit de cette campagne en disant seulement qu'il retourna à Ninive avec son butin, suffirait pour montrer qu'une calamité quelconque a dû frapper son armée. Il n'est pas sans importance d'ajouter que, probablement par suite des pertes immenses qu'il a essuyées, il fut hors d'état d'entreprendre, l'année suivante, des expéditions de quelque conséquence; qui plus est, pour autant que nous puissions en juger, d'après nos connaissances actuelles, il ne paraît plus avoir osé depuis porter ses armes au-delà de l'Euphrate, du côté de la Syrie.

Nous nous sommes bien gardé d'omettre aucune parcelle des explications précédentes, quoiqu'elles disent les mêmes choses sur plusieurs faits. Cette répétition en termes légèrement modifiés nous donne le dernier degré de certitude, et puis nous sommes fidèles à notre principe. Le présent travail doit réunir toutes les pièces de conviction.

Le lecteur peut juger par une multitude d'exemples, disons mieux pour toute la série de l'histoire de la Bible, avec combien de bonne foi ce livre a été composé ; en effet, nous avons vu se dérouler des témoignages innombrables, et des plus inattendus, lesquels s'expriment comme elle.

Ainsi la physionomie de ces grands événements qui ont agité l'Assyrie, la Phénicie, la Judée et l'Egypte est parfaitement conservée par Bérose, Ménandre, Josèphe, l'archéologie égyptienne, et le déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Quel précieux souvenir surtout que celui de Bérose, qui raconte presque dans les mêmes termes que le quatrième livre des Rois la manière honteuse dont Sennachérib perdit la couronne avec la vie !

Ce fut peu après cette époque qu'Ezéchias tomba malade et obtint une guérison miraculeuse. Baladan, roi de Babylone, lui écrivit pour le féliciter.

Ici encore Bérose vient à notre secours, et il nomme le roi Balad qui a eu cette politesse (Josèphe, *Antiq.*, l. X, c. x, 5).

Encore un mot de M. Rawlinson relativement à *Baladan*.

« Au sujet d'une de ces expéditions, je ferai remarquer, dit Rawlinson, que le roi Merodac-Baladan, contre lequel elle est dirigée, est le même à qui Sargon fit la guerre pendant une grande partie de son règne, et qui envoya quelques années plus tard un ambassadeur à Ezéchias. Il est intéressant aussi de faire observer que même à cette époque relativement très-récente, la capitale du roi des Chaldéens se trouvait non à Babylone, mais beaucoup plus bas, à Kardouniyas. Polyhistor ainsi qu'Abydène parlent d'une expédition contre Babylone, par laquelle Sennachérib aurait commencé son règne. (Voir Polyhistor, *Hist. grecq.*, t. II, p. 504, et Abydène, t. IX, p. 282.)

« Cette même année, une autre expédition fut dirigée contre certaines tribus dépendant des villes de Karara de Kigarmi ; toutes deux du reste nous sont inconnues ».

XXVII. — Le prophète Isaïe.— Continuation des règnes d'Achaz et d'Ezéchias.

C'est sous les règnes d'Achaz et d'Ezéchias qu'Isaïe fit entendre ses prophéties. La tradition nous apprend quelque chose sur ce grand homme. On l'a toujours cru de la race royale. Amos, son père, est considéré comme le fils du roi Joas, et il aurait été le frère d'Amasias, roi de Juda.

« La tradition constante des Juifs et des chrétiens, affirme dom Calmet, est qu'Isaïe fut mis à mort par Manassès, roi de Juda ; et on dit que son corps fut enterré près de Jérusalem, sous le chêne du foulon, près de la fontaine de Siloé, d'où il fut transféré à Panéade, vers les sources du Jourdain, et de là à Constantinople, sous le règne de Théodose le Jeune, l'an quatre cent quarante deux de Jésus-Christ ». (*Dictionn. de la Bible*, art. *Isaïe*.)

Isaïe est le plus éloquent des prophètes, et avec David le plus sublime des poëtes qui aient jamais paru. Il a toute la pureté de la langue hébraïque unie à une énergie de pensée et à une magnificence de langage incomparables. Il était le contemporain d'Homère (61).

Nous avons beaucoup de documents, dit M. de Rougé, qui attestent la transmigration des Hébreux sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Ils s'appliquent en même temps à la captivité des Juifs et à la dispersion déjà consommée des dix tribus, nous les reproduirons en parlant de ce dernier événement.

Il est certain que la partie historique des Livres saints demande pour cette époque une étude toute nouvelle, pour laquelle les découvertes assyriennes et égyptiennes apportent à chaque instant des secours nouveaux. Sans entamer ici ce vaste sujet qui comportera bientôt un ouvrage spécial, il m'est impossible, en terminant ce travail, de passer tout à fait sous silence quelques versets de la prophétie d'Isaïe, auxquels notre récit pourra servir en partie de commentaire.

Il serait téméraire de presser trop les dates quand on applique à l'histoire les paroles du prophète : le passé, le présent et le futur se confondent chez lui dans un vague intentionnel que secondent merveilleusement les formes grammaticales et l'esprit du style relevé en hébreu. Il

peut rendre néanmoins les plus grands services à l'historien, et il ne faut pas oublier qu'avant la découverte de Khorsabad ce n'était que par le seul témoignage d'Isaïe que nous connaissions Sargon et son expédition victorieuse contre les Egyptiens et les Ethiopiens dont je parlais tout à l'heure.

Le chapitre XVIII, spécialement consacré à l'Egypte, commence ainsi (Isaïe, XVIII, 1. Traduction de Cahen, p. 66) : « Ah ! pays sous l'ombrage « des voiles[1], au-delà des fleuves de Kousch, qui envoie des messagers sur la « mer dans des vaisseaux de jonc, sur la surface des eaux ; allez, messagers « rapides, vers une nation disloquée et déchirée, vers un peuple redou- « table dès son existence, et depuis une nation nivelée et opprimée, dont le « pays est coupé de fleuves ».

Cette nation déchirée, le prophète en dépeint énergiquement l'état dans le chapitre suivant (Isaïe, XIX, 2, ss. Traduction de Cahen) : « J'exci- « terai l'Egyptien contre l'Egyptien, le frère contre le frère, l'ami contre « l'ami, ville contre ville, royaume contre royaume. (V. 4.) ... Je livrerai « l'Egypte aux mains d'un maître sévère, un roi victorieux dominera sur « eux ».

Comme l'on ne connaissait pas dans l'histoire égyptienne un semblable état de division, si ce n'est à l'époque fort postérieure des *douze tyrans* qui précèdent Psamétik I[er], on a été jusqu'à contester à Isaïe la rédaction de ce chapitre. D'autres critiques ont fait remarquer que *Psamétik I[er]* fut un roi fort doux, et que les expressions du prophète semblent bien présager, non point une royauté nationale comme celle de Psamétik, mais la main sévère d'un conquérant et d'un maître étranger, après une guerre civile où l'on se battait ville contre ville et royaume contre royaume. Si ce chapitre a été écrit vers l'avénement d'Ezéchias, comme l'ordre des malédictions successivement inscrites au livre d'Isaïe semble l'indiquer, il n'est plus besoin d'en chercher l'explication ; *Pianchi* et *Schabak* accomplirent ponctuellement l'oracle et serrèrent dans leurs mains victorieuses tous ces petits royaumes dont l'existence vient de nous être révélée pour la première fois.

Isaïe, qui nous a déjà fourni le nom de *Hnês* (Héracléopolis) comme une des villes importantes de ce temps, nous donne encore, dans le même chapitre, un renseignement précieux (Isaïe, XIX, 11, 13. Traduction de Cahen) sur ces rois partiels. « Les princes de *Tanis* sont tous des insensés, « ces sages conseillers de Pharaon ; leur conseil est une folie. Comment « osez-vous dire à Pharaon : Je suis fils des sages, fils des anciens rois ?.. « Ils sont là comme des fous, les princes de *Tanis*, ils sont dans l'illusion, « les princes de *Noph* ».

Il semblerait qu'Isaïe eût sous les yeux la généalogie si nombreuse des diverses branches de la race *bubastite*, à laquelle se rattachaient la plupart des grands personnages du temps. Ceux de *Tanis*, plus rapprochés des Hébreux, leur étaient mieux connus : ceci se passait d'ailleurs sous la vingt-troisième dynastie, où le pharaon officiel était de la branche tanite.

[1] צלצל־כנפים On a fait bien des commentaires sur cette expression. Ungarelli avait proposé de prendre צלצל dans le sens de cymbale, qu'il a dans le psaume 150 ; ce qui le menait à l'idée d'un *disque* à deux ailes. L'Egypte serait ainsi appelée la *terre du disque ailé*. Cette conjecture curieuse et hardie m'a paru mériter plus d'attention qu'on ne lui en a accordée.

La ville nommée ici *Noph* a été ordinairement confondue avec *Moph.* Memphis. Ce n'est pas l'avis de M. Brugsch ; dans son excellent ouvrage sur la géographie pharaonique, ce savant fait remarquer que plusieurs villes d'Egypte portèrent le nom de *Nap* ou *Naph* et *Napet* (V. Brugsch, *Géographie*, I, p. 161, 163, 166). Je suis convaincu qu'il s'agit ici de *Nap*, ville citée très-fréquemment au mont Barkal, et qui doit être identique avec *Napata* [1], capitale des états éthiopiens de *Tahraka*, et certainement aussi de notre *Pianchi-Mériamoun*. Isaïe aurait ainsi nommé les villes royales des deux extrémités du pays, *Tanis* et *Napata* [2].

Sans poursuivre cette étude comparative qui nous engagerait presque à chaque mot dans des rapprochements curieux, il ne faut pas omettre cependant de mentionner l'établissement en Egypte d'une quantité d'Hébreux attesté par le prophète, et sur lequel il insiste comme une source de triomphe et d'hommages nouveaux acquis à Jéhovah (Isaïe, même chapitre, verset 18. Traduction de Cahen.) : « En ce jour il y aura en Egypte cinq « villes qui parleront la langue de Kenâane et qui jureront par Jéhovah « Tsébaoth : on nommera l'une *ville de Héresse*, etc. »

Ce ne serait pas faire une conjecture trop hardie que de reconnaître une des cinq villes habitées par des Juifs et sans doute aussi par des réfugiés de toutes sortes de tribus sémitiques, dans la place nommée *Kanehani*, située à l'orient du nôme d'Athribis et où nous a conduit le récit de la tournée exécutée par *Pianchi* dans le delta.

L'impossibilité d'attribuer raisonnablement le sens de cette prophétie au temps de Psamétik avait déjà frappé M. Mariette. Il avait proposé de placer à l'époque de la vingt-troisième dynastie les désordres dépeints par le prophète. (V. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, etc. Bulletin archéologique de l'*Athenæum*, août 1856.) Les circonstances clairement énoncées dans le récit de *Pianchi* prouvent aujourd'hui la justesse d'une conjecture bien digne de la pénétration singulière que notre savant confrère a toujours apportée dans l'appréciation des questions historiques. Nous avons essayé de répondre de notre mieux à son appel, par l'interprétation des parties accessibles de cette grande inscription ; mais il ne faut pas douter qu'une nouvelle étude, entreprise à la vue même du monument, ne vienne encore singulièrement enrichir nos connaissances sur l'histoire égyptienne au huitième siècle avant notre ère. (*Annales de philosophie*, tom. LXVII, p. 200.)

Vicomte E. DE ROUGÉ,

de l'Institut.

### XXVIII. — Règne de Manassès.

Manassès succéda à Ezéchias son père sur le trône de Juda. Dom Calmet a mal lu saint Jérôme lorsqu'il lui attribue d'avancer que le prophète Isaïe

[1] On voit très-bien, dans les inscriptions de Barkal, qu'il s'agit des dieux locaux quand Ammon et Mouth sont qualifiés résidants dans *Nap*, *Napi* ou *Napit*. Ces trois variantes appartiennent évidemment à la même localité. Voy. Lepsius, *Denkm.*, V, planches 5, 8, 12, 13.

[2] C'est peut-être à cause de cela que ces princes sont ici désignés sous l'expression פנת־שבטיה, les *pierres angulaires*, ou les extrémités de ses tribus. L'intelligence de ce passage un peu obscur peut être aidée ar cette remarque.

donna sa fille pour femme à Manassès. (*Dict. de la Bible,* article *Manassès.*) Ce Père, dans ses *Questions hébraïques* (*Paralipomènes,* liv. XI, c. 33), dit quelque chose de bien différent. Manassès, selon lui, serait le fils de la sœur du prophète. La tradition hébraïque, continue saint Jérôme, nous apprend encore qu'Isaïe fut mis à mort sous Manassès, parce que l'homme de Dieu avait appelé divers personnages de son temps des princes de Sodome et de Gomorrhe.

Ce sont encore les annales assyriennes qui nous fournissent ce que nous possédons de positif et d'incontestable sur ce règne. Nous avons vu déjà combien de monuments différents nous ont appris que Sennachérib avait eu le malheur d'être égorgé par ses deux fils, Adramelec et Droser. L'aîné de tous fut vice-roi à Babylone et probablement y mourut. Ce fut le quatrième qui succéda à son père sous le nom d'Assour-Akhiddin. Il fit la guerre à Manassès, qu'il emmena à Babylone, et qui figure réellement comme son tributaire dans le texte suivant, dont il existe même deux exemplaires, et qui fut publié par MM. Layard et Rawlinson.

« Assaradon grand roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, roi des Soumirs et des Acods, roi d'Egypte, de Meroué et de Cous, fils de Sennachérib grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie, petit-fils de Sargon grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie, le juste, le terrible, qui marchait dans l'adoration des dieux Assour, Sin, Sama, Nebo, Merodach, Istor de Ninive, Istor d'Arbelles, les grands dieux ses maîtres. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . J'ai attaqué la ville de Sidon qui est au milieu de la mer. J'ai égorgé la totalité de ses grands, j'ai anéanti son mur et ses maisons, je les ai jetés dans la mer, j'ai anéanti l'emplacement de ses autels. . . . . Les jours d'Hazaël (roi de Syrie) avaient touché à leur terme ; j'ai mis son fils Jothou sur le trône. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je comptai parmi les serviteurs de mon règne douze rois de Syrie, au-delà des montagnes: Balou roi de Tyr, Manassès (Minasi) roi de Juda, Ladoumoukhou roi de la ville d'Oudoum, Mousouris roi de la ville de Maon, Bil roi de Gaza, Mitinti roi d'Ascalon, Itouson roi d'Amgarroun, Isdiaisiatrat roi de Biblos, Koulou-Baal roi d'Aradus, Abibal roi d'Ousimouroun, Paudouil roi de Bet-Amman, Noumetkou roi d'Asdod, les douze rois de la côte. . . . . . vingt-deux rois de Syrie...»

Manassès avait mérité son châtiment par une vie licencieuse et l'abandon de la religion de ses pères. Mais on croit que la prison lui inspira des sentiments réels de repentir. Tous les événements de son règne étaient relatés au long dans les annales des rois de Juda. Un morceau de ces mémoires a échappé aux injures du temps : la prière qu'il composa dans sa disgrâce. Ce fragment, sans doute, ne fait point partie de la Bible, mais les anciens ont pensé qu'il était authentique; et, pour cette raison, nous le donnons ici. L'auteur des Constitutions apostoliques nous a transmis cette prière en grec et l'a admise dans les Paralipomènes. Elle s'est trouvée depuis dans quelques exemplaires du même livre.

La voici :

« Seigneur tout-puissant, Dieu de mes pères Abraham, Isaac et Jacob, et de leur race sainte !

« Vous qui avez créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment.

« Vous qui par votre parole avez donné des bornes à la mer, qui avez fermé l'abîme et l'avez scellé de votre nom terrible et adorable.

« Vous devant qui toutes les créatures tremblent et dont elles redoutent la puissance, parce qu'elles ne peuvent soutenir ni l'éclat de votre gloire ni la colère dont vous menacez les pécheurs !

« Seigneur, la miséricorde que vous nous avez promise est infinie et au-dessus de tout ce que l'on peut concevoir, car vous êtes le Seigneur, le Très-Haut, bon, patient, miséricordieux, et toujours prêt à vous repentir des maux dont vous nous avez affligés.

« Vous avez promis de recevoir les pécheurs à la pénitence et de les sauver dans votre infinie miséricorde.

« Vous donc, Seigneur ! Dieu des justes ! ce n'est ni à Abraham, ni à Isaac, ni à Jacob, que vous avez ordonné de faire pénitence ; ils ne vous ont point offensé.

« Mais à moi qui suis pécheur, puisque le nombre de mes crimes égale celui du sable de la mer.

« Seigneur, mes iniquités se sont multipliées ; elles se sont accrues, et je ne suis pas digne de porter mes regards vers le ciel.

« Je suis tellement courbé sous la pesanteur de mes chaînes qu'il m'est impossible de lever la tête, et il n'y a plus en moi de respiration, parce que j'ai excité votre courroux et que j'ai fait le mal en votre présence.

« J'ai été rebelle à votre volonté et je n'ai point gardé vos commandements, j'ai introduit de honteuses abominations dans Israël, et mes crimes se sont multipliés ; mais à présent je fléchis les genoux dans l'amertume de mon cœur, j'implore votre bonté.

« J'ai péché, Seigneur, et je reconnais mes iniquités ; c'est pourquoi, Seigneur, je vous conjure par les prières les plus vives de me les remettre et de ne point me perdre en les punissant.

« Ne me réservez pas à des supplices éternels et ne me reléguez point dans les profondeurs de la terre : car vous êtes le Dieu des pécheurs pénitents.

« Vous ferez éclater sur moi toute votre bonté, en me sauvant par votre miséricorde infinie, tout indigne que j'en suis, et je vous louerai tous les jours de ma vie, puisque toutes les puissances du ciel font retentir vos louanges, et que la gloire vous appartient dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

### XXIX. — Régnes d'Amon et de Josias. — Monuments égyptiens.

A notre connaissance, il n'existe pas la moindre trace, en dehors de la Bible, d'Amon roi de Juda, et il y a peu d'apparence d'en découvrir, à moins qu'on n'arrive un jour à distinguer son tombeau. Il est naturel qu'un jeune souverain qui n'a régné que deux ans, et remarquable seule-

ment par ses mauvais penchants, ait laissé peu de souvenir. Ce que la Bible en dit est une flétrissure pour ce prince.

Il n'en est pas ainsi de Josias son fils et son successeur. George Le Syncelle, p. 214, parle d'une invasion de Scythes sous ce roi. Ils s'emparèrent de Bethsan, de l'autre côté du Jourdain, qui dès lors prit le nom de Scythopolis. L'Egypte, l'Assyrie et Hérodote nous rappellent le principal événement de son règne : la guerre de Josias avec l'Egypte.

Que le lecteur lise le vingt-quatrième chapitre du quatrième livre des Rois, et qu'il le compare au passage suivant d'Hérodote.

« Nécos ayant abandonné l'entreprise du canal, tourna toutes ses pensées du côté des expéditions militaires. Il fit faire des trirèmes sur la mer Septentrionale, dans le golfe Arabique, sur la mer Erythrée. On voit encore aujourd'hui le chantier où on les construisit. Ces flottes lui servirent dans l'occasion. Nécos livra aussi sur terre une bataille contre les Syriens, près de Magdole, et, après avoir remporté la victoire, il prit Cadytis, ville considérable de Syrie. Il consacra à Apollon l'habit qu'il avait porté dans ces expéditions et l'envoya aux Branchides, dans le pays des Milésiens. Il mourut ensuite après avoir régné seize ans en tout, et laissa la couronne à Psammis son fils ». (Euterpe, liv. II, c. 159.)

Que disent les monuments archéologiques de ces événements? M. Champollion-Figeac (*Egypte*, p. 368) va nous l'apprendre. « Hérodote nous dit que Nécos, fils de Psamméticus, succéda à son père. En effet, les listes de Manéthon nomment Néchao II comme successeur de Psamméticus Ier; de plus, deux belles stèles de l'ancienne collection de M. d'Anastasi nomment ce roi Néchao et le qualifient de fils de ce Psamméticus. Ces stèles commencent par cette inscription : « — Dans l'année première du mois d'Epiphi, le premier jour sous le sacerdoce du roi soleil . . . , le fils du soleil *Nécao*, *etc*...»

Les deux cartouches du roi se retrouvent avec deux variantes remarquables dans un dessin fait à Rosette, en l'année 1777, par un nommé Cloquet, et appartenant depuis longtemps au cabinet des estampes de la bibliothèque impériale de Paris. C'est une copie exacte d'un travail de M. Champollion jeune. Voici le texte de la portion importante de ce précieux monument :

« Le prêtre Psamméticus naquit heureusement l'an III, le premier jour du mois de paoni, sous le règne du fils du soleil Néchao. La durée de sa vie fut de soixante-onze ans, quatre mois et six jours, et il mourut l'an XXXV, le sixième jour du mois paoni du règne du fils du soleil Amosis ».

« Cette date de la troisième année du règne de Néchao est la plus élevée que l'on connaisse. Il est porté à huit années dans les listes de Manéthon. Hérodote attribue à Néchao les premiers travaux pour établir le canal de communication entre les deux mers, la Méditerranée et la mer Rouge. L'importance commerciale et politique de ce canal fut connue de l'antiquité : cet ouvrage fut plusieurs fois entrepris et plusieurs fois abandonné. Selon Hérodote, Néchao y aurait vu périr cent vingt mille hommes employés à le creuser. Il fut ouvert dans le point où se trouve la moindre distance entre

le Nil et la mer Rouge. Il tirait son origine de la branche pélusiaque du fleuve dont il était une dérivation, près de Bubaste, se dirigeant de là à l'est, jusqu'à l'est de l'Ouady actuel. Le cours de l'Ouady en était la prolongation, aussi à l'est, sur une longueur de quinze lieues. (Champollion-Figeac, *Egypte*, p. 370.)

« Il est certain que ce même roi porta la guerre en Syrie : il s'y prépara en faisant d'abord construire des vaisseaux ; les traces de ses chantiers subsistaient encore quand Hérodote visita l'Egypte. Néchao conduisit ensuite son armée par terre et défit les Syriens près de Magdole ou plutôt Mageddo, selon la Bible.

« La courte durée du règne de Néchao II, qui n'est portée qu'à six années dans les listes de Manéthon, s'accorde-t-elle avec les indications chronologiques de la Bible? Aucun doute ne peut s'élever à ce sujet : car Néchao attaqua Josias, et celui-ci perdit la vie dans cette rencontre. Joachaz succéda à son père, mais il ne régna que trois mois. Joachim vint après, et c'est à la quatrième année de son règne que Néchao perdit sa conquête en Syrie, par suite d'une bataille donnée sur l'Euphrate, et gagnée contre lui par Nabuchodonosor qui le repoussa dans les frontières ordinaires de l'Egypte ».

Ces rapports historiques se corroborent donc mutuellement.

### XXX. — Bérose raconte les mêmes faits. — Nabuchodonosor.

Ouvrons maintenant d'autres annales. Bérose va nous dire les mêmes choses à un autre point de vue. (Josèphe, *contre Appion*, liv. I$^{er}$.) « Nabopolassarr, père de Nabuchodonosor, ayant appris que le satrape établi en Egypte, dans la Syrie inférieure et dans la Phénicie, s'était révolté, et ne pouvant à cause de ses infirmités porter les travaux de la guerre, il donna à son fils Nabuchodonosor, qui était dans la vigueur de l'âge, une portion de son armée, et le fit marcher contre le rebelle. Et Nabuchodonosor en étant venu aux mains avec le satrape rebelle, il ramena à son empire une province qui en faisait dès le commencement partie ».

M. de Saint-Brisson (Notic. sur le IX$^{e}$ livre d'Eusèbe, *Prép. Ev.*) s'étonne de voir ici un roi d'Egypte appelé satrape, lorsqu'il est nommé roi partout ailleurs. C'est que l'orgueil des Babyloniens les portait à se regarder comme les maîtres de la terre et à ne considérer les souverains des autres nations que comme des vassaux, surtout à l'égard des rois d'Egypte. Ils raisonnaient ainsi, se prévalant de quelques succès guerriers des temps passés. Aussi Bérose parle de la Syrie comme ayant toujours appartenu à Babylone, bien qu'elle ne lui eût été soumise que sous quelques règnes, et jamais complétement.

Dans un autre endroit le même Bérose (Eusèbe, liv. IX, c. 2) parle ainsi de Nabuchodonosor :

« A cette époque il advint à son père Nobopolassar d'être atteint de maladie dans la ville de Babylone et de succomber après un règne de vingt-et-un ans. Ayant eu promptement connaissance de la mort de son père, Nabuchodonosor mit ordre aux affaires d'Egypte et des autres pays, et ayant prescrit

à quelques-uns de ses amis ce qu'on devait faire des prisonniers des Juifs, des Phéniciens, des Syriens et des peuples qui s'étaient alliés à l'Egypte, il se rendit en Babylonie ».

Est-il possible de répandre plus de lumières, et par des voies plus diverses, sur les événements dont la Bible nous donne seulement des récits abrégés ? Nous avons donc ici encore la preuve de sa parfaite véracité.

Le nom de Néchao est fourni non-seulement par Hérodote, mais par plusieurs stèles égyptiennes. Nous avons reconnu le même monarque dans le satrape de Bérose. Ce sont des événements identiques sur les théâtres indiqués, et dans les mêmes années. Nous avons le nom de la ville de *Mageddo*, où Josias fut vaincu. Hérodote conduit même son héros à Jérusalem qu'il nomme *Cadytis :* la ville dont il parle comme la plus importante de la Judée, cette ville sainte ne peut être que Jérusalem.

En effet, plusieurs considérations empêchent toute méprise sur l'identité de *Cadytis* avec Jérusalem; la première, c'est que Cadytis était placée sur des montagnes comme Jérusalem; elle était importante et grande comme Sardes. Or, on ne peut citer une ville considérable sur la côte, au temps d'Hérodote. Enfin le nom de Cadytis semble venir de *Quadisch*, *Sainte.* Si l'Ecriture ne donne pas ce nom à Jérusalem, le peuple qui s'y rendait pour toutes les fêtes religieuses devait le lui avoir attribué. Nous ne voyons pas qu'un doute soit possible sur cette question, où le bon sens habituel de dom Calmet a failli.

Hérodote dit que Nécos, après sa victoire de Mageddo, prit Cadytis, comme si cette conquête était le dernier terme de la victoire ; et, de fait, Jérusalem soumise, la campagne était finie.

Voilà encore un règne largement reproduit.

### XXXI. — Derniers rois de Juda. — Joachaz, Joachim, Jéchonias, Sédécias.

Nous continuerons les règnes suivants avec le secours de Mégasthènes, de Bérose et d'une foule de documents, jusqu'à la destruction totale du royaume de Juda.

Avant d'aller plus loin, donnons une idée, au moyen des monuments profanes, de ce terrible Nabuchodonosor qui joue un rôle si long et si important dans la Bible. Au point de vue des événements extérieurs, c'est la grande figure qui remplit les règnes de Joachaz, de Joachim et de Sédécias.

« Nabuchodonosor ayant reçu l'empire, (Eusèbe, *Prépar.*, liv. IX, c. 41), dans l'espace de quinze jours construisit une triple enceinte autour de Babylone, détourna le fleuve Amathé ainsi que l'Alcanon, qui est un bras de l'Euphrate, au-dessus de la ville de Sipara. Il avait creusé un lac dont le périmètre était de quarante parasanges, d'une profondeur de vingt orgycès; il y avait adapté des écluses qui, en s'ouvrant, arrosaient toute la plaine ; il les nommait ochétognomous, ou canaux d'irrigation. Il construisit également une forteresse sur les bords de la mer Erythrée ; on donne à cette ville le nom de Thérédon ; ce fut pour s'opposer aux incursions des Arabes. Il environna le palais royal d'arbres, ce qu'il nomma jardins suspendus.

Toute la contrée de la Babylonie n'était dans le principe qu'un vaste étang qu'on appelait la mer. Bélus fit cesser cet état de choses en distribuant à chacun une portion de terrain, et il environna Babylone d'une muraille; mais par la suite des temps, tous ces travaux avaient disparu. Nabuchodonosor releva de nouveau ces murailles qui durèrent jusqu'à la conquête des Macédoniens. Elles étaient fermées par des portes d'airain ».

Tout le monde connaît les descriptions magnifiques qu'ont fait de Babylone Hérodote, Diodore et Quinte-Curce; mais les quelques fragments qui nous ont été conservés de Bérose, d'Abydène et de Mégasthènes, nous en apprennent plus sur la succession des rois de cette nation que toutes les grandes histoires.

L'archéologie, l'histoire révélée dans les récits des Ecritures, Polyhistor, Bérose et tous les historiens que nous avons cités, Josèphe, le Livre des Rois, les Paralipomènes, tous les monuments sérieux nous montrent d'une façon palpable que les *historiens de la Grèce connaissaient peu les faits* dont l'Asie avait été le théâtre. Le lecteur sentira de plus en plus, en suivant notre travail, combien ce jugement est fondé.

### XXXII. — Jérémie selon Eupolème. — Les Tables de la Loi.

Polyhistor, cité par Eupolème, nous fournit un morceau précieux sur Jérémie qui prophétisait à l'époque dont nous nous occupons. (Eusèbe, *Préparat. Evang.*, liv. IX.)

« Après tout cela », dit Eupolème, « Polyhistor ayant fait mention des prophéties de Jérémie, je serais complétement inexcusable de passer ce morceau sous silence; le voici donc : — A ce prince (sans doute Joachaz) succéda Joachim. C'est sous son règne que le prophète Jérémie prophétisa, ayant été envoyé par Dieu pour reprendre les Juifs qui immolaient des victimes à une idole d'or du nom de Baal, et pour annoncer les malheurs qui devaient les atteindre. Le roi Joachim forma la résolution de brûler vif le prophète; celui-ci dit au roi que les bois qu'il avait ramassés dans ce dessein serviraient aux Babyloniens pour faire leur cuisine; que quant aux Hébreux traînés en servitude, ils iraient ouvrir les canaux de dérivation du Tigre et de l'Euphrate ».

Voilà un résumé frappant des prophéties de Jérémie. La Bible ne parle pas du feu allumé pour brûler le prophète, mais Joachim a fait brûler le livre de ses prophéties.

Josèphe dit les mêmes choses au liv. X, chap. 7. Cette circonstance devient donc une certitude.

Le livre des prophéties de Jérémie est un ouvrage merveilleux de sentiment et d'inspiration. Quiconque le lira avec attention, avouera qu'il n'a pu être composé qu'en présence des événements, soit que Dieu en ait révélé à son auteur les déchirants tableaux, soit que Jérémie ait été mêlé à ces désolations. Ce livre est inexplicable, s'il n'est pas vrai. Aussi a-t-il rempli l'Orient du bruit de ses sinistres annonces. Ecoutons sur ce point le même Alexandre Polyhistor, que nous continuons de citer :

« Le roi des Babyloniens, Nabuchodonosor, ayant entendu parler des

prédictions de Jérémie, engagea Astibarie roi des Mèdes (Simson veut que ce soit Cyaxare ; nous reverrons ce point plus bas) à se joindre à lui pour entreprendre cette guerre. Ayant donc réuni une armée de Babyloniens et de Mèdes de cent quatre-vingt mille hommes d'infanterie, cent vingt mille de cavalerie, et dix mille chars armés, il détruisit d'abord Samarie (il acheva sans doute de raser les fortifications), la Galilée et Scythopolis, aussi bien que le pays de Galaad habité par les Juifs, puis il s'empara de Jérusalem. Il prit vivant Joachim roi de cette ville. Quant à l'or, l'argent et le bronze renfermés dans le temple, l'en ayant extrait, il l'envoya à Babylone, sauf l'arche et les tables de la Loi ; ce fut Jérémie qui les conserva ».

### XXXIII. — Autres détails sur Jérémie.

La suite des événements ne nous a pas permis de placer ce qui nous reste de documents sur le prophète Jérémie, dont Eupolème nous a déjà entretenus.

La Chronique d'Alexandrie, p. 157, nous dit que Jérémie étant au pays des Egyptiens, avait prédit aux prêtres de ce pays que leurs idoles seraient renversées par un tremblement de terre, lorsque le Sauveur du monde serait né et couché dans une crèche. De là vient que depuis ce temps ils firent représenter une vierge et un enfant couché dans une crèche à qui ils rendirent des honneurs divins. Le roi Ptolémée en ayant demandé la raison aux prêtres, ils répondirent que la chose avait été ainsi prédite par Jérémie à leurs ancêtres. Ils ajoutent qu'Alexandre le Grand étant allé un jour au tombeau de ce prophète, et ayant appris ce qu'il avait prédit touchant sa personne, le fit transporter à Alexandrie. Jean Moschus dit la même chose (*Pré spirituel*, chap. 77), et il ajoute que Jérémie était fort honoré dans le quartier d'Alexandrie nommé *Tethraphile*. Nous citons ces traditions sous toutes réserves, mais la Chronique d'Alexandrie et Jean Moschus ont assez d'autorité pour ne pas permettre de passer sous silence leurs assertions.

La même chronique ajoute quelques détails sur la disparition de l'arche lors du sac de Jérusalem. Le deuxième livre des Macchabées, c. 2, nous représente Jérémie sur le mont Nébo, y cachant l'arche d'aillance, qui ne doit reparaître qu'à la fin des temps.

La chronique dit que le lieu où l'arche repose est celui où déjà elle s'était arrêtée du temps de Moïse entre deux montagnes, près du tombeau du chef des Hébreux, et qu'on y a vu quelques prodiges.

Nous lisons dans Jérémie, XXXII, 9, 10 :

« J'achetai d'Hanaméel, fils de mon oncle, le champ qui est à Anathoth, et je lui pesai l'argent, dix-sept *chekalim* d'argent ; je l'inscrivis dans mon acte, je le signai et y fis signer les témoins, et je pesai l'argent avec une balance.

« 14. Ainsi dit Jéhovah Sabaoth, Dieu d'Israël : prends ces lettres, cette lettre d'acquisition, celle qui est cachetée et celle qui est ouverte, et mets-les dans un vase de terre afin qu'elles se conservent longtemps ».

« N'est-il pas curieux », dit M. de Saulcy (*Art. jud.*, p. 340) « de trouver dans ce passage biblique l'histoire pure et simple de la découverte faite à

Memphis, il y a quelques années, de tous les papyrus judiciaires, démotiques et grecs du temps des Ptolémées, dont se sont enrichis les divers musées d'Europe ? Tous ces papyrus contenaient les archives d'une famille, qui pour conserver ces lettres fit ce que dit le prophète, et les enferma dans un vase de terre qui est resté intact pendant vingt siècles ».

Que de faits vrais, clairement et énergiquement résumés dans les pages précédentes ! Ces fameuses tables reçues par Moïse des mains de Jéhovah, les voilà qui nous apparaissent pour la dernière fois avec l'arche d'alliance où elles reposaient.

### XXXIV. — Témoignages de Bérose et de Mégasthènes.

A ce récit si bien tracé par Polyhistor, nous devons ajouter celui de Bérose sur les mêmes événements. Nous ne craignons pas qu'on nous accuse de surcharger cette narration. Les débris de la vraie histoire pour ces temps reculés sont si rares et dès lors si précieux, qu'il faut en recueillir toutes les parcelles avec un grand respect.

Voici d'abord le début de Josèphe :

« Parlons maintenant des choses que nous savons être écrites en Chaldée, qui ont du rapport avec notre histoire, et qui y sont en concordance, même pour les choses étrangères. Nous en avons pour garant Bérose, Chaldéen d'origine, bien connu de ceux qui ont de l'estime pour la science et l'érudition. Il a écrit en grec des traités sur l'astronomie et la philosophie des Chaldéens.

« Or, Bérose a suivi les anciennes histoires qui parlaient du déluge et de la corruption des hommes de cette époque, de la même manière que Moïse en a parlé. Il en est de même de l'arche portée sur les sommets des monts de l'Arménie. Parlant ensuite des descendants de ce patriarche, il a suivi leur histoire et exposé leurs gestes jusqu'à Nabopolassar, roi des Babyloniens et des Chaldéens. Il a raconté comment il envoya son fils Nabuchodonosor en Egypte et dans notre pays avec de grandes forces. Ayant trouvé ces pays en rébellion, il les soumit à son empire, brûla le temple de Jérusalem, s'empara de tout le peuple juif et le mena en captivité à Babylone. C'est de là que date la désolation de la ville pendant soixante-dix ans jusqu'à Cyrus, roi des Perses. Il dit qu'il tint sous sa puissance l'Egypte, la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, dépassant par la dureté de ses exactions tous les rois de Chaldée et de Babylone ses prédécesseurs ».

Ici Josèphe cite les propres paroles de Bérose que nous avons reproduites précédemment. Puis il continue d'analyser la pensée des mêmes historiens de la manière suivante :

« Pendant que Nabuchodonosor était occupé dans ces expéditions, il arriva que son père Nabopolassar, déjà atteint d'une maladie, vint à succomber dans sa capitale après un règne de vingt-neuf ans. Nabuchodonosor, promptement averti du décès de son père, mit ordre aux affaires d'Egypte, et confiant à quelques fidèles amis les captifs des Juifs, des Syriens et des autres provinces, qu'il avait entraînés en Egypte, afin de les amener avec le butin à Babylone, lui-même accourut avec un petit nombre dans la ca-

pitale de l'empire. Il trouva que tout avait été bien ordonné par les Chaldéens ; il fut investi, par le concours des grands du royaume, de toute la puissance paternelle. Il ordonna que des demeures convenables fussent préparées dans des localités choisies dans la région de Babylone. Lui-même il s'occupa de restaurer avec magnificence le temple de Bélus et les autres monuments anciens, et fonda une nouvelle ville à côté de l'ancienne. Et de peur que l'ennemi ne parvienne à s'approcher de la ville en détournant le fleuve, il ajouta trois rangs de murs dans le pourtour intérieur des fortifications et trois rangs à l'extérieur ; ces murs étaient de briques cuites et une partie même cimentée avec du bitume.

« Près du palais de son père, il en édifia un plus vaste et plus somptueux. Il serait trop long d'en faire la description. Ce qu'il y a de plus surprenant dans la construction de cet édifice, c'est qu'il fut terminé dans le court espace de quinze jours. (Sans doute les matières avaient été préparées à l'avance, ou bien c'est une faute de copiste.) On y admirait des élévations de rochers qui surgissaient comme des montagnes couvertes de forêts. Il fit aussi des jardins suspendus, devenus très-célèbres. Il voulut satisfaire le goût de la reine qui, Mède d'origine, était accoutumée dès son enfance à des paysages accidentés de montagnes ». Voilà, ajoute Josèphe, ce que Bérose a dit de Nabuchodonosor et beaucoup d'autres choses dans cette histoire des Chaldéens ; et ces récits des Chaldéens sont d'autant plus dignes de foi qu'ils sont en concordance avec ce que l'on trouve dans les archives des Phéniciens, particulièrement pour ce qui concerne Nabuchodonosor.

Mégasthènes, dans le quatrième livre de son histoire indienne, parle avec emphase de Nabuchodonosor. Il dit « qu'il a surpassé Hercule par le courage et la grandeur de ses exploits ; qu'il a subjugué une bonne partie de l'Afrique et de l'Espagne ». Nabuchodonosor avait-il envoyé des forces en Espagne ? Mégasthènes est seul à le dire : Quant à l'Afrique, il la dominait par l'Egypte. Ainsi tous les historiens orientaux ont fait une peinture conforme à ce qu'on lit dans la Bible de ce puissant personnage que les Grecs ont à peine nommé.

### XXXV. — Puissance de Nabuchodonosor. — Il restaure la tour de Babel [1].

Les monuments seront chargés de proclamer le nom de Nabuchodonosor. Déjà nous avons cité, lorsque nous avons parlé de la confusion des langues, une inscription qui rappelle les efforts de ce monarque, pour relever la tour de Babel. Comme elle est courte et qu'elle fait partie intégrante de ce règne, nous la reproduirons ici telle qu'elle a été traduite par M. Oppert.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Etre éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême qui exalte Nébo, le sauveur, le sage qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu ; le roi vicaire, jugeant sans injustice, qui a reconstruit la pyramide (babel) et la tour à étages, fils de Nabopolassar roi de Babylone, moi :

[1] Voir planche n° 15, figure B.

« Nous disons : Mérodach le grand seigneur m'a lui-même engendré, il m'a enjoint de reconstruire sa demeure. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La pyramide est le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or pur le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je l'ai construite en argent, en or et autres métaux, en briques émaillées, en cèdre et en cyprès, j'en ai achevé la magnificence. Le premier édifice qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai élevé le faîte en briques et en cuivre.

« Nous disons pour le second qui est cet édifice-ci : le temple des sept lumières de la terre auquel se rattache la mémoire de Borsippa et que le premier roi a commencé (on compte de là quarante-deux vies humaines) sans en achever le faîte, avait été abandonné depuis de longues années. Ils y avaient proféré en désordre l'expression de leurs pensées. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements : la brique crue des étages s'était éboulée en formant des collines. A le refaire le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur : je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revêtements. J'ai renouvelé la rampe circulaire. J'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries, comme jadis ils en avaient conçu le plan : ainsi j'ai fondé et rebâti l'édifice, comme il l'avait été dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le faîte.

« Nébo, toi qui t'engendres toi-même, intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pour que je domine. Accorde-moi pour toujours une race dans les temps éloignés, la multiplication septuple des naissances, la solidité du trône, la victoire de l'épée, l'anéantissement des rebelles, la conquête des pays ennemis. Dans les colonnes de la table éternelle qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consigne la longue durée de mes jours, inscris les naissances. Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, l'honneur de ma puissance. Nabuchodonosor, le roi qui a construit ceci, demeure devant ta face ». (*Annales de philosophie*, t. I, 14.)

Cette description a évidemment pour objet le même monument dont parle Hérodote, et qu'il appelle le temple de Bélus, lequel subsistait encore de son temps :

« C'est », dit-il, « un carré régulier qui a deux stades en tout sens (deux cent cinquante mètres) ; on voit au milieu une tour massive qui a un stade tant en longueur qu'en largeur ; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, jusqu'à huit. On a pratiqué en dehors des degrés qui vont en tournant et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet escalier, on trouve une loge et des siéges où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit bien garni, et près de ce lit une

table d'or. On n'y voit point de statue. Personne n'y passe la nuit, à moins que ce ne soit une femme du pays, dont le Dieu a fait choix, comme le disent les Chaldéens qui sont les prêtres de ce lieu ».

Si cette construction correspond bien à ce que la Bible nous dit de la tour de Babel et qu'il n'y ait pas moyen de s'y méprendre, la double description que nous venons de voir intéresse vivement, en nous disant la manière dont on exécutait alors les monuments de ce genre, et elle nous donne du monarque babylonien cette grande idée de force et de magnificence que nous fournit le livre sacré.

Diodore de Sicile (l. II, c. 9) et Quinte-Curce (l. V, c. 1) ont aussi parlé de cette tour de Bélus, mais comme d'une ruine; et Babylone tout entière offrait déjà cet aspect désolé, qui lui avait été annoncé par les prophètes.

Diodore explique comme Bérose les motifs qui avaient amené la création des jardins suspendus.

### XXXVI. — Dernières années de Nabuchodonosor.

Abydène, dans Eusèbe (l. IX, c. 41), nous dit des choses bien étonnantes sur les événements qui marquèrent les dernières années de Nabuchodonosor. Il est écrit « qu'ayant été saisi d'une fureur envoyée par une divinité inconnue, il monta au sommet de son palais et s'écria : — O Babyloniens, je suis ce Nabuchodonosor (prédit), et je vous annonce un malheur qui vous est réservé, et que ni mon aïeul Bélus, ni la reine Beltis n'ont pu engager les Parques à détourner de vous. Le mulet Perse (Cyrus né du sang de deux nations) va venir, et il aura vos divinités pour auxiliaires : il traînera l'esclavage à sa suite. Le Mède sera complice, lui qui faisait la gloire de l'Assyrie. Hélas ! plût à Dieu qu'avant de trahir ses concitoyens, une Charybde ou une mer l'engloutît tout entier de manière qu'il n'en restât plus de trace, ou que ayant pris une route différente, il se fût lancé dans le désert, où l'on ne voit pas de villes, où l'on ne reconnaît nulle trace du pas des hommes : les bêtes sauvages y ont leur pâture, les oiseaux le parcourent en volant : il aurait dû y vivre seul au milieu des rochers et des précipices, et quant à moi il aurait mieux valu que je terminasse ma carrière avant d'avoir connu ces funestes révélations.

« Après avoir proféré cet oracle, Nabuchodonosor disparut aussitôt.

« Son fils Evilmérodac régna après lui ; mais son beau-frère Nériglissor l'ayant assassiné, il laissa pour roi son fils Labassoaraschos ; celui-ci ayant péri d'une manière violente, on déclara roi Nabonnidochos, qui n'avait aucun degré de parenté avec lui. C'est à lui que Cyrus, après la prise de Babylone, donna la satrapie de Carmarie ».

Quant à l'opinion que Nabuchodonosor fonda et fortifia Babylone (*ibid.*), « j'ai cru, dit Josèphe, devoir rapporter ce morceau de l'ouvrage d'Abydène, à cause de ce qu'on lit dans la prophétie de Daniel, savoir : que Nabuchodonosor se promenant à Babylone dans le temple du palais, enflé d'orgueil, proféra d'inspiration les paroles suivantes : — N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie pour être le séjour de ma royauté dans le dévelop-

pement de ma puissance et pour l'honneur de ma gloire ? A peine ce discours était-il sorti de sa bouche, qu'il éprouva la catastrophe qui bouleversa toute son existence».

Les paroles d'Abydène qu'on vient de lire ne peuvent être qu'un souvenir du malheur qui obscurcit la fin de la vie du roi babylonien. Cette étrange prophétie qu'on mit dans sa bouche n'est pas un souvenir confus de celle de Daniel. M. de Saulcy critique avec raison le mot *Charbyde* du texte d'Abydène ; mais on doit supposer que l'écrivain grec a mis un mot grec, d'origine relativement moderne, pour rendre une idée de précipice qui se trouvait dans l'original chaldéen.

Clément d'Alexandrie nous apporte encore un mot qu'il faut recueillir sur Nabuchodonosor et sur la valeur de Bérose. (t. I, p. 251.)

« Nabuchodonosor fit la guerre contre les Phéniciens et les Juifs, soixante-dix ans avant la domination des Perses.

« Joabas, qui a écrit sur l'histoire d'Assyrie, avoue qu'il s'est servi du travail de Bérose en le reconnaissant comme véridique ».

Quand on se rappelle combien de détails authentiques sont venus depuis quelques années se grouper autour de la Bible pour l'éclairer, on n'est plus aussi timide pour donner aux monuments d'apparence douteuse le sens tout à fait conforme à l'Ecriture qu'ils semblent renfermer. Les motifs et les degrés de vraisemblance se multiplient et s'ajoutent les uns aux autres, quand les monuments qui ont un sens probable sont interprétés par des monuments qui ont un sens rigoureusement déterminé.

Nous avons une application de ce principe dans le rapport suivant du savant M. Fresnel, envoyé en Orient par commission du gouvernement. (Voyez le *Journal Asiatique*, juin et juillet 1853 ; et M. Bonnetty, même année.)

### XXXVII. — Daniel dans la fosse aux lions.

« Dans un rapport du mois d'août, que le ministre de l'Intérieur fut prié de vouloir bien communiquer à l'Académie, se trouvait encore la description du groupe colossal de granit noir qui représente, je ne dirai plus un homme terrassé par un lion, parce que cette définition, bien que juste dans l'acception antique, ne manquerait pas de donner une idée fausse du groupe au lecteur français, accoutumé aux violences et aux contorsions de nos décorations monumentales ; mais je dirai un homme mollement étendu sur le dos, entre les pattes d'un lion qui n'a pas l'air d'y songer. De la manière dont l'homme est placé, le lion ne peut lui faire aucun mal ; car il est couché *entre* et non pas sous les pattes de la bête. La figure humaine est d'ailleurs pleine de vie, puisqu'elle a les deux bras levés dans l'attitude d'un homme qui baille, une jambe pliée, l'autre étendue, et que rien dans sa personne n'indique la moindre lésion ; mais, je le répète, le lion ne s'en occupe point. Ou il ne sait pas qu'il a entre les jambes un individu de notre espèce, ou il est si sûr de sa victoire, qu'il se croit permis de penser à toute autre chose. Telle est la situation dans toute sa vérité. N'est-ce pas ce que vous appelez : *Le repos dans la force ?* M. Thomas a envoyé deux dessins de ce groupe, le flanc droit et le flanc gauche.

« En vérité, il n'y a de colossal que le lion dans ce groupe célèbre. L'homme est de proportions presque ordinaires, sans doute en sa qualité de vaincu. Vous savez que dans les bas-reliefs égyptiens, par exemple, les vainqueurs sont toujours des géants et les vaincus des pygmées. Le colonel Keppel, qui vit ce morceau en 1824, le traduisit : Daniel dans la fosse aux lions. Pour rendre l'illusion aussi complète que possible, nous avons refait la fosse autour du lion malheureusement unique, après l'avoir mis sur pied non sans peine, car il était renversé et à demi enseveli dans les décombres du Kasr. Il s'agit ici d'un animal de trois mètres ou neuf pieds de longueur ; avec cette donnée et celle du corps humain étendu dessous, la tête en saillie entre les pattes de devant sur une plinthe de neuf pouces ou vingt-quatre centimètres d'épaisseur, il sera facile à un sculpteur de calquer le bloc entier ; et quand vous lui aurez dit qu'il est de granit, il pourra vous dire ce qu'il pèse.

« J'ai encore omis une grande dalle carrée en pierre calcaire de cinquante-trois centimètres de côté, provenant du tumulus de Kasr, près de l'emplacement du lion, et qui porte sur une de ses faces latérales le timbre de Nabuchodonosor ».

Voilà le rapport de M. Fresnel. Convenons qu'il provoque naturellement l'exclamation du colonnel Keppel : *C'est Daniel dans la fosse aux lions.*

« Le Kasr proprement dit, continue M. Fresnel, est ce qui reste debout *et sub dio*, ou en blocs détachés mais cohérents du palais de Nabuchodonosor, et s'élève du côté de l'ouest ».

### XXXVIII. — Une image de Daniel.

Corneille de la Pierre a eu une heureuse pensée de mettre en tête de son commentaire sur Daniel (édit. 1626) le portrait du prophète, accompagné de la note suivante :

« Effigie de Daniel en habit babylonien (*scilicet farabollis, purpura et cidari ; illis enim in Babylone et aula usus est, ut patet, Dan.* III, etc. [1]

« J'ai eu soin de faire prendre cette image d'un très-vieux manuscrit (d'un ménologe) qui se trouvait à la bibliothèque Vaticane. La peinture en or le représentait vivant, et avait été exécutée avant l'année 700. Ce manuscrit avait été celui de l'empereur Basile Porphyrogenète ; il fut apporté à Rome par le cardinal de Sainte-Cécile, et offert par lui au Pape Paul V et placé par son ordre dans la bibliothèque vaticane comme très-illustre monument de l'antiquité. Il porte le numéro 252. Le portrait est précédé de celui des trois compagnons du prophète, au numéro 251. L'une et l'autre de ces peintures a une légende qui dit que Daniel et ses compagnons eurent la tête tranchée par Atticon, et ont à la fin consommé leur martyre, ce que je n'ai vu marqué nulle part ailleurs. Au numéro 777, ce manuscrit est encore noté. J'ai lu qu'un des empereurs d'Occident avait fait hommage de ce portrait à l'em-

[1] Voir planche no 16.

pereur de Constantinople. Mais je n'ose insister sur ce point; je n'ai pu retrouver ce passage ».

Un aussi grand personnage que Daniel, qui a rempli des emplois si élevés à la cour, qui a excité si vivement l'admiration orientale, a dû être figuré sur les monuments dans des attitudes diverses, chez un peuple si soigneux de confier toute son histoire aux murs de ses palais.

La figure dont nous venons de parler viendrait-elle aussi de Babylone? c'est bien douteux; mais cela peut être. Quoi qu'il en soit, le lecteur aimera à contempler ces nobles traits et ce costume majestueux qui reporte réellement l'imagination aux temps de Daniel et aux lieux qu'il habita.

### XXXIX. — Témoignages sur les Juifs de la dispersion.

Le lecteur a eu déjà plusieurs fois l'occasion de remarquer que ce sont les époques les plus tourmentées dans l'histoire de la Bible, qui nous ont fourni le plus de preuves extérieures. Le déluge, la tour de Babel, la sortie d'Egypte, la conquête de Josué, le règne des premiers rois d'Israël, sont des événements qui ont profondément remué le monde; aussi les monuments profanes qui les racontent comme la Bible sont innombrables. Il en est de même pour ces guerres gigantesques depuis Salmanasar jusqu'à Nabuchodonosor. Les monuments de toute nature les expliquent comme la Bible; cela devait être, cela est naturel; or, cela est; donc il y a là une preuve de véracité.

Mais voici de nouveaux témoins qui nous arrivent des quatre coins du monde. Les Juifs dispersés nous diront qu'ils ont été jadis les victimes de ces grandes catastrophes.

Commençons par le témoignage que nous donne un évêque grec sur les Israélites qui s'établirent vers le nord de la Palestine.

« Les deux rois d'Assyrie (Sennachérib et Sargon) ayant emmené en captivité tous les Juifs des dix tribus d'Israël, à l'exception d'un petit nombre d'agriculteurs et d'ouvriers qu'ils avaient laissés, ne leur permirent jamais de se concentrer dans une même province, mais pour des raisons politiques les firent transporter au-delà de l'Euphrate et répartir dans les divers pays de leur vaste empire. Ensuite les *Juifs* s'avancèrent encore plus au-delà de l'Euphrate et du Tigre, vers le sud; ils se transportèrent en outre en-deçà de ces fleuves, en Arménie, et s'établirent aux environs de l'Araxe, dans la province d'Ararat, d'où ils s'étendirent jusqu'à la Géorgie et à la Colchide. Une de ces familles juives, convertie au christianisme dans le IVe siècle, parvint au plus haut point d'influence et de pouvoir en Arménie et en Géorgie. Si l'on en excepte plusieurs milliers de Juifs qui, avec Zorobabel sous Cyrus et avec Esdras sous Artaxerce, retournèrent en Palestine pour rebâtir le temple de Jérusalem, la plupart de ces Juifs restèrent dans la Perse et autres lieux de l'Asie, ne voulant pas quitter leur nouvelle patrie où, à la suite de l'émigration de leurs pères, un grand nombre avaient vu le jour, et où, moyennant un tribut payé aux Perses, ils jouissaient d'une aisance et d'un état plus ou moins libre, pour aller s'entasser dans la Judée et la Samarie, dont les limites étroites n'auraient pu contenir leur

multitude, accrue dans le pays étranger». (Constantin, évêq. grec de Constantinople, 1848.)

*Les Annales des voyages*, t. XIX, p. 232, nous parlent de ceux qui cherchèrent des établissements dans l'Inde.

On a trouvé à Cochin et dans d'autres localités de l'Inde, des Juifs qui produisent des tables contenant les priviléges qui leur furent accordés à une époque très-reculée. Elles sont encore au nombre de deux. Ils en eurent longtemps une troisième qui semble maintenant appartenir aux chrétiens : ils montraient ordinairement une ancienne traduction hébraïque de leur planche.

Il y a en ce pays deux sortes de Juifs, les Juifs blancs et les Juifs noirs.

Voici ce que disent les premiers de leur origine :

Leurs pères quittèrent Jérusalem après la destruction du deuxième temple et vinrent jusque dans l'Inde, avec leurs enfants, leurs femmes, leurs docteurs et leurs prêtres. Un roi de l'Inde leur assigna pour demeure la ville de Cranganor, et leur assura divers priviléges, quatre cent quatre-vingt-dix ans après Jésus-Christ. En témoignage de ce fait, ils montrent aux étrangers une table de cuivre couverte d'anciens caractères malabares et une traduction en hébreu de ces mêmes inscriptions. C'est la charte qui leur fut accordée par le roi malabare.

Quant aux Juifs noirs, qui ont acquis sans doute cette couleur parce qu'ils sont établis dans ces pays chauds depuis un plus grand nombre de siècles, quoique les blancs y soient depuis plus de seize cents ans, ils sont fixés à Trittour, Parour, Chenotta et Maleh ; ils ont plusieurs vieux manuscrits en hébreu, de caractères rares et anciens qui ressemblent à l'hébreu palmyréen des planches de cuivre.

C'est un fait démontré par des monuments historiques et par la tradition juive que les Juifs noirs ont été établis sur la côte de l'Inde longtemps avant l'ère chrétienne. Il y en avait une autre colonie non encore éteinte à Rajapour, dans le territoire des Mahrattes, et il y a actuellement au service britannique des soldats et des officiers juifs nés dans le pays ; tout fait présumer que ce sont les débris des Juifs dispersés à la première captivité babylonienne. Plusieurs autres familles sont fixées en Perse, en Arabie, dans l'Inde septentrionale, dans la Tartarie et dans la Chine. Il ne serait pas difficile de découvrir leurs diverses places de résidence ; cinquante-six d'entre elles sont déjà connues avec certitude. Ces émigrés, ceux surtout qui ont passé l'Indus, se sont beaucoup assimilés aux mœurs et usages des contrées où ils vivent, et un voyageur peut les rencontrer sans deviner que ce sont des Juifs. Le peu de ressemblance qu'ils ont avec les Juifs d'Europe, indique qu'ils ont été séparés de la principale souche en Judée, bien des siècles avant les autres qui sont répandus en Occident. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'il s'en trouve qui ne s'appellent pas Juifs, mais *Beni-Israël*, c'est-à-dire Israélites. Car le nom de Juifs est dérivé de Juda, tandis que les ancêtres de ces tribus noires étaient soumises aux rois d'Israël et non aux rois de Juda. Ils possèdent en plusieurs lieux le livre des lois ou le Pentateuque, le livre de Job et les Psaumes ; mais ils connaissent peu les

prophéties, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent que peu ou point les paroles de l'Ecriture qui sont postérieures à la division du peuple de Dieu.

On a trouvé dans l'armoire d'une synagogue des Juifs noirs, dans l'intérieur de Mayala, un exemplaire du Pentateuque écrit sur un rouleau de cuir. Les peaux sont cousues ensemble et le rouleau a environ cinquante pieds de long ; il est usé dans quelques endroits et les trous ont été racommodés avec des morceaux de parchemin. Les Juifs croient que ce rouleau vient originairement de Sennaar, en Arabie ; d'autres prétendent qu'il fut apporté de Cachemire. Les Juifs Caboutes, qui font tous les ans des voyages dans l'intérieur de la Chine, disent qu'on y trouve encore dans quelques synagogues le livre de la loi sur un rouleau de cuir doux et flexible, préparé avec des peaux de chèvre, et teint en rouge, ce qui s'accorde avec la nature du rouleau sus-mentionné.

Passons maintenant dans l'Afghanistan.

(*Annales de philos.*, p. 134.) Des savants de la société de Calcutta ont découvert que la tribu des Afghans, sujette de la Perse, a une origine hébraïque et n'est autre chose que la postérité des dix tribus captives qu'on avait si longtemps cru perdues.

Voici une note de William Jones à ce sujet :

« Nous lisons dans Esdras que les dix tribus, après avoir erré quelque temps, arrivèrent dans un pays nommé Asareth, où nous pouvons supposer qu'elles s'établirent. Or, *les meilleurs historiens* persans disent que les Afghans sont descendus des Juifs. Les traditions des Afghans parlent de cette origine ; et quoiqu'ils aient grand soin de la tenir cachée, depuis qu'ils ont embrassé l'islamisme, on assure que leurs familles sont distinguées par les noms des tribus juives. La langue *Pachté,* dont j'ai vu un dictionnaire, ressemble évidemment au chaldéen ; et un territoire considérable qui appartient aux Afghans, s'appelle Hézareh ou Hésarel, dénomination qu'on a pu facilement substituer au mot employé par Esdras. Je ne saurais trop recommander de faire des recherches sur la littérature et l'histoire des Afghans ».

Depuis que cette note a été écrite, les vœux de William Jones ont été remplis. Deux savants anglais, MM. Hamilton et G. Forster, ont publié chacun une histoire des Afghans Rahyllahs, qui ne laisse aucun doute sur leur origine hébraïque.

Le même auteur, au t. LVI, p. 84, nous fournit de nouvelles preuves de cette origine juive :

« Pendant son séjour au Caboul, M. Burnes a recueilli avec soin toutes les informations nécessaires pour éclaircir l'origine juive des Afghans, sur laquelle on a beaucoup disputé.

« Les Afghans se nomment eux-mêmes *Beni-Israël*, ou enfants d'Israël, mais considèrent le nom de Jahoudès comme injurieux. Ils disent que Nabuchodonosor, après le sac de Jérusalem, les transporta dans la ville de Ghore, près *Bamian ;* et qu'on les appelle Afghans du nom de leur chef Afghana, qui était un des fils de l'oncle d'Azof, vizir de Salomon, et fils de Berkia. Ils ajoutent qu'ils vécurent comme des Juifs, jusqu'à ce que Kaaled, qu'ils nomment un calife, les engagea, dans le premier siècle

de l'islamisme, à l'assister dans ses guerres contre les infidèles. Pour les récompenser de leurs services dans cette occasion, Kyse, leur chef, reçut le titre d'*Abdoulrushid,* qui signifie fils du puissant, et on lui annonça en même temps qu'il pouvait se considérer comme le *Butan* (mot arabe), c'est-à-dire le mât de sa tribu, sur lequel reposerait toute sa prospérité.

« Les Afghans ont tout à fait l'aspect des Juifs, et ils assurent qu'ils descendent de cette nation. Chez eux les jeunes frères épousent aussi les veuves de leurs aînés, suivant la loi de Moïse ».

Maintenant pénétrons en Chine, et nous y trouverons encore des colonies israélites ou juives. Les *Lettres édifiantes* (t. XXVII, p. 274, et XXXVII, p. 292, éd. in-18), parlent fort longuement de ces Juifs, de ce qu'ils ont conservé de leur ancien culte, de leurs livres saints, de leur manière de vivre. Déjà nous nous en sommes occupé. Il nous suffira ici de constater qu'il est impossible de méconnaître dans ces colonies les enfants d'Israël, et que, interrogés à diverses époques et dans différentes localités, ils répondent invariablement qu'ils arrivèrent en Chine sous le règne des *Hans*, et leurs monuments disent la même chose. Or, la dynastie des *Hans* commença à régner deux cent six ans avant Jésus-Christ. Les portions du Pentateuque que le P. Domange et le P. Ricci ont pu confronter avec la Bible hébraïque de Plantin, se sont trouvées conformes.

Nous nous arrêtons là dans cette démonstration de la dispersion des Juifs à une époque très-reculée, et qui ne peut être que celle de la catastrophe qui entraîna dans l'exil les dix tribus et le royaume de Juda. Aucun peuple n'a été attaché à son sol, attaché à sa ville sainte par le lien religieux, à ses coutumes qui unissaient si intimement tous les citoyens; aucun peuple n'a eu la crainte de l'étranger comme le peuple juif. Si donc il est dispersé, et que nous ne connaissions que deux événements qui aient pu le forcer à quitter sa Jérusalem bien-aimée et ses saintes montagnes, il faut de toute nécessité voir là la cause de son exil ; et comme nous avons reconnu des signes certains qui distinguent les Juifs des Israélites, nous avons le droit de conclure la captivité sous Salmanasar et sous Nabuchodonosor, et celle qui eut lieu sous Tite six siècles après. Au reste, qu'avions-nous besoin de ces conjectures, puisque les monuments les plus authentiques tirés des fouilles de Ninive et de Babylone, une multitude d'historiens qui vécurent avant l'ère chrétienne sont venus nous refaire les règnes de Joachaz et de Joachim, de Sédécias et de Nabuchodonosor ?

### XL. — Ezéchiel. — Son tombeau.

Benjamin de Tudèle raconte dans ses voyages (Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, art. *Ezéchiel*), qu'il a vu, à quelques lieues de Bagdad, un superbe mausolée, au-dessus duquel était une fameuse bibliothèque. Le mausolée était le tombeau du prophète Ezéchiel, fréquenté tous les ans par les chefs de la captivité, qui s'y rendaient avec une nombreuse suite. C'est un lieu de dévotion non-seulement pour les Juifs, mais aussi pour les Perses, les Mèdes et quantité de musulmans, qui y vont faire leurs présents et s'acquitter de leurs vœux. Ces peuples ont ce lieu en singulière vénération ; les

armées même n'y touchent jamais. Une lampe brûle continuellement sur le tombeau; et c'est le chef de la captivité de Bagdad qui fournit de quoi l'entretenir. Ce pèlerinage continue encore avec beaucoup de dévotion.

« Ce tombeau, celui d'Ezéchiel, d'après le voyageur Benjamin de Tudèle, est sur le bord du Chaboras. Il y a là soixante tours dans chacune desquelles est une synagogue. Proche de là est un autre édifice bâti par Jéchonias, lorsque Evilmérodac lui rendit la liberté. Ce palais a la vue d'un côté sur l'Euphrate et de l'autre sur le Chaboras. On voyait encore du temps de Benjamin de Tudèle, dans une voûte de cet édifice, le portrait de Jéchonias et ceux de tous les officiers qui l'accompagnaient, à la tête desquels est le prophète Ezéchiel ».

Cet édifice et surtout cette peinture sont l'expression bien frappante d'une tradition non interrompue d'un grand événement historique.

Il est vrai qu'un auteur ancien, cité par saint Epiphane, dit qu'Ezéchiel fut enterré dans la caverne où reposaient Sem et Arphaxad, ancêtre d'Abraham. Ce que l'on ne peut pas citer comme infirmant le récit précédent, puisque l'on ne sait rien de certain sur le lieu de la sépulture de ces patriarches, et que ce peut être près de Bagdad comme ailleurs. Un autre auteur, qui vivait du temps de Constantin, dit qu'Ezéchiel fut enterré à Bethléem. Mais ce témoignage isolé, sans relation de circonstance, ne diminue pas la créance que l'on pourrait accorder aux récits antérieurs. Ce concours de peuples de races différentes et ennemies donne bien des caractères de vraisemblance à ce fait.

Je n'ignore pas qu'on suspecte la vérité de plusieurs allégations de Benjamin de Tudèle. Mais la première édition de Constantinople des relations de ce célèbre voyageur a plus d'autorité que celle d'Arias Montanus, et dom Calmet, qui le cite, a certainement puisé à la source la plus autorisée. Au surplus, on doit traiter avec respect Rabbi Benjamin; peu de voyageurs modernes ont eu plus de passion pour la vérité historique, et sacrifié plus complétement leur vie pour éclairer leurs contemporains. Il voyageait en 1173; il a visité toutes les synagogues de l'Europe, de la Grèce, de la Palestine, de la Mésopotamie, de la Médie, de l'Ethiopie et de l'Egypte. La Biographie universelle assure qu'on le trouve difficilement en défaut lorsqu'il dit avoir vu lui-même les choses. Sans doute il n'en est pas toujours ainsi lorsqu'il parle sur un témoignage étranger.

Or, on a remarqué qu'il a visité en personne la Judée et la Mésopotamie, et qu'il a vu dès lors de ses yeux le portrait de Jéchonias, la tombe d'Ezéchiel, et la lampe qui y brûlait. Il y a cent ans, ces découvertes, sans doute, paraissaient inacceptables; mais depuis la résurrection du portrait de Roboam, des figures d'Israélites travaillant aux monuments égyptiens, depuis que les pierres de Khorsabad et de Ninive ont parlé, si la critique doit être sévère, il faut aussi qu'elle soit prudente dans ses refus.

# SEPTIÈME ÉPOQUE

## DE LA CAPTIVITÉ A HÉRODE

## CHAPITRE PREMIER

### LE SECOND TEMPLE

I. Les Juifs de ce temps, d'après Hécatée d'Abdère. — II. Sommaire de l'histoire de Babylone correspondant à cette époque, par Mégasthènes. — III. Description du temple de Zorobabel, par Hécatée. — IV. Traits de la vie de Zorobabel. — V. Zorobabel montre sa sagesse à la cour de Darius. — VI. Le calendrier juif rappelant les événements du temps d'Esdras et de Zorobabel. — VII. Suite des souverains pontifes depuis la captivité, d'après la tradition juive. — VIII. Temps intermédiaires entre la captivité et les Macchabées. — IX. Juifs emmenés d'Egypte en Hyrcanie, par Darius Ochus. — X. Alexandre le Grand et les Juifs. — XI. Alexandre et Jaddus. — Alexandre rend hommage au grand caractère des soldats juifs. — XII. Alexandre et les Samaritains. — XIII. Autorité historique des prophéties de Daniel. — XIV. La version des Septan . — XV. Cruauté d'Antiochus Epiphane à l'égard des Juifs.

#### I. — Les Juifs de ce temps, d'après Hécatée d'Abdère.

« Il n'est pas douteux, dit M. de Saulcy (*Art judaïque*, 358), d'après les comparaisons des deux récits de l'Ecriture et de Josèphe, que la reconstruction des murailles de Jérusalem ne fut effectuée que vers la fin du règne d'Artaxercès, c'est-à-dire bien près de la chute des Achéménides ».

Voici le seul passage historique où sont consignés quelques renseignements sur la nation juive, immédiatement après la captivité.

Il se trouve dans le livre de Josèphe *Contre Appion* (c. 22), un passage d'Hécatée concernant le temple de Jérusalem ; et le temple dont il parle ne peut évidemment être celui d'Hérode, puisque Hécatée a vécu plus de cinq siècles avant Jésus-Christ.

Nous reproduisons fidèlement tout ce que Josèphe a recueilli d'un témoin aussi considérable sur l'état de la Judée sous Alexandre.

Josèphe nous dit qu'Hécatée était Abdéritain, philosophe, habile dans les affaires ; il avait été élevé dans son enfance avec le roi Alexandre, et le commensal de Ptolémée Lagus pendant un temps assez long. Il écrivit un livre entier sur la nation juive. « Je vais », dit Josèphe, « exposer rapidement certains faits qu'il nous transmet sur les Juifs. Mais je remonterai à des temps un peu éloignés. Je rappellerai le combat que Ptolémée livra à Démétrius près de Gaza, onze ans après la mort d'Alexandre le Grand, la 117[e] olympiade, comme le remarque Castor. Après le combat de Gaza, dit Hécatée, Ptolémée devint maître de tous les lieux qui sont autour de la Syrie. Et un grand nombre d'hommes qui connaissaient la bonté de caractère de ce prince le suivirent en Egypte, et s'attachèrent à sa fortune. L'un

d'eux était Ezéchias, grand pontife des Juifs, âgé d'environ soixante-six ans : homme éminent par sa dignité dans la nation, d'un esprit éclairé et éloquent dans ses discours, d'une habileté exceptionnelle pour défendre une cause. Il ajoute que les souverains pontifes des Juifs qui reçoivent les dîmes et qui gouvernent parmi eux les choses publiques, remplissent ces fonctions depuis quinze cents ans. (On voit qu'il approchait beaucoup de la vérité chronologique). Le même Hécatée, poursuit Josèphe, continuant le portrait du pontife Ezéchias, disait que cet homme, revêtu de tels honneurs, était cependant familier avec eux ; il était accompagné de plusieurs des siens ; et il remarque les différences dans sa manière de vivre, dans l'habitation et dans sa conversation qui était si distinguée qu'il l'apprit par écrit. Ensuite Hécatée faisait une étude des lois qui régissent les Israélites ; il parlait de la constance des Juifs à tout souffrir plutôt que de les violer ».

Mais nous réservons la suite de cette narration pour un autre article.

« Cette constance, ajoute Hécatée, en fait des hommes admirables ; et comme un grand nombre avaient été transportés à Babylone par les Perses, il y en eut beaucoup qui, à la mort d'Alexandre, furent conduits en Egypte et en Syrie, après la rébellion de ce pays ».

Nous donnerons plus loin la description du temple par le même auteur.

Comme les Juifs faisaient partie des armées du successeur d'Alexandre, Hécatée raconte ce qui suit, comme l'ayant appris de l'un d'eux dans une expédition :

« Lorsque j'allais vers la mer Rouge, j'étais accompagné d'un certain nombre d'hommes parmi lesquels il y avait un juif du nom de Mosellam, homme de courage, le plus habile de mes archers. Or, ce soldat marchant avec plusieurs autres, tout le monde s'arrêta pendant qu'un augure prenait les présages. Le Juif demanda la cause de cette halte. L'augure, lui montrant l'oiseau qu'il contemplait, dit que s'il était expédient qu'on n'allât pas plus loin, cet oiseau ne ferait aucun mouvement ; mais que si prenant son vol, il allait en avant, on devrait marcher également ; si au contraire l'oiseau prenait la direction rétrograde, il faudrait aussi reculer. Le Juif garda le silence, mais tendit son arc, frappa l'oiseau et le tua. L'augure et ses compagnons s'indignèrent et le maudirent. Alors il saisit le malheureux oiseau et s'écria : — Ce volatile ne savait ce qui était utile pour son salut, et vous vous attendiez à ce qu'il vous indiquerait votre route ! S'il avait pu prévoir l'avenir, il ne serait pas venu s'exposer en ce lieu ; il aurait redouté la flèche de Mosellam le Juif (Josèphe, *Contre Appion*, t. I, 885, Francfort, 1580) ».

Nous avons cru devoir ne rien retrancher de cette citation, pas même cette petite peinture de mœurs des Israélites du temps d'Alexandre.

### II. — Sommaire de l'histoire de Babylone correspondant à ce temps, par Mégasthènes.

L'auteur du livre *de la vie et de la mort des prophètes* attribué à saint Epiphane, nous fournit bien des renseignements sur Jérémie, Ezéchiel et les autres prophètes. Mais sa véracité très-suspectée ne nous permet pas de le citer.

Reprenons l'histoire de Babylone pendant les soixante-dix années de la captivité jusqu'à Cyrus.

« Mégasthènes (Josèphe, *Contre Appion*, liv. II), dans son troisième livre de l'*Histoire indienne*, dit : — Après que Nabuchodonosor eut terminé les murs de Babylone, il tomba dans un état de langueur et mourut après avoir régné quarante-trois ans.

« Après lui, son fils Evilmeradochus obtint le souverain pouvoir, mais à cause de ses crimes et de ses débauches, il fut tué par Nériglissor, le mari de sa sœur, après deux ans de règne. Son successeur fut Nériglissor lui-même. Il mourut quatre ans après celui qu'il avait fait périr dans ses embûches. Son fils Soborosandochus, encore enfant, fut son successeur seulement pendant neuf mois. Comme il annonçait un mauvais naturel, il fut victime d'une conspiration de ses amis. Après sa mort, les conjurés se réunirent pour délibérer, et portèrent tous leurs suffrages sur Nabonide, de la nation des Babyloniens. Sous son règne on construisit, avec des briques cuites et du bitume, les murs de la ville du côté du fleuve.

« C'est dans la dix-septième année de ce règne que Cyrus vint de la Perse avec une puissante armée, soumit toute l'Asie et attaqua Babylone. Nabonide, voulant s'opposer à cette invasion, alla avec son armée à la rencontre de Cyrus. Il fut vaincu dans ce combat et se réfugia dans la ville de Borsippa (que nous avons vu plus haut être la ville neuve de Babylone). Cyrus remarqua, pendant qu'il assiégeait Babylone, que les murs offraient une défense presque insurmontable ; il concentra ses forces contre Borsippa et y assiégea Nabonide.

« Nabonide, ne s'attendant point à cette attaque, eut recours aux supplications, et implora la clémence du vainqueur qui lui donna une retraite dans la Carmanie, et lui ferma la porte de Babylone. Le roi détrôné passa le reste de ses jours dans cette province ».

Voilà le récit de Mégasthènes, et Josèphe ajoute (*Contre Appion*, liv. II) :

« Ces choses s'accordent avec notre histoire, car on y voit que la dix-huitième année du règne de Nabuchodonosor, il réduisit le temple de Jérusalem à une destruction complète, et que pendant sept ans ce prince fut dans un état déplorable ; que dans la seconde année de Cyrus, on jeta les fondements du nouveau temple, et à la seconde année du règne de Darius, cette entreprise fut conduite jusqu'à son achèvement.

« Produisons maintenant », dit le même auteur, « la suite des événements du royaume de Tyr, correspondant à cette époque. Il les prend dans les Annales du royaume de Tyr.

« Sous le roi Ithobal, Nabuchodonosor assiégea Tyr pendant l'espace de treize ans. Baal régna après lui pendant dix ans. Après ce monarque on institua des juges, et parmi ceux-ci, Anibal, fils de Baleschi, jugea pendant deux mois ; Chelbis, fils d'Abdé, dix mois ; le pontife Abbarus, trois mois ; Myttonus et Gerœstus Abdilimus, pendant six ans ; Balatorus régna ensuite un an. Après sa mort, ils envoyèrent une députation pour amener Merbalum de Babylone, qui régna quatre ans. A sa mort, ils appelèrent Yrom, son frère, qui eut un règne de vingt ans. C'est sous ce prince que Cyrus arriva à l'empire. Ainsi la réunion de ces règnes fait un espace de cinquante-quatre

ans et trois mois. Or, Nabuchodonosor assiégea Tyr la septième année de son règne, et c'est la quatorzième année du règne d'Yrom que Cyrus obtint le pouvoir ».

Le résumé de toutes ces dates forme un espace de cinquante-quatre ans et trois mois, ce qui est conforme à ce que nous trouvons dans nos Ecritures, car la captivité ne commence pas à la destruction du temple, cinq cent quatre-vingt-huit ans avant Jésus-Christ, mais en l'année 607 avant, à la prise de Joachim.

### III. — Description du temple de Zorobabel, par Hécatée.

L'époque du second temple est bien marquée par les monuments profanes. Le texte de Bérose, cet historien si sérieux et si bien informé, nous montre le second temple s'élevant sous le règne et avec la permission de Cyrus. Nous avons vu en outre la succession des règnes de deux pays concourir avec les temps de la captivité.

Nous possédons pour la description du second temple un témoignage de grand prix. Il est d'Hécatée, qui faisait partie de l'expédition d'Alexandre. Ce fragment continue le récit rapporté précédemment. Nous sommes bien sûrs qu'il s'agit dans ce passage uniquement du second temple, puisque l'historien vivait plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ, dans un temps où l'on ne connaissait à Jérusalem que le temple de Zorobabel et d'Esdras. Il y avait près de cent ans que celui de Salomon était tombé en ruines sous les coups de Nabuchodonosor. Mais Hécatée ne donne pas seulement la description du temple, il nous dit aussi ce qu'était la ville elle-même, les fortifications et les richesses du pays. Nous regardons cette page comme une des plus intéressantes, relativement à notre histoire, qui ait échappé aux injures du temps :

« Il est reconnu que cette contrée possède plus de trois cent mille arpents de terres les plus fertiles », dit Hécatée (Josèphe, *Contre Appion*, liv. I), car la Judée a cette ampleur... Il y a, dans ce pays des Juifs, un grand nombre de villes fortifiées et des bourgs répandus dans les provinces. Mais il y en a une surtout remarquable par la force de ses remparts, qui ont une longueur, en circuit, de cinquante stades ; elle est habitée par cent cinquante mille hommes, et son nom est Jérusalem. Au centre de la cité est un portique quadrilatère de cent coudées par face, sous lequel s'ouvrent des portes doubles. Au milieu est un autel de figure carrée, fait de pierres blanches et non taillées. Chaque côté a vingt coudées de largeur, dix de hauteur. Outre cet autel, se voit un grand bâtiment qui contient un autel et un candélabre d'or du poids de deux cents talents. Sur l'un et l'autre brille un feu sacré, qu'on ne laisse éteindre ni jour ni nuit. Là, point de statues, point d'*ex-voto*, pas de plantes ni de bois consacrés, rien enfin d'emprunté à un autre culte ».

Complétons cette description par les paroles suivantes de Josèphe (*Contre Appion*, II) :

« Ceux qui ont vu les constructions de notre temple, savent avec quelles rigoureuses purifications il fallait s'en approcher. Il avait quatre portiques

dans son pourtour, et chacun avait une garde spéciale. Dans le plan extérieur, tout le monde, même les étrangers, pouvaient y avoir accès. Dans la seconde enceinte, étaient les Juifs et leurs épouses, pourvu qu'elles fussent sans souillures. Dans la troisième, les hommes seulement, pourvu qu'ils fussent dans un état de pureté. Dans la quatrième, les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux. Mais dans le sanctuaire, ne pouvaient pénétrer que les princes des prêtres avec leurs ornements particuliers. Les portes de ce temple avaient quarante coudées d'élévation et vingt de largeur. Tous les jours, deux cents hommes étaient chargés de fermer les portes, et c'était un crime de les laisser ouvertes ».

Voilà ce que les documents en dehors de la Bible nous apprennent sur le temple de Zorobabel. Hérode y ajouta beaucoup, comme on le verra. L'enceinte extérieure fut sans doute son ouvrage. Ainsi quatre noms illustres à divers titres sont historiquement inscrits sur les murs de ce temple et de ces fortifications : Zorobabel, Esdras, Néhémie et Hérode. Georges le Syncelle (p. 240) et Abul-Farage (p. 53) nous apprennent que Zorobabel, fils de Salathiel, était neveu du roi Jéchonias.

### IV. — Traits de la vie de Zorobabel.

Georges le Syncelle nous montre le même prince juif vivant dans une grande familiarité avec Darius, successeur de Cambyse ; c'était l'un des trois hommes de la cour du roi à qui étaient confiées les missions les plus délicates.

« Zorobabel », dit-il (p. 242), « lui rappela les promesses qu'il avait faites de relever Jérusalem de ses ruines, si un jour il parvenait au trône, et les serments faits de rendre à leur destination les vases enlevés par Nabuchodonosor. Darius embrassa son ancien ami à ces paroles, et donna des lettres à tous les préposés, aux satrapes des lieux circonvoisins, en les exhortant de prêter secours aux Juifs dans l'exécution de leur projet. Il recommanda spécialement aux préposés de la Syrie, de la Basse-Syrie et du Liban de faire transporter les bois de cèdre jusqu'à Jérusalem. Il confirma toutes les permissions et priviléges accordés sous les règnes précédents, commandant à tous les préfets, satrapes et préposés au trésor public de respecter les frontières des Juifs, de rendre leur pays libre de tributs, de remettre entre leurs mains les villes fortes encore occupées par les Iduméens. Il ordonna qu'on leur offrît en outre vingt talents par an jusqu'à l'entier achèvement du temple ; qu'on leur accordât dix-sept talents pour la dépense des holocaustes qui devaient être immolés chaque jour sur l'autel ; qu'on donnât la faculté aux prêtres et à tous ceux qui quittaient Babylone de retourner dans leur patrie, et à leurs descendants de réédifier la ville et les fortifications ».

Nous avons traduit ce morceau du Syncelle parce qu'il contient des détails plus explicites que ceux de la Bible, sur la permission donnée aux Juifs par les rois de Perse, détails qui se sont sans doute conservés par la tradition hébraïque.

Ainsi, selon le Syncelle, Zorobabel serait retourné à Babylone sous Da-

rius fils d'Hystaspe, et aurait obtenu non-seulement la confirmation, mais encore l'extension des anciens priviléges.

Il est évident que le Syncelle a puisé ce passage dans le III^e livre d'Esdras, commenté peut-être par des traditions encore vivantes du temps de l'auteur. Dès lors, nous devions donner ce passage tout entier. Sans doute, le III^e livre d'Esdras est apocryphe, en ce sens qu'il ne fait pas partie du canon de l'Ecriture, mais il n'est pas dénué d'autorité. Par cela même, il tombe dans le domaine des écrits profanes dont nous pouvons nous servir. Il a été composé avant Jésus-Christ, puisqu'il est cité avec honneur et confiance par Josèphe, et que beaucoup d'anciens l'ont tenu comme faisant partie de l'Ecriture.

Or, le récit de Zorobabel en particulier est la portion du livre qui a joui de plus de considération.

Dom Calmet passe pour avoir été exagéré dans sa critique contre le III^e livre d'Esdras. Sa plus forte objection est : « qu'il est contre l'histoire, que Zorobabel ne soit pas venu dès le principe avec les premiers Israélites qui rentrèrent dans Jérusalem ». Or, cela n'est pas rigoureusement prouvé.

Il y a eu des suspensions dans les travaux, et Zorobabel a eu le temps, pendant les quarante ans que durèrent les reconstructions, de retourner en Perse et de revenir avec de nouvelles lettres de priviléges confirmant les premières.

### V. — Zorobabel montre sa sagesse à la cour de Darius.

« Darius n'étant encore que particulier, Josèphe (p. 388) avait fait vœu à Dieu que s'il montait jamais sur le trône, il renverrait dans le temple de Jérusalem tout ce qui restait à Babylone de vases sacrés ; et il arriva que lorsqu'il eut été déclaré roi, Zorobabel, prince des Juifs, qui était son ancien ami, se trouva auprès de lui. Il lui fit l'honneur et à deux autres de leur donner trois des principales charges de sa maison, qui les approcherait plus que tous les autres de sa personne.

« Ce grand roi, en la première année de son règne, fit un superbe festin à ses principaux officiers, aux plus grands seigneurs des Mèdes et des Perses, et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces sur lesquelles s'étendait sa domination depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie. Quand on se fut retiré, au sortir du festin, Darius, après avoir un peu dormi, se réveilla, et, ne pouvant se rendormir, se mit à s'entretenir avec ses trois officiers. Il leur dit qu'il offrait à celui d'entre eux qui expliquerait le mieux ce qu'il leur proposerait, d'être vêtu de pourpre, d'avoir un collier d'or, de boire dans une coupe d'or, de coucher dans un lit d'or, de se faire traîner dans un chariot dont les harnais des chevaux seraient d'or, de porter une tiare de fin lin, d'être assis le plus près de lui, et considéré comme son parent. Il demanda ensuite au premier si la plus forte de toutes les choses du monde n'était pas le vin, au second si ce n'étaient pas les rois, et au troisième si ce n'étaient pas les femmes ou si la vérité les surpassait tous ; et il leur commanda d'y penser. Le lendemain matin, il envoya chercher tous les princes et les grands seigneurs de la Perse et de la Médie, s'assit sur le trône, d'où

il avait accoutumé de rendre la justice, et prescrivit à ses trois officiers de répondre en présence de toute cette assemblée aux questions qu'il leur avait faites.

« Le premier, pour faire valoir la force du vin, parla ainsi :

« — Il ne faut point, ce me semble, de meilleure preuve pour montrer que tout cède à la force du vin, que de voir qu'il trouble le jugement et met les rois mêmes en tel état qu'ils deviennent comme des enfants, ayant besoin qu'on les conduise ; il rend aux esclaves la liberté de parler, que la servitude leur avait fait perdre ; il fait les pauvres aussi contents que les riches, il change tellement l'esprit des hommes qu'il étouffe même dans les plus misérables les sentiments de leur infortune, leur fait oublier leur misère, et leur persuade qu'ils sont en une telle abondance qu'ils ne parlent que de millions : il met en leur bouche les termes pompeux et magnifiques dont usent ceux qui sont élevés à la plus haute fortune, leur ôte la crainte des personnes les plus redoutables et même des plus grands monarques, et leur fait non-seulement méconnaître, mais encore haïr leurs meilleurs amis : et lorsqu'après avoir dormi, ils se trouvent dans un état tranquille, ils ne se souviennent plus de ce qu'ils ont dit et de ce qu'ils ont fait durant leur ivresse. Ainsi je crois que le vin doit passer pour la chose du monde la plus forte.

« Après que le premier eut ainsi parlé en faveur du vin, celui qui avait entrepris de montrer que rien n'égale la puissance des rois, essaya de le prouver en cette manière :

« — Personne ne peut douter que les hommes ne soient les maîtres de l'univers, puisqu'ils dominent sur terre et sur mer, et font servir les éléments à tels usages que bon leur semble. Mais les rois commandent aux hommes et règnent ainsi sur ceux à qui tous les autres animaux sont assujétis. Qu'y a-t-il donc qui puisse se comparer à leur pouvoir? Quoiqu'ils commandent à leurs sujets, leurs sujets sont toujours prêts à l'exécuter. Ils les envoient quand il leur plaît dans tous les périls de la guerre, et soit qu'il faille forcer les murailles ou combattre les ennemis dans les plaines ou les forcer sur des montagnes inaccessibles, ils s'exposent à la mort pour leur obéir. Et après qu'ils ont gagné des batailles au prix de leur sang, l'honneur en revient aux rois aussi bien que le fruit des travaux et des sueurs de ceux qui cultivent les terres. Ainsi les princes recueillent ce qu'ils n'ont point semé, ils se livrent aux plaisirs et dorment d'un sommeil paisible, tandis que leurs gardes veillent à leur porte. La puissance des rois surpasse donc toutes les autres puissances.

« Zorobabel devait parler le dernier pour faire valoir la puissance des femmes et de la vérité. Il commença ainsi :

« — Je demeure d'accord de la force du vin et de la puissance des rois, mais je soutiens que le pouvoir des femmes est encore plus grand. Tous les hommes et les rois eux-mêmes tiennent d'elles leur naissance ; et si elles n'avaient point mis au monde ceux qui cultivent la terre, la vigne ne produirait pas ce fruit dont la liqueur est si agréable. Nous manquerions de tout sans les femmes : nous sommes redevables à leur travail des principales commodités de la vie : elles filent la laine et la soie dont nous sommes

vêtus, elles prennent le soin et la conduite de nos familles, et nous ne saurions nous passer d'elles. Leur beauté a tant de charmes qu'elle nous fait mépriser l'or, l'argent et tout ce qu'il y a de plus riche dans le monde pour gagner leur affection. Nous abandonnons sans regret, pour les suivre, père, mère, parents, amis et notre propre patrie, et nous les rendons maîtresses non-seulement de tout ce que nous avons acquis par mille travaux sur terre et sur mer, mais encore de nous-mêmes. Ajouterai-je que j'ai vu le roi, ce maître de tant de nations, souffrir qu'Apamée sa maîtresse, fille de Rapsacès-Themasin, lui donnât un coup sur la joue, et lui arrachât son diadème pour se le mettre sur la tête, et ce grand prince rire quand elle était de bonne humeur, s'affliger quand elle était triste, la flatter, se transformer en ses sentiments et s'abaisser jusqu'à lui faire des excuses lorsqu'il croyait lui avoir déplu en quelque chose ?

« Tous les assistants furent si touchés de ce discours qu'ils se regardèrent les uns les autres ; et Zorobabel passa ensuite de la louange des femmes à celle de la vérité.

« — J'ai montré, dit-il, le pouvoir des femmes, mais ni les femmes, ni les rois ne sont comparables à la vérité, car quelque grande que soit la terre, quelque élevé que soit le ciel, et quelque rapide que soit le cours du soleil, c'est Dieu qui les meut et qui les gouverne. Or, Dieu est juste et véritable, et ainsi il est évident que rien n'égale le pouvoir de la vérité. L'injustice ne peut rien contre elle, et au lieu que toutes les autres choses sont périssables et passent comme un éclair, non-seulement elle est immortelle et subsiste éternellement, mais les avantages dont elle nous enrichit ne durent pas moins qu'elle-même : la fortune ne saurait nous les ravir ni le temps les altérer, parce qu'ils sont au-dessus de leurs atteintes, et si purs que rien n'est capable de les corrompre.

« Zorobabel, ayant parlé de la sorte, on lui donna de grandes louanges, et on avoua qu'il avait très-bien prouvé que rien n'est si puissant que la vérité, qui seule ne vieillit jamais et n'est point sujette à changement. Le roi lui dit de déclarer ce qu'il désirait des choses qu'il avait promises à celui qui expliquerait le mieux sa proposition, et qu'il le lui donnerait très-volontiers comme le reconnaissant le plus sage et le plus habile de tous. Le prince ajouta qu'il voulait à l'avenir prendre ses conseils, et n'avoir pas moins de considération pour lui que s'il eût été l'un de ses proches. Zorobabel lui répondit qu'il ne demandait d'autre grâce que d'accomplir le vœu qu'il avait fait, en cas qu'il parvînt au trône, de faire rebâtir Jérusalem, rétablir le temple de Dieu et y remettre tous les vaisseaux sacrés que le roi Nabuchodonosor en avait fait enlever et porter à Babylone. Alors le roi se leva de son trône avec un visage riant, embrassa Zorobabel et commanda d'écrire aux gouverneurs de ses provinces de l'assister et ceux qui l'accompagneraient dans le voyage qu'il allait faire pour rebâtir le temple de Jérusalem, et donna les autres ordres dont il été parlé ci-devant ».

Voilà ces fameux discours : nous ne devons pas être plus difficiles à les accueillir que Josèphe, qui en connaissait mieux la valeur que les modernes.

VI. — Le calendrier juif nous rappelant les événements du temps d'Esdras et de Zorobabel.

Le calendrier des Juifs, (*Dictionnaire des religions*, de Bertrand, art. *Calendrier*) composé d'une série de fêtes dont la célébration remonte jusqu'à l'origine des événements qui les ont fait instituer et qui les expliquent, nous fournira des preuves nouvelles de la plupart des faits dont nous venons de parler.

Le dixième jour du mois de *Kisleu* (nov.-décembre), il y a un jeûne pour le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Le sixième jour du mois de *Makeswan*, un jeûne pour la prise de Jérusalem par ce monarque.

Le neuf du mois d'*Ab*, jour de jeûne pour la profanation et l'incendie du temple par Nabuchodonosor et Titus.

Le dix-sept du mois de *Thamous*, jeûne exclusivement pour la destruction du temple sous Joachim.

Le septième du mois d'*Aloul*, dédicace des murs de Jérusalem réédifiés par Néhémie.

Le vingt-cinquième du *Makeswan*, réjouissance pour le recouvrement des lieux envahis par les Cuthéens.

VII. — Suite des souverains pontifes depuis la captivité, d'après la tradition juive.

Avant de continuer l'histoire depuis l'existence du second temple, nous donnerons la continuation de la liste des souverains pontifes, conservée par la tradition des Juifs après la captivité. A Jésus fils de Josedech, succéda Joacim. (V. *Bible de Vence*, t. V, p. 36.)

Puis tous les autres dans l'ordre suivant :

Eliasib, fils de Joacim.
Joïada, fils d'Eliasib.
Jonathan, fils de Joïada.
Jaddoa ou Jaddus.
Onias.
Simon I, surnommé le Juste.
Eléazar, frère de Simon I^er^.
Manassé, oncle d'Eléazar.
Onias II, fils de Simon I^er^.
Simon II, fils d'Onias.
Onias III, fils de Simon.
Jésus ou Jason usurpe le sacerdoce sur son frère Onias.
Ménélaüs supplante Jason.
Lysimaque, vice-gérant pour Ménélaüs.
Alcime monte à la place de Ménélaüs, avec le secours d'Antiochus Eupator.
Judas Macchabée exerce la souveraine sacrificature, après Ménélaüs.
Jonathas succède à Judas son frère.
Simon succède à Jonathas.
Jean Hyrcan I, à Simon son père.
Aristobule I, à Jean Hyrcan son père.
Alexandre Jannée, à Aristobule son frère.
Hyrcan II, à Jannée son père.
Aristobule II usurpe sur son frère Hyrcan la sacrificature et la couronne, et est obligé à les rendre.
Antigone, fils d'Aristobule, enlève à Hyrcan le pontificat et la royauté.
Aristobule III, neveu d'Antigone, possède la sacrificature après la mort de son oncle ; il est le dernier des Asmonéens ; après lui elle cesse d'être héréditaire.
Hananel, à qui Hérode avait donné la sacrificature après la mort

d'Antigone, et à qui ce prince l'avait ôtée pour la donner à Aristobule, y fut rétabli, lors de la mort d'Aristobule.
Jésus, fils dePhœbi.
Simon, fils de Boéthus.
Mathias, fils de Théophile.
Joseph, fils d'Ellun, qui n'exerça qu'un jour sous le pontificat de Mathias.

Ce fut sous le pontificat de Mathias que naquit Jésus-Christ.

VIII. — Temps intermédiaires entre Esdras et les Macchabées.

Voilà, avec les autres généalogies données ci-devant, le canevas de l'histoire judaïque pour cette dernière période. Il nous sera facile d'y rattacher la succession des événements, excepté depuis Néhémie jusqu'à Alexandre, car aucun livre historique de la Bible ne correspond à cette période des trois histoires de Tobie, d'Esther et de Judith.

Nous n'avons qu'un seul souvenir se rapportant à Esther (Bonnetty, octobre, t. V, p. 279) : le jeûne établi dans la liturgie judaïque au treizième jour du mois d'*adar*. Or, ces récits moraux ont été faits pour fournir un aliment à la piété, et soutenir les justes par de bons exemples. Ils ne tiennent pas à la contexture de l'histoire sainte.

Cette lacune ne saurait donc établir la défectuosité de notre plan. Notre devoir, du reste, est de nous taire quand les monuments nous manquent.

Cependant nous continuerons, avec Josèphe et les autres historiens profanes, à raconter les événements les plus mémorables arrivés dans la Palestine jusqu'à Alexandre et à Jaddus.

La nation juive fit alors une mince figure. Elle n'avait plus de rois. Les souverains pontifes devinrent ses juges. Il lui fallut tout ce temps pour se remettre de l'épouvantable épreuve de la captivité. Les frais de reconstruction du temple et des villes avaient épuisé la nation ; la population était diminuée et peu florissante. Aussi, sous les quatre pontificats d'Eliasib, de Judas ou Joïada, de Jonathan et de Jaddus, c'est-à-dire pendant la durée de cent et quelques années, il se passa chez les Juifs peu de faits dignes de remarque.

IX. — Juifs emmenés d'Egypte en Hyrcanie, par Darius Ochus.

Nous trouvons dans le Syncelle, Jules Africain et Hécatée (voir Josèphe, *Contre Appion*, liv. I), qu'Artaxerxe Ochus, après avoir dompté la Phénicie et l'Egypte, emmena un grand nombre de captifs au-delà de l'Euphrate, entre autres une multitude de Juifs tirés de l'Egypte, qu'il fit conduire dans l'Hyrcanie sur la mer Caspienne, où l'on a cru les retrouver encore plusieurs siècles après.

X. — Alexandre le Grand et les Juifs.

Cependant les Grecs cherchaient depuis longtemps l'occasion de se venger des maux que Xerxès, roi de Perse, avait causés à leur pays. Ils trouvèrent dans Philippe, roi de Macédoine, un homme propre à exécuter ce

dessein. Dans une assemblée qui se tint à Corinthe, les Grecs, d'un commun consentement, lui déférèrent le commandement de leurs troupes contre les Perses, et résolurent de lui fournir une armée proportionnée à la grandeur de cette entreprise. (*Antiquités*, liv. XI, chap. 5.)

Dès l'année suivante, il y eut un commencement d'expédition, qui rendit la liberté à plusieurs villes grecques de l'Asie-Mineure. Le projet fut suspendu par la mort violente de Philippe, aux noces de sa fille Cléopâtre. Alexandre le Grand, son fils, accusa les Perses de la mort de son père, et parvint à se faire nommer lui-même généralissime pour la guerre résolue contre eux. Il n'eut qu'à se montrer pour soumettre l'Asie. Il entre dans la Cilicie et la Syrie, et bat tous les généraux de Darius. Damas, Arade, Marathe, Biblos, Sidon, se soumirent sans résistance. Arrêté à Tyr, qui obéissait aux Perses, il fut obligé de faire le siége de cette ville, qui dura sept mois. C'est de là qu'il envoya au grand prêtre Jaddus, à Jérusalem, un message pour lui demander les mêmes secours de vivres et d'argent que les Juifs avaient jusqu'alors accordés au roi de Perse ; mais le grand prêtre lui fit cette noble réponse : « qu'étant engagé par la religion du serment à conserver la fidélité au roi de Perse, il ne pouvait satisfaire aux demandes du conquérant ». Alexandre le menaça de conduire ses armées contre Jérusalem dès qu'il aurait réduit la ville de Tyr.

Le roi de Macédoine ayant emporté cette place, reçut dans son obéissance toutes les villes de la Palestine, et vint à Jérusalem avec la résolution de punir le grand prêtre Jaddus et les autres chefs du peuple de leur insoumission. Jaddus, voyant le danger auquel il était exposé et toute la nation avec lui, et n'ayant aucun moyen ni de résister au roi, ni de s'excuser, eut recours à la prière. Il ordonna à tout le peuple de s'adresser à Dieu et de lui demander son assistance. Il immola des victimes pour attirer sur lui et sur les siens les effets de la clémence du Seigneur, et ses prières ne furent pas vaines. La nuit suivante, Dieu lui apparut, et lui dit de ne se point abandonner au découragement, d'attendre le roi, de lui ouvrir les portes, d'aller au-devant de lui avec les autres prêtres, tous revêtus des ornements de leur dignité, de faire prendre au peuple des habits blancs, et de recevoir Alexandre dans cet appareil.

Jaddus obéit.

Le roi approchant de Jérusalem, le pontife ouvrit les portes et fit marcher tout le peuple à sa rencontre, les prêtres en tête, et lui-même s'avançant majestueusement avec les ornements pontificaux. Ils allèrent ainsi jusqu'au lieu nommé *Sopha* ou *le Guet*, parce que de là on découvre en plein le temple et la ville.

Aussitôt qu'Alexandre eut aperçu cette multitude avec ses habits blancs, et le grand prêtre avec sa robe de couleur bleu-céleste, brochée d'or, ayant sur la tête la tiare pontificale, et sur le front la lame d'or où le nom du Seigneur était gravé, il s'approcha respectueusement du pontife, le salua et adora le nom de Dieu qu'il portait sur son front. En même temps tout le peuple se rangeant en cercle autour du roi, lui souhaita toutes sortes de prospérités et une longue vie.

Les rois de Syrie et les courtisans qui l'environnaient, ne savaient que

penser de ce qu'ils voyaient; ils croyaient presque que le roi n'était pas dans son bon sens; et Parménion s'approchant avec sa familiarité ordinaire, lui demanda comment lui, devant qui les rois et les grands se prosternaient, avait pu se résoudre à s'incliner jusqu'à terre en présence du grand pontife des Juifs. Alexandre répondit qu'il avait rendu cet honneur non au pontife, mais à Dieu dont le grand prêtre était le ministre, « et qui m'a apparu, dit-il, sous cet habit, dans la Macédoine, en la ville de Dio, lorsque je délibérais comment je pourrais soumettre l'Asie. Il m'encouragea dans cette entreprise. Or, dès que j'ai vu le pontife, je me suis ressouvenu de ce que je vis alors en songe, et de la promesse qui me fut faite de l'empire des Perses; j'espère que sous ces auspices je vaincrai Darius, et tout ce que j'ai dans l'esprit aura son accomplissement ».

Après cela, il embrassa Jaddus et fut conduit dans la ville par les prêtres. Il alla d'abord au temple, où il offrit des victimes selon les cérémonies prescrites par le grand prêtre, et laissa au sacrificateur l'honneur qui lui était dû dans cette occasion. La loi ne défendait pas aux laïques d'offrir des victimes et de les présenter; mais elle réservait aux prêtres seuls le droit de recevoir et d'offrir leur sang, de les dépouiller et de les mettre sur l'autel. On lui montra ensuite le livre de *Daniel*, où il était clairement prédit qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses. Il prit pour lui cette prophétie et sortit du temple très-satisfait.

Le lendemain, il fit venir les prêtres et les chefs du peuple, et leur dit de lui demander ce qu'ils voudraient. Ils se contentèrent de le prier de leur permettre de vivre et de se gouverner selon leurs lois, et de les exempter du tribut de la septième année, qui était pour eux une année de repos. Le roi leur accorda volontiers tout ce qu'ils demandèrent. Ils le prièrent ensuite qu'il lui plût, après qu'il aurait conquis les provinces d'au-delà de l'Euphrate, de laisser aux Juifs qui demeuraient dans ces pays-là la liberté de se conduire selon leurs lois. Il promit aussi de leur accorder cette grâce. Enfin il leur dit que si quelques-uns d'eux voulaient servir dans ses armées, il les y recevrait; et plusieurs s'enrôlèrent volontairement.

### XI. — Alexandre et Jaddus.

Ce fait est trop glorieux pour l'histoire juive pour n'avoir pas provoqué les attaques des ennemis de la religion. Mais leurs raisons n'ont aucune force, et le fait subsistera.

On dit : c'est un fait miraculeux. — Nous l'avouons volontiers; mais il s'agit d'un peuple où tout a été merveilleux; un prodige de plus ou de moins, qu'importe? Au reste, nous avons répondu à cette attaque dans notre étude sur le peuple Juif.

Mais voici une accusation qu'on pourrait croire plus légitime : — Il n'y a qu'un seul auteur ancien qui ait parlé de cette rencontre !

S'il fallait retrancher des histoires nationales les faits qui ne sont relatés que par un seul auteur à peu près contemporain, les annales des peuples seraient réduites à bien peu de chose. Que de faits, que d'événements même considérables qui sont tenus pour certains, quoique attestés par un seul écrivain !

Nous allons en fournir quelques exemples plus frappants que le fait qui nous occupe.

Ptolémée Evergète ayant passionnément désiré de voir les sources du Nil, porta dans ce but ses armes en Ethiopie. Le fait ni le détail de cette expédition ne se trouvent chez aucun historien, dans un temps où le monde regorgeait d'écrivains grecs et égyptiens. Cependant personne ne doute de leur réalité, et cela sur la foi d'une inscription trouvée par Cosmas l'Egyptien, plusieurs siècles après, sous l'empereur Justin. (V. *l'Histoire universelle anglaise*, t. XII, p. 481.)

Autre fait : Une grande guerre eut lieu entre Ptolémée Philadelphe et Antiochus, à l'instigation d'Apamée, reine de Libye. Les suites de cette guerre furent funestes à Antiochus, tout le monde l'admet ; et pourtant aucun historien contemporain ne nous a dit un seul mot de cet événement si considérable, seulement on sait qu'il a eu lieu.

Nous lisons dans Malte-Brun (Paris, 1837, t. VIII, p. 116), un fait plus extraordinaire encore.

« M. Texier annonce avoir trouvé près de l'ancienne Tonia, en Cappadoce, les restes d'une ville antique, inconnue aux géographes, dont la superficie est plus grande que celle de Paris, et dont le palais est grand comme une ville. Près de là il a découvert un monument qui doit être antérieur à Hérodote, et qui contient plus de soixante figures colossales, armées et vêtues. Le sujet de ces sculptures paraît être l'entrevue de deux puissants souverains de l'Asie, parmi lesquels on reconnaît distinctement le grand roi de Perse. M. Texier a relevé, dessiné et décrit tous ces monuments ». Et personne, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes ne nous avait parlé de cette ville immense et si somptueuse.

Ce qui est bien plus étonnant et beaucoup plus embarrassant pour nos contradicteurs, c'est qu'on admet comme indubitables et parfaitement établis, sur la foi de Josèphe l'historien, des événements considérables arrivés en Judée dans les deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne ; ce sont des guerres importantes, des victoires et des défaites. Quel auteur païen a parlé de la victoire de Judas Macchabée sur Gorgias, à Maspha, et sur Lysias, autre général d'Antiochus Epiphane, à Bethsura ? Nous pourrions citer plus de vingt combats et des milliers de faits très-extraordinaires dans cette histoire, qu'il n'est pas permis de révoquer en doute, quoique reçus sur le témoignage de Josèphe seul. Car, le savant homme, on ne l'ignore pas, avait sous la main Nicolas de Damas, ainsi que tous les mémoires nationaux des Juifs, dont il déclare s'être servi. Ses contemporains savaient qu'il disait vrai ; et si Appion a été son contradicteur pour quelques faits anciens, il n'a pas osé attaquer l'histoire de cette époque.

Après ces citations, que nous pourrions multiplier sans fin, qui voudrait infirmer le témoignage d'un historien comme Josèphe, lorsqu'il parle d'un événement arrivé en présence de toute la nation, à une époque où ce souvenir ne devait pas être effacé, et quand sans doute les annales du pays le conservaient encore ? D'ailleurs, aucun de ses contemporains hostiles, pas même Appion, n'a réclamé. Il s'agit ici de Josèphe, dont le grave Dom Calmet parle ainsi :

« Tout le monde connaît le jugement et le discernement de cet historien.

« Joseph Scaliger lui donne le glorieux titre « — du plus diligent écrivain, et du plus grand amateur de la vérité que l'on connaisse ». Il ajoute « — qu'il mérite plus de créance, même pour l'histoire étrangère à son pays, qu'aucun autre auteur grec ou latin ».

Il n'y a donc pas à se préoccuper de ceux qui font ici des difficultés. Nous continuerons avec tous les vrais savants à enregistrer cette admirable entrevue d'Alexandre et de Jaddus, laquelle, du reste, concorde parfaitement avec la situation des Juifs sous le gouvernement du vainqueur de l'Asie.

C'est uniquement par respect pour l'historien sérieux que nous prenons la défense de ce fait, car n'étant point consigné dans la Bible, il n'entre pas directement dans notre plan. Au surplus, au point où nous sommes arrivés, notre but est atteint.

### XI. — Alexandre rend justice au grand caractère des soldats juifs.

Les monuments sont venus avec une abondance et une variété inattendues, établir l'histoire du genre humain sur une base solide et inébranlable. Mais nous devons poursuivre notre tâche jusqu'à Jésus-Christ, en confrontant les textes profanes avec le livre des Macchabées. Reprenons l'histoire hébraïque sous Alexandre.

Nous avons une citation d'Hécatée d'Abdère, rappelant un fait honorable pour les Juifs. Cet auteur les montre religieusement respectueux envers les lois, prêts à tout supporter plutôt que de les violer, disposés à rendre compte avec un zèle intrépide des motifs qui leur inspirent cette fidélité.

« Les injures de leurs voisins, les vexations des rois perses, n'ont pu, dit-il, les détourner de cette admirable soumission à leurs lois, et c'est là l'indice d'un grand et noble caractère. Ils donnèrent une preuve sensible de ce courage dans l'observance des lois nationales, lorsqu'Alexandre le Grand devint maître de Babylone. Il avait résolu de restaurer le temple de Bel, qui était tombé en ruines (celui qui avait été relevé par Nabuchodonosor). A cette fin il employa toutes ses troupes à porter les pierres et les matériaux de construction.

« Les seuls Juifs déclarèrent nettement que leur religion s'opposait à cette participation aux travaux, et qu'ils n'y prendraient aucune part. Ils souffrirent à cause de cela beaucoup de mauvais traitements et de dommages, sans se laisser fléchir. Or, le roi finit par apprécier leurs motifs et les laissa dans leur paisible liberté.

### XII. — Alexandre et les Samaritains.

« Après avoir traité favorablement Jérusalem et son peuple », dit Josèphe (*Antiquités*, l. II, c. 6), « Alexandre marcha vers les villes voisines et elles lui ouvrirent leurs portes. Les Samaritains dont Sichem, assise sur la montagne de Garizim, était alors la capitale, et qu'habitaient des

Juifs déserteurs de leur nation, voyant que ce conquérant avait si bien accueilli ceux de Jérusalem, résolurent de se déclarer Juifs aussi. Car, comme nous l'avons ci-devant marqué, ils nous renoncent pour compatriotes quand nos affaires sont en mauvais état, et parlent alors selon la vérité. Mais quand la fortune nous est favorable, ils tâchent de faire croire que nous tirons notre origine d'un même sang comme étant, à ce qu'ils affirment, descendus de Joseph par Ephraïm et Manassé, ses enfants.

« Ainsi, à peine Alexandre était sorti de Jérusalem, qu'ils allèrent, accompagnés des gens de guerre que Sannabalète leur avait donnés, au-devant de ce prince en grand appareil, avec des témoignages d'une grande joie, pour le prier de vouloir bien venir dans leur ville, et honorer leur temple de sa présence. Il leur promit d'y aller à son retour; et sur ce qu'ils le supplièrent de leur remettre la septième année des tributs, parce qu'ils ne semaient point la terre, il leur demanda de quelle nation ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient Hébreux, mais que les Sidoniens les appelaient Sichémites. Il leur demanda ensuite s'ils étaient Juifs. Ils répondirent que non. Alors il leur dit : — Je n'ai accordé cette faveur qu'aux seuls Juifs, mais je m'informerai de cette affaire à mon retour, et quand j'aurai été particulièrement instruit, je ferai ce que je verrai être juste. Après leur avoir ainsi parlé, il les renvoya, mais il ordonna aux troupes de Sannabalète de le suivre en Egypte, où il leur donnerait des terres : ce qu'il exécuta bientôt après, et il les établit en garnison dans la Thébaïde ».

L'Ecriture sainte n'a fait qu'un abrégé en quelques lignes de la vie de ce monarque extraordinaire ; c'est le début du premier livre des Macchabées. Quelle vigueur dans ce portrait! Qu'on cherche une page dans Polybe, Quinte-Curce ou Tite-Live, qui produise une telle impression. On reconnaît à ces traits la bête de la vision de Daniel, qui avec sa corne renverse l'empire d'Orient.

### XIII. — Autorité historique des prophéties de Daniel.

Notre histoire jouit ici d'un privilége unique. Elle s'appuie, d'une part, pour les événements qui s'accomplissent jusqu'à la naissance du christianisme, sur les témoignages des auteurs profanes, et d'autre part, les événements que ces témoignages attestent, réalisent à point nommé ce qui avait été écrit et publié, plusieurs siècles auparavant, par Daniel.

L'antériorité de l'écrit de Daniel est incontestable. Le canon des chrétiens et celui des Juifs sont deux pièces authentiques au moyen desquelles nous remontons jusqu'à Esdras, qui a eu l'honneur de fixer les livres faisant partie du canon hébraïque. On ne peut admettre ni concevoir que depuis ce temps on ait pu retrancher ou ajouter une seule pièce à ce monument, sans exciter des réclamations générales chez un peuple qui faisait de ses écritures sacrées le fondement même de son existence politique. Nous venons de voir ci-dessus que Jaddus montra à Alexandre le livre de Daniel qui avait prédit sa conquête. L'autorité de Josèphe est ici toute-puissante.

Daniel fut traduit par les Septante du temps de Ptolémée Philadelphe. Josèphe nous montre le prophète placé sous les yeux d'Alexandre le Grand lui-même. Daniel offrait, comme hagiographe, le sujet d'une lecture

habituelle dans les synagogues, depuis la captivité. Porphyre, qui se sentait accablé sous le poids des prophéties accomplies de Daniel, a bien osé dire que ses prédictions les plus claires avaient été inventées après coup ; mais il n'est pas allé jusqu'à affirmer que toutes aient été controuvées. Il a fait de la subtilité dans ses distinctions ; il a laissé subsister le corps de l'ouvrage comme remontant incontestablement à l'auteur qu'on lui assignait. La faiblesse de ses raisons nous offre un garant de plus d'authenticité.

Nous sommes donc sur un terrain solide pour vérifier l'accomplissement de ces prophéties.

Voici le texte de Daniel, concernant l'empire d'Alexandre :

« J'étais fort attentif à ce que je voyais (Dan., VIII, ℣. 5, 6, 8.... 20, 21, 22), et en même temps un bouc vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre, et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'au bélier et lui rompit les deux cornes. Le bouc ensuite devint extraordinairement grand ; et ayant crû, sa grande corne se rompit, et il se forma quatre cornes considérables au dessus, vers les quatre vents du ciel ».

Dieu donne ensuite à son prophète l'explication de ce qu'il vient de lui montrer :

« Le bélier que tu as vu, qui a des cornes, est le roi des Perses et des Mèdes. Le bouc est le roi des Grecs : et la grande corne qu'il avait entre les deux yeux est le premier de leurs rois. Les quatre cornes qui se sont élevées après que la première a été rompue, sont les quatre rois qui s'élèveront de sa nation, mais non avec sa force et sa puissance ». (Ibid.)

Le même empire grec a été montré au prophète sous une autre figure (ch. VII, ℣. 5) :

« Après cela, je vis une autre bête qui était comme un léopard, et elle avait dessus soi quatre ailes, comme les ailes d'un oiseau. Cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée ».

Voici maintenant l'accomplissement de cette prophétie d'après des pièces authentiques. Nous laissons parler Rollin, qui suit Plutarque *in Demetrium*, Appien, *in Syr.*, p. 120, Polyb., liv. XV, p. 572. Voir Rollin, *Hist. ancienne*, (t. VII, p. 283.)

« Après la bataille d'Ipsus, les quatre armées confédérées partagèrent les Etats d'Antigone, en les ajoutant à ceux qu'ils possédaient déjà. Et ce fut par ce partage que l'empire d'Alexandre fut divisé en quatre royaumes fixes. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Syrie et la Palestine ; Cassandre la Macédoine et la Grèce ; Lysimaque la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par-delà l'Hellespont et le Bosphore ; Séleucus tout le reste de l'Asie, jusqu'au-delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus.

« Le royaume de ce dernier s'appelle ordinairement le royaume de Syrie, parce que Séleucus y bâtit depuis Antioche et y fit sa principale demeure. Ses successeurs, appelés Séleucides de son nom, en firent autant. Ce royaume comprenait, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie qui formaient le royaume des Perses. C'est ici que commencent les vingt années de règne que je donne à Séleucus Nicator, parce que ce ne

fut que depuis la bataille d'Ipsus qu'il fut reconnu pour roi. En y ajoutant les douze années où il avait déjà exercé l'autorité royale sans en porter le titre, cela fait ces trente et une années de règne que lui donne Ussérius.

« Ces quatre rois sont les quatre cornes du bouc de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la première corne rompue. Cette première corne était Alexandre, roi de la Grèce, qui détruisit l'empire des Mèdes et des Perses, désigné par le bélier à deux cornes; et les quatre autres cornes sont les quatre autres rois qui s'élevèrent après lui et partagèrent son empire entre eux. Ils n'étaient point de sa postérité, *et non in posteris ejus*.

« Ce sont aussi ces quatre têtes du léopard qui sont montrées ailleurs au prophète.

« Par ce dernier partage de l'empire d'Alexandre furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'était fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'était simplement en *provinces*, entre les *gouverneurs*, sous le frère et le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre rois et en royaumes, et ainsi on ne peut entendre ces prophéties que de ce dernier partage. Il est clair que Daniel parle de ces quatre successeurs d'Alexandre comme de quatre rois, *quatuor reges consurgunt*. Aucun des successeurs d'Alexandre ne fut roi, qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'empire. Encore n'était-ce qu'un titre précaire que chacun se donnait de sa pure autorité, et qui n'était point reconnu par les autres; au lieu qu'après la bataille d'Ipsus, le traité que firent les quatre confédérés, après avoir terrassé et dépouillé leur ennemi, assigna à chacun ses Etats à titre de royaume, et les autorisa et les reconnut comme des rois souverains et indépendants de tout autre autorité supérieure : ces quatre rois sont Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque.

« On ne peut assez admirer ici et dans les autres endroits où nous ferons observer l'accomplissement des prédictions de Daniel, avec quelle lumière le prophète pénètre dans cette profonde nuit de l'avenir, en un temps où il n'y avait pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle précision et quelle certitude dans la variété de ces révolutions et dans ce chaos d'événements singuliers, il en détermine les circonstances, fixe le nombre des successeurs, en marque la nation qui doit être grecque, en désigne les contrées, en mesure la durée et la puissance inférieure à celle d'Alexandre, en caractérise les princes, les alliances, les traités, les perfidies, les mariages et leurs succès. Est-il possible d'attribuer au hasard, ou à la prévoyance humaine, des prédictions si détaillées, et si éloignées de toute apparence, et de n'y pas reconnaître le caractère et comme le sceau de la Divinité, à laquelle tous les siècles sont présents, et qui dispose souverainement du sort des royaumes et des empires? »

Voilà les paroles de Rollin. La suite de cette histoire montrera les autres parties de la prophétie s'accomplissant successivement.

### XIV. — La version des Septante.

Ce fut sous le règne de Ptolémée Soter ou de son fils Philadelphe qu'on fit la célèbre traduction de l'Ecriture sainte, dite des *Septante.*

Nous n'avons pas à discuter les détails de la narration d'Aristée à ce sujet, les circonstances merveilleuses de l'accord des soixante-douze interprètes, leurs soixante-douze cellules.

Ce qui reste indubitable par le témoignage de tous les anciens et par le fait même de la circulation et de l'usage universel de la traduction de la Bible vers ces temps, c'est qu'en effet on fit cette version sous les premiers règnes des Ptolémées. La plupart des auteurs ont cru qu'elle fut exécutée du temps de Ptolémée Soter, lorsque Philadelphe était déjà arrivé à la royauté et que Démétrius était encore en faveur (vers l'an 285 avant Jésus-Christ). C'est l'avis de saint Augustin, saint Cyrille, saint Epiphane, Tertullien, Philon. (V. Josèphe, l. XII, c. 2. — Moréri, *art. Démétrius.* Glaire, *Introduct. à l'Ecrit.*, t. I, p. 197.)

Ainsi, dès cette époque, il y avait dans le monde trois textes différents de la Bible : l'hébreu juif, l'hébreu samaritain, et la traduction des Septante en grec.

### XV. — Cruauté d'Antiochus Epiphane à l'égard des Juifs.

Rien d'important ne se passa ensuite en Judée jusqu'à Antiochus Epiphane, le septième successeur de Séleucus Nicator. C'est à la persécution de ce prince contre la religion hébraïque que commence le récit du Ier et du IIe livre des Macchabées.

Personne n'a jamais contesté l'authenticité du récit des livres des Macchabées ; il suffira donc grandement à notre but d'en donner un abrégé substantiel d'après Josèphe et trois ou quatre historiens profanes.

Antiochus venait de subir bien des pertes et des affronts dans plusieurs guerres contre l'Egypte ; dans sa dernière campagne, il aurait sans doute accablé son faible adversaire sans la menace du fier Popilius, qui lui intima, au nom de Rome, l'ordre de ne pas toucher aux possessions de Ptolémée Philométor.

La nouvelle de la défaite de Persée par les armes romaines donnait du poids aux paroles de Popilius. Antiochus voulut éluder la question par une réponse indécise, mais le cercle tracé sur le sable autour du roi de Syrie par la baguette de l'ambassadeur romain, devint un cercle de fer qui le retint prisonnier tant qu'il n'eut pas clairement promis de renoncer à ses prétentions sur l'Egypte.

Sur ces entrefaites, le bruit de la mort d'Antiochus se répandit, et ce prince apprit que cette fausse nouvelle avait causé une grande joie parmi les Juifs contre lesquels il était déjà mal disposé. C'est sur eux que se déchargea sa colère. Diodore de Sicile va nous dire les circonstances de cette expédition contre la Palestine (liv. XXXIV, *Excerpta Photii*, t. IV, p. 400, édit. Delahays), à l'occasion de celle d'Antiochus VII Sidétès.

« Le roi Antiochus assiégeait Jérusalem. Les Juifs soutinrent pendant

quelque temps le siége; mais toutes les munitions étant épuisées, ils furent forcés d'envoyer des parlementaires pour traiter de la paix. La plupart des amis du roi lui conseillèrent de prendre la ville d'assaut et d'exterminer la race des Juifs, parce que de tous les peuples ils étaient les seuls qui ne voulussent avoir aucun rapport d'alliance avec les autres nations, qu'ils regardaient toutes comme leurs ennemies. Ses conseillers insinuaient que les ancêtres des Juifs avaient été chassés de toute l'Egypte comme des gens impies et ennemis des dieux; qu'atteints de la lèpre, ils avaient été comme des hommes impurs jetés hors des frontières; que, ainsi expulsés, ils étaient venus occuper les environs de Jérusalem, formant le peuple des Juifs, et léguant à leurs descendants leur haine pour le genre humain; que les Juifs avaient adopté des institutions toutes particulières; qu'ils ne mangeaient jamais avec aucun étranger à la même table, et qu'ils ne souhaitaient jamais de bien aux autres. Enfin les amis du roi rappelaient à leur maître l'ancienne haine que ses ancêtres avaient manifestée pour cette nation. Antiochus, surnommé Epiphane, ayant soumis les Juifs, entra, ajoutaient-ils, dans le sanctuaire de leur Dieu, où le prêtre a seul le droit de pénétrer. Il y trouva une statue de pierre représentant un homme à longue barbe assis sur un âne, et tenant dans ses mains un livre; il pensa que c'était Moïse, le fondateur de Jérusalem et du peuple juif, et en outre le législateur qui avait prescrit aux Juifs ces institutions misanthropiques et sacriléges. Antiochus Epiphane, choqué de la haine que les Juifs avaient vouée à toutes les nations, mit beaucoup de zèle à abolir leurs lois. Au pied de la statue de leur législateur (lisez devant l'arche qui contenait la loi et le livre de Moïse), et sur l'autel isolé de leur Dieu, il fit sacrifier une grasse truie (animal immonde d'après la loi). Il répandit sur ce monument le sang de la victime, dont il fit cuire les chairs, et ordonna d'arroser avec le jus de la viande les livres sacrés qui contenaient des lois si opposées aux principes de l'hospitalité; puis il fit éteindre la lampe que les Juifs appellent immortelle et qui brûlait sans cesse dans le temple; enfin il força le grand prêtre et les autres Juifs à manger la viande de la victime.

« Par ces discours, ses amis exhortaient Antiochus à exterminer la race des Juifs, ou du moins à abolir leurs institutions et à les obliger à changer de mœurs. Le roi, magnanime et généreux de caractère, prit des ôtages, pardonna aux Juifs, leur imposa un tribut et se contenta de démanteler Jérusalem ».

On voit ici la confirmation de ce que disent Josèphe et le Livre des Macchabées, que le cruel roi de Syrie avait juré d'exterminer la nation juive. Mais comment Diodore ose-t-il appeler magnanime et généreux de caractère, un prince qui tend des embûches à un roi son parent, qui le caresse hypocritement d'abord, et contre toutes les lois, finit par se jeter sur sa proie qui lui est arrachée par la menace d'un plus fort? Si Antiochus n'extermine pas entièrement les Juifs, ce n'est pas par mansuétude, mais par impuissance.

« Après avoir saccagé la ville », dit Josèphe (liv. XII, c. 7), « il fit tuer une partie des habitants, en fit emmener dix mille captifs avec leurs femmes et enfants, fit brûler les plus beaux édifices, ruina les murailles, bâtit dans

la ville basse une forteresse avec de grosses tours qui commandaient le temple, et y mit une garnison de Macédoniens, parmi lesquels étaient plusieurs Juifs, si méchants et si impies qu'il n'y avait point de maux qu'ils ne fissent souffrir aux habitants. Il défendit aux Juifs, sous de grandes peines, de faire circoncire leurs enfants, et établit des personnes pour prendre garde s'ils observaient toutes les lois qu'il leur imposait, et les y contraindre s'ils y manquaient. La plus grande partie du peuple lui obéit, soit volontairement, soit par crainte. Mais ses menaces ne pouvant empêcher ceux qui avaient de la vertu et de la générosité d'observer les lois de leurs pères, ce cruel prince les faisait mourir dans divers tourments. Après les avoir déchirés à coups de fouets, son horrible inhumanité ne se contentait pas de les faire crucifier, mais lorsqu'ils respiraient encore, il faisait pendre et étrangler auprès d'eux leurs femmes et ceux de leurs enfants qu'ils avaient circoncis. Il faisait brûler tous les livres des saintes Ecritures, et ne pardonnait à aucun de ceux chez qui elles se trouvaient.

« Alors (ibid.) les fourbes Samaritains jugèrent l'occasion favorable pour se dire les fils des Mèdes et des Perses, afin d'échapper à l'orage. Leurs croyances se pliaient aux circonstances et cédèrent aux besoins de leur politique.

## CHAPITRE II

### LES MACCHABÉES.

I. Origine des Macchabées. — Début de leurs entreprises. — II. Guerres de Judas Macchabée contre Antiochus Eupator. — III. Alliance de Judas avec les Romains, selon Justin. — IV. Jonathas succède à son frère. — V. Avénement d'Alexandre Bala au trône de Syrie. — VI. Le jeune Antiochus envoie une ambassade à Jonathas. — Celui-ci se joint au roi de Syrie contre Démétrius. — VII. Simon commande sous les ordres de son frère. — VIII. Les Juifs à Rome. — IX. Perfidie de Tryphon à l'égard de Jonathas. — X. Simon lui succède. — XI. Simon victime de son gendre Ptolémée. — Hyrcan échappe seul aux meurtriers.

#### I. — Origine des Macchabées. — Début de leurs entreprises.

« Dans ce temps-là (Josèphe, liv. XII, c. 8), il y avait dans un bourg de Judée, du nom de Modin, un sacrificateur de la lignée de Joarib, natif de Jérusalem, qui s'appelait Mathathias, fils de Jean, fils de Simon, fils d'Asmonœus.

« Ce Mathathias avait cinq fils, savoir : Jean surnommé Gaddis, Simon surnommé Mathis, Judas surnommé Macchabée, Eléazar surnommé Abron, et Jonathas surnommé Aphès. Cet homme vertueux et généreux se plaignait souvent à ses enfants de l'état déplorable où leur nation était réduite, de la ruine de Jérusalem, de la désolation du temple (où l'on avait érigé des statues païennes) et de tant d'autres maux dont ils étaient accablés ; il ajoutait qu'il leur serait beaucoup plus avantageux de mourir pour la défense des lois et de la religion de leurs pères, que de vivre sans honneur au milieu de tant de souffrances.

« Un officier d'Antiochus, nommé Appellès, s'était présenté dans le bourg de Modin, pour contraindre les habitants à offrir des sacrifices aux faux dieux. Il s'adressa d'abord à Mathathias, comme au plus influent, espérant que son exemple entraînerait les autres. Il l'excitait par l'appât des honneurs.

Mathathias répondit que, quand même toutes les nations obéiraient par crainte à un si injuste commandement, ni lui ni ses fils n'abandonneraient jamais la religion de leurs ancêtres. Et comme dans ce moment un juif s'avançait pour sacrifier selon l'intention du roi, Mathathias et ses fils enflammés d'un saint zèle se jetèrent sur lui et le tuèrent sur place ; puis se retournant vers l'officier et vers les soldats qu'il avait amenés pour contraindre les habitants à cette impiété, ils leur firent subir le même sort.

« Mathathias renversa ensuite l'autel et cria :

« — S'il y a quelqu'un qui soit touché de l'amour de notre sainte religion et du service de Dieu, qu'il me suive.

« Il abandonna en même temps tout son bien et s'en alla avec ses fils dans le désert. Tous les autres habitants le suivirent avec leurs femmes et leurs enfants, et se retirèrent dans les cavernes. Les chefs de l'armée d'Antiochus ayant appris ce qui s'était fait, allèrent à la poursuite de ces

Juifs, et tachèrent de les ramener à un autre conseil. N'ayant pu y réussir, ils les attaquèrent un jour de sabbat, où ils savaient que les Juifs refuseraient de se défendre, et les brûlèrent dans leurs cavernes au nombre de mille.

« Ceux qui s'étaient échappés se réunirent autour de Mathathias et l'élurent pour leur chef. Il leur apprit qu'ils ne devaient faire aucune difficulté désormais de combattre le jour du sabbat. Le généreux vieillard rassembla une troupe considérable, et renversa en plusieurs lieux les autels qui avaient été élevés aux fausses divinités. Mais il mourut au bout d'un an, et laissa à ses enfants le glorieux héritage de cette lutte d'une nation qui préfère mourir pour la liberté, plutôt que de trahir sa conscience et renier son Dieu. Judas, l'un des fils de Mathathias, fut élu par l'armée des indépendants pour continuer cette guerre; il chassa les ennemis, fit mourir tous les faux juifs qui avaient violé les lois de leurs pères, et purifia la province de toutes ces abominations.

« Lorsque Apollonius, gouverneur de Samarie pour le roi Antiochus, eut appris les progrès de Judas Macchabée, il marcha contre lui avec son armée. Ce vaillant chef du peuple de Dieu alla à sa rencontre et le défit. Apollonius fut tué avec un grand nombre des siens. Judas pilla ensuite son camp, rapporta son épée en triomphe, et demeura pleinement victorieux.

« Seron, gouverneur de la Basse-Syrie, qui avait reçu ordre du roi Antiochus de réprimer l'audace de ces révoltés, vint avec tout ce qu'il avait de troupes, et avec ces Juifs impies et traîtres à la patrie qui s'étaient retirés auprès de lui, camper auprès d'un bourg nommé Béthoron. Judas marcha contre lui; mais voyant que ses soldats n'y étaient pas disposés, par la frayeur que leur causait la multitude des ennemis, et par l'épuisement de la faim, il leur représenta que la victoire ne dépend pas du grand nombre, mais de la confiance que l'on a en Dieu ; que l'exemple de leurs ancêtres leur rappelait de glorieuses victoires remportées sur des multitudes innombrables, en combattant pour leurs lois, pour le salut de leurs femmes et de leurs enfants. Ces paroles les ranimèrent. Ils osèrent se mesurer avec cette redoutable armée de Syriens. Ils rompirent les rangs, tuèrent le général, les mirent tous en fuite et les poursuivirent jusqu'à un lieu nommé le Champ : huit cents demeurèrent sur place, et les autres se sauvèrent dans les pays voisins.

« Le roi Antiochus fut si irrité de la défaite de ses deux généraux, qu'il ne se contenta pas de rassembler toutes ses forces, il prit encore à sa solde des soldats dans les îles et résolut de marcher au commencement du printemps contre les Juifs. Mais, après avoir payé ses troupes, ses trésors se trouvèrent si épuisés, par suite des révoltes populaires et des dépenses où l'entraînait sa folle magnificence, qu'il jugea à propos d'aller en Perse recevoir ce qui lui était dû. Il laissa à Lysias la conduite des provinces depuis l'Euphrate jusqu'à l'Egypte et l'Asie-Mineure, tout le reste des troupes et les éléphants. Il devait prendre soin de son fils Antiochus, ruiner toute la Judée, emmener captifs ses habitants, détruire entièrement Jérusalem et exterminer toute la nation.

« Lysias choisit entre les plus grands capitaines et ceux en qui le roi se fiait le plus : Ptolémée, fils de Drimène, Gorgias et Nicanor, et les envoya en Judée avec quarante mille hommes de pied et sept mille chevaux. Arrivés à Amœus, ils reçurent encore des renforts des Syriens, des Juifs apostats et d'autres nations voisines. Il y vint aussi des marchands avec de l'argent pour acheter des esclaves, et des menottes pour les enchaîner.

« Devant cette grande multitude d'ennemis, Judas exhorte ses soldats à ne rien craindre, mais à mettre leur confiance en Dieu, à lui demander la victoire par de ferventes prières. Selon la coutume ancienne, il renvoya même les nouveaux mariés, ceux qui depuis peu avaient acheté de nouveaux héritages, de crainte que le déplaisir de quitter leurs femmes et leur bien ne leur abattît le cœur.

« Sur l'avis qu'il eut que Gorgias, conduit par quelques transfuges juifs, venait pour le charger la nuit avec mille chevaux et cinq mille hommes de pied, Judas, en habile homme, le prévint. Il alla en ce même temps, après avoir allumé des feux dans son camp pour tromper l'ennemi, attaquer le camp des ennemis, qui était affaibli par le départ de Gorgias. Ce n'est qu'au point du jour que Judas arriva près de l'ennemi. Il n'avait que trois mille hommes, encore assez mal armés, et il avait devant lui une armée formidable, bien retranchée, et bien munie de tout ce qui donnait de la force à une armée.

« Au lieu de se déconcerter, Judas dit à ses gens : Quand même nous serions tout nus, nous ne devrions pas craindre, puisque leur faiblesse même était un signe qu'ils ne pouvaient attendre la victoire que du Dieu qu'ils invoquaient.

« On sonne la charge. La surprise et l'étonnement des ennemis furent si grands, qu'il y en eut d'abord beaucoup de tués, et on poursuivit les autres jusqu'à Gadara et jusqu'aux campagnes d'Idumée, d'Azot et de Jamnia. On tua trois mille hommes. Judas, en général prévoyant, défendit de se livrer au pillage, car il restait à résister à Gorgias. Au moment même on le vit paraître sur une hauteur. Lorsque ce général aperçut la désolation de son camp, la dispersion de son armée, le camp plein de feu et de fumée, il n'eut pas de peine à comprendre que Judas avait usé contre eux du même stratagème qu'on méditait contre lui. Judas s'avançait contre lui, mais Gorgias jugea prudent de se retirer. L'année suivante, Judas eut une rencontre avec Lysias, qui venait réparer la honte de ses armes, mais les Juifs lui tuèrent cinq mille hommes, et mirent si bien le désordre dans l'armée que Lysias se retira à Antioche.

« Judas, chargé de riches dépouilles, conduisit les siens à Jérusalem pour offrir à Dieu des actions de grâces, purifier le temple et offrir ensuite des sacrifices. Ils trouvèrent les portes brûlées, et les enceintes désolées, couvertes de buissons et d'herbes comme dans un lieu désert. Ce chef zélé fit restaurer ce qui était en ruines, purifier ce qui était souillé, reconstruire un nouvel autel des holocaustes, car l'ancien était profané par les victimes offertes aux faux dieux. Ceci arriva trois ans après la profanation ordonnée par Antiochus.

« Judas fit ensuite refaire les murailles de la ville, les fortifia de grosses

tours, et y mit des gens de guerre pour résister à l'ennemi. Il fortifia aussi Bethsura comme un centre d'opération contre l'ennemi.

« Les peuples voisins ne pouvant souffrir de voir ainsi comme ressusciter la puissance de notre nation, dressèrent des embûches aux Juifs et en tuèrent plusieurs. Judas était continuellement en campagne pour empêcher leurs courses : c'est dans ces conjonctures qu'il attaqua l'Acrabatène et y tua un grand nombre de descendants d'Esaü. Il s'enrichit de leur butin. Il attaqua le fort d'où les fils de *Baan*, leur prince, incommodaient les Juifs, tu ceux qui le défendaient et y mit le feu.

« Jaser, sur le territoire des Ammonites, défendu par Timothée, eut le même sort. Dès que les peuples d'alentour eurent appris que le vainqueur était de retour à Jérusalem, ils réunirent toutes leurs forces sous le commandement de Timothée et attaquèrent les Juifs qui occupaient la frontière de Galaad. Ceux de Galilée étaient menacés en même temps par les ennemis venant de Ptolémaïs, de Tyr, de Sidon, et d'autres lieux.

« Judas faisait face à tout. Il envoya Simon, son frère, au secours des Galiléens avec trois mille hommes. Joseph, fils de Zacharie, et Azarias, eurent la garde de Jérusalem et de la Judée avec ordre de ne rien entreprendre ; et lui, avec son frère Jonathas, s'avancèrent à la tête de huit mille hommes vers la Galatide.

« Simon combattit les ennemis et les mit en fuite jusqu'à Ptolémaïs, délivra les prisonniers, et revint chargé de butin.

« Judas, après trois jours de marche, fut reçu comme ami par les Nabathéens. Il apprit là que ceux de sa nation étaient réduits à la dernière extrémité dans leurs places. Sur son chemin il prit Bozor, et la brûla après avoir mis à mort les habitants coupables de lui faire la guerre. Arrivé au château où étaient assiégés ses compatriotes, il vit, à la pointe du jour, que Timothée appliquait les échelles pour livrer l'assaut et faisait approcher les machines. Aussitôt il exhorte les siens, il commande de sonner la charge, et lance ses troupes en trois colonnes sur les derrières de l'ennemi. Aussitôt que ceux-ci apprennent que c'est le terrible Judas qui arrive, celui dont ils avaient si souvent ressenti la valeur, ils prirent la fuite. Huit mille y périrent, et Mallon, une ville de ces barbares, fut prise et détruite avec ses habitants valides ; Bozor, Chaspora et d'autres villes eurent le même sort.

« Cependant Timothée, réunissant de nouvelles forces, voulait disputer le passage au vainqueur sur le torrent de Rapha. Mais Judas traverse hardiment le torrent, attaque l'ennemi avec une telle violence, qu'un grand nombre y restèrent et les autres prirent la fuite. Ils allèrent chercher un refuge dans le temple de Carnaïm.

« Une des conséquences de tant de succès fut que ce grand capitaine réunit tous les Juifs de la région de Galaad avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, pour les ramener en Judée. C'était de beaucoup allonger le chemin que de ne pas passer par Ephron ; il envoya donc prier les habitants de lui permettre de traverser leur ville, mais ils lui fermèrent leurs portes et les bouchèrent avec des pierres. Irrité de ce refus, Judas exhorta les siens à en tirer raison, assiégea la ville et la prit en vingt-quatre heures. Il fit tuer tous les habitants excepté les femmes, et y mit le feu. Il y eut un grand

carnage. Lorsqu'il eut passé le Jourdain et la plaine où est sise Bethsan ou Scythopolis, il arriva avec son armée à Jérusalem en chantant des hymnes et des cantiques à la louange de Dieu, et en donnant toutes les autres marques de grande joie qui accompagnent les victoires les plus signalées. Il offrit ensuite des victimes pour remercier Dieu, non-seulement de tant de succès, mais encore de ce qu'il avait permis qu'ils n'eussent coûté la vie qu'à un seul homme.

« Joseph, fils de Zacharie, que Judas avait laissé à Jérusalem pour garder la ville et la province, eut la tentation d'acquérir aussi de la gloire. Il marcha avec ses forces contre la ville de Jamnia. Mais Gorgias qui y commandait, vint à sa rencontre et le défit en lui tuant deux mille hommes; le reste put se retirer en Judée. Ainsi il fut justement puni pour n'avoir pas obéi au commandement que Judas lui avait fait de n'en pas venir aux mains avec les ennemis, jusqu'à son retour. Ceci donna lieu d'admirer davantage la sage prévoyance du chef des Israélites.

« Judas et ses frères continuaient la guerre contre les Iduméens. Ils les pressèrent de tous côtés, prirent de force sur eux la ville de Chébron, en ruinèrent toutes les fortifications, mirent le feu aux tours, ravagèrent tout le pays d'alentour, se rendirent maîtres des villes de Marésa et d'Azot qu'ils pillèrent, et retournèrent en Judée avec un très-grand butin.

« Antiochus était allé en Perse pour recueillir les tributs qu'on lui devait; il fut averti dans ce voyage que la ville d'Elymaïde passait pour avoir de grandes richesses en or et en argent, et surtout que dans un temple de cette ville, dédié selon Polybe à Diane, et selon Appien à Vénus, il y avait des trésors immenses. Il y alla dans le dessein de prendre la ville et de la piller avec son temple, comme il avait fait de Jérusalem. On fut averti de son dessein, et les habitants de la campagne s'unirent aux bourgeois de la ville, prirent les armes pour défendre leur temple et le repoussèrent honteusement. Il se retira à Ecbatane, outré de cette disgrâce. Pour surcroît de douleur, il y apprit la nouvelle de la défaite de Nicanor et de Timothée en Judée ».

Transporté de rage, il se mit en chemin pour venir en diligence faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de sa colère, ne respirant tout le long du chemin que menaces et ne parlant que de ruine et de destruction totale. Mais en s'avançant vers la Babylonie, il reçut de nouveaux courriers qui lui apportaient la nouvelle de la défaite de Lysias, et lui apprenaient comment les Juifs avaient repris le temple, abattu les autels et les idoles qu'il y avait mis, et rétabli leur ancien culte. A ces nouvelles, sa rage redouble; il profère des blasphèmes, mais ce fut le signal de sa mort malheureuse. Polybe dit qu'Antiochus tomba dans un délire continuel, croyant avoir toujours devant les yeux des spectres qui lui reprochaient ses crimes. Appien (*Syrias*, I) dit que son corps était dans un état tel que la pourriture le rongea jusqu'à la mort. C'est bien quelque chose de semblable à ce que dit le deuxième livre des Macchabées. Cet historien assigne pour cause de cette punition la violation sacrilége du temple d'Elymaïde, mais Josèphe observe que son grand crime avait été la violation bien autrement sacrilége du temple du vrai Dieu à Jérusalem. Polybe et Porphyre (*Histoire des*

*Séleucides*, t. VI, p. 372), s'accordent avec l'auteur du deuxième livre des Macchabées pour désigner la ville de Thabes comme le lieu où Antiochus fit séjour d'une manière si malheureuse. Castaldas croit que Thabes et Ecbatane sont une même ville. Il paraît, par l'histoire des Macchabées, que Thabes est un pays de montagnes, ce qui convient à la province d'Ecbatane en Médie. Quinte-Curce place Thabes dans la Paracène, province septentrionale de la Perse. Il résulte de ces renseignements, que l'histoire profane est en accord avec le récit de la Bible.

### II. — Guerres de Judas Macchabée contre Antiochus Eupator.

« Peu avant sa mort (Josèphe, liv. XII, c. 14), Antiochus Epiphane avait établi Philippe gouverneur du royaume et lui avait confié les insignes de la royauté pour en revêtir son fils après son décès. Ce fut Lysias qui, après la mort de ce prince, présenta au peuple le jeune Antiochus en qualité de nouveau roi, et lui donna le nom d'Eupator.

« En ce temps-là, les Macédoniens en garnison dans la forteresse de Jérusalem, et fortifiés par les Juifs infidèles, faisaient beaucoup de mal aux autres Juifs. Comme ce fort commandait le temple, ils faisaient des sorties qui incommodaient ceux qui venaient sacrifier. Judas Macchabée ne le put souffrir. Il résolut de faire le siége de cette forteresse. Il rassembla des forces et l'attaqua vigoureusement, cent cinquante ans depuis que cette place fut assujétie à Séleucus. Il employa des machines, éleva des plate-formes, n'oublia rien de ce qui pouvait servir à venir à bout de son entreprise. Plusieurs de ces Juifs transfuges sortirent la nuit de la place et s'en allèrent avec d'autres trouver le jeune roi Antiochus. Ils lui représentèrent qu'il était de son service de les garantir avec quelques autres de leur nation de l'extrême péril où ils se trouvaient ; qu'ils n'y étaient tombés que parce qu'ils avaient renoncé aux coutumes de leur pays pour obéir au roi son père, et que la forteresse de Jérusalem et la garnison royale qu'il y avait établie étaient sur le point de tomber sous la puissance de Judas, s'il n'envoyait du secours. Ce jeune prince, ému de colère à ce discours, fit prévenir à l'heure même les chefs de sa milice, et leur commanda de lever des troupes dans ses Etats et même de prendre des étrangers à sa solde. Bientôt il eut sur pied une armée de cent mille hommes d'infanterie et de vingt mille cavaliers, avec trente-deux éléphants. Lysias fut leur général. En partant d'Antioche, le premier acte de ce chef fut le siége de Bethsura. Il y consuma beaucoup de temps, parce que les habitants se défendirent avec courage, et dans leurs sorties ils brûlaient les machines dont on battait leurs murailles.

« Judas, occupé à Jérusalem, ayant appris la marche d'Antiochus, leva son siége, vint avec sa troupe au-devant de lui et se campa à soixante et dix stades de son armée, dans un lieu fort étroit nommé Bethsacarie. Dès qu'Antiochus en eut avis, il leva aussi le siége de Bethsura pour aller à sa rencontre, et dès qu'il fut en présence, au point du jour, il mit son armée en bataille.

« Le lieu étant trop étroit pour faire marcher de front ses éléphants, il

fut contraint de les faire marcher l'un après l'autre. Il fit accompagner chacun d'eux de cinq cents chevaux et de mille hommes de pied. Chaque éléphant portait une tour remplie d'archers. Quant au reste des troupes, il ordonna à ceux qui les commandaient de gagner les deux côtés de la montagne. L'armée de ce prince vint en cet état à la charge, jetant de si grands cris que les vallons en retentissaient; et leurs boucliers d'or et de cuivre étincelaient de tant de lumière qu'ils éblouissaient les yeux. Mais rien ne fut capable d'étonner le grand cœur de Judas Macchabée. Il les reçut avec tant de vigueur et de courage, que six cents de ceux qui l'attaquèrent les premiers demeurèrent sur la place. Eléazar son frère, surnommé Abaron, voyant qu'entre tous ces éléphants, il y en avait un plus grand et plus superbement harnaché que les autres, crut qu'il portait le roi. Sans tenir compte du péril où il s'exposait et méprisant sa vie, il se fit jour à travers ceux qui environnaient cet éléphant, en tua plusieurs, mit le reste en fuite, parvint jusqu'à ce monstrueux animal, et se glissant dessous, lui perça le ventre : il fut écrasé sous son poids et perdit glorieusement la vie en la lui ôtant.

« Judas, voyant que ses ennemis le surpassaient si fort en nombre, se retira à Jérusalem pour continuer le siége de la forteresse. Antiochus, après avoir renvoyé une partie de ses troupes contre Bethsura, marcha vers Jérusalem avec le reste de son armée. Lorsque ceux de Bethsura, qui manquaient de vivres, se virent si vivement attaqués, ils se rendirent après qu'on leur eut promis avec serment de ne leur point faire de mal. Mais Antiochus leur manqua de parole: il leur conserva seulement la vie et les chassa tout nus de la ville, où il établit garnison. Il assiégea ensuite le temple de Jérusalem, et ce siége dura longtemps, parce que les Juifs se défendaient vaillamment, et renversaient les machines par d'autres machines : mais les vivres commençaient alors à leur manquer, à cause qu'on était ou dans la septième année de repos selon notre loi, dit toujours Josèphe, nous défend de labourer et de semer la terre. Ainsi plusieurs furent contraints de se retirer, et il n'en demeura que peu pour continuer à soutenir ce siége. Les choses étant en cet état, le roi et Lysias, général de l'armée, apprirent que Philippe s'était fait déclarer roi, qu'il venait de Perse, et qu'il s'avançait vers eux. Cette nouvelle leur fit lever le siége sans en dire le motif ni aux capitaines ni aux soldats. Lysias eut seulement ordre du roi de leur dire que le temple était si fort qu'il faudrait beaucoup de temps pour le prendre; que l'armée commençait à manquer de vivres, et que les affaires de l'Etat appelaient le roi ailleurs.

« Et puisque les Juifs étaient si jaloux de l'observation de leurs lois, qu'ils étaient prêts à tout souffrir et à recommencer la guerre, plutôt que d'être troublés dans leur accomplissement, il valait mieux contracter alliance avec eux et retourner en Perse.

« Le discours de Lysias fut généralement approuvé.

« En suite de cette résolution le roi Antiochus envoya déclarer par un héraut à Judas Macchabée et à ceux qui étaient assiégés, qu'il avait résolu de leur donner la paix et la liberté de vivre selon leurs coutumes. Cette proposition fut accueillie avec joie; et le prince ayant donné sa foi, et confirmé

sa promesse par serment, les assiégés sortirent du temple, et Antiochus y entra. Lorsqu'il eut considéré la place et vu qu'elle était si forte, il viola son serment; il fit ruiner jusque dans les fondements le mur qui environnait le temple. Il s'en retourna ensuite à Antioche, et emmena avec lui le grand sacrificateur Onias, surnommé Ménélas. Sur l'avis de Lysias, qui le considérait comme le bout de feu de lâ nation, il lui fit trancher la tête; et, en effet, c'était un homme impie et méchant, qui n'était arrivé au pouvoir qu'en contraignant les Juifs fidèles à renier leurs lois. Alcime lui succéda.

« Antiochus marcha ensuite contre Philippe qui s'était déjà emparé de la capitale; mais l'ayant vaincu dans un grand combat, il le fit mourir ».

C'est avec Justin (liv. XXIII, c. 3), que nous reproduirons le commencement du chapitre 7 du premier livre des Macchabées.

« Antiochus étant mort après son expédition d'Egypte, il laissa un jeune fils pour lui succéder : et le peuple romain avait désigné des tuteurs. Mais son oncle Démétrius, qui était retenu à Rome en otage, se présenta au Sénat, et dit : — J'ai été amené ici comme otage de mon frère vivant. Depuis qu'il est mort, je ne vois pas de qui je suis l'otage. Il me paraît donc qu'il est équitable qu'on me laisse partir pour occuper le trône. Comme le droit des gens assigne le pouvoir au frère aîné, aujourd'hui qu'il est décédé, c'est à moi qu'il revient par le même droit, puisque je l'emporte par l'âge sur mon jeune pupille.

« Il vit que le Sénat ne lui accordait pas la permission du retour, et il comprit que la politique romaine préférait voir le royaume placé dans les mains du neveu que dans celles de l'oncle. Alors Démétrius, sous prétexte d'une partie de chasse, prend furtivement le chemin d'Ostie, monte sur un vaisseau avec quelques compagnons, et prend la fuite. Arrivé en Syrie, il est reçu avec enthousiasme; tout le monde, le peuple vient à lui, les tuteurs eux-mêmes lui offrent l'empire, et le pupille est mis à mort ».

Nous continuons avec Josèphe (liv. XII, c. 16) :

« Antiochus n'avait régné que deux ans. Plusieurs Juifs qui avaient fui à cause de leurs impiétés, se retirèrent vers le nouveau roi Démétrius, et Alcime, le grand sacrificateur, se joignit à eux pour accuser ceux de leur nation, particulièrement Judas Macchabée et ses frères, d'avoir tué ceux de leur parti qui étaient tombés dans leurs mains, et de les avoir contraints d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sûreté. Ils conjuraient le roi d'envoyer quelqu'un pour s'instruire de tout.

« Démétrius, animé par ce discours, envoya Bacchide, gouverneur de la Mésopotamie, avec une armée, contre Judas. Il lui donna l'ordre exprès d'exterminer Judas et ceux qui le suivaient, et lui recommanda d'assister Alcime qui devait l'accompagner dans cette guerre. Arrivé en Judée, il fit venir Judas et ses frères dans le dessein de les surprendre, feignant de vouloir faire la paix avec eux. Judas se défia, jugeant bien que si on venait avec tant de forces, c'était plutôt pour la guerre que pour la paix. Quelques-uns ne furent pas si prudents, ils crurent aux paroles flatteuses d'Alcime qui était leur compatriote, et qui s'engageait par serment à leur être fidèle. Mais, contre sa parole, Bacchide en fit mourir plus de soixante. Il partit

ensuite pour Jérusalem, s'arrêta à Bethséthé, où il tua ceux qu'il fit prisonniers. Il commanda à ceux du pays d'obéir à Alcime, à qui il laissa une partie de ses troupes, et s'en retourna à Antioche trouver le roi.

« Alcime prit un ton de douceur pour attirer le peuple à lui ; la plupart des impies et des fugitifs se mirent sous ses ordres, et avec eux il ravagea le pays et faisait mourir ceux du parti de Judas qui lui tombaient sous la main. Mais Judas se mit en campagne et lui tua bien du monde.

« Alcime ne se sentant plus assez fort pour résister, alla demander du secours à Antioche, et irrita de plus en plus l'esprit du roi contre Judas.

« Sur les plaintes d'Alcime, Démétrius jugea qu'il importait à la sûreté de son Etat de ne plus souffrir que Judas Macchabée se fortifiât davantage ; il envoya contre lui une grande armée commandée par Nicanor, qui s'était sauvé avec lui de Rome. Ce général partit avec ordre de ne pardonner à aucun des Juifs. Mais lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, il déguisa le motif de sa venue, et dit artificieusement à Judas qu'il ne voyait pas le motif de s'engager dans les périls d'une grande guerre, puisqu'il était prêt à lui assurer par serment qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il n'était venu avec ses amis que pour faire connaître les intentions favorables du roi. Le serment fut fait de part et d'autre, et on reçut Nicanor avec son armée. Nicanor salua Judas, et pendant qu'ils s'entretenaient, il fit signe de l'arrêter. Judas s'en aperçut et s'échappa de leurs mains, et la guerre fut allumée.

« Le combat se donna près de *Capharsalama*. Judas fut obligé de plier et de se retirer à Jérusalem.

« Un jour que Nicanor venait de la forteresse vers le temple, des sacrificateurs et des anciens s'avancèrent au-devant de lui avec des victimes qu'ils disaient vouloir offrir pour la prospérité de Démétrius. Ils ne reçurent pour réponse que des blasphèmes contre Dieu et des menaces. Dans leur étonnement, ils ne purent qu'adresser à Dieu des prières avec larmes pour demander sa protection.

« Nicanor alla camper à Béthoron, où il lui vint de nouveaux renforts. Judas établit son camp à trente stades de lui, dans un lieu nommé Adazo, avec mille hommes seulement. Il exhorta les siens à n'être point effrayés du nombre de ses ennemis ni des autres avantages apparents qu'ils avaient sur eux. La sainte cause pour laquelle ils combattaient suffisait pour chasser toute crainte. Le combat commença alors avec ardeur de part et d'autre. Plusieurs ennemis furent tués, et parmi eux Nicanor lui-même, après avoir fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un général expérimenté. Sa mort fit perdre cœur à ses troupes. Judas les poursuivit vivement et fit connaître aux pays d'alentour, par le son des trompettes, que Dieu lui avait donné la victoire. Les Juifs, avertis par ce signal, se mirent à la poursuite des fuyards, leur coupant le chemin, et tous succombèrent.

« La nation juive jouit alors de quelque repos.

« Ce fut dans ces conjonctures qu'Alcime voulut faire démolir l'ancien mur du sanctuaire bâti par les saints prophètes. Mais Dieu le frappa d'une maladie cruelle qui l'enleva, après qu'il eut exercé la souveraine sacrifica-

ture pendant quatre ans. Le peuple, par un consentement unanime choisit Judas pour lui succéder ».

### III. — Alliance de Judas avec les Romains, selon Justin.

C'est à ce point de notre récit qu'on doit rapporter l'abrégé historique de la nation juive que fait Justin en quelques lignes, depuis Alexandre le Grand jusqu'à la fin de Judas Macchabée (Justin., lib. XLI, c. 3.)

« Le premier des rois de Perse qui subjugua les Juifs fut Xerxès. (Les Grecs n'ont rien su de Nabuchodonosor.) Ensuite ils tombèrent avec les Perses eux-mêmes sous la puissance d'Alexandre le Grand, et ils demeurèrent longtemps sous la domination des successeurs d'Alexandre, qui eurent le gouvernement de Syrie. Mais ayant secoué le joug de Démétrius, ils sollicitèrent l'amitié des Romains (sous Judas Macchabée), et ainsi ils furent les premiers parmi les Orientaux qui obtinrent la liberté par l'influence des Romains, qui alors étaient facilement généreux en faisant des largesses du bien d'autrui ».

Le roi Démétrius apprit la défaite de son armée et se disposa à en envoyer une autre sous le commandement de Bacchide. Il s'avança vers la Judée en traversant la Galilée, près d'Arbelles, où il força plusieurs cavernes où des Juifs s'étaient retirés. Il apprit en chemin que Judas était dans un village nommé Berseth, et marcha aussitôt vers lui. Judas n'avait alors que deux mille hommes dont la plupart furent si effrayés du grand nombre des ennemis, que douze cent s'enfuirent, et il demeura avec huit cents. Il les exhorta à surmonter la grandeur du péril par la grandeur du courage. On lui représenta la disproportion des forces, et la nécessité d'aller rassembler de nouvelles troupes avant d'en venir aux mains : — Dieu me garde, dit-il, d'être si malheureux que le soleil me voie tourner le dos à mes ennemis. Je ne ternirai pas par une fuite l'éclat de tant de victoires. Ces paroles eurent tant de force qu'elles persuadèrent à ce petit nombre de mépriser le péril.

Judas ayant remarqué que Bacchide était à l'aile droite avec l'élite des troupes, prit les plus vaillants des siens et les chargea avec tant de hardiesse qu'il perça ses redoutables bataillons, les rompit et les mit en fuite, et les poursuivit jusqu'à la montagne d'Asa. Mais ceux de l'aile gauche se replièrent sur lui, l'environnèrent de toutes parts, et il périt là ce jour d'une manière glorieuse. Les soldats juifs ne songèrent plus qu'à se sauver après la perte d'un tel chef. Durant cette trève, Simon et Jonathas, ses frères, enlevèrent son corps et le portèrent à Modin ; il fut enterré avec une grande magnificence. Tout le peuple le pleura pendant plusieurs jours, et lui rendit tous les honneurs que les Juifs ont coutume de rendre à la mémoire des personnages les plus illustres.

### IV. — Jonathas succède à son frère.

Après la mort de cet admirable capitaine, il y eut une famine qui affligea tellement la Judée que plusieurs embrassèrent le parti des Macédoniens

pour s'en garantir. C'est à ces faux frères que Bacchide confia la conduite de la province, et ils lui remirent en main tous ceux qu'ils purent prendre du parti de Judas. Il ne se contenta pas de les faire mourir, mais sa cruauté alla jusqu'à leur faire souffrir auparavant les plus cruels tourments. Les Juifs se voyant réduits à cette extrémité qui n'avait pas encore été telle depuis la captivité de Babylone, conjurèrent Jonathas, frère de Judas, de vouloir imiter la vertu de son admirable frère, qui avait si bien commandé et combattu pour le salut de son pays; il leur répondit qu'il était prêt à donner sa vie pour sa patrie, et il fut ainsi choisi comme le chef le plus digne du commandement.

Bacchide ne l'eut pas plutôt appris, que, dans la crainte qu'il ne fût aussi redoutable que son frère, il résolut de le faire tuer en trahison. Mais Jonathas ayant découvert son dessein, se retira avec Simon et plusieurs de leur parti dans le désert auprès de Jérusalem. Bacchide crut qu'ils avaient peur; il marcha contre eux avec toutes ses forces et campa au-delà du Jourdain.

Lorsque Jonathas en eut avis, il envoya les bagages sous la conduite de Jean, son frère, vers les Nabathéens qu'il croyait de ses amis, en les priant de les lui garder jusques après l'affaire qu'il devait avoir avec Bacchide. Mais les fils d'Amor sortirent de Médaba, pillèrent les bagages et tuèrent même ceux qui conduisaient le convoi. Une si noire action ne demeura pas impunie, car quelque temps après, les perfides menant de la ville de Gabatha et avec une grande pompe, une jeune fille des plus qualifiées des Arabes, pour célébrer les noces, Jonathas et Simon le surent, et conduisirent une troupe en embuscade dans un pli de la montagne; et, dès que la noce fut à leur portée, ils se jetèrent sur eux et les tuèrent en s'emparant du butin.

Mais revenons à Bacchide. Il savait que Jonathas s'était retiré dans les marais du Jourdain; il choisit le jour du sabbat pour l'attaquer, croyant qu'il ne trouverait pas de résistance dans ce jour consacré au culte. Jonathas montra aux siens que l'ennemi qu'ils avaient en tête, et le fleuve qui était derrière eux, leur ôtaient tout moyen de fuir. Le courage seul pouvait les délivrer, et ils demandèrent la victoire à Dieu. Jonathas faillit tuer Bacchide dans le combat; mais n'ayant pas réussi, et n'étant pas en nombre, ils se jetèrent à la nage dans le Jourdain, ce que les ennemis n'osèrent faire. Mais Bacchide avait perdu deux mille hommes. Il s'en retourna dans la forteresse de Jérusalem, et fortifia quelques villes qui avaient été ruinées, savoir : Jéricho, Emmaüs, Bethoron, Bethel, Thamnata, Pharaton, Thecoa et Gazara, les fit fermer de murailles avec de grosses et fortes tours, et y mit garnison pour tenir en respect les Juifs. Mais ses plus grands soins furent pour fortifier la citadelle de Jérusalem.

Après avoir pris ces mesures, Bacchide s'en retourna auprès du roi Démétrius, et les Juifs eurent la paix pendant deux ans.

Les Juifs déserteurs de leurs coutumes se mirent à remuer; ils firent solliciter Démétrius d'envoyer Bacchide pour se saisir de Jonathas et de Simon, lui faisant espérer qu'on pouvait les surprendre. Bacchide partit par l'ordre de ce prince; mais il eut beau employer tous ses moyens, Jonathas

était sur ses gardes, il leur échappa. Bacchide se fâcha et mit à mort cinquante de ceux qui l'avaient engagé dans cette entreprise. Jonathas et Simon, se voyant assez forts, se retirèrent dans un village du désert nommé Bethbessen, et le firent environner de murailles et de tours de manière à y être en sûreté. Bacchide les y assiégea avec toutes ses troupes et les Juifs de sa faction, et employa plusieurs jours en efforts pour les forcer ; mais les assiégés se défendirent courageusement. Jonathas, ayant laissé son frère dans la place pour continuer à soutenir le siége, en sortit secrètement avec ce qu'il put amasser de gens, attaqua la nuit le camp des ennemis, en tua plusieurs, et fit savoir sa venue à son frère qui sortit en même temps : il mit le feu aux machines dont on le battait et tua un grand nombre d'ennemis. Bacchide fut si troublé de cette double attaque imprévue qu'il paraissait en avoir perdu l'esprit. Sa colère se déchargea sur les Juifs transfuges et il leva le siége avec hâte.

Lorsque Jonathas sut que Bacchide était dans cette disposition, il lui envoya faire des propositions de paix et commença par proposer l'échange des prisonniers. Bacchide se trouva heureux d'accepter ces offres, pour avoir un motif spécieux de lever le siége.

Jonathas, après avoir ainsi procuré la sûreté à sa nation, prit son séjour à Machmas, où il dirigeait le peuple, décidait les différends, châtiait les méchants, les impies, et réformait les mœurs de sa nation.

### V. — Avénement d'Alexandre Bala au trône de Syrie.

Nous trouvons dans Justin l'avénement au trône de Syrie d'Alexandre Bala, marqué au chapitre x du premier livre des Macchabées (Justin, liv. XXXV, c. 1).

Démétrius tenait comme prisonnier un prince du nom d'Oropherne, dans la ville de Séleucie, qui conçut le dessein de se mettre en avant comme prétendant au trône contre le roi de Syrie. Ptolémée, roi d'Egypte, Attale, roi d'Asie, Ariarathe, roi de Cappadoce, entraînés à la guerre par Démétrius, subornèrent un certain Bala, jeune homme de basse extraction, qui réclamait par les armes le royaume de Syrie, comme son héritage paternel ; ils le décorèrent du nom d'Alexandre, pour déguiser son origine, et en firent un fils d'Antiochus.

Démétrius était devenu si odieux aux yeux de tous, que l'opinion publique attribua sans contestation à ce prétendant l'autorité royale et la noblesse de la naissance.

Par un inconcevable tour de la fortune, Alexandre se mit si bien au niveau du rôle imprévu qui lui était offert, qu'il se vit en un instant disposant de presque toutes les forces de l'Orient ; il déclara la guerre à Démétrius, et, dans un grand combat, il lui ravit la couronne et la vie. Cependant Démétrius ne manqua ni de courage ni de caractère dans cette lutte. Il surmonta ses ennemis dans la première bataille, il tua plusieurs milliers d'hommes aux rois qui lui faisaient opposition, mais enfin, dans une dernière affaire, il trouva la mort en combattant avec intrépidité au milieu de ses meilleurs soldats.

Pendant cette lutte, décrite dans Polybe fort au long. (Polybe, XXXI, 12, 22; XXXII, 4, 20; XXXIII, 3, 14, 16.) Les deux prétendants firent des tentatives pour gagner chacun pour son compte l'amitié des Romains. On a vu dans le texte des Macchabées les lettres envoyées de part et d'autre. Josèphe les reproduit à son tour, et nous nous dispensons de les donner encore. Elles ne peuvent être sujettes à aucune contestation.

Après sa victoire, Alexandre, le nouveau roi de Syrie, écrivit à Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, pour lui demander en mariage la princesse Cléopâtre, sa fille, exposant que puisque Dieu lui avait fait la grâce de vaincre Démétrius et de recouvrer le royaume de ses pères, il était juste qu'il le reçût dans son alliance.

Ptolémée reçut cette lettre avec joie, et lui répondit qu'il avait appris avec grand plaisir la conquête qu'il avait faite des Etats qui lui appartenaient à si justes titres, et qu'il lui donnerait volontiers sa fille. Il l'invita à venir à Ptolémaïs où il allait la mener pour célébrer les noces. Cela fut exécuté, et Ptolémée donna pour dot à sa fille une somme digne d'un si grand roi. Jonathas fut convié par Alexandre à assister à ses noces. Il y alla, fit des présents magnifiques aux deux rois, et fut reçu d'eux avec grand honneur. Alexandre le fit revêtir d'une robe de pourpre, le fit asseoir auprès de lui sur son trône, et commanda à ses principaux officiers de le conduire dans la ville en faisant crier qu'il défendait à qui que ce soit de rien alléguer contre lui, ni de lui faire aucun déplaisir. Tant de faveurs ayant fait connaître à tout le monde en quel crédit Jonathas était auprès du roi, ceux de ses ennemis qui étaient venus pour l'accuser, se retirèrent, de peur que le mal qu'ils lui voulaient procurer ne retombât sur eux-mêmes. L'affection que ce prince lui portait était si grande, qu'ils le considéraient comme l'homme du monde qu'il aimait le mieux.

Dans l'année soixante-cinquième de l'empire des Macédoniens, Démétrius, surnommé Nicanor, fils du roi Démétrius, prit à sa solde un grand nombre de troupes que Sosthènes, qui était en Crète, lui fournit, et s'embarqua de là pour venir en Cilicie. Cette nouvelle troubla Alexandre Bala, qui était alors en Phénicie. Il en partit à l'instant pour se rendre à Antioche, afin de pourvoir à tout avant que Démétrius y pût arriver, et donna le commandement de son armée à *Apollonius Darus*. Il laissa le gouvernement d'Antioche, dit Diodore de Sicile (*Excerp. Valerii*, p. 346), à Hierax et à Diodote, qui est aussi appelé Tryphon.

Apollonius s'avança vers Jamnia, et manda à Jonathas qu'il était étrange qu'il fût le seul qui demeurât en repos sans rendre aucun service au roi, et qu'il ne souffrirait pas plus longtemps le reproche que chacun lui faisait de ne pas se ranger à son devoir; qu'il se flattait à tort qu'on ne pourrait le forcer dans ses montagnes; mais puisqu'il voulait avoir la réputation de vaillant et se confier dans ses forces, il l'invitait à descendre dans la plaine pour terminer ce différend par un combat dont l'événement ferait connaître lequel des deux était le plus brave... Jonathas, irrité de cette bravade, partit aussitôt de Jérusalem avec dix mille hommes choisis, et, accompagné de Simon son frère, il alla camper près de Joppé. Les habitants lui fermèrent d'abord les portes, mais voyant qu'il se préparait à les forcer, ils les lui

ouvrirent. Apollonius, apprenant qu'il était maître de cette ville, prit sa marche par Azot avec huit mille hommes de pied et trois mille chevaux ; il s'approcha ensuite de Joppé à petites journées et sans bruit ; puis il se retira un peu afin d'attirer Jonathas dans la plaine, et de profiter de sa cavalerie. Jonathas s'avança en le poursuivant jusque vers Azot. Dès qu'Apollonius le vit dans la plaine, il retourne ses troupes, fait sortir en même temps mille chevaux d'une embuscade afin de prendre les Juifs par derrière. Jonathas l'avait prévu et ne s'en étonna point : il forma un bataillon carré pour répondre de tous côtés. A la fin de la journée, lorsque les troupes d'Apollonius étaient fatiguées d'une si longue et inutile attaque, Jonathas fit un mouvement contre l'ennemi qui le mit en désordre et lui fit prendre la fuite. Jonathas les poursuivit jusqu'à Azot et en tua un grand nombre. Le reste se jeta dans le temple de Dagon où Jonathas, qui était entré dans la ville avec les fuyards, mit le feu ; le temple, la statue du dieu, la ville et les villages voisins, tout fut brûlé avec ceux qui avaient cru y trouver un refuge. Cette journée coûta dix mille hommes aux ennemis.

Au sortir d'Azot, Jonathas alla camper près d'Ascalon. Les habitants lui offrirent des présents ; il les reçut et témoigna leur savoir gré de leur bonne volonté, puis il s'en retourna à Jérusalem, chargé de riches dépouilles.

Le roi Alexandre Bala fit semblant d'être satisfait de la défaite d'Apollonius, parce qu'il avait attaqué ses amis et ses confédérés contre son intention : et pour en donner des marques à Jonathas, et lui faire sentir l'estime qu'il avait de sa valeur, il lui envoya une agrafe d'or que les parents du roi seuls pouvaient porter ; il lui fit présent en outre d'Accaron et de son territoire.

Ceci est confirmé par Diodore de Sicile. (*Excerpt. Valerii,* p. 346.)

En ce même temps, le roi Ptolémée Philométor vint avec des forces de terre et de mer en Syrie au secours d'Alexandre, son gendre. Toutes les villes le reçurent avec joie, excepté Azot. Celle-ci lui fit de grandes plaintes de ce que Jonathas avait brûlé le temple de Dagon et mis tout le pays à feu et à sang. Le roi d'Egypte ne répondit rien. Jonathas alla jusqu'à Joppé au-devant de lui. Il en fut bien reçu, et, après l'avoir accompagné jusqu'au fleuve d'Eleutère, il s'en retourna à Jérusalem avec de riches présents que lui fit ce prince.

Lorsque Ptolémée était à Ptolémaïs, il s'en fallut de peu qu'il ne pérît par les embûches qu'Alexandre lui fit dresser par Ammonius, son ami ; mais il les découvrit et il écrivit à Alexandre de punir ce traître comme il le méritait. Voyant que son gendre ne tenait aucun compte de ses plaintes, il n'eut pas de peine à juger qu'il était lui-même l'auteur de cet attentat, et il fut irrité contre ce prince perfide qui s'était déjà rendu odieux aux habitants d'Antioche à cause de ce même Ammonius, lequel les traitait avec beaucoup de dureté ; cet homme détestable ne put cependant échapper au châtiment qu'il méritait, il fut tué comme il se sauvait déguisé sous un habit de femme.

Ptolémée, se repentant de l'alliance qu'il avait contractée avec Alexandre et de l'avoir secouru, lui enleva sa fille et envoya des ambassadeurs

à Démétrius, fils du dernier roi de ce nom, pour la lui offrir en mariage avec promesse de le rétablir sur son trône. Celui-ci reçut cette offre avec joie, mais il fallait persuader aux habitants d'Antioche de recevoir le jeune prince, envers lequel ils étaient mal disposés, par le souvenir des injustices et des cruautés qu'ils avaient endurées sous le gouvernement de Démétrius, son père. Néanmoins, la haine qu'ils portaient à Alexandre à cause d'Ammonius les détermina sans peine à le chasser de leur ville. Il se retira en Cilicie, et Ptolémée Philométor entra dans Antioche où il fut salué roi par les habitants et par son armée, qui le contraignirent de souffrir qu'on lui mît deux diadèmes sur la tête, l'un en qualité de roi d'Asie, l'autre en qualité de roi d'Egypte. (Diodore, ibid., 244.)

Mais comme il était naturellement juste, prudent, modéré, peu ambitieux, et qu'il ne voulait pas offenser les Romains, il assembla tous les habitants de cette grande ville, et leur persuada de recevoir Démétrius pour leur roi, sur l'assurance qu'il leur donna que leur ayant tant d'obligations, il oublierait l'inimitié qui était entre son père et eux ; à quoi il ajouta qu'il l'instruirait de la manière de bien gouverner, et lui recommanderait de ne rien faire qui ne fût digne d'un bon prince ; que pour lui, il se contenterait de l'Egypte. Ainsi il réussit à les persuader de prendre Démétrius.

Pendant ce temps, Alexandre Bala, le roi dépossédé, rassemblait une grande armée ; il entra dans la Cilicie et la Syrie, les ravagea et mit le feu partout. Ptolémée et Démétrius, alors son gendre, le combattirent, le vainquirent et le forcèrent de se réfugier en Arabie. Ptolémée, renversé de cheval pendant le combat, courut risque de la vie, et même ne put survivre que quelques jours à ses blessures, mais assez pour voir la tête d'Alexandre Bala, que le prince arabe, chez qui il s'était réfugié, lui envoya pour lui faire sa cour.

Démétrius Nicanor, devenu seul maître, fit connaître son mauvais naturel. Il traita si mal les soldats, qu'ils se retirèrent à Alexandrie en détestant son ingratitude et lui laissèrent les éléphants.

Pendant que ces choses se passaient en Syrie, Jonathas rassembla toutes les forces de la Judée pour réduire la forteresse de Jérusalem, tenue par une garnison de Macédoniens, et où les Juifs déserteurs de leurs lois s'étaient réfugiés. Au commencement, confiants dans la force de la place, ils ne faisaient que se moquer de cette entreprise, et quelques-uns sortirent pour en donner avis à Démétrius. Celui-ci se mit en colère et marcha avec son armée contre Jonathas. Arrivé à Ptolémaïs, il lui écrivit de venir le trouver, et Jonathas y alla sans abandonner son siége. Il se fit accompagner de quelques sacrificateurs et des anciens d'entre le peuple, et lui porta de l'or et de l'argent, de riches habits et d'autres présents, qui apaisèrent sa colère. Démétrius le reçut avec grand honneur, le confirma dans la grande sacrificature, comme ses prédécesseurs l'avaient fait. Loin d'ajouter foi aux accusations portées contre lui, il lui accorda que la Judée et les trois provinces qui y étaient jointes, savoir : Samarie, Joppé et la Galilée, ne paieraient que cent talents pour tout tribut.

Josèphe reproduit ici le texte de la lettre qu'on a vu plus haut dans le onzième chapitre des Macchabées.

Démétrius, se voyant en paix, crut n'avoir plus rien à craindre ; il licencia ses troupes, et déjà il avait diminué leur solde, et ne retint auprès de lui qu'une troupe d'étrangers qu'il avait amenés de Crète et des autres îles. Ainsi il s'attira la haine de toutes ces troupes licenciées.

Lorsque Diodote, surnommé Tryphon, qui était d'Apamée et avait été l'un des chefs de l'armée du roi Alexandre Bala, vit que les soldats de Démétrius Nicanor étaient si mal satisfaits de lui, il alla trouver un arabe nommé *Malc*, qui élevait Antiochus, fils d'Alexandre. (Appien appelle ce prince Alexandre. Selon Tite-Live, il n'avait que deux ans alors, mais sept selon Eusèbe. (*Hist. anglaise*, t. VI, p. 398.) Il le pria de lui remettre ce jeune prince pour le rétablir sur le trône de son père, en lui montrant comment les circonstances étaient favorables. Cet Arabe refusa d'abord, mais à la fin il céda à ses prières.

Jonathas pressait son entreprise de chasser les Macédoniens de la forteresse de Jérusalem et de quelques villes de la Judée qu'ils tenaient encore. Il envoya une ambassade avec des présents au roi Démétrius pour le prier de le lui permettre. Non-seulement ce prince accorda sa demande, mais il lui manda qu'il ferait davantage aussitôt qu'il serait délivré de la guerre qu'il avait sur les bras et qui l'empêchait d'exécuter en ce moment ce qu'il désirait ; que cependant il le priait de lui envoyer des secours parce que ses gens l'abandonnaient pour passer à ses ennemis. Jonathas lui envoya trois mille hommes choisis.

Quand les habitants d'Antioche qui n'attendaient que l'occasion de perdre Démétrius virent l'assistance qu'il recevait de Jonathas, la crainte qu'ils eurent qu'il n'assemblât une forte armée leur fit prendre immédiatement les armes. Ils l'assiégèrent dans son palais. Il fit des efforts inutiles pour échapper. Mais les Juifs, profitant de leur position, mirent le feu à la ville, et les habitants furent obligés de se rendre à discrétion. Démétrius reconnut lui-même qu'il était redevable aux Juifs de son salut, et les renvoya comblés de butin, ce qui ne l'empêcha pas d'être ingrat. Il ne se contenta pas de ne pas exécuter ce qu'il avait promis à Jonathas, il le menaça de lui faire la guerre s'il ne payait pas tous les tributs qu'on donnait à ses prédécesseurs. Il allait se jeter sur la Judée, lorsque Tryphon parut, et le contraignit de tourner ses armes contre lui. Les soldats de Démétrius l'abandonnèrent, il fut vaincu et s'enfuit seul en Cilicie.

Le jeune Antiochus envoya ensuite des ambassadeurs à Jonathas avec des lettres par lesquelles il le nommait son ami et son allié, le confirmait dans la charge de grand sacrificateur, et lui accordait les quatre provinces qui avaient été prises à la Judée. Il lui envoya aussi des vases d'or, une robe de pourpre, une agrafe d'or avec pouvoir de les porter, et déclara le tenir comme un de ses meilleurs amis.

Ces récits de Josèphe sont conformes à ce qu'on lit dans *Tite-Live*, (Ep. CII, et dans Appien, *in Syria*, p. 130.)

Jonathas se trouvant comblé de tant de grâces et d'honneurs, envoya de son côté des ambassadeurs à ce jeune prince et à Tryphon, pour leur témoigner qu'il ne leur manquerait jamais de fidélité et qu'il se joindrait à eux pour combattre Démétrius, dont il avait tant à se plaindre.

Antiochus lui permit ensuite de lever des gens de guerre en Syrie et en Phénicie pour marcher contre les troupes de Démétrius. Il alla visiter les principales villes pour les engager dans le parti d'Antiochus. Ses raisons furent si puissantes qu'elles le suivirent, excepté Gaza, qui subit un siége, mais finit par arriver à son sentiment. Cependant Démétrius avait réuni une grande armée qu'il amena près de Cadès, entre Tyr et la Galilée, dans le dessein d'obliger Jonathas de venir secourir la Galilée, qui était de son gouvernement. Ce qui arriva en effet.

Mais Jonathas laissa en Judée pour sa défense Simon son frère, qui, après avoir ramassé ce qu'il put de troupes, assiégea Bethsura où Démétrius avait encore une garnison. Les assiégés se rendirent, prévoyant que leur résistance serait inutile. Ils remirent la place dans les mains de Simon, qui la fit garder.

Jonathas, arrivé en Galilée auprès du lac de Génésar, fit un mouvement vers Azot où il ne croyait pas rencontrer d'ennemis. Mais les généraux de Démétrius, ayant avis de sa marche, mirent des gens en embuscade dans la montagne et s'avancèrent vers lui dans la plaine. Jonathas se mit en ordre de bataille ; mais ses soldats voyant sortir ceux qui étaient cachés dans la montagne, les Juifs eurent une si grande frayeur d'être enveloppés, qu'ils prirent la fuite à l'exception de Mathathias, fils d'Absalon, et de Judas, fils de Calphius, et de cinquante autres des plus vaillants, qui trouvant leur force dans le désespoir, attaquèrent les ennemis avec tant de furie qu'ils en furent épouvantés et prirent la fuite. Un succès si inespéré fit revenir les fuyards, honteux d'avoir abandonné Jonathas; on tua deux mille ennemis dans cette affaire.

Jonathas, revenu triomphant à Jérusalem, envoya des ambassadeurs à Rome pour renouveler l'alliance avec le peuple romain, et ordonna aux envoyés de revenir par Lacédémone pour y renouveler aussi leur alliance et le souvenir de consanguinité avec ce peuple. Le texte de la lettre aux Spartiates se lit dans le douzième chapitre du premier livre des Macchabées.

Les chefs de l'armée de Démétrius, voulant réparer la perte qu'ils avaient faite, rassemblèrent de plus grandes forces qu'auparavant pour marcher contre Jonathas.

Sitôt qu'il en eut avis, il vint à leur rencontre jusqu'à Amoth, pour les empêcher d'entrer en Judée. Ayant su qu'ils avaient projet de le surprendre, il pourvut en diligence à toutes choses, posa des gardes et tint toute la nuit son armée sous les armes. Les ennemis le trouvant sur ses gardes, ne jugèrent pas à propos d'en venir à un combat, mais partirent furtivement, pour éviter une rencontre.

Jonathas, ayant vu s'échapper sa proie, se tourna du côté des Nabathéens, fit un grand butin, et plusieurs prisonniers qu'il vendit à Damas.

### VII. — Simon commande sous les ordres de son frère.

En ce temps, Simon, frère de Jonathas, visita toute la Judée et la Palestine jusqu'à Ascalon, mit des garnisons dans toutes les places où les

besoins stratégiques le demandaient; après quoi il assiégea Joppé, la prit et y mit une garnison, car il avait appris que les habitants avaient projet de se donner à Démétrius.

Les deux frères se retrouvèrent ensuite à Jérusalem. Jonathas y assembla le peuple et lui conseilla de rebâtir les murs de la ville, de refaire celui qui environnait le temple, et d'y joindre de grosses tours pour rendre sa défense plus sûre. Il conseilla les mêmes mesures pour plusieurs places des plus importantes de la province. Le peuple agréa la proposition ; il présida lui-même aux travaux de Jérusalem, et son frère à ceux des autres villes.

Quant au roi Démétrius, il s'en alla dans la Mésopotamie, dans le dessein d'occuper Babylone.

Les peuples, du reste, l'appelaient de ce côté, dans l'espérance qu'il leur serait une protection contre les agressions d'Arsace, roi des Parthes. Mais il y trouva sa perte, car il fut vaincu par ce prince et tomba vivant dans ses mains.

### VIII. — Les Juifs à Rome.

Ce fut dès cette époque, et peut-être même auparavant, qu'il y eut des Juifs établis à Rome. Nous trouvons dans Valère Maxime, auteur du siècle d'Auguste, le fait suivant :

« C. Hispallus, préteur des étrangers, dans un édit des consuls Popilius Lœnas et Lucius Calpurnius, ordonna à tous les Chaldéens de sortir de Rome et de l'Italie en dix jours, parce que par une fausse interprétation des astres, ils jetaient dans les esprits faibles et ignorants, des ténèbres profitables à leurs mensonges; de plus, obligea à rentrer dans leur pays ceux qui s'efforçaient de corrompre les mœurs romaines par le faux culte rendu à Jupiter Sabasius ».

Ce Jupiter Sabasius, c'est le Dieu *Sabaoth*. Un fragment découvert de Januarius Nepótianus, par le cardinal Maï, dit :

« Le même Hispallus chassa de la ville les Juifs, qui essayaient de faire accepter leurs croyances par les Romains, et renversa les autels particuliers élevés dans les lieux publics ». Voilà Valère Maxime clairement expliqué. C'est bien *Deus Sabaoth*, qui était devenu *Jupiter Sabasius*.

Un texte de Julien Pâris, découvert par le même cardinal, donne raison au texte des Macchabées, qui rapporte à Lucius consul, une lettre écrite à Ptolémée. Il faut lire, non pas Checius, comme plusieurs le pensaient, mais *Lucius Calpurnius*.

A la longue, la Bible aura raison sur tous les points, même les plus minimes.

Pour ce qui concerne les rapports entre les Juifs et les Romains, nous n'avons qu'à puiser dans le travail très-exact et très-complet de M. Bonnetty, dans ses *Annales ;* travail qui se continue depuis plusieurs années.

### IX. — Perfidie de Tryphon à l'égard de Jonathas.

Lorsque Tryphon vit que Démétrius était entièrement ruiné, il oublia la fidélité qu'il devait à Antiochus et ne pensa plus qu'à le faire mourir,

afin de régner à sa place. Comme il n'y avait pas d'autre obstacle que l'amitié que Jonathas avait pour Antiochus, il résolut d'abord de se défaire de lui et d'accabler ensuite ce jeune prince. Il alla donc d'Antioche à Beth-san ou Scythopolis, et trouva que Jonathas avait autour de lui 40,000 hommes choisis, prêts à tout événement.

Tryphon comprit qu'il ne pouvait rien tenter par la force ; il eut recours à l'artifice. Il fit des présents à Jonathas, qu'il accompagna de beaucoup de civilités, et pour mieux le tromper, il commanda aux officiers de lui obéir comme à lui-même. Il lui persuada ensuite que, puisque tout était en paix, un si grand nombre de troupes était inutile ; qu'il convenait d'en renvoyer la plus grande partie, et qu'avec un petit nombre il l'accompagnerait jusqu'à Ptolémaïs qu'il voulait lui remettre entre les mains, aussi bien que les autres places fortes de ce pays. Jonathas crut que Tryphon parlait sincèrement; il se laissa entraîner jusqu'à cette ville, dont les portes se fermèrent sur lui, et il comprit qu'il était prisonnier. Tryphon envoya immédiatement des troupes pour tailler en pièces les deux mille Juifs seulement qui étaient restés en Galilée. Mais comme ils avaient appris ce qui était arrivé à Jonathas, ils prirent les armes et se retirèrent sans aucune perte. Les Syriens ne crurent pas à propos de se battre contre des hommes disposés à lutter en désespérés.

La nouvelle de ce qui était arrivé à Jonathas accabla de douleur les habitants de Jérusalem et de toute la Judée, tant pour l'affection qu'ils avaient pour lui que par la crainte des ennemis du dehors, qui, apprenant la chute de ce grand général, s'enhardiraient à les venir attaquer. Ils ne se trompaient pas, et la chose arriva selon qu'ils le redoutaient. Tryphon assembla une armée pour entrer en Judée.

Simon Macchabée comprenant le péril, fit assembler le peuple dans le temple et ranima les courages abattus dans une harangue chaleureuse que Josèphe, aussi bien que le XII^e^ chapitre du livre des Macchabées, nous ont conservée.

Le peuple reprit courage, et ils s'écrièrent tout d'une voix qu'ils le choisissaient pour succéder à Judas et à Jonathas, et qu'ils lui obéiraient avec joie.

Le nouveau général rassembla aussitôt tous ceux qu'il jugea les plus propres à la guerre, et se mit aussitôt à poursuivre les travaux d'enceinte de Jérusalem avec les tours. Il envoya à Joppé avec des troupes Jonathas, fils d'Absalon, et lui donna ordre d'en chasser les habitants, de peur qu'ils ne livrassent la ville à Tryphon. Lui, il demeura à Jérusalem.

Tryphon partit de Ptolémaïs avec une grande armée pour entrer en Judée, et mena avec lui Jonathas son prisonnier. Simon, avec ce qu'il avait de forces, alla à sa rencontre jusqu'au bourg d'Addida, assis sur une montagne au-dessous de laquelle sont les campagnes de la Judée. Aussitôt que Tryphon eut appris que Simon était général de l'armée des Juifs, il envoya vers lui pour le tromper. Il lui fit proposer que s'il voulait délivrer son frère il lui envoyât cent talents d'argent et les enfants de Jonathas, pour lui servir d'otage et d'assurance qu'on serait fidèle au roi.

Simon comprit le piége, mais il eut peur d'être accusé de trahir son

frère. Il assembla son armée, fit connaître et la demande de Tryphon et ses craintes à ce sujet, mais il ne laissa pas d'être d'avis d'offrir la rançon ; aussi il envoya l'argent et les enfants. Comme il l'avait prévu, Tryphon manqua de parole et ne rendit pas Jonathas. Il prit son chemin par l'Idumée, et vint jusqu'à Dora pour s'approcher de Jérusalem.

Cependant la garnison de Jérusalem pressait Tryphon de venir à son secours. Il commanda de la cavalerie qui devait y arriver le même jour, mais la neige qui tomba pendant la nuit y fut un obstacle.

Tryphon s'en alla dans la Basse-Syrie, et en traversant le pays de Galaad, il fit mourir Jonathas et retourna à Antioche.

X. — Simon lui succède.

Simon fit transporter les restes de son frère de la ville de Basia à Modin. Tout le peuple mena un grand deuil, et Simon fit construire tant pour son père que pour sa mère, ses frères et lui, un superbe tombeau de marbre blanc poli, si élevé qu'on le pouvait voir de fort loin. Il y a tout à l'entour des voûtes en forme de portiques, dont chacune des colonnes qui les soutiennent est d'une seule pierre : et pour marquer ces sept personnes, il y ajouta sept pyramides d'une très-grande hauteur et d'une merveilleuse beauté. Cet ouvrage si magnifique se voit encore aujourd'hui (vers l'an 80 de J.-C.)

On peut voir, par là, la tendresse de Simon pour ses proches.

Nous avons dit qu'il était revêtu de la double charge du gouvernement du peuple et de la grande sacrificature ; et, dès la première année de son administration, il délivra les Juifs de la servitude des Macédoniens, à qui ils ne payèrent plus de tributs, ce qui arriva cent soixante et dix ans après que Séleucus Nicator se fût rendu maître de la Syrie. Dès lors, les années furent marquées par les années du règne de Simon. Son règne fut heureux, et les Juifs jouirent sous lui sinon d'une paix complète, du moins d'une grande prospérité. Il remporta plusieurs victoires sur les peuples voisins, ses ennemis. Il saccagea les villes de Joppé, de Gazara, de Jamnia, et prit d'assaut la forteresse de Jérusalem, qu'il rasa jusque dans ses fondements pour empêcher les ennemis de pouvoir jamais s'en servir contre lui. Il fit même raser la montagne sur laquelle elle était assise, afin qu'il n'y eut plus que le temple qui dominât. Tout le peuple, pendant trois ans, travailla à cette œuvre avec courage, par le souvenir de ce qu'il avait souffert des incursions des Macédoniens.

Peu de temps après que le roi Démétrius fut pris par les Parthes, Tryphon fit mourir secrètement Antiochus, fils d'Alexandre Bala, dont il s'était fait tuteur pendant quatre ans. Il fit courir le bruit qu'il s'était tué dans ses exercices particuliers. C'était le moment de se faire proclamer roi à sa place. Il sollicita cette dignité de la part des gens de guerre en leur faisant de brillantes promesses et en leur représentant les châtiments qui les attendaient, si Antiochus, frère de Démétrius, revenait au pouvoir. Ces espérances et ces craintes les persuadèrent, et ils le proclamèrent leur roi. Elevé à cette suprême dignité, il ne garda plus de mesure, et ne se donna pas la peine de dissimuler ses méchantes qualités. Ce changement de conduite

servit ses ennemis. Ses soldats mêmes le quittèrent pour aller offrir leurs services à la reine Cléopâtre, veuve de Démétrius, et retirée à Séleucie avec ses enfants.

Quand cette princesse se vit fortifiée de ces troupes, elle envoya un message à Antiochus Soter, que la crainte de Tryphon faisait errer de ville en ville. Elle lui fit proposer de l'épouser et de lui mettre la couronne sur la tête. On dit qu'elle fut inclinée à ce sentiment par le conseil de ses amis et aussi par la crainte qu'elle avait que les habitants de Séleucie n'ouvrissent leurs portes à Tryphon. Antiochus vint aussitôt la trouver, et ses troupes se multipliant de jour en jour, il marcha contre Tryphon, le combattit, le vainquit et le força d'abandonner la Haute-Syrie. Il se retira à Dora en Phénicie, où il fut assiégé. Antiochus envoya en même temps vers Simon, grand sacrificateur, pour faire alliance avec lui. Le chef juif la contracta volontiers, et Antiochus en fut si satisfait, que pendant quelque temps il le regarda comme son meilleur ami. Tryphon s'enfuit de Dora à Apamée, où il fut pris et tué après avoir régné trois ans.

Antiochus, qui était naturellement avare, oublia bientôt l'assistance qu'il avait reçue de Simon. Il envoya Cendebé avec son armée pour le prendre et ravager la Judée. Simon fut si indigné d'une telle perfidie que, malgré son âge, il recommença la guerre comme dans la vigueur de sa jeunesse. Il envoya ses fils au-devant de ses ennemis avec ses meilleures troupes, les suivit par un autre chemin avec le reste, et mit de ses gens en embuscade sur divers points des montagnes : ce qui lui réussit si heureusement, qu'il ne se donna point de combat dans cette guerre qu'il n'eût l'avantage. Ainsi il passa le reste de sa vie en paix, après avoir renouvelé son alliance avec les Romains.

### XI. — Simon victime de son gendre Ptolémée. — Hyrcan seul échappe aux meurtriers.

Ce grand personnage, après avoir commandé les Juifs pendant huit ans, fut tué en trahison dans un festin par Ptolémée son gendre, qui en même temps retint prisonniers sa veuve et deux enfants. Il envoya pour faire périr le troisième nommé Hyrcan ; mais il put se sauver à Jérusalem, se confiant dans l'affection du peuple pour son père et à la haine que l'on avait pour Ptolémée. En effet, celui-ci s'étant présenté à une des portes de la ville, il en fut chassé.

Ptolémée n'ayant pas réussi dans son dessein, se retira dans la forteresse de Dagon, qui est au-dessus de Jéricho ; et Hyrcan, après avoir été établi dans la charge de grand sacrificateur qu'avait son père et offert des sacrifices à Dieu, le poursuivit avec une armée et l'assiégea. Masa étant plus fort que lui en tout le reste, il se laissa vaincre par la tendresse qu'il avait pour sa mère et ses frères, car Ptolémée les ayant amenés sur les murailles et fait battre de verges à la vue de tout le monde, avec menaces de les précipiter du haut du fort s'il ne levait le siége, Jean Hyrcan en fut si ému, qu'il n'avait plus le courage de combattre et de continuer ses opérations. Sa noble mère, au contraire, lui faisait signe du haut des remparts de continuer ses attaques avec encore plus de vigueur et de ne pas se laisser aller à

cette faiblesse, mais de suivre le mouvement de sa juste colère pour les venger de ce détestable ennemi et le punir de son abominable cruauté. Quant à elle, elle mourrait avec joie, pourvu que ce scélérat reçût le châtiment de ses crimes.

La pitié pour sa mère l'emporta et le siége tira en langueur, si bien que l'année sabbatique étant venue, Ptolémée put s'échapper après avoir massacré sa belle-mère et ses enfants.

C'est à la fin du gouvernement de Simon que se termine le récit du livre des Macchabées et de tout l'Ancien Testament, 135 ans avant J.-C.

Nous pourrions terminer ici cette histoire, puisque notre tâche n'est que de reproduire les faits de la Bible par des témoignages qui viennent du dehors. Mais devant, dans la suite de cet ouvrage, donner la vie de Jésus-Christ sur le même plan, il convient que nous tracions un abrégé des principaux événements accomplis dans le monde, pendant les 135 ans écoulés depuis le règne de Jean Hyrcan jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur.

## CHAPITRE III.

### LES DERNIERS ASMONÉENS.

I. Règne de Jean Hyrcan. — Commencement des sectes chez les Juifs ; ce qu'elles étaient. — II. Règne d'un an d'Aristobule Ier. — Règne d'Alexandre Jannée. — III. Attachement du peuple juif à la loi de Moïse. — IV. Règne d'Aristobule II. — V. Pompée en Syrie. — La Judée tributaire des Romains. — Gabinius. — VI. Déclin de la famille des Asmonéens. — Hérode. — VII. Cruauté d'Hérode, ses crimes multipliés.

#### I. Règne de Jean Hyrcan. — Commencement des sectes chez les Juifs ; ce qu'elles étaient.

L'année suivante, Antiochus Sidètes vint en Judée avec une puissante armée, et, après avoir fait le dégât dans la campagne, assiégea Hyrcan dans Jérusalem. L'auteur du quatrième livre des Macchabées dit qu'il trouva beaucoup de résistance de la part des assiégés, qu'il campa vers la partie septentrionale de la ville et fit bâtir cent trente tours, sur lesquelles il fit placer des soldats pour battre la place et éloigner ceux qui défendaient les murailles. Hyrcan fit une sortie si heureuse qu'il obligea Antiochus à se retirer loin de la ville, et pendant ce temps les assiégés purent détruire les tours qui les menaçaient.

La paix se conclut, Hyrcan reçut le roi dans la ville avec ses principaux officiers et leur fit un grand festin. Après des promesses faites de se secourir mutuellement, Antiochus retourna dans ses Etats, Hyrcan répara les brèches faites aux murs de la ville, et gouverna sa nation en bon prince qui ne cherche que le bonheur de ses sujets.

Quelques années après, Antiochus Sidètes déclara la guerre à Phraate, roi des Parthes, qui retenait toujours Démétrius Nicanor, frère de Sidètes. Arsace, son vainqueur, frère de Phraate, l'avait marié à Rodogune, sa sœur. Hyrcan et plusieurs autres princes se joignirent à lui. Bientôt les troupes ennemies se rencontrèrent : on donna trois combats où Antiochus demeura victorieux. Nicolas de Damas raconte que ce prince, ayant remporté la victoire près du fleuve Lycus, sur un des généraux de Phraate, eut la condescendance de demeurer deux jours entiers dans cet endroit, en considération d'Hyrcan, prince des Juifs, qui ne pouvait marcher ces jours-là à cause d'une fête de sa nation qui se faisait alors. Le quatrième livre des Macchabées et Josèphe disent que c'était la fête de la Pentecôte, qui se rencontrait après un jour de Sabbat.

Antiochus ayant donné trop de liberté à ses troupes, les peuples se soulevèrent contre lui et se mirent à égorger les Grecs dans les villes où elles passaient l'hiver. Phraate, profitant de ces dispositions, attaqua Antiochus et le vainquit. Hyrcan s'en revint en Judée après avoir pris Alep, qui s'obligea à lui payer tribut. Après avoir passé quelques jours à Jérusalem, il se rendit en Samarie, où il attaqua Sichem et démolit les édifices qui se

trouvaient sur la montagne de Jézabel ou de Garizim, et principalement le temple des Samaritains. Il fit mourir les prêtres de Samarie.

La puissance de Rome s'affermissait de plus en plus en Orient, et les Juifs eurent le bon sens de comprendre l'utilité de cette alliance contre les prétentions de leurs puissants et ambitieux voisins. Jean Hyrcan renouvela cette amitié en envoyant à Rome Simon et Apollonius. Ils portaient en présents un plat et un bouclier d'or de la valeur de cinquante mille pièces d'or. Ils furent honorablement reçus et obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Outre le renouvellement de l'alliance, le sénat leur accorda la propriété de Joppé et de son port, de Gazer, des sources d'eaux et de tous les autres lieux qu'Antiochus avait pris aux Juifs, au mépris de l'arrêt du sénat. Il fit défense aux troupes du roi de passer par le pays des Juifs ou de leurs sujets, ajoutant que le sénat enverrait des ambassadeurs pour l'obliger à rendre ce qui avait été usurpé, et le contraindre à des dédommagements pour les ravages causés sur le territoire juif. Enfin le sénat multiplia les attentions bienveillantes envers la nation juive.

Chose remarquable, un simple désir du sénat romain, à huit cents lieues de la Syrie, avait plus de pouvoir et était plus respecté que les traités les plus solennels entre voisins.

Ce fut vers ce temps-là que les Juifs de Jérusalem écrivirent à ceux d'Alexandrie la lettre qui se lit au commencement du second livre des Macchabées pour les exhorter à se conformer à eux dans la célébration de la dédicace du temple de Jérusalem, qui avait été faite par Judas Macchabée.

Pendant ce temps, le royaume de Syrie et celui d'Egypte furent partagés par des brouilleries et divisions presque continuelles, ce qui donna lieu à Jean Hyrcan de s'affermir dans sa nouvelle monarchie, et d'amasser des sommes prodigieuses par les tributs qu'il tirait de la Judée.

Alexandre Zébina, devenu maître de la Syrie, fit alliance avec Hyrcan, mais il fut tué dans une battaille près d'Antioche par Antiochus Griphus, Celui-ci se disposait à marcher contre Hyrcan ; il en fut empêché par la nouvelle qu'il reçut que son frère, nommé aussi Antiochus, levait des troupes à Cyzique, pour le venir attaquer en Syrie. Pendant que les deux frères se battaient, Hyrcan jouissait d'une paix profonde, sans se mettre en peine de donner des secours à l'un des deux.

Hyrcan avait démoli les édifices de Garizim, mais Samarie subsistait encore. Il en recommença le siége pour punir les Samaritains des injures qu'ils avaient faites aux habitants de Morissa, alliés des Juifs. Les Samaritains appelèrent à leur secours les Syriens. Or, les Juifs repoussèrent non-seulement les Syriens, mais encore un corps d'Egyptiens qu'Antiochus de Cyzique avait appelés au secours des Samaritains. Dans cette guerre encore, Jean Hyrcan quitta les opérations militaires pour venir à Jérusalem remplir ses fonctions de grand prêtre, au commencement de l'année civile.

Enfin, après une année de siége, Hyrcan prit Samarie, la pilla, la ruina et jeta ses démolitions dans le torrent voisin, et on voyait à peine s'il y avait eu une ville en ce lieu.

C'est sous les règnes de Hyrcan et de Simon, son père, qu'on voit appa-

raître les trois sectes principales qui ont si souvent agité les Juifs dans les siècles suivants : les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. Le Pharisien était rigide observateur de la loi, et la surchargeait encore d'observances nombreuses fondées sur les traditions auxquelles il donnait une importance exagérée. Mais il suivait plus la lettre que l'esprit des ordonnances, d'où naissait l'hypocrisie et l'orgueil. Néanmoins les Pharisiens étaient considérés par le peuple.

Le Sadducéen faisait assez bon marché de la loi de Moïse, c'était le libre penseur de ce temps. Il était placé entre Moïse et la théologie grecque, et n'avait guère d'autre dogme que l'existence de Dieu, puisqu'il niait la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme, et dès lors les récompenses et les peines de l'autre vie. C'était la secte de la bourgeoisie du temps. Il y en a encore aujourd'hui, mais en petit nombre, et ils sont considérés comme des hérétiques.

Les Esséniens étaient comme un ordre religieux chez les Juifs. Vie commune, austère, simplicité et sévérité de mœurs, renoncement au mariage, au moins le plus souvent. Ils faisaient un partage égal entre la contemplation et la vie active. Voilà les principaux caractères qui distinguent les Esséniens. Il y avait entre eux une union et un dévouement admirables, et ils ne se trouvèrent jamais mêlés aux révolutions politiques. Dans les monastères ils obéissaient ponctuellement à un chef en toutes choses. La réunion des Esséniens est un des plus beaux spectacles que nous ait donnés l'antiquité : c'était l'esprit de la loi de Moïse qui préludait à la perfection évangélique.

Jean Hyrcan mourut après avoir gouverné la république des Juifs pendant vingt-huit ans et neuf mois. Ses contemporains lui ont accordé le don de prophétie.

Sous son gouvernement on écrivit des annales ou des mémoires de tout ce qui se passait de plus important dans la nation, comme on le faisait aussi dans les temps passés. C'est là, dit dom Calmet (*Hist. de l'Ancien Testament*, t. III, p. 229), que Josèphe a pris ce que nous lisons dans son histoire.

« L'année 706, dit M. Bonnetty (*Annales*, avril 1864), les Athéniens portèrent un décret en faveur d'Hyrcan. Son authenticité ne saurait être contestée. L'archonte Agathocle, sous lequel il fut rendu, figure dans les fastes athéniens à la deuxième année de la cent quatre-vingt-troisième olympiade, qui correspond à l'an 706 de Rome ».

Le docteur Kresbius a prouvé dans son savant commentaire que tous les noms, dignités, coutumes, rétablis dans ce décret, sont en tout conformes à ce qui alors existait et se pratiquait à Athènes. C'est donc par un dédain inexplicable que mention n'est pas faite de ce curieux monument dans les histoires juives et bibliques de notre époque.

### II. — Règne d'Aristobule Ier. — Règne d'Alexandre Jannée.

Parmi les cinq fils d'Hyrcan, ce fut Aristobule qui fut appelé à lui succéder. Il associa à son gouvernement Antigone, son frère, pour qui il avait une inclination particulière.

Son règne d'un an seulement fut marqué par une guerre qu'il fit aux Ituréens, contre qui il envoya son frère; ils furent battus, forcés de recevoir la circoncision et de se soumettre aux lois judaïques. Des esprits jaloux mirent la division entre deux frères si heureux d'être unis. Sous de fausses apparences, on fit passer Antigone comme un ambitieux qui voulait supplanter son frère, et Aristobule, donnant trop facilement dans le piége, le fit mourir. Il était déjà malade, et la certitude de l'innocence de son frère, qu'il vint à reconnaître, le conduisit plus rapidement au tombeau.

Après sa mort, la reine Salomé, son épouse, que les Grecs nomment Alexandra, mit en liberté les princes qu'Aristobule avait jetés en prison, et établit roi son fils Jannée, surnommé Alexandre. Il fit tuer un de ses frères qui affectait la royauté, et traita fort bien l'autre qui se contenta d'une vie privée. Ce frère s'appelait Absalom, et, quarante-deux ans après, il devint le prisonnier de Pompée.

Alexandre mit ordre d'abord aux affaires de l'Etat, et marcha ensuite contre les troupes de Ptolémaïs; les ayant vaincues, il fit le siége de la ville. Les assiégés ne pouvant attendre de secours des rois de Syrie, en demandèrent à Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, plus rapproché d'eux. Ils lui firent espérer qu'en abordant la côte, les forces de Gaza, de Dora, de la tour de Straton et de Sidon, se réuniraient aux siennes.

Ce Ptolémée Lathyre avait été roi d'Egypte, et avait perdu cette couronne par son ambition. Cléopâtre, épouse de Ptolémée Physcon, reconnue reine, l'avait associé à son empire. Il voulut régner seul et travailla à supplanter sa mère, se croyant appuyé par les grands; mais Cléopâtre le mit à la raison par le secours de deux juifs, Helcias et Ananias. Défait dans une grande bataille, Lathyre se retira dans l'île de Chypre, et c'est de là qu'il vint au secours de Ptolémaïs.

Cependant les assiégés avaient fait réflexion qu'ils s'attiraient la colère de Cléopâtre en appelant son fils, et lui mandèrent de ne pas venir. Mais il était embarqué avec trente mille hommes.

Après divers mouvements de troupes, les deux armées ennemies se rencontrèrent à Asoph, sur le Jourdain, et Alexandre y perdit la bataille avec cinquante mille hommes.

Cléopâtre craignit pour elle-même, et accourut au secours des Juifs; elle prit Ptolémaïs et Ptolémée se retira.

Alexandre alla trouver Cléopâtre lorsqu'elle était encore à Ptolémaïs, pour lui offrir des présents et la remercier.

Pendant les années suivantes, Alexandre prit les villes de Gadara, de Raphia, d'Artedon, de Gaza, qui lui coûta seule une année de siége, mais il traita cruellement les habitants qui avaient si puissamment aidé Ptolémée, son ennemi.

### III. — Attachement du peuple juif à la loi de Moïse.

En ce temps-là, Alexandre vit troubler son règne par une haine populaire. On se persuada qu'ayant été captif, il était indigne, selon la loi de Moïse, d'être grand prêtre, et dans la cérémonie publique de la fête des Tabernacles, il fut outragé, et il dut prendre des soldats étrangers pour sa

sûreté personnelle. Il fit la guerre aux Arabes, mais il dut bientôt tourner ses armes contre ses propres sujets ; et cette révolte dura six ans, pendant lesquels il ne tua pas moins de cinquante mille juifs.

Les mécontents appelèrent à leur secours Démétrius, roi de Syrie, qui vint en effet avec une armée de quarante-trois mille hommes. Alexandre n'avait plus que vingt mille Juifs qui lui étaient restés fidèles. Il fut défait et obligé de se retirer dans les montagnes avec les fugitifs. Chose remarquable, cette mauvaise fortune changea le cœur de ses sujets et émut leur compassion : six mille Juifs de l'armée de Démétrius l'abandonnèrent et vinrent offrir leurs services à Alexandre, et le roi de Syrie se retira.

Il eut encore une guerre malheureuse avec Antiochus Denys, le roi de Syrie qui avait succédé à Démétrius. En résumé, le règne d'Alexandre Jannée fut déplorable ; il fut rempli de guerres étrangères presque toutes malheureuses, et il dut à sa bonne fortune de n'avoir pas plusieurs fois perdu sa couronne, dans des guerres civiles où il se montra souvent cruel et sanguinaire. Il eut du moins assez de force d'âme pour n'être jamais déconcerté par les échecs ; et après avoir été battu par Antiochus et avoir fait la paix avec lui, il sut mettre à la raison plusieurs villes frontières ; il avait agrandi la Judée d'un bon nombre de places maritimes qui avaient secoué le joug, comme la tour de Straton, Appollonia, Joppé, Jamnia, Azot, Gaza, Anthedon, Paphia Rhinocolura, et même dans le milieu de l'Idumée, Adora et Marésa ; outre cela : Samarie, le Carmel et Thabor, Scythopolis, Gadara, la Gaulonite, Gabatha ; et dans le pays des Moabites : Hésébon, Médaba, Samba, Aronas, Théliton, Zara, Aulon, Pella. Il mourut les armes à la main, au siége de Ragobès, au-delà du Jourdain.

Comme il était à l'extrémité, son épouse Alexandra lui témoignait ses inquiétudes sur le sort de ses enfants, après sa mort, au milieu d'un peuple si mal disposé envers leur père. Il la rassura en lui conseillant de cacher sa fin jusqu'à son retour à Jérusalem, et de se mettre dans le parti des Pharisiens dont le crédit avait tant de puissance.

Cette courageuse reine continua le siége et parut en triomphe à Jérusalem ; ce ne fut que là qu'elle annonça la mort d'Alexandre et appela les Pharisiens dans ses conseils. Aristobule, son second fils, comme le plus capable, fut établi grand prêtre ; et elle n'avait que le titre de reine sous les Pharisiens, car ceux-ci usèrent largement de leur nouvelle autorité ; ils finirent par en faire abus. Les amis du roi défunt qui étaient persécutés, firent éclater leur mécontentement. La reine les calma en leur donnant la garde de plusieurs places fortes : c'était beaucoup leur accorder. Elle envoya Hyrcan avec une armée vers Damas, où Ptolémée fatiguait ses voisins, mais il revint sans avoir rien pu faire d'important. Tigrane, roi d'Arménie, menaçait la Judée bien plus sérieusement, et déjà il dominait la Syrie ; mais l'arrivée de Lucullus dans ses Etats le rappela subitement avec les cinquante mille hommes qui le suivaient.

Alexandre tomba malade, et Aristobule prit ses précautions pour lui succéder en s'emparant de plusieurs places fortes. Ce fut sous le règne d'Alexandre qu'on fit à Rome une nouvelle recherche des vers sybillins. Nous en avons parlé ailleurs.

### IV. — Règne d'Aristobule II.

Hyrcan fut désigné comme le futur successeur à la couronne; mais Aristobule, le plus habile, disposait des plus grandes forces de l'Etat. La reine mourut, et ce fut un combat qui termina la querelle entre les deux frères. Aristobule vainqueur, consentit à un accommodement qui assura la couronne à lui-même, et une vie paisible à Hyrcan, qui avait régné trois ans.

Il est difficile à l'homme de jouir longtemps du calme de la vie privée, lorsqu'il est sollicité par la séduction du pouvoir. Antipater, gouverneur de l'Idumée, s'insinua dans l'esprit d'Hyrcan, lui créa un parti, lui fournit comme auxiliaire le roi des Arabes, et lui forma une armée. Aristobule est assiégé dans Jérusalem même. Il était perdu sans l'intervention des Romains. Pompée avait vaincu Tigrane, et il envoya des messagers en Syrie pour s'informer de ce qui se passait. Aristobule invoque le secours des Romains, et Scaurus signifie à Hyrcan et à Arétas qu'ils perdront l'amitié des Romains, s'ils ne lèvent le siége. Cette simple menace les désarme, et Aristobule est sauvé.

### V. — Pompée en Syrie. — La Judée tributaire des Romains. — Gabinius.

Peu de temps après, Pompée vint à Damas où il reçut des ambassades de toute la Syrie, de l'Egypte et de la Judée. Aristobule lui envoya un jardin ou une vigne d'or, sur une montagne carrée du même métal, avec des cerfs, des lions et des fruits de toutes sortes, aussi d'or. Alexandre Jannée avait fait exécuter ce superbe jardin, et son fils l'offrit à Pompée, qui le consacra à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin, où Strabon dit l'avoir vu. (V. *Ant.* de Josèphe, l. XIV, c. 5. — Plin., XXXVII, c. 2.)

Néanmoins les deux frères multipliaient leurs ambassades auprès du général romain, qui remit à un autre temps de juger leurs différends; il voulut auparavant réduire les Nabathéens.

Aristobule et Pompée se défiant l'un de l'autre, rien ne se terminait; à la fin Pompée assiégea Jérusalem et la prit. La sainteté du temple fut étrangement violée : Pompée avec sa suite entra dans le lieu impénétrable, dans le Saint des Saints. Il y trouva la table, le chandelier et les coupes d'or, une grande quantité de parfums et environ deux mille talents. Il ne toucha à rien, et se fit respecter par sa modération.

Il donna à Hyrcan la charge de grand sacrificateur, fit trancher la tête à ceux qui avaient excité la guerre, récompensa Faustus qui, le premier, avait monté à la brèche, et réserva Aristobule pour son triomphe.

Alors Jérusalem devint tributaire des Romains, et la Judée fut resserrée dans ses bornes anciennes. Gadara fut donnée à Démétrius, affranchi, qui en était originaire. Hippos, Scythopolis, Pella, Dion, Samarie, Marésa, Azot, Jamnia, Aréthuse, furent démembrées. Gaza, Joppé, Dora, la tour de Straton (Césarée), furent aussi rendues à leur liberté.

La division entre les deux frères fut la cause de tous les malheurs de la patrie.

Antipater, dont il a été parlé, se ménageait en habile politique l'amitié des Romains et jetait par là les fondements de la grandeur de sa maison. Il

fit porter des vivres à Scaurus, dont l'armée, engagée dans les déserts de Pétra, manquait de provisions.

Hyrcan, délivré des inquiétudes que lui donnait son frère, se livra à son humeur fainéante, et abandonnait à Antipater presque tout le soin du gouvernement. Dans ce temps, les Athéniens rendirent un décret qui exprimait leur reconnaissance à la nation juive, pour la manière honorable et polie dont étaient traités en Judée les Grecs en général, les Athéniens en particulier, et surtout leurs ambassadeurs.

Il y eut sept ans de paix en Judée depuis le départ d'Aristobule sous le règne d'Hyrcan. Mais Alexandre, son neveu, échappé de Rome, revint en Judée et sut rassembler une armée de dix à douze mille hommes. Il aurait mis en péril Hyrcan, si Gabinius n'eût été envoyé à la tête des forces romaines pour le réprimer.

Gabinius fit alors reconstruire les fortifications de plusieurs villes, afin de contenir le pays par ses garnisons.

La femme d'Aristobule, mère d'Alexandre, qui était affectionnée aux Romains, et dont le mari avec d'autres prisonniers étaient encore gardés à Rome, vint trouver Gabinius et obtint des faveurs.

Il divisa toute la province en cinq parties et y établit autant de siéges pour rendre la justice : le premier à Jérusalem, le second à Gadara, le troisième à Amath, le quatrième à Jéricho, et le cinquième à Séphoris en Galilée. Ainsi les Juifs, affranchis du gouvernement des rois, furent gouvernés aristocratiquement.

Aristobule s'échappa de Rome et résolut de fortifier le château d'Alexandrie et de s'y défendre. Mais Marc-Antoine et Servilius l'assiégèrent. Il fut pris à Machéron et reconduit à Rome, comme prisonnier.

Gabinius partait pour aller faire la guerre aux Parthes, mais il se laissa engager, à force d'argent, à rétablir Ptolémée Aulètes sur son trône occupé par la fille de Bérénice. Pompée entrait dans ses vues.

Antipater, par les ordres d'Hyrcan, lui fournit des vivres et des munitions pour cette entreprise, et Ptolémée fut rétabli dans son royaume.

Alexandre, dont nous avons vu les premières entreprises, parvint encore une fois à se créer une armée ; mais il fut définitivement vaincu, et Gabinius, quittant son gouvernement, s'en retourna à Rome ; il fut remplacé par Crassus.

Comme la Syrie était paisible, ce dernier résolut de faire la guerre aux Parthes, sans autre motif sinon qu'il avait appris qu'ils étaient très-riches. L'avarice était le trait dominant du caractère de Crassus. Ayant su qu'il y avait de grandes sommes d'or et d'argent dans le temple de Jérusalem, il enleva non-seulement les deux mille talents auxquels Pompée n'avait pas touché, mais aussi tout l'or qu'il trouva et qui montait à huit mille talents. Il prit aussi une poutre d'or massif qui pesait trois cents mines, et chaque mine pèse deux livres et demie. Cette poutre d'or était enfermée dans une autre poutre de bois, à laquelle on pendait les voiles du temple, qui étaient d'un grand prix et d'une beauté admirable. (*Antiq.*, liv. XIV.)

Le général romain paya cruellement ses injustices et ses sacriléges dans sa défaite contre les Parthes, où il perdit la vie.

Cassius ramena les débris de l'armée en Syrie, d'où il repoussa les Parthes enflés de leur victoire. C'est alors qu'eut lieu la prise de Tarichée, où trente mille Juifs furent réduits en esclavage par Cassius. Il força aussi au repos Alexandre, fils d'Aristobule ; et voyant la province en paix, il s'avança vers l'Euphrate pour s'opposer aux Parthes qui voulaient passer en Syrie. Et en effet, ils commençaient déjà le siége d'Antioche, mais ils furent obligés de repasser le fleuve.

Quelques années après, Jules César s'étant rendu maître de Rome, et Pompée avec tout le sénat s'étant retiré au-delà de la mer Ionienne, César mit en liberté Aristobule, et l'envoya avec deux légions en Syrie, pour s'assurer de cette province. Mais ceux du parti de Pompée empoisonnèrent Aristobule, et l'empêchèrent d'exécuter les projets de César et les siens. Les partisans de César embaumèrent son corps avec du miel, et le mirent dans un cercueil. Il demeura longtemps en cet état, jusqu'à ce qu'Antoine l'envoyât en Judée, pour être placé dans la sépulture des rois. Telle fut la fin de ce malheureux prince.

Alexandre, son fils, ne fut pas plus heureux. Scipion, par le commandement de Pompée, lui fit trancher la tête à Antioche, après l'avoir appelé devant son tribunal, pour répondre sur ce qu'il avait fait contre les Romains. Ptolémée Mennæus, prince de Chalcis, prit soin des deux sœurs d'Alexandre, et d'Antigone, son frère. Il les envoya demander à Alexandra, veuve d'Aristobule, qui demeurait à Ascalon, et qui les lui envoya. Philippion, fils de Mennæus, épousa l'une de ces deux princesses, nommée Alexandra ; et quelque temps après, Mennæus lui-même fit mourir son fils, et épousa cette princesse.

La Judée demeura en paix, pendant que tout l'empire romain était en feu par les guerres civiles entre César et Pompée ; et encore après la mort de Pompée, entre César et les défenseurs de la liberté romaine. César fut assez longtemps à faire la guerre en Egypte, pour réduire Achillas, affranchi du roi Ptolémée. Pendant ce temps, Antipater, gouverneur de Judée, l'assista puissamment par l'ordre d'Hyrcan : car Mithridate Pergaménien, qui amenait du secours à César, ayant été contraint de s'arrêter près d'Ascalon, parce qu'il n'était pas assez fort pour forcer Péluse, qui était comme la porte de l'Egypte, Antipater se joignit à lui avec trois mille Juifs bien armés, attira à son service les Arabes, et plusieurs petits princes de la Syrie et du mont Liban ; de sorte que Mithridate, fortifié de toutes ces troupes, s'avança à Péluse, l'assiégea et la prit. Antipater monta le premier à l'assaut ; et après avoir réduit la place, marcha avec Mithridate au secours de César. Il persuada aux Juifs qui habitaient le canton d'Egypte portant le nom d'Onias, et qui voulaient s'opposer au passage de Mithridate, d'embrasser le parti de César. Il se servit pour cela des lettres du grand prêtre Hyrcan, qui les exhortait et les priait d'assister son armée de vivres, et des autres choses dont elle pourrait avoir besoin. Ce qui ayant été rapporté aux Juifs de Memphis, ils se joignirent à Mithridate, et l'appelèrent dans leur ville. Il y en a qui pensent qu'Hyrcan lui-même vint en Egypte au secours de César, et qu'il lui amena quinze cents hommes ; mais il est assez croyable qu'on attribue à Hyrcan ce qu'Antipater fit par ses ordres.

Le roi Ptolémée ayant appris que Mithridate était arrivé au Delta, envoya un détachement pour lui disputer le passage et l'empêcher de faire sa jonction avec César. Mais il n'y réussit pas, grâce au concours que donna Antipater, qui fut bien noté dans l'esprit de César. La guerre finie, César repassa par la Syrie et fit de grands honneurs à Hyrcan et à Antipater, confirma le premier dans ses charges et donna à l'autre le titre de citoyen romain.

### VI. — Déclin de la famille des Asmonéens. — Hérode.

Antigone, fils d'Aristobule, qui s'était distingué dans la guerre d'Egypte en faveur de César, eut beau réclamer contre la sentence prononcée contre sa famille, il ne put rien gagner.

César ayant mis ordre à tout ce qui regardait la Syrie, y laissa pour gouverneur Sextus César, son parent, et partit par mer pour la Cilicie. Antipater l'accompagna par honneur jusqu'à Tyr.

En rentrant à Jérusalem, il se mit à en relever les murs, et pour avancer insensiblement sa famille, il établit Phasaël son fils aîné, gouverneur de la ville et de son territoire, et Hérode gouverneur de la Galilée; celui-ci fit aussitôt sentir sa capacité en purgeant le pays des voleurs qui l'infestaient, et les extermina tous.

Cependant les principaux des Juifs ne voyaient pas sans jalousie le crédit et les richesses d'Antipater, et leur roi éclipsé par la gloire naissante de ce favori. On essaya en vain de réveiller Hyrcan de sa somnolence qui tendait à une abdication; rien ne put le tirer de son assoupissement.

Ce fut dans ce temps que brillèrent deux docteurs juifs, dont l'autorité s'est toujours maintenue, puisqu'ils sont les premiers auteurs de la *Mischna* ou traditions non encore fixées par l'Ecriture.

Hillel surtout eut la réputation de sainteté, associée à celle de grand docteur.

Hérode ayant acheté de Sextus César le gouvernement de la Cœlésyrie ou Syrie creuse, se mit en campagne et marcha contre Jérusalem pour se venger de ce qu'il avait été appelé en jugement comme un criminel, à propos de l'exécution des voleurs, ce qui était un prétexte; car, dans la réalité, on voulait réprimer son ambition. Son père et son frère purent l'arrêter dans cette compromettante entreprise.

Quelque temps après Hyrcan renouvela son alliance avec le peuple romain. César y consentit et donna même un décret pour rétablir les fortifications de Jérusalem et accorder à Hyrcan la liberté de la ville comme il le jugerait à propos; ajoutant que de deux ans en deux ans on affranchirait les Juifs du tribut que l'on tirait du revenu de leur commerce ou de leurs marchandises et qu'on ne les inquiéterait pas pour les corvées et les autres impôts. Dans un autre décret, il les dispensa de redevances dans l'année sabbatique. On peut voir dans les *Antiquités* de Josèphe (liv. XIV), un grand nombre de dispositions très-favorables à la nation juive, édictées par César. Mais nous ne devons pas omettre un édit remarquable de ce dictateur, de la même époque où fut établie la liberté du culte judaïque dans les îles de la

Grèce. Les habitants de Paros avaient interdit à ceux de cette nation d'y remplir les cérémonies de leur religion, et de vivre selon leurs lois. — C'est une rigueur, dit César, que nous ne devons pas souffrir. Il n'est pas juste de permettre que nos alliés soient contraints dans l'exercice de leur religion et de les empêcher d'employer leur argent en sacrifices et en festins publics, puisqu'on le leur permet même dans Rome, et que, dans l'édit de Caïus César contre les assemblées publiques dans les villes, il en excepta les Juifs, et leur permit de se réunir comme par le passé. Les Juifs n'offraient point des sacrifices hors du temple de Jérusalem, mais ils se réunissaient en synagogues, contribuaient aux dépenses qui se faisaient dans le temple, et envoyaient leur quote-part de toutes les provinces du monde.

C'étaient là les derniers actes de César dans l'administration de l'Orient; il fut immolé par Brutus et Cassius. Marc-Antoine et Dolobella, consuls cette année, reçurent des ambassadeurs juifs et confirmèrent les priviléges accordés par César. Ces ambassadeurs portaient une lettre d'Hyrcan à Dolobella, qui le priait de maintenir les Hébreux dans l'usage où ils étaient de ne pas être enrôlés comme soldats dans les provinces, à cause du repos du sabbat; et ce consul écrivait aux magistrats, au conseil et au peuple d'Ephèse, capitale de l'Asie-Mineure, de laisser les Juifs vivre selon leurs lois, s'assembler à leur ordinaire, de ne pas les contraindre d'aller à la guerre, de ne les pas empêcher de vaquer aux choses saintes, et de contribuer de leurs deniers pour faire offrir des sacrifices dans le temple de Jérusalem.

Sextus César, gouverneur de Syrie, fut assassiné par Bassus, le vainqueur des Parthes, qui se fortifia dans Apamée comme le successeur de César, et au parti du dictateur. Il y eut à cette occasion une guerre en Syrie entre Bassus, du parti de Pompée, et Marc, du parti de César; Antipater, qui faisait sa cour à César qu'il croyait encore vivant, envoya ses fils avec des secours à Marc.

Après la mort de César, il y eut une grande guerre civile entre les Romains. Les principaux du sénat et de l'armée allaient de tous côtés lever des gens de guerre pour leur parti. Cassius vint en Syrie. Il passait de ville en ville, rassemblant des soldats et des tributs, et il tira plus de sept cents talents de la Judée. Antipater ordonna à ses fils de lever une partie de cette somme, et Malichus, un de leurs ennemis, levait le reste. Hérode comprit que, dans l'intérêt de son ambition, il convenait de se montrer empressé, ce qui lui valut l'affection de Cassius, dont le parti paraissait sans doute devoir prévaloir dans ces conjonctures.

Antipater mourut par le poison. Ce fut un nommé Malichus, jaloux de son pouvoir, qui exécuta ce crime. Ses enfants, en politiques habiles, dissimulèrent leur douleur afin de mieux saisir l'occasion de se venger, et elle se présenta en effet quelque temps après. La puissance et les richesses des coupables demandaient ces précautions.

Antigone, second fils d'Aristobule frère d'Hyrcan, était parvenu à se former une armée et à venir en Judée comme prétendant au pouvoir. Hérode le vainquit, ce qui lui valut un triomphe; et Hyrcan lui devait faire bientôt épouser Mariamne, sa petite-fille. Ainsi il marchait à grands pas vers la suprême puissance.

Après la bataille de Philippe, où Brutus et Cassius furent vaincus par Antoine et Auguste, Antoine vint en Syrie, et donna ordre de mettre en liberté tous les Juifs, tant libres qu'esclaves, que Brutus et Cassius avaient fait vendre publiquement à l'encan, dans les villes qui ne leur avaient pas donné de subsides avec assez d'empressement, et confirma les priviléges accordés par Dolobella et ses prédécesseurs.

Cependant Antigone ne pouvait se résoudre à faire le sacrifice de son ambition ; il finit par attirer les Parthes dans son parti par de riches promesses, et cette fois ils pénètrent dans la Judée, assiégeant Jérusalem, font prisonnier Hyrcan et Phazaël, et ce n'est qu'à grand'peine qu'Hérode put s'échapper avec le reste de sa famille. Antigone, devenu le maître, fit couper les oreilles à Hyrcan afin qu'il ne pût être désormais grand sacrificateur, et fit mourir Phazaël.

C'était là la dernière lutte de la dynastie des Asmonéens contre celle des Iduméens, lutte meurtrière et terrible. Hérode se hâta d'aller à Rome exposer l'état des choses.

Antoine et Auguste, touchés de sa disgrâce, l'assistèrent de leur pouvoir. Ils assemblèrent le sénat ; Messala et Athalinus y introduisirent Hérode, louèrent les services qu'il avait rendus au peuple romain, et donnèrent à Antigone des couleurs opposées. Antoine représenta qu'il serait avantageux au peuple romain, dans la guerre qu'on avait contre les Parthes, d'établir Hérode roi de Judée. Tous embrassèrent cet avis, et on fit au nouvel élu tous les honneurs de la royauté. Ainsi il fut plus heureux qu'il n'aurait osé l'espérer. C'était beaucoup que cette reconnaissance, car il avait le concours de l'armée romaine en Syrie ; mais ce n'était pas tout. Il fallait déposséder Antigone. Il y eut une série de combats, sur tous les points de la Judée, avec des succès divers, qui se terminèrent par le siége de Jérusalem et sa prise par Hérode et les Romains. Hérode eut une peine infinie à empêcher le sac de la ville par les Romains. Il demanda au général romain s'il voulait donc qu'il ne régnât que sur des ruines. Son énergie comprima les désirs du pillage, et il obtint des Romains de faire périr Antigone à Antioche. Ainsi finit la dynastie des Asmonéens.

Cependant Hyrcan avait été mis en liberté par les Parthes, et les Juifs de Babylone fournirent aux frais de son voyage. Revenu à Jérusalem, il fut comblé d'honneurs par Hérode qui l'appelait son père et couvrait ainsi ses trames contre lui. Comme il était devenu irrégulier pour la charge de grand prêtre, en perdant les oreilles, Hérode fit nommer Ananel, son ancien ami, d'une famille obscure. Alexandra, fille d'Hyrcan, qui avait un fils nommé Aristobule, dont Hérode avait épousé la sœur nommée Mariamne, fut péniblement affectée de ce que ce fils était mis de côté dans ce choix. Sur ces entrefaites, Dellius, ami d'Antoine, ayant eu occasion de voir Aristobule et Mariamne, fut frappé de leur beauté, et fit concevoir à Antoine le désir de les voir. Cela donna un peu de crédit à Alexandra, car Hérode ne voulut pas permettre à Aristobule de sortir de la Judée, de peur d'en faire une occasion de révolte, car le peuple l'aimait. Mais pour donner une satisfaction à la mère, il déposa Ananel et éleva Aristobule au sacerdoce. Ces réconciliations n'étaient point sincères, et Hérode, en fourbe consommé, savait dissimuler

et attendre son moment. La mère et le fils furent sur le point de se sauver auprès de Cléopâtre, reine d'Egypte, en se cachant dans des cercueils, mais un faux ami, pour gagner les bonnes grâces du nouveau roi, vendit sa maîtresse.

VII. — Cruauté d'Hérode. — Ses crimes multipliés.

Or, la fête des Tabernacles approchait, et le jeune prince, qui n'avait que dix-sept ans, allait pour la première fois paraître devant le peuple, au milieu de ses fonctions de grand prêtre. Sa beauté, la grandeur de sa taille, son port majestueux, attirèrent les regards et l'admiration de la multitude, qui crut retrouver en lui toute la majesté de sa race, et la valeur de ses aïeux. Il y eut des acclamations et des vœux qui donnèrent tant de jalousie à Hérode, qu'il ne put différer davantage l'exécution de ce qu'il avait dans l'esprit.

Il accepta l'offre d'un festin de la part d'Alexandra, à Jéricho. Aristobule s'y trouva, et Hérode l'engagea avec un air de vraie amitié à aller avec des gens qui se baignaient, et qui avaient le mot d'Hérode. Comme la chaleur était grande, il accepta ce divertissement dans un étang qui avait de belles eaux, mais les affidés d'Hérode le firent plonger et le retinrent de force au fond des eaux, jusqu'à ce qu'il fût noyé. Telle fut la fin de ce prince intéressant, aimable, qui n'avait eu les honneurs de la souveraine sacrificature que pendant un an.

Jérusalem et toute la Judée furent plongées dans le deuil, à cette mort; chaque famille considérait cette perte publique comme un malheur privé. Hérode n'oublia rien pour persuader qu'il était étranger à la catastrophe ; il fit faire des funérailles magnifiques à Aristobule et dresser un somptueux monument. Alexandra ne se méprit pas sur l'auteur du crime, mais elle était obligée de dissimuler. Elle écrivit à Cléopâtre, qui excitait Antoine à tirer vengeance de ce lâche attentat. En effet, Antoine avait quelque volonté d'agir en ce sens. Il manda Hérode, qui faillit être condamné, et ce fut l'occasion de nouvelles tragédies dans la famille de ce prince. Sa fourberie et sa cruauté lui rendaient les crimes faciles. Son ambition et sa jalousie en multipliaient les motifs.

C'est alors qu'éclata la grande guerre entre Antoine et Auguste. Le prix de la victoire devait être l'empire du monde. La bataille d'Actium décida en faveur d'Auguste. Hérode avait tant d'obligations à Antoine, qu'il ne put se dispenser de prendre son parti. Il prépara une belle armée, et se disposait à la lui conduire en personne; mais Antoine lui demanda de la mener contre les Arabes, dont il avait à se plaindre, et son expédition fut malheureuse. Depuis ce temps, il n'engagea rien de sérieux contre eux, il se contenta de les contenir. Par ce moyen, il eut de grands avantages contre ses ennemis, sans courir de danger. Il y eut alors un grand tremblement de terre dans la Judée. Plus de dix mille Juifs furent écrasés dans leurs maisons. Les gens de guerre seuls n'eurent rien à souffrir, parce qu'ils étaient sous leurs tentes. La population fut si effrayée, qu'elle était disposée à quitter le pays, si Hérode ne lui eût adressé un discours pathétique pour la calmer.

Il découvrit, sur ces entrefaites, une correspondance du vieux Hyrcan avec Malc, roi des Arabes, vers qui il voulait se réfugier avec Alexandra, sa fille. Il en fallait moins à Hérode pour le sacrifier. Il le convainquit de ces intrigues et le fit mourir. Il ne se contentait pas de ses propres cruautés, il en conseillait à ses amis. Après la bataille d'Actium il excitait Antoine à faire mourir Cléopâtre, afin de s'emparer de ses trésors et s'aider ainsi à restaurer ses affaires. Antoine n'y voulut point consentir.

Cependant il se trouvait lui-même dans un rude embarras. Auguste était souverain maître, et n'ignorait pas le concours qu'Hérode avait donné à son concurrent. Il ne fut point déconcerté néanmoins. Il alla trouver Auguste à Rhodes, et lui présenta sa conduite passée et ses dispositions présentes avec tant d'adresse, qu'il charma Auguste et obtint la confirmation de sa royauté. Comme il ne pouvait prévoir l'issue de cette tentative, il donna l'ordre à ses affidés, en partant, de tuer sa mère, sa sœur, sa femme bien-aimée et sa belle-mère, en cas qu'il mourût lui-même. On trouve une apparence de motif à cette étrange et féroce résolution en ce qui concerne Mariamne. C'est la jalousie allant au-delà du tombeau. Mais quelle cause donner pour les trois autres exécutions?

La vie des hommes était un jeu pour ce monstre, qui avait néanmoins des formes polies. Il était un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Sa conduite envers Antoine en est une preuve, car, après l'avoir abandonné, il poussa l'obséquiosité envers Auguste qui passait sur ses terres en allant en Egypte contre son rival, jusqu'aux derniers raffinements de la courtisanerie. Aucune dépense ne lui faisait obstacle. Après sa victoire, lorsqu'il eut forcé Antoine et Cléopâtre à le faire mourir, Auguste reçut des honneurs pareils. Aussi le flatteur gagna-t-il un accroissement de puissance et de crédit, ce qui n'empêcha pas que ce méchant prince ne sentît bientôt sa vie empoisonnée, et en proie aux plus cruels chagrins. Sa défiance et sa jalousie lui devinrent un écueil : sa mère et sa sœur aigrirent son esprit contre Mariamne et suscitèrent dans son cœur une de ces luttes épouvantables entre deux grandes passions contraires, l'amour et la vengeance. D'un côté il aimait Mariamne jusqu'à la folie, de l'autre on la lui montrait faussement infidèle. Son âme était agitée jusqu'à la fureur. Enfin la colère l'emporta, Mariamne fut condamnée à mourir et subit son injuste sentence avec une fermeté qui ne se démentit pas un instant. Pour la première fois, dit l'histoire, Hérode connut le remords. Il croyait que Dieu lui redemandait à tout moment le sang de cette princesse. On l'entendait souvent répéter le nom de Mariamne. Il était devenu le plus malheureux des hommes sans devenir meilleur. Une peste, qui arriva en ce temps en Judée, fut regardée comme un fléau du ciel qui vengeait la mort de Mariamne. Une autre de ses victimes fut Alexandra, sa belle-mère, sur ce que dans une maladie dangereuse qu'il eut, elle avait pris des précautions de sûreté en cas qu'il vînt à succomber.

Cet homme cruel n'épargna jamais ses amis les plus intimes; il fit mourir Costobare, Lysimaque, Gadias, Dosithée, dont quelques-uns étaient ses familiers, pour les raisons les plus légères.

Hérode n'eut jamais de sentiments de religion bien sérieux; mais lorsque, délivré de ses concurrents, il n'eut plus à se contraindre, il ne

craignit pas de se montrer hostile à la religion de Moïse. Il abolit d'anciens usages, modifia en plusieurs points la discipline, établit des jeux de lutte et de course, et bâtit des théâtres, des amphithéâtres superbes, selon la coutume des nations infidèles. Il dépensa des sommes prodigieuses dans ce genre de luxe mondain, qui admettait dans les décorations des figures et des emblèmes condamnés par la loi, et qui faisait gémir les Juifs zélés. Ces dispositions firent naître une conspiration, et il dut prendre ses mesures contre la haine du peuple en fortifiant plusieurs points du pays, pour le contenir. Ce fut une occasion nouvelle d'un grand nombre d'exécutions de citoyens recommandables, mis à mort sur les simples indications de ses délateurs.

Cependant il y eut dans ces conjonctures une famine qui affligea rudement la Judée et les environs. Les ressources du trésor étaient épuisées par les somptuosités dont nous avons parlé. Alors Hérode convertit en monnaie tout ce qu'il avait chez lui en objets d'art, même des plus grands maîtres, et envoya, comme dans les temps anciens, chercher du froment en Egypte : ce zèle et cette générosité lui ramenèrent beaucoup d'esprits. Il continua à élever des bâtiments somptueux, un riche palais à Jérusalem, la ville d'Hérodion, des temples et des villes en l'honneur d'Auguste, mais en dehors du territoire de la Judée.

Alors Hérode était au comble de la gloire, maître absolu au dedans, respecté au dehors, ami d'Auguste qui logea ses deux fils dans son propre palais à Rome, pour faire honneur à leur père, et qui lui accorda trois petites provinces nouvelles limitrophes. Hérode était particulièrement l'ami d'Agrippa.

La dix-huitième année du règne d'Hérode fut remarquable par le dessein que conçut ce prince de construire à Jérusalem un temple plus grand et plus magnifique que celui de Zorobabel. Il s'y prit avec adresse pour amener le peuple à ses vues. Il loua le zèle des Juifs du temps de Néhémie, qui, dans des circonstances si difficiles, avait pu faire ce second temple; mais il ajouta que l'état prospère de la nation demandait un développement nouveau de splendeur dans ce monument : pour donner la dernière perfection à cet ouvrage, il proposa de ne détruire les parties anciennes que lorsque tous les matériaux pour les nouvelles constructions seraient préparés. Malgré les répugnances et diverses pensées de défiance, le projet fut enfin accueilli, et on vit s'élever sur le mont Moria cet édifice superbe qui, dans le beau siècle d'Auguste, passa par une des merveilles du monde. La dédicace en fut magnifique. Trois cents bœufs furent offerts en sacrifice au milieu d'un concours innombrable de peuple.

Ces magnificences n'empêchaient pas que la maison d'Hérode ne fût, pendant tout le cours de son règne, le théâtre de la jalousie, de la vengeance et de la cruauté. Ce prince perfide et soupçonneux finit par corrompre toutes les personnes qui l'entouraient, en leur communiquant ses détestables passions.

Pour se rendre intéressants auprès de lui, ses courtisans accusaient même les innocents, et devenaient tour à tour accusateurs et victimes.

Les deux fils de Mariamne furent dépeints comme songeant à le supplanter, à venger leur mère. Accusés d'abord, jugés et absous au tribunal

d'Auguste, ils eurent un moment de repos; mais ils finirent par être immolés à la jalousie d'Archélaüs, leur frère, qui les rendit odieux aux yeux de son père. Et, chose étonnante, ces déchirements dans l'intérieur du palais ne l'empêchaient pas de diriger activement les affaires de l'Etat, de fortifier et embellir les villes. Il fit bâtir à Tripoli, à Damas, à Ptolémaïs, des écoles pour y instruire la jeunesse; à Biblos, de fortes murailles; à Béryte et Tyr, des lieux d'assemblée, des magasins publics, des marchés, des temples; à Sidon et à Damas, des théâtres; à Laodicée, qui était près de la mer, des aqueducs pour y conduire les eaux; à Ascalon, des bains, des fontaines et des portiques d'une beauté extraordinaire. Il fit faire des galeries aux deux côtés de la place qui traverse Antioche, laquelle avait vingt stades de longueur; il la fit paver avec une pierre fort polie et dota les jeux olympiques qui s'y célébraient.

Hérode avait alors neuf femmes. Doris, la première, était mère d'Antipater. La seconde était Mariamne, fille de Simon, dont il eut Hérode, nommé aussi Philippe, époux d'Hérodiade, mère de cette danseuse qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste. La troisième était la fille de son frère. La quatrième, sa cousine germaine. La cinquième, Maltaée, Samaritaine, qui fut mère d'Archélaüs et d'Antipas, autrement Philippe. Archélaüs succéda à la moitié du royaume de son père, sous le nom de Tétrarque. Antipas ou Philippe, son frère, épousa Salomé la danseuse, fille d'Hérodiade. La sixième nommée Cléopâtre, native de Jérusalem, eut deux fils, Hérode et Antipas. Ce dernier épousa Hérodiade, femme de son frère Philippe et de son vivant. Il en fut repris par Jean-Baptiste.

Tel est le précis de l'histoire d'Hérode, dont la dernière partie se retrouvera dans la vie de Jésus-Christ. On voit que les cruautés de ce prince envers saint Jean-Baptiste et les enfants innocents ne furent pas ses coups d'essai; elles s'expliquent par son caractère soupçonneux et féroce. (Dom Calmet, *Hist. de l'Ancien Testam.*, t. III, liv. VIII.)

## CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE.

### RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR LA PALESTINE DU TEMPS DE JOSUÉ.

Liste alphabétique des villes existant du temps de Josué, et dont les voyageurs modernes, particulièrement M. de Saulcy, ont trouvé les restes et l'emplacement.

Nous avons renvoyé ici ces descriptions pour éviter de surcharger la vie de Josué par de trop longs détails.

*Abarim, Montagne.* — Tel est le nom, signifiant *passages*, du pâté de montagnes qui, à l'est de l'embouchure du Jourdain, et à la pointe nord-est de la mer Morte, limite le pays des Ammonites. (M. de Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*). Dans le *Deutéronome* (XXXII, 49), cette montagne est mentionnée comme voisine de Jéricho ; et les trois sommets des monts Nébo, Fesgah et Faour (Nébo, Pisgah et Pear) en font partie intégrale. C'est du sommet du mont Fesgah qu'il fut donné à Moïse de voir la riche vallée du Jourdain et la terre promise, dans laquelle il ne devait pas poser le pied. Sans doute c'est du sommet le plus élevé des monts Abarim, que le chef du peuple de Dieu dut contempler le beau pays où coulaient le lait et le miel, et qu'il lui était interdit de mettre lui-même entre les mains des Israélites ; à ce compte, le Fesgah ne saurait être autre chose que le pic élevé, connu de nos jours sous le nom de Djebel-Atarous, et qui domine d'une manière notable la chaîne ammonitique, à peu près à l'est de Jéricho (*Er-rihha*). Il est impossible, lorsqu'on étudie sur place l'orographie de la Terre Sainte, de ne pas emporter la conviction que cette identification est inattaquable. Malheureusement, il n'est pas aisé de pénétrer dans ces montagnes, et j'ai eu moi-même le regret de quitter ce beau pays sans pouvoir parcourir les montagnes saintes auxquelles se rattachent les faits les plus importants de la conquête judaïque, c'est-à-dire la visite, la mort et l'enterrement de Moïse. Nul doute que les noms modernes que l'on recueillerait parmi les nomades habitants de ces montagnes ne fissent aisément reconnaître les trois sommets que j'ai mentionnés plus haut. Notons en passant, à propos du mont Fesgah, qu'il existe justement en face de la position assignée par l'Ecriture Sainte à cette montagne, et dans la chaîne de Kenaan, un mont élevé nommé Fechkhab, à proximité duquel les musulmans ont placé un prétendu tombeau de Moïse.

« Notons enfin qu'Eusèbe et saint Jérôme affirment que de leur temps une portion de la chaîne montueuse, avoisinant Hesbon, avait encore conservé le nom d'Abarim.

« *Acco, Axq, Akka, Ptolémaïs, Saint-Jean-d'Acre.* — Le nom primitif de cette ville illustre ne se trouve qu'une seule fois dans les Saintes Ecritures; voici le verset qui le contient : *Aser n'expulsa pas les habitants d'Acco, ni les habitants de Sidon, ni ceux d'Ahlab, ni ceux d'Akhsib, ni ceux de Chelbah, ni ceux d'Afeik, ni ceux de Rahau.* (Jud., I, 31.) En

revanche, le nom de Ptolémaïs revient à chaque instant dans les livres des Macchabées. — Le verset que je viens de citer prouve qu'Acco était situé dans la circonscription du terrain assigné à la tribu d'Aser.

« Il est à remarquer, néanmoins, que, parmi les villes des Asérites citées dans le *livre de Josué* (xix, 24-30), il n'est nullement question d'Acco. Je ne me charge pas d'expliquer cette omission, qui, d'ailleurs, ne tient peut-être qu'à ce fait consigné dans le livre des Juges, que les Asérites ne parvinrent pas à expulser les habitants d'Acco. Quoi qu'il en soit, cette ville d'une haute antiquité, bien qu'elle n'offre plus aujourd'hui de vestiges de sa grandeur première, avait également frappé des monnaies autonomes avec le nom *Axq*. Celles-ci sont extrêmement rares. Les plus abondantes sont les statères d'or et les tétradrachmes d'Alexandre le Grand, portant au revers dans le champ et devant la figure assise de Jupiter, le nom phénicien d'Acco, et une date en chiffres.

« Je ne dois pas omettre de mentionner ici un type qui se présente assez fréquemment sur les monnaies coloniales de Ptolémaïs, et qui nous rend compte jusqu'à un certain point de la position géographique de cette ville. On y voit Ptolémaïs personnifiée, représentée par une femme à tête tourrelée, assise sur un rocher entouré par les eaux de la mer, et tenant de la main droite trois épis, emblème de la fertilité du sol sur lequel elle était bâtie; rien de charmant effectivement comme la riche plaine au bord de laquelle est situé Saint-Jean-d'Acre, que la mer semble entourer de tous les autres côtés. Au pied de la figure de la ville paraît un fleuve personnifié en un homme qui nage, et ce fleuve n'est autre que le Bélus. Triste fleuve sans doute, car c'est aujourd'hui un misérable ruisseau bourbeux, nommé Nahr-el-Naamen (la rivière de la Renoncule). Cette charmante fleur serait-elle par hasard la colocasia qu'Hercule venait chercher sur les bords du Bélus? et la dénomination arabe que je viens d'enregistrer aurait-elle conservé un reflet de l'histoire à laquelle est due l'étymologie grecque rapportée plus haut? Je suis assez porté à le croire.

« Saint-Jean-d'Acre, qui a pris la place de Ptolémaïs, est placé au bord septentrional d'un golfe charmant, sur le bord opposé duquel s'élève Khaïfa, l'ancienne Sycaminon, bâtie au pied du Mont-Carmel. Toute la plaine qui forme le territoire de Saint-Jean-d'Acre est encore d'une grande fertilité, et cultivée à merveille. Un bel aqueduc construit par Djezzar Pacha, et venant des coteaux placés au nord-est de la ville, y amène une eau excellente d'une distance de quelques kilomètres, en passant par un joli hameau nommé Baqadjeh, bâti auprès d'une vraie maison de campagne et d'un vrai jardin qui ont été créés jadis par Abd-Allah, pacha d'Acre. A l'est de la ville, et à environ une heure et demie de marche, sur la route de Galilée, qui passant par Safourich (l'ancienne Séphoris), conduit à Nazareth, on rencontre un immense tertre artificiel, parfaitement rond, et connu aujourd'hui sous le nom de Tell-Keisan. Au pied du Tell, coule une petite fontaine nommée Ayn-en-Tell (source du Tertre). Il n'est pas possible de douter que ce tertre considérable n'ait servi de base à un monument antique d'une grande importance, s'il n'a pas été un véritable tumulus élevé sur les restes mortels de quelque grand personnage. Les Arabes affirment que l'on trouve des

tronçons de colonne au sommet du Tell, et ce que je puis affirmer, c'est que l'on voit à la base de nombreux débris qui paraissent provenir d'un édifice important. Avis aux voyageurs futurs qui voudront étudier avec plus de soin que je n'ai pu le faire le Tell-Keisan, que je n'ai vu qu'en en longeant la base.

« Josèphe (*Bell. Jud.*, II, x, 2) parle d'un monument placé au bord du fleuve Bélus, et qui pourrait bien n'être autre chose que le Tell-Keisan. Voici le passage en question, que je rapporterai *in extenso*, parce qu'il peint à merveille la situation de Saint-Jean-d'Acre. Il s'agit de Ptolémaïs. « — Cette ville est voisine de la Galilée, située au bord de la mer, et bâtie dans une grande plaine. Elle est entourée de montagnes, à l'orient par la chaîne de Galilée, qui en est éloignée de 60 stades (11 kilom. environ) ; au midi, par le Carmel, qui en est distant de 120 stades (22 kilom.) ; au nord, par un mont très-élevé qu'on appelle l'échelle des Tyriens, et qui est situé à 100 stades de la ville (18 à 19 kilom). A deux stades de la ville (près de 400 mètres) coule une très-petite rivière (du temps de Josèphe, le Bélus n'était donc comme aujourd'hui qu'un véritable ruisseau, ποταμος πανταπασιν ὀλιγος) nommé Belœus (Βήλαιος), sur les bords duquel se voit le monument de Memnon (το Μεμνονος Μνημεῖον), ayant auprès de lui un lieu d'une étendue de cent coudées, mais digne d'admiration. Celui-ci est rond et creux, et il produit un sable propre à faire du verre, que beaucoup de navires viennent enlever, mais qui se reproduit toujours, en remplissant la place, comme si les vents se chargeaient de rapporter ce sable d'ailleurs, pour être immédiatement transformé en verre. Ce qui me paraît le plus curieux en ceci, c'est que tout ce qui sort de verre de cet endroit merveilleux, redevient plus tard du sable vulgaire ».

« Qu'était le Memnon dont Josèphe mentionne ici le tombeau? Comme il ne l'a pas précisé, je ne me charge pas de le deviner.

« Quant à la nature vitrifiable du sable du Bélus, Pline (lib. XXXVI, c. 26), en parle à deux reprises, et Tacite (*Histor.*, v) s'en exprime ainsi : *Et Belus amnis, Judaïco mari illabitur, circa cujus os collectæ arenæ admixto nitro in vitrum excoquuntur ; modicum id littus, sed egerentibus inexhaustum*. Je terminerai ce qui est relatif au sable vitrifiable du Bélus en rappelant une étymologie de ce nom Bélus, proposée par Reland, et qui me paraît extrêmement probable. En grec, le verre s'appelle ὕελος ou ὕαλος, et entre ce mot et le nom Bélus il y a pour ainsi dire identité.

« Le verre de Phénicie avait une très-grande célébrité dans l'antiquité, et l'Egypte, et la Grèce aussi bien que la Phénicie elle-même ont enrichi les musées d'une foule de charmants petits vases de verre émaillés, qui sont aujourd'hui reconnus pour être de fabrication phénicienne, et formés très-probablement du sable du Bélus.

« Revenons à Ptolémaïs. Josèphe ne place jamais cette ville dans la Galilée, mais bien à l'ouest de la Galilée : ainsi il parle (*Bell. Jud.*, II, xviii, 9) d'une ville de Galilée nommée Zabulon, qui sépare Ptolémaïs de la Galilée. Or, un voyageur qui a parcouru tout récemment le pays, M. Van de Velde, missionnaire protestant, a reconnu dans le voisinage immédiat de la voie antique, qui de la plaine de Saint-Jean-d'Acre conduit à travers des collines

boisées au Nardj-el-Bathouf, au-delà duquel est situé Safourieh, une source nommée Ayn-Zabouloum, auprès de laquelle j'ai dû passer moi-même sans la connaître, et qui fixe indubitablement la position de la Zabulon de Josèphe. C'était, dit l'historien, une ville ornée de très-beaux édifices, construits avec autant de luxe que ceux de Tyr, de Sidon et de Béryte ; je ne doute pas maintenant que les nombreux sarcophages antiques que j'ai rencontrés sur ce point, le long de la voie antique, n'aient été des sculptures appartenant à la population de Zabouloum.

« Le nom primitif de cette ville fut Acco, que Reland croit retrouver dans le prophète Michée (I, 10) : *N'annoncez point ceci dans Geth, et ne pleurez point dans Acco.* Les Grecs, comme nous l'avons dit, changèrent ce nom en Acé, et y ajoutèrent celui de Ptolémaïs. Cette ville (Josèphe, *Antiq.*, I, XIII, c. 3), qui était possédée par Démétrius, fils de Séleucus, fut livrée à Alexandre, fils d'Antiochus Epiphane ; ensuite Alexandre, roi des Juifs, l'assiégea et la livra à Ptolémée ; Tigrane, roi d'Arménie, l'assiégea aussi ; enfin elle fut soumise à la domination des Romains ; Claudius la fit réparer et lui donna le surnom de *Cæsarea.* C'est ce que semble annoncer une médaille sur laquelle on lit ces mots : *Col-Cæsarea Ptolémaïs* (*Hard., Num. antiq.*, p. 142). Les Sarrasins s'en rendirent maîtres et changèrent son nom de Ptolémaïs en celui de *Acca* ou *Acra* qu'elle a conservé. Elle est devenue célèbre par les croisades : les chrétiens la reprirent sur les Sarrasins en 1104. Saladin s'en rendit maître en 1187 : mais Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'assiégèrent et la prirent à la vue de l'armée de Saladin, qui faisait tous ses efforts pour la défendre. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'y maintinrent jusqu'à l'an 1291, que cette ville repassa au pouvoir des mahométans.

« Nous trouvons mentionnés dans les Actes des Conciles plusieurs évêques de Ptolémaïs. Ce sont : 1° Claros, qui assista au concile de Césarée, vers l'an 198 ; 2° Renéas, qui fut présent au concile de Nicée en 325 ; 3° Nectabos, qui intervint en 381 au concile de Constantinople ; 4° Paul, qui prit part aux travaux du concile de Chalcédoine en 451 ; 5° et enfin Jean, qui intervint, en 536, au concile de Jérusalem. A quelques centaines de mètres des murailles de Saint-Jean-d'Acre est une petite colline connue des habitants sous le nom de Mont des Français. C'est là que le général Bonaparte mit en batterie les quelques pièces d'artillerie de campagne qu'il avait amenées d'Egypte pour faire le siége de Saint-Jean d'Acre. En 1840, cette ville fut affreusement maltraitée par une flotte anglaise, et lorsque je la visitai en 1850, je pus constater, du haut du couvent latin, les dégâts causés par le bombardement dans la ville entière. Rien n'avait été réparé, et très-probablement rien ne l'est encore.

« *Adammim, Adoummim.* — Nous trouvons ce nom de lieu deux fois dans l'Ecriture sainte. La première mention en est faite dans le passage suivant (*Josué*, XV, 7) : *La limite* (*du territoire de Juda*) *s'élève de la vallée d'Aakour vers Dabor, et au nord elle se tourne vers Hedjeldjal, qui est en face de la montée d'Adammim, qui est au sud du torrent ; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et se termine à l'Ayn-Radjol.*

« Plus loin, dans le même livre de Josué (XVIII), nous trouvons la même

montée mentionnée ainsi qu'il suit dans la description de la limite du territoire de Benjamin, limite qui est fixée en sens inverse de celle que nous venons de voir assignée au territoire de Juda. Je transcris : — 16. *La limite descendait vers l'extrémité de la montagne qui est devant la vallée de Ben-Hinnom qui est dans la plaine des Rephaïm, au nord, descendait dans la vallée de Ben-Hinnom qui est à côté de Jebousi, au sud, et (allait) de là vers l'Ayn-Radjol.* — 17. *Se dirigeant, en partant, vers le nord, elle aboutissait à l'Ayn-Chems, et elle aboutissait à Djelibout, qui est en face de la montée d'Adammim, et elle descendait à la pierre de Bohan, du fils de Réouben.*

« Comme dans ces deux passages nous ne trouvons mentionnée qu'une *Mâaleh*, montée ou côté, il n'est pas possible de dire si le nom d'Adammim était exclusivement affecté à une route montueuse ou à une localité à laquelle aboutissait la montée. Ce qui est important à constater, c'est que saint Jérôme mentionne, dans le voisinage de Jéricho, un endroit qui portait encore de son temps le nom de *Maledomim*, qui signifiait la *Montée rouge*, et qui devait ce nom au sang qui y était fréquemment versé par les brigands qui l'infestaient. Cet endroit dangereux se trouvait sur la route qui conduit de Jérusalem à Jéricho, et l'on y avait établi un petit poste militaire pour donner un peu de sécurité aux voyageurs. Il semble fort probable que la parabole du bon Samaritain, racontée par Notre-Seigneur Jésus-Christ (Luc, x, 30 et suiv.), a trait à une aventure arrivée en cet endroit.

« On conçoit tout l'intérêt qui s'attache à l'identification d'une localité pareille, et je me réjouis de pouvoir l'offrir à mes lecteurs avec une probabilité qui équivaut à la certitude. Voici donc ce que j'ai consigné dans mes notes en levant la carte du terrain qui traverse la route de Jérusalem à Jéricho. A un peu plus de dix kilomètres de la fontaine placée au bas de Béthanie, et connue sous le nom de fontaine des Apôtres, se trouve une colline que franchit la voie antique, et sur laquelle se voit une ruine de peu d'importance, qui est nommée Thour-ed-Dabor (la montagne de Dabor). On descend ensuite directement à l'est vers un petit oualy ruiné, nommé Cobr-el-Khoukh. A partir de ce point, une série de plateaux, montant insensiblement et sur lesquels paraissent fréquemment des traces de la voie antique, nous mène à un puits nommé Bir-el-Khan, auprès duquel se voient quelques débris peu importants et un tronçon de colonne. A gauche de la route est une colline basse qui masque une vallée nommée Ouad-Abou-Kebdah ; et à cette colline se rallie presque aussitôt un monticule très-considérable, sur lequel est assise une ruine assez vaste nommée Khan-el-hatrour ou el-Khan-el-Ahmar (le Khan rouge). Presque aussitôt on arrive à une crête au-delà de laquelle commence la véritable descente vers la plaine du Jourdain.

« Je retrouve le Khan-el-Ahmar désigné sous le nom de la Tour-Rouge dans le journal d'un pèlerin du XIV[e] siècle, dans un recueil littéraire publié à Metz, sous le nom de *Revue d'Austrasie* (III[e] volume, année 1838). Voici le passage où je trouve cette précieuse mention : *Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem, entrepris en* 1395, *par quatre chevaliers messins :* « Nous allâmes, la première journée, coucher à onze lieues, en une ville où

« il y a un bon logis pour héberger les gens étrangers. Elle est proche d'une « montagne sur laquelle est un château qui a le nom de Tour-Rouge. Le « dimanche après minuit (20 octobre) nous quittâmes ladite auberge, et « allâmes, jusqu'à environ quatre lieues, à une petite tour qui se dit la tour « de Jéricho ».

« Un second passage qui se lit un peu plus loin me semble inadmissible; le voici :

« De Béthanie nous allâmes gîter au cazale de la Tour-Rouge, d'où « nous partîmes le lundi moult grand matin pour retourner à Jérusalem ». Ou les deux noms ont été intervertis dans le passage, ou au lieu de Béthanie il faut lire Jéricho. Quoi qu'il en soit, au XIV<sup>e</sup> siècle, le Khan de la Tour-Rouge, le Khan-el-Ahmar recevait les voyageurs; aujourd'hui il est parfaitement désert et ruiné, et personne n'a la moindre envie de s'y arrêter.

« Si nous remarquons maintenant la filiation des noms qu'a portés cet endroit célèbre, nous serons forcés d'admettre que le Khan-el-Ahmar désigne d'une manière certaine la position du point culminant de la montée d'Adammim. En effet, dans le *Livre de Josué*, cette montée est nommée Mâaleh-Adammim (montée rouge, montée sanglante). Au V<sup>e</sup> siècle, du vivant de saint Jérôme, elle s'appelle encore Maledomim, la montée rouge, et un poste militaire, une tour, un *bordj* comme disent les Arabes, y est établi pour la sécurité des voyageurs. Au XIV<sup>e</sup> siècle ce lieu s'appelle encore la Tour-Rouge, et il y a un cazale où l'on héberge les voyageurs. En 1851, j'ai passé à côté des ruines de ce cazale, qui s'appellent el-Khan-el-Ahmar, le Khan rouge; il y a donc identité parfaite; et le même lieu a gardé le même nom à travers une bien longue suite de siècles.

« Ceci posé, reprenons le verset 7 du chapitre xv de Josué : *La limite (du territoire de Juda) s'élève de la vallée d'Aakour vers Dabor, et au nord elle se tourne vers Hedjildjal, qui est en face de la montée d'Adammim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et se termine à l'Ayn-Radjol.*

« La vallée d'Aakour (voir ce mot) doit se retrouver et se retrouvera infailliblement sur les premières pentes qui viennent aboutir au Rhôr-Djahir, et qui garnissent le flanc septentrional du Djebel-Fechkhah. Là j'ai retrouvé l'Ouad-Dabor, qui rappelle inévitablement le nom d'un des points par lesquels passait la limite. De là cette limite tournait au nord et se dirigeait vers Hedjildjal (le Gilgal ou Galgal des traductions de la Bible) qui est en face de la montée d'Adoumim. La montée ainsi nommée était donc entre Jéricho et le Khan-el-Ahmar, et non entre Jérusalem et ce Khan. D'un autre côté, Djeldjal ou Gilgal devait être forcément sur les premiers mamelons placés en avant du point où la route antique entre dans la montagne pour devenir le Mâaleh-Adoumim.

« Gilgal était donc fort probablement la localité dont les ruines sont de nos jours appelées Kakoun par les Arabes. Le verset dit que la montée d'Adoumim est au sud du torrent; rien de plus exact, car cette montée court au sud, et à peu près parallèlement au Nahr-el-Kelt, le Kerith de l'Écriture, torrent qui arrose la plaine de Jéricho, et que j'ai vu couler à

pleins bords pendant le mois de janvier comme un gave des Pyrénées. La limite passe ensuite à l'Ayn-Chems (la source du soleil), et se termine à l'Ayn-Radjol. Nous examinerons plus tard, en nous occupant de ces deux sources, s'il ne faut pas identifier l'Ayn-Chems avec la fontaine des Apôtres, Bir-el-Haoud des Arabes, et l'Ayn-Radjol avec le Bir-Eyoub ou fontaine de Néhémie.

« Remarquons enfin qu'il est parfaitement possible de se rendre compte sur place de l'espèce de pointe que fait vers le sud de Jéricho la limite des territoires de Juda et de Benjamin. Le Djebel-Fechkhah forme une pointe très sensible, le Ras-Fechkhah, qui se détache de la chaîne de Kenaan, pour s'avancer dans le Rhor ou plaine de Jéricho. Il y a donc une petite plaine carrée de deux lieues environ de profondeur, et qui est limitée à l'ouest par la chaîne même que franchit la route de Jérusalem, c'est-à-dire la Mâalech-Adoumim, et au sud par les pentes nord du Djebel-Fechkhah. Cette petite plaine est en quelque sorte une dépendance du territoire de Jéricho. Il n'y avait donc pas trop de possibilité de la trouver à travers une limite naturelle, et par conséquent stable. Le législateur a eu la sage pensée de suivre la limite que lui donnait la pente des montagnes ; et c'est ainsi que la frontière, après s'être dirigée au sud jusqu'au flanc de Djebel-Fechkhah, et avoir le long de ce fleuve atteint le point nommé Dabor, est revenue au nord vers Gilgal ou Djeldjal, pour suivre ensuite le tracé de la route de Jérusalem. C'est là un point qui me paraît aujourd'hui acquis à la science.

« *Adjelim.* — Voici ce que je trouve sur Adjelim dans mes notes de voyage : — J'ai dit que les ruines au milieu desquelles nous campons, m'ont été désignées sous le nom de Kharbet-el-Hafayeh ; mais je dois faire observer que les Bédouins qui nous entourent les appellent indistinctement de ce nom ou de celui de Kharbet-Adjerrah ou El-Djerrah que nous avons trouvé appliqué aux ruines rencontrées par nous pendant toute la journée. D'ailleurs nous sommes sur le flanc du Djebel-Adjerrah ; cela est incontestable, puisque tous les Bédouins sont d'accord sur ce point. Est-il possible de deviner quelle est la localité antique cachée sous le nom d'Adjerrah ? Je n'ose me flatter d'y avoir réussi, et cependant je ne puis me dispenser de faire connaître l'hypothèse que m'a suggérée une certaine ressemblance de ce nom.

« Nous lisons dans Josèphe (*Ant. Jud*, XIV, 1, 4,) que parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannœus, père d'Hyrcan, se trouvaient Agalla, Médaba et Horonaïm. Or, Médaba et Horonaïm étaient certainement des villes de la Moabitide ainsi que l'attestent Isaïe et Jérémie. (*Isaïe*, XV, 2, 5 ; — *Jérémie,* XLVIII, 2, 3, 5.) Agalla pouvait donc, je dirai même plus, devait être également de la Moabitide. Dès lors, d'Agalla à Adjerrah il y a si peu loin, que je crois très-permis de retrouver les ruines de l'Agalla de Josèphe dans l'Adjerrah des Arabes aujourd'hui. Remarquons d'ailleurs que le prophète Isaïe, en parlant de la ruine de Moab, dit : *Car les cris environnent les frontières de Moab, le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim, etc.* Adjelim était donc vers la frontière de la Moabitide. Reland a déjà émis l'opinion que cet Adjelim devait être l'Agalla de Josèphe,

et je n'hésite pas à me ranger à cette opinion. Il est vrai qu'Eusèbe place Agallim (Αγαλλείμ), qui est évidemment le même lieu, vers le sud et à huit milles romains d'Aréopolis ou Rabbat-Moab, et cette double indication ne peut convenir aux ruines d'Adjerrah que sous le rapport de la distance ; car les ruines d'Adjerrah, qu'on les prenne au bas ou au sommet de l'Ouad-Adjerrah, sont presque exactement à l'ouest d'Aréopolis. Je n'en persiste pas moins à chercher l'Adjelim de l'Ecriture et l'Αγαλλα de Josèphe dans l'Adjerrah des Arabes, parce que l'Αγαλλεὶμ d'Eusèbe, placée par lui au sud d'Aréopolis, n'eût pas été le moins du monde sur la frontière de la Moabitide, ainsi que le veut le texte d'Isaïe.

« *Althiopie, Ethiopie.* — Les livres saints font mention des deux contrées du nom d'Ethiopie : l'une l'Ethiopie d'Afrique, voisine de l'Egypte ; c'est celle dont parle le plus rarement la Bible ; l'autre, l'Ethiopie d'Asie, située dans le nord de la Perse.

« Le fleuve Gihon, que Moïse, dans la *Genèse* (II, 13), fait passer dans l'Ethiopie, est un fleuve du Taurus, et Moïse, qui avait habité l'Egypte et qui devait connaître aussi parfaitement le nom de l'Ethiopie africaine, puisque le livre des *Nombres* lui donne pour femme une éthiopienne (XII, 1), n'eût pas commis la faute grossière de faire passer par l'Ethiopie d'Afrique le fleuve dont il met la source avec celle de l'Euphrate, du Phison et du Tigre, dans le paradis terrestre. Ce fait prouve combien il importe d'avoir des notions précises sur la valeur des dénominations des livres bibliques.

« L'Ethiopie d'Asie formait la limite septentrionale des vastes Etats de l'empire assyrien au temps de sa plus grande puissance. Elle est nommée plusieurs fois dans ce sens au *livre d'Esther* (VIII, 9 ; XVI, 1). L'Ethiopie d'Afrique est aussi mentionnée dans la Bible. On la joint alors à l'Egypte et à la Libye : *Æthiopia et Lybia* (*Ezech.*, XXV, 5); Æth. fortitudo ejus et Ægyp. (*Nahum.*, III, 9.)

« *Aialon, Ayalon, Alus, Alous.* — Cette ville, de la tribu de Dan, est mentionnée dans *Josué* (XXI, 24). Saint Epiphane l'appelle Ιαλῳ, Josèphe Ηλῶμ, et Eusèbe Αιλωμ. Eusèbe, dans son *Onomasticon*, dit qu'il y avait de son temps un village d'Aialon situé à trois milles au levant de Beit-El, près de Gabaa et de Rama. — Or, l'Aialon de la tribu de Dan ne pouvait être près de Beit-El. — Mais saint Jérôme tranche la question en disant que l'Aialon de Dan est près de Nicopolis, au second mille quand on se rend à Ælia. Il nomme ce bourg Alus. Il y avait donc : 1° Aialon près de Beit-El ; 2° Aialon près de Ir-semes (Nicopolis).

« *Ayn-Djedi, Engaddi.* — Commençons par rassembler tous les passages de l'Ecriture qui concernent ce lieu illustre. Il en est fait mention pour la première fois dans le *Livre de Josué* (XV) ; voici le passage où son nom se trouve inséré. Il s'agit des villes appartenant à la tribu de Juda : — 61. *Dans le désert Beit-H'âarbah, Medin et Sakakah,* — 62. *Et Henisan et Ayn-Henulehh, et Ayn-Djedi, six villes avec leurs hameaux.* Dans le I^er *Livre de Samuel,* nous lisons (chap. XXIV) : — 1° *David monta de là et s'établit dans les lieux forts d'Ayn-Djedi. — Et quand Saül fut revenu* (*de la campagne*) *contre les Philistins, on lui annonça, savoir : Voici que David est dans le désert Ayn-Djedi.*

« Dans les *Chroniques* se trouve le passage suivant (II, xx) : — 1. *Ce fut après cela que les fils de Moab et les fils d'Ammon, et avec eux une partie des Ammonites, vinrent contre Josaphat pour la guerre.* — 2. *On vint annoncer à Josaphat, savoir : Une multitude considérable vient contre toi d'au-delà de la mer, d'Aram, et voici qu'ils sont à Hasasoûn-Thamar, qui est Ayn-Djedi.*

« Dans le *Cantique des cantiques* nous lisons : — 14. *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de Kifer, dans les vignes d'Ayn-Djedi.*

« Enfin, dans Ezéchiel (XLVII), on lit : — 10. *Et il arrivera que les pêcheurs s'y tiendront depuis Ayn-Djedi jusqu'à Ayn-Adjelim, pour étendre des filets : il y aura des poissons de toute espèce, comme les poissons de la grande mer, en très-grande abondance.*

« Nous venons de voir dans un des versets cités plus haut (*Chr.* xx, 2), que Ayn-Djedi portait aussi le nom de Hasasoun-Thamar ; nous devons rechercher également dans l'Ecriture tous les passages où il en est question sous ce nom primitif.

Nous lisons dans la Genèse (XIV) : — 7. *Puis ils retournèrent et vinrent à Ayn-Mesfat qui est Kadès, et ils saccagèrent tout le pays du peuple amalécite, ainsi que celui du peuple amorrhéen, qui habitait Hasasoun-Thamar.* — Ce nom d'Hasasoun-Thamar ne se trouve plus ailleurs. Commençons par donner les significations des deux noms successifs de cette localité. Le premier signifie : *Ville* ou *cabane des Palmes*, et le second : *Source du Bouc*. Nous verrons tout à l'heure que ces deux noms sont restés dans la mémoire des Arabes nomades qui habitent ce pays. — L'existence d'Ayn-Djedi comme ville paraît s'être prolongée assez tard ; car Etienne, dans ses *Ethniques*, l'appelle Engadda, et dit que c'est un grand bourg situé près de Sodome d'Arabie.

« Saint Jérôme, dans son commentaire du verset d'Ezéchiel cité plus haut, dit que Engallim (Ayn-Adjlim) est au commencement de la mer Morte, là où le Jourdain s'y jette, et qu'Engaddi est au point où la mer Morte finit. Ceci est tellement inexact, que ce passage seul suffit pour prouver que saint Jérôme n'a pas même visité la côte occidentale. Il est clair qu'Etienne n'en savait pas davantage, puisqu'il place Engadda près de Sodome, et que Sodome en réalité est à plus de dix lieues d'Ayn-Djedi. — Josèphe connaissait parfaitement cette ville, qu'il appelle indifféremment Ἐγγαδὲ, Ἐγγαδδὶ, et Ἐγγαδὶ, il la place à trois stades de Jérusalem, et près de la mer Morte (*Ant. Jud.*, IX). C'était, dit-il (*Bell. Jud.*, III, II), le siége de l'une des onze toparchies de la Judée. Enfin il raconte (*Bell. Jud.*, V, 3) que les sicaires réfugiés à Massada, sous les ordres du brave Eléazar, s'en emparèrent et la mirent à sac, peu de temps après la prise de leur forteresse par Flavius Sylva. Pline, qui l'appelle Engadda (l. V, 17), dit qu'elle était située au-dessous de la contrée habitée par les Esséniens, et qu'elle était remarquable par sa fertilité et ses bosquets de palmiers. Enfin Eusèbe (*ad vocem Engaddi*) affirme que l'opobalsamum venait de cette ville.

« Tout à l'heure, à propos d'un verset du *Cantique des cantiques*, j'ai nommé le Kifer ; il est bon d'en dire un mot. Les Hébreux appelaient ainsi l'arbrisseau qui produit le henné des Arabes, sorte de teinture employée

par les femmes arabes et turques, pour se teindre les ongles en rouge. Cet arbrisseau existe-t-il encore à Ayn-Djedi? Je ne sais pas. Ce qui est certain, c'est que je ne l'y ai pas plus trouvé que les vignobles dont Cahen, le savant traducteur de la Bible, affirme que l'existence s'est prolongée jusqu'au milieu du siècle dernier.

« Passons à la description actuelle du site d'Ayn-Djedi. On y descend des hauts plateaux de Kenâan par un chemin incroyable nommé Nakb-Ayn-Djedi (le trou d'Ayn-Djedi), et qui est certes bien nommé. C'est une descente très-rapide, par laquelle on saute plutôt qu'on ne passe de rocher en rocher, en rencontrant par ci par là des squelettes de chameaux ou de cheval. Ce sont les restes des victimes du Nakb-Ayn-Djedi ; ces malheureuses bêtes se sont cassé quelque membre en faisant une fausse enjambée et force a été de les laisser là en pâture aux vautours, aux corbeaux, aux chacals et aux panthères. Ce chemin, à peu près impraticable, est le seul qui conduise aujourd'hui à Ayn-Djedi. Quelques minutes après que l'on a atteint le terrain plat, on se trouve au milieu du plus splendide bouquet d'arbres que l'on puisse imaginer. Ce sont des gommiers (seyal des Arabes), des asclepia, des solanum gigantesques, des althea et des roseaux immenses, formant un fourré inextricable et entourant une délicieuse oasis où gazouille une foule de petits oiseaux. A deux pas coule une source magnifique, dont l'eau est chaude, mais d'une limpidité et d'un goût exquis ; de cette source, qui est des plus abondantes, s'échappent de jolis petits ruisseaux qui se perdent sous une végétation luxuriante, mais en général hérissée d'énormes épines qui ne permettent pas d'y pénétrer. De beaux fruits que l'on ne cueille pas sans se déchirer affreusement les doigts, se montrent partout. C'est l'orange de Sodome (le Bertoukansdoum des Bédouins), fruit du *Calotropis precera*, que les Arabes nomment *Ocher*. Ce fruit a l'apparence d'un cédrat de taille médiocre ; quand il n'est pas mûr, sa pulpe verte, qui n'est qu'une mince enveloppe destinée à protéger les graines, s'éraille facilement, et laisse alors échapper des gouttelettes d'un suc laiteux et épais semblable à celui des euphorbes. Quand ce fruit est mûr, au contraire, il est brun et cassant, et il s'ouvre facilement sous la moindre pression pour laisser sortir une foule de petites graines plates et noirâtres surmontées de panaches soyeux d'une blancheur éclatante. La famille de cet arbre a la même apparence et la même consistance que celle du magnolia. Les fibres soyeuses de ce fruit curieux sont utilisées par les Bédouins qui les tissent pour en faire des mèches de fusil. Je ne doute pas que ce ne soit la nature de ce fruit qui a donné lieu à la fable de ces beaux fruits de Sodome dont parle Josèphe, et qui, avec l'apparence la plus appétissante, s'évanouissaient en cendre et en fumée, dès qu'on y portait la main.

« Un autre fruit encore peut revendiquer l'honneur d'être la fameuse pomme de Sodome, si souvent mentionnée par les écrivains qui n'ont jamais mis le pied dans le pays : c'est le fruit d'un superbe solanum épineux à fleurs larges et roses (*solanum coagulans* des botanistes) ; il est parfaitement rond, et passe en mûrissant du vert glauque au jaune doré. Il a la taille d'une petite pomme d'api, et quand il est arrivé à parfaite maturité, une pression médiocre des doigts en fait échapper des milliers de petites graines

noires, assez semblables à celles du pavot. Ce sont probablement ces graines que les poëtes ont prises pour de la cendre. Au reste, quelques voyageurs prétendent qu'il n'est pas rare de voir ce fruit attaqué par une mouche hyménoptère du genre tentrhedo, dont la larve se nourrit dans l'intérieur des graines qu'elle dévore, et qui se trouvent remplacées par une poussière noirâtre qui n'est que la masse des excréments rejetés par cette larve pendant toute la durée de son développement. N'ayant pu moi-même vérifier ce fait curieux, je n'en parle ici que sur la foi d'autrui.

« Un peu au sud de la belle source d'Ayn-Djedi se trouvent les ruines d'un moulin arabe qu'elle a jadis alimenté. A l'est sont deux monceaux de grosses pierres, situés à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre, et marquant certainement la place de deux fameux édifices tels que des tours.

« Le chemin qui conduit de la source vers la plage de Sebbeh (ou Massada), c'est-à-dire vers la pointe du sud de la mer Morte et vers Sodome, passe devant le petit moulin ruiné mentionné plus haut. Une porte ogivale y donne accès, et un aqueduc en pierre, aujourd'hui rompu, y portait l'eau de la source sur une de ces turbines barbares qui se rencontrent dans tous les moulins arabes. En ce point, le pied de la montagne est à une centaine de mètres au plus, à droite du voyageur, et le bord de la mer Morte à environ six cents mètres à sa gauche, et deux cents mètres à peu près en contre-bas. A trois cents mètres en avant du moulin ruiné, on coupe le lit à sec d'un torrent qui aboutit à la mer Morte. Du bord de ce ravin on voit toute la plage inférieure couverte de verdure. C'est un véritable jardin. Sur cette plage, les ruines sont nombreuses, mais elles ont toujours le même caractère, et elles semblent n'être que les débris de véritables huttes. Des murs de clôture sur le plateau inférieur, et des murs de soutènement en très-grosses pierres, recoupant en tous sens le revers du coteau qui conduit par de nombreux zigzags à ce plateau, voilà quelles sont les ruines d'Ayn-Djedi, de l'Engaddi biblique. Une fois arrivé sur ce plateau, on est à peu près au niveau de la mer Morte, et la plage couverte de décombres a en ce point une largeur de quatre cents mètres. Au sud, et à environ deux mille huit cents mètres de la source d'Ayn-Djedi, la route passe entre deux monticules couverts de ruines. Sur celui de droite (à trois cents mètres du chemin), on distingue un édifice carré appelé par les Arabes El-Qasr (le palais). A partir de ce point la plage s'élargit rapidement, et forme un véritable delta qui recouvre l'embouchure de l'Ouad-el-Arcidjeh, qui s'ouvre dans le flanc de la montagne. Au-delà du monticule sur lequel se trouve placé le Qasr ruiné, la plage n'a guère plus de sept cents mètres de largeur ; au-delà du lit de l'Ouad-el-Arcidjeh, elle en a au moins mille.

« Le lit du torrent, en débouchant de l'Ouad-el-Arcidjeh, est à cinq cents mètres du Qasr. Il est dominé au sud par un large monticule coupé à pic par le torrent, et couvert de ruines semblables à celles décrites plus haut. Ce plateau a une étendue d'environ cent cinquante mètres de largeur. Pendant dix minutes encore, c'est-à-dire sur une étendue d'un kilomètre de plus, on traverse un ravin qui débouche entre deux mamelons assez hauts qui en précédent plusieurs autres contigus, et dont la chaîne s'élève jusqu'à la montagne qui forme le flanc droit de l'Ouad-el-Arcidjeh. C'est au bord de

ce ravin que cessent de se montrer les décombres de la ville antique, et il est évident qu'elle ne s'est jamais étendue au delà : au reste, tout compté, on voit que la ville d'Ayn-Djedi ou Engaddi s'étendait au sud de la source sur une longueur de cinq kilomètres, et sur une largeur moyenne de quatre cents mètres. Il est vrai que les maisons n'étaient pas contiguës, comme dans nos villes modernes, et que chacune d'elles avait un enclos et un jardin. On peut s'expliquer, en considérant ces maisons, la véritable importance qu'avait la ville qui avait mérité d'être le chef-lieu d'une des toparchies juives. On a vu que les habitations et les jardins s'étendaient jusqu'à la limite extrême de la place. Il ne faut pas plus que cette simple observation pour mettre à néant les fables ridicules qui ont été si souvent répétées sur les prétendues exhalaisons meurtrières du lac Asphaltite.

« Revenons maintenant au nom primitif, Hasasoun-Thamar. Nous avons rapporté plus haut le verset septième du chapitre XIV^e de la *Genèse*, qui nomme Hasasoun-Thamar comme capitale du peuple amorrhéen. Ce nom ne se trouve plus, comme nous l'avons dit, que dans les Chroniques, où il est identifié positivement avec celui d'Ayn-Djedi. (II, *Chron.*, XX, 2.) Comme le fait à propos duquel le nom de cette ville est rappelé, est contemporain du roi Josaphat, tandis que nous le trouvons remplacé par celui d'Ayn-Djedi, dans des passages où il s'agit de David, et par conséquent de faits plus anciens, il paraît certain que les deux dénominations s'employaient indifféremment.

« Il y a une très-curieuse conclusion à tirer de la comparaison du texte de la *Genèse* et des passages relatifs à la catastrophe de la Pentapole. Hasasoun-Thamar ou Ayn-Djedi existait et était la capitale des Amorrhéens avant cette catastrophe, puisque nous lisons aux versets qui suivent immédiatement celui qui contient la mention de cette ville : — 8. *Alors le roi de Sodome et le roi de Gomorrhe, le roi d'Adamah, le roi de Seboïm et le roi de Bala qui est Zoar, sortirent et se mirent en ordre de bataille contre eux dans la vallée de Sidim.* — 9. *Kadr-Leumer, roi d'Aïlam, et Tedâal, roi de Djouim, et Aimrafel, roi de Sénâar, et Ariouk, roi d'Elasar, quatre rois contre cinq.* Puisque Hasasoun-Thamar et Ain-Djedi, qui sont une seule et même localité, n'ont rien eu à souffrir de l'événement qui détruisit les villes coupables, il est tout simple d'en conclure que les territoires seuls de ces villes furent dévastés, et que ceux d'autres villes comme Ayn-Djedi, bien que situées au fond de la même vallée et à très-faible distance des localités condamnées, ne participèrent en rien au désastre de leurs voisines. J'en conclus encore que Hasasoun-Thamar ou Ayn-Djedi était déjà placée sur les bords même du lac Asphaltite, à portée de la magnifique source qui enrichit encore ce lieu béni, et qui n'a pas plus tari, comme celle de la Sodomitide, que celle de Maï-et-Embarreg, qui n'est qu'à trois lieues de Sodome même. On voit donc clairement que le châtiment, de quelque nature qu'il ait été, n'était exercé que partiellement.

« Revenons encore une fois au nom de Hasasoun. Dans le haut pays qui sépare l'Ayn-el-Rhoueyr de l'Ayn-Djedi, se trouve une contrée que les Arabes appellent Belad-Hasasa, et qui prend son nom d'un ouad très-escarpé et très-profond, l'Ouad-Hasasa qui coupe tout le plateau et va déboucher

près d'Ayn-Djedi. Il n'est donc pas possible qu'il n'y ait pas une liaison très-étroite entre le nom biblique et celui que porte encore le pays. On peut juger par ce seul fait de la manière dont les noms primitifs se transmettent de génération en génération, dans la Terre Sainte. Au reste, le chemin par lequel on se rend de Ayn-el-Rhoueyr à Ayn-Djedi rencontre l'Ouad-Hasasa à environ vingt-deux kilomètres du premier point, et à quinze ou seize seulement du second. On peut lire dans le voyage du révérend Robinson quelques détails fort intéressants sur Ayn-Djedi qu'il a décrite avec sa précision et sa véracité habituelles.

« *Akzib, Ecdippa, Ez-Zib et Akezib.* — La première mention que nous trouvons de cette ville dans les saintes Ecritures, est renfermée dans le verset suivant, concernant les limites du territoire de la tribu d'Aser : « La limite « revient vers Herama (saint Jérôme lit Hormah), et jusqu'à la ville forte de « Sour (Tyr, sans doute Palœtyr), revient vers Hossah, et elle aboutit à la « mer par la contrée d'Akhzib ». (*Josué*, XIX, 29.) Il est certain, quoique cette ville ait été attribuée à la tribu d'Aser, que celle-ci ne put en expulser les Kenâanéens ; voici le passage sacré qui en fait foi : « Aser n'expulsa pas les « habitants d'Acco, ni les habitants de Sidoun, ni ceux d'Akhlab, ni ceux « d'Akhzib, ni ceux de Khelba, ni ceux d'Afeik, ni ceux de Rokhob ». (*Juges*, I, 31.) Cette ville biblique a été remplacée par la ville moderne qui porte aujourd'hui le nom d'Akhsib et d'Ez-Zib, et que je n'ai aperçue malheureusement que de loin, en regagnant la route de Saint-Jean-d'Acre, après avoir passé la nuit dans le bourg d'Ebbassa. Ez-Zib, vue à distance, m'a fait l'effet d'un gros village arabe, bâti sur un monticule assez bas situé au bord de la mer, et par lequel passe la voie antique qui longe la côte phénicienne. L'une des formes modernes du nom est, on le voit, identique avec la forme biblique du nom primitif. Il est incontestable que l'Akhsib moderne est la πολις των Εκδιππων de Scylax, l'Εκδιππων de Josèphe, l'oppidum Ecdippa de Pline, et la *Mutatio Ecdippæ*, ou simple relais de poste d'Ecdippa, mentionné dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, écrit en 333 de Jésus-Christ. Cet *Itinéraire* place Ecdippa à douze milles romains d'Alexandroscheni, ou campement d'Alexandre, localité remplacée de nos jours par des ruines qui portent le nom d'Iskenderoun. Il m'a été possible de m'assurer que la distance fixée ainsi était suffisamment exacte. Josèphe précise très-nettement la position d'Ecdippa en l'appelant χωριον παραθαλασσιον. (*Bell. Jud.*, l. XIII, 4.) L'historien des Juifs n'en parle que cette seule fois.

« Suivant Eusèbe et saint Jérôme, Ecdippa est éloignée d'Acco de neuf milles romains, tandis que *l'Itinéraire de Jérusalem* la place à douze milles de cette ville, mais le premier chiffre me paraît plus exact. Cette ville était la limite extrême du territoire restitué aux Juifs à leur retour de la captivité de Babylone. Un passage de la Gemara de Jérusalem, cité par Reland, dit que pour le voyageur qui se rend d'Acco à Akhsib, tout ce qui est à la droite de sa route, c'est-à-dire vers l'orient, est soumis à la loi judaïque de la dîme et de l'année sabbatique, tandis qu'il n'en est plus de même de ce qui est à la gauche de la route. Nous lisons dans Josèphe (*Ant. Jud.*, V, 1, 22), que le territoire des Asérites contenait la ville d'Arce (Aracq), nommée aussi Εκδίπους. C'est là évidemment notre ville d'Ecdippa. Enfin Josèphe en

parle encore une fois en disant que Banacates tenait le territoire maritime d'Arce pour Salomon. (*Ant. Jud.*, VIII, 11, 1.) Il paraît certain que ce passage de Josèphe doit être rapproché du verset biblique suivant : « Baana-Ben-Khousi fut préposé à Aser et Blouth (les hauteurs ?) (III Rois, IV, 16). Il est clair que du nom Baana-Ben-Khousi s'est formé le nom corrompu Banacates. C'est enfin à cette ville que fait allusion Etienne dans ses *Ethniques*, quand il parle d'Arcé ou Arcœ, ville de Phénicie mentionnée par Josèphe dans le livre V des *Antiq. judaïques*.

« *Amathus*. — Il y avait au-delà du Jourdain une ville que Josèphe appelle Αμαθους, ville forte (*Antiq.*, VIII, 21). Elle fut détruite par Alexandre Jannée ; elle fut relevée ensuite, et devint une des cinq villes de la Palestine qui eurent un sanhédrin : Jérusalem, Jéricho, Gadara, Séphoris. Reland conjecture avec beaucoup de raison que cette Amathus pourrait bien être la même que Ramoth-Galaad, car Josèphe appelle la même ville d'Amatha Bétaradamaton, qui garde bien son nom d'Amathus.

« *Apollonia*. — Il n'y a pas le moindre doute sur l'identification d'Apollonia. Les ruines antiques d'Arsouf, situées près de la mer, à l'embouchure du Nahr-Arsouf, conviennent parfaitement à l'antique Apollonia située entre Joppé et Césarée. Ptolémée et l'Anonyme de Ravenne mettent ces trois villes dans l'ordre suivant : *Cæsarea, Apollonia, Joppis*. Et la carte de Peutinger place Apollonia au point où se trouvent les ruines d'Arsouf.

« *Ascalon, Askelon, aujourd'hui Askalan*. — Ascalon était une des cinq grandes villes des Philistins. Elle fut assignée à la tribu de Juda, qui ainsi s'étendait à la Méditerranée. — Josèphe fait souvent mention de cette ville. Il dit qu'elle est située dans une plaine sur les bords de la mer (*Antiq.*, II.) Il la place à 520 stades de Jérusalem. — L'oignon connu en France sous le nom vulgaire d'échalotte, tire son nom d'Ascalon. C'est l'oignon Ascalonite, *cepa Ascalonia*. Strabon, Théophraste, Columelle et autres font mention de cet oignon comme étant originaire d'Ascalon. On peut lire sur cela l'érudit Reland qui cite les passages de ces auteurs (Reland, p. 588, 589.) Ascalon était célèbre chez les anciens pour la bonté de son vin. — On montrait à Ascalon, du temps d'Origène, des puits merveilleux que l'on disait avoir été creusés par Abraham (Orig., *Contra Celsum*, lib. III.) — Diodore de Sicile parle d'un lac près d'Ascalon où Dirceto, la Vénus syrienne, mère de Sémiramis, fut plongée et changée en poisson. Du reste, Ovide, dans *ses Métamorphoses*, cite à ce sujet l'étang de la Palestine. — Les Ascalonites non plus que les Tyriens ne mangeaient ni poissons ni colombes : les poissons en souvenir de Dirceto, qu'il vaudrait mieux écrire Targate, leur Vénus : les colombes, parce que Sémiramis avait été changée en colombe. — Reland donne sur ces usages religieux des villes phéniciennes des détails intéressants. (Reland, p. 593, 594.)

« *Asioh Gaber, Esion-Geber, Aasioun-Djeber*. — Esion-Geber fut le trente et unième campement des Israélites après leur sortie d'Egypte (*Num.*, XXXIII, 35. — *Deut.*, II, 8.) Salomon (II, *Chro.*, VIII, 17) alla visiter Esion-Geber et Aïlath sur le bord de la mer Rouge, dans la terre d'Edom. Josaphat, roi de Juda, et Ochosias, roi d'Israël, ayant fait alliance, construi-

sirent une flotte à Esion-Geber; mais Elisée prédit à Josaphat que, en punition de cette alliance avec un roi impie, ses navires seraient brisés et ne pourraient se rendre à Tharsis. Ce fait, comme nous l'établissons ailleurs, prouve que la ville de Tharsis, où les rois de Juda envoyaient leur flotte, devait être sur le littéral d'Afrique ou de l'Asie méridionale, et nullement sur celui de la Méditerranée.

« *Atharoth, Atharout.* — Le nom biblique d'Atharoth, une des localités placées entre la frontière méridionale de la tribu d'Ephraïm et contre le territoire de celle de Benjamin (*Jos.*, XVI, 5; XVIII, 3; XVII, 7; XVI, 8), se retrouve dans le nom moderne d'Atara, située entre El-Birch et Jérusalem.

« *Ben-Ennom, Ben-Hinnom, Ge-Enmom* (*vallée des enfants d'Hinnom.*) Cette vallée célèbre est au midi de Jérusalem, et va s'unir à angle droit à la vallée de Josaphat. Elle est encore aujourd'hui plantée de beaux arbres, mais le terrain en est généralement inculte.

« Je n'ai pas la prétention de décrire ici les innombrables caves sépulcrales que l'on rencontre dans le flanc méridional de la vallée d'Hinnom. Il faut tout un volume pour le faire. Certainement l'immense nécropole dont on retrouve à chaque pas les traces dans cette vallée, date de l'époque où les Jébuséens étaient maîtres du pays. Après eux, les Israélites ont confié les restes de leurs pères aux mêmes rochers, et les mêmes tombes, devenues, plus tard encore, celles des chrétiens maîtres de la ville, ont, depuis la destruction du royaume latin de Jérusalem, cessé de changer de maîtres et d'occupants; on n'y trouve même plus d'ossements épars, et de la ville des morts, les morts seuls ont disparu, tandis que leurs demeures sont quelquefois à peu près intactes. Il faut donc attribuer aux musulmans la violation des sépultures chrétiennes qui avaient été établies dans les tombes occupées, il y a tant de siècles, par les Hébreux et par les Jébuséens. — Le caractère général des tombeaux de la vallée d'Hinnom est fort simple : une porte carrée, et d'ordinaire assez basse, donne accès dans une chambre sépulcrale, contenant une ou plusieurs couchettes en arceau, un ou plusieurs tours à cercueil. Souvent d'autres chambres se relient à la première, et à voir le nombre des niches qu'elles contiennent, on est immédiatement conduit à conclure que l'on se trouve dans des tombeaux de famille. — Les sépulcres les plus simples sont ceux qui se rapprochent du Bal-el-Khatil ceux qui se trouvent à la pointe du rocher qui domine à la fois la vallée d'Hinnom, la vallée de Josaphat et l'Ouad-el-Ayn qui va rejoindre très-promptement l'Ouad-el-Narh, sont en général plus vastes et plus soignés. Ceux-ci sont-ils plus anciens ou plus modernes que les autres? Je l'ignore, et je pense qu'il serait bien difficile de le préciser. — Me voyant dans l'impossibilité de décrire avec détails toutes les caves sépulcrales que j'ai visitées en ce point, je me bornerai à en décrire quelques-unes, et seulement celles qui m'ont paru mériter une attention plus sérieuse.

« Le plus remarquable de tous ces tombeaux est malheureusement en fort mauvais état aujourd'hui, c'est celui qui est connu sous le nom de retraite des Apôtres, et qui fut, pendant les croisades, transformé en une sorte d'ermitage où vécurent de pieux cénobites. Des peintures byzantines

se voient encore au plafond du vestibule aussi bien que dans les chambres qui suivent et qui sont assez humides. La paroi du fond du vestibule a été violemment brisée, de sorte que la porte primitive a été remplacée par une baie plus large, plus aisément franchissable sans doute, mais sans la moindre apparence de régularité. Dans la paroi de gauche est taillée une sorte de niche en arceau. Les chambres qui suivent ont toutes leurs parois entaillées de fours et de couchettes à cercueil. Ce qui mérite dans ce sépulcre une attention toute spéciale, c'est la frise qui surmonte l'entrée du vestibule; c'est une frise dorique, offrant huit métopes portant chacune un ornement différent, en guise de patères, et séparées les unes des autres par des triglyphes, qui peuvent plus exactement être appelés des diglyphes, puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes seulement. Les deux métopes intermédiaires portent pour ornement deux grappes de raisin, identiques de forme; une grappe principale est flanquée de deux grappillons qui retombent à droite et à gauche. Des fleurons et des rosaces diverses garnissent les autres métopes. La tradition veut que cette cave sépulcrale ait servi de refuge aux Apôtres, après que le Christ eut été arrêté au Jardin des Oliviers; mais rien absolument ne prouve que cette tradition mérite confiance.

« Assez près, et à l'ouest de ce tombeau, qui est ouvert sur une plate-forme de rocher, on rencontre une rampe assez rapide qui conduit au fond d'une tranchée fort étroite, puisqu'elle n'a guère plus d'un mètre trente centimètres de largeur, encombrée de plantes grimpantes, et aboutissant à une charmante petite porte qui donne accès dans un caveau sépulcral que je n'ai pu visiter en détail, à cause des difficultés que présente l'encombrement de l'orifice. Un vestibule, en forme de niche, de trente centimètres de profondeur et de soixante-treize de largeur, est percé au fond d'une petite porte de quarante-huit centimètres de largeur, et en cintre un peu surbaissé. Le sommet de cette porte est distant de soixante-dix centimètres du plafond du vestibule; celui-ci est encadré par un cordon façonné en tore, et qui fait, à droite et à gauche du sommet, deux crossettes en saillie de cinq centimètres sur les montants. Au-dessus du cordon à crossettes se montre un petit fronton formé d'une doucine de neuf centimètres de largeur, dont toute la partie inférieure, de trois centimètres, manque à la base du triangle. Celui-ci est garni extérieurement d'un cordon plat de cinq centimètres de largeur, rachetant, par un biseau de deux centimètres de largeur, la face du rocher. La hauteur du tympan est de trente-cinq centimètres et la base a une largeur de soixante centimètres. Le sommet du fronton est garni d'une sorte de crête dont le dessin peut seul rendre compte.

« Cette petite porte, qui a une élégance réelle, devait être encadrée entre deux pilastres dont il ne subsiste qu'un seul, celui de droite. Le chapiteau de ce pilastre est assez étrange. Au-dessous d'un petit tailloir de six centimètres de hauteur, vient une sorte de doucine de neuf centimètres de hauteur, et dont la courbe inférieure a dégénéré en ligne droite. Au-dessous de celle-ci, trois filets plats d'un centimètre de largeur, et en retraite l'un sur l'autre d'un centimètre, viennent se rattacher au corps du pilastre qui n'a guère plus d'un centimètre de saillie sur la face

du rocher. Enfin deux larges entailles, pratiquées dans les parois de la niche faisant fonction de vestibule, ont servi nécessairement à effectuer l clôture du caveau sépulcral.

« Une autre entrée de sépulcre présente une porte de deux mètres de largeur au sommet et de deux mètres dix centimètres à la base. Une marche de quinze centimètres conduit au sol du vestibule, en avant duquel es ouverte une fosse dans le rocher, parallèlement à la largeur de la porte. Celle-ci est ornée d'un encadrement à crossettes formé de deux listels de sept centimètres de largeur, reliés par une doucine de huit centimètres de largeur. De la plate-forme de roc, sur laquelle est assise la porte, jusqu'au sommet de la moulure encadrant la baie, il y a deux mètres cinquante centimètres. A un mètre trente centimètres au-dessus du sol, la porte présente à droite une large entaille, et à gauche, à la même hauteur, trois autres entailles beaucoup plus petites, qui ont dû servir à la clôture du monument. — Au fond du vestibule s'ouvre une porte carrée fort basse, conduisant dans deux chambres qui se suivent sur le même axe; la dernière a deux mètres cinquante centimètres de profondeur sur trois de largeur. Au fond est une couchette sépulcrale surmontée d'un arceau d'un mètre quatre-vingts centimètres de longueur. — Une autre porte, à peu près semblable à celle que je viens de décrire, en diffère de ce que ses pieds-droits sont verticaux. C'est la porte elle-même qui fait vestibule, d'un mètre de profondeur; elle a un mètre quatre-vingt-dix-sept centimètres de largeur, et elle est encadrée d'une large moulure à crossettes de quatre-vingt-six centimètres de largeur totale, formé d'un listel supérieur de six centimètres de largeur et d'un listel inférieur de huit centimètres, séparés par une doucine haute de douze centimètres; la saillie des crossettes est de huit centimètres. Au fond de la baie, et à un mètre dix centimètres au-dessous du plafond, est une petite porte encadrée par une plate-bande large de dix centimètres. Là des encastrements irréguliers, pratiqués dans le roc au-dessus de la porte, témoignent que celle-ci a été dégarnie d'une sorte d'avant-corps, dont il est impossible de deviner la nature.

« Un des faits les plus curieux qui puisse se consigner à propos des tombeaux de la vallée d'Hinnom, c'est leur parfaite analogie, leur identité, veux-je dire, avec les caves sépulcrales de plusieurs nécropoles étrusques, et entre autres de celle qui occupe toute la vallée de Castel-d'Asso, près de Civita-Vecchia. J'ai comparé les magnifiques dessins recueillis dans cette nécropole par mon ami, M. Albert Lenroi, et j'ai été frappé d'étonnement, en retrouvant les mêmes portes évasées à la base, avec encadrement à crossettes, qui distinguent les tombeaux de la vallée d'Hinnom. Il serait difficile de voir dans cette similitude un simple effet du hasard ; et là, sans aucun doute, existe la trace d'un fait très-curieux de l'histoire des races humaines.

« J'ai remarqué à une autre entrée du sépulcre une petite fenêtre très-allongée, et en forme de meurtrière très-arrondie au sommet, garnie d'un cadre de même forme, le tout large de trente-cinq centimètres.

« Cette petite fenêtre, destinée à donner du jour au vestibule, porte à droite et à gauche quatre petits encadrements de barreaux probablement de

fer, qui devaient former une sorte de grillage devant la baie. Je ne doute pas que cette petite ouverture n'ait été pratiquée par quelque pieux cénobite qui aura cherché un asile dans cette tombe. En effet, nous verrons un peu plus loin que les caves sépulcrales de la vallée d'Hinnom ont eu souvent cette destination.

« Dans une muraille de rocher offrant des traces de montants d'un très-bel encadrement, mais dont il ne reste que la base, j'ai trouvé un petit retrait en cul-de-four demi-circulaire de deux mètres de diamètre, et offrant à l'intérieur, sur son pourtour, une banquette très-commode, de cinquante centimètres de largeur. A environ un mètre à gauche de ce retrait la muraille de rocher fait un retour d'équerre, et présente immédiatement un second retrait de dimensions identiques avec le premier. C'étaient sans doute des endroits où l'on venait se reposer ou se réfugier soit contre le soleil, soit contre la pluie, mais plus probablement contre le premier.

« Enfin j'ai encore remarqué dans les rochers de la vallée d'Hinnom une étrange console dont je vais donner la description, mais que je ne saurais assigner à aucun usage probable. Dans un enfoncement assez profond, d'un mètre quatre-vingts centimètres de largeur et entièrement taillé de main d'homme, se voit une console d'un mètre de largeur et d'un mètre de saillie, venant expirer contre le fond du roc, par une courbe assez peu sentie, et portant à sa partie supérieure une large entaille rectangulaire, de trente centimètres de largeur, comprise entre deux jouées de trente-cinq centimètres d'épaisseur chacune. A droite et à gauche de la console, la crête du rocher porte deux entailles ayant servi d'encastrement à des poutrelles. Tout ce travaille grossier aurait-il été entrepris pour attacher une sorte de *Velarium*, une simple tente contre les ardeurs du jour? J'avoue que cela me paraît bien invraisemblable. S'il n'a pas été question là de *Velarium*, qu'a-t-on voulu faire? Je serais bien enchanté qu'on voulût me l'apprendre.

« Un peu en arrière des curieuses tombes avec encadrement à crossettes, se voit un édifice ayant un toit en terrasse, et deux ouvertures donnant jour à l'intérieur; il est connu sous le nom de Haq-el-Damm (le prix du sang). C'est là », dit-on, « le champ qui fut acquis des trente deniers qui avaient payé la trahison de Judas. Ce qui est plus sûr, c'est que cet endroit servait, à l'époque des croisades, sous le nom corrompu de Chaudemar, à l'inhumation des pèlerins qui mouraient dans les hôpitaux de Jérusalem. Impossible aujourd'hui de pénétrer dans ce monument, dont le sol est à une dizaine de mètres en contre-bas. Par les fenêtres dont j'ai parlé, on distingue des caveaux funéraires et de très-belles arcades construites en pierres de taille, parfaitement appareillées et d'apparence romaine. Schultz a pensé que ce monument sépulcral pourrait bien n'être que le tombeau du grand prêtre Ananus, dont parle Josèphe, à propos des lignes de circonvallation de Titus (*Bell. Jud.*, V, XIII, 2). Williams admet cette identification, et je ne saurais mieux faire que de l'adopter aussi.

« J'ai dit plus haut déjà que dans la vallée d'Hinnom, les excavations funéraires étaient moins soignées, moins ornées, à mesure que l'on s'approchait de l'ouest, c'est-à-dire de la naissance même de la vallée. Là, ce

sont de simples portes carrées qui donnent accès dans les chambres sépulcrales. Mais là, en revanche, se présente assez fréquemment, au-dessus des portes d'entrée, une inscription composée des mots :

† ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ϹΙΩΝ.

« Cette inscription a été commentée de bien des manières déjà. Les uns y ont vu un indice de haute antiquité ; mais ceux-là n'ont tenu aucun compte de la forme des caractères grecs employés, forme qui dénote une époque bien voisine de la fin de l'empire byzantin, c'est-à-dire très-probablement celle du royaume latin de Jérusalem. D'autres, et en tête feu Schultz, ont supposé que cette inscription dénotait simplement que les caves sépulcrales, qui en sont munies, étaient des sortes de fosses communes, constituant un cimetière qui appartenait à l'église du mont Sion, devenue aujourd'hui la mosquée d'El-Naby-Daoud. D'autres inscriptions plus spéciales et plus développées, appliquées au-dessus de l'entrée de quelques caves du même genre, ont paru indiquer aux mêmes antiquaires que les caves qui les portaient étaient des lieux particuliers de sépulture.

« Cette théorie est fort ingénieuse sans doute, mais elle croule d'elle-même en présence d'une tombe qui porte, à la fois et dans le même corps d'inscription, le texte particulier et le texte général qui désignerait l'église de Sion. Je suis donc, je l'avoue, dans l'impossibilité d'admettre l'opinion de Schultz, et j'aime mieux croire que, dans la sainte Sion désignée, il faut voir le paradis, c'est-à-dire le refuge des élus dans la ville d'outre-tombe, dont la porte du caveau était pour eux l'entrée. — Quoi qu'il en soit, je vais reproduire ici les deux seules inscriptions que j'ai rencontrées. D'autres m'ont échappé, et je le regrette d'autant plus vivement, que les copies qui en ont été publiées jusqu'ici laissent à peu près tout à désirer. Il est vrai que les traductions que l'on a données sont bien plus déplorables encore que les copies. Le lecteur va en juger.

« Une cave sépulcrale, à laquelle on arrive par quelques marches grossièrement taillées dans le rocher, porte, au-dessus de l'entrée, l'inscription suivante :

ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕ
ΡΟΝΘΕΚΛΑΜΑΡΟΥ
ΑΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ.

« Monument réservé en particulier à Thécla, fille de Marulfe allemande ». J'ignore ce que peut être le sigma très-apparent rejeté au-dessous et à droite de la première ligne. Voici maintenant les copies publiées jusqu'ici par Schultz (en 1822) et postérieurement par Krafft.

Schultz : ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕ
ΡΟΝΘΕΚΛΑΙ, ΡΕ.
ΑΦΟΦΤΕΡΜΑΝΙΚΗ.
† S. C.

Krafft : † ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕ
ΡΟΝΘΕΚΛΑΝΔΡΟΝ
ΑΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ.
C.

« Voici la traduction que Krafft a jointe au texte : « Ceci est le tombeau

de dix hommes différents, d'Allemagne ». On conviendra sans difficulté, j'espère, que cette traduction est d'une bouffonnerie transcendante : aussi Williams, qui la rapporte (Holy Viti, vol. I., supplément, p. 58), en fait-il bonne justice. Voici ses propres expressions : And all that I conventure to assert positively is, that either his decipherment, or his translation, or, more probably, both, are grossly erroneous.

« Krafft publie une seconde inscription que je n'ai pas vue et qu'il a trouvée dans la cave sépulcrale nommée retraite des Apôtres. Je la rapporterai d'après lui :

| | |
|---|---|
| ΘΗΚΗΔΙ | ΗΓ8Μς |
| ΑΦΕς | ΜΟΝΑϹΤΗΡς |
| ΘΕΚΛΑς | Τ8ΒΕΝΑς |
| ςΕ̄ΡΑΙ | Τ8ΓΕΟΡ |
| | ΓΦ8 † |

« Voici la reconstruction et la traduction que Krafft donne de ce texte : ΘΗΚΗ' ΔΙΑΦΕΡΩΝ ΘΕΚΑ ΑΝΔΡΩΝ ΗΓΟ ΥΜΕΝΩ ΜΟΝΑςΤΗΡΙΟΥ ΤΟΥ ΒΕΝΑς ΤΟΥ ΓΕΟΡΓΙΟΥ : « Tombeau de dix hommes différents, supérieurs du monastère de Benas, de Georges ». Je me permettrai de modifier cette très-amusante traduction de la manière suivante : « Tombe réservée de Thécla, sainte hégoumène du monastère des filles de Saint-Georges ». Est-ce la même Thécla que celle de l'inscription rapportée plus haut ? Je ne le pense pas, à moins que Krafft ne se soit trompé, et que les deux inscriptions n'appartiennent, la première à la porte d'entrée, et la seconde à un four à cercueil du même caveau. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une tombe particulière : Θῆκη διαφέρουσα, de Thécla, ἱερᾶς ἡγουμένης, sainte supérieure du monastère de filles (Deïr-el Benat) de Saint-Georges. Où était ce monastère sous le vocable de saint Georges ? Je l'ignore. On se rappelle qu'il y a, près des vasques de Salomon, un Deïr-el-Benat, ou couvent ruiné de filles, placé, par conséquent, assez près d'El-Khoudrè, c'est-à-dire monastère également ruiné de Saint Georges. Notre Thécla fut-elle supérieure de ce couvent, un peu éloigné de Jérusalem, il faut le dire ? Je n'en sais rien.

« Krafft, et après lui Williams, publient une autre inscription du même cimetière, ainsi conçue :

ΜΝΗΜΑΔΙΑΦΕΡΟΤΗΝ
† ΑΦΟΥΣΟΜΠΡΑΓΙΑϹϹΙΩΝ.

« Et Krafft la traduit : Tombeau de différents hommes de Rome appartenant à la sainte Sion. Evidemment cette traduction n'a pas le sens commun. J'ai moi-même retrouvé cette inscription, et bien que j'y aie mis toute la patience nécessaire, je n'ai pu déchiffrer que les mots suivants :

ΜΝΗΜΑΔΠ. . . ΡΟΤΗΙ — ΤΗϹ ΓΙΑϹϹΙΩΝ.

« C'est dans cette inscription, que je ne me charge pas, du reste, de compléter, que je trouve un fait en opposition avec la théorie de Schultz. Celui-ci a publié une dernière inscription tirée de la même nécropole, et qui semble avoir échappé jusqu'ici à tout autre qu'à lui.

« La voici :

ΜΝΗΜΑΔΙΑΕΦΡΟΝΤΑΤΟVΕΥΓΗ
ΝΟϹΟΝΟΜΙΟΥΤΟΥΠΑΤΡΟϹ — ΑΓΟϹΟΥ. . . . .

« Il me paraît très-probable que cette inscription tumulaire a été mal copiée, probablement à cause de son mauvais état de conservation. Je ne chercherai donc pas à la rétablir. — J'ai maintenant passé en revue les faits les plus intéressants qui se rattachent à la nécropole de la vallée d'Hinnom. Je me bornerai à dire que les excavations sépulcrales qui la constituent, après avoir été primitivement taillées pour être des tombeaux, furent plus tard transformées en asiles de pieux cénobites, qu'elles servirent à cet usage pendant plusieurs siècles, et que, plus tard encore, elles reprirent leur destination première et furent employées à la sépulture des chrétiens de Jérusalem [1].

« *Beth-Choglah, Beit-Hadjlah.* — A peu de distance du Jourdain, dans la direction de Jéricho, est une belle fontaine entourée de broussailles et d'arbres nains. C'est l'Ayn-Hadjlah. Là, sans aucun doute, exista la cité biblique nommée dans l'Ecriture Beit-Hadjlah (Beth-Choglah des traductions de la Bible). Beit-Hadjlah était une ville de la tribu de Benjamin (*Jos.*, XVIII, 21). Les villes de la tribu de Benjamin, par familles, furent Jéricho, Beit-Hadjlah et Amik-Kaziz. — D'après le nom arabe moderne de ce lieu, il est bien clair que le nom hébraïque n'a pas été le moins du monde altéré. Quant à l'existence d'une cité biblique auprès de l'Ayn-Hadjlah, elle est, pour moi, démontrée par la présence de gros cubes de mosaïque primitive, que j'y ai ramassés, et auxquels le savant Robinson n'a pas fait attention, puisqu'il déclare qu'autour de la fontaine, il ne reste aucune trace de localité antique, quoiqu'il soit démontré pour lui que là fut Beit-Hadjlah de l'Ecriture sainte. Cette ville biblique était sur la limite de la tribu de Juda et de la tribu de Benjamin, puisque nous lisons dans *Josué* (XV) : — 5. *Et la limite du côté nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain.* — 6. *La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Harbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Réouben.* — La limite méridionale de la tribu de Benjamin est ainsi décrite dans *Josué*, XV, 19 : *La limite passait du côté de Beit-Hadjlah, au nord ; la limite aboutissait à la langue de la mer Salée au nord, à l'extrémité méridionale du Jourdain : voilà la mer du sud.* — Enfin, saint Jérôme, au mot *Area-Alad*, cite une Bethagla éloignée de Jéricho de deux milles, et de trois milles du Jourdain. C'est très-certainement la cité biblique qui était bâtie autour de l'Ayn-Hadjlah.

« *Béthoron.* — *Beithoroun.* — Il y a deux Béthoron : la Béthoron supérieure et la Béthoron inférieure. On est d'accord sur la position de ces deux villes, elles étaient sur la limite d'Ephraïm et de Benjamin (*Josué*, XVI, 15). Eusèbe la place à douze milles de Jérusalem, sur la route de Nicopolis

[1] « Dès 600, les tombes de la vallée d'Hinnom étaient des ermitages ou cellules de moines (Antonius Placentinus, Ugolini Thes., tom. VII, p. MCCXVII). — Edrisi, qui a écrit sa géographie universelle vers le milieu du XIIe siècle, dit : « Au midi de cette source (Siloé) est le champ qui fut acheté par le Messie pour la sépulture des étrangers. Près de là sont un grand nombre de maisons creusées dans le roc et habitées par des cénobites ». Ainsi donc, en 1150, c'est-à-dire pendant la durée du royaume latin de Jérusalem, les tombeaux antiques de la vallée d'Hinnom servaient généralement à de pieux reclus ».

(Emmaüs). L'indication n'est pas très-exacte, il faut remonter un peu plus au nord pour retrouver Béthoron.

« Au temps de saint Jérôme, Béthoron était une petite bourgade.

« *Béthulie.* — D'après le texte sacré, Béthulie étant sur une montagne, sa position nous est indiquée par la chaîne du Thabor et du petit Hermon, qui défendent au levant la plaine d'Esdrelon et forment un rempart qu'il faut franchir lorsqu'on est parvenu à franchir le Jourdain.

« La position que les explorateurs de la Terre sainte doivent chercher leur est indiquée ainsi. C'est entre Beïsan et Tibériade, vers les localités modernes d'Aulam, de Tireh, qu'il faudra faire des recherches. C'est une partie de la terre la plus inexplorée. Peu de voyageurs se hasardent dans cette contrée.

« C'est sans doute ce qui explique l'oubli où est tombée la connaissance du local occupé autrefois par la ville si célèbre de Béthulie.

« *Bethsamès.* — Dont les habitants refusèrent de recevoir l'arche ramenée par les Philistins.

« La localité arabe Ayn-Schems répond pour la situation et pour le nom à Beth-Schemesch.

« *Cariathiarim.* — Se trouve dans le *Coréïath* moderne.

« *Dora.* — Ville phénicienne sur le bord de la mer entre Césarée et le bord du Carmel, de la tribu de Manassé. Ses ruines se remarquent encore à deux kilomètres au nord du village arabe de Tanhourah, corruption de *Dora.*

« *Edrel*, *Adraa*, *Edraï* était une habitation royale, l'une des habitations de Og, roi de Basan. Ce fut là que la bataille lui fut livrée par les Israélites sous la conduite de Moïse. Eusèbe place cette ville à vingt milles de Bostra. Dès Guillaume de Tyr, elle portait le nom de ville de Bernard d'Estampes.

« *Gabaon.* — Saint Jérôme parle de la colline de Gabaon, située près de El-Birch, l'ancienne Béroth. Là, en effet, se trouve encore le village de Djeba. Il est probable que c'est là l'ancienne capitale du peuple qui s'est sauvé par une intelligente et utile supercherie.

« *Galaad*, cette montagne illustrée par Jacob, n'a jamais perdu son nom.

« *Galgal.* — Il y avait une Galgal près de Béthel, Josèphe (*Antiq.*, VI, 5) le dit formellement ainsi qu'Eusèbe et saint Jérôme. Là Josué fit circoncire le peuple, et on y dressa un monument qui doit subsister encore et dont la découverte serait précieuse pour l'archéologie. Il se composait de douze pierres tirées du fond du Jourdain.

« *Halhul.* — Cette localité biblique porte encore aujourd'hui le même nom. C'est un village au midi de Beit-Lehem-Malhoul, mentionné dans *Josué*, XV, 58, parmi les villes de la région montagneuse de Juda. Elle est appelée Elul dans saint Jérôme, Alala par Reland.

« *Le mont Hermon.* — Anti-Liban, est resté toujours connu. On n'a pas à discuter son identité.

« *Hésébon*, si souvent nommée dans l'Ecriture, Jessebon de Josèphe.

Eusèbe la place à vingt milles du Jourdain, en face de Jéricho. C'est l'Hesban des Arabes.

« *Horeb.* — Ce Horeb et le Sinaï sont à cinquante milles de la mer Rouge. Ces deux montagnes qui n'en forment qu'une, se nomment aujourd'hui Djebalmousa, la montagne de Moïse.

« *Japhia* (*Jos.*, XIX, 12), à peu de distance de Nazareth, est une jafa dans laquelle il faut reconnaître la ville de Josué de la tribu de Zabulon. Nous retrouvons encore cette ville du temps de Vespasien. Trajan, préfet de la deuxième légion, la prit après une rude défense.

« *Jabès, Jabis, Jabesh.* — Au-delà du Jourdain, à vingt milles de Sella, selon saint Jérôme, à soixante de Gerasa.

« La position de Jabès est indiquée par le torrent qui porte encore le nom de l'ancienne ville située dans l'Ouad-Jabès.

« *Jébus.* — Citadelle qui fut plus tard Jérusalem. Il ne reste plus rien de la *Jébus* primitive si ce n'est un escalier taillé dans le roc au couchant du mont Sion, qui très-probablement remonte au temps des Jébuséens. Je suis convaincu, ajoute M. de Saulcy, que parmi les tombeaux de la nécropole de Jérusalem il y en a beaucoup qu'il faut rapporter à l'époque jébuséenne.

« *Jezraël.* — Le village de Zeraïn, la Jezraël de l'Ecriture, est placé sur un contre-fort qui domine le Merdj-ebni-Aamer, plaine de Jezraël ou d'Esdrelon, et qui se détache du Djebel-Nouryis. Nous laissons à notre droite, dit M. de Saulcy dans cette intéressante description, une source formant une petite mare nommée El-Ain-el-Maëteh, la source morte, et au sud de laquelle se voient deux sarcophages servant d'auges. Nous longeons à gauche le village, et descendant de l'autre côté du mamelon sur lequel est placé Zeraïn, nous nous arrêtons auprès du beau puits évidemment très-antique et nommé Bir-Ecoued (esprit noir), probablement à cause des blocs de lave noire qui en garnissent l'orifice. Le puits est à peu près à deux cents mètres au nord du village. De là nous avons directement au nord, et à cinq kilomètres le village de Soulem, pays de la Sunamite ; à notre droite, c'est-à-dire à l'est, quinze degrés nord-nord à peu près, se trouve le village de Quamieh à dix kilomètres ; directement à l'est le village de Chastah, qui a pris la place de Beit-Chattoh du livre des Juges ; Gédéon avec ses trois cents hommes jeta la terreur dans le camp, qui s'enfuit jusqu'à Beit-Chattoh.

« Quant à Zeraïn, il a incontestablement pris la place de la Jezraël de la Bible. (*Josué*, XIX, 17, 18.) On voit qu'elle est placée sur les confins d'Issachar, près de Soulem. C'est là que David veut camper avec son armée près de la fontaine, et est obligé de s'éloigner devant les Philistins qui montèrent à Jezraël.

« Achab, époux de Jézabel fille d'Ithobal, résidait à Jezraël, et il y avait un palais près de la vigne de Naboth le Jezraélien. C'est là que la terrible prophétie d'Élie trouva son exécution. C'est là qu'Ochosias, successeur d'Achab, régna dix ans, et que son frère Joram, blessé par les Araméens, fut visité par Joram, roi de Juda.

« Du temps des croisades, Jezraël fut appelée Parvum Gerinum. Voici en effet ce que nous lisons dans Guillaume de Tyr : *Jezrael nunc autem vulgari appellatione dicitur parvum Gerinum.* Après cette époque, la tradi-

tion de l'identité de Jezraël et de Zeraïn s'est perdue, et ce n'est que depuis une quinzaine d'années que cette identité incontestable a été reconnue pour ne plus se perdre probablement.

« Il est fait du *Karmel* une mention fréquente dans les livres saints. Le Karmel est une chaîne qui s'étend de la Méditerranée jusqu'aux montagnes centrales de la Judée, qui n'en sont que le prolongement.

« Il est couvert de verdure, mais constamment dévasté par les Arabes qui détruisent les arbres à mesure qu'ils poussent. Cette montagne, quand on la voit de Nazareth ou de la plaine d'Esdrelon, offre un beau rideau de verdure à l'occident. Il y avait autrefois des vignes sur le Karmel. Les Pères du Karmel ont un enclos qu'ils cultivent.

« *Kédron*, *Cédron*. — N'est qu'un torrent presque toujours à sec et qui a de l'eau seulement à l'époque des grandes pluies. Alors il déborde, coule avec fracas, entraîne les rochers et les terres. Il commence au nord de Jérusalem, passe sous le tombeau des rois, longe la vallée de Josaphat, se rend ensuite dans l'Ouadi-el-Narh et dans la mer Morte, au sud-est de Jérusalem.

« *Kermel*, *Kourmoul*.— (*Josué*, xv, 55.) J'ai visité les ruines de Kermel. Une construction sacrée au moyen âge domine de toute sa hauteur, qui est énorme, le vaste emplacement de la ville de Kermel. Il y a des débris d'architecture du temps des croisades.

« Une magnifique citerne est creusée dans le roc, à un niveau un peu inférieur à celui du plateau sur lequel est placé le château. Jusqu'à perte de vue paraissent des rues garnies sur leurs deux côtés de ruines contiguës d'habitations d'une antiquité assez reculée. Cette ville est de la tribu de Juda, à côtée de Maoun. Effectivement, les ruines de Mavun et de Kermel ne sont séparées l'une de l'autre que d'un peu plus d'une heure de marche, c'est-à-dire que d'une lieue et demie. Cette ville exista avec une importance réelle jusqu'à la domination romaine, et même assez tard, puisque nous lisons dans la notice des dignités de l'empire : *Equites scutarii illyricani Chermulæ*. Ce Chermula n'est autre chose que notre Kermel. Aussi Eusèbe nous apprend qu'il y avait une garnison romaine dans cette ville.

« *Lachis*, *Lachisch*, est une des villes historiques de la tribu de Juda. Eusèbe la place au septième mille d'Eleuthéropolis, en tirant vers le midi, dans la région qu'il appelle le Daroma. Josèphe lui donne le nom grec de *Lacheis*. (*Ant.*, VIII, 3.)

« Au temps de l'indépendance chananéenne, cette ville eut ses rois comme les autres petites cités autocthones (voir plus haut, à l'article *Josué*, la vraie valeur de cette expression dans le sermon de saint Augustin). Dans *Josué*, x, 3, il est fait mention de Japhia, roi de Lachis ; ce fut une des villes que fortifia Roboam, roi de Juda, fils de Salomon. Cette ville occupait une position importante dans les montagnes de la Judée.

« *Lebona*, *Lebounoh*.— Maundrell le premier a reconnu dans le village moderne de Loubban la Lebona de l'Ecriture. Le village de Silo, dit la Bible, était au nord de Bethe et au midi de Lebona (*Juges*, xxi, 19) ; cela est exact, car Beithin, qui a pris la place de Béthel, est exactement au midi de Scilona, qui est au sud-est de Loubban.

« *Lechi,* ce lieu tire son nom de la mâchoire que jeta Samson après sa victoire sur les Philistins (*Juges,* xv, 19.) Josèphe appelle ce lieu Siagôm, qui a la même signification. Il faut chercher Lechi dans le voisinage d'Eleuthéropolis.

« *Liban.* — Cette montagne est restée connue de tout temps sous le même nom, mais la partie du Liban qui appartient à la Terre sainte est appelée fréquemment Hermon.

« *Maoun,* — ville. Au midi d'Hébron existe une colline couverte de ruines : c'est Djebel et le Korbet-Mayn. Nous trouvons dans Josué (xv, 55), parmi les villes de la région montueuse de Juda : Maoun, Kermel, Ziph et Jouta. Le Maoun cité dans ce verset n'est certainement pas autre chose que le Korbet-Mayn en face duquel nous venons de passer. De la teneur de ce premier verset il résulte très-certainement que Maoun était voisin de Kermel et de Ziph, comme on le prouve par le premier livre de Samuel.

« *Massada.* — Mon exploration à Massada », dit M. de Saulcy, « étant une de celles que j'ai faites dans les terres bibliques avec le plus de bonheur, je vais la donner avec assez d'étendue.

« Massada veut dire forteresse, c'est le mot hébreu *madsada.* Jamais localité n'a mieux mérité ce nom qui n'est plus connu des Bédouins.

Pline, V, 17, parle de cette forteresse située au sommet d'un rocher, et il la cite avec raison après Engaddi. Strabon l'appelle Moussada. Plus tard, Hérode donna à cette place forte plus d'extension et multiplia ses moyens de défense. (*Bell. Jud.,* vii, 3.) Cette ville fut un des derniers refuges des Juifs opprimés par les Romains.

« Je vais raconter maintenant l'expédition pacifique dont j'ai été le chef.

« Tournant immédiatement le dos à nos tentes, nous nous acheminons vers le flanc droit du large ravin qui nous sépare de la montagne de Sebbeh. La pente est raide et la rocaille roulante. Au bout de quelques minutes la route change de tournure ; nous nous avançons sur le casse-cou que Josèphe appelle la couleuvre... Enfin nous touchons à une sorte de plateau fort tourmenté et fort étroit d'abord, sur lequel débouche un ravin déchiré qui s'éloigne vers le sud-ouest.

« A notre gauche, la crête du précipice est bordée par un mur construit en pierres sèches simplement amoncelées, et ce mur plonge rapidement avec le flanc qui le porte vers le fond du ravin, au nord duquel est assis notre camp. Ici pas de doute possible. Nous sommes arrivés au point que Josèphe appelle Leukè. A notre gauche commence la couleuvre que nous venons de suivre et qui descend vers la mer Morte. Derrière nous doit être le chemin de l'occident et la tour qui le coupe. Malheureusement les minutes sont comptées et les décombres du camp de Sylva placé en ce point même, et sur les débris de la ville basse où demeura Simon, fils de Gioras, nous cachent les ruines de la tour placée sans doute beaucoup plus bas, et le tracé de ce chemin que nous ne songeons pas à aller reconnaître.

« Les restes du plateau supérieur sont les seuls auxquels nous pensions en ce moment, et par conséquent les seuls que nous croyons dignes d'intérêt.

« En faisant face à l'est nous avons devant nous le rocher à pic de Massada, rocher de deux cents pieds de hauteur, dans le flanc escarpé duquel paraissent quelques rares ouvertures semblables à celles des nécropoles, et placées à une cinquantaine de pieds au-dessous du sommet, sans aucune anfractuosité qui permette d'y arriver.

« Il est bien certain qu'on n'y pouvait avoir accès que par quelque conduit souterrain ouvert dans l'intérieur de la forteresse. C'est maintenant celle-ci qu'il s'agit d'atteindre, et nous comprenons d'un regard que ce sera bien autre chose encore que le chemin que nous venons de quitter.

« Une crête étroite comme la lame d'un couteau domine une jetée factice formée de terre blanche, très-meuble, qui joint Leuchè au flanc du rocher de Massada ; cette jetée, c'est ce qui reste de la jetée de Sylva. La plate-forme qui la couronnait s'est écroulée par l'action des pluies et du temps sur le terrain peu solide qui lui servait de base, toutes les pierres ont roulé dans les précipices béants à droite ou à gauche, et il n'est plus resté d'autres chemins que cette crête dangereuse que nous avons devant nous et qu'il nous faut suivre comme les danseurs de corde sans balancier.

« Cette rampe est assise du côté du précipice sur le reste d'un mur de soutènement bâti en belles pierres de taille. Ce mur et la rampe n'ont plus que quelques mètres de longueur, et ensuite l'escalade recommence tout aussi difficile qu'auparavant.

« Enfin nous touchons au sommet, et un bout de chemin encaissé entre le précipice et un reste de mur bâti en pierres de taille, aboutit à une porte bien conservée, de bel appareil et à voûte ogivale. Voilà du coup l'ogive reportée à l'époque d'Hérode le Grand, ou tout au moins de Titus et de la destruction de Massada.

« Au-delà de cette porte s'ouvre devant nous un vaste plateau ; c'est celui de Massada. Dieu soit loué ! nous y sommes tous parvenus sains et saufs.

« La crête que nous avons atteinte, c'est-à-dire celle de l'ouest, est garnie d'édifices ouvrant sur le plateau et adossés au mur d'enceinte. Ce sont des espèces de cases carrées bien conservées encore, et dans les parois desquelles paraissent fréquemment de petites ouvertures disposées en quinconce, comme les trous d'un pigeonnier. Devant nous, à moins de cent pas, est une ruine qui ressemble presque à une petite église avec abside circulaire. C'est le qasr (le palais), me disent mes Bédouins. J'y cours en hâte. La salle principale est terminée par cette abside en cul-de-four, percée d'une petite fenêtre ronde. Toute l'abside est en belles pierres de taille d'appareil ; les murailles contre lesquelles elle est appuyée sont couvertes d'un crépi très-dur, dans lequel sont appliquées des mosaïques d'un genre tout neuf pour moi ; ce sont des milliers de petits fragments rougeâtres, de pots cassés encastrés dans le mortier et formant des dessins réguliers, seul ornement des murailles de cette salle. Quelques petits cubes de pierre de couleur rouge, blanche et noire, me donnent à penser que la salle est pavée en véritable mosaïque ; j'encourage donc mes Bédouins par l'appât d'un bakchiesh, et pendant que je prends le plan de la grande salle et des petites salles attenantes, pendant que Bailly fait un croquis de cette ruine si étrange

les décombres sont écartées du sol et une jolie mosaïque formée d'entrelacs circulaires est remise au jour. Elle est malheureusement tout effondrée, et je ne me fais pas dès lors de scrupule d'en enlever quelques échantillons. Quelques fragments de moulures en marbre blanc sont dessinés et cotés. Le sol est jonché de débris de poterie rouge et de morceaux de verre dont j'emporte des échantillons. Personne de nous ne perd son temps, et Edouard lève la porte d'entrée pendant que Bailly et moi nous travaillons d'un autre côté. Quand nous avons fini nos croquis, nous commençons la visite du plateau entier. Partant donc du qasr, qui est directement à l'est de la porte ogivale, et nous dirigeant vers le nord, nous trouvons une grande citerne rectangulaire, où naturellement il n'y a pas une goutte d'eau, et qui est aujourd'hui envahie par les broussailles. Plus loin, au nord du qasr, est une enceinte quadrangulaire, de construction beaucoup plus ancienne que le qasr et que les autres édifices. Un fossé large et profond la sépare du reste du plateau, à partir du flanc gauche d'une tour carrée en ruine qui domine le terrain et qui est au centre de la face placée en regard du qasr. Nous y montons, et de là nous voyons tout l'intérieur de cette forteresse plus ancienne, coupé dans le sens du sud au nord par des files non interrompues de décombres formées de grosses pierres noires irrégulières, restes d'édifices écroulés sur place. Je ne doute pas que cette enceinte ne soit celle de la Massada, bâtie par Jonathas, au dire de Josèphe. Tout le reste est donc l'œuvre d'Hérode le Grand.

« Quelques murs sont bâtis en grosses pierres régulières, reliées entre elles par de petites pierres tenant lieu des joints de ciment. Ce genre de construction se retrouve aux citernes de Jérusalem et d'El-Bireh. Vers l'est, c'est-à-dire du côté de la mer Morte, il n'y a plus de trace d'une muraille aussi belle et aussi solidement bâtie que celle qui dominait le plateau de Leukè. Cela se conçoit, il n'y avait pas d'attaque à craindre de ce côté que les oiseaux seuls peuvent atteindre directement. Un cordon de décombres borde cependant partout la crête du plateau de Massada.

« Du bord où nous sommes alors, nous jugeons à merveille de l'état surprenant de conservation des travaux de siége exécutés sous les ordres de Sylva, et il m'est très-facile d'en prendre un plan cavalier. Quatre redoutes carrées commandent, l'une le ravin de gauche ; et les trois autres, l'Ouad-Hafaf, vallée des ruines. A partir de ces postes, qui sont reliés entre eux par un retranchement de muraille, commencent deux retranchements de même construction qui laissent le rocher de Massada comme entre les deux branches d'une tenaille.

« Ces lignes de circonvallation sont immenses et elles règnent sans interruption sur le flanc gauche de la montagne de Sebbeh, aussi bien que sur le flanc de la haute montagne qui fait face à Massada, de l'autre côté de l'Ouad-el-Hafaf. Cette ligne venait probablement se fermer au camp même de Sylva où, ainsi que je l'ai vérifié, venait aboutir la branche de gauche.

« Au reste, le plateau est libre d'édifices, si ce n'est vers la pointe nord, où est le qasr et une citerne, et vers la pointe sud, où est une autre citerne et un amas de ruines appartenant peut-être à une caserne. Dans le flanc

sud du rocher sont percés un puits et un caveau, garni sur toutes ses parois d'un ciment très-solide et très-uni. Pour y descendre il faut s'exposer à un véritable danger, parce qu'on est pour ainsi dire suspendu au-dessus de l'Ouad-el-Hafaf, placé à plus de mille deux cents pieds au dessous. Il faut, dis-je, atteindre l'entrée d'un escalier de quelques marches qui débouche dans le souterrain. Il serait difficile de n'y pas reconnaître l'un de ces magasins dans lesquels étaient accumulées les provisions qui pouvaient rester à Massada des siècles entiers sans se détériorer. Chemin faisant, nous avons rencontré encore une citerne, ou mieux un puits, et revenant au côté ouest, c'est-à-dire au côté dans lequel est ouverte la porte d'entrée et contre lequel sont appuyées des tours carrées et des habitations assez bien conservées, ayant l'aspect bizarre de pigeonniers, grâce aux trous réguliers dont leurs parois sont garnies, nous avons achevé tant bien que mal le tour de la place.

« Ce n'eût pas été trop de deux journées employées sans perte de temps à recueillir des notes et des croquis dignes de Massada ».

Nous avons présenté ici une partie des précautions prises par M. de Saulcy pour nous donner une idée exacte de cette ville intéressante, afin que le lecteur sache avec quel zèle et quel courage les savants de notre temps font revivre et parler les ruines pour éclairer l'histoire ancienne.

*Mello* était une vallée profonde entre le mont Moriah et le mont Sion. Salomon, pour joindre le temple à la ville haute où était son palais, fit faire un pont dont les arrachements de pierres énormes existent encore à la muraille occidentale du temple. Ce pont traversait la vallée comblée en grande partie. C'est dans cette vallée que Salomon construisit le palais de la reine sa femme; et ce fut à l'occasion de ce palais qu'il imposa un tribut dont le peuple murmura beaucoup, et qui servit de prétexte à la séparation des dix tribus. Le jardin nivelé, qui s'appelle aujourd'hui le jardin d'El-Aksa, devait être le jardin du palais de la reine. Ce terrain incliné, planté aujourd'hui de cactus, par lequel on descend du mont Sion dans Mello, s'appelait la descente de Sella.

*Moab*, ville de Moab.

M. de Saulcy a parcouru une grande partie de la Moabitide, qui fut le partage d'un des enfants de Loth, de l'autre côté du Jourdain. Il établit un tableau comparatif des localités et des ruines qu'il a rencontrées et des localités antiques qu'il pense y reconnaître. Outre Ségor, Zoar, Séboïm, il a reconnu :

| | |
|---|---|
| Agalla. | Loueith. |
| Médaba. | Sehioum. |
| Ar-Rabbat Moab. | Kir-Herasat. |

Ces différentes villes ont été nommées dans la suite du texte sacré depuis le Deutéronome, les Juges, jusqu'aux Prophètes, qui ont annoncé leurs tristes destinées. Nous ne suivons pas l'intelligent et intrépide voyageur dans l'exposition qu'il nous fait de ses expéditions. Elles sont d'un grand intérêt, mais il faut nous borner. Nous devons seulement transcrire une remarque qui sert de commentaire aux versets 21 et 22 du chapitre XXI des Nombres : *Israël envoya des messagers à Sihoum, roi d'Amori, pour dire :*

*Permets que je passe dans ton pays ; nous ne nous détournerons ni dans les champs, ni dans les vignobles : nous ne boirons pas de l'eau de la citerne ; nous marcherons dans le chemin royal jusqu'à ce que nous ayons passé les limites.*

« Il paraît très-probable que les routes frayées étaient bordées à droite et à gauche de longues files de grosses pierres, afin qu'il ne fût pas possible d'en sortir pour entrer dans les terres cultivées en prétextant l'incertitude de leurs traces.

*Moriah* (mont). — Le IIe livre des Chroniques dit formellement que Salomon commença à bâtir le temple du Seigneur à Jérusalem, sur le mont *Moriah*. Dans la Genèse, nous lisons (XXII, 2) que Dieu dit à Abraham : *Prends ton fils Isaac que tu aimes, va dans la terre de Moriah, et tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.*

La Vulgate et le Samaritain ne se servent pas du mot *Moriah*, mais ils écrivent : Va dans la terre de Vision. Ils n'ont donc pas fait un nom propre du mot Moriah. Mais comme nous avons le texte très-précis des Chroniques cité plus haut ; que d'ailleurs il est impossible que le souvenir du lieu où Abraham avait dressé le bûcher pour immoler Isaac se fût effacé de la mémoire des hommes, il est d'une bonne déduction de dire que le *Moriah* où le temple fut élevé, fut le *Moriah* même où avait été préparée l'immolation d'Isaac.

Nous avons dit ailleurs que cette montagne fut aplanie pour former le vaste parallélogramme rectangle du temple Salomonien.

*Nehelescol*, *Nohal-Æscol*. C'est le torrent ou la Vallée de la grappe de raisin (*Nomb.*, XIII, 25). D'après un passage de saint Jérôme, le lieu d'Escol serait entre Bethsura et Hébron. Ce fut là que les envoyés de Josué cueillirent cette fameuse grappe de raisin qu'ils rapportèrent au camp des Israélites, comme une marque de l'étonnante fertilité de la Palestine.

*Nemrod* (tombeau de). — Près de Kafr-Haouar, les Arabes montrent une pierre située sur le bord de la route de Damas, qu'ils appellent le tombeau de Nemrod. Nous donnons ce renseignement de M. de Saulcy pour ce qu'il peut valoir.

*Néphi*, *Nephtor*.— Ce lieu est mentionné dans le IIe livre des Macchabées (I, 36) comme ayant reçu en dépôt le feu sacré jusqu'au retour de la captivité de Babylone, et où Néhémie le retrouva. M. de Saulcy ne dit pas où est cette localité.

*Nob*, *Nobé*, *Noba*, *Napheth*, *Nab*. — Il y a eu deux villes de ce nom, l'une, ville sacerdotale, dont il est fait mention avec Anathoth, parmi les villes de Benjamin (*Esdras*, IX, 12) ; ce fut là que l'arche fut transportée ; Saint Jérôme la place près de Lydda ou Diospolis ; l'autre, appelée Canoth, dans le pays de Galaad, fut prise par Nobé, de la tribu de Manassé, lequel lui donna son premier nom Nobé.

C'est probablement la même que Naphth.

*Ono*, *Aunou*. — Ville située près de Lod ou Lydda (I, *Chron.*, VIII, 12). Reland l'identifie avec la ville d'Onoue, placée parmi les villes de la première Palestine.

*Ophel*. — « Il n'y a pas de doute possible sur l'identification d'Ophel.

C'est le prolongement du mont Moriah, qui va expirer par un rocher abrupt au-dessus de la Fontaine de Siloé. J'ai constaté, dans mes études sur le temple, l'antiquité de la muraille de la ville qui, se joignant au mur méridional du temple, et entourant, en formant angle droit, le jardin de la mosquée El-Aksa, se termine à la montée de Sion. C'est le mur d'Ophel dont il est question dans les chroniques (II, XVII, 3). Les Nathinéens ou Gabaonites habitaient Ophel et formaient comme un petit faubourg au midi du temple ».

*Palestina.* — Le nom de Palestine, qu'on a dérivé du nom de Philistins, d'une branche de ses premiers habitants, désigne aujourd'hui une partie de la Syrie. Chrétiens, Juifs, mahométans appellent ainsi ce pays, qui fut occupé autrefois par les douze tribus d'Israël. Cependant on nomme aujourd'hui Hauran toute la contrée transjourdane. Le nom de Palestine serait donc circonscrit dans la contrée qui a l'Egypte au midi, le Liban au nord, le Jourdain au levant, la Méditerranée au couchant.

Dès le temps d'Hérodote, ce nom était donné au pays compris entre la Phénicie et l'Egypte. Il l'appelle même la Syrie de Palestine.

Au cinquième siècle, la Palestine fut divisée en première Palestine, seconde Palestine et troisième Palestine. La première Palestine avait pour villes principales : *Ælia*, non moderne de Jérusalem après sa destruction.

Anhedon.
Antipatris.
Apathus.
Araclia ou Hereclia.
Archelaüs.
Ascalon.
Azot, les deux villes.
Bitelion.
Césarée.
Dioclétianopolis.
Diospolis ou Lydda.
Dora.
Eleuthéropolis.
Gadara.
Gaza.
Gerara.
Jéricho.
Jamnia,
Joppé.
Livias.
Lydna.
Majuma.
Minoïs.
Neopolis.
Nicopolis.
Raphia.
Sébaste.
Scythopolis.
Josuza.
Sycamason.
Taxus.
Tricomias.
Onus.

La deuxième Palestine avait pour villes :

Abila.
Caparcotia.
Capitolias.
Diocésarée.
Gadæ.
Gadara.
Gaulame (China).
Hélénopolis.
Hyppus.
Maximianopolis,
Naïs.
Pella.
Tiberias.
Zabulon.

La troisième Palestine avait pour villes principales :

Aïla.
Mitrocomia.

Aréopolis (Rabat-Moba).
Arindela.
Augustopolis.
Birosaba.
Characmoba.
Elusa.
Manopsora.
Mopse.
Pentacomia.
Petra.
Pharan.
Phæon.
Saltus Hiératicus.
Sodoma.
Zoara.

Ces indications sont pour éclairer la géographie comparée aux différents siècles.

*Palmyre.* — Ville célèbre de la haute Syrie, bâtie par Salomon dans le désert. Cette ville eut plus tard sous Zénobie un magnifique accroissement.

Il importerait à la science que les voyageurs recherchassent avec un soin minutieux dans la Palmyre grecque, la Palmyre salomonienne. Ce beau travail est encore à faire. Nous nous associons vivement à ce vœu intelligent du docte M. de Saulcy.

*Phanuel.* — Ce fut le nom que Jacob donna au lieu où il lutta contre l'ange (*Gen.*, XXXII, 30).

Il s'éleva dans ce lieu une ville dont Gédéon abattit la tour ou forteresse et mit à mort les habitants. Cette ville était située sur le torrent de Jaboc (*Jug.*, VIII, 8). Elle fut rebâtie par Jéroboam comme une place forte qui lui garantissait sa rive gauche du Jourdain (I Rois, XII, 2). Josèphe dit que Jéroboam y construisit un palais (*Ant.*, VIII, 3). Cette ville était dans la tribu de Gad.

Pharan est mentionné comme ville, comme vallée et comme solitude.

Reland place la ville de Pharan à trois journées de marche au levant d'Aïla. C'était le contraire qu'il fallait dire, puisque Aïla ou Aïlath est sur le golfe d'Akabah, et que les Israélites qui traversèrent le désert de Pharan, ne prirent jamais la direction orientale au-delà d'Aïlath.

Il est mieux de placer le désert de Pharan ainsi que la ville au couchant du golfe d'Akabah et au midi des terres d'Edom. Du reste, un texte précis place Cadès dans le désert de Pharan. Et cette Cadès est *Cadès-Barne.* Habacuc fait aussi une montagne de Pharan (III, 3). D'après le Deutéronome, le désert de Pharan s'étendait jusqu'à la mer Rouge.

*Phénicie.* — Ce pays a tant de rapports avec la Terre sainte qu'un abrégé géographique n'est pas déplacé ici, et nous citerons encore la notice de M. de Saulcy.

« J'ai parcouru la côte de Phénicie depuis Beyrouth jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, aujourd'hui Akka. J'ai étudié avec soin cette partie si intéressante de l'ancien monde. Voici le résultat de mes recherches. Est-il possible de reconnaître les noms antiques des localités dont on rencontre les ruines entre Beirouth et Akka? Certes, la question vaut bien la peine qu'on s'y arrête. Je tâcherai d'être bref, en m'efforçant de ne négliger aucun des documents géographiques anciens qui forment les pièces du procès. Ces documents géographiques anciens dont il est permis de tirer profit, afin de résoudre la question que je viens de me poser, sont les écrits de Scylax, de Pline, de Denys le Périégète, de Priscien et de Strabon, l'*Itinéraire* d'Antonin, et enfin l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.*

« Remontons la côte de Phénicie du nord au sud de Beyrouth. C'est évidemment la *Berotos* de Scylax, la *colonia felix Julia Berytos* de Pline, la *Berutos* de Strabon, *Berito* d'Antonin, *Beritho* de la table de Peutinger, enfin la *civitas Berita* de l'*Itinéraire* de Bordeaux. Les ruines dont toute la côte est garnie au sud du port actuel jusqu'au Rasberouth et en remontant vers l'est, loin des rochers de la plage, montrent que la ville avait une grande importance. Le port est jonché de tronçons de colonnes incessamment battus par les flots. Le môle lui-même est formé de tronçons semblables, et trois belles colonnes sont debout encore dans un jardin particulier situé contre la porte du sérail ; des mosaïques à peine recouvertes par le sol se montrent sur plusieurs points ; mais toutes ces ruines sont situées à l'est et au sud du port qui occupe l'extrémité nord de la ville moderne comme de la ville antique.

« *Khan-el-Khaldah.* Au tiers de la route battue de Beyrouth à Saïda se trouvent des ruines et une immense nécropole taillée dans le flanc du premier contre-fort du Liban. Sur l'emplacement même des ruines est un Khan assez vaste appelé Khan-el-Khaldah. Là, sans aucun doute possible, a existé une localité antique assez importante, puisque les sarcophages de la nécropole se comptent par centaines ; mais hâtons-nous de le dire, la forme même de ces sarcophages de structure gréco-romaine prouve qu'ils sont postérieurs aux excavations des nécropoles phéniciennes telles que celles d'Adloun, dont nous nous occuperons un peu plus loin. Aussi il est question pour la première fois de cette ville dans l'*Itinéraire* de Bordeaux.

« *Nahr-el-Damour.* — Strabon place exactement en ce point le *Tamyras*. Comme le Damour est précisément à moitié route entre Béryte et Sidon, comme de plus le nom moderne conserve suffisamment la forme primitive, il n'y a pas de doute à avoir sur l'identification.

« *Khan-el-Naby-Younée.* — Ici se trouvent des débris et de beaux fûts de colonnes gisant dans le hameau placé derrière le *Khan*. Ce sont les restes d'une localité importante que l'*Itinéraire* de Bordeaux appelle Porphyrion, et Strabon Léonton.

« *Narh-el-Aoualy.* — En vue de Saïda on traverse une assez jolie rivière nommée aujourd'hui le Narh-el-Aoualy, et cette rivière ne peut être que le Bostrenus que nous trouvons mentionné dans Denys le Périégète.

« *Saïda.* — C'est indubitablement Sidon, selon Scylax, Pline, l'*Itinéraire* d'Antonin, et la table de Peutinger, à 400 stades de Béryte.

« Les différentes distances indiquées par ces géographes ont des variétés qui font des difficultés, mais n'ébranlent pas l'identification.

*Sarfent.* — La première ville ruinée que l'on rencontre après avoir quitté Saïda est Sarfent, la *Sarephta* de l'Ecriture sainte mentionnée par Pline, Sarepta et Orniton-Oppida, entre Sidon et Tyr.

« *Kaïsarieh.* — Ce fort, à peu de distance au sud de Sarfent, est un tertre très-considérable recouvert de ruines et nommé par les Arabes *Kaïsarieh*, mais nulle part il n'en est question.

« *Adloun.* — Appelé *Adnonum* du temps du voyageur de Bordeaux. C'est une localité très-importante munie d'une nécropole immense qui occupe tout le flanc d'une longue montagne, et d'une nécropole toute dif-

férente de celle d'El-Khalda. Ce ne sont plus des sarcophages de forme récente, pris dans la masse des rochers, mais bien des chambres sépulcrales taillées dans le roc vif comme dans la nécropole si antique de Jérusalem.

« *Nahr-el-Quasmieh.* — Qui porte également le nom de Narh-Lanteh pendant son trajet dans la Célesyrie, n'est autre chose que le *Léontée-Sour.* C'est indubitablement le *Polis Tyros* de Scylax, le *Tyrus* de Pline et de Strabon. (Ici M. de Saulcy fait des comparaisons de distances marquées dans les auteurs, qui présentent des difficultés qu'il lève avec sa sagacité ordinaire. Cette ville est à vingt-quatre milles de Sidon, selon sa correction).

« *Rasel-Ayn.* — Au sud de Tyr, puisque notre marche suit cette direction.

« *Es-Chebraieh.* — Ruines sans nom.

« *Ras-el-Abiadh.* — Montagne de calcaire blanc que Pline nomme Promontorium Obbum. Le nom moderne n'est que la traduction de l'ancien.

« *Iskenderoun.* — A douze milles de Tyr ; c'était un relais en venant de cette ville. On l'appelait la tente d'Alexandre.

« *Omm-el-A'amid.* — En suivant la voie antique on aperçoit sur la hauteur, à gauche de la route et à quelques kilomètres seulement d'Eskenderoun, des fûts de colonnes qui s'élèvent au-dessus des hautes broussailles; ce sont des ruines immenses d'une époque très-reculée, et qui mériteraient une longue exploration. Jusqu'ici elles n'ont pas de nom.

« *Narh-el-Mezraah.* — La seule rivière entre Akzib et Akka.

« *Kepha* ou *Képha.* — La Kaïpha moderne a des vestiges d'antiquité : on voit sa nécropole au pied du Carmel. Guillaume de Tyr et Reland en font l'ancienne Sycominos.

« *Colamon.* — Au pied du Carmel.

« *Mutatio certa.* — A quatre kilomètres au sud d'Atkib, qui est le *Castellum-Peregrinorum* des croisades, on voit des ruines antiques et les traces d'un port.

« *Dora.* — Les ruines de l'ancienne Dora sont très-reconnaissables à un kilomètre au nord de *Tantomah*, sur le bord de la mer. Saint Jérôme la place au neuvième mille de Césarée, ce qui concorde avec la table de Peutinger.

« *Cæsarea.* — La Césarée moderne et sans aucun doute la Césarée ancienne.

« *Bucolon.* — Entre Césarée et Joppé, Strabon place Bucalon ; l'*Itinéraire* d'Antonin, Betharo ; Pline, Ptolémée, *Apolloniade.* Nous écarterons Betharo qui est dans les terres, sur la route de Césarée à Samarie. Il nous reste Bucolon et Apolloniade.

« *Appollonia.* — Elle est entre Joppé et Césarée. Joppé, c'est bien la Jaffa moderne ».

*Rabath-Ammon.* — Ville des Ammonites qui fut depuis Philadelphie ; elle est au-delà du Jourdain. On l'identifie avec l'Ammoun des Arabes, elle est entre Jéricho et Bosra.

*Rama.* — Il y a plusieurs Rama, auprès de Jérusalem, dans la direction

de Naplouse ; on y trouve une ruine qui porte le nom significatif de *Khouraïber-Ram*, petite ruine de Ram ; elle était de la tribu de Benjamin.

Eusèbe en indique une autre près de Bethléem. « J'ai vu, en effet, dit M. de Saulcy, sur les plateaux au midi de Bethléem, des ruines très-apparentes qui portent le nom de *Kharbet-er-Ram*. On comprend alors pourquoi le prophète a dit en parlant de la mort de Rachel : *Vox in Rama audita est*. De là au tombeau de Rachel il n'y a qu'une petite distance.

*Ramath-Lechi*. — Lieu où Samson défit les Philistins avec une mâchoire. Il donna au lieu le nom de Ramath-Lechi, qui signifie élévation de la mâchoire, et rappelle le fait historique.

*Remmon*. — Il y a une Remmon placée par Eusèbe au nord de Jérusalem, à quinze milles de distance. Il faut l'identifier avec la Roumoun moderne, située au levant de Béthel. Une autre Remmon était dans la tribu de Zabulon (*Josué*, XIX, 13). C'est la Roumoneh des Arabes, à peu de distance de Soupharieh, l'ancienne Séphoris.

*Salem*. — (La *Genèse*, XIV, 18), nous apprend que Melchisédech était roi de Salem. Il y a deux opinions sur cette Salem. Etait-elle la Jérusalem des Jébuséens ? c'est l'opinion la plus répandue ; était-ce une autre Salem, près de Sichem ? Nulle part Jérusalem n'a été appelée Salem. C'est un fort préjugé contre la première opinion. Il est à présumer que les prophètes, ou David dans ses poésies, eussent rappelé cet ancien nom.

Il y a une autre Salem ou Selim près du Jourdain. Ce fut la patrie de Simon l'apôtre. Ce fut près de cette ville que saint Jean donnait le baptême.

M. de Saulcy propose d'admettre que Melchisédech était roi de cette dernière ville.

*Sarthon, Sartanah*. — « Je suis porté à croire que la Sartanah que j'ai aperçue au nord de Jéricho, du haut de la tour d'Er-Riba, n'est autre chose qu'une des localités situées au bord du Jourdain, et entre lesquelles Salomon fit fondre les ornements du temple. Il est dit dans *Josué*, III, 16 : *Alors l'eau descendue d'en haut s'arrêta... du côté de Sartanah*. Elle est mentionnée dans les Rois ».

*Sare*. — Il y a deux vallées de ce nom : une *Sare-Cariathiarim*, une *Sare*, la vallée du roi près de *Sodome*.

*Seïr*. — Chaîne de montagnes fréquemment mentionnée dans les Livres saints ; elle est dans l'Idumée. Il y a la terre de Seïr, le mont de Seïr. Les Choréens étaient ses premiers habitants, et plus tard les enfants d'Esaü s'en emparèrent. Il y a eu aussi la ville de Seïr, probablement sur un des versants de cette montagne.

*Satim*, *Sethim*. — Pays des Moabites, près du Jourdain et du Phogor ; d'où Josué envoya ses dix espions pour lui rendre compte de l'état de la défense de la ville de Jéricho. Balaam était de Sétim.

*Silo*. — Quand on suit la route de Naplouse à Jérusalem, avant d'atteindre le village d'El-Bir, sur le plateau des montagnes de Jérusalem on aperçoit à la gauche le village de Sciloun. C'est la Silo si célèbre dans l'Ecriture. Josèphe écrit son nom Siloun exactement comme le prononcent les Arabes de nos jours. On y remarque des ruines encore considérables d'une église chrétienne, probablement du temps des croisades.

*Sion.* — La célèbre montagne de Sion est une simple élévation de terrain contiguë au plateau central des montagnes de la Judée. Du côté du nord le mont Sion n'est qu'une plaine, et le terrain n'est abrupt qu'au sud, au sud-est et au couchant.

La position bien délimitée de Sion a servi admirablement à reconnaître l'ancienne Jérusalem.

*Jébus* était la ville primitive qui occupait le sommet Sion. Une vallée profonde la séparait du Moriah, où fut bâti plus tard le temple de Salomon. La citadelle de Sion devait naturellement défendre l'angle du nord qui commandait la plaine. Il résulte de ces dispositions de terrain que nous avons aujourd'hui une notion très-exacte de l'ancienne Sion. Josèphe nous apprend qu'une forte muraille, appelée le vieux mur, la défendait au nord, seul côté où elle était accessible.

*Socho.* — Il existe à l'ouest d'El-Bourak, les vasques de Salomon, près de Bethléem, un village avec des ruines antiques appelées Chouickah. C'est très-certainement la Socho des traducteurs de la Bible, mentionnée au verset 35, chapitre XV de *Josué,* parmi les villes de la plaine, puisque cette Socho est citée avec Yarmou, et qu'il existe précisément à côté de Chouickah un village qui se nomme toujours Yarmout. Le verset 48 nomme une autre Socho dans les montagnes, mais il n'y a pas de confusion possible.

*Soulim.* — Existe encore dans le village arabe de Soulem, mentionné par Eusèbe et saint Jérôme ; c'est la patrie de la Sunamite.

*Zif.* — Ville. Le nom antique de Zif n'a pas jusqu'à nos jours subi la moindre altération. Le verset 55 du chapitre XV de *Josué* ne contient que les quatre noms : Maoun, Kermel, Zif et Jouta. Il semble que ces localités devraient être rangées dans ce verset comme elles le sont sur le terrain, c'est-à-dire en remontant du sud au nord, mais il n'en est rien. La carte de Zimmermann porte vers ce point une seule localité, nommée Joukin, et il serait difficile de croire, bien que les deux noms commencent par la même syllabe, qu'il y a identité entre la Jouta biblique et la Joukin moderne.

Il y avait deux Zif. Eusèbe en signale une dans le voisinage d'Hébron et de Kermel. La contrée de Zif était un désert du temps de David. (*Sam.*, XXIII.)

# DISSERTATIONS

## SUR PLUSIEURS SUJETS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Qui conduisent à mettre l'Histoire profane en harmonie avec la Bible.

---

Nous avons réservé pour la fin de ce volume plusieurs dissertations qui n'ont pu trouver place dans la série des faits qui composent ce travail. Comme les sujets dont il s'agit se rapportent à la situation religieuse des premiers temps, ils demandent à être discutés au point de vue historique, parce qu'il en ressort une nouvelle preuve de la vérité du récit de Moïse.

Ces études particulières seront comme des contre-forts qui soutiendront l'édifice principal.

Ainsi aucun ordre d'idées ou de faits, dans l'antiquité, n'aura été omis pour témoigner dans le procès intenté à Moïse et à la Bible. Et cette accumulation immense d'affirmations élevées à l'encontre des adversaires, les inculpera nécessairement de mauvaise foi ou d'ignorance, s'ils refusent encore de rendre hommage au livre sacré.

Nous démontrerons d'abord que tous les peuples qui ont eu un nom dans les premiers âges, ont commencé par reconnaître et adorer un Dieu unique.

---

## CHAPITRE PREMIER

### MONOTHÉISME DES PEUPLES PRIMITIFS.

I. Les Arabes. — II. Les premiers Chaldéens et les Assyriens. — III. Les Perses. — IV. Les Phéniciens, les Chananéens et leurs colonies.— V. Les premiers Egyptiens.— VI. Les Ethiopiens et les Atlantes.— VII. Etat actuel du monothéisme chez les autres peuples de l'Afrique. — VIII. Les Grecs et les Romains. — IX. Les anciens habitants de l'Europe occidentale et septentrionale. — X. Les Indiens. — XI. Les anciens Chinois. — XII. Les anciens Américains.

#### I. — Les Arabes.

Nous interrogerons les Arabes les premiers, car ils sont les proches parents des Hébreux, dont le monothéisme offre un terme de comparaison.

En 1685, l'imprimerie royale mettait au jour un volume bien précieux sur les Arabes. Il fait partie de la collection byzantine. Ouvrez-le au

chapitre sixième, et vous y lirez les savantes notes d'Abraham Cechillène.

Avant Mahomet, les Arabes ne suivaient pas tous la même religion. Quelques-uns d'entre eux professaient encore le culte mosaïque ; un certain nombre s'étaient rangés sous les étendards de Jésus-Christ ; le reste de la nation était divisé en plusieurs sectes et se livrait à des cultes et des opinions variés.

La principale secte, la plus importante (sans doute par le nombre) était la secte des Chalédites, ainsi nommée de Chalédius, fils de Sanan-Habsita, non pas parce qu'il en fut l'auteur, mais le soutien et le propagateur contre l'influence des mages de la Perse. Voici la substance de leur croyance : — Il y a un seul Dieu créateur de toutes choses, modérateur de l'univers, très-puissant et très-sage. Les morts ressusciteront, les justes jouiront des récompenses éternelles et d'une vie heureuse ; au contraire, les méchants subiront des supplices éternels, ils seront malheureux.

Les écrivains arabes rapportent que Chalédius voyait de son temps la doctrine des mages, qui adoraient le feu, faire de grands progrès. Il s'opposa avec une extrême énergie à cet envahissement et avec un succès digne de son courage.

Il faut remarquer, dit le même auteur, que Mahomet a fait revivre ou a conservé leurs rites et les cérémonies les plus anciennes dans leur intégrité. Il s'appuie pour cette affirmation sur leur historien Sciahin-Sciah et sur plusieurs autres.

Mahomet n'a donc pas eu à inventer son système religieux ; il passait d'un côté par-dessus le christianisme, de l'autre par-delà les superstitions importées par les païens limitrophes, pour se rattacher au monothéisme primitif, dont les sectateurs, comme nous venons de le voir, sont encore en grand nombre.

Le même auteur commence son chapitre septième, en disant que les Arabes avaient autrefois sagement philosophé, même avant Aristote, Platon et les autres sages parmi les Grecs. Personne n'en peut douter après avoir lu l'histoire de Job. Il est clair, d'après les arguments développés par les amis de Job et par Job lui-même, d'après la manière dont ils éclaircissaient les difficultés, que leur philosophie était excellente, et on ne peut nier que ces hommes ne fussent de patrie, d'origine et de mœurs arabes ; ce qu'il serait facile de prouver si la chose n'était acceptée.

Nous n'ignorons pas que plusieurs indications nous font comprendre que le sabéisme d'abord, et l'idolâtrie ensuite, ont défiguré cette antique branche de l'humanité. Nous savons avec quelle réserve il faut s'appuyer sur les historiens arabes. Mais nous avons des témoignages de la plus haute valeur, qui nous font admettre qu'au moins dans plusieurs tribus la religion naturelle se conserva assez longtemps.

Nous avons établi la réalité de l'histoire de Job, dans le premier volume. Or, établir la réalité de cette histoire, c'est démontrer qu'à ce moment l'unithéisme vivait encore dans l'Arabie occidentale. Nous avons établi l'histoire d'Abraham et de ses enfants, par des témoignages indépendants de la Bible. Nous avons vu sa postérité par Esaü, par Ismaël et par

Céthura, répandue au loin. On ne peut douter du respect que ses descendants ont eu pour la croyance de cet illustre patriarche. Or, les enfants de ce grand homme, en se mêlant à d'autres tribus, y ont mêlé aussi leurs croyances. Nous en avons une preuve frappante dans la conservation de la circoncision ; nous devons croire d'autant plus facilement à leur ascendant sur leurs voisins qu'au temps d'Abraham le monothéisme commençait seulement à s'obscurcir ; nous en avons déjà fourni des preuves nombreuses, mais de plus nombreuses vont y être ajoutées. Les enfants d'Abraham n'avaient donc qu'à rappeler aux enfants de Jectan la première foi de leurs pères. L'inscription hymiarite que nous avons citée plus haut le prouve encore. Nous allons en placer ici une nouvelle traduction d'après le texte que nous a donné Pokoke. (*Specim. historiæ arab.*, p. 159.)

« L'histoire d'Alfirauzabadius rapporte d'après Ebn-Hesham.

« — Un torrent a mis à découvert un sépulcre, dans lequel était enseveli une femme qui avait au cou sept colliers de pierres précieuses; aux mains, aux pieds, des bracelets, outre des ornements de même nature aux bras et aux jambes, au nombre de sept ; à chacun de ses doigts, un anneau portant une pierre fine d'un grand prix. A la tête se remarquait un objet d'une magnificente richesse, où se trouvait une plaque sur laquelle étaient écrites les paroles suivantes :

« — C'est en votre nom, ô Dieu, Dieu d'Hymiar, que moi Tajag, fille de Dhi-Shafar, j'ai envoyé mon pourvoyeur à Joseph. Celui-ci étant en retard, j'ai envoyé ma servante avec un boisseau d'argent pour en obtenir un boisseau de farine ; et comme elle n'en obtint point, je l'ai envoyée avec un boisseau d'or ; et n'en ayant point trouvé, je l'ai envoyée avec un boisseau de perles; et n'ayant rien pu obtenir, à la fin j'ai fait cesser des recherches qui n'avaient pas d'utilité ; je me suis fait renfermer dans ce lieu. Que celui qui entendra parler de moi ait pitié de moi, et que la femme qui s'emparera de quelqu'un de ces ornements, ne meure pas d'une autre mort que celle dont j'ai été victime ».

Pokoke ne fait de réserve dans cette traduction que pour le sens du mot *perle*.

Outre le profit que nous tirons de ce fait pour l'histoire juive, on fera cette remarque que les historiens arabes trouvent naturel qu'on suppose l'adoration d'un Dieu unique, lorsqu'il s'agit de faits qui remontent à cette antiquité.

Nous pouvons déduire encore le culte du vrai Dieu chez les Arabes, de la certitude que nous avons qu'ils descendent de Jectan, de Saba, et des autres descendants de Sem.

Ecoutons M. Sylvestre de Sacy, (*Mém. de l'Académie*, XLVIII, p. 503) : « Toutes les tribus arabes comprises sous le nom de Saba reconnaissent pour auteur Kathan, le même qui est nommé par Moïse Jectan. Cet écrivain sacré nomme Saba au nombre des enfants de Jectan, ou plutôt des peuplades formées par ses descendants ; et on ne peut douter que le pays de Saba, comme disent les Arabes, ne soit le même que Moïse a eu en vue, de même que l'Hadramant est constamment l'Hazarmoth du livre de la Genèse ».

Cet auteur ajoute (p. 598) : « On sait que les Arabes se divisent en deux classes : les uns, descendants de Sem par Jectan, fils d'Héber, ont peuplé l'Arabie-Heureuse et toute la côte, depuis la partie où sont situées aujourd'hui Sohëia, Zébid et Makha, et le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au golfe Persique, et peut-être jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate ; les traditions des Arabes sur leur origine sont, à cet égard, confirmées par les récits des écrivains sacrés, ainsi que Bochart, et après lui Michaëlis, l'ont PROUVÉ dans leurs savantes recherches sur la géographie ancienne des Hébreux. Une autre partie des habitants de l'Arabie reconnaît pour auteurs les descendants d'Ismaël et de Céthura, et il faut encore leur adjoindre la postérité de Loth par Ammon et Moab. On voit entre les noms des enfants d'Ismaël et de Céthura ceux de plusieurs lieux dont il est fait mention dans les livres saints et qui appartiennent à l'Arabie : tels sont Madian, Cédar, Epha, Dédon. De Nabet ou Nabayot, comme prononcent les Juifs, vient le nom des Nabathéens. (Voyez Bochart, *Géographie sacrée.*) C'est principalement dans le Hedjaz et dans les déserts qui joignent l'Arabie et la Syrie et qui occupent ce grand espace qui s'étend de l'est à l'ouest, depuis l'Euphrate jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Egypte, que les descendants d'Abraham par Ismaël et les enfants de Céthura paraissent avoir fixé leur demeure. C'est d'Ismaël que descendait la famille des Koreïschites, de laquelle sortit Mahomet. La généalogie de ce législateur, en remontant jusqu'à Adam, est composée de vingt-deux degrés, et elle est adoptée presque sans aucune diversité d'opinions par tous les écrivains orientaux ».

Tous les Arabes sont persuadés, non-seulement que telle est leur origine, mais ils savent en même temps que tous ces anciens patriarches étaient monothéistes, alors qu'ils condamnent avec raison les temps d'ignorance où le genre humain presque tout entier était tombé dans une grossière idolâtrie ; cela ne détruit donc pas le moins du monde la thèse que nous établissons ici, d'après de si nombreux monuments arabes. C'est que ce pays a commencé par être adorateur du vrai Dieu, que la vraie croyance s'est conservée longtemps dans quelques tribus et au-delà du temps de Job et de Balaam, que le sang d'Abraham a été pour un temps encore préservatif, et que dans certaines familles la connaissance du vrai a pu durer bien au delà, comme la chronique orientale nous l'a rendu plausible.

### II. — Les premiers Chaldéens et les Assyriens.

L'auteur inconnu de la *Recherche de la vraie religion* est dans le vrai lorsqu'il dit (t. Ier, p. 150) : « Les Chaldéens, selon les livres hebreux, se livrèrent avant les Egyptiens et les Phéniciens au culte des idoles. Il ne faut pas croire cependant que l'Assyrie, pleine de souvenirs traditionnels qui se retraçaient de toutes parts à la mémoire de ses peuples, se fût détachée tout à coup et dans l'universalité de ses habitants de la foi primitive. Lors même que l'idolâtrie prévalut chez ces peuples, des familles entières se conservèrent plus ou moins fidèles au culte du vrai Dieu ». Dans notre histoire, nous nous sommes abstenu d'invoquer le texte sacré, mais ici nous devons nous en servir comme d'un terme de comparaison de la plus haute

valeur, et ne le prendre même que comme renseignement purement humain.

Si Jacob va du pays de Chanaan en Mésopotamie chercher une femme de sa race, comme Abraham avait envoyé Eliézer pour amener Rébecca à Isaac, c'est qu'il était persuadé que Jéhova était encore adoré dans la famille de Laban. En effet, Laban assure que le Seigneur l'a béni.

Les idoles, dit le même anonyme, n'étaient vraisemblablement pour lui que la représentation de quelque divinité secondaire. Qui sait même si ce n'étaient pas des représentations d'ancêtres auxquels on rendait, comme en Chine, un culte excessif? En effet, c'est en présence de Dieu que Laban veut s'allier avec Jacob; c'est Dieu qu'il prend à témoin des promesses de ce dernier et Dieu sera la sauvegarde la plus assurée de ces promesses. Le beau-père et le gendre sacrifient en commun, ce qui est bien le signe de la communauté de religion. Poursuivons cet examen et voyons ce que nous apprend la prédication de Jonas. Nous voyons que, malgré la dissolution des mœurs des Ninivites, ces hommes n'étaient pas encore devenus assez étrangers à la foi primitive qu'il ne fût possible de les ramener au nom d'un Dieu rémunérateur et vengeur : et malgré l'envahissement des superstitions, le Dieu unique continue d'être connu. Au temps de Daniel, deux rois fléchissent le genou devant le Dieu tout-puissant. Cyrus publie que ses victoires sont un de ses dons.

Daniel veut que les Juifs fassent pour lui des vœux au Dieu du ciel. Artaxerxès tient à peu près le même langage dans Esdras. Assuérus reconnaît le même Dieu dans le décret qu'il adresse aux cent vingt provinces de son empire, depuis les Indes jusqu'en Ethiopie. Certes, il est évident que tous ces princes, en parlant de Dieu, sans ajouter à leurs discours aucun nom appellatif, entendaient parler du Dieu véritable, du seul et unique Dieu tout-puissant et très-bon, créateur et souverain maître du ciel et de la terre; mais il n'est pas moins évident que cette connaissance du vrai Dieu n'étant suivie, de la part de ces mêmes princes, d'aucun acte religieux, était purement philosophique et spéculative, *non sicut Deum adoraverunt*, et le commun du peuple était déjà sans doute égaré sur l'application de la notion de la divinité.

Mais enfin, on voit par la Bible que si la Babylonie a eu le malheur d'être le premier foyer des superstitions idolâtriques, néanmoins la vérité y a surnagé pendant de longs siècles. Si maintenant les témoignages profanes correspondent à ces notions, il faudra bien s'avouer convaincu.

A Rome, on avait une haute idée de la science religieuse des Chaldéens. *Chaldei doctorum genus antiquissimum*, disait Cicéron. Leur science, disait-il (I, *de divinat.*), roule sur les choses divines et humaines, et sur les causes qui les produisent.

On convient assez unanimement, dit Lebatteux (*Mém. acad.*, t. XXVII, p. 172), que les Babyloniens reconnaissaient un être suprême, père et maître de tout (Diodore de Sicile, liv. II). Saint Justin, *Cohortat. ad gent.*; Eusèbe, *Prép. Evang.*, I. III; Porphyre, *Vie de Pythagore*, citent un oracle de Zoroastre où les Chaldéens vont de pair avec les Hébreux pour la sainteté du

culte qu'ils rendaient au roi éternel; voici les paroles de l'oracle : *Les Chaldéens seuls avec les Hébreux ont la sagesse en partage, rendant un culte pur au Dieu qui est le roi éternel.*

Soit qu'on admette avec quelques saints Pères que les démons laissèrent quelquefois échapper malgré eux la vérité dans leurs oracles, soit qu'on prenne ces paroles comme l'expression d'une opinion partagée par plusieurs avant l'ère chrétienne, elles n'en sont pas moins remarquables. Or, elles disent clairement que les Chaldéens sont monothéistes, autrement l'éloge de l'oracle n'aurait aucun sens.

Il y a aussi un souvenir du vrai Dieu dans les dénominations de la divinité qui ont persisté dans la langue chaldéenne : El, Elioun, Adonaï, Baal, *Dieu*, *maître*, *Seigneur* (V. *Recherche de la vraie religion*, t. I, p. 165.)

M. Ménant et les assyriologues ont découvert un signe qui est la figure du Dieu unique. Salien nous en a montré un encore plus énergique et plus vrai. C'est le cercle avec les trois *iod*, image du vrai Dieu avec l'idée de la sainte Trinité.

On sait que ce dogme fut plus explicitement conservé dans la tradition judaïque que dans la Bible même. On ne doit pas être étonné que les Chaldéens, les frères des Hébreux, aient eu primitivement connaissance de ce dogme. Mais nous reviendrons sur ce sujet.

Voici enfin une découverte d'une grande importance. M. Ménant, dans ses *Ecritures cunéiformes*, nous fait lire un récit de Sennachérib qui nous annonce qu'il a pris des villes innombrables *au nom du Dieu suprême.*

Le lecteur remarquera que la conviction se fortifie sur le point que nous établissons à mesure que nous allons d'un peuple à un autre, et qu'à la fin, après avoir passé en revue ces preuves infinies et arrivant de toutes parts, on obtient le degré de la plus éclatante évidence.

### III. — Les Perses.

Notre guide le plus sûr pour la Perse sera Anquetil Duperron, celui de tous les Européens qui a le mieux approfondi les questions religieuses et philosophiques des Perses, celui qui a le mieux connu leurs monuments. Il nous fournit tout ce que nous pouvons désirer dans un mémoire présenté à l'Académie, tom. XXXVII, p. 571, qui a pour titre :

« Exposition du système théologique des Perses, tirée des livres Zends, Pelhvis et Parsis ».

Dans une introduction aussi sagement raisonnée au point de vue de la critique que savante, il établit la valeur des documents dont il va se servir. Il remarque que dans le jugement sur les Perses il faut se garder de s'appuyer uniquement sur les auteurs mahométans, qui n'ont jamais su juger les étrangers chrétiens ou autres qu'avec le bandeau de leurs préjugés. Il se sert particulièrement des lumières que peuvent lui fournir les Grecs et les Orientaux qui vivaient avant l'islamisme; et pour avoir la vraie pensée des livres de Zoroastre, il s'appuie principalement sur quatre ouvrages : les *Ravaètes*, le *Traité des religions de l'Orient* par *Scharistiani*, le *Madjmel el Tavaritkh* et l'*Eulma-Eslam.*

Ces ouvrages sont écrits avant Mahomet.

Anquetil Duperron établit, d'après ces autorités, qu'il y a un seul Dieu créateur de toutes choses, et particulièrement d'Ormuzd et d'Ahriman, et ce Dieu unique est nommé *le temps*.

« Les disputes sur la cause du mélange du bien et du mal, n'ont pu, dit-il, comme je viens de le montrer, effacer chez les Perses la connaissance de l'Etre suprême. Les livres *Zends*, *Pelhvis* et *Parsis* leur rendent justice sur ce point, et les Perses modernes ont conservé la même vérité. Mandeslo et Chardin, parlant l'un des Parsis de l'Inde et l'autre de ceux de Perse, rapportent qu'ils reconnaissent un seul principe au-dessus de tout. Je dois rendre le même témoignage au sujet des Parsis que j'ai consultés à Surate, à Nauçari, à Odouari où est leur feu sacré. Plusieurs de ces Parsis se sont formés sous Djamasp, Destour célèbre, envoyé dans l'Inde par les Parsis du Kirman ».

Les Grecs confirment ces témoignages.

Photius nous fait connaître un ouvrage de Théodore de Mopsueste, dans lequel cet écrivain rend compte de la doctrine des Perses : il établit que Zoroastre reconnaît Zérouan comme le principe de toutes choses ; il s'adore lui-même pour produire Ormuzd...

Ce savant patriarche n'aurait pas manqué de faire la remarque que les Perses ne savent ce que c'était que ce Zérouan, auteur des deux principes, si la nation ne l'eût généralement reconnu.

On ne peut pas dire que les Perses ont reçu ces idées des mahométans. Au VIe siècle, Uranius, espèce de sophiste syrien, étant à la cour du roi de Perse, ce prince eut un entretien avec lui, en présence des mages, sur la génération des êtres, sur la nature, et lui demanda entre autres choses, s'il fallait admettre un seul principe de toutes choses.

« Je réponds », continue Anquetil, « que ce trait prouve également qu'alors ce dualisme n'était rien moins qu'établi en Perse comme un dogme absolu ».

Il est certain, par le témoignage de Damascius qui vivait dans le même siècle, que le grand nombre chez les Perses étaient pour l'unité du premier principe.

Et si nous remontons jusqu'au VIe siècle avant l'ère chrétienne, nous trouvons Théopompe, historien exact, reconnaissant chez les mages un premier être qui a réglé tout ce qui arrive dans le monde et qui laisse pour un temps les principes subalternes, Ormuzd et Ahriman, détruire mutuellement leurs productions et les réparer.

Mais il faut citer les propres paroles de Damascius dans son livre des *Principes* :

« Parmi les mages, au rapport d'Eudémus, les uns appelaient *lieu*, *Topon*, les autres *temps*, *Chronon*, tout ce qui est intelligible, et ce qui est uni. Ils prétendent que de là étaient sortis le Dieu bon et le démon mauvais, ou la lumière et les ténèbres avant ces deux dieux ».

Ce passage est précis, dit Anquetil.

Le temps, c'est-à-dire l'*éternel*, ou le lieu, c'est-à-dire l'immensité, l'être immense, voilà le premier générateur qu'Eudémus a trouvé chez

les mages, et l'on sait que les conquêtes d'Alexandre avaient donné aux philosophes grecs la facilité de connaître plus exactement la religion des Perses.

Il peut donc passer pour constant que l'unité absolue du premier principe a été généralement reconnue par les Perses depuis le règne des Parthes, et même depuis la réforme de Zoroastre jusqu'au siècle actuel.

A ces pages si convaincantes d'Anquetil Duperron, nous ajoutons les notes suivantes prises dans Lebatteux, membre de l'Académie. (T. XXVII, p. 176.)

Qu'on ne s'étonne pas des différents noms donnés au Dieu suprême; il a souvent changé selon les lieux et les temps, et même son nom a été multiple.

Mithra, dit Hesychius, était le plus grand des dieux chez les Perses. Le sens que Plutarque donne à ce nom, s'accorde avec cette idée de supériorité. Selon plusieurs, Mithra signifie grand maître unique. Ezéchiel Spanheim cite une inscription où Mithra est nommé Dieu invincible, *Deo soli invicto Mithræ.* Il y en a une autre dans Gruter qui le fait tout-puissant, *omnipotenti Deo Mithræ.*

Quand on dira que ces inscriptions sont en l'honneur du soleil, il ne s'ensuivra point que Mithra n'ait pas pu être le Dieu suprême et unique, puisque rien n'empêche que le soleil ne soit devenu ce Dieu dans la suite des temps, d'autant plus que l'Ecriture même nous dit que Dieu a placé son tabernacle dans le soleil. Il était assez naturel que d'un trône si éclatant, d'où part une action si forte et si puissante, qui donne la vie et le mouvement à l'univers, les peuples qui n'avaient nul préservatif contre les sens ne fissent la divinité même et ne lui adressassent des vœux, comme à celui qui voit tout, qui entend tout. Et qu'importe, après tout, en quel lieu les Perses aient placé leur divinité suprême? Il nous suffit qu'on puisse conclure qu'il y avait chez eux un premier Dieu unique.

C'était par ce Dieu que jurait Cyrus. (Xénoph., p. 380.) C'était lui qu'invoquait le même Cyrus, en le distinguant du soleil. (*Expéd. Cyr.*, liv. VIII.) C'était lui qui était appelé le grand Dieu par excellence dans le même Xénophon. (*Expéd. Cyr.*, lib. Ier.) C'est lui que Porphyre appelle, d'après Eubolus, l'auteur et le père du monde.

Voilà assurément les caractères bien marqués d'un Dieu unique : et ces caractères ont été donnés au Dieu Mithra. Mithra était donc le Dieu suprême des Perses, et c'était son nom au temps de ces auteurs.

Quand on lit les ouvrages religieux de l'Orient, ce n'est pas avec cette simplicité qu'apparaît la doctrine du Dieu unique, surtout dans les siècles qui approchent de l'ère chrétienne. On est au contraire douloureusement affecté en lisant les prétendus livres sacrés des Perses, de Zoroastre, comme ceux des Indiens. On est stupéfait de voir que la dégradation de la raison humaine descende si bas, s'embarrasse et s'égare dans des superstitions si grossières. Mais il n'en est pas moins vrai que l'idée de l'unité de Dieu a longtemps surnagé; et il a fallu qu'elle fût fortement inculquée au début pour résister si longtemps chez les Perses au déluge d'erreurs qui est venu couvrir la terre, il y a deux ou trois mille ans.

Il est cependant une erreur que les Perses ont évitée avec le plus grand soin, ce fut celle d'adorer des simulacres, genre d'idolâtrie que les Chaldéens avaient accueilli dès les premiers siècles de leur empire.

Les Perses, dit Hérodote, ne sont pas dans l'usage d'élever ni temples, ni statues aux dieux, ni de leur ériger des autels. Ils traitent d'insensés ceux qui le font. Ils offrent leurs sacrifices en plein air, et presque toujours sur les hauteurs des montagnes. C'est en pleine campagne que Cyrus s'acquitta de ce devoir, lorsque, après avoir vaincu les Assyriens, il voulut rendre aux dieux de solennelles actions de grâces de ses victoires.

Les Perses s'étaient encore défendu d'un autre genre d'idolâtrie, du culte des hommes ou des héros déifiés que les Chaldéens avaient accrédité parmi les nations. Mais ils avaient poussé plus loin que ceux-ci le culte des astres, et surtout celui du soleil et du feu ; jusque-là que Justin les accuse de n'avoir point eu d'autre dieu. Justin a été dans l'illusion. Les Perses multiplièrent à l'infini ces dieux secondaires et puérils ; le soleil fut sans doute le Dieu suprême, mais comme nous l'avons vu, les habiles le mettaient au-dessus des créatures.

Autrefois, sans doute, les Perses partageaient la triste inclination des Chaldéens pour les idoles, et ce fut Zoroastre qui modifia leur culte. Abul-Féda et Anquetil pensent que Zoroastre est né à Urmi, dans la Perse.

Plusieurs savants ont cru que ce réformateur fut dans sa première jeunesse esclave d'un prophète israélite. C'était Daniel, selon les uns, et Ezéchiel, selon les autres.

Le docteur Hyde croit avec Abul-Mahomed que c'était Esdras. (*Mém. de l'Acad.*, t. XXVII, p. 285.) Ce serait à cette source que Zoroastre aurait puisé des idées plus sensées en matière de religion. Mais que n'a-t-il complété son œuvre, et repoussé également les superstitions qui la corrompent. Au reste, à cette distance, et avec des historiens de sa nation si peu exacts, il serait difficile de juger quel fut son plan primitif et d'affirmer qu'il est sorti tel qu'il est des mains de son auteur.

### IV. — Les Phéniciens, les Chananéens et leurs colonies.

Tyr et Sidon fleurirent sous les lois des Phéniciens, de même qu'une foule de colonies qui peuplaient toutes les côtes de la Méditerranée. La plus brillante de toutes fut Carthage, qui devint après eux la reine des mers. Leur religion exerça donc une influence sur plusieurs peuples, et cependant il n'existe pas d'annales religieuses ou civiles d'une nation qui a rempli un rôle si important.

Un fragment de Sanchoniaton, quelques lignes seulement de ses histoires sauvées par Joseph, voilà ce que Tyr nous a laissé. Les Hébreux et les Grecs peuvent seuls être interrogés, mais on verra cependant que la lumière se fera sur le point que nous cherchons à éclairer.

Et d'abord, occupons-nous de Sanchoniaton, qui a vivement préoccupé l'antiquité, et beaucoup plus encore les temps modernes.

Nous avons lu, croyons-nous, tout ce qu'on a écrit sur cet antique historien. Voilà vingt ans que de temps en temps cette figure de Sanchoniaton

se présente devant nous avec ses paroles étranges, énigmatiques, moitié lumineuses et moitié ténébreuses ; nous avons attendu, pour formuler notre jugement, que nous ayons épuisé toutes les suppositions des écrivains qui s'en sont occupés, ainsi que nos propres hypothèses acceptées, abandonnées et reprises encore. Nous n'avons cependant pas la prétention de donner ici des affirmations certaines et incontestables, mais ce qui nous a paru le plus naturel et vraisemblable.

On a fait une question sur l'authenticité de ce morceau. Nous n'essaierons pas de répondre à ceux-ci. Nous leur dirons seulement : — Quand on a beaucoup vu et comparé de monuments antiques et pendant de longues années, on acquiert une certaine aptitude à distinguer ce qui est authentique de ce qui ne l'est pas. Un antiquaire sera quelquefois embarrassé pour vous expliquer comment il est certain que tel morceau de céramique ou tel objet d'art est vraiment antique. Mais il y a dans la couleur, la forme, l'aspect et la composition de la matière des nuances qui l'empêchent de se tromper. Or, nous disons que ce morceau de Sanchoniaton est, de tous les lambeaux d'histoire ancienne, le plus certainement de la première antiquité, sauf des additions et de petits commentaires de Philon, dont plusieurs sont sensiblement accusés. Au reste, nous renvoyons à M. Goguet, t. VI, ceux qui ont besoin d'être raffermis sur ce point.

Nous commençons d'abord par donner la traduction française de ce fragment.

On remarquera que souvent Philon ne donne pas le mot à mot. Quelquefois il intercale un commentaire, d'autres fois on ne distingue que difficilement s'il donne purement la parole de son écrivain.

Voici en tous cas le mot à mot brutal du chapitre d'Eusèbe, liv. II.

« Il pose pour principe de cet univers l'air ténébreux, plein de vent, ou si vous aimez mieux, *spiritus*, le souffle, le mouvement d'un air ténébreux, et un chaos obscur enveloppé de profondes ténèbres. Il donne ces choses comme infinies et n'ayant aucun terme, si ce n'est après l'intervalle de longs siècles. Mais, dit Sanchoniaton, dès que l'esprit (*spiritus*, *pneuma*) eut commencé à s'enflammer de l'amour de ses principes, et qu'il s'en fut suivi une mixtion, qu'on appela Cupidon (*Cupidinem*), le lien mutuel (*mutuum nexum*), c'est lui (cet esprit) qui fut le principe de la création de toutes choses. Mais l'esprit ne connaissait pas sa propre procréation. De cette conjonction sortit *Môt*, ce que quelques-uns appellent limon, ce que d'autres veulent être la corruption d'une mixtion aqueuse, de laquelle naquirent la semence de la production, et c'est ainsi qu'exista la génération de toutes les choses. Au reste, il y avait certains animaux dépourvus de tout sentiment (*omni sensu carentia*), qui procréèrent des animaux doués d'intelligence. Ils les nommèrent Zophasimin (Ζωφασημιν), c'est-à-dire contemplateurs du ciel ; ils avaient la conformation d'un œuf. Aussitôt apparut (*emicuit*) Môt avec le soleil, la lune, les étoiles et le reste des autres grands astres. Voilà comment est donnée l'origine de ce monde par les Phéniciens ; elle élimine, extermine toute divinité. (Ce qui peut signifier : *on n'avait pas là une multitude de dieux*.)

« Voyons comment ils introduisent la génération des animaux. Voici comment ils raisonnent.

« — Lorsque l'air eut émis la splendeur ignée par l'ardente inflammation des terres et de la mer, les vents, les nuages existèrent par la grande impétuosité des vapeurs et des brouillards du ciel : on vit les effusions des pluies et des ondées. Mais lorsque toutes ces choses, qui étaient auparavant distinctes, furent, par la violente ardeur du soleil, attirées dans le même air et mêlées les unes aux autres, elles engendrèrent du tonnerre et des éclairs. Les animaux doués de raison, décrits ci-devant, réveillés comme d'un sommeil par ce bruit du tonnerre, et épouvantés par l'horreur de ce fracas, se prirent à se mouvoir, tant les mâles que les femelles, soit sur la terre, soit dans la mer. Voilà la génération des animaux telle qu'elle est rêvée par (les Phéniciens) (*ab istis*). Les paroles suivantes de cet auteur exposent comme il suit cette génération :

« — Voici ce que l'on a trouvé dans les commentaires écrits sur l'origine du monde, par Taaut. Ils sont le produit de sa pensée, avec les arguments et les conjectures fournis par la pénétration de son intelligence, et il nous a transmis ces choses colorées par la lumière. Après avoir brièvement expliqué les noms d'Auster, de Borée et des autres vents, il poursuit ainsi : — Or, ces premiers de tous, πρωτοι, consacrèrent les germes de la terre, et les prenant pour des dieux, leur attribuèrent un culte d'adoration, comme tenant d'eux la prolongation de la vie avec leur postérité et leurs ancêtres. Ils leur présentaient des offrandes et des libations. Or, ces conceptions d'un culte divin étaient en rapport avec la faiblesse et l'étroitesse de leur intelligence.

« Ensuite il écrit : — Du Vent *Kolpia*, et de sa femme *Baau*, que les Grecs appellent nuit, naquirent *Aiôna* et *Protogonos*, Αἰωνα καὶ Πρωτογονος, deux personnages humains et mortels. Aiôna découvrit qu'on pouvait demander de la nourriture aux arbres dans leurs fruits. Ceux qui naquirent d'eux s'appelèrent *genus* et *progenies* et habitèrent la Phénicie ; et comme ils sentirent une extrême ardeur du soleil, ils levèrent les mains vers le ciel ; ils crurent que c'était là la divinité et le seul modérateur du ciel. C'est pourquoi ils l'appelèrent *Bulsamen*, c'est-à-dire, en langue phénicienne, maître du ciel, et dans la langue grecque *Dia*, c'est-à-dire Jupiter.

« Puis il interpréta dans les paroles suivantes l'erreur des Grecs : — Nous avons jugé utile de faire connaître ces choses distinctement et sous plusieurs formes. Mais nous avons suivi les différents sens des noms qui sont attribués aux choses : les Grecs ne les ont pas bien saisis. Ils les ont pris dans des significations erronées. Ils ont été trompés par l'ambiguïté des interprétations. Il dit ensuite que de *Genus*, fils d'*Aiôna* et de *Protogonos*, naquirent des enfants aussi sujets à la mort, et ils furent appelés du nom de *lumière*, de *feu* et de *flamme*. Quand ils eurent découvert le feu avec des morceaux de bois frottés l'un contre l'autre, ils instruisirent les hommes à en faire usage. Ils engendrèrent des enfants qui atteignirent une puissance et des proportions qui surpassèrent de beaucoup le commun des hommes ; on communiqua leurs noms aux montagnes qu'ils habitèrent d'abord. C'est de là que viennent les noms de Liban, d'Anti-Liban, de Cassius, de Brathyus. Memrumus et Hypsuranius furent aussi leur progéniture. Ils furent ainsi nommés par leurs mères, femmes impudentes, qui alors se livraient sans

honte au premier venu. Il rapporte que Hypsuranius fixa son domicile dans l'île de Tyr, et que là il inventa l'art de construire des habitations avec des roseaux dont il faisait une contexture avec des joncs et des papyrus : de graves inimitiés le divisèrent avec son frère *Usoüs*. Usoüs le premier établit l'usage de se faire des vêtements avec les peaux des bêtes sauvages qu'il avait prises. Le feu s'étant allumé auprès de Tyr à une forêt par l'action d'une tempête qui portait avec violence des arbres l'un contre l'autre, il prit un arbre auquel il arracha les branches et le disposa en nacelle, et le premier et sans exemple il ne redouta pas de se confier aux flots. Ayant ensuite élevé deux colonnes au feu et au vent, il leur accorda un culte d'adoration, et leur offrit des libations avec le sang des bêtes féroces prises à la chasse.

« Après que tous ceux-ci eurent trouvé leur dernier jour, ceux qui échappèrent, dit notre auteur, consacrèrent des colonnes et des plantes en leur honneur, les adorèrent, et établirent des fêtes d'un rite solennel qu'ils célébraient chaque année.

« Ensuite, après beaucoup de siècles, de la race d'Hypsuranius naquirent *Ayrea* et *Aleia* (*Venator* et *Piscator*), qui inventèrent l'art de la chasse et de la pêche. Ils donnèrent ensuite leur nom chacun à tout un peuple de chasseurs et de pêcheurs. De ceux-ci naquirent deux frères qui inventèrent le fer et les usages multipliés de ce métal. L'un d'eux portait le nom de Chrysor, qu'il dit être Vulcain. Il se livra avec un grand zèle, partie à l'éloquence et partie aux enchantements, et à l'art des divinations. Celui-ci inventa encore le hameçon, les amorces, la ligne des pêcheurs et les turbulents radeaux, et le premier des humains il entreprit une navigation. C'est pourquoi, après sa mort, ils l'honorèrent comme un dieu. Ils lui donnèrent le nom de Diamichius. Il y en a qui veulent que ce soit à ces deux frères qu'on doive d'avoir enseigné l'art de construire des murs et des remparts. De ceux-ci naquirent deux jeunes gens dont l'un fut artisan et l'autre attaché à la terre. Ils furent les inventeurs d'une brique fabriquée avec des matières variées, mêlées avec de la boue. Ils surent la faire sécher au soleil et l'appareiller dans les constructions. Ils engendrèrent deux fils dont l'un porta le nom d'*Ager* et l'autre de *Rustique* ou cultivateur. A celui-ci on consacra un simulacre avec culte distingué. On lui bâtit un temple dans la Phénicie, qui était transportable par quelques paires de bœufs attelés ; et même dans les livres des dieux il est appelé grand, et couvert d'éloges. Tous les deux habiles dans les constructions, ils n'exécutèrent pas seulement des salles ordinaires, mais encore des salles circulaires accompagnées de caves. C'est par eux que se propagea la race de ceux qui chassent avec des chiens. Ils portèrent le nom de *Erranus* et *Titanus*. Ils eurent pour fils Amynus et Magus ; on leur attribue l'établissement des métairies et l'élevage des troupeaux. De ceux-ci descendirent Mysor et Sydic, c'est-à-dire d'une nature facile et juste. Ils trouvèrent l'usage du sel. Mysor eut pour fils Taaut, l'inventeur des premiers éléments de l'écriture. Les Egyptiens l'appellent Thoor, les Alexandrins Thoyt, les Grecs Mercure. Sydic donna naissance aux Dioscures ou Cabires, ou Corybantes de Samothrace. Tous les deux passent pour avoir trouvé la navigation. De ceux-ci naquirent ceux qui furent habi-

les, non-seulement à connaître les herbages, mais à guérir les morsures des bêtes venimeuses et à user d'enchantements.

« De leur temps, naquit un certain Elioun nommé le Très-Haut, et une femme nommée *Beruth.* Ils occupaient une localité près de Biblos, et ils engendrèrent un certain Terrestre ou Indigène, appelé depuis Ciel (*Terrestrem quemdam sive indigenam, cœlum postea nuncupatum genuere*). C'est par lui qu'ils appelèrent ciel cet élément sublime qui roule au-dessus de nous : ils l'appelèrent ainsi à cause de sa beauté et de l'excellence de sa forme. Celui-ci eut des mêmes parents une sœur nommée Terre qui, à cause de la remarquable dignité qui distinguait son corps, fut confondue avec celle que nous nommons la terre. Mais leur père nommé le Très-Haut ayant succombé dans un combat de bêtes féroces, fut mis au nombre des dieux. Ses enfants l'honorèrent par des libations et des sacrifices. Mais le Ciel ayant succédé à l'empire de son père, contracta mariage avec la Terre sa sœur, et eut quatre enfants de cette union, Ilus qui fut Saturne, Betyle, Dagon ou Sito, c'est-à-dire qui préside au froment, et Atlas; et avec d'autres épouses il engendra une grande quantité d'enfants ; ce qui parut si dur et si insupportable à la Terre, qu'excitée par une violente jalousie, elle divorça avec le Ciel après l'avoir accablé d'injures, et quoique Ciel en fût séparé, il la faisait revenir à la maison par violence, selon son caprice. Cependant, comme il s'efforçait de mettre à mort les enfants qui en naissaient, Terre ayant ramassé des forces auxiliaires, l'attaquait très-souvent.

« Pendant ce temps, Saturne ayant atteint l'âge viril, par le conseil de Mercure le trismégiste, qui était son précepteur, s'opposa courageusement à son père pour venger les injures faites à sa mère. Lui-même il engendra Proserpine et Minerve. La première mourut vierge, et Minerve, avec le secours de Mércure, fabriqua une faux et un javelot en fer. Alors Mercure excita un grand zèle parmi les auxiliaires de Saturne pour combattre *Ciel* en faveur de *Terre*. Saturne, aidé de ces renforts, engage la guerre avec son père, le rejette hors des limites de son royaume, et s'empare de ses Etats.

« Dans ce combat, fut prise une concubine du Ciel qui était enceinte, et pour laquelle Saturne conçut une vive passion. Saturne la donna comme épouse à Dagon. Etant accouchée chez lui de la progéniture de Ciel, on l'appela Demaroonte. Alors Saturne ceignit sa demeure d'une muraille et fonda Biblos, la capitale de la Phénicie. Sur les conseils de Mercure, il emprisonna dans le sein de la terre son frère Atlas, qui lui était suspect. A peu près en même temps, les neveux des Dioscures ayant fabriqué des radeaux et des vaisseaux, se livrèrent aux agitations de la mer, et jetés près du mont Cassius, y dédièrent un temple. Les Eloïm, qui étaient les compagnons de Saturne qui est le même que *Ilus*, furent appelés Saturniens ; ils étaient regardés comme les égaux de Saturne. Or, Saturne égorgea avec un glaive son fils *Sadidus* qui lui donnait de l'ombrage ; il ensanglanta ainsi ses mains paternelles du sang de son fils, et peu après il tua aussi sa fille, en sorte que les dieux avaient horreur de cette conduite de Saturne.

« Pendant ce temps, Ciel étant exilé, gagna Astarté, sa fille vierge, avec ses deux sœurs, qui devaient surprendre Saturne par fraude et embûches.

Mais Saturne ayant gagné les deux sœurs par son affection et ses caresses, les épousa. Ciel l'ayant appris, envoya contre lui la Destinée et la Beauté, et leur commanda de le combattre, et Saturne les flatta et les gagna encore toutes les deux. Ensuite Ciel, comme dieu, trouva les bétyles, et avec un art insolent anima des pierres.

« Bientôt après, Astarté enfanta à Saturne sept Titanides ou Dianes, et en même temps Rhéa autant de fils, dont le dernier fut consacré au premier moment de sa naissance. De Dionée il lui naquit des filles, d'Astarté des mâles, en outre Cupidon et Amour. Dagon ayant inventé la charrue et enseigné la culture du froment, fut appelé Jupiter Aratrius. L'une des Titanides engendra Esculape de Sydic, ce qui signifie juste. En outre Saturne eut trois enfants dans la Pérée, portant le nom de leur père : Jupiter, Bélus et Apollon. Pontus, Typhon, Nérée père de Pontus, furent à peu près les égaux de ceux que nous venons de nommer. De Pontus naquirent Neptune et Sidon. Or, Sidon avait tant de grâces et de charmes dans la voix, qu'il fut regardé comme l'inventeur des hymnes chantés avec mesure. De Demaroonte naquirent Mélichartus et Hercule.

« Bientôt après Ciel se jetant dans le parti de Demaroonte, suscite de nouveau une guerre à Pontus, duquel il s'était séparé. Mais Pontus mit en déroute l'agresseur et offrit un sacrifice en actions de grâces de cette délivrance. Or, Saturne, la trente-unième année de son règne, enleva les parties viriles à son père, qui avait été relégué dans une certaine île de la Méditerranée, après qu'il s'en fut rendu maître, et les débris furent jetés le long des fontaines et des fleuves. En Cilicie, Ciel fut de nouveau l'objet d'une conjuration. Dès ce moment, son esprit se dissipa, et le sang coulant de la plaie distilla dans les cours d'eaux voisins ».

Voilà le premier et le plus considérable morceau de Sanchoniaton. Le second suit de près dans le même chapitre x, du liv. I<sup>er</sup>, de la *Préparation Evangélique*.

Le reste, qui comporte deux colonnes, n'est que le développement d'une généalogie de faux dieux, qui n'a d'intérêt que pour ceux qui s'occupent eux-mêmes des divinités païennes. Nous l'omettons et n'aurons à y revenir que pour remarquer deux expressions.

Nous avons trois observations préjudicielles importantes à faire sur ce passage : la première, c'est que Philon, qui en est le traducteur grec, était 1° païen ; 2° prévenu par un esprit de système dans un grand débat qui divisait, de son temps, la Grèce au sujet des dieux ; les uns, pour sauver la dignité du paganisme des infâmes histoires qui accusaient l'Olympe païen, ramenaient tout aux allégories et anéantissaient l'histoire : c'étaient les *allégoristes ;* les autres, les *évhéméristes*, ramenaient tout à l'histoire réelle, et déconsidéraient le paganisme en dévoilant les turpitudes honteuses des princes qui furent ensuite déifiés. Philon était évhémériste. 3° On voit qu'il ne s'est pas gêné dans sa traduction ; tantôt il parle lui-même, tantôt il fait parler Sanchoniaton. Il commente et abrége ; cependant le plus souvent il avertit quand il va donner le mot à mot, mais dans la réalité ce sont des phrases choisies dans l'histoire des Phéniciens qu'il nous offre avec ses réflexions.

Remarquons en second lieu qu'Eusèbe, qui a choisi dans l'ouvrage de Philon, annonce clairement le dessein de tourner en ridicule le paganisme. Il n'a donc pas eu l'intention de prendre de préférence les passages qui offrent des analogies avec la Bible. Mais son intention est toute contraire.

Nous tirons de là cette conséquence que si nous trouvons dans cette citation quelques traits frappants de ressemblance avec la Bible, ils seront non-seulement acceptables par la critique, mais encore que nous devons supposer qu'il y en avait davantage dans la partie de l'ouvrage perdue, puisqu'on a eu en vue d'éviter ces rapprochements.

Remarquons en troisième lieu que, lorsque Sanchoniaton écrivait, le paganisme était croissant par tout l'univers, et que la vérité n'était pas encore entièrement éteinte ; mais que du temps de Philon, l'erreur apparaît presque comme un déluge universel.

Maintenant relisons attentivement les paroles de Sanchoniaton.

Une vue d'ensemble et superficielle nous montre les générations des dieux avec le même désordre et les mêmes turpitudes que dans Homère, Hésiode et Apollodore. Seulement on voit, malgré les désordres de la narration, un peu plus de suite. Mais si on veut peser chaque chose et comparer avec les premiers chapitres de la Genèse, on est frappé d'un grand nombre de termes, de noms propres qui ont passé dans le récit de l'historien de Phénicie. Si on poursuit la comparaison, on voit même dans plusieurs endroits un certain ordre de développement qui semble calqué sur la Bible.

Nous allons signaler ce rapprochement.

Dans la suite du discours, on rencontre plusieurs fois répété Upsistos, le Très-Haut, comme dans la version des Septante, un Elohim, Elioun, qui en sont une autre forme.

Si le nom du vrai Dieu, qui est aussi rejeté plus bas, ne se trouve pas au premier verset de Sanchoniaton, en revanche on y découvre le deuxième et le troisième verset de la Bible, et plus confusément tous les autres. Comme premier principe, moteur de tous les autres, est posé l'air en mouvement. C'est le *spiritus Dei ferebatur super aquas*, et la pensée se trouve complétée plus bas.

Il y a le chaos, *tenebrosi aeris flatum, alta caligine circumfusum.* C'est le *tohu bohu* de l'hébreu. Il y a la mixtion de toutes choses, la séparation, l'apparition du feu, du soleil et des étoiles, et enfin la génération des animaux.

C'est un païen en face d'une page qu'il comprend mal, mais il a retenu les expressions.

A la seconde page, nos premiers pères sortent de la nuit du chaos. Il nous semble que Philon a pris *Eve* dans le texte phénicien *Hava*, et en a fait *Aiôna*, *Ævum* et *Primogenitius.*

A la troisième, apparaît le nom de Tubalcaïn, qui devient Vulcain, l'inventeur des métaux ; comme dans la Genèse, il est dans les premières générations. Plusieurs savants ont fait ce rapprochement comme probable, mais il nous paraît certain.

Après Guerin du Rocher, écoutons l'abbé Mignot, *Mém. acad.*, t. XXXIV, p. 355.

Sanchoniaton établit deux principes physiques ou matériels de l'univers, un air ténébreux, obscur et subtil, et un chaos obscur et confus. Ces deux principes sont distingués l'un de l'autre ; le premier désigne le ciel et le second la terre dans son premier état, avant la production des êtres. Cet exposé ne diffère point de ce que dit Moïse : « — Au commencement Dieu fit le ciel et la terre, et la terre était une masse informe où tout était confondu et mêlé ». Il n'y a point de difficulté sur le second principe de l'auteur phénicien, et il est à présumer que pour l'exprimer il s'était servi du même terme que Moïse avait employé ; Baan qui est le nom que Sanchoniaton donne à la terre lorsqu'il parle de la formation de l'homme, ne diffère point de celui de *Bohu* que nous lisons dans le texte hébreu. Il ne s'agit donc plus que de faire voir que le premier principe de l'auteur phénicien est le même que celui de l'auteur sacré, et que par l'air obscur et ténébreux qu'il a nommé le premier il n'a entendu que le ciel : cela paraît par la distinction qu'il a mise entre cet air obscur et le chaos ténébreux, αερα ζοφω δη καὶ χαος θολερον ; distinction qui se trouvait aussi dans la cosmogonie des Egyptiens, qui, selon Sanchoniaton, ne différait point, du moins dans les anciens temps, de celle des Phéniciens ; car cet auteur nous avertit qu'il a trouvé tout ce qu'il dit dans la cosmogonie de Tautus et dans les mémoires qu'il avait laissés ; en effet, Orphée, qui avait pris en Egypte ses idées sur la formation du monde et sur la divinité, disait dans sa théogonie qu'au commencement Dieu avait fait l'éther et que cet éther renfermait et enveloppait de tous côtés un chaos ténébreux et une nuit obscure, voilant et cachant toutes les choses qui étaient sous l'éther ; cet éther qui n'est ni mêlé, ni confondu dans une même masse avec le chaos, et qui en est si clairement distingué, ne peut être que le ciel supérieur aux régions planétaires qui appartiennent à notre terre et qui furent formées du chaos.

Les principes admis par les Phéniciens étant matériels, ils n'auraient pu se mouvoir d'eux-mêmes ni produire aucun être : ils seraient toujours restés dans le même état s'ils n'eussent été mis en action par un principe distingué d'eux. Ce principe qui a débrouillé ce chaos et qui en a tiré tous les êtres est nommé esprit, *pneuma*, dans la traduction de Sanchoniaton ; ce terme qui, dans sa première acception, ne désigne que le souffle d'un air agité, ce que nous appelons vent, ne doit pas être pris dans cè sens. Selon la cosmogonie phénicienne, les vents n'existaient pas encore, ils ne furent produits qu'après la formation des animaux qui suivit celle du tonnerre et des éclairs ; cet esprit est distingué dans cette même cosmogonie des principes qu'il met en mouvement, dont l'un était, selon Sanchoniaton, le souffle d'un air agité avec lequel il ne peut et ne doit point être confondu ; cet esprit n'est donc point un être matériel, mais un être actif et intelligent, qui, ayant communiqué le mouvement au chaos, a mis de l'ordre dans les différentes parties qui le composaient, pour en former cet univers. On ne peut douter que ce ne fût la pensée des Phéniciens. Thalès de Milet, originaire de Phénicie, et qui avait été aussi instruit par les prêtres égyptiens, disait, d'après eux, que ce monde avait été formé par un être intelligent auquel il donnait le nom de Dieu. Au rapport de ce philosophe, le plus ancien de tous les êtres était Dieu, parce que n'ayant point de cause de son

existence, il ne la tenait que de lui-même, et que le monde était ce qu'il y avait de plus beau, parce qu'il était l'ouvrage de Dieu. Thalès se formait de cette première cause la même idée que nous; il croyait qu'elle n'avait point de principe, αγεννητον; et lorsqu'on lui demandait ce qu'il était, il répondait qu'elle n'avait point eu de commencement et qu'elle n'aurait point de fin. Anaxagore, postérieur à ce philosophe d'environ quatre-vingts ans, a répété la même chose en d'autres termes. — Toutes choses, disait-il, ont été confondues au commencement dans une seule masse : un être intelligent est survenu pour les mettre en ordre. Cet être, dans la doctrine de ce philosophe, était pur, simple, dégagé de toute concrétion corporelle, dit Velléius dans Cicéron expliquant la doctrine d'Anaxagore, ou selon que l'a exposé Aristote, le seul des êtres qui soit simple (*Anim.*, t. II, p. 620), sans mélange et pur.

Le peu d'usage que ces philosophes ont fait de cette doctrine dans l'explication des phénomènes de la nature, prouve qu'ils n'en devaient point la connaissance à l'effort de leur génie, mais à la tradition qui s'était conservée surtout dans l'Orient. Phérécyde de l'île de Scyros, dans la mer Egée, qui avait emprunté sa théogonie aux Phéniciens, et qui en avait été instruit par la lecture des livres secrets de ces peuples, avait composé un livre dans lequel il disait que Jupiter ou Dieu, le temps et la matière, avaient toujours existé, et que la matière avait été appelée terre depuis que Jupiter lui avait donné sa forme et sa beauté. (Suidas, *Phérécyde et Diogène-Laërce*, p. 119.) Il s'exprimait de la même manière que les Phéniciens en donnant à l'univers les mêmes principes, Jupiter ou Dieu, la terre ou la matière, et l'amour, qui fut la cause de la formation du monde. L'idée qu'il donnait de Zeus est non-seulement celle d'un être vivant, mais d'un être qui a la vie par lui-même et qui la communique à tout ce qui en jouit. Les Pythagoriciens, dont la philosophie était, selon l'expression de Tatien, l'héritage de Phérécyde, se formaient de Zeus la même idée. Ils révéraient, dit Hiéroclès, le créateur et le père de l'univers sous le nom de Zeus, estimant qu'il était raisonnable de désigner celui qui a donné l'être et la vie à tout ce qui existe, par un nom qui exprime son opération puissante. Si on en croit les Basilidiens (Clem. Alex., *Strom.*, VI, p. 642), les livres secrets des Phéniciens, consultés par Phérécyde, avaient été composés par Cham, l'auteur de cette nation. Sanchoniaton s'était vraisemblablement servi pour désigner cet esprit, du mot רוח *Rouach*, qui était en usage chez les Hébreux pour exprimer l'action de Dieu formant le monde, le conservant et le perpétuant, et que les interprètes grecs ont rendu par *pneuma*.

L'action de cet esprit sur le chaos ou sur la matière pour la mettre en mouvement, était exprimée en phénicien par un terme qui signifiait l'amour ou le désir, et que le traducteur grec a rendu par celui de ποδος. LORSQUE CET ESPRIT *eut conçu de l'amour pour ses principes, et qu'il se fut mêlé avec eux, ce mélange ou cette union fut appelé amour, et ce fut là le commencement de la formation de tous les êtres*. C'est de cette expression qu'est venu l'amour donné comme principe dans toutes les cosmogonies des Grecs, formées sur celles des Phéniciens et des Egyptiens; et cette expression représente assez bien ce que Moïse avait dit : que l'esprit de Dieu reposait

sur le chaos, comme un oiseau qui étend ses ailes sur ses œufs ou sur ses petits pour les réchauffer et pour les vivifier; car l'amour et l'affection sont renfermés dans cette action comme dans le terme dont Moïse s'est servi pour l'exprimer. Cet amour et cette affection ne sont point distingués de la bonté de Dieu, qui l'a porté à produire les créatures. C'est cette bonté, dit Timée de Locres, qui a déterminé Dieu à mettre la matière en ordre et à lui donner une forme certaine. Platon s'étant proposé cette question : *Pourquoi l'auteur de toutes choses a-t-il fait cet univers?* n'y répond qu'en alléguant sa bonté : Αγαθος ην, *il était bon;* le platonicien Hiéroclès soutient qu'on ne peut assigner d'autre cause de la création que la bonté de Dieu.

L'auteur phénicien continuant, dit que la matière limoneuse et fangeuse devint brillante et lumineuse. C'est une nouvelle conformité avec Moïse, qui parle d'une lumière produite avant la séparation des eaux supérieures et avant la formation du soleil et des astres.

Sanchoniathon termine sa cosmogonie par la formation de l'homme. Ensuite, dit-il, du vent Kolpia et de sa femme Baau, c'est-à-dire, selon la traduction de son interprète, de la nuit, furent engendrés deux mortels, Eon et Protogonos. Le nom de femme donné à Baau n'est qu'une expression figurée qui désigne seulement la matière dont furent formés les corps de ces deux mortels, qui ayant paru les premiers sur la terre, n'ont pu avoir de père ni de mère proprement dits. Ce que Philon de Biblos a traduit par ces mots : εκ του κολπια ανεμου, du vent kolpia, avait été sans doute écrit en phénicien מריח קרפי יה *Merouach Kol pi iah*, du souffle de la bouche de Dieu, et correspond assez exactement à ce que dit Moïse, que Dieu ayant formé l'homme du limon de la terre, souffla sur sa face un souffle de vie, et que l'homme fut animé.

Mais est-il vrai que *Baau* signifie la nuit, comme Philon de Biblos l'a traduit? בית, *Bout*, en chaldéen et en syriaque, signifie effectivement la nuit, et *Bouta* ביתא, une hôtellerie; mais ce terme n'est pas celui qui nous a été conservé par le traducteur de Philon de Biblos. Le mot phénicien n'est point terminé par un *tau*, mais par un *vau*, et se lit *baau*, et il a un rapport frappant avec le *baou* de l'hébreu, *inanis* et *vacua, informe*, le limon non organisé. Tous les anciens ont été persuadés que l'homme avait été formé du limon de la terre. Les Egyptiens disaient que tous les animaux, de quelque espèce qu'ils fussent, sans en excepter l'homme, avaient été formés de la terre dont le limon avait été échauffé par les rayons du soleil; que ceux d'entre eux qui avaient eu plus de chaleur, avaient pris leur vol et s'étaient élevés dans l'air; que ceux dont le corps était plus grossier, étaient restés sur la terre; et que ceux qui participaient plus à l'humidité, s'étaient retirés dans l'eau.

Dans Hésiode, Vulcain reçoit de Jupiter l'ordre de préparer et de pétrir le limon pour en former l'homme. (*Opera et Dies,* I, v. 56.) Platon, dans un de ses livres sur la *République*, rapporte une fable phénicienne de laquelle il résulte que tous les hommes sont sortis de la terre, qu'il appelle leur mère, d'où il conclut qu'ils sont tous frères. *Baau* est donc la terre qui est donnée ici comme mère du genre humain, et comme le principe

passif qui est devenu fécond par l'action de *Kolpia*, *par le souffle de la bouche* de Dieu. C'est la traduction de ce mot.

Les anciens ne regardaient pas l'homme comme ayant été formé de la terre seulement; ils étaient de plus persuadés qu'il avait reçu du ciel une âme intelligente; Pythagore, instruit par les Phéniciens et par les Egyptiens, disait que la raison de l'homme était une émanation de la raison divine ; et il avait transmis cette doctrine à ses disciples. C'est Epicharme qui nous apprend ceci. L'homme était donc composé, selon eux, de deux parties distinctes, qui avaient une origine différente : l'une terrestre et animale, l'autre spirituelle et divine. La première se détruisait par le laps de temps, mais la seconde subsistait après la destruction de celle qu'elle avait animée.

Thalès et Phérécyde, dont la philosophie était toute phénicienne, avaient enseigné que l'âme ne mourait point après la dissolution du corps, et qu'elle était immortelle. Ils faisaient, sans s'en douter, la traduction du mot de Salomon. Chacune de ces parties, après la séparation qui s'en faisait par la mort, retournait au principe duquel elle était provenue. L'esprit, disaient-ils, retournait au ciel et le corps était rendu à la terre.

Nous avons déjà remarqué que l'historien de Phénicie nous a conservé le nom de la première femme. Nous sommes heureux de voir que nous nous étions, sans le savoir, rencontré avec l'abbé Mignot; mais ses paroles sont si lucides, que nous les reproduirons tout entières.

« Sanchoniathon avait conservé le nom de la première femme tel qu'il nous a été donné par Moïse, Αἰων, selon Philon, qui répond à *Hava*, mot phénicien qui a dû être employé par Sanchoniathon. L'un et l'autre, le mot grec et le mot phénicien, ont la même racine. Le nom d'Eve, היות *Hava*, vient du verbe היה, *haia*, vivre, nom donné à la première femme parce qu'elle est la mère des vivants, selon Hésychius : Αἰων ο Βίος των ανθρωπων.

« Le nom de *protogonos*, par lequel Philon a rendu celui qu'il trouvait dans l'original, annonce qu'il y avait *Békor*, בכור, le premier-né, nom qui convient à celui que Moïse a nommé Adam, à cause de l'élément dont son corps fut formé, puisqu'il est le premier-né des hommes, et saint Paul l'a nommé ainsi ».

Enfin le dernier trait de conformité entre l'auteur phénicien et Moïse est le terme dont il s'est servi pour désigner le premier homme et la première femme. Le terme générique dans la langue grecque est *antropos*, et *aner* désigne le sujet du père masculin. Comment se fait-il cependant que Philon, qui savait bien cela, se sert du mot *andrès?* c'est qu'il avait lu *schein*, pluriel de *ichs*, *vir*, dont Moïse a fait le féminin *ischa*, *vira*. On conviendra que tous ces rapprochements ne peuvent être mis sur le compte du hasard.

A tous ces souvenirs, à ces allusions de la Bible que Guérin du Rocher, Mignot, et nous, avons signalés, nous en ajouterons un dernier qui est le plus frappant dans son laconisme. Après avoir raconté la création du premier couple, Sanchoniathon dit qu'*Eve,* la première, apprit aux hommes à demander leur nourriture aux fruits des arbres, et c'est dans cette circonstance seulement que l'auteur remarque que les créatures sont mortelles.

Nous n'avons donc pas perdu le temps consacré à étudier, à approfondir à loisir et sous toutes leurs faces, ces paroles si impénétrables en apparence, mais en effet si riches en traditions primitives. Que Sanchoniathon ait pu avoir le livre hébreu sous les yeux, c'est Philon lui-même qui nous l'apprend expressément, et nous avons deux marques qui nous l'assurent. Il dit que ce phénicien a été en rapport avec *Hierombalo*, qui est un des noms de Gédéon. Il dit qu'il vivait du temps d'Abibal, roi de Tyr ; et un Abibal était de ce siècle. Mais voici un trait qui apporte l'évidence : il assure que Hiérombal était le ministre de *Jévo*. Voilà bien Jéhova, et pour qu'on n'en puisse douter, Hiérombal est le ministre du Très-Haut. De plus, nous avons déjà vu un autre savant donner la même affirmation. Si, malgré ces évidences, on voulait nier que Sanchoniathon ait lu la Bible du temps des Juges ; eh bien ! nous l'accordons, vous répondrions-nous, mais vous fortifiez notre thèse, car alors il faut admettre que les dénominations génésiaques de la Bible étaient encore dans le domaine public du temps de Sémiramis, et qu'elles perçaient encore à travers les erreurs du temps. L'histoire que nous venons publier rend parfaitement acceptable cette interprétation.

Nous concluons donc 1° que si nous avions eu le texte pur de Sanchoniathon, nous aurions une grande chance de trouver son récit plus rapproché de la vérité ; 2° que tel qu'il est, il nous rappelle au moins la cosmogonie de Moïse dans ses traits principaux, et plusieurs expressions de la Bible. 3° Nous ajouterons que par Philon et par Sanchoniathon réunis, nous savons que du temps de ce dernier il y avait un ministre du Très-Haut, que ce Dieu suprême s'appelait Jéhova, et que lui-même il admet un esprit vivificateur, un premier principe ordonnateur ; que le polythéisme n'apparaît que sur le second plan.

Notre étude sur Sanchoniathon est donc fructueuse.

Ce que nous avons à dire sur les Phéniciens, confirme bien ce commencement, et on verra que l'idée du vrai y a été sauvegardée dans plusieurs familles.

Une fois qu'on est dans le vrai en matière historique, la lumière arrive de toutes parts avec les recherches bien conduites. Tout ce qui précède est lumineusement confirmé par les faits suivants.

La religion des Chananéens apparaît la même que celle des Hébreux dans la haute antiquité, du temps d'Abraham. Pendant tout le temps que ce patriarche demeure chez eux, il ne semble pas inquiété dans son culte : il fut, au contraire, toujours respecté par les habitants qui le considérèrent comme un prophète et comme un homme chéri de Dieu. Melchisédech, qui régnait alors à Salem, était un adorateur du vrai Dieu, et il traita Abraham comme un favori du Seigneur, ainsi qu'il paraît par les bénédictions qu'il lui donna. Melchisédech n'est pas seulement un roi, c'est un prêtre, un ministre de la religion ; et, à tous ces titres, il avait autour de lui un grand nombre d'adorateurs du vrai Dieu.

Ce n'est pas tout. Abimélech, roi des Philistins à Gérare, était un prince bon et vertueux que Dieu daigna honorer de ses avertissements immédiats. Par sa prompte obéissance il fit voir qu'il était un fidèle servi-

teur de Dieu. Il respecta toujours Abraham, parce qu'il était persuadé que Dieu était avec lui et qu'il le bénissait dans tout ce qu'il faisait.

Il y a cinq ou six siècles d'Abraham à Sanchoniathon. L'histoire primitive du genre humain et l'exposé de la vraie religion se trouvèrent voilés par la fumée des superstitions du paganisme naissant. Sanchoniathon apparaît donc juste comme il devait apparaître, moitié lumineux, moitié corrompu par l'erreur. Mais ce qui est indubitable pour l'histoire d'Abraham, de Melchisédech, d'Abimélech; par Thalès, Pythagore, Phérécyde et les philosophes d'origine phénicienne, ce qu'affirme le Dieu Jévo d'Hiérombal, c'est que les Phéniciens primitifs étaient monothéistes. Entendez-vous, hérétiques de l'histoire, qui voyez le paganisme partout dans le tempérament même des peuples, vous qui abaissez l'histoire au niveau du roman, et qui la contraignez, malgré la rougeur qui lui monte au front, au martyre du mensonge? Dans l'histoire de Salomon, on a vu une lettre de Souron, roi de Phénicie, en réponse à une lettre de Salomon, où il reconnaît le roi du ciel et de la terre.

Avant de quitter les Phéniciens, écoutons saint Augustin (*De consensu evangelist.*, t. III, p. 11) nous apprenant que les Carthaginois adoraient le Dieu suprême avec une terreur religieuse si profonde, qu'à peine osaient-ils prononcer son nom propre, se bornant à le désigner sous le nom d'Ancien ou d'Eternel, comme dans la Bible, sans doute aussi sous le nom de grand Esprit, comme le peuvent faire présumer les fragments puniques de Plaute.

On a fait à la cosmogonie de Sanchoniathon le reproche qu'il n'avait pas parlé du déluge; c'est en effet quelque chose de blessant de ne pas voir figurer là ce grand cataclysme. Mais on sera moins surpris si d'abord on remarque que Philon a pu le lire dans Sanchoniathon sans le prendre. Eusèbe lui-même a pu, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, l'omettre dans Philon. Enfin nous disons qu'il a un trait qui y fait allusion, plus que cela, il a quelques traits de l'histoire de la famille de Noé.

On voit, à la troisième page, toute une génération qui disparaît. *Postquam autem omnes isti diem supremum obiissent, qui superstites remansere cippas in eorum honorem consecrarunt.* Voilà donc une génération qui disparaît, et un sacrifice offert après la délivrance. On n'avait donc pas encore bien lu Sanchoniathon jusqu'ici. Le voilà dans son vrai jour.

### V. — Les premiers Egyptiens.

Une des grandes faiblesses de notre siècle qui se pique bien illégitimement d'impartialité, c'est de n'oser regarder en face la Bible. Ne croyez pas qu'on méprise la Bible, qu'on la dédaigne. Non, vous n'y êtes pas. Nos faux savants la redoutent. C'est un témoin qui leur ferait perdre leur pain, il faut à tout prix le suspecter, le noircir, lui fermer la bouche. Quel succès si on pouvait réussir à le faire oublier! Voyez nos soi-disant savants, ils expliquent tout dans l'antiquité sans la Bible. Elle seule pourrait très-souvent leur donner la vérité, même dans les questions profanes. Oh non! gardez-vous-en bien, on croirait que la Bible a quelque valeur. Livrons-nous aux hypothèses; égarons-nous plutôt ailleurs que d'accepter la vérité de la main

d'un tel ennemi. Eh quoi ! Monsieur le docteur de toutes les facultés, est-ce que le génie du grand Cuvier a été rétréci, parce qu'il a eu le bon sens d'aller chercher là certains jalons qui avertissaient son instinct de savant de ne pas s'aventurer au-delà des bornes qu'elle a tracées ? Est-ce que nos plus illustres archéologues sur la terre d'Egypte et d'Assyrie se trouvent mal d'ouvrir le livre des Rois? n'est-ce pas là au contraire qu'ils trouvent les seuls synchronismes qui ont de la valeur ?

A quoi bon cette comédie ? ceux que vous trompez ne vous font pas honneur, et ceux que vous ne trompez pas vous sifflent.

Au point où nous sommes arrivé, nous avons autorité pour dire : la seule vraie histoire du genre humain, c'est la Bible. Elle ne dit pas tout, sans doute, mais là où elle parle elle est certaine, c'est un auxiliaire d'un prix infini.

Voici encore un exemple. Nous allons établir que le monothéisme se trouve au début de l'histoire d'Egypte. Commençons par exposer ce que nous en apprend notre saint livre, qui est exprès sur ce point ; vous verrez qu'ici encore il a raison, et que les monuments profanes bien interrogés parlent comme lui ; par une réfraction lumineuse, la Bible fait plus que doubler la valeur de notre démonstration.

Lorsque Abraham voyageait en Egypte, ce pays n'était pas encore infecté de la plaie de l'idolâtrie, ni égaré par ses faux dieux.

Ecoutons comment un savant académicien rend compte de ce voyage. (*Mém. de l'Académ.*, t. XXXVI, p. 31.)

« Quand ce patriarche fut obligé par la famine de descendre en Egypte, il y fut reçu sans aucune difficulté, et il ne paraît point de différence entre le culte des Egyptiens et celui qu'Abraham rendait à Dieu. Pharaon et toute sa maison furent frappés de grandes plaies à cause de Sara qui avait été enlevée ; mais le prince, averti, vraisemblablement en songe, qu'elle était la femme d'Abraham, sacrifia sa passion à l'ordre qu'il avait reçu de la renvoyer, et témoigna par sa conduite qu'il craignait Dieu, et que cette crainte réglait ses actions.

« Il n'en fut pas ainsi lorsque les Egyptiens furent tombés dans l'idolâtrie. Quand Joseph fut amené en Egypte, toute communication avec les Hébreux leur fut interdite ; ils regardaient comme une chose défendue de manger avec un hébreu, parce que leur religion n'était plus la même. Les noms donnés à quelques-uns des princes qui ont régné en Egypte avant Abraham, et qui paraissent être ceux de quelques-unes des fausses divinités qui y ont été adorées, ne prouvent pas, suivant la remarque de Jablonski, que l'idolâtrie soit plus ancienne en Egypte. Athotis, qu'Eratosthène traduit par Ερμογενης, ne désignait que celui qui avait fait graver sur des colonnes les principes des arts et des sciences qu'il avait enseignés. *Thoth*, *Thuoth*, *Thuothi*, dans la langue égyptienne, désignait une colonne, non de toute espèce, mais celle sur laquelle on écrivait quelque chose. Les Phéniciens avaient un terme semblable : תוה, *touah*, *signavit*, *scripsit*, *descripsit*, d'où *Thaouat*, ou *Thot scriptio* ».

Les avertissements que Moïse donne à son peuple nous font comprendre que le sabéisme égarait les Egyptiens de son temps.

« Prenez garde », dit Moïse aux Israélites (*Deutéronome*, IV), « qu'élevant vos yeux au ciel et voyant le soleil, la lune et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et l'erreur, et que vous ne rendiez un culte à des créatures que le Seigneur notre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sur la terre ».

C'était pour prémunir les Hébreux contre les superstitions de l'Egypte que Moïse leur parlait ainsi. Il y avait donc des faits qui justifiaient son langage.

Job, plus ancien que Moïse, parlait de ce culte avec la même simplicité. « Je n'ai point », dit-il, « adoré le soleil dans son grand éclat, ni la lune lorsqu'elle avançait avec majesté ».

Déjà même l'idolâtrie commençait à projeter son ombre funeste ; c'est par un souvenir de l'Egypte que les Israélites élèvent un veau d'or et veulent l'adorer comme un dieu.

Nous avons donc ici l'indication approximative de l'époque où l'idolâtrie s'introduisit en Egypte.

Les faits et la tradition profane parlent comme Moïse et nous montrent l'unité de Dieu reconnue dans les premiers âges, et même conservée, au moins de quelque manière, assez tard, puisque les philosophes grecs sont confirmés dans cette croyance par les lumières qu'ils vont chercher en Egypte, comme déjà nous l'avons vu.

C'est en Egypte que Thalès apprend à distinguer avec précision les principes matériels dont l'univers est formé, d'avec l'intelligence suprême qui l'avait construit. (Cic., *de Natura deor.*, 1.) Thalès de Milet, un des premiers qui s'appliqua à ces questions, dit que l'eau était le principe des êtres, mais que Dieu était cet esprit qui avait tout formé.

« Les Egyptiens », dit Foucher (*Mém. acad.*, tome XXXVI), « placent dans une région supérieure un Dieu souverainement puissant, souverainement intelligent, lumière inaccessible, feu vivant mais invisible. Ce Dieu suprême était honoré à Memphis sous le nom de *Phtha*, à Thèbes sous celui de *Knep*, et peut-être encore ailleurs sous d'autres noms significatifs ».

Le savant Plutarque, qui a prêté une si grande attention aux secrets des Egyptiens, demande surtout à être écouté. « Les Egyptiens », dit-il (*de Isid.*, t. VII), « avaient plusieurs mystères sous le voile de la fable et sous des propos qui, obscurément, montraient et donnaient à voir à travers la vérité, comme eux-mêmes donnent visiblement à entendre quand ils mettent devant les portes de leurs temples les sphinx, voulant dire que toute leur théologie contient, sous les paroles énigmatiques et couvertes, les secrets de sapience.

« En la ville de Saïs », continue-t-il, « l'image de Pallas qu'ils estiment être Isis avait cette inscription : Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera jamais, et n'y a encore eu homme mortel qui m'ait découvert de mon voile »...

Pour des païens, c'était une belle définition du vrai Dieu.

« Davantage », ajoute-t-il, « plusieurs estiment que le propre nom de Jupiter en langue égyptienne est Amoun, et que nous, en grec, en avons dérivé le mot Ammon, dont nous appelons Jupiter Ammon. Mais Manéthon,

qui était égyptien de la ville de Sébenne, estime que ce mot signifie caché ou cachement : et Hécatée, natif de la ville d'Abdère, dit que les Egyptiens usent de ce mot quand ils se veulent entr'appeler l'un l'autre pour ce que c'est une diction vocative ; et pour autant qu'ils estiment que le prince des dieux soit une même chose que l'univers qui est obscur, caché et incognu, ils le prient et conjurent à se vouloir manifester et donner à connaître à eux en l'appelant *Ammon* ».

Plutarque appelle ensuite en témoignage de ce que les mystères d'Egypte cachaient de sapience : Solon, Thalès, Pythagore, Platon, Eudoxe et même Lycurgue.

Quelque corrompue et gravement malade que fût cette pauvre Egypte sous le poids de ses abominables superstitions, il fallait donc qu'il y eût dans son sein même, dans la succession de ses sages ou dans certaines écritures mystérieuses, toutes ces traditions de doctrine se rapprochant de la vérité, et on ne peut nier que l'idée du vrai Dieu ne soit restée saisissable jusque dans les siècles les plus ténébreux. Cela ne peut s'expliquer que parce que la vérité avait eu son règne lumineux, et qu'elle avait jeté de profondes racines.

Il est certain, d'après le même auteur, que le nome de Thèbes se distinguait par son attachement exceptionnel à la vérité. « Lorsque de toutes les parties de l'Egypte chacun devait payer sa quote, comme dit Amyot, pour faire, et pourtraire, et peindre les animaux qu'on y honore, ceux qui habitent en la contrée Thébaïde seuls entre tous n'y donnent rien, estimant que rien qui soit mortel ne peut être Dieu, ainsi celuy seul qu'ils appellent Cnef, qui jamais ne naquit ne jamais ne mourra ».

C'est à croire que l'orthodoxie a eu pour ainsi dire son sanctuaire inviolable même au milieu de l'hérésie païenne.

Ajoutez à cela cette belle définition du bon principe par Pythagore, que Plutarque insinue provenir de l'Egypte : « Le bon principe est un fini reposant, droit, non point quarré, dextre lumineux ». Fini est ici pris dans le sens d'accompli.

L'histoire nous donne quelques renseignements sur la marche croissante de l'erreur en Egypte depuis les temps de Joseph.

Théophraste, cité par Porphyre, atteste que les premiers hommes n'adoraient aucun objet sensible. Cette loi touchant le culte public se retrouve chez les plus anciennes nations. Lucien, en parlant des temples d'Egypte qui furent depuis si chargés d'idoles, dit que, dans les premiers âges, ils ne renfermaient aucunes statues des dieux. (Porphyre, *De abstinent.* ; et Lucien, *De deâ Syr.*) Eusèbe donne pour une chose constante et avouée généralement que l'usage des idoles n'appartient pas au culte primitif [1]. Hérodote

[1] Euseb., *Prép.*, 1, 9. — Hérodote nous explique peut-être cette subversion de principes, au moins le premier signal, dans le règne de deux rois impies, Chéops et Chéphren, qui succédèrent à Rompsinite (Hérod., t. II, § 124). Le premier de ces rois se déclara l'ennemi de la religion ; il fit fermer les temples et persécuter les prêtres.

Nous ne savons pas par l'historien grec quels étaient ces prêtres, et on pourrait supposer que ce sont déjà des prêtres païens. « Mais, dit ici très-judicieusement l'auteur de la *Recherche de la vraie religion*, l'existence simultanée de plusieurs autres prêtres qui, du temps des Hébreux, s'étaient conservés à la tête de leurs familles dans l'exercice d'un sacerdoce patriarcal, nous donne lieu de croire que les prêtres égyptiens n'étaient, à l'époque de la fondation de leur gouvernement, qu'une réunion de ces chefs de familles qui s'appliquaient au culte de la divinité d'une manière spéciale ».

nous assure *tenir des prêtres égyptiens, qu'ils étaient les inventeurs des noms des douze dieux que les Grecs et les Romains placèrent depuis à la tête de leur Théogonie ; qu'ils avaient les premiers élevé aux dieux des autels, des simulacres et des temples ; et que les Grecs en avaient appris d'eux les noms et le culte. Ces prêtres*, ajoute le même historien, *apportèrent des preuves sensibles de la vérité de ces faits.*

Nous avons vu ci-devant les Thébains d'Egypte résister au torrent qui abaissait les hommes au pied des simulacres, en affirmant qu'ils ne reconnaissaient pas d'autres dieux que celui qui n'a jamais eu de commencement ni de fin. Porphyre ajoute que cette croyance fut originairement celle de tous les Egyptiens. (*Apud Euseb.*, *l. ult.*). Jamblique est bien du même avis, lorsqu'il dit (*de Myst. Egypt.*, VIII, t. III) : « L'auteur de l'univers, appelé Cneph chez les Thébains, portait chez les autres Egyptiens le nom d'*Amon* ou d'*Amoun*, qui désignait l'esprit créateur ou formateur du monde, le principe de la sagesse et de la vérité, qui descend à la génération et à la formation des êtres, qui n'est visible que par ses œuvres, et que les Egyptiens adoraient dans un profond silence (*Ibid.* et *Mém. acad.*, t. XXXIV, p. 359.)

M. de Sainte-Croix (*Mystères du paganisme,* t. I^er^, p. 4) serait disposé avec Théon (*Anathèm.*, c. 47) à regarder Osiris comme le Dieu suprême d'Egypte, et cette idée se serait conservée longtemps. Il y a, comme déjà nous l'avons vu, des divergences d'opinions qui tiennent à la diversité des hommes et des tribus anciennes.

Tous ces témoignages réunis ne nous laissent plus de doute sur les changements survenus avec les années dans la religion de ce peuple. Par des autorités correspondantes chez les autres peuples et par une nouvelle étude sur cette matière, il nous paraîtra convaincant que c'est vers l'époque de Joseph et de Moïse que ces changements dans le culte commencèrent à s'effectuer.

L'article suivant de M. de Rougé fera comprendre au lecteur quelle grande place la vérité religieuse tenait dans les esprits, aux premiers siècles de l'histoire égyptienne.

« En ce qui concerne l'Egypte, nous pouvons affirmer maintenant que la doctrine de la génération divine, telle que Jamblique [1] l'expose plus spécialement, n'est pas un *produit* de l'esprit philosophique des derniers temps, mais qu'elle appartient à la portion *antique et traditionnelle des mystères*. C'est ce qui résulte de notre nouveau texte qui se coordonne d'une manière très-satisfaisante avec les expressions des *hymnes consacrés au dieu suprême*, identifié avec le soleil. Le dieu Ra n'est qu'*enfanté* par Neith, il n'est pas *engendré* (paternellement) ; en effet, partout, dans ces hymnes, il est qualifié : *Le Dieu qui s'engendre lui-même* [2]. « C'est un enfant divin qui se donne la naissance à lui-même, chaque jour », est-il dit dans l'hymne de *Tap-hérou-mès* [3]. La naissance quotidienne du soleil devient ici une vivante

[1] Quel que soit le véritable auteur du traité de *Mysteriis Ægyptiorum*, il possédait une véritable connaissance des doctrines égyptiennes.

[2] *Self formed,* suivant l'excellente traduction de M. Birch.

[3] *Collection* Passalacqua, à Berlin. La traduction se trouve dans mon rapport sur l'exploration des musées d'Europe inséré au *Moniteur*, le 7 mars 1851 (et chez Frank) ; le texte par avec l'analyse dans la *Chrestomathie égyptienne.*

image de la perpétuelle génération divine. « C'est le *seul générateur* dans le ciel et sur la terre, et il *n'est point engendré* », dit un autre hymne [1]. Le grammate *Taphéroumès*, dans un second hymne gravé sur une stèle de la collection Passalacqua (n° 1375), parle ainsi du soleil : « C'est le Dieu seul vivant en vérité.... le *générateur* des autres dieux.... celui *qui s'engendre lui-même*.... celui qui existe dans le commencement.... Les dieux de la demeure céleste, ajoute le même texte, n'ont point eux-mêmes *enfanté leurs membres*, c'est toi qui les as enfantés dans leur ensemble [2] ! »

« Plutarque, en parlant des divers dieux honorés dans les temples égyptiens, dit que le *seul culte d'Osiris* était commun à toute la région. L'assertion serait exacte si cet auteur avait dit d'une manière plus générale : *le culte du Soleil ;* car Osiris n'est habituellement qu'un dédoublement de cette divinité, lorsqu'on la restreint au rôle de roi des régions funéraires, que le soleil était censé parcourir pendant la nuit. Ce caractère du dieu suprême et créateur, le dieu Ra (ou Soleil) le conserve sur les monuments de toutes les parties de l'Egypte. Le *Rituel funéraire*, commun à tout le pays, s'exprime d'une manière toute semblable dans les hymnes au soleil du chapitre quinzième : « Hommage à toi, Soleil, dieu des zones, créateur, *qui s'engendre lui-même !* » (Ch. xv, l. 3.)

« Cette doctrine générale devait nécessairement amener des identifications avec les divinités locales. A Thèbes, par exemple, le dieu suprême Ammon, se montre sous deux formes principales : la plus usitée est son identification avec le Soleil, sous le titre d'*Amon-ra*, *roi des dieux ;* on lui prodigue sous ce nom toutes les qualifications que nous venons d'attribuer au Soleil. Ammon est encore adoré dans les sanctuaires de Thèbes [3] sous la forme ithyphallique ou comme générateur ; il porte alors le titre de *Mari de sa mère*. Cette mystérieuse légende a été, à mon avis, très-fidèlement rendue par Champollion, et je crois qu'on n'a révoqué en doute l'exactitude de sa traduction que par la difficulté d'en saisir le sens intime. Notre texte de Saïs l'explique, ce me semble, d'une manière satisfaisante. Ammon comme le Soleil à Saïs, *s'engendrant lui-même dans le sein de sa mère*, étant tout à la fois *père et fils*, est très-exactement nommé *Mari de sa mère*. Cela ne veut pas dire que *Mouth* ait, en sa *qualité de mère*, une *primauté quelconque de temps ou de dignité*. A Thèbes, en effet, le premier rôle est incontestablement attribué au principe mâle, à Ammon. Le principe femelle, tantôt considéré comme mère et tantôt comme Ammon femelle, est toujours subordonné au grand dieu générateur. Il nous est donc permis de réclamer, au nom de l'antique doctrine égyptienne, les textes nombreux des auteurs païens, où le dieu suprême est représenté *comme s'engendrant perpétuellement lui-même* [4].

[1] Musée de Leyde, pyramide K, 11.

[2] Ce bel hymne fera aussi partie de la *Chrestomathie ;* il a été écrit vers la fin de la XVIIe dynastie. Ici l'hiérogrammate se sert du mot MES, *enfanter*, attribuant ainsi au Soleil la maternité comme la paternité, l'acte entier de la génération des dieux.

[3] Voyez la représentation d'Ammon ithyphallique, *mari de sa mère*, dans le sanctuaire de Karnak, relevé par Philippe Arrhidée, et sur une pierre, débris du sanctuaire de Toutmès III, dans Rosellini, *Monum. de lculto*, pl. LVI.

[4] Les plus frappants par leur rapport avec les expressions de nos hymnes autiques sont peut-être ceux de Jamblique et de Julius Firmicus. Le premier (*de Mysteriis Ægyptiorum*, sect. VIII, chap. II) dit en parlant du démiurge... *τοῦ αὐτοπάτορος, αὐτογόνου, καὶ μονοπάτορος Θεοῦ ;*... et un peu plus loin : *αὐτοπάτωρ, καὶ αὐτάρχης*.

« La *troisième personne* de la triade égyptienne, *la mère,* paraît, dans l'*Ament* de Thèbes, n'être qu'*une face différente* du même *être suprême*. Dans les figures de *Mouth* et de *Neith*, elle semble revêtir, au contraire, une personnalité plus distincte. *Ament* est néanmoins complétement identifiée avec Neith à Thèbes et à Denderah, et Neith est aussi considérée comme la face féminine du dieu *Phthah*. En tant que l'Être suprême est spécialement identifié avec le Soleil, le rôle maternel est, dans toute l'Egypte, attribué, non plus à Neith ou à Mouth, mais au Ciel, personnage féminin (en copte.) Les hymnes que j'ai cités plus haut sont formels à cet égard. « *Ta mère, le Ciel, tend ses bras vers toi* », dit le prêtre Ptah-mès dans l'hymne gravé sur la porte de son tombeau [1]. Le Ciel est figuré, comme l'on sait, par une femme dont le corps allongé s'étend en forme de voûte au-dessus de la terre. De là vient que, dans un autre hymne du même musée (K, 11), on dit au Soleil : *Tu rayonnes sur le dos de ta mère* [2], et cette métaphore est fréquemment répétée. Les hymnes du Rituel funéraire sont aussi expressifs.

« Dans un sens encore plus restreint, ce rôle appartient spécialement au *Ciel nocturne*, et nous reconnaissons ici la puissance cosmogonique attribuée à la nuit, aux ténèbres primordiales, toujours d'après les Egyptiens [3]. « *O père des dieux !* dit l'hymne du Rituel (ch. xv, 44), *tu t'unis à ta mère dans la montagne d'Occident, elle te reçoit dans ses bras chaque jour* ». Et un peu plus haut (ch. xv, 15) : « *Lorsque tu luis dans le séjour de la nuit, tu t'unis à ta mère, le Ciel* ». C'était bien en effet le Ciel nocturne à qui devait revenir spécialement la maternité du Soleil, puisque le lever de cet astre est adopté, comme l'image de la perpétuelle génération divine, et se rendait par le mot SCHAA, *naître* (en égyptien comme en copte, *oriri, nasci*).

« Après les expressions si absolues des textes que nous venons de citer, qui pourrait croire que ce Dieu Αὐτογόνος et Αὐτοπατωρ n'est pas le premier terme de l'essence divine ? Et cependant la doctrine égyptienne ne s'arrêtait pas là ; les témoignages sont précis à cet égard. Ce *dieu premier* et suprême reconnaissait néanmoins une autre *figure primordiale*, un πρῶτος τοῦ πρώτου Θεοῦ, suivant la singulière expression de Jamblique [4]. Cet être, qui est le *un* par excellence et le *bon* par essence, est le *modèle* du dieu qui s'engendre lui-même. Il est curieux de voir comment le philosophe cherche à concilier ces deux branches de la doctrine. Son Démiurge n'en reste pas moins *premier* aussi, parce que, dit-il, c'est *lui qui se fait jaillir lui même* du sein de cet *un* [5]. Mais Jamblique n'échappe pas à une autre contradiction plus monstrueuse ; en concentrant ainsi toute la force d'action dans le *second premier*,

J. Firmicus, après avoir averti qu'il va dévoiler les mystères des Egyptiens (Præfat. ad lib. v. *Matheseos*), invoque Dieu en ces termes : *Tu omnium pater pariter ac mater, tu tibi pater ac filius.* — Nous regrettons que M. l'abbé Migne n'ait pas publié cet ouvrage dans sa *Patrologie*. Quoique quelques auteurs ne le regardent pas comme authentique, il était utile de le publier, à cause de son importance et de son ancienneté, puisqu'il est cité par *Sidoine Apollinaire*. (*Carmen.*, 22, t. LVIII, p. 725.)

[1] Musée de Leyde, K. 10.

[2] PeSeT-ek Hi, PeSet Hout-ek ; les deux sens du mot *PeSeT* ont fourni à l'auteur égyptien un jeu de mots que l'on ne peut traduire.

[3] Voy. Plutarque (*Sympos.*, IV, p. 670). — Damascius, *de principiis* (Anecdote Wolf., t. III, 260), etc. — Suidas (in voce *Orphéus*) remarque que le Démiurge était encore supérieur à la Nuit.

[4] « Premier du premier Dieu ». *De Mysteriis Ægypt.*, s. VIII, 2.

[5] Ibid.

il réduit l'être *un* primordial à l'inactivité et à la solitude; en sorte que son *premier de premier* devient une sorte de *fatum* immobile, et jouant par le fait un rôle bien inférieur à celui du dieu générateur. Les textes sacrés de l'ancienne Egypte, tout en reconnaissant ce *Père*, différent du Dieu *Soleil*, échappent à cette absurde conséquence, parce qu'ils énoncent la doctrine, sans chercher à l'expliquer et sans s'embarrasser des termes contradictoires qu'ils emploient.

« Dans ces mêmes hymnes du Rituel, où nous avons vu d'une manière si nette que le dieu *Ra* n'était engendré par aucun être, il n'en est pas moins qualifié *fils de Totounen* (nom de *Phthah* comme créateur [1]). Quoique Ra soit le dieu αὐτογόνος, voici néanmoins le *principe paternel* personnifié dans *Phthah* [2]. Mais Phthah n'était pas un dieu inerte, ce Père remplit même expressément, comme son fils, les fonctions de *Démiurge;* il est représenté à Philæ modelant éternellement l'œuf du monde [3]. Par une nouvelle transformation, sous le titre habituel de *Ptah-sokar-osiris*, il s'identifie avec le rôle nocturne du Soleil; en sorte qu'il devient un parfait modèle de son Fils, dont il possède déjà tous les attributs. C'est ainsi que la mythologie égyptienne échappait à la conséquence monstrueuse du premier principe jouant un rôle inférieur, par la parfaite similitude du père et du fils, et en affrontant sans crainte la pluralité des personnifications dans l'unité suprême. Jamblique nous avertit (*ibidem*) que les noms d'*Amoun*, de *Phthah*, d'*Osiris*, n'étaient autre chose que la même divinité considérée dans ses divers attributs. L'identité primitive de ces premiers personnages divins s'établit en effet par les textes égyptiens propres à chacun d'entre eux, et qui excluent la pluralité par leur sens absolu.

« Il nous reste à expliquer pourquoi le Soleil, dans le mystère de Saïs, est appelé *un premier-né*. (SchA MeS, expression conservée dans le copte, *primogenitus*, et déjà traduite par Champollion). C'est que le Soleil est identifié avec le dieu suprême, il s'agit ici de *la pure génération divine première et éternelle*. Il y avait, en effet, d'autres fils divins d'un ordre inférieur qui *composaient le polythéisme égyptien ;* et on indiquait encore sous des symboles presque identiques l'opération démiurgique à laquelle la génération divine servait de prototype. C'est dans ce sens qu'*Ammon*, *Ptah* et *Ra* sont appelés *père des dieux et des hommes*. Nous trouvons souvent dans les triades locales, un fils divin bien distinct du père et occupant un poste subordonné. A Thèbes, le fils divin d'Ammon et de Mouth se nomme *Chons*, et apparaît comme un dieu *Lunus*, c'est-à-dire comme un être secondaire tirant sa lumière et sa vie d'un premier principe. Dans la famille d'Osiris, nous retrouvons au contraire le fils *aîné* dans le personnage d'*Harouëris*, identifié avec Apollon ou le Soleil : et, d'une manière plus frappante encore, dans la figure d'Horus, fils d'Isis ithyphallique, identifié par les Grecs au dieu Pan et qui revêt tous les attributs d'Ammon. L'identification de ce

[1] Voy. *Rituel*, chap. xv, 40.

[2] Confer : Cicero, *de Natura deorum*, III, 21, et Arnob., IV, 135. Dans les dynasties divines de Manéthon, non-seulement *Phthah* précède le *Soleil*, mais encore celui-ci est inférieur, puisqu'il n'a qu'une période de temps et que Phthah seul est éternel. Cette donnée, placée en tête de l'histoire primordiale, appartient évidemment à un temps où le Soleil n'était pas encore identifié avec le *dieu suprême*. Ammon doit également être *Ammon-Ra*.

[3] Voy. Rosellini, *Monumenti del culto*, pl. XXI.

dernier type avec Ammon générateur est si complète, que la même figure porte à la fois les deux noms d'*Ammon, mari de sa mère*, et d'*Horus, fils d'Isis*.

« Si je crois comprendre ce qu'étaient aux yeux des Egyptiens le *père* et le fils divin, j'éprouve bien plus de difficulté à me rendre compte des fonctions que l'on attribuait au *principe féminin* dans cette génération primordiale. Au point de vue cosmogonique, dont je ne m'occupe pas ici, je vois bien, comme l'enseigne le traité d'*Isis et d'Osiris*, d'accord avec Platon, que la *mère* pouvait être le *Lieu*, l'*Espace*, où le Démiurge lançait le *monde*, ou même la *matière coéternelle*. Dans la génération des dieux célestes ou secondaires, identifiés avec les astres, je comprends encore le rôle maternel du ciel, comme espace, χώρα, et même comme matière, ὕλη, fournissant une portion de l'éther céleste au Démiurge pour nourrir ses germes divins. Mais dans la génération première du Dieu premier-né, dans cet acte symbolisé par le scarabée, engendrant à lui seul et sans secours d'une femelle, j'avoue que je ne comprends en aucune facon ce que présentait *Neith*. La déesse se vantait qu'*aucun mortel n'avait soulevé son voile*, et peut-être n'avait-on symbolisé sous son nom que la portion du mystère regardée comme inaccessible à l'intelligence humaine.

« Je viens de rappeler la célèbre inscription de *Neith*, à Saïs, rapportée par Plutarque et par Proclus. Jablonski a fort bien remarqué que la version de Proclus [1] est plus égyptienne ; le voile était une idée athénienne : « Je suis ce qui est, ce qui sera et ce qui a été ; personne n'a relevé ma tunique, le fruit que j'ai enfanté est le Soleil ». La dernière phrase est une traduction exacte de nos textes ; le membre qni précède se rapporte peut-être à la virginité de Neith, et trouve sa justification dans l'assertion si positive que le dieu αὐτογόνος et αὐταρχης n'avait d'autre père que lui-même. Le commencement de l'inscription s'explique au point de vue cosmogonite par le vaste panthéisme qui pénètre tout le système égyptien ; au point de vue de l'essence divine, ces mots sembleraient indiquer que *Neith* était la personnification de l'éternité et de l'immensité, au sein desquels le premier être opérait sa perpétuelle génération. Proclus n'éclaircit pas la question en nous expliquant (*ibid.*) que Neith était une certaine déesse démiurgique, tout à la fois *visible et invisible*, ayant sa place dans le ciel et émettant néanmoins la génération aux espèces. En effet, tout ceci se rapporte à la cosmogonie, ainsi que la qualification de *force motrice* qu'il lui attribue plus loin [2].

« Tout ce que nous entrevoyons sur le caractère primitif de Neith, mère du dieu suprême, nous indique seulement un *troisième terme de l'essence divine*, dont l'existence était affirmée, mais dont la nature et les fonctions étaient peu expliquées et peut-être totalement incomprises dans les sanctuaires égyptiens, où l'on affectait de la voiler d'un si profond mystère ».

On lit dans le précieux ouvrage d'Origène que vient de découvrir M. E. Miller, et dont il a dernièrement publié le texte (*Refutatio hæreseôn*,

[1] Proclus, *in Timæum*, I, 30 : Τὰ ὄντα, καὶ τὰ ἐσομένα, καὶ τὰ γεγονότα ἐγώ εἰμι. Τὸν ἐμὸν χιτῶνα οὐδεὶς ἀπεκάλυψεν, ον εγὼκαρπόν ἔτεκον, ἥλιος ἐγένετο.

[2] C'est en la même qualité qu'Horapollon la désigne comme la face féminine de Phthah, sa force maternelle. Voy. *Hiéroglyphie*, l. I, c. 12.

IV, 43, p. 77, Oxon. 1851, in-8°), un passage curieux qui vient tout à fait à l'appui de la conception théologique que M. de Rougé a tirée des textes égyptiens. (*Annales de phil.*, t. XLII, p. 372.) Ce passage, quoique obscur dans la première phrase, laquelle est peut-être incomplète, est parfaitement clair dans la phrase finale ; il est ainsi conçu : Αἰγύπτιοι δὲ πάντω ἀρχαιότεροι εἶναι νομίζοντες τὴν τοῦ Θεοῦ δύναμιν ψηφίσαντες τάδε διαστάματα τῶν μοιρῶν ἐξ ἐπινοίας θειοτάτης, ἔφασαν τὸν Θεὸν εἶναι μονάδα ἀδιαίρετον καὶ αὐτὴν ἑαυτήν γεννῶσαν, καὶ ἐξ αὐτῆς τἀπάντα κατασκευάσθαι. M. Miller propose de lire, au lieu de τάδε διαστάματα, τά τε διαστηματα, ce qui me semble donner pour ce passage le sens suivant : *Les Egyptiens qui se croient les plus anciens de tous (les peuples), calculant, par une inspiration divine, la puissance de Dieu et les intervalles des parties, disent que Dieu est une monade invisible qui s'est engendrée elle-même, et que tout a été formé par elle.* L'emploi évidemment fait avec attention des deux expressions : γεννῶσαν et κατεσκευάσθαι, montre que, dans le système égyptien, l'univers était non une *émanation* de la monade primordiale, mais une *création*. Quant au véritable sens de ψηφίσαντες, il soulève quelque difficulté. Si ce mot n'est pas une mauvaise leçon, je crois qu'il a le sens d'*évaluer*, de *supputer*, c'est-à-dire celui qui appartient d'ordinaire à ce verbe dans le Nouveau Testament Les Egyptiens regardaient, en effet, la force ou l'essence divine comme un nombre premier qui servait de point de départ aux entités numériques. C'est ce que montre d'ailleurs le second membre de phrase où se trouve une aussi éclatante confirmation de ce qu'a avancé M. de Rougé, et sur lequel, je le répète, il ne peut s'élever aucun doute. (*Alfred Maury.*)

Voici une prière que les Juifs étaient obligés de faire *deux fois* par jour, et qui exprime le dogme de la Trinité. Cette prière était celle qui était nommée le *schema*, et qui commençait par ces paroles du *Deutéronome*, chap. VI, ℣. 4 ».

« — Ecoute, Israël, Dieu, notre Dieu, Dieu un ».

Or, voici comment s'exprime le rabbin Siméon, fils de Johai, dans le *Zohar* :

« *Ecoute, Israël :* le rabbin Ibba s'exprime ainsi : *Dieu*, c'est 1° l'an-
« cien *Jéhovah*, c'est-à-dire *Dieu* qui est le principe de toutes choses, l'ancien
« des anciens, le jardin des racines, la perfection de toutes choses, et on
« l'appelle le *père*. C'est 2° *Elohe-nou*, c'est-à-dire notre *Dieu*, la profondeur des
« fleuves et la source des sciences, qui provient de ce père, et on l'appelle le
« *fils*. C'est 3° *Jéhovah*, c'est-à-dire encore *Dieu*, c'est l'*Esprit-Saint* qui pro-
« cède des deux, et on l'appelle la *mesure de la parole ;* enfin il est *Un*, afin
« de renfermer et de lier l'un avec l'autre. Car l'un ne peut pas être séparé
« de l'autre, et c'est pour cela qu'il dit : *schéma*, c'est-à-dire : — Unis,
« Israël, le père, fils et saint-esprit, et fais-en une essence et une substance,
« parce que tout ce qui a été dans l'un est dans l'autre : il a été tout, il est
« tout et il sera tout. Après ces paroles le rabbin Siméon ajoute : — Ce
« secret du Fils ne sera pas révélé à tout le monde jusqu'au moment où le
« Messie sera venu, parce qu'alors, comme le dit Isaïe : — La terre sera rem-
« plie de la science de Dieu, de même que les eaux couvrent les mers ».
(*Annales*, t. XLII, p. 374.)

Ceci donne beaucoup de sens aux témoignages cités précédemment.

Ces matières sont si importantes, que le lecteur ne trouvera pas mauvais que les mêmes idées lui soient soumises dans une autre citation, mais avec de nouveaux développements.

En février 1857, M. de Rougé lisait à l'Académie des inscriptions un Mémoire que la *Revue de l'instruction publique* analysait en ces termes, dans son numéro du 12 mars.

« M. de Rougé communique à l'Académie un travail du plus haut intérêt sur la *religion de l'ancienne Egypte*. L'importance et la nouveauté des conclusions auxquelles il est arrivé nous obligent à donner une certaine étendue à notre analyse. La lecture de ce mémoire a été faite aux *séances* des 6, 13 et 20 février ; mais nous ne diviserons pas notre compte rendu, afin de présenter dans leur ensemble les idées, et nous dirons, le système que le savant égyptologue a exposé. Pour éviter toute erreur, nous avons soumis nos notes et nos souvenirs à M. Mariette, l'auteur de la belle découverte du *Serapeum*, le disciple, et aujourd'hui l'émule de M. de Rougé, avec lequel il est d'ailleurs parfaitement d'accord quant à l'interprétation des groupes hiératiques.

« — *Mémoire sur un des groupes hiéroglyphiques qui servaient à désigner la Divinité dans l'Ecriture des anciens Egyptiens.* — Jusqu'à présent, le vaste champ d'études ouvert par Champollion le jeune n'a été exploité que d'une manière incomplète. La théorie du *polythéisme*, acceptée comme une tradition historique, n'a pas encore été soumise au contrôle décisif de l'archéologie (A) [1]. Le panthéon égyptien est encore mal connu. Champollion lui-même n'a donné à cet égard que de simples essais. Rosellini, Wilkinson, Birch et Bunsen n'ont pas exposé de système complet sur l'ensemble des croyances de l'Egypte, et ne sont pas parvenus jusqu'à présent à dégager le dogme lui-même des superstitions dont le temps et l'ignorance des peuples l'ont entouré. M. de Rougé ne prétend pas résoudre la question d'une manière définitive, il cherche seulement à établir la base principale du système religieux des Egyptiens.

« Dans la *première partie* de ce travail il pose en principe la croyance de l'Egypte *en l'unité de Dieu* (B), et il se fonde sur les textes hiéroglyphiques à l'interprétation desquels il consacre la majeure partie de son mémoire. Cette discussion purement technique, et que les initiés seuls ont pu suivre, avait pour ces derniers un grand intérêt, M. de Rougé n'étant pas d'accord sur le sens de quelques-uns des signes avec M. Lepsius, de Berlin.

« Le savant égyptologue français rencontre d'abord une notion plus neuve de l'*unité de Dieu ;* cette notion est exprimée de la manière la plus positive dans une phrase dont le sens est : *Dieu qui s'engendre lui-même*, c'est-à-dire *qui est son propre père*. De ce dogme du Dieu incréé résulte, pour M. de Rougé, *la personnalité du fils* non engendré et consubstantiel à son père : *Ego generator gignens meipsum* (traduction littérale, *seipsum*), *super genua matris meæ* (littéralement, *suæ*) (C).

« Sur une stèle de Berlin on lit une phrase dont le sens est : *Non genuit Deus substantiam eorum* (deorum), *tu es qui genuisti deos quotquot sunt*.

[1] Les majuscules indiquent des annotations de M. Bonnetty dans les *Annales*, que nous reproduirons tout à l'heure.

« On pourrait multiplier de semblables exemples, car les témoignages ne manquent pas. Il suffit de dire que la qualification de *Dieu unique* se trouve jointe aux signes qui expriment la Divinité sur un grand nombre de monuments.

« De la personnification d'un Dieu à la fois *un et multiple* est dérivée la *notion du polythéisme*, devenue traditionnelle chez les Egyptiens. Ce polythéisme s'est ensuite étendu, agrandi, multiplié par l'effet de la confusion populaire de l'idée de Dieu lui-même avec la manifestation de sa puissance (D).

« Dans la *deuxième partie* de son travail, M. de Rougé analyse un groupe par lequel la Divinité se trouve désignée dans l'Ecriture hiéroglyphique. Le signe principal de ce groupe est un *pain de forme circulaire* (E) portant des marques sacrées, le Disque rappelant toujours pour lui la puissance ou l'action créatrice. M. de Rougé voit dans les déterminatifs qui accompagnent le plus ordinairement ce caractère, la mention, non de la multiplicité des dieux, mais de la pluralité des manifestations contenues dans l'expression même de son unité. Le mot si connu de la Genèse : *Jehovah Elohim*, est une forme analogue à celle que nous trouvons sur les stèles de l'ancienne Egypte.

« La conclusion du travail de M. de Rougé est que le *polythéisme*, loin d'être l'expression unique et suprême des croyances de l'Egypte, n'est que l'*altération populaire* d'un dogme élevé, fondé sur la notion philosophique d'un Dieu un, immortel, incréé, immatériel, et se perpétuant lui-même dans son propre sein ».

Voici maintenant les notes de M. Bonnetty, d'après des explications données par M. de Rougé lui-même :

« Appendice A. — En parlant du polythéisme, il faut bien distinguer la question historique de la croyance des peuples païens de la question scientifique, traitant de la signification primitive de leurs symboles. Il n'y a aucun doute que les peuples païens ont adoré de nombreuses et fausses divinités ; mais il s'agit de savoir si leurs ancêtres primitifs, qui ont inventé leurs symboles et leur Ecriture, ont réellement cru à plusieurs divinités. Cela ne peut être pour les peuples qui ont reçu leur Ecriture et leur croyance des fils de Noé, fondateurs des divers peuples. Eh bien ! c'est l'explication de ces symboles primitifs que la science entreprend en ce moment.

« Elle donne par là la preuve la plus efficace et la plus irréfutable de la primitive unité des peuples et de la véracité de la tradition biblique qui nous l'enseigne.

« Appendice B. — M. de Rougé pense que l'Egypte antique a toujours admis l'unité absolue de l'*Etre suprême*. Il se fonde sur le sens de l'*unité*, qu'il a proposé depuis longtemps pour l'hiéroglyphe qui représente *un dard à pêcher*. Il est aujourd'hui reconnu par tous les égyptologues que ce signe répond au mot copte, *oua*, *unus*, *unicus*, *solus*. Ce sens bien établi a permis à M. de Rougé de traduire diverses phrases des *hymnes* et *textes funéraires*, où figure le signe en question, et dans lesquelles le Dieu suprême reçoit les qualifications suivantes :

« 1° *Deus UNUS, vivens in veritate ; qui fecit res quæ sunt, creavit existentes.*

« 2° *Generator existens SOLUS, qui fecit cœlum, creavit terram.*

« 3° *SOLA substantia æterna, creator qui genuit numina.*

« 4° *UNICUS generator in cœlo et in terra, non genitus.*

« Ces textes et beaucoup d'autres servent à établir comme notions fondamentales de la religion égyptienne, *l'unité du Dieu suprême.* Mais on trouve de très-bonne heure ce dogme altéré par le *sabéisme* et défiguré par l'idolâtrie ; car ce Dieu suprême, qui se nomme *Ammon* à Thèbes et *Ptah* à Memphis, apparaît sur les monuments égyptiens comme plus ou moins intimement lié avec *Ra*, Soleil, dès une très-haute antiquité. Ainsi en remontant, le nombre des dieux décroît.

« APPENDICE C. — Ce Dieu suprême était considéré comme *s'engendrant perpétuellement lui-même*, d'où il revêtait le double caractère de *Père* et de *Fils :* les textes sacrés introduisent ce mystère dans les termes suivants :

« 1° *Ego generator, qui gignit se ipsum, super genua matris suæ.*

« 2° *Qui gignit et parit se ipsum.*

« 3° (*A matre*) *natus, non procreatus.* L'expression la plus usitée est : *Deus qui gignit se ipsum.*

« En conséquence de cette doctrine, *Ammon* recevait le titre de *mari de sa mère.* Ce titre que Champollion a parfaitement traduit, mais sans l'expliquer, est rigoureusement exact, si l'on admet l'identité de substance du Père et du Fils ; aussi un autre texte, expliquant cette dualité dans l'unité, nomme le double Dieu *unicus de unico.* La mère, qui complète la *triade égyptienne,* ne paraît y jouer qu'un rôle secondaire. La naissance du Soleil, renouvelée chaque jour par la propre vertu lumineuse de l'astre, est le symbole de cette perpétuelle génération *a se ipso ;* l'espace céleste y joue le personnage de la *mère.*

« APPENDICE D. — Outre le Dieu suprême, on trouve dans chaque temple des dieux *acolythes*, qui ne paraissent avoir été originairement autre chose que la personnification des attributs divins. De là vient probablement le polythéisme chez les Egyptiens ; car les dieux inférieurs ne jouent réellement que le rôle de génies ou démons.

APPENDICE E. — Le symbole étudié par M. de Rougé dans ce mémoire est un *Disque* portant diverses marques. L'auteur a fait voir que ce symbole était identique, tant dans plusieurs de ses variantes de forme que dans *le mot* qu'il représente, à *un pain consacré, portant l'empreinte des doigts du prêtre.* Le mot égyptien correspondant se trouve écrit *pat*, *patu*, *paut* et *pati.* Il s'employait d'abord au sens propre pour le *pain*, les *vivres*, les *offrandes ;* au sens figuré il signifiait *Dieu.* M. de Rougé pense que le radical de ce mot est la syllabe *pa* qui est le verbe *être ;* d'après son opinion, les termes *pat*, *patu*, *paut*, sont les variantes du participe et doivent se traduire par *ens, celui qui existe*, ou *l'être par excellence ;* la forme *pati* est le duel, c'est le Dieu double, *Père et Fils.* Etudiant ensuite les emplois du mot *pat*, l'auteur du mémoire le trouve appliqué, d'abord à *l'Etre suprême*, chef des dieux, secondement au *Dieu double*, *père et Fils*, dans des textes tels que le verset suivant : *Deus qui fit Deus, procreans se ipsum ; numen duplex*

(*pati*), *generator ab initio*. Le mot *paut* est enfin employé aussi pour tout un cycle de Dieu, et c'est là son usage le plus ordinaire et aussi le plus curieux; en effet, il se construit alors grammaticalement, de manière à montrer qu'au milieu de l'idée de pluralité qui s'attachait aux huit ou neuf divinités d'un cycle, les Egyptiens ne perdaient pas complétement de vue l'unité divine. La Bible dit : בארא אלהים *bara elohim*, les *Seigneurs créa;* l'Egyptien écrivait au contraire *ta paut tatsen*, *la Divinité dirent :* c'est toujours un accord anormal qui réunit les idées de pluralité et d'unité.

« Tel est le résumé de ce mémoire, en faisant abstraction de développements philologiques qui lui servent de preuves, car les textes que M. de Rougé interprétait ici étaient trop importants pour ne pas être discutés dans tous leurs détails.

« Nous ajoutons à ce compte rendu des lectures de l'Académie l'extrait suivant, sur les légendes indiennes, qui viennent aussi rendre témoignage à la croyance primitive de *l'unité de Dieu*.

« M. Eichhoff lit, en communication, un *Mémoire sur les légendes indiennes relatives à la vie future*.

« — La notion fondamentale d'un *Dieu suprême* et celle de la *spiritualité* de l'âme ressortent de l'étude des croyances primitives de l'Inde. C'est surtout dans les livres des Védas que ces dogmes sont exposés. Au livre huitième du *Rig-Véda* se trouve la fameuse *hymne à Brahma*, où il est dit que la partie immortelle de l'homme, purifiée, survit au corps. La toute-puissance du Créateur du monde y est exaltée dans un langage magnifique empreint de la poésie la plus élevée : « Reconnais un grand Etre, Créateur de toutes choses ». L'*unité de Dieu* proclamée par le bouddhisme est consacrée dans tous les poëmes primitifs du brahmanisme. Ce dogme suprême et les grandes notions qui en découlent se trouvent aussi exprimés dans le *Ramayana*. M. Eichhoff lit plusieurs fragments de cette épopée religieuse, traduits par lui avec un rare bonheur en vers latins.

« Qu'on sache bien que cette doctrine paraît si clairement et si incontestablement arrêtée dans l'esprit de M. de Rougé, notre premier égyptologue depuis Champollion, que dans la séance de l'Académie des 11, 18 et 25 mars 1850, lorsque des membres de l'Institut trop célèbres pour leurs paradoxes soutenaient que le monothéisme était dans la haute antiquité une idée isolée et le partage seulement d'une faible fraction de l'humanité, M. de Rougé soutint de nouveau le contraire et avec beaucoup de fermeté, en alléguant les faits fournis par l'archéologie ». (V. *Annales*, t. XLVI, p. 311.)

Les preuves qui précèdent ont sans contredit une très-grande valeur et suffiraient pour nous convaincre que les Egyptiens, sous leurs premières dynasties, n'étaient pas encore déchus de la religion vraie et monothéiste.

Mais voici bien autre chose.

L'archéologie égyptienne a découvert, dans les années qui viennent de s'écouler, des monuments qui ne laissent plus aucun doute. Le vrai Dieu, le Dieu suprême, était le Dieu adoré sur le Nil comme sur le Jourdain et sur l'Euphrate avant Abraham.

Voici maintenant une autre source : Il y a un demi-siècle nous aurions à peine osé nous emparer du Pymander, Hermès Mercurius, in-folio indiqué dans la liste au commencement de ce volume, pour y trouver une preuve sérieuse de ce que nous cherchons à établir.

Le contenu du Pymander comme représentant la doctrine ancienne de l'Egypte paraissait, nous dirons presque trop orthodoxe, pour être admis comme fragment authentique. Non-seulement on a dit que les néoplatoniciens d'Alexandrie, mais encore que les chrétiens avaient accommodé ces écrits à leur enseignement. Mais les meilleurs critiques ont repoussé, non sans succès, la portion d'accusation qui s'adresse aux chrétiens. Il est plus difficile de justifier les néoplatoniciens. Nous donnerons nos raisons.

Il y a d'abord quelques points admis par tout le monde : c'est qu'il existait autrefois des ouvrages attribués à un personnage nommé Thot ou Mercure, qui remontait à une très-haute antiquité. Cicéron en parle (*Natur. Deor.*, l. III, c. 22); — Lactance (*De falsa relig.*); — Clément d'Alexandrie (*Strom.*, l. VI, c. 4); — Gallien, saint Cyrille, Plutarque... tout le monde.

Il est certain que chacun regardait ces livres comme contenant une doctrine relevée et au-dessus de la religion du vulgaire. Nous ne citons point, les preuves sont trop nombreuses.

Il est certain encore qu'on peut conjecturer de ce qui était primitivement dans ces ouvrages, par le genre de personnes auxquelles on les a attribués. Les néoplatoniciens prenaient une place intermédiaire entre le paganisme ancien et le christianisme, et voulaient faire une transaction en admettant l'unité de Dieu et en purifiant la morale.

Il fallait qu'il y eût de l'affinité entre ces doctrines pour essayer d'en faire honneur aux platoniciens, et ensuite de les attribuer à des chrétiens. Le fait est que si Porphyre, Plutarque et les autres en ont parlé avec tant de respect, c'est qu'on savait le fond de ce qu'elles contenaient ; et ces écrivains, dans ce qu'ils nous ont si bien dit de la nature divine, ont dû puiser à cette source.

Lactance, si vanté et si bien informé, est bien loin de les attribuer aux chrétiens et croit sincèrement qu'elles renfermaient l'enseignement ancien. Voici son important témoignage : « Cet Hermès écrivit des livres, et même en grand nombre, dans lesquels il établit la divinité et l'unité de Dieu, et il l'appelle des mêmes noms que nous. Il l'appelle Dieu et Père, et de peur qu'on ne veuille lui donner un nom, il l'appelle l'Innommé, *Anonymôn* ». (*De falsa relig.*)

Le moins qu'on puisse nous accorder, c'est que, quelque mutilés que paraissent être ces fragments, d'après l'opinion universelle, le fond, les grands traits de la doctrine qu'on y enseigne sont conformes à l'ancienne cro yancedes Egyptiens.

Il est encore une remarque à faire en faveur de l'origine égyptienne de cette doctrine, c'est qu'il y a des passages qui répugnent à ce que les chrétiens aient participé à cette fabrication. Elle accorde aux démons une puissance qui la fait répudier par les fidèles comme abominable. Il y a du panthéisme et bien d'autres graves erreurs. Mais d'un autre côté on y trouve le mot *Omousios* appliqué au Verbe, que saint Athanase dit se trouver dans

trois auteurs avant le concile de Nicée. Mais ceci n'est pas une preuve, attendu que s'il y en a trois, il peut y en avoir six, et que l'Eglise a toujours cherché, non à créer du nouveau, mais à confirmer ce qui a toujours été tenu pour vrai. D'ailleurs, on faisait cette objection contre les œuvres de saint Denys, et nous voyons que cette objection ne résiste pas à la masse de preuves contraires. Ce n'est pas un chrétien qui aurait concouru à la fabrication d'une pièce où on lit : — Le soleil est le plus grand Dieu qui soit dans le ciel. Tous les autres lui obéissent.

Qu'est-ce qui peut admettre qu'un chrétien des premiers siècles de l'Eglise aurait pu écrire les paroles suivantes : *Dieu prépare les méchants aux crimes, afin qu'ils encourent une plus funeste vengeance.* Non-seulement cette maxime est d'origine païenne, mais elle est une visible corruption de la composition primitive du Thot. Le ton général de l'ouvrage n'admet point ces pensées et d'autres semblables ; elles sont d'une main de beaucoup postérieure et souillée d'un sale paganisme. Ce ne sont pas non plus les néoplatoniciens qui ont fait ces additions ; ce n'est pas à la douce lueur du christianisme naissant, devant lequel ils sentaient le besoin de mitiger et d'humaniser leurs doctrines, qu'ils pouvaient avoir de ces pensées. Nous ne nions point qu'ils aient fait des additions, mais ce ne pouvait être que des commentaires prolongeant les pensées premières, et les chrétiens nous paraissent étrangers à ces remaniements. Les hérétiques des premiers siècles ont été falsificateurs, et c'était dans le sens de leurs hérésies. Or, nous ne voyons pas ici quelle hérésie du premier et du second siècle laissa sa trace sur le Pymander.

Depuis quelques années surtout, la plus grosse objection est tombée. On ne peut plus dire que cette doctrine est trop belle, qu'elle affirme trop clairement l'unité et la perfection de Dieu, et même la génération éternelle, le Verbe de Dieu, la Trinité même.

Les magnifiques choses que nous a révélées M. de Rougé rendent le Pymander plus que vraisemblable. Les monuments se mettant à parler comme les vieux livres, et les vieux livres parlant comme les historiens grecs et romains, et tous ceux-ci comme la Bible, force est aujourd'hui d'accepter l'ancien monothéisme comme un fait incontestable et reposant sur quatre genres de preuves, dont un seul suffirait à la conviction.

Ce curieux livre a maintenant une importance bien autre que celle dont l a joui jusqu'ici, quoique la saine critique ne lui manquât pas de respect.

Relativement à la création, voici ce qu'on lit dans le quatorzième chapitre :

« Ce qui est, est fait par un autre, c'est le non engendré parce qu'il est plus ancien que ce qui a été fait. Celui-ci, c'est le plus puissant : il est seul, et est seul sachant toutes choses [1] ».

Et ces pensées sont cent fois répétées sur tous les tons.

Au chapitre douzième on lit : « Dieu est le père des choses, et le Verbe est l'image de son aspect ». Cela rappelle la génération dans l'essence du Dieu unique dont nous parlait, il y a un instant, M. de Rougé.

Au chapitre cinquième il y a une sublime expression : « Dieu possède

[1] Tout le chapitre parle admirablement de Dieu.

tous les noms, parce que les êtres sont d'un même père ; mais lui-même n'a pas de nom, étant le père de toutes choses ».

Voici un passage du premier chapitre qui paraît admettre la distinction des personnes en deux : Dieu et son Verbe.

*Mens autem Deus ambisexu existens, vita et lumen, ut auctor peperit verbo alteram mentem opificem quam Deus ignis et spiritus existens construxit..... Opifex autem mens una cum Verbo.....*

Nous terminerons en citant l'article de Suidas sur le Trismégiste. Il a l'avantage de donner un morceau de son auteur qui ne se trouve pas dans la collection actuelle. Il nous dit un mot sur l'âge de l'auteur, et enfin des paroles magnifiques sur Dieu et la Trinité.

Mercure le Trismégiste fut un savant égyptien. Il florissait avant Pharaon et porta le surnom de Trismégiste, parce qu'il parla de la Trinité en ces termes : — Il y a dans la Trinité une seule Déité. Il était lumière inintelligible avant la lumière intelligible, il était intelligence lumineuse dans l'intelligence, et son unité n'était autre chose que son esprit embrassant toutes choses. Hors de cela il n'y a ni Dieu, ni ange, ni essence ; car il est le Seigneur, le père et le Dieu de tout, et tout est sous lui et en lui. Car son Verbe existe d'une manière absolue : il est fécond organisateur dans la féconde nature, fils subsistant ; il fit l'homme, conçu de l'eau féconde. Ayant ainsi parlé, il adresse cette prière : — Je vous salue, ô ciel, admirable ouvrage d'un grand Dieu. Je vous adjure, ô voix du Père, qui avez été la première prononcée par lui lorsqu'il forma l'universalité du monde. Je vous adjure par le Verbe fils unique et par le Père qui embrasse tout, soyez, soyez-nous propice ».

On ne peut qu'être profondément étonné de voir qu'une pareille doctrine passe pour appartenir à la première tradition égyptienne. Il faut faire attention que dans ces vingt-cinq chapitres que nous venons d'étudier et d'analyser, à part quelques lignes, quelques traits qui rappellent la superstition païenne, il y a unité de pensée, suite logique : tout se lie. Si donc, comme tous les anciens en conviennent *unanimement*, il y a là-dedans seulement quelques fragments de l'ancienne croyance des Egyptiens, cela nous suffit. On doit admettre qu'ils étaient d'abord franchement monothéistes.

Cependant nous faisons nos réserves. Supposons qu'il se trouve des savants qui résistent à ces conclusions, ce qui nous paraîtrait accuser une bien faible logique, nous ferons remarquer que nous pouvons nous passer du Pymander, et que nos preuves précédentes suffisent, et au delà, pour convaincre les esprits les plus difficiles à contenter.

### VI. — Les Ethiopiens et les Atlantes.

L'Ethiopie, chez les anciens, comprenait trois vastes pays distincts chez les modernes l'Abyssinie, la Nubie, la côte d'Aspch sur la mer Rouge.

Tout nous porte à croire que les Egyptiens et les Ethiopiens ont eu les mêmes commencements, et que leurs disputes sur la priorité d'existence

que chacun d'eux s'attribuait n'étaient pas fondées (Diodore de Sicile, l. III, c. 2.) S'il fallait néanmoins juger cette cause, dit l'auteur de la *Recherche sur la vraie Religion*, l'Egypte l'emporterait à juste titre par les rapports constants qu'elle ne cessa d'entretenir avec le reste du monde policé, tandis que les Ethiopiens, dès leur formation en corps de peuple, se trouvèrent isolés de tous les autres, avec lesquels ils ne communiquèrent plus que par l'intermédiaire des Egyptiens.

Il est d'autant plus probable que ces deux nations eurent dès leur origine des communications très-intimes, que leur sacerdoce nous offre des principes religieux et des usages qui ne diffèrent pas. *Ceux qui chez l'un et l'autre peuple*, dit Diodore, l. III, c. 2, *se dévouent au culte des dieux, se purifiaient de la même manière. Ils étaient tous rasés et vêtus de même, et ils portaient tous un sceptre en forme de charrue. Les rois portaient un sceptre semblable.*

L'écriture hiéroglyphique des deux peuples se ressemblait, et le langage des Ethiopiens était composé pour la moitié de mots égyptiens, (Diodore, III, 2.) Enfin, ce qui met au-dessus de tout doute l'unité d'origine de ces deux peuples, c'est le temple célèbre de Jupiter-Ammon, qu'ils avaient élevé sur les limites des deux empires et qui perpétua si longtemps le souvenir de leur alliance mutuelle ; ce temple fut environné d'une colonie d'Ammoniens, composée mi-partie de chaque peuple : ce qui suppose qu'il était desservi par des prêtres égyptiens et éthiopiens, et que le culte de Jupiter-Ammon était le même chez les uns et chez les autres (*Recherches*, t. I[er], p. 126.)

Plusieurs modernes ont rêvé un empire de Méroé en Ethiopie, qui serait reculé bien avant tous ces temps. En face de tous ces témoignages vraiment antiques, c'est là une hypothèse sans base.

Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pomponius-Méla et Homère vont nous dire ce que nous devons penser de leur religion, si déjà nous ne pouvons l'apprécier par la croyance égyptienne.

Nous nous contentons d'établir les points suivants, en renvoyant aux sources.

Ils reconnaissaient :

1° Un commencement du monde.

2° Un Dieu suprême, immortel, cause de toutes choses et créateur par conséquent de tous les êtres.

3° Un sacerdoce médiateur entre le ciel et la terre.

4° La nécessité des rites expiatoires et des purifications légales pour rendre les prières, les vœux et les sacrifices agréables à la divinité.

5° L'excellence du sacrifice, le mérite d'une victime de dévouement, le prix de son immolation.

6° Les rites funèbres, le dogme de l'immortalité de l'âme, celui des récompenses ou des peines futures. (V. Diodore, l. I, 3, 2, ; — Strabon, Pline et *Recherche de la vraie religion*, t. I, p. 118.)

Nous ne dirons qu'un mot de la religion des Atlantes. Les anciens appelaient ainsi les peuples situés au-delà du détroit de Gibraltar, sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Si nous en jugeons par la ressemblance de la théogonie, les Atlantes furent une colonie de Grecs. Ils regardaient Uranus comme leur premier roi. Il était pour eux le plus ancien des dieux créés, et ils finirent par voir en lui le Dieu incréé, l'éternel. Ils lui donnèrent le nom de ciel, de roi éternel de toutes choses; et, par une confusion d'idées étranges, ils attribuaient à Saturne et à Jupiter, son fils et son petit-fils, les noms et les attributs du Dieu suprême (*Ibid.*)

### VII. — Etat actuel du monothéisme chez les autres peuples de l'Afrique.

Commençons par combattre une erreur qu'un grand nombre d'écrivains et de voyageurs modernes ont accréditée sur le compte des nègres de l'Afrique. Cette malheureuse race est assez déshéritée des avantages de la civilisation et des priviléges ordinaires de la nature humaine, ses malheurs réels sont assez profonds ; ne lui attribuons pas, par une insultante précipitation, un niveau de dégradation où elle n'est pas descendue. Nous voulons parler de l'appréciation par les Européens du culte des fétiches.

Nous n'ignorons pas tous les inconvénients attachés à ce culte grossier ; mais encore n'est-il pas le culte du matérialisme, puisqu'il est celui des esprits. Les nègres n'honorent pas le minéral, ou le végétal, ou l'animal dans le fétiche, mais l'esprit divin ou la vertu céleste qu'ils y croient unis par le mérite des prières et par la grâce des rites consécrateurs. Cette croyance nous explique la raison des outrages que ces mêmes nègres font essuyer à ces dieux fétiches lorsqu'ils se persuadent que, au lieu de les protéger, ils ne sont pour eux que des êtres nuisibles et malveillants.

Des voyageurs et des écrivains inattentifs, en nous exposant ces derniers faits, se sont contentés de nous dire que ces peuples fouettent leurs dieux et les couvrent de mépris lorsqu'ils n'ont pas à se louer de leur assistance. Ce récit n'est point exact. Ces peuples, il est vrai, traitent quelquefois ainsi leurs fétiches ; mais ils sont loin en cela de vouloir manquer au respect qu'ils ne cessent d'avoir pour les bons fétiches et pour la divinité même qui les leur envoie.

Deux choses sont à considérer dans le culte des fétiches, l'une qui vient de Dieu, l'autre qui vient de l'homme.

L'esprit ou la vertu du bon fétiche vient de Dieu. C'est le choix de l'homme qui détermine l'objet sur lequel cet esprit ou cette vertu repose après les prières et les rites qui les consacrent à ce dessein. Ainsi l'Issinois ou le nègre de la Côte-d'or, qui veut avoir un dieu fétiche dans sa famille pour en être le patron et comme l'ange gardien, arrête sa pensée sur un objet qui frappe ses sens et qu'il est libre de choisir indifféremment parmi les minéraux, les végétaux ou les animaux. Sa volonté seule fait le choix, MAIS CE CHOIX N'EST PAS LE DIEU FÉTICHE ; quand il est déterminé, le nègre convoque sa famille ; c'est en présence de tous ses membres réunis que commencent les prières pour invoquer le ciel, afin que du ciel descende l'objet, la vertu, un esprit particulier qui fait la valeur du fétiche. Les prêtres doivent intervenir dans les rites consécrateurs et sanctificateurs. Ils interviennent toujours dans l'érection d'un fétiche communal ou national,

pour lequel on a soin d'élever un fétiche colossal, comme un rocher, une montagne, un grand arbre. Que signifient donc ces outrages? Ils s'expliquent par ce que nous venons de dire. Ces outrages sont un aveu qu'ils ont mal choisi l'objet de leur fétiche, mais ce mépris ne remonte pas jusqu'au ciel. Nous allons alléguer les meilleures autorités pour prouver que tous ces peuples, encore aujourd'hui, admettent un Dieu suprême, tout en l'adorant mal ou en ne l'adorant pas du tout.

Nous ne ferons que la nomenclature des peuplades chez lesquelles on a trouvé positivement des preuves de la reconnaissance d'un Dieu suprême, unique, dominant toutes les autres puissances. Les sources où sont puisés ces faits sont la collection générale des Voyages, l'Abrégé de La Harpe, les Voyages de Legentil, de Sonnerat, de Niébuhr, etc.

Les Hottentots n'ont point de temples. Ils ont des enceintes sacrées qui leur en tiennent lieu. Ils ont la tradition d'un péché d'origine, de la déchéance du genre humain, suite de ce péché. Leurs premiers parents, selon leurs croyances, commirent une faute si grande et offensèrent tellement le Dieu suprême qu'ils en furent maudits, eux et leur postérité; qu'ils en devinrent moins capables de connaître ce grand Dieu; qu'ils se sentirent de l'éloignement pour son service, et qu'ils s'endurcirent de plus en plus dans leurs mauvaises voies.

Les peuples de Sofala reconnaissent l'existence d'un être suprême qu'ils appellent Malengo, et pour le reste une doctrine approchant de celle des Hottentots.

Au Monomotapa, le Dieu suprême est nommé *Maziri*, *Mozimo* et *Atuno*.

Au Congo, au Loango, à Angora, et au Béréguela, on a connaissance d'un Dieu suprême, selon les dialectes, sous le nom de *Nzambion-Pongu*, *Sombiom-Pongo*, mais ils ne l'adorent pas. Ils adorent les anges appelés *Mokissos*.

Les peuples du Benin reconnaissent également un souverain être, qu'ils nomment *Ovissa*. Il leur est défendu de le représenter sous aucune forme : loi prohibitive qui tient aux premiers âges du monde.

Le pays d'Adire a la même croyance.

Tous les nègres de la Côte-d'or croient à l'existence d'un être créateur de toutes choses visibles et invisibles ; les Issinois pensent de même. L'être suprême des Quojas s'appelle *Kawno*, mais ils ont peu de zèle pour son culte. A Madagascar son nom est Janhor. (V. passim, *Recherche de la vraie religion*, t. II, c. 7.)

Nous n'avons pas à nous occuper des peuples de l'intérieur de l'Afrique qui nous sont inconnus. Leur croyance doit être jugée analogue à celle des peuples qui les entourent de toutes parts.

### VIII. — Les Grecs et les Romains.

Les ravages de la superstition païenne ont été tels chez les Grecs qu'ils ont tout confondu : culte, morale, histoire. Lorsque vinrent les législateurs, il était trop tard pour y porter remède ; on ne pouvait plus qu'essayer de

couvrir d'une apparence d'ordre cette abominable confusion. Le torrent était débordé. L'heureux génie de ce peuple, dont l'imagination était si habile à donner à toutes choses une forme charmante, a jeté sans doute un voile aussi gracieux que possible sur cette pourriture ; mais le côté horrible ne pouvait être déguisé un peu qu'aux yeux de la foule facile à séduire. Les sages et les philosophes, les hommes de sens n'étaient pas à l'aise en face de ces récits contre la nature et le bon sens, en face des scandales de l'Olympe ; et, malgré leurs protestations, ce fleuve putride allait se grossissant.

Platon avouait que les anciens étaient meilleurs et plus proches de Dieu que ne l'étaient les hommes de son temps, et il recommandait à ceux-ci le plus haut respect pour les traditions sacrées qui leur venaient du premier âge. (Platon, *Philèbe.*)

Ecoutons ce grand homme flétrissant le polythéisme avec un courage et un bon sens dignes d'un meilleur succès. (*République*, t. II.)

« — Quelles sont ces grandes fables dont tu parles ?

« — Celles d'Hésiode, d'Homère et des autres poëtes ; car toutes les fables qu'ils ont débitées et qu'ils débitent encore aux hommes sont remplies de mensonges.

« J'y blâme ce qui mérite avant et par-dessus tout d'être blâmé, des mensonges d'un assez mauvais caractère.

« — Que veux-tu dire ?

« — Des mensonges qui défigurent les dieux et les héros semblables à des portraits qui n'auraient aucune ressemblance avec les personnes que le peintre aurait voulu représenter.

« — Je conviens que cela est digne de blâme ; mais comment ce reproche convient-il aux poëtes ?

« — D'abord Hésiode a imaginé sur le plus grand des dieux le plus grand et le plus monstrueux mensonge, celui qui raconte qu'Uranus a fait ce que lui attribue Hésiode, et comment Uranus s'en vengea. Quand la conduite de Cronos et la manière dont il fut traité à son tour par son fils seraient vraies, encore faudrait-il à mon avis éviter de les raconter ainsi à des personnes dépourvues de raison, à des enfants ; il vaudrait mieux les ensevelir dans un profond silence.

« Il ne sera pas permis dans notre *Etat* de dire à un enfant qu'en commettant les plus grands crimes il ne fait rien d'extraordinaire, et qu'en tirant la plus cruelle vengeance des mauvais traitements qu'il aura reçus de son père, il ne fait qu'une chose dont les premiers et les plus grands des dieux lui ont donné l'exemple ».

Tout le deuxième livre de la *République* est rempli de ces invectives contre le paganisme.

Platon ne s'en tient pas là ; il relève la majesté du vrai Dieu dans le même livre, et ses paroles sont presque dans toutes les théologies.

« D'abord, dit-il, dans l'épopée comme dans l'ode et la tragédie, les poëtes représenteront toujours Dieu tel qu'il est.

« Mais Dieu n'est-il pas essentiellement bon ? et doit-on en parler autrement ?...

« Il ne fait pas le mal, il ne peut être la cause du mal.

« On ne doit donc pas admettre, sur la foi d'Homère ou de tout autre poëte, une erreur au sujet des dieux aussi absurde que celle-ci.

« Sur le seuil du palais de Jupiter sont placés deux tonneaux remplis, l'un de biens, l'autre de maux ;

« Et que celui pour qui Jupiter puise dans l'un ou dans l'autre éprouve tantôt du bien, tantôt du mal...

« On ne doit pas non plus représenter Dieu sujet aux changements.

« Un être est d'autant moins sujet au changement qu'il est plus parfait.

« Mais Dieu est parfait avec tout ce qui tient à sa nature ; il est l'être le moins susceptible de recevoir plusieurs formes ».

Quelle noble critique du polythéisme ! Remarquons encore que dans ses *Lois* et sa *République* Platon parle habituellement de Dieu au nombre singulier et en lui attribuant la perfection du vrai Dieu infiniment parfait, et n'oublions pas qu'il assure que c'est là la doctrine ancienne et primitive. Pourquoi donc trouvons-nous tant d'hésitation à reconnaître cette vérité dans Creutzer, Maury, Emerik David, etc. ?

Quel est celui d'entre nous qui peut prétendre connaître mieux les antiquités grecques que Platon et Aristote que nous entendrons bientôt? Qu'est-ce donc qui leur manque pour bien juger ? Ils ont le génie, le bon sens, un vaste savoir. Trouvez des juges qui tiennent mieux la balance du raisonnement. Ils sont rapprochés des premiers temps, connaissant une multitude d'ouvrages qui sont perdus, etc... Enfin ils s'élevaient au-dessus des préjugés de leur temps.

Aristote, dans son ouvrage sur le *Système du monde*, liv. VII, dit en propres termes que c'est une tradition ancienne transmise partout des pères aux enfants, que Dieu a tout fait et qu'il conserve tout. C'est la doctrine d'Orphée et de Linus.

Les anciens ont dit que la monade de Pythagore, l'unité de Xénophane, de Parménide, d'Héraclite, était puisée dans la théologie d'Orphée, et par conséquent dans la tradition.

Nous allons citer quelques passages d'Orphée, contemporain de Josué et des Juges. On ne gagnera rien en nous disant que ces paroles ne sont peut-être pas de lui, mais de quelque auteur un peu plus récent. C'est moins la doctrine d'Orphée que nous cherchons que celle de la Grèce dans les premiers temps. Ces fragments sont sans conteste d'une haute antiquité, et ils ne peuvent supposer dans Orphée que des pensées que le public lui imputait alors. Cela nous suffit.

Le premier de ces morceaux nous est conservé par Proclus, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon. Il nous dit : « Que tout était dans Jupiter, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et déesses immortels, tout ce qui est né et qui doit naître, que tout était renfermé dans le sein de ce Dieu ».

L'autre morceau est traduit par Apulée. « Jupiter est le principe de toutes choses, le premier et le dernier. Jupiter est le commencement et le milieu. De Jupiter tout est sorti. Il est la base de la terre et de l'Olympe étoilé ». (V. Lebatteux, *Mém. acad.*, t. XXVII, p. 230, etc.)

Il y a dix vers pour développer cette pensée.

On voit, dit M. Lebatteux, dans ces deux textes un seul principe éternel de tous les êtres, qui renferme tout dans son sein, qui est leur source et leur origine. On y entrevoit un acte par lequel tous les êtres ont été produits au dehors. Virgile, dans le fameux passage où il dit : *Mens agitat molem*, n'est que le traducteur de la pensée d'Orphée.

Hésiode est venu après. Aussi sa théologie est déjà bien plus embrouillée. Le Dieu suprême s'abaisse et les dieux secondaires s'agrandissent à ses dépens. Déjà nous avons vu, à l'article sur la Phénicie, que les philosophes et les sages de la Grèce, qui vécurent avant Platon, admettent également un Dieu unique comme principe de toutes choses.

Ocellus Lucanus (ch. IV) parle de la divinité comme d'un être unique : c'est le plus ancien philosophe dont nous ayons les écrits. Il ne fait nulle mention du polythéisme, et il se sert du mot *Theos*, *Théias*, comme Platon dans ses lois.

Callimaque de Cyrène se moque des apothéoses, et dit à ses contemporains en parlant à Jupiter : *O roi! les Crétois t'ont imaginé un tombeau, mais tu n'as jamais succombé, car tu demeures toujours.* Sans doute il paie pour le reste le tribut à son siècle, mais il était poëte, et il faut lui pardonner au moins quelque chose, car il parlait au peuple.

« Il y a un seul Dieu, disait Sophocle (*Apud Euseb.*, *Prép.*, XIII). Il a créé le ciel et la terre, les abîmes des mers et la puissance des vents ».

« Dire et faire sont une même chose pour Dieu », disait Hérodote (*Apud Clem.*, *Strom.*, VI). Tous, on le voit, parlent de la divinité comme étant une et parfaite de sa nature. Mais citons encore de ces paroles caractéristiques.

« Dieu opère tout en silence, disait Ménandre, il est difficile de lui résister ». (*Frag.* 280.)

« Il est partout, dit le même, et il n'y a rien qu'il ne voie ». (*Frag.*)

« C'est lui qui commande aux âmes, dit Phocylide (v. 106). Nul acte, nulle faute qui puisse lui être cachée ; il punit le parjure et le prévaricateur. Dieu dispose de tout, il peut rendre à l'homme la santé, la jeunesse, la vie. C'est à Dieu que l'homme est redevable de toute réussite, de toute heure prospère, de tout heureux changement de fortune.

« Dieu élève ou abaisse à son gré ; de Dieu dépend l'accomplissement de tous nos vœux, et nul n'est heureux sans sa volonté ; à qui Dieu aide, rien n'est impossible, rien n'est difficile et tout autre secours devient superflu. Dieu dispose même de la vocation et du cœur des hommes qui lui doivent tout ce qu'il y a de bien et de bon en eux, comme leurs joies et leurs peines.

« Il est le dispensateur des richesses et même du courage ou de la science, ainsi que des maux qui frappent l'homme ; aussi Dieu veut-il que nous fassions part aux indigents des biens qu'il nous accorde.

« Dieu a pour image vivante ici-bas les rois. Juge suprême, c'est lui qui récompense dès ce monde la vertu, poussant les coupables vers le châtiment qui les attend et auquel nul ne saurait échapper.

« Dieu fuit le pécheur, le paresseux, le colère, mais rien ne lui est plus agréable que la piété ; il écoute les justes prières.

« Avant toutes choses est la crainte de Dieu ; c'est en ne l'oubliant pas dans la prospérité, en l'adorant avec un cœur pur, qu'on peut espérer de demeurer dans la voie du bien et du bonheur.

« Dieu veut être honoré avant tout et plus que tout, mais en même temps il condamne comme impie toute tentative pour le pénétrer et le comprendre ».

Dans cette dernière page qu'on croirait empruntée à saint Augustin, vous avez entendu Linus, Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre, les deux Philémon, Phocylide, Mimnermus, Virgile, Horace, Ovide, Sénèque, Publius Syrus ; il faudrait nommer l'antiquité tout entière. Tous parlaient d'un Dieu unique, laissant au commun du peuple les dénominations des dieux secondaires, qu'ils regardent comme des fables.

Maxime de Tyr nous dit cela avec énergie et vérité : « Au milieu de cette immense discorde d'opinions contraires sur la surface de la terre, dit-il, voyez que tous les hommes se réunissent dans cette opinion, dans l'acceptation de cette loi : c'est qu'il n'y a qu'un Dieu, père et roi de toutes choses ».

Pour abréger, nous négligeons de citer en détail les sources de ces magnifiques paroles de tant d'auteurs. Nous renvoyons à M. d'Anselme qui les a minutieusement indiquées. (*Monde païen*, t. I, p. 90 et seq.)

Cicéron professe hardiment les mêmes sentiments. « Tous les dieux de l mythologie sont des êtres fictifs et menteurs imaginés à l'imitation des choses naturelles... Eh ! qui donc peut ajouter foi à ce qu'on raconte de leurs généalogies, de leurs amours, de leurs mariages, comme s'ils étaient de faibles humains ? Il y a de la folie à croire et à débiter des fictions si absurdes et imaginées avec tant de légèreté.

Je renvoie le lecteur au songe de Scipion, surtout à l'avant-dernier paragraphe : C'est qu'on trouve le dernier mot de Cicéron dans l'ouvrage qui était le résumé de sa philosophie.

Denys d'Halicarnasse n'est pas moins positif que le stoïcien Balbus. « Rome, dit-il, a rejeté toutes les fables grecques où l'on attribue aux dieux des actions infâmes et indignes, non-seulement des divinités, mais encore des hommes de bien..... Et qu'on ne me soupçonne pas à cette occasion d'ignorer l'utilité des mystères grecs : il en est qui désignent par des allégories les opérations de la nature ; il en est d'autres qui offrent des consolations dans les calamités humaines..... mais je ne les accueille qu'avec réserve... Le vulgaire en prend le mauvais côté, et de là naissent le mépris des dieux et la disposition à commettre des crimes ».

Strabon dit pareillement : « J'aime peu les mythes ». Et il continue à chercher un sens allégorique et acceptable.

Le paganisme était donc dans la réalité dénué de conviction. C'était un amusement pour le peuple, une fable pour les sages, mais, hélas, une cause de relâchement et de corruption presque pour tout le monde. Et ce dernier trait nous dit le secret de son établissement et de sa durée.

Ce furent les Egyptiens et les Syriens qui firent don de ces folies aux Grecs.

Aussi les Pélasges, qui sont les premiers habitants de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie méridionale, conservent une religion et un culte plus purs.

Les Pélasges, dit Hérodote, n'avaient pas d'autre nom que celui de *Dieu, Théos*, pour désigner la divinité. (Hérod., t. II, 52.) Rien n'était simple comme leur culte, dit le même. Quelques libations, l'offrande des prémices des champs, voilà à quoi il se réduisait, comme chez tous les peuples primitifs. Sans doute cet état des Pélasges a été depuis regardé comme un état barbare, mais c'est principalement à cause de l'ignorance des lettres et des arts, car pour la religion, cet état moral avait assurément une bien autre perfection que celui des affreuses superstitions qui corrompirent plus tard les Grecs ». Nous ne prétendons pas que les Pélasges fussent parfaits au point de vue des sentiments et de la religion ; mais comme l'erreur ne peut profiter à personne, nous constatons leur antique croyance.

Ce manque de dénomination particulière pour désigner la divinité est une preuve infaillible que les Pélasges n'en adoraient qu'une, car s'il y en avait eu seulement deux, il aurait fallu inventer deux noms pour les distinguer. Ce passage d'Hérodote est donc tout à fait significatif et tranche à lui seul la question pour le monothéisme des Pélasges.

Deux faits nous le prouveront également. Le premier est la doctrine secrète des mystères du paganisme.

Le second sera exposé plus tard.

Un Dieu unique reconnu et une morale plus pure et plus sensée, voilà, d'après ce qu'on va voir, le fond des mystères de l'antiquité, et nous nous permettons de formuler comme il suit notre pensée :

Les mystères furent un faible lieu d'abri, où quelques principes de la vraie religion purent se perpétuer dans les plus mauvais jours du paganisme, réunissant tous les esprits à qui la grossière idolâtrie ne pouvait suffire.

Cette réflexion est le trait d'union entre ce que nous avons dit jusqu'ici sur le monothéisme primitif des peuples et ce que nous allons exposer.

Il y a des opinions très-diverses dans l'appréciation des mystères du paganisme.

Le baron de Sainte-Croix a consacré deux volumes considérables à juger les mystères du paganisme. Il semble avoir épuisé les recherches qu'on peut faire sur ce sujet. Néanmoins sur l'objet principal, sur l'enseignement qui se pratiquait dans les mystères d'Eleusis en particulier, nous l'avons trouvé incomplet. Il nous a fallu chercher ailleurs pour compléter les notions qu'il fournit. Mais il ne laisse rien à désirer dans la réunion des documents qui expriment le jugement qu'on portait autrefois sur ces mystères.

Nous en devons citer quelques fragments pour et contre. Les Pères de l'Eglise ont signalé ces réunions nocturnes d'Eleusis comme un centre de débauches.

« La lueur des flambeaux, s'écrie Clément d'Alexandrie (*Protr.*, p. 19), dépose contre les forfaits qu'elle éclaire. Eteignez ces feux, ô criminels hiérophantes, et toi qui portes la torche mystérieuse, crains d'allumer ces lampes ; les flammes vont éclairer ton Iacchus : permets à l'ombre de cacher tes mystères : que du moins les ténèbres excusent tes orgies ».

« Que vos nuits pleines de turpitudes cessent, disait Grégoire de Nazianze, (*adv. Julianum*), et je ferai renaître en votre faveur nos veilles sacrées

qu'éclaire la lumière. Fermez ces issues ténébreuses et ces chemins qui conduisent aux enfers, et je vous guiderai dans la voie droite du ciel, et je révélerai toute l'infamie de vos mystères ».

Philon assure que dans ces ténèbres, chaque myste se livrait à deux autres personnes. Saint Astérius, évêque d'Amasée, parle dans le même sens.

Suivant Clément d'Alexandrie, Tertullien, Arnobe et autres, parmi les cérémonies qui se pratiquaient dans ces mystères, il y avait l'abominable élévation du phallus, c'est le *nec plus ultra* de la corruption. Mais selon la remarque de M. Sylvestre de Sacy, Clément d'Alexandrie ne parlait pas en cet endroit des mystères d'Eleusis, mais de ceux de Bacchus.

Quant aux emblèmes qui prêtaient à de fâcheuses interprétations dans les mystères de Cérès, Théodoret convient qu'ils n'étaient que des représentations allégoriques.

Quoi qu'il en soit, d'après l'ensemble des renseignements qui nous restent de ces temps, les réunions d'Eleusis elles-mêmes, qui jouissaient de la meilleure réputation, étaient justement flétries par les Pères de l'Eglise des premiers siècles de l'ère chrétienne; et pourtant, tout corrompus qu'ils étaient, de grandes lueurs de vérité s'étaient réfugiées sous ces voiles souillés.

Nous donnons la parole à un savant de bonne foi et des plus instruits, à Lebatteux. (*Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVII, p. 231.)

Le passage suivant nous dira en même temps avec beaucoup de réserve et de bon sens, ce que l'on peut admettre comme vraisemblable dans le polythéisme envisagé comme un symbolisme rendant compte des qualités et des opérations d'un seul Dieu unique, et réunissant les meilleures connaissances à l'aide desquelles on soulève un coin du voile des mystères, pour nous y faire voir les grandes vérités primitives, et particulièrement la connaissance d'un seul Dieu.

« Il est aisé de voir que les générations allégoriques des premiers poëtes ne sont autre chose qu'une progression du développement primitif, ou une manière de voir les différents instants de ce développement.

« — La terre, dit Hésiode (v. 126), engendra d'abord le ciel orné d'étoiles, lequel l'embrassa elle-même de toutes parts comme une voûte sphérique et devint la demeure inébranlable des dieux bienheureux. Elle engendra ensuite les hautes montagnes où les nymphes se retirent dans des grottes profondes ».

« Il est encore évident que ces générations ne sont que des figures poétiques pour désigner les suites des développements de la nature sortant du chaos.

« On a été bercé avec l'histoire des enfants de la terre qui voulurent escalader le ciel : voici de quelle manière Hésiode la raconte : « — Il y avait dix ans que les Titans orgueilleux et les dieux bienfaiteurs se livraient des combats; ceux-ci du haut de l'Olympe, ceux-là du mont Othrys. La victoire incertaine ne penchait ni d'un côté ni de l'autre; mais quand on eut fait boire aux dieux le nectar et l'ambroisie, une nouvelle ardeur s'alluma dans leur âme, et pour l'augmenter encore, le père des dieux et des hommes leur

adressa ce discours : Illustres enfants du ciel et de la terre, vous savez depuis quel temps nous combattons pour la victoire et pour l'empire. Voici le moment de signaler la force invincible de vos bras : souvenez-vous de la tendre amitié qui vous unit et des maux que vous avez endurés dans cette prison obscure d'où je vous ai tirés par la sagesse de mes conseils. Il dit. Cottus lui répondit : Dieu puissant, vous nous rappelez un souvenir aussi vrai que douloureux. Nous savons aussi que vous possédez la sagesse et l'intelligence suprême, et que c'est vous qui avez tiré les immortels de ces ténèbres profondes où ils ont enduré tant de maux. Vous nous voyez tout prêts à venger vos droits et à punir vos ennemis ».

Il est évident que cette scène est un souvenir défiguré, mais bien réel, du combat des anges déchus contre les esprits restés fidèles, de Satan contre saint Michel. Jupiter n'est ici que Jéhova, qui a bien perdu de sa dignité sous le pinceau gracieux mais enfantin du poëte grec.

Mais laissons la parole au docte académicien :

« Il faut observer que dans ce récit Jupiter est un Dieu et non un homme ; qu'il est le plus puissant, le plus prudent, le libérateur des autres dieux qu'il a tirés de l'état de contrainte où ils étaient dans des prisons obscures. Il les abreuve de nectar et les anime de son esprit. Aussitôt ils s'apprêtent à combattre. Les Titans, de leur côté, animent leurs phalanges, l'action commence. On se porte de part et d'autre des coups terribles ; les mers en retentissent, la terre mugit, les cieux ébranlés poussent de longs gémissements. L'Olympe tremble sous le choc terrible des immortels. Le Tartare se trouble lui-même dans ses abîmes ; ses cris s'élèvent jusqu'aux étoiles. C'est alors que Jupiter déploie sa force invincible. S'avançant du haut du ciel, il est précédé de l'éclair, accompagné du tonnerre : chacun de ses mouvements fait partir la foudre, toute la mêlée est couverte de feu. La terre redouble ses mugissements, elle pétille dans des flammes que rien ne peut éteindre ; les flots même de l'Océan bouillonnent. Enfin les enfants de la terre sont livrés à des flammes dont l'éclat est si ardent, que les dieux même en sont éblouis. Jupiter triomphe et ses ennemis sont précipités dans le Tartare.

« On demande, ajoute Lebatteux, si ce récit peut s'appliquer à aucun événement de l'histoire ; si cela n'est pas possible, il est évident que le poëte n'a eu en vue que l'effort de la nature sortant du chaos malgré la résistance terrible des principes de destruction qui avaient retenu si longtemps la masse universelle dans la confusion. Le titre même de l'ouvrage qui a porté le nom de Théogonie dans tous les temps, suffirait pour annoncer que c'est l'objet du poëte. Les fables d'Egypte et d'Orient, qui ont été transportées en Grèce, nous indiquent le même objet aussi bien que les combats de la lumière contre les ténèbres. Il en est de même des combats d'Oromaze et de sept autres dieux auxiliaires contre Arhimane et ses partisans : de ceux d'Isis et d'Osiris, contre Typhon. Qui peut ne pas voir que la fable des Grecs n'est que l'imitation de ces fables anciennes, portant le caractère de la nouveauté dans la multiplicité des circonstances ajoutées au récit original ? Car tel est le progrès de l'imagination humaine travaillant sur un objet ; elle va du simple au composé. Par cette raison, le récit des Chaldéens est le plus

simple de tous, parce qu'il est le premier ; celui des Grecs est le plus composé, parce qu'il est le dernier ; l'erreur s'accroît avec l'art.

« — Après la victoire, continue Hésiode, v. 887, Jupiter, par le conseil de la Terre même, est choisi pour le roi suprême des immortels. Il épouse Métès ou la prudence, dont il a Minerve, déesse de la sagesse, qu'il retient dans son propre cerveau pour connaître par elle le bien et le mal. Il épouse ensuite la déesse de l'ordre, Thémis, d'où naquirent les saisons, la police, la justice et la paix, et même les Parques qui filent les jours heureux ou malheureux des hommes.

« — Une autre épouse lui donna les Grâces au regard doux et aux joues vermeilles ; Cérès lui donna Proserpine qui fut le symbole de l'agriculture ; Mnémosine, les neuf muses qui président aux arts de goût et de plaisir ».

« Telles sont les suites heureuses de la victoire remportée par le plus sage et le plus puissant des dieux sur le principe désordonné du chaos. C'est le tableau du monde même ordonné et conservé comme il est, dans son état, par l'action et la sagesse d'une divinité suprême. Le poëte, usant des droits de son art, a peint les forces mouvantes de la nature et les attributs de Dieu sous autant de formes humaines, parce que sans cette fiction la peinture eût été impossible. Il fallait prêter des organes aux éléments pour les mettre en état de parler, d'entendre et d'agir. Mais plus poëte que philosophe ou théologien, l'auteur a mieux aimé servir son art que la raison trop austère pour les poëtes ; c'est pour cela qu'il a engagé Jupiter même dans le chaos et dans la mêlée des éléments ; qu'il l'a mis dans le cas de faire des efforts pour se tirer du désordre et de la corruption du monde sublunaire ; qu'il lui a donné des attributs auxiliaires pour l'aider à s'établir dans l'Olympe. Mais quand une fois il y a été, le poëte, hors d'embarras aussi bien que son héros, se livre à des idées plus raisonnables et plus justes. Le Père des dieux et des hommes fait régner avec lui la sagesse, la bonté, la justice, dont les heureux effets se répandent sur tout son empire.

« Ce dieu, selon le poëte, est-il le maître de l'univers ou l'esclave d'un destin aveugle ? est-il l'ordonnateur libre ou le ressort machinal ? Encore une fois cette distinction était trop subtile pour lui et pour son temps. Quelque idée qu'on lui attribue sur ce point, il sera toujours en contradiction avec lui-même ; il imaginait plus qu'il ne raisonnait. Dans son siècle, on était occupé de peindre la nature, et non de la connaître.

« Ce qu'Hésiode appelait chaos, Homère l'appelle océan, parce que celui-ci regardait l'état primordial des êtres comme un amas confus d'éléments détrempés dans le principe humide qu'il considérait comme une mer immense remplissant l'espace. C'était une façon de voir le chaos particulière aux Egyptiens, de qui il l'avait empruntée aussi bien que Thalès et quelques autres. (V. *Il.*, v. 302.)

« Jupiter sortit comme les autres dieux de cette commune origine, obtint du sort l'empire de l'Olympe et la souveraineté de l'univers.

« C'est lui que le poëte nomme partout le Père des dieux et des hommes, c'est-à-dire l'auteur et le maître du monde. Toute la nature qu'il tiendrait suspendue par une chaîne d'or ne pèserait rien pour lui. Il la porterait sans

effort et l'attacherait comme il lui plairait au sommet de l'Olympe : tel est son pouvoir suprême. (*Il.*, Θ, v. 17 et suiv.)

« Par le concert d'Orphée, d'Hésiode, d'Homère, pour ne point citer d'autres auteurs, il est aisé de juger des sentiments de l'antiquité fabuleuse sur la nature du principe qui agit dans l'univers.

« On peut même assurer que cette doctrine était générale et répandue également dans le peuple et parmi les savants, quoique avec quelques différences. Les savants croyaient une divinité, et n'en croyaient qu'une. Le peuple, qui la croyait aussi, tremblait en même temps sous une multitude de divinités subalternes que la superstition et peut-être la politique avaient consacrées pour le contenir dans l'obéissance et dans le devoir. Ce qui avait produit deux cultes : l'un extérieur et public, où le vulgaire était admis ; l'autre intérieur et secret, connu sous le nom de *mystères*, où l'on présentait des idées plus saines et plus justes, et où n'étaient admises dans les commencements que les personnes distinguées par leur naissance et par leur mérite personnel ».

Nous avons dit plus haut que les mystères étaient le second moyen de connaître la pensée des temps fabuleux sur le principe actif qui gouverne l'univers. On en sait peu de choses, par la raison que c'étaient des mystères. Cependant le peu qu'on en sait nous suffit relativement à notre objet, d'autant plus que, venant à l'appui de ce que nous avons déjà dit jusqu'ici, il est appuyé lui-même et déterminé par nos expositions précédentes.

Les mystères étaient un culte secret rendu à quelque divinité. Il y avait ceux d'Isis et d'Osiris en Egypte, ceux de Mithra en Asie, ceux de la mère des dieux en Samothrace, ceux de Bacchus en Boétie, ceux de Vénus dans l'île de Chypre, ceux de Jupiter en Crète, ceux de Castor et de Pollux à Amphisse, ceux de Vulcain à Lemnos, enfin ceux de Cérès et de Proserpine à Athènes.

Ceux-ci, connus sous le nom de mystères éleusiniens, à cause du lieu où était bâti le temple de Cérès et de Proserpine, devinrent les plus fameux de l'univers. On négligea les autres peu à peu, et insensiblement le temple d'Eleusis devint le temple de toute la terre.

Quel est l'objet et l'effet de ces mystères ? comment ont-ils attiré le respect et la vénération même des philosophes ? « Je ne parle point, dit Cicéron, des mystères sacrés et augustes de la déesse d'Eleusis, où l'on vient se faire initier des extrémités de la terre ». Et dans ses *Lois*, liv. XI, il dit : « Parmi les grandes choses qu'Athènes a produites, il n'y a rien de si distingué ni de meilleur que ses mystères par lesquels nous sommes amenés de la rudesse à une vie honnête et cultivée. On les appelle initiations, parce qu'ils nous donnent les vrais principes de la vie ». Ces passages sont tirés de ses œuvres philosophiques où l'auteur ne dissimulait pas sa pensée.

Or, comment pouvait-on donner de pareilles leçons dans les mystères, si on n'y apprenait pas à se connaître soi-même, à connaître son origine et sa glorieuse destinée ? Et ici Cicéron devient très-explicite : *Neque solum cum lætitia vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore moriendi. Nous trouvons là non-seulement les motifs de vivre agréablement, mais encore celui d'une espérance consolante dans la mort.* Aussi tout ce

qu'il y avait d'hommes sages et distingués se faisait-il un devoir d'être initié dans ces mystères. C'était le fils d'un roi, Orphée, qui les avait apportés d'Egypte en Europe. Musée, son disciple, les avait établis à Athènes. Pythagore en avait été un des plus zélés partisans. Tous les législateurs, tous les philosophes, tous les rois allaient y prendre des règles de conduite.

On y voyait une suite de tableaux allégoriques, qui, prenant le candidat au berceau, le conduisaient par degrés à travers les mystères de la vie jusqu'aux portes de la mort. Il franchissait ce passage terrible en tremblant, en frissonnant, et aussitôt il arrivait dans une région lumineuse et pure où il marchait dans les prairies fleuries, où il entendait des sons harmonieux accompagnés de danses, où il écoutait les récits merveilleux des choses saintes. Alors, devenu homme parfait par cette initiation, devenu libre et maître de lui-même, il se promenait, couronné, au milieu des mystères ; il s'entretenait avec de saints personnages, laissant quelquefois tomber un regard dédaigneux sur la terre qui n'était plus pour lui qu'un amas de fange, un séjour d'ignorance et de ténèbres, car on craignait encore la mort, parce qu'on y doutait des espérances de l'avenir.

C'est Thémistius qui nous donne ce détail curieux pour prouver que la mort n'est autre chose que le passage à une vie meilleure ; et il ajoute que les mystères de quelques divinités ne sont autre chose que les images de la vie et de la mort. C'était dans cette mort figurée, pour nous servir de l'expression singulière de Jamblique, qu'on a corrigée mal à propos dans quelques éditions, que Pythagore avait appris une partie de ce qu'il savait, et entre autres choses l'unité de la cause première et universelle qu'il désignait en son langage symbolique, en disant que la substance universelle du nombre était le principe intelligent de l'univers des cieux, de la terre et des êtres mixtes.

L'hiérophante, qui était le principal ministre de ces spectacles sacrés, et qui représentait lui-même le démiurge, c'est-à-dire l'auteur et l'ordonnateur du monde, ouvrait la scène par un discours plein d'enthousiasme, dont Eusèbe et Clément d'Alexandrie nous ont conservé le fragment qui suit : « — Que l'entrée de ces lieux soit fermée aux profanes ; je vais annoncer à ceux qui sont initiés des vérités importantes. O toi, Musée, fils de la brillante Sélène, prête à mes accents une oreille attentive, je vais te révéler des secrets sublimes ! Que les préjugés vains et les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Fixe tes regards sur ces vérités sacrées ! Ouvre ton âme à l'intelligence, et marchant dans la voie sans détour, CONTEMPLE LE ROI DU MONDE. IL EST UN ; IL EST DE LUI-MÊME ; IL EST DE LUI-MÊME ; de lui seul tous les êtres sont nés : il est en eux et au-dessus d'eux. Il a les yeux sur tous les mortels, et aucun des mortels ne le voit ». (V. *Dissertations de Silhouette*, tirées de Varburthon.)

Quel que soit l'auteur de cet hymne, on ne peut nier qu'il ne soit de la plus haute antiquité pour le sens et même pour les paroles.

Virgile rend ces pensées dans son beau vers : *Mens agitat molem et magno se corpore miscet.*

Mais laissons Lebatteux, si plein de bon sens et si éclairé, tirer ses conséquences :

« Je conclus de là que, quand même l'objet des mystères serait équivoque et incertain pour l'histoire, ce qui n'est point, il cesserait de l'être par la considération de la nature de la chose, et par la nécessité où a été mille fois le genre humain de se tirer de ces absurdités grossières, qui ridiculisaient le paganisme aux yeux mêmes des païens.

« C'était de la connaissance de ces mystères que partaient tant de traits de toute espèce lancés par les poëtes et les philosophes contre les divinités vulgaires. Les vérités enseignées dans ces mystères perçaient de toutes parts. Raisonnements, maximes, railleries, tout était employé avec art pour miner ces opérations monstrueuses qu'on n'oserait attaquer de front, mais dont le respect diminuait peu à peu, par la censure adroite qu'en faisaient les honnêtes gens. On était parvenu à faire rire le peuple au théâtre de ce qu'il adorait au temple. Sophocle osait dire : « — Qu'à la vérité il n'y avait qu'un Dieu ; qu'il n'y en avait qu'un qui avait fait le ciel et la terre, mais que le genre humain se croyait religieux lorsqu'il offrait des victimes, et consacrait des fêtes à des simulacres de bois, de pierre, de bronze, d'ivoire, faits de sa main ».

« Levez les yeux au ciel », disait Euripide, « et contemplez cet éther immense qui contient la terre dans son sein humide : c'est là le véritable Dieu ». Pour parler aussi hardiment, il fallait que les poëtes fussent assurés de ne pas déplaire au moins à un certain nombre de gens choisis, faits pour donner le ton à la populace. Et si les gens choisis parlaient de la sorte, que d'ailleurs cette façon de penser fût conforme au peu que nous savons de ce qui était enseigné dans les mystères, quel inconvénient y a-t-il d'en conclure que les mystères étaient, au moins dans l'origine, le nœud ou le point de ralliement d'une société secrète de gens sensés qui s'étaient affranchis des sots préjugés du vulgaire ? Si la plupart de ces mystères ont dégénéré en abus lorsqu'ils furent ouverts à toutes sortes de gens et de personnes, ce n'est point aux mystères, qui étaient saints dans l'origine, qu'il faut s'en prendre, mais à la corruption qui ne manque guère avec le temps de tourner les meilleures choses à des fins toutes contraires à leur destination ».

Voilà une exposition sur la religion de la Grèce qui est aussi vraie par ses rapprochements historiques qu'elle est juste et sensée aux yeux de la raison.

Pour consolider la conclusion que nous tirons relativement au monothéisme primitif sur le sol de la Grèce, nous n'avons pas à intervenir dans le grand débat qui s'est élevé parmi les anciens et parmi les modernes, entre ceux qui ont pris les dieux pour des personnages historiques et ceux qui n'y ont vu que des allégories et des figures des puissances de la nature, et partant des vertus spéciales du Dieu unique. La vérité n'est exclusivement dans aucun de ces systèmes. Le paganisme est un chaos ; il ne faut pas y chercher l'ordre comme la plupart de ses historiens ont voulu l'y trouver, c'est ce qui les égare. Il nous suffit d'avoir eu à fournir des témoignages nombreux, clairs, énergiques, de tous les points de la Grèce et de l'Italie, de tous les siècles, jusqu'aux Pélasges, que la croyance à l'unité du vrai Dieu était primitive, et qu'en dépit des erreurs et des corruptions du

paganisme, elle dominait tous les systèmes, même celui d'Epicure, car ce chef d'école reconnaissait un dieu très-grand, mais paresseux, qui laissait tranquillement les hommes s'amuser sur la terre. Or, cela est ainsi, et nous aurions pu décupler les citations que nous avons fournies; mais celles qui précèdent suffisent abondamment.

Personne n'a mis sous un aussi beau jour le système des allégories que Plutarque parmi les anciens, et Emeric David de l'Institut parmi les modernes. Nous convenons qu'il y a plus de bon sens dans ce système que dans celui d'Ehvémère, mais le paganisme se refuse à ce jugement absolu.

Il est tellement confus, varié, mobile, contradictoire, que tous ces systèmes y trouvent leur application.

Nous ne devons pas quitter la Grèce sans faire nos réserves sur certains jugements d'un savant fort estimable et d'une grande érudition, de M. Alfred Maury, dans son ouvrage des religions de la Grèce.

Il affirme au début de son histoire (ch. ɪɪ), que les Pélasges professaient un naturalisme panthéistique, dont nous trouvons comme le prototype dans les Védas.

Plus loin il fait venir la connaissance des Grecs, et tout le panthéon grec, des Indiens, et non des Phéniciens et des Egyptiens. Nous ne serons pas seul à contester ceci à M. Alfred Maury.

Nous avons cherché les preuves de cette affirmation, et nous avouons que nous n'en trouvons aucune qui ait de la valeur. Le savant historien ne s'est pas seulement donné la peine de discuter les raisons contraires, qui sont réellement accablantes; le lecteur va en juger.

Nous sommes loin de donner un brevet d'orthodoxie aux vieux Pélasges, mais gardons-nous de leur administrer la flétrissure de panthéisme sans en avoir de bonnes preuves. L'erreur ne se présume pas. Il faut être poli et juste, même envers les Pélasges.

D'abord nous ne connaissons aucun texte des anciens qui nous induise à croire au panthéisme de ces premiers habitants de la Grèce : si cette maladie eût été dans leur tempérament ou dans leurs doctrines, il en aurait transpiré quelque chose dans les transformations religieuses qui ont suivi, et on peut dire que, dans le système soutenu par M. Alfred Maury, cela était indispensable, car il prétend que le système religieux des Pélasges est au fond le même que celui qui a régné depuis dans la Grèce. Il fait tout venir ou à peu près des Arias, et cela dès l'origine. Or, comme il n'y a pas, à proprement parler, de vestiges de cette triste doctrine, on peut, à bon droit, assurer que ce point historique se décide en faveur des Pélasges. Au reste, M. Maury a trouvé un adversaire redoutable : c'est M. Pictet. Bientôt nous en donnerons la preuve.

M. Maury est-il plus heureux en faisant dériver à peu près tout entier le panthéon hellénique de la même source? Beaucoup moins encore.

Ici les autorités sont tellement nombreuses et décisives que la résistance n'est pas possible : d'abord c'était une tradition autorisée dans la Grèce (*Mém. académ.*, t. XXVII, p. 214), qu'Orphée, cet homme fameux qui a eu tant d'influence religieuse sur son pays, quoique très-instruit chez les siens,

passa en Egypte pour y acquérir de nouvelles connaissances. Il y fut reçu avec distinction. Les prêtres lui firent part de tout ce qu'ils savaient dans les différents genres ; ils l'admirent à l'autopsie de leurs mystères mêmes. Enrichi de tant d'idées nouvelles, il revint dans sa patrie où il fut reçu comme un Dieu descendu du ciel. Théologien, philosophe, législateur, poëte, musicien et peut-être un peu magicien, de cette magie dont il est parlé dans l'Ecriture sainte μαγευσαι θεῖνος, il ravit, il étonna tous les esprits ; on ne parla de lui qu'avec les termes de l'enthousiasme poétique. Nous ne dirons rien des merveilles dont on lui a fait honneur.

On croyait généralement que les mystères avaient été apportés d'Egypte par cet illustre personnage. (*Ibid.*, p. 228.)

Mais le chapitre VII des recherches sur Jupiter, par Emeric David, réunit une masse de témoignages telle, pour établir l'origine égyptienne des dieux de la Grèce, qu'il faut absolument être convaincu.

Tous les anciens ont positivement signalé un changement survenu dans l'état religieux de la Grèce au temps de Cécrops : tout y fait allusion à cette métamorphose.

Eschyle, en vingt endroits, parle des nouveaux dieux introduits dans son pays.

Euripide, dans sa tragédie des Bacchantes, établit la scène au temps de Cadmus. Bacchus se présente à Penthée, petit-fils de ce roi, sous les dehors d'un messager : « Qui es-tu », lui dit Penthée, « et pourquoi apportes-tu des mystères nouveaux ? » Le dieu répond : « Bacchus, fils de Jupiter, me l'ordonne ». — « Quel est ce Jupiter », s'écrie alors Penthée, « qui peuple le ciel de nouveaux dieux ? »

Ce motif est positif, dit avec raison M. Emeric David. A peine Cécrops avait institué depuis quarante ans le culte de Jupiter.

« Cécrops », dit Pausanias, « régla le culte des dieux avec sagesse ; c'est lui qui le premier proclama Dis dieu suprême ! » (Liv. VIII, c. 2.)

Voilà le Dieu suprême visiblement changé, et la souveraine puissance attribuée à un autre par Cécrops ; or, Cécrops était un Egyptien.

« On assure », dit Eusèbe, « que Cécrops, le premier, proclama Zeus Dieu, lequel jamais auparavant n'avait reçu ce titre chez les hommes : après lui tous les dieux furent classés par ordre généalogique ». (*Préparat. Evang.*, t. X, c. 9.) Ailleurs il dit de même : « Le premier, Cécrops immola un bœuf et proclama Zeus ».

Eusèbe avait, comme on sait, un vaste savoir, particulièrement dans la littérature profane. Et s'il est si affirmatif à plusieurs reprises, c'est que cet homme, le plus savant de son siècle, est bien assuré de ce qu'il avance.

Ce qu'il a dit deux fois dans sa *Préparation*, il le redit une troisième fois dans sa *Chronique*, en paroles encore plus remarquables. « Le premier », dit-il, « Cécrops proclama Zeus, éleva un autel, consacra des idoles et immola des victimes, choses qui jamais n'avaient eu lieu chez les Grecs avant lui ». (*Chr. prœm.*, p. 55.)

Saint Cyrille ne s'exprime pas en termes moins clairs. « On assure », dit-il, « que c'est Cécrops qui, le premier entre les mortels, a proclamé Dis Dieu suprême chez les Grecs ».

Saint Epiphane aussi, ce savant de premier ordre avec Eusèbe, montre une tradition constante, « qui apprend », dit-il, « que les grands changements opérés dans la religion sont venus d'Egypte et qu'ils ont eu lieu au temps de Cécrops ». (*Hæres.*, I.)

Saint Isidore (*Orig.*, l. VIII, c. 2) reproduit la même conviction, ainsi que Cédrénus, p. 82, et une multitude d'autres.

Nous pourrions multiplier ces témoignages; mais le doute est-il encore possible? Tout le monde ne sait-il pas d'ailleurs que, vers les temps de Cécrops, de Dardanus, une multitude de colonies égyptiennes et phéniciennes ont inondé la Grèce et l'Archipel, et que c'est la civilisation, les principes et la religion de ces deux peuples qui ont formé la Grèce? La mythologie reporte souvent ses scènes en Phénicie et en Egypte. C'est là que l'on voit la source des lumières et du bon sens. La civilisation égyptienne était entourée de respect par la Grèce. Est-ce que tous les savants, tous les sages ne sont pas allés sur cette terre vénérée pour rapporter de nouvelles lumières du lieu d'où étaient partis tous les dieux?

Chez tous les peuples de l'univers on dépeint le Dieu suprême comme lançant la foudre, répandant la pluie, chassant les nuages, faisant briller le soleil dans le ciel éclairci, et produisant tous les grands phénomènes de la nature. M. Maury ne peut donc pas voir dans ces signes des marques d'identité entre Jupiter et Indra.

On n'en peut pas voir davantage dans le nom de père, *pitar*, donné à cette divinité. Nous prouverons que les ressemblances dans le nom du vrai Dieu sont à peu près universelles.

Il est reconnu qu'un certain nombre de mots chez les Européens nous viennent des Aryas. Mais il est certain que de tout temps leur mythologie est profondément dissemblable.

La séparation entre ces deux branches d'un même peuple, paraît s'être opérée lorsque la religion simple des patriarches n'avait encore subi que peu d'altérations. Nous venons de mettre sous les yeux bien des textes qui nous l'apprennent, et on en verra beaucoup d'autres.

C'est aujourd'hui une mode parmi les savants de tout retrouver chez les Aryas. Soyons circonspects, et n'y voyons que ce qu'il y a réellement. Ce n'est pas nous qui nierons la communauté de croyance et d'origine de toutes les branches de l'humanité, puisque c'est ce que nous établissons. Mais ceci est vrai seulement pour les vérités générales. Dès qu'on entre dans le dédale du polythéisme, l'erreur se trouble et s'embrouille sous mille formes, et c'est souvent un écueil de vouloir généraliser.

A la page 33e de son premier volume M. Maury dit avec réserve, sans doute, et avec un ton fort respectueux, que l'Eglise a emprunté quelque chose aux pratiques des mystères grecs, et particulièrement le mot de mystère lui-même appliqué à l'Eucharistie, et il ajoute que la catéchisation et le baptême sont une véritable initiation. Les foudroyantes paroles des Pères de l'Eglise que nous citions il y a un instant contre les mystères du paganisme, nous disent que l'Eglise se gardait bien d'imiter quelque chose dans ce qui lui était si profondément antipathique. L'Ancien Testament tout seul, la loi de Moïse lui fournissait tous ses types et tous ses emblèmes. Cette corres-

pondance des deux Testaments est le sujet d'une étude bien profitable, mais les savants de nos jours sont très-ignorants sur ce point [1].

### IX. — Les anciens habitants de l'Europe occidentale et septentrionale.

Nous avons, pour nous conduire dans cette recherche, Hérodote, les anciens géographes César, Tacite, Cluvier et quelques écrivains anciens qui se sont occupés par circonstance de ces peuples; mais nous avons particulièrement Mallet, Pezron et Pelloutier. Pelloutier surtout a fait des recherches si complètes sur nos ancêtres, il est si prudent et si sûr dans ses déductions, qu'on trouve en lui un guide excellent. Son histoire des Celtes, dans l'édition que nous possédons, a neuf volumes; le premier établit, avec Pezron, que les premiers habitants de l'Europe étant Scythes ou Celtes, ce furent des enfants de Japhet, de Gog, de Magog, de Thogorma, qui se répandirent avec une si grande multiplication par le nord de la mer Noire vers les régions occidentales, à une époque assez voisine de la dispersion.

Nous retrouverons plus loin cette question. Quoi qu'il en soit, ces auteurs ne laissent guère de doute sur l'unité de cette population primitive, qui se démontre par l'uniformité au moins fondamentale de la langue, des croyances, du culte, des mœurs et coutumes.

Citons quelques anciens qui donnent raison à ces auteurs. Strabon, (t. Ier, p. 33); Plutarque, (*in Mario*, liv. XI, p. 507), appellent Celto-Scythes les Sarmates défaits par Marius. Hérodote nous montre les Celtes habitant l'Espagne et au-delà des colonnes d'Hercule. « Ils sont voisins des Cynésiens et le dernier des peuples établis du côté de l'Occident ». (Liv. V, c. 10.)

Strabon nous apprend encore (*ibid.*) que les auteurs de la première antiquité distinguaient les Scythes établis au-dessus du Pont-Euxin, du Danube et de la mer Adriatique, en Hyperboréens, Sauromates et Arimaspes, et ceux qui sont vers la mer Caspienne en Saces et Massagètes. Les premiers étaient donc établis en Europe, les autres avaient leur demeure en Asie. Les Sarmates sont ceux qui aujourd'hui parlent la langue esclavone : les Moscovites, les Polonais, les Bohémiens, les Vénètes et plusieurs autres.

Les Hyperboréens sont les Celtes qui étaient établis autour des Alpes, du Danube, d'après Apollonius, Festus, Paul Diacre, Servius. (V. *Histoire des Celtes*, t. Ier, p. 4.)

Cluvier, p. 227, place les Celtes dans tout l'espace qui règne du fond de l'Espagne au nord de l'Allemagne, et de l'extrémité des Iles Britanniques à l'embouchure du Danube. Plutarque (*in Cornelio*) dit qu'Aristote donne le nom de Celtes à ceux qu'Héraclite appelle Hyperboréens.

Voilà plus de témoignages qu'il n'en faut pour montrer l'étendue du

[1] Après avoir fait ces réserves et quelques autres, par exemple lorsqu'il montre Diodore de Sicile, Hérodote, et tous les savants de la Grèce comme des jouets faciles des prêtres égyptiens, ce qui paraît un peu légèrement avancé, il nous sera facile et agréable d'avouer que l'étude de M. Maury sur la religion de la Grèce, est un ouvrage savant et sérieux pour faire connaître les rites, les usages du culte païen, et surtout la prodigieuse variété de son rituel; mais sans blesser sa gloire, nous osons dire que le travail définitif sur le paganisme n'est pas encore fait, et peut-être s'en occupe-t-on trop.

Sous prétexte d'impartialité historique, on parle des turpitudes du paganisme avec la même gravité que de la morale de l'Evangile et des bienfaisantes pratiques du christianisme. Est-ce qu'on ne peut pas être impartial sans être indifférent ou tolérant pour le crime et les plus dégradantes erreurs ?

pays et la grandeur de la nation dont nous allons établir le culte du vrai Dieu au début de son histoire, et la persévérance de ce culte au milieu du progrès graduel des superstitions païennes.

Nous indiquons au lecteur les tomes V et VII de l'histoire des Celtes, de Pelloutier, le tome II de l'auteur de la *Recherche de la vraie religion*, *l'Edda et le commentaire*, par Mallet, pour y trouver une réunion de témoignages très-nombreux et très-décisifs sur le monothéisme de toutes les nations occidentales des premiers âges.

Nous ne faisons que résumer et présenter les traits les plus saillants.

« Les peuples celtes, dit Pelloutier, avaient une juste idée de Dieu et de ses perfections. Quel nom donnaient-ils au premier principe ? C'est celui de *Theu* (Pelloutier, t. V, p. 107,) ou de *Teis*, d'où a été formé celui de Dieu. Les Espagnols et les Gaulois lui donnaient le nom de *Theut* ou de *Theutat*, *Dieu le père*. Les Germains lui donnaient aussi le nom appellatif de *God*, *Vod*, *Voden*, *Odin*, c'est-à-dire le bon. Les Thraces l'appelaient *Tis*, ou *Gotit*, le bon *Tis ;* les Grecs Δὶς, Ζεὺς ou *Theos :* les Italiens *Dis*, *Tus*, *Deus*, et quelquefois *Mantus*, le bon *Tus*, *Alfader*, le père de tout ».

Notre écrivain cite ensuite différents auteurs pour prouver ce qu'il avance. (L'Edda, *de moribus German.*, § 39 ; — Paul Diacre, *Rer. Longob.* liv. Ier, c. 3 ; Rostrenen, *Diction. celtique*, p. 712, etc.) Comment tous ces peuples pensaient-ils du Dieu suprême ?

« Leur religion, dit notre anonyme, enseignait l'existence d'un Dieu, souverain maître de l'univers ; elle appelait l'auteur de tout ce qui existe, le père de tous les êtres, l'éternel ; elle lui donnait pour attributs une puissance infinie, une science sans bornes, une justice incorruptible ».

Toutes ces épithètes sont tirées de l'Edda. (Ibid., t. II, p. 31.) Ce recueil d'anciennes pensées confirme ce que dit Tacite de l'idée que les Germains se formaient de la divinité. (*De morib.*, § 39.)

Quelques anciens, il est vrai, ont accusé les peuples d'athéisme, parce que, comme les Perses, ils détruisaient les temples et les objets du culte, lorsque leurs conquêtes les faisaient pénétrer chez les Grecs et les peuples latins. Mais écoutez la réflexion de Maxime de Tyr, qui sait bien les justifier.

« Tous les barbares admettent un Dieu, dit-il ». (*Dissert.* XXXVIII.) Et Elien : « Qui ne louerait la sagesse des barbares? Aucun d'eux n'est jamais tombé dans l'athéisme (V. *Hist.*, l. II, c. 31), aucun d'eux n'a jamais douté s'il y avait des dieux ou s'il n'y en avait point; s'ils prenaient soin du genre humain ou non. Ni les Indiens, ni les Celtes, ni les Egyptiens n'ont jamais donné entrée dans leur esprit aux pensées qu'Evhemère le Messénien, Diogène le Phrygien, Diagoras, Sosias et Epicure ont eues sur ce sujet ». Mais il faut ici citer en entier le chapitre premier de l'*Edda*. Genève 1787.

D'après ces citations et les attestations précédentes, nous devons trouver équitable et juste cette réflexion de Pelloutier (t. V, p. 27) : « Les Gaulois étaient donc à peu près dans la position des iconoclastes, que l'on a accusés d'impiété et d'athéisme avec aussi peu de fondement que les Gaulois. Ce zèle des uns et des autres pouvait être outré; mais il n'y a qu'un déclamateur qui puisse confondre un iconoclaste avec un athée.

« Les Gaulois raisonnaient conformément à leurs principes. La divinité était à leurs yeux une essence spirituelle, ils ne voulaient pas la représenter sous une forme corporelle ; c'est ce que nous fait comprendre Tacite lorsqu'il nous dit (cap. 9) : — Les Germains estiment qu'il ne convient point à la grandeur des dieux célestes de les renfermer dans des murailles, ou de les représenter sous aucune forme humaine. Ils consacrent des bois et des forêts, et appellent du nom des dieux les lieux secrets où ils ne voient la divinité que dans le respect qu'ils lui témoignent ».

Ces réflexions de Tacite n'ont pas été assez bien appréciées par les savants. Elles font le plus grand honneur aux Celtes et aux Germains ; et on peut dire que, au point de vue de la religion et du culte, tous ces peuples qui ont fini par se mettre, à la fin, en relation avec les Romains et subir les conséquences de leur civilisation, y ont beaucoup perdu par ce côté si important.

Il est admis aujourd'hui que tous les auteurs grecs et romains qui ont attribué aux Germains anciens et aux Celtes des premiers temps le polythéisme, sont tombés dans l'erreur. La contradiction de ces auteurs dans l'appréciation de cette religion, vient purement de l'ignorance et de l'impossibilité où se trouvaient les polythéistes de juger un culte si différent du leur, et enveloppé de si profondes ténèbres. Certaines affinités de prononciation leur ont fait donner les noms de *Mercure*, de *Bacchus*, etc., à des choses qui en étaient infiniment éloignées. (V. *Hist. des Celtes*, t. V, p. 40.)

Il faut bien avouer que, même dans des temps très-reculés, tous les peuples occidentaux ont rendu un culte à des puissances secondaires, à des génies ; mais ce ne fut que dans les derniers temps que ce culte prit décidément la forme d'un polythéisme grossier comme chez les Grecs. Pendant de longs siècles ils n'ont pas eu la pensée d'admettre qu'un simple mortel pût être élevé aux honneurs divins.

Voilà la vérité sur la religion de ces peuples.

### X. — Les Indiens.

L'état présent des Indiens qui ont passé sous la puissance du croissant n'est pas brillant ; du moins ils sont affranchis des humiliations de l'idolâtrie. Mais ceux qui sont restés idolâtres sont tombés dans un état de dégradation qu'il est difficile de décrire. Ici comme ailleurs, il ne faut pas croire qu'il y ait une croyance uniforme ; le panthéisme, le matérialisme, l'apothéose de chaque puissance de la nature, toutes les erreurs triomphent sur cette terre couverte des innombrables victimes de la séduction du mensonge sous toutes les formes. Espérons que le sang de tant de missionnaires qui, depuis saint Thomas, ont versé leur sang pour la foi de Jésus-Christ avec si peu de succès, finira par leur mériter la grâce de la vraie illumination.

Cependant là encore nous voyons la vérité apparaître au sommet de l'histoire.

Nous citerons notre savant anonyme (*Recherche*, t. II, p. 202) :

« La foi primitive des Indiens orientaux de l'Asie dans l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de toutes choses, n'est pas douteuse. Mégasthènes, dans Strabon, leur rend témoignage sur l'orthodoxie de ce dogme, qui nous est confirmée par la réponse du brahmane Mandanis au conquérant de l'Asie : — Dieu, dit-il, qui a tout créé, pourvoit tous les êtres de ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance. Il voit tout, il est présent à tout, et rien ne saurait échapper à ses invisibles regards. (Strabon, liv. XV.) C'est à l'école de l'antique tradition que Mandanis avait appris à parler si dignement de l'Etre des êtres ».

L'un des noms que les Indiens donnent à ce souverain Maître de l'univers répond au mot *Alam*, souvent employé dans les livres hébreux pour désigner un temps dont la durée n'a pas de bornes. Ils l'appelaient encore de divers noms attributifs et qu'on retrouve dans leurs livres sacrés : *Parabrâhma*, *Tatva*, *Parameihvara*. Le premier de ces trois noms signifie simplement Dieu ou l'Etre Suprême. *Tatva* signifie l'être qui existe par lui-même, et répond à Jéhova. *Parameihvara* se compose de deux mots : de *Parama*, suprême, et *Jehvara*, seigneur, souverain seigneur, selon l'*Yangana* ou la grammaire des brahmes et les dictionnaires indiens. C'en est assez pour nous convaincre que les anciens Indiens reconnaissaient un Dieu unique, éternel, infini, suprême, existant par lui-même; mais cette connaissance leur venait de plus loin que des leçons de Boudha qui se fit le réformateur de la religion six cents ans avant l'ère chrétienne, puisqu'elle est incrustée dans leur langue. Ces notions simples et vraies descendaient d'une religion primitive, de la religion patriarcale.

Ouvrons maintenant les livres sacrés des Indous.

Dans le Rig-Véda, sec. I, sukta IV, anuraka II, — Indra est signalé comme le Dieu suprême. Il est le protecteur de tout. Il rend toutes choses visibles, il a élevé le soleil et charge les nuées d'une eau abondante. Il régna sur les hommes et sur les cinq classes de la société; et dans l'anuraka II il est dit : « Indra est puissant et suprême, que la grandeur appartienne toujours à celui qui tient la foudre,... il habite une demeure éternelle ».

Nous concevons que le Rig-Véda si vanté et bien surfait, assaisonne ces idées d'autres traits indignes du Dieu suprême. Mais ne croyez pas que ce livre, réputé le plus ancien, exprime la doctrine primitive, quoique les Indiens le tiennent comme venant des mains de la Divinité. On y remarque la distinction des cinq classes qui sont d'une époque bien postérieure à l'état patriarcal.

Les lois de Manou, livre premier, nous donnent une idée nette du souverain Être, et nous les avons citées au premier volume : « Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur (dans la création) ». Ensuite ce chapitre bien important établit l'ordre de la création, qui a un rapport marqué avec le récit de Moïse. C'est le lieu de faire une remarque sur l'ancienneté des livres sacrés indiens.

Il est probable qu'il faut rabattre considérablement de la haute anti-

quité que l'on donne à cette littérature trop vantée. Nous croyons que les savants de notre temps n'ont pas assez pesé les faits suivants.

1° Hérodote, liv. III, c. 98 et suiv., dit : « On comprend sous le nom d'Indiens plusieurs peuples qui ne parlent pas une même langue : ils sont les plus rapprochés du lever du soleil ; les uns sont nomades, les autres ont des demeures fixes. Il y en a qui habitent dans des marais formés par les débordements des fleuves, et qui se nourrissent de poissons crus qu'ils pêchent sous leurs canots de cannes ou de roseaux. Ils coupent ces cannes de nœuds en nœuds, chaque morceau fait une nacelle. Ces Indiens portent des habits tissés d'une plante qui croît dans les rivières ; ils la recueillent, et l'ayant bien battue, ils l'entrelacent en forme de nattes et s'en revêtent comme si c'était une cuirasse.

« C. 99. — Les autres Indiens qui habitent à l'est de ceux-ci sont nomades, ils vivent de chair crue, on les appelle Padéens. Voici les lois qu'on leur attribue. — Quiconque parmi eux tombe malade, ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent, apportant pour raison que la maladie le ferait maigrir, et que sa chair en serait moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade, ils l'égorgent impitoyablement et se régalent de sa chair. Ils agissent de même envers ceux qui sont parvenus à un grand âge.

« C. 100. — Il y en a qui ne sèment rien, n'ont point de maisons et vivent d'herbages. Ils ont une espèce de grain que la terre produit d'elle-même, ce grain est à peu près de la grosseur du millet et vient dans une cosse ; ils le recueillent et le font bouillir avec sa cosse et le mangent. Si quelqu'un tombe malade, on le met dans un lieu désert et on l'abandonne après sa mort ».

Accordons qu'il y ait de l'exagération dans ce récit d'Hérodote, toujours sera-t-on obligé d'admettre que l'opinion publique, dans ce siècle, ne reconnaît pas l'Inde comme un centre de civilisation, et qu'il n'y a rien de ce que supposent les Védas.

Voici un autre fait.

2° Hérodote nous donne les Indiens comme tributaires, comme un peuple faible par conséquent. Mégasthènes et Bardesanes confirment le témoignage de l'historien grec. Le premier (Eusèbe, *Prép.*, liv. VI) nous assure qu'ils n'avaient aucune LOI ÉCRITE. Le second, qu'ils ne connaissaient la doctrine de leurs ancêtres que par tradition (Strabon, l. XV) ; et les auteurs chinois ajoutent qu'ils ignoraient même l'usage des caractères alphabétiques.

Si à ces observations nous ajoutons que les Védas n'ont aucun signe manifestement certain de la haute antiquité qu'on leur concède si facilement, qu'ils sont dénués complétement de caractères historiques, qu'ils n'ont aucune chronologie, faits qui sont admis de tout le monde, nous trouvons qu'il y a de la témérité à donner aux anciens Indiens et aux Aryas, cette antiquité si reculée qu'on reçoit comme incontestée.

L'écrivain le plus savant et le plus compétent pour juger la question d'origine et d'ancienneté, est peut-être M. Pictet. Or, il ose à peine hasarder une conjecture. « Combien de siècles », dit-il, « a-t-il fallu pour la première phase d'évolutions pacifiques, c'est à peine si on peut former à cet

égard quelque conjecture. Ce qui est certain, c'est qu'à l'aurore des temps historiques on trouve ce peuple primitif dispersé sur un espace immense ».

Nous ne voyons pas, cependant, que M. Pictet ait discuté les passages que nous venons de citer. Du temps d'Alexandre le Grand Mégasthènes nous les dépeint moins barbares qu'au temps d'Hérodote, où cependant ils étaient connus. Des armées entières de Grecs avaient pénétré chez eux avec leurs savants, avec Néarque, etc. Or, alors nulle mention de littérature.

— Mais, dira-t-on, leur admirable langue était formée alors ! et une langue parfaite est l'image fidèle d'une riche civilisation. Qui le conteste ? Mais comment savons-nous que le sanscrit avait toute sa perfection au temps d'Alexandre ? Avec une belle langue on peut faire des livres ennuyeux, et les Indiens n'ont fait que de ceux-là.

Il est certain que les indianistes surfont la perfection littéraire des Védas. Il y a aujourd'hui un assez grand nombre de ces livres sacrés traduits en Occident. Nous sommes tous juges. Accordons que certaines beautés de forme ne peuvent passer dans une langue étrangère ; du moins nous savons ce que pensaient les anciens Aryas. Nous connaissons à quel niveau s'élevait leur philosophie, comment ils parlaient à leurs dieux, l'objet de leurs prières habituelles, comment ils exprimaient leurs vœux et leurs désirs. Or, il y a dans tout cela quelque chose de si commun, des répétitions si fades, des écarts d'imagination d'un si mauvais goût, qu'on peut dire que les longs poëmes des Indiens sont pour quatre-vingt-dix-neuf parties sur cent un insipide bavardage rendu dans un langage ridiculement pompeux.

Aussi, nous le demandons, qui a lu, ou pour mieux dire, qui peut lire ces interminables redites ? les savants, et encore il faut des savants courageux. Nous ne savons si nous nous abusons, mais nous sommes persuadé que la meilleure traduction des Védas ne pourrait réussir à rendre populaire, en France ou dans les pays d'Europe, plus de cinquante pages de ce recueil si vanté ; mais nous ne voudrions pas juger des orientalistes de profession, qui, osons le dire, trop préoccupés de leurs découvertes, peuvent avoir un faible pour une étude qui leur vaut une gloire réelle.

Il faudrait, pour une conclusion valable, avoir un monument écrit dans cette langue avec une date incontestable, soit chez les Orientaux, soit chez les Occidentaux. Qu'on nous en montre un seul avec cette date incontestable. Nous avons, il est vrai, dans nos langues d'Europe, des racines de mots sanscrits qui sont assurément d'une haute antiquité ; mais quelques centaines de racines monosyllabiques nous disent-elles que la langue originelle de laquelle elles dérivent ait été très-travaillée avant que ces racines en fussent détachées ?

Plus on compare les langues, et plus elles convergent vers l'unité des racines primitives, en sorte que ce chronomètre n'est pas sûr.

Nous venons de présenter une réunion de témoignages positifs contre l'ancienneté des Védas. Même sans ces témoignages en sens contraire, cette ancienneté est bien douteuse ; mais avec eux elle devient au moins au plus haut point invraisemblable. Nous ne tenons pas directement à suspecter cette antiquité qui fait peu à notre sujet, mais nous avons voulu exposer nos doutes sur une question où chacun se permet des hypothèses.

Car, pour la question principale qui est ici traitée, le monothéisme primitif des Indiens, on peut dire qu'elle est suffisamment établie par ce qui a été exposé plus haut; mais le fait suivant ne peut laisser de doute dans aucun esprit.

En 1842, une vie bien intéressante et curieuse s'éteignait à Londres. C'était un brahme, qui, le premier peut-être depuis des séries de siècles, se soit élevé au-dessus des préjugés de sa religion, pour la regarder en face avec les yeux d'une raison indépendante.

Il était brahme de première classe. Il savait bien le persan, l'arabe, assez bien l'hébreu, les langues indiennes, mais surtout le sanscrit, comme aussi le bengali, l'hindi, l'indoustani. Dans son pays il était agent accrédité du Grand-Mogol. Les mots sanscrits qui forment son nom, Ram-Mohun-Roy, signifient littéralement le *bien-aimé de Rama*, d'extraction royale. Ce qu'il y a de remarquable dans ce savant si distingué, c'est que, ayant été assez éclairé pour dominer les préjugés de son pays, il s'est arrêté à mi-chemin au centre du déisme pur, sans s'élever au christianisme. Il se rendait aux sermons des communions différentes de Londres, sans marquer son inclination pour aucune.

Aux yeux de quelques personnes, cette réserve sera un titre de plus pour avoir confiance dans ses jugements sur l'enseignement des Védas.

Dans la première phase de sa vie, il a immensément recherché, profondément étudié et comparé; il a fait des efforts surprenants pour éclairer ceux qu'il croyait dans l'erreur, mais toujours avec un zèle modéré et un rare bon sens.

Personne en Europe ne peut prétendre avoir une connaissance plus approfondie des livres indiens et des secrets de leur doctrine. Or, cet esprit si calme, si lucide, si indépendant, adresse les paroles suivantes à ses coréligionnaires :

« La plus grande partie des brahmes et des autres sectes d'Hindous, sont tout à fait dans l'impossibilité de justifier leur idolâtrie; au lieu de donner des arguments raisonnables, ils disent qu'il suffit de suivre la coutume de leurs ancêtres. Quelques-uns d'entre eux sont indisposés contre moi parce que j'ai abandonné l'idolâtrie pour le culte du Dieu véritable. C'est pourquoi, pour défendre ma foi et celle de *mes premiers ancêtres*, je me suis efforcé, depuis un certain temps, de convaincre mes compatriotes de la vraie signification de nos livres sacrés ».

Il donne ensuite le texte de l'abrégé du *Vedanta* en ces termes :

« L'illustre Vaysa, dans son ouvrage le *Vedanta*, fait entendre dès l'abord qu'il est absolument nécessaire pour le genre humain d'acquérir la connaissance de l'Etre suprême, qui est le sujet des discours de tous les Védas.

« — L'Etre suprême », dit-il, « n'est pas compréhensible par la vision ou par aucun autre organe des sens. Il ne peut être également conçu par le moyen de la dévotion ou des pratiques vertueuses : il voit toutes choses, quoiqu'il ne soit jamais vu; il entend toutes choses, quoiqu'il ne soit jamais entendu. Il n'est ni court ni long, il est inaccessible à la faculté intelligente, il ne peut pas être décrit par la parole humaine, il est en dehors des limites de l'explication des Védas ou de la conception humaine.

« Vaysa est de l'opinion que l'adoration de l'Etre suprême est requise du genre humain.

« Il explique le mode dans lequel il faut l'adorer : nous devons approcher de Dieu, nous devons lui prêter l'oreille, nous devons penser à lui, et nous devons faire nos efforts pour arriver à lui... Celui qui connaît Dieu adhère entièrement à Dieu ».

Enfin il finit par ces très-remarquables paroles : « Les Védas commencent et finissent avec les trois particulières et mystérieuses épithètes de Dieu, savoir : 1° *Om ;* 2° *Tat ;* 3° *Sat*. La première de ces épithètes signifie : cet être qui conserve, détruit et crée. La seconde explique cet être unique qui n'est ni mâle, ni femelle. La troisième annonce l'être véritable. Les termes collectifs affirment simplement que l'être unique, vrai, inconnu, est le créateur, le conservateur et le destructeur de l'univers ».

Cette admirable exposition ne demande aucun commentaire. Elle est resplendissante de vérités chrétiennes.

La philologie comparée nous apporte ici à peu près une démonstration, du moins pour la grande famille des Aryas. D'après l'étude et la comparaison des termes du culte, voici, d'après M. Pictet, (*Aryas*, t. II, p. 707), quel était l'état de la religion au temps de la dispersion des peuples aryens.

« Une simplicité toute primitive régnait dans la pratique du culte, où rien n'indique l'existence d'un sacerdoce constitué. Il est à croire que le père de famille ou le chef du clan remplissait les fonctions de prêtre. Des libations de laitage et de boissons fermentées, la fumée de l'encens, le sang de quelques animaux domestiques : telles étaient les offrandes du sacrifice qu'accompagnaient l'invocation et la prière. Tout cela s'accomplissait sous la voûte du ciel, au lever de l'aurore ou du soleil, ou bien au foyer de la famille, car il n'y avait encore ni temples, ni simulacres des dieux. C'est là du moins ce que fait présumer la philologie comparée, dont les résultats positifs, il est vrai, peuvent être incomplets ».

Mais ces résultats positifs ont cela de remarquable, qu'ils sont en harmonie avec tout ce que nous avons produit de monuments jusqu'ici.

Laissons continuer notre savant auteur.

« Quelque simple qu'ait été ce sytème religieux, si on le rapproche des développements ultérieurs qu'ont pris les divers polythéismes, il est impossible d'admettre qu'il soit né de toutes pièces, à une époque quelconque de l'ancienne vie aryenne. Il a dû se former graduellement, et ses premières origines ne peuvent remonter aussi haut que la langue elle-même. C'est ce que prouvent déjà les noms des dieux, lesquels ne sont autres que ceux-là mêmes des objets naturels désignés par quelqu'un de leurs attributs caractéristiques. La terre qui s'étend, le soleil qui brille et féconde, l'aurore qui flamboie, le feu qui s'agite, AVAIENT REÇU LEURS NOMS AVANT DE DEVENIR DES DIVINITÉS. Si dès le principe les Aryas avaient adoré la nature, il en serait resté quelque trace dans le langage, où rien absolument ne s'écarte du plus complet réalisme, quant aux appellatifs qui désignent les phénomènes naturels. Il faut donc bien reconnaître qu'il doit y avoir eu un temps où le polythéisme n'existait pas encore, et où cependant la langue était déjà formée. Peut-on supposer qu'alors, et durant toute cette période préparatoire,

les Aryas primitifs soient restés sans croyances religieuses, uniquement livrés aux intérêts de la vie matérielle ou aux superstitions d'un grossier fétichisme? Cela ne s'accorderait aucunement avec les dispositions intellectuelles et morales que leur langue tout entière nous révèle à un si haut degré. L'homme sans aucune idée de Dieu n'est qu'un sauvage abruti, ne s'élève pas par ses propres forces au développement puissant que la race des Aryas a pris dans toutes les directions.

« C'est par suite de ces considérations que nous avons conjecturé *a priori*, l'existence d'un monothéisme qui aurait précédé le polythéisme chez les anciens Aryas, et l'étude comparée des noms de Dieu en général est venu confirmer cette hypothèse. Ces noms, en effet, et celui-là même de Dieu qui a traversé tant de siècles et plusieurs religions pour arriver jusqu'à nous, ne sont point, comme ceux des divinités spéciales, des appellations désignant des êtres naturels, et cependant ils appartiennent aux formations les plus anciennes de la langue, ainsi que le prouve leur accord chez les différents peuples aryens ».

L'auteur ici se livre à des considérations métaphysiques sur le pouvoir qu'aurait l'homme de s'élever de lui-même jusqu'à la notion du vrai Dieu, qui ne nous paraissent ni aussi heureuses, ni aussi claires.

Nous aimons mieux reproduire ce qu'il nous dit (*Aryas primitif*, t. II, p. 652.)

« Le plus ancien des noms de Dieu, celui qui a traversé les siècles et plusieurs religions pour arriver jusqu'à nous, est le sanscrit *Deva*, dont la forme paraît bien être la primitive. Ses destinées ont été certainement des plus remarquables, car tandis qu'il s'est maintenu inaltéré chez les Aryas de l'Inde, il a pris chez les Iraniens le sens de démon, par suite de la scission religieuse de Zoroastre. Apporté en Europe par les premiers émigrants, il s'est conservé chez les Celtes et les Lithuaniens, aussi bien que dans le polythéisme de la Grèce et de l'Italie, pour être transmis au christianisme où il a remplacé le Jéhova des Hébreux ».

Puis M. Pictet suit les variétés de formes que ce nom vénérable a prises dans plusieurs dialectes, et il conclut ainsi, p. 661 :

« Les divers noms de Dieu que nous venons de passer en revue, et dont plusieurs remontent sans aucun doute à l'époque la plus ancienne, n'offrent aucun caractère qui les rattache directement aux phénomènes de la nature. Ce sont des épithètes, des appellatifs qui expriment de plusieurs manières les attributs d'un être invisible, et ses rapports avec l'homme et le monde. Le céleste, l'adorable, le vivant, l'intelligent, le directeur, le générateur, sont des termes qui, appliqués à la Divinité, ne peuvent s'entendre que d'un être distinct de tous les objets naturels.... Les termes qui désignent Dieu, en général, offrent des coïncidences assez multipliées dans les langues dérivées ; tandis qu'il règne une grande diversité dans les noms des divinités spéciales du polythéisme aryen, suivant les temps et les peuples. Il y a là une indication bien évidente de l'antériorité des premiers sur les seconds ».

### XI. — Les anciens Chinois.

La religion des Chinois, dont Confucius fut seulement le restaurateur, vers le milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne, tient à l'origine des sociétés humaines. Ses formes primitives sont patriarcales. Confucius répète plusieurs fois qu'il ne veut que ramener à la pureté de la croyance antique. Ceci est un point important.

Nous n'avons trouvé nulle part rien d'aussi réservé dans les dogmes, d'aussi pur dans la morale, d'aussi simple dans les rites.

Si nous interrogeons les livres sacrés des Chinois, sur la connaissance qu'ils peuvent nous donner de Dieu, de nous-mêmes, de nos semblables, leur enseignement sur le souverain Etre vaut beaucoup mieux, sans comparaison, que tout ce que les philosophes grecs nous en ont dit.

Voilà qui ne s'accorde guère avec ce que disent certains savants inconsidérés, qui prétendent que ce sont les philosophes qui ont conçu les premiers l'idée d'un Dieu unique, et qui ont préparé les peuples à la recevoir.

Les livres anciens des Chinois nous enseignent que le Dieu qu'on adore est le seul et unique Dieu, le Dieu de l'éternité, qui n'existe que par lui-même, le Dieu tout-puissant et très-bon, le Dieu conservateur, rémunérateur et vengeur. Il s'appelle *Chang-Ti*, le souverain maître ; le *Tien*, le ciel ; *Hong-Tien*, l'auguste ciel ; *Tao-Tien*, le ciel éternel ; *Sien-Tien*, le ciel antérieur ; *Hong-Chang-Ti*, le souverain et suprême Seigneur ; *Li*, c'est-à-dire le principe nécessaire qui fait que toutes choses sont ce qu'elles sont ; *Tay-Ky*, le premier principe. Tous ces noms sont attributifs de la Divinité suprême. C'est dans ce sens qu'ils sont employés dans les cinq Kings, et que Confucius les entendait et les expliquait. C'est dans le même sens que tous les commentateurs, de siècle en siècle jusqu'à nos jours, les ont entendus et expliqués. Comment après cela s'est-il trouvé des hommes qui n'ont voulu voir dans une profession de foi si formelle sur l'existence de Dieu que l'expression d'un matérialisme mal déguisé ? Nous devons à l'une des vérités les mieux démontrées dans l'histoire des peuples, ce témoignage que la religion de Confucius, et de tous les Chinois avant lui, est la croyance la plus pure de l'univers après celle de la bible, soit pour le dogme, soit pour la morale. Lors du débat purement théologique et abstrait qui s'éleva entre les missionnaires à l'occasion de l'appellation de Dieu, l'empereur Kang-Hi, jaloux de l'orthodoxie de ses ancêtres, fit déposer dans les archives du royaume la déclaration suivante :

« Ce n'est pas au ciel visible et matériel, dit ce grand empereur dans cet édit, qu'on offre les sacrifices, c'est uniquement au Seigneur et à l'auteur du ciel, de la terre et de toutes choses. C'est par cette raison que la tablette devant laquelle on offre des sacrifices porte cette inscription : Au *Chang-Ti*, c'est-à-dire au souverain Seigneur. C'est par respect qu'on n'ose l'appeler de son nom, et qu'on a coutume de l'invoquer sous le nom de ciel suprême, de ciel bienfaisant, de ciel universel, de la même manière que, quand on parle avec respect de l'empereur, on ne l'appelle pas par son nom,

mais on dit les *degrés de son trône*, la *cour suprême de son palais*. Les noms, quoique différents quant au sens, ont la même signification. Enfin, ajoute l'empereur, le principe de toutes choses s'appelle *Tien*, le ciel, en style noble et figuré ; de même que l'empereur est appelé *Chao-Ting*, du nom de son palais, où brille davantage sa majesté impériale ».

L'empereur ne se contenta pas de cette déclaration, qui pouvait être regardée comme une opinion privée, il assembla les grands de l'empire, les premiers mandarins, les principaux lettrés et les présidents de l'académie impériale ; tous parurent surpris qu'il y eût des hommes en Europe qui semblaient croire que les lettrés de la Chine honoraient un être inanimé et sans vie, tel que le ciel visible et matériel, et tous déclarèrent solennellement, qu'en invoquant le *Tien*, ils invoquaient l'Etre suprême, le Seigneur du ciel, le dispensateur de tous les biens, qui voit tout, qui connaît tout et dont la providence gouverne cet univers (*Mém. chinois*, t. V, p. 44.)

Ainsi le vrai Dieu n'a jamais cessé d'être connu et vénéré dans cet intéressant pays. Autrefois il l'était par tout le monde. On voit du moins que, même aujourd'hui, le vrai Dieu est encore reconnu et honoré en Chine par l'élite de la nation.

C'est là un nouveau témoignage que cette connaissance ne vint pas aux hommes par la philosophie, ni par le travail de l'esprit dans la succession des âges.

Lisez le *Chou-King*, le livre par excellence. Il nous présente quelques idées sur les premiers âges de la Chine. L'on y voit sa population s'accroître, sa police se former, ses terres se défricher et son gouvernement prospérer sous des lois sages et paternelles ; mais la connaissance du Dieu unique précède ces lois. Elle n'est point enseignée dans le *Chou-King*, non plus que dans les autres livres sacrés. Ils n'en parlent que comme d'une croyance qui n'a pas besoin d'être prouvée ni commandée, parce qu'ils la supposent inhérente à la nature de l'homme. Donc cette croyance précède les divers établissements des peuples.

Le *Chi King* dit en propres termes que le Tien a donné la vie à l'homme ; c'est nous dire sans doute qu'il l'a créé, mais ce n'est pas assez dire, et de savants commentateurs ont rendu cette pensée plus explicite : « Le ciel et la terre n'ont pas toujours existé, disent-ils ; c'est après leur création que tous les êtres matériels reçurent leurs formes ; et qu'ensuite les divers animaux, puis l'homme et la femme, furent créés ». Et pour que nous n'ayons aucun doute sur la création de la matière comme sur celle des esprits, un ancien disciple de Confucius ajoutait : « Au moment où il n'y avait que la grande vérité, il n'y avait pas encore de matière ». Ce qu'un autre sage développait en ces mots : « Au premier commencement la raison subsistait dans l'unité ; c'est elle qui fit et divisa le ciel et la terre, qui créa toutes choses et les perfectionna ». D'autres sages confirmèrent dans les divers siècles les mêmes vérités ; et parmi tous les auteurs chinois qui remontent jusqu'à l'origine des temps, il n'en est aucun qui ne commence par la création. Les deux mots *Kaï-pi* sont consacrés à nous en transmettre le sens. (*Mém. chinois*, t. Ier, p. 105.)

Les pages qui précèdent sont tirées *de la Recherche de la vraie religion*, t. II.

Depuis que cet ouvrage a paru, on a continué avec activité les recherches sur cette nation curieuse, et nous avons beaucoup à ajouter à ces témoignages si expressifs et si satisfaisants.

Outre les livres Kings qui parlent de la vérité unique avec tant de respect, il ne faut qu'ouvrir les histoires qui parlent de la dynastie des Thaou, pour voir qu'on a conservé longtemps l'idée la plus avantageuse des anciens livres nommés *San-Fen* ou *Tien*, etc., dont il ne reste plus que les noms. Il est avéré que ces livres commençaient par la création, *Tsé-Kaï-pi*, et qu'ils contenaient la grande doctrine.

Plusieurs missionnaires ont remarqué que la religion naturelle n'aurait pas pu être conservée si longtemps chez les Chinois, s'il n'y avait pas eu des écritures respectées qui aient maintenu la bonne croyance. Cette religion naturelle et patriarcale, telle qu'elle était conservée par Noé, était la religion du gros de la nation encore au début de l'ère chrétienne. C'est l'introduction du boudhisme qui fit triompher l'idolâtrie parmi le peuple. Mais même depuis ce moment, l'idolâtrie ne devint jamais la religion officielle.

De tous les peuples qui sont au monde, c'est le peuple chinois qui a été le plus religieux et le plus monothéiste par tempérament, si on peut se servir de cette expression dont on a fait un si triste usage parmi nous ; nous n'exceptons pas les Hébreux, qui ont eu, sans comparaison, une plus violente inclination que les Chinois pour l'idolâtrie, dans les dix premiers siècles de leur histoire.

« On trouve dans nos Kings, écrivait un missionnaire, dans tous nos anciens livres, des passages si singuliers, des proverbes, des manières de parler si rapprochantes de celle de nos livres saints, qu'il est tout naturel d'en conclure que nos premiers Chinois avaient porté avec eux des livres qui contenaient la croyance des premiers âges ». (*Mémoires chinois*, t. I^er^, p. 94.)

Au temps de Confucius la religion fut aux prises avec des sectes éblouissantes qui substituaient le merveilleux à la simplicité primitive. Ce grand homme, le plus grand peut-être de tous les hommes par son suprême bon sens, opposa une digue puissante à l'erreur. Il eut un immense succès : ses livres après les Kings sont ceux qui sont entourés du plus grand respect. Sans doute il n'a pu fermer la porte à toutes les erreurs. Il y a eu à côté de son école, après sa mort, une école rationaliste qui s'éloignait de la vérité. Mais l'ensemble des peuples chinois est demeuré, on peut l'affirmer, monothéiste jusqu'à l'avénement du boudhisme.

Il y a en Chine d'anciens livres qui ont la prétention de remonter plus haut que les Kings, du moins dans les faits qu'ils rapportent. Il est vrai qu'ils sont mêlés de fables grossières, mais au milieu même de ces extravagances, on trouve des traces visibles de la vraie histoire primitive du genre humain.

Le même missionnaire (p. 104), nous dit : « Nos missionnaires recherchant l'histoire complète des temps d'avant le déluge et de la dispersion des

peuples dans nos anciennes fables, ont prouvé à le faire toucher au doigt que nos premiers Chinois avaient, comme les patriarches d'avant le déluge, apporté ici la foi et l'espérance du Messie, le culte religieux de la loi naturelle, l'attente d'une heureuse éternité.

« Mais dans d'autres livres qui ont l'authenticité désirable, on voit la création du monde et de l'homme, la chute d'Adam et la longue vie des premiers hommes. Ces faits sont exprimés avec toute la clarté qu'on peut désirer dans nos anciennes chroniques. Les livres qui remontent jusqu'au commencement des temps débutent tous par la création.

« Les deux mots *Kaï-pi* sont consacrés à cette signification. Celui qui est lui-même son principe et sa racine, dit *Thouan-tsée*, a fait le ciel et la terre. *Il y a*, selon LIÉ-TSÉE, *une vie* qui n'a point reçu la vie.

« Lopi dit : — *Fo-Hi* a fait le ciel et la terre, et *Hoaï nan-tsée :* — Hoangti fait la lumière et les ténèbres. La Glose ajoute : — Hoangti est l'ancien esprit qui créa l'homme au commencement et forma les deux sexes ». Nous renvoyons à l'article *Cosmogonie chinoise*, pour voir d'autres témoignages.

Voici un passage très-expressif des *Mémoires*, p. 296.

« Il est inutile de chercher à expliquer par des caractères chinois les hiéroglyphes où l'on trouvait par exemple *Osiris*, *Anubis*, *Ovas*. Ly-King, le Chou-King, le S-ki, le Tchan-Hieou, le Fée-Chou, le Tao-te-King, et généralement tous les anciens livres que j'ai vus ne disent pas un mot qui y ait trait. Au surplus, il me paraît démontré historiquement que l'idolâtrie n'est entrée en Chine que sous les Han (200 ans avant Jésus-Christ) ; mais ce n'est réellement que deux ou trois siècles plus tard que cette peste fit une large irruption dans le royaume. Il y avait, du temps de Confucius et plus anciennement encore, un culte superstitieux des esprits ; mais ce culte ne ressemble en rien à ce que l'histoire raconte des superstitions des Egyptiens. J'ai examiné avec soin des planches gravées, des vases antiques, cloches, boucliers, drapeaux, casques et autres monuments antiques ; je n'y ai trouvé aucun vestige d'idole ni même de figure humaine. Aujourd'hui encore, l'ancien usage de ne point faire de statues et de bas-reliefs subsiste de manière qu'on n'en trouve que dans les temples ou chapelles d'idoles. L'architecture chinoise ne connaît pas nos musées, nos cariatides, nos termes, nos bustes, nos génies, etc. Je n'ai pas vu une seule tête humaine dans tous nos monuments qui décorent les arcs de triomphe, les portes de ville, les palais de l'empereur et les appartements où je suis entré ».

Il fallait avoir vécu un demi-siècle dans ce pays si éloigné pour être si affirmatif dans ces détails. Aussi ces témoignages ont la plus grande valeur.

Ouvrez le t. IX de ces mêmes Mémoires, p. 379, et les savants missionnaires établissent avec des preuves les plus piquantes la proposition suivante :

« *Les Chinois ont adoré de toute antiquité le vrai Dieu ; et on trouve dans leurs livres et dans leurs caractères des traces sensibles de la révélation.*

« On a en Europe la traduction de quelques Kings et les annales de la

Chine. Qu'on les lise sans prévention, et, j'ose le dire, on sera forcé d'avouer que cette assertion n'est qu'une conclusion déduite des faits les plus historiquement certains. Le fait seul de l'idolâtrie qui n'est entrée en Chine que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, y a été combattue longtemps et n'a jamais pu devenir la religion de l'Etat, est une démonstration pour celui qui sait l'histoire ancienne. D'ailleurs l'antiquité des Chinois, qui va de pair avec celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens, etc., leur a procuré la science de la religion dans toute sa pureté.

« La longue et paisible durée de leurs premières dynasties, la culture des sciences et des arts, leur peu de commerce avec les autres nations, leur grand respect pour l'antiquité, la nature même de leur écriture, l'union du sacerdoce et de l'empire, etc., ont contribué à la leur conserver.

« Veut-on des faits particuliers? En voici :

« 1° Les plus célèbres écrivains de toutes les dynasties en Chine ont mieux parlé et parlé plus clairement de Dieu, de la Providence, de la récompense des gens de bien, de la punition des méchants, des délires de l'idolâtrie, que les plus sages des Grecs et des Romains. C'est même leur faire une espèce d'injure que de les mettre en comparaison. 2° A la fin du dernier siècle, quarante lettrés qui signèrent leur nom, firent imprimer, avec le titre de *To-chou* ou de *Toc-Saint*, deux petits tomes (ils doivent être à la bibliothèque du roi) où ils proposent à tout l'empire les principaux dogmes de la loi de nature comme la vraie doctrine des *Kings* et de l'antiquité. 3° Ceux qui ont attaqué les livres de religion des Européens n'ont jamais rien dit contre ce qui regarde la divinité et ses perfections infinies; au contraire, ils sont convenus qu'ils n'apprenaient rien à la Chine à cet égard ; leurs objections et leurs prétendus bons mots ne regardent que nos mystères. 4° Les ouvrages du P. Ricci et ceux de plusieurs autres missionnaires ont été décorés de belles préfaces par les plus célèbres lettrés qui en louent la doctrine. Ceux qui entendent le chinois peuvent s'en convaincre par leurs yeux; ces livres sont à la bibliothèque du roi. 5° L'empereur *Yong-Tching*, fils de *Kang-Hi*, ayant ordonné aux missionnaires des provinces de se retirer, il voulut justifier aux yeux de tout l'empire une conduite qui paraissait une censure de celle de son père. Pour cela, il ordonna aux *Han-sin* de réfuter les livres de notre sainte religion qu'il s'était procurés et qu'il leur envoya. Ces docteurs les examinèrent avec soin pour se mettre en état d'obéir à l'empereur, qui avait cela à cœur. L'examen dura six mois, et finit par une requête où ils lui disaient humblement qu'ils ne pouvaient réfuter les livres des Européens sans tomber dans une contradiction avec les *Kings* et sans s'exposer à la risée de tous les lettrés. La chose finit là, et les missionnaires portugais ont encore les livres qu'on leur avait demandés et qu'on leur rendit sans rien dire. Ce n'est qu'après la mort de ce prince que les missionnaires ont su cette anecdote. 6° Plusieurs lettrés, à qui Dieu a fait la grâce de se convertir, ont avoué que la doctrine de l'antiquité, méditée et approfondie, avait beaucoup contribué à dissiper leurs doutes et leurs hésitations. Le célèbre prince Jean, qui a tant souffert pour la religion, raconte de lui-même que la conformité des vérités que prêchent les missionnaires avec celles qu'on trouve dans les anciens, l'avait frappé.

Aussi en a-t-il fait un des motifs de crédibilité qu'il propose aux gens de lettres pour les convertir dans le petit livre qu'il composa à cet effet. 7° Enfin je suis témoin que les lettrés ne font jamais de difficultés contre ce qui ne sort pas du *Credo* d'avant la venue du Messie et des commandements de Dieu. J'ajoute que, depuis que je suis à Pékin, j'ai baptisé un lettré que la grâce de Dieu a conduit vers la vérité par l'étude des Kings. Plus il méditait sur la doctrine qu'ils contiennent, moins il était tranquille. Les biais qu'il imagina furent de consulter des lettrés, puis de se faire instruire par les plus instruits de chaque secte; rien ne le satisfaisait. Un de ses parents eut une affaire à Pékin. Il s'en chargea et fit plus de trois cents lieues, dans l'espérance qu'il trouverait dans la capitale ce qu'il avait cherché en vain dans les provinces. Peu de jours après son arrivée, il entra comme par hasard dans un café pour se rafraîchir. Des néophytes buvaient du thé et conversaient assez près de l'endroit où il se plaça. Il fut tout étonné de les entendre parler de Dieu comme ils faisaient. Il s'approcha d'eux, leur fit des questions et fut si satisfait de leurs réponses, qu'il ne pouvait se contenir de joie. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail. Il suffit de dire qu'il se fit instruire et se hâta de retourner dans sa famille, dès qu'il fut baptisé, pour y prêcher Jésus-Christ ».

Nous sommes débordés par la masse de témoignages qui se présentent à nous de tous côtés, et on peut dire que la Chine, ce grand pays qui, par sa population, est une si considérable fraction du genre humain, est pour la vérité que nous établissons un témoin tout-puissant et une autorité irrésistible.

Les cent volumes in-folio écrits en caractères chinois, qui sont à la bibliothèque impériale, les Kings, l'*Invariable milieu*, *la grande étude*, *les entretiens philosophiques*, le *Mong-Tien*, ouvrages de Confucius et de ses disciples, mille et mille ouvrages de morale sont là pour donner un cruel démenti à ceux qui ont osé prétendre, dans notre siècle, que les Sémites seuls avaient pu être monothéistes.

Tout l'univers, au contraire, vient nous apprendre qu'autrefois on rendait unanimement hommage à Jéhova, au créateur du ciel et de la terre, proclamé par Moïse.

Quand on parle du temps qui remonte à dix ou quinze siècles avant l'ère chrétienne, les Japonais, les Cochinchinois, les Magots, les Tartares-Chinois ne forment qu'une seule race, une seule civilisation; et ce que nous venons de dire s'appliquait à eux quant au monothéisme primitif.

Le P. Prémare va compléter ces notions que nous donnons sur le monothéisme chinois. Dans le siècle dernier, les philosophes croyaient prouver leurs tristes doctrines en attestant que les Chinois, particulièrement les lettrés, étaient athées; et pour mieux faire valoir leur argument, ils exaltaient la capacité et l'antiquité du Chinois qui savait se passer de Dieu. La belle découverte, en effet! Tout ce qu'on a appris depuis de cet intéressant pays a été un rude démenti à ces sophistes; mais le P. Prémare envoya une condamnation fortement motivée de cette coupable et injurieuse prétention.

« Dans le premier siècle », dit-il, « on accusait les chrétiens d'athéisme

parce qu'ils ne souffraient aucune idole; étaient-ils athées pour cela? Les Chinois le sont ainsi.

« Au xe siècle de l'ère chrétienne parut en Chine une philosophie qui a conservé ses adeptes et dans laquelle d'autres Européens ont cru reconnaître le système de Spinosa; ceux-là, cependant, se sont trompés.

« Voici l'enseignement fondamental de cette secte. — Dans l'univers il y a *Li* et *Ki;* ce qu'on entend par *Li*, c'est la raison qui est au-dessus de cette figure et qui est comme la racine d'où sortent tous les êtres; ce qu'on entend par *Ki*, c'est l'instrument dont tout est fait. Mais il est impossible que le *Li* prenne jamais aucune figure.

« Cette doctrine, il est vrai, change le nom de l'être suprême; ils ne l'appelaient plus *Tien* ou *Chang*, mais *Li-Hi*, et lui attribuaient toutes les qualités du vrai Dieu. C'était l'être illimité, le grand terme, la raison éternelle qui fait toutes choses.

« L'être créé, ils l'appellent *Thaï-Khi*, et par là ils entendent la matière encore dans le chaos.

« Ecoutez encore cette solennelle déclaration : — Au commencement, quand il n'y avait encore ni *Thaï-Khi* (matière), ni ciel, ni terre, la raison *Li*, qui ne connaît pas de bornes, existait dès lors. Bien qu'elle ne puisse être représentée par aucune image, bien qu'il n'y ait aucun nom qui puisse la nommer, elle est infinie en tout genre et on ne peut rien y ajouter. C'est pourquoi *Tcheou-tsée* dit que c'est l'être *infini, illimité* ».

On peut voir à la source, où nous renvoyons, ces importants passages avec le texte chinois et leur traduction latine littérale.

Il y a sans doute, dans le système de cette secte, des conceptions qu'en bonne philosophie on ne doit point accepter, mais elles ne dérogent nullement au monothéisme professé par cette école.

Tcheou n'était donc pas un Spinosa, c'était plutôt un rationaliste comme Descartes.

Nous avons remarqué que le boudhisme avait porté un grand préjudice à la pureté de l'ancienne doctrine, et c'est là un malheur affreux pour la Chine. Mais il ne faut pas croire que l'idée du vrai soit effacée pour cela des pensées du peuple.

Des ouvrages très-répandus et populaires en Chine parlent comme il suit de la divinité :

« Le ciel est élevé au-dessus de tout; il est simple, il est juste, il est esprit, il est intelligent; sans avoir besoin de regarder, il voit tout, non-seulement dans ce qui est public, comme l'administration de l'empire, bonne et mauvaise, ce qui rend le peuple heureux et malheureux; mais rien ne lui est caché, même dans les réduits les plus obscurs et dans le plus secret des maisons; lorsqu'on croit n'être vu ni entendu de personne, le ciel entend tout, il voit tout, il éclaire tout, il examine tout, sans que rien puisse lui échapper ».

D'ailleurs, par toute la Chine, les livres Kings sont entourés d'un respect universel, et Dieu, le créateur, le père de toutes choses, y est reconnu, honoré, adoré et respecté d'un bout à l'autre avec des expressions et un langage admirables, que nul autre peuple n'a su parler avec cette justesse.

Le P. Prémare veut que nous soyons si convaincus de ceci, qu'il rapporte même des chansons populaires rappelant la même doctrine. En voici une qui est dans la bouche de tout le monde. C'est comme un *Credo* ou comme une prière du matin chantée par le peuple.

1. « Le ciel a un cœur. Sa mémoire ne le trompe pas. Devant lui la vertu est vertu et le crime est crime.

2. « Le ciel a une bouche ; il parle sans parler comme nous. Quand il est content, il ne rit point. Quand il est en colère, il ne dit point d'injure.

3. « Le ciel a des yeux, il nous connaît tous. Devant lui ce qui est faux est faux, ce qui est vrai est vrai.

4. « Le ciel a des oreilles, il entend clair. On peut lui dire ce qu'on veut, il ne rebute personne ».

### XII. — Les anciens Américains.

Au point de vue religieux, dans leur culte, les Américains n'ont pas été plus ridicules que les Grecs et les Romains, et ils avaient plus d'excuses aux yeux de la Providence ; leur faute a été moindre, car, séparés depuis des milliers de siècles du tronc principal du genre humain, épuisés dans leurs luttes, isolés contre les forces de la nature, ils ont dû perdre la tradition d'un grand nombre de choses utiles ou indispensables à la vraie civilisation.

Les tribus sont tombées dans des superstitions bien différentes et contradictoires. Mais il est un point, dit l'Anonyme dont nous empruntons tant de réflexions sensées (t. II, p. 319), il est un point sur lequel elles ne varient pas, c'est le dogme d'un souverain maître de l'univers. Un savant a jeté le plus grand jour sur cette partie de leur croyance ; c'est dans les langues mères qu'il a cherché les preuves et qu'il les a trouvées. Or, selon l'étymologie des mots, les Péruviens ne bornaient pas leurs adorations au soleil et à leurs autres dieux secondaires, ils honoraient au-dessus de ces dieux un souverain être ; les noms qu'ils lui donnaient sont attributifs. Ils l'appelaient *Pacha-Camac*, le Dieu qui anime le monde ; *Pacha Rurac*, l'auteur du monde ; *Chumi*, le Dieu constructeur de l'univers ; *Chun*, le conducteur de l'univers ; *Usapu*, l'admirable. C'était néanmoins au soleil que le culte public des Péruviens s'adressait spécialement. Ils n'invoquaient *Pacha-Camac* qu'en particulier, et ils avaient un si grand respect pour son nom qu'ils n'osaient le prononcer ; ou s'ils le prononçaient, c'était avec les marques de la plus haute vénération. Ils resserraient les épaules, ils courbaient la tête et tout le corps, ils levaient les yeux vers le ciel, puis portaient les mains ouvertes vers l'épaule droite et donnaient des baisers à l'air, à la manière des Phéniciens et des Chaldéens, et ils exprimaient sans doute par ce signe le culte d'adoration intérieure qu'ils offraient à *Pacha-Camac*. Ils lui renouvelaient leurs prières particulières dans tous leurs travaux, et ils ne les terminaient jamais sans l'avoir remercié de son assistance dans leurs fatigues. S'ils gravissaient une montagne avec un fardeau, arrivés au sommet, ils le posaient à terre, et après avoir élevé les yeux au ciel, ils les baissaient vers la terre ; ils donnaient ensuite des baisers à l'air, et exprimaient par quelques autres signes adressés au ciel, leurs actions de grâces envers

*Pacha-Camac*. Remarquez que, dans toutes ces invocations, ils ne portaient jamais leurs regards vers le soleil, parce que ce n'était pas à cet astre, mais au Dieu suprême, qu'ils rapportaient leurs adorations.

Le soleil n'était chez les Péruviens que le premier dieu secondaire; s'ils l'appelaient quelquefois Dieu suprême, ils le considéraient alors comme son représentant et son image. Quant à *Pacha-Camac*, ils avouaient que son être ne tombant point sous les sens, ils ne pouvaient s'en former de justes idées; ils voyaient en lui l'auteur et le conservateur de toutes choses, sans pouvoir autrement le définir; c'est pourquoi, satisfaits, disaient-ils, de l'adorer sans rites particuliers, ils ne lui bâtissaient point de temples et ne lui rendaient point de culte public.

Tous les détails, dit l'auteur que nous suivons, qui sont réunis dans ce chapitre, sont recueillis dans les mémoires et dans les relations les plus authentiques (T. II, p. 321.) Voyez la *Collection générale des Voyages*, l'*Abrégé des Voyages*, par la Harpe, les *Lettres édifiantes*, le *Voyage moderne autour du monde*, l'*Histoire de la conquête du Mexique*, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*.

Les Mexicains placèrent au premier article de leurs croyances le dogme d'un Dieu suprême. Son nom était *Vitzliputzli*, mot à mot : le Seigneur du temps. Son temple s'appelait *Teut-Cali*, mot à mot : la maison de Dieu; mais ce Dieu se reposait dans le sein de son éternité, laissant aux dieux du second ordre, ses agents immédiats, le soin de gouverner l'univers.

Les Tlascalans, peuple conquis par les Mexicains, reconnaissaient un Dieu au-dessus des autres, auquel ils ne donnaient pas de nom.

Tous les autres habitants de l'Amérique se servaient, chacun dans leur langue, des expressions les plus fortes et les plus énergiques pour exprimer l'idée d'un souverain être. Les sauvages septentrionaux l'appelaient le Grand-Esprit, l'auteur et le maître de la vie. (Lafiteau, t. Ier, art. *religion*.) Les Ouatouas mêmes, qui, parmi tous les Américains, passent pour les plus féroces et les moins spirituels, adressaient leurs prières à un être qu'ils nommaient souvent dans leurs invocations le maître de toutes choses. (*Ibid.*)

Le Grand-Esprit, connu chez les Caraïbes sous le nom de *Cheman*, chez les nations algonquines sous celui de *Manitou*, et chez les Sauvages qui parlent la langue huronne sous celui d'*Okki*, est désigné d'une manière plus particulière, qui ne s'applique qu'à l'être suprême, sous le nom d'*Areskouï* chez les Hurons, et sous celui d'*Agriskouï* chez les Iroquois. Ces deux derniers peuples l'appellent encore *Garonhia* ou *Soronhiata*, le ciel ou le maître du ciel, comme chez les Chinois, ou le ciel existant.

Les uns et les autres l'adorent comme le Grand-Esprit, le bon *Manitou*, le maître de la vie, l'être suprême. Des Sauvages qui demeurent au bas du fleuve Saint-Laurent, donnent le nom d'*Atahauta* au Dieu qu'ils regardent comme l'auteur du monde.

Un autre voyageur (*Cérémonies relig.*, t. Ier, p. 83), donne le nom de *Kit-Chi Manitou* au Grand-Esprit. C'est sans doute chez une peuplade voisine.

On lit dans le tome Ier des *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, p. 180, que les Brésiliens, d'après Coréal, ancien voyageur,

n'ont ni temples, ni monuments à l'honneur d'aucune divinité. Ils ont quelque idée du déluge, car ils racontent qu'un étranger fort puissant qui haïssait extrêmement leurs ancêtres, les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux qu'il réserva pour faire de nouveaux hommes desquels ils se disent descendus, et cette tradition qui désigne assez le déluge, se trouve dans leurs chansons. Quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu qui est l'auteur du tonnerre : — C'est chose étrange, répondent-ils, que Dieu, qui est si bon, épouvante les hommes par le tonnerre.

D'après le P. Acunha, les habitants des bords du fleuve des Amazones reconnaissent un grand nombre de dieux secondaires, et leur érigent des idoles. Mais ces dieux ne sont, à proprement parler, que des génies soumis à une divinité supérieure. (*Ibid.*, p. 179.)

Un auteur anglais nous dit des habitants de la Caroline (*ibid.*, p. 125) : « Ils adorent un seul Dieu, créateur de toutes choses, à qui leur grand pontife offre des sacrifices ; mais ils ne croient pas que les affaires des hommes méritent ses soins. Il commet des divinités subalternes et inférieures au gouvernement de ce bas monde, c'est-à-dire qu'il le laisse à la disposition des bons et des mauvais esprits. Ils ont conservé quelques traces du déluge universel.

Dans le même recueil il est dit (p. 114) : « Les Virginiens reconnaissent un Dieu bienfaisant qui demeure dans les cieux, et dont les influences bénignes se répandent sur la terre. Il est éternel, souverainement heureux, souverainement parfait, souverainement tranquille, et ils ajoutent ce dernier trait : souverainement *indifférent* ».

L'auteur du même ouvrage (*Cérémonies relig., idol.*, t. Ier, p. 12) donne pour conclusion générale à toutes ses recherches ces paroles : *Les anciens idolâtres ont tous eu des dieux subalternes qu'ils reconnaissaient pour vicaires ou lieutenants d'un Dieu suprême.* Comme cet auteur se montre peu favorable à accueillir ce genre de faits, on doit conclure que la vérité lui a arraché cet aveu.

L'auteur de l'*Histoire des nations civilisées du Mexique* (t. Ier, p. 45), confirme avec l'autorité qui lui appartient les assertions précédentes :

« De l'aveu des écrivains qui se sont occupés de l'histoire des anciennes nations américaines, il n'en est aucune, à l'époque où les Espagnols mirent le pied sur le sol du continent occidental, qui ne reconnût l'existence d'une divinité suprême, arbitre de l'univers. Dans la confusion des idées religieuses, résultat inévitable de l'ignorance et de la superstition, la nature d'un être unique, immatériel, d'un pouvoir invisible, avait survécu au naufrage des pures croyances primitives. Sous le nom de Tloque-Nahuaque, les Mexicains adoraient celui qui est la cause première de toutes choses, qui les conserve et les soutient par sa providence, l'appelant encore par cette raison *Impalnemouloni* : Celui en qui et par qui nous sommes et nous vivons. (Molina, *Vocabulario mej.*) C'était le même que Hunab-ku, seul saint, adoré dans la péninsule yucatèque, et que Hurakan, la voix qui crie, le cœur de ciel chez les nations Quiché-Guatémaliennes de l'Amérique centrale, le même enfin que *Téotl*, Dieu, ainsi qu'on le voit nommé dans les livres tzandales et mexicains.

« Le Dieu de toute pureté, ainsi qu'il est appelé dans une prière mexicaine, était toutefois trop élevé pour les pensées du vulgaire. Les sages l'invoquaient, mais il n'avait ni temples, ni autels, peut-être parce qu'on ne savait comment le représenter ».

Le monothéisme des Américains est donc établi sur les preuves les plus claires et les plus nombreuses.

Si l'auteur paradoxal, qui a prétendu de nos jours que les Sémites seuls, parmi les nations de l'antiquité, ont eu du penchant pour le monothéisme, a eu connaissance de cette masse de faits, on voit jusqu'à quel point il s'est moqué du public en France ; s'il les ignorait, pourquoi prendre ce prétendu savant au sérieux ?

---

## CHAPITRE II.

### POINTS DE CONFORMITÉ DES DIVERSES RELIGIONS AVEC LA VÉRITABLE.

I. L'unité de Dieu. — II. Le dogme de la création. — III. Le dogme de l'immortalité de l'âme. — IV. La déchéance de l'homme et son état d'épreuve sur la terre. — V. Le dogme des récompenses et des peines. — VI La prière — VII. Le culte des offrandes et des prémices. — VIII. Les rites expiatoires. — IX. Le sacerdoce et ses deux principaux caractères. — X. L'invocation de la divinité aux principales époques de la vie : la naissance, l'union des époux, la mort. — XI. L'espérance de la résurrection des corps. — XII. Les fêtes et les solennités. — XIII. Les promesses sacrées, les vœux et les serments. — XIV. Les mystères. — XV. L'existence des bons et des mauvais esprits, anges ou démons. — XVI. La révélation. — XVII. L'idée d'un Médiateur, d'un Messie qui devait venir restaurer l'humanité entière. — XVIII. L'acceptation des miracles. — XIX. Conclusion.

Deux sentiments bien contraires affectent le savant qui a eu la patience de parcourir les dédales ténébreux des fausses religions qui, depuis trois à quatre mille ans, se disputent le faible cœur de l'homme. Le premier est un sentiment profondément douloureux au spectacle des erreurs inconcevables et des abominations du paganisme ; le second, un sentiment de satisfaction résultant de la comparaison intime des cultes si variés, laquelle montre les vérités principales toujours existant, dans l'humanité, du moins quant à la substance. Il a fallu de toute nécessité qu'il y eût, après la création de l'homme, une révélation divine qui enseignât ces vérités, puisqu'elles ont toujours surnagé au-dessus du déluge d'absurdités religieuses qui ont égaré les hommes.

En dépit de leurs égarements déplorables, les fausses religions ont conservé dix-huit points de conformité avec la religion vraie providentiellement conservée par les patriarches et le peuple juif, et ce ne sont pas des choses prises à la surface, mais au fondement des croyances et dans leur intimité. Cela est d'autant plus vrai, qu'on remonte plus haut dans l'histoire.

Nous ne ferons que signaler en passant ces divers points de conformité, parce que le plus souvent leur seule énonciation donne la conviction, surtout après la lecture de la présente histoire.

#### I. — L'unité de Dieu.

La dissertation précédente a établi le point le plus important, c'est la reconnaissance du vrai Dieu, du Dieu un qui subsiste par lui-même et donne la vie à tout.

#### II. — Le dogme de la création.

Le vrai Dieu a été un Dieu créateur, architecte de l'univers et sage ordonnateur de toutes choses. Ceci également a trouvé sa complète démonstration dans notre chapitre sur les cosmogonies. (Voir plus haut.)

### III. — Le dogme de l'immortalité de l'âme.

Nous ne le prouvons que par un seul fait historique qui ne souffre aucune contradiction. Les cérémonies religieuses des obsèques dans tous les cultes, la religion des tombeaux, les précautions des embaumements, l'invocation même exagérée des ancêtres chez plusieurs peuples, et mille autres indices prouvent bien une conviction profonde et générale de la survivance des âmes.

### IV. — La déchéance de l'homme et son état d'épreuve sur la terre.

Ici encore notre tâche est remplie dans la première partie de ce volume. Le seul fait des sacrifices offerts, des victimes immolées à la Divinité dans tous les cultes, sans aucune exception, est, on peut le dire, une preuve miraculeuse de cette vérité. Surtout le sacrifice sanglant a un cachet surnaturel. Il a fallu une révélation pour donner cette idée de la substitution à l'homme coupable de la victime innocente. Cette idée n'est pas de l'homme, elle vient de Dieu ; mais l'universalité, la perpétuité du fait du sacrifice est une des plus étonnantes conformités avec la vraie religion, avec la religion mosaïque. C'est une coutume que toutes les races ont importée du pied de la tour de Babel.

L'idée de la déchéance emporte celle de faiblesse humaine, d'ignorance, d'efforts pour remonter vers le bien et la vérité pure. Or, cette idée accompagne partout la première.

Que disait Pythagore à ses disciples ? « — Vous êtes », leur disait-il, « dans le lieu des épreuves ; conduisez-vous de telle sorte que vous en abrégiez pour vous la durée. Hommes intelligents et raisonnables, ne rendez point votre âme esclave de votre corps, il en serait le plus cruel tyran. Soyez ce que vous êtes dans le but moral de la création. Travaillez chaque jour à devenir meilleurs sur le modèle de la bonté suprême, et chaque jour demandez-vous compte de ce que vous avez fait pour arriver au terme heureux de vos destinées ». (Prière de la doctrine de Pythagore, *Recherche de la vraie religion*, t. I^er^, p. 84.)

Socrate (*Phédon*) n'est pas moins énergique ni moins chrétien, si on peut parler ainsi. « — Malheur à celui », disait-il, « qui perd de vue son origine céleste, qui borne ses espérances à la terre, qui se rend esclave des sens, qui ne porte point dans son esprit et dans son cœur la crainte et l'amour de la divinité, qui méconnaît en soi son image et sa ressemblance ; qui loin enfin de s'étudier à remplir sagement ses destinées, passe sa vie dans l'oubli de la vertu. Cet homme creuse sous ses pas un abîme, et il ne se relèvera pas de sa ruine morale ; car ce n'est pas en vain pour l'homme que les jours succèdent aux jours ; il est responsable devant la divinité de tous les moments de son existence ».

Lisez le *Timée* comme le *Phédon*, la mort de Socrate, etc., et vous verrez que cette doctrine fait le fond de l'enseignement de ce grand philosophe. A côté de Socrate placez Platon, Xénophon, Aristide et tant d'autres qui furent ses disciples.

Confucius débute ainsi dans son *Ta-hio* :

« La loi de la grande étude, ou de la philosophie pratique, consiste à développer et à REMETTRE en lumière le principe lumineux de la raison que nous avons reçue du ciel, à *renouveler* les hommes et à placer sa destination définitive dans la perfection ou le souverain bien.

« Il faut d'abord connaître le but auquel on doit tendre, ou sa destination définitive, et prendre ensuite une détermination; la détermination étant prise, on peut ensuite avoir l'esprit tranquille...

« Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et au plus obscur, devoir égal pour tous : corriger et améliorer sa personne *ou le perfectionnement de soi-même*, est la base fondamentale de tout progrès et de tout développement moral.

« Il n'est pas dans la nature des choses que ce qui a sa base fondamentale en désordre et dans la confusion, puisse avoir ce qui en dérive nécessairement dans un état convenable ».

Au chapitre des prophéties nous entendrons ce philosophe si sage et si profond nous donner sa dernière pensée sur la difficulté de se réformer soi-même et de restaurer l'humanité malade, lorsqu'il parlera du Messie en l'appelant le saint qui viendra de l'Occident. Ces pensées primitives ne se sont jamais éteintes dans le monde. C'est peut-être ici le sujet où il serait le plus facile d'accumuler les citations, et c'est pour cela même que nous devons abréger.

### V. — Le dogme des récompenses et des peines.

« Nous l'avons appris de nos ancêtres », dit Platon, « Dieu parcourt l'univers tenant dans sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. La justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain et superbe s'éloigne d'elle. Dieu l'abandonne à ses passions; il paraît être quelque chose pendant un temps aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond sur lui, et si elle l'épargne dans ce monde elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre.

« Ce n'est donc point, ajoute le philosophe, dans le sein des hommes et dans leur opinion que nous devons chercher le repos, le bonheur ou la gloire; c'est devant le tribunal redoutable qui doit nous juger après notre mort ». (*Ibid.* et à lire dans ses principaux dialogues.)

Ce n'est pas seulement Platon et ses ancêtres qui nous instruisent de cet ordre de la justice divine; les caractères en sont profondément gravés dans les divers cultes avec leurs oblations, leurs baptêmes, leurs victimes immolées, leurs cérémonies expiatoires. Tout cela est fondé sur l'idée d'un Dieu *omniscient* et juste, qui pardonne seulement au coupable repentant. Nul pays, nul siècle, nulle religion où le méchant puisse trouver un lieu de refuge dans la conscience de ses semblables pour se rassurer lui-même contre cette justice, si elle est offensée. S'il se réfugie dans l'Orient, les disciples de Confucius lui diront : — Le vrai bonheur et le vrai malheur sont à notre choix. Les récompenses ou les châtiments du

ciel dépendent de nos œuvres bonnes ou mauvaises. Toujours la peine poursuit le crime.

Les bonzes comme les brahmes, les Perses comme les Chaldéens lui diront avec le poëte sur le théâtre : — Garde-toi de penser que Dieu n'est qu'un destin aveugle. Sache plutôt qu'il a toujours les yeux ouverts sur les bons et sur les méchants, qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il rend à chacun selon ses œuvres, et que parmi ceux qui le bravent, il n'en est aucun qui puisse lui échapper.

Ces religions erronées se trompent sans doute sur les applications et la forme dans l'exercice de cette justice. Chaque peuple a imaginé un paradis et un enfer différents, il a mis son imagination à la place des mystères que la vraie religion ne soulève qu avec la plus grande réserve, parce qu'il plaît à Dieu de nous éprouver par la foi dans l'attente de notre destinée. Mais les idées de survivance, d'espérance pour la vertu, de crainte pour le vice, les idées de justice, de providence de Dieu, sont là, uniformes, universelles, enracinées dans toutes les générations. Ici encore, il y a impuissance à faire de longues citations, car il faudrait reproduire des in folio des quatre coins du monde. Grâces à Dieu, les vérités les plus utiles sont celles qui restent le plus solidement assises sur le sens commun. La volupté, l'orgueil et les autres passions ont trouvé des moyens de séduction pour se faire pardonner souvent les plus révoltants écarts, il est vrai ; mais la conscience publique, même au sein du paganisme, ne se trouvait pas satisfaite par les honteux exemples des faux dieux, et, nous l'avons vu, Platon n'est pas le seul qui ait protesté contre les supercheries corruptrices du vice.

### VI. — La prière.

Il n'a jamais existé de culte divin sans prière. C'est une reconnaissance publique et particulière de la richesse et de la puissance infinies de Dieu, de notre faiblesse et de notre pauvreté.

Et partout l'adoration accompagne la prière.

La racine du mot *adorare* est *os*, bouche, comme si on faisait hommage de sa parole à Dieu ; ainsi, par le mot *orare*, les deux termes prier et adorer se confondent dans la même expression. L'homme s'est souvent égaré en demandant ce qui était contraire à sa vraie destinée, mais nulle part on n'a méconnu le devoir et le besoin de la prière ; et, chose étonnante, partout la prière publique a été un chant, des hymnes rhythmés, accompagnés de musique. On a toujours compris que les plus grandes fêtes nationales devaient avoir la divinité pour objet. Les livres indiens sont presque des prières continuelles qui se poursuivent à travers plusieurs centaines de volumes. Ce sont des prières quelquefois magnifiques, le plus souvent ridicules, et de temps en temps hideuses : mais l'obligation est fortement comprise. On connaît en Grèce les hymnes attribués à Orphée, à Callimaque, aux poëtes lyriques, aux philosophes, aux hiérophantes. Les tombeaux d'Egypte sont remplis de prières. Tous les peuples ont eu leurs chants.

### VII. — Le culte des offrandes et des prémices.

Nous attachons une importance particulière à ce point, par cette raison qu'il n'y a guère, dans le Pentateuque, de prescription sur laquelle Dieu, parlant à Moïse, ait plus vivement insisté ; et ce n'était là qu'une promulgation nouvelle d'une loi ancienne, comme la Genèse nous le fait sentir dans les offrandes d'Abel. Si donc on voit cette coutume établie partout, on pourra affirmer encore une fois par l'histoire que la religion était une au début, et que ses croyances, son culte et ses pratiques étaient identiques avant la funeste immixtion des superstitions.

Nul doute que le culte des offrandes et des prémices ne soit plus ancien que les temples. Les Romains conviennent qu'il était en usage dans le Latium, dès les temps de Romulus. (Denys d'Halicarnasse, *Mém. Académ.*, t. III, p. 63.) Homère et Hérodote (*passim*) nous le montrent en vigueur avant qu'aucune loi n'en eût fait un devoir. Les Egyptiens en attribuaient l'institution au règne de leurs dieux, car nous avons vu que les règnes de leurs dieux correspondaient aux temps d'avant le déluge, c'est-à-dire au commencement du monde. Ils le croyaient eux-mêmes antérieur à tout gouvernement humain.

Les annales de la Chine rapportent au fondateur de cet empire l'établissement de deux fêtes solennelles, où les prémices des fleurs à chaque printemps et des fruits à chaque automne sont offerts en tribut à l'être suprême. J'en conclus, dit l'auteur de la *Recherche de la vraie religion*, que nous n'appellerons plus désormais que l'Anonyme, j'en conclus que le culte des offrandes et des prémices a eu des ordonnateurs et non des inventeurs en Chine. Ils le pratiquaient en famille avant d'en faire l'objet de fêtes nationales.

Les Perses et les Indiens orientaux ont aussi reçu de leurs législateurs sacrés des lois positives qui fixent, comme chez les Juifs, les lieux, les jours, l'espèce et la qualité des offrandes et des prémices, en interdisant tout culte qui s'en éloigne (*Zend Avesta*) ; preuve certaine qu'avant cette loi restrictive, tout Perse, tout Indien pouvait s'acquitter à son gré des mêmes cérémonies religieuses. Mais ces rites sont antérieurs aux lois liturgiques des divers peuples ; en attribuer l'invention à quelque législateur, c'est évidemment confondre ces lois avec leur objet, deux choses qui ne furent que successives.

La Collection des Voyages de Laharpe, t. XXII, p. 311 et t. XXIII, p. 36, 290, 312, nous montre les habitants des îles du Sud ayant des enclos et des enceintes sacrées, et ces insulaires y venaient remplir des devoirs religieux ; ils y apportaient, à certains jours marqués, des offrandes et des prémices.

Nous avons vu un monument mexicain rappelant le petit autel où Abel et Caïn présentaient leurs offrandes.

Toutes ces pratiques donnent à l'histoire des religions une origine unique.

### VIII. — Les rites expiatoires.

Cette question s'est présentée indirectement au chapitre *Déchéance ;* mais ici elle devient directement une des plus frappantes et des plus heureuses confrontations de l'histoire des religions païennes avec l'histoire de la vraie religion.

Nous n'examinons pas ici la légitimité, la convenance de ces pratiques au point de vue moral et philosophique. Nous ne voyons en ce moment que des faits qui se perpétuent dans l'histoire, afin d'examiner à quel fait primitif ils se rattachent.

Les charmants penseurs de notre siècle, qui font de la philosophie commode en dehors de l'histoire et du christianisme, ont beau prendre en pitié le code pénitentiaire de l'Eglise et l'humble fidèle qui a le courage de se soumettre à de volontaires mortifications ; les sarcasmes n'anéantissent pas les faits.

Nous irons plus loin, nous dirons à ces beaux discoureurs : Vous vous trompez, vous fortifiez notre thèse lorsque vous appelez contre nature ces violences qu'on fait à la nature. Eh bien, oui, c'est pour cela même que vous ne pouvez donner à l'universalité des institutions pénitentiaires une origine humaine.

La nature humaine est si bizarre, si excentrique, qu'on s'expliquerait quelques faits isolés de mortification où la vanité aurait sa part. Mais, de grâce ! puisqu'il s'agit ici d'un penchant contre nature, expliquez son universalité. Nous n'avons pas besoin qu'on nous explique les orgies, les bacchanales, les liaisons criminelles de l'Olympe païen. Ceci se trouve dans la nature ; mais les abstinences imposées aux prêtres des idoles, les abstinences légales, les jeûnes dans les calamités publiques, le jeûne des Ninivites, les vestales, les atroces pénitences des dévots indiens, les mortifications de toute sorte imposées au nom de la divinité, dans tous les siècles et sous toutes les latitudes ; voilà ce que vous n'expliquerez jamais, parce qu'il est un livre, le livre par excellence, que vous ne lisez pas, que vous vous félicitez de ne pas lire, qui n'est pas dans vos bibliothèques ; et c'est le seul qui vous expliquerait ce fait : qu'il y a eu un péché originel qui a abaissé, affaibli, fracturé (*attenuatum et inclinatum*) la nature humaine. (*Concile de Trente,* sess. VI, c. 1.)

Jéhova a dit à la porte extérieure de l'Eden, comme Jésus-Christ aux bords du lac de Génésareth : *Pœnitentiam agite*. La loi de réhabilitation est une loi de souffrance et de sacrifice. Voilà pourquoi l'histoire vous montre la pénitence en action acceptée et pratiquée partout, comme une protestation et une condamnation des orgies de la volupté.

Nous pourrions ici pénétrer plus avant dans notre sujet et vous montrer la prévoyance paternelle et la profonde sagesse de la Providence divine, qui a attaché des bénédictions même temporelles à la mortification et à la retenue de toutes nos passions. Un des tristes fruits du péché originel a été la rupture de l'équilibre entre l'appétit et le besoin réel. Dans l'état de nature non déchue, cette harmonie, dont le principe se trouvait dans une raison calme et parfaitement éclairée, était une des gloires de l'homme.

Aujourd'hui les appétits et les désirs sont un piége, même pour nos forces physiques, si par un frein moral nous n'arrêtons pas leur fougue et leur aveugle emportement.

Combien de belles vies sont dévorées par des appétits trop satisfaits ! C'est par millions que la passion aveugle en moissonne chaque année dans l'univers et surtout dans les grands centres de population. La mortification eût sauvé le corps et augmenté surtout la santé de l'âme. Grand philosophe du XIX^e siècle, expliquez-vous donc sur ces faits. Etes-vous donc séduit par l'oracle de la philosophie : *Il vaut mieux périr par la volupté que de se sauver par la mortification ?* Mais, monsieur, vous ne voyez pas à côté de vous deux grands personnages qui vous prennent en pitié : l'histoire et le sens commun.

### IX. — Le sacerdoce et ses deux principaux caractères.

Dans tous les pays du monde, l'idée d'un sacerdoce médiateur entre le ciel et la terre, est intimement liée à celle de la réunion de toutes les vertus qui réfléchissent en l'homme quelques traits des attributs suprêmes, et qui servent à le former sur le modèle de l'être divin. Aussi nul sacerdoce dont les prêtres ne soient appelés par la croyance des peuples aux habitudes d'une vie plus pure et plus sainte que celle du reste des hommes, et ne soient regardés en quelque sorte, dans l'exercice de leur ministère, comme le point de contact où le ciel et la terre se touchent et communiquent ensemble. Cette idée, dans sa simplicité, dépouillée des pratiques superstitieuses des idolâtres, reste en conformité avec ce qui s'est toujours pratiqué dans la tradition vraie du peuple choisi, pour transmettre historiquement et moralement la vérité.

Le sacerdoce a un autre caractère. On voit dans l'Ecriture qu'il était un des apanages du droit d'aînesse. Adam, Abel, Noé, Abraham, Melchisédech, avant la loi écrite, étaient souverains pontifes par droit d'aînesse.

Tant que le genre humain a été renfermé dans un petit nombre de familles, le droit d'aînesse était facile à constater et le pontificat avec lui. Mais l'accroissement de la population, la guerre et la conquête sont venus troubler cet ordre. Du moins on y a suppléé de la manière la plus naturelle : dans toutes les sociétés naissantes, en confiant le pouvoir aux familles les plus puissantes, le pontificat y a été habituellement annexé. En Chine, les grands sacrifices à l'Être suprême, offerts au nom de la nation, étaient accomplis par l'empereur pontife. Voici un proverbe qui signale cet usage : « L'empereur seul peut offrir des sacrifices au Chang-Ti, parce qu'il peut seul le prier au nom de la famille de l'empire dont il est le chef ». Le droit d'aînesse est clairement marqué. Ici les documents historiques nous abandonnent. Dans la plupart, des grandes nations de l'antiquité, il y avait des prêtres ordinairement héréditaires : c'étaient des familles consacrées à cet objet, comme celle d'Aaron, s'il est permis d'établir une comparaison. Ainsi cette institution est du second âge de l'humanité ; toutefois ce n'est de notre part qu'une simple conjecture. Mais ce qui reste certain pour l'histoire, c'est que le prêtre, même des fausses religions, était considéré comme

un médiateur et devait se montrer plus parfait et plus maître de ses sens que les autres hommes.

X. — L'invocation de la divinité aux principales époques de la vie : la naissance, l'union des époux, la mort.

Si vous observez les usages et les cérémonies des peuples anciens et modernes dans ces trois circonstances ; si vous en séparez toute superstition et ne vous arrêtez qu'au motif sacré qui les commande, vous trouverez un sentiment très-juste et qui a pris naissance primitivement dans la vraie religion.

Que signifient les cérémonies employées à la naissance : qu'il faut invoquer sur le nouveau-né les bénédictions et les grâces de Dieu, intéresser à sa destinée le souverain Maître de toutes les destinées, l'initier à ses mystères, l'offrir à la Providence, le régénérer par la vertu même de son culte ? Pourquoi, dans l'union des époux, interposent-ils encore le ministère des rites, si ce n'est pour assurer au lien conjugal une protection et une garantie surnaturelles, pour bénir la société de l'homme et de la femme dans la source, pour en sanctifier les devoirs et en cautionner la foi par autorité divine ? Que peut enfin signifier tout cet appareil de la religion dont ils environnent le lit des mourants, si ce n'est le haut respect qu'ils portent à leur nature, lors même qu'aux yeux des sens elle semble toucher à sa dissolution ; l'alliance qu'ils supposent contractée entre Dieu et l'homme, dès le moment de la naissance, le mérite qu'ils accordent à la religion d'avoir formé cette alliance et d'en renouveler tous les bienfaits pour ceux qui touchent au dernier terme de leurs épreuves ? Tous et partout ont cherché à fixer le malade, pour ainsi dire, au sein de la divinité. Nous ne pouvons ici reproduire la variété des cérémonies pratiquées de tout temps chez les nations dans ces grandes circonstances de la vie. Mais on ne peut nier l'invocation spéciale de la religion et de son intervention universelle ; et c'est un nouveau trait de ressemblance avec le vrai culte. Nous ne pouvons dissimuler cependant que quelques peuples, descendus au dernier degré de la barbarie, ont eu des coutumes atroces envers les vieillards. Hélas ! ces pauvres peuples ne comptent plus parmi les nations. Il n'y a que le christianisme qui puisse les faire revivre à la raison.

XI. — L'espérance de la résurrection des corps.

Pluche, notre savant et trop oublié compatriote, a remarqué avec beaucoup de justesse que : « Le respect pour le corps de l'homme qu'on savait être destiné à un meilleur avenir et à sortir un jour de la poussière, portait les premiers peuples à enterrer les morts avec bienséance, et à joindre toujours à cette triste cérémonie des souhaits et des prières qui étaient l'expression ou la profession de leur attente ». (*Histoire nat.*, t. Ier, l. Ier, c. 3, p. 13).

Les chrétiens et les mahométans ne sont pas les seuls peuples qui admettent la résurrection des corps comme un dogme de foi. Les Juifs en

faisaient et en font encore l'attente des gens de bien et l'effroi des méchants. Les Iduméens, dans la personne de Job, y trouvaient au milieu de leurs maux un motif de consolation céleste. Les Perses en furent constamment les disciples. Les âmes des morts, selon les anciens, Egyptiens, Grecs et Romains, devaient venir animer de nouveaux corps après un certain laps de siècles. (Hérodote, Diodore de Sicile.) Les Indiens, les Chinois, les peuples du Thibet ne varient que sur le temps et le mode positif de cette résurrection. Si les Celtes, les Sarmates et les autres anciens Barbares de l'Europe immolaient des esclaves et quelquefois des épouses chéries sur le bûcher de l'homme riche, c'était dans la persuasion que les parties élémentaires de leurs corps étaient destinées à former des corps tout semblables dans un monde meilleur. Les Scythes pensaient ainsi de l'avenir de l'homme. Plusieurs hordes sauvages s'en faisaient les mêmes idées; et ceux qui, trompés à la voix d'un Espagnol, abandonnèrent leur île pour aller revoir dans un autre pays les morts qui leur étaient chers, ne doutaient pas de la résurrection de leurs corps. Les habitants des îles Sandwich, qui massacrèrent le capitaine Cook, n'en doutaient pas aussi, puisque, ayant mis en pièces ses membres, brûlé ses chairs et partagé ses os entre leurs chefs, ils ne craignaient encore rien tant que l'idée de son retour et celle de ses vengeances.

Ils firent souvent cette question aux Anglais avec beaucoup d'inquiétude : — Quand est-ce que l'Oréno — c'est ainsi qu'ils appelaient Cook — reviendra, et que nous fera-t-il ? (Laharpe, t. XXIII, p. 371.)

« S'il est quelque peuple, ce que j'ignore, dit notre Anonyme, qui nie la résurrection des corps, il n'en est aucun qui ne s'y trouve rappelé sans cesse par les honneurs rendus à leurs dépouilles mortelles, soit qu'il les renferme dans la terre, ou qu'il les expose en plein air comme les Parsis, soit qu'il épuise les secrets de l'art pour embaumer leurs chairs, ou qu'il les consume sur un bûcher. Tous ces rites funèbres ne seraient qu'une continuelle dérision de la part des peuples, si les cendres des morts, les débris des végétaux, des animaux et des minéraux devaient à jamais rester ensemble confondus dans le vaste cimetière de la nature ». Ces honneurs sont donc un hommage rendu à une seconde destinée réservée aux corps des défunts après leur dissolution. Mais comment douter de la signification de ces rites si expressifs, lorsque les peuples eux-mêmes nous ont fait de leur propre bouche leur confession de foi à peu près unanime ? Voilà donc encore un point où l'histoire profane parle comme la Bible.

### XII. — Les fêtes et les solennités.

Nous ne faisons qu'enregistrer, pour ainsi dire en passant, le fait des fêtes solennelles célébrées partout, et par des populations réunies.

C'est le culte public rendu à la divinité.

Déjà nous avons vu la solennité de l'offrande des prémices. Il y en a eu une seconde à peu près générale chez les païens comme chez les Hébreux: c'était le nouvel an et le nouveau siècle, ou la période qui y correspond. Dans cette fête on reconnaît que la divinité, dominant tout et particulièrement distribuant la vie aux hommes dans la mesure qui lui plaît,

doit être remerciée des bienfaits déjà obtenus. A ces fêtes il faut ajouter les anniversaires de reconnaissance pour certains événements heureux pour la nation, et qu'on attribuait à la protection du ciel. Enfin il y a eu la fête du 7e jour, qui est sacré chez un très-grand nombre de nations, comme nous l'avons établi.

### XIII. — Les promesses sacrées, les vœux, les serments.

L'engagement le plus solennel pour les hommes est celui dans lequel ils se lient par des promesses sacrées, des vœux et des serments : ils font de la divinité même le témoin, le garant et le juge rémunérateur ou vengeur de la sincérité de leur parole.

Non-seulement les hommes reconnaissent ici un Dieu souverain scrutateur des consciences, mais ils professent à l'envi qu'on ne saurait prendre son nom en vain, que la vérité réside continuellement en lui, qu'il accueille les paroles sincères et rejette celles qui sont trompeuses, qu'il ne dédaigne pas l'alliance des gens de bien et qu'il a mis dans son culte des signes visibles ou invisibles, rapports de protection et de salut attachés à cette alliance.

On sait que les vœux et les engagements contractés envers Dieu font une partie brillante de la religion véritable, et que l'histoire de l'Ancien Testament est remplie de faits qui l'attestent. Il n'y eut pas seulement des vœux particuliers, comme celui de la mère de Samuel, mais des vœux de confrérie, comme ceux qui étaient pratiqués chez les Réchabites et les Nazaréens : le Pentateuque renferme la législation des vœux. Ici encore les fausses religions ont retenu le principe de la vraie, et l'histoire profane nous donne ses preuves.

Les témoignages de cette foi primitive sont également consignés dans le récit de tous les historiens et de tous les voyageurs. Rien de plus commun chez les peuples que le recours aux promesses sacrées, aux vœux et aux serments dans les diverses affaires de la vie, soit heureuses, soit malheureuses, soit publiques ou privées. Point de culte qui n'ait à cet égard ses rites et ses usages ; point de temple dont les *ex-voto* n'attestent cette croyance du genre humain ; point d'époques notables pour les nations ou les familles, qui ne soient marquées par le souvenir de la même croyance ; point de nouvelles constitutions politiques, de lois fondamentales établies, de traités conclus dont l'observation ne soit jurée par les nations ou par leurs chefs ; point d'homme, sans distinction de culte ou de croyance, qui ne regarde un pareil engagement comme la plus auguste des sanctions que l'homme puisse donner à sa parole, et n'ait en horreur le parjure comme le plus odieux des blasphèmes contre la vérité. (Voyez dans Gronovius et Græviu les articles qui s'occupent de religion, de traité de paix, des vœux ; voyez toutes les histoires générales de la religion.)

Il restait donc un côté respectable dans les fausses religions, et par ce côté elles tenaient à la vraie religion ; Dieu ne permet pas que la vérité soit facilement étouffée ; mais dans notre plan, tous ces rayons lumineux tracés

dans l'histoire nous font remonter au berceau du genre humain et confirment historiquement la vraie religion.

### XIV. — Les mystères.

La vraie religion, comme ayant l'infini pour un de ses termes, a par sa nature ses mystères impénétrables ; et une religion de tout point compréhensible ne serait pas une religion. L'homme, et même le minéral, c'est-à-dire le fini, a ses mystères, et l'infini n'en aurait point ! Or, l'histoire nous dit que les religions dévoyées ont conservé cette profonde persuasion. Le titre d'incompréhensible, nous l'avons vu en parlant du monothéisme primitif, le titre d'incompréhensible est associé partout à l'idée du Dieu suprême, et partout la religion a pris un caractère mystérieux. Nous avons lu plus d'une fois cette magnifique exclamation : O divinité, qui a jamais soulevé ton voile ?

Philosophes, empruntez donc un peu de bon sens aux peuples idolâtres. Vous êtes plus égarés qu'eux. Mais nous passons outre à vos reproches injustes, et nous disons : Ici le genre humain a pensé encore comme la Bible.

### XV. — L'existence des bons et des mauvais esprits, anges ou démons.

L'histoire de la chute de l'homme, l'ange à l'attitude terrible placé à la porte de l'Eden souillé, les anges qui apparurent à Abraham et à Loth, aux prophètes, à Tobie, etc., nous montrent la croyance aux bons et aux mauvais anges inscrite dans la Bible.

Non-seulement cette croyance n'a pas disparu au milieu des superstitions païennes, elle y a au contraire pris des proportions extravagantes ; mais il y a ici à faire des observations de la plus grande importance.

Commençons d'abord par résumer l'histoire profane sur ce point si intéressant.

La croyance aux anges, aux esprits, n'était pas seulement celle des Juifs, des chrétiens et des mahométans.

Les anciens Perses l'avaient reçue de leurs aïeux, qui l'avaient eux-mêmes reçue de leurs premiers pères.

Les Egyptiens, les Grecs et les Romains avaient aussi leurs bons et leurs mauvais génies. Socrate a même poussé jusqu'à la superstition le culte de son ange gardien, car c'est ainsi qu'il faut nommer ce qu'il appelait son démon. Une des meilleures acceptions du mot grec *daimon* est : *génie attaché à la destinée de quelqu'un*. Les Indiens et les Chinois admettent de même la doctrine des esprits, qu'ils expliquent à leur manière. (*Voyage aux Indes et à la Chine*, par Sonnerat, t. Ier, p. 188 ; — *Mém. Chinois*, tom. V, art. *religion*.)

Les Celtes, les Sarmates et tous les anciens habitants du Nord voyaient partout des génies bons ou mauvais dans leurs demeures, hors de leur enceinte, dans les bois, dans les vallées, sur les montagnes, dans les creux des rochers, dans les profondeurs de la terre, sur les nuées, dans les hauteurs du ciel et dans toutes les parties de l'univers. Dans les poésies d'Os-

sian, les rôles des anges sont plus nombreux que ceux des simples mortels. (V. Pelloutier, Mallet, Ossian.)

Chacun sait que tous les anciens ont reconnu l'existence des anges; mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est qu'ils leur ont fait des attributions spéciales conformes à la vérité. Plus loin nous nous occuperons des énormités qu'ils ont aussi commises.

1° Les païens ne se bornent pas à nous apprendre l'existence des bons et des mauvais anges ou génies, mais ils les font remonter avant la création, comme dans la tradition catholique. (V. l'Anonyme, t. I^er^, p. 239.)

2° Ils placent les bons anges dans le ciel, au sein de toutes les vertus, au centre de la félicité suprême. C'est là que sont les destinées immortelles des bons esprits, anges ou génies; et dans l'enfer au sein de tous les vices, au centre du malheur et des ténèbres, les destinées également immortelles des mauvais esprits, anges ou démons.

3° Tous les peuples ont admis plus ou moins distinctement l'identité des rapports qui lient les destinées des bons esprits, anges ou génies, à celle des gens de bien; et les destinées des mauvais esprits, anges ou démons, avec celle des méchants. Rien de plus commun, même chez les païens parlant des méchants, que ces expressions : Il est inspiré par le génie du mal. Les justes, au contraire, on les place sous l'influence des bonnes inspirations, sous la conduite d'un bon génie. Ces manières de parler sont de toutes les langues. On est allé plus loin, on a attribué aux hommes, selon leurs vertus ou leurs vices, leur innocence ou leur dépravation, les noms mêmes des génies qui passent pour les conduire. Ainsi, pas de peuple qui n'ait donné à l'homme de bien le nom de génie céleste, d'ange de lumière, d'esprit bienheureux; et qui n'appelle le méchant génie infernal, esprit de ténèbres, démon, pris dans le mauvais sens. Et en effet, quand un homme commet un crime, il se place sous l'influence du démon, et autant qu'il est en lui, il s'identifie au génie du mal, et le juste s'identifie avec le bon ange.

4° Les bons esprits, bienfaisants dans tout leur être, n'ont d'autre mission à remplir auprès des hommes que celle de les rendre vertueux et heureux ; et les mauvais esprits, malfaisants par leur inclination perverse, ne forment d'autres vœux sur la terre que celui de faire du mal et de multiplier le nombre des malheureux et des coupables. Aussi, remarquez que les bons esprits furent partout invoqués comme les génies tutélaires, les anges gardiens des hommes, des familles, des cités, des empires ; et les mauvais esprits, partout abhorrés comme les auteurs, fauteurs, complices de tous nos maux, et les pires ennemis de notre nature. Des peuples idôlâtres leur offrirent des prières et des sacrifices, mais dans le seul espoir de les empêcher de faire du mal, et non dans celui d'en obtenir le moindre bien. Leur culte fut en tout lieu celui de la terreur, et leurs autels, devenus le foyer des plus sombres superstitions, furent rougis maintes fois du sang des victimes humaines. C'est là une des plus abominables victoires que Satan ait remportées dans sa lutte infernale contre le bien.

5° Le premier génie du mal, le chef des mauvais esprits, le prince des

ténèbres, Satan selon les Juifs et les chrétiens, l'Ahriman des anciens Perses, le Satan des Iduméens, le Typhon des Egyptiens, on le retrouve partout sous des noms divers, et tous les peuples à peu près l'ont regardé comme le promoteur universel de tous les maux et la cause de la première déchéance du genre humain ; ailleurs nous avons vu que le serpent, le python, était la forme traditionnelle donnée à ce terrible génie.

6° Quelque large part qu'on ait faite à sa puissance, quelque exagérée qu'on l'ait supposée, par exemple l'Ahriman des Perses, toujours on l'a cru inférieur au Dieu suprême, tout-puissant et très-bon. On a reconnu même qu'il devait avoir un terme. Ce terme est marqué clairement dans la tragédie : *Le Prométhée*, d'Eschyle.

C'est en faisant ainsi la décomposition analytique des croyances et des pratiques des païens, qu'on arrive à la séparation du bien et du mal, mélangés dans ces faux cultes; et on voit que la vérité se dégage d'elle-même. L'élément universel se dégage de celui qui est local, passager, superstitieux, pour prendre sa place dans l'ensemble harmonique de la vraie religion.

D'après ce qui précède, nous avons la solution d'une question très-grave concernant le polythéisme : c'est que tous les dieux secondaires ne sont que des anges bons ou mauvais convertis en divinité, et ceci est un crime plus encore qu'une erreur. Ici la parole de saint Paul trouve son application. Les païens ont connu Dieu, et ils ne l'ont pas adoré comme Dieu, *non sicut Deum adoraverunt*. Dieu seul mérite un culte de latrie ; il est jaloux de ce culte, car le prostituer à une créature, si brillante qu'elle puisse être, c'est un abominable mensonge d'action. Or, les païens ont prostitué leur culte de latrie à des génies bons et mauvais, qu'ils ont décorés de noms divers et qu'ils ont représentés sous des formes honteuses. Voilà le crime, crime énorme. L'erreur qui a exalté les dieux secondaires est énorme aussi, mais cette erreur cependant a des proportions moins grandes que ce crime. Or, généralement on a laissé au Dieu suprême sa place, mais on l'a oublié quelquefois dans ses profondeurs infinies, et toujours on a partagé les adorations qui lui sont dues avec de simples créatures, ouvrage de ses mains, qui n'ont nulle proportion avec son infinité.

L'histoire profane nous découvre donc jusqu'au fond des extravagances du polythéisme, des témoignagnes que son enseignement se rattache aux doctrines exposées dans la Genèse et dans les autres livres saints.

### XVI. — La révélation.

Que les peuples païens, sans aucune exception, aient été persuadés que les rapports de l'humanité avec Dieu ont commencé par une révélation primordiale, c'est ce qui ne demande aucune preuve. Les livres sacrés des peuples sont attribués à Thot, à Brahma, au Tien, enfin à la divinité. On voit apparaître Dieu au berceau de toutes les nations. Les différents peuples ont conservé cette conviction sans la raisonner peut-être. Mais la philosophie devait affirmer que l'idée de religion jointe à celle d'invention humaine est une absurdité. La vérité en matière religieuse est tellement au-dessus de

l'homme, le génie de l'homme est tellement faible et impuissant pour exprimer même d'une manière générale les rapports du fini avec l'infini, ce qui constitue la religion, que force lui est de supposer une révélation ; et ce que la raison conçoit, l'histoire le démontre comme un fait. Car tous les peuples n'ont eu cette conviction que parce que les premiers chefs de leurs tribus l'ont emportée du pied de la tour de Babel.

XVII. — L'idée d'un Médiateur, d'un Messie qui devait venir restaurer l'humanité entière.

Ceci sera mis dans son jour dans la deuxième partie de cet ouvrage. C'est là aussi un objet bien important, où les fausses religions oublient leurs erreurs pour penser comme la véritable.

XVIII. — L'acceptation du miracle.

On peut dire que le paganisme a fait des miracles et des œuvres surnaturelles un plus grand abus que de toute autre chose. Mais ce n'est pas cela que nous examinons. Il est indubitable que le genre humain, partout et toujours, chez les barbares comme chez les civilisés, chez les savants comme chez les ignorants, a été bien convaincu que la divinité était maîtresse de la nature, en dominait les lois et pouvait les suspendre à son gré. Et de fait, ils ont toujours admis de fausses œuvres merveilleuses, qui sont une preuve trop convaincante de leur persuasion, quant au principe. Mais cette croyance, à quoi se rattache-t-elle ? Nous avons autorité pour le dire : aux miracles de la création, du paradis terrestre, du déluge, de la confusion des langues. Le genre humain, à son début, a été trop frappé par de grands miracles pour refuser à Dieu le pouvoir d'en faire.

Nier le miracle, c'est se déclarer athée, car un Dieu emprisonné dans les lois physiques n'est plus un Dieu. Il n'y a donc à discourir que sur les convenances du miracle ; mais celui qui en fait n'a pas besoin de nous consulter sur l'opportunité.

XIX. — Conclusion.

Nous nous garderons bien de tomber dans une erreur condamnée, celle de mettre l'autorité du genre humain au-dessus de l'Eglise, et de donner une valeur exagérée aux débris de vérité que nous découvrons en fouillant dans les absurdités païennes. Mais en-deçà de la limite tracée par une sagesse infaillible, l'historien a le droit et quelquefois le devoir de chercher à donner un nouveau lustre à la vérité traditionnelle qui remonte à Dieu, en lui fournissant un témoignage auxiliaire dans l'histoire même des fausses religions.

L'unité et la perpétuité, comme caractères incommutables du vrai, ont tellement les traits saillants de la vraie religion, que, même dans les fausses, tout ce qui est resté vrai, en dépit des erreurs, a eu cette marque. Nous venons de trouver dix-huit points de conformité avec la vraie religion, même au milieu du paganisme ; mais aussi, après avoir examiné et reconnu

ces rayons encore assez nombreux de lumière, il n'y a plus dans le polythéisme que corruption, pourriture, mensonge. Il faut détourner la tête. Ainsi, deux parts bien distinctes dans ce hideux amalgame : ce qui est passager et ce qui est éternel ; ce qui est multiple et ce qui est un ; ce qui est local et ce qui est universel ; ce qui souffre contradiction d'un pays à l'autre, et ce sur quoi tous sont unanimement d'accord.

Qu'on veuille bien remarquer que ce tableau de confrontation avec la tradition catholique que nous venons de présenter, va directement à notre but, dans cette histoire profane de la vérité biblique. Ce ne sont pas ici des hypothèses plus ou moins plausibles, des conjectures plus ou moins hasardées ou des théories idéales. Nous sommes sur le terrain ferme des faits, et de faits incontestables et le plus souvent incontestés. Si l'effet de l'ensemble est si fort, si concluant, c'est le privilége de la vérité de paraître ainsi par elle-même imposante et grandiose dans sa simplicité. Certes, nous ne lui donnons aucun appui humain. La voilà, cette vérité majestueuse, qui traverse les siècles, providentiellement gardée par un peuple choisi, partout ailleurs brillant sur une multitude de points à travers l'obscurité des erreurs humaines, et toujours apparaissant digne de Dieu et présentant sans cesse une main amie à la faiblesse humaine.

## CHAPITRE III.

### LE NOM DE DIEU DANS TOUTES LES LANGUES.

I. Langues sémitiques. — II. Langues aryennes. — III. Langues indiennes. — IV. Langues indo-chinoises. — V. Langues tartares. — VI. Langues de la région caucasique. — VII. Langues de la région boréale. — VIII. Langue euskarienne. — IX. Langues celtiques. — X. Langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines. — XI. Langues teutoniques. — XII. Langues slaves. — XIII. Langues finnoises. — XIV. Langues de la région du Nil. — XV. Langues de la région atlantique. — XVI. Langues de la Nigritie maritime et centrale. — XVII. Langues de l'Afrique équatoriale. — XVIII. Langues de l'Amérique australe. — XIX. Langues de la région guarani-brésilienne. — XX. Langues de la région péruvienne. — XXI. Langues de la région orénoco-amazone. — XXII. Langues de l'Isthme. — XXIII. Langues de la partie centrale de l'Amérique du Nord. — XXIV. Langues de la région alléghanique. — XXV. Langues de la région boréale d'Amérique. — XXVI. Langues de la Malaisie. — XXVII. Langues de la Micronésie. — XXVIII. Langues de la Mélanaisie. — XXIX. Langues de la Polynésie.

Nous empruntons à M. l'abbé Bertrand les parties les plus saillantes de son beau travail intitulé : *Synglosse du nom de Dieu chez tous les peuples ;* ce sera le complément naturel du travail ci-dessus. C'est en même temps une preuve nouvelle du monothéisme primitif, et un résumé significatif de la dissertation précédente.

#### I. — Langues sémitiques.

I. *Les Hébreux.* — Sans doute on n'exigera pas de nous que nous exposions ici l'idée que les Juifs se faisaient du Tout-Puissant ; leur doctrine est consignée tout entière dans la Bible, et l'on sait que nulle part on ne peut trouver des notions aussi claires, aussi explicites sur l'unité de Dieu, sa grandeur, sa sainteté, sa toute-puissance, son action perpétuelle et providentielle sur toutes les créatures, son autorité sur les hommes. Aucune autre théogonie ne peut nous montrer des pages plus sublimes, et en même temps plus exactes sur l'existence du souverain Etre, sur ses perfections et ses attributs. On sait qu'en fait de théologie (à prendre ce mot dans sa plus stricte acception), Moïse s'est appliqué spécialement à inculquer aux Juifs le dogme de l'unité de Dieu ; il y revient sans cesse ; il en fait l'exorde de ses principaux discours ; il sentait que les Israélites sortaient d'un pays où presque toutes les créatures avaient été déifiées, et qu'ils avaient besoin d'être sans cesse ramenés à un dogme qui sans doute avait reçu de profondes atteintes pendant un séjour de plusieurs siècles en Egypte. Il semble même qu'il craignit de les initier à la connaissance de la Trinité [1], car il y est à peine fait allusion dans tout l'Ancien Testament. En effet, les traditions du dogme trinitaire sont bien moins explicites dans les livres des Juifs que dans ceux de plusieurs autres nations antiques. Mais ces nations étaient polythéistes, et il était à craindre que des notions prématurées sur un Dieu trin et un ne conduisissent les Hébreux à une erreur semblable.

[1] La Trinité trop clairement enseignée alors aurait pu entraîner au polythéisme un peuple qui y était trop enclin.

Des esprits inquiets et jaloux ont prétendu que les Juifs n'avaient qu'un Dieu local ; que Jéhova était, il est vrai, le roi de la Judée, mais que les Hébreux eux-mêmes bornaient à peu près son empire aux limites de son territoire. Une semblable assertion accuse une insigne mauvaise foi ou une profonde ignorance. Ecoutons un instant le roi David : « Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur ; écoutez-moi, vous tous qui habitez *le temps*. (*Ps.* XLVIII, 2.) Le Seigneur est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages. (CXLIV, 9.) Son royaume embrasse tous les siècles et toutes les générations. (*Ibid.*, 13.) Peuples de la terre, poussez vers Dieu des cris d'allégresse, chantez des hymnes à la gloire de son nom, célébrez sa grandeur par vos cantiques ; dites à Dieu : La terre entière vous adorera, elle célébrera par ses hymnes la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu, et faites retentir partout ses louanges. (LVI, 1, 4, 8.) Que vos oracles, Seigneur, soient connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations. (*Ibid.*, 3.) Pour moi, je suis l'ami, le frère de tous ceux qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos commandements. (CXVIII, 63.) Rois, princes, grands de la terre, peuples qui la couvrez, louez le nom du Seigneur ; car il n'y a de grand que ce nom ! (CXLVII, 11, 12.) Que tous les peuples réunis à leurs maîtres ne fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur. (CI, 23.) Nations de la terre, applaudissez, chantez, chantez notre Roi ! chantez... ; car le Seigneur est le roi de l'univers, chantez avec intelligence. (XLVI, 8.) Que tout esprit loue le Seigneur ! » (CL, 5.) — Les Hébreux donnaient à Dieu les noms suivants, que l'on trouve tous dans la Bible : 1. *Eloah*, de la racine *alah*, qui ne se trouve plus qu'en arabe et qui signifie *adorer*. *Eloah* veut dire l'*Etre adorable* par excellence, et cette appellation est plus juste et plus en rapport avec l'idée de Dieu que celle de *céleste*, usitée dans la plupart des autres idiomes. On sait que les Hébreux employaient presque toujours ce mot au pluriel, *Elohim*, tout en professant rigoureusement le dogme de l'unité de Dieu ; aussi le verbe ou l'attribut qui l'accompagne est-il presque constamment au singulier. Au commencement *les Dieux créa* le ciel et la terre. (*Gen.*, I, 1.) Ecoute, Israël : Jéhova, *Dieux* de nous, Jéhova est *un*. (*Deut.*, VI, 4.) Ils s'exprimaient de la sorte pour donner une marque de leur profond respect envers la Divinité ; ainsi dans la plupart des langues modernes de l'Europe, et même dans plusieurs de celles de l'Asie, on interpelle au pluriel les personnes auxquelles on veut témoigner du respect. — 2. *El*, de la racine *oul* ou *il*, la force : ce mot signifie donc l'*Etre fort* ou *puissant*. — 3. *Adonai*, composé du mot *adon*, seigneur, maître, et du pronom affixe de la première personne ; ce vocable veut dire ainsi *mon seigneur*, ou plutôt *mes seigneurs*, au pluriel respectueux, par la même raison que l'on dit *les dieux* [1]. — 4. *Chaddai* ; ce mot vient encore d'une racine qui ne se trouve plus que dans l'arabe et qui signifie *puissant* : on le traduit ordinairement par *tout-puissant*. Saint Jérôme, après Aquila, et Maimonide, le rendent par *celui qui se suffit à lui-même*, en le dérivant du relatif *celui qui*, et de *dai*, l'action de se suffire. — 5. *Elion*, de la racine

[1] C'est du mot *Adoni* ou *Adonai* que vient l'*Adonis* des Syriens tant chanté par les Grecs.

*alah*, élever, monter; *le Très-Haut*, d'où Ηλιος, nom du soleil chez les Grecs. — 6. *Yéhova*. Ce mot est moins l'appellation de Dieu que son nom propre. C'est le vocable qui, de toutes les locutions, résume le plus complétement l'idée que l'on doit se former du souverain Etre ; aussi nous est-il donné comme révélé de Dieu lui-même. Sa racine est *hava*, être ; il signifie donc l'*Etre* par excellence, *celui qui existe par lui-même*. De plus, ce mot représentant le passé *hava*, par sa syllabe finale, le présent *hové*, par sa voyelle médiale, et ayant pour initiale la lettre י, *y*, caractéristique et formative du futur, il est véritablement l'emblème de l'éternité (Voyez Sarchi, *Grammaire hébraïque raisonnée et comparée*, pag. 435) ; il exprime *celui qui était, qui est et qui sera* ; c'est pourquoi l'apôtre saint Jean le traduit par ὁ ὢν, καὶ ὁ ἦν, καὶ ὁ ἐαχόμενος ; *qui est, et qui erat, et qui venturus est* (*Apocal.*, I, 4.) C'est en ce sens qu'Aristote (*lib. I de Cœlo*) appelle Dieu Αἰών pour ἀεὶ ὤν, c'est-à-dire *toujours existant*. Il est probable qu'au temps de Moïse, et même plus tard, on prononçait ce mot sacré ; mais le profond respect que les dépositaires de la loi s'efforçaient d'imprimer aux Israélites pour ce nom ineffable, porta peu à peu le peuple à ne le prononcer jamais, dans la crainte de le profaner. On lui substituait dans la lecture le mot *Adonai*, composé de quatre lettres, comme *Yéhova*. Le grand prêtre seul le proférait : encore ne le faisait-il qu'une fois l'an, le jour de l'expiation, lorsque, entré dans le saint des saints, il bénissait solennellement le peuple au bruit des acclamations et des fanfares. Sa prononciation était même un mystère connu de très-peu de personnes dans la famille du grand prêtre : c'est ce qui fait qu'elle est perdue depuis la ruine du second temple [1]. L'épellation moderne ne vient que des points voyelles qu'on y a ajoutés depuis, et qui appartiennent au mot *Adonai*, que l'on prononce encore actuellement dans les lectures privées et publiques, toutes les fois que l'on rencontre ce Nom ineffable ; à moins qu'il ne soit précédé ou suivi du mot *Adonai* lui-même, auquel cas on prononce *Elohim*, afin de ne pas répéter le même mot. *Voy.* Jehova. Ce serait une témérité, sans doute, de taxer de superstition la règle que se sont imposée les Juifs de ne proférer jamais le nom *incommunicable ;* car les apôtres eux-mêmes se sont conformés à cet usage, et dans leurs citations ils le traduisent constamment par Seigneur, comme l'avaient fait avant eux les Septante : la Vulgate

[1] La véritable prononciation du nom *tétragramme* est un sujet de grande controverse parmi les savants ; Sanchoniaton l'écrit Ιευο : Diodore (l. I, n. 94), Macrobe (l. I, *Satur.* c. 18), Origène (*contra Cels.* VI, p. 296), Epiphane (*hær.* 26), saint Irénée (*hær.*, I, 34), l'écrivent Ιαω ; saint Clément d'Alex. (*Strom.* V, c. 6), Ιαου ; d'après Théodoret (*in Exod.* qu. 15) ; les Samaritains Ιαβε, et les Juifs Ια. Varron disait (*Augus. in Ev.* l. I, 12) que *Jovis* était le dieu des Juifs. (Voir *Hist. univ.* tome III, note III.) D'autres parmi les anciens *Iahoh, Iavo, Iaou*, et même *Iaod* et *Iaoth*. Parmi les modernes, L. Cappel le prononce *Iavo ;* Drusius, *Iavé ;* Hottinger, *Iehva ;* Mercerus et Corneille Lapierre, *Iéhévah ;* d'autres, *Iova, Iivé, Iéhévé, Ieou, Iao, Aya ;* les orientaux, *Iehou ;* les latins, *Iu, Iou, Iovi :* c'est le nom qu'ils donnent au père des Dieux : *Jovi, Ju-piter*, pour *Jou-pater*. Les Chinois eux-mêmes ne l'ont pas ignoré ; ils le prononcent *I-hi-wei* (voyez Rémusat, *Mélanges asiat.*, l. p. 91, et *Nouv. Journal asiat.* VII, p. 491). L'épellation actuelle *Jéhova* ou *Yéhova* ne saurait appartenir au nom tétragramme ; on en peut voir les raisons dans la *Grammaire hébraïque* de Sarchi. Les Juifs modernes représentent souvent ce nom par deux yod יי, et même par trois ייי. Ceux qui désireraient connaître plusieurs particularités curieuses sur ce sujet, pourront consulter entre autres P. Galatin, *De arcanis catholicæ veritatis*, cap. XI et XII. — J. Buxtorff, *Epitome radicum*, voce הוה, et les *œuvres* de M. Drach. Observons seulement que, pendant longtemps, les Juifs ont prétendu que la connaissance de la véritable prononciation du tétragramme donnerait à celui qui la posséderait un pouvoir illimité sur tous les éléments et même sur les esprits ; et qne les miracles de Jésus-Christ ont été opérés par la puissance magique qu'il avait acquise en dérobant dans le sanctuaire ce nom ineffable.

le rend toujours par *Dominus*. Origène, qui, dans ses *exaples*, a mis en regard du texte hébreu l'épellation littérale en caractères grecs, exprime le nom sacré par : *Yah*. — 7. *Yah*, autre nom sacré, dérivé de la même racine que le précédent, dont il est l'abrégé ; c'est celui qui entre dans la composition de cette formule si fréquente chez les Juifs et chez les chrétiens : *hallélou-Yah*, louez Yah [1] ! — 8. *Ehyé ;* même racine que *yéhova ;* c'est la première personne du présent ou futur, *je suis* ou *je serai*. Plusieurs le regardent avec raison comme un nom propre, car il est écrit : *Ehyé m'a envoyé vers vous*. (*Exode*, III, 14.) Il n'est pas inutile de connaître les dénominations qu'emploient les Juifs modernes pour exprimer la Divinité : entre un assez grand nombre, les principales sont : — 9. *Schem* ou *haschschem*, qui signifie *nom*, *le nom* par excellence. Ils l'emploient, ainsi que les vocables suivants, partout où l'on peut mettre le mot *Dieu*. — 10. *Schamayim*, ou sous la forme chaldaïque *Schmaya*, les cieux, parce qu'ils sont le siége du souverain Etre. Nous verrons par la suite qu'un grand nombre d'autres peuples emploient aussi le mot *ciel* pour exprimer Dieu. — 11. *Haggaboah*, le Très-Haut. — 12. *Hou* ; ce mot est le pronom *lui* ; il est employé fréquemment par les Juifs cabalistes et par les Orientaux.

II. *En Chaldéen*. — 1. *Elah*, ou emphatiquement *Elaha ;* même racine que *Eloah* des Hébreux : l'*Etre adorable*. — 2. *Mar* ou *Maré :* ce vocable d'origine babylonienne signifie *maître, seigneur ;* il peut venir de la racine *mar* pour *amar*, dire, commander, d'où dérive aussi le titre arabe *Emir*, *Commandant*. On dit encore *Maran*, Seigneur, ou Notre-Seigneur ; ce mot syro-chaldéen se trouve dans l'anathème porté par saint Paul : *Maran atha*, le Seigneur vient. (*1 Cor.*, XVI, 22.)

III. *En Syriaque*. — 1. *Alo* et *Aloho*, Dieu. — 2. *Moré* et *Moryo*, Maître, Seigneur. Ces vocables, ainsi que les suivants, ont une étymologie commune avec le chaldéen.

IV. *En Samaritain*. — 1. *Ela* ou *Eléha*, Dieu. — 2. *Maré*, Seigneur.

V. *En Phénicien*. — Je comprends sous ce titre tous les peuples anciens qui habitaient les régions voisines de la Judée, tels que les Araméens, les Philistins, les Ammonites, les Moabites, les Tyriens, etc., qui tous parlaient des idiomes congénères. Les principaux vocables en usage chez eux pour exprimer la Divinité sont : — 1. *El, Il, Elah ;* toujours de la racine *alah*, adorer, ou *éyal*, la force. — 2. *Baal*, *Béel*, et par contraction *Bel*, le Seigneur. Ce vocable dérivé de la racine *baal*, dominer, était très-commun en Orient ; on le trouve souvent dans les écrits grecs et latins sous la forme Βῆλος ; lorsqu'on voulait spécifier une divinité particulière, on ajoutait au mot générique une qualification, comme *Baal-bérith*, le dieu de l'alliance, *Baal-schemen*, le dieu du ciel, *Baal-péor* ou *Bééel-phégor*, etc. — 3. *Mélek*, *Molek* ou *Moloch*, *Malkom*, *Milkom ;* tous ces vocables viennent de la racine *malak*, régner, et signifient *le Roi* du ciel ou le Roi par excellence ; c'est de là que viennent aussi les composés *Adrammélek*, le Dieu magnifique, *Anammélek*, le Dieu propice. — 4. *Marnas*, seigneur des hommes. Ce

[1] Des deux caractères qui composent ce mot, le premier vaut 10 et le second 5 ; réunis, ils forment donc le nombre 15 ; mais les Juifs, de peur de profaner le nom de Dieu, représentent ce chiffre par les caractères numériques qui, valant 9 et 6, forment aussi le nombre 15.

nom était attribué principalement à la divinité adorée à Gaza. (Hieronym., *Ep.* VII *ad Lætam.*)

VI. *En Punique.* — 1. *Alon;* ce mot se trouve dans Plaute (*Pœnulus*, act. V, scena 1); mais, comme il est figuré en caractères latins, il est permis de douter s'il vient, comme les précédents, du radical *alah*, adorer, ou de *alah*, élever, monter; en d'autres termes, s'il est corrélatif d'*Eloah*, l'Etre adorable, ou d'*Elion*, le Très-Haut. — 2. *Bal*, le Seigneur, du phénicien *baal*; ce mot entre dans la composition de certains noms propres, tels que *Anni-bal*, corrélatif de l'hébreu *Ananyah*, grâce du Seigneur, et *Azdrubal*, corrélatif d'*Azar-yah*, secours du Seigneur. — *Hamilka;* ce mot que nous apprenons d'Athénagore (*Legat. pro Christianis*) signifie le *Roi* par excellence.

VII. *En Arabe.* — 1. *Elâhon*, et vulgairement, *Elah* ou *Ilah.* On l'emploie plus communément avec l'article, en élidant la première radicale, *Allaho*, vulgairement *Allah.* Ce mot vient de la même racine que l'hébreu *Eloah*, et a été imposé par les musulmans à tous les peuples soumis au joug de l'islamisme; il a même fait oublier à la plupart d'entre eux l'ancienne appellation en usage au temps où ils étaient idolâtres. Le mot *Allah* cependant est bien antérieur chez les Arabes à la prédication de Mahomet; car les tribus qui habitaient cette vaste péninsule s'étaient toujours servies de cette expression pour désigner le souverain Seigneur, du temps même où ils étaient sabéens. Les Arabes modernes se vantent de posséder dans leur langue, la plus riche et la plus répandue dans l'univers, quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, sans compter le mot *Allah;* mais les autres langues pourraient en avoir presque autant, car ce sont moins des noms que des qualifications ou attributs. Cependant, comme ils sont très-propres à nous apprendre l'idée que les nations musulmanes se forment de l'Etre souverain, et que d'ailleurs les ouvrages où ils sont consignés sont rares, nous allons les rapporter ici avec leur signification. Ils consistent tous en un seul mot, à l'exception du quatre-vingt-quatrième et du quatre-vingt-cinquième; c'est pourquoi nous les traduisons aussi par un seul mot français; mais si quelqu'un trouvait quelqu'une de ces expressions obscure, il pourrait recourir au *chapelet musulman* que nous avons inséré dans le premier volume, où nous avons donné un peu plus d'extension aux vocables. Si quelques expressions avaient ici un autre sens que dans le *chapelet* susdit, c'est qu'en effet le terme arabe peut quelquefois se traduire de plusieurs manières différentes. — 2. *El-Rahman*, le Clément. — 3. *El-Rahim*, le Miséricordieux[1]. — 4. *El-Mélik*, le Roi. — 5. *El-Coddous*, le Saint. — 6. *El-Sélam*, la Paix. — 7. *El-Moumen*, le Fidèle. — 8. *El-Mohaimen*, le Tuteur. — 9. *El-Aziz*, l'Excellent. — 10. *El-Djebbar*, le Puissant. — 11. *El-Motakabber*, l'Auguste. — 12. *El-Khalec*, le Créateur. — 13. *El-Bari*, le Fondateur. — 14. *El-Moçawwer*, le Formateur. — 15. *El-Ghaffar*, l'Indulgent. — 16. *El-Cahhar*, le Victorieux. — 17. *El-Wahhab*, le Donateur. — 18. *El-Razzac*, le Conservateur. — 19. *El-Fattah*, le Vainqueur. — 20. *El-Alim*, le Savant. —

[1] Ces deux attirbuts entrent dans la composition de cette célèbre formule aussi fréquente chez les musulmans que le signe de la croix chez les catholiques : *Bism Illah ir-rahim ;* « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ».

21. *El-Crbedh,* Celui qui contient tout. — 22. *El-Baset*, l'Immense. — 23. *El-Hafedh*, Abaissant (les superbes). — 24. *El-Rafé*, Exaltant (les humbles). — 25. *El-Moezz*, le Glorifiant. — 26. *El-Mazeil*, l'Humiliant. — 27. *El-Sami*, l'Ecoutant. — 28. *El-Bacir*, le Voyant. — 29. *El-Hakem*, le Juge. — 30. *El-Ald*, le Juste. — 31. *El-Latif*, l'Aimable. — 32. *El-Khabir*, l'Habile. — 33. *El-Halim*, le Doux. — 34. *El-Azim,* le Très-Haut. — 35. *El-Ghafour*, le Propice. — 36. *El-Schekour*, le Reconnaissant. — 37. *El-Ali*, l'Elevé. — 38. *El-Kebir*, le Grand. — 39. *El-Hafiz*, le Gardien. — 40. *El-Moquit*, le Nourrissant. — 41. *El-Hasib*, le Computateur. — 42. *El-Djelil*, le Glorieux. — 43. *El-Kerim*, le Généreux. — 44. *El-Raquib*, l'Observateur. — 45. *El-Modjïb*, l'Exauçant. — 46. *El-Wasé,* le Vaste. — 47. *El-Hakim*, le Sage. — 48. *El-Wédoud*, l'Aimant. — 49. *El-Medjid*, le Glorifié. — 50. *El-Baeth*, le Producteur. — 51. *El-Schehid*, le Témoin. — 52. *El-Hacc*, la Vérité. — 53. *El-Wakil*, l'Administrateur. — 54. *El-Cawi*, le Fort. — 55. *El-Metin*, le Stable. — 56. *El-Wéli*, le Patron. — 57. *El-Hamid*, le Loué. — 58. *El-Mohci*, le Numérateur. — 59. *El-Mobdi*, le Procréateur. — 60. *El-Moïd*, le Ressuscitant. — 61. *El-Mohyi*, le Vivifiant. — 62. *El-Momit*, Donnant la mort. — 63. *El-Hayy,* le Vivant. — 64. *El-Cayoum*, le Perpétuel. — 65. *El-Wadjed*, l'Inventeur. — 66. *El-Madjed*, le Glorificateur. — 67. *El-Wahed*, l'Unique. — 68. *El-Cemed*, l'Eternel. — 69. *El-Cader*, le Prédestinant. — 70. *El-Caser*, le Puissant. — 71. *El-Caddem*, le Préexistant. — 72. *El-Wakkher*, Existant après (tous les temps). — 73. *El-Awal*, le Premier. — 74. *El-Akher*, le Dernier. — 75. *El-Zaher*, le Manifeste. — 76. *El-Baten*, le Caché. — 77. *El-Wâli*, le Président. — 78. *El-Motaala*, le Très-Elevé. — 79. *El-Barr*, le Pur. — 80. *El-Tawwab*, le Rémunérateur. — 81. *El-Montaquem*, le Vengeur. — 82. *El-Afou*, le Pardon. — 83. *El-Rawwaf*, l'Indulgent. — 84. *Malek-el-Moulk*, Souverain du monde. — 85. *Zoul-djelal wal-ikram*, Possesseur de la gloire et de la magnificence. — 86. *El-Casat*, l'Equitable. — 87. *El-Djamé,* Assemblant (les hommes au jour du jugement). — 88. *El-Ghani*, le Riche. — 89. *El-Moghni*, l'Enrichissant. — 90. *El-Mané,* le Défenseur. — 91. *El-Dharr*, le Contraignant. — 92. *El-Nafé,* le Salutaire. — 93. *El-Nour*, la Lumière. — 94. *El-Hadi,* le Directeur. — 95. *El-Bedi*, l'Admirable. — 96. *El-Baqui*, le Permanent. — 97. *El-Wareth*, l'Héritier. — 98. *El-Raschid*, le Guide. — 99. *El-Çabour*, le Patient. Les Arabes n'ont point inséré dans cette longue nomenclature le mot *El-Rabb*, le Seigneur, dont ils se servent très-fréquemment, sans doute parce qu'il ne se trouve jamais isolément dans le Coran, mais complété par un régime, comme *Rabb-i*, mon Seigneur, *Rabb-el-alemin*, Seigneur de l'univers. On peut y joindre encore le pronom *Hou*, lui, c'est-à-dire il est, il existe, fréquemment employé à la place du nom de Dieu, et qui est ainsi corrélatif de l'hébreu *Jéhova.* Les musulmans citent rarement le nom de Dieu sans le faire suivre de la formule *Taala*, c'est-à-dire, qu'il soit exalté!

### II. — Langues aryennes.

VIII. *En Zend.* — Les anciens habitants des régions aryennes étaient monothéistes. Voisins des temps et des lieux où avaient vécu les patriarches, ils avaient reçu d'eux la notion d'un seul Dieu. Mais plus tard, lorsque les

traditions primitives commencèrent à s'effacer, ils crurent pouvoir expliquer la coexistence du bien et du mal sur la terre en admettant deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Le premier était la lumière, ils le nommaient *Ormuzd*, l'*Oromazes* des Grecs; le second, appelé *Ahriman* (*Arimanes*), était les ténèbres. Longtemps en lutte l'un contre l'autre, ils en étaient enfin venus à une espèce de compromis, qui était l'origine de tout ce qu'il y avait de bien et de mal en ce monde. Or, comme ces deux génies marchaient chacun à la tête d'une multitude d'autres esprits, il est certain qu'ils puisèrent cette conception dans la connaissance qu'ils avaient de la chute des mauvais anges. Mais quand on étudie à fond leur religion, on acquiert la certitude qu'au-dessus d'Ormuzd et d'Ahriman ils reconnaissaient un Dieu suprême et indépendant de l'un et de l'autre; c'est donc à tort qu'on a donné à ceux-là le nom de *principes*; ou bien il faut admettre qu'ils ne les considéraient comme principes que par rapport à l'influence qu'on leur prêtait sur la terre. Mais ils attribuaient tant de pouvoir à ces prétendus principes, qu'ils laissaient peu de chose à faire au Dieu suprême, auquel ils donnaient le nom de *Yezd* ou l'Adorable. Enfin Zoroastre parut avec éclat sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, et il donna à la religion des Perses les formes qu'elles a conservées jusqu'à présent. — 1. *Daéva*, ce mot, corrélatif du sanscrit *déva*, sera expliqué plus loin. — 2. *Ahura-Mazduo*; c'est le vocable connu depuis longtemps sous la forme *Ormuzd*. Les anciens Perses donnaient ce nom au premier des Amchaspand (les sept premiers bons esprits créés), mais il a dû originairement s'appliquer uniquement à la divinité ou bon principe; car *Ahura* est le correspondant exact du sanscrit *asu-ra*[1], un des noms de Brahmâ en tant que possédant la vie; *mazdâo* se décompose en *mazdao*, grandement savant (magniscius)[2]. Je hasarderai donc de traduire cette expression par le *possesseur de la vie*, *souverainement savant*.

IX. *En Persépolitain.* — *Auramazda.* C'est encore le nom d'Ormuzd, considéré comme Dieu; en effet, on lit en tête de plusieurs inscriptions persépolitaines : *Bu-izrak Auramazda; ah miocht buanan;* « Ormuzd est l'être divin; il est le plus grand des êtres ». (Burnouf, *Mém. sur deux inscript. cunéiformes*, IIe partie, p. 119, et IIIe partie, p. 126.)

X. *En Pehlvi.* — 1. *Khoda;* ce mot est venu par contraction du zend *qa-dâta* (*à se datus*), donné de lui-même; de là est dérivé le *Gott et God* des langues germaniques, vocable dont le son ne rappelle plus à l'esprit la signification première, mais qui, dans l'origine, désignait l'être *incréé*, celui que la mythologie indienne nomme *Swayam bhoû*, existant par lui-même, ou *Swayam-datta*, donné de soi-même. « Tel qu'il est toutefois, dit M. Burnouf, le mot *Khoda* et *Gott* a encore étymologiquement un sens plus élevé que le *dévas*, Θεὸς, *deus*, des Indiens, des Grecs et des Latins, lequel ne désigne que l'*être qui réside dans le ciel;* et l'avantage d'avoir gardé pour l'idée de *Dieu* une expression plus grande et plus philosophique est incontestablement acquis aux peuples d'origine persane ». (*Nouv. Journal asiastique*, tom. III, p. 345.) Cette expression néanmoins le cède encore, ce semble, à celle qui

[1] Il ne faut pas confondre *asu-ra*, un des noms de Brahmâ, ainsi que le démontre un petit lexique védique que possède M. Burnouf, avec *a-sura*, les démons ennemis des *suras* ou des dieux (lumineux).

[2] *Notes* communiquées par M. Eug. Burnouf. — Voyez aussi son *Commentaire sur le Yaçna*.

nous est offerte dans l'hébreu *yéhova*, qui joint à l'idée d'existence celle d'éternité. — 2. *Mona*, le *Roi* par excellence. — 3. *Ihan*, nom donné primitivement aux génies célestes. — 4. *Djatoun*, nom de Dieu et des bons génies. — 5. *Anhoua;* c'est une altération du zend *Ahurama* [*zda*][1].

XI. *En Persan.* — 1. *Khoda* ou *Khodai*; c'est le mot pehlvi ci-dessus. — 2. *Iezd*, *Ized*, *Iezdan;* ces mots sont des altérations très-légères du zend *Yazata,* lequel est exactement le sanscrit *yadjata*, adjectif védique composé de *yadj*, honorer par le sacrifice, et du suffixe *ata*, qui, ajouté au radical, a la valeur de l'adjectif latin en *bilis*, capable ou digne de... *Yezd*, *yazata* ou *yadjata*, doit donc se traduire littéralement par *digne d'être honoré du sacrifice*, ou plus simplement par *adorable*, et se trouve ainsi corrélatif de l'hébreu *Eloah.* (Voyez *Commentaire sur le Yaçna*, t. Ier, p. 218 et 219. — *Journal asiat.*, 3e série, t. X, p. 325.) Les Perses donnèrent aussi ce nom a un grand nombre de génies, objet de leur culte. — 3. *Perverdigar*, celui qui nourrit tout. — 4. *Djéhanban*, le protecteur, le gardien du monde. — 5. *Darad* ou *Dawer*, le souverain. — 6. *Dadar* ou *Dadger*, le distributeur ou l'administrateur de la justice. — 7. *Kirdigâr*, le créateur. — 8. *Afridgar*, le créateur. — 9. *Khodawend alémin*, le maître des mondes; le premier de ces deux mots dérivé lui-même de *Khoda*, signifie *Seigneur.* — 10. *Allah*; les Persans, en qualité de musulmans, donnent à la divinité tous les noms arabes.

XII. *En Afghani* ou *Pouchto.* — *Khouda* ou *Koudaï.*

XIII. *En Kourde.* — *Khoudi,* dérivé du persan ainsi que le précédent.

### III. — Langues indiennes.

Au-dessus de la multitude prodigieuse de divinités qui peuplent le panthéon hindou, les plus instruits d'entre les Indiens admettent un Dieu « auteur et principe de toutes choses, éternel, immatériel, présent partout, indépendant, infiniment heureux, exempt de peines et de soucis; vérité pure, source de toute justice; qui gouverne tout, qui dispose de tout, qui règle tout; infiniment éclairé, parfaitement sage; sans forme, sans figure, sans étendue, sans nature, sans nom, sans caste, sans parenté; d'une pureté qui exclut toute passion, toute inclination, toute composition ». On voit par cette définition que les anciens Hindous étaient essentiellement monothéistes, et que ce n'est qu'à une époque postérieure que le polythéisme et l'idolâtrie sont venus souiller et presque effacer une croyance aussi pure.

XIV. *Sanscrit.* — Parmi les langues indiennes, je mets au premier rang le sanscrit, idiome dont la connaissance a été longtemps un puits scellé pour l'Europe savante, et dont l'origine est encore un mystère; c'est à cette langue que l'on rattache les principales familles des langues de l'Europe et de l'Asie; quelques-uns même veulent y trouver la source de tous les idiomes de l'univers. Pour nommer la divinité, on s'y sert des vocables suivants : — 1. *Déva,* mot tiré de la racine *div*, le ciel, qui vient elle-même du primitif *div*, briller; la terminaison *a* désigne l'adjectif possessif; il exprime donc

[1] Anquetil, *Zend-avesta*, tome III, *Dictionnaires;* mais ce savant se trompe en traduisant *Anhuma,* ainsi que *Ahura-mazda,* par *la grande lumière.*

*celui qui possède la splendeur*, ou *celui qui habite le ciel*. C'est de ce mot que les Grecs ont tiré les vocables Θεὸς, Ζεῦς, ou Δεῦς, *génit.* Διὸς ; les Latins *Deus*, *Divus*, etc.[1]. — 2. *Bhagavan ;* ce mot signifie proprement *adorable ;* il est ainsi corrélatif du sémitique *éloah*, qui offre la même idée : il vient de la racine *bhag*, pouvoir divin, souveraine félicité, qui a fourni *Bog*, nom de Dieu dans les langues slaves, ainsi qu'on le verra en son lieu.— 3. *Bhavana;* ce mot dérivé de la forme causale de *bhou*, être, signifie *celui qui fait subsister*, ou *par qui tout existe*. (*Nouv. journ. asiat.*, tom. III, page 231.) — 4. *Lokakarta*, le créateur des mondes. — 5. *Iswara ;* maître, gouverneur ; du verbe *is*, gouverner. — 6. *Brahma;* les lexicographes hindous dérivent ce mot de la racine *vrih*, accroître ; il représente le pouvoir créateur. Il ne faut pas confondre ce vocable avec *Brahmâ*, première personne de la *trimourti* ou trinité indienne ; car il exprime le Dieu suprême, l'Etre souverain. (*Nouv. Journ. asiat.*, t. VIII, p. 232.) — 7. *Swayambhou;* mot formé du verbe substantif et du pronom réfléchi : *Celui qui existe par lui-même*. — 8. *Parabrahma*, le Brahma suprême, ou le Dieu souverain. — 9. *Paramatma*, l'âme ou l'intelligence suprême, primitive.— 10. *Aum*. « Ce mot », dit Klaproth, « est chez les Hindous le nom mystique de la divinité, par « lequel commencent toutes les prières. On le dit composé de *A*, le nom de « Vichnou, *U*, celui de Siva, et *M*, celui de Brahmâ ». Il est ainsi le compendium de la *trimourti* indienne. (*Ibid.*, t. VII, p. 188.) — 11. *Soura*, Dieu ou esprit, dans l'acception de *lumineux*, du radical *sour*, briller. — 12. *Amara* ou *Amartya*, l'immortel, formé de *a* privatif et de *mara*, mourir.— 13. *Devata* ou *Daivata*, le céleste, l'habitant du ciel. — 14. *Nirdjara*, exempt d'infirmité. — 15. *Tridasha*, de *tri*, trois, et *dasha*, état. Les Hindous supposent que les divinités secondaires sont, comme les humains, soumises à la triple nécessité de naître, de vivre et de mourir. — 16. *Tridivéha*, qui réside dans les trois cieux. — 17. *Viboudha*, le vigilant, celui qui veille. — 18. *Souparvana*, qui remplit tout. — 19. *Soumanas*, excellente intelligence. — 20. *Divaïkas*, celui qui fait son séjour dans le ciel (*cœlicola*). — 21. *Divichat*, celui qui habite dans le ciel. — 22. *Barhimoukha*, qui a le visage étincelant. — 23. *Kratouboudja*, qui se nourrit de sacrifice. Les onze derniers vocables, tirés de l'*Amarakocha*, s'attribuent plus spécialement aux divinités secondaires. Souvent même les Hindous, dans leur monstrueuse théogonie, donnent aux dieux inférieurs qu'ils adorent quelques-uns des douze premiers, lesquels cependant appartiennent essentiellement à la divinité

[1] Comme c'est au sanscrit qu'un très-grand nombre de langues ont emprunté le vocable qui dénomme la divinité, il est important de bien constater ce fait ; c'est pourquoi nous allons transcrire ici une note de M. Kurz, qui établit clairement les procédés généraux de dérivation.

« En sanscrit, dit-il, l'*i* de *div*, ciel, se change en *e* par *Gouna*, et en ajoutant *a* de l'adjectif possessif, on a au nominatif *devas*, celui qui demeure dans le ciel, Dieu. *Devas—Deus*, ou le *v* a été changé en *u* (prononcez *ou*) comme dans *uvatcha* pour *vavâtcha*, *quatio* et *concutio*, *solvo* et *solutus*, *avispex* et *auspex*, *gavisus* et *gaudere*, etc. Comparez encore avec *div* et *diuturnus*, le mot *divus* où se retrouve la racine *div* dans toute sa pureté. Ζεῦς, que les Crétois nommaient Δεῦς, génitif Διὸς, est le même que *Deus*, et on y retrouve encore la racine *div* ainsi que dans Θεὸς, où le digamma primitif s'est changé en *o*. Le mot *Diespiter* est de la même origine et veut dire *père du ciel* et non *père du jour*, et *Jupiter* n'est pas autre chose. Le *d* est très-souvent supprimé au commencement des mots (*dvi* et *vinsati ; duo* et *viginti : zwei* et *beide ; is* et *dieser*, etc., peut-être aussi *Diôné* et *Juno*); on a fait *Ju-piter* de *iv* ou *Div*, comme on a fait *solutus* de *solvo*. La racine *div* se trouve encore dans *teüfel ;* bas allemand, *düwel ;* anglais, *devil ;* persan, *dew ;* peut-être même dans *tien* et *ti* chinois ». (*Nouveau Journal asiat.*, tom. V, pag. 407.)

Nous n'admettons pas cependant l'étymologie que donne M. Kurz de Jupiter, que nous sommes fondé à croire dérivé du *Jou*, *Jéhova* hébreu, ainsi qu'on le verra en son lieu.

suprême, à l'essence sans bornes qu'ils admettent au-dessus de tous les êtres.

XV. *En Hindoui, Bradj-Bhaka, Mahralti, Goudjarati, Kanara, Orissa, Vikanera, etc.* — Toutes ces langues de l'Inde moderne, étant dérivées du sanscrit, ou du moins ayant beaucoup d'affinité avec cet idiome, offrent, pour exprimer la divinité, les mêmes dénominations qu'en sanscrit, et principalement : 1. *Dew* ou *Déva*, et *Dévita* ou *Dévata,* le Céleste ou le Resplendissant. — 2. *Bhagavan*, *Bhagwan* ou *Bhagwant*, l'Adorable. — 3. *Iswar*, *Iswara, Isor*, *Ichwor ;* le souverain Maître. — 4. *Parameswar*, *Parmésuor*, *Parmechwor*, formé de *parama,* premier, et *iswara*, maître : *le Premier Maître, le Souverain Seigneur*. C'est le terme dont se servent de préférence les chrétiens de la Péninsule.

XVI. *En hindoustani.* — Cette langue étant empruntée au sanscrit, au persan et à l'arabe, offre des dénominations de Dieu prises dans ces trois idiomes. — 1. *Vocables sanscrits. Parameswar,* le premier maître. *Iswar,* le maître, le gouverneur. *Bhagwân* et *Bhagwant. Harus* ou *Hari ;* ce mot signifie aussi *seigneur ;* de là est venu le *her* latin et le *herr* teutonique. *Vichnou* ou *Bichan. Nârâyan. Ram.* Ces trois derniers vocables sont proprement des noms de Vichnou considéré comme l'Etre souverain, et par extension on les emploie pour exprimer Dieu. C'est ainsi que dans quelques livres chrétiens, entre autres dans l'*Imitation*, on se sert des mots *Jesus* et *Christ*, pour désigner l'Etre suprême[1]. — 2. *Vocables persans. Khouda*, Dieu. *Iazd*, *Ezid*, *Iazdàn*, l'adorable. *Parwerdégàr,* celui qui nourrit tout. *Afridgàr* et *Afrinanda,* le créateur. *Kirdigàr*, le créateur. — 3. *Vocables arabes. Ilah* ou *Allah,* Dieu. *Rabb*, Seigneur. *Bâr* et *Bâri*, créateur. *Khallâq* et *Khâliq*, créateur. *Kibriya*, la grandeur. *Haqq*, la vérité. (Shakespear, *A dictionary hindustani and english.*)

XVII. *En khond.* — 1. *Pennou*, Dieu ; mot dont j'ignore l'étymologie. — 2. *Béra Pennou*, le Dieu de la terre ; il est regardé comme la puissance suprême. (*Journal asiatique* de Londres, n. 13.)

XVIII. *En bengali.* — 1. *Iswar*, le souverain de l'univers. — 2. *Tridach*, de *tri*, trois, et *dach*, état ; parce que, suivant le système hindou, la divinité se trouve comme les mortels dans le triple état de naissance, d'existence et de destruction. (Wilson, *A dictionary sanscrit and english.*) — 3. *Déva*, du radical sanscrit *div,* espace lumineux, le ciel. — 4. *Parampourous*, de *parama* premier, et *pourous*, homme, être : *le premier être.*

XIX. *En néwari ou langue de Népal.* — Cette langue emprunte au sanscrit les mots : — 1. *Déva, Dieu.* — 2. *Bhagouan, Seigneur.* — 3. *Iswar*, Seigneur. Si le Névar veut exprimer dans sa langue l'idée de Dieu, il est obligé d'avoir recours à une périphrase, et il dit : — 4. *Adjhi-déo,* « composé de *adjhi*, grand-père, et de *déo ;* et ainsi, par respect pour ses ancêtres, il en marque également à son créateur qu'il appelle littéralement *le père de son père*, ou *le premier père* ». (*Nouv. journal asiat.*, t. VI, p. 85.)

XX. *En tamoul.* — 1. *Déven*, le céleste, du sanscrit *déva.* — 2. *Piran*, Dieu, prince ; mot dérivé aussi d'une racine sanscrite qui signifie *parfait.*

[1] Note communiquée par M. Garcin de Tassy.

— 3. *Tambirân* ou *Tambouran;* M. Burnouf fait dériver ce terme du pronom *tan*, lui, eux, et de *pirân*, Dieu. Il peut donc signifier *leur Dieu*, comme *Nambiran, notre Dieu*[1]. Mais ne serait-il pas plus naturel de l'entendre dans le sens de *Il est Dieu*, ou en le rapprochant de l'étymologie sanscrite, *celui qui est parfait?* Appliqué aux hommes, ce mot veut dire *roi*, *prince*, *seigneur*. — 4. *Chembirân*, de *chem*, juste, et *Piran*, Dieu, *Dieu juste*. — 5. *Souvami*, maître, seigneur; titre honorifique dérivé du sanscrit. — 6. *Paravastou*, de *para*, premier, et *vastou*, être : *le premier être*.

XXI. *En malabar*. — 1. *Paramesouaren*, le premier souverain. — 2. *Sarouvesouaren*, le maître de toutes choses. — 3. *Déven*, Dieu. — 4. *Karttava*, le Créateur, de la racine sanscrite *kri*, faire, créer, de laquelle vient aussi le latin *creare* et ses dérivés. — 5. *Tambouran*, comme en tamoul; c'est le mot dont se servent de préférence les chrétiens. (*Alphabetum Grandonico-Malabar*, Romæ, 1772.)

XXII. *En telougou*. — 1. *Dévata*, Dieu, mot sanscrit. — 2. *Bhagavat*, la divinité, l'adorable. — 3. *Amar*, l'immortel. — 4. *Vidhata*, le créateur. — 5. *Ichwarouni*, le souverain maître. — 6. *Djédjé*, Dieu. (Campbell, *A Grammar of the teloogoo linguage*.)

XXIII. *En Tzengari*. — Les Tzengaris ou Tsiganes sont des peuplades vagabondes répandues dans presque tout l'univers et connues en Europe sous le nom de Gitanos, Gypsies, Egyptiens, Bohémiens, etc. ; comme ils parlent un idiome appartenant au système indien, ils donnent à Dieu le nom de : *Deva*, *Devel* ou *Del*, suivant leurs différents dialectes.

XXIV. *En Chingalais*. — 1. *Déwo, Déo*, et *Déwiyo*, dérivé du sanscrit par le pali *Dévo*. — 2. *Bhagava*, l'adorable.

XXV. *En pali*. — 1. *Devo*, Dieu. — 2. *Bhagavâ*, l'adorable. Ces deux expressions sont dérivées du sanscrit.

XXVI. *En Kouki*. — *Ngion-Mi*, Dieu.

### IV. — Langues de la région indo-chinoise.

La plupart des peuples qui habitent cette région, et quelques-uns de la région précédente, professent le boudhisme, et par conséquent ne se font pas de Dieu la même idée que les autres systèmes de religion; ils le considèrent comme une entité, comme une façon d'être, plutôt que comme un être distinct. C'est pourquoi plusieurs manquent même d'un mot propre pour exprimer la divinité, et sont obligés d'avoir recours à une autre figure ou à une périphrase. Cependant plusieurs des vocables que nous allons citer sont antérieurs au boudhisme; et nous allons voir qu'ils rentrent dans l'idée *céleste* que nous avons trouvée chez les Hindous. On a beaucoup disputé aussi pour savoir si les anciens Chinois avaient une connaissance de la Divinité; nous regardons la question comme définitivement jugée en leur faveur, et nous renvoyons, sur ce sujet, à ce que nous avons déjà dit sur le mot *Chang-Ti*, à ce que nous dirons plus tard à l'article *Thien*, et à l'ou-

[1] Cette expression est depuis longtemps connue en Europe sous la forme altérée transmise par les Portugais, c'est le *Zamorin* de Calicut, un des princes établis par le dernier roi du Malabar, après le partage de son empire. (*Nouveau Journal asiat.*, tom. I, pag. 275.)

vrage du P. Prémare, inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne.*

XXVII. *En Ava.* — *Kiak*, Dieu.

XXVIII. *En Barman.* — 1. *Déva*, mot sanscrit emprunté du pali. — 2. *Bourà* (prononcez *Prâ*), Dieu, objet d'adoration, seigneur, maître. — 3. *Prâ-Sakheng*, le suprême objet de l'adoration. — 4. *Sikhem-Prà*, le souverain Dieu ; composé de *sikheng*, seigneur, maître, et *Prâ*, Dieu. — 5. *Sakhem* et *Sikheng*, seigneur, maître, gouverneur. — 6. *Acheng*, seigneur, maître. — 7. *Acheng-Tsau ; tsau* est un titre respectueux qui, ajouté à *acheng*, ne s'emploie que pour exprimer la divinité. — 8. *Mrat-tswà-Prà*, le très-excellent Dieu. (Judson, *A Dictionary of the Burman linguage.*)

XXIX. *En Siamois.* — 1. *Pharah*, Dieu, puissance, majesté. (Tow. *a Grammar of the Thai or Siamese linguage.*) Il est probable que ce vocable a la même étymologie que le *Prà* barman. Les princes de la terre ont en ce pays, comme en beaucoup d'autres, usurpé ce nom. — 2. *Tchaou*, titre honorifique qui correspond au barman *Tsau*, monseigneur.

XXX. *En Both* ou *Thibétain.* — 1. *Lha ;* ce mot veut dire primitivement *le ciel*, comme *Déva* en sanscrit ; c'est maintenant le nom de la divinité. — 2. *Khon-tsiogh*, le très-précieux ou le très-saint ; c'est l'expression dont se servent de préférence les chrétiens ; elle est composée de *khon*, *tsiogh*, suprême, excellent. — 3. *Vang-tchough*, le tout-puissant. — 4. *Rang-troub*, existant par lui-même ; ce mot est par conséquent corrélatif du sanscrit *swayambhou*, du zend *qa-data* et du pehlvi *khoda*. Les chrétiens du Thibet parlent rarement de Dieu ou des personnes de la sainte Trinité, sans faire précéder leur nom de cette formule, afin de ne les pas confondre avec les déités du boudhisme et du lamaïsme. — 5. *Pon-bo*, le maître, le seigneur. (Voyez *Alphabet. thibetanum* et *Nouv. Journ. asiat.*, t. VII, p. 271. — 6. *Senng-Ghie ;* c'est le nom thibétain de Bouddha employé pour exprimer la divinité en général. — 7. *Djobi*, mot dont j'ignore la signification.

XXXI. *En chinois.* — 1. *Thien*, ce mot veut dire proprement *le ciel*. Il est maintenant hors de doute que, par cette expression, les Chinois comprennent aussi, ou du moins comprenaient autrefois *l'être supérieur ;* c'est ainsi que nous voyons les Hébreux donner à Dieu le nom *schamayin* ou *schmaya*, les cieux, et un grand nombre de peuples tirer la dénomination du Tout-Puissant du sanscrit *Déva*, le céleste, lorsqu'ils ne la prennent pas dans leur propre langue [1]. — Le caractère *thien*, considéré dans ses éléments graphiques, parle aussi à nos yeux ; car, si l'on s'en rapporte à la forme moderne, on voit qu'il est composé du signe *ta* qui, représentant l'homme embrassant le plus d'espace possible, c'est-à-dire debout, les bras étendus, les jambes écartées, signifie *grand, grandeur*, et du signe de l'unité *y* ; ainsi, en réunissant les deux symboles on obtient *première grandeur* ou *grandeur unique*, image qui n'est pas indigne du souverain des cieux. Mais si nous consultons les formes antiques du même caractère, il y a alors certitude que les anciens Chinois entendaient par ce mot autre chose que le ciel matériel. En effet, le dictionnaire *Lou-chu-thong* nous offre des formes qui

[1] Voyez dans les *Annales de philosophie chrétienne* (tom. XV, pag. 136 et suiv.), les nombreux témoignages recueillis par le P. Prémare et par M. Bonnetty, qui tous prouvent d'une manière irréfragable que par le mot *thien* les Chinois entendaient aussi une intelligence supérieure.

témoignent qu'anciennement c'était bien une tête humaine (seule image possible de l'intelligence) qui dominait de caractère, et que la ligne droite qui la remplace aujourd'hui ne lui a été substituée que par les exigences du système de quadrature imposé à l'écriture moderne. — 2. *Thien-tchu* ; en ajoutant au précédent le mot *tchu*, seigneur, on obtient la formule Seigneur *du ciel*, qui est l'expression familière aux chrétiens et qui a été imposée par les décisions de la Propagande, comme plus correcte et prévenant toute amphibologie. — 3. *Ti*. Ce terme se traduit communément par *Empereur*. « Cependant, dit M. Kurz (*Nouveau Journal asiat.*, tome V, page 404,) si nous recherchons la signification primitive de *ti*, nous trouvons qu'il veut dire le *maître*, le *souverain du ciel*, ou plutôt encore *l'esprit du ciel*. (Dictionnaire *Phin-tseu-tsian*.) L'empereur ayant reçu son autorité du souverain du ciel lui-même, on le désigne aussi par ce nom emprunté, pour exprimer le haut degré de vénération et d'obéissance que les hommes doivent lui porter ». On peut voir aussi sur ce vocable les témoignages recueillis dans les *Annales de philosophie chrétienne* (tom. XV, p. 149 et suiv.), qui démontrent que *ti* a désigné primitivement *Dieu lui-même*, entre autres celui de l'empereur Kang-hi, qui donne cette définition : « *Ti* est le seigneur de tous les esprits ». Il ne faut pas omettre non plus l'analogie phonique qui existe entre ce mot *Ti* et ceux de *Thien* [1], *Déva*, Θεὸς, *Deus*, et leur nombreuse famille. — 4. *Chang-ti*, formé du précédent par l'addition de *Chang*, haut, suprême, *le suprême empereur ;* cette formule distinguant l'empereur du ciel de celui de la terre, ôte toute amphibologie. — 5. *Hoang-thien*, l'auguste ciel ; mais le P. Prémare observe que le groupe *hoang* étant composé des deux caractères *tsee* (par soi-même) et *vang* (roi), le sens qu'il doit offrir, d'après la règle du *Choueven*, est celui de *régnant par lui-même* (*Annales de Philosophie chrét.*, tom. XX, p. 137) ; or, cette expression ainsi formulée : *le ciel régnant par lui-même*, ne saurait convenir au ciel matériel. — 6. *Chang-thien*, le ciel suprême (celui qui est plus élevé que le ciel.) (*Nouveau Journal asiatique*, tom. VI, page 443.) — 7. *Tching-tchu*, le véritable seigneur ; c'est l'expression dont se servent les Chinois musulmans; ils disent aussi simplement *Tchu*, le seigneur. — 8. *Tay-y*, la grande unité ; nom donné au souverain suprême dans les anciens livres chinois. (*Annales de philosophie chrét.*, tom. XV, page 325.) — 9. *Tao*, la voie, la raison ou l'éternelle raison. Ce nom a encore plus que les précédents d'intimes rapports de prononciation avec le Θεὸς grec, le *Deus* latin, etc. (*Ibidem*, 327 ; — et M. Pauthier, *la Chine*, p. 114.) — 10. *Thien-ty*, mot à mot *ciel et terre ;* appellation fréquemment employée par les Chinois pour désigner l'être suprême. (Medhurst, *a Dictionary of the Hok-këèn dialect*, Macao, 1832.) — 11 *Tching-chin*, le vrai Dieu ; cette locution distingue le Dieu véritable des esprits ou génies qui portent le nom générique de *Chin*.

XXXII. *En Annamite.* — 1. *Ducchua-troi*. La première syllabe *duc* signifie *vertu*, *excellence ;* c'est le titre le plus honorifique. *Chua* est le mot chinois *tchu*, seigneur, et *troi* (prononcé *bloi* par les Tunquinois, et *tloi* dans d'autres provinces) veut dire *le ciel*. Ce dernier mot est composé lui-

[1] D'autant plus que, dans le Fo-kien, le caractère *thien* se prononce *ti*.

même des deux caractères chinois *thien* et *chang* superposés, qui signifient *le ciel supérieur*. La formule entière se traduit par *le très-excellent Seigneur du ciel*[1]. — 2. *Thiên-chua*, le seigneur du ciel ; c'est absolument l'expression chinoise *Thiên-tchu*. — 3. *Chua-tê*, le Dieu gouverneur. — 4. *Tuong-chua*, le suprême Seigneur. — 5. *Dang·phép-tac-vô-cùng*, la puissance infinie.

XXXIII. *En Samang*. — Les Samangs, peuple qui habite la presqu'île de Malacca, appellent Dieu : *Sian*. — M. Klaproth (*Nouv. Journal asiat.*, tome XII, page 241) rapproche ce vocable du malais *Touhan ;* mais ne serait-ce pas plutôt une corruption du chinois *thien*, que l'on prononce aussi *thian ?*

XXXIV. *En Formosan*. — *Alid*, Dieu. — Adelung et Klaproth (*Mithridates*, t. I^er^, p. 582. — *Mém. relatifs à l'Asie*, t. I^er^) comparent ce vocable à l'arabe *Allah ;* il n'est cependant pas probable qu'il en dérive.

XXXV. *En Japonais*. — Il y a dans ce pays deux idiomes : le *koyé*, dérivé du chinois, et le *yomi* qui sans doute est l'ancienne langue ; les Japonais se servent de l'écriture chinoise et ont aussi des caractères particuliers. — 1. *Ka-mi*, esprit, âme. Ce nom n'est pas particulier au Tout-Puissant ; on ne peut même le lui donner que par extension ; car il désigne plutôt les *génies*, les *esprits célestes*, ou les *âmes divinisées :* ce mot est *yomi*. — 2. *Sin ;* ce mot *Koyé* signifie aussi *esprit*, *génie ;* pour exprimer précisément le Très-Haut on dit *Daï-sin*, le grand Esprit. — 3. *Ten-mei*, l'esprit du ciel. — 4. *Ten-sou*, le Seigneur du ciel ; ces deux expressions *koyé* sont employées de préférence par les chrétiens, lorsqu'ils ne se servent pas des mots *Deos*, *Deus*, importés par les Portugais.

XXXVI. *Les Aïnos et les habitants des îles Seso*, *Tarakaï et Kouriles*, *et du fleuve Sakhalien*. — 1. *Kamoi*, *Kamoui*, Esprit, Génie, Dieu ; vocable dérivé du japonais *Kami*. — 2. *Iesouh ;* c'est le nom du Sauveur, importé par les Moscovites ; ces peuples l'emploient aussi pour désigner *Dieu* en général.

### V. — Langues tatares.

Les peuples tatares professent un système religieux appelé *Chamanisme ;* c'est une espèce de boudhisme corrompu, ou plutôt une sorte de compromis entre le boudhisme et l'idolâtrie proprement dite ou fétichisme. Chez la plupart d'entre eux, les boudhas ou bodhisatwas sont devenus des dieux tels que les entendent les idolâtres en général. Cependant on voit par la plupart des vocables suivants, qu'un certain nombre reconnaît un Dieu suprême, supérieur à toutes les autres divinités. C'est encore l'idée de *ciel* ou de *céleste*, qui a fourni le nom de la Divinité dans quelques-unes de ces langues.

XXXVII. *En Coréen*. — 1. *Pontchaa*. — 2. *Khota ;* ce nom rappelle le *Khoda* persan. — 3. Les Coréens emploient aussi un grand nombre de mots chinois prononcés à leur manière ; c'est ainsi qu'ils disent *Tchen* pour *Thien*, Dieu ou le ciel.

[1] Voyez du Ponceau, *Transactions of the american philo-phical society*, vol. II, pag. 145, et les magnifiques *Dictionnaires Annamites* de Mgrs Pigneaux et Taberd, vicaires apostoliques en Cochinchine, *Sérampore*, 1858.

XXXVIII. *En Mandchou.* — 1. *Apka-i-khan*, l'empereur du ciel. — 2. *Apka-i-edchen*, le seigneur du ciel; ces deux locutions composées correspondent exactement au *Thien-tchu* des Chinois. — 3. *Toosengga*, le Tout-Puissant. — 4. *Kourmousda*, nom employé par les païens ; c'est l'Ormuzd des Parsis.

XXXIX. *Les Hioung-Nou ou Thou-Khiu.* — C'est un ancien peuple nomade qui habitait au nord et au nord-est de la Chine, et de qui sans doute sont venus les Turcs. (*Journal asiat.*, t. VII, p. 257 ; — et Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 212.) Ils nommaient Dieu : — *Tenghiri ;* ce mot veut dire primitivement *le ciel*, comme dans presque tous les idiomes tartares; par extension il s'applique à la divinité.

XL. *Les Tougouses.* — 1. *Naniyah ;* on reconnaît dans ce vocable la racine *nian* qui, en tamoul, signifie *le ciel.* — 2. *Foya ;* ce mot est dérivé de *Fo* ou *Foe*, appellation chinoise du *Boudha* indien ; par extension il exprime Dieu en général. On trouve aussi ce vocable prononcé *Boa.*

XLI. *Les Mongols.* — 1. *Bourkhan ;* ce mot est en mongol l'équivalent de *Boudha* en sanscrit; mais un grand nombre de peuplades tartares l'emploient pour spécifier le Dieu suprême. — 2. *Tgéri*, le ciel. — 3. *Erkétoù*, le Tout-Puissant. (Klaproth, *Nouv. Journal asiatique*, tome VII, p. 176 et suiv. — *Asia polyglotta*, p. 278 et suiv.) — 4. *Tenguéri-in-etchen ;* le seigneur du ciel.

XLII. *Les Khalkas, les Bourêtes et les Eleuths.* — *Bourkhan*, Dieu, ou *Tenghiri-Bourkhan*, Dieu du ciel.

XLIII. *Les Oïgours.* — *Tengri*, le ciel.

XLIV. *Les Téléoutes.* — 1. *Teghir*, le même que *Tengri*, le ciel. — 2. *Khoudai*, terme emprunté au persan. — 3. *Kaira-kam*, seigneur du ciel (Pietkiewicz, *Dict. de la conversation*, art. *Chamanisme*) ; il faut probablement lire *Taïra* ou *Téghira*, du tartare *tagri*, ou *tengri.*

XLV. *En Kalmouk.* — *Bourkhan*, Dieu, terme mongol.

XLVI. *En Turc.* — 1. *Allah*, Dieu, mot arabe. — 2. *Tanri*, *Tenri*, *Tengri*, le ciel ; mot commun à la plupart des Tartares. — 3. *Khoudaï*, mot persan adopté de préférence par les Turcs septentrionaux. — 4. *Rabbi*, mon Seigneur. — 5. *Mevla*, le maître, le Seigneur. — 6. *Bey*, seigneur.

XLVII. *En Qaratcahï.* — 1. *Tairi*, le ciel. — 2. *Hazret-i-haqq*, la majesté divine.

XLVIIII. *En Nogai, en Quoumouq, en Qizylbach, en Qarakh, et généralement chez tous les Tatares musulmans.* — *Allah*, Dieu.

XLIX. *En Tatar-Kouchha.* — *Tagri*, le ciel.

### VI. — Langues de la région caucasique.

La plupart des peuples de cette région professent le christianisme; mais cette religion est mêlée chez plusieurs d'entre eux à de grossières superstitions. Il sera assez difficile de déterminer la religion qu'ils suivaient antérieurement, excepté pour les Arméniens qui paraissent avoir subi l'influence des anciens Perses ; leur ancienne religion était le magisme, ou du moins un système religieux analogue. Quant aux autres nations, elles

étaient probablement idolâtres ou fétichistes; quelques-uns le sont encore. Un petit nombre a embrassé le mahométisme.

L. *En Arménien.* — 1. *Asdovadz*; ce vocable, d'après M. Eug. Boré, vient primitivement de l'arien *Iadz*, que nous avons vu plus haut, et qui signifie *esprit, génie, Dieu;* comme le *dz* final se dédouble *sd*, ce mot équivaut à *Asdauts-asd* ou *azd*, composition qui donne *Iezdan, Jedz*, *Deorum Deus.* (*Journal asiat.*, juin *Jezd*, 1841, p. 652.) — 2. *Dér*, le seigneur.

LI. *En géorgien.* — 1. *Ghmerthi*, mot dont j'ignore l'étymologie. — 2. *Ghouthi* et *Ghthi.* Le premier de ces deux vocables offre assez de ressemblance avec le *God* ou *Gott* des nations germaniques, et avec le *Khoda* arien. (*Nouv. Journal asiat.*, t. I[er], p. 441.) Le second en est sans doute l'abrégé, s'il n'est pas une abréviation du précédent. — 3. *Ghouda;* il est impossible de méconnaître dans ce vocable le *Khoda* des langues perses, avec lesquelles le géorgien a plus d'une affinité; ce mot se lit entre autres dans le roman intitulé : *l'Homme à la peau de tigre.* On trouve encore *Khotta* et *Khoththa* qui confirment cette étymologie. — 4. *Ouphali*, seigneur.

LII. *En Mingrélien.* — *Ghoromthi* ou *Corounti*, corrompu du géorgien *Ghmerthi*, ainsi que les trois suivants.

LIII. *En Souane.* — *Gherbet.*

LIV. *En Kiémer* ou *Gonia.* — *Gormoti.*

LV. *En langue hope* ou *krainza.* — *Ormoti.*

LVI. *En Tehétchense.* — *Délé, Dalé*, ou *Doelé.*

LVII. *En Ingouche.* — *Déla* et *Daia.*

LVIII. *En Touchi.* — *Dalé.* Ce mot et ceux des deux langues précédentes paraissent formés de *Da*, qui signifie *père.*

LIX. *En Tcherkesse* ou *Circassien.* — *Tkha* et *Tha;* on peut comparer ce mot au géorgien *tchkwa*, esprit.

LX. *En Abaze.* — *Antcha.*

LXI. *En Ossète.* — 1. *Khoutsaw*, Dieu; mot dérivé, selon Klaproth, du persan *Khoda.* — 2. *Khitsaw*, seigneur, dérivé du persan *khidziw*, qui signifie aussi *seigneur.* Il est probable que le précédent a la même étymologie.

LXII. *En Dogour.* — *Khtsau;* même origine que les vocables ossètes.

LXIII. *En Lesghi* ou *Kouraèle.* — *Kysser*, Dieu; on peut remarquer dans ce mot la racine *ser* qui, en lesghi, signifie *le ciel.*

LXIV. *En Qazi goumouq.* — *Bsaal;* ce mot (qu'on trouve aussi transcrit *Zaal, Zaal* et *Wwssal*), pourrait venir du géorgien *tsa*, le ciel.

LXV. *En Akoucha.* — *Zalla* et *Tsalla;* même racine.

LXVI. *En Andi.* — *Tsow, Zo, Zob;* ces mots viennent de *zob, zouw*, le ciel.

LXVII. *En Khondsakh, en Antsoukh et en Tchari.* — *Bédjet.* J'ignore l'étymologie de ce vocable et des suivants; peut-être pourrait-on les rapprocher du mot *béchi* qui, en andi, signifie *puissance.*

LXVIII. *En Aware.* — *Bédjet, Bétchas.*

LXIX. *En Dido et en Ounso.* — *Betched, Betchet.*

LXX. *En Kaboutch.* (Voyez, pour la nomenclature caucasique, Klaproth,

*Voyage en Géorgie et au mont Caucase*, t. II ; — *Asia polyglotta*, p. 115 et suiv. — Adelung, *Mithridates*, t. IV, p. 143 et suiv.)

LXXI. *A Bakou.* — Près la mer Caspienne est une colonie d'Hindous, adorateurs du feu, qui appellent Dieu : *Rama;* c'est le nom de la dixième incarnation de Vichnou ; mais cette tribu l'emploie pour exprimer l'Etre divin en général.

VII. — Langues de la région boréale.

Les peuples de l'Asie septentrionale, qui n'ont pas embrassé le christianisme des Moscovites, sont encore plongés dans le fétichisme ou idolâtrie grossière. Les plus avancés professent le chamanisme, comme les nations tatares, avec lesquelles ils ont des rapports d'origine et de mœurs.

LXXII. *En Tchouvache.* — *Tor* ou *Tora ;* c'est un mot scandinave qui veut dire *créateur.*

LXXIII. *En Yakoute.* — *Tangara,* dérivé du tatare *tengri,* le ciel.

LXXIV. *En Permien.* — *Yen ;* ce mot entre dans la composition de *yenech* ou *yen-welt*, qui signifie *ciel* en zyriaine.

LXXV. *En Zyriaine.* — 1. *Yen* ou *En,* même mot que le précédent. — 2. *Gospod*, seigneur, terme pris de la langue russe, qui sera expliqué en son lieu.

LXXVI. *En Wogoul.* — *Thoron*, le monde ; ce vocable offre une idée que nous n'avons pas encore observée en Asie ; ces peuples cependant ne professent point le panthéisme, car ils considèrent *Thoron* comme le *créateur* de l'univers.

LXXVII. *En Ostiak.* — *Thorom*, le monde, Dieu, ou *Noum thorom*, le Dieu du ciel. L'adjonction de l'expression *noum,* le ciel, au vocable *thorom,* prouve clairement que ces peuplades ne considèrent pas le *Thorom* comme le monde matériel. (Pietkewicz, *Dict. de la conversation*, art. *Chamanisme.*)

LXXIII. *En Tchérémisse.* — *Youma;* ce mot tire son origine des langues finnoises, où il exprime Dieu en général. *Jumala* était autrefois la principale divinité des Lapons-Danois.

LXXIX. *En Wotiak.* — *Youmar ;* même étymologie que le précédent.

LXXX. *En Mordouine.* — 1. *Chkai ;* ce mot veut dire primitivement *le ciel.* — 2. *Paz*, Seigneur, Dieu.

LXXXI. *Les Kamoyèdes de l'Obdorsk.* — *Khai ;* mêmes signification et étymologie que le précédent.

LXXXII. *Les Kamoyèdes de Narym et de Ket.* — *Noum, Nom ;* ce mot veut dire *le ciel* dans les dialectes samoyèdes ; il est corrélatif du slavon Hebo *Niebo*, qui a la même signification, et du latin *nubes*, les nuées du ciel. Remarquons en passant le rapprochement signalé par Klaproth (*Asia polyglotta*), entre ce vocable et son homophone latin *Numen*, la divinité.

LXXXIII. *Les Kamatches et les Kamoyèdes de Motor.* — *Noum.*

LXXXIV. *Les Kamoyèdes de Juraz, de Tym et de Karaz.* — *Noub, Nob ;* même étymologie que les précédents.

LXXXV. *Les Kamoyèdes de Koibal.* — *Khoudai,* Dieu ; mot persan.

LXXXVI. *Les Kamoyèdes Koyet.* — *Oulou-koudai*, le grand Dieu ; expression turque.

LXXXVII. *Les Ostiaks du Jénisèi.* — Ils appellent Dieu : — 1. En dialecte d'Imbazk, *Eis, Es.* — 2. En dialecte de Pampokolsk, *Etch.* — 3. En dialecte d'Assan, *Eus, Och, Etch.* — 4. En dialecte de Kott, *Ech.* — 5. En dialecte d'Arin, *Es.* Tous ces mots appartiennent à la même racine et signifient primitivement *le ciel.*

LXXXVIII. *Les Yaukaghirs.* — *Khail.* (Sur le groupe des langues boréales, voyez entre autres l'*Asia polyglotta*, p. 142 et suiv.)

LXXXIX. *Les Koriaques.* — 1. *Angan ;* ce mot ressemble à *ankan*, qui veut dire la *mer*, dans la même langue. — 2. *Kooikimakou.*

XC. *Les Kamtchadales.* — *Kout, Koutcha, Koutchai.* Klaproth compare ces mots au persan *Khouda, Khoudai ;* il pourrait venir du kamtchadale *koutch*, le soleil, astre qu'un grand nombre de peuples ont regardé comme l'image ou l'emblème de la divinité. De plus on trouve dans l'Amérique septentrionale des tribus qui ne donnent point à Dieu d'autre nom que celui de *Soleil.*

XCI. *Les Américains polaires*, que l'on trouve dans les régions boréales de l'Asie. — *Aghat ;* on peut rapprocher ce mot de *Gude, Gudia* esquimaux et groënlandais, et du *Khoda* persan.

### VIII. — Langue euskarienne.

Ce groupe n'est actuellement composé que des divers dialectes de la langue euskarienne ou escualdunac, appelée communément langue basque.

XCII. *En Eskuara.* Le peuple basque, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont la langue est encore un mystère, appelle Dieu : — 1. *Jaincoa;* ce mot peut venir de *Gaincoa*, celui d'en haut : « autonomase énergique », dit le savant et pieux abbé Darigol (*Dissertation critique et apologétique sur la langue basque*), expression plus sublime que tous les superlatifs employés par les Grecs, les Latins, les Français, etc., pour remplacer le nom propre de Dieu. Quoique cette étymologie ne soit nullement forcée, continue le même auteur, nous ne balançons pas à lui préférer celle que nous suggère la prononciation du mot *Jaincoa*, usitée dans les provinces espagnoles : *Jaongoica* ou *Jabe ongoica*, le bon maître d'en haut. Quoi de plus philosophique ! » — 2. *Jaon, Jaun, Iaon, Chaon, Khaon*, bon maître, bon seigneur ; ces différents vocables sont le même mot prononcé avec l'articulation propre à chaque province. (A. Chaho et d'Abbadie, *Etudes grammaticales sur la langue euskarienne.*) On le trouve aussi articulé *Jauna* ou *Jabea.* N'oublions pas de signaler en passant le rapport intime qu'a cette expression avec le nom incommunicable des livres saints articulé *Ia, Iao, Jabé, Jéhova.* — 3. *Nabusia* et *Nagusia.*

### IX. — Langues celtiques.

XCIII. *En Hibernien, ou Irlandais et en Gaëlic.* — 1. *Dia*, du primitif sanscrit *div*, briller, d'où *div*, le ciel et *Déva*, le céleste ; vocable où l'idée de Dieu est liée à celle de la *lumière*, son symbole le plus pur et le plus frappant. (A Pictet, *Nouv. Journ. asiat.*, t. II, p. 460.) — 2. *Thighearna*,

seigneur; on prononce aussi *Thiarna* ou *Tiearna*. J'ignore l'étymologie de ce mot, et dans quelle acception il était employé par les habitants de l'ancienne Hybernie. — 3. *Æsfhear*, *Æsar;* cette expression usitée aussi pour exprimer le souverain être n'est autre que le sanscrit *Iswara,* le souverain gouverneur. (Pictet, *ibid.* — Bopp., *Glossar. sanscr.*)

XCIV. *En Gallois* ou *Kimraeg.* — 1. *Duw*, *Dew*, Dieu; même étymologie que le *Dia* hybernien; il reproduit fidèlement le radical. — 2. *Arglwydd*, seigneur. — 3. *Nêr*, le souverain gouverneur, du sanscrit *nara*, le maître; ce dernier vient lui-même de la racine *nri*, conduire, diriger. (A. Pictet, *ibid.*)

XCV. *En Manx* ou *Gaélic de l'île de Man.* — 1. *Jee*, Dieu. Doit-on regarder ce vocable comme une corruption du *Deva* indien, ou faut-il le rapprocher du sémitique *Iah*, *Jaoh*, *Jéhova?* — 2. *Hiarn* ou *Jiarn*, maître, seigneur; ce mot paraît être corrélatif du *Thiarna* ou *Thighearna* irlandais.

XCVI. *En Armoricain* ou *Brezounecq.* — 1. *Doué*, Dieu; ce mot ne vient point du latin par l'intermédiaire du vieux français, comme plusieurs pourraient le penser; mais bien du sanscrit, avec lequel la langue brezounecq a une affinité incontestable. — 2. *Aotrou*, seigneur, monseigneur. Cette qualification n'a été donnée au Tout-Puissant que depuis le christianisme; du reste on la donne indistinctement à tout homme; aussi nous ne la citons que pour mémoire.

XCVII. *En Celtique* ou *Gaulois ancien.* — 1. *Dès*, *Dé*, *Dio;* ces mots, qui viennent originairement de l'Orient, comme les précédents, ont été pris à tort par les auteurs latins pour le nom de Pluton, appelé aussi *Dis* par les Romains. — 2. *Teu*, *Teutatès*; le premier de ces deux mots n'est pas sans analogie avec le Θεὸς grec; le second peut venir de *teut*, peuple, et *atta*, père, ce qui signifierait *le père du peuple* ou *des peuples*.

### X. — Langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines.

XCVIII. *En Grec.* — 1. ΘΕΟΣ. On a déjà vu que ce vocable vien du sanscrit *Déva*, l'habitant du ciel, le céleste. Le même mot était prononcé et écrit Θῖος, en crétois, Σεός, Σιός, en dialecte dorien; et Σιόρ en dialecte laconien, par le changement du ς final en ρ [1]. — 2. Σεύς, Διός; c'est le nom que les Hellènes donnaient au plus grand des dieux. On le fait communément dériver du verbe ζῆν, *vivre*; cette étymologie, bonne tout au plus pour le nominatif Ζεύς, n'est point admissible pour les cas obliques. Au reste Ζεύς, aussi bien que son génitif Διός et le latin *Deus*, qui est sa transcription littérale (les anciens Latins n'ayant point la lettre *z*), se rattache au sanscrit *Deva.* — 3. Κύριος; ce mot qui vient de κῦρος, autorité absolue, était employé par les Grecs pour dési-

[1] Exemple frappant de l'altération que subissent souvent les mots primitifs en passant par d'autres langues. Ainsi personne n'a jamais douté que Σιός ou Σεὅς, ne fût une altération de l'attique Θεός (l'aspiration jointe au T assimilant dans un grand nombre d'organes cette articulation à celle de la lettre S); d'un autre côté, on a toujours été en possession de croire que le Θεός grec était identique au *Deus* latin. Il demeure donc prouvé que Σεός vient du sanscrit *Deva,* malgré la disparité d'articulation de la première lettre, parce que les modes de transition nous ont été heureusement transmis; mais supposons pour un instant *Deus* et Θεός perdus, on rirait de celui qui voudrait rattacher Σιός ou Σιόρ à *Deva.* Or, combien n'avons-nous pas perdu d'heureuses étymologies, faute d'avoir conservé les modifications successives qui ont dû altérer plus ou moins le langage!

gner celui qui était maître d'un affranchi ou d'un serviteur libre, à la différence de δεσπότης, qui indiquait le possesseur d'un esclave ; voilà sans doute pourquoi le premier a été choisi par les Septante et ensuite par tous les chrétiens, pour qualifier celui qui voulait être servi plutôt par des enfants que par des esclaves. — 4. Δεσπότης, terme qui, comme un grand nombre d'autres, a été profané par les hommes. Les Grecs en qualifiaient les rois et les princes ; les esclaves appelaient ainsi leur maître ; l'expression de *despote* emporte même aujourd'hui avec elle une idée d'oppression et de tyrannie incompatible avec la connaissance que nous avons des attributs de Dieu. Mais remontons à la source, cherchons l'étymologie de ce mot, et nous verrons qu'il n'appartient qu'au souverain maître : il vient en effet du sanscrit *Dis-pati* ou *Des-pati*, le seigneur de la légion céleste. Si nous rapprochons ce mot du latin *Diespiter*, qui a la même signification, cela nous en fournira une nouvelle preuve. Les Hellènes, cependant, n'avaient pas tellement perdu le souvenir de l'acception primitive de ce vocable, que nous n'en trouvions quelques traces dans les auteurs anciens. Ainsi, dans la tragédie d'*Hippolyte*, Euripide met dans la bouche d'un serviteur de ce prince ces paroles remarquables :Ἄναξ, Θεοὺς γὰρ ΔΕΣΠΟΤΑΣ καλεῖν χρέων. « *O Roi !* car le nom de *Despote* appartient au dieux seuls ». — 5. Δαίμπη, esprit, génie ; ce mot, qui désigne un être surhumain en général, a souvent été employé par les anciens Grecs pour exprimer la divinité ; on en a des preuves même dans le Nouveau Testament. (*Acta Apost.*, XVII, 18.) Plus tard, afin de distinguer le bon principe de l'esprit du mal, on l'appela Εὐδαίμων ou Ἀγαθοδαίμων, le bon génie. Actuellement le terme de *démon* est pris en mauvaise part, surtout par les chrétiens. — 6. Ἀνάκτωρ, le souverain, le roi suprême. — 7. Ἰαώ, transcription grecque du nom ineffable de *Jéhova*.

XCIX. *En Albanais.* — 1. Περντία (prononcez *Perdia*), Dieu; les deux dernières syllabes nous rappellent encore l'origine indienne. — 2. Ζιότ ou Ζότι, le seigneur ; ce mot paraît venir par corruption du grec Θεὸς, les lettres Θ et Ζ se confondant fréquemment dans la prononciation. — 3. Τινεζότ, le seigneur.

C. *En Etrusque.* — *Æsar*, Dieu ; ce nom fait heureusement partie du rès-petit nombre de mots étrusques que nous ont transmis les latins. (*Suétone*, cap. 97.) Il n'est autre, ainsi que son analogue irlandais, que le sanscrit *Iswar*, le souverain gouverneur, Dieu.

CI. *En Ombrien.* — 1. *Di, Dei,* Dieu; dérivé par corruption du vocable indien, *déva.* — 2. *Erer*, *Erar*, seigneur ; ce mot vient, ainsi que le latin *Hérus* et le teutonique *Herr*, du sanscrit *har*, surnom de Vichnou employé pour exprimer la divinité. — 3. *Iwe;* c'est le nom du grand Dieu ; impossible d'y méconnaître le tétragramme hébreu *Jéhova.* Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, d'ajouter ici les différentes épithètes que les Sabins-Ombriens donnaient à Dieu ; on y verra l'idée que les anciennes populations italiques se formaient du souverain être. — *Serfe*, sauveur, lat. *servare.* — — *Kapirv*, Cabire ou le très-puissant, sem. כביר. — *Eso*, *Esona*, *Esu-numen*, le dieu fort. — *Fossei*, le lumineux, grec, φῶς. — *Fabv, Fabiv,* l'auteur de la parole, lat. *fari.* — *Ferhtru*, le Férétrien, celui qui frappe, lat. *ferire.* — *Nerv*, *Nerf*, le fort, sanscr. *Nara.* — *Ocrer*, *Orer*, le haut, le montagneux, mot sabin. — *Parcersei*, le pacifique, lat. *pace.* — *Persei,* le destructeur des

méchants, lat. *perdo*. — *Prest o ta*, le secoureur. — *Sansie*, le saint, lat. *sanctus*. — *Tikamme*, le père du sort, grec, τύχη. — *Hondv*, le Dieu des pluies, lat. *unda*. — *Nimctv*, le neigeux, lat. *nix*. — *Nepitv*, le nébuleux, lat. *nubes*. — *Sonitv*, le tonnant, lat. *sonitus*. — *Oltv*, le vengeur, lat. *ultor*, — *Wfivne*, le vivifiant[1], lat. *vivificans*.

CII. *En Latin ancien*. — 1. *Devvs*, voyez *Divus*, ci-après. — 2. *Cervs Manvs;* ce mot (prononcé *Kerous manous*) signifie, d'après Festus, *le bon Créateur ;* en effet, cette expression composée vient du primitif *ker* ou *kri*, faire, créer, que l'on trouve encore en sanscrit, et de *manus*, que l'on disait autrefois pour *bonus*, ainsi qu'on peut le reconnaître sous la forme négative *immanis* (*non bonus*).

CIII. *En latin classique*. — 1. *Divvs ;* aucune langue n'a retenu plus purement que la latine l'articulation du nom que tant de peuples ont reçu de l'Inde ; en effet, en retranchant la terminaison *us*, propre au latin, on obtient la racine sanscrite *div*, briller, la lumière céleste. — 2. *Devs*; ce mot ne vient point de la racine grecque ζάω, vivre, par le substantif Ζεύς, ni même de Θεός, ainsi que l'enseignent les hellénistes ; mais comme le précédent, dont il est une variante comme Ζεύς et comme Θεός, il représente l'indien *Déva*, le céleste ou le possesseur du ciel. Les dénominations prises dans les autres langues de ce groupe étant pour la plupart tirées du latin *Deus*, il sera inutile d'insister davantage sur cette étymologie. — 3. *Nvmen*; mot dérivé du sanscrit *nama*, adoration, inclination respectueuse ; ce vocable est donc corrélatif de l'hébreu *Elohim*, l'adorable. — 4. *Iovi*. Peut-être serons-nous taxé de témérité, de mettre au nombre des dénominations du vrai Dieu un nom prostitué pendant si longtemps à l'impur fils de Saturne : nous ne craignons pas de restituer à Dieu ce qui lui appartient. Ce mot est le nom trois fois saint ; c'est le nom incommunicable, représentant exactement par ses quatre lettres l'ineffable tétragramme *Jéhova*. Lorsque les Latins l'énonçaient comme sujet d'une proposition, ils y ajoutaient constamment l'idée de paternité, *Ju-piter* pour *Joupater*, Jéhova le père. — 5. *Dies-Piter* ; on a cru, pendant longtemps, que ce vocable signifiait *le père du jour*, *Diei-pater ;* on évite ce grossier solécisme en le tirant du sanscrit *Des-pita*, le père de la région céleste. Forcellini remarque que dans quelques manuscrits d'Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, l. V, c. 12), on lit *Dies-pater*, ce que peut encore représenter, comme Δεσπότης, l'indien *Des-pati*, le souverain de la région céleste. — 6. *Dominus*. Les deux vocables précédents ayant été presque uniquement consacrés par les Romains, surtout dans les derniers âges, à désigner le chef de leurs faux dieux ; les Chrétiens, afin d'éloigner toute idée païenne, leur ont partout substitué le mot *Dominus*, qui exprime le domaine, l'autorité suprême. Il ne paraît pas qu'antérieurement au christianisme ce nom ait été donné à la divinité.

[1] Tous ces vocables sont extraits des célèbres *Tables Eugubines* trouvées en 1456 près d'Eugubium. Elles sont en bronze et au nombre de Sept ; deux d'entre elles offrent des inscriptions en caractères latins et les cinq autres dans l'ancien caractère pélasge, appelé communément étrusque. Bien des savants se sont efforcés d'interpréter ces inscriptions ; leurs essais plus ou moins heureux sont loin d'avoir résolu toutes les difficultés. Je rapporte ici l'interprétation donnée par Passeri, dans le journal de Calogheri, intitulé : *Raccolta d'opusculi scientifici*, tom. XXII et XXVI. Ce savant, très-versé dans les antiquités de l'Italie, a expliqué ces tables par les rapports qu'elles pouvaient avoir avec les anciennes langues du Latium et de l'Etrurie. Il est facile de se convaincre que ses explications des noms de Dieu sont, du moins pour la plupart, fondées en analogie.

CIV. *En Ramon* ou *langue des Grisons.* — *Diu, Diaus, Deus, Dieu*, suivant les différents dialectes.

CV. *En Italien.* — 1. Ancien : *Deo, Iddeo.* — 2. Moderne : *Dio, Iddio*; l'addition de l'*i* avant le mot *Deo* ou *Dio* tient à une euphonie particulière à la langue italienne. — 3. *Domeneddio*, Seigneur Dieu.

CVI. *En Gergo*, ou *Argot italien.* — *Anticroto*, Dieu.

CVII. *En Piémontais.* — *Diou.*

CVIII. *En langue Romane.* — *Diu, Dius, Dei, Deu, Diou, Dieou, Di, Deou, Dieu.*

CIX. *En Catalan.* — *Dios, Dieu, Deu.*

CX. *En Castillan.* — *Deu.*

CXI. *En Espagnol.* — 1. *Dios.* — 2. *Ala*; les Espagnols ont emprunté ce mot de l'arabe ; il rappelle la domination des Maures dans la Péninsule. On s'en sert encore quelquefois, par exemple, dans cette exclamation : *Valga me Ala!* Dieu me soit en aide!

CXII. *En Portugais.* — *Deos, Deus.*

CXIII. *Les Gitanos d'Espagne* [1]. — 1. *Debel*; ce terme accuse évidemment une origine sanscrite, surtout lorsque l'on considère que la lettre *b* a été longtemps, en Espagne, confondue avec le *v*, dans la prononciation et dans l'écriture. — 2. *Erano* (prononcé *Eragno*).

CXIV. *En Français.* — 1. Ancien : *Dié, Déê, Deu, Deu.Deus, Dex, Diex, Dix, Deou*, etc. Tous ces mots et quelques autres encore ne sont qu'une corruption du latin *Deus*; car avant que la langue française fût soumise à des règles fixes, chacun employait une ortographe purement arbitraire, qui variait de ville à ville et d'année en année. — 2. Moderne : *Dieu.* — Les langues dérivées immédiatement du latin offrent encore une autre expression très-fréquemment employée pour exprimer la divinité ; c'est celle de *signore*, en italien ; *signur, segner, senger*, en ramon ; *ségnour*, en piémontais ; *senyor*, en castillan ; *senor*, en espagnol ; *senhor*, en portugais ; *seigneur*, en français. On ne peut tirer aucune induction de ce terme, parce qu'il est comparativement très-moderne ; cependant, comme il est extrêmement usité, nous ferons quelques remarques sur sa signification intrinsèque. — Il dérive du latin *senior*, vieillard, homme avancé en âge. Comme les hautes fonctions, surtout dans l'Eglise, n'étaient guère conférées autrefois qu'à des hommes d'un âge avancé, on s'accoutuma peu à peu à donner le titre de *senior* à tous ceux qui en étaient revêtus, quel que fût leur âge. Il en a été à peu près du mot grec Πρεσβύτερος, prêtre, qui a la même signification que le latin *senior.* Puis, quand cette expression n'offrit plus que l'idée de supériorité, on s'en servit aussi pour qualifier le souverain maître de tout ce qui existe. Dans le moyen âge, nos ancêtres donnaient aussi à Dieu le titre de *Syres, sire, sires*; on n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce mot, que les uns font dériver du teutonique *herr*, le maître, d'autres du celtique *Syra*, père ou *syr*, noble ; quelques-uns, enfin, du grec κύριος, le seigneur. — On a encore qualifié Dieu du titre de *don* ou *dom* qui vient du latin *Dominus*; mais tous ces noms ou titres ont toujours été attribués

[1] Leur langue n'appartient aucunement au système thraco-pélasgique, mais au système indien ; nous ne la plaçons ici que par la difficulté de la rapporter à son véritable groupe.

indifféremment à Dieu et aux hommes ; il en est de même de l'anglais *lord*, du teutonique *herr*, et de plusieurs autres.

CXV. *En Valaque.* — 1. *Doumnezeou*, Dieu. — 2. *Domnoul* et *Doamné*, seigneur. Ces différents vocables viennent du latin *Dominus*.

### XI. — Langues teutoniques.

CXVI. *En Gothique d'Ulphilas.* — 1. *Guth*, *Gotha*, Dieu. Ce mot indique la transition de l'Orient à l'Occident ; il tient le milieu entre le *Khoda* pehlvi et le *Gott* ou *God* plus moderne. Ce vocable, comme nous l'avons déjà remarqué, n'est pas primitif, mais il dérive lui-même du zend *gâ-datâ* (a se datus) ; idée plus digne de Dieu que les expressions celtiques et thraco-pélasgiques. — 2. *Fraujin*, seigneur.

CXVII. *En langue Théotisque* ou *Francique.* — 1. *Kot*, *Gkot*, *Gott*, *Got*, *Cod*, Dieu (Gley ; *Langue et littérature des anciens Francs.*) Nous n'insisterons plus sur cette racine, qui se retrouve dans toute la famille germanique, et qui est tirée du pehlvi, comme nous venons de le rappeler. — 2. *Truhtin*, *Druhtin*, *Drohtin*, seigneur, roi. Comparez à ce mot le sanscrit *dridha*, fort, puissant, de la racine *drih*, s'accroître.

CXVIII. *En Allemand moderne.* — 1. *Gott*, Dieu. — 2. *Herr*, seigneur ; on peut comparer ce mot au latin *Herus* et au sanscrit *har*, *harï*, qui ont la même signification. D'autres savants le font venir du sanscrit *sri*, titre honorifique que l'on prépose au nom des divinités, et des personnages ou des choses vénérables.

CXIX. *En Hollandais.* — *God*, *Heer*.

CXX. *En Flamand.* — *Godt*, *Heere*.

CXXI. *En Anglais.* — *God*, *Lord*. Ce dernier mot signifie *seigneur*. On n'en peut tirer aucune conséquence par rapport à l'idée de Dieu, car il se donne aussi communément aux hommes élevés en dignité.

CXXII. *En Suédois, en Danois et en Norvégien.* — *Gud*, *Herre*.

CXXIII. *En Norvégien ancien ou Norsk.* — 1. *Régin*. C'est ainsi que les païens appelaient leurs dieux ; ce mot vient du sanscrit *radjan*, roi, prince, souverain, dérivé lui-même de la racine *radj*, briller, resplendir, (Holmboe : *Sanskrit og oldnorsk, en sprogsammenlignende afhandling*. Christiania, 1846.) — 2. *Drottin*, seigneur, roi ; du sanscrit *dridha*, fort, puissant, ainsi que nous l'avons vu plus haut. *Ibidem*.

CXXIV. *En Islandais.* — *Gud*, Dieu, *Dratt*, Seigneur. Ce dernier est le même que le *Truhtin* théostique, et le *Drottin* norsk.

CXXV. *En Scandinave.* — 1. *As* (pluriel *Æsir*), Dieu. M. Mallet dit que dans la langue scythique, *As* signifie le Seigneur, le Dieu suprême, et que ce nom était en ce sens en usage chez plusieurs peuples celtes, et même chez les Etrusques ou Toscans ; en effet, nous avons vu plus haut que *Æsar* était le nom de Dieu en étrusque. La mythologie scandinave portait qu'il y avait douze dieux (*æsir*) et douze déesses (*asyn*) qui méritaient les honneurs divins ; mais au-dessus d'eux tous il y avait une divinité suprême, supérieure à toutes les autres. (Burnet, *Parallèle des religions*, tom. II.) — 2. *Fan-as*, le seigneur-dieu. — 3. *Tor*, *Tora*, *Tuira* ; ce mot signifie propre-

ment le *Créateur*. Chez les anciens Scandinaves c'était le nom d'une divinité particulière; on l'employa dans la suite, et plusieurs peuples s'en servent encore pour exprimer le Dieu suprême ou le vrai Dieu. L'Edda, précieux recueil de la mythologie scandinave, donne à l'Etre souverain un grand nombre de noms; voici les principaux : on y apprendra l'idée que les païens du Nord se formaient de la divinité. — 1. *Allfader*, le Père de tout, ou le Père tout-puissant. — 2. *Hérion*, le Seigneur. — 3. *Nikar*, le Sourcilleux. — 4. *Nikùder*, le Dieu de la mer. — 5. *Fiolner*, Celui qui sait beaucoup. — 6. *Ome*, le Bruyant. — 7. *Biflid*, l'Agile. — 8. *Vidrer*, le Magnifique. — 9. *Svidrer*, l'Exterminateur. — 10. *Svider*, le Sage. — 11. *Oske*, Celui qui choisit les morts. — 12. *Falker*, l'Heureux. — 13. *Heriafadur*, le Dieu ou le père des armées. — 14. *Valgautr*, Celui qui désigne ceux qui doivent périr dans le combat. — 15. *Valfader*, le Père des guerriers morts sur le champ de bataille. — 16. *Helblinde*, Celui qui laisse aveugler les yeux par la mort, ou le Dieu de la vie et de la mort. — 17. *Draugadrot*, le Dieu des inanimés. La plupart de ces noms, donnés par un peuple essentiellement guerrier, rappellent le Dieu des armées, *Jéhova Sabaoth*, de la Bible. Ils nommaient encore la suprême triade : *Har*, *Janfchar*, et *Tridi*, le supérieur, l'égal du supérieur et le troisième. Avaient-ils une idée de la Trinité ? (*Voy.* Noël : *Dictionnaire de la fable* ; — de Corberon, *Contes populaires de l'Allemagne*, et Riambourg, *Annales de Philos. chrét.*, t. X.)

### XII. — Langues slaves.

CXXVI. *En langues Slavone*, *Russe*, *Illyrique*, etc. — 1. *Boeb*, Dieu ; ce mot vient de la racine sanscrite, *bhag*, pouvoir divin, excellence, félicité, (Reiff, *Dictionnaire étymologique de la langue russe*) ; d'où le vocable indien *Bhagavat*, l'adorable. *Bogh* était aussi le nom d'une idole ou divinité des Sabéens de la Chaldée, appelée de son nom Boghdadiens. (*Journal asiat.* 3ᵉ série, tom. XII.) — 2. *Lochoeb*, Seigneur ; ce terme, d'après Reiff, vient du grec δεσπότης, formé lui-même, comme le latin *Diespiter*, du sanscrit *des-pati* ou *des-pita*, seigneur ou père de la région céleste. Ce vocable convient donc uniquement à Dieu ; les hommes, cependant, l'ont usurpé sous les formes *Gospodi*, *Hospodi*, *Hospodar*, etc. Suivant Bopp (*Glossar. sanscr.*), il vient de *Vis-pati*, seigneur des hommes.

CXXVII. *En Serbe* ou *Servien*. — 1. *Boxé* (prononcez *Bojé*), Dieu ; voyez le *bog* des Russes. — 2. *Bi*, dans un autre dialecte. — 3. *Gospodine*, Seigneur.

CXXVIII. *En Polonais*. — 1. *Bog*, Dieu. — 2. *Pan*, seigneur : on retrouve ce vocable chez les Grecs, les Romains et les Egyptiens ; cependant il est employé indistinctement par les Polonais, pour qualifier Dieu et les hommes, et correspond, comme un grand nombre de ceux que nous avons cités en seconde ligne, aux mots français : *Seigneur*, *monseigneur* et *monsieur*. C'est pourquoi nous ne citons ces mots la plupart du temps que pour mémoire.

CXXIX. *En Vende* ou *Vénède*. — 1. *Bogh*, Dieu. — 2. *Knes*, Seigneur.

CXXX. *En Lithuanien*. — 1. *Diewas*, Dieu ; encore un mot venu du

sanscrit *Déva*, le céleste ; il en est de même du vocable letton. — 2. *Ponas*, seigneur.

CXXXI. *En Letton.* — 1. *Dews*, Dieu. — 2. *Kungs*, Seigneur ; ce dernier a des rapports de prononciation avec le teutonique *Kœnig*, *King*, roi ; aurait-il la même étymologie ?

XIII. — Langues finnoises.

CXXXII. *En Rhunique.* — *Kud*, *Ikud*, on reconnaît encore ici une origine arienne, *Khoda*, Dieu.

CXXXIII. *En Finnois.* — 1. *Jumala* (prononcez *Youmala*). Ce mot, chez les peuples finnois, est la plus haute expression du caractère divin ; il emporte essentiellement l'idée de puissance créatrice. Aussi ce n'est pas seulement au grand, ou plutôt au principe suprême et universel des choses, qu'il était appliqué, mais à tous les dieux qui tenaient un rang élevé dans la hiérarchie mythologique, de même à peu près que le *Bog* des Slaves ; terme appellatif, convenant à tous les êtres déifiés. C'est donc à tort que certains écrivains ont particularisé le mot *Jumala ;* ils sont tombés dans l'erreur de ceux qui transforment en noms propres les simples expressions épithétiques. (Léouzon Leduc, *La Finlande*, etc. 1845, t. I[er].) — 2. *Herra*, Seigneur, terme emprunté au teutonique.

CXXXIV. *En Esthonien.* — 1. *Jummal*, Dieu ; même signification qu'en finnois. — 2. *Issand*, Seigneur ; comparez la racine sanscrite *is*, dominer, gouverner, commander.

CXXXV. *En Lapon.* — 1. *Jumala* ou *Ibmel.* Ces deux mots ont la même étymologie. — 2. *Ailek*, Dieu ou génie. — 3. *Hærra*, Seigneur, expression moderne tirée du teuton. — 4. *Atzhie*, source ou principe universel. *Radien-Atzhie* était chez les anciens Lapons un de leurs dieux souverains, peut-être celui qui était au-dessus de tous les autres. Depuis qu'ils sont devenus chrétiens, ils ont donné ce nom à la première personne de la sainte Trinité.

CXXXVI. — *En Madjar* ou *Hongrois.* — 1. *Isten*, Dieu. J'ignore l'étymologie de ce nom ; mais on peut y reconnaître soit le verbe substantif *ist*, *est*, l'Etre existant par lui-même ; soit le pehlvi *Yezd*, Dieu, génie. — 2. *Ur*, Seigneur.

XIV. — Langues de la région du Nil.

CXXXVII. *En Egyptien.* — Les anciens Egyptiens donnaient à la divinité différents noms, et la représentaient sous différents symboles. — 1. *Knef* et *Knoupis ;* ils entendaient par cette expression le Dieu souverain, unique, qui n'est jamais né et ne mourra jamais ; suivant Sanchoniathon, c'est celui que les Phéniciens appelaient Ἀγαθοδαίμων, le bon génie. Quelques-uns veulent que ce Dieu soit le même que celui qui est cité par Jamblique sous le nom d'Hemeph (Ἡμὴφ). Kircher considère même ce dernier mot comme dérivé de *Hemphtha*, le Tout-Puissant, opérant toutes choses par le moyen de *Phtha*, son fils, ἐν φθᾶ. (*Voy.* Plutarque, de *Iside et Osir.* — Eusèbe, *Præpar. ev.*, l. I[er], c. 10 ; — Jamblique, *De Myst.*, sect. VIII, ch. 3 ; — Kircher, *Prodomus coptus*, c. 6 ; — Pianciani, *Essai sur la Cosm. égypt.* ; et Champollion Figeac, *Egypte ancienne*, p. 244. — . *Phtha.* Ce mot signifie le feu. Lorsque les

traditions primitives étaient pures encore, les Egyptiens entendaient par *Phtha*, le feu générateur, cause médiate de la fécondation des êtres, ou même simplement le feu ordinaire ; mais quand la manie de tout diviniser se fut introduite, on oublia presque sa signification première, pour en faire le plus grand et le père des dieux. Les Grecs traduisirent ce mot par Ἥφαιστος, et les Latins par *Vulcanus;* ces deux mots signifient aussi le *feu.* Selon d'autres auteurs, *Phtha* exprime l'idée d'*opifex*, *constitutor*, *ordinator ;* mais par cette traduction, ils donnent plutôt l'idée que les Egyptiens se faisaient du dieu *Phtha*, que la signification de ce terme. (Clém. Alex., *Admon.* IX, n. 6; Cours de Gébelin, *Hist. du Calendr. ;* — Lamennais, *Essai sur l'Indiffér.*, t. III.) Dans l'écriture hiéroglyphique, on rendait encore ce mot par un monogramme figuré de diverses manières qui représentent le monde ou l'œuf générateur, symbole fréquent dans la cosmogonie égyptienne, et par le *thau* ou la *croix*, caractère mystérieux qui offrait l'image de l'instrument de la régénération des hommes. (Kircher, *Prodrom. copt.*, p. 164.) On pourrait voir aussi dans ce monogramme l'origine du mot copte *Phtha*, écrit seulement avec deux consonnes sans voyelle, contrairement au génie de l'idiome, et qui ne serait que le signe dédoublé ainsi ⊖+ . — 4. *Amon* ou *Ammon;* ce nom exprimait, suivant Jamblique, l'esprit créateur et formateur du monde. (*De Myst.*, sect. VIII, cap. III.) — 5. L'épervier n'avait pas non plus d'épellation particulière ; il exprimait la divinité en général, d'après Clément d'Alexandrie (*Strom.*, lib. V, cap. 7), et la plupart des anciens auteurs. (Horapollon, *Hierog.*, lib. I[er], c. 6.) Lorsqu'on voulait désigner des divinités particulières, on chargeait la tête de l'épervier de différents attributs. — 6. *Nouter*, Dieu. La hache qui précède ce nom était encore, prise isolément, un des symboles généraux de la divinité.

CXXXVIII. *En Copte.* — 1. *Phtha;* plusieurs savants s'obstinent à ne voir dans cette expression qu'une abréviation de *Phnouta* ou *Pinouta*, qui est le mot suivant précédé de l'article. Il ne faudrait pas s'en rapporter au témoignage des Coptes, fort ignorants en fait d'antiquité. C'est la transcription du hiéroglyphe égyptien rapporté ci-dessus ; il est ainsi écrit sans voyelle, par la raison que nous avons indiquée. Dans les anciennes traductions de l'Ecriture sainte, il correspond souvent au mot *Iéhova.* (*Prodr. copt.*, cap. 6.) — 2. *Nouta*, et *Nouté* en dialecte saïdique, *Nouti* en memphitique, et *Nout* en bachmourique ou oasitique, appartiennent tous trois à la même racine égyptienne, et sont les termes les plus ordinaires pour exprimer Dieu : ils sont ordinairement précédés de l'article *P* ou *Pi.* (Adelung, *Mithridates*, tom. III, 1[re] part. — 3. *Os*, le seigneur, et avec le pronom *Panos*, notre seigneur : c'est de cette expression que dérive le nom de *Pan*, que les anciens Egyptiens donnaient à l'Etre éternel, et le *Pan* des Grecs et des Latins. (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. LXVI.)

CXXXIX. *En Ethiopien* ou *Abyssinique.* — 1. *Egzie*, maître, seigneur, de la racine *gaza*, qui, en amharic, signifie dominer. — 2. *Egziabher ;* il en est qui font dériver ce mot du vocable précédent, suivi de père, et *her*, bon, le seigneur bon père ; mais nous préférons, avec Ludolf (*Lexicon æthiopico-latinum*), le décomposer en *egzia*, seigneur, et *bher*, région, contrée ; le seigneur des régions ou de tout l'univers ; en plusieurs manuscrits éthio-

piens, ce vocable est constamment divisé de la sorte *Egziabher*, ce qui confirme ce sentiment. De plus, on emploie indifféremment dans cette langue, à la place d'*Egziabher*, les formules *Egzia-Koulou*, le seigneur de tout, et *Egzia Koulou alam*, le seigneur de tout l'univers ; c'est dans le même sens que Dieu est encore appelé en éthiopien *Akhazé koulou alam*, le dominateur de tout l'univers, *Za-Koulou yekhaz*, celui qui contient tout. — 3. *Amlak*, Dieu ; du verbe *malak*, gouverner, régner, ou de *amlak*, adorer ; cette dernière étymologie donnerait au mot *Amlak* le sens d'*adorable*, comme *éloah* en hébreu. — 4. *Nagasi*, le souverain roi, de *nagas*, régner.

CXL. *En Tigréen vulgaire.* — *Esgher*, *Esghil*, *Sghio*, Dieu ; ces trois mots, ainsi prononcés, suivant les différents dialectes, sont dérivés par corruption de l'éthiopien *Egzie*, *Egziabher* (Salt., *Voyage en Abyssinie*, t. Ier ; — Combes et Tamisier, *Voyage en Abyss.*)

CXLI. *En Amharic.* — Ceux qui parlent la langue amharique se servent des mêmes mots que les Ethiopiens proprement dits ; je trouve de plus : 1. *Igzer*, articulation corrompue d'*Egziabher*. — 2. *Guéta*, seigneur.

CXLII. *En Saho.* — *Valla*, du mot arabe *Allah*, Dieu.

CXLIII. *En Shangalla.* — *Barbi*, monseigneur. Ce mot est arabe.

CXLIV. *En dialecte de la tribu de Dizzéla.* — *Moussa Gouzza.* J'ignore la signification précise de ce vocable ; cependant la seconde partie paraît venir de *goza*, qui dans leur langue signifie *ciel ;* peut-être le *maître* du ciel ; au reste cette tribu n'a qu'une notion très-imparfaite de la divinité.

CXLV. *En Agow.* — *Yédéra.*

CXLVI. *En Baréa.* — *Ibbéri.*

CXLVII. *Dans les langues Danakil*, *Souaken et Adaïel.* — *Allah ;* c'est le mot arabe : en effet, ces tribus professent la religion musulmane.

CXLVIII. *En Dungola.* — *Artigge.*

CXLIX. *En Barrbra.* — *Nourrka ;* ce mot signifie aussi *ombre*, *ombrage.*

### XV. — Langues de la région atlantique.

CL. *En Libyen ancien.* — *Alon* ou *Olan.* Après les dix vers puniques insérés dans le *Pœnulus* de Plaute, et dont nous avons parlé sous le n° VI, on lit six autres vers qui paraissent être dans une langue différente du punique, et que plusieurs pensent être le *libyen.* L'auteur reproduit dans ce dernier idiome ce qu'il vient d'exprimer en punique, et ce qu'il va enfin traduire en latin. Or, les seuls mots que l'on ait pu jusqu'ici déchiffrer avec certitude dans ces six vers, sont, outre les noms propres, les vocables *Alonim* ou *Olanim* et *Olanus*, les dieux et les déesses ; ce qui donne le singulier *Olan*, corrélatif du punique *Alon*, emprunté évidemment à la racine semitique *ala*, être élevé ; *le Très-Haut.*

CLI. *Les populations turques et arabes, qui habitent les régions atlantiques, se servent toutes des mots : Allah* et *Rabbi*, qui sont arabes. — 1. *Allah*, Dieu. — 2. *Rabbi*, mon seigneur, ou *Arbi.* — 3. *Aguid mokorn.* Comparez ce dernier vocable avec les appellations guanches, n° CLIII.

CLII. *En Silha.* — 1. *Erbi* ou *Rebbi ;* c'est encore le *Rabbi* des Arabes. — 2. *Amoucran ;* voyez le n° suivant.

CLIII. *Dans la langue des Guanches.* — 1. Dans la grande Canarie. *Alcorac* ou *Acoran ;* ces deux mots représentaient, chez les Guanches, le grand principe, le Dieu sublime et tout-puissant, le conservateur du monde. — 2. En dialecte shelluh : *M'koorn ;* on trouve dans ce mot et dans les précédents la racine *Koram*, qui signifie *homme.* (Vater, *Mithridates,* t. IV.) — 3. En dialecte Haouarythe (île de Palma). *Abora ;* c'était le Dieu de l'univers, qui siégeait au plus haut des cieux et faisait mouvoir tous les astres, le régulateur des mouvements célestes. — 4. En dialecte de Ténérife : *Achaman*, le Dieu suprême ; on lui donnait encore les noms suivants : *Achguayaxiraxi*, le conservateur du monde; *Achguarergenam*, Celui qui soutient tout; *Achahurahan*, le Très-grand ; *Achicanac,* le Sublime ; *Atguaychafunataman*, Celui qui soutient le ciel et la terre; *Mencey*, Seigneur (Berthelot, *Mémoire sur les Guanches*, dans les Mémoires de la Société ethnologique, t. I[er]). — 5. Dans l'île de Fer : *Eraohahan,* le Dieu des hommes ; ce vocable pourrait être une modification de l'expression arabe *Errhaman*, le Très-clément. (*Id.*, t. II.)

### XVI. — Langues de la Nigritie maritime et centrale.

CLIV. *En Wolof.* — *Yalla* ou *Hialla ;* ce mot est évidemment dérivé de l'arabe *Allah.* Avant que les Wolofs eussent embrassé le mahométisme, ils n'avaient pas de mot propre pour exprimer la divinité, quoiqu'ils rendissent un culte aux esprits. (*Recherches sur la Wolofe*, p. 11.)

CLV. *En Sérère.* — *Roguê*, Dieu ; ce mot signifie aussi *le ciel* dans la même langue. Le *Mithridates* d'Adelung (t. III, 1[re] *partie*) porte *Aogue*, mais c'est sans doute une faute ; la première leçon est tirée des Mémoires de la société ethnologique, t. II, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale.

CLVI. *En Mandingue.* — 1. *Alla* ou *Halla*, comme les Arabes. — 2. *Kanniba.*

CLVII. *En Bambara.* — *Ngala ;* on pourrait considérer ce mot comme étant l'arabe *Allah*, précédé d'une articulation gutturale ; mais il est plus probable qu'il signifie *le ciel ;* en effet, ce mot se retrouve dans la composition du vocable jallonka *marguétangala.* Voir n° CLIX.

CLVIII. *En langue Kyssour.* — *Valloyé ;* ce mot paraît être une corruption de l'arabe *Allah*, Dieu, que le peuple kyssour emploie aussi.

CLIX. *En Jallonka.* — *Marguétangala ;* ce mot signifie aussi *ciel,* dans la même langue.

CLX. *En Foula et en Saracolé.* — *Alla,* comme les Arabes ; mais il est digne de remarque que le ciel se dise aussi *alla* en langue saracolé.

CLXI. *En langue des Bagnons.* — *Din*, Dieu ; le ciel s'appelle *diin* dans la même langue.

CLXII. *En langue Floupe.* — *Hebitte*, Dieu; ce vocable n'est pas sans un rapport frappant avec le mot *Himetty*, qui veut dire *le ciel*, dans la même langue.

CLXIII. *En langue Sokko.* — 1. *Ourbari.* — 2. *Dauni.* — 3. *Mansa;* ce mot signifie *prince, gouverneur,* en langue mandingue. — 4. Ils disent aussi *Alla.*

CLXIV. *En langue Bullom.* — 1. *Foy;* ce mot signifie le *ciel* dans la

même langue. — 2. *Bah-Toukeh ; toukeh* veut dire aussi *ciel*, en langue bullon, et *bah* signifie sans doute *grad*, comme dans plusieurs des idiomes de la Nigritie ; ce qui offrirait l'idée de *grand ciel* ou *maître du ciel*. *Ba* signifiant aussi *père*, *Bah-Toukeh* pourrait se traduire par *Père céleste*.

CLXV. *En Sousou*. — *Allah*, Dieu, mot arabe.

CLXVI. *En Kanga*. — *Nesoua ;* ce mot indique aussi le ciel.

CLXVII. *En Mangré*. — *Jankomboum ;* voyez plus bas numéros CLXX et suivants.

CLXVIII. *En langue de Gien*. — *Grébo*.

CLXIX. *En langue des Quojas*. — *Kanno ;* les Quojas entendent par ce mot le *Créateur de tout* ce qui existe. (*Hist. génér. des Voyages*, t. XII.) Ils lui attribuent un pouvoir infini, une connaissance universelle et l'immensité de nature qui le rend présent partout. (Burnet, *Parallèle des Religions*, t. Ier.)

CLXX. *En langue d'Issini*. — 1. *Anghioumé*, Dieu, et le ciel. — 2. *Bossum* ou *Bosseso*. Dieu, chose sainte et sacrée.

CLXXI. *En Ponguo* ou *langue de Gabon*. — *Agnambia*, Dieu.

CLXXII. *En langue de Fétou*. — *Jan-Kommé* ou *Jan-Kompon*. Ces deux mots signifient aussi, *vent*, *pluie*, *tonnerre*, *éclair*. (*Mithridates*, t. III, 1re partie.) Ces peuples auraient-ils donné au Tout-Puissant le nom de ces phénomènes naturels ; ou n'est-il pas plus probable que, les considérant comme des actes immédiats du souverain Etre, ils les auront appelés du nom même de celui qui les produisait ? On peut encore rapprocher ce vocable de celui de la langue *Amina*, n° CLXXIV.

CLXXIII. *En langue de Fanté*. — *N'gan-kompong* ; ce mot paraît avoir la même racine que le précédent ; la première syllabe, *nian*, a du rapport avec *niamé* qui, dans l'idiome des Fantés, signifie le *ciel*.

CLXXIV. *Chez les Aminas et les Akkins*. — *Jan-komboun ;* dans la langue amina, ce mot veut dire également *le ciel*. On peut encore le comparer aux vocables qui expriment la divinité dans les langues précédentes.

CLXXV. *Chez les Akripons*. — *Kin*, *kou*.

CLXXVI. *En langue Akra*. — 1. *Niombo*. — 2. *Jongma*. — 3. *Lummo*, maître, Seigneur.

CLXXVII. *En langue Tambi*. — *Tjembot-jauwi*. Voy. n° CLXXXV.

CLXXVIII. *En Papaa*. — 1. *Ma* ; ce mot veut dire *maître*, *seigneur*, en langue *kakongo*. — 2. *Gajiwodou ;* on pourrait rapprocher ce mot de *jiwet*, ciel, dans la même langue.

CLXXIX. *En Watje*. — 1. *Jembay*, *Djaubendje*, *Gimoihou ;* ces trois mots paraissent être le même vocable prononcé différemment, ou recueilli par différents voyageurs. — 2. *Miassou*.

CLXXX. *En Atje*. — *Gajwodou* ; voy. langue papaa, n° CLXXVIII.

CLXXXI. *En Yébou*. — *Obba ol-o-roun*, mot à mot, le roi du ciel ; ou simplement *oloroun*, pour *olouoroun*, le maître du ciel ; c'est, suivant les Yébous, l'être immatériel, invisible, éternel, supérieur à toutes les autres divinités, la volonté suprême qui a créé et qui gouverne toutes choses. Ils donnent aux dieux secondaires le nom d'*Orissa*. (*Davezac*, dans les *Mémoires de la société ethnol.*, t. II.)

CLXXXII. *En langue de Borgou et en Yarriba.* — *Alla*, comme en Arabe.

CLXXXIII. *En Wawou.* — *Barriadad*, Dieu et le ciel.

CLXXXIV. *En Tembou.* — 1. *So*; ce mot veut dire aussi le ciel. — 2. *Naboulkou.*

CLXXXV. *En Kassenti.* — *Ouwent-jauwy*; on peut rapprocher ce mot de *Tjembot-jauwi*, en langue tambi, n° CLXXVII. Il est possible que *Ouwent* ait aussi quelque rapport avec *Ouwin*, soleil, en idiome kassenti.

CLXXXVI. *En Fallata.* — *Diomirac*, quelques-uns rapprochent ce vocable du madécasse *zaanhar*. (Voy. *Mém. de la société ethnologique*, t. I^er^, p. 250.)

CLXXXVII. *En Beghermeh.* — *Rah.*

CLXXXVIII. *En Affadeh.* — *Kmani.*

CLXXXIX. *En Mobba.* — *Kalah.*

CXC. *En Chellouk.* — *Kelgué.*

CXCI. *Dans le Dârfour.* — *Kalgué-Allah.*

CXCII. *Dans le Dâr-runga.* — *Kingua*; ce mot veut dire aussi pluie. (Pour la plupart des langues de la Nigritie, voyez *Mithridates*, tom. III, 1^re^ partie.)

CXCIII. *Dans le Kongo, le Loango et le Mandongo.* — 1. *Zambi*; ce mot veut dire *esprit.* — 2. *Zambi a-n'pongou*; cette expression désigne plus particulièrement *l'Esprit suprême*, distingué des autres esprits. L'abbé Proyart le cite cependant comme le nom d'une maladie envoyée de Dieu en punition du parjure (*Histoire de Loango, Ka-Kongo*, pag. 143); c'est possible : les insulaires de la mer du Sud donnent aussi le nom de Dieu, *Aloua*, à une certaine maladie. Mais ce qui prouve que *Zambi a-n'pongou* est vraiment le nom du Tout-Puissant, c'est qu'en langue mandongo, ce mot signifie aussi *le ciel.* — 3. *Deouskata*, le Dieu unique. — 4. *Desou*, le Dieu du ciel; ces deux derniers noms sont ceux qui sont donnés à la divinité par les plus instruits des nègres. (Cavazzi, *Istorica descriz. de tre regni Congo, Malanga et Angola.*) Ces peuples, en effet, admettent un être souverain qui, n'ayant point de principe, est lui-même le principe de toutes choses. Ils croient qu'il a créé tout ce qu'il y a de bon dans l'univers; qu'il aime la justice et qu'il punit la fraude et le parjure.

CXCIV. *Dans les langues d'Angola de Zamba.* — 1. *Sambi*, esprit; de même que le *Zambi* du Congo. — 2. *Sambi a-n'bougno*, l'esprit du ciel.

CXCV. *En langue Ibo.* — 1. *Tchoukko*; ce mot signifie le *ciel.* — 2. *Tchoukko-Abiamay*; cette expression veut dire probablement *l'esprit* ou *le seigneur du ciel.*

CXCVI. *En Zarabari.* — *Tchokkou*, et *Tcoukkou-Abamma*; même étymologie que dans l'idiome précédent.

CXCVII. *En Galla.* — *Wak* ou *Iwak*; littéralement *le ciel.*

CXCVIII. *En Somauli.* — *Illah*, Dieu, mot arabe.

CXCIX. *Dans le pays d'Hurrur.* — *Goéta*; ce mot a une analogie d'articulation avec le *khoda* des Persans.

CC. *En Makoua.* — *Whérimb.*

CCI. *En Monjou. — Moloungou* ou *Monlougo.* (Voy. les *Vocabulaires* de Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. Ier.)

### XVII. — Langues de l'Afrique australe.

CCII. *Dans le Monomotapa.* — 1. *Atouno.* — 2. *Maziri.* — 3. *Mezimo ;* ce dernier mot signifie proprement *esprit* ; du reste, on n'a que des données assez vagues sur la religion de ces peuples. Comparez les mots *Maziri* et *Mezimo* avec le vocable sechouana.

CCIII. *Dans le Sofala.* — 1. *Mozimo*, comme ci-dessus. — 2. *Cuiguimo ;* ce mot qui signifie *Seigneur du ciel,* était autrefois fort répandu dans toute la Nigritie, avant l'extension de la religion musulmane dans ces contrées.

CCIV. *En Moutchouana. — Mirimmou ;* voyez *Morimo*, en Sechouana.

CCV. *En Zoula. — Setounta* ou *Setouta*, esprit, génie. — 2. *Napoutsa,* nom du bon principe, opposé au mauvais, appelé *Kofané.*

CCVI. *En Sessouto. — Morimo* ou *Barimo*, esprit ; voyez le n° suivant.

CCVII. *En Sechouana. — Barimo.* MM. Arbousset et Daumas, missionnaires évangéliques (*Rel. d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Espérance*), comparent ce vocable à l'hébreu *Balim*, les dieux des païens ; car, en sechouana, les lettres *r* et *l* se prennent indifféremment l'une pour l'autre, et la voyelle *o* serait ajoutée à *Balim* ou *Barim,* parce que les mots de cette langue se terminent rarement par des consonnes, et jamais par une seule. Les mots *Mezimo*, *Mazimo*, *Morimo, Mirimmou*, que l'on a vus plus haut, sont sans doute corrélatifs du sechouana *Barimo.*

CCVIII. *En Bechouana et en Morimo. — Moréna ;* ce mot signifie un simple chef chez ces peuples qui n'ont presque point de religion ; cependant les plus éclairés d'entre eux reconnaissent un *moréna* dans le ciel, qu'ils appellent le *puissant* maître de toutes choses. Ils donnent aux mânes de leurs aïeux le nom de *Barimo* au pluriel, ou de *Morimo* au singulier.

CCIX. *En Lighoya.* — 1. *Mongalinto,* seigneur et maître des choses. — 2. *Merimo,* Dieu, âme ou esprit.

CCX. *En Bassouto. — Morimo,* Dieu. Un de leurs chefs, qui n'avait d'autres lumières que celles de la raison, disait : « Il est au ciel un Etre puissant qui a créé toutes choses. Rien ne m'autorise à croire qu'aucune des choses que je vois ait elle-même pu se créer. S'en crée-t-il aucune aujourd'hui ? » (Arbousset et Daumas, *Voyage d'exploration*, etc.)

CCXI. *En Namaqua. — Haidji-Aibid.*

CCXII. *En Maccolong.* — 1. *Kaang*, chef qui habite dans le ciel. — 2. *Kue-Akengteng*, l'homme de toutes choses, c'est-à-dire le maître de tout. Suivant l'expression des Maccolongs eux-mêmes, on ne le voit point des yeux, mais on le connaît dans le cœur. (Arbousset et Daumas, *Voyage d'exploration.*)

CCXIII. *En Séroa.* — 1. *Ngo*, Dieu. — 2. *Kaang*, seigneur, chef.

CCXIV. *A la baie de Saldanha.* — 1. *Ga*, Dieu ; autre articulation du *ngo* seroa. — 2. *Homma* ; ce mot signifie aussi *le ciel.*

CCXV. *En Hottentot* (*d'après les anciens voyageurs*). — 1. *Tikquoa*, Dieu,

chef. — 2. *Gounya*, Dieu; ils disent aussi *Gounya-Gounya*, Dieu des dieux. *Tikqûoa*, d'après quelques voyageurs, paraît désigner le mauvais principe; cependant on trouve *Gounya-Tikqûoa*, pour spécifier le vrai Dieu. (*Voyez Kolben*, *Juncker*, *Tachard*, *Boving*.)

CCXVI. *En Madécasse.* — 1. *Zan-har*, *Yan-han*, *Zana-har*, *Zahan-Haré* ou *Janga-Hari*; ce sont différentes manières de prononcer le même mot, car le *z* et le *ı* sont représentés en madécasse par la même lettre. On dit même *Rana-har*, dans le dialecte sakalave. Sonnerat (*Voyage aux Indes et à la Chine*, t. II), donne à *Zan-har* la signification de *grand* et de *Dieu tout-puissant*; et Challan dit que *Zaanhar* est le premier prince, le principe de toutes choses. — 2. *Andria-manitra; andria*, *andrian*, *anrian*, signifient dominateur, prince, roi; et *manitra* est pour *lanitra*, le ciel; cette expression complexe signifie donc *le Roi des cieux* (W. *von Humboldt*, *uber die kawi-sprache*, t. II). — 3. *Anharaï* ou *Ounhoraï;* ces vocables, qui correspondent à *Zana-har*, sont usités dans le sud.

### XVIII. — Langues de la région australe.

CCXVII. *Les Araucans* ou *Chiliens.* — 1. *Pillan;* ce mot dérive de *poulli* ou *pilli*, âme, esprit. C'est le nom que les Araucans donnaient à l'Etre souverain, auteur de toutes choses. Je trouve aussi ce mot avec la signification de *tonnerre*. — 2. *Huenou pillan*, l'esprit du ciel. — 3. *Ngen*, l'Etre par excellence. — 4. *Eutagen*, le grand Etre. Ils lui donnaient aussi les épithètes de *Thalcavé*, tonnant; *Vivennvoé*, créateur de tout; *Vilpévilvoé*, tout-puissant; *Molghelle*, éternel; *Aunonolli*, infini. Ils disent qu'il est le grand maître du monde invisible. (*Essai sur l'indifférence*, tom. III; *Annales des voyages*, tom. XVI.) On voit que ces peuples avaient des notions exactes de la divinité, car ils usaient de ces vocables avant l'arrivée des Européens. Les Espagnols ont depuis importé chez eux le mot *Dios*, chose assez inutile, puisque la langue des Araucans ne laissait rien à désirer pour désigner et qualifier le souverain Etre.

CCXVIII. *Les Patagons.* — *Toquichen*, gouverneur du peuple. Les Patagons ont du reste des notions assez étendues sur la divinité.

### XIX. — Langues de la région Guarani-Brésilienne.

CCXIX. *En Garayo.* — *Tamoi*, le grand père.

CCXX. *En Guarani.* — *Toupa*. Voyez plus bas, langue Tupi.

CCXXI. *En Brésilien.* — 1. *Toupan* et *Toupana*. Voyez le n° suivant. — 2. *Hi;* ce mot est une exclamation d'allégresse. Les Brésiliens en avaient fait le nom de l'Etre suprême, du moins c'est le sentiment de M. Chaho (*Gramm. euscarienne*, p. 14); mais ne pourrait-on pas dire avec autant de vraisemblance que c'est du nom de Dieu, *Hî*, que les Brésiliens ont tiré leur cri de joie *Hîî ?* comme les Grecs et les Latins ont tiré les acclamations *evohe* et ἐλελεῦ des noms de Dieu *Jéhova* et *Eloah*, ou הללו־יה *hallelou-yah* !

CCXXII. *En Tupi.* — *Toupa*. Les mots *Toupa*, *Toupan*, *Toupana*, sont très-répandus dans les langues parlées à l'orient de l'Amérique du sud.

Quelle est l'étymologie de ces vocables? Serait-ce *Toupan*, qui, dans la langue des Tupis, signifie *le tonnerre*? C'est ce que supposent la plupart des auteurs qui en ont parlé. S'il en était ainsi, comme il n'est pas probable que ces populations aient donné à Dieu le nom du tonnerre, on doit en conclure avec plus de vraisemblance qu'ils auront au contraire donné à ce phénomène le nom du Tout-Puissant, parce qu'en l'entendant ils auront cru entendre Dieu lui-même. C'est ainsi que les Hébreux appelaient le tonnerre *col-yah*, la voix de Jéhova. Nous avons vu également des hordes africaines pour exprimer les différents phénomènes de la nature par un nom commun, qui est en même temps le nom de la divinité. N° CLXXII. — Une étymologie aussi rationnelle serait le mot *Touba*, qui, en guarani et en tupi, signifie *père;* nous voyons en effet qu'un certain nombre de notions du Nouveau Monde donnent au souverain Etre le nom de *Père*.

CCXXIII. *En Kiriri. — Toupa*, Dieu.

CCXXIV. *En Payagua. — Valgas*, Seigneur.

CCXXV. *En Mbaya. — Konoenatagodi.*

CCXXVI. *En Mokobi. — Abogdi*, Dieu. Il serait singulier peut-être de rapprocher ce mot du moscovite *Bog* et du sanscrit *Bagwat*, qui expriment la divinité dans ces deux langues.

CCXXVII. *En Loulé. — Ano.*

CCXXVIII. *En Botecudo. — Oueggiahara ;* nom que les Botecudos donnent à l'Etre souverain.

### XX. — Langues de la région péruvienne.

CCXXIX. *En Quichua* ou *Péruvien.* — 1. *Pacha-camac*. C'était, chez les Péruviens, le nom du Dieu suprême. Ce nom vient de *pacha*, le monde, et *camac*, participe du verbe *camar*, vivifier, animer. *Camar* est tiré lui-même de *cama*, qui veut dire *l'âme. Pacha-camac*, signifie donc celui qui est l'âme de l'univers, le vivificateur du monde. Les Hindous donnent à Dieu dans le même sens le nom de *Param-atma*, la grande âme, ou la première âme. *Pacha-camac* était, pour les Péruviens, le seul Dieu, invisible, éternel, tout-puissant, auteur et source de toute chose, et méritant de la part des hommes la plus profonde vénération. (*Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. LXXI.) Ils lui donnaient encore les noms de *Viracocha*, *Pachaiachacic*, *Ousapou*, *Chourai* et *Chouu*. — 2. *Atagoujou;* c'était le Dieu créateur du ciel et de la terre, et qui les gouvernait. — 3. *Capac*, le riche.

CCXXX. *Les Zamoucas. — Toupa*, comme les Brésiliens, ou *Toupadé*.

CCXXXI. *Les Chiquitos.* — 1. *Toupas*, dérivé du brésilien. — 2. *Zoichacou*; ce mot veut dire *Notre-Seigneur*.

CCXXXII. *Les Mosas*, *les Chiquitos et les Kaioubabis. — Maimona.*

CCXXXIII. *Les Mobimis. — Bolau.*

CCXXXIV. *Les Sapiboconis. — Erouchi.*

CCXXXV. *Les Omaguas. — Dios*. Les Espagnols ont importé ce mot de leur langue parmi presque toutes les peuplades auxquelles ils ont prêché l'Evangile.

XXI. — Langues de la région Orénoco-Amazone.

CCXXXVI. *En Maipuri.* — *Pourrouna-Minan.*

CCXXXVII. *En Saliva.* — 1. *Pourou.* — 2. *Diosi ;* nom d'origine espagnole.

CCXXXVIII. *En Yaroura.* — 1. *Andéré.* On reconnaît dans ce nom le mot *Andé*, qui signifie *le ciel.* — 2. *Conomé.* Ce mot peut venir de *Canaamé*, qui signifie *le premier.*

CCXXXIX. *En Bétois.* — *Mémélou.* Ces immenses contrées renferment un nombre infini d'autres tribus dont on ignore la langue. Parmi celles où la foi a été prêchée on trouve souvent, pour exprimer la divinité, le mot *Dios* ou *Diosi*, que leur ont imposé les Espagnols ; mais ces derniers ont négligé la plupart du temps de nous apprendre le vocable indigène.

CCXL. *Les Arraouaks.* — 1. *Alabéri.* — 2. *Adaïjahou*, Seigneur, maître.

CCXLI. *Les Accouaïs.* — *Maconaima ;* ce nom signifie *celui qui travaille dans l'ombre.*

CCXLII. *En Tamanaca.* — *Amalivaca.*

CCXLIII. *Dans la Guyane hollandaise.* — *Yowahou.*

CCXLIV. *En Galibi.* — 1. *Tamoussi cabou*, de *tamoussi*, vieillard, et *cabou*, ciel ; *le vieillard du ciel* ou *l'ancien des cieux ;* quelques-uns prétendent que les Galibis le regardent comme leur ancêtre. — 2. *Tamoucou ;* ce mot ne peut être qu'une apocope du précédent. Les indigènes croient qu'il habite la région supérieure de l'air, et lui attribuent le pouvoir de régir à son gré tout ce qui est sur la terre. — 3. *Diosso*, mot espagnol. — 4. *Ibapporo bouitounou*, le capitaine des hommes.

CCXLV. *En Waron.* — *Illamo*, Dieu.

CCXLVI. *En Caraïbisce.* — 1. *Maconaima*, comme en *accouaï.* (*Dictionn. des Religions*, tom. II.) — 2. *Tamouçou*, l'ancien ou le vieillard.

CCXLVII. *Parmi d'autres peuplades du haut Orénoque.* — *Catchmana.* Il est regardé par les indigènes comme le bon principe.

CCXLVIII. *En Guaïmi.* — 1. *Noucarnala ;* c'est l'auteur du ciel, de la terre et de la lumière. — 2. *Noubou ;* les Guaïmis regardent *noubou* comme un dieu invisible, car ils supposent que son trône est sur une montagne, dont ils n'osent jamais approcher qu'à la distance d'une lieue. J'ignore cependant s'ils en font un être distinct de *Noucarnala.*

CCXLIX. *En Muysca.* — *Dios ;* c'est le mot espagnol ; mais cette nation, une des plus illustres du nouveau continent, avait une riche théogonie. Le principal objet de leur culte était *Bochica*, leur fondateur et leur législateur. Ils avaient en outre une multitude de divinités secondaires ; mais j'ignore s'ils rendaient un culte au Dieu suprême, supérieur à Bochica et à leurs anciens héros.

CCL. *Dans les îles Caraïbes.* On trouve dans ces parages, ainsi qu'en plusieurs autres localités, cette particularité, que les femmes parlaient une langue différente de celle des hommes. Pour exprimer la divinité les hommes disaient : *Icheiri* ou *Iouloucou ;* et les femmes : *Chemiïn* ou *Chemun.* Ce dernier mot est le *Chamayim* ou *Chemiïn* hébreu, qui signifie *les cieux*

et dont les Juifs se servent pour exprimer Dieu. On a du reste signalé bien d'autres rapports entre les peuples de ces régions et les Juifs.

CCLI. *Dans l'ancienne langue d'Haïti.* — *Jokanna* ou *Gnamaonocan.* C'était le créateur et le premier moteur de l'univers.

XXII. — Langues de l'Isthme.

CCLII. *En Pokonkhi.* — *Nim-Aval*, grand maître.

CCLIII. *En Yukatèque.* — 1. *Kou.* — 2. *Kayoum.* Ce mot signifie *notre père.*

CCLIV. *En Tarasque.* — *Avanda,* la raison personnifiée.

CCLV. *En Mexicain.* — 1. *Téotl*, le prince, le très-élevé. On a de tout temps été frappé de l'affinité de ce mot avec le grec Θεός, affinité qui devient encore plus évidente dans les mots composés, tels que *Téoyotl*, divinité, θειότης; *Téocalli*, maison de Dieu, qui rappelle la forme hellénique θεοκαλιά, même signification. Il y a bien d'autres rapports entre les Mexicains et les peuples de l'ancien continent, surtout les Egyptiens et les Hellènes. — 2. *Teuctli*, seigneur; ce nom, qui paraît dérivé du précédent, s'appliquait en général à la divinité; on le donnait aussi aux juges; dans la Bible on voit aussi les juges qualifiés d'*Elohim*, les dieux.

CCLVI. *En Zapotèque.* — *Pitao*, Dieu.

CCLVII. *En Mistèque.* — *Nouhou.* Ce mot veut dire *la terre* dans la même langue.

CCLVIII. *En Toltèque.* — 1. *Ipalné-Moani*, existant par lui-même; c'est le *Swayambhou* des Indiens. — 2. *Tloque-Nahuaque*, celui qui renferme tout en lui.

CCLIX. *En Huastèque.* — 1. *Dios*, mot espagnol. — 2. *Tzallé*, seigneur, maître.

CCLX. *En Othomi.* — 1. *Okha*, Dieu. Ce mot se décompose en *O*, se souvenir, et *Kha*, saint, divin; *le saint souvenir.* La syllabe *O* est aussi, dans la langue de ce peuple, le temps présent du verbe connaître; dans ce sens le vocable *Okha* signifierait *la sainte connaissance.* « Si ce nom », dit Emmanuel Naxera (*Transaction of the american philosophical society, at Philadelphia*, vol. V, new series), « le cède en magnificence à celui qu'emploient les Tarasques, *Avanda* (la raison personnifiée), il est sans contredit plus sublime que le mexicain *Téotl* (le prince l'Exalté), et que le quichua *Capac* (le riche) ». — 2. *Go*, seigneur; particule qui exprime le respect. — 3. *Tètè*, le créateur. — 4. *Tha Khi*, ou *Tha y*, Père vénérable; ces vocables ne s'emploient que pour exprimer la divinité; quand il s'agit d'un homme, on dit simplement *Tha*, père. — 5. *Kha Tha*, le saint Père. — 6. *Sam-mi*, le sublime.

CCLXI. *Dans le Méchoacan.* — *Touka-pacha ;* c'est l'auteur de tout ce qui existe, et l'arbitre souverain de la vie et de la mort des hommes. On place son trône dans le ciel, vers lequel on tourne les yeux toutes les fois qu'on l'invoque.

XXIII. — Langues de la partie centrale de l'Amérique du Nord.

CCLXII. *En langue Cora.* — *Tatahuacan.*

CCLXIII. *En Tarahumara.* — *Tepagatigameke*, celui qui est en haut. Les Hébreux disaient de même עליון *Elion*, et les grecs Ὕψιστος, le très-élevé, le très-haut.

Je n'ai trouvé, pour les langues *Pima* et autres, que les mot *Dioch*, *Dios*, qui viennent des missionnaires espagnols.

CCLXIV. *Les Nadowessis.* — 1. *Wakon*, esprit, âme. — 2. *Tonkowakon*, le grand esprit; cette formule se retrouve dans la plupart des langues de l'Amérique du nord.

CCLXV. *Les Yanctous.* — *Wakatounea.*

CCLXVI. *Les Osages.* — *Ouakanda.* On remarque dans ce vocable la même racine que dans le précédent. Laurent le traduit par *maître de la vie.* (*Voyage aux Etats-Unis*, dans les *Annales des voyages*, 1838.)

CCLXVII. *Les Winnebagoes.* — *Mahahnah.*

CCLXVIII. *Les Arkansas.* — *Ouakantaque*, le grand esprit; de *ouakan* esprit, et *taque*, grand.

CCLXIX. *Les Minétares.* — *Manhopa.*

CCLXX. *Les Nottaways.* — *Quaker-Hunte.*

### XXIV. — Langues de la région alléghanique.

CCLXXI. *Les Natchez.* — *Koyocop chill*, de *coyocop*, esprit, et *chill*, très-haut; *l'esprit sublime.*

CCLXXII. *Les Muskogés.* — *Ifîkîîsa.*

CCLXXIII. *Les Chactas.* — *Ichtohoul-lo-aba;* ce mot vient de *ichto*, grand, et *houllo*, saint, vénérable; *le grand adorable* (*Mithridates*, t. III, 3e partie); ce vocable réunit les attributs les plus dignes de Dieu.

CCLXXIV. *Les Mohawks.* — 1. *Niyoh;* ce mot n'est que la transcription mohawke du mot français *Dieu.* — 2. *Rawennigoh*, le Seigneur. — 3. *Lawaneea.* Ce mot me paraît une prononciation ou une transcription vicieuse du précédent.

CCLXXV. *Les Oneydas.* — *Niyooh*, Dieu; terme français.

CCLXXVI. *Les Onondagas.* — 1. *Nioh* ou *Nioh Hawoneo*, Dieu. — 2. *Otkon*, esprit, âme. En langue hurone, ce mot veut dire *chef, capitaine.*

CCLXXVII. *Les Sénécas.* — *Haveneu* ou *Howweneah.*

CCLXXVIII. *Les Cayougas.* — *Hauweneyou.*

CCLXXIX. *Les Tuscaroras.* — *Yewaunîyou.*

CCLXXX. *Les Yanctous.* — *Wakatounea.*

CCLXXXI. *Les Iroquois.* — 1. *Nioh*, Dieu. Dans les langues iroquoises Dieu est communément appelé *Niio ;* d'après un manuscrit qui m'a été communiqué d'Amérique, les Iroquois n'ont pas dans leur langue de mot propre pour signifier Dieu; *Niio* serait un terme emprunté au français suivant le génie de la langue iroquoise, qui, manquant de la consonne *d* et de la voyelle *eu*, a remplacé la première par *n*, la seconde par *io*. Mais on se sert le plus souvent de *Rawennio*, le maître, le seigneur, 3e personne masculine du verbe *Kewennio*, être maître, commander. Notre Seigneur se rend par *Sonkwawennio*. Les mots *Houweneah*, *Hauweneyou*, *Yewaunîyou*, etc., des peuples congénères, viennent sans doute du même verbe,

modifié suivant les dialectes particuliers. — 2. *Hawonio*, seigneur. — 3. *Garonhia*, ciel ou maître du ciel.

CCLXXXII. *Les Hurons.* — 1. *Ocki*, esprit, génie. — 2. *Soronhiata*, ciel existant.

CCLXXXIII. *Les Powhatans.* — *Okis*. M. Duponceau pense que ce terme est abrégé de *kichocis*, soleil (*Mém. sur le système gramm. de quelq. nations de l'Amér. du Nord*); mais il me semble préférable de le rapprocher du Huron *Ocki*, esprit. Ce vocable se trouverait encore dans la Floride sous la forme *Okée*.

CCLXXXIV. *En Lénappé.* — 1. *Welsit-Manitto*. Le premier mot est formé de la racine *wulit*, bon, beau, et *manitto* veut dire *esprit*, dans toutes les langues qui appartiennent à la famille lénappé. Cette expression doit donc se rendre par *le bon esprit*, (Duponceau, *Mém. sur le syst. gramm.*) — 2. *Kittannitowit* ou *Gétanittowit*, le grand esprit; ce mot est formé par contraction de *Kitta* ou *Kita*, grand, et de *manito*, esprit, dont on retranche la première syllabe *ma*, et à la fin duquel on ajoute la terminaison *wit*, qui indique le mode d'existence. — 3. *Patamawos*. Ce terme est dérivé du verbe *patamauwan*, adorer ; il signifie donc *l'adorable*, comme l'oriental *Eloah*. On lie souvent ce vocable au précédent : *Gétanittowit-Patamawos*, le grand esprit adorable. — 4. *Kitchi-Manito*, le bon esprit ou le grand esprit. — 5. *Nihillalid*. Ce mot correspond au latin *Dominus* et au français *mon maître*, *mon seigneur* (celui qui me possède). La racine *Nihilla* implique l'idée de supériorité, de maîtrise, de possession. — 6. *Nihillalquenk*, formé du précédent et d'une terminaison pronominale indiquant la première personne du pluriel, *notre seigneur* (celui qui nous possède). — 7. *Gichelemuchquenk*, notre Créateur. — 8. *Wetochemuxit*, notre père.

CCLXXXV. *En Shawanon.* — 1. *Manitah*, esprit. — 2. *Wissé-Mannito*, le bon esprit. Ce vocal est corrélatif du lénappé *Welsit-Nanitto*. — 3. *West-Hilliqua*, le bon maître.

CCLXXXVI. *Les Miamis.* — 1. *Monetowa*, l'esprit. — 2. *Kitchi-Monetowa*, le grand esprit.

CCLXXXVII. *Les Pottowatomis.* — *Kchemmitto*, grand esprit ; corrélatif de *Kitche-Manito*.

CCLXXXVIII. *En Délaware.* — *Kichalamocœup* ; *Kicha* veut dire grand ; j'ignore la signification du reste de ce mot, à moins que ce vocable ne soit corrélatif du minsi *Kichallomeh*.

CCLXXXIX. *En Virginien.* — 1. *Manit*, Dieu. — 2. *Okee*, esprit.

CCXC. *En Minsi.* — 1. *Pachtamawos*, l'adorable, comme en lénappé. — 2. *Gichtannetowit*, le grand esprit. — 3. *Kichallomeh*, créateur des âmes.

CCXCI. *Dans la nouvelle Suède.* — *Manetto*, esprit.

CCXCII. *Les Narragansets.* — *Manit-Manitowok*, ce qui signifie, je pense, *esprit des esprits*.

CCXCIII. *Les Naticks.* — *Manittou*, esprit.

CCXCIV. *Dans la nouvelle Angleterre.* — *Ketan*, je suppose que ce mot veut dire *le grand*.

CCXCV. *Les Mohicans.* — 1. *Manittouh*, esprit. — 2. *Pouhtammauwous* ou *Potamauwous*, l'adorable. — 3 *Jinouis*.

CCXCVI. *En Chippeway.* — *Kitchi-manitau*, le grand esprit.

CCXCVII. *Les Mississagues.* — *Mungo-minnato*. Ces deux mots signifient *esprit*; c'est donc *l'esprit* par excellence, ou *l'âme des esprits*.

CCXCVIII. *En Algonkin.* — 1. *Kitchi-manitou* ou *mannitou*, le grand esprit. — 2. *Kije-manitou*, le bon esprit.

CCXCIX. *Les Knistenaux.* — *Kijai-manitou*, le bon esprit.

CCC. *En Abenaqui.* — 1. *Kijé-manito*, le bon esprit. — 2. *Ketsinioues-kou*, le grand génie ; *niueskou* signifie *esprit*, *génie*. — 3. *Dehelmelakou.*

CCCI. *Les Ottavas.* — *Kige-manito*, le bon esprit.

CCCII. *Dans la Louisiane.* — *Minguochitou*, le grand esprit.

CCCIII. *En langues Cochimi*, *Lay mona*, etc. Ces langues, et plusieurs autres de la côte occidentale, ne m'ont fourni que les mots *dios* et *diosjua*, apportés par les missionnaires espagnols ; je n'ai pas pu trouver les termes idiotiques pour exprimer le nom de Dieu, parmi les nombreuses peuplades qui habitent le long de cette côte.

### XXV. — Langues de la région boréale d'Amérique.

CCCIV. *Les Micmacs* ou *Souriquois.* — *Keichourk*. Ce mot veut dire proprement le soleil. (Duponceau, *Mém. sur les langues de l'Amér. du Nord.*) C'est la première fois que nous trouvons le nom de cet astre appliqué au souverain Etre. Est-ce parce que ces peuples adoraient autrefois le soleil ; ou voyaient-ils dans le plus éclatant des corps célestes l'image de la Divinité ? En d'autres termes, est-ce Dieu ou le soleil que ces peuples ont adoré le premier ?

CCCV. *Nouvelle-Angleterre.* — *Kichtan.*

CCCVI. *En Scoffie.* — *Cheichourk*, même signification.

CCCVII. *Dans la langue des montagnards Canadiens.* — 1. *Cheyhourk*, le soleil. — 2. *Atahokam*, c'est-à-dire *le créateur du monde.* — 3. *Tshisme-manitou*, le grand esprit.

CCCVIII. *A l'embouchure du fleuve Saint-Laurent.* — *Atahauta*, le créateur du monde.

CCCIX. *En Mandan.* — *Ohmahank-Noumakchi*, le seigneur de la vie. C'est le premier, le plus sublime et plus puissant des êtres ; c'est lui qui a créé la terre, les hommes et tout ce qui existe.

CCCX. *A la baie d'Hudson.* — *Oukouma*, le grand chef.

CCCXI. *En Esquimaux.* — *Goudia*, Dieu. Ce mot a du rapport avec le *Gud* suédois, auquel peut-être il a été emprunté, et par lui avec le *Khuda* persan.

CCCXII. *En Groënlandais.* — 1. *Goude* et *Goum*, Dieu. — 2. *N'alegak*, seigneur. — 3. *Torngarsouk* ; c'est, chez les Groënlandais, le bon principe, un des deux esprits qui gouvernent le monde.

CCCXIII. *En Tchouyatse.* — *Agaum*. Adelung, dans son *Mithridates* (t. III, 2e partie), rapproche les mots *Agaum* et *Agaim*, et même le groënlandais *Gum*, du vocable *Kamoui*, usité dans les Kouriles, et qui vient lui-même du japonais *Ka-mi*, qui exprime les génies célestes.

CCCXIV. *En Kadjak.* — *Agaim*, comme le précédent.

CCCXV. *En Tchouktche.* — 1. *Achat.* — *En en.* — 3. *Istlæ.*

### XXVI. — Langues de la Malaisie.

Ce groupe renferme les îles connues autrefois sous le nom d'Archipel Indien; plusieurs d'entre elles ont une grande étendue; entre autres Sumatra et Bornéo. Quoique cette partie de l'Océanie soit depuis longtemps connue et fréquentée des Européens, on a en général assez peu de données sur les anciennes religions de ses habitants; cela tient principalement à ce que les musulmans, qui ont porté l'islamisme dans ces contrées, se sont efforcés d'y éteindre tout souvenir du culte primitif. Les missionnaires espagnols ont agi à peu près de même dans les archipels qu'ils ont convertis au christianisme. A une époque de beaucoup antérieure, la plupart de ces peuples avaient subi l'influence brahmanique ou bouddhique. On trouve encore dans l'intérieur des terres des peuplades idolâtres et barbares, mais avec lesquelles on a eu jusqu'à présent fort peu de rapport.

CCCXVI. *Les Malais.* — Les Malais habitent principalement la presqu'île de Malaca, et sont en outre répandus dans toutes les îles de la Malaisie. La plus grande partie sont musulmans, les autres sont boudhistes ou chrétiens. Ils donnent à Dieu les noms suivants : — 1. *Thouan*, le dominateur suprême. Ce nom est dérivé de *thouan*, maître, ou de *touah*, ancien, vieillard. On dit aussi *Mahatouhan*, le grand seigneur. — 2. *Déva*, le céleste ; mot sanscrit. — 3. *Allah*, Dieu, ou *Alla Taala*, Dieu Très-Haut, expression arabe ; c'est le terme le plus usité. — 4. *Bérala;* mot ancien qui ne s'applique plus qu'aux idoles.

CCCXVII. *Iles Maldives.* — Leurs appellations de la Divinité semblent des phrases toutes construites. — 1. *Maï Kalang-ge raskang foulou*, le grand Dieu et le Très-Haut. — 2. *Bodou Souwaming-ge*, le grand seigneur. — 3. *Esouwaming-ge raskang*, le Seigneur est le Très-Haut, ou le chef. — 4. *Déwatai-ge raskang*, Dieu est le chef. (*Journal of the asiatic society*, n. 9.)

CCCXVIII. *Iles Nicobar.* — Les habitants de cet archipel ont l'idée de Dieu, d'un être supérieur, à qui ils donnent le nom de *Knallen.*

CCCXIX. *Les Achinais.* — Ce sont un des quatre peuples qui habitent Sumatra ; ils professent le mahométisme, ainsi que les deux suivants ; en conséquence ils appellent Dieu *Allah ;* ce nom même n'est pas inconnu aux peuplades païennes répandues dans cette grande île.

CCCXX. *Les Lampouns.* — 1. *Allah-Talla*, Dieu Très-Haut. — 2. *Gousti*, seigneur.

CCCXXI. *Les Rejangs.* — 1. *Oula-Tallo.* Ce vocable, comme le précédent, n'est autre que l'arabe *Allah-Taala*, Dieu Très-Haut. Le second mot n'est à proprement parler qu'une simple précaution qui signifie : *qu'il soit exalté !*

CCCXXII. *Les Battas.* — Ce peuple habite aussi Sumatra ; mais il est plus barbare que les précédents : quoique professant le paganisme, il reconnaît un seul Dieu suprême qu'il appelle *Daibatta* ou *Dibata ;* c'est l'indien *Dévata*, Dieu, esprit céleste ; afin de les distinguer des esprits inférieurs, ils le nomment encore *Dibata-Asi-Asi.* (Marsden, *Histoire de Sumatra ;* Domény de Rienzi, *Océanie*, t. II.)

CCCXXIII. *Les Javanais.* — 1. Il y a environ trois siècles que les Javanais ont abjuré le boudhisme pour le mahométisme ; ils donnent à Dieu des noms tirés du basa-krama, de l'indien et de l'arabe ; ainsi : — 1. *Panguérang*, ce mot basa-krama signifie *prince, seigneur, Dieu ;* il correspond au mot arabe *rabb*, seigneur. — 2. *Yewang-widi.* — 3. *Gousti*, seigneur. — 4. *Deva*, le céleste ; ou *Maha-deva*, le grand Dieu ; on prononce aussi *Dieng* dans quelques localités. — 5. *Gounong*, Dieu. — 6. *Deouta ;* c'est le *Dévata* des Indiens. — 7. *Alah*, Dieu, ou *Allah-talla*, Dieu très-haut.

CCCXXIV. — *Dans l'île de Bali.* — Les insulaires de Bali professent presque tous le brahmanisme, très-peu le mahométisme ; on les entend donner indifféremment à la Divinité les noms de : 1. *Déva*, le céleste ; mot indien. — 2. *Allah*, Dieu, mot arabe. — 3. *Touhan*, Seigneur, mot malais. — 4. *Batara* ; ce mot vient sans doute du sanscrit *avatara*, qui signifie incarnation divine, ou descente d'un Dieu sur la terre ; mais, chez les Balinais, il semble avoir perdu sa signification primitive pour exprimer simplement la divinité en général.

CCCXXV. *En Madoura.* — *Panguérang*, Seigneur, Dieu.

CCCXXVI. *En Sonda.* — *Hongyewang* et *Sangyewang*.

CCCXXVII. *Iles Moluques.* — Les habitants de cet archipel, qui est sous la domination hollandaise, professent un mahométisme mélangé de pratiques de l'ancienne religion brahmanique. Il y a aussi beaucoup de chrétiens.

CCCXXVIII. *Ile Célèbes.* — Les Macassarais et les Boughis, habitants de l'île Célèbes, sont musulmans depuis environ deux cents ans ; antérieurement ils professaient une espèce de sabéisme, rendant leurs hommages au soleil et à la lune, qu'ils croyaient éternels comme le ciel, et leur sacrifiaient des bœufs, des vaches et des cabris. Ils en avaient aussi les figures dans leurs maisons et se prosternaient devant elles lorsque des nuages leur dérobaient l'objet de leur vénération. (*Hist. génér. des voyages*, t. XXXIX.) Les Boughis expriment la Divinité par les mots : *Pouang*, Dieu ; *Barahala ;* mais ce dernier mot désigne maintenant une idole. Voyez *Tagalas*, n° CCCXXXI.

CCCXXIX. *Les Harfouras.* — Ce sont des peuplades sauvages de la même île. Leur religion est une espèce de machéisme dans lequel ils rendent de préférence un culte aux esprits malfaisants. Les Harfouras de Manado appellent Dieu *Empon.*

CCCXXX. *Les Dayas.* — Les Dayas habitent l'île de Bornéo ; ils appellent Dieu l'*ouvrier* du monde, et lui donnent le nom de *Diwata* ou *Déwata*, qui rappelle une origine indienne ; mais ceux qui professent le mahométisme le nomment *Allah.* On n'a qu'une connaissance fort vague des autres tribus qui habitent cette île.

CCCXXXI. *Les Tagalas.* — Ce sont les anciens habitants de l'île de Luçon ; ils ont embrassé le christianisme depuis près de trois siècles, ainsi que tous les autres peuples du vaste archipel des Philippines. Jusqu'à présent on a trouvé fort peu de chose qui puisse jeter du jour sur leur ancienne religion. Cependant les noms de *Diva*, *Divata*, que l'on trouve chez eux pour exprimer la divinité, démontrent que le brahmanisme s'était introduit chez eux.

Quelques traditions conservées dans des espèces de chansons nous apprennent qu'ils adoraient un Dieu nommé *Batala-Mak-Capal*, ou dieu fabricateur. Ils honoraient aussi des divinités inférieures et entremêlaient leur culte d'un grossier fétichisme. Le mot *Bathala*, Dieu, semble encore dérivé du sanscrit *Avatark*, incarnation divine.

CCCXXXII. *Les Bissryas.* — Autre peuple de ces mêmes îles qui nous a transmis le nom de *Diaita*, Dieu, lequel accuse encore une origine indienne.

CCCXXXIII. *A Maindano.* — Dieu est appelé *Alla-Talla* par la partie mahométane de l'île.

### XXVII. — Langues de la Micronésie.

Ce groupe, situé au nord de l'Océanie, est ainsi appelé, parce que les îles qui le composent ont toutes fort peu d'étendue.

CCCXXXIV. *Iles Mariannes.* — Les Mariannais sont actuellement chrétiens ; mais, avant leur conversion, ils n'avaient, d'après le témoignage des historiens, aucune idée de la divinité : point de temples, point de culte, point de prêtres. Cependant ils admettaient l'immortalité de l'âme et des récompenses et des peines dans l'autre vie. Ceux qui mouraient de mort violente allaient dans l'enfer ou *zazarragouan*, où ils étaient tourmentés par le *kaifi*, ou mauvais esprit : pour jouir du paradis il fallait mourir de mort naturelle. Les Mariannais donnaient encore aux esprits le nom *d'Anids*, mais ils n'avaient point de mot pour exprimer Dieu. (*Le P. le Gobien, Hist. des Mariannes ; Le P. Murillon Velarde ; Dom Luis de Torres.*)

CCCXXXV. *Iles Pelew.* — 1. Les Pelewiens sont encore très-peu connus : ils professent le plus profond respect pour l'Etre puissant, qu'ils appellent *Yarris* (*H. Holden, Anarrati of the shipwreck*, etc.) Mieux inspirés que les Mariannais, ils croient que le ciel est la récompense des âmes vertueuses, tandis que celles des méchants resteront sur la terre pour souffrir. C'est le témoignage qu'en rendit *Libou*, fils du roi *Abba-Thule*, lorsqu'il vint en Angleterre.

CCCXXXVI. *Ile Ualan.* — Le peu de connaissance que, jusqu'à présent, les voyageurs ont eu de la langue des Ualanais ne leur a pas permis de s'instruire de leur religion. D'après Lütke, navigateur russe, ils croient à l'immortalité de l'âme, et adorent principalement *Sitet-Nazuenziap*, qu'ils paraissent considérer comme l'auteur de leur race et de leur divinité.

CCCXXXVII. *Iles Carolines.* — Les Carolins occidentaux croient aussi à une autre vie, où les bons seront récompensés et les méchants punis ; ils vénèrent les esprits et ont une théogonie fort curieuse, qu'il serait intéressant de comparer à certaines traditions antiques. Leur grand esprit porte le nom d'*Elieulep*.

CCCXXXVIII. *Ile Satarval.* — Les habitants de cette île, l'une des Carolines, donnent à Dieu le nom de *Ialous-sou.*

CCCXXXIX. *Iles Marschall.* — Les naturels de ce groupe adorent un Dieu invisible qui réside dans le ciel ils lui présentent des offrandes de fruit, sans temples ni prêtres. Dans leur langue, *Iagueach* signifie Dieu.

CCCXL. *Iles Iouli.* — Voici ce que rapporte Choris au sujet d'un in-

sulaire qui s'était volontairement embarqué dans l'expédition de Cotzbüe : « Nous avions vainement essayé, pendant plusieurs semaines, de demander à Kadou ses idées sur Dieu ; il faisait tous ses efforts pour nous comprendre, mais inutilement. Enfin un jour il y réussit ; son visage était enflammé, tout son corps tremblait. « Ah ! s'écria-t-il, voulez-vous savoir le nom de « celui que nous ne voyons ni n'entendons (en même temps il se bouchait les « yeux et les oreilles) ; son nom est *Tautoup* ». Lui ayant demandé où il demeurait, il montra le ciel ». (D. de Rienzi, *Océanie*, tom. III.)

CCCXLI. *Iles Mulgraves.* — Les habitants connaissent un grand esprit nommé *Kennit;* ils semblent le craindre plus que l'aimer. Ils admettent aussi des esprits inférieurs.

CCCXLII. *Iles basses de l'archipel des Carolines.* — Les insulaires ont une grande vénération pour les esprits ; chaque groupe d'îlots est sous la dépendance d'un génie nommé *Hanno* ou *Hannoulappé*, qui pourvoit aux besoins des habitants, et qui est lui-même subordonné à un être qui lui est supérieur.

XXVIII. — Langues de la Mélanaisie.

CCCXLIII. *Les Papous.* — Les Papous donnent à la Divinité le nom de *Tat* ; on a fort peu de données sur leur religion.

CCCXLIV. *Nouvelle Irlande.* — Les insulaires de la Nouvelle Irlande adorent des idoles ; leur principale porte le nom de *Prapraghan.* Chez eux le mot *Bakouï* paraît désigner la divinité. (Lesson, *Voyage autour du monde,* tom. II.)

CCCXLV. *Ile Vaigiou.* — Les habitants de cette île sont adonnés au fétichisme pur, et ont élevé un temple à leurs dieux, qui paraissent être nombreux. Ceux de la baie d'*Offach* ont la même religion.

CCCXLVI. *Iles Salomon.* — Les habitants de l'archipel Salomon sont livrés à une grossière idolâtrie, adorant des serpents, des crapauds et d'autres animaux.

CCCXLVII. *Ile Vanikoro.* — Les Vanikoriens expriment le nom de Dieu par le mot *atoua*, qui appartient au système polynésien ; du reste, ils pratiquent le fétichisme. Le volume *Philologie* du voyage de l'*Astrolabe* donne aussi le mot *Moe-Mamalegnoe*, comme exprimant le nom de la Divinité.

CCCXLVIII. *Ile Tikopia.* — Les Tikopiens ont le même culte et donnent à Dieu les noms polynésiens d' *Atoua* et *Tan-Haroa.*

CCCXLIX. *Archipel Viti.* — On a peu de données sur la religion de ce peuple : on sait seulement que chez eux *Zan-Houalou* est un dieu de premier ordre, qui habite le ciel avec les divinités inférieures. Il paraît cependant qu'il est soumis lui-même à *Onden-Heï*, qui a créé le ciel, la terre et les autres dieux, et auquel les âmes des hommes vont se réunir après la mort. Il n'y a point d'images pour représenter la Divinité. D'après le *Voyage de l'Astrolabe*, le nom de Dieu en Vitien est *Kalou-Lévou.* Ce vocable paraît venir de *kalou-kalou*, étoile, et de *lévou-lévou*, grand, ce qui donne la signification de *grande étoile.*

CCCL. — *Nouvelle-Galles du sud.* — Quelques tribus de cette contrée de l'Australie croient à l'existence d'un bon esprit nommé *Koyan,* qui n'est

occupé qu'à leur rendre de bons offices; et d'un mauvais esprit appelé *Potoyan*, qu'ils redoutent beaucoup, parce qu'il ne cherche qu'à leur jouer de mauvais tours.

CCCLI. — *Golfe Saint-Vincent.* — Les habitants de cette côte donnent à Dieu le nom de *Meïo.* Mais il est à remarquer que ce mot signifie *homme* dans la langue des naturels.

CCCLII. — *Baie de Jervis.* — Sur cette côte de l'Australie, le nom de Dieu paraît être *Iendere.*

CCCLIII. — *Port Dalrymple* (*Tasmanie*). — M. Gaimard remarque que la femme indigène de la bouche de laquelle il recueillit un petit vocabulaire, énonça bien positivement que les expressions correspondantes aux mots *chef* et *Dieu* n'existaient point dans la langue. (*Voyage de l'Astrolabe, Philologie*).

XXIX. — Langues de la Polynésie.

Cette partie de l'Océanie est la plus orientale; les peuples qui l'habitent accusent tous une origine commune et parlent les dialectes de la même langue, quoique parfois éloignés les uns des autres de douze et même quinze cents lieues. Bientôt l'idolâtrie aura disparu de ces îles nombreuses; déjà des archipels entiers sont chrétiens; nous voudrions pouvoir ajouter : et catholiques.

CCCLIV. — *Iles Hawai.* — Quoique les habitants de ces îles adorassent des idoles, ainsi que tous les indigènes de la Polynésie, ils admettaient tous l'existence d'un être supérieur, spirituel, invisible et tout-puissant, appelé dans leur langue *Akoua*, Dieu, ou *Noui-Akoua*, le grand Dieu. L'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses dans une autre vie, étaient des dogmes familiers à toutes ces tribus.

CCCLV. — *Iles Nouka-Hiva.* — Dans la langue de ces insulaires, le nom de Dieu est *Atoua.* C'est le même mot qu'à Hawai, quoique dans ces dernières îles l'articulation ait été modifiée suivant le génie de la langue. La plupart des îles de la Polynésie se servent, pour exprimer la Divinité en général, d'une expression qui est toujours la même, avec une légère différence d'articulation ; ainsi *Atoua*, *Etoua*, *Akoua*, *Hotoua*, *etc.* Le thème primitif paraît être *Atoua*, qui est en effet le plus répandu. Son étymologie n'est pas certaine; toutefois on peut le rapprocher du malais *Touan*, Dieu. Signalons aussi le rapport phonique qui existe entre *Atoua*, et les vocables de l'ancien continent, *Déva*, Θεός, *Deus*, etc. Quelques-uns prétendent que le mot *Atoua* signifie esprit.

CCCLVI. — *Iles Pomotou.* — Dieu est nommé *Atoua*, *Etoua.*

CCCLVII. — *Ile Taïti.* — Cette île, qui est regardée comme la métropole de toute la Polynésie, appelle aussi Dieu *Atoua.* Les premiers missionnaires protestants avaient cru reconnaître chez ce peuple la croyance à une trinité qui rappelait le dogme chrétien, et qui se composait de : *Tane te Madoua*, le père; *Oro*, *Matoua*, *Atoua*, *temaïdi*, Dieu, le fils, et, *Taaron*, *manou te hoa*, l'oiseau esprit. (Dumont d'Urville et Lesson, *Voyage autour du monde*). Mais M. Ellis a prouvé que cette prétendue découverte était fondée sur une interprétation forcée et inadmissible.

CCCLVIII. — *Archipel Tonga.* — Les habitants de ces îles comprennent leurs divinités sous le nom général de *Hotoua*, qui répond à l'*Atoua* des Taïtiens. Ces peuples ont une théogonie assez riche et une cosmogonie qui rappelle les traditions mosaïques.

CCCLIX. — *Ile Raro-Tonga.* — Dieu est appelé *Atou*, maître, seigneur, corrélatif d'*Atoua*, ou du malais *touah*, seigneur.

CCCLX. — *Nouvelle Zélande.* — Parmi les habitants de cette île, les mots *Atoua, Etoua, Eatoua,* s'appliquent aussi à la Divinité en général; le mot *waïdoua* désigne plus spécialement les esprits et les âmes. Ce dernier vocable est peut-être celui qui est prononcé *Eatoua*, dans les autres archipels : il a, comme on le voit, beaucoup de rapport avec le nom de Dieu; peut-être en est-il dérivé. — On demandait un jour à un insulaire comment il se figurait *Atoua?* — « Comme une ombre immortelle, » répondit-il. Un autre, à qui M. d'Urville adressait la même question, dit : « C'est un esprit, « un souffle tout-puissant ». (*Voyage autour du monde.*) D'après M. Lesson (*Voyage,* t. II), les dieux principaux de la Nouvelle Zélande seraient : Dieu le père, nommé *Noui-Atoua ;* Dieu le fils, et l'oiseau, ou esprit, *Oui-doua.* Guido Malatesta (*Nouvelles Ann. des Voyages*, février, 1842) donne les noms d'une série de divinités qui pourraient n'être que les attributs du Dieu suprême ; ce sont : — 1. *Maaoui Rangui*, Dieu du ciel. — 2. *Maaoua,* Dieu suprême. — 3. *Kovaki*, Dieu des éléments et du tonnerre. — 4. *Tipocko*, Dieu de la mort. (*Rockialo*, second Jules de Blosseville.) — 5. *Koukoula,* Dieu du jour. — 6. *Ekotoro*, Dieu des larmes. — 7. *Pkou Etoua*, Dieu tutélaire. — 8. *Kaneva,* Dieu de la mer ou de l'eau.

CCCLXI. *Ile Retouma.* — Ses habitants ont des idées fort superficielles de la Divinité ; ils la considèrent comme un être ou génie suprême qui leur donne la mort : *Atoua.* (Lesson, *Voyage*, tom. II.)

## Conclusion.

Nous avons réuni les noms de Dieu dans toutes les langues qu'il nous a été permi de compulser ; si quelques-unes ne figurent pas dans ces tableaux, les vocables usités dans ces dernières se rattachent pour la plupart à ceux que nous avons fait entrer dans cette synglosse. Dans les langues bien connues, nous avons pu remonter à l'étymologie de la plus grande partie des dénominations en usage pour exprimer le souverain Etre ; mais dans les idiomes moins étudiés, nous n'avons pu que donner purement les vocables, en attendant que les progrès de la linguistique aient jeté sur eux un jour plus parfait.

On pourrait actuellement rédiger des tableaux synoptiques d'un autre genre, et d'une méthode plus rationnelle : ce serait de prendre chacun des termes originaux et primitifs dont on s'est servi pour peindre la Divinité par la parole, et de suivre la filiation de ces termes, ou des idées exprimées par eux, parmi les différents peuples. Ainsi nous verrions l'élément indien, sous la formule *Déva*, se répandre du côté de l'occident dans l'Asie, et de là jusqu'aux extrémités de l'Europe; et du côté de l'orient, se propager d'île en île jusqu'aux écueils les plus reculés de l'Océan Pacifique ; modifié

successivement d'après les articulations propres aux différents peuples.

D'autres populations, sans avoir adopté le vocable, en ont conservé l'idée : ainsi la signification de *ciel*, *céleste habitant du ciel*, inhérente aux termes *Déva*, *Div*, Θεός, *Deus*, *Divus*, etc., se retrouve dans les dénominations en usage chez la plupart des nations de l'Asie et de l'Afrique.

L'élément arien (ou peut-être indien encore), sous la formule *Khoda*, *Gott*, *God*, règne surtout dans l'Iran, et est devenu, même en Europe, l'appellation usuelle pour les langues d'origine teutonique. L'idée qu'il offre (*donné de lui-même*) est bien plus noble et plus digne de Dieu que celle que nous fournit la formule *Déva*.

L'élément *El*, *Allah* se trouve seulement dans les langues dites sémitiques, les dialectes abyssins exceptés; et l'idée qu'il exprime (*être adorable*) appartient bien aux peuples qui ont hérité plus directement des traditions primitives et de la révélation. Le vocable arien est plus grandiose peut-être et peint plus fidèlement l'essence et la nature du Très-Haut; mais le vocable sémitique exprime plus heureusement les rapports qui doivent exister entre les hommes et la Divinité.

Toutefois l'idée *d'adorable* se trouve sous une autre forme dans les langues slaves (*Bog*) et dans les langues lénappé (*Pachtamawos*).

En Amérique, on voit dans la plupart des langues le nom de Dieu exprimé par l'idée d'*âme*, *esprit*, *génie*, ce qui exclut tout soupçon d'un Dieu matériel chez ces peuples considérés naguère comme les plus sauvages du globe; aussi l'adoration des idoles était-elle bien moins fréquente dans le nouveau monde que dans l'ancien continent.

En conséquence de nos recherches, il est facile de se convaincre, en premier lieu, que les nombreux vocables consacrés à exprimer la Divinité, dans toutes les langues, ne sont point des articulations arbitraires, prises au hasard et vides de sens, mais qu'ils expriment ou l'essence de Dieu même ou ses principaux attributs, ou ses rapports avec la créature; en second lieu, que la plupart des peuples ont conservé, malgré les ténèbres de l'idolâtrie et du polythéisme, dans lesquelles plusieurs d'entre eux étaient plongés, une idée assez exacte du souverain Etre, précieux débris des traditions antiques et de la révélation primitive. Enfin, en suivant attentivement la dérivation et l'analyse de ces vocables, nous sommes ramenés insensiblement, de contrée en contrée, jusqu'à cette ancienne Arie, où les livres saints placent l'origine des hommes et des choses[1].

[1] La conclusion générale de l'histoire de l'ancien Testament se trouvera à la fin des dissertations qui sont au volume suivant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.


APPROBATIONS..................... I
INTRODUCTION..................... VII
Bibliothèque spécialement préparée pour la composition de cet ouvrage........ XXX
PRÉFACE........................... XXXV
Etude préliminaire sur la Bible et sur le peuple juif........................ 1
I. — Considérations générales sur le peuple juif.......................... 1
II. — La Bible comme livre historique. — Ce qu'en pensait Pascal............ 7
III. — Triple fait démontrant l'authenticité de la Bible.................. 10
IV. — Autres faits corroborant les précédents.......................... 23
V. — Précautions prises par Moïse et par les Juifs pour l'inviolabilité du Pentateuque 25
VI. — Quels sont les peuples qui vénèrent la Bible...................... 29
VII. — L'architecture et la sculpture confirment la Bible.................. 29
VIII. — Examen des objections que l'exégèse allemande oppose à la Bible..... 31
IX. — Accusations spéciales dirigées contre la Bible par les Allemands......... 34
X. — La critique nouvelle a-t-elle un caractère scientifique ?................ 41

PREMIÈRE ÉPOQUE

DE LA CRÉATION AU DÉLUGE

CHAPITRE PREMIER. — De l'âge du monde ou explication de la première parole de la Genèse................. 45
I. — La géologie..................... 46
II. — L'histoire..................... 55
III. — L'histoire naturelle............. 67
CHAPITRE II. — Les premiers événements de l'histoire................. 70
I. — Idée que les anciens ont eue du Dieu créateur..................... 70
II. — Ordre et actes successifs dans la création......................... 73
III. — Cycle de la semaine, en tant que souvenir de la création de l'univers en six temps......................... 77
IV. — Le chaos primitif............... 80
V. — « Et les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme » ................ 81
VI. — « Et l'Esprit de Dieu était porté sur la surface des eaux »............ 81
VII. — Paradis terrestre et chute primitive.......................... 82
VIII. — De quelques scènes mythologiques grecques faisant allusion à la chute d'Adam et d'Eve.................. 87
IX. — La tradition sur quelques circonstances de la vie et de la mort d'Adam. 89
X. — La tradition sur Caïn............ 92
XI. — Les patriarches antédiluviens. — Quelques traits de leur vie. — Leur nombre......................... 94
XII. — Longévité des patriarches antédiluviens......................... 97
XIII. — Les géants.................. 98
XIV. — Le serpent séducteur, et Eve séduite......................... 98
XV. — Le verset 15 du chapitre II de la Genèse. — Le Réparateur........... 103
XVI. — Les sacrifices................ 105
CHAPITRE III. — Cosmogonies de tous les peuples anciens................. 107
I. — Réflexions préliminaires sur la cosmogonie......................... 107
II. — Cosmogonie grecque............. 108
III. — Cosmogonie chaldéenne ......... 114
IV. — Cosmogonie arménienne......... 115
V. — Cosmogonie phénicienne ......... 117
VI. — Cosmogonie sarmate............ 118
VII. — Cosmogonie égyptienne......... 118
VIII. — Cosmogonie romaine.......... 122
IX. — Une remarque sur les Hespérides d'Hésiode et d'Ovide.............. 123
X. — Cosmogonie persane ............ 124
XI. — Cosmogonie indienne ........... 126
XII. — Cosmogonie chinoise.......... 128
XIII. — Cosmogonie japonaise......... 130
XIV. — Cosmogonie thibétaine........ 130
XV. — Cosmogonie de l'île de Bornéo .. 131
XVI. — Cosmogonie kalmouque........ 132
XVII. — Cosmogonie des Orientaux mahométans......................... 134

XVIII. — Cosmogonie islandaise........ 136
XIX. — Cosmogonie des Banians....... 143
XX. — Cosmogonie américaine......... 144
XXI. — Cosmogonie des bords du Mississipi............................ 146
XXII. — Cosmogonie louisianaise....... 146
XXIII. — Cosmogonie de saint Paul, au nord-est de Détroit.................. 147
XXIV. — Les Taïtiens................. 147
XXV. — Cosmogonie des Chiquès, d'après le livre sacré *Popol-Wu*........ 147
CHAPITRE IV. — Déchéance de l'homme. 151
I. — Traditions grecques et romaines.... 151
II. — Traditions thibétaines et mongoles. 152
III. — Traditions chinoises........... 153
IV. — Traditions mexicaines........... 155
V. — Les Psylles; — empire de l'homme sur les animaux.................... 156

## DEUXIÈME ÉPOQUE

### DU DÉLUGE A ABRAHAM

CHAPITRE PREMIER. — Le patriarche Noé.............................. 159
I. — Les causes et les circonstances du déluge d'après les traditions japonaises, babyloniennes et grecques........... 159
II. — Fêtes commémoratives du déluge. — Hiéroglyphes, la composition de certains mots et même l'astronomie rappelant cet événement................. 161
III. — Médaille d'Apamée, offrant, selon plusieurs savants, un souvenir du déluge de Noé.......................... 162
IV. — L'arc-en-ciel, donné à Noé comme une espérance, se retrouve dans les traditions primitives................. 162
V. — Puissance de l'homme sur les animaux. — Nourriture des premiers hommes. — La défense de manger le sang des animaux...................... 162
VI. — Premières habitations des hommes après le déluge.................... 164
VII. — Irrévérence de Cham envers Noé. 165
VIII. — Le tombeau de Noé........... 165
IX. — Science des premiers hommes... 165
CHAPITRE II. — Récit du déluge selon les anciens peuples................ 168
I. — Josèphe l'historien............... 168
II. — Philon le Juif.................. 170
III. — La chronique pascale........... 171
IV. — Cédrénus...................... 171
V. — Bérose et Alexandre Polyhistor.... 172
VI. — Abydène, dans Eusèbe......... 173
VII. — Les Arméniens................. 174
VIII. — Apollodore.................. 174
IX. — Platon........................ 175
X. — Les Etrusques. — Monument étrusque très-curieux, offrant le souvenir du déluge............................ 176
XI. — Ovide......................... 178
XII. — Lucien...................... 182
XIII. — Pline....................... 183
XIV. — Les Parsis................... 183
XV. — Les Egyptiens................. 183
XVI. — Les Indiens................. 184
XVII. — Les Chinois................. 189
XVIII. — Les Japonais.............. 193
XIX. — Siam........................ 194
XX. — Les Tartares................. 194
XXI. — Les Lapons.................. 195
XXII. — Les Mexicains.............. 195
XXIII. — Les Aztèques.............. 195
XXIV. — Les Sioux.................. 196
XXV. — Les Mandans et l'île de Taïti... 196
XXVI. — Les Méchoacans............. 197
XXVII. — Les Madécasses............ 197
XXVIII. — Les Muyscas............. 198
XXIX. — Les Peaux-Rouges.......... 198
XXX. — Les Iroquois............... 198
XXXI. — Les Chioponaises, les Caraïbes, les Achaguyens et les Floridiens...... 199
XXXII. — Les Brésiliens............ 199
XXXIII. — Les Péruviens............ 200
XXXIV. — Médaille d'Apamée........ 200
XXXV. — Le déluge devant les savants.. 206
XXXVI. — Résumé des récits sur le déluge............................ 208
XXXVII. — L'arc-en-ciel............ 210
CHAPITRE III. — Destinées de la postérité de Noé.......................... 212
I. — Les trois enfants de Noé.......... 212
II. — Géographie et dénomination des premiers peuples mentionnés dans le chapitre x de la Genèse. — 1° Les enfants de Japhet. — 2° Les enfants de Cham. — 3° Partage de Sem........ 213
III. — Construction de la tour de Babel. — Confusion des langues, selon l'histoire babylonienne................... 216
IV. — La dispersion et la confusion des langues.......................... 218
V. — La tour de Babel et la confusion des langues, d'après les monuments récemment découverts à Babylone....... 220
VI. — La tradition de la Chine et des divers autres peuples sur la dispersion. 221
CHAPITRE IV. — L'Histoire primitive dans les Hiéroglyphes............... 223

## TROISIÈME ÉPOQUE

### D'ABRAHAM A MOÏSE

CHAPITRE PREMIER. — Histoire d'Abraham........................... 237
I. — Lieu de la naissance du patriarche. 237
II. — Ses premières années............ 238
III. — Ce que Bérose, Hécatée et Polyhistor ont dit d'Abraham............ 239
IV. — Le nom d'un des rois vaincus par Abraham retrouvé dans les inscriptions chaldéennes........................ 241

V. — De la science d'Abraham......... 242
VI. — Les épouses d'Abraham. — Ses enfants. — Le sacrifice d'Isaac ....... 243
VII. — Sodome...................... 245
VIII. — Ce que M. de Saulcy et les voyageurs modernes nous apprennent sur l'état actuel des villes maudites....... 248
IX. — Loth. — Sa postérité............ 252
X. — Accomplissement des prophéties sur la postérité d'Abraham........... 253
XI. — Ismaël selon les Arabes. — Les descendants de Céthura.............. 254
XII. — Tradition persane sur Abraham.. 256
XIII. — Le tombeau d'Abraham et divers souvenirs de ce patriarche........... 256
XIV. — La géographie et la linguistique confirment l'histoire d'Abraham....... 259
CHAPITRE II. — Histoire d'Isaac et de Jacob............................ 262
I. — La vie de ces deux patriarches contenue en partie dans celle d'Abraham.. 262
II. — Leur vie dans les livres hébreux autres que la Bible.................. 262
III. — Renseignements et monuments divers sur Jacob, Esaü, Rachel et son tombeau, etc...................... 267
CHAPITRE III. — Joseph et la captivité des Hébreux ...................... 271
I. — Joseph d'après Alexandre Polyhistor et autres.......................... 271
II. — Un roman égyptien calqué sur l'histoire de Joseph...................... 272
III. — Monuments arabes sur la vie de Joseph........................... 273
IV. — La vie de Joseph et les Hébreux selon Justin......................... 276
V. — L'histoire des Hébreux pendant la captivité d'Egypte, d'après les monuments anciens de ce pays............ 276
VI. — M. Mariette et les souvenirs de Joseph en Egypte................... 277
VII. — Les sculptures du tombeau de Séthi Ier, rappelant les Hébreux ...... 279
CHAPITRE IV. — L'épisode de Job ..... 289
I. — Lieu de la naissance du patriarche et sa demeure....................... 289
II. — Les amis de Job................ 291
III. — Job rappelle les grands faits de la Genèse........................... 291
IV. — Vérité, convenance, harmonie du livre de Job, au point de vue de l'histoire............................ 292
V. — Tombeau de Job................. 293
VI. — Job selon les Arabes............ 294

## QUATRIÈME ÉPOQUE

### DE MOÏSE A SAUL

CHAPITRE PREMIER. — De la dynastie égyptienne dite des rois pasteurs...... 295
CHAPITRE II. — Délivrance de la servitude 310
I. — Moïse et les Hébreux selon Justin. 310
II. — Moïse et les Hébreux selon Tacite. 311
III. — Moïse et les Hébreux selon Strabon 312
IV. — Moïse et les Hébreux selon les Wolofs............................ 314
V. — Moïse selon les traditions recueillies par Suidas ..................... 316
VI. — Moïse selon Artapan............ 317
VII. — Moïse selon Démétrius.......... 322
VIII. — Les Hébreux et Moïse d'après les monuments égyptiens ............... 327
IX. — Remarque sur Memphis et sur Ramessès............................ 331
X. — Témoignages de la géographie.... 332
CHAPITRE III. — Le passage de la mer Rouge ............................ 335
I. — Récit des historiens ........... .. 335
II. — Nouvel examen d'un passage de Manéthon......................... 337
III. — Sur quel point les Hébreux ont traversé la mer Rouge................ 342
CHAPITRE IV. — Marche des Hébreux.. 344
I. — Les Israélites dans le désert....... 344
II. — Le mont Sinaï.................. 345
III. — Description des lieux........... 346
IV. — Le rocher d'Horeb.............. 347
V. — Les Sépulcres de concupiscence... 349
VI. — Continuation de la route......... 350
VII. — La grappe de raisin de Josué et de Caleb .......................... 351
VIII. — Cadès. — Le mont Hor........ 352
IX. — Haltes à Salmona, à Oboth, et à Abarim............................ 353
X. — Les dernières stations ........... 355
XI. — Les témoignages des premiers siècles chrétiens comparés à ceux des âges contemporains sur ces lieux.......... 355
XII. — Que signifient les écritures tracées sur les rochers des allées du Sinaï .... 358
XIII. — Faits et coutumes qui conservèrent fidèlement le souvenir des merveilles opérées dans le désert......... 363
XIV. — Fête des Azymes attestant la sortie d'Egypte ....................... 366
XV. — Mort et tombeau d'Aaron........ 369
XVI. — Les dix commandements....... 370
XVII. — Souvenir de Moïse et des Hébreux chez les Mexicains............. 372
CHAPITRE V. — Conquête du pays de Chanaan............................ 374
I. — Expulsion des Chananéens sous Josué. — Influence de cet événement sur les peuples voisins...................... 374
II. — Aveux des Chananéens expulsés... 377
III. — Le soleil arrêté. — Tradition sur ce fait ............................ 379
IV. — Prise de possession de la terre promise............................ 384
V. — Histoire de Josué par la géographie. — Etat des tribus israélites au IVe siècle de notre ère ...................... 387

1° La tribu de Juda au IVe siècle de notre ère ..... 387
2° La tribu de Ruben ..... 391
3° La tribu de Siméon ..... 392
4° La tribu de Dan ..... 392
5° La tribu de Nephtali ..... 393
6° La tribu de Gad ..... 394
7° La tribu d'Aser ..... 394
8° La tribu de Zabulon ..... 395
9° La tribu de Manassé ..... 395
10° La tribu d'Ephraïm ..... 396
11° La tribu de Benjamin ..... 396
12° Les villes lévitiques et sacerdotales ..... 397
VI. — Traditions ininterrompues depuis Josué jusqu'aux temps modernes, relativement à plusieurs villes ..... 399
VII. — Découvertes de M. de Saulcy sur la ville d'Azor ..... 406
VIII. — Conclusion de l'étude géographique ..... 411
IX. — Fin de Josué; — son tombeau ..... 413
CHAPITRE VI. — Les juges d'Israël ..... 419
I. — Dénomination et genre de gouvernement des Juges ..... 419
II. — Autorité des Paralipomènes comme seconde histoire universelle des Hébreux ..... 419
III. — Généalogie des Paralipomènes ..... 420
IV. — Lieux illustrés par les Juges. — Leurs tombeaux ..... 427
V. — Samson ..... 428
VI. — Naissance de Samuel ..... 429
VII. — Les Juges reconnus dans la Fable. 429
VIII. — Le Yaschar, troisième histoire du temps des Juges ..... 431

## CINQUIÈME ÉPOQUE

### DE SAUL A ROBOAM

CHAPITRE PREMIER. — Le premier roi des Juifs ..... 433
I. — Durée du règne de Saül ..... 433
II. — Généalogie de Saül et lieux illustrés par lui ..... 433
III. — Sépulture de Samuel ..... 435
IV. — Saül d'après l'Alcoran ..... 435
V. — Philochorus et Saül ..... 436
CHAPITRE II. — Règne de David ..... 437
I. — Résumé de la vie de ce roi par Eupolème ..... 437
II. — La famille de David, d'après la tradition juive ..... 438
III. — David d'après l'histoire de Nicolas de Damas ..... 438
IV. — L'histoire de David et de Bethsabée dans la Fable ..... 440
V. — De la ville de Rabbath où combattait Urie ..... 440
VI. — Achitophel ..... 440
VII. — Translation de l'arche ..... 441
VIII. — David poëte ..... 441
IX. — La géographie éclaire le règne de David ..... 443
X. — Différentes particularités sur David, selon la tradition ..... 446
XI. — Le puits de Bethléem ..... 447
XII. — Tombeau d'Absalon ..... 449
XIII. — Importante étude de M. de Saulcy sur les tombeaux des rois de Juda ..... 454
XIV. — Conclusion ..... 469
CHAPITRE III. — Règne de Salomon ..... 470
I. — Honneurs rendus par Salomon à la mémoire de son père ..... 470
II. — Témoignage d'Eupolème. — Lettres de Salomon ..... 471
III. — Précieux fragments de Dion, historien de Phénicie ; de Ménandre, etc ..... 475
IV. — Temple de Salomon ..... 476
V. — Sacrifice solennel de Salomon. — Objets du culte fabriqués par l'ordre de Moïse, introduits dans le temple ..... 478
VI. — Objets fabriqués par Salomon et retrouvés dans les dépouilles de Titus et de Vespasien ..... 479
VII. — Salomon participe à l'idolâtrie de ses femmes étrangères ..... 479
VIII. — Présents de Salomon au roi de Tyr. — De l'une des femmes de Salomon ..... 481
IX. — Palmyre. — Villes et localités illustrées par Salomon ..... 482
X. — Conduite de Salomon envers les Chananéens ..... 483
XI. — Détails sur le luxe de Salomon ..... 484
XII. — Visite de la reine de Saba ..... 484
XIII. — Sagesse de Salomon ..... 485

## SIXIÈME ÉPOQUE

### DE ROBOAM A LA CAPTIVITÉ

CHAPITRE PREMIER. — Règne du fils de Salomon ..... 487
I. — Le portrait de Roboam retrouvé à Karnac ..... 488
II. — Discours de Jéroboam aux révoltés d'Israël ..... 491
III. — Ruines de Samarie ..... 492
IV. — Ruines du temple de Garizim ..... 495
CHAPITRE II. — Listes généalogiques ..... 506
I. — Succession des Souverains Pontifes au temps des rois, solidement établie ..... 506
II. — Tableau comparatif des généalogies du Nouveau Testament, comme contre-épreuve ..... 507
III. — Succession des chefs de la tradition et de la Synagogue ..... 507
IV. — Succession des cohens samaritains. 509
V. — Réflexions sur ces généalogies et conclusion ..... 510
VI. — Catalogue des rois de Tyr, d'après Ménandre d'Ephèse ..... 511
CHAPITRE III. — Vicissitudes des royaumes

de Juda et d'Israel .................. 514
I. — Abiam et Asa........................ 514
II. — Expédition de Zara .............. 514
III. — Règne d'Achab, roi d'Israel....... 515
IV. — Généalogie de Naboth ........... 516
V. — Elisée et Hazaël.................. 517
VI. — Hazaël, roi de Syrie, et Jéhu dans les écritures cunéiformes. — Règne de ce dernier ........................... 517
VII. — Le prophète Jonas ............. 518
VIII. — Josaphat et Joram ............. 519
IX. — Ochosias et Athalie veuve de Joram, roi de Juda ......................... 520
X. — Amasias, roi de Juda ............. 521
XI. — Osias ou Azarias, roi de Juda..... 522
XII. — Continuation du règne d'Azarias. — Evénements correspondants en Israel, sous Sellum, Manahem, Phaceïa, Phacée. 522
XIII. — L'inscription moabite........... 524
XIV. — Achaz........................ 528
XV. — Manahem. — Une difficulté levée par les écritures cunéiformes.......... 528
XVI. — Téglatphalasar. — Ratzin....... 528
XVII. — Ezéchias et Salmanasar ........ 529
XVIII. — Règne d'Achaz. — Habile commentaire de Desvignoles sur cette époque. 530
XIX. — Sargon et Isaïe. — Samarie..... 531
XX. — Inscription de Sargon, à Nimroud. 533
XXI. — Règne d'Ezéchias. — Expédition de Tharaca et de Sennachérib............ 533
XXII. — Continuation du règne d'Ezéchias. — Destruction du serpent d'airain de Moïse 535
XXIII. — Continuation du règne d'Ezéchias. — Les monuments égyptiens concordant avec les règnes de Juda et d'Israel .... 535
XXIV. — Ezéchias. — Concordance semblable des monuments assyriens....... 537
XXV. — Continuation du règne d'Ezéchias. — Le travail de M. Rawlinson sur des documents assyriens différents confirme les mêmes faits...................... 539
XXVI. — Annales de la troisième année de Sennachérib ..................... 540
XXVII. — Le prophète Isaïe. — Continuation des règnes d'Achaz et d'Ezéchias.. 544
XXVIII. — Règne de Manassès.......... 546
XXIX. — Règnes d'Amon et de Josias. — Monuments égyptiens ................. 548
XXX. — Bérose raconte les mêmes faits. — Mabuchodonosor.................. 550
XXXI. — Derniers rois de Juda. — Joachaz, Joachim, Jéchonias, Sédécias..... 551
XXXII. — Jérémie selon Eupolème. — Les Tables de la Loi................ 552
XXXIII. — Autres détails sur Jérémie.... 553
XXXIV. — Témoignages de Bérose et de Mégasthènes....................... 554
XXXV. — Puissance de Nabuchodonosor. — Il restaure la tour de Babel........ 555
XXXVI. — Dernières années de Nabuchodonosor ......................... 557
XXXVII. — Daniel dans la fosse aux lions. 558
XXXVIII. — Une image de Daniel....... 559
XXXIX. — Témoignage sur les Juifs de la dispersion ......................... 560
XL. — Ezéchiel. — Son tombeau........ 563

## SEPTIÈME ÉPOQUE

### DE LA CAPTIVITÉ A HÉRODE.

CHAPITRE PREMIER. — Le second temple. 565
I. — Les Juifs de ce temps, d'après Hécatée d'Abdère ..................... 565
II. — Sommaire de l'histoire de Babylone correspondant à ce temps, par Mégasthènes........................... 566
III. — Description du temple de Zorobabel, par Hécatée......................... 568
IV. — Traits de la vie de Zorobabel..... 569
V. — Zorobabel montre sa sagesse à la cour de Darius...................... 570
VI. — Le calendrier juif nous rappelant les événements du temps d'Esdras et de Zorobabel.......................... 573
VII. — Suite des souverains pontifes depuis la captivité, d'après la tradition juive.. 573
VIII. — Temps intermédiaires entre Esdras et les Macchabées.................. 574
IX. — Juifs emmenés d'Egypte en Hyrcanie, par Darius Ochus.............. 574
X. — Alexandre le Grand et les Juifs.... 574
XI. — Alexandre et Jaddus............ 576
XII. — Alexandre rend justice au grand caractère des soldats juifs............ 578
XIII. — Alexandre et les Samaritains..... 578
XIV. — Autorité historique des prophéties de Daniel......................... 579
XV. — La version des Septante......... 582
XVI. — Cruauté d'Antiochus Epiphane à l'égard des Juifs.................... 582
CHAPITRE II. — Les Macchabées....... 585
I. — Origine des Macchabées. — Début de leurs entreprises ................. 585
II. — Guerres de Judas Macchabée contre Antiochus Eupator .................. 590
III. — Alliance de Judas avec les Romains, selon Justin......................... 594
IV. — Jonathas succède à son frère...... 594
V. — Avénement d'Alexandre Bala au trône de Syrie...................... 596
VI. — Simon commande sous les ordres de son frère ......................... 601
VII. — Les Juifs à Rome............... 602
VIII. — Perfidie de Tryphon à l'égard de Jonathas.......................... 602
IX. — Simon lui succède .............. 604
X. — Simon victime de son gendre Ptolémée. — Hyrcan seul échappe aux meurtriers.......................... 605
CHAPITRE III. — Les derniers Asmonéens............................. 607
I. — Règne de Jean Hyrcan. — Commen-

cement des sectes chez les Juifs; ce qu'elles étaient.................... 607
II. — Règne d'Aristobule Ier. — Règne d'Alexandre Jannée.................. 609
III. — Attachement du peuple juif à la loi de Moïse........................... 610
IV. — Règne d'Aristobule II............ 612
V. — Pompée en Syrie. — La Judée tributaire des Romains. — Gabinius..... 612
VI. — Déclin de la famille des Asmonéens. — Hérode...................... 615
VII. — Cruauté d'Hérode. — Ses crimes multipliés............................ 618
CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE. — Recherches géographiques sur la Palestine du temps de Josué.................... 622

## DISSERTATIONS

### SUR PLUSIEURS SUJETS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

CHAPITRE PREMIER. — Monothéisme des peuples primitifs...................... 657
I. — Les Arabes........................ 657
II. — Les premiers Chaldéens et les Assyriens.............................. 660
III. — Les Perses........................ 662
IV. — Les Phéniciens, les Chananéens et leurs colonies........................ 665
V. — Les premiers Egyptiens.......... 677
VI. — Les Ethiopiens et les Atlantes.... 693
VII. — Etat actuel du monothéisme chez les autres peuples de l'Afrique.......... 695
VIII. — Les Grecs et les Romains...... 696
IX. — Les anciens habitants de l'Europe occidentale et septentrionale......... 711
X. — Les Indiens...................... 713
XI. — Les anciens Chinois............. 720
XXII. — Les anciens Américains........ 727
CHAPITRE II. — Points de conformité des diverses religions avec la véritable.... 731
I. — L'unité de Dieu.................. 731
II. — Le dogme de la création......... 731
III. — Le dogme de l'immortalité de l'âme. 732
IV. — La déchéance de l'homme et son état d'épreuve sur la terre............... 732
V. — Le dogme des récompenses et des peines................................ 733
VI. — La prière....................... 734
VII. — Le culte des offrandes et des prémices................................ 735
VIII. — Les rites expiatoires.......... 736
IX. — Le sacerdoce et ses deux principaux caractères........................... 737
X. — L'invocation de la divinité aux principales époques de la vie : la naissance, l'union des époux, la mort........... 738
XI. — L'espérance de la résurrection des corps................................ 738
XII. — Les fêtes et les solennités...... 739
XIII. — Les promesses sacrées, les vœux, les serments......................... 740
XIV. — Les mystères.................. 741
XV. — L'existence des bons et des mauvais esprits, anges ou démons......... 741
XVI. — La révélation.................. 743
XVII. — L'idée d'un Médiateur, d'un Messie qui devait venir restaurer l'humanité entière................................ 744
XVIII. — L'acceptation du miracle....... 744
XIX. — Conclusion.................... 744
CHAPITRE III. — Le nom de Dieu dans toutes les langues.................... 746
I. — Langues sémitiques................ 746
II. — Langues aryennes................ 751
III. — Langues indiennes.............. 753
IV. — Langues de la région indo-chinoise. 756
V. — Langues tatares.................. 759
VI. — Langues de la région caucasique... 760
VII. — Langues de la région boréale..... 762
VIII. — Langue euskarienne............ 763
IX. — Langues celtiques................ 763
X. — Langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines.............................. 764
XI. — Langues teutoniques............. 768
XII. — Langues slaves................ 769
XIII. — Langues finnoises............. 770
XIV. — Langues de la région du Nil.... 770
XV. — Langues de la région atlantique .. 772
XVI. — Langues de la Nigritie maritime et centrale............................ 773
XVII. — Langues de l'Afrique australe... 776
XVIII. — Langues de la région australe. 777
XIX. — Langues de la région Guarani-Brésilienne.......................... 777
XX. — Langues de la région péruvienne. 778
XXI. — Langues de la région Orénoco-Amazone............................ 779
XXII. — Langues de l'Isthme.......... 780
XXIII. — Langues de la partie centrale de l'Amérique du Nord................. 780
XXIV. — Langues de la région alléghanique............................... 781
XXV. — Langues de la région boréale d'Amérique.......................... 783
XXVI. — Langues de la Malaisie........ 784
XXVII. — Langues de la Micronésie.... 786
XXVIII. — Langues de la Mélanaisie..... 787
XXIX. — Langues de la Polynésie...... 788
CONCLUSION......................... 789

FIN DE LA TABLE.

Bar-le-Duc. — Typographie L. GUÉRIN, Rue de la Rochelle, 49, 51.

BS635 .G14 v.1
La Bible sans la Bible, ou, Histoire de
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00047 5394